Emily Tibbatts

Sciences Forensiques & Psychologies Criminelles

L'Appel de Cthulhu

Éditions Sans-Détour





6e édition française

Sciences Forensiques & Psychologies Criminelles

par Emily Tibbatts

Avec des scénarios de Philippe Auribeau, Tristan Lhomme & Cyril Puig

Éditions Sans-Détour

Crédits

Howard Phillips Lovecraft

Auteur
Érudit
Gentleman

Né en 1890
Décédé en 1937

Auteur : Emily Tibbats
Illustrations : Loïc Muzy
Relectures : France-Anne Ruolz, Christophe Ployon et Laure Valentin
Direction éditoriale & couverture : Christian Grussi
Recherche iconographique : Emily Tibbats & Christian Grussi
Scénarios : Philippe Auribeau, Tristan Lhomme & Cyril Puig
Mise en page : Joël Challoit

Imprimé en Allemagne • Westermann Druck Zwickau GmbH • ISBN : 978-2-917994-55-9
Édition et dépôt légal : août 2013

www.Sans-Detour.com

Table des matières

Partie 1 Sciences Forensiques

Partie 2 Profiling

Partie 3 Serial Killers

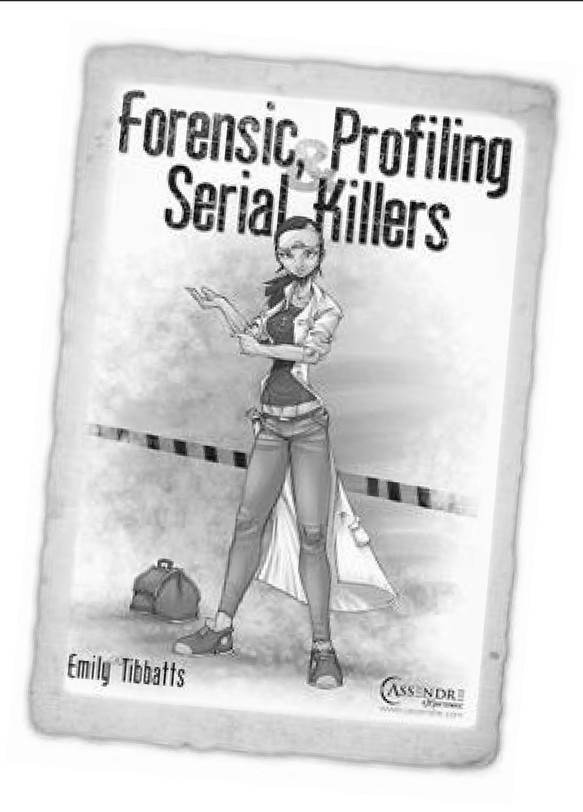


Table des matières (suite)

Partie 4 Enquête

Partie 5 Scénarios

Annexes



Historique

Sciences Forensiques & Psychologies Criminelles a été pour la première fois publié en format électronique en 2004, par EWS, sous le titre ***Forensic, Profiling & Serial Killers***. La seconde édition, sous forme d'un livre de 200 pages au format A5, tiré à 100 exemplaires seulement, a été publiée en 2005 par Cassendre. Cette édition, depuis longtemps épuisée, est devenue un collector recherché. Et enfin, il a été réédité sous la forme d'un ouvrage de 128 pages aux éditions Sans-Détour, dans la gamme de *L'Appel de Cthulhu*. La version que vous tenez entre vos main en est la seconde édition, grandement enrichie !

A propos de l'auteur

Emily Tibbats est la créatrice du site internet www.tueursenserie.org, dont l'objectif est de mieux faire comprendre qui sont les tueurs en série. Elle a regroupé une importante documentation sur ces individus et les moyens de les identifier. Ses recherches l'ont faite entrer en contact avec de nombreux professionnels, parfois à l'étranger, en relation avec ce milieu. Le présent ouvrage est un résumé de la grande masse d'informations qu'elle a accumulée au fils des ans.

Emily Tibbats est une admiratrice de H.P. Lovecraft et une fan de *L'Appel de Cthulhu*.

Avant-propos

Qui n'a jamais eu envie de faire partager à ses joueurs des intrigues comportant des éléments de sciences médico-légales ou scientifiques ? Mais pour cela, il faut posséder les clefs de cet univers si particulier. Il faut savoir ce que peut révéler un cheveu, raconter une trace de sang, ou encore une simple morsure. ***Sciences Forensiques & Psychologies Criminelles*** vous propose de découvrir l'ensemble des sciences forensiques, et ce que chacun de ses domaines peut tirer des indices, dévoiler comme renseignement.S'il n'abordait que ces points, l'ouvrage ne serait pas complet, car le profiling qui, contrairement aux idées reçues, ne sert pas uniquement à « rentrer dans la tête du tueur », est utilisé dans de nombreuses situations : kidnapping, interrogatoire, prise d'otage, psychologie des victimes, des agresseurs, des tueurs… et j'en passe.

Au travers de nombreuses études de cas et d'anecdotes, ***Sciences Forensiques & Psychologies Criminelles*** vous montre par l'exemple l'utilisation de toutes ces sciences starisées par le petit écran, et pourtant méconnues.

Que vous ayez simplement envie d'enrichir votre culture générale et de voir vos séries préférées avec un regard différent, ou que vous ayez le souhait d'exploiter toutes ces informations pour créer des enquêtes de haut vol, vous trouverez votre bonheur dans cet ouvrage.

L'approche purement technique d'un point de vue jeu de rôle est volontairement légère. En effet, la plupart des informations présentées sont surtout destinées à servir d'éléments d'intrigues, d'inspirations aux scénaristes et aux gardiens pour pimenter les scénarios.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à la lecture que j'ai pu en prendre en découvrant les textes d'Emily Tibbatts, qui a fait un travail remarquable pour mettre à la portée de tous les méandres et les subtilités de ce très vaste domaine qu'est l'investigation forensique.

Christian Grussi

Avertissement

Sciences Forensiques & Psychologies Criminelles est un ouvrage de vulgarisation sur les sujets abordés. Ce n'est en aucun cas un manuel qui pourrait faire de vous un parfait enquêteur ou vous donner les clefs pour déjouer la police. Cet ouvrage est avant toute chose destiné aux auteurs de fiction et de jeu, et doit être utilisé comme tel.

Les portraits

Sur l'ensemble de portraits présentés dans cet ouvrage, tous, exception faite de ceux des tueurs en série, sont fictifs.

Les études de cas

Les nombreuses anecdotes et études de cas présentées dans l'ouvrage sont autant de sources d'inspirations à votre disposition. N'hésitez pas à vous en servir pour vos scénarios.

La fiabilité

Dans la première partie, les sciences forensiques, sont spécifiés pour chaque outil d'investigation la fiabilité et le temps requis pour l'analyse. Ces données sont surtout utiles lors de l'écriture de scénarios, en vous donnant des indications précises.





Sciences Forensiques

"On ne peut voir que ce que l'on observe,
et l'on observe que ce qui se trouve déjà dans notre esprit."

Alphonse Bertillon

Mise en perspective historique

Les Experts alias *CSI*… Vous connaissez sûrement cette série américaine où des scientifiques mènent l'enquête à l'aide d'un matériel coûteux et haut de gamme, le costume impeccable et l'œil vif. "J'ai trouvé un cheveu !" : ça y est, c'est fichu pour le coupable, il est découvert. C'est le colonel Moutarde avec le chandelier dans la bibliothèque qui…
Avouons que cette série, bien que passionnante, n'est pas franchement réaliste. Si les techniciens des laboratoires de la police (américains comme européens) possédaient réellement cet équipement "high tech" et avaient autant de liberté d'action, ils seraient les professionnels les plus heureux du monde. La réalité est souvent moins heureuse.

Mais avant d'en venir aux diverses techniques plus ou moins modernes, et aux revendications des "blouses blanches", parlons un peu histoire…
À partir de quand la science est-elle devenue l'alliée des enquêteurs ? Pour être honnête, pas réellement avant la fin du XIXème siècle !

1192
Appointement des Crowners

1248
Hsi Duan Yu

1813
Traité des poisons ou Toxicologie générale

1835
La preuve par Scotland Yard

1843
Photographier les criminels

Afin d'éviter d'avoir à entendre un joueur affirmer "Je lui fais une piqûre antirabique contre la morsure du loup-garou" en 1460 ou "On fait un profil ADN à partir du cheveu" en 1937…

Les sciences légales

Au début du Moyen Âge, en France, pour découvrir un coupable, on choisissait un suspect que l'on soumettait au "Jugement de Dieu" : on plongeait sa main dans l'huile bouillante. S'il était innocent sa main ne brûlait pas ! Toutefois, si une femme n'était pas ébouillantée, il était possible qu'elle soit une sorcière, et donc coupable ! On pratiquait souvent la torture pour obtenir des aveux. D'ailleurs, lors des affaires de sorcellerie, les femmes qui avouaient participer à des Sabbats démoniaques étaient relâchées (et soumises à l'opprobre populaire), tandis que celles qui protestaient de leur innocence… étaient brûlées.

À partir du XIIIème siècle, on réalisa que ce jugement manquait quelque peu de finesse et de fiabilité, et l'on commença à chercher des preuves plus tangibles, notamment sur les cadavres et les "lieux du crime".

En Angleterre, la couronne décida en 1192 d'appointer des "crowners" (qui allaient devenir des "coroners") afin de déterminer si un décès était dû à un suicide, à un accident ou un meurtre.

En 1248, le *Hsi Duan Yu*, un traité chinois, offrit la première documentation écrite liant la médecine et la loi. On y indiquait le moyen de distinguer si une victime avait été étranglée (des marques sur le cou, le cartilage du cou endommagé), ou s'était noyée (de l'eau dans les poumons).

En 1788, la torture fut définitivement abolie en France.
L'une des premières affaires durant laquelle les sciences légales furent utilisées impliqua le père de la toxicologie, le Français Mathieu Orfila (1787-1853), un médecin et chimiste qui publia entre 1813 et 1815 un *Traité des poisons ou Toxicologie générale*.

Vers 1835 Orfila et le chimiste écossais James Marsh développèrent chacun un test chimique afin de détecter l'arsenic, un poison très utilisé à l'époque car les symptômes de l'empoisonnement étaient similaires à ceux d'une péritonite.

Orfila fut également le premier à se servir du microscope pour détecter les traces d'origine biologique, notamment le sang.

En 1835, Henry Goddard, un enquêteur de Scotland Yard, travailla sur un cambriolage ayant eu lieu à Southampton, et durant lequel un maître d'hôtel avait failli se faire tuer. Goddard retira du lit de la soi-disant victime une balle qui s'y était fichée lorsque le soi-disant voleur lui avait tiré dessus. Goddard démontra que cette balle avait été coulée dans un moule que le maître d'hôtel utilisait pour fabriquer ses propres balles. La preuve ? Ce moule comportait une petite imperfection qui marquait chaque balle.

En 1843, la police belge commença à photographier les criminels (dans des poses plus ou moins artistiques) afin de pouvoir reconnaître plus facilement les récidivistes.

Le Dr Alexandre Lacassagne (1844-1921) est considéré comme le fondateur des sciences forensiques modernes. Il fut le premier à remarquer qu'une balle tirée par une arme portait des stries et que toutes les balles tirées par la même arme portaient les mêmes stries… posant ainsi les bases de la balistique.

Et il fut le premier à reconnaître l'impérieux besoin de moyens adéquats afin d'identifier les criminels à travers des fichiers de police.

En 1868 fut créé l'Institut de médecine légale de Paris.

En 1876, Cesare Lombroso (1835-1909) publia *L'Uomo delinquente*, d'où est tirée la théorie du "criminel né".

En 1880, Henry Faulds, un chimiste écossais travaillant à Tokyo, publia dans un journal, un article suggérant que les empreintes digitales découvertes sur une scène de crime pouvaient permettre d'identifier l'agresseur. Faulds lui-même utilisa les empreintes de doigt d'un suspect pour l'innocenter d'un cambriolage et impliquer le véritable voleur.

En 1881, la première salle d'autopsie française fut créée à Paris par le Pr Paul Brouardel.

En 1887, Sir Arthur Conan Doyle publia la première aventure de Sherlock Holmes, *Une étude en rouge*, inventant le premier détective scientifique.

Alphonse Bertillon (1853-1914) fut l'inventeur de l'anthropométrie, un système d'identification par mesures du corps.

Le Dr Francis Galton (1822-1911) publia *Empreintes digitales* en 1892, et créa le premier système universel de description des empreintes papillaires.

Hans Gross, magistrat et professeur de loi criminelle à l'Université de Graz, en Autriche, publia en 1891 *Enquête criminelle*, le premier ouvrage qui décrivait comment utiliser diverses preuves physiques pour résoudre un crime.

Karl Landsteiner fut le premier, en 1900, à découvrir les différents groupes sanguins humains. Son travail sur la détection du sang et de ses différents types forma les bases de pratiquement toute la sérologie moderne. En 1908, le gouvernement fédéral du Canada approuva par décret l'utilisation des empreintes digitales comme moyen d'identification des criminels.

Edmond Locard (1877-1966), professeur de médecine légale à l'Université de Lyon, inspiré tant par Hans Gross que par Sherlock Holmes, fut le premier au monde à créer un laboratoire de recherches criminelles, en 1910.

En 1910, Albert Osborn publia *Documents Interrogés*, devenu un classique concernant l'analyse de documents et d'écriture. Osborn allait devenir le plus grand spécialiste de graphologie du début du siècle.

En 1913-1914, Sir Lomer Gouin, procureur général et Premier ministre du Québec, décida de créer le premier laboratoire de médecine légale d'Amérique du Nord.

Leon Lattes, professeur à l'institut de médecine légale de Turin, développa en 1915 une méthode pour définir les différents groupes sanguins à partir de sang séché. Cette technique lui permit d'innocenter un meurtrier présumé en analysant du sang séché trouvé sur son manteau.

En 1920, Edmond Locard énonça le principe de transfert qui porte son nom.

Dans les années 1920, le colonel américain Calvin Goddard perfectionna la technique d'identification des marques laissées sur les balles par le canon de l'arme desquelles elles étaient tirées.

En 1922, l'Abbé Delorme fut accusé du meurtre de son frère à Montréal. Malgré des preuves accablantes contre lui (expertise des balles du pistolet du prêtre et comparaison de l'écriture sur un colis envoyé au chef de la police), Adelard Delorme fut libéré en 1924.

Le premier laboratoire de recherches criminelles américain fut fondé en 1930 par le département du shérif du comté de Los Angeles.

En 1923, le chimiste Philip Gravelle conçut une technique permettant de photographier les objets étudiés sous microscope.

Embauché par le Bureau of Forensic Ballistics de Chicago, il créa un microscope comparatif pour les balles et cartouches puis adapta un cystoscope afin d'explorer l'intérieur du canon des armes à feu. En 1932 fut créé le laboratoire du FBI.

1844
Dr Alexandre Lacassagne

1876
L'Uomo deliquente

1881
Première salle d'autopsie française

1892
Empreintes digitales

1900
Groupes sanguins

1910
Laboratoires de recherche criminelle

1910
Documents interrogés

1915
Groupe sanguin à partir de sang séché

1920
Identification des marques laissées sur les balles

1932
Laboratoire de recherche criminelle du FBI

1937
Programme académique de criminalistique

1985
Chaque personne possède un ADN unique

En 1937, Walter Specht, chercheur à l'Institut universitaire de médecine légale et de science criminalistique de Jena, Allemagne, développa le “luminol”, un réactif chimiluminescent qui révèle l’hémoglobine, aussi bien sur du sang frais que du sang ancien ou dilué.

En 1937, le biochimiste Paul Leland Kirk mit en place le premier programme académique de criminalistique aux États-Unis, à l’Université de Berkeley.

En 1939, les chimistes Proesher et Moody améliorèrent l'efficacité du luminol en ajoutant un activateur à base d'acide chlorhydrique, rendant possible la détection de taches de sang préalablement nettoyées.

En 1950, August Vollmer, chef de la police de Berkeley, établit une École de Criminologie à l’Université de Berkeley. Paul Kirk géra les cours de criminalistique.

En 1950 fut créée l’American Academy of Forensic Science.

En 1950, Max Frei-Sulzer, fondateur du premier laboratoire de criminalistique suisse, développa la méthode du transfert d’empreinte digitale sur un ruban adhésif.

En 1951, Grodsky proposa le premier “kit” de poudre à dissoudre pour utiliser du luminol. Les agents du FBI furent les premiers à l’utiliser.

En 1955 et 1957, un médecin indien, De Saram, publia des mesures précises et détaillées de la température des corps de prisonniers exécutés. Il fut le premier à tenter de déterminer scientifiquement le temps écoulé depuis la mort grâce au refroidissement du corps.

En 1970, Roland Menzel fut le premier à utiliser le laser pour localiser des empreintes digitales latentes.

En 1977, le FBI commença à mettre en place son système automatisé d'identification dactyloscopique (l’AFIS) avec les premiers scans d’empreintes digitales informatisés.

En 1977, Masato Soba, expert en empreintes japonais, fut le premier à révéler des empreintes latentes grâce aux fumées de colle cyanoacrylate chauffée. La technique fut adoptée aux États-Unis en 1980.

En 1985, le professeur britannique Alec Jeffreys fit l’une des découvertes essentielles, pour le monde en général et plus encore pour les sciences forensiques : chaque personne possède un ADN unique. Il ADN peut donc être utilisé comme une empreinte digitale. L’utilisation de l’ADN allait révolutionner les sciences forensiques et, de nos jours, elle est couramment utilisée dans les procès.

En 1988, l’empreinte ADN permit de résoudre un crime pour la première fois.

En 1989, aux États-Unis, Gary Dotson fut la première personne dont la condamnation fut annulée grâce à des preuves ADN.

En 1991, l’University College Hospital de Londres développa une technique de scan par laser qui permit de créer un visage humain à partir de la forme d’un crâne.

En 1991, une société privée canadienne lança le développement d'un système d'imagerie automatisé, le Système intégré d'identification balistique, qui compare les marques laissées sur les balles tirées, les douilles et les cartouches. Le système fut finalement développé aux États-Unis avec la collaboration de l’ATF.

En 1995, la première base de données ADN de criminels condamnés fut mise en place en Grande-Bretagne (un million de profils ADN en 2000). D’autres pays lui emboîtèrent le pas (les États-Unis en 1998).

En 1999, le FBI créa l’IAFIS, un système qui stocke toutes les empreintes digitales relatives à des crimes aux États-Unis, et l’ouvrit à toutes les forces de police du pays.

En 2000, Loïc Blum, professeur de biochimie à l'Université de Lyon, créa une nouvelle formule à base de luminol permettant de pallier les inconvénients des anciennes formules (faux positifs, luminescence trop brève). Blum nomma sa nouvelle formule “Bluestar”.

En 2001, des toxicologues examinèrent des cheveux ayant appartenu à Napoléon, vieux de 180 ans. Leurs analyses révélèrent que l’empereur souffrait d’un empoisonnement à l’arsenic sur le long terme, ce qui l’a sans doute tué.

En 2006, l’Automated Numberplate Recognition (ANPR), un système qui peut scanner les plaques d’immatriculation des voitures jusqu’à 160 km/h puis faire une recherche dans sa base de données, fut mis en place au Royaume-Uni.

La médecine

La Médecine antique (Mésopotamie, Égypte puis Grèce), plus ou moins influencée par la divination et la magie, atteignit une sophistication (trépanation, soin des caries, nettoyage des plaies…), qui se perdit malheureusement par la suite. Vers le IIème siècle avant J.-C., une importante école de Médecine fut créée à Alexandrie.

Au Moyen Âge, vers la moitié du XIIIème siècle, une Faculté de médecine fut créée à Montpellier puis une autre à Paris (réservée aux hommes), dont les enseignements étaient basés sur les théories d'Hippocrate.

Le Hollandais Zacharias Janssen construisit le premier microscope en 1595.

La quinine fut ramenée du Pérou vers l'Europe en 1627 pour traiter le paludisme.

En 1743, James Lind découvrit que le jus de citron constituait un très bon remède contre le scorbut (une maladie frappant les navigateurs au long court qui ne consommaient plus assez de vitamine C).

Le Britannique Edward Jenner réalisa la première vaccination du monde moderne, par scarification, en 1796. Il vaccina un enfant de 8 ans contre la variole (vaccination que l'on pratiquait en Chine depuis le IIème siècle après J.-C.).

En 1846, William Morton, un médecin de Boston, pratiqua pour la première fois et avec succès une anesthésie générale par inhalation d'éther sulfurique.

En 1875, Madeleine Brès fut la première Française à obtenir un diplôme de docteur en médecine.

Le chimiste Pasteur mit au point un vaccin contre l'anthrax "bacille du charbon" en 1881.

En 1884, Carl Koller expliqua au Congrès allemand d'ophtalmologie comment il avait utilisé quelques gouttes d'une solution à la cocaïne pour anesthésier une cornée, "inventant" l'anesthésie locale.

En 1885, Louis Pasteur mit au point un vaccin contre la rage, qui sévissait dans les campagnes françaises, et le premier "Institut Pasteur" fut créé en 1887.

En 1886 apparut l'antisepsie en chirurgie : on se décida à utiliser des instruments préalablement stérilisés par la chaleur.

Grâce à l'anesthésie et l'antisepsie, la chirurgie se développa à partir de 1890.

En 1895, l'Allemand Wilhelm Röntgen découvrit les rayons X. Les hôpitaux créèrent rapidement des services de radiologie.

À partir des travaux de Walter Reed, on démontra en 1900 que la fièvre jaune (Afrique et Amérique Tropicale) était causée par un virus inoculé par un moustique.

En 1914 eut lieu la première transplantation de cornée par Elschwig à Prague.

L'écossais Alexander Flemming découvrit la pénicilline (une substance antibactérienne) en 1928 mais elle ne fut pas immédiatement utilisée.

En 1931, les Allemands Ernst Ruska et Max Knoll inventèrent le premier microscope électronique.

En 1939, découverte du rhésus sanguin autorisant désormais les transfusions sanguines.

À partir de 1942, la pénicilline fut fabriquée de manière industrielle et utilisée comme antibiotique durant la Seconde Guerre mondiale.

En 1944, on prouva que l'hérédité entre parents d'une même famille résultait de l'ADN.

En 1952, grâce au travail de psychiatres français, on commença à utiliser les tranquillisants, les neuroleptiques et les antidépresseurs en psychiatrie, plutôt que la camisole de force, l'insulinothérapie, les lobotomies et les électrochocs.

En 1959 eut lieu la première transplantation réussie de rein : le receveur vécu durant 20 ans sans traitement.

En décembre 1967, Christian Barnard effectua la première transplantation cardiaque : le receveur vécu 18 jours après la transplantation.

En 1981, le Sida fut identifié comme une nouvelle maladie infectieuse épidémique.

Le premier bébé éprouvette naquit en 1978 en Grande-Bretagne et en 1982 en France.

En 1983, Kary Mullis inventa la PCR, technique qui permet de répliquer rapidement des fragments d'ADN (ce qui permet d'identifier un criminel à partir d'un seul cheveu !).

Le Human Genome Project fut lancé en 1990 pour identifier et inventorier tous les gènes humains.

1595
Microscope

1796
Vaccination
Anesthésie générale

1881
Anesthésie locale

1886
Antiseptie en chirurgie

1895
Rayons X

1931
Microscope électronique

1944
Hérédité et ADN

1967
Première transplantation cardiaque

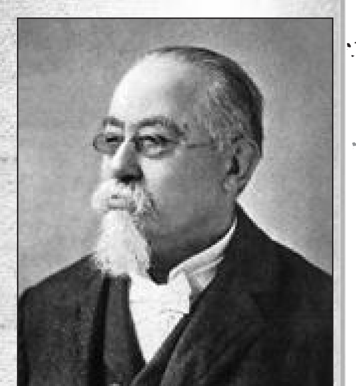
1983
Répliquer l'ADN

1990
Human Genome Project

Les pionniers

"Comment avez-vous vu cela, Holmes ?
– Parce que je le cherchais."
Les Hommes dansants
Sir Arthur Conan Doyle

Lombroso et le criminel né


Cesare Lombroso

1836-1909

Cesare Lombroso dirigea l'hôpital psychiatrique de Pesaro dans les années 1870. Ce médecin italien faisait également des recherches en anthropologie et en criminologie. En 1876, il publia *L'Uomo delinquente*.

Lombroso avait mesuré la taille et la forme des crânes de centaines de criminels et avait conclu qu'il existait une prédisposition au crime. Pour lui, certaines personnes (environ 40 %) naissaient avec un caractère antisocial biologiquement visible et l'on pouvait donc reconnaître le criminel avant même qu'il ait commis le moindre délit !

D'un autre côté, Lombroso défendait l'idée qu'il fallait traiter décemment les criminels qui, pour lui, étaient des malades ne pouvant décider de leurs actions.

La première partie de sa théorie, bien qu'appréciée par certains (il est plus simple d'accuser le voleur d'être un dégénéré primitif que d'essayer de comprendre qu'il vole pour se nourrir…), a été combattue dans de nombreux pays. Le Français Gabriel de Tarde a ainsi expliqué que la criminalité est avant tout sociale et que le crime est relatif à son époque : dans l'ancienne Égypte, le plus grand des crimes était de piller une tombe royale, puis de tuer un chat.



Dans l'Antiquité grecque, le crime le plus abominable était de laisser ses parents sans sépulture.

Au Moyen Âge, le crime impardonnable était le sacrilège, puis la bestialité (relations sexuelles avec les animaux) et la sodomie, puis, beaucoup plus bas dans la hiérarchie des crimes, le meurtre, puis le vol.

Alexandre Lacassagne et la médecine légale


Alexandre Lacassagne

1843 - 1924

Le 4 novembre 1913 a lieu un terrible accident de chemin de fer, à Melun, qui fait 39 morts. Parmi les victimes figure le célèbre chirurgien Mathieu Jaboulay.

Pour que l'on puisse commencer le processus de succession, il fallut obtenir la certitude que le professeur Jaboulay soit bien mort, et donc identifier son corps.

Mais les wagons en bois broyés ont pris feu après la collision et les corps en morceaux ont été rassemblés sans précautions dans un hangar, et mélangés les uns aux autres.

Le corps identifié par la famille comme étant celui de Mathieu Jaboulay n'a plus de visage ni de mains, ses vêtements sont en lambeaux. Intervint alors le père de l'école lyonnaise de criminologie, le professeur Alexandre Lacassagne.

Lacassagne étudie tout d'abord les os du cadavre : ils lui permettent de déduire la taille, l'âge et le sexe du décédé. Il a ensuite l'idée de contacter le chemisier, le bottier et le coiffeur de Jaboulay (à l'époque, le prêt-à-porter n'existait pas) afin qu'ils examinent un morceau de chemise, les restes d'une

chaussure et une partie du cuir chevelu. Grâce à ses éléments, Jaboulay est enfin identifié.

Alexandre Lacassagne était professeur de médecine légale et de criminologie à la faculté de médecine de Lyon. Il rejetait les thèses de Cesare Lombroso, pensant qu'il était idiot d'affirmer qu'un criminel pouvait être identifié grâce à des "anomalies" anatomiques. Il insistait au contraire sur le rôle prépondérant de l'environnement social sur le criminel, et a d'ailleurs prononcé une phrase devenue célèbre : "Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent".

Il fonda en 1886 les Archives d'Anthropologie Criminelle. C'est là que l'on étudiait tous les problèmes médico-légaux : son enseignement, ses évolutions techniques et l'expertise devant les tribunaux.

Il créa également un musée d'histoire de la médecine qui servit longtemps de base à l'enseignement : les étudiants pouvaient y observer des pièces anatomiques conservées telles les têtes de condamnés guillotinés et des mannequins anatomiques en bois. Une partie de la collection a depuis rejoint l'École Nationale de Police Scientifique de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.

Lacassagne fut enfin à l'origine du premier institut médico-légal (et non plus une simple morgue municipale) de Lyon, qui, en plus d'accueillir les décédés, possédait un laboratoire effectuant des recherches en toxicologie, anatomopathologie, virologie, bactériologie, biologie moléculaire et anthropologie.

Bertillon et l'anthropométrie judiciaire

1853-1914

Le 17 octobre 1902, des policiers se rassemblent dans la rue du Faubourg Saint Honoré. Le propriétaire des lieux les a prévenus de la mort de son domestique, étranglé dans le petit cabinet. Les hommes de l'identité judiciaire photographient la scène du crime.

On distingue des traces de doigts sur la vitrine brisée d'un médailler, dans lequel l'agresseur a volé de l'argent. Les policiers emportent l'éclat de verre portant les empreintes et le confient au chef du service de l'identité judiciaire, créée en 1893, Alphonse Bertillon.

Ce dernier y trouve quatre empreintes digitales qu'il photographie et agrandie puis, durant plusieurs jours, il les compare visuellement une à une, à chacune des milliers de fiches conservées par l'identité judiciaire.

Et Bertillon finit par trouver le coupable ! Les empreintes digitales sont identiques à celles d'Henri Léon Scheffer, dit "Georges l'Artilleur", arrêté le 9 mars 1902 pour vol et abus de confiance. Scheffer est arrêté à Marseille six jours plus tard et passe aux aveux.

Le moyen d'élucidation de cette affaire est une première en France et a un retentissement considérable dans l'opinion publique.





Alphonse Bertillon

Et pourtant, quelques temps auparavant, Bertillon lui-même croyait peu à cette technique de « dactyloscopie » et donnait la préférence à celle qu'il avait inventée en 1880, "l'anthropométrie", un système copié dans le monde entier. Bertillon mesurait la largeur et la longueur du crâne des criminels condamnés, la dimension de leur oreille droite et la pointure de leur pied gauche (dont les tailles ne se modifient plus chez l'Homme arrivé à l'âge adulte). Chaque fiche anthropométrique était classée dans un fichier central, à l'Identité Judiciaire. Ce procédé lui avait permis d'identifier des récidivistes qui, tel Jean Valjean, utilisaient plusieurs fausses identités.

En 1888, Bertillon avait ajouté des photographies signalétiques ainsi qu'un "portrait parlé" : couleur des yeux, aspect du visage,





Relevé du signalement anthropométrique. Planche parue dans *Identification anthropométrique* (1893)



taille du front, forme du nez, barbe ou moustache, cicatrice, etc. Son répertoire comporta jusqu'à cinq millions de fiches !

Vers 1895, Bertillon ajoutait quatre empreintes digitales de la main droite à ses fiches anthropométriques. D'abord retissant, il finit par comprendre l'incroyable utilité de la dactyloscopie et inventa même la dactylotechnie (prélèvement et comparaison des empreintes).

La préfecture de police se dota elle-même d'un service dactyloscopique en 1903. L'indice matériel commença à gagner ses lettres de noblesse au détriment de l'aveu, considéré jusque là comme la reine des preuves.

La France adopta les empreintes digitales comme méthode privilégiée d'identification en… 1920.

Bertillon imposa également un autre concept important : la fixation des constatations effectuées sur les lieux du crime en prenant des notes mais aussi en les photographiant.

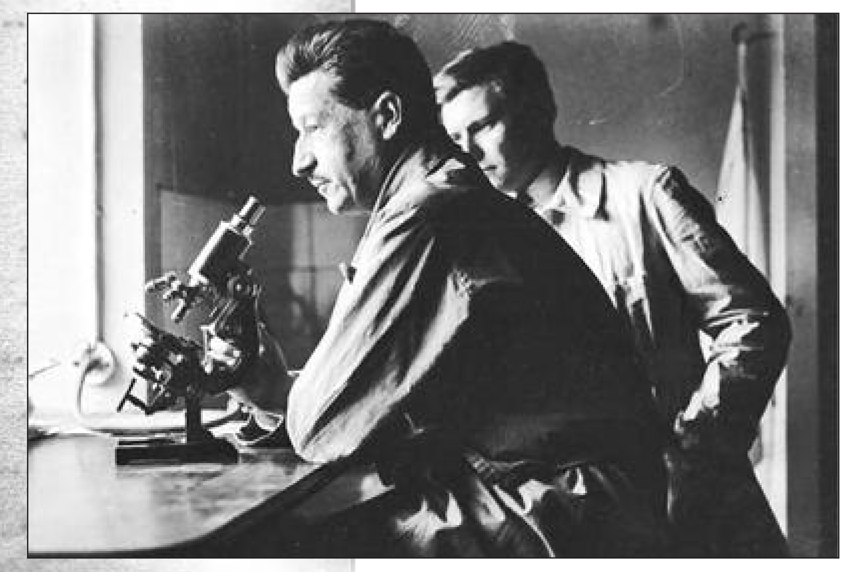
Il inventa d'ailleurs des appareillages particuliers à cet effet.

Locard et la police scientifique

1877-1966

Parallèlement aux méthodes de Bertillon, Edmond Locard introduisit la dactyloscopie (étude des empreintes digitales) à Lyon.

Edmond Locard



En janvier 1912, il y créa le premier laboratoire de police scientifique, qui offrit ses services en matière de balistique, toxicologie, identification des écritures et sécrétions corporelles et permit l'identification de nombreux criminels.

Il élabora également la théorie de l'échange : "Tout auteur d'infraction laisse des traces sur le lieu de son forfait et emmène avec lui des éléments de ce lieu". Edmond Locard est l'auteur du *Traité de Police Scientifique*, ouvrage qui proposait une méthodologie en 7 volumes et sert même à l'heure actuelle de base à tous les laboratoires de police scientifique du monde.

Il a été le premier à s'émanciper des théories fumeuses de Lombroso pour développer des techniques purement scientifiques.

Locard, grand admirateur de Sherlock Holmes, était un ami de Conan Doyle et les journalistes le surnommait "le Sherlock Holmes français".

Les autres pionniers

Paul Brouardel

1837 – 1906

Scientifique français, Paul Brouardel fut reconnu à la fin du 19ème siècle comme un pionnier de la médecine légale, dont le travail considérable sur les cadavres permit par exemple de distinguer un homicide par étranglement d'un suicide par pendaison. En 1879, titulaire de la chaire de médecine légale à la Faculté de Médecine, il créa les premiers laboratoires de recherche et institua l'enseignement pratique de la morgue. En 1881, il ouvrit la première salle d'autopsie de Paris.

Avec le neurologue et pathologiste Jean-Martin Charcot, Brouardel publia une étude détaillée des viols commis sur les enfants par les adultes, sujet tabou à l'époque. Il publia de nombreux ouvrages sur l'hygiène, la tuberculose et la médecine légale.

Un autre aspect du travail de Brouardel, mené en collaboration avec Louis Bergeret d'Arbois à partir de 1855, fut d'utiliser les insectes pour déterminer le temps et le lieu de la mort, la présence de poison ou de toxine sur un corps décomposé : l'entomologie médico-légale.



Paul Brouardel

Victor Balthazard

1872 – 1950

Au début des années 1900, le professeur Victor Balthazard était le médecin légiste de la ville de Paris et enseignait la médecine légale à la Sorbonne.

La première étude médico-légale des poils et cheveux fut l'œuvre de l'Allemand Rudolph Virchow. Mais en 1910, Victor Balthazard et Marcelle Lambert publièrent la première étude complète, *Le poil de l'homme et des animaux*, qui comprenait les études microscopiques des poils de la majorité des animaux connus. En 1910, Rosella Bosch dut admettre le meurtre à coups de hachette d'une servante de 16 ans, Germaine Bichon, après que Balthazard eut prouvé que les cheveux trouvés sous les ongles de la victime étaient ceux de Mme Bosch.

Victor Balthazard est également connu pour son modèle statistique sur l'individualité des empreintes digitales, publié en 1911.

En 1912, Balthazard affirma que les outils utilisés pour créer les canons des armes à feu ne laissaient jamais exactement les mêmes rainures à l'intérieur.

Après avoir étudié des centaines de canons et de balles, il estima que chaque canon laisse une signature distinctive de rainures qui marquent chacune des balles tirées par ce canon.

Une autre étape importante dans l'histoire de l'identification des armes à feu se produisit lorsque Victor Balthazard mit au point la comparaison des balles par la photographie : il prenait des photos des balles tirées, les agrandissait puis observait les marques similaires. Balthazard utilisa la même technique pour examiner et identifier les cartouches touchées par le percuteur, la culasse et l'éjecteur de l'arme, qui "frappent" toujours au même endroit.

Il fallut à Victor Balthazard une autre décennie pour apporter d'autres avancées à la balistique. En 1922, il publia deux articles sur les techniques qu'il avait améliorées, permettant d'identifier des projectiles. En 1923, il publia d'autres articles sur les fissures provoquées dans un crâne par les balles d'un revolver tirant à courte portée.
La balistique devint officiellement une technique d'enquête en 1923 et le bureau de Forensic Ballistics fut créé aux États-Unis en 1925.

En 1939, Balthazard présenta ses travaux sur l'analyse des traces de sang utilisée comme preuve médico-légale.



Victor Balthazard

Gaston Bayle

1879 – 1929

Gaston Bayle étudia la chimie et fut d'abord employé de l'Institut Pasteur. Il rejoignit la police de Paris en 1915 en tant que chimiste médico-légal. Bayle dut attendre neuf années avant de pouvoir faire la preuve de son talent lors d'une affaire de meurtre. Il découvrit sur la scène du crime deux particules d'une substance rouge inconnue qui devint fluorescente sous une lumière ultraviolette. En utilisant la spectroscopie, Gayle identifia la substance comme étant de la rhodamine (une teinture), que la police retrouva également dans la cave du principal suspect. Ce dernier fut condamné à mort.

Devenu chef des services de l'Identité judiciaire de Paris, Bayle fut appelé comme expert lors de la fameuse "Affaire de Glozel". En 1924, un ensemble d'objets fut découvert par un jeune fermier dans une chambre souterraine aux murs de briques, au milieu d'un champ de l'Allier. Des ossements humains, des vases en céramique et des instruments en pierre, puis des briques portant des traces de mains humaines et des pierres gravées de symboles, une centaine de tablettes portant des signes, des "idoles sexuelles", des galets gravés, furent retrouvés. Des accusations de fraude et de falsification défrayèrent la chronique, et la police s'en mêla en avril 1928. Gaston Bayle publia un rapport de 500 pages sur les objets de Glozel en mai 1929, concluant que les artefacts étaient des contrefaçons n'ayant pas plus de 15 ans. Il avait notamment découvert parmi les tablettes des poils de laine et de coton dont les fibres étaient teintes à l'aide de matières colorantes modernes. (En fait, des recherches menées entre 1969 et 1995 ont permis d'établir que nombre d'objets sont effectivement authentiques mais que beaucoup d'autres ont été placés là par un faussaire).

Si l'escroquerie de Glozel apporta à Gayle une renommée mondiale, une autre imposture mit fin à sa carrière – et à sa vie – à peine 4 mois plus tard. En septembre 1929, Gaston Bayle examina un document utilisé par un représentant de commerce, Joseph Philipponet, pour emprunter de l'argent à son propriétaire. Bayle prouva rapidement que le papier était un faux. Quelques jours plus tard, Philipponet pénétra dans le laboratoire de Gaston Bayle et l'abattit de trois balles.

Alexander Gettler

1884 – 1968

Originaire d'Autriche, Gettler immigra avec sa famille à New York en 1889. Alexander Gettler devint docteur en chimie à l'âge de 28 ans.



Alexander Gettler (à droite) et Charles Norris (assis à gauche) dans le laboratoire de toxicologie du Bellevue Hospital, vers 1922

En 1918, la ville de New York abandonna le service du coroner, corrompu et inefficace, et créa l'"Office of Chief Medical Examiner of the City of New York" au bénéfice du docteur Charles Norris, qui devint le premier médecin légiste de la ville. Norris embaucha Gettler pour qu'il fournisse des expertises en toxicologie.

Durant 40 ans, Gettler fut le "spécialiste du sang" du bureau du légiste, tout en enseignant la chimie à l'Université de NY, formant les futures générations de toxicologues.

Ses collaborateurs et protégés devinrent tous des spécialistes renommés. Les "Gettler Boys", comme on les surnommait, permirent de résoudre des milliers d'enquêtes et enseignèrent aux nouvelles générations à leur tour.

Gettler examina plus de 100 000 corps durant sa carrière, jusqu'en 1959.

Wilton Krogman

1903 – 1987

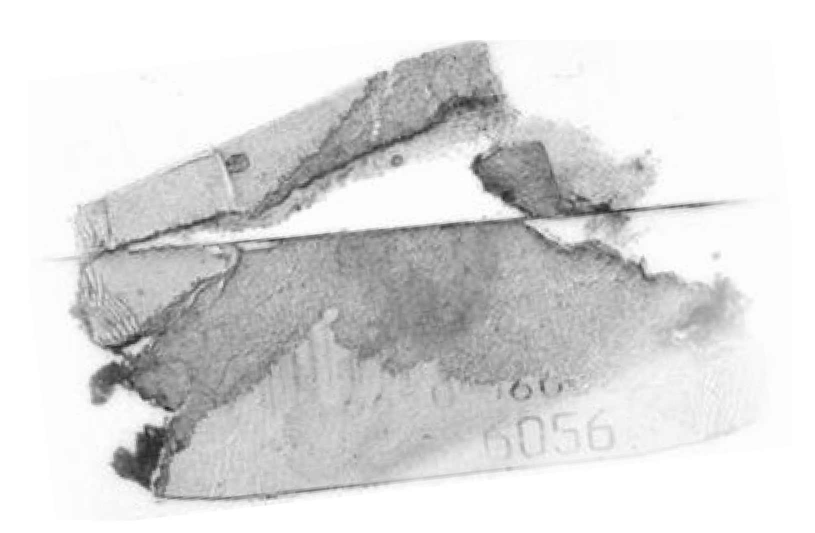
Le *bone detective* ("détective des os", surnom donné par la police) Wilton Krogman est un pionnier de l'anthropologie forensique dont la carrière s'est étendue sur six décennies. Il obtint son doctorat en anthropologie en 1929 à l'Université de Chicago puis passa deux ans au *Royal College of Surgeons* de Londres avec d'éminents anatomistes et anthropologues.

Revenu aux États-Unis, il travailla dans le service de Wingate Todd, le premier anatomiste ayant compris que, à mesure que nous grandissons puis vieillissons, nos os pubiens subissent des changements constants et homogènes. Krogman se spécialisa dans l'étude des dents et de la croissance du squelette des enfants.

Grâce au laboratoire de Todd, Krogman eut accès à deux immenses collections scientifiques de squelettes d'humains et de primates. En les étudiant, il découvrit la variabilité du crâne et du squelette selon l'âge, le sexe, la race, l'âge, etc., et donc la possibilité d'identifier une personne grâce à son squelette. Todd et Krogman développèrent ce qui allait devenir l'anthropologie légale.

En 1947, Krogman devint professeur d'anthropologie physique à l'école de médecine de Pennsylvanie. Il publia une série d'articles et de livres qui sont encore des classiques de nos jours. Son *Guide de l'identification du squelette humain*, publié dans le *Law Enforcement Bulletin* du FBI en 1939 fut suivi en 1962 par son ouvrage fondateur *Le squelette humain en médecine légale*.

Au cours de sa longue carrière, il détermina l'âge du Pharaon Ramsès III et identifia des centaines de victimes de meurtres.



Lawrence Kersta

1907 - ....

Ingénieur en électricité et en physique, Kersta fut d'abord employé par les célèbres laboratoires de téléphonie Bell, où il travaillait sur l'amélioration des sons. À la fin des années 1950, il étudia un spectrographe acoustique inventé par les techniciens de Bell durant la guerre. Il fut convaincu que les tracés spectrographiques des voix humaines, qu'il baptisa "empreinte vocale", pouvaient permettre d'identifier des personnes à travers l'enregistrement de leur voix, par exemple pour les appels téléphoniques anonymes.

Enthousiasmé par les applications potentielles de sa découverte, Kersta démissionna, déposa le brevet du terme "empreinte vocale" et créa une Association Internationale de l'Identification Vocale (IAVI). Il travailla notamment avec Ernest Nash (qui aida à créer le laboratoire de la police du Michigan) et Oscar Tosi (fondateur du programme de sciences forensiques de l'Université du Michigan).

Durant plusieurs années, les trois hommes témoignèrent dans de nombreux procès en tant qu'experts de l'empreinte vocale.

La technologie de Kersta fut adoptée par le FBI et est toujours employée par les forces de police de nos jours. En 1980, l'IAVI fut absorbée par l'Association Internationale de l'Identification, qui se spécialisait alors uniquement dans les empreintes digitales.

La police technique et scientifique moderne

La Police Judiciaire est née à la Belle Époque, fondée par Georges Clémenceau (surnommé "le Tigre") en 1907. Il dota la France d'une véritable police criminelle : 12 Brigades Mobiles (équipées de voitures et de side-car dès 1910), rapidement appelées les "Brigades du Tigre".
Chacune de ces unités était composée de 15 à 20 inspecteurs ayant une action nationale et non plus uniquement régionale. Les enquêteurs étaient formés aux méthodes d'investigations scientifiques prônées par Bertillon et Locard.
Ils arrêtèrent, entre autres, la "Bande à Bonnot" (des anarchistes d'une violence gratuite qui cambriolèrent des banques et tuèrent 8 personnes de décembre 1911 à avril 1912, et utilisaient des voitures volées pour fuir) et le "Barbe Bleue" Henri Landru (un escroc et tueur en série qui assassina 10 femmes à qui il avait promis le mariage), en 1919.

La Police Judiciaire française a progressivement mis en place un service de police scientifique, officialisé par une loi du 27 novembre 1943. À cette époque, le gouvernement de Vichy l'avait chargé d'utiliser les méthodes scientifiques pour identifier les "délinquants".

L'empreinte digitale est toujours la "preuve reine" (surtout en l'absence de matériaux ADN) mais l'utilisation de la dactyloscopie est longtemps restée fastidieuse car les comparaisons s'effectuaient de manière manuelle.

L'informatisation a heureusement tout changé. En France, elle a été très tardive. Elle a été testée dès 1984, mais le décret autorisant la constitution du Fichier Automatisé des Empreintes Digitales (FAED) n'a été signé qu'en 1987. Et il n'est opérationnel que depuis 1994.

Structures

Il existe deux pôles principaux en France, celui de la police nationale et celui de la gendarmerie nationale. La police, outre sa direction principale, possède des laboratoires dans cinq grandes villes françaises. La gendarmerie dispose quant à elle d'un laboratoire principal qui centralise les recherches.
Au Royaume-Uni, les polices locales ou de province collaborent avec les laboratoires du Forensic Science Service.
Aux États-Unis, chaque État, comté et parfois ville, possède son laboratoire d'analyse criminelle, en plus des laboratoires fédéraux.



La Police Nationale

Créée en 1985, la Police Technique et Scientifique (PTS) est installée à Écully, en banlieue lyonnaise, depuis 1996.

Elle coordonne l'activité des laboratoires de police scientifique de Lille, Lyon, Marseille, Toulouse et Paris. Elle est au service de toutes les directions de la police nationale, mais aussi de la gendarmerie et des magistrats du parquet et de l'instruction. Elle collabore avec l'IRCGN, Interpol et Europol.

La PTS est composée de six services :
- La Division Logistique opérationnelle
- Le Service central des laboratoires
- Le Service central d'identité judiciaire
- Le Service central de documentation criminelle
- Le Service de l'informatique et des traces technologiques
- Le Centre National de Recherche, de Documentation et de Formation (CNRDF)

Chacun des 5 laboratoires régionaux comprend sept sections : balistique, biologie, documents - traces, incendies - explosions, physique - chimie - géologie, stupéfiants, toxicologie.



La Gendarmerie Nationale

L'Institut de Recherche Criminelle de la Gendarmerie Nationale (IRCGN, créé en 1987) est implanté à Rosny sous Bois (93) et emploie environ 200 personnes, dont une trentaine de "civils".

L'IRCGN est divisée en 3 divisions criminalistiques :
- La Division physique et chimie (environnement - incendies - explosifs, toxicologie, balistique et microanalyse).
- La Division ingénierie et numérique (informatique électronique, signal - image parole, véhicules et documents).
- La Division identification humaine (biologie, empreintes digitales, anthropologie - thanatologie - odontologie, entomologie).

L'IRCGN réalise des examens techniques ou scientifiques à la demande des Officiers

de Police Judiciaire (OPJ, policiers comme gendarmes) et des magistrats. Il apporte également un soutien pour le bon déroulement des opérations de police technique en cas de crimes graves ou de catastrophes.

Le travail des techniciens de ces laboratoires est bien loin de celui présenté dans les séries TV. Ils n'enquêtent absolument pas : c'est le travail des OPJ. Ces derniers auditionnent les témoins, les victimes et les malfaiteurs, recoupent les indices et les informations, tandis que la PTS et l'IRCGN analysent et font "parler" les indices physiques.

La police et la gendarmerie utilisent depuis 2003 le Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques (FNAEG), qui regroupent les ADN de toutes les personnes mises en cause dans des affaires de crime sexuel, d'assassinat, d'acte terroriste, d'agression, de trafic de stupéfiants, de proxénétisme, de vol ou d'extorsion, mais également les personnes disparues et les cadavres non identifiés.

Les autres bases de données employées sont :

- le Système de Traitement de l'Information Criminelle (STIC) : consultations d'antécédents, de procédures judiciaires, de listes d'objets volés et rapprochement entre infractions.
- le Fichier des Personnes Recherchées (FPR) : évadés, mineur en fugue, aliénés disparus, personnes majeures disparues, criminel en fuite.
- le Fichier des Véhicules Volés (FVV).
- le Fichier des Traces Non Résolues (TNR) : empreintes relevées et non encore identifiées.



La police au Royaume-Uni

Les polices sont soit locales, soit de province ("constabularies"), à l'exception de Londres, cas particulier.
Cette ville possède plusieurs forces de polices : La Metropolitan Police (également appelée Scotland Yard), la City of London Police (officiant au centre de Londres, dans "la City") et la British Transport Police (trains et métro).
La Metropolitan Police existe depuis septembre 1829. Les meurtres commis par Jack l'Éventreur en 1888 ont représenté sa première "grande" enquête criminelle. Malheureusement, elle n'a jamais découvert le coupable… Elle a déménagé en 1967 sur Broadway, pour être maintenant appelée "New Scotland Yard".
La Metropolitan Police propose une liste de personnes recherchées (Scotland Yard's Most Wanted), ainsi qu'un numéro de téléphone gratuit (Crime Stopper) pour les personnes désirant témoigner anonymement.
Le Forensic Science Laboratory (également appelé Metropolitan Laboratory) a été créé en avril 1935 dans les locaux de l'école de Police de Londres, puis transféré en banlieue, à Lambeth.

La police britannique possède divers "outils" pour lutter contre le crime :

- En 1995, la Metropolitan Police a commencé à utiliser le Crime Report Information System (CRIS), une énorme base de données dans laquelle sont détaillés (victimes, suspects, témoins, indices, lieux, véhicules, etc.) tous les crimes graves (agressions, viols et meurtres) commis à Londres et qui en 2004, comprenait 8 millions d'entrées.
- La Base de données ADN nationale (la 1ère au monde) existe depuis 1995 et contient les ADN de 2 millions d'individus inculpés (et même acquittés !), dans n'importe quelle enquête. Elle permet de résoudre 40 000 affaires par an.
- Le NAFIS (National Automated Fingerprint Identification System, équivalent du FAED) a été créé en 1997.
- Depuis 2000 est utilisé le Witness Albums Display System (WADS) qui permet à une identification visuelle d'avoir lieu n'importe où. Grâce au WADS, un témoin peut identifier un suspect dans un commissariat ou même chez lui, à l'aide d'un ordinateur portable.
- "Merlin" fournit des informations sur les personnes disparues et les agresseurs d'enfants.
- Le Criminal Intelligence System (CRIMINT) peut être consulté de n'importe quel ordinateur lié au réseau intranet de la police. Il permet de rechercher des noms de personnes et des plaques d'immatriculation (même partielles) de véhicule, et offre la possibilité de relier des crimes entre eux.
- "Holmes", le Home Office Large/Major Inquiry System (Système de renseignement à grande échelle du ministère de l'intérieur) est le nom donné au système informatique central de la police.

Depuis 1991, le Forensic Science Service (FSS), la PTS anglaise, administre cinq laboratoires à Birmingham, Chepstow, Chorley, Huntingdon et Wetherby ainsi que le Metropolitan Laboratory de Londres.
La direction principale d'Irlande du Nord dirige un laboratoire à Belfast.

En Écosse, les laboratoires sont situés à Aberdeen, Dundee, Edinburgh et Glasgow, et sont gérés par les forces de polices locales.

Les laboratoires et les enquêteurs font souvent appel à des consultants privés, surtout s'ils sont spécialisés dans un domaine bien particulier.



Les "law enforcement agencies" aux États-Unis

L'expression "law enforcement agencies" désigne toutes les forces de police (de ville, de comté, d'état…), les diverses agences fédérales, les bureaux des procureurs locaux, de comté et d'état, la police militaire et les services de sécurité des grandes universités.

De nos jours, l'organisation des laboratoires criminels américains varie d'état en état. Les laboratoires sont généralement sous la juridiction du département de police locale, d'une agence fédérale ou d'une agence légale de l'état (bureau du shérif du comté, police de la route, etc.).

Les laboratoires criminels opèrent également pour les bureaux des médecins légistes, les procureurs et les avocats commis d'office.

Des laboratoires privés peuvent eux aussi réaliser des examens légaux à la demande express des enquêteurs.

Les critères exigés pour être officiellement déclaré expert dans un domaine particulier des sciences forensiques sont déterminés par le juge avant le procès.

Il décide également de la quantité du témoignage que l'expert sera autorisé à donner durant le procès.

Quelques agences fédérales américaines



FBI

Créé en 1908, le Federal Bureau of Investigation enquête sur les violations des lois fédérales qui ne sont pas couvertes par les autres agences fédérales :

- les cambriolages de banque
- les enlèvements
- la trahison
- la violation des droits civils (notamment les crimes raciaux)
- l'extorsion et la fraude
- la corruption de fonctionnaire
- le crime organisé (mafia mais aussi trafic de drogue, en collaboration avec la DEA)
- le terrorisme
- la cyber-criminalité
- les crimes contre les enfants (enlèvement, agression sexuelle, exploitation sexuelle, enlèvement parental)
- l'agression ou le meurtre d'un employé du gouvernement fédéral

S'il est contacté par les polices locales ou les agences d'état, il peut également apporter son aide dans une enquête (sur les meurtres d'un tueur en série, par exemple). Le FBI possède un laboratoire criminel, le Laboratory's Forensic Science Research and Training Center (FSRTC), qui offre ses services et techniques aux polices fédérales, d'état ou locale. Jusqu'en 1981, il a été localisé dans le quartier général de Washington DC, avant de déménager à Quantico (Virginie).

Le National Crime Information Center (NCIC), également situé à Quantico, permet de chercher des noms et des alias, des empreintes digitales (le bureau maintient une immense base de données nationale, l'IAFIS "Integrated Automated Fingerprint Identification System"), des personnes libérées sur parole, des photographies de criminels (notamment : visages, tatouages, cicatrices) mais aussi de véhicules et de bateaux, des agresseurs sexuels libérés et des prisonniers. Tout comme le NCIC, les "Investigative Technologies Divisions" (étudiant la cyber-criminalité et l'utilisation de l'informatique dans les sciences forensiques) sont localisées à Quantico.

Le quartier général du FBI est situé dans le J. Edgar Hoover Building, à Washington DC. Chaque état possède un bureau local.

Pour plus d'informations, voir l'historique du FBI dans la partie 4, page 279.

DEA

La Drug Enforcement Administration fait respecter les lois concernant la distribution et l'utilisation illégales des narcotiques (héroïne, opium, marijuana, cocaïne), les hallucinogènes, et les narcotiques synthétiques comme les métamphétamines et les barbituriques. Sa principale activité est d'empêcher et d'endiguer le commerce de drogues, aux États-Unis mais aussi en provenance de l'étranger (particulièrement d'Amérique du Sud). Les agents travaillent souvent incognito, en utilisant une "couverture" et en se faisant passer pour des dealers ou des trafiquants.

La DEA possède son propre laboratoire d'analyses et de recherches, spécialisé dans l'étude des drogues et des médicaments.
La direction administrative de la DEA est située Washington DC.

La DEA a été officiellement créée en 1973, à partir du Bureau des Narcotiques du Ministère de la Justice (créée en 1968), lui-même créé à partir du Bureau des Narcotiques du Ministère du Trésor (créé en 1930). La première loi anti-drogue a été votée en 1915.



ATF

Le Bureau of Alcohol, Tobacco, and Firearms enquête et fait respecter les lois concernant l'alcool, le tabac, les armes à feu et les explosifs. Il arrive souvent aux agents d'utiliser des "couvertures" pour arrêter des trafiquants d'armes. Ses agents enquêtent également en cas d'incendies criminels. Son quartier général est situé à Washington DC.

L'ATF possède cinq laboratoires à Atlanta et San Francisco, ainsi qu'un énorme laboratoire national situé à Ammendale, dans le Maryland, depuis 2003.

Ils sont spécialisés dans la fabrication d'engins explosifs et l'identification des traces d'explosifs, les incendies criminels, les armes à feu et la balistique, la modification des alcools, du tabac, de la nourriture et des cosmétiques (s'ils sont coupés, trafiqués, empoisonnés, etc.), et les faux en écriture.

Depuis 1998, l'ATF utilise deux laboratoires mobiles qui se déplacent sur les lieux d'attentat, d'explosion ou d'incendie criminel.

L'ATF a été officiellement créé en 1972 mais son ancêtre est apparu en 1919 avec la loi sur la Prohibition (la prohibition a disparu en 1933 mais une loi a été votée sur le contrôle des armes à feu en 1934…).

Les sciences forensiques

Cet anglicisme barbare désigne à la fois les sciences légales et la criminalistique, voir la criminologie. Nous allons ici étudier toutes ces sciences dédiées au criminel, à la victime et à la scène de crime, aussi bien dans leurs interprétations (et utilisations) anglo-saxonnes que françaises.

Les sciences forensiques peuvent être utilisées pour résoudre toute une variété de crimes ou, du moins, pour aider les enquêteurs. Elles tirent leur origine du “principe de Locard”, qui n’est pas totalement fiable s’il est utilisé seul. Il existe un autre principe qui doit également être pris en compte lorsque l’on examine des indices : le “principe d’individualité”, selon lequel deux objets ne sont jamais identiques. Si on peut distinguer deux objets l’un de l’autre, il est évident qu’ils ne proviennent pas de la même source. Au contraire, si on ne peut les distinguer, ils doivent être examinés plus en détail afin de déterminer s’ils ont la même origine.

De nombreux assassins ont été condamnés, par exemple, parce que les “experts” ont pu prouver que des fibres trouvées sur leur victime correspondaient à celles prélevées sur la moquette de leur voiture.

Edward Heinrich



Étude de cas

Les bûcherons assassins

Edward Heinrich est né dans le Wisconsin en 1881. Diplômé en chimie, il devint expert en sciences forensiques et témoigna souvent auprès des tribunaux. Il fut également chef de la police d’Alameda durant deux ans et se spécialisa en balistique.

Le 11 octobre 1923, trois bandits arrêtèrent un train de la *Southern Pacific* dans un tunnel de montagne et l’un d’eux abattit quatre employés du chemin de fer, sans même repartir avec les 40 000 $ du fourgon à bagages. La police utilisa des chiens qui remontèrent une piste jusqu’à une salopette et un sac vide de la *Southern Pacific*, abandonnés à quelques centaines de mètres de là. Mais les tueurs s’étaient envolés. Des dizaines de suspects furent interrogés, sans succès. Edward Heinrich examina alors la salopette. Il affirma à la police que l’homme était un bûcheron gaucher d’environ 25 ans, avec des cheveux bruns et un teint de peau clair, mesurant 1 m 72 et pesant 75 kg, et qui était méticuleux. Les enquêteurs demandèrent à Heinrich d’expliquer ses conclusions. Il avait prélevé des aiguilles de sapin de Douglas et de la sève sur la salopette. Des cheveux bruns étaient collés dans cette même sève. La taille de la salopette permettait de déduire celle de son porteur, ainsi que son tour de taille. Le vêtement avait été porté sur le côté droit seulement, et un gaucher s'appuierait aux arbres tout en balançant sa hache de la main gauche. Finalement, Heinrich avait analysé un morceau de papier trouvé à l'intérieur de l’une des poches : c’était l’accusé de réception d'une lettre recommandée. Les enquêteurs identifièrent l’expéditeur, un certain Roy DeAutremont, qui avait envoyé 50 $ à son frère Hugh, vivant au Nouveau Mexique.

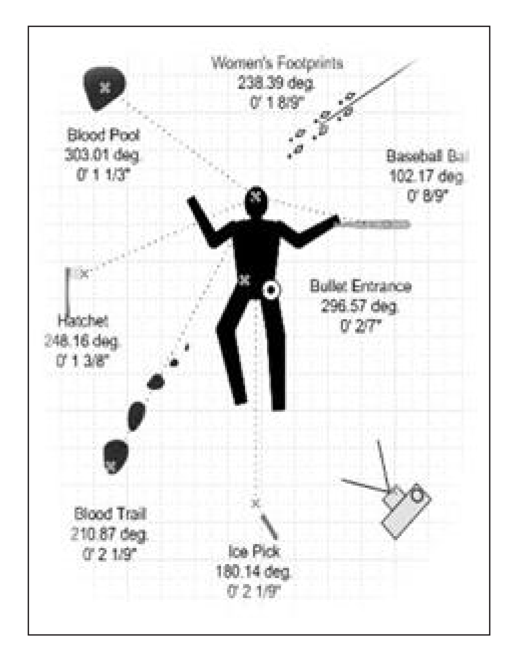
Les policiers rendirent visite à Paul DeAutremont à Eugene, dans l’Oregon. Il confirma que ses trois fils étaient bûcherons et que Roy avait 23 ans, qu’il était brun, pâle, mince… et gaucher. Les trois frères s’étaient néanmoins enfuis après leur crime et ne furent arrêtés qu’en 1927.

La scène de crime

Temps de prélèvement : au moins 1h
Fiabilité : 50 à 100 %

L’un des aspects les plus importants pour “sécuriser” une scène de crime est de la préserver en évitant autant que possible, la contamination et les déplacements.

- L’enquêteur doit évaluer la scène, limiter l’accès aux seuls professionnels, mais aussi observer les mouvements de personnes et de véhicules (tout noter), les événements (“regarder, écouter, sentir”), les indices potentiels, etc., qui pourront aider sa propre enquête et les analyses des techniciens forensiques.



- Personne ne doit fumer, mâcher un chewing-gum, utiliser le téléphone ou les toilettes, manger ou boire, bouger quelque objet (même et surtout les armes), ajuster le thermostat, ouvrir les portes ou les fenêtres qui ne l’étaient pas, ou repositionner les objets.

- Les techniciens de scène de crime doivent :
  - Noter (si l’enquêteur ne l’a pas encore fait) si les lumières étaient allumées ou non, les portes et fenêtres ouvertes, les odeurs, les liquides visibles, la météo, la température, l’heure et les objets présents.
  - Photographier (et/ou filmer) toutes les pièces, tous les endroits et toutes les victimes de la scène de crime, faire des schémas si nécessaire et prendre des mesures.
  - Utiliser un équipement et des protections spéciales, à nettoyer ou jeter entre chaque pièce, personne ou scène.
  - Collecter, préserver, inventorier, empaqueter séparément, puis transporter les indices jusqu’au laboratoire d’analyses.

Les prélèvements d’indices s’effectuent du plus visible au moins visible et du moins “destructeur” au plus “destructeur”. Lorsque l’on trouve des traces biologiques (sang, urine, cheveux, salive…) et des empreintes digitales, il faut également obtenir des “prélèvements de contrôle” auprès de la victime, des témoins, du suspect, etc. On doit également saisir les ordinateurs, les répondeurs et les vidéos des caméras surveillance.

Si la scène de crime résulte d’un incendie ou d’une explosion, il faut également chercher :
- des “accélérateurs” : essence (liquide ou en bidon), alcool à brûler, bois, chiffons, sodium, éthanol, etc.

- des résidus d'explosifs : dynamite (gomme ou plastique), Semtex (gomme orange), C4 (pâte blanche), TNT (poudre claire), nitrate d'ammonium (engrais), poudre noire, etc.
- des fragments de la bombe : emballage, détonateur, batterie, fils électriques, fusible, clous, etc.

  On classe d'ailleurs les feux en plusieurs classes selon le type de combustible les ayant provoqués :
  - Classe A : combustible solide comme le bois, le papier, le tissu…
  - Classe B : combustible liquide comme l'alcool, l'essence, l'éther, les huiles…
  - Classe C : combustible gazeux comme l'acétylène, le propane, le méthane…
  - Classe D : combustibles spéciaux comme le sodium, le potassium, le phosphore…

Le corps de la victime peut également offrir des indices probants avant même l'autopsie : on prélève les taches de sang, de salive, de sueur, les empreintes digitales, les poils et cheveux, les fibres, les poussières, la boue, etc., et leurs supports (notamment les vêtements).

Les ongles, si la victime a griffé son agresseur, gardent souvent des débris de peau. On place également sous scellés les tissus, les liens ayant servi à attacher, la terre des semelles, les débris de phare de voiture résultants du choc, etc.

L'identification humaine

Empreintes digitales

Temps de prélèvement :
de 5mn à plusieurs heures
Temps nécessaire à l'analyse : quelques heures
Fiabilité : 90 à 100 %

"Je constate que tous les boutons de la chemise blanche manquent. Elle me dit qu'elle les a coupés sur la scène du crime et enfermés dans un sac à titre de preuve.
Ils ont été descendus aux empreintes latentes où on les traitera dans un creuset de super-colle chauffée".
Principal témoin,
Steve Martini

Les empreintes digitales sont LA preuve légale la plus souvent utilisée. Toutes les empreintes sont différentes, même chez les vrais jumeaux. L'empreinte de chaque doigt est unique. Non seulement elle est unique mais elle ne se modifie pas, de la création du fœtus jusqu'à la mort. Les empreintes peuvent être altérées, mais les cicatrices deviennent justement caractéristiques lors de l'analyse des empreintes. On a essayé de "défigurer" des doigts délibérément (notamment avec de l'acide) afin de faire disparaître les empreintes. Mais cette astuce peut être déjouée grâce aux techniques modernes. Le doigt laisse toujours une marque, sans les sillons.



Points de concordance type d'une empreinte

La règle des concordances

Pour établir une correspondance entre une empreinte "latente" et une empreinte "encrée" (celle trouvée sur une scène de crime et celle prise directement du suspect), des caractéristiques communes des sillons doivent être trouvées sur les deux empreintes.

Au Royaume-Uni, il en faut 16.
En France, on en requiert 12.
Aux États-Unis… on n'en exige pas !
Si l'on ne trouve ne serait-ce que 15 ou 11 points communs plutôt que 16 ou 12, les empreintes sont déclarées "non concordantes".

Aux États-Unis, l'expert seul donne son avis… que les jurés suivent ou non.

"Historique" des empreintes digitales

En 1892, le Britannique Francis Galton publia le premier ouvrage décisif sur l'utilisation des empreintes digitales, *Finger Prints*. Il y présentait statistiquement la preuve du caractère unique de chaque empreinte et décrivait plusieurs principes d'identification de ces traces, jetant ainsi les bases de leur utilisation dans le domaine pénal.

La même année, en Argentine, Juan Vucetich (un policier, bientôt directeur du centre d'études des empreintes digitales) identifia et fit condamner une mère infanticide, Francesca Rojas, grâce à une empreinte sanglante. La police de Buenos Aires adopta officiellement son système d'identification dès 1894.

En 1904, Vucetich publia Dactiloscopia Comparada, où il expliquait que son système de classement des empreintes, qu'il nommait "dactyloscopie" lui avait permis de faire condamner de nombreux criminels.

En 1894, un autre Britannique, Edward Henry, créa un système de classification des empreintes selon qu'elles comportaient des boucles, des arches ou des tourbillons. Il fut nommé directeur adjoint de Scotland Yard en 1901, héritant également du poste de directeur du Criminal Investigation Department. Le bureau des empreintes digitales fut créé la même année.

Il fallut attendre 1902 pour que la France reconnaisse officiellement l'intérêt légal des empreintes digitales : Alphonse Bertillon considéra longtemps que "son" système, l'anthropométrie, était plus efficace… Les services de police français commencèrent à créer des fiches dactyloscopiques à partir de 1907. Ces millions de fiches à traiter à la main perdurèrent jusqu'au milieu des années 1980 et l'avènement de l'informatique.

C'est le détective Joseph Faurot, de la police de New York, qui introduisit l'utilisation des empreintes digitales aux États-Unis en 1906. Il avait été envoyé à Scotland Yard pour y apprendre le processus de prise d'empreintes et, à son retour, la police métropolitaine commença à relever les empreintes des criminels. En 1906, Faurot identifia un voleur qui avait menti sur son identité.

Un kit de relevé d'empreintes de 1892



En 1908, le NYPD utilisa cette nouvelle technique pour identifier un assassin et le faire condamner. En 1911, un cambrioleur professionnel fut le premier criminel condamné uniquement sur ses empreintes digitales.

Prise d'empreintes

Les techniciens de scène de crime photographient et relèvent des empreintes visibles (sanglantes, sur du verre, de la cire ou de la peinture fraîche, etc.).
Mais ils cherchent également les empreintes invisibles sur les objets qui pourraient avoir été touchés (armes, interrupteurs, documents, sacs plastique, cartons, canettes…).
Ils prennent également les empreintes des victimes, témoins et suspects (et si nécessaire des enquêteurs), pour identification et comparaison.

Les empreintes peuvent être de bonne ou de mauvaise qualité, selon que les doigts ont été trop appuyés, bougés ou juste posés.
Les empreintes peuvent être "révélées" de différentes manières :

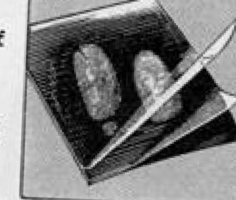
- On utilise des poudres sur les surfaces planes. Les empreintes sont ensuite « fixées », souvent avec du scotch spécial, et collées chacune sur une carte en acétate.
- On utilise des produits chimiques (iode, ninhydrine ou nitrate d'argent) sur les surfaces poreuses telles que le papier, le carton, les murs…

Les empreintes sont alors photographiées.

Des empreintes digitales invisibles peuvent également être révélées sur un vêtement, du bois, du métal ou même la peau de la victime à l'aide d'une poudre fluorescente et d'un laser, de vapeur d'iode, ou de vapeur de cyanoacrylate (une colle) et d'un colorant fluorescent.

Des empreintes digitales transposées sur pellicule sans appareil photo

Les deux étapes pour relever des empreintes - photographier l'empreinte digitale originale et développer la pellicule - sont maintenant éliminées grâce à une nouvelle méthode simple.



Grâce à ce nouveau processus, le négatif n'est pas obtenu par photographie.
Les empreintes sont couvertes de poudre puis transposées sur un film transparent légèrement collant avant d'être recouvertes d'un second film qui adhère au premier et protège l'empreinte, formant ainsi un négatif.

Article extrait de *Popular Mechanics* de juillet 1936

Comme un gant

En avril 1935, un requin tigre de 3 m 50 nouvellement arrivé à l'aquarium de Coogee, en Australie, régurgita un bras humain. Une corde était toujours attachée au poignet du membre tatoué. La veille, le requin avait été attrapé en mer par le propriétaire de l'aquarium.

La police examina le bras et comprit rapidement que les incisions au couteau visibles au niveau du coude n'étaient pas l'œuvre du requin.

Afin d'identifier la victime, le médecin légiste décida d'utiliser une technique qui n'avait été testée qu'une seule fois auparavant en Australie. Il découpa précautionneusement la peau de la main gonflée puis l'enfila comme un gant afin d'encrer et de relever les empreintes digitales. Seules deux empreintes furent utilisables, mais après des semaines de recherche parmi leurs fiches cartonnées, les enquêteurs parvinrent à identifier la victime, James Smith, inculpé auparavant pour fraude à l'assurance, trafic de drogue et jeux illégaux.

Son frère Edwin reconnut le tatouage de boxers sur le bras.



Publicité pour un kit de relevés d'empreintes "grand public" datant de 1934

Empreintes d'oreille
(Otoscopie forensique)

Une empreinte d'oreille est une impression en deux dimensions du résidu (cérumen, sueur, gras de la peau…) créé quand une oreille humaine est pressée contre une surface. On la "relève" en utilisant des procédés analogues à ceux utilisés pour le levage des empreintes digitales.

Dès le 19ème siècle, Edmond Locard et Alphonse Bertillon considéraient l'oreille comme l'une des parties du visage la plus importante pour identifier un criminel.

Cette preuve matérielle a été utilisée dans plusieurs affaires depuis le début du 20ème siècle, mais elle n'est pas reconnue dans tous les pays, notamment aux États-Unis. Elle est plus fréquemment utilisée en Europe depuis quelques temps, et a permis de résoudre des enquêtes au Royaume-Uni, aux Pays-Bas et en Suisse.

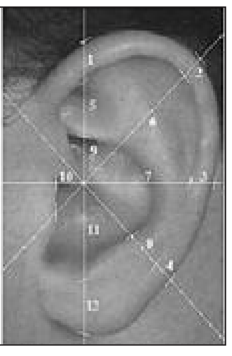
L'une des raisons pour lesquelles son utilisation reste controversée est que peu de recherches ont été menées sur le sujet. L'identification de l'oreille se base sur le fait que la structure externe de l'oreille humaine est propre à chaque individu adulte et que les valeurs anthropométriques (mesures biologiques) de chaque oreille ne changent pas, bien que certaines parties de l'oreille, et plus particulièrement le lobe, continuent de croître jusqu'à la mort.

Mais une empreinte d'oreille peut subir une distorsion : elle est créée en pressant l'oreille à une surface. Cette pression peut être légère ou importante. On peut donc difficilement savoir si la "forme" de l'impression sous pression est la même que celle de l'oreille.

Mieux vaut donc ce concentrer sur les spécificités de l'oreille dont l'empreinte est retrouvée : lobe collé, oreille "pointue", etc.

Il n'est pas rare pour un criminel de poser l'oreille contre une porte ou une fenêtre avant d'entrer dans une pièce dans le but de déterminer si elle est occupée. Une empreinte d'oreille pour également être laissée contre un mur ou autre surface dure pendant une lutte ou lorsqu'un corps est déplacé. Lors d'un cambriolage, on peut retrouver une empreinte d'oreille sur la porte d'un coffre-fort. Dans le cas d'un enlèvement, on peut retrouver une empreinte d'oreille sur le côté extérieur de la fenêtre. Il est même possible de retrouver, grâce au Luminol, une empreinte d'oreille sanglante qui a été nettoyée.





En 1985, un banquier et son épouse ont été pris en otage aux Pays-Bas par deux hommes qui se sont enfuis avec une grosse somme d'argent. L'impression d'une oreille gauche et d'une oreille droite ont été trouvées sur une porte, et ont permis par la suite de relier un criminel soupçonné d'un vol à mains armées à la prise d'otage.

Au Royaume-Uni, en 2001, un cambrioleur récidiviste a été condamné à dix années de prison grâce aux empreintes de son oreille gauche retrouvées sur les fenêtres de plusieurs maisons.

En France, un jeune criminel qui avait commis une série de 80 cambriolages dans l'agglomération lyonnaise a pu être confondu par une empreinte d'oreille en mai 2013.

Il est possible de relever les empreintes des oreilles d'un suspect comme on prend les empreintes digitales ou de les mouler avec un matériau plastique spécifique, puis de les comparer aux impressions d'oreilles retrouvées sur une scène de crime. Il existe 13 points de comparaison utiles.

En 2002, l'Union Européenne a lancé le programme FEARID (Forensic EAr IDentification) aux Pays-Bas. Le Centre national de Formation du Royaume-Uni pour le soutien scientifique à l'investigation criminel, recherche systématiquement des empreintes d'oreilles afin de mettre en place une procédure standardisée de collecte et de comparaison (l'analyse des empreintes d'oreilles est utilisée en Pologne, aux Pays-Bas, au Royaume-Uni, en France, en Allemagne et en Espagne, avec des méthodologies différentes).

Depuis 2005, ils ont établi des méthodes d'identification communes, et le Royaume-Uni possède une base de données d'empreintes d'oreille ouverte au monde entier.

L'Unité de médecine légale de l'université de Southampton a développé en 2010 un logiciel biométrique qui peut reconnaître une oreille avec une exactitude quasi parfaite (99,6%).

Empreintes au sol

Les pieds laissent eux aussi des traces intéressantes : si les pieds sont nus, ils laissent une empreinte aussi unique que celle des doigts, alors que s'ils sont chaussés, ils laissent derrière eux une empreinte de semelle identifiable et "fixable" (avec du plâtre ou du silicone). La semelle de chaussure peut toutefois être moins intéressante pour les enquêteurs puisque, de nos jours, elles sont produites en masse et sont souvent similaires. Les empreintes de pas peuvent également indiquer la taille ou le poids de son propriétaire. Si l'empreinte est petite, l'agresseur est de taille moyenne, c'est peut-être une femme. Si l'empreinte est fortement enfoncée dans la boue ou la neige, on peut supposer que son propriétaire est gros ou qu'il portait un objet lourd. Une empreinte de pas peut aussi indiquer si l'agresseur a une démarche distinctive (s'il boîte, par exemple), car la pression sur les différentes parties du pied est observable.

Le type (par exemple, des bottes de travail ou des chaussures habillées) et la marque des chaussures peuvent donner des indices sur le travail ou la personnalité du criminel. Un ouvrier touchant un petit salaire ne portera probablement pas des chaussures italiennes faites main, et une femme aisée d'âge moyen vue pour la dernière fois dans un restaurant haut de gamme ne portera pas des chaussures de tennis.

Les empreintes de chaussures se répartissent en trois catégories de base : patente, latente, et malléable.

- **Patente** : ces empreintes sont visibles à l'œil nu, en deux dimensions, et sont produites par un pied qui se déplace sur la terre, la poussière, de la peinture, du sang, ou toute autre particule fine qui laisse une trace.



- **Latente** : ces empreintes sont cachées mais peuvent être visualisées grâce à des techniques spéciales (poudrage, applicateur électrostatique, développeur chimique tel que le luminol). Les huiles et la terre fine peuvent se coller aux semelles, être transportées sur un plancher et y être transférées. Les planchers fraîchement cirés ou polis peuvent également révéler des empreintes latentes. Des empreintes sanglantes peuvent être lavées et malgré tout dévoilées.
- **Malléable** : ces empreintes en trois dimensions sont laissées dans des matériaux mous tels que la neige, la terre meuble, la boue, le savon… La difficulté est que ces empreintes peuvent facilement disparaître. Un vent violent ou une averse peuvent entraîner la perte de ces preuves matérielles. Il est essentiel que des photographies soient prises très rapidement, notamment avant d'essayer de faire un moulage.



Les empreintes digitales peuvent-elles être effacées ?

Dès que les criminels comprirent que les empreintes digitales pouvaient permettre de les relier à leurs crimes, ils cherchèrent à les masquer ou les altérer pour ne pas être identifiés. John Dillinger, l'un des "ennemis publics n°1" des années 1930, brûla ses empreintes à l'acide pour modifier leur apparence. Il avait probablement été inspiré par les histoires des ouvriers travaillant dans les champs d'ananas à Cuba qui n'avaient pas d'empreintes digitales : plusieurs substances chimiques contenues dans le plant d'ananas, combinées avec la pression quotidienne des doigts sur les plants, dissolvaient les empreintes digitales des travailleurs.

Ce que Dillinger ne savait pas était que lorsque ces ouvriers cessaient tout contact avec les ananas, leurs empreintes digitales "repoussaient".

Les empreintes de Dillinger purent d'ailleurs être relevées après son décès et être reliées à plusieurs de ses crimes.

Masquer ses empreintes

La manière la plus simple de cacher ses doigts afin de ne pas laisser d'empreintes est de porter des gants. Certaines matières, comme le cuir, laisse très peu de traces. Il est alors très difficile de trouver des indices. Mais des gants en laine laisseront par contre des traces, sur les objets ou la victime. Les fibres sont moins souvent utilisées que les empreintes digitales ou l'ADN mais sont tout de même utiles. La raison pour laquelle on les utilise moins est que les fibres sont souvent issues de production de masse, et qu'il n'existe qu'une petite probabilité que deux fibres correspondantes proviennent de la même source.

Poils, cheveux et fibres

Temps de prélèvement : environ 1/2h
Fiabilité : 70 à 99 %

Les tueurs en série sont le plus souvent arrêtés parce qu'ils commettent une erreur. Pour les relier à leurs victimes et présenter des preuves solides à la justice, la police utilise très souvent les éléments microscopiques découverts sur les victimes : les poils (humain ou animal), les cheveux et les fibres. Souvent, les tueurs transportent les corps de leurs victimes dans le coffre de leur voiture ou à l'arrière de leur van. Si la police scientifique parvient à prouver qu'une fibre découverte dans les cheveux d'une victime est tout à fait similaire à celle de la moquette du coffre du tueur, cela constitue une preuve solide reliant le meurtrier à sa victime (cf. *La scène du crime*, p.36). De nos jours, ce genre de preuves – très légères et difficilement repérables à l'œil nu – est prélevé grâce à un appareil utilisant l'électricité statique ou à un aspirateur à filtres stériles. Auparavant, on utilisait une bonne vieille loupe, des pinces brucelles, de l'adhésif… et une bonne dose de patience.

Les cheveux et les poils

Les cheveux et les poils sont souvent analysés à l'aide de microscopes comparatifs et d'appareils de mesure de la composition chimique.

Les cheveux contiennent des informations qui permettent de déterminer le sexe et l'origine d'une personne, grâce à l'ADN.

L'origine de la personne dont provient un cheveu peut également être déterminée au microscope, mais avec moins de certitude :
- "Caucasien" : cheveux fins à moyens, raides ou ondulés, de blonds à bruns, de pigments fins à moyens. La section est de forme ronde ou ovale.
- "Asiatique" : cheveux épais à très épais, raides, bruns, de pigments épais et parsemés. La section est de forme ronde et large.

- "Africain" : cheveux fins à épais, frisés ou crépus, bruns, de pigments denses, épais, larges et épars. La section est de forme aplatie.

Les cheveux peuvent également fournir d'autres renseignements essentiels :
- Le cheveu est-il tombé (racine ronde) ou a-t-il été arraché (racine étirée, dentelée, pliée…) ?

- La personne dont provient le cheveu prenait-elle des médicaments ou de la drogue ? En quelle quantité et sur quelle période ? Avait-elle cessé de les prendre, et si oui depuis combien de temps ?

- La personne dont provient le cheveu a-t-elle été empoisonnée ? Avec quelle substance ? Rapidement à haute dose, ou lentement à petites doses ?

(Les cheveux s'imprègnent de toutes les substances absorbées par le porteur. Ils poussent à la vitesse d'1 cm par mois, la durée approximative peut donc être déterminée en mesurant la longueur de la zone "contaminée").

- Le cheveu a-t-il été coloré ? Depuis combien de temps ? A-t-il été exposé longtemps au soleil ? Est-il couvert de laque ou de gel ?

Il est impossible de relier un cheveu ou un poil à une personne en particulier sans une analyse ADN.



L'analyse par activation neutronique

En 1958, le corps d'une adolescente de 16 ans, Gaetane Bouchard, fut retrouvé dans une carrière de gravier à Edmundston, au Canada. Elle avait été poignardée à plusieurs reprises. Des témoins expliquèrent avoir vu la jeune femme avec son petit ami, John Vollman, avant qu'elle ne disparaisse.

Des écailles de peinture prélevées à l'endroit où le couple avait été vu ensemble furent découvertes dans la voiture de Vollman. Du rouge à lèvres qui correspondait à la couleur du rouge à lèvres de Gaetane fut retrouvé sur des bonbons dans la boîte à gants de Vollman. Mais ces indices ne suffisaient pas à faire condamner le jeune homme.

Durant l'autopsie de Gaetane Bouchard, le médecin légiste trouva des cheveux dans l'une des mains de la jeune fille.

Ces cheveux furent analysés en utilisant l'analyse par activation neutronique (l'une des méthodes les plus sensibles d'analyse chimique), afin de tester la présence et la concentration de différents éléments. Il s'avéra que les cheveux contenaient du souffre et du phosphore en quantité et proportion quasi identiques à ceux des cheveux de John Vollman.

À la lumière de ces résultats, Vollman avoua le meurtre.

Le spectrophotomètre

Le tueur en série Kenneth Bianchi fut en partie confondu grâce à un appareil appelé spectrophotomètre (crée en 1958), qui permet d'analyser un fragment de fibre en le soumettant à un rayon lumineux.

Les "bandes d'absorption" du spectre lumineux révèlent avec précision quelles substances chimiques ont été employées dans la composition de la fibre.

Étude de cas

Roger Payne et la robe cerise

En 1968, Bernard Joseph trouva son épouse Claire assassinée chez eux, à Bromley, en Angleterre. Elle portait une robe rouge cerise en laine.

L'autopsie permit de déterminer que Claire Joseph avait eu la gorge tranchée avec un couteau. Il n'y avait pas d'effraction et Claire était en train de cuisiner. La police pensa donc que le meurtrier était probablement un familier de la jeune femme. Les soupçons se portèrent sur une connaissance récente du couple, Roger Payne.

Les experts examinèrent les vêtements de ce dernier, qu'il avait pourtant lavés à la machine, et trouvèrent dans les coutures et les ourlets plus de 60 fibres en laine rouge cerise. Le médecin légiste, de son côté, trouva des fibres rouges sous les ongles de Claire Joseph, similaires à celles d'une écharpe appartenant à Roger Payne. Il fut condamné à la perpétuité.

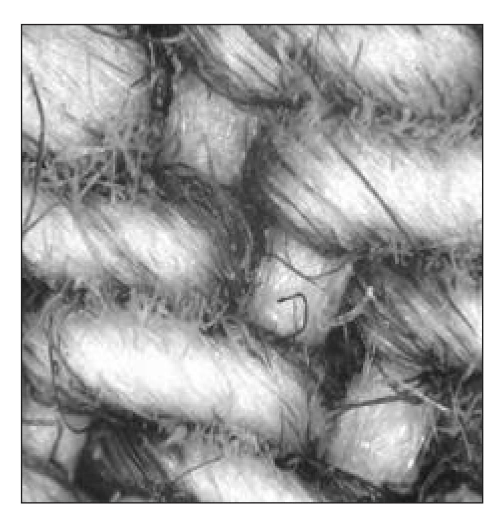
Les fibres

Lorsque deux personnes entrent en contact ou lorsque le contact se produit avec un élément de la scène du crime, il est possible qu'un transfert de fibres ait lieu. Mais le type et la longueur des fibres, la composition du tissu, la durée et la force de contact, et l'état du vêtement ont tous une influence sur le "transfert de fibres". Un pull en laine perdra plus facilement des fibres qu'un t-shirt en polyester.

Une fibre peut être naturelle (végétale, animale) ou synthétique.

- Nombre de fibres naturelles proviennent de plantes. Les fibres de coton sont les fibres végétales les plus couramment utilisées dans les matériaux textiles. Parmi les autres plantes souvent utilisées figurent le lin, le sisal, le jute, le chanvre, le kapok et la fibre de coco.

- La fibre animale la plus fréquemment utilisée est la laine. Les fibres les plus fines sont utilisées dans la production de vêtements, tandis que les plus grosses se retrouvent dans les tapis. Bien que la laine de mouton soit la plus courante, on peut également trouver des fibres provenant de chameau, d'alpaga, de cachemire, de mohair... La deuxième fibre animale la plus commune est la soie.



- Plus de la moitié des fibres existantes est aujourd'hui issue de textiles synthétiques créés par l'homme. Les fibres de polyester et de nylon sont les plus courantes, suivies par les acryliques, les rayonnes et les acétates. La section transversale d'une fibre synthétique peut être spécifique à un fabricant : certaines sections sont plus fréquentes que d'autres, et certaines formes peuvent n'être produites que durant une courte période de temps ("édition limitée").

L'identification de fibres plus rares sur une scène de crime ou sur les vêtements du suspect ou de la victime facilitera les comparaisons et les rapprochements.

Fibres de coton vues au microscope

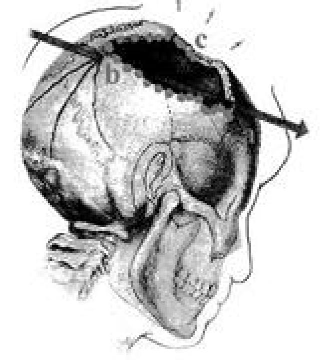
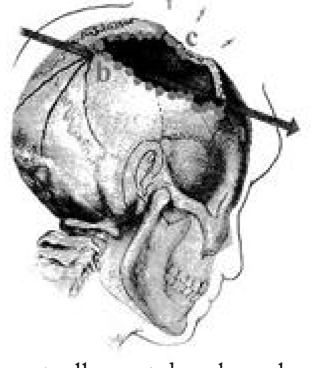


La médecine légale

Temps nécessaire : de 2h à 4h
Fiabilité : 80 à 100 %

"Le faisceau lumineux n'explorait que quelques centimètres carrés de peau à la fois. De minuscules fibres s'illuminèrent comme des fils de fer chauffés à blanc. Je les prélevais avec ma pince. Le bombardement du laser isolait une partie du visage après l'autre (…). Théoriquement, il permet de repérer et d'identifier une empreinte digitale sur la peau, ce que la poudre à empreintes ou les méthodes chimiques sont impuissantes à réaliser."
Post Mortem,
Patricia Cornwell

La médecine légale est la plus ancienne des sciences forensiques. Tout comme les empreintes digitales, elle est facilement admise comme preuve lors d'un procès. La pathologie est la branche de la médecine associée à l'étude des changements structurels provoqués par les maladies et les blessures. La médecine légale ajoute simplement les mots "non naturelles" ou "suspectes" devant "maladies et blessures".

Il existe actuellement deux branches dans la pathologie : anatomique (les altérations du corps humain par une maladie, un choc…) et clinique (l'examen en laboratoire d'échantillon prélevé sur le corps).

La plupart des médecins légistes sont des experts dans les deux branches.

De tels experts peuvent :
- estimer l'heure du décès
- établir la cause de la mort
- distinguer un meurtre d'un suicide
- déduire le type d'arme utilisée
- déterminer si la blessure a eu lieu durant le meurtre ou si elle est plus ancienne
- aider à révéler l'identité de la personne décédée

Coroner américain

Aux États-Unis, les différents États emploient des "coroners" ou des médecins légistes. Le "coroner" est généralement un officier civil élu et n'a même pas besoin d'être médecin, bien qu'il doive avoir un minimum d'expérience dans le domaine. Les "coroners" peuvent être tenus pour responsables en cas de négligence. Pas les médecins légistes. Ceux-ci agissent pour des administrations centralisées dans la capitale de l'état ou sont employés par les comtés.
Ils sont souvent investis de pouvoirs d'investigation (ils engagent leurs propres enquêteurs), et de pouvoirs quasiment judiciaires (ils peuvent demander que des enquêtes soient menées et recueillir des témoignages).

Médecins légistes français

En France, le futur médecin légiste doit obtenir un certificat d'études spéciales qui lui permet d'être inscrit sur la liste des experts de la cour de la région dont il dépend. L'autopsie est mise en œuvre à la demande d'un juge d'instruction, du procureur de la République ou du président du tribunal. Un médecin "classique" peut procéder à la "levée du corps" sur le lieu où il a été trouvé et demander à ce qu'une autopsie soit pratiquée si elle lui semble nécessaire, mais il ne peut pas la faire lui-même.

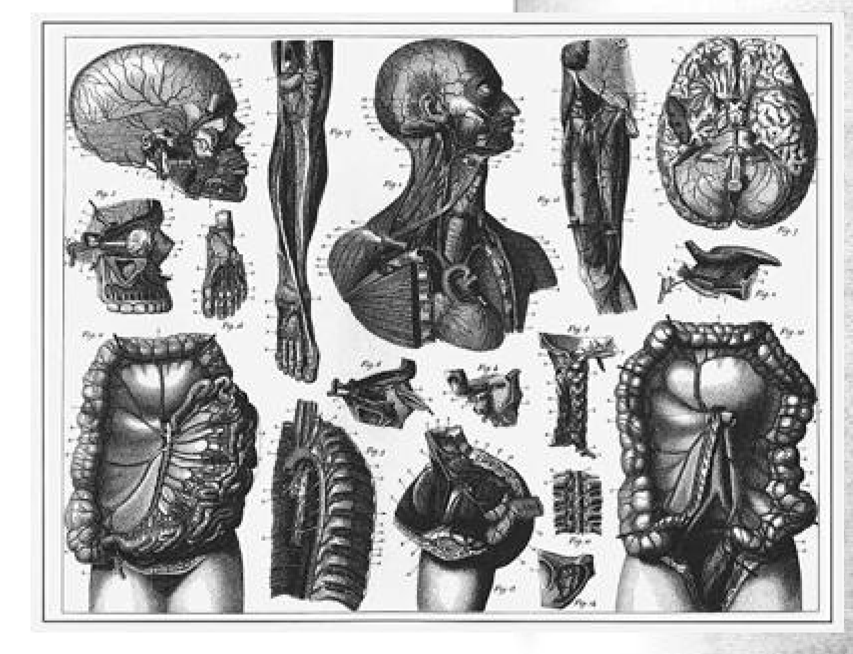


Autopsie

Afin d'être capable de fournir des informations aux enquêteurs, le médecin légiste doit procéder à une autopsie. Celle-ci permet d'observer et de faire un rapport, aussi tôt que possible, sur les particularités anatomiques tant générales que précises d'un corps récemment découvert.

Aux États-Unis, les autopsies sont généralement pratiquées dans un hôpital local ou à l'institut médico-légal du comté, mais certaines ont lieu dans des bureaux privés ou des salons funéraires.

En France, les autopsies sont pratiquées dans un institut médico-légal, plus rarement dans des hôpitaux.



Le "contenu de l'estomac"

Lors d'une nuit d'avril 1922, Abe Becker accompagna son épouse Jennie à une soirée donnée par des amis communs à New York. Il lui apporta tendrement du raisin, des canapés, des figues et des amandes à grignoter. Sur la route du retour, il prétendit que le moteur de la voiture avait des problèmes et Jennie s'approcha. Abe Becker lui fracassa le crâne avec une clé à molette puis porta son corps jusqu'à un trou qu'il avait préalablement creusé, et recouvrit son corps de soude.

Dans les mois qui suivirent, Becker prétendit que son épouse s'était enfuie avec un amant. La police découvrit le corps de Jennie 5 mois plus tard mais Abe Becker pensa que les inspecteurs ne pourraient pas prouver que le cadavre était celui de son épouse : la soude avait rendu le corps méconnaissable.

La police confia le corps au bureau du légiste, dans l'espoir que ce dernier puisse prouver l'identité de la défunte.

Les experts découvrirent que la soude n'avait pas complètement détruit le corps : le contenu de l'estomac était encore présent. La victime avait mangé des raisins, des figues, des amandes et des canapés, exactement le repas pris par Jennie Becker durant la soirée à New York.

Abe Becker tenta de convaincre la police que le corps n'était pas celui de son épouse. N'importe quelle autre femme avait pu manger des raisins, des figues et des amandes ! Mais les examens du laboratoire prouvèrent que le pâté présent sur les canapés ingérés par la victime était exactement le même que celui préparé par l'hôtesse de la soirée, une recette familiale "secrète".

Abe Becker fut condamné à la chaise électrique.

L'autopsie virtuelle

L'institut médico-légal de l'Université de Berne, en Suisse, a été la première à utiliser des techniques d'imagerie médicale (scanner et IRM) pour explorer l'extérieur et l'intérieur d'un cadavre, de manière virtuelle. Michael Thali, le directeur de l'institut, a formé une équipe de chercheurs et d'ingénieurs, qui a créé le "Virtobot", un robot industriel au départ utilisé dans l'industrie automobile, qui est capable de réaliser la cartographie complète d'un corps (il le photographie sous toutes ses coutures puis rassemble les clichés pour recréer un individu complet).
Il peut également réaliser des biopsies (prélèvement de tissus).

En combinant ces images avec les données obtenues par IRM ou scanner, les médecins légistes disposent d'une image 3D du cadavre d'une très grande précision, qu'ils peuvent examiner sous tous les angles.

Les légistes apprécient particulièrement l'application de cette imagerie post-mortem dans le domaine de la balistique : il est beaucoup plus aisé de retrouver un projectile, de figurer sa trajectoire à l'intérieur du corps, etc. Grâce à des logiciels, il est même possible de reconstituer le déroulement complet du crime en calculant la position de la victime et du tireur, l'angle de tir…

Les corps en mauvais état, momifiés ou carbonisés, bénéficient eux aussi de ces nouvelles techniques. De plus, les clichés peuvent être archivés et transférés.

Le laboratoire du Dr Thali, dénommé "Virtopsy", améliore ces techniques depuis 2003, et quelques instituts médicaux-légaux français l'utilisent depuis le milieu des années 2000.

Mais les légistes précisent qu'elle ne remplace pas une "vraie" autopsie. Les deux techniques sont complémentaires.

Examen anatomique ou clinique ?

L'examen anatomique peut être suffisant pour établir la cause de la mort si le médecin légiste a accès à d'autres informations (les circonstances de la mort, le passé de la victime, des données psychiatriques, etc.).

Un examen clinique ou microscopique des organes est souvent nécessaire pour renforcer les conclusions du légiste, mais cet examen peut être impossible si la famille s'y oppose ou si le corps a été exhumé car l'embaumement altère les examens microscopiques des organes.

L'examen des organes est utile si l'on suspecte que de l'alcool, de la drogue ou du poison peut avoir causé la mort, mais aussi dans les cas de morts naturelles (maladies coronariennes, emphysème, etc.). L'inspection du contenu de l'estomac peut offrir des informations sur la cause mais aussi le moment de la mort : si les aliments sont peu digérés, la personne est décédée peu après avoir mangé.

Le médecin légiste demande presque toujours un examen aux rayons X dès qu'une arme à feu est impliquée (pour vérifier la trajectoire de la balle). Les rayons X peuvent également être utiles pour les blessures par arme blanche et dans les cas de violences sur enfant.

L'examen clinique permet aussi de confirmer l'âge, la race, le sexe, la taille, le poids et la condition physique de la personne décédée, surtout si elle n'a pas été identifiée.

Le corps, témoin silencieux

Déterminer l'heure de la mort

On peut déterminer l'heure de la mort grâce à la température corporelle. Celle-ci est influencée par l'environnement dans lequel se trouve le corps. Il conserve une température centrale d'environ 37°C pendant 1 à 3 heures, puis la température chute d'environ 1 degré par heure (l'équilibre avec le milieu ambiant est atteint en 24 heures).

Mais plusieurs facteurs peuvent fausser ces données : l'habillement, le poids de la victime, un état fébrile, une hypothermie ou des conditions climatiques particulières. Si la température est élevée là où le corps se trouve (le chauffage est mis en marche, le corps est laissé en plein soleil, etc.), la mort peut sembler plus récente qu'elle ne l'est en réalité. La déperdition thermique d'un cadavre est au contraire bien plus rapide dans l'eau que dans l'air.

Lorsque le cœur cesse de pomper le sang, il descend dans les membres inférieurs (par gravité). Les "lividités cadavériques" (rouges) apparaissent progressivement et se situent au niveau des régions inclinées.

Elles épargnent les points de contact : pour un cadavre retrouvé sur le dos, les lividités résident dans le bas du dos et la partie latérale du tronc, et il n'y a pas de lividités au niveau des épaules, des fesses et des mollets. Elles apparaissent entre la 2ème et la 4ème heure. Jusqu'à 8-15 heures les lividités sont dites "mobiles" (elles peuvent être déplacées par une pression forte sur la peau), au-delà de ce délai elles sont fixes.

La rigidité cadavérique est un autre facteur indicatif. Elle affecte l'ensemble des muscles de l'organisme et débute environ 3 heures après la mort. Son maximum se situe vers 12 heures. Elle commence aux muscles du cou, pour s'étendre au tronc, membres supérieurs puis membres inférieurs. Sa disparition se fait dans le même ordre. La rigidité des jambes disparaît entre la 24ème et la 36ème heure. Si elle est rompue avant la 12ème heure (le corps est bougé), elle peut se reconstituer.

Le premier signe de putréfaction visible vers la 48ème heure est la "tache verte abdominale". La putréfaction se généralise à l'ensemble de l'abdomen, puis au thorax et finalement aux membres. Au cours du 1er mois, la putréfaction devient "noire", la peau se décolle et les ongles tombent. Entre le 2ème et 6ème mois, le corps commence à se déshydrater progressivement. Après 6 mois, les parties molles disparaissent. Toutefois, dans un environnement très sec, le corps peut ne pas se décomposer et, au contraire, subir une momification.

En résumé

- corps chaud, souple, sans lividité : la mort remonte à moins de 6 heures
- corps tiède, rigide, lividités s'effaçant à la pression : 6 à 15 heures
- froid, rigide, lividités fixées : 15 à 36 heures
- plus de rigidité, tache verte : plus de 36 heures
- corps entièrement putréfié "vert" : plus d'une semaine

L'autopsie

Le but est d'abord d'identifier la victime, puis de déterminer les circonstances de la mort (l'heure et les causes). Le légiste aide les enquêteurs en prélevant des échantillons susceptibles d'appartenir au meurtrier et laissés sur la victime.

Le légiste se doit de porter des gants, un masque, un tablier, des couvre-chaussures et des lunettes protectrices.

Toutes les anomalies visibles sur la surface (contusions, ligatures, ponctions, plaies, etc.) sont notées et décrites. Elles peuvent être observées à la loupe, avec une caméra numérique, voire une lampe à ultraviolet ou un laser pour les indices invisibles à l'œil nu.

Les organes sont prélevés et découpés afin que soient réalisées des analyses toxicologiques, pathologiques, limnologiques (liquides du corps), odontologiques et génétiques. Les prélèvements peuvent être conservés des mois au réfrigérateur.

L'inconnue de la Seine

Les cours de secourisme utilisent souvent des mannequins pour enseigner les techniques de réanimation.

Le mannequin féminin, surnommé "Resusci Anne", a reçu de son créateur le visage d'une jeune femme décédée au 19ème siècle.

Vers 1880, une jeune femme fut retrouvée noyée dans la Seine et son corps fut exposé à la morgue de Paris. Personne ne vint malheureusement l'identifier, mais l'un des employés fut touché par son beau visage paisible et son demi-sourire, au point qu'il en moula un masque mortuaire.

De nombreuses copies de ce masque furent achetées comme objet de décoration par les parisiens, et ce visage devint finalement une icône à travers toute l'Europe. On supposa que la jeune femme s'était suicidée suite à une déception amoureuse et elle fut surnommée "L'inconnue de la Seine". Elle inspira des poèmes à Louis Aragon, Vladimir Nabokov et Jules Supervielle.

Mais cette inconnue passa réellement à la postérité dans les années 1960 lorsque le fabricant de jouets Norvégien Asmund Laerdal eut l'idée d'utiliser son visage pour créer une poupée à taille humaine pour les secouristes. Elle est toujours utilisée de nos jours.



L'autopsie au 19ème siècle

À la fin du 19ème siècle, cette nouvelle science (l'autopsie) émergeait lentement d'une masse de mythes et d'observations incomprises. À maintes reprises, il avait déjà été démontré que ni les cheveux ni les ongles ne continuent de pousser après la mort : ils semblent le faire, mais simplement à cause de la contraction de la peau et des muscles.

Et pourtant, en 1882, un texte du légiste Charles Meymott Tidy rapportait, à tort, que les cheveux et les ongles grandissaient même après la mort. Le Docteur Tidy expliquait que la connaissance de ce "fait" avait permis d'éviter la condamnation d'un groupe d'étudiants accusés d'avoir volé un cadavre : la famille d'un jeune déficient mental décédé récemment avait découvert sa tombe vide. Ils avaient identifié un corps disséqué dans une école d'anatomie grâce à ses ongles particulièrement longs. Mais durant le procès, un "expert" médical avait expliqué que les ongles, si longs qu'ils se courbaient au bout des doigts du garçon jusqu'à sa paume, avaient poussé de cette manière après le décès !
Les charges avaient été abandonnées et les étudiants - injustement - libérés.

De la même manière, excepté dans de rares cas de spasmes cadavériques ou de "rigor" instantanée, les muscles, y compris ceux du visage, se détendent au moment de la mort. Ce qui était interprété comme une expression d'horreur ou de souffrance était très souvent le résultat de changements simplement physiologiques ou causés par une arme, une substance, un animal. La peau "blanche de peur", par exemple, était causée par l'asphyxie ou les lividités cadavériques.

À l'époque, nombre de médecins observaient les changements sur un cadavre mais peu les comprenaient. Les salles de dissection (qui n'étaient pas encore appelées "salles d'autopsie") n'étaient peut-être pas, il est vrai, les endroits les plus adéquats pour examiner et étudier sereinement les cadavres.

Les tables utilisées pour l'autopsie étaient plates et ne possédaient ni drains ni rebords. Les fluides coulaient sur le sol, qui était généralement couvert de sciure afin de pouvoir être facilement nettoyé. Autant que possible, on préférait la lumière naturelle, car les lumières artificielles de l'époque (lampes à huile, bougies, lampes à gaz) altéraient les couleurs.

Dans l'intérêt de se soustraire aux regards indiscrets du public, les hôpitaux étaient souvent construits autour de patios et les salles de dissection faisaient face à la cour intérieure plutôt qu'à la rue. Les fenêtres étaient parfois recouvertes de savon ou de suif pour assurer l'intimité.

Les salles étaient froides et nauséabondes. Dans les endroits les plus "progressistes", l'odeur de phénol (un antiseptique vendu par BASF à partir de 1889) s'ajoutait à la puanteur.

L'autopsie de l'époque n'était qu'une évolution de la dissection mais présentait malgré tout plusieurs différences notables. Dans le cas d'une mort suspecte, les caractéristiques physiques de la victime étaient soigneusement notées et conservées, par le dessin ou la photographie.
Les vêtements n'étaient pas enlevés puis jetés, mais examinés et conservés comme preuve éventuelle.

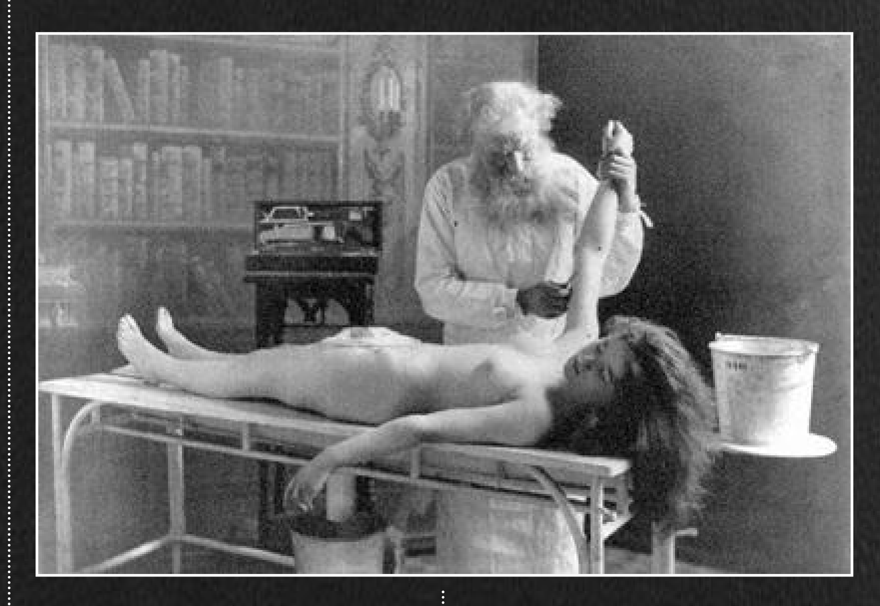
Privée des puissantes scies électriques rotatives actuelles, la dissection était un travail physiquement pénible. Le crâne, par exemple, était ouvert avec un couteau, une scie et un ciseau de menuisier. Elles bouillonnaient de danger, mais la majorité des médecins et des assistants faisait son travail avec détermination.

Comme le sang n'était pas vidé du corps et remplacé par des produits chimiques, il suintait et coulait, apportant avec lui la menace de maladies.

Il arrivait aux médecins légistes de porter un chapeau et un tablier, mais ils ne s'embarrassaient pas d'équipement de protection et travaillaient à mains nues.
Des morceaux d'os cassés pouvaient blesser le légiste le plus attentif, qui devait plonger ses mains nues dans les incisions béantes.

Les médecins infectés par les sujets qu'ils autopsiaient couraient également le risque de transmettre une maladie à leurs patients vivants.

Mais les maladies mortelles n'étaient pas les seules menaces planant au-dessus des légistes. Les morts causées par des tirs de balles explosives constituaient un danger pour les médecins imprudents.



Le corps était ouvert par l'incision classique, du menton au pubis, mais uniquement après un examen externe attentif. Les blessures, leur direction, leur profondeur, étaient notées.

Les différents organes étaient prélevés, inspectés et étudiés. Des notes étaient prises, des dessins réalisés. Le corps était ensuite recousu par l'assistant et placé dans un cercueil. Les conservateurs et autres produits chimiques qui auraient pu tromper l'odorat du pathologiste étaient évités. (Nombre de légistes, prêts à sacrifier ces informations olfactives, fumaient énormément, affirmant que c'était par raison d'hygiène…) Les morgues empestaient la décomposition, les matières fécales et le vomi.

Lorsqu'un tel projectile n'explosait pas à l'intérieur de la victime, il était possible qu'il le fasse durant l'autopsie, et devait alors être manipulé avec un instrument à long manche… et le plus grand soin.

Les corps qui étaient spécifiquement utilisés pour la dissection dans les écoles de médecine étaient quant à eux vidés de leur sang, qui était alors remplacé par des produits chimiques conservateurs, afin que les corps puissent être réutilisés plusieurs fois.

Entre-temps, les corps étaient stockés dans des chambres en sous-sol (sombres et fraîches) où ils étaient suspendus à des crochets.

La morgue de Paris, un divertissement populaire

À partir de 1714, les cadavres trouvés dans les rues de Paris furent rassemblés dans les sous-sols de la prison du Grand Châtelet, la "basse-geôle", afin que la population vienne identifier les corps.

Au 19ème siècle, la morgue s'installa sur l'île de la Cité, derrière Notre-Dame. Les corps furent exposés derrière une cloison vitrée, allongés sur des lits de marbre noir inclinés vers les pieds, parfois habillés de leurs propres vêtements, souvent nus. La population était invitée à venir observer les cadavres pour tenter de les identifier.

L'époque étant au puritanisme et à la sexualité réprimée, la morgue était l'un des rares endroits (avec les peintures des musées) où l'on pouvait voir un corps nu. Animé d'une curiosité malsaine, le public, ouvriers ou bourgeois, hommes, femmes et enfants, s'y pressait à longueur d'année. La Morgue fut l'un des monuments parisiens les plus visités du siècle, au point de figurer dans des guides de voyagistes étrangers. (Les agences de voyage anglaises Cook organisaient même des visites de groupes).

Les visiteurs considéraient la visite de la Morgue comme un "spectacle" aussi attrayant que les exécutions publiques.

Deux affaires attirèrent particulièrement l'intérêt du public :

- en 1840, un enfant presque décapité fut apporté un matin à la Morgue. Dès midi, une foule immense s'amassait devant le bâtiment. L'enfant resta "exposé" durant deux mois et demi.
- en 1876, une femme fut découverte coupée en deux dans la Seine.

Son corps reconstitué, dont on ne voyait que le visage, fut exposé à la Morgue et attira près de 70 000 visiteurs en trois jours.

Les autorités publiques finirent par s'émouvoir de la fascination morbide exprimée par la population parisienne.



On décida de cacher le sexe des cadavres nus, puis l'entrée de la Morgue fut interdite aux femmes et aux enfants. Finalement, "par mesure d'hygiénisme moral", la Morgue ferma ses portes le 15 mars 1907.

De nos jours, l'institut médico-légal se situe au 2, place Mazas, dans le 12ème arrondissement, le long du quai de la Rapée. Depuis 1988, l'IML est dirigé par le professeur Dominique Lecomte.

Sérologie et analyse de traces de sang

Temps de prélèvement :
de quelques minutes à quelques heures
Temps nécessaire à l'analyse : 1h à 3h
Fiabilité : 80 à 100 %

L'analyse des propriétés et des effets des sérums (sang, sperme, salive, sueur et matières fécales) est appelée sérologie. Nous nous intéresserons surtout au sang. Le sang est l'indice que l'on découvre le plus souvent sur les scènes de crimes violents tels que les meurtres, les agressions et les viols. Il peut être trouvé sous différentes formes : liquide "frais", coagulé, séché, en petites gouttes, en flaques ou en taches, ce qui implique différentes méthodes de préservation et de collecte.



Taches indélébiles

Le corps humain contient environ 5 litres de sang. Lorsqu'il est blessé, il perd ou gicle du sang, et le comportement du sang ainsi projeté n'est modifié ni par la température, ni par l'humidité : il est uniforme.

Même si la scène du crime est nettoyée de fond en comble, la plus petite trace de sang pourra très souvent être détectée puis analysée. Lorsque l'assassin nettoie l'endroit de son crime, il ne peut pas atteindre les interstices des planches, l'arrière des radiateurs, etc. En faisant simplement couler de l'eau sur du carrelage, un enquêteur a fait apparaître des traces de sang entre les carreaux du sol d'une cuisine. Sa découverte a tellement surpris le tueur, qui croyait avoir tout nettoyé, qu'il a tout avoué.

Premiers sangs

Les différents types de sang furent nommés et "standardisés" en 1901 par Karl Landsteiner, qui les désigna sous le nom de "groupes" A, B, O et AB. Les types A et O sont les plus communs, les AB étant les plus rares.

Par la suite, le Docteur Leon Lattes développa en Italie un procédé qui permettait d'examiner les taches de sang sur du tissu.

Étude de cas

Du sang ou du vernis ?

En 1901, deux garçons de 6 et 8 ans furent assassinés et démembrés sur l'île de Rugen, en Allemagne. Des morceaux de leurs corps furent retrouvés éparpillés sur un large périmètre, dans un bois. Le même jour, Ludwig Tessnow, un charpentier, avait été vu en train de leur parler. Tessnow nia les avoir jamais rencontrés mais une fouille de sa maison permit de découvrir des vêtements couverts de taches suspectes. Tessnow affirma qu'elles provenaient de vernis à bois qu'il utilisait tous les jours dans son travail. Incapables de prouver le contraire, la police le laissa en liberté.

Mais un enquêteur se souvint d'un crime similaire. Trois ans plus tôt, à Osnabruck, deux fillettes avaient été découvertes dans les bois, massacrées de la même manière que les deux garçons de Rugen. Un homme avait été aperçu près des bois avec des taches sur ses vêtements. C'était Ludwig Tessnow. À l'époque, il avait également affirmé que ces tâches étaient du vernis.

Le procureur de Rugen apprit qu'un fermier avait expliqué qu'un homme ressemblant à Tessnow avait traversé son champ et qu'ensuite, il avait découvert sept de ses agneaux égorgés. Leurs pattes avaient été coupées et disséminées dans le pâturage. Tessnow fut arrêté et le fermier le reconnu comme l'homme qui s'était enfuit de son champ. Les enquêteurs comprirent que Tessnow avait sûrement tué les enfants. Ils entendirent parler d'un test récemment développé par un biologiste, Paul Uhlenhuth, qui pouvait distinguer le sang d'autres substances, mais aussi différencier le sang humain du sang animal. Les vêtements tachés de Tessnow furent confiés à Uhlenhuth qui y trouva du vernis mais aussi du sang humain et du sang d'agneau.

Grâce à ces preuves, Tessnow fut inculpé et déclaré coupable.

Il avait trouvé un moyen d'utiliser une solution saline afin de rétablir le sang séché dans sa forme originale, liquide, et en 1932, il inventa également un moyen de tester les anticorps d'un sang séché.

En 1940, Karl Landsteiner découvrit le "facteur rhésus" du sang. Il l'appela Rh+, si l'antigène était présent dans les globules rouges et Rh-, s'il ne l'était pas.

En 1949, des scientifiques britanniques conclurent que les noyaux des cellules sanguines des femmes contenaient des structures chromosomiques qui les différenciaient de celles des hommes, permettant ainsi de connaître le sexe de la personne dont on analysait le sang.

Avec ou sang ?

Lorsqu'une substance sombre est découverte sur une scène de crime, on doit d'abord déterminer si c'est bien du sang. Il existe différents tests qui différencient le sang d'autres substances, mais si d'autres produits sont présents sur la scène de crime, les examens peuvent être faussés.

Pour cette raison, ces tests sont opérés avec beaucoup de précautions. Un résultat positif n'est considéré que comme une indication qui doit être confirmée par d'autres examens.

Éviter la contamination

Avant de faire quoi que ce soit, l'enquêteur de scène de crime doit prendre des précautions pour éviter d'altérer le sang mais aussi d'être contaminé par des "agents biologiques" contenus dans ce sang.

Il doit porter des gants en latex, un masque chirurgical et une combinaison complète, ainsi que des lunettes protectrices, et faire très attention dès que l'on suspecte des maladies telles que le VIH ou l'hépatite.

Il faut éviter de poser les mains sur les endroits cachés où l'on pourrait découvrir du sang "non nettoyé".

Les échantillons de sang doivent être étiquetés les uns après les autres pour que l'on sache où ils ont été prélevés, sur quelle surface, de quelle personne, de quelle manière, etc. Tous les échantillons "secs" et les vêtements tachés doivent être emballés dans des sacs.

Il faut veiller à détruire les formulaires et rapports éclaboussés de sang et à se laver les mains.



Examens de la scène du crime

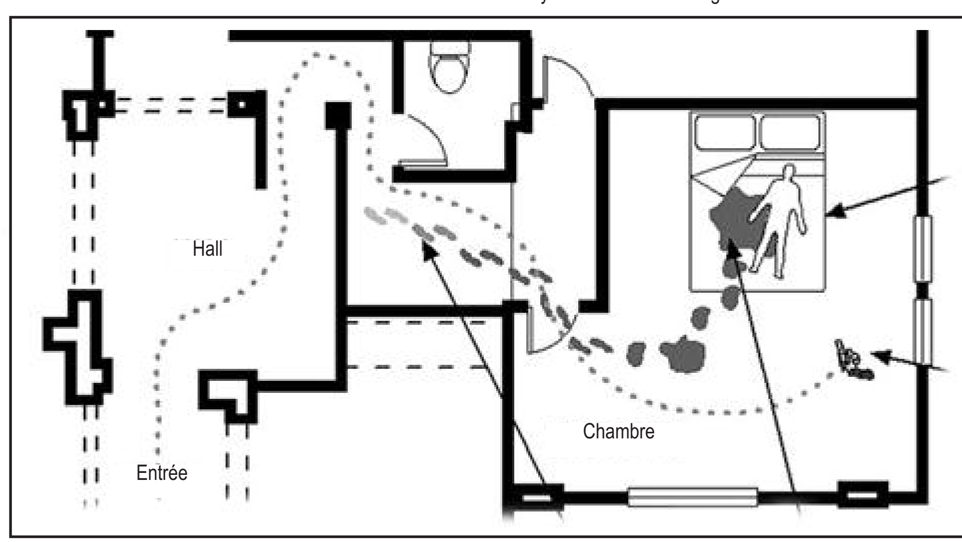
Sur une scène de crime, on effectue des examens dans le but de découvrir des traces de sang. Le premier test consiste simplement à utiliser une lampe puissante que l'on balaye sur toutes les surfaces de la scène de crime. Cela peut révéler des traces invisibles à l'œil nu.

Si l'on ne voit rien, mais qu'il existe une raison de suspecter que du sang est présent, l'endroit est aspergé d'un produit chimique appelé "luminol" qui réagit au sang en quelques secondes, en devenant fluorescent dans l'obscurité (la scène de crime doit donc être plongée dans le noir). L'intensité de l'éclat du luminol augmente proportionnellement avec la quantité de sang présente. Le luminol fonctionne même avec du sang ancien ou des taches diluées, et peut même illuminer des traces de frottement là où le sang a été nettoyé. Toutefois, il existe deux problèmes avec ce test : le luminol peut détruire les propriétés du sang dont les enquêteurs auront besoin pour leurs examens (son utilisation est donc limitée à la démonstration de la présence de sang invisible), et le luminol réagit également avec des composés de cuivre, de fer ou de cobalt et le permanganate de potassium (un désinfectant).

Le test de couleur Kastle-Meyer utilise un mélange de purgatif et d'eau oxygénée sur un filtre en papier, qui, lorsque la plus petite quantité de sang est présente, devient rose. Mais elle devient également rose en présence de pommes de terre, et doit donc être utilisée avec précautions, surtout dans une cuisine !

Parfois, des tests micro-cristallins sont également effectués : ils ajoutent un produit chimique au sang pour qu'il forme des cristaux avec les dérivés d'hémoglobine.

Analyse des traces de sang sur une scène de crime



Lorsque les enquêteurs sont sûrs que du sang est présent, ils utilisent un “test de précipitine” (une sorte d'anticorps) afin de déterminer si le sang est d'origine humaine ou animale. Ensuite, les analyses peuvent indiquer le groupe sanguin et le sexe de la personne qui a saigné.



ADN et sang

De nos jours, les analyses d'ADN ont remplacé les tests d'enzymes et de protéines. Un profil génétique créé à partir d'un échantillon de sang est bien plus précis qu'un profil uniquement sanguin.

Les “formes” du sang

Le sang trouvé sur une scène de crime peut offrir aux enquêteurs bien plus que le sexe, le groupe sanguin ou le profil génétique. L'examen de la manière dont le sang atterrit sur une surface a donné naissance à une spécialité forensique, “l'analyse de la forme du sang”. Celle-ci joue un rôle important dans la reconstitution de scènes de crimes. Les différents types de taches de sang indiquent comment le sang a été projeté hors du corps à travers plusieurs facteurs :

- les types de blessures
- l'ordre dans lequel ces blessures ont été reçues
- à qui appartient le sang présent
- le type d'arme qui a causé les blessures
- si la victime bougeait ou était allongée lorsque les blessures ont été infligées
- si la victime a été bougée après que les blessures aient été infligées
- quelle distance les gouttes de sang ont parcouru avant de frapper la surface sur laquelle elles ont été trouvées.

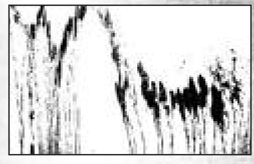
Le sang peut tomber goutte à goutte, gicler d'une artère, suinter d'une large blessure ou être projeté sur les murs par une arme relevée pour assener un autre coup.

Les éclaboussures de sang peuvent être classifiées en six types distincts :

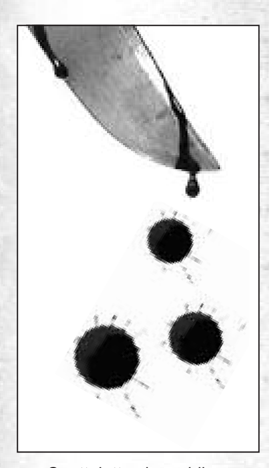
- des gouttes sur une surface horizontale
- des giclées provenant de sang projeté en l'air et frappant une surface à un angle précis
- des marres de sang autour du corps, qui peuvent montrer s'il a ou non été traîné sur le sol
- des jaillissements artériels ou veineux
- des traces laissées par les mouvements d'une personne qui saigne
- des pistes sanglantes, en forme de taches lorsqu'un corps est traîné ou en gouttes lorsqu'il est porté (mais aussi lorsqu'une personne blessée s'enfuit en laissant du sang sur son passage)

Les formes du sang peuvent aider les enquêteurs à comprendre les positions de la victime et de l'agresseur, la manière dont ils ont interagi et se sont battus sur la scène du crime. En sachant ce qui est arrivé et comment, les enquêteurs peuvent se concentrer et trouver des empreintes digitales, des traces de pas, des cheveux, des fibres et d'autres indices.

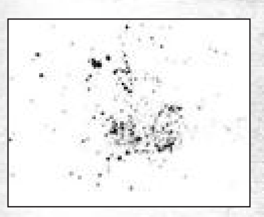
La reconstitution de la scène du crime aide aussi les enquêteurs à déterminer qui, des témoins et du ou des suspects, ment ou dit la vérité.



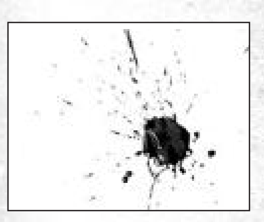
Jaillissement artériel



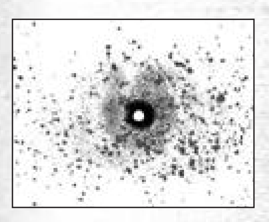
Gouttelettes immobiles



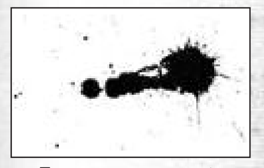
Impact à vitesse moyenne



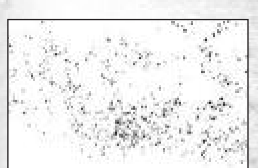
Impact à “faible” vitesse



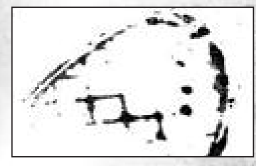
Impact à grande vitesse (balle)



Traces en mouvement



Projection sur un mur



Traces par “transfert”

Étude de cas

Graham Backhouse

En 1985, l'épouse de Graham Backhouse échappa à la mort malgré l'explosion de sa voiture. Lorsque les enquêteurs arrivèrent chez le couple, ils découvrirent que la bombe était artisanale et que le voisin du couple, Colyn Bedale Taylor, avait été abattu de plusieurs balles. Graham Backhouse affirma que son voisin le détestait et que la bombe lui était destinée.

Backhouse présentait des blessures superficielles à la poitrine et au visage. Il affirma que Colyn Bedale Taylor l'avait agressé et qu'il l'avait abattu en état de légitime défense.

Mais l'analyse des éclaboussures de sang sur la scène de crime contredisait la déclaration de Backhouse. Les taches de sang sur le sol de la cuisine avaient été faites par du sang dégoulinant en une forme circulaire et il n'y avait pas d'éclaboussures sur les murs : tout le contraire de ce qui aurait été produit par une lutte violente comme Backhouse l'affirmait. Il semblait s'être infligé lui-même ses blessures.

Les chaises et les meubles avaient été renversés au-dessus des taches de sang, ce qui indiquait une mise en scène. Backhouse fut reconnu coupable de l'assassinat de son voisin et de tentative de meurtre sur sa femme.

Reconstituer les événements

La classification des formes des traces de sang aide à reconstituer le déroulement des événements. Des traces en forme d'éclaboussure donnent la nature de la force et la position de la victime lorsqu'elle a été abattue ou poignardée.

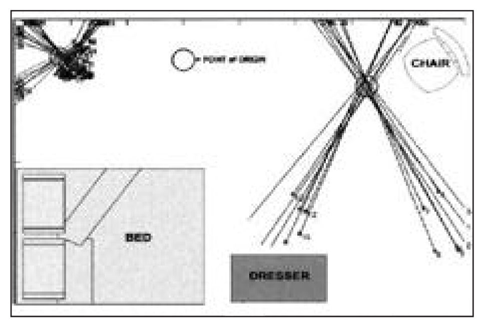
D'autres traces révèlent la position et la taille de l'agresseur, s'il était gaucher ou droitier, ou la taille de l'objet utilisé pour tuer.

Si une victime est abattue à bout portant, on pourra trouver son sang dans le canon de l'arme.

Un jaillissement artériel peut donner la position, le mouvement et la gravité de la blessure, alors que les « ombres » (l'absence de sang là où on s'attendrait à en trouver) suggèrent un mouvement ou une suppression d'un objet ou une modification de la scène du crime.

On peut considérer quelques règles générales (énoncées par le Dr John Glaister dès 1902) :

- La pointe d'une goutte indique la direction d'où elle vient.
- Pour pouvoir interpréter correctement des taches de sang, on doit considérer la texture des matériaux sur lesquels elles se sont déposées : une tache aura des bords bien lisses sur du bois ou du verre mais elle sera étoilée sur une tapisserie épaisse.
- Plus la taille des gouttelettes est petite, plus l'énergie requise pour les produire est grande.
- Lorsque des taches de sang ont toutes moins d'1mm de diamètre, elles ont été produites par un impact à vitesse élevée ; sûrement un coup de feu.
- Lorsque des taches de sang ont diversement 1 mm ou plus de diamètre, elles ont été produites par un impact à vitesse moyenne, comme un coup de couteau ou de barre de fer.
- Lorsque le sang est projeté vers le haut avec assez de force pour toucher le plafond, en une masse compacte, c'est très souvent le résultat d'un coup de feu tiré vers le haut : plus souvent un suicide qu'un homicide.
- Pour une blessure par balle, le sang se dirige :
  - depuis une plaie d'entrée : dans la direction opposée à la balle
  - depuis une plaie de sortie : en direction de la balle.



Reconstitution de trajectoire

L'affaire Caren Campano

Étude de cas

Plusieurs techniques d'analyses ont été utilisées dans l'affaire Caren Campano, à Oklahoma City, afin d'offrir assez de preuves pour arrêter le suspect.

Caren avait disparu mais il ne semblait pas y avoir quoi que ce soit de suspect chez elle, au premier abord. Son époux, Chris, admit qu'ils s'étaient violemment disputés avant qu'elle ne disparaisse le 1er juillet 1992. Selon lui, elle avait tout simplement décidé de le quitter.

Pour prouver sa bonne foi, Chris Campano proposa aux enquêteurs d'entrer chez eux pour vérifier que tout était normal. Une tache brune sur la moquette de la chambre à coucher intrigua les policiers, qui pensèrent immédiatement à du sang. Ils utilisèrent plusieurs techniques pour découvrir de quoi il retournait :

- Un test micro-crystalin : lorsque le bâtonnet toucha la tâche brune, il indiqua la présence de sang. Au laboratoire, on détermina que c'était bien du sang humain.
- Du luminol : la maison paraissait immaculée mais lorsque le produit chimique fut aspergé sur les murs, il illumina tant d'endroits que les policiers comprirent rapidement qu'un bain de sang y avait eu lieu.

Les enquêteurs trouvèrent des éclaboussures sur les murs, les portes et même le plafond. Une longue traînée de sang était visible à travers la maison et sur les marches d'escalier menant au dehors. En examinant les différentes traces et éclaboussures, les enquêteurs déterminèrent que la victime avait reçu plusieurs coups à la tête, qui lui avaient sûrement été fatals.

- Une détermination de la quantité de sang à partir de la recréation des traces : sur un même tapis, les enquêteurs versèrent la quantité de sang qui aurait été nécessaire pour créer des traces de sang de la même taille que celles découvertes chez les Campano.

Ils estimèrent ensuite qu'une personne de la taille de Caren Campano aurait perdu au moins 40 % de son sang. Elle n'aurait pas survécu.

- Des analyses d'ADN : les parents de Caren étaient décédés et on ne possédait pas d'échantillons de son ADN. Les enquêteurs prélevèrent des échantillons de sang de tous les membres de sa famille. Une partie du profil génétique dressé avec le sang découvert chez les Campano correspondait à la même partie chez tous les membres de la famille de Caren : c'était bien celui de la jeune femme.

La police possédait assez de preuves pour arrêter Chris Campano et l'inculper de meurtre.

Finalement, un an après sa disparition, les enquêteurs localisèrent le corps de Caren, qui était devenu un squelette. Les radios dentaires du squelette et de Caren correspondaient. Son crâne présentait de nombreuses fractures, confirmant la théorie que les enquêteurs avaient créée grâce à l'analyse des traces de sang. Chris Campano fut reconnu coupable du meurtre de son épouse.

EVERYDAY SCIENCE AND MECHANICS *for* JANUARY, 1934 63

Imagine the fun ...

For Children

•

For Grown-Ups

•

For Professional Use

•

For Business Efficiency

•



What the

FINGERPRINTER

set contains

Tube of Fingerprint Ink
Polished Impression Glass
Camel Hair Brush
Bottle Black Fingerprint Powder
Bottle White Fingerprint Powder
Ridge Counter
Magnifying Glass
Ink Roller
Fingerprint Record Sheets

Sixteen-page illustrated descriptive booklet . . . tells you how professionals record fingerprints.

—

The FINGERPRINTER is the only set of its kind on the market. Copyrighted. . .a real fascinating game. . .plenty of fun and excitement for all!

...keeping baby's record...or the family's record...comparing friends' fingerprints... amusing visitors...with this scientific set!

The latest fad! Keeping a permanent record of FINGERPRINTS! Made doubly delightful by real, detective-like, elaborate set that gives you all the facilities of Scotland Yard! As a family or club game, FINGERPRINTing now rivals bridge for excitement and popularity; but you must be PROPERLY EQUIPPED! With this wonderful set you can build a big, fascinating collection of human fingerprints, no two alike in ten million! At home, at the office, what fun you will have!

There's a more serious side to FINGERPRINTing, too. In business, a record can be kept of every employee, for future reference. In crime detection, even unprofessional records of human fingerprints have frequently led to the most startling and romantic solutions and indictments. Doctors and other professionals also find interesting ways of fitting this so-called "entertainment" into their actual vocations. The pleasure, the romance, the scientific lure of FINGERPRINTER is irresistible. Order your set without delay! THRILLS AHEAD!

$1.50 PREPAID

Send check, money order or currency with your order

HURRY

Get your name and address on the coupon and send it to us today! Every set guaranteed.

GRENPARK CO.,
245 Greenwich Street, New York, N. Y. Dept. SM

Enclosed find payment of $1.50, for which please RUSH to address below, 1 FINGERPRINT set. (If price of more than one set is enclosed, state how many.)

My Name ....

Address ....

City or Town ....

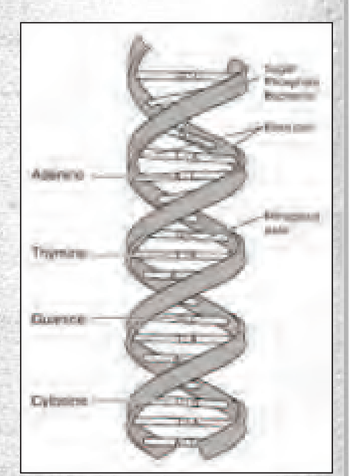
Publicité pour un kit de relevés d'empreintes "grand public" datant de 1934

Les "sécréteurs"

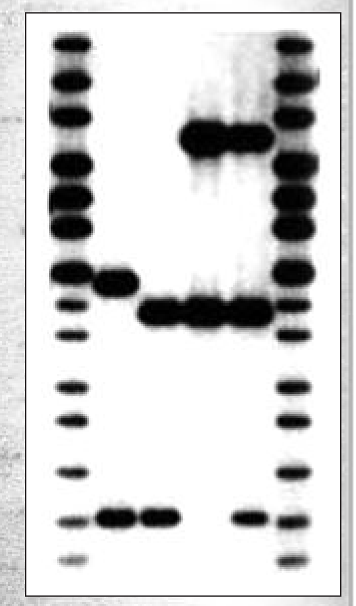
En 1925, une autre découverte importante a été faite. Près de 80 % de la population humaine est "sécréteur", ce qui signifie que les types spécifiques d'antigènes, de protéines, d'anticorps et d'enzymes caractéristiques de leur sang peuvent être trouvés dans d'autres tissus et fluides du corps.

Les enquêteurs peuvent apprendre le groupe sanguin d'un sécréteur en examina de la salive, des larmes, de la peau, de l'urine ou du sperme.

Dans une affaire de viol, le nombre de suspects potentiels peut être restreint par de simples analyses sanguines.



Structure de l'ADN



Profil génétique

L'ADN

Tous les êtres vivants possèdent de l'ADN. C'est ce qui nous permet de nous distinguer comme "humain" plutôt que comme "animal" ou "plante", mais aussi entre chaque humain car l'apparence physique de chaque individu correspond à son identité génétique. Nous possédons tous des séquences d'ADN spécifiques que l'on pourrait comparer à des "empreintes digitales génétiques".

Où trouver des traces d'ADN

Temps de prélèvement : 10mn à 30mn
Fiabilité : 0 à 100 % selon l'échantillon

L'ADN peut être trouvée dans toutes les cellules humaines, plus particulièrement (et facilement) dans le sang, les cheveux, la peau, la salive et le sperme, éléments qui sont souvent laissés sur une scène de crime par un criminel. Ils sont également laissés sur le corps du tueur par la victime, par le contact physique. Un scientifique peut analyser ces éléments et produire un profil génétique. Le profil génétique de chaque personne est unique (sauf dans le cas de vrais jumeaux) : si un échantillon d'ADN prélevé sur un suspect correspond à un échantillon prélevé sur une scène de crime, la probabilité est très élevée qu'il soit le coupable.

Profil génétique

Le profil génétique est reconnu comme un outil puissant pour résoudre les crimes. Toutefois, son utilisation n'est pas aussi incontestable qu'elle le paraît. Il existe de nombreux problèmes avec ce genre de preuve et sa valeur dans un tribunal est souvent douteuse. La création d'un profil génétique est un procédé relativement nouveau car il n'a été développé qu'à partir de 1985.

Après cette découverte, on a rapidement réalisé à quel point elle pouvait être utile en tant que preuve légale, et durant plusieurs années, elle a été considérée comme infaillible. Mais on a pu montrer par la suite que ce n'était pas le cas : dans certains procès, l'accusation comme la défense ont décidé que la preuve ADN n'était pas suffisamment fiable pour savoir s'il existait ou non une correspondance. On est arrivé à cette conclusion non pas parce que la preuve ADN était mauvaise, mais parce que le procédé par laquelle elle avait été créée était, lui, incorrect.

Plusieurs erreurs avaient été commises par les techniciens des laboratoires, lors de l'examen et de l'interprétation de l'ADN ; elle n'était donc plus fiable.

Afin de créer un profil génétique, il est nécessaire qu'un échantillon d'ADN suffisant ait été recueilli. Un élément biologique prélevé sur la scène d'un crime peut fournir cet ADN, tant qu'il n'est pas sérieusement dégradé et que l'on en trouve en quantité suffisante. Des conditions néfastes, telles qu'une chaleur intense, peuvent avoir des effets nocifs sur les échantillons. Après que l'on ait collecté ces échantillons sur la scène du crime, il faut en prélever un du suspect, afin que les deux profils génétiques soient comparés. La comparaison ne s'arrête pas obligatoirement là. Il est aussi utile de recueillir un échantillon de la victime pour que l'on soit sûr que l'ADN "suspect" ne provienne pas de la victime. D'autres échantillons doivent être prélevés sur d'autres suspects afin de les exclure ou de les incriminer. Des échantillons d'autres victimes de crimes similaires, peuvent également être recueillis et comparés. Créer un profil de cette manière devrait montrer si un échantillon correspond ou pas, et ainsi lier l'accusé à la scène du crime.

Création d'un profil génétique

Temps de création d'un profil :
de 6h à 3 semaines (selon la quantité et la qualité de l'ADN)
Fiabilité : 20 à 99,99 %

La création d'un profil génétique est extrêmement complexe et doit passer par de nombreuses étapes techniques différentes. Si un problème apparaît à n'importe quelle étape du procédé, le profil génétique peut être invalidé. Cela peut concerner la qualité, la quantité ou la pureté de l'ADN prélevé. Si l'échantillon d'ADN a été entreposé dans des conditions défavorables durant ne serait-ce que 24 heures, l'échantillon peut être dégradé et ne plus pouvoir subir de tests. Les "conditions défavorables" sont surtout l'humidité et la chaleur.

Toutefois, si l'échantillon est constitué de sang ou de sperme, il va se conserver plus longtemps et restera fiable durant plusieurs semaines après avoir été mis en dépôt. Si la qualité de l'ADN est dégradée de quelque manière que ce soit lors de l'examen, les bandes ne vont pas apparaître avec précision mais seront souillées. Par conséquent, lorsqu'un profil génétique est soumis comme preuve devant un tribunal, l'examen prouvant qu'il n'a pas été dégradé durant l'examen devrait également être présenté.

La quantité d'ADN doit également être suffisante. Il est très difficile de créer un profil génétique si l'échantillon est minuscule. De plus, si l'échantillon d'ADN est

trop maigre, il peut être entièrement utilisé par l'accusation, enlevant à la défense la capacité de procéder à ses propres tests !

La pureté de l'ADN peut être un problème dans le procédé tout entier. L'échantillon ne doit pas être "contaminé". Par exemple, ce qui est considéré comme un échantillon pur, obtenu d'une tache de sang sur une scène de crime, peut se révéler être un mélange du sang de la victime et de son agresseur. Des impuretés constituées d'ADN bactérienne peuvent également être récoltées sur la scène du crime ou même au laboratoire. Si cela a lieu, la séquence d'ADN obtenue inclura les informations ajoutées par l'ADN bactérienne, faussant le profil génétique.

Malgré tout, il existe bien entendu beaucoup d'affaires qui ont été couronnées de succès grâce à des preuves ADN. Certains échantillons ont même été recueillis des années auparavant et, grâce à l'évolution des techniques, ont pu être analysés de nos jours, et offrir une preuve irréfutable de la culpabilité d'un suspect… ou de l'innocence d'un condamné.

L'odontologie légale

Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures
Fiabilité : 50 % (morsures) à 100 % (dentition)

L'odontologie est l'étude des dents humaines. Elle est particulièrement utile pour l'archéologie et les sciences forensiques : les dents, grâce à l'émail, sont l'élément le plus résistant du corps humain et la partie que l'on retrouve le plus souvent.

Elles résistent à la putréfaction et à la carbonisation : la dent résiste jusqu'à 800 degrés et ne fond qu'à 1 200 degrés. L'os résiste jusqu'à 500 degrés.

Les dents offrent de nombreuses informations, notamment sur l'âge de la victime mais aussi sur son état de santé et sa pathologie. Dès 1898, Oscar Amoédo en faisait part dans son ouvrage *L'art dentaire en médecine légale*.



En utilisant une radiographie ou un moulage dentaire, on peut le comparer au dossier d'un dentiste et identifier une personne. Des progrès en biotechnologie permettent depuis peu de créer un profil ADN à partir des dents.

De bonnes dents

Le développement et l'apparition des dents durant l'enfance sont les mêmes chez tous les êtres humains. Lorsque la formation de la dent est complète, elle ne se modifie plus, excepté les dommages physiques ou chimiques. On peut déterminer l'âge d'un squelette grâce à ses dents. Vingt dents "primaires" (également appelées "dents de lait") se forment avant même la naissance, entre la 14ème et la 16ème semaine de grossesse et pousse en dehors des gencives à partir de



9 mois et jusqu'à l'âge de 6 ans. La dentition "secondaire" (les dents permanentes) est formée de 32 dents et pousse de 6 à 18 ans.

On sait également, depuis peu, que la teinte de la racine des dents se modifie avec l'âge. De plus, certaines caractéristiques dentaires sont uniques à chaque individu. Chaque personne a une structure dentaire différente. Cela fait malheureusement peu de temps que les dentistes demandent une radio complète de la mâchoire : celle-ci peut servir à identifier une victime. Mais on peut également établir l'identité d'une personne grâce au travail du dentiste effectué sur des dents (amalgames, couronnes, prothèses, etc.). Lorsque le dentiste perce un trou dans une dent pour ôter une carie, le trou est différent de tous les autres. Ainsi, si l'on possède une radio dentaire d'une personne disparue et que l'on ne retrouve qu'une seule dent "travaillée" d'un squelette, on peut tout de même comparer cette seule dent à la radio et identifier la personne.

En plus de l'âge, les dents permettent d'estimer :

- le sexe : les racines, la taille de la mâchoire et la forme du palais sont différente chez la femme et chez l'homme,
- les habitudes de vie : l'état des dents et des gencives, le tartre et les dépôts tabagiques,

Étude de cas

Pas de corps mais un ADN

En février 1988, Helen McCourt, 22 ans, disparut après être montée dans un bus qui la ramenait chez elle, à Liverpool. La police retraça son parcours en commençant par le pub proche de son habitation. Le propriétaire, Ian Simms, était connu pour ses accès de colère et avait eu une liaison avec Helen. Lorsque la police l'interrogea, il se montra nerveux et évasif.

Les enquêteurs décidèrent de fouiller sa voiture. Ils trouvèrent l'une des boucles d'oreilles d'Helen McCourt dans le coffre. Du sang nettoyé fut découvert dans le pub et l'appartement de Simms, ainsi que la seconde boucle d'oreille d'Helen.

Mais le corps de la jeune femme ne fut jamais retrouvé. La police fit donc appel au docteur Alec Jeffreys pour analyser le sang découvert dans l'appartement de Ian Simms. Jeffreys compara l'ADN du sang avec l'ADN des parents d'Helen McCourt et conclut qu'il existait une très grande probabilité que le sang soit bien "celui d'un enfant du couple McCourt". Ian Simms fut condamné à la perpétuité.

Étude de cas

Colin Pitchfork : le premier assassin condamné grâce à l'ADN

Le 22 novembre 1983, une adolescente de 15 ans, Lynda Mann, fut violée et assassinée dans le village anglais d'Enderby. La police cherchait encore le coupable lorsqu'une autre adolescente, Dawn Ashworth, fut assassinée de la même manière dans un village voisin. Convaincues qu'un habitant de la région était responsable des deux meurtres, les autorités ordonnèrent que tous les hommes entre 16 et 34 ans donnent un échantillon de leur sang, afin que leur ADN fût comparé à celui du tueur, qui avait laissé du sperme sur les scènes de crime.

En juillet 1987, plus de 3500 hommes avaient été innocentés. Il restait encore près de 600 analyses à faire mais les policiers remarquèrent que, sur les 4196 hommes de la région, seuls deux d'entre eux avaient refusé de donner leur sang. L'un donna une "raison légitime" alors que l'autre, Colin Pitchfork, un employé de boulangerie de 27 ans, se montra très évasif. Il avait refusé par trois fois de donner son sang et la police se fit insistante. Pitchfork paya un collègue pour qu'il donne son sang à sa place. Le collègue accepta et Pitchfork fut innocenté. Mais, en août 1987, le collègue eut des remords et informa la police de la tromperie dont il s'était rendu complice. Colin Pitchfork fut arrêté et on le força à donner un échantillon de son sang. Son ADN le relia aux deux meurtres mais aussi aux viols de deux autres jeunes femmes qui avaient survécu. Pitchfork fut condamné à la perpétuité.

Étude de cas

Une morsure mène à la chaise électrique !

L'odontologie ne sert pas uniquement à identifier une victime, elle peut également permettre de confondre un accusé.

Le tueur en série Ted Bundy en a fait l'expérience. Lors de l'un de ses derniers meurtres, dans le dortoir d'une université, il a mordu la fesse d'une de ses victimes, Lisa Levy. Cette marque de morsure a été relevée et lorsque Bundy a été arrêté, on a photographié ses dents.

La trace de morsure et l'alignement des dents de Bundy correspondaient parfaitement, reliant ainsi Bundy à ce meurtre… et à la chaise électrique.

la restauration dentaire et la présence de prothèse. Si une personne possède une prothèse onéreuse, on pourra penser qu'elle devait avoir un bon train de vie plutôt qu'être SDF, par exemple.

Marques de dents et morsures

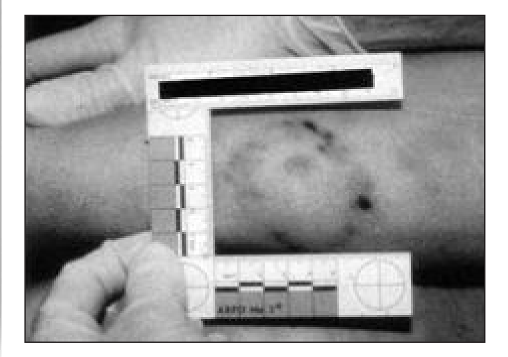
Il existe entre 30 et 76 facteurs de comparaisons à considérer, notamment les stries, les sillons, les dentelures, les cavités et les abrasions. De nos jours, on utilise souvent un ordinateur et des photographies pour procéder à ces comparaisons.

On peut également étudier des marques de dents sur de la nourriture si l'agresseur a mordu dans un aliment, chez la victime, et l'a abandonné là. Les marques déposées sur les aliments laissent des impressions en 3 dimensions, qui sont plus "intéressantes" que les marques de morsure relevées sur la peau : même si elle a été pénétrée, la peau peut ne garder que des ecchymoses, d'une morsure. La peau peut être déformée par la morsure ou les dents peuvent glisser.

On distingue deux "genres" de morsures :
- la morsure sadique qui est infligée lentement et qui présente une "marque de succion" au centre avec une abrasion qui ressemble à une brûlure.
- une morsure d'attaque par l'agresseur, ou de défense par la victime, qui ne laisse pas de trace nette et est plus difficile à identifier.

L'agresseur peut laisser de la salive, et donc son ADN, sur la morsure. D'un autre côté, si l'on pense que la victime a pu mordre son agresseur, il est utile de prendre des photographies, voire même un moulage, de ses dents, si on veut les comparer aux blessures d'un suspect.

Les marques sur la peau peuvent indiquer la musculature de la mâchoire de l'agresseur, son état mental et sa coordination. On peut déterminer par le type de saignement de la peau si la victime était vivante ou morte lorsque la morsure a eu lieu.





Psychologie de la morsure

Mais la morsure peut également aider à "dresser" un profil "psychologique" de l'agresseur.

En effet, les morsures indiquent une vie fantasmatique sophistiquée qui s'est développée depuis des années. La morsure est souvent présente dans les agressions sexuelles violentes, que ce soit un viol ou un meurtre.

C'est une manière de contrôler et de dominer sa victime. L'agresseur veut "dévorer" sa victime au sens propre comme au sens figuré, par tous les moyens possibles. Et la morsure est l'un des moyens pour y parvenir. L'agresseur détruit sa victime avec toutes les "armes" qu'il possède.

Ça n'a rien à voir avec le cannibalisme, c'est une question de pouvoir.

En conclusion

Les marques de morsures sont parfois très difficiles à trouver sur un corps et l'on a tendance à les prendre pour des égratignures.

Il semble que les méthodes et l'importance de l'odontologie forensique doivent être décrites en détails aux jurés mais aussi à la population en générale, car c'est elle qui forme les jurys.

Mais il faut également noter que les marques de morsures ne sont pas toutes des preuves de valeur.

Dans certaines affaires, comme celle de Ted Bundy, l'analyse de la marque de morsure a été très importante, mais c'est plutôt rare. Une marque de morsure doit être nette et plusieurs experts doivent présenter le même avis indépendamment, avant qu'une cour de justice ne puisse considérer cette preuve comme importante.

L'art forensique

L'art forensique est une spécialité un peu particulière qui consiste principalement à dessiner ou recréer par ordinateur le visage d'un squelette, d'un suspect ou d'un enfant disparu.



Les artistes pratiquant l'un des domaines de l'art forensique doivent souvent avoir des connaissances annexes. Ils doivent par exemple savoir comment les anthropologues travaillent avec les os pour estimer la taille, le poids, le sexe et la race d'un squelette. Cela afin de ne pas concevoir, à partir d'un squelette, le portrait d'une femme blanche et mince si ce squelette appartient en fait à un homme noir et enrobé.

Ils doivent également avoir quelques connaissances en psychologie afin d'imaginer quelles modifications doivent être accomplies pour vieillir une photographie : telle personne aurait-elle eu recours à la chirurgie esthétique ou aurait-elle tenu à garder le même visage ?

S'ils travaillent à partir de crânes, ils doivent être familiers des changements post-mortem. Si on leur demande de dessiner des dents pour utiliser des représentations visuelles au tribunal, ils doivent avoir des connaissances en odontologie, etc.

L'art forensique ne se limite pas aux portraits et à la reconstruction des visages en 3 dimensions. Un artiste forensique peut également dessiner des démonstrations visuelles de techniques d'enquêtes, représenter une scène de crime avec des mesures précises, réaliser des dessins médicaux à partir des autopsies, "nettoyer" ou améliorer des vidéos, etc.

Le portrait-robot

Temps nécessaire : au moins 1h
Fiabilité : 30 à 90 %

C'est dans les années 1950 que la création de portrait-robot à partir de témoignages devint une procédure standard aux États-Unis. Des "kits" d'identification commencèrent à apparaître. Le premier incluait une pile de feuilles sur lesquelles figuraient différents types de caractéristiques faciales dessinées à la main. Un témoin pouvait choisir entre différentes sortes de nez, de lunettes, de lèvres, de cheveux, etc., qui se superposaient les uns aux autres afin d'obtenir un visage complet.

Ensuite, les kits utilisèrent des photographies plutôt que des dessins. Les feuilles furent numérotées et codées afin que ces numéros puissent être envoyés à d'autres départements de police possédant un kit d'identification et qu'un portrait robot puisse rapidement être créé dans d'autres juridictions. Au Canada, les policiers utilisaient seulement sept "masques" faciaux qui étaient censés représenter toutes les variations du visage humain.

De nos jours, on utilise un programme présentant aux témoins un visage "basique" qui correspond à leur description générale et non plus des morceaux de visage séparés.

Puis, les témoins désignent les parties qui ne sont pas ressemblantes, et l'artiste peut faire les ajustements adéquats à partir de la base de données. Il peut bouger, colorer, agrandir, rapetisser, redessiner, effacer n'importe quelle partie.

Une fois terminé, le portrait peut-être envoyé aux autres services de police par Internet.



Étude de cas

Harvey Glatman

Le kit d'identification a aidé à l'appréhension du tueur en série Harvey Glatman. Dans les années 1950, à Los Angeles, il se faisait passer pour un photographe et emmenait dans le désert des jeunes femmes qui espéraient devenir mannequins… et qu'il assassinait.

La colocataire de sa première victime le décrivit à la police avec assez de détails pour qu'un policier, utilisant le kit, puisse en dresser un portrait satisfaisant. La quatrième femme à laquelle Glatman s'attaqua parvint à retourner son arme contre lui. Il fut arrêté pour une "simple" agression, mais il ressemblait tant au portrait-robot que les policiers finirent par l'interroger sur les meurtres et, il avoua.

Lexique

ante-mortem
ayant eu lieu avant la mort
(*ex. : un bras cassé*)

peri-mortem
ayant eu lieu pendant la mort
(*ex. : le crâne fracassé*)

post-mortem
ayant eu lieu après la mort
(*ex. : le corps démembré*)

Étude de cas

La chemise rouge

Une artiste forensique avait été invitée à travailler sur le visage de Virgilio Paz Romero, un terroriste qui avait assassiné l'ambassadeur du Chili aux États-Unis et son secrétaire. On ne lui avait fourni que de mauvaises photocopies de photos anciennes. Elle procéda à des recherches pour apprendre à connaître son caractère.

D'après ce qu'elle apprit, elle pensa qu'il ne devait pas avoir pris de poids et devait s'habiller avec des couleurs vives, car il faisait très attention à son apparence. Elle le dessina avec une chemise rouge. Son dessin fut diffusé sur *America's most wanted* et, trois jours plus tard, Paz Romero fut arrêté. Il portait une chemise rouge.

Le portrait au service de l'identification post-mortem

Temps nécessaire : au moins 1 jour
Fiabilité : 75 à 90 %

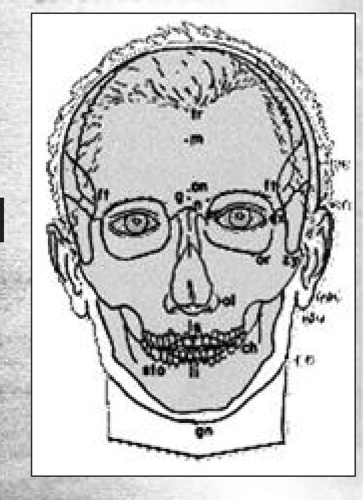
Les artistes forensiques peuvent également dessiner les visages de personnes décédées. Lorsque certains corps sont retrouvés, ils sont parfois en très mauvais état et le visage de la victime est déformé par la putréfaction. Il ne reste parfois même qu'un crâne. Afin d'établir l'identité de la victime, il faut recréer son visage. À partir de photos prises à la morgue, l'artiste dessine un portrait le plus ressemblant, mais le plus objectif possible. Ce dessin est diffusé dans les médias, avec l'espoir que quelqu'un reconnaîtra le portrait. Mais il peut également être proposé à la famille d'une personne disparue qui ne pourrait l'identifier si le corps est décomposé. Si la famille se fait connaître, on peut alors procéder à des comparaisons ADN ou chercher les radios dentaires.

Contrairement au visage des corps qui portent le "masque" figé de la mort, les dessins des artistes forensiques tentent de présenter une expression, une animation, une vitalité, que la victime n'a plus. Il faut "redonner la vie" à un visage, un défi difficile à relever.

Il l'est encore plus lorsque le visage n'existe plus du tout et qu'il ne reste qu'un crâne. L'artiste dessine au-dessus d'une photo du crâne, appliquant la même méthode de mesure des profondeurs que pour la sculpture forensique (voir plus bas). Là encore, il ou elle peut ajouter une expression à son dessin, chose bien plus compliquée à réaliser avec une sculpture en glaise. De plus, un crâne en très mauvais état peut ne pas être utilisable pour la sculpture forensique.

La sculpture forensique

Temps nécessaire : de quelques heures à plusieurs jours
Fiabilité : 75 à 85 %



La personne ayant créé la première reconstruction faciale correcte est un anatomiste allemand, W. His, qui a publié ses résultats en 1895. Il avait acquis un crâne dont on disait qu'il était celui de Johann Sebastian Bach, et à partir de celui-ci, il avait sculpté un portrait très ressemblant.

Afin d'établir la profondeur moyenne de la peau et des muscles sur le crâne, His a plongé des aiguilles graissées dans le visage de nombreux cadavres. Au sommet de chaque aiguille, il fixait un bouchon de liège. Lorsque l'aiguille atteignait l'os, le bouchon restait au niveau de la surface de la



peau. His enlevait les aiguilles, mesurait la distance entre la pointe et le bouchon, et faisait des dessins basés sur ces mesures. De cette manière, il a été capable de créer une "carte des profondeurs", qui allait aider les anthropologues des générations suivantes à composer des portraits à partir de crânes. (Les recherches modernes utilisent à présent les ultrasons sur des personnes vivantes pour étudier la profondeur des tissus.)

C'est en Russie toutefois, que la technique de la "sculpture forensique" a véritablement été développée. Mikhail Gerasimov dirigeait le département d'archéologie d'un musée et faisait des expériences avec les crânes qui lui étaient confiés. En 1935, il était devenu expert dans la transformation d'un crâne en un visage que les gens pouvaient reconnaître. En 1950, l'URSS a créé un Laboratoire de Reconstruction Plastique, et durant des années les hommes qui y travaillèrent furent les experts les plus renommés dans ce domaine.

La technique de la sculpture forensique consiste d'abord à faire un moule du crâne (ou parfois à utiliser le crâne lui-même). Lorsque l'on ne possède pas de crâne, l'artiste doit se contenter de photos travaillées avec des logiciels spécialisés afin de créer un crâne en argile. En utilisant le crâne ou sa réplique, des petits trous sont percés pour que de fines chevilles en bois soient insérées à des endroits précis afin de mesurer la profondeur de la peau. Ensuite, on applique de la glaise, qui représente les muscles, autour du nez, de la bouche, des joues et des yeux et une fine couche sur le haut du crâne.

Les caractéristiques faciales sont modelées afin d'obtenir l'apparence "basique" de la personne (sans trop de détails subjectifs). Une perruque et des yeux sont ajoutés, ainsi que du maquillage.

Une autre technique consiste à fixer le crâne sur une table tournante. Alors qu'elle tourne, un laser parcourt le crâne de haut en bas, et envoie des informations à un ordinateur qui les assemble pour créer un portrait en 3 dimensions, basé sur les informations emmagasinées dans une base de données concernant d'autres crânes et visages avec des origines raciales et des mesures similaires.

La modification d'image

Temps nécessaire : environ une journée
Fiabilité : 85 à 95 %

Il peut arriver que l'on demande à un artiste forensique d'altérer une photographie afin de représenter le vieillissement, de montrer ce à quoi une personne pourrait ressembler avec un déguisement ou indiquer des changements tels qu'une prise ou une perte de poids, une teinte de cheveux ou de la chirurgie plastique.

L'artiste forensique doit créer plusieurs apparences afin de couvrir un éventail d'hypothèses le plus large possible.

On utilise souvent des logiciels spécialisés dans les cas d'enfants disparus ou de criminel en fuite depuis des années. Ces logiciels sont très efficaces lorsque l'on possède une bonne photo de la personne. Lorsque la photo est mauvaise, la vieille méthode du papier-crayon reste la meilleure.

Que ce soit avec un logiciel ou un crayon, le spécialiste doit comprendre les concepts de l'anatomie du visage… et la psychologie humaine.

Représenter le vieillissement

Temps nécessaire : au moins une journée
Fiabilité : 85 à 95 %

Afin de représenter le vieillissement d'une personne, l'artiste forensique doit savoir comment vieillit un visage, quelles parties changent le plus, à quel point les mâchoires se développent, la ligne des cheveux recule et la couleur des poils change. Alors que l'apparence générale d'une personne change peu durant sa vie (les yeux notamment), certaines modifications sont inévitables, et assez prévisibles d'une décennie à l'autre. Il existe toutefois des facteurs individuels impliqués dans le vieillissement et il peut être utile d'avoir accès à des photos des membres de la famille qui aurait le même âge que le disparu ou le criminel.

La connaissance de ses habitudes personnelles, telles que le tabac, l'alcool, la gourmandise, peut également contribuer à affiner la perception. La personnalité affecte les lignes de tensions sur le visage.

Vieillir l'image d'un jeune enfant disparu depuis des années est le travail le plus difficile car la forme du visage elle-même change et l'artiste doit s'appuyer sur de nombreux facteurs pour ne pas commettre d'erreur.

Il doit savoir comment l'être humain se développe en général mais doit aussi examiner les caractéristiques familiales, telles que le poids et la formation des rides.

Il doit posséder une photo de l'enfant ayant au moins 2 ans, avoir accès aux photos de la famille à leurs différents stades de développement, posséder des photos des parents et des frères et sœurs, des photos des parents à l'âge que l'enfant doit avoir maintenant, obtenir des informations sur les éventuels problèmes de santé qui pourraient affecter l'apparence de l'enfant, etc.

Il se sert d'un logiciel spécifique qui scanne les photos et les « travaille » en utilisant les informations disponibles dans ses bases de données concernant la croissance afin de prévoir les changements structuraux du visage selon les âges. Respectant des règles et des grilles pour les proportions, l'artiste manipule les différentes parties de l'image et affine les nuances.

Un visage d'enfant s'élargit et s'étire car son crâne se développe. Les cheveux clairs ont tendances à foncer.

La photo modifiée de l'enfant est comparée à celles de ses parents et de ses frères et sœurs. Par petites touches, l'image est fignolée pour ressembler un peu plus à la famille, ou les photos sont fusionnées afin d'obtenir des combinaisons de caractéristiques faciales.

Étude de cas

Le cas de Bob Clark

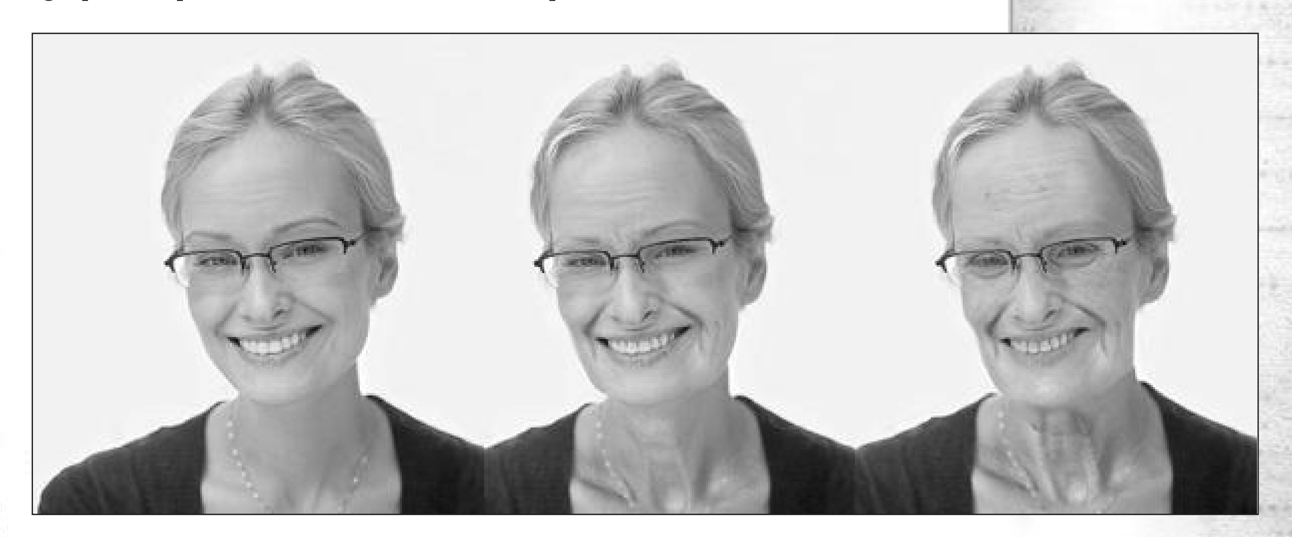
La sculpture la plus célèbre est peut être celle que l'américain Frank Bender a accompli d'un dénommé John List.

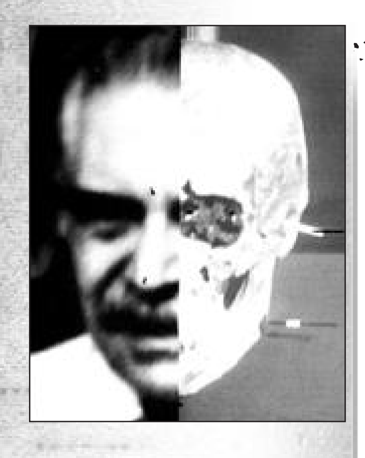
En 1971, dans le New Jersey, List avait assassiné son épouse, ses trois enfants, sa mère et… avait disparu.

Les enquêteurs n'étaient jamais parvenus à trouver de pistes sérieuses. Ils avaient vieilli quelques photographies de List afin de représenter son visage année après année, mais c'est la sculpture de Bender qui a finalement fait tourner le vent.

Pour une émission télévisée, *America's Most Wanted*, Bender a créé un visage en trois dimensions basé sur les photographies et les nombreux facteurs qui l'avaient aidé à imaginer à quoi List ressemblait en 1989, presque 20 ans après les meurtres. Lorsque ce visage a été présenté à la télévision, une ancienne voisine de "Bob Clark" dans le Colorado a appelé.

Grâce à ses empreintes digitales, "Bob Clark" a été identifié comme étant John List, il a été inculpé des meurtres et condamné.





Étude de cas

Le squelette de Joseph Mengele

En 1985, deux expatriés allemands domiciliés au Brésil offrirent de conduire des enquêteurs jusqu'à ce qu'ils prétendaient être le lieu de sépulture de l'abominable médecin nazi du camp d'Auschwitz, Joseph Mengele. Les autorités américaines et allemandes ainsi qu'un groupe mené par le célèbre chasseur de nazis Simon Wiesenthal, demandèrent à des experts forensiques d'examiner le squelette et de déterminer l'identité de l'homme qui avait été inhumé sous le nom de Wolfgang Gerhard. L'équipe de scientifiques se rendit dans la petite ville d'Embu, pour y exhumer le cercueil.

Le corps était celui d'un homme blanc, droitier, âgé de 60 à 70 ans : le bassin était étroit, le crâne était massif, les os étaient plus longs du côté droit, les dents étaient assez usées. Une estimation plus précise de l'âge du squelette fut possible en examinant la multitude de canaux microscopiques qui portent les vaisseaux sanguins, sur les fémurs. Leur quantité et leur état indiquaient un homme dans la soixantaine avancée, ce qui correspondrait à l'âge de Mengele. La longueur du fémur et de l'humérus permit de calculer une taille précise de 1 m 73, un demi-centimètre de moins que la taille enregistrée dans le fichier SS de Mengele. Le dossier dentaire de Mengele s'avéra de peu d'utilité car il avait été dessiné à la main sans trop de détails, mais il indiquait néanmoins un écart des deux incisives centrales supérieures (communément appelé "les dents du bonheur"). "Monsieur Gerhard" possédait la même caractéristique distinctive.

La phase finale de l'examen du crâne fournit la preuve la plus concluante. En utilisant la superposition vidéo, l'anthropologue forensique allemand Richard Helmer recouvrit des photographies du crâne par des photographies d'archives du Dr Mengele pour révéler 30 caractéristiques clés identiques. Sept ans plus tard, l'ADN du squelette d'Embu fut comparé à un échantillon obtenu de l'un des parents vivants de Mengele.

Le squelette du Brésil était bien celui du médecin nazi.

L'anthropologie légale

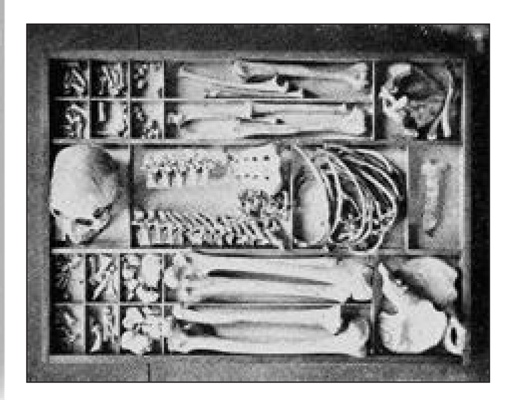
Temps de prélèvement : plusieurs heures, voir des jours
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures, voir des jours
Fiabilité : 95 %

L'anthropologie est l'étude des humains. Elle possède plusieurs sous-domaines :
- L'anthropologie physique : l'étude de l'ordre des primates, passé et présent, tel que la biologie des primates, la biologie du squelette et l'adaptation humaine.
- L'anthropologie culturelle et linguistique : l'étude des aspects de la société humaine et du langage, passé et présent.
- L'archéologie : l'étude des cultures passées à travers les vestiges matériels et les objets créés par l'homme.

Jusqu'à un certain point, les anthropologues légaux travaillent dans chacun de ces domaines, mais comptent généralement sur leurs connaissances de l'anthropologie physique pour appliquer leur expertise sur un squelette.

Alors que les médecins légistes sont habitués à analyser des "tissus mous" et des organes, leur expérience avec des "tissus durs" (les os) est souvent limitée.
L'anthropologue légal se spécialise dans la morphologie, la structure et la variabilité des os. Dans certains cas, lorsque les "tissus mous" ont été dégradés par le temps, la température, l'environnement et d'autres éléments extérieurs, le seul "tissu" qui reste plus ou moins intact, est l'os.
Il faut alors contacter un spécialiste des os, une personne habituée au contexte médico-légal, où il est essentiel d'être capable de distinguer incontestablement les anomalies ante-, peri- et post-mortem.

Afin de réaliser son analyse, l'anthropologue forensique doit se demander :
- Est-ce bien de l'os ?
- Ces os sont-ils humains ?
- Quels os sont présents ?
- Combien de personnes sont représentées dans les os retrouvés ?
- Les os sont-ils récents ou anciens ?



Identifier la victime

Inventaire photographique d'un squelette
L'analyse des os permet aussi d'identifier une victime réduite à l'état de squelette. Selon le type d'os retrouvé, il est possible de déterminer le sexe, l'âge, la taille, l'origine et même les habitudes de vie d'une personne décédée.



L'âge
Les os sont vivants. Ceux des enfants grandissent car ils se fabriquent plus rapidement qu'ils ne se décomposent. Après 30 ans, le processus commence à s'inverser : les os se détériorent plus vite que ce qu'ils sont construits. Certaines personnes âgées rapetissent car leurs vertèbres se tassent.
L'âge d'un squelette peut être déterminé en examinant certains os et en recherchant la présence ou l'absence de cartilage.



- Les sutures crâniennes : elles se trouvent sur le crâne des jeunes enfants et ont la forme de zigzags. À mesure que l'enfant grandit, les sutures fusionnent et les deux moitiés de l'os frontal s'unissent. Généralement, la fusion est complète à l'âge de 6 ans et la suture n'est alors plus visible.
- Les lignes cartilagineuses : un squelette de bébé a 405 os qui fusionnent à mesure de sa croissance pour ne plus former que 206 os à l'âge adulte. Comme le cartilage est progressivement remplacé par un os dur et compact, une ligne cartilagineuse (appelée épiphyse) est visible. Lorsque le cartilage est complètement remplacé, la ligne n'est plus visible (vers 20 ans).
- Les os longs : à mesure de la croissance puis du vieillissement, la tête des os longs, comme le fémur et l'humérus, ferme son cartilage de croissance. Cette fusion se produisant à des moments différents de la vie avec différents os, cette information

peut être utilisée pour déterminer un âge approximatif. Ainsi, la clavicule et le sternum se ferment entre 18 et 24 ans ; l'ilion, l'ischium et le pubis sont ossifiés entre 20 et 25 ans puis tous les segments du sacrum s'unissent entre 25 et 30 ans.

Le sexe
Pour différencier le squelette d'un homme de celui d'une femme, le plus simple est d'observer le crâne ou le pelvis.

- Le crâne d'un homme est plus massif et bosselé que celui d'une femme.
- Le pelvis d'une femme, en raison des différences anatomiques nécessaires à la procréation, a une cavité pubienne plus ouverte (90 degrés) que celui d'un homme (50 degrés). Il porte également des cicatrices (provoquées par les tendons et les muscles distendus) si elle a porté des enfants. Le pelvis d'une femme a une forme rectangulaire alors que celui d'un homme a une forme triangulaire.

Mais même sans ces deux éléments essentiels, il est toujours possible de déterminer le sexe d'un squelette. Celui d'une femme est gracile, plutôt lisse et moins noueux que celui d'un homme. Le squelette d'un homme est robuste, épais et rugueux.

L'origine
Le crâne et le fémur sont les deux os qui permettent de mieux déterminer l'origine "raciale" d'une personne.

Les antécédents
Des caractéristiques physiques particulières peuvent être utiles pour identifier une personne. Une perte de la densité osseuse, de mauvaises dents, ou des signes d'arthrite peuvent indiquer des carences nutritionnelles et des maladies.

Les os du bras d'une personne droitière seront légèrement plus grands que les os du bras gauche.

Si quelqu'un a soulevé régulièrement des objets lourds, ses os seront plus denses que quelqu'un qui n'a pas un travail physique. Le type de sport pratiqué peut être détecté par l'usure des articulations.
Une radiographie indiquera des fractures antérieures, des articulations artificielles et des plaques ou vis.

Des problèmes génétiques ou nutritionnels, ainsi que toutes sortes de maladies, d'infections et de fractures guéries marquent l'os de manière unique.

	Homme	Femme
Forme des yeux	Carrée	Ronde
Mâchoire	Carrée	En forme de V
Arcade sourcilière	Épaisse et large	Mince et petite
Os frontal	Bas et incliné	Haut et rond
Surface du crâne	Rugueuse	Douce

La taille
En mesurant l'humérus ou le fémur, il est possible de déterminer la taille d'un individu. De nombreuses bases de données ont été créées dans ce but. Les formules mathématiques varient en fonction de l'origine et du sexe de la personne, et de l'os utilisé. Si l'origine et le sexe sont connus, le calcul de la taille sera plus précis.
Voici un exemple de formule :
- Un fémur mesurant 40 cm et appartenant à un homme "africain" est découvert.
La taille = 2,10 x taille du fémur + 72,22 cm = 102,9 cm + 72,22 cm = 1 m 75
- Un humérus mesurant 32 cm et appartenant à une femme "caucasienne" est découvert.
La taille = 3,36 x taille de l'humérus + 57,97 cm = 107,52 cm + 57,97 cm = 1 m 65

La tuberculose cause des lésions des os, notamment sur la colonne vertébrale, les côtes et le bassin.
La syphilis provoque une inflammation du tissu osseux et, dans les cas les plus avancés, une destruction des os du nez et du menton.

La comparaison de ces particularités avec des dossiers médicaux peut permettre l'identification d'une personne disparue.

Les anthropologues légaux travaillent souvent avec les médecins légistes, les odontologistes et les enquêteurs afin de trouver des indices et d'aider à estimer la date de la mort.



Étude de cas

Le docteur Buck Ruxton

Le 14 septembre 1935, Buck Ruxton, un médecin qui vivait à Lancaster, assassina son épouse Isabella et sa servante Mary Rogerson. Il mutila leurs doigts puis découpa leurs corps et dispersa les morceaux dans un ravin isolé en Écosse, pensant qu'on ne les retrouverait jamais.

Le 29 septembre, deux promeneurs découvrirent des morceaux des cadavres sous un pont. Au total, 30 segments furent retrouvés, plus ou moins à l'état de squelette.
Les corps furent patiemment "reconstruits" par une équipe de médecins légistes et d'anatomistes.
Ils annoncèrent que les deux victimes étaient des femmes.

Alors que les scientifiques travaillaient sur les cadavres, la police remonta la piste jusqu'à Ruxton. Ce dernier avait emballé certains morceaux des corps dans du papier journal, l'édition du 15 septembre du Sunday Graphic, qui était vendue uniquement à Lancaster.
Des proches d'Isabella Ruxton et Mary Rogerson prévinrent la police de la disparition des deux femmes. Buck Ruxton affirma que son épouse s'était enfuie avec un amant et que sa bonne avait démissionné.

Les enquêteurs durent alors prouver que les cadavres étaient bien ceux des deux disparues. L'utilisation de la surimpression photographique, une technique inédite à l'époque, permit de comparer les crânes des corps retrouvés avec des photographies des deux victimes, et de les identifier.
Des traces de sang découvertes au domicile du médecin finirent de convaincre la police… et les jurés.

Le docteur Ruxton fut condamné à la peine capitale.

	Caucasien	Africain	Asiatique
Forme des orbites	Arrondie, parfois carrée	Rectangulaire	Arrondie, voire circulaire
Épine nasale	Saillante	Très petite	Parfois saillante
Prognathisme*	Non	Oui	Variable
Fémur	Dos du fémur courbé	Fémur très peu courbé	Dos du fémur courbé

** Prognathisme : saillie de la mâchoire inférieure (maxillaire) au-delà de la mâchoire supérieure.*

Forensic Search Advisory Group

Le professeur Hunter et sa petite équipe ont aidé la police britannique à résoudre certaines de ses affaires les plus tortueuses. Ils ont par exemple permis de retrouver la rançon de 145 000 livres sterling enterrée par un homme qui avait kidnappé et assassiné une jeune femme.

Ils ont fondé le "Forensic Search Advisory Group" (Groupe consultatif de recherche forensique). Ce groupe de 11 chercheurs, qui est reconnu par l'association des chefs de police britannique, offre aux enquêteurs des conseils, des expertises techniques et une aide dans la localisation et la recherche de corps enterrés ou cachés.

Depuis ces dernières années, le groupe a aidé la police trente-trois fois. Dix-huit fois, les chercheurs ont été impliqués directement dans les recherches, sur le site. Le professeur Hunter a exhumé des corps en six occasions. Il explique qu'il faut fouiller l'endroit proprement, avec le même soin que sur un site archéologique. Les chercheurs ne doivent pas "jouer aux policiers", mais préserver l'intégrité de la sépulture et comprendre comment elle interagit avec l'environnement d'inhumation.

Lorsqu'ils veulent trouver un corps, les archéologues suivent les bords de la tombe et enregistrent tout afin que rien ne puisse être "contaminé".

Avec les policiers, ils tentent de répondre à certaines questions : l'identité de la personne enterrée, la date, la cause et la manière dont elle est morte.

Une identification plus précise reposera plutôt sur la comparaison des dents avec un dossier du dentiste (odontologie légale), des analyses d'ADN (profil génétique) ou une reconstruction faciale du visage à partir du crâne (art forensique).

Les causes du décès

Certaines traces sur les os peuvent indiquer les circonstances du décès. Il est possible de différencier des lésions causées par :

- **des projectiles** : les balles d'armes à feu, les flèches, ou tout autre petit objet projeté à haute vitesse perforent ou brisent l'os sur une toute petite surface.
- **des objets tranchants** : les coups de couteau, ou d'autre arme blanche, pénètrent souvent suffisamment les chairs pour laisser des "coupures" dans l'os.
- **des objets contondants** : un objet contondant affecte une plus grande surface de l'os. Il peut causer des fractures, un écrasement, voire un éclatement des os et du crâne.

D'autres formes de traumatismes peuvent être reconnues sur le squelette : des traces de strangulation (os hyoïde – au-dessus du larynx - brisé), d'électrocution (destruction de l'os par la chaleur), de blessures causées par des produits chimiques (présence du produit dans les os, os rongé, moelle endommagée…), etc.

- Des fractures multiples sur tout le corps peuvent indiquer une lourde chute ou un accident de voiture. Des blessures multiples causées par un objet tranchant sur les os des mains et des bras peuvent indiquer que la victime a tenté de se défendre.

L'archéologie forensique

Temps nécessaire au prélèvement : plusieurs jours
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs jours
Fiabilité : 75 à 100 %

L'archéologie forensique n'est devenue un sujet d'intérêt pour la police et la justice que depuis quelques années, notamment grâce à





son rôle dans des enquêtes criminelles britanniques. Les affaires West (Grande-Bretagne), Dutroux (Belgique) et Pickton (Canada) ont médiatisé l'importance de cette science dans l'enquête criminelle : à chaque fois, le travail des archéologues forensiques a permis de retrouver les corps des victimes.

Le phénomène de transformation d'un cadavre en squelette varie beaucoup dans le temps et dépend principalement de l'environnement (température, humidité), de la profondeur de l'enfouissement, de la composition du sol (la tourbe, l'argile et le limon « momifient » les corps) et de l'intervention d'insectes et de prédateurs.
Dans des conditions normales, elle a lieu entre 3 et 5 ans. Toutefois, un corps à l'air libre peut se transformer en squelette en 14 jours en milieu tropical et en 2 à 6 mois en milieu continental. Si le corps est enterré, le délai est plus long : entre 6 et 12 mois pour une inhumation à 40 cm de profondeur, et de 2 à 3 ans pour une profondeur supérieure à 1 m.

Le squelette en lui-même peut permettre de déterminer combien de temps il a été enterré ou laissé à l'air libre :

- Os gras et odorant = durée inférieure à 1 an à l'air libre, inférieure à 5 ans si enterré
- Parties molles non momifiées = durée inférieure à 3 ans
- Ligaments et tendons encore présents = durée inférieure à 5 ans

Collecter les preuves

L'archéologie a une méthode et une approche similaire au travail de la police dans la collecte de preuves. Sur une scène de crime ou un site archéologique, les enquêteurs et les archéologues sont d'abord intéressés par la recherche et la collecte d'éléments qui pourront les informer des événements ayant eu lieu à cet endroit précis.

L'archéologie n'est pas encore réellement considérée comme une science forensique potentielle dans tous les pays. Elle tient une place importante dans les enquêtes aux

États-Unis et au Canada, beaucoup moins dans d'autres pays (notamment la France…). L'archéologie y est même enseignée aux enquêteurs et aux agents fédéraux. Cela est peut-être dû au nombre de meurtres plus élevé aux États-Unis, que dans le reste du monde. Ainsi, en 2000, ce pays connaît 16 000 meurtres par an, le Royaume-Uni 850, le Canada 550 et la France 1 050.

En Amérique du Nord beaucoup de victimes sont enterrées par leurs assassins, ce qui est plus rare au Royaume Uni ou en France. Les archéologues et les anthropologues ont donc dû venir en aide aux médecins légistes et aux policiers scientifiques. Le FBI a joué un rôle important dans ce développement, notamment grâce à son "Laboratoire de recherche forensique".

Bien que les archéologues ne soient généralement pas concernés par l'identité du meurtrier, leur expertise peut aider à résoudre d'autres questions qui pourront contribuer à son arrestation : la tombe a-t-elle été creusée à la va-vite ou à l'avance, comment a-t-elle été creusée et avec quoi… ?



La toxicologie

Temps nécessaire au prélèvement : au moins 1/2 h
Temps nécessaire à l'analyse : de 5 h à 48h
Fiabilité : 70 à 100 %

« Est-ce qu'une mèche de cheveux pourrait vous aider ?
(…)
– Le toubib d'Oxford pense que George Lamb a été empoisonné à l'arsenic. Si Amélia a été tuée de la même manière, et la situation paraît similaire, eh bien, cela peut se voir dans ses cheveux ».
La proie secrète,
John Sanford

La toxicologie forensique est un domaine spécialisé de la chimie analytique. La toxicologie est la science des effets défavorables des produits chimiques sur les organismes vivants.

Le toxicologue détecte et identifie les produits chimiques étrangers dans le corps, en cherchant plus particulièrement les toxiques et les substances dangereuses.



Poisons

Une toxine est un matériau exerçant un effet qui menace la vie d'un organisme vivant. Les poisons sont un sous-groupe des toxines. Les toxines existent en bien des formes différentes (gaz, liquide, solide, animal, minéral et végétal) et peuvent être ingérées, inhalées ou absorbées à travers la peau. Les poisons entrent dans le corps en une seule dose massive ou s'accumulent doucement, avec le temps. Les toxines agissent même en très petite quantité et demandent donc des tests chimiques précis et des instruments de détection hautement sensibles (chromatographes et spectroscopes, qui permettent de déterminer toutes les molécules présentes dans un échantillon).

Certaines toxines ont une utilisation médicale mais la plupart produisent des dommages irréversibles. Certaines ont des antidotes et d'autres pas. Les poisons peuvent être combattus par un traitement rapidement administré et la plupart des dommages occasionnés aux organes peuvent être réparés.



A la recherche d'indices

Un archéologue passe beaucoup de temps à examiner le terrain afin d'y trouver des indices, des preuves reconnaissables, avant même de saisir une truelle, des brosses et des cuillères pour dénicher ce qui se trouve sous la surface. La police a rarement l'opportunité de prendre son temps. L'archéologie est une enquête sur le passé. Elle exige planification et réflexion avant de piétiner le sol. Il est de la responsabilité des archéologues d'enregistrer méticuleusement leurs découvertes.

Avant même que l'on considère la possibilité de creuser un site, une préparation est entreprise en plusieurs phases :

Phase 1 : Identification du site
- Sondage
- Prises de vues aériennes (qui permettent de repérer les différences - notamment de couleurs et de contrastes - au sol)
- Géophysique (recherche, détection et localisation de zones creuses, modifiées ou déplacées, ou de structures enfouies dans le sol, grâce à des méthodes électriques, magnétiques ou radar, voire thermographique infrarouge)
- Magnétométrie (utilisé surtout par les chercheurs d'épaves pour cartographier le sol marin)
- Parcours pédestre
- Interprétation

Cette première phase permet aux archéologues d'identifier les endroits intéressants avant de commencer la longue étape d'excavation. Ces examens du site sont "non destructifs".

Les archéologues passent ensuite à la phase suivante :

Phase 2 : Collecte des preuves
- Excavation
- Enregistrement des découvertes
- Photographies
- Dessins
- Vidéo
- Cartographie
- Rapport écrit
- Interprétation

Étude de cas

Le cyanure

La majorité des personnes ne perçoit pas ou peu l'odeur du cyanure.

Le poète suédois Dan Andersson est mort dans sa chambre d'hôtel en septembre 1920. La direction de l'établissement avait utilisé de "l'acide prussique" (cyanure d'hydrogène) contre les punaises de lit et n'avait pas nettoyé la chambre par la suite, comme recommandé. Andersson a été retrouvé le lendemain après-midi, mort, dans son lit, le cyanure ayant pénétré dans son organisme par inhalation et par contact avec la peau.

Étude de cas

La morphine

En 1893, Carlyle Harris, un jeune étudiant en médecine new-yorkais assassina sa jeune épouse Helen avec une overdose de morphine provenant de somnifères.

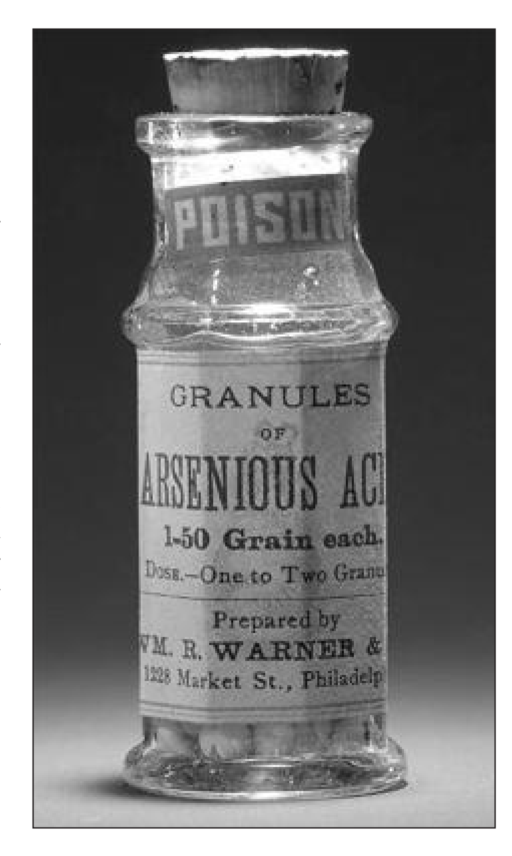
On attribua le décès de la jeune femme à une attaque, mais le médecin légiste découvrit le meurtre en observant les yeux de la victime. Ses pupilles étaient très contractées, un symptôme caractéristique de l'empoisonnement à la morphine.

On connaît mal la véritable incidence des empoisonnements, aussi bien en France qu'aux États-Unis, mais l'on sait que beaucoup de personnes en meurent chaque année.

Les enfants s'empoisonnent souvent par accident (produits d'entretiens, analgésiques, insecticides, médicaments divers) mais se sont les adultes qui en meurent le plus, de manière intentionnelle plus souvent qu'accidentelle (antidépresseurs, analgésiques, drogues dures, alcool, produits chimiques industriels).

Les poisons les plus utilisés jusqu'au milieu du 20ème siècle étaient l'arsenic, le cyanure, la strychnine et le mercure. Depuis, leur détection est devenue bien plus simple et donc leur emploi moins envisageable par les criminels.

L'empoisonnement à la morphine est un choix fréquent car il peut passer pour un accident, un suicide ou une overdose.



Les poisons et leurs symptômes

Les poisons sont souvent identifiables aux symptômes qu'ils provoquent :

Poison	Symptômes
Acides (nitrique, chlorhydrique, sulfurique)	Brûlures autour de la bouche, des lèvres, du nez
Aniline (hypnotiques, nitrobenzène)	Peau du visage et du cou assombrie, nausées
Arsenic (métaux, mercure, cuivre)	Diarrhée sévère et inexpliquée
Atropine (Belladone, Scopolamine)	Pupilles des yeux dilatées
Bases (lessive, potasse, hydroxydes)	Brûlures autour de la bouche, des lèvres, du nez
Acide carbolique (et autres phénols)	Odeur de désinfectant, brûlures cutanées
Monoxyde de carbone	Peau d'un rouge brillant et vif
Cyanure	Mort rapide, peau rouge, odeur de pêche
Empoisonnement alimentaire	Vomissements, douleur abdominale
Composés métalliques	Diarrhée, vomissements, douleur abdominale
Nicotine	Convulsions
Opiacés	Pupilles des yeux contractées
Acide oxalique (phosphore)	Odeur d'ail
Fluorure de sodium	Convulsions
Strychnine	Convulsions, visage et cou sombres

Si un corps présente ce genre de signes ou si un témoin précise que la victime a eu ce genre de symptômes avant de décéder, un examen toxicologique s'impose.

Réactions toxiques

Les effets toxiques des substances surviennent de plusieurs manières différentes, le plus souvent engendrés par un métabolite (le produit d'un métabolisme) de la drogue qui est activé par une enzyme, par la lumière ou par une réaction à l'oxygène. Certains métabolites détruisent les cellules du foie, d'autres les tissus du cerveau et d'autres encore s'attaquent à l'ADN même.

Les réactions toxiques sont classées en trois réactions :

- pharmacologique (dégâts sur le système nerveux central)
- pathologique (dégâts sur le foie)
- génotoxique (création de néoplasmes ou de tumeurs bénignes ou malignes)

Si la concentration de toxine n'atteint pas un niveau critique, les effets peuvent être réversibles. Les réactions pharmacologiques, par exemple, sont de ce type. Les réactions pathologiques peuvent être réparées si elles sont découvertes à temps. Les effets génotoxiques peuvent durer de 20 à 40 ans avant qu'une tumeur ne se développe.

De plus, les gens ont des allergies chimiques différentes et les réactions toxiques peuvent donc prendre des formes différentes.

A la recherches des toxines

Un toxicologue forensique doit souvent travailler à partir d'échantillons de "fluides" corporels, du contenu de l'estomac et d'organes. Il doit avoir accès au rapport du médecin légiste, qui doit contenir des informations sur les signes et les symptômes présents ainsi que les données post-mortem. Le toxicologue doit savoir comment le corps change et métabolise les drogues car la plupart des substances modifient l'état du corps.

La toxicologie peut être utile pour savoir si une personne a été empoisonnée mais peut également aider à identifier un corps. En effet, les drogues (dont le tabac et l'alcool) "imprègnent" le corps et y laissent des traces qui peuvent être détectées dans les organes, les cheveux et les dents. Si l'on sait qu'un mort non-identifié était un fumeur qui consommait également des barbituriques (on peut même savoir précisément quels barbituriques), cela peut resserrer les recherches concernant son identité.

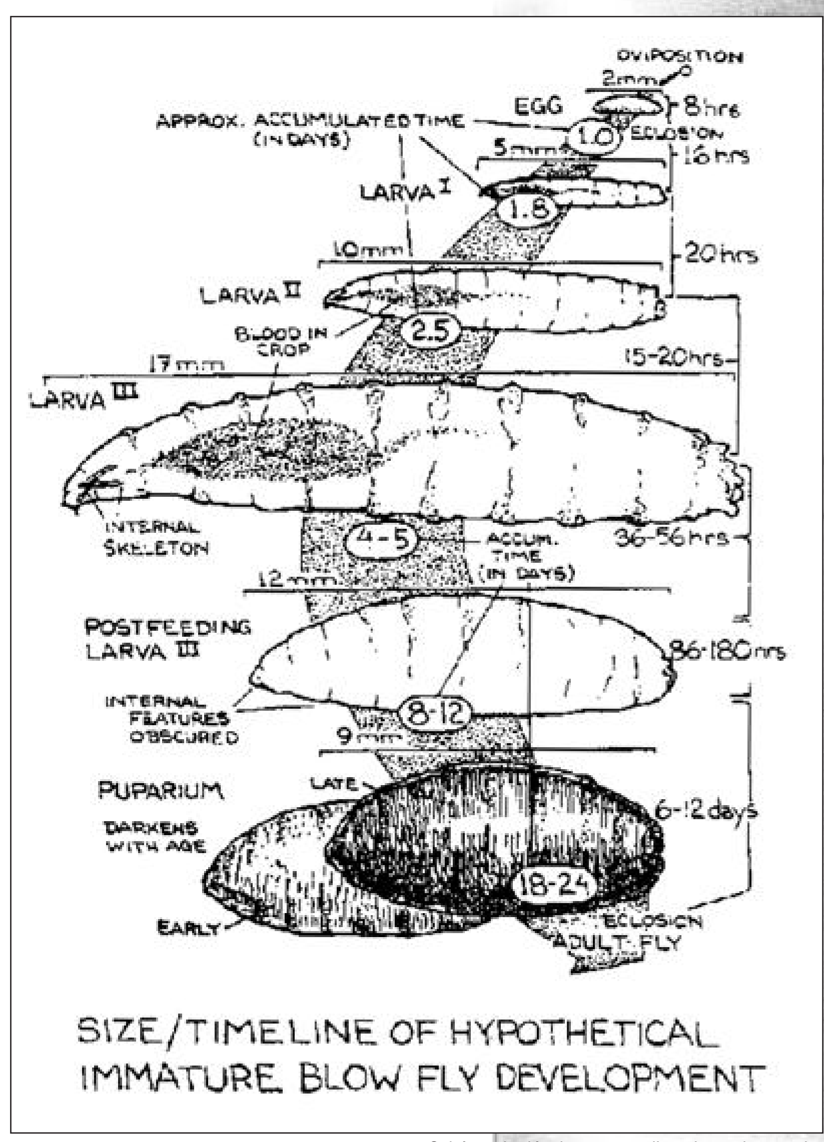


Schéma de développement d'une larve de mouche

L'entomologie légale

Temps nécessaire au prélèvement : au moins 1/2 h
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures
Fiabilité : 75 à 95 %

Un entomologiste légal se spécialise dans les étapes de développement et le comportement des différents types d'insectes trouvés sur un cadavre. Ces étapes donnent des indications concernant le temps qui a passé depuis la mort de la personne (le "PMI", en anglais), bien que cette science ne soit pas totalement exacte. Elles peuvent également fournir des informations sur le climat et l'endroit où le meurtre a eu lieu, si cet endroit est différent du lieu où le corps est découvert.

Alors que les enquêteurs et les sciences légales réalisaient la valeur de ces informations, un nombre plus élevé d'entomologistes s'impliquèrent dans ce domaine. Lee Goff, professeur d'entomologie à l'Université d'Hawaï, est consultant du médecin légiste d'Honolulu.

Il est l'auteur d'un livre nommé *A fly for the prosecution*, qui décrit les nombreuses contributions qu'un entomologiste peut apporter dans une enquête sur un meurtre. Il explique que les enquêteurs demandent souvent à l'entomologiste légal d'estimer le "PMI", grâce à l'activité des insectes.

En fait, l'entomologiste estime la période d'activité des insectes et non pas le "PMI" lui-même, mais ces deux périodes sont généralement très proches car les insectes envahissent un corps très peu de temps après le décès de la personne. Généralement, dès les premières heures de la mort, les mouches pondent leurs œufs dans les cavités du corps. Ceux-ci éclosent (si le climat est tempéré) en 8 à 14 heures, pour laisser place à des asticots.

L'entomologiste légal peut ainsi :

- déterminer si le corps a été déplacé après sa mort
- estimer si les blessures ont eu lieu avant, durant ou après la mort
- individualiser une scène de crime
- prélever des spécimens d'insectes pour les analyses toxicologiques
- fournir du matériau ADN de l'estomac des insectes parasites
- reconnaître des périodes d'abus ou de négligence chez un enfant ou une personne âgée
- appuyer ou contredire un alibi

Étude de cas

Le témoignage des insectes

Le 21 septembre 1986, le corps en décomposition d'une jeune femme fut découvert enroulé dans un tapis près de l'autoroute I-95 à Greenwich, dans le Connecticut.

Des larves de mouche à viande se déplaçaient dans et autour du corps. Des pupes pâles et brunes furent prélevées ainsi que 4000 larves, pour analyse. L'autopsie révéla que la victime, Sylvia Hunt, 26 ans, avait été poignardée 15 fois.

L'entomologiste forensique William Krinsky détermina d'après le climat et les insectes que les mouches à viande avaient déposé leurs œufs dans le corps précisément 7 jours auparavant. Le motif du tapis était le même qu'un autre tapis découvert dans une chambre de motel occupée par un suspect… 7 jours auparavant.

L'homme fut condamné pour meurtre.

Cycle de vie de la mouche à viande (les durées sont approximatives car dépendantes de plusieurs facteurs) :

Stade	Taille	Couleur	1ère apparition	Durée de la phase	Caractéristiques
Œuf	2 mm	Blanc	Peu après la mort	8 h	Dans bouche, yeux, oreilles
Larve 1	5 mm	Blanc	1 jour et demi	20 h	Fines
Larve 2	10 mm	Blanc	2 jours et demi	15 h à 20 h	Se nourrissent beaucoup
Larve 3	15 mm	Blanc	4 à 5 jours	36 h à 56 h	Grosses
Pré-pupe	9 mm	Beige	8 à 12 jours	86 h à 180 h	S'éloignent du corps
Pupe	9 mm	Marron	18 à 24 jours	6 à 12 jours	Immobiles
Adulte	Variable	Noir/Vert	21 à 24 jours	Plusieurs semaines	

Étude de cas

L'affaire de Hau Tree Parc

La première expérience de Goff sur une scène de crime a eu lieu en 1984, avec la découverte du corps d'une femme sur une plage du parc Hau Tree d'Hawaï. Elle était morte depuis au moins deux semaines et les insectes avaient déjà pris place depuis un bon moment. Goff et son assistant ont collecté des spécimens et les ont ramenés au laboratoire. Ils ont découvert trois espèces de larves à différents stades de développement, qu'ils ont mesurés et conservés dans un produit chimique. Ils en ont placés d'autres dans une chambre d'incubation afin qu'elles terminent leur développement jusqu'à devenir adulte, dans le but de les différencier définitivement. Après avoir recueilli une autre espèce de mouche et deux types de coléoptères, Goff a entré toutes les informations dans un ordinateur pour voir si un logiciel qu'il avait développé pouvait lui donner le "PMI".

Les analyses l'ont déçu : son logiciel lui indiquait qu'un tel ne corps ne pouvait exister et qu'il devait y avoir deux corps différents. En essayant de comprendre où il s'était trompé, Goff a dû réévaluer les données qu'il avait fournies à l'ordinateur.

Il a alors découvert le rôle que le positionnement du corps joue dans l'altération de l'activité des insectes, particulièrement celle des "Sarcophagidae larvae". Généralement, deux espèces différentes ne se retrouvent pas sur un même corps à des stades précis et pourtant elles avaient été découvertes sur ce corps-ci.

En fait, il y avait quelque chose d'unique dans cette scène de crime. Goff y retourna et comprit que la victime avait été partiellement immergée, ce qui signifiait que les mouches qui auraient du partir alors que le corps perdait son humidité (à cause de la décomposition) étaient en fait resté sur cette partie du corps plus humide.

C'est une leçon sur les limites de la base de données : chaque affaire peut avoir des caractéristiques distinctes qui embrouillent toutes les données.

Différentes espèces pour un même corps

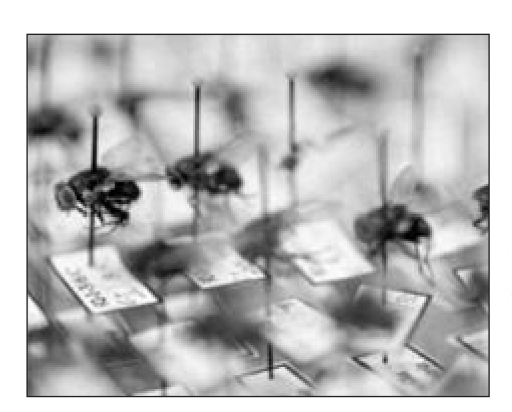
Alors que le temps passe, différents groupes d'insectes vont et viennent durant le processus de décomposition.

Chaque espèce se nourrit du corps, et le change pour le prochain groupe, qui est attiré par ces changements particuliers.

Selon les entomologistes, il existe quatre types principaux de relations directes :

- les espèces nécrophages (mouches et coléoptères) qui se nourrissent directement sur le corps et pondent des œufs. Leurs étapes de développement, surtout lorsqu'elles dépassent deux semaines, aident à indiquer depuis quand une personne est morte.
- les prédateurs et les parasites des mouches et des coléoptères (d'autres types de coléoptères qui mangent les œufs et les larves). Un certain type de mouche peut se nourrir du corps ou plutôt des larves. Les guêpes parasitent aussi les larves et, comme elles ont tendances à se spécialiser, il est facile de dire quel genre de mouche a pu se trouver sur le corps.
- les guêpes, les fourmis et les coléoptères qui se nourrissent du corps et des larves. Les guêpes qui capturent trop de mouches peuvent retarder la décomposition.
- les araignées qui utilisent le corps comme un habitat pour chasser les autres insectes.

L'endroit et les facteurs climatiques peuvent altérer les périodes d'activités sur le corps. Si un insecte particulier se nourrit de tissus séchés, il pourra apparaître plutôt dans un environnement aride, et ne pas apparaître du tout dans un habitat humide.



Ces changements peuvent affecter l'ordre de succession, mais le rôle de chaque insecte est établi par son évolution.

Le travail de l'entomologiste légal est d'interpréter ces relations variées afin d'offrir des informations aux enquêteurs qui les aideront à suivre des pistes.

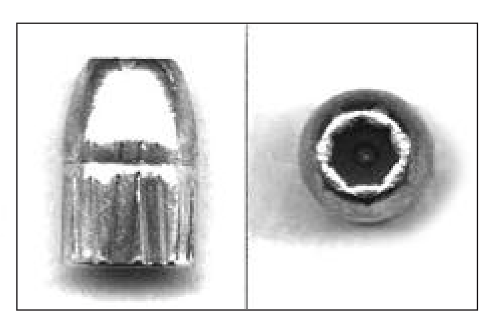
À l'avenir, les avancées technologiques vont apporter des contributions significatives à cette discipline. L'utilisation de l'ADN permettra d'identifier des spécimens non encore développés et d'extraire du "matériau" du contenu de l'estomac des insectes.

Il faudra standardiser les techniques utilisées pour déterminer les cycles de vie des insectes : de nos jours, les données varient souvent, ce qui provoque des lacunes lorsque des affaires sont jugées.

Toutefois, il y a eu des améliorations sensibles dans le domaine de la détection de drogues dans les insectes (intoxiqués si le corps l'était) qui permettent des analyses plus précises.

La balistique

Temps nécessaire au prélèvement : au moins une 1/2 h
Temps nécessaire à l'analyse : 2 ou 3 heures
Fiabilité : 80 à 100 %



Les armes à feu possèdent des "signatures" distinctives. Les rainures façonnées dans les canons des armes afin de rendre les projectiles plus précis laissent des marques sur le métal plus mou des balles lorsqu'elles tournoient dans le canon. Chaque cartouche de balle tirée par une arme donnée porte les même marques distinctes. Les enquêteurs peuvent donc faire correspondre une balle et une arme à feu.

C'est en 1902, aux USA, qu'un expert a prouvé pour la première fois à une cour de justice qu'un pistolet spécifique avait été utilisé lors d'un meurtre.

Oliver Wendell Holmes avait lu un livre sur l'identification des armes à feu et a appelé un armurier pour tester la présumée "arme du meurtre" d'un suspect en tirant dans un ballot de coton.

Il a ensuite utilisé une loupe pour comparer les marques visibles sur la balle retirée du corps de la victime à celles tirées dans le coton.

Le microscope a été l'outil le plus important dans le développement de la comparaison des armes.

Les premiers microscopes ont été inventés vers 1595 et permettaient d'agrandir de 10 à 20 fois, mais l'image était souvent floue. L'invention du microscope à plusieurs lentilles a amélioré la situation, tout en corrigeant les aberrations optiques de l'appareil.

Grâce aux années de collectes de données et d'expériences, un spécialiste de l'identification des armes peut :

- comparer des balles et savoir si elles correspondent à une arme à feu spécifique,
- estimer la distance entre le tireur et sa cible,
- détecter des résidus de poudre autour des blessures et sur le tireur,
- reconstituer des numéros de série effacés sur une arme.

A chaque arme sa signature

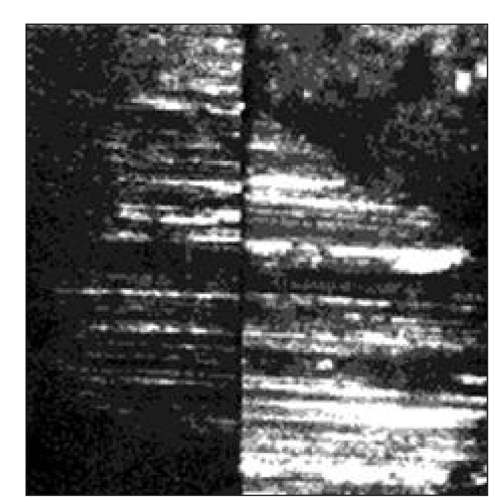
Les armes à feu sont de deux sortes : celles tenues à la main et celles tenues contre l'épaule. Les premières peuvent être des pistolets (avec chargeur) ou des revolvers (à barillet). Les armes "d'épaule", à canons longs, sont les fusils et les mitraillettes. Il existe de nombreuses variations de ces deux types d'armes.



Les armes à feu étant des produits de masse, les différents modèles ont des caractéristiques standardisées.

Depuis le XVIIIème siècle, les armes sont fabriquées avec des rainures en forme de spirale à l'intérieur du canon. Elles forment des sillons qui serrent la balle et lui donnent de la précision, de la portée et une rotation. Lorsqu'une balle est projetée dans le canon, elle est marquée par les sillons. Ceux-ci seront les mêmes sur toutes les balles, sauf si le canon est altéré intentionnellement. Le calibre d'une balle est déterminé par le diamètre intérieur du canon, exprimé en millimètres.

Les fusils et les pistolets éjectent des cartouches une par une. Si aucune cartouche n'est trouvée sur la scène de crime, cela peut indiquer que le tireur a utilisé un revolver, dont le barillet retient les cartouches, ou qu'il a prit le soin de les ramasser. Les fusils de chasse peuvent également tirer des projectiles contenant des plombs.



Stries d'une balle

Étude de cas

Le bébé dans la boîte

En mars 1944, le corps d'un nouveau-né fut découvert enveloppé dans une couverture et du papier journal, à l'intérieur d'une boîte en carton. La boîte avait été placée dans un trou creusé dans le sol de la forêt et était couverte de feuilles. Le médecin légiste qui examina le corps pensa d'abord qu'il avait été abandonné là seulement quelques heures auparavant car le corps n'était pas décomposé. La découverte de plus de 20 coléoptères dans la couverture et le papier journal autour de l'enfant démontra que la mort remontait à plus longtemps. Le froid avait préservé le corps et avait dissimulé le moment exact de la mort. Il avait gelé durant les deux semaines précédentes et, dans ces conditions, les coléoptères avaient mis plus de temps que d'habitude pour sortir de l'hibernation et se mouvoir parmi les feuilles. Il s'avéra que l'enfant était mort 9 jours auparavant.

La Ferme des Corps

Le Docteur William Bass, spécialiste en anthropologie, a énormément développé l'entomologie légale. Il dirige le département de recherche anthropologique de l'Université du Tennessee à Knoxville. Là, un terrain d'un hectare est dédié à l'étude des corps en décomposition, et la présence constante de plus d'une dizaine de corps tout au long de l'année permet d'analyser, entre autres, les effets de la météo et du temps qui passe, sur les cadavres. L'endroit, surnommé "La Ferme des Corps" par les médias, a permis de faire d'énormes progrès dans l'estimation du "PMI" des morts suspectes.
S'étant installé au Tennessee en 1971, William Bass s'est trouvé impliqué dans des affaires où les corps découverts étaient infestés d'insectes ou de larves d'insectes. Il a tenté de se documenter et a découvert que la littérature sur le sujet était quasiment inexistante. Il a donc acquis un terrain pour l'université et a obtenu les cadavres non « réclamés » de plusieurs vagabonds.
En restant exposés dans la nature, ces corps ont fourni des informations sur les transformations d'un corps sous les effets de conditions variées.
Les insectes apparaissaient à chaque fois et sont devenus les sujets d'une étude intensive.

Il existe de nombreux facteurs qui peuvent affecter la décomposition d'un corps, mais Bass a découvert que les deux facteurs principaux étaient le climat et les insectes. Lorsqu'une personne meurt, le corps commence immédiatement à se putréfier, et les enzymes du système digestif commencent à "ronger les tissus".

C'est ce qui produit l'abominable odeur de la mort. Et c'est ce qui attire les insectes. La mesure et l'analyse de ces informations est la raison d'être de la "Ferme des Corps".

Numéro de série

Un autre aspect intéressant de l'examen des armes est la possibilité de tracer un numéro de série jusqu'à son propriétaire enregistré, même si ce numéro semble avoir été effacé.

Le numéro de série est gravé plus profondément qu'il n'y parait et lorsqu'un criminel l'a limé jusqu'à ne plus le voir, il pense qu'il l'a complètement effacé. L'expert frotte le métal afin d'obtenir une bande polie. Puis, il applique une solution de sels de cuivre et d'acide chlorhydrique qui dissout l'endroit situé juste sous le numéro de série plus rapidement que le métal autour. Cela fait temporairement ressortir le numéro de série (entièrement ou partiellement), qui est alors photographié avant de re-disparaître.

Étude de cas

Le massacre de la Saint-Valentin

Le colonel Calvin Goddard était un spécialiste de la balistique. Il s'intéressa à ce domaine dès le début des années 1920, créa le Bureau of Forensic Ballistic à New York en 1925 puis le Scientific Crime Detection Laboratory, et dirigea le laboratoire criminel de l'US Army au Japon après la Seconde Guerre mondiale.

Son nom est lié, entre autres, au célèbre "Massacre de la Saint-Valentin" de Chicago, le 14 février 1929, durant lequel les hommes d'Al Capone massacrèrent sept membres d'un gang rival. Les assassins avaient pris soin de revêtir des uniformes de policier afin de tromper leurs victimes. Des témoins affirmèrent donc que le massacre était l'œuvre de la police. Le colonel Goddard effectua des analyses balistiques sur les balles retrouvées sur la scène de crime. Selon lui, les assassins avaient utilisé un fusil de calibre 12 et deux mitrailleuses Thompson. Selon le nombre de cartouches retrouvées, Goddard détermina également que les mitrailleuses des tueurs avaient des chargeurs de 50 balles, alors que les mitrailleuses de la police ne comportaient que 20 balles. La police de Chicago n'était donc pas impliquée.

Dix mois après le massacre, la police fouilla l'habitation de l'un des gangsters de Capone et découvrit deux mitrailleuses Thompson ainsi que des munitions. Goddard tira avec les deux armes, compara les balles et conclut qu'elles avaient toutes deux été utilisées lors du massacre de la Saint-Valentin.

Les douilles et les balles

Les projectiles trouvés sur une scène de crime ou dans le corps de la victime offrent énormément d'informations, et les enquêteurs en cherchent les différentes parties :

- l'ogive (généralement en plomb mais peut être enveloppé d'un autre métal)
- le compartiment contenant le "propulsif" (la poudre)
- la cartouche (ou étui) qui entoure tout cela, et porte la marque du fabriquant et le calibre
- la calotte de métal plus mou au bout de la cartouche, qui contient l'amorce

Lorsqu'on tire, le chien de l'arme percute la cartouche à l'endroit qui contient l'amorce ; un explosif. Cette charge enflamme très rapidement la poudre, ce qui crée une pression que la cartouche ne peut contenir. Cela pousse la balle à l'extérieur, dans le canon, et la cartouche vers l'arrière, contre la culasse de l'arme. Cet impact laisse une empreinte distincte sur la cartouche (il existe un léger "mouvement" dans chaque arme, et l'empreinte n'est pas toujours exactement au même emplacement). Le mécanisme qui extrait et éjecte la cartouche laisse lui aussi ses propres marques caractéristiques.

Pour savoir si une cartouche a été tirée par une arme donnée, il faut tirer avec l'arme du suspect dans un laboratoire spécialement équipé. Ensuite, une comparaison peut être faite entre la cartouche trouvée sur la scène du crime et celle tirée par l'expert. Il faut veiller à utiliser une balle de la même marque pour que l'analyse soit concluante. L'expert tire soit dans un réservoir d'eau (pour les métaux tendres), soit dans un ballot de coton. Puis, les sillons des cartouches sont comparés au microscope. Les deux cartouches sont analysées en même temps et les deux vues sont liées optiquement.

Il faut de l'habilité et de l'expérience pour établir une correspondance définitive, mais il est possible de dire qu'une certaine balle provient d'une certaine arme, et uniquement de cette arme.



Une balle sans arme parle aussi

Si l'arme du crime n'est pas retrouvée, il existe une autre approche. Il est possible d'obtenir des informations sur une arme grâce aux types de cartouches et de balles retrouvés. L'arme donne à la balle une rotation vers la droite ou la gauche lorsqu'elle est tirée. Par exemple, les Smith & Wesson ont cinq rainures qui tournent vers la droite, alors que le revolver Colt .32 en a six qui tournent vers la gauche. Si l'on veut affirmer que deux balles proviennent de la même arme, il faut que les rainures correspondent en nombre et en angle de rotation.

De nos jours, les laboratoires criminels peuvent utiliser un ordinateur pour faire de telles comparaisons. Aux États-Unis, ces ordinateurs sont reliés à des bases de données nationales (voire internationales) semblables à celles des empreintes digitales, et peuvent lier une balle tirée dans un État à une autre tirée dans un État différent.

Évaluer la distance

L'arme peut aussi avoir une autre utilité. Afin de mesurer la distance entre l'arme et la victime, l'expert tire à différentes distances sur de minces cibles en carton. Puis, il examine la taille des trous et le diamètre des résidus de poudre, s'il y en a, car lorsqu'une arme est utilisée, des fragments de poudre non brûlée volent en dehors du canon. Ces fragments ne vont pas bien loin, à peine quelques mètres, mais si l'arme est assez proche pour que les résidus touchent quelque chose, ils laissent une forme circulaire sombre, dont la taille dépend de la distance entre l'arme et la victime. Une personne touchée à bout portant ou touchant présentera une brûlure de poudre. En comparant la taille des trous ou celle de la brûlure, on peut connaître la distance entre le tireur et la cible. Un suspect peut affirmer avoir tiré de loin, en légitime défense, alors que l'analyse prouvera qu'il a abattu sa victime à bout portant.

Traces de poudre

Les résidus de poudre peuvent également être prélevés sur la peau ou les vêtements du suspect. Si un homme se tue en manipulant un pistolet, il portera des résidus sur ses mains. Le contraire sera suspect.

Pour connaître leur composition, les résidus peuvent être analysés grâce au microscope électronique.

Le problème est que l'unique fait de se tenir près d'une arme à feu lorsqu'elle tire peut vous faire porter des résidus de poudre. Mais les experts peuvent toujours examiner la quantité de poudre présentée et en faire des déductions.

Trajectoire

En dehors de l'analyse des armes et des projectiles, un autre aspect de la balistique est en relation avec la pathologie légale : la trajectoire des balles. Les spécialistes de cette discipline retracent la trajectoire d'une balle, de son point d'entrée à son point de sortie. Ils assurent que des balles peuvent se comporter de façon étrange.

Dans l'Oklahoma, un voleur de banque a mit un .357 Magnum contre la tête d'une femme et a tiré. La balle est entrée à l'arrière du crâne, a tourné brusquement à droite, a traversé le côté de sa tête et est sortie par son front. La femme est tombée sur le sol, inconsciente, mais elle a survécu et a même pu témoigner contre le voleur.

Dans une autre affaire, une balle de calibre 22 est entré dans une veine du poignet, une blessure légère, mais elle est remontée dans le bras jusqu'au cœur, tuant la personne instantanément.

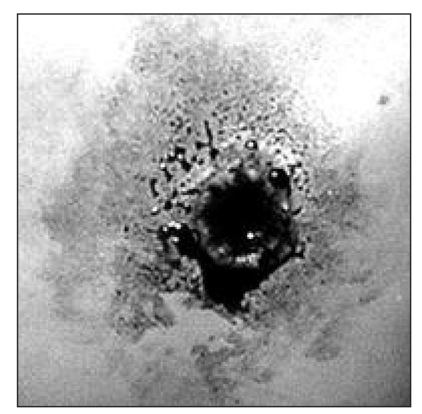
Reconstitution de la trajectoire d'une balle

Blessure par balle

Lorsqu'il rencontre une blessure par balle, l'expert doit savoir par où la balle est entrée dans le corps et si elle en est sortie et par où. L'étude des trajectoires peut se faire grâce à des lasers ou de simples tiges colorées et des calculs, mais aussi par simulation grâce aux ordinateurs (qui incluent les effets possibles de ricochet).
Les trous d'entrées des balles ont généralement des bords très lisses. Si le canon de l'arme n'a pas été en contact avec les vêtements, le trou va être plus petit que la balle. Anita Wonder, dans Blood Dynamics, dit que « les traces d'éclaboussure à l'impact provenant d'un tir résultent de la combinaison d'un contact entre une source de sang, la balle et le gaz ». La balle peut agrandir une blessure déjà présente ou traverser le sang d'une blessure précédente lorsque l'on tire sur quelqu'un plus d'une fois. Si la victime est en mouvement, surtout s'il est rapide, le gaz et le projectile peuvent atteindre des endroits différents. L'identification de la blessure d'entrée sera donc plus compliquée. Les propriétés de l'arme à feu doivent aussi être considérées, ainsi que l'angle des coups de feu et si la victime était en mouvement, courant, luttant, tombant, conduisant un véhicule, etc.

Les blessures d'entrée sont généralement plus petites que les blessures de sortie et ont "un col d'abrasion" où la peau a été "forcée vers l'intérieur", ainsi qu'un cercle gris ou noir sur les bords. Cependant, si la balle frappe un objet avant l'entrée, elle peut s'aplatir ou éclater et entrer en fragments. Les blessures de sortie sont souvent déchiquetées et peuvent présenter des lambeaux de tissu expulsés à l'extérieur (mais pas toujours). Dans une certaine mesure l'identification dépendra de la condition du corps, mais on peut aussi détecter la blessure de sortie là où le sang s'écoule le plus. Si l'arme à feu est tenue contre la peau, créant une blessure de contact, l'identification de la blessure d'entrée sera plus facile.
Bien sûr, toutes les balles ne sortent pas du corps. Elles peuvent ne pas avoir une vitesse suffisante ou un os peut les faire dévier, les faisant voyager sous la peau et tout autour du corps de façon imprévisible.

L'analyse du comportement des projectiles en mouvement et l'évaluation des armes à feu s'améliorent au fil des années, mais elles reposent encore, pour beaucoup, sur l'interprétation humaine. Les balles ne se comportent pas toujours comme on l'attendrait.



Blessure par balle

Étude de cas

Un policier tué par l'arme d'un soldat

Né en 1886, l'expert balistique britannique Robert Churchill acquit sa connaissance des armes à feu auprès de son oncle, armurier à Londres. À l'âge de 24 ans, il hérita de l'armurerie et commença à aider la police dans ses enquêtes.

En septembre 1927, un agent de police fut assassiné dans l'Essex, abattu de 4 balles dans la tête, dont une dans chacun de ses yeux. La voiture d'un médecin avait été volée à quelques kilomètres de là et fut retrouvée près de Londres. Du sang tachait le tableau de bord et une cartouche de calibre 45 fut retrouvée sur le plancher du véhicule. Les enquêteurs soupçonnèrent rapidement le voleur de voiture du meurtre de leur collègue.

Robert Churchill utilisa un microscope comparatif et détermina que les 4 balles extraites du corps du policier, ainsi que la cartouche retrouvée dans la voiture, avaient toutes été tirées avec la même arme. La cartouche portait la marque "RLIV". Churchill établit que l'arme était un vieux revolver Webley de type Mark IV, fabriqué au Woolwich Arsenal pour l'infanterie durant la Première Guerre mondiale.

En janvier 1928, un voyou londonien, Frederick Brown, fut arrêté pour vol de voiture. Lorsque la police fouilla la voiture volée, ils découvrirent un Webley caché dans une cavité.

Churchill démontra rapidement que c'était bien l'arme du crime. Brown affirma qu'il avait reçu le revolver en cadeau d'un ami, William Kennedy, après le meurtre du policier. Il s'avéra que les deux hommes avaient volé la voiture, que le policier avait tenté de les arrêter, et que Kennedy l'avait abattu.

SCIENCE *on the*



Le lieutenant-colonel Goddard nous montre une arme utilisée par les gangs.

Par le lieut. col. Calvin Goddard
Directeur du Laboratoire Scientifique de Recherche Criminelle de Chicago

Propos recueillis par
JAY EARLE MILLER

En 1929, le jour de la Saint-Valentin, deux gangsters de Chicago, armés de mitraillettes, ont fauché sept membres d'une bande rivale qui sortaient de leur repaire. Le département de médecine légiste de Chicago a consulté un panel d'experts et le laboratoire scientifique de recherche criminelle a été institué. M. Bert Mas, responsable du projet, a demandé que le lieutenant-colonel Calvin Goddard, célèbre expert en balistique médico-légale, soit nommé directeur du laboratoire. Il nous raconte ici son travail au sein du laboratoire.

Il n'y a pas si longtemps, Leonard Keeler, un membre de notre équipe scientifique, se trouvait dans une salle d'audience à Appleton, dans le Wisconsin, avec un appareillage conçu pour des fins bien spéciales, qui combine un tensiomètre, un cardiographe et un pneumographe. Deux prévenus, accusés d'un vol de banque, s'étaient portés volontaires pour subir les tests de cet appareil, mieux connu sous le nom de « détecteur de mensonges ». Tous deux clamaient leur innocence et s'étaient déjà soumis au test, qui avait confirmé leurs prétentions.

Le juge Theodore Berg a rejeté la demande, pour des raisons juridiques invoquées par le procureur, et le procès s'est déroulé après que des témoins oculaires du vol eurent identifié les prisonniers.

Peu de temps après, un homme capturé dans une petite ville du Minnesota a avoué qu'il était l'un des braqueurs de banque et a dénoncé son complice, qui a été rapidement appréhendé. Lorsque les deux nouveaux prisonniers ont été présentés aux témoins oculaires du procès, ceux-ci ont changé leur déposition et les deux premiers accusés ont été libérés.

Une autre victoire pour la science à la recherche de la vérité.

Hormis l'utilisation des empreintes digitales pour l'identification des criminels, l'application des sciences reste un domaine obscur pour la plupart des juges, des avocats, des policiers, ainsi que pour les

Trail of CRIME*



Cet arsenal a été découvert chez le gangster Fred Burke, suspecté de nombreux meurtres. La flèche indique les deux mitraillettes utilisées pour le massacre de la Saint-Valentin, tel que démontré par le lieutenant-colonel Goddard. Remarquez les cartouches au premier plan et la veste pare-balles.

Observez les marques sur ces balles, tirées par les deux mitraillettes montrées ci-dessus. Les marques sont identiques à celles des balles trouvées dans les corps des victimes du massacre de la Saint-Valentin.

jurés. Il a même fallu un long combat avant que l'avantage décisif donné par les empreintes digitales soit reconnu. Pourtant, le détecteur de mensonges est encore perçu par les tribunaux comme une violation de la disposition constitutionnelle indiquant que l'homme ne peut pas être forcé à témoigner contre lui-même.

Le principe du détecteur de mensonges est assez simple. Il s'agit, à la base, de la même machine qui est utilisée quotidiennement par les médecins pour mesurer la tension artérielle. Avec l'appareil développé par Keeler, les mesures permettent de déterminer la différence entre la vérité et les mensonges grâce aux changements de tension artérielle et de rythme respiratoire qui accompagnent toujours les tentatives de mensonge, et qui sont reproduits par des graphes sur une bande de papier en mouvement.

La machine n'impose aucune contrainte au sujet, car l'utilisation nécessite au contraire son consentement et sa coopération, dans la mesure où ce dernier doit rester assis tranquillement avec un bras immobile. Lorsque l'on nous refuse le droit d'utiliser les résultats de la machine en cour, nous utilisons le

* *La science sur les traces du crime*

L'oiseau avait alors disparu sous leur garde, causant un grand émoi. Quelques jours plus tard, un oiseau mort avait été retrouvé dans la maison. Les deux policiers ont affirmé que l'oiseau avait dû s'échapper, puis mourir en tentant de regagner sa cage, alors qu'un ami de la propriétaire a rétorqué qu'il ne s'agissait pas de l'oiseau disparu.

Le détecteur de mensonges a indiqué que l'un des agents ne savait rien à propos de l'oiseau disparu, mais que l'autre mentait. Sur la base de ces résultats, le tribunal a condamné l'homme à payer 50 $ à la succession.

Chicago est un centre reconnu dans ma propre spécialité, la balistique médicolégale, c'est-à-dire l'identification juridique des fusils et des balles. Alors que dix-sept autres villes américaines ont un niveau de criminalité plus élevé que Chicago, celles-ci échappent à la guerre des gangs qui font de Chicago la ville tristement connue pour le grand nombre de meurtres causés par des armes à feu. Dans le cas qui m'a amené à



L'inspecteur Ferdinand Watzek, de Vienne, en Autriche, est la dernière recrue du laboratoire scientifique de recherche criminelle. Il est ici accompagné de son assistante. C'est un expert du moulage, l'art de faire des moules en plâtre d'objets divers. Remarquez le moulage d'une main dans le coin inférieur droit de la photo.

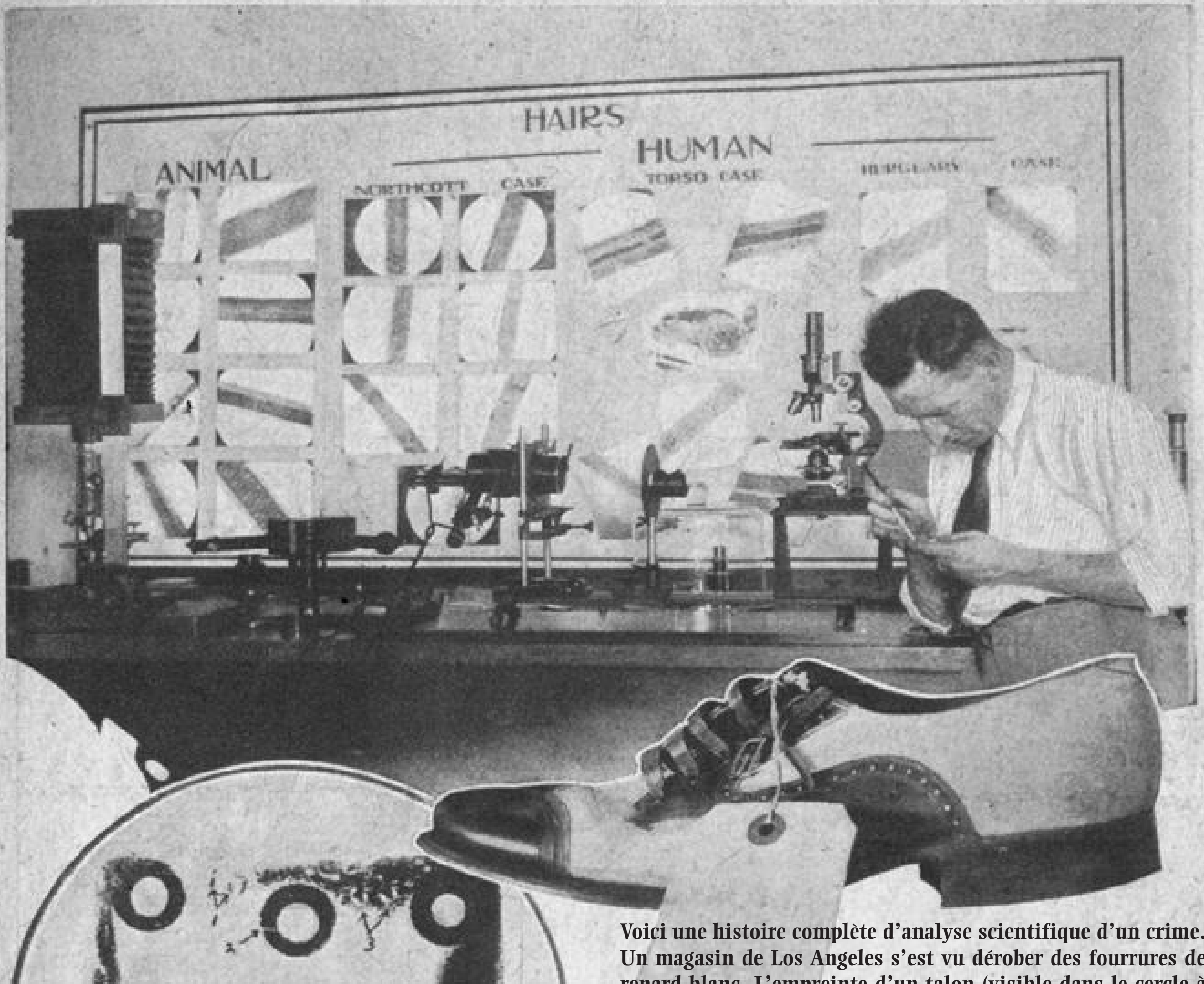


Un bouclier en métal portatif, monté sur roulettes, un ajout récent à l'arsenal nécessaire pour combattre les criminels.

détecteur d'une autre façon, pour obtenir des aveux. Le suspect subit tout d'abord les tests, le dos tourné à la machine, et si les tracés sur le papier indiquent qu'il ment, nous le confrontons à la machine pour qu'il voie les aiguilles souligner ses mensonges tandis qu'il les répète. Dans soixante-quinze pour cent des cas, après avoir regardé les pics tracés à chaque mensonge, le suspect finit par avouer et sa confession est une preuve.

La semaine dernière encore, le détecteur de mensonges a servi la cause judiciaire d'une manière assez amusante. Un policier de Chicago avait reçu une amende de 50 $ à la suite de la disparition d'un oiseau de valeur. Avec un autre agent, il avait été affecté à la garde des biens dans la résidence d'une personne suicidée, dans l'attente de la succession.

Chicago, le massacre de la Saint-Valentin, soixante-dix projectiles, aussi bien des balles que d'autres éléments, ont été retrouvés sur les lieux. L'examen au microscope a montré que les balles avaient été tirées par deux armes différentes, chacune laissant des marques caractéristiques sur les douilles et les balles. Ces marques



Voici une histoire complète d'analyse scientifique d'un crime. Un magasin de Los Angeles s'est vu dérober des fourrures de renard blanc. L'empreinte d'un talon (visible dans le cercle à gauche) a été découverte sur un tesson de verre brisé. En retrouvant une voiture vue dans le voisinage, les policiers ont découvert des poils blancs, identiques à ceux des fourrures volées. De plus, la chaussure portée par le conducteur de la voiture correspondait parfaitement à l'empreinte de talon retrouvée. La photo ci-dessus montre F.B. Gompert au laboratoire, en train d'analyser les poils de renard.

ont montré en outre que les deux armes étaient des mitraillettes Thompson. Près d'un an plus tard, un homme impliqué dans un banal accident de la circulation dans une ville du Michigan a tué le policier qui tentait de l'interroger, avant de s'enfuir. Un arsenal a été trouvé dans sa résidence, dont deux mitraillettes. Nous avons tiré des balles avec ces armes et avons pu prouver qu'il s'agissait des armes utilisées dans l'affaire de la Saint-Valentin.

La balistique médicolégale est une science exacte, reconnue par les tribunaux. J'ai témoigné dans de nombreux cas au cours des dernières années, en commençant généralement par un exposé aux jurés sur la fabrication d'un pistolet, pour démontrer l'impossibilité de produire deux canons différents qui laisseraient des marques identiques sur les douilles et les balles.

Je pense que le cas le plus intéressant que j'aie jamais eu s'est déroulé à Newark, au New Jersey, il y a quelques années. Plusieurs cambriolages avaient tous été commis de la même manière, par un homme entré par effraction par une fenêtre du sous-sol alors que les occupants étaient absents.

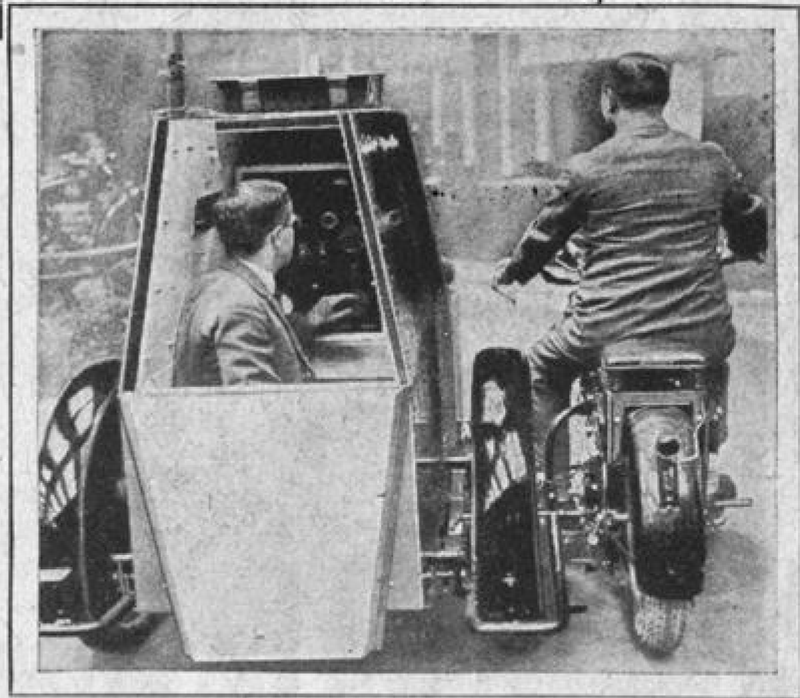
Durant l'un des cambriolages, un homme et sa sœur étaient dans une pièce à l'étage quand ils ont entendu un bruit au rez-de-chaussée. Quand l'homme est allé voir, il a été blessé par balle et est mort plus tard à l'hôpital.



Chaque balle tirée par l'un de ces fusils porte des marques uniques et identifiables, ce qui permet aux enquêteurs spécialisés comme le lieutenant-colonel Goddard de savoir avec précision quelle arme a tiré. Cet arsenal a été découvert dans la chambre d'un voleur de Chicago spécialiste en attaques de trains.

n'ait jamais été retrouvée, nous avons obtenu une condamnation pour un meurtre au premier degré.

Notre laboratoire est un institut de recherche à part entière, et bien que nous soyons affiliés à l'Université Northwestern, nous n'enseignons pas encore nos méthodes, en dehors des conférences offertes aux officiers de police, aux inspecteurs et aux procureurs. Nous pouvons être appelés à tout moment pour participer aux enquêtes à Chicago ou dans le comté de Cook, sans frais pour le gouvernement. Nous envoyons souvent du personnel dans d'autres villes, mais nous leur facturons notre travail.



Les motos blindées, accompagnées de side-cars pare-balles contenant une radio courte portée, font partie des derniers ajouts de la police pour aider à la lutte contre le crime.

La semaine suivante, une femme a été arrêtée en possession de quelques bijoux dérobés par le même cambrioleur, mais dans une autre résidence. Elle a avoué qu'elle avait reçu les bijoux de son mari, ce dernier ayant aussi emporté une arme durant le même vol, arme qu'il avait passé quelque temps à nettoyer. Dans la nuit du meurtre, il était sorti avec l'arme à feu, mais était revenu à bout de souffle, avec du sang sur son pardessus, affirmant que la police l'avait pourchassé et qu'il avait jeté l'arme en s'enfuyant.

Quand la police a interrogé le propriétaire de l'arme, celui-ci s'est rappelé avoir tiré une balle dans un parterre de fleurs à la veille du Nouvel An, deux ans auparavant. Le parterre de fleurs a été passé au crible et la balle retrouvée. La police est alors venue me voir, avec cette balle et celle tirée sur l'homme assassiné.

En quelques heures, j'ai déterminé que les deux balles, de calibre 38, avaient été produites par la Peters Cartridge Company, et que toutes deux avaient été tirées par un revolver Smith & Wesson, l'une par une arme sale et l'autre par une arme nettoyée, et que la même arme avait été utilisée dans les deux cas.

Avec cette preuve, et malgré le fait que l'arme

Le dernier ajout à notre équipe est l'inspecteur Ferdinand Watzek, un célèbre expert du moulage qui a passé vingt ans au service de la police de Vienne, en Autriche. Le moulage est l'art de préserver la forme exacte de n'importe quel objet. Si un cambrioleur fait une pause pour croquer une pomme sur le buffet tout en ramassant l'argenterie de la famille, nous pouvons reproduire les marques de dents dans la pomme grâce à

un moulage de cire, qui pourra être conservé en vue de le comparer à l'empreinte des suspects. Les marques d'effraction sur une porte ou une fenêtre peuvent également être préservées et comparées, au microscope, avec les outils d'un cambrioleur. De la même façon, les empreintes de chaussures ou de n'importe quelle partie du corps peuvent être reproduites. En Europe, les moulages de personnes assassinées sont souvent utilisés dans les tribunaux, ou aux fins d'identification. Ils sont si parfaitement maquillés qu'il est presque impossible de les différencier d'un corps réel sans un examen minutieux.

Watzek est également un expert en empreintes digitales, en graphologie, dans l'étude au microscope des cheveux, fibres, poussières, etc. En Europe, des particules de poussière retrouvées dans l'ourlet du pantalon d'un suspect, sur ses vêtements ou dans son oreille ont souvent été suffisantes pour résoudre des crimes qui déroutaient les enquêteurs. Et maintenant, nous sommes prêts à faire la même chose ici, aux États-Unis. Nous avons également notre propre expert en poisons et en analyse chimique, le docteur Muehlberger, directeur adjoint du laboratoire et ancien toxicologue de l'État du Wisconsin où, pendant sept ans, son travail acharné à la suite d'autopsies a conduit à de nombreuses condamnations.

Actuellement, il travaille sur l'adaptation d'un test chimique utilisé depuis un certain temps en Angleterre. Les témoignages concernant le degré d'ébriété ou la quantité d'alcool consommée par une personne sont rarement satisfaisants, car d'une part les versions des témoins diffèrent, et d'autre part la capacité à tenir l'alcool varie grandement d'une personne à l'autre. Avec le test chimique, lorsqu'une substance bien précise est mélangée à un échantillon de sécrétion rénale, le mélange change de couleur en fonction de la quantité d'alcool dans le sang. Prenons deux hommes, l'un qui devient ivre avec un seul verre et l'autre qui peut descendre une pinte, tous deux auront la même quantité d'alcool dans le sang, ce qui nous donnera un indice précis de leur degré d'ivresse.

Avec notre détecteur de mensonges, nous détenons un instrument qu'aucun service de police en Europe ne possède pour l'instant, mais il faudra pourtant encore au moins une génération avant que la science ne soit utilisée en Amérique de la même façon qu'elle l'est aujourd'hui à Londres, Paris, Lyon, Madrid, Vienne, Rome et dans tant d'autres villes, et que les tribunaux et les législateurs ne reconnaissent la validité de la preuve scientifique.

Extrait de *Modern Mechanics*, octobre 1930

Le verre

Temps de prélèvement : minutes à heure
Fiabilité : 80 à 99 %

Selon le principe de Locard, si quelqu'un brise une vitre ou entre en contact avec du verre brisé, des fragments seront transférés sur ses vêtements ou sur son corps.

Les experts peuvent examiner les plus minuscules éclats de verre et les faire correspondre à leur source originelle (une fenêtre, un vase, etc.) en analysant leur couleur et leur composition. Des fragments du même verre, retrouvé ailleurs, peuvent relier un suspect ou une victime à une scène de crime.

Du verre découvert sur les vêtements d'un cadavre en plein désert peut prouver que la victime a été assassinée dans une pièce ou un bâtiment bien particulier, même très éloigné de l'endroit où elle a été trouvée. De même, des fragments de verre découverts dans le véhicule d'un suspect, sur sa peau, ses cheveux, ses vêtements ou un objet qui lui appartient peuvent prouver qu'il ou elle était présent sur une scène de crime où du verre a été brisé.

Lorsqu'une vitre est brisée, des éclats de verre peuvent être projetés dans les cheveux, les vêtements et les chaussures de la personne à proximité jusqu'à 3 m de distance. Le nombre de fragments transférés sur la personne décroît rapidement à mesure que l'on s'éloigne de la vitre brisée. Les fragments retrouvés dans les cheveux et sur les vêtements sont souvent microscopiques, de l'ordre de 0,25 à 1 mm. La plupart tombe assez rapidement, en fonction de l'activité de la personne et de la texture de ses vêtements. Un pull en laine va retenir des fragments de verre bien plus longtemps qu'une veste en cuir. Mais des fragments peuvent être piégés dans les poches du vêtement ou sur les coutures des chaussures, et y rester durant un long moment sans que le porteur ne s'en aperçoive.

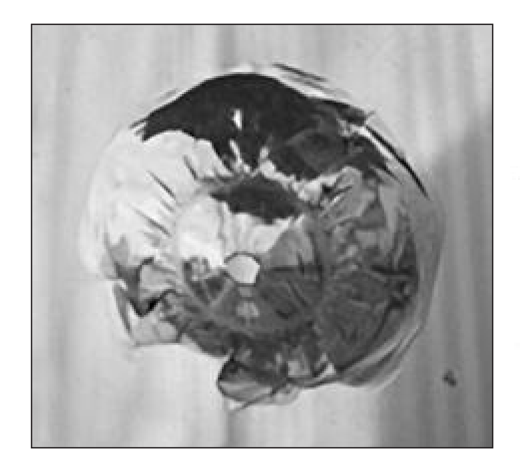
La valeur du verre en tant que preuve matérielle ne se limite pas à la correspondance physique. Le verre feuilleté (par exemple, celui des pare-brise automobiles) peut conserver la forme d'un objet qui a frappé le verre, contribuant ainsi à l'identification dudit objet.

La manière dont se brise le verre apporte également des indices sur le déroulé des événements. Un verre brisé par une batte de baseball (lente et large) présentera un motif différent d'un verre brisé par une balle (rapide et petite).



Les caractéristiques de rupture du verre permettent également de déterminer la direction d'où est venu l'impact. Lorsqu'une balle transperce une fenêtre, par exemple, l'impact crée des fractures concentriques et radiales. Les fractures concentriques entourent le point d'impact en cercle, alors que les fractures radiales s'éloignent du point d'impact en ligne. Du côté du point d'entrée, le trou dans la fenêtre sera petit et net. Du côté du point de sortie, un morceau de verre de forme conique aura été projeté. La trajectoire de la balle peut ainsi être déterminée.

Dans le cas d'impacts multiples, lorsque plusieurs balles sont tirées dans un vitrage, les différentes fractures permettent de déterminer l'ordre des coups de feu. Les fractures du premier impact stoppent le passage des fractures du second impact, qui stoppent le passage des fractures du troisième impact, etc.



Des échardes de verre trouvées d'un côté ou d'un autre d'une fenêtre peuvent également révéler la direction de l'impact.

Même le verre fondu peut fournir des preuves matérielles aux scientifiques. Les enquêteurs sur un incendie criminel peuvent déterminer la chaleur qu'a atteint le feu s'ils connaissent la température de

Étude de cas

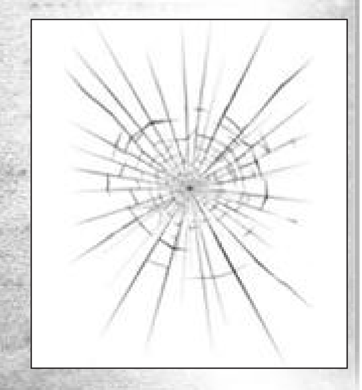
Susan Nutt

En février 1987, par une nuit noire, Craig Elliott Kalani, 19 ans, décida d'aller se promener dans son quartier, dans l'Oregon. Il fut malheureusement écrasé par une voiture et le conducteur le laissa mourir sans appeler les secours.

Les enquêteurs recueillirent des morceaux de verre plantés dans la veste de Craig et d'autres fragments sur le sol près de son corps. La police chercha ensuite un véhicule présentant des dommages compatibles avec les blessures mortelles du jeune homme.

La voiture qui présentait ce type de dégâts appartenait à une femme nommée Susan Nutt. Afin de relier Susan Nutt et sa voiture au crime, la police devait prouver que le verre trouvé sur la scène de crime était le même que celui du pare-brise de la voiture. Les experts constatèrent que le verre de la scène de crime contenait les mêmes 22 éléments chimiques que ceux utilisés pour fabriquer le verre du pare-brise de la voiture de Susan Nutt.

Cette preuve fit condamner Susan Nutt à cinq ans de prison.



fusion d'un certain type de verre, ce qui permet de savoir si un accélérant a été utilisé, et si oui, lequel.

Lors d'une collision automobile, du verre fondu qui adhère aux filaments des phares prouve que les feux du véhicule étaient allumés au moment de la collision, démontrant, par exemple, que le conducteur aurait dû voir et éviter la victime dans une rue sombre.

Différenciation des verres

Les fragments de verre prélevés sur un suspect peuvent être comparés à des échantillons de référence du verre brisé provenant de la scène de crime, en mesurant l'indice de réfraction du verre (le degré auquel le verre "disperse" la lumière) et en procédant à des analyses chimiques.

La surface des fragments de verre peut également être examinée au microscope afin d'identifier la méthode de fabrication du verre et le type d'objet dont les fragments sont issus, par exemple du verre plat et du verre imprimé (vitres) ou du verre bombé (verre ou bouteille). D'autres examens peuvent être effectués pour déterminer si le verre est du verre trempé (formant de petits cubes lorsqu'il est cassé et que l'on trouve généralement dans certaines fenêtres de voiture et dans les vitrages de porte).

Le verre brisé peut également fournir d'autres preuves cruciales aux enquêteurs car il peut dévoiler des empreintes digitales, des empreintes de semelle, voire du sang, des cheveux ou des fibres, accrochés sur un bord coupant.

Examen de documents

Temps nécessaire au prélèvement : 10 mn
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures
Fiabilité : 70 à 95 %

L'examen et la comparaison de documents permettent de déterminer leur origine, leur contenu et leur authenticité : lettres de suicide, de chantage, de menaces ou d'extorsion, faux chèques ou faux testament, etc.

L'analyse peut ainsi déterminer la manière dont le document a été élaboré, par qui et quand, si une altération a été accomplie…

Après que le document ait été examiné, on peut découvrir des indices et des empreintes invisibles à l'œil nu, grâce à des analyses chimiques (DFO, ninhydrine, nitrate d'argent) ou ultraviolettes.

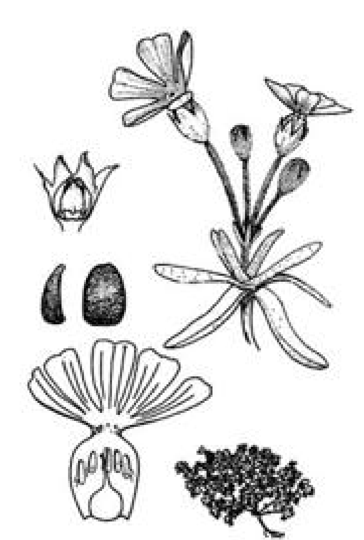
Le technicien peut procéder à l'examen d'écriture et de signature, de machine à écrire, d'imprimante d'ordinateur, de photocopieur, analyser le papier et l'encre, et chercher des changements, oblitérations et effacements. Il peut "reconstruire" un document carbonisé, sali ou trempé, ou l'impression effacée sur un timbre.

L'indice révélateur d'une écriture falsifiée est le fait que les mouvements perdent de leur fluidité : très souvent, pour déguiser son écriture, le criminel emploi l'inclinaison inverse, la modification des lettres majuscules et l'usage de la mauvaise main.

Une bonne façon de savoir si un document a été contrefait consiste à vérifier le style d'écriture du début à la fin pour voir s'il demeure le même.

Botanique forensique

Temps nécessaire au prélèvement : au moins 1 h
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures
Fiabilité : 70 à 95 %



La botanique forensique est l'application de la science des plantes à la résolution de problèmes criminels. Très souvent des « traces botaniques » peuvent lier un objet ou un suspect à une scène de crime tout comme des empreintes digitales.

L'utilisation des preuves botaniques dans les enquêtes criminelles est relativement récente. Le premier témoignage d'un expert dans le domaine aux États-Unis date de 1935.

La polynologie est l'étude des grains, des spores et de microorganismes issus du pollen fossile ou moderne. La principale application de la polynologie dans les sciences légales est de fournir des preuves, d'établir ou de réfuter des liens entres les personnes, les endroits et les objets.



Étude de cas

Roland Molineux

En 1898, à New York, un assassin envoya par courrier des médicaments empoisonnés à ses victimes.

La première, Henry Barnett, mourut 12 jours après avoir avalé un médicament contre le mal de crâne. La seconde victime, Catherine Adams, était une "victime collatérale". La véritable cible, Harry Cornish, son locataire, avait reçu un colis le 24 décembre contenant une très jolie bouteille de "Bromo Seltzer", un médicament contre les douleurs d'estomac. Considérant le cadeau comme une plaisanterie amusante, il avait gardé la bouteille. Lorsque sa logeuse s'était plainte des excès culinaires des fêtes, Cornish lui avait conseillé le Bromo. La pauvre dame était morte en moins d'une demi-heure.

La police retrouva du cyanure dans le corps des deux victimes et repéra rapidement un suspect : Roland Molineux, 32 ans, playboy et champion de gymnastique, fils d'un général de la Guerre de Sécession. Cornish et Molineux se détestaient ouvertement au point que Molineux avait demandé l'éviction de Cornish du club privé auquel tous deux appartenaient, le Knickerbocker Club. En réponse, le conseil du club avait chassé Molineux. Henry Batnett, quant à lui, était le fiancé de Blanche Chesebrough, que Molineux convoitait.

Molineux était chimiste et travaillait dans une usine de teinture lui donnant accès à du cyanure.

La police arrêta le jeune homme et demanda à des spécialistes de prouver que Molineux avait envoyé les médicaments empoisonnés aux deux victimes. John Tyrrell et Albert Osborn, deux experts en étude de documents, prouvèrent que l'écriture de Molineux et celle présente sur les colis étaient exactement semblables. Entre autres, Molineux écrivait "fourty" au lieu de "forty" ("quarante"), erreur qu'il avait répétée sur le colis adressé à Harry Cornish.

Molineux fut condamné à la peine capitale.

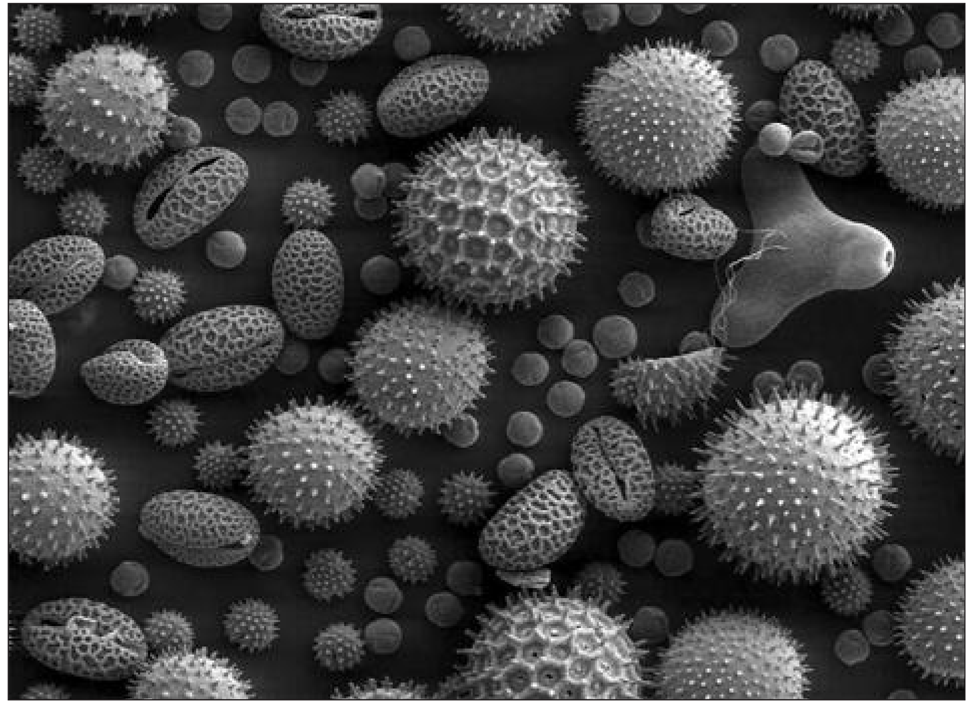
Étude de cas

Louisa Almadovar

Terry Almadovar eut la mauvaise idée d'étrangler son épouse sur une colline bien particulière de Central Park, à New York. L'aurait-il assassinée ailleurs dans le parc, peut-être même sur l'autre versant de la colline, il aurait sans doute échappé à la chaise électrique. Lorsque le corps de Louisa fut découvert le 2 novembre 1942, la police fut convaincue que le meurtre avait été commis par un maraudeur… ou par le mari de la victime. Terry Almadovar affirma qu'à l'heure du décès, fixé d'après l'autopsie entre 21 h et 22 h la veille, il se trouvait dans une salle de bal située à plusieurs centaines de mètres de Central Park. Plus d'une vingtaine de femmes témoignèrent de sa présence, affirmant qu'il avait été là toute la soirée. La vérité ? Il s'était éclipsé assez longtemps pour assassiner sa femme, à qui il avait secrètement proposé une rencontre dans le parc. Sa maîtresse, une riche veuve, lui avait proposé de l'épouser et Terry Almadovar devait se “débarrasser” de son épouse.

La police saisit le costume qu'Almadovar portait ce soir-là et le confia au spécialiste forensique du bureau du légiste, le docteur Gettler. Ce dernier utilisa un spectrogramme pour comparer la boue collée sur le pantalon d'Almadovar et celle qui avait été prélevée à l'endroit où le corps de Louisa avait été découvert. Elles étaient similaires en tout point. Mais Almadovar affirma malgré tout qu'il ne s'était pas rendu à Central Park depuis au moins deux ans. Dr Gettler découvrit des épillets (une herbe) dans le revers du pantalon. Ils correspondaient parfaitement aux épillets prélevés sur la scène du crime. Almadovar insista : ils devaient provenir d'un autre endroit où il avait pu se promener, peut-être du Tremont Park, dans le Bronx, où il s'était rendu récemment.

La police fit alors appel à Joseph Copeland, professeur en botanique du City College de New York, qui prouva que ce type particulier d'herbe, du Panicum dicoth, était extrêmement rare à New York. Il ne poussait que dans un seul endroit de la ville : une petite section d'une colline de Central Park. L'endroit précis où le corps de Louisa avait été découvert. Face aux preuves, Almadovar se rappela soudainement qu'il s'était bien rendu à Central Park deux mois auparavant, en septembre. Le professeur Copeland expliqua que le Panicum dicoth n'apparaît que tard dans l'année. Les épillets trouvés sur le pantalon d'Almadovar ne pouvaient pas s'y être collés avant le 15 octobre. Mais certainement le 1er novembre. La botanique envoya Terry Almadovar sur la chaise électrique le 9 mars 1943.



Pollen de plusieurs plantes

Si l'on sait par exemple que telle plante produisant tel pollen retrouvé sur un corps pousse uniquement dans tel endroit de telle région et que le corps est retrouvé dans un endroit où cette plante ne pousse pas, on peut affirmer que le corps a été transporté.

On peut trouver du pollen à étudier dans :

- de la saleté, de la boue ou de la poussière prélevée sur une personne ou un objet
- les cheveux et la fourrure
- les vêtements en tissu tissé, les sacs, les paniers et les cordes
- le matériel d'emballage (surtout la paille et le carton)
- les cadavres : les tissus mous de l'estomac et des intestins ou les sinus des crânes
- des marchandises importées/exportées, souvent pour vérifier le pays d'origine, par exemple le miel, le fruit, le thé, le café, le tabac
- des objets antiques, pour en valider l'ancienneté et l'authenticité
- les filtres à air, notamment pour déterminer où des véhicules ont pu voyager
- l'argent soupçonné d'avoir été utilisé dans un trafic de drogue (qui peut être couvert de pollen de fleurs dont sont extraites les drogues !)

La connaissance de la succession des plantes peut aider à localiser une tombe cachée. Après qu'un sol ait été creusé et remué, des espèces particulières poussent sur le site, suivies par d'autres espèces distinctes.

Si un endroit particulier présente des espèces de plantes différentes ou plus jeunes que celles alentour, même 20 ans après, cela peut indiquer la présence d'une tombe.

Les innombrables organismes microscopiques (les diatomées) présents dans les cours d'eaux peuvent être utiles pour diagnostiquer une noyade (surtout dans un corps en décomposition), aider à estimer l'heure de la mort (leur nombre s'accroît avec le temps), relier le pantalon mouillé d'un suspect à une rivière particulière, et si elles ne sont pas présentes dans les poumons, on pourra penser que la victime a été noyée dans une baignoire, puis jetée dans le fleuve.

La dendrochronologie permet de définir l'âge et la provenance du bois et peut être utile, par exemple, pour dater un tableau (a fortiori un faux) dont le cadre ou la surface sont en bois.

Les cellules de certains végétaux peuvent être employées pour identifier le dernier repas d'une victime : la poire, la pomme de terre et d'autres tubercules, l'ananas, le citron, la betterave, les épinards, les céréales et le bambou. Une jeune femme avait été poignardée et des témoins ont expliqué qu'ils l'avaient vu manger dans un fast-food. Cependant, le contenu de l'estomac ne correspondait pas au menu du fast-food et les enquêteurs conclurent qu'elle avait du prendre son dernier repas dans un autre endroit.

L'enquête permis de déterminer qu'elle avait mangé ailleurs avec un homme qu'elle connaissait, que d'autres témoins les avaient vus… et qu'il était son assassin.

Géologie forensique : l'analyse des sols

Des échantillons de sol sont souvent prélevés lors de la collecte de preuves matérielles sur une scène de crime. Ils peuvent être trouvés sur le suspect, sur ou autour de la victime, dans les voitures ou sur les sols, sur les pneus ou les semelles des chaussures…

Les sols sont produits par un processus complexe influencé par des facteurs tels que la température, les précipitations, les produits chimiques et les minéraux. Les sols peuvent avoir différentes caractéristiques physiques et chimiques qui sont utiles pour les experts forensiques. Identifier la composition d'un sol peut fournir des indices sur l'endroit où un crime a pu se produire, permettre de localiser un lieu de sépulture et relier un suspect à une scène de crime.

Des enquêteurs réels et fictionnels ont utilisé des prélèvements de "terre" pour identifier des criminels depuis la fin du 19ème siècle. Entre 1887 et 1896, Sir Arthur Conan Doyle a utilisé la géologie dans ses romans : Sherlock Holmes a employé à plusieurs reprises la terre et des échantillons de boue afin de relier un suspect à une scène de crime.
Un Autrichien, le docteur Hans Gross, est le premier scientifique forensique qui a mis en évidence la valeur de la terre comme preuve matérielle dans son livre Enquête Criminelle publié en 1893.

Un enquêteur allemand, Georg Popp, est le premier scientifique forensique ayant réellement utilisé la géologie forensique pour résoudre un crime, en 1904. Durant une enquête sur le meurtre d'une jeune femme, il examina un mouchoir laissé sur la scène de crime et découvrit qu'il contenait de minuscules morceaux de charbon et des particules de hornblende, un minéral verdâtre. Popp découvrit les mêmes matériaux sous les ongles de la victime. Il relia ses preuves matérielles à un suspect qui travaillait dans une usine brûlant le charbon mais aussi dans une carrière qui contenait de la hornblende, Karl Laubach. Il emporta le pantalon du suspect et y trouva de la terre, qu'il analysa et relia à la scène de crime. Confronté à ces preuves, Karl Laubach avoua. Les géologues forensiques, de nos jours, peuvent :

- identifier des échantillons qui peuvent être de la terre, de la peinture, de l'huile, de la roche, des minéraux, des gemmes,
- déterminer l'origine du matériau,
- comparer les échantillons prélevés sur un suspect ou sur une victime à ceux prélevés sur la scène de crime,
- identifier l'emplacement de formations rocheuses à partir d'une photo ou d'une vidéo.

La composition du sol

Le sol est formé de "couches" ou "strates", qui ont chacune des propriétés caractéristiques qui diffèrent les unes des autres. Les matériaux qui constituent un type de sol déterminent les propriétés chimiques uniques de ce sol.

Le principe fondamental de la stratigraphie (l'étude des strates de roches sédimentaires) est qu'une couche est dans la plupart des cas plus jeune que les couches situées en dessous et plus anciennes que les couches situées audessus. Les implications de ce principe pour la géologie forensique sont qu'une couche de boue déposée sur des chaussures ou une automobile est plus "jeune" que les couches situées en dessous. Interpréter ces couches peut donc permettre de reconstruire une chaîne d'événements, tels que des déplacements à plusieurs endroits caractérisés par des sols de différents types. Des couches de sol prélevés sur les pneus de la voiture d'un suspect peuvent ainsi prouver que ce dernier était présent à plusieurs endroits tous reliés à un crime : devant l'habitation de la victime, puis sur la scène de crime, puis à l'endroit où il a abandonné le corps.



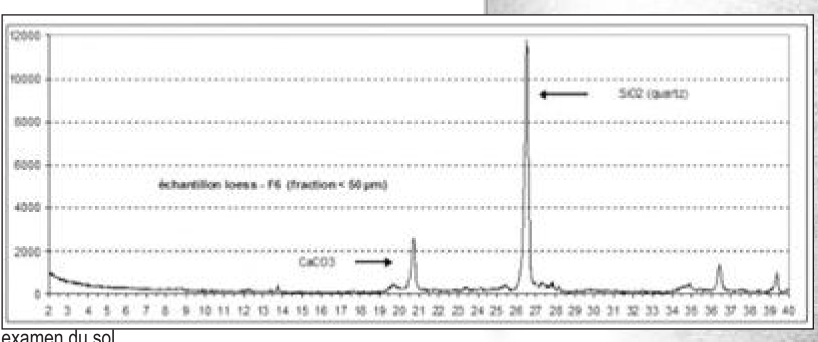
L'examen du sol

En utilisant un microscope, il est possible de comparer la taille, la forme et la couleur d'un sol, ainsi que la quantité et la qualité de matière végétale et animale présente. Le sol peut également être identifié et comparé en étudiant la densité, la teneur en eau, et la teneur en minéraux.

D'autres techniques utilisées par les géologues forensiques sont issues de la pétrologie (la description et l'interprétation des types de roches). Les sols et les roches peuvent être différenciés par la taille, la sphéricité, l'angularité et la minéralogie des particules.

Des tests plus précis impliquent l'utilisation de techniques spécifiques, telles que la diffractométrie de rayons X (qui produit un motif spécifique selon la composition chimique de la terre).

Les experts peuvent ainsi déterminer précisément la composition minérale du sol.



examen du sol

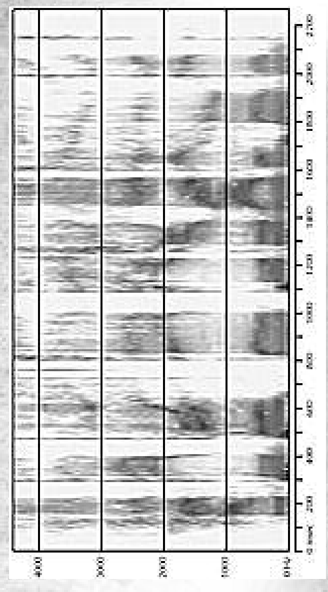


Étude de cas

Andreas Schlicher

En 1908, Georg Popp enquêta sur le meurtre de Margarethe Filbert, qui fut découverte dans un champ en Bavière. Les voisins désignèrent un homme dénommé Andreas Schlicher comme le tueur potentiel. Schlicher nia avoir quoi que ce soit à voir avec le crime et avoir marché dans le champ où le meurtre avait eu lieu. La police amena à Popp une paire de chaussures appartenant à Schlicher : la femme de Schlicher avait nettoyé ses chaussures la veille du meurtre et il les avait portées uniquement le jour du meurtre. Les chaussures étaient recouvertes de particules de terre. Popp préleva des échantillons de sol provenant de la scène du crime (grès rouge) et de la zone entourant la maison de Schlicher (fientes vertes), mais également d'un château voisin (poussière de brique, de charbon et de ciment) où des vêtements et des munitions appartenant à Schlicher avaient été trouvés.

Quand il examina les chaussures du suspect, Popp releva trois différentes couches de boue qui lui permirent de retracer la trame des déplacements de Schlicher, le jour du meurtre. La dernière couche provenait du sol près de la maison de Schlicher, la seconde couche de la scène du crime et la première couche du château. Andreas Schlicher affirma avoir marché dans son propre champ mais Georg Popp démontra que la terre de son champ (quartz blanc) était différente de celle retrouvée sur ses chaussures.


spectrographie acoustique

La spectrographie acoustique

Temps nécessaire à l'analyse : de plusieurs heures à plusieurs jours
Fiabilité : 50 à 98 %

Parfois, le seul indice disponible pour identifier un criminel est sa voix : une menace téléphonique par un poseur de bombe ou une demande de rançon pour sauver la vie d'une personne enlevée. Si la voix a été enregistrée, cet indice peut permettre d'établir l'identité du coupable ou l'innocence d'un suspect.

Lawrence Kersta, qui travailla pour les laboratoires Bell dans les années 1950, inventa en 1962 un spectrographe acoustique, une machine qui transforme les ondes sonores en graphiques visuels. Les analystes peuvent utiliser ces graphiques, appelés spectrogrammes, sonogrammes ou "empreintes vocales", afin de comparer deux enregistrements de voix et déterminer s'ils proviennent de la même personne.

Les "empreintes vocales" : mythe ou réalité ?

Après deux années de recherche impliquant les spectrogrammes de 50 000 voix, Lawrence Kersta conclut que la voix de chaque individu produit un spectrogramme sonore unique. Il affirma que la spectrographie sonore pouvait être utilisée pour différencier la voix d'une personne par rapport à une autre avec une précision supérieure à 99 %. Il expliqua également que, lorsque des imitateurs professionnels furent invités à imiter les voix d'autres personnes, il put facilement différencier les voix originales des imitations en regardant leurs spectrogrammes.

En fait, les chercheurs reconnaissent que la spectrographie acoustique peut être particulièrement précise et efficace. La majorité des problèmes de précision existant n'implique pas les machines ou même les enregistrements, mais les êtres humains qui les analysent et les techniques utilisées pour déterminer s'il existe ou non des correspondances sonores.

L'expert qui utilise un spectrographe acoustique doit d'abord écouter la voix du suspect et la voix enregistrée afin de noter les similitudes ou disparités dans le ton, le timbre, la présence ou non de stress dans la voix, la vitesse du débit, l'accent, l'inflexion… Il doit ensuite analyser le spectre visuel obtenu avec le spectrographe pour comparer les deux voix.

Son analyse peut alors conclure :
- **Non concluant** : pas assez de points de contrôle pour procéder à l'analyse.
- **Élimination** : les deux voix sont dissemblables.
- **Identification possible** : au moins 80 % des mots comparables sont similaires au niveau sonore et visuel, ne produisant pas moins de 10 mots similaires.
- **Identification probable** : au moins 80 % des mots comparables sont similaires au niveau sonore et visuel, ne produisant pas moins de 15 mots similaires.
- **Identification** : au moins 90 % des mots comparables sont similaires au niveau sonore et visuel, ne produisant pas moins de 20 mots similaires.

De nos jours

Un laboratoire d'acoustique forensique peut travailler sur des enregistrements d'interrogatoires et d'aveux, des appels d'urgence, des conversations sur téléphone portable, des DVD, de la vidéo, des enregistrements provenant de caméras de surveillance, des disques durs, des cartes mémoire… En fait, tous les types de médias audio enregistrés.

- **Vérifier l'authenticité** : Les analyses peuvent établir si un enregistrement est original et s'il a été altéré, de manière malveillante ou accidentelle. Cette tâche nécessite des compétences très spécialisées et de l'équipement.
- **Améliorer le son** : Les experts doivent souvent améliorer le son d'un enregistrement utilisé comme preuve (à charge ou à décharge) lors d'un procès. L'amélioration du son est un processus qui implique de nettoyer un enregistrement des bruits indésirables, et qui serait sans cela inintelligible. Les spécialistes en acoustique forensique utilisent différents filtres audio afin d'extraire les voix et les autres informations significatives qui pourraient être rendues incompréhensibles par du bruit ou des interférences telles la radio ou la télévision.
- **Autres utilisations** : L'acoustique forensique peut également servir à analyser la signature sonore d'une arme à feu, dans le but d'identifier un type d'arme en particulier (un calibre 45 ou un 9mm, un Glock ou un Berretta, etc.), et établir qui a tiré le premier. On peut procéder à la même analyse pour les véhicules, afin de connaître la marque et le modèle impliqués dans un crime.

Enfin, l'acoustique forensique est souvent utilisée dans les enquêtes sur les accidents d'avion, où l'analyse de la boîte noire et de l'enregistreur de conversations du cockpit peut établir la cause de l'accident.

Étude de cas

L'affaire du Watergate

Le 17 juin 1972, des "cambrioleurs" furent arrêtés au Watergate Hotel, dans les bureaux du Comité national démocrate. Le 13 juillet 1973, un informateur expliqua à des journalistes que les soi-disant cambrioleurs étaient en fait employés par le président Richard Nixon, dans le but d'espionner ses rivaux politiques. Nixon, en retour, affirma que le FBI était impliqué dans le cambriolage.

En novembre 1973, poussé par l'opinion publique et une commission d'enquête sur l'affaire, Nixon remit à un juge fédéral les enregistrements sonores de conversations présidentielles datant de juin 1972. L'une des bandes magnétiques présentait un trou de 18 mn. Nixon affirma que sa secrétaire avait réenregistré sur cette bande par erreur. Une équipe d'expert en acoustique forensique analysa la bande et conclut, au contraire, que l'effacement avait été fait de manière délibérée, en effaçant la bande à l'aide d'interférences électriques, non en réenregistrant dessus, et ceci à cinq reprises consécutives. Nixon fut alors obligé de confier une autre bande, qui exposait une discussion entre son chef de cabinet et lui-même. Les deux hommes y expliquaient leur intention d'utiliser les services de la CIA pour affirmer, injustement, que le FBI était responsable du cambriolage du Watergate.

Pris en flagrant délit de mensonge, Nixon dut démissionner le 9 août 1974.

Les tests présomptifs

En science médico-légale, les tests présomptifs sont les examens de substances inconnues, généralement sur une scène de crime, réalisés afin de déterminer la présence ou l'absence de substances telles que le sang, la drogue, les explosifs, les résidus de tir ou le sperme.

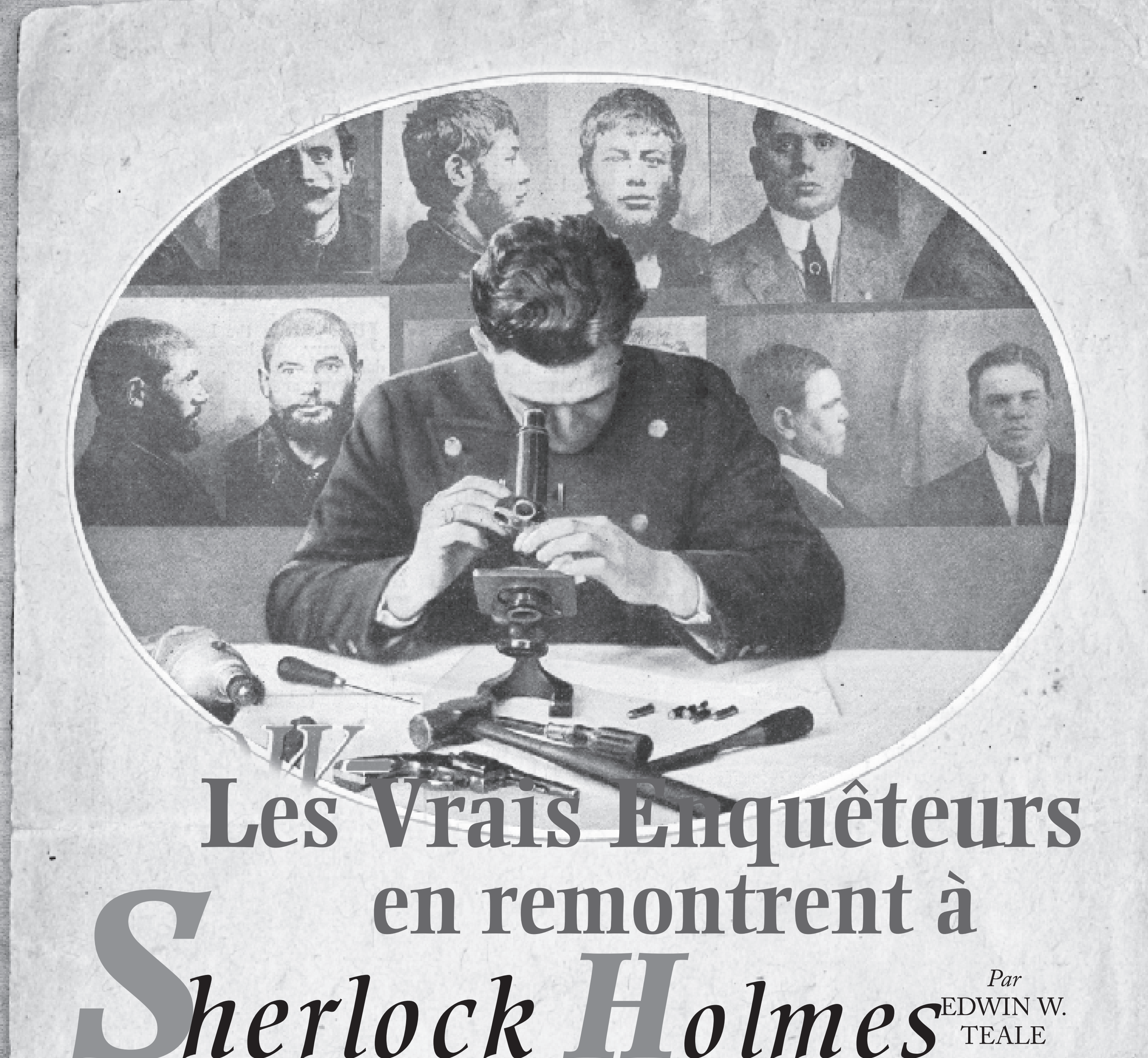
Ces tests impliquent l'utilisation de produits chimiques qui provoquent le changement de couleur d'un marqueur, indiquant par là même la présence de la substance. On parle également de tests de couleur ou de tests de dépistage.

Les tests présomptifs ne sont pas définitifs et doivent être suivis d'analyses plus poussées en laboratoire, pour confirmer les résultats des tests.

Les tests les plus communs sont listés dans le tableau ci-dessous :



Éléments recherchés	Nom du test
Cyanure	**Benzidine et cuivre** Le composé devient bleu. Cette méthode n'est plus utilisée de nos jours car la benzidine a été classée cancérigène.
Drogue	**Thiocyanate de cobalt** : Cocaïne. Si de la cocaïne est présente, la mixture devient bleue. **Test de Dillie-Koppanyi** : Barbituriques. Si des barbituriques sont présents, la solution devient rouge pourpre. Ce test existe depuis les années 1930. **Test Duquenois-Levine** : Haschisch et marijuana. La mixture devient pourpre. **Test d'Ehrlich** : LSD et autres ergots alcaloïdes. Les résultats positifs sont indiqués par une couleur bleue violette. **Chlorure de fer** : Morphine. La solution devient verte. **Test de Marquis** Amphétamines = orange foncé - Opiacés, Codéine et Morphine = pourpre Mescaline = rouge orangé - Méthadone = jaune rosé **Acide nitrique** Héroïne = jaune verdâtre - Morphine = rouge puis jaune **Test de Vitali** L'un des premiers tests des alcaloïdes (19ème siècle) LSD = pourpre foncé - Mescaline = marron rougeâtre - Héroïne et morphine = jaune
Métaux lourds	**Test de Reinsch** : Dissoudre le fluide ou le tissu avec de l'acide chlorhydrique puis ajouter un morceau de cuivre. Mercure = le cuivre devient argenté - Antimoine, arsenic, sélénium et thallium = le cuivre devient gris foncé. Les résultats doivent être confirmés par spectroscopie ou diffractométrie de rayons X.
Résidus de tir	**Nitrate cutané - paraffine** : La mixture devient bleue. Ce test, créé en 1933, n'est plus utilisé de nos jours en raison des faux positifs provoqués par d'autres substances telles que le tabac, l'urine, les engrais et les produits de beauté. **Diphénylamine** : Les nitrates présents dans les résidus de tir produisent une couleur bleue. Ce test n'est plus utilisé de nos jours en raison des faux positifs provoqués par d'autres substances telles que le tabac, l'urine, les engrais et les produits de beauté. **Test de Griess** : La mixture devient rouge, et son éclat indique approximativement la quantité de résidus présents. **Test de Walker** : Résidus de tir sur les vêtements. Les résidus deviennent rouge orangé.
Sang	**Benzidine** : L'hémoglobine rend le liquide bleu. Créée en 1904, cette méthode n'est plus utilisée de nos jours car la benzidine a été classée cancérigène. **Fluorescéine** : Cet agent rend fluorescent (jaune) le sang invisible (nettoyé, par exemple) lorsqu'il est exposé à la lumière ultraviolette. **Gaïac** : L'un des premiers tests de présence du sang (19ème siècle). La tache devient bleu foncé en présence d'hémoglobine. Cette méthode est nettement moins utilisée de nos jours car elle provoque des faux positifs. **Test de Kastel Meyer** : L'hémoglobine devient rose brillant lorsqu'elle est traitée avec la solution. Ce test peut provoquer des faux positifs en présence de cuir et de certains légumes (raifort, chou-fleur, brocoli…). **Vert de malachite** : Moins utilisé que le test de Kastel Meyer ou le luminol car les composés sont plus complexes à obtenir. Les protéines du sang deviennent vertes lorsqu'elles sont traitées avec ce mélange. **Luminol** : Le célèbre luminol rend les taches de sang fluorescentes lorsqu'elles sont exposées à la lumière ultraviolette. C'est le test de recherche de sang le plus utilisé de nos jours.



Les Vrais Enquêteurs en remontrent à Sherlock Holmes

Par EDWIN W. TEALE

Un nouveau genre d'enquêteurs jaillit des pages de romans pour combattre les criminels modernes.

Ils chassent le gros gibier de la pègre grâce à d'étranges nouvelles armes. Ils remontent les pistes d'indices grâce à des machines fragiles qui pensent presque. Leurs nouveaux outils sont les milliers de découvertes récentes de la science.

Depuis Poe et Conan Doyle, les lecteurs suivent les exploits échevelés de Sherlock Holmes et de ses pairs, qui traquent leurs proies avec des éprouvettes et des microscopes, mais uniquement dans les pages de romans. De nombreuses personnes croient que les investigations policières scientifiques sont confinées à la littérature. Rares sont ceux qui savent qu'une page quelconque du carnet de notes d'un enquêteur de 1931 s'avérerait tout aussi passionnante et plus étonnante encore, alors que les applications scientifiques déjouent les plans de la pègre.

Aucune intrigue savamment ficelée par un narrateur hors pair ne saurait être plus dramatique, ou plus étonnante dans son dénouement, que les douzaines d'enquêtes policières bien réelles que je viens d'entendre de la bouche même de ceux qui les ont menées. J'ai été à une université nouveau genre, la seule en Amérique, le laboratoire scientifique de recherche criminelle à Chicago. Là, plus de trente candidats sélectionnés sont entraînés. Ce ne sont pas des amateurs, adeptes de cours par correspondance. Ce sont des enquêteurs expérimentés venant de brigades criminelles d'une douzaine de villes.

Il s'agit du premier article d'une série qui décrit comment les avancées de la science permettent de pister les criminels... Cette série, actuellement en cours, est la plus excitante histoire d'enquêteurs jamais publiée... Dans les numéros ultérieurs, chaque domaine scientifique utile à la police sera analysé, illustré par des exemples de capture de criminels.

Jour après jour, je les ai vus travailler avec de nouvelles merveilles, des drogues étranges, des machines hyper-sensibles, des applications récentes de recherches menées en laboratoires, tout cela pour mieux combattre les criminels.

J'ai vu des rayons fins et invisibles de lumière noire repérer un billet contrefait dans un lot de cent billets valides. J'ai vu de minuscules grains de poussière devenir des preuves accablantes sous un microscope. J'ai vu une fine aiguille montée sur un appareillage délicat se dresser, tel un doigt accusateur, lorsque le moindre changement dans le courant électrique passant dans les pores de la peau d'un suspect indique un mensonge.

J'ai vu des empreintes microscopiques sur des



En entrant sur le lieu de travail fascinant de ces enquêteurs scientifiques, vous vous trouverez dans un labyrinthe de salles adjacentes et de couloirs. Au centre, entouré de laboratoires de chimie, de laboratoires photographiques, et de salles d'expérience en tous genres, se trouve un auditorium. Là, des rangées de chaises et un tableau noir accompagné d'un écran de projection monté sur roulettes font penser à une salle de classe ordinaire. Mais la cinquantaine de grandes vitrines qui orne les murs rappelle la dure réalité pour laquelle les étudiants se préparent. Elles contiennent les armes trouvées chez des gangsters reconnus, de nombreuses empreintes digitales ou de pneus, des exemples d'écriture manuscrite ou dactylographiée, tous ayant permis de résoudre des crimes mystérieux. L'une des vitrines est surnommée la malle aux ananas. Elle contient des fusées brûlées, des éclats de bombes ayant explosé, les résidus d'infernaux engins mortels. Une autre vitrine contient des vêtements portés par des victimes assassinées, couverts de sang bruni, comme s'il s'agissait de taches de vernis. Chaque objet de cet étrange musée raconte une histoire de crime et de violence à vous hérisser les poils. Chaque vitrine rappelle une douzaine d'histoires ayant défrayé la chronique.

Juste après cette salle se trouve une bibliothèque. Les livres sur les enquêtes criminelles remontent aux années 1689. Le mensuel Popular Science et plus d'une douzaine d'autres publications sont archivés, ainsi que des volumes traitant de nombreux sujets. Il faut dire que presque tous les aspects pratiques de la science sont utilisés par les enquêteurs modernes : chimie, physique, bactériologie, métallurgie, balistique, toxicologie, la liste est longue. Souvent des sujets qui semblent fort éloignés du métier d'enquêteur viennent aider des policiers médusés.

Prenons l'entomologie, qui est l'étude des insectes et de leurs habitudes. Elle semble n'offrir que peu d'avantages aux enquêteurs. Pourtant, dans une douzaine d'affaires, elle a joué un rôle primordial. Dans un cas, elle a même permis d'identifier le

En haut à gauche, utilisation d'un détecteur de mensonges. Lors de l'interrogatoire d'un suspect, la machine enregistre tout changement de rythme cardiaque. Ci-dessous, trois étranges formes d'armes à feu. En bas, les vieilles méthodes d'interrogatoire sont remplacées par des méthodes scientifiques récentes.



balles tirées identifier l'arme dont elles sortent, de minuscules marques distinctives sur une feuille dactylographiée permettre de savoir sur quelle machine elles ont été écrites, de légers changements chimiques dans des encres anciennes dénoncer des faux. Tout cela, et bien d'autres merveilles scientifiques et techniques, sonnent le glas du crime parfait.

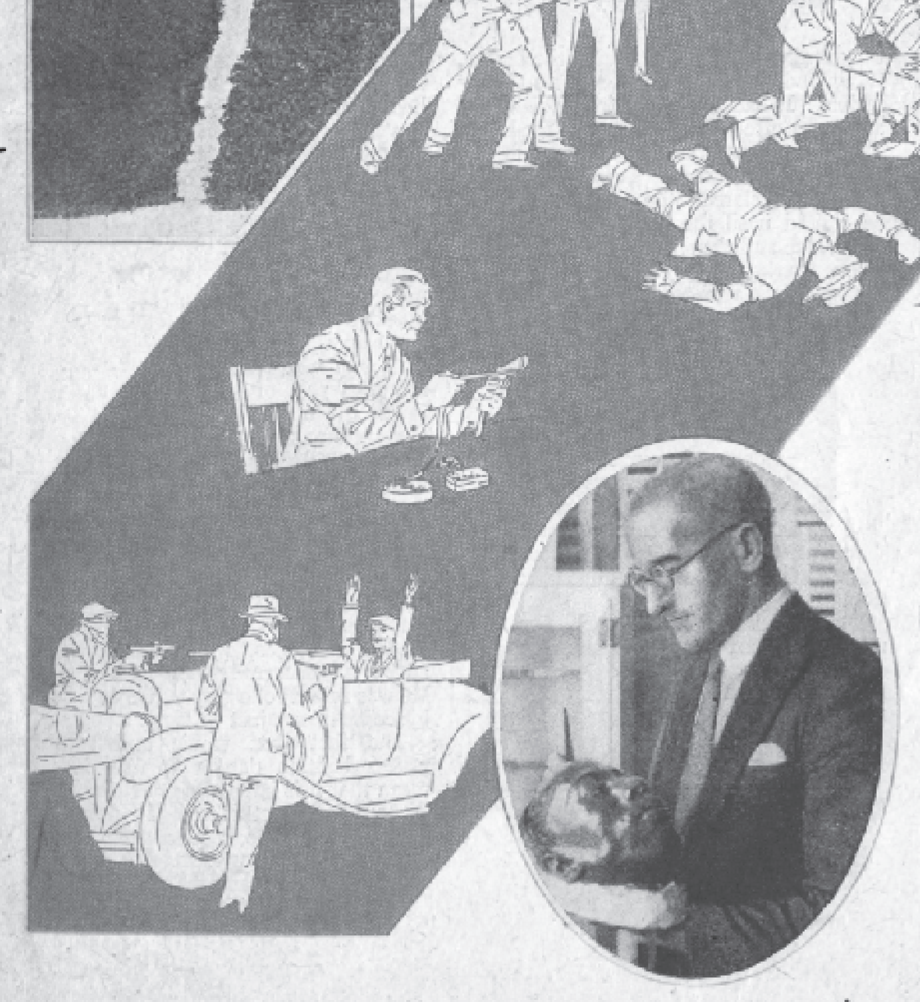
Le laboratoire scientifique de recherche criminelle a été fondé voilà un peu plus d'un an. Il résulte du fameux massacre de la Saint-Valentin à Chicago. Ce jour-là, sept hommes ont été placés contre le mur d'un garage et assassinés à la mitraillette.

Le colonel Calvin Goddard, expert reconnu en armes à feu et en balistique, a été appelé de New York pour examiner les balles et les douilles. Sa capacité à relier les balles aux armes de certains gangsters a intéressé un groupe d'hommes qui a ressenti le besoin d'établir une unité scientifique et un laboratoire en plus de proposer de financer une telle entreprise. À titre de directeur, le colonel Goddard a rassemblé autour de lui un groupe d'experts et le laboratoire a ouvert en avril dernier, au quatrième étage d'un bâtiment près de Lake Shore Drive.

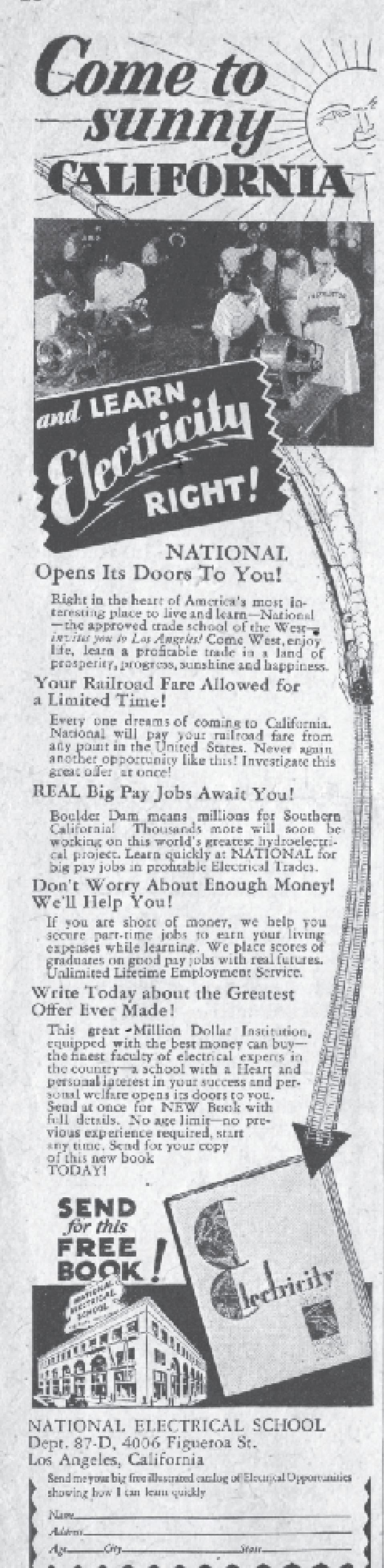
C'est le plus récent maillon d'une chaîne mondiale de centres scientifiques de lutte contre le crime. Dernièrement, pour aider les forces de police de tous les pays, un centre mondial d'informations concernant les criminels internationaux a été ouvert à Vienne, en Autriche. D'autres innovations sont mises à l'épreuve en Allemagne. À Berlin et Dresde, des spécimens d'écriture de criminels reconnus sont archivés avec leurs empreintes digitales. Au cours de l'année écoulée, ce bureau a réussi à obtenir une condamnation par semaine. D'autres laboratoires scientifiques existent à Paris et à Lyon, en France, à Madrid, en Espagne, et à Lausanne, en Suisse. Celui de Chicago est le premier de ce genre établi en Amérique.

coupable, qui se croyait sauf, des semaines après que le crime eut été commis.
C'était le fameux meurtre de la microbrasserie qui, il y a plusieurs années, a retenu l'attention dans le monde entier quand un minuscule coléoptère aveugle a mené les enquêteurs jusqu'au meurtrier.
La victime a été découverte dans les hautes herbes d'un terrain vague. Il était évident que le corps était là depuis un certain temps et le tueur ne semblait avoir laissé aucun indice. Après avoir soigneusement placé les vêtements de la victime dans un sac en papier, un enquêteur du laboratoire scientifique a battu le sac avec une badine en saule jusqu'à ce que la poussière contenue dans les vêtements soit transférée dans le fond du sac.
En examinant soigneusement la poussière au microscope, il a trouvé deux éléments intéressants. Le premier était un minuscule coléoptère aveugle qui ne se trouve que dans les caves sombres. Le second était des spores de la levure servant à fabriquer la bière. Cela lui a permis de conclure que le corps avait été gardé un certain temps dans une cave sombre où de la bière était brassée.
Après avoir établi une liste de toutes les personnes ayant un mobile pour le meurtre, l'enquêteur est allé fouiller leurs caves. En prélevant un échantillon sur le mur de l'une des caves, il a trouvé un grand nombre de coléoptères aveugles. Non loin de l'équipement de brasserie, il a aussi découvert une tache sombre. Une analyse en laboratoire a démontré qu'il s'agissait de sang. Face aux preuves, le suspect a avoué le meurtre et le mystère a été résolu. En examinant la tache pour savoir s'il s'agissait de sang humain, une toute nouvelle méthode a été découverte. Les scientifiques de l'Institut Carnegie de Washington ont découvert que les cristaux d'hémoglobine, qui forment les globules rouges, ont une forme particulière chez les humains, ce qui permet de les identifier.
Une autre méthode d'analyse ayant cours au laboratoire de chimie a été raffinée par le docteur L. Hektoen, de l'Institut McCormick de Chicago. Cette méthode lui permet de détecter les solutions de sang humain dans des solutions qui ne contiennent qu'une part d'hémoglobine pour cinquante mille parts d'eau. Lors d'une affaire, il a pu récupérer de minuscules gouttelettes de sang sur un sol qui avait pourtant été soigneusement lavé après un meurtre et ainsi déterminer la présence de sang humain !
Les laboratoires de chimie viennent en aide aux enquêteurs de dizaines d'autres manières dans leur lutte contre le crime moderne. Lors d'un vol à New York, voilà environ un an, les cambrioleurs sont entrés en limant une serrure. Un suspect a été appréhendé par la police. Son alibi semblait solide jusqu'à ce que les experts analysent la poussière trouvée dans le revers de son pantalon, qui contenait de petites particules aussi brillantes que l'or. Une analyse chimique a révélé que ces particules de métal étaient composées du même alliage que la serrure limée. La poussière et les éclats microscopiques sont toujours analysés par des experts en la matière. Lors d'une enquête, la poussière retrouvée sur une paire de chaussures a été analysée durant quinze heures en laboratoire. Les preuves ainsi trouvées ont mené à une condamnation.
Sur la côte Ouest, il y a quelques années, la fameuse attaque du train par les frères d'Autremont a été élucidée grâce à la poussière trouvée dans la salopette jetée par le bandit en fuite. La poussière provenait d'un sol d'une coloration particulière et a permis aux enquêteurs de savoir que le voleur provenait d'un quartier précis d'une certaine ville.
En France, Edmond Locard, le célèbre enquêteur de la brigade scientifique de Lyon, a recensé des centaines de poussières communes et a trouvé des tests





En haut à droite, Calvin Goddard, directeur du laboratoire scientifique de recherche criminelle, tire pour ensuite examiner une balle. Ci-dessous, le ruban adhésif qui a permis de résoudre un meurtre. En bas, Ferdinand Watzek, de Vienne, avec un masque réalisé par moulage.



LES VRAIS ENQUÊTEURS EN REMONTRENT À SHERLOCK HOLMES

rapides permettant de les identifier. À l'instar de ce catalogue de poussières, il existe un atlas des fibres publié en 1929 par un médecin anglais et destiné aux enquêteurs. Cet atlas indique les caractéristiques des plantes et des poils d'animaux qui jouent souvent un rôle dans les enquêtes. Ce qu'un examen au microscope de tels éléments peut révéler à un expert a été brillamment illustré lors de la résolution d'une affaire à Berkeley, en Californie.

Quatre bâtons de dynamite, reliés par un fil de coton, avaient été trouvés près d'une maison, en banlieue. La bombe, qui n'avait pas explosé, a été apportée au commissariat de Berkeley et analysée par le docteur Albert Schneider, directeur du laboratoire.

Il a retiré le lien de coton, l'a placé dans une solution d'eau claire et l'a remué violemment. Ensuite, il a laissé s'écouler le liquide et a examiné les résidus au microscope. Suite à son examen, il a découvert que le fil venait d'une ferme où coulait un ruisseau rapide et où se trouvaient des pins, plusieurs sortes de broussailles, des lapins noirs et blancs, un cheval bai, une vache couleur crème et des poules Rhode-Island ! Aussi incroyable que cela paraisse, cette découverte apparemment fantaisiste s'est avérée exacte dans les moindres détails.

Les nouveaux appareils et les techniques améliorées accroissent sans cesse les talents surprenants des enquêteurs modernes. Certains ajouts récents ont été faits pour accélérer le travail d'enquête : des microscopes portables qui peuvent être utilisés sur les lieux du crime, des lampes portables qui permettent de relever les plus petits indices même de nuit, des appareils photos qui prennent peu de place et dont les photos nettes se trouvent sur de petits rubans de pellicule, des pistolets qui lancent du gaz lacrymogène, des voitures de patrouille équipées de radios qui peuvent se rendre à grande vitesse sur la scène d'un crime dès qu'un message est lancé par la Centrale.

Les prédictions pour le futur voient l'arrivée d'appareils précis capables de détecter les mensonges grâce aux changements dans la respiration, la tension artérielle et le flux électrique corporel ou de films sonores pour remplacer les photographies actuelles.

À Vienne, en Autriche, une rare substance en plastique, appelée moulage, est utilisée depuis peu pour aider les enquêteurs. Elle permet d'enregistrer la forme de preuves éphémères, telles des empreintes digitales dans de la pâte, des marques de dents dans un fruit ou des empreintes de pas sur la scène d'un crime. Ce mélange colloïdal vient d'être adopté par le laboratoire scientifique de recherche criminelle de Chicago, où une division spéciale réservée aux moulages vient d'être établie, sous la direction d'un expert.

Au cours de l'année écoulée, des rayons de lumière invisible, comme les ultraviolets ou la lumière noire des infrarouges, ont aidé à résoudre un nombre étonnamment élevé de crimes. Les rayons ultraviolets permettent de repérer presque instantanément les faux billets, les gemmes contrefaites, les montants effacés des chèques et les différences entre des poussières qui, autrement, seraient identiques.

La plupart des substances, lorsqu'elles sont éclairées par ces rayons mystérieux, brillent d'une couleur fluorescente distinctive. C'est grâce à cela que plusieurs meurtres inexplicables ont été résolus de manière spectaculaire. La plus connue de ces victoires dues aux rayons ultraviolets est l'affaire de l'homme aux cheveux d'aspirine.

En banlieue de Paris, en France, le corps d'une femme brutalement assassinée a été trouvé par la police. Le seul indice quant à l'identité du tueur était un petit bout de cheveu trouvé sous son ongle lorsqu'elle avait tenté de se défendre. Lorsque le cheveu a été placé sous une lumière ultraviolette, une chose étrange a eu lieu : le halo était d'un violet éclatant, de la couleur précise émise par l'aspirine.

En analysant le passé de la femme, la police avait identifié trois suspects qui auraient pu avoir un mobile pour le meurtre. Un cheveu de chaque suspect a été amené au laboratoire et exposé à la lumière ultraviolette. Deux cheveux n'ont rien donné, mais le troisième, pris sur la tête d'un homme qui ingurgitait de l'aspirine régulièrement et en quantités telles qu'elle passait par les pores de son cuir chevelu, a émis un halo violet, ce qui a permis de l'identifier comme étant le tueur.

Une certaine connaissance des métaux et des milliers d'alliages communément utilisés est aussi un atout de taille dans les mains des Sherlock Holmes actuels.

Une étrange affaire a eu lieu récemment au Wisconsin. Un fermier, propriétaire d'un large champ de maïs en bordure de la voie ferrée, réclamait plusieurs milliers de dollars à la compagnie de chemin de fer au motif que plusieurs têtes de bétail avaient été tuées par la négligence de son personnel. Il prétendait que les ouvriers qui avaient posé les nouveaux rails avaient jeté dans son champ les fils qu'ils remplaçaient. Ces fils, disait-il, s'étaient pris dans les épis et avaient été hachés par les moissonneuses batteuses. Après avoir mangé de petits morceaux de métal, son troupeau était mort.

Un enquêteur de la brigade scientifique a été embauché par la compagnie ferroviaire. Il a analysé le contenu de l'estomac de certains animaux morts et a trouvé plusieurs morceaux de fil, comme le fermier le prétendait. Il en a amené plusieurs en laboratoire et les a mesurés. Ils étaient exactement du même diamètre que celui utilisé par la compagnie. Mais, lorsqu'il a fait une analyse métallurgique des fils ayant causé la mort du bétail et de ceux utilisés dans les rails, il a découvert que, malgré leur apparence identique, leur composition était totalement différente. Le fermier avait acheté du fil du même diamètre, l'avait coupé et en avait nourri ses animaux, pour tenter de faire condamner la compagnie.

Dans ce cas, et dans bien d'autres qui seront relatés dans les articles subséquents de la série, un enquêteur ayant une formation scientifique s'est avéré essentiel.

Ces hommes commencent leur travail là où les enquêteurs traditionnels baissent les bras. Œuvrant lentement, méticuleusement, utilisant tous les domaines scientifiques disponibles, ces policiers des temps modernes arrivent à résoudre des meurtres stupéfiants. Leur travail est analytique et méthodique, mais leurs résultats sont surprenants et magiques.

Extrait de *Popular Science Monthly*, août 1931

Examiner une scène de crime

Lorsqu'ils enquêtent sur un cadavre, les investigateurs doivent chercher des blessures de défense, prendre des notes sur les traces de sang éventuelles, prélever les fibres et cheveux, placer des sacs en papier sur les mains et les pieds de la victime afin de préserver les preuves présentes sous les ongles…

Mais selon l'endroit où le corps est découvert, l'enquête ne se mène pas de la même manière.



Un corps déposé

Un corps est considéré comme "déposé" lorsqu'il est découvert dans un endroit mais que l'examen détermine que le meurtre a eu lieu ailleurs. L'assassin ou un complice a choisi cet endroit pour se débarrasser du corps ou le cacher.

Dans ce cas, l'évaluation du site est considérée comme moins significative que la scène de crime originelle. L'équipe forensique doit établir la façon dont le corps a été transporté sur le site, et s'il reste des preuves matérielles de la personne qui l'a transporté ou du moyen de transport utilisé.

La police devrait également tenir compte de l'emplacement choisi.
Ainsi, un corps abandonné dans un lieu public, où il peut facilement être découvert, offre plusieurs hypothèses :

- L'assassin a paniqué et n'a pas pris la peine de cacher le corps (c'est un "débutant", le meurtre ne s'est pas passé tel que le tueur se l'imaginait, un événement inattendu à eu lieu pendant ou juste après le meurtre, etc.).
- Le meurtrier a délibérément voulu que le corps soit découvert (gangs ou mafieux désirant "faire un exemple").
- Le meurtre est l'œuvre d'un tueur en série désirant se "vanter" de ses crimes.

Si le corps a été laissé dans un endroit isolé et que des efforts ont été faits pour le dissimuler, il peut y avoir plus de preuves matérielles, voire même des témoins. Les zones désertes sont susceptibles de contenir plus de preuves intéressantes, car le tueur a peut-être été la première personne à utiliser cet emplacement : des empreintes de chaussures, des fibres s'étant prises dans les broussailles. Et si une voiture peut passer complètement inaperçue en ville, une voiture seule dans une zone rurale attirera l'attention.

Si le corps a séjourné sur le "site de dépôt" durant un certain temps, il peut être en très mauvais état, ce qui réduit la possibilité de trouver des indices et d'identifier la victime.

L'équipe forensique peut alors faire appel à un anthropologue forensique avant de déplacer le corps, afin que certaines informations (notamment sur la position du corps) ne soient pas perdues.

Examen de la zone

Les experts doivent tenter de déterminer comment le corps a été amené sur le site. Un cadavre est souvent lourd, difficile à manipuler, et il requiert une personne d'une certaine force pour le porter.

- La personne qui a déposé le corps a-t-elle utilisé une voiture ou un autre véhicule ? Ce dernier a-t-il laissé des traces de pneus ?
- La personne a-t-elle marché jusqu'au site de dépôt depuis le véhicule ou a-t-elle simplement poussé le corps en dehors de la voiture ?

- Le corps a-t-il été porté ? La profondeur des traces de chaussures indique-t-elle que le porteur était plus chargé à l'aller qu'au retour ?
- Le corps a-t-il été traîné ? Y a-t-il des traces de traction ou de végétation abîmée, telle de l'herbe écrasée ou des brindilles brisées ?
- La victime est-elle habillée ?
- Le corps était-il emballé dans quoi que ce soit pour le cacher ?
- Une arme du crime est-elle présente ? Elle peut avoir été déposée avec le corps.

Les experts doivent également tenter d'évaluer le laps de temps écoulé depuis du dépôt du corps grâce :
- au feuillage sur le corps (jeune, desséché, datant de l'été dernier, etc.),
- à la croissance des plantes autour du corps,
- aux odeurs présentes ou absentes du corps,
- aux activités des insectes et des animaux,
- à l'état des vêtements et des accessoires sur et à côté du corps.



Un corps enterré

La découverte d'un corps enterré n'a généralement lieu qu'après une recherche pour le localiser, une découverte par chance (travaux de construction…), par le biais d'un informateur ou par la confession du tueur/complice.

De ce fait, le corps découvert est resté sous terre durant des semaines, des mois ou des années. La décomposition peut être très avancée, mais le corps aura été maintenu en place par la terre, et les objets enterrés avec le corps seront toujours là.

En enterrant le corps, le tueur montre sa volonté de cacher ses actes. Le tueur ne veut pas que le cadavre soit découvert et s'attend à rester impuni.

Afin de découvrir un corps enterré, il faut rechercher plusieurs indices spécifiques pouvant mener au site d'enfouissement :
- Un endroit dénué de végétation, à la végétation mourante ou, au contraire, plus "jeune" qu'aux alentours.



En creusant la "tombe", le tueur aura déraciné la végétation existante, laissant une zone de terrain défriché. La nouvelle terre sera couverte de nouvelles pousses, ou le tueur pourra avoir endommagé les racines des plantes, les faisant mourir.
- Des amoncellements de branches et/ ou broussailles mortes. Le tueur a pu vouloir cacher le corps sous des végétaux et des feuilles.
- Des monticules de terre ou des creux dans la surface du sol.
- La présence de mouches se posant sur le sol peut indiquer la présence de matière organique en décomposition à faible profondeur.

Selon l'époque, des techniques plus modernes peuvent également être utilisées, comme le détecteur de métaux, la photographie aérienne infrarouge, les radars géologiques, les sondes sismiques et les sonars. Un corps en décomposition produit des gaz qui vont remonter à la surface. Depuis la fin du 20ème siècle, les enquêteurs utilisent des chiens spécialement entraînés à reconnaître l'odeur de ces gaz.

Une fois que la tombe est découverte, les experts peuvent commencer à déterrer le cadavre, ce qui peut prendre plus ou moins de temps selon la profondeur d'enfouissement.

Il faut creuser avec soin et précaution, afin de ne pas endommager le corps avec le bord coupant d'une pelle trop aiguisée.

L'état du corps dépendra très souvent de la profondeur à laquelle il a été enterré : plus profonde sera la tombe, mieux le corps aura été préservé. Le sol est plus froid en profondeur, les animaux ne peuvent pas l'atteindre et il y a beaucoup moins d'insectes. De plus, si le corps a été enveloppé dans un matériau "inerte" (synthétique, qui ne pourrit pas), tel que du plastique, le corps sera encore mieux préservé.

Si la tombe est "fraîche", il est parfois possible de déterminer, en examinant les parois de la tombe, quel outil le tueur a utilisé pour creuser.

Avant de creuser, les enquêteurs doivent chercher des preuves matérielles sur le sol. Tout objet retrouvé sur le sol ou dans la tombe (pièce de monnaie, bijoux…) ou enveloppant le corps (papier journal, bâche plastique…) doit être traité avec précautions car il peut être possible d'y retrouver des empreintes.

Lorsque le corps est finalement découvert, les experts doivent prendre de grandes précautions en enlevant la terre qui entoure le corps. Ce dernier doit être soigneusement remonté puis placé sur un drap blanc pour être transporté.

Lorsque le corps a été emporté, la terre au fond de la tombe doit être dégagée pour rechercher des indices supplémentaires : des objets appartenant à la victime (et pouvant permettre de l'identifier) ou appartenant au tueur. Si la police soupçonne qu'un tir d'arme à feu puisse être la cause de la mort, un examen de la tombe avec un détecteur de métaux peut permettre de retrouver une balle.

Étude de cas

Les diatomées peuvent également lier un suspect à un corps proche de l'eau, sans que ce dernier ne se soit noyé.

En juillet 1991, deux jeunes garçons pêchaient au bord d'un étang lorsque trois agresseurs les menacèrent avec un couteau. Ils les attachèrent et les tabassèrent avec une batte de baseball, puis les abandonnèrent dans l'étang pour qu'ils s'y noient. Miraculeusement, l'un des deux garçons parvint à se libérer et sauva son ami, puis appela à l'aide. Les deux garçons identifièrent leurs agresseurs et la police arrêta rapidement trois suspects, qui nièrent la moindre implication dans les deux tentatives de meurtre. Mais l'examen de leurs chaussures couvertes de boue permit de découvrir des diatomées et des algues similaires à celles présentes dans l'étang et sur les vêtements des deux victimes.

Confrontés à ces preuves, les trois suspects avouèrent.

Un corps dans l'eau

Un corps jeté dans l'eau est source de confusion. Souvent, une partie du corps a été exposée à l'air et l'autre partie à l'eau. De même, l'activité des insectes et des animaux peut changer si le corps se déplace, s'il s'enfonce dans l'eau ou s'il est poussé par le courant. Il y a souvent un certain niveau de préméditation lorsqu'un cadavre est immergé dans une rivière ou dans la mer, car dans de nombreux cas, cela indique un meurtrier qui tente de dissimuler un meurtre. À moins que le corps ne soit lesté, déterminer le point d'entrée du cadavre dans l'eau sera très difficile à déterminer.

Les lacs et les étangs, cependant, peuvent avoir des points d'accès limités à l'eau et subir nettement moins de courants. Si le corps est découvert dans un fleuve ou dans la mer, les courants peuvent l'avoir emporté à des kilomètres du lieu où il a été abandonné par son assassin.



En calculant l'heure de la mort et la vitesse du courant, on peut estimer l'endroit d'origine où le corps est entré dans l'eau. Mais calculer la vitesse d'un fleuve ou de la mer est si complexe que même un ordinateur ne pourra être parfaitement précis. Seules des estimations sont possibles.

Lorsqu'un corps est découvert dans l'eau ou sur des rives, les experts doivent se demander :

- Y a-t-il du courant et quelle est sa force ?
- Dans quel sens coule-t-il ?
- Le cours d'eau est-il facilement accessible ? Y a-t-il un endroit proche d'où le corps aurait pu être jeté ? (pont, écluse, falaise…)
- Y a-t-il des rochers, des bateaux, des obstacles alentour ?
- Quelle est la faune aquatique ? (requins, brochets…)
- Quelle est la faune terrestre ? (crabes, rats…)

Évaluer le moment de la mort

Lorsqu'un corps mort est immergé dans l'eau, il coule vers le fond car il est plus lourd que l'eau. Il atteint souvent le fond des eaux, plus calmes, où il reste un moment avant de remonter lorsque son corps devient plus léger : la putréfaction crée des gaz et fait flotter le corps à la surface.

Dans l'eau de mer, forte en sel, le corps remonte rapidement : entre 3 et 7 jours. Dans l'eau douce, un corps peut rester immergé entre 20 jours à 1 mois.

Un corps exposé à l'eau se décompose environ deux fois moins rapidement qu'un corps à l'air libre. Mais si l'eau est chaude ou polluée, si le corps réside dans un marais ou une eau stagnante, la décomposition est par contre nettement plus rapide.

Un cadavre qui porte des vêtements se décompose moins rapidement qu'un corps en simple maillot de bain et offre moins d'accès aux éventuels prédateurs marins.

Calculer la date du décès peut devenir une véritable gageure lorsque, par exemple, un corps a séjourné en immersion durant quelques jours, ralentissant le processus de décomposition, puis s'est échoué sur les rives, moment à partir duquel la putréfaction s'accélère.

Un corps peut également être exposé aux agressions extérieures telles que les hélices de bateaux, les écluses, les rochers, les graviers au fond de l'eau, les animaux marins, etc.



Certains phénomènes peuvent toutefois aider un médecin légiste à évaluer la durée d'immersion d'un corps dans l'eau.

Le séjour dans l'eau modifie le processus de décomposition "classique" du corps. Contrairement à un corps qui se décompose à l'air libre, le phénomène de décomposition ne commence pas dans la région abdominale mais plutôt au niveau thoracique : les bactéries sont plus présentes dans les poumons d'un noyé que dans son estomac. Le visage d'un noyé est souvent bouffi et noirâtre.

Un cadavre qui reste longtemps dans une eau tempérée va voir sa peau macérer et va créer de l'adipocire : la graisse du cadavre se transforme en substance blanchâtre savonneuse qui entoure le corps et préserve les tissus mous (le faisant ressembler à une statue de cire) et le protégeant de la décomposition.

Sans adipocire, un cadavre immergé va se décomposer : la peau du front, des mains et des pieds (s'ils ne sont pas protégés) va prendre un aspect blanchâtre et ridé. Avec le temps, la peau va se décoller des chairs et se détacher complètement. Puis les tissus mous vont se décomposer. Enfin, le squelette va "tomber en morceaux", en commençant par les os des articulations (poignets, genoux, chevilles), puis la mâchoire, les jambes et les bras.

Évaluer la cause de la mort

Le médecin légiste devra également chercher à savoir si la victime a été noyée ou si elle était déjà morte lorsqu'elle a été immergée.

Chez un noyé "frais", des signes externes de noyade sont souvent visibles :
- La cyanose : les ongles et le visage sont mauves ou bleutés (cyanosés), conséquence de l'asphyxie. C'est un phénomène que l'on retrouve aussi chez les pendus.
- La spume : une mousse blanchâtre est présente autour des lèvres et des narines du noyé. Elle apparaît 2 à 3 heures après le retrait du corps de l'eau puis disparaît avec le début de la putréfaction. À l'air libre, la spume devient un liquide brunâtre.
- Langue protubérante : un noyé convulse et se mord souvent la langue, de manière instinctive.
- Yeux exorbités.

Cependant, ces signes ne suffisent pas, à eux seuls, à prouver la mort par noyade. Ils témoignent avant tout d'une immersion prolongée et peuvent être rencontrés dans d'autres types d'asphyxie (strangulation, fausse route…). De plus, ces signes disparaissent souvent chez un noyé ayant séjourné plus longtemps dans l'eau.

Des indices plus probants ne sont décelables qu'après une autopsie :
- La noyade est reconnaissable par la présence d'eau dans les poumons, mais aussi d'un œdème pulmonaire. Les poumons sont gonflés, lourds, violacés ou noirs, et tachés de petits points rouges (des pétéchies).
- Le rein, le foie, la rate et le cœur sont congestionnés, foncés et gorgés de sang.
- Il est possible que l'on retrouve de l'eau dans l'estomac de la victime.
- On peut également rechercher la présence dans la trachée et les bronches de vase, de sable ou d'algues.

Un corps en état avancé de putréfaction ne laissera aucun signe visible au médecin légiste, les organes eux-mêmes ayant disparu. Il restera cependant un dernier recours : le microscope. Le médecin légiste devra procéder à des prélèvements afin de trouver des diatomées.

Ces algues microscopiques sont présentes dans tous les milieux aquatiques car elles composent en grande partie le plancton. Une fois aspirées ou ingérées, elles se répandent dans les différents organes en passant par le système sanguin et se fixent même dans la moelle osseuse, ce qui les protège de la putréfaction.

Les diatomées sont moins présentes dans l'eau de mer que dans l'eau douce. Un corps retrouvé dans l'océan et qui présentera une forte concentration en diatomée pourra avoir passé un certain temps dans de l'eau douce avant d'être arrivé en mer.

L'eau potable des villes, par contre, ne contient quasiment aucune diatomée. L'absence de ces algues chez un noyé peut signifier qu'il a été assassiné dans l'eau de sa baignoire…

Le diagnostic de noyade par le biais des diatomées nécessite de comparer la quantité et le type d'algues trouvés dans les échantillons avec ceux prélevés dans l'eau d'immersion.

Les diatomées permettent également de déterminer le moment du décès. Si plus de 20 espèces différentes de diatomées sont présentes dans le corps, la mort a eu lieu entre 7 et 12 jours auparavant. Si plus de 50 types de diatomées ont colonisé l'organisme, la mort a eu lieu plusieurs semaines auparavant.

Un corps carbonisé

Lors d'une enquête sur un incendie, deux étapes sont nécessaires. La première implique souvent la collaboration des spécialistes en incendie pour déterminer la cause et l'origine de l'incendie et si un acte criminel est envisageable.

La deuxième phase consiste à trouver la motivation de l'incendie : le feu a-t-il été utilisé pour couvrir un crime ou est-il en lui-même la raison de l'incendie criminel ?

Tous les décès liés aux incendies sont traités comme des homicides, sauf preuve du contraire. Les criminels utilisent souvent l'extrême chaleur d'un feu pour détruire des preuves qu'ils pourraient avoir laissées.

Éléments à considérer

État externe :
- L'étendue, la gravité et la position des brûlures.
- Une coloration rose sur la peau indique l'inhalation de monoxyde de carbone.
- L'odeur d'un accélérant peut-elle être sentie sur le corps ?

État interne :
- La présence de suie dans la gorge et à l'intérieur des voies aériennes indique que la victime était vivante au début de l'incendie et a inhalé les fumées.
- Des signes d'inhalation de gaz chauds sur les poumons (lésions, œdèmes, brûlures thermiques…) impliquent que l'incendie s'est déroulé en lieu clos avec une abondante émission de fumée.
- Lésions aux reins, au foie, à l'intestin.
- La chaleur peut fracturer les os.

Toxicologie :
- Une drogue présente dans l'organisme expliquerait-elle pourquoi la victime n'a pas fui l'incendie ?

Les vêtements de la victime :
- Pour l'identification.
- Afin de rechercher un accélérant.

Caractéristiques utilisées pour l'identification :
(L'état d'un corps carbonisé ne permet pas d'utiliser les traits de la victime tels que la couleur de la peau, des yeux, des cheveux, etc.)
- Cicatrices
- Tatouages
- Vêtements et effets personnels
- Dents (odontologie forensique)
- Appendicectomie ou une intervention chirurgicale
- Fractures anciennes
- Groupe sanguin
- ADN



Étude de cas

Pour une montre et une voiture

En novembre 1989, un corps carbonisé fut découvert encore fumant dans un quartier abandonné de Westchester, au nord de l'aéroport de Los Angeles.

Le corps était brûlé à tel point que, à première vue, les enquêteurs ne purent même pas déterminer le sexe du cadavre. Mais ils remarquèrent rapidement que les poignets et les chevilles étaient attachés avec du ruban adhésif, qui n'avait pas complètement fondu. Après plusieurs heures de recherche au beau milieu de la nuit, les enquêteurs découvrirent une balle de calibre 38 à une dizaine de mètres du corps. Durant l'autopsie, le légiste détermina que la victime avait reçu deux balles dans le dos et la poitrine. Mais ces deux balles ne l'avaient pas tuée. La victime avait été sauvagement battue et avait été brûlée vive : de la suie fut retrouvée dans ses narines, sa trachée et ses poumons.

L'examen du squelette par un anthropologue forensique révéla qu'il s'agissait d'un homme asiatique d'âge moyen, de 1 m 75 et environ 70 kilos. Les enquêteurs recherchèrent dans les dossiers des personnes disparues et trouvèrent celui d'un homme asiatique de 53 ans, Lon Kim. Originaire du Vietnam, M. Kim était ingénieur et investisseur immobilier. Son épouse avait signalé sa disparition après qu'il ne fut pas rentré d'un tour à South Central pour y recueillir le loyer de deux de ses locataires. Les enquêteurs obtinrent ses dossiers dentaires et identifièrent leur victime. C'était bien Lon Kim. Les deux locataires, Kerry et Kacey Ephriam, devaient plus de 2000 $ de loyer à M. Kim. Ils furent reliés au meurtre de leur propriétaire par l'arme à feu, un rouleau d'adhésif et des traces de pneus. Ils l'avaient assassiné pour lui voler sa montre et sa voiture, et ne pas payer leur dette.



Enquêter sur un incendie

Le spécialiste en incendie doit déterminer si un incendie peut être attribué à des causes naturelles, à un accident ou à un acte volontaire. Dans le cas des incendies criminels, le motif est le plus souvent la fraude à l'assurance. Ils sont déclenchés dans des bâtiments ou des véhicules (voiture, remorque, bateau). Les autres mobiles possibles sont la vengeance, le vandalisme, la dissimulation d'un crime ou la pyromanie.

Le spécialiste, lors de l'enquête, se concentre sur la détection d'accélérants tels que l'essence, l'alcool à brûler, le kérosène, la térébenthine, une bouteille de gaz, des explosifs ou des dispositifs incendiaires, qui sont utilisés pour lancer et entretenir un incendie. Si le feu a été lancé pour masquer les preuves d'un autre crime comme un vol ou un homicide, l'enquête se complique.

Les scènes d'incendie qui sont aussi des scènes de crime sont, par définition, non seulement perturbées par le feu, mais aussi par l'action des pompiers et du personnel de secours. Les corps sont très souvent déplacés, voire enlevés des lieux. Les dommages provoqués par la fumée et l'eau sont inévitables.

L'un des éléments clés permettant de différencier l'incendie criminel de l'incendie accidentel est le point d'origine. Les feux brûlent plus longuement et plus fortement près du point d'origine, en témoigne l'ampleur des dégâts observés.

De multiples points d'origine désignent souvent un incendie criminel. Les autres indicateurs d'un incendie criminel sont les signes d'effraction et la détérioration des systèmes de détection / d'extinction des incendies. Un incendie naturel peut quant à lui être difficile à discerner car les causes possibles sont variées. Problèmes électriques, cuisine, tabagisme, bougies, éclairs et accumulation de créosote dans les cheminées peuvent tous causer des incendies.

La meilleure chose à faire est d'interroger les témoins de l'incendie et notamment les pompiers. Ceux-ci ont peut-être remarqué un indice qui aura disparu une fois le feu éteint. Ils peuvent également avoir remarqué un véhicule s'éloignant, le fait que le bâtiment ait explosé ou se soit effondré de manière suspicieuse, ou une odeur particulière flottant dans l'air.

- Quelle était la couleur de la fumée ? L'essence produit une flamme jaune ou blanche avec une fumée noire, alors que le bois produit une flamme jaune ou rouge avec une fumée grise. Une maison en bois qui produit une fumée noire et épaisse peut indiquer la présence d'essence.
- Une bouche d'incendie, un système d'alarme, un système anti-incendie, de la plomberie, etc., est-il / sont-ils endommagé(s) ?
- Dans quel état étaient les portes et les fenêtres ? Des signes d'effraction peuvent indiquer un incendie volontaire (pour cacher un cambriolage, par exemple). Les portes et fenêtres peuvent également avoir été bloquées pour empêcher les secours de pénétrer dans l'habitation.
- Le feu brûlait-il de manière étrange ? La propagation rapide d'un incendie, des flashes et des explosions peuvent indiquer l'utilisation d'accélérants ou d'engins incendiaires.

Mort due à une explosion

Les explosions peuvent être le résultat d'un accident, d'un acte criminel, d'une tentative d'incendie ou d'un piège. La première chose à faire est d'identifier la cause de l'explosion : est-elle due à une fuite de gaz ou à une bombe ?

Face à une explosion

- Sécuriser la scène de l'explosion. Il se peut que des engins explosifs supplémentaires soient présents sur les lieux, soit parce qu'ils n'ont pas explosé, soit parce qu'ils ont été spécifiquement conçus pour tuer les personnes qui arrivent sur le site après la détonation. Comme dans les enquêtes sur les incendies, il faut tenir compte de l'instabilité structurelle des bâtiments (la structure a pu être fragilisée par l'explosion), des matériaux dangereux tels que le verre et le métal, et des substances inflammables ou toxiques.
- Identifier la zone de l'explosion en situant le plus éloigné des débris projetés, et étendre cette zone de 50 %.
- Trouver et identifier les personnes décédées.

La forme du cratère qu'une bombe provoque est souvent très différente de celle d'une explosion accidentelle.

Les enquêteurs doivent chercher des dommages caractéristiques. Les textiles, pour la plupart, fondent lorsqu'ils sont soumis à la chaleur provoquée par une explosion, puis se solidifient à nouveau. Les surfaces un peu plus éloignées, telles que les toits des habitations et les véhicules à l'arrêt, sont couvertes de suie provenant des matériaux ayant brûlé durant l'explosion.

Enquêter en cas d'explosion criminelle

- Identifier les composants et remonter jusqu'à leur source.
- Retrouver tous les composants de l'engin explosif pour le soumettre à des analyses et tenter d'y retrouver des empreintes.
- Déterminer la taille de la bombe, comment elle a été transportée et placée.
- La bombe a-t-elle une signature ? (Certains poseurs de bombe utilisent toujours une montre pour la minuterie, certains utilisent toujours les mêmes produits explosifs, certains montent toujours leur bombe de la même manière, etc.) Si oui, peut-elle être liée à d'autres attentats à la bombe ?
- Quel est le mobile du poseur de bombe ? Peut-il s'en prendre à d'autres bâtiments ou d'autres personnes ?
- Trouver des informations sur le poseur de bombe. Peut-il se trouver parmi les victimes ?
- Interroger tous les témoins de l'incident sur l'explosion en elle-même et sur les suspects éventuels.

Les enquêteurs doivent chercher les fragments aussi loin que possible, car une grande partie de la bombe est projetée loin de l'épicentre en raison de la chaleur et de l'énergie cinétique produites. Des fragments peuvent être retrouvés sur les toits des maisons, sous d'autres débris, ou même s'être encastrés dans une victime.



Les restes d'une minuterie artisanale

Le lieu exact où la bombe était posée sera trouvé là où la concentration de fragments de l'engin explosif sera la plus élevée dans les murs et le plafond. En examinant la trajectoire des débris et de la fragmentation, le cœur de l'explosion peut être déterminé.

Tous les fragments doivent être collectés afin de s'assurer que la bombe pourra être reconstruite. Les composants recherchés sur la scène de crime sont le détonateur, des rubans, des fils, des minuteries, des interrupteurs et des batteries. Une fois que tous les composants présents ont été recueillis, les experts peuvent être en mesure d'établir quel genre de dispositif explosif a été utilisé, comment il a été construit et de quelle façon la bombe a été déclenchée.

Certaines organisations terroristes sont connues pour utiliser un type spécifique d'explosif. Le Semtex, par exemple, est "l'explosif préféré" des groupes terroristes du Moyen-Orient et de l'IRA. Une enquête peut être menée sur les récents achats de certaines substances. Cependant, les matériaux utilisés dans les bombes sont souvent volés ou passés en contrebande dans le pays, de sorte que les composants peuvent être plus difficiles à retracer.

Souvent, le poseur de bombe prévient de l'existence de la bombe, ou revendique la responsabilité de l'explosion après-coup, donnant aux enquêteurs une idée de qui et à quoi ils ont affaire. Les bombes sont avant tout une arme de terreur, leur utilisation est conçue pour distiller la peur dans la population. Les bombes sont d'ailleurs souvent utilisées comme un moyen de faire passer un message par celui ou ceux qui les posent.

La construction d'une bombe peut se révéler assez simple, certaines ne nécessitant qu'un retardateur ou une télécommande pour créer l'étincelle initiale qui déclenche l'explosion.

Selon les réactifs chimiques utilisés, la force d'une bombe peut varier considérablement, certaines n'ayant qu'une faible puissance, d'autres causant une destruction massive.

Les explosifs

Il existe deux types d'explosifs :

- **Les explosifs "déflagrants"** se caractérisent par leur capacité à brûler de la même manière que tout autre matériau combustible le ferait. Ils exercent une pression lorsque l'explosion se produit dans les directions de moindre résistance. Une petite charge d'explosif déflagrant posée sur un mur ne va pas détruire le mur mais tout ce qui sera à l'opposé du mur.

  Exemple : La poudre à canon, la nitrocellulose, les mélanges à base de fuel, d'engrais...

- **Les explosifs "brisants"** sont beaucoup plus dangereux, ayant un effet nettement plus destructeur et une vélocité comprise entre 100 et 8 500 mètres par seconde. Le souffle peut atteindre jusqu'à 9 000 mètres par seconde. Une petite charge d'explosif brisant posée sur un mur va endommager ou détruire le mur. Les explosifs brisants peuvent être "primaires" ou "secondaires".

  Les explosifs primaires sont très sensibles (la nitroglycérine). Les explosifs secondaires sont assez peu sensibles (le PETN, un des composants utilisés dans la fabrication du Semtex, le C4 et la TNT).

Une variété d'explosifs est couramment utilisée. Leur construction et leurs mécanismes sont spécifiques à leur utilisation :

- Bombe tuyau ("Pipe bomb") : De construction simple, elle est généralement constituée d'un court tuyau dont les deux extrémités sont scellées. Une extrémité est percée et le détonateur inséré, et des explosifs sont placés à l'intérieur. Certaines parties de cette bombe "survivent" généralement à l'explosion et peuvent conserver des preuves telles que les empreintes digitales et les détails du fabricant.

- Voiture piégée : Les bombes sont placées à l'intérieur des véhicules qui sont soit laissés devant le bâtiment cible sans personne à l'intérieur, soit jetés par le conducteur sur la cible. Elles sont souvent la cause de grandes destructions. Il est généralement possible d'identifier la marque et le modèle du véhicule utilisé et peut-être même son propriétaire.

- Lettre et colis piégés : Ils contiennent généralement une petite quantité d'explosifs de grande puissance. De telles bombes permettent souvent de retrouver des preuves car le dispositif provoque rarement des incendies.

- Mines : Ce sont des appareils dissimulés contenant des explosifs, couramment utilisés par les militaires. Les mines sont souvent cachées et explosent lors d'un contact. On retrouve souvent des indices à partir de l'appareil.

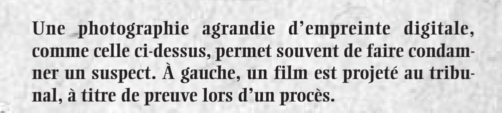




LES IMAGES CONTIENNENT






Une photographie agrandie d'empreinte digitale, comme celle ci-dessus, permet souvent de faire condamner un suspect. À gauche, un film est projeté au tribunal, à titre de preuve lors d'un procès.

Le crépuscule tombait sur une ville du Midwest lorsqu'un roadster noir s'est arrêté dans une ruelle déserte. Un homme portant un chapeau mou en est sorti, a regardé autour de lui puis s'est glissé dans un magasin proche. Dans une main, il portait une petite boîte enveloppée de journaux. Il est ressorti quelques instants plus tard et s'est dépêché de partir.

Trente minutes ont passé puis, tel un roulement de tonnerre amplifié mille fois, une explosion a secoué le quartier des affaires. Le mur arrière du magasin avait été réduit en poussière. La boîte contenait une bombe à retardement composée de puissants explosifs. Heureusement, la cible était sortie par l'avant du magasin et n'avait pas la moindre égratignure.

Durant toute la nuit, les enquêteurs ont fouillé les décombres en quête d'indices. Ils ont photographié les débris, pris des moulages des empreintes de pas trouvées dans l'arrière-salle et des traces de pneus laissées dans la ruelle. Plus important encore, ils ont trouvé les fragments de la boîte qui contenait la bombe. L'un des morceaux ressemblait aux boîtes contenant la craie dans les écoles primaires. C'était un indice de taille. Mais c'est un autre fragment qui a fourni la pièce étonnante ayant permis de résoudre l'affaire.

Sous une loupe, l'un des enquêteurs a remarqué ce qui ressemblait à une écriture presque effacée sur un morceau de bois. Il s'est rendu au laboratoire photographique du commissariat. Là, l'expert en charge de la photographie a ajouté un filtre à son objectif, a ajusté l'éclairage afin que le morceau de bois soit parfaitement éclairé, puis a pris une photo.

Les enquêteurs étaient regroupés autour de lui lorsqu'il a sorti le négatif encore trempé de révélateur. Sur la pellicule, faible mais lisible, se trouvait un passage d'un journal. L'explosion avait projeté le journal sur la boîte si violemment que l'écriture s'était transférée. Il s'agissait d'un article publié

Par
GROVER C. MUELLER

dans le journal d'une ville voisine, à peine douze heures avant l'explosion. Cet indice a mené directement à un homme avec lequel le marchand avait eu des différends : le concierge d'une école de cette ville. Confronté par les enquêteurs, l'homme a confessé son crime.

Cet exemple surprenant n'est que l'un parmi les nombreuses affaires où la photographie a joué un rôle primordial dans la résolution d'enquêtes importantes. Les brigades scientifiques actuelles dépendent de plus en plus de l'œil rond et brillant des appareils photos pour débusquer des indices cachés. Les enquêteurs comptent sur la photographie et utilisent tout, des films en couleur aux appareils photos miniatures, des agrandissements aux simples clichés, pour pister et faire condamner les coupables.

Voilà quelques jours encore, à New York, un appareil photo qui a « vu » une chose invisible à l'œil a permis de faire condamner un meurtrier. Une semaine auparavant, les voitures munies de radio s'étaient ruées vers une taverne pour répondre à un appel d'urgence. Les policiers ont trouvé un homme mort d'un coup de couteau, mais le coupable s'était échappé. Lorsqu'un suspect a été interrogé au commissariat, une semaine plus tard, la personne qui venait de le photographier a remarqué une chose étrange sur le cliché. Les rebords estompés d'une tache étaient encore visibles sur la chemise fraîchement lavée que l'homme portait. Interrogé à ce sujet, le suspect a été vague et a fait des déclarations contradictoires, avant de craquer. Au cours de son combat avec la victime, sa chemise a été tachée de sang. Il l'avait lavée, mais la décoloration, invisible à l'œil nu, avait été enregistrée par la pellicule panchromatique hypersensible de l'appareil photo.

Dans une autre affaire, le même genre de pellicule avait révélé une tache de sang invisible sur un tapis. En examinant la pièce où les enquêteurs pensaient qu'un meurtre avait été commis, ils ont pris plusieurs clichés sous différents angles, pour leur dossier. En étudiant les photos, ils ont vu les contours de la tache. Bien que le tapis ait été lavé soigneusement, la décoloration était visible à la photographie.

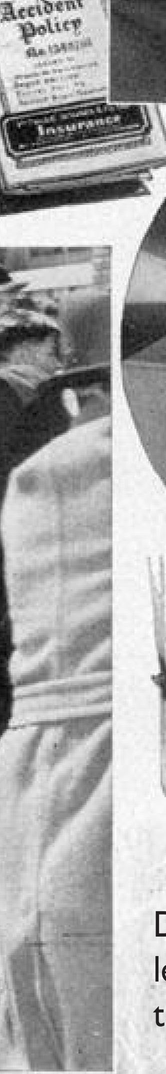
Les pellicules, aussi sensibles au rouge qu'aux autres couleurs, sont une bénédiction pour les enquêteurs. Les anciennes pellicules ne



Les appareils photos mettent à jour plusieurs tentatives de fraude à l'assurance. Dans un cas typique, un homme a reçu une compensation pour une blessure qui, selon lui, l'empêchait de plier le bras. L'assurance a dû payer, jusqu'à ce qu'un enquêteur prenne une photo de l'homme, qui travaillait dans son jardin.



Des photos de foules et d'émeutes, prises par les photographes de presse ou par les caméramans, sont souvent des outils utiles aux enquêteurs pour identifier et arrêter les meneurs et les participants.



Les photographies aériennes révèlent parfois des objets qui ne sont pas visibles par les observateurs au sol. Elles permettent aussi de repérer des objets sous l'eau.

Des simples photographies aux films en couleur, les images aident les enquêteurs modernes à trouver leurs hommes.

Les Images Contiennent des Indices

percevaient pas le rouge. Récemment, une nouvelle émulsion photographique, quatre fois plus rapide que l'ancienne, a été mise en marché. Grâce à ces pellicules et aux lentilles maintenant disponibles, un enquêteur peut prendre des photos parfaitement exposées, même sous la pluie, la nuit ou dans une pièce mal éclairée. Cela augmente ses chances d'attraper son coupable.

Les récents films en couleur aident aussi à faire condamner les coupables. Récemment, des jurés assistaient au procès d'une affaire où une enfant avait été atrocement battue. La condamnation a été rapide dès que les films couleur ont été admis en preuve. Ils révélaient la décoloration sur la peau, aux endroits où la petite fille avait été frappée à répétition.

Mais la photographie est aussi prompte à libérer les innocents qu'à condamner les coupables, comme le prouve cet exemple frappant qui nous vient de la côte Ouest.

Une femme était accusée du meurtre de son mari. Elle prétendait qu'il était arrivé ivre mort à la maison et l'avait menacée avec un pistolet. Durant leur combat sur la pelouse devant la maison, elle jurait que le coup était parti seul et que l'homme avait été tué. Cependant, le procureur affirmait qu'elle l'avait tué alors qu'il rentrait, tirant depuis l'intérieur de la maison, à travers une moustiquaire. Il s'agissait alors de confirmer ou d'infirmer cette prétention.

Le procès a atteint son apogée lorsque l'avocat de la défense a donné aux jurés une pile de photographies. Il s'agissait de photos de balles. Toutes, sauf une, portaient des marques qui s'entrecroisaient. À chaque fois, les balles avaient été tirées à travers une moustiquaire dans une planche de chêne. Bien que le bois soit plus dur qu'un corps, les balles portaient toutes la marque de la moustiquaire. Pourtant, la photographie de la balle fatale ne portait aucune marque. L'appareil photo, plus que des heures de palabres, avait prouvé que la balle qui avait tué la victime n'avait pas été tirée à travers une moustiquaire. Le procureur n'avait plus de dossier et la femme a été libérée.

La balistique judiciaire, ou l'art de relier une balle à l'arme qui l'a tirée, repose sur l'analyse de photos au microscope. Les appareils photos enregistrent de bien des manières les trouvailles des différentes sciences appliquées à la criminologie. Ils photographient les empreintes digitales, les cicatrices et les blessures, la position des empreintes de pas, les marques de morsure, les faux, les documents contrefaits et toute autre preuve qui permettra de résoudre un crime.

Dernièrement, les journalistes ont aidé à identifier des émeutiers et des appareils photos ont permis de repérer les personnes allant voter deux fois. L'une des dernières applications de la photographie est le recueil d'imposants albums, contenant des centaines de photos de pickpockets connus et d'autres criminels notoires qui suivent les foires et autres expositions. En se familiarisant avec les visages de ces malfrats, la police locale d'une ville où se tient une foire ou une exposition devrait pouvoir accroître ses chances d'arrêter les criminels avant qu'ils ne passent aux actes.

Coincer ceux qui voudraient frauder leurs assureurs est une autre possibilité offerte par les appareils photos, comme le montre cet exemple.

Au Maryland, un maçon a souscrit à une généreuse police en cas d'accident. Quelques semaines plus tard, il rapportait avoir fait une mauvaise chute et s'être blessé si gravement au bras droit qu'il ne pouvait plus travailler. Les médecins de la compagnie d'assurance n'ont rien constaté, hormis quelques contusions mineures. Cependant, l'ouvrier prétendait ne pas pouvoir plier le coude sans douleur et exigeait un dédommagement.

C'est alors qu'un enquêteur, embauché par la compagnie d'assurance, a pris son appareil photo pour se rendre dans la ville où vivait le maçon. Durant des jours, il a suivi l'ouvrier avec son appareil caché dans une petite mallette de transport. En public, le bras du maçon était toujours aussi rigide qu'une barre d'acier. Par contre, tôt un dimanche matin, l'homme blessé s'est rendu dans son jardin avec un lourd marteau et a commencé à enfoncer des tuteurs pour ses haricots, sans savoir qu'un appareil photo immortalisait son travail, alors qu'il pliait son coude droit sans effort en levant son marteau. Les photographies écrasèrent dans l'œuf sa tentative de fraude et permirent à la compagnie d'assurance d'épargner des centaines de dollars.

Les lentilles photographiques, qui permettent de prendre des photos à distance, ont été utilisées avec succès dans plusieurs affaires. Elles permettent de prendre des images en gros plan depuis une cachette éloignée.

Même les appareils aériens, qui photographient la terre depuis le ciel, aident la guerre scientifique contre le crime. Voilà quelques mois, un avion aux ailes argentées parcourait la baie de Long Island pendant qu'un appareil photo prenait cliché sur cliché. L'avion prenait des photos de la baie, en quête d'indices dans une affaire d'enlèvement. Les négatifs percevaient de nombreux objets se trouvant à plusieurs dizaines de centimètres sous l'eau. Bien que les photos aériennes n'aient pas permis de trouver le corps de la victime, cette procédure inhabituelle a ouvert de nouvelles possibilités pour de telles recherches. Les photographies prises en altitude révèlent souvent des indices utiles invisibles depuis le sol.

Parfois, la chance autant que la réflexion











Les Images Contiennent des Indices

joue un rôle dans la résolution d'un crime grâce aux photographies. Dernièrement, alors qu'un policier faisait sa ronde dans le parc d'une grande ville de la côte Est, il a découvert le corps d'une fille sur un banc, le bras pendant mollement, un revolver posé au sol sous sa main inerte. Cela avait toutes les apparences d'un cas classique de suicide.

L'affaire fut traitée comme un suicide jusqu'à ce que le photographe développe les photos prises sur place. Dans les rayons inclinés du soleil levant, la rosée matinale était clairement visible sur le banc. À côté de la fille, des traces laissées dans la rosée démontraient sans l'ombre d'un doute que quelqu'un avait été assis là quelques instants avant l'arrivée du policier. Les enquêteurs ont délaissé la thèse du suicide et ont enquêté sur l'entourage de la fille. Le meurtrier a ainsi pu être identifié, capturé et jugé.

À Rio de Janeiro, un Anglais a été accusé du meurtre d'un Brésilien qu'il connaissait et avec lequel il s'était violemment disputé quelques jours plus tôt. Le jour du décès de la victime, leur différend semblait être résolu et tous deux étaient partis faire de la voile. Au retour du bateau, le Brésilien était mort. L'Anglais affirmait qu'il s'était tué en tombant du mât.

Cependant, la police a remarqué qu'une lourde rame, un équipement standard, était manquante. Les experts médicaux ont témoigné que le décès était dû à un coup à la tête, qui pouvait avoir été porté par la rame. Les détails de la querelle ont été évoqués au tribunal et les carottes semblaient cuites pour l'Anglais, jusqu'à ce que son avocat dépose l'une des pièces les plus remarquables à ce jour. Il s'agissait d'un agrandissement d'une photo prise par un touriste.

Le jour du décès du Brésilien, un bateau de croisière s'était rendu au port de Rio. L'un des passagers, impressionné par la vue, a pris une photo. Lorsque le film a été développé et agrandi, il contenait une preuve infaillible que l'histoire de l'Anglais était vraie, ce qui lui a permis d'être acquitté. La photo révélait une tache sombre sur la voile du bateau qui, par chance, se trouvait à portée de l'appareil photo. L'agrandissement a démontré que la tache sombre était le corps d'un homme qui tombait du mât, en passant devant la voile blanche du bateau !

Ainsi, que ce soit accidentel ou volontaire, les appareils photos jouent un rôle vital dans l'administration de la justice. C'est une nouvelle arme puissante aux mains de la police, qui sert toujours plus chaque mois, une arme que les criminels ne savent pas comment combattre. Chaque criminel contraint de cacher son visage à l'œil perçant des appareils photos en reconnaît la valeur.





Extrait de *Popular Science Monthly*, mai 1938

Mini exemple d'enquête



La police a découvert le corps d'une femme sur le sol de son salon. L'examen des preuves physiques révèle les informations suivantes :

Recherche forensique	Conclusion
Vérifier si l'on trouve des empreintes sur les poignées des portes et des fenêtres de la pièce.	Empreintes découvertes. Le tueur est entré par la porte et sorti par une fenêtre.
Examiner les traces de pas ensanglantées sur l'appui de fenêtre.	D'après la taille de semelle, le tueur doit être assez grand.
Vérifier les empreintes digitales dans la base de données.	Elles n'appartiennent à aucun criminel connu, le tueur ne doit donc pas posséder de casier judiciaire.
Prélever des fibres sous les ongles de la victime.	L'assassin portait un vêtement en jeans. Les taches d'huile présentes sur les fibres indiquent que le vêtement était probablement sale.
Examiner les cheveux trouvés sur la robe de la victime.	Le tueur utilise une teinture pour cheveux à base d'ammoniaque de mauvaise qualité.
Examiner le corps pour trouver la cause du décès.	Le tueur a frappé par derrière avec un objet semblable à un démonte-pneu. Des fragments métalliques microscopiques trouvés dans la plaie confirment que l'arme du crime est en métal.
Examiner le corps pour découvrir l'heure de la mort.	La mort a eu lieu autour de 10 heures du matin. Des témoins ont peut-être vu le tueur arriver ou partir.

Selon les témoins, un homme blond portant une salopette en jeans a été vu en train de réparer la voiture de la victime peu avant 10 heures.

Ce suspect peut être retrouvé et interrogé en retrouvant à quel garage la victime a fait appel. Les empreintes digitales, les traces de semelles et l'ADN prouvent qu'il était sur les lieux. (On peut également chercher ses empreintes sur la voiture de la victime).

La police examinera également sa peau et ses vêtements à la recherche de traces de sang, qui correspondent à l'ADN de la victime.

Une équipe d'investigation forensique

Une équipe d'investigation forensique pour vos scénarios !

Ses 7 membres collaborent étroitement avec les enquêteurs et sont disponibles 24h sur 24.

- Ils possèdent une camionnette équipée où sont disponibles, outre leur mallette personnelle, tous les matériels nécessaires aux constatations, aux prélèvements et aux analyses sur la scène de crime… et au nettoyage des mains.
- Chacun dispose d'une mallette contenant un équipement en fonction de sa spécialisation (au minimum des enveloppes plastiques, des gants en latex, du papier et une lampe torche).
- Leur laboratoire (où travaillent d'autres collègues) est pourvu d'un équipement proposant les dernières technologies disponibles tant au niveau de la salle d'autopsie, des ordinateurs ou des logiciels, que des appareils d'analyses (microscope électronique, radiographe, chromatographes, spectroscopes, robots, densitomètres, système vidéo spectral, etc.).

En plus des examens, ils mènent également leurs propres recherches pour améliorer leurs connaissances et leurs techniques : élevage de larves et de mouches, salle capitonnée réservée à l'expérimentation de mini-bombes, pattes de cochon pour les relevés d'empreintes sur épiderme, etc., ainsi que des collections de squelettes, d'armes et de munitions, de peintures et de phares de voitures, et de différentes formes et sortes de drogues.

Cette équipe d'investigation peut aussi bien être utilisée comme personnages pré-tirés ou comme une équipe de personnages non joueurs à utiliser directement durant vos scénarios.

Kate Brenam

40 ans, Médecin légiste et anthropologue

APP	11	Prestance	55 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	11	Corpulence	55 %
ÉDU	15	Connaissance	75 %
INT	17	Intuition	85 %
POU	18	Volonté	90 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	90

Compétences

Administration	50%
Anthropologie	70%
Athlétisme	65%
Crédit	55%
Culture générale	75%
Droit	30%
Médecine	80%
Persuasion	50%
Sciences forensiques	90%
Secourisme	45%
Sport	50%
Vigilance	55%

Langues

Américain	85%
Latin	35%

Combat

Armes de poing	50%

Ray Walsch

37 ans, Spécialiste en balistique, incendies et explosifs

APP	12	Prestance	60 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	15	Corpulence	75 %
ÉDU	16	Connaissance	80 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	14
Santé Mentale	70

Compétences

Administration	50%
Athlétisme	55%
Bricolage	90%
Crédit	45%
Droit	65%
Incendies et explosifs	75%
Persuasion	55%
Physique	60%
Renseignements	40%
Sagacité	60%
Science balistique	90%
Sciences sociales	55%
Secourisme	45%
Surf	80%

Langues

Américain	80%

Combat

Armes de poing	75%

Portrait

Kate Brenam

Médecin légiste
et anthropologue
Américaine, 40 ans



Kate Brenam, née à Richmond en Virginie. D'allure austère, aux cheveux courts d'une blondeur naturelle, c'est une femme d'âge mûr qui a su rester mince grâce au sport. Ses bras semblent étonnamment musclés en regard de ses mains fines et blanches, toutes en délicatesse. Elle est toujours vêtue d'ensembles de couleurs sombres ou gris. Personne ne l'a jamais vue autrement qu'en pantalon.

Déjà réfractaire à l'humour, elle ne supporte vraiment pas que l'on manque de respect aux morts et exècre les blagues grossières de certains policiers. Elle met à la porte ceux qui osent le faire en sa présence, ayant été jusqu'à les menacer de son scalpel. Sa froideur lui a donc valu le surnom de "Miss Iceberg" (certains officiers de la Brigade Criminelle préfèrent "Miss Scalpel"), mais ses collègues, malgré leur peu de sympathie, ont été amenés – eu égard à son grand professionnalisme –, de lui donner un second titre : "Miss Perfection".

Lors de ses études de médecine, elle s'est rapidement orientée vers les sciences légales et s'est ainsi retrouvée la seule femme dans un milieu de jeunes hommes plus ou moins misogynes. Leur comportement a obligé la jeune étudiante enthousiaste à s'endurcir rapidement.

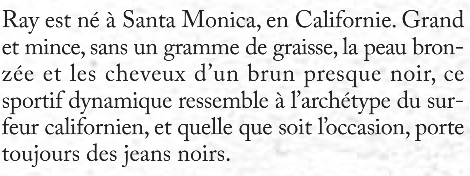
Douée d'une mémoire phénoménale et d'une capacité de travail ahurissante, elle a emmagasiné toutes sortes de connaissances durant ses années d'études, tant sur la médecine légale et l'anthropologie que sur les faits divers, l'histoire de la criminologie et les lois américaines.

Célibataire endurcie, elle ne boit ni alcool, ni café, ne fume pas et n'a aucun vice connu… excepté le chocolat. Son abord glacial, cache en fait son empathie pour les malheurs que peuvent avoir subi ses "patients", elle s'est donc blindée pour ne pas craquer.

Portrait

Ray Walsh

Spécialiste en balistique,
incendies et explosifs
Américain, 37 ans



Ray est né à Santa Monica, en Californie. Grand et mince, sans un gramme de graisse, la peau bronzée et les cheveux d'un brun presque noir, ce sportif dynamique ressemble à l'archétype du surfeur californien, et quelle que soit l'occasion, porte toujours des jeans noirs.

Il hésitait entre l'armée, comme l'y poussait son colonel de père, et la police (pour échapper à son colonel de père), et a fini par choisir la seconde solution. Après un an et demi dans la police de Santa Monica, il a pu y rejoindre le laboratoire d'analyse criminelle.

Véritable petit frère de MacGyver, Ray est un roi du bricolage, mais le plus merveilleux des parfums est pour lui l'odeur de la poudre et les grands feux grondants le fascinent. C'est LE spécialiste du feu, il connaît tout des incendies, de leur naissance à leur mort : chaleur, point d'inflammation, retour de flammes, déplétion en oxygène, pyrolyse, convection… Il a appris par cœur les noms de tous les groupes terroristes existants et le genre d'explosif que chacun utilise. Il sait sans vérifier quelle arme laisse combien de rayures et dans quelle direction…

Sa vie se résume presque exclusivement à son travail. Pour lui, résoudre des enquêtes est un vrai challenge et il enrage lorsqu'il n'y parvient pas. Il tanne ses collègues à longueur de journée et ne compte pas ses heures… ni les leurs.

Ray est propre, très propre, à la limite de la phobie. Il se lave les mains 10 fois par jour et ne supporte pas les pellicules, les traces de ketchup ou les doigts dans le nez.

Portrait

Philip Gibson

Informaticien et électronicien
Américain, 45 ans







Philip est né à Sioux Falls, dans le Dakota du Sud. Avec sa barbe foisonnante, ses cheveux hirsutes et un embonpoint ayant dépassé l'obésité depuis longtemps, il a l'air d'un gros nounours éternellement vêtu d'une chemise canadienne, sous laquelle il arbore des T-shirts pingouin et *Geek Revolution*.

Il carbure au café du matin au soir, et adore discuter des avantages partagés des différents systèmes d'exploitations (avec une nette préférence pour Linux…), surtout avec les gens que ça n'intéresse absolument pas. Les lignes de programmations sont pour lui des alexandrins (tout au clavier, pas de souris). D'un abord facile, s'il aime à plaisanter, il sait redevenir sérieux lorsque l'heure est grave. Passionné, voire obsédé, par les ordinateurs depuis l'adolescence, il ne s'est plus intéressé à rien d'autre depuis. Il a obtenu son diplôme d'ingénieur à 22 ans et possède chez lui une collection de vieux micro-ordinateurs "poussiéreux" dont il ne se séparerait pour rien au monde.

Il est le point d'ancrage de tous les autres (comparaisons dans les bases de données, création de visage à partir d'un crâne, simulation virtuelle de crime, nettoyage d'une vidéo, etc.) car il est capable de faire des miracles dès qu'on lui met un clavier sous les doigts.
Hormis l'ordinateur, il a comme autre passion : les pingouins !

Samantha Geyer est née à Newark, New Jersey. Cette jolie petite brune, dont les T-shirts près du corps, été comme hiver, soulignent les formes généreuses, a toujours été une amoureuse de la nature. Les petits miracles journaliers des fourmis, des vers de terre, des abeilles et des fleurs l'émerveillent sans cesse. Elle est souriante, ouverte, romantique et pétillante… mais, d'après certains, un peu cinglée.

C'est ainsi que pour son doctorat, elle a fait une thèse sur les coprophiles (insectes se nourrissant d'excréments) retrouvé dans les coprolithes (excréments fossilisés).

L'entomologie, la botanique et la paléontologie restent ses domaines – tout de même assez particuliers –, de prédilection. Elle n'est pas du tout dégoûtée par les bestioles les plus immondes et considère ses "bébêtes" avec la même tendresse que s'ils étaient des bébés joufflus.

Dans les sous-sols du labo, elle élève des larves dans des bocaux et crée de jolis graphiques colorés relatifs à leur évolution. Elle possède également de très beaux herbiers qu'elle a réalisés elle-même en parcourant les endroits bucoliques de la région tous les week-ends depuis ses 8 ans.

Sa seule terreur est le Vide, ce Néant qui s'ouvre sous nos pieds, et personne ne l'a jamais vue monter sur, ne serait ce qu'une chaise, sans être prise d'une peur panique. Certaines mauvaises langues affirment que : *"Sans ses airbags elle aurait peur, car elle pourrait voir le sol."*

Philip Gibson

45 ans, Informaticien et électronicien

APP	10	Prestance	50 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	10	Agilité	50 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	16	Corpulence	80 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	16	Volonté	80 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	15
Santé Mentale	70

Compétences

Administration	30%
Bibliothèque	90%
Bricolage	55%
Chercher	75%
Codes	75%
Crédit	25%
Électronique	85%
Informatique	90%
Mathématiques	80%
Renseignements	30%
Persuasion	25%
Science militaire	45%
Zoologie	60%

Langues

Américain	55%
Les langages informatiques	80%

Combat

Armes de poing	20%

Samantha Geyer

28 ans, Spécialiste en botanique forensique et entomologie

APP	17	Prestance	85 %
CON	11	Endurance	35 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	09	Puissance	45 %
TAI	08	Corpulence	40 %
ÉDU	17	Connaissance	85 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	10
Santé Mentale	60

Compétences

Administration	35%
Athlétisme	60%
Botanique	65%
Bricolage	45%
Crédit	50%
Droit	50%
Entomologie	75%
Littérature	45%
Médecine	45%
Médecines légales	55%
Paléontologie	55%
Persuasion	55%
Sciences pures	40%
Sciences appliquées	20%
Secourisme	50%
Séduction	75%

Langues

Américain	75%

Combat

Armes de poing	35%
Judo	45%

Jack Sykes

42 ans, Spécialiste en biologie

APP	12	Prestance	60 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	16	Connaissance	80 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	15	Volonté	75 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	12
Santé Mentale	75

Compétences

Administration	55%
Athlétisme	60%
Biologie	85%
Bricolage	35%
Crédit	65%
Cuisine	50%
Droit	50%
Médecine	50%
Médecines légales	70%
Persuasion	50%
Pharmacologie	85%
Secourisme	60%

Langues

Américain	80%
Latin	35%
Grec	35%

Combat

Armes de poing	55%
Batte de base-ball	60%
Boxe	70%
Esquive	65%

Greg Lopez

35 ans, Spécialiste en « traces »

APP	18	Prestance	90 %
CON	10	Endurance	50 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	10	Volonté	50 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	12
Santé Mentale	50

Compétences

Athlétisme	40%
Administration	60%
Biologie	45%
Bibliothèque	80%
Bricolage	60%
Chercher	80%
Conduite	80%
Crédit	60%
Criminalistique	80%
Droit	50%
Médecine	40%
Persuasion	70%
Secourisme	70%
Sciences pures	40%
Séduction	80%
Vigilance	90%
Vélo	70%

Langues

Américain	80%
Espagnol	80%
Suédois	80%



Portrait

Jack Sykes

Spécialiste en biologie (ADN, sang, toxicologie…)
Américain, 42 ans

Portrait

Greg Lopez

Spécialiste des "traces" (empreintes digitales, fibres, poussières…) et examens de documents
Américain, 35 ans





Jack Sykes est né à Versailles, dans le Missouri. Ce fils de pharmacien aimait rester assis à observer son père alors qu'il préparait les ordonnances des patients tout en lui expliquant de quoi il s'agissait. (Aux USA, les médicaments sont souvent mélangés et mis en gélule dans un flacon nominatif.) Jack a ainsi tout appris des médications et des drogues.

Cet Afro-américain à la calvitie naissante et un peu bedonnant, est éternellement vêtu de sa blouse blanche. Il ne possède que 2 types de chemises (blanche ou bleue) et 2 sortes de pantalons (gris ou noir).

Il a assimilé d'innombrables connaissances dans les livres (il en possède des centaines) avant de passer à la pratique, et ce, avant même d'entrer à l'université. Il joue du chromatographe comme Jimmy Hendrix de la guitare électrique et veut être le premier au monde à dresser un profil ADN en moins de 4 heures.

En attendant, il est capable de rester des heures, seul dans son labo, à regarder des profils ADN se créer lentement, et boude lorsqu'on le dérange. Il lui arrive de s'irriter contre les personnes peu consciencieuses, agressives ou bornées. Mais sous des dehors frustres et rébarbatifs, il cache des trésors de gentillesse et d'attention : il faut savoir s'y prendre avec lui. Ingénieux, érudit et passionné par son travail, il suit de près les évolutions techniques de la biologie forensique.

Diabétique, il doit se faire des piqûres d'insuline quotidiennement, et sa gourmandise lui pose souvent des problèmes – surtout à sa silhouette –, malgré une pratique assidue du sport.

Greg Lopez est né à Tucson, dans l'Arizona, où fils d'un homme d'affaires mexicain et d'une américaine ancien top-model, il aurait pu reprendre l'affaire familiale et "se la couler douce". Mais tout petit déjà, il dévorait les *Mystery Magazine* dès qu'il le pouvait. Enfant, il rédigeait ses mots d'excuses pour absence et autres, à l'intention de son institutrice. Il est donc logique qu'adolescent, il ait perfectionné sa technique en fabriquant des cartes d'identités que ses amis lui achetaient afin de pouvoir se procurer de l'alcool avant d'avoir les 21 ans de l'âge légal. Il s'est aussi amusé à imiter la signature de tous les présidents américains. Une peau bronzée, des cheveux bruns et de grands yeux noirs, alliés à un physique agréable et délicat, font de Greg – toujours en costume très chic –, un séducteur et un baratineur de premier ordre.

D'un caractère joyeux et exubérant, il sifflote en travaillant et sourit constamment. Certes il aime son travail, mais entre une sortie avec une jolie fille et l'examen d'empreintes suspectes, il n'hésite pas une seconde, à moins… d'avoir un chef sur le dos.

Il adore ce creuser la tête afin de trouver de nouveaux moyens, les plus inimaginables, pour découvrir et prélever des "traces". Chez lui, en guise de décoration, il a accroché des photos d'empreintes couvertes de poudre fluorescente verte…

Personne ne sait mieux que lui découvrir une minuscule fibre rouge sur de la moquette orange, une imperceptible empreinte sur un corps décomposé, une infinitésimale poussière sur le nez d'une peluche…



Portrait

Peter Floski

Photographe
Américain, 33 ans



Peter Floski est né à Silver City, Nouveaux Mexique, dans une famille nombreuse, du monde ouvrier. Sa seule passion de jeunesse est les images sous toutes leurs formes : dessins, peintures, films, photos…

De petite taille, son physique d'éternel adolescent est encore accentué par ses cheveux blonds et ses lunettes qu'il remonte constamment. Ses collègues de la police ont du mal à le prendre au sérieux, à cause de sa dégaine souvent considérée comme vraiment trop "jeune".

En effet, ce grand amateur d'art pictural, en dehors de son look particulier, est aussi un fan de musique Techno, qu'il écoute sur son lecteur MP3 jours et nuits.

L'œil toujours collé à son reflex numérique, il est sans cesse à la recherche d'un bon cliché, dans la vie de tous les jours comme sur son lieu de travail. Sur la scène d'un crime, cherchant le moindre indice dans le plus petit recoin, il est tendu comme un Setter anglais à la chasse.

Grand adepte des Raves, il a tendance à abuser de stimulants licites et illicites qui l'aident à tenir le coup durant son travail et sa vie nocturne. Pour l'instant ses collègues qui l'ont toujours connu "un peu speed", ne se doutent de rien.

Peter Floski

33 ans, Photographe

APP	16	Prestance	80 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	16	Agilité	80 %
FOR	11	Puissance	55 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	14	Connaissance	70 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	13
Santé Mentale	60

Compétences

Administration	55%
Arts	70%
Connaissance de la Rue	55%
Contrefaçon	50%
Crédit	35%
Criminalistique	50%
Danse	65%
Droit	55%
Persuasion	65%
Photographie	90%
Roller	70%
Séduction	65%
Vigilance	70%

Langues

Américain	70%

Combat

Armes de poing	45%
Karaté	45%

L'équipement du véhicule d'intervention

Vision
- Une lampe à ultraviolets portable, avec ses batteries de rechange, utilisée pour détecter les empreintes, le sang, les traces d'explosifs et les morsures.
- Des miroirs avec manche télescopique pour chercher les objets cachés.

Transport des indices
Des sacs en papier, en kraft et en plastique de différentes tailles ; des boîtes en carton ; des bidons en métal et en plastique.

Éviter les contaminations
Une combinaison stérile avec capuche, des bottes et des gants, des lunettes de protection en plastique et un masque.

Photographie
Un appareil reflex numérique avec un zoom 30-70 et un autre appareil avec un objectif macro (pour les petits détails) ; un flash électronique ; des piles ; un posemètre ; des filtres de couleurs, UV et infrarouge.

Empreintes digitales
Des loupes de différents grossissement ; des lampes puissantes avec trépied, des flacons de poudres (noires, grises, magnétiques, fluorescentes rouges ou vertes) ; de l'autocollant spécifique au relevé d'empreintes ; des cartes blanches, noires ou transparentes en acétate ; des cutters ; des brosses en poils de chameaux et en plumes ; de l'encre noire et un petit rouleau encreur ; des ciseaux et une pince ; des règles ; un flacon de ninhydrine ; un kit pour l'iode (des cristaux d'iode, de la laine de verre, un cube en plastique transparent et un appareil créant de la vapeur).

Empreintes
Des bidons de plâtre coloré, de silicone, de cire, de mousse expansé, de résine de synthèse et d'eau ; des règles de différentes tailles ; des spatules en bois ; des châssis aluminium extensibles ; des feuilles en gélatine pour les transferts.

Fibres, poussières…
Un appareil électrostatique ; un aspirateur à filtres stériles et jetables ; des loupes ; des pinces brucelles ; de l'adhésif.

Entomologie
Des flacons cirés de différentes tailles en plastique et en verre ; de l'alcool à 70° ; du papier aluminium ; des spatules en bois ; un thermomètre ; un filet pour les mouches ; une règle ; des loupes ; une sonde métallique ; une truelle ; un scalpel ; du coton ; des pinces brucelles.

Balistique
Un pointeur laser portable sur trépied (avec indicateur de distance) et ses batteries ; des cônes noirs et blancs ; des tiges fluorescentes et leurs connecteurs ; des ficelles en nylon colorées ; des petits miroirs adhésifs ; un niveau de précision ; des petits crochets ; de la craie blanche ; une boussole ; des décamètres ; un détecteur de métaux ; des pinces ; des tamponnoirs stériles pour les prélèvements ; un mesureur d'angle.

Trajectoire du sang
Des règles graduées fluorescentes ; des compas ; une calculatrice ; une boussole ; des aimants ; des ficelles colorées ; des rapporteurs d'angle ; des équerres.

Sérologie et ADN
Du luminol en spray ; des « cotons tiges » et des tampons stériles ; un flacon d'eau distillée ; des enveloppes en papier et en plastique ; différentes pipettes de réactifs chimiques au sang ; un scalpel.

Drogue
Des ampoules en verre contenant des réactifs chimiques détectant la présence de telle ou telle drogue.

Médecine légale
Des pinces brucelles, des scalpels, des ciseaux ; un thermomètre électronique ; des gants en néoprène et un masque en papier.

Archéologie
Des marteaux, scies, pinces, pelles, truelles et tamis ; des brosses en fibres de verre et en poils de chameau.

Informatique
Ordinateur portable avec connexion internet dans la camionnette.

Incendie
Jauge de profondeur de carbonisation du bois ; détecteur d'hydrocarbures ; des pinces et des grattoirs ; des règles graduées fluorescentes.





Profiling

"Lorsque vous avez éliminé l'impossible, ce qui reste, si improbable soit-il, est nécessairement la vérité."

***Le Signe des quatre*, Sir Arthur Conan Doyle**

Sherlock Holmes

36 ans, Détective privé

APP	13	Prestance	65 %
CON	16	Endurance	80 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	16	Puissance	80 %
TAI	15	Corpulence	75 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	20	Intuition	99 %
POU	19	Volonté	95 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	16
Santé Mentale	95

Compétences :

Administration	55%
Athlétisme	65%
Bibliothèque	65%
Chercher	95%
Code	65%
Connaissance de la Rue	55%
Contrefaçon	75%
Crédit	85%
Criminalistique	70%
Culture générale	90%
Déguisement	70%
Droit	80%
Flegme	80%
Médecine	70%
Persuasion	60%
Renseignements	75%
Sagacité	95%
Sciences appliquées	55%
Sciences pures	75%
Sciences sociales	70%
Secourisme	60%
Usages	60%,
Vigilance	95%
Violon	55%

Langues

Anglais	95%

Combat

Armes de poing	30%
Baritsu	50%
Boxe	40%
Escrime	60%

Holmes comme PNJ

Si vous voulez que le PNJ Holmes soit crédible (un joueur devrait posséder la même omniscience que Holmes : irréalisable), il va vous falloir créer un monde illusoire que Holmes maîtrise parfaitement, concevoir une intrigue artificiellement compliquée, et disperser des indices pour qu'il les trouve les uns après les autres. Les personnages qu'il croise doivent toujours posséder des caractéristiques mises – quel hasard ! – en valeur, pour qu'il puisse les observer et faire ses déductions : boue sur les chaussures, journal à la main, canne gravée, cicatrices, lunettes abîmées, encre sur les doigts, mains calleuses, etc.

Le monde de Holmes, c'est aussi l'Angleterre de 1890, les rues mal famées de Londres, les manoirs dans la campagne brumeuse, les clients mystérieux, les meurtres étranges, l'humour de Watson…

Il est bon, également, de rappeler que Holmes n'est pas infaillible et qu'il lui est arrivé de se tromper.

Profiling

Clarisse Starling, Hannibal Lecter, Benton Wesley, Seven, Copycat, Profiler, Millenium… Le "profiler" est un personnage en vogue depuis la sortie du film Le Silence des Agneaux. Il observe le lieu du meurtre et la victime, ferme les yeux, puis annonce que le tueur a 32 ans, qu'il est brun, gaucher, qu'il vit chez sa mère dans un appartement peint en bleu, qu'il est obsédé par les chauve-souris et que son chat s'appelle Gizmo.

La réalité est moins grotesque et moins précise. Toutefois, les profils criminels élaborés par les profilers peuvent parfois se révéler d'une surprenante exactitude. Cet art semble alors relever de la magie alors qu'il est basé sur l'observation perspicace et l'exploitation rigoureuse des indices. Le "profiling" est une "science du comportement" dont le but est de déterminer la personnalité d'un criminel pour favoriser son appréhension.
L'inventeur du profiling n'est autre que… Sherlock Holmes !

Le célèbre détective britannique était capable, rien qu'en observant les vêtements et le physique d'une personne, d'en déduire où elle habitait, son métier, son niveau d'intelligence et son caractère. Arthur Conan Doyle, sans le savoir, a été le pionnier d'un domaine qui peut se révéler d'une aide précieuse pour les enquêteurs.

Sherlock Holmes

Sherlock Holmes est un personnage de fiction qui brille par son intelligence… parce que Conan Doyle a pris grand soin de disposer les indices afin que son détective les découvre. Lorsque l'on analyse les romans de Doyle, on réalise que Sherlock Holmes parvenait à résoudre les énigmes dans un monde spécialement créé pour et autour de lui, artificiellement compliqué, où des raisonnements alambiqués permettent pourtant d'éclairer la vérité. Toutefois, à la base, Sherlock Holmes utilise les mêmes procédés que les profilers modernes. Ainsi, Holmes connaissait toutes les affaires criminelles passées dans leurs moindres détails et cette connaissance approfondie lui était d'une aide précieuse si une affaire semblable se présentait.

Selon Roy Hazelwood, profiler du FBI, un bon professionnel se doit de détenir :

- Une expérience de la vie et un esprit ouvert : *"La largeur des vues est l'une des qualités essentielles de notre profession. L'effet réciproque des idées et l'usage oblique de la culture présentent fréquemment un intérêt extraordinaire."*

  La Vallée de la peur

- Une aptitude à isoler ses sentiments personnels concernant le crime, le criminel ou la victime : *"L'émotivité contrarie le raisonnement clair et le jugement sain."*

  Le Signe des quatre

- Une capacité à penser comme le criminel, à raisonner comme il le ferait : *"Vous connaissez ma méthode, Watson. Je me mets à la place de l'homme, et ayant d'abord évalué l'ampleur de son intelligence, je m'efforce d'imaginer comment j'aurais moi-même agi dans des circonstances analogues."*

  Le Rituel des Musgrave

Sherlock Holmes affirmait également que l'on doit :

- Examiner méthodiquement la scène du crime et les indices découverts (le criminel laisse toujours une trace sur la scène du crime, un indice physique ou une "manière de faire" qui renseigne sur sa psychologie)
- Recueillir les témoignages de toutes les personnes impliquées sur la scène du crime et dans l'affaire
- Faire la synthèse de l'ensemble des données et, par un "raisonnement analytique", remonter des effets aux causes

Holmes observe les gens qu'il rencontre mais contrairement à tout un chacun, il sait remarquer les détails importants… parce qu'il a appris à le faire. Il s'entraîne depuis sa prime jeunesse et a lu d'innombrables ouvrages sur les domaines les plus divers (la franc-maçonnerie, les couleurs des terres argileuses selon la région d'Angleterre, etc.). Ce qui lui permet d'observer, de remarquer, puis de déduire.

À l'époque où vivait Holmes (l'Angleterre Victorienne : 1837-1901), le phénomène des tueurs en série était totalement inconnu (Jack l'Éventreur, 1888, n'a jamais été arrêté) et la police scientifique était balbutiante (Holmes est quasiment un précurseur).

Les connaissances en psychologie étaient limitées : il était surtout question d'hypnotisme, de système nerveux et de sentiments. Les travaux de Freud n'ont été diffusés qu'à partir de 1900 et ont souvent été rejetés.

Holmes est un ovni, un personnage unique, un cérébral exceptionnel en avance sur son temps.



Sherlock Holmes par Sidney Paget (1860-1908)



Sherlock Holmes et le Docteur Watson par Sidney Paget (1860-1908)

Sherlock Holmes

Détective privé
Britannique, 36 ans en 1890.

Sherlock Holmes est né en 1854. Il a suivi des études à Oxford et Cambridge, et a étudié la médecine à l'hôpital St Bartholomew (Londres). Il est grand, très mince, brun, fume la pipe, et possède une grande force physique. Il est toujours vêtu avec élégance. Sportif, il pratique un art martial (le Baritsu), la boxe, l'escrime et la natation. Il est capable de suivre une affaire durant des jours, sans manger ni dormir.

Il est cartésien, froid, totalement rationnel, c'est une machine à raisonner. Il est assez imbu de lui-même et peut se montrer méprisant avec les personnes peu intelligentes. Mais il n'est pas tendre envers lui.
Il est quasiment insensible au charme féminin et, bien que toujours courtois, il ne fait pas confiance aux femmes qu'il rencontre.
Il a un sens de l'honneur très élevé et refuse d'abandonner une affaire s'il ne l'a pas résolue, même s'il doit pour cela enfreindre la loi.
Il adore la musique classique (il joue du violon avec talent), s'entraîne au revolver dans sa chambre (il ne tire pas très bien), fait des expériences scientifiques étranges, et se drogue parfois à la cocaïne.
C'est une véritable encyclopédie vivante possédant des connaissances très variées: Moyen Âge, bouddhisme, géologie, archéologie, anatomie, médecine légale, étude des "traces" (il reconnaît l'origine des boues et des cendres de cigarette au premier coup d'œil), botanique, etc.

Il est également très doué pour le déguisement, au point que Watson lui-même ne le reconnaît pas.
Il vit au n° 221 b, Baker Street, West End, Londres.
Holmes prend sa retraite en octobre 1903.

Le Dr Watson

Chirurgien
Britannique, environ 40 ans en 1890.

Le Dr John Watson est né au début des années 1850.
Il est beau garçon, d'un physique robuste (il pratique le rugby), le menton carré, et porte des moustaches.
Il a vécu son enfance en Australie mais a obtenu son diplôme de médecin à Londres en 1878.

Il a été chirurgien dans l'Armée, aux Indes, et a participé à la seconde guerre d'Afghanistan. Durant la bataille de Maïwand (juillet 1880), il a été blessé à la jambe et n'a pu échapper à l'ennemi que grâce au dévouement de son ordonnance qui l'a ramené dans les lignes anglaises. À l'hôpital de Peshawar, il a contracté une fièvre entérique et a été rapatrié en Angleterre.
Installé à Londres, il a mené une existence sans but. Il a décidé de changer de vie et de déménager. Sherlock Holmes cherchait justement un colocataire…
Il l'a accompagné sur une enquête pour la première fois en 1882.
Il a été marié à Mary Mostan de 1888 à 1893. Il est revenu s'installer au 221b en 1895, deux ans après la mort de son épouse.
Il est toujours aimable face à une dame et résiste mal aux charmes féminins.
Watson, parfois un peu naïf, admire l'intelligence de son ami. Il est le chroniqueur, l'assistant et l'ami intime de Holmes. Il lui est très loyal, comme il l'est à l'Empire Britannique.

Il est d'un abord assez bourru mais c'est un homme sympathique possédant un bon caractère, un véritable gentleman.

Le Dr Watson

36 ans, Détective privé

APP	17	Prestance	85 %
CON	16	Endurance	80 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	14	Puissance	70 %
TAI	14	Corpulence	70 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	16	Volonté	80 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	15
Santé Mentale	80

Compétences

Arts	50%
Athlétisme	55%
Bibliothèque	80%
Biologie	65%
Chercher	50%
Chirurgie	75%
Codes	50%
Crédit	65%
Criminalistique	50%
Culture générale	70%
Droit	50%
Flegme	60%
Médecine	85%
Persuasion	55%
Premiers soins	85%
Rugby	55%
Sagacité	55%
Sciences sociales	50%
Séduction	60%
Usages	80%
Vigilance	50%

Langues

Anglais	80%
Latin	60%

Combat

Armes de poing	50%
Esquive	65%

Un monde artificiel

Voici un exemple tiré de ***La Ligue des rouquins***:
"En dehors des faits évidents que M. Wilson a quelques temps pratiqué le travail manuel, qu'il prise, qu'il est franc-maçon, qu'il est allé en Chine, et qu'il a beaucoup écrit ces derniers temps, je ne puis rien déduire d'autre!"
Holmes explique ainsi le cheminement de sa pensée:
"Votre main droite est presque deux fois plus large que la gauche. Vous avez travaillé avec, et ses muscles ont pris de l'extension. [...] En contradiction avec le règlement de votre ordre, vous portez en guise d'épingle de cravate un arc et un compas. [...] Que peut indiquer d'autre cette manchette droite si lustrée? Et cette tache claire près du coude gauche, à l'endroit où vous posez votre bras sur votre bureau? [...] Légèrement au-dessus de votre poignet droit, il y a un tatouage: le tatouage d'un poisson, qui n'a pu être fait qu'en Chine."
Si on y réfléchit, M. Wilson porte complaisamment une épingle représentant les symboles de la Franc-maçonnerie, ne possède qu'un seul costume dont il use la manche et, en 1890, la Chine est le seul endroit où l'on peut se faire tatouer…
Un peu tiré par les cheveux, non?

L'apparition du profiling

Étude de cas

Le profiler et le médium

Entre 1962 et 1964, un tueur étrangla 13 femmes dans la région de Boston. La police ne possédait pas de piste sérieuse et décida finalement de faire appel à un célèbre médium hollandais, Peter Hurkos. Ce dernier se montra fort perspicace face aux photos prises dans les appartements des victimes, décrivant des endroits, des noms et des caractéristiques qu'il n'aurait pas dus connaître.
Il accusa un vendeur de chaussures ayant des problèmes mentaux. On découvrit chez cet homme des indices intéressants, mais rien ne le reliait aux meurtres et il fut rapidement relâché. Hurkos ne proposa pas d'autre suspect aux enquêteurs.

Peu après, la police contacta le Docteur Brussell, qui dressa un profil détaillé de "l'Étrangleur de Boston" : environ 30 ans, d'origine méditerranéenne, musclé et de belle allure, propre et bien coiffé, obsédé par les femmes et, célibataire. Ce profil se révéla exact sur tous les points sauf un : Albert DeSalvo, 29 ans, d'origine italienne, beau garçon à l'épaisse chevelure, d'allure soignée, obsédé sexuel… était marié et avait deux enfants.

James Brussell et le "Mad Bomber"

Le 16 novembre 1940, une petite bombe est découverte dans la Société Édison, qui fournit le courant électrique à la ville de New York. Mal réalisée, elle n'a pas explosé. Mais le poseur de bombe a laissé un billet : "Escrocs d'Édison, ceci est pour vous". Les policiers cherchent à savoir qui peut en vouloir à cette société. Ils découvrent que des centaines de personnes (licenciées, sans augmentation de salaire, des factures trop élevées, le courant coupé durant l'hiver, etc.) peuvent vouloir se venger de l'Édison.

Pendant les 16 années qui vont suivre, des bombes artisanales vont exploser dans des lieux publics. Peu à peu, elles se perfectionnent et deviennent plus puissantes. La police et le *New York Times* reçoivent des lettres manuscrites assurant que la Société Édison va "payer pour ses infâmes forfaits".

Entre mars 1950 et mi-1956, 26 bombes explosent, toujours plus techniques, et des dizaines de personnes sont blessées, défigurées ou amputées. La presse surnomme le terroriste le "Mad Bomber" (Fou à la Bombe). Il continue d'envoyer des lettres, de plus en plus furieuses.

En décembre 1956, l'inspecteur en charge de l'affaire contacte le Docteur James Brussell, un psychiatre qui a 30 ans d'expérience derrière lui. Il lui montre les photos des bombes et les lettres du Fou.

Mad Bomber



Brussell les examine longuement puis déclare :
"C'est un paranoïaque. Il est bâti harmonieusement. Il est d'âge moyen, entre 45 et 55 ans.
- Il est propre, précis, ponctuel, très convenable, à la limite de l'obsessif. Il a une très haute opinion de lui-même.
- Il travaillait sûrement pour la Société Édison. Il a pu avoir un accident ou une maladie chronique qui l'aurait laissé invalide.
- Il a reçu une bonne instruction. Il est sûrement d'origine étrangère. C'est un Slave, peut-être d'origine polonaise.
- Il ressent une haine incontrôlable et irrésistible envers toute autorité.
- C'est un solitaire, il est célibataire et n'a pas d'ami. Il parle poliment à ses voisins mais ne se lie pas avec eux. Il se peut qu'il vive seul, mais il vivrait plutôt avec une femme plus âgée, peut-être une tante.
- Il passe inaperçu, il ne porte pas de vêtements voyants.
- Vous devriez rendre public la description que je viens de vous faire : Je crois qu'il veut être découvert, il est assoiffé d'attention, il veut qu'on le respecte. Si ma description comporte des erreurs, il se pressera de vous le faire savoir. Il prendra cela pour un défi.
- Et… une chose de plus. Quand vous l'attraperez, il portera un costume croisé avec un gilet boutonné".

Un résumé concis des déclarations du Docteur Brussel est publié dans le *New York Times* le jour de Noël 1956. À partir de janvier 1957, le *Journal Americain* commence à recevoir de lettres hargneuses du poseur de bombes, qui refuse qu'on se moque de lui. Les secrétaires qui analysent les milliers de dossiers des anciens employés de la Société Édison découvrent celui d'un certain George Metesky. Il a été blessé lors d'un accident avec une chaudière le 5 septembre 1931 et estime que la compagnie lui doit de l'argent. Dans ses lettres, il utilise l'expression "infâmes forfaits".

Metesky correspond parfaitement au portrait qu'en a fait le Docteur Brussel : 54 ans, d'origine polonaise, célibataire, il vit avec ses deux sœurs plus âgées, il a une tuberculose, bien proportionné, très poli mais distant, etc. Le poseur de bombe envoie finalement une lettre indiquant que son "accident" a eu lieu… le 5 septembre 1931. Quatre détectives de New York se rendent en banlieue pour arrêter Metesky. Il leur ouvre en pyjama et accepta poliment de les suivre au commissariat, prêt à tout avouer, heureux d'avoir été découvert.

Il va s'habiller et, lorsqu'il sort de chez lui, il porte un costume croisé et un gilet boutonné.

Après cette affaire, les médias surnommèrent Brussel le "Sherlock Holmes du divan" (aidé en cela par le physique du Docteur – grand, mince et brun –, et par son habitude de fumer la pipe), ou le "prophète de la 12ème rue". Mais Brussell expliqua que son travail était simplement "un mélange de science, d'intuition et d'espoir". Il avoua en toute franchise qu'il lui était arrivé de commettre des erreurs et d'analyser des faits incomplètement.

Voilà comment il décrivait sa méthode : *"En général, un psychiatre peut étudier un être humain et faire quelques prévisions raisonnables sur son comportement futur, dire comment il se comportera dans telle ou telle situation. Pour ma part, je n'ai fait que renverser les termes de la prévision. En étudiant les agissements d'un homme, j'ai déduis quelle espèce d'homme il pourrait être".* Il était évident pour le Docteur Brussel que le "Mad Bomber" était un paranoïaque et il en avait déduit nombre des affirmations qu'il avait offertes à la police (cf. *Les troubles mentaux*, p. 97).

Doté d'une grande intelligence, Brussell était également un humble professionnel : il a été le premier à prévenir que l'analyse de scène de crime dans le but de décrire l'agresseur ne peut en aucun cas se substituer à une enquête exhaustive basée sur des indices physiques.

Les profilers du FBI :

Le soir du 23 janvier 1978, une jeune femme, Terry Wallin, est éventrée chez elle. Les policiers sont atterrés par la monstruosité du meurtre. Le tueur a attaqué Terry alors qu'elle sortait les poubelles. Il a déchiré ses vêtements avant de la poignarder au ventre, puis de l'ouvrir jusqu'au sternum. Il a prélevé plusieurs organes et a bu le sang de sa victime dans un pot de yaourt. Des excréments sont présents dans sa bouche.

Rien n'a été volé et les policiers, horrifiés et désorientés, font appel au FBI, plus précisément à la Behavorial Science Unit (Unité des Sciences du Comportement) pour lui demander son aide.

Le profiler Robert Ressler analyse la scène de crime puis dresse le profil psychologique de l'agresseur :

Blanc de 25 à 27 ans. Maigre, atteint de malnutrition. Vit dans un logement sordide et mal tenu, où l'on découvrira des indices accablants. Antécédents psychiatriques, usage de drogue probable. Célibataire, on ne lui connaît pas d'amis. Sans emploi. Perçoit peut-être une pension d'invalidité. S'il ne vit pas seul, il habite chez ses parents mais c'est peu probable. N'a pas effectué de service militaire. A abandonné très tôt ses études. Souffre certainement d'une forme de psychose paranoïde. Vit sûrement à proximité du lieu du crime. Risque de commettre d'autres crimes.

Ressler s'expliqua par la suite :

Le coupable était sûrement blanc car le crime est souvent intra racial (un blanc tue un blanc, un noir tue un noir : ce principe a été relativisé depuis !), et le meurtre a été commis dans un quartier blanc. Le tueur est sûrement un psychotique en état de crise, souffrant de graves perturbations mentales (les excréments, le sang bu…). La schizophrénie paranoïde se déclare pendant l'adolescence et le coupable devait subir cette psychose depuis des années pour aboutir à un tel massacre : il doit donc avoir environ 25 ans. La plupart des tueurs sexuels ont moins de 35 ans et s'il avait plus de 30 ans, le tueur aurait sombré dans un délire total et aurait déjà commis d'autres meurtres. C'était son premier crime mais il allait sûrement recommencer.

Les détails concernant l'apparence physique et le style de vie découlaient du diagnostique de schizophrénie paranoïde : *les schizophrènes se nourrissent mal, ne se lavent pas, s'habillent mal, et sont donc très fréquemment célibataires. Sa pathologie avait dû l'empêcher de suivre des études. Il vivait sûrement en reclus. Incapable de conduire une voiture, il avait dû venir chez Terry Wallin à pied.*

Un massacre encore plus atroce, est commis 3 jours après. Il fait 5 victimes d'une même famille. Ressler est persuadé qu'ils ont affaire à un psychotique en crise, de plus en plus violent, trop déséquilibré pour penser à se cacher. Les médias diffusent le profil de Ressler et une jeune femme explique à la police qu'un homme qu'elle a connu au collège l'a abordée quelques jours auparavant. Il était très maigre et sale, sa chemise était maculée de sang et il l'avait dévisagée avec un regard halluciné.

Le jeune homme, 27 ans, s'appelle Richard Trenton Chase. Il habite à moins d'1km des lieux des crimes. Il possède le portefeuille de l'une des victimes et des chiffons maculés de sang. On découvre chez lui – un appartement où règne le plus grand désordre –, 3 mixeurs ayant contenu du sang, des assiettes remplies de débris humains, des vêtements sales ensanglantés et des inscriptions sur un calendrier aux dates des meurtres.

Chase est bien schizophrène, célibataire, sans emploi et fume de la marijuana. Il est obsédé par le sang car il pense qu'on cherche à l'empoisonner et souffre d'hallucinations diverses.

En 1972, le FBI créa la *Behavioral Science Unit* (BSU) et ses agents commencèrent à appliquer et à affiner les techniques pionnières de James Brussell.

À tâtons, à force d'essais, d'erreurs et d'enseignements, ces professionnels du crime (Howard Teten et Pat Mullany, puis John Douglas, Robert Ressler, Roy Hazelwood et Russ Vorpagel) créèrent ce que l'on allait appeler le "profiling".
Dans ce but, ils interrogèrent 36 criminels violents en prison, ce qui leur permit de découvrir qu'ils partageaient des caractéristiques communes au niveau de leurs motivations, de leurs fantasmes, de leur mode opératoire et de leur histoire personnelle. Ils recueillirent ensuite des informations sur 118 victimes (certaines ayant survécu), pour comprendre comment les crimes avaient été commis et comment le tueur s'était comporté.
Les policiers des États-Unis, d'abord perplexes, firent appel aux profilers pour obtenir leur aide dans des enquêtes. Les collaborations étaient généralement fructueuses et le BSU acquit peu à peu ses lettres de noblesse. Devant les demandes croissantes, les agents se spécialisèrent : Hazelwood dans les crimes sexuels sadiques, Vorpagel dans les meurtres d'enfants, etc.
Ils commencèrent également à former les policiers au travers du *Crime Analysis and Criminal Personality Profiling Program*.
En 1985, le FBI créa le *National Center for the Analysis of Violent Crime* (NCAVC) afin de traquer et d'identifier plus efficacement le nombre croissant de tueurs en série. (cf. *Structures & Profiling*, p. 183). Le développement de l'informatique fut également d'une aide précieuse pour le FBI, qui pu créer des bases de données relatives aux crimes.

L'analyse criminelle moderne

John Douglas et Robert Ressler sont sans doute les profilers du FBI les plus célèbres, surtout depuis la publication de leurs différents livres relatant leur carrière respective.
À partir des années 1970, de nombreux profilers ont commencé à travailler dans le reste du monde, créant parfois leur propre méthode.

Royaume-Uni

Le professeur David Canter (directeur du *Center for Investigative Psychology* à l'Université de Liverpool) a créé la première formation européenne permettant d'obtenir un diplôme en Investigative Psychology. Depuis 1985, il a collaboré avec la police britannique dans des dizaines d'affaires de viols, d'incendies et de meurtres en série. Il joue de la clarinette avec talent.
Les méthodes de Canter sont similaires à celles du FBI en ceci qu'elles sont largement basées sur les statistiques. La différence est que Canter met continuellement à jour la base de données sur laquelle il base ses théories et se remet souvent en question.
Il est également l'un des créateurs du profiling géographique, théorie qu'il a élaborée en même temps qu'un confrère canadien.

Canada

L'officier et docteur Kim Rossmo, de Vancouver, est le pionnier du profiling géographique, qu'il a développé à partir de 1990, et selon lequel on peut déterminer où un agresseur vit en analysant les endroits où il commet ses crimes. (cf. *Le profiling géographique*, p. 104). La technique de Rossmo a montré son utilité à de nombreuses reprises, pour relier entre eux les viols d'un même agresseur, pour pointer le quartier où habitait un duo de voleurs ou resserrer les recherches des policiers, face à des meurtres en série.

Au Canada, on peut également citer deux profilers célèbres :
- Ron McKay, ancien inspecteur dans la Gendarmerie Royale, qui a dirigé la section d'analyse du crime violent d'Ottawa jusqu'en juin 2004.
- Kate Lines, detective superintendent dans la police provinciale de l'Ontario.

Afrique du Sud

Micki Pistorious, colonel de police et docteur en psychologie, a aidé les polices sud-africaines à appréhender en 6 ans, une douzaine de tueurs en série. Très intuitive et sensible, elle a fini par démissionner car sa technique de travail (basée sur une grande empathie avec le criminel) empiétait trop sur sa vie personnelle. Le profiler du FBI Robert Ressler, pourtant avare de compliments, dit d'elle qu'elle était l'un des meilleurs profilers au monde. Elle a également formé ses successeurs (2 femmes) ainsi que de très nombreux policiers.

Russie

Alexandr Bukhanovsky est le directeur de l'école de psychologie de la Faculté de Médecine de Rostov-sur-le-Don. Dans les années 1980, il était considéré avec suspicion car il s'était spécialisé dans les déviances sexuelles. En 1984, des enquêteurs lui ont demandé de dresser le portrait psychologique de l'Éventreur de Rostov, un violeur et tueur en série qui avait massacré 52 enfants. Bukhanovsky le décrivit comme un homme d'âge moyen, éduqué, intégré dans la société, qui avait été maltraité durant son enfance et avait des problèmes d'impuissance. Lorsque Andreï Chikatilo

fut finalement arrêté en 1991, les enquêteurs découvrirent qu'il correspondait parfaitement au profil. Depuis, nombre de polices russes font appel au psychiatre.

Autriche

Le Dr Thomas Muller est le directeur du service de psychologie criminelle du Ministère de l'Intérieur Autrichien. Il a d'abord été policier à Innsbruck et a travaillé dans l'équipe de résolution des situations de crise (le GIGN autrichien). Il a ensuite obtenu son doctorat de psychologie criminelle et enseigne à présent le profiling psychologique, les négociations de prise d'otage et le traitement des menaces. Il travaille avec l'ex-profiler Robert Ressler pour former les policiers en Europe et en Afrique du Sud.

Les utilisations du profiling

Le profiling est l'une des disciplines des "sciences du comportement". On parle souvent du fameux "profil psychologique" dressé par les profilers (analystes criminels) pour décrire un criminel. Mais les spécialistes du comportement peuvent également apporter leur aide dans d'autres domaines d'enquête, notamment les interrogatoires et auditions et les négociations en situation de crise.
Les profilers se doivent, entre autres, de connaître les différentes facettes de la psychologie humaine, qu'ils appliquent à la criminalité.

Les troubles mentaux

Sur une scène de crime ou lors d'une prise d'otage, il est indispensable de savoir si le criminel est sain d'esprit ou s'il est déséquilibré. La tactique d'enquête ou d'intervention sera totalement différente selon l'état mental de l'agresseur.

On distingue deux types de maladies mentales : les psychoses et les névroses. Les personnes névrosées sont conscientes de leurs troubles psychiques et ne perdent pas pied avec la réalité. Les psychotiques ont perdu le contact avec la réalité et ont des problèmes d'identité.

Les psychoses

La schizophrénie
C'est une psychose sévère qui atteint environ 1 % de la population mondiale, surtout les jeunes adultes. Le schizophrène se montre d'abord froid, morose, s'isole de plus en plus, puis fuit la réalité et le monde. Il se crée un univers faussé et illogique auquel il s'accroche pourtant car il explique son angoisse (le malade pense qu'on veut le tuer, ou qu'il est Dieu, qu'il est responsable des malheurs du monde, etc.) et s'y enferme. Il a des hallucinations visuelles et/ou auditives : souvent, il entend des voix qui l'accusent, lui donnent des ordres, le contrôlent, le menacent, commentent ses pensées et actions…
Il peut avoir des idées délirantes, un discours incohérent et être très agité ou, au contraire, être dépressif et inerte (risque de suicide).
Généralement, le malade connaît des épisodes aigus de délire puis des périodes de rémission.
80 % des schizophrènes souffrent de symptômes chroniques incontrôlables, parmi lesquels un manque d'expression des émotions et un discours monotone, une difficulté à maintenir une conversation et un manque d'intérêt pour les activités, les loisirs et les relations. On dit que la schizophrénie est de type "paranoïde" si le malade est préoccupé par de nombreuses idées délirantes non reliées entre elles et/ou par des hallucinations auditives fréquentes.
Elle est de type "catatonique" lorsque le malade a des réactions imprévisibles (éclat de rire sans motivation ou brusque changement d'humeur) et des symptômes psychomoteurs (il imite par exemple tous les gestes ou répète tous les mots de la personne en face de lui).

La violence dont les schizophrènes peuvent faire preuve s'exerce généralement contre eux-mêmes (automutilations). Mais, dans un épisode de délire souvent provoqué par le stress, ils peuvent s'en prendre à des personnes connues ou inconnues et aller (rarement) jusqu'au meurtre, qui est alors un abominable massacre.

La paranoïa
Elle est plus fréquente chez l'homme que chez la femme et débute vers 35-40 ans. Le paranoïaque est maladivement narcissique. Tout se rapporte à lui, le monde tourne autour de lui. Il est sûr de lui, orgueilleux, froid, rigide et très susceptible. Il rejette la critique avec obstination et fait preuve d'un mépris des autres, d'une intolérance qui peut aller jusqu'au fanatisme. Le malade est constamment méfiant et interprète toujours de façon malveillante les actes et paroles des autres.

La plupart des paranoïaques ne deviennent jamais délirants et se contentent de tyranniser leur entourage. Mais lorsque le délire est présent, c'est très souvent un délire de persécution : le malade est convaincu qu'il est la victime de persécutions organisées et passe son temps à accumuler les preuves de ce complot imaginaire.

Le dédoublement de personnalité

Il ne faut pas confondre schizophrénie et "dédoublement de la personnalité" : la division de la personnalité en des parties multiples est un désordre mental tout à fait différent, provoquant l'effondrement de l'intégrité psychique du malade, qui se divise en deux (ou plus) personnalités indépendantes l'une de l'autre. Ce "désordre dissociatif" est souvent provoqué par des traumatismes sévères subis durant l'enfance (généralement des abus sexuels, physiques ou mentaux).

Des assassins ont tenté de faire croire qu'un autre "moi" avait commis leur crime et que leur "véritable personnalité" n'y était pour rien. Kenneth Bianchi, l'un des "Étrangleurs des Coteaux" (un duo de tueurs qui a fait 14 victimes à Los Angeles entre 1977 et 1979) a persuadé un psychologue peu compétent qu'il souffrait de ce désordre de personnalité et qu'il était schizophrène. Le psychiatre de l'accusation a facilement prouvé que Bianchi jouait la comédie, en démontrant que ces deux troubles sont bien différents. Il a également révélé que Bianchi n'était pas schizophrène, notamment en lui demandant de quelle oreille il entendait "les voix dans sa tête". Bianchi avait répondu "la droite" alors que les vrais schizophrènes entendent les voix à l'intérieur de leur tête.

Il peut également souffrir :
- d'un délire de jalousie : la personne pense que son conjoint, amant, ami(e) le ou la trompe avec toutes les personnes qu'elle/il regarde, ou qu'un hypothétique rival cherche à lui nuire.
- d'un délire de revendication : après un préjudice (réel ou imaginaire), à la suite duquel la personne s'estime victime d'une injustice (procès perdu, licenciement, injure…), elle peut avoir recours à des procès systématiques, ou des menaces, ou estimer n'être pas correctement traitée pour une maladie grave souvent imaginaire. La personne peut également juger avoir fait une découverte grandiose qui n'est pas reconnue à sa juste valeur.
- d'un délire métaphysique : la personne construit un système religieux délirant dont elle est évidemment le centre.
- d'érotomanie : illusion d'être aimé par une personne inaccessible, puissante, célèbre (ce délire touche plus souvent les femmes).

Il existe un risque d'agressivité de la personne malade en cas de fixation des idées délirantes sur une personne précise.

La dépression
Généralement, les personnes dépressives sont fort anxieuses, elles perdent tout intérêt pour la vie et les gens, même leurs proches.
Elles s'isolent, deviennent lentes, insomniaques et parlent peu. La concentration, l'attention et la mémoire sont affaiblies. La "mélancolie" est l'état le plus sévère de la dépression : le sujet ne peut plus agir ni penser, il se sent inutile, coupable et incurable. La douleur morale est si intense qu'elle peut mener au suicide.

Un dépressif peut chercher à se faire abattre par la police, par exemple en s'approchant d'un barrage avec un pistolet en plastique, en hurlant des menaces.

La maniaco-dépression
Les personnes maniaco-dépressives alternent des périodes de joie exubérante (manie) avec des périodes de profonde tristesse (dépression). Dans sa phase maniaque, le malade est euphorique, il se croit tout puissant, parle, mange et boit sans arrêt, et devient rapidement agressif si l'on tente de s'opposer à lui. Il cherche constamment un plaisir excessif : désinhibition sexuelle totale, prise d'alcool et de drogues, dépenses inconsidérées, vols, insultes…

Dans sa phase dépressive, le malade ne bouge plus et a un regard fixe, il parle peu et s'exprime mal, ruminant des envies de suicide.

Grâce à l'évolution des neuroleptiques, les maniaco-dépressifs peuvent être traités avec efficacité. Mais les troubles réapparaissent dès que cesse le traitement.

Les névroses

Les phobies
Les phobies sont des peurs souvent irrationnelles, parfois alliées à de la répulsion, envers certains objets ou circonstances. Il existe des phobies animales (peur des chiens, des araignées, des serpents…), des phobies sociales (peur de parler en public, peur de la foule…) et des phobies de situations (peur du noir, peur d'être en retard, peur du vide…).

Le phobique peut se retrouver totalement paralysé face à l'objet de sa phobie ou agir de manière irrationnelle, se jetant dans le vide du cinquième étage s'il est seul face à un gros rat, par exemple.

Généralement, il va utiliser des stratégies pour éviter ses phobies : ne jamais aller dans un zoo, ne jamais prendre le train, toujours s'asseoir près d'une porte de sortie, toujours prendre les escaliers…

Les troubles obsessionnels-compulsifs
Les personnes atteintes de ce trouble (2 % de la population !), éprouvent le besoin irrépressible d'accomplir sans cesse un même rituel : contrôler si le gaz est bien éteint, vérifier que la boîte aux lettres est vide, collectionner les pots de yaourts usagés, se laver 100 fois les mains chaque jour, répéter inlassablement les mêmes questions… Elles sont anxieuses et stressées, d'autant plus qu'elles savent que les rituels sont absurdes mais ne peuvent les empêcher.

Lors d'une situation de crise, une personne atteinte de l'un de ses troubles risque d'être incontrôlable et d'entraîner les autres dans sa panique.

La personnalité obsessionnelle peut s'observer aussi dans les psychoses paranoïaques ou schizophréniques.

Les perversions

Les perversions ne sont ni des névroses, ni des psychoses mais plutôt des "troubles du comportement".
Le pervers s'efforce toute sa vie d'obtenir la jouissance en franchissant les interdits, en transgressant la loi et la morale. Il ne peut être soigné que difficilement : il va tenter de convaincre le psy qu'il est normal de transgresser les règles et si le psy s'y oppose, il accentue chez le pervers la notion de défi et de jouissance.

Le plaisir sexuel du pervers repose sur le refus, le non-consentement et la souffrance du partenaire sexuel. Les perversions sont donc souvent sexuelles :

Sadisme
L'esclavage et l'humiliation de l'autre sont nécessaires à l'excitation du sadique, qui peut aller jusqu'au viol et au meurtre.

Travestisme et fétichisme
Le travesti éprouve du plaisir à se voir en femme, le fétichiste est obsédé par un objet (chaussures, gants…) ou une partie du corps féminin (pieds, cheveux…) qu'il investit sexuellement. Poussées à l'extrême, ses perversions peuvent mener à des délires ou des meurtres.

Exhibitionnisme et voyeurisme
L'exhibitionniste a besoin d'un public pour ressentir du plaisir. Le voyeur observe ou enregistre subrepticement une personne à des fins sexuelles (de loin ou de près, une activité sexuelle ou une personne nue ou court vêtue). Ces vices, souvent considérés avec indulgence, peuvent être les prémices de perversions plus graves.

Pédophilie
Le pédophile fantasme sur les enfants et craint les relations sexuelles avec un adulte. Lorsqu'il passe à l'acte, il exerce sur de jeunes victimes, des violences sexuelles qui peuvent aller jusqu'au viol et – pour cacher ce crime – au meurtre.

Nécrophilie
Jouissance sur des cadavres. Le nécrophile se contente généralement de fantasme et passe peu souvent à l'acte. La nécrophilie est une perversion sexuelle assez répandue chez les tueurs en série.

La psychopathie

La psychopathie ou sociopathie est un "trouble de la personnalité" mais n'est pas une maladie mentale. Les psychopathes sont sains d'esprit. Ils se caractérisent surtout par une grande froideur et un narcissisme exacerbé.

Ils sont capables d'imiter les sentiments de l'être humain sans, cependant, pouvoir les éprouver. Ils ne peuvent ressentir ni amour ou empathie envers les autres, ni sentiment de culpabilité. Ce sont des menteurs et des manipulateurs hors pair. Centrés sur eux-mêmes, ils veulent que leurs désirs soient réalisés dans l'immédiat.

Ils sont souvent immature et ne tolèrent pas la frustration, ce qui peut les amener à se montrer agressif. Les psychopathes n'ont aucune conscience.

Une grande majorité des tueurs en série est psychopathe, mais tous les psychopathes ne sont pas des tueurs en série (à la psychopathie de ces derniers s'ajoutent très souvent des perversions). Certains sont politiciens, hommes d'affaires ou sportifs de haut niveau.

Le syndrome de Munschausen par procuration

Très connu dans les pays anglo-saxons, méconnu en France, il atteint surtout les femmes.

Près de la moitié d'entre elles exercent une profession médicale ou paramédicale.

Il s'agit d'une forme de maltraitance extrême où la mère simule ou provoque une pathologie chez son jeune enfant. Les femmes atteintes de ce syndrome ne désirent pas assassiner leur enfant mais elles peuvent l'empoisonner ou l'étouffer pour qu'il tombe malade. L'enfant est alors soumis à des traitements médicaux inutiles et dangereux (jusqu'à 30 hospitalisations par an). La mère peut ainsi être encouragée, admirée et entourée par les infirmières, les médecins, la famille et les amis. Ces femmes ont un besoin énorme et constant d'attention.

Une fois à l'hôpital, elles vont feindre d'accompagner leur enfant alors qu'elles continuent en fait à le maltraiter. Il faut souvent cacher des caméras vidéo dans la chambre d'hôpital pour obtenir les preuves de la maltraitance. Dès que l'enfant est séparé de sa mère, les symptômes disparaissent.

Les Anglo-saxons pensent que ce syndrome serait à l'origine de 10 à 20 % des cas de "mort subite du nourrisson", car une mère peut aller trop loin et finir par tuer son enfant. Dans ce cas, elles se montrent souvent distantes et froides, nient tout, accusent les médecins et montrent rarement des remords.

Les psychiatres ne se sont pas encore prononcés sur la nature de ce syndrome, ni psychose, ni névrose, ni perversion…

Le profil psychologique

Les analystes criminels peuvent dresser le profil psychologique d'un criminel mais celui-ci n'est pas obligatoirement un tueur en série. Il peut être un kidnappeur, un preneur d'otage, un assassin n'ayant fait "que" une seule victime, un violeur en série, un pyromane, un agresseur d'enfant, un terroriste, un maître chanteur, etc.

La signature du criminel

Pour relier des affaires entre elles, les profilers sont souvent guidés par la "signature" du criminel. C'est un acte que commet le prédateur et qui lui procure une satisfaction personnelle mais qui n'était pas nécessaire à son crime. Il n'a pas besoin de torturer une femme pour la violer ou la tuer. Il n'a pas besoin de la laisser dans une position particulière après l'avoir tuée. Il n'a pas besoin de l'attacher avec un nœud particulier et compliqué. Il n'a pas besoin de la mutiler après sa mort. Mais cela satisfait un besoin psychique.

La signature est différente du mode opératoire et elle ne se modifie jamais. Comme tout le monde, un tueur acquiert de l'expérience. Si vous ne l'arrêtez pas dès son premier meurtre, il va développer et améliorer son mode opératoire (MO) et va devenir plus adroit. Il pourra utiliser des armes différentes, mettre des gants pour ne plus laisser d'empreintes, s'en prendre à des femmes d'ethnies différentes, etc., mais sa signature restera la même. C'est un détail personnel, unique au prédateur. Il est parfois difficile de distinguer MO et signature. Il faut toujours chercher ce que le criminel a fait "en plus".

Un tueur couvrait le visage de ses victimes après leur mort. Un poseur de bombe aspergeait de peinture noire les composants de ses bombes.

Malheureusement, il faut souvent plus d'un seul crime pour déterminer quelle est la signature car elle est difficile à déterminer sur une affaire unique. Et parfois, elle n'existe tout simplement pas…

Les signatures et les motivations des tueurs de fictions sont toujours très claires : les 7 péchés capitaux, des lettres sur le ventre des victimes, des jeunes femmes aveugles, les signes du zodiaque, les versets de la Bible, etc. Dans la réalité, rien n'est aussi simple.

CALIF PRISON B 27305 A D J CARPENTER 8 30 76 CII 540 287

Étude de cas
Le bégaiement du tueur

John Douglas a dressé le profil du "Trailside Killer" de San Francisco. Entre août 1979 et novembre 1980, ce tueur en série avait assassiné 7 personnes sur le Mont Tamalpais et dans les parcs nationaux de Point Reyes. 6 femmes et 2 hommes attaqués par derrière, et tués en un éclair, d'une seule balle dans la nuque ou de plusieurs coups de couteau. Douglas indiqua ce qu'il pensait être son âge, son intelligence et son emploi. Mais il ajouta un détail particulier qui lui avait été suggéré par les scènes des crimes et le type des agressions. Les meurtres avaient tous eu lieu dans des endroits boisés et reculés, inaccessibles en voiture. Pourquoi le tueur avait-il attaqué si rapidement alors qu'il aurait pu prendre son temps et ne pas craindre d'être repéré dans des coins si isolés ?

Le fait qu'il ait préféré attaquer très rapidement au milieu de nulle part indiquait un élément essentiel : quelque chose n'allait pas chez lui, quelque chose le mettait mal à l'aise. Douglas songea qu'il pouvait être très laid, avoir de terribles cicatrices d'acné ou une difformité faciale. Mais parmi les nombreux promeneurs présents les jours des meurtres, personne n'avait indiqué avoir vu un homme à l'apparence inhabituelle.

Douglas pensa alors que le tueur pouvait boiter ou être manchot. Mais les témoins l'auraient là aussi remarqué. Et la vitesse et l'efficacité des meurtres indiquaient que le tueur n'avait probablement pas de faiblesse physique. Il restait donc une caractéristique moins évidente mais tout aussi troublante pour le tueur, quelque chose que les gens ne remarquaient pas jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche : un problème d'élocution. Douglas affirma donc aux policiers incrédules que le "Traillside Killer" devait zozoter ou bégayer.

Il s'avéra que le tueur, David Carpenter, avait de gros problèmes de bégaiement car il avait été traumatisé durant son enfance par des abus physiques. Selon une victime qui avait réussi à s'enfuir, son bégaiement avait cessé juste avant et durant l'agression.

Un profil psychologique permet de décrire un criminel, son comportement, son état mental, peut-être son apparence physique, son mode de vie et son fonctionnement. Il ne permet pas de découvrir l'auteur de crime, mais plutôt de limiter la population de suspects, d'orienter l'enquête dans un sens plutôt qu'un autre, de conseiller les forces d'intervention lors d'une situation de crise, de connaître la manière la plus efficace d'interroger un suspect, mais aussi de prédire le passage à l'acte meurtrier d'un "simple" agresseur.

Comment est créé un profil

Le profiler prend connaissance des éléments de l'affaire et SE DÉPLACE sur les lieux. Il rassemble et évalue ensuite tous les matériaux relatifs à l'affaire, les éventuels témoignages, les photographies de la victime et de la scène de crime et, un contexte complet de la victime (ou "victimologie"), les rapports d'autopsie, les examens des indices physiques découverts, et toutes les informations nécessaires pour établir une "image" fidèle de ce qui s'est passé avant, pendant et après le crime. Cette étape est la base de toutes les autres. Si des informations incorrectes ou insuffisantes sont fournies, l'analyse et le profil seront faussés.
Ces données doivent ensuite être combinées de manière logique et cohérente. Il faut par exemple définir s'il y a eu d'autres victimes similaires afin d'établir si le crime est celui d'un criminel en série.
Le profiler reconstruit ensuite la séquence d'événements et le comportement de la victime et de l'agresseur. Il peut ainsi mieux comprendre le rôle de chaque individu dans le crime, puis déterminer la motivation et le genre de l'agresseur (en série ou pas).
Ce processus peut prendre des heures, voire des jours.

Pour créer le profil psychologique d'un criminel, de nombreux facteurs sont pris en considération :
- l'arme utilisée
- l'heure et l'endroit du crime (et le lieu d'abandon du corps s'il est différent)
- la position du corps lorsqu'il a été découvert et s'il a été bougé
- le type de blessures infligées
- des détails concernant la victime (son passé, ses amis, son mode de vie, etc.)
- les risques pris par l'agresseur
- la méthode utilisée pour examiner la victime
- des preuves de manipulations

Ces informations vont permettre de créer une description générale d'un suspect inconnu : âge, ethnie, sexe, habitudes, statut marital, caractéristiques personnelles, état mental, emploi possible, niveau d'éducation, occupations, intégration sociale, etc. La création d'un profil psychologique est basée sur l'idée que les criminels laissent inconsciemment des "traces" physiques sur la scène de crime, mais également des indices sur leur comportement. Les profilers emploient des théories psychologiques qui leur fournissent des moyens d'identifier une déficience mentale ou un mode de pensée criminelle. Certains utilisent aussi des statistiques telles que l'âge moyen d'un certain type de criminel (les criminels sexuels ont très souvent entre 20 et 35 ans).

Le profiler cherche donc à connaître :
- le sexe de l'agresseur
- le mode opératoire
- l'état mental de l'agresseur
- la stabilité géographique ou la mobilité
- une « signature » du crime
- le genre de fantasme qui semble être impliqué
- si un "trophée" a été emmené (un objet appartenant à la victime, voire un morceau de son corps)

Certains criminels en série laissent une "signature" sur la scène du crime, une manifestation comportementale inconsciente de leur personnalité. Cette signature aide à relier des crimes entre eux et à alerter les policiers sur la présence d'un agresseur en série.
Il est plus facile de développer le profil d'un criminel qui montre des caractéristiques de psychopathie ou une "signature" bien visible telles que des tortures sadiques, des mutilations après le décès ou de la pédophilie car ils laissent des "traces psychologiques" plus visibles.

Si aucun suspect n'est appréhendé durant un moment ou si de nouvelles victimes/preuves sont découvertes, le profil est réévalué.
Lorsque le criminel est arrêté, il est toujours utile et profitable de comparer le profil créé avec les caractéristiques réelles du criminel. Le problème est qu'un criminel peut ne jamais être arrêté, ou être arrêté dans une autre juridiction, ou pour d'autres crimes, ou peut simplement cesser d'agir.

La méthode du professeur Canter

L'application du travail de David Canter est basée sur 5 aspects de l'interaction entre la victime et l'agresseur :

- La cohérence interpersonnelle
On suppose que les agresseurs se comportent avec leurs victimes de manière semblable avec les personnes qu'ils rencontrent tous les jours.

Si un agresseur devient plus violent avec ses victimes, on pourra penser qu'il doit commencer à se montrer agressif ou brutal dans des situations normales.

On suppose également que les victimes peuvent représenter symboliquement des personnes importantes dans la vie de l'agresseur : le tueur en série Ted Bundy a tué des jeunes femmes brunes qui ressemblaient toutes à son premier grand amour, son ex-petite amie.

- La signification du temps et de l'endroit
Analyser le crime peut fournir au profiler des informations sur la mobilité de l'agresseur et peut ensuite indiquer où le criminel est susceptible de résider (cf. *Le profiling géographique*, p. 104). L'heure et le lieu du crime sont choisis par l'agresseur et peuvent donc représenter la manière dont il vit : s'il travaille, il n'attaquera sans doute que le soir ou les week-ends ; il pourra n'agir que dans un quartier qu'il connaît bien…

- Les caractéristiques criminelles
Elles sont utilisées pour permettre à l'analyste de développer des systèmes pour la classification en groupes d'agresseurs qui peut aider à fournir les caractéristiques que le criminel est susceptible de présenter.

La classification du FBI (organisé/désorganisé, cf. *Crime organisé ou désorganisé*, p. 102) est l'un de ces systèmes.

- La carrière criminelle
On peut supposer qu'un criminel a pu commettre des délits ou d'autres crimes dans le passé, avant de passer à un niveau supérieur et de commettre un crime grave.

Déterminer la nature de ces crimes et délits passés, et étroitement reliés à la connaissance des preuves légales.

- La connaissance des preuves légales
Un agresseur peut connaître les techniques de la police scientifique et ainsi porter des gants (empreintes digitales), utiliser un préservatif (ADN) ou emporter avec lui des objets ou vêtements où il aurait pu laisser son sang, sa sueur, son sperme, ses cheveux, etc.

Si un criminel agit de cette manière, on peut supposer qu'il a déjà pu être arrêté auparavant et condamné parce qu'il avait laissé de telles preuves sur le lieu de son crime. Et, à présent, il ne veut plus "se faire avoir". S'il porte des gants, il a pu cambrioler des habitations. S'il nettoie ses victimes dans leur baignoire, il a pu commettre des viols.

Cette information doit être fournie à la police, qui pourra alors la comparer avec d'autres affaires semblables ou au casier judiciaire du suspect, ou afin de limiter le nombre de suspects, en excluant les personnes au casier judiciaire vierge ou au casier comportant des crimes différents.

Les "drapeaux rouges"

Dans leurs profils, nombre de profilers proposent des hypothèses basées sur des statistiques (à tort ou à raison).

Ainsi, en ayant observé et interrogé des dizaines de scènes de crimes, des criminels et des victimes, les analystes ont découvert que l'on peut remarquer, sur des scènes de crimes, ce que l'on appelle des "drapeaux rouges" : des éléments très parlants qu'il faut examiner.

- Lorsqu'un tueur est assez prudent pour se débarrasser du corps de sa victime, il est probablement d'âge mûr (au moins 30 ans), car il a de "l'expérience".

- Dans une série de cambriolages affectant un quartier, si les objets recherchés sont du matériel hi-fi, des jeux vidéos, des gadgets technologiques, etc., et si de la nourriture est consommée sur place ou s'il y a des actes de vandalisme (tags sur les murs, déchirure des rideaux…), les cambrioleurs sont sans doute des délinquants mineurs vivant à proximité des lieux. Les adolescents agressifs des grandes villes veulent s'attribuer un "territoire" par la force : rue, cave, grenier, terrain vague… ou domiciles privés. Ils se l'approprient et le marquent. Le but est de jouir du plaisir de violer librement un espace.

- Si un objet personnel appartenant à la victime a été dérobé par son assassin (chaussure, bijou, carte d'identité, sous-vêtements, mèche de cheveux), il existe de grande chance qu'il soit un meurtrier sexuel car cette volonté de garder un « trophée » est un genre de fétichisme. Si l'on fouille l'habitation d'un suspect, il faudra y chercher ce genre d'objet.

- Si l'on découvre une victime habillée ou maquillée différemment de ses habitudes, il est très probable que son assassin l'ait vêtue lui-même, de cette façon, avant ou après sa mort. Et il est possible qu'il l'ait photographiée pour en garder le souvenir : il faut donc vérifier auprès des photographes de la région si des clichés douteux n'ont pas été portés à développer.

- Si le corps ou une partie du corps de la victime est recouvert lorsqu'on la trouve,

son assassin a pu vouloir “défaire” son crime, il s’est ressaisi après son acte, s’est trouvé déconcerté par la violence dont il a fait preuve et son niveau de tension interne s’est abaissé au point qu’il a pu réaliser ce qu’il avait fait. C’est souvent le visage qui est couvert (cacher le regard “accusateur” de la victime) et les organes génitaux ou le haut des cuisses (le tueur rabaisse la jupe de la femme qu’il vient de tuer et de violer).

Crime organisé ou désorganisé

En 1978, les profilers du FBI ont créé des dénominations pour décrire comment se présente une scène de crime afin d’en déduire les caractéristiques du criminel. Ils conçurent des termes fonctionnels décrivant l’apparence du crime : organisé, désorganisé ou mixte. Depuis, ces dénominations ont été critiquées car considérées comme trop simplistes. Elles sont toutefois encore utilisées pour brosser les premièrs contours d’un profil.

Organisé
Crime très souvent prémédité. Peu d’indices physiques, voire aucun, sont découverts sur la scène de crime. Le crime a été soigneusement planifié pour minimiser les risques et la possibilité d’être arrêté (le tueur emmène souvent une arme, un masque, des cordes, avec lui). Le corps est souvent caché ou abandonné loin du lieu du meurtre. Généralement, le criminel organisé est un psychopathe. Il est sain d’esprit mais ne montrera pas le moindre remords. Il est souvent manipulateur et adroit. Il paraît sympathique en surface, vit souvent en compagnie et paraît sociable, et peut donc piéger sa victime en la charmant, en lui offrant de l’argent ou une aide. Il s’en prend le plus souvent à des personnes qu’il ne connaît pas. Il a souvent des antécédents pénaux, généralement pour violence.

Désorganisé
Peu ou pas du tout de préméditation. Le criminel désorganisé sera plus facilement identifié et appréhendé car il ne prémédite pas son attaque et laisse souvent des empreintes, du sang ou du sperme, voir même son arme (qu’il a pu trouver sur place) sur la scène de crime. La scène du crime montre souvent une grande violence, la victime peut être horriblement mutilée. En cas de viol ou de meurtre, le criminel utilise souvent une « attaque éclair » qui laisse la victime inconsciente… ou morte. Lorsqu’il y a acte sexuel, il n’est généralement pas sadique. La désorganisation du crime peut indiquer que le criminel est : un adolescent, un malade mental (traitement psychotrope insuffisant ou arrêté) ou une personne sous l’influence de l’alcool ou/et de la drogue. Il peut s’en prendre à sa famille, ses amis, ses voisins, ses collègues ou des connaissances.

C’est souvent un solitaire qui vit seul ou avec ses parents. Il agit seul lorsqu’il tue.

Mixte
La scène de crime peut paraître très préméditée : le criminel amène une arme, un masque et des gants. Mais elle paraît aussi désorganisée : les gants ont été abandonnés sur place, le meurtre a été très brutal… Dans ce cas, on peut penser que le criminel avait une idée qu’il avait planifiée mais ne s’attendait pas à être confronté à une seconde personne, ou à ce que sa victime lui résiste. Il a perdu le contrôle de la situation. Il se peut aussi qu’il y ait eu plus d’un seul agresseur. Une partie du crime peut paraître très organisée et réfléchie mais une autre partie est totalement désordonnée : deux personnes ont agit ensemble.

Dernière possibilité, plus rare : un jeune criminel qui “améliore” sa façon d’agir et, de désorganisé, devient graduellement organisé.

Ces dénominations peuvent être utilisées pour tous les crimes violents, uniques ou en série.

La victimologie

Les profilers utilisent beaucoup la “victimologie” (un historique complet de la victime) pour dresser le profil psychologique d’un criminel. Déterminer pourquoi une victime a été visée fournit aux enquêteurs le mobile de l’agresseur. Il faut chercher “pourquoi” afin de déterminer “qui”. Certaines personnes se trouvent simplement au mauvais moment au mauvais endroit, d’autres sont choisies au hasard mais d’autres sont délibérément ciblées.

Toute la vie d’une victime peut avoir une signification importante. Un profiler doit connaître intimement celle-ci s’il veut comprendre qui est son assassin ou son violeur.

Une victimologie complète doit produire une image aussi précise que possible de la victime. Elle doit inclure le style de vie, la personnalité, la famille, les amis, le statut marital, les habitudes de rencontres, les activités de loisir, l’emploi, les revenus, le moyen de transport, les incapacités physiques, le style d’habillement, le casier judiciaire, l’usage de drogues ou d’alcool, la réputation, les habitudes, les goûts, les activités et tous les événements importants ayant eu lieu avant le crime.

Étude de cas

Un tueur prévenant

Une femme avait été poignardée au cœur et étranglée dans son lit. Le tueur avait pris soin de l’habiller, de poser sa tête sur oreiller et de couvrir son cadavre d’une couverture, comme si elle faisait simplement la sieste.

Ce comportement dévoilait que son meurtrier s’était montré prévenant avec sa victime. C’était une tentative de “défaire” le meurtre. Cet effort accompli pour que la victime paraisse confortable, le fait que son assassin ait “prit soin d’elle” après sa mort, incita les profilers à diriger les policiers vers une personne proche de la victime, plutôt que vers un étranger. Il s’avéra qu’elle avait été tuée par son fils.

Dans cette liste, le profiler peut trouver un détail qui expose cette personne et en fait une cible pour un prédateur.

Un des éléments les plus importants de l'analyse du crime est l'évaluation des risques : cette personne avait-elle un grand ou un petit risque de devenir une victime ? Certains styles de vie augmentent ou diminuent la vulnérabilité face au crime violent. Les personnes ayant un style de vie risqué sont souvent exposées à la violence : une prostituée qui travaille dans un quartier où le crime et la drogue sont courants et où la population est surtout composée de marginaux.

Une femme au foyer vivant dans un quartier résidentiel, qui reste chez elle avec ses enfants et sort rarement la nuit, a moins de risques d'être agressée.

Les profilers doivent déterminer quel type de criminel pénétrerait dans tel ou tel environnement pour trouver cette victime particulière. Il est "facile" pour un agresseur de s'en prendre à une prostituée, d'autant plus qu'elle montera volontairement dans son véhicule. Par contre, un prédateur devra faire preuve d'habileté et d'intelligence s'il veut agir dans un quartier résidentiel et passant, sans être remarqué.

Les profilers considèrent donc le niveau de risque pris par l'agresseur pour commettre son crime : le jour est plus dangereux que la nuit, une rue fréquentée présente plus de risques qu'un endroit boisé et isolé. Le prédateur qui agresse la prostituée se sent en sécurité dans un quartier "rouge" alors qu'un citoyen moyen le fuirait : peut-être est-ce parce qu'il le fréquente depuis un moment ?

L'agresseur de la femme au foyer pourra être quelqu'un qu'elle connaît ou un bonimenteur expérimenté. L'agresseur est-il entré chez elle par surprise ou l'a-t-elle laissé entrer ? Était-elle une cible préméditée ou l'agresseur a-t-il saisi l'opportunité ?

L'une des caractéristiques qui peut aider à dresser le profil de l'agresseur est la condition physique de la victime. Si, durant la reconstruction des événements, on découvre que l'agresseur a porté sa victime sur une distance assez longue avant de la déposer dans sa voiture ou de la cacher dans un buisson, on peut penser que le criminel est robuste… ou qu'il n'était pas seul.

Si un agresseur a pu enlever une victime sans qu'elle ne se défende, alors que l'on sait par ses amis et sa famille qu'elle était naturellement méfiante, on peut penser qu'elle connaissait son agresseur ou que celui-ci était assez charismatique et sociable pour la convaincre de le suivre ou assez malin pour user d'un stratagème (lui faire croire qu'il a le bras cassé et besoin de son aide pour porter un objet lourd…).

Une victime décédée peut offrir des indices physiques mais aussi des informations sur le type de confrontation qui a eu lieu. Elle peut indiquer si son assassin a utilisé juste assez de force pour l'assommer ou la soumettre, puis l'a tuée, ou s'il l'a immédiatement tuée, ou s'il l'a torturée et brutalisée parce que ses souffrances lui procuraient du plaisir.

Dans une série de crimes, l'apparence de la victime peut indiquer les préférences sexuelles du prédateur : il peut s'en prendre à des enfants, des femmes blondes, des infirmières ou des homosexuels noirs. Un éventail d'indices mis bout à bout peut permettre d'imaginer le déroulement des événements et le comportement du criminel.

Une aide à l'enquête

Les profils du FBI fournissent également aux policiers des conseils pour identifier et appréhender le criminel, et interroger convenablement un suspect.

Ils proposent parfois d'utiliser les médias pour toucher la communauté et obtenir des informations : portraits-robots, copie de l'écriture d'un tueur, description d'éventuels crimes précédents, etc. Une personne qui n'aurait qu'un vague soupçon peut comprendre qu'elle connaît en fait un criminel. En Floride, en 1989, le FBI a fait coller des affiches représentant l'écriture de l'assassin d'une mère et de ses deux enfants, qui avait griffonné quelques mots sur une brochure. Trois jours plus tard, des témoins contactèrent la police en affirmant avoir reconnu l'écriture du suspect. Ils donnèrent tous le même nom et l'homme fut arrêté.

Les profilers peuvent également aider la police à resserrer leur prise sur un suspect. La police peut suspecter une personne d'être un assassin mais ne pas posséder assez de preuves (n'avoir qu'un vague témoignage, par exemple) pour obtenir un mandat de perquisition d'un juge.

Un profiler peut alors dresser le profil psychologique du criminel inconnu à partir de ses crimes. Si ce profil correspond à la description du suspect, le profiler peut ensuite obtenir des informations sur le suspect afin d'indiquer quel genre de tueur il serait et les preuves qui pourraient être découvertes chez lui : d'où la nécessité du mandat de perquisition.

Le profil peut également aider à prédire de futures agressions possibles ou l'endroit le plus probable ou le criminel attaquera ses victimes. Une grande signification réside ainsi dans le type d'endroit que choisit un tueur pour abandonner le corps de sa victime (au bord d'une route de campagne, en plein centre ville, dans une forêt…). Si, par exemple, plusieurs corps sont découverts dans des champs, dans un "cercle" n'ayant que quelques kilomètres de diamètre, on peut penser que le suspect utilise toujours les mêmes routes de campagne pour se rendre du lieu des meurtres au lieu d'abandon des corps, qu'il possède son propre véhicule et qu'il connaît bien la région.

On sait également, grâce à des études, que les criminels droitiers qui veulent fuir le lieu du crime en se précipitant courent généralement vers la gauche et se débarrassent de leur arme vers la droite : cela rétrécie la zone des recherches. De la même manière, les hommes, lorsqu'ils sont perdus, descendent ou vont vers le sud alors que les femmes montent ou vont vers le nord.

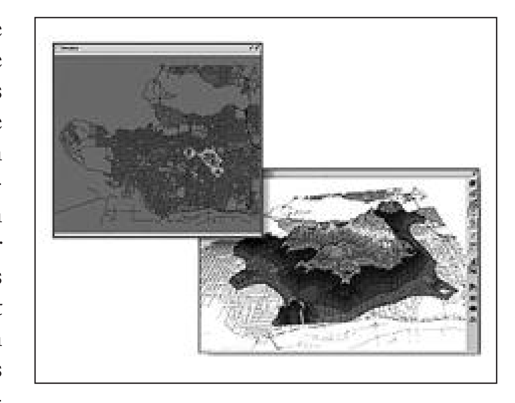
Depuis une dizaine d'années, le profiling se concentre également sur le comportement géographique du criminel : l'endroit où la victime a été choisie, où le crime (agression, meurtre, enlèvement…) a été commis, l'itinéraire utilisé pour abandonner le corps, où et quand le corps a été déposé, et l'isolation relative de ce lieu. Toutes ces informations renseignent sur la mobilité du suspect, sa méthode de transport, son secteur potentiel de résidence, et son habilité à traverser les barrières (traverser un état, une région, un pays, un fleuve).

Certains professionnels considèrent le "profiling géographique" comme une sous-spécialité du programme général du FBI mais d'autres le considèrent comme une approche totalement différente.

Le profiling géographique

À Vancouver, la police distribue des courriers dans les boîtes aux lettres d'un quartier où un criminel recherché est supposé habiter. Y figurent un portrait-robot, un profil psychologique, une description de son style de vie et un résumé des crimes qu'il a commis. Les voisins d'un criminel qui penseraient alors le reconnaître peuvent téléphoner à un numéro spécial. Un groupe de cambrioleurs a subitement cessé d'agir après qu'un tel courrier a été publié.

Le "direct marketing" est devenu l'un des outils de la police de Vancouver, grâce au logiciel de profiling géographique ("Rigel") développé par Kim Rossmo, directeur de la



section de Profiling géographique de la police de Vancouver. Ce logiciel permet à la police de situer où un criminel en série (tueur, violeur, pyromane ou voleur) est le plus susceptible d'habiter en reliant ses crimes entre eux.

La Gendarmerie Royale du Canada a décidé d'équiper les polices de l'Ontario de ce logiciel et de former des spécialistes.

Rigel fusionne les données du Système d'Information Géographique (GIS : un système qui analyse puis présente des cartes par satellite combinant des informations géographiques, écologiques, démographiques et sociales) avec d'autres sources telles que des profils psychologiques (où figurent les lieux de l'enlèvement, de la scène du ou des crimes, l'endroit où le ou les corps ont été retrouvés, etc.), des photographies aériennes, des données topographiques, des codes postaux, des plaques d'immatriculation, des lettres que les criminels ont pu envoyer pour se moquer de la police ou des victimes et des données de recensement.

Il faut au moins cinq lieux ou crimes pour dresser un profil efficace mais on peut procéder à une certaine forme d'analyse avec moins.

Lorsque toutes les informations sont compilées, le logiciel calcule des algorithmes qui produisent une carte de la ville en 2 ou 3 dimensions et en couleur, où le rouge indique le lieu où le criminel est supposé habiter (ces profils sont efficaces dans 70 % des cas).

La police peut donc intensifier le nombre de patrouilles et concentrer ses recherches sur ce quartier précis, ce qui évite des investigations coûteuses et inutiles.

La plupart des criminels commettent des crimes dans leur "zone de confort" : le ou les quartiers qu'ils connaissent bien et qui n'est souvent pas très éloigné de leur habitation.

On sait qu'un tueur en série commet très souvent son ou ses premiers crimes près de chez lui, car il s'y sent en sécurité et peut rapidement rentrer chez lui si les choses ne tournent pas comme il le voudrait.

Par la suite, il arrive fréquemment qu'il s'éloigne de son lieu d'habitation, justement pour mettre de la distance entre ses victimes et lui, mais aussi parce qu'il prend confiance en lui et agrandit sa "zone de confort".

Rigel est compatible avec le VICLAS, la base de données canadienne des crimes violents (cf. *Structures & profiling*, p.186). Ron MacKay et Kim Rossmo ont combiné ces deux systèmes pour appréhender un pyromane qui avait provoqué 24 incendies en Colombie britannique : le VICLAS a lié les crimes entre eux, MacKay a développé le profil psychologique du pyromane, que Rossmo a introduit dans Rigel. La personne arrêtée vivait dans la rue juste en face de l'endroit qu'Orion avait désigné.

Le logiciel est coûteux (225 000 $). Il doit être installé sur des serveurs puissants et doit être utilisé par un professionnel du crime et de l'informatique, spécialement formé à Rigel… mais la police pense qu'il en vaut largement la peine.

Il faut approximativement deux semaines pour obtenir une carte (rassembler les données utiles, dresser un profil, entrer les informations correctement, puis laisser le logiciel calculer). Rossmo espère que ce délai pourra être réduit à mesure des évolutions du logiciel.

Il ajoute que son logiciel est un excellent outil d'aide à l'enquête mais qu'il ne remplace pas cette dernière : sans enquête, pas d'informations ni de profil à fournir à Rigel.

La méthode Godwin

Le Dr Maurice Godwin travaille dans le Centre de Justice de l'Université de l'Alaska où il enseigne le profiling criminel appliqué spécifiquement aux tueurs en série.

Il a publié plusieurs ouvrages et a créé son propre logiciel de profiling géographique, "Predator".

Selon lui, le profil géographique d'un tueur en série est développé de deux manières différentes : en ne prenant en compte que les lieux où les victimes sont abandonnées par le tueur, ou en prenant en compte à la fois ce lieu d'abandon, mais également l'endroit où elles sont enlevées ou tuées.

Ses recherches avec le professeur David Canter concernant 54 tueurs en série américains suggèrent que la deuxième méthode permet d'obtenir un profil géographique bien plus précis. Cela implique de recueillir plus d'informations (donc un surcroît de travail) mais l'analyse n'en est que plus solide. L'endroit où la victime a été tuée, enlevée ou vue pour la dernière fois peut être estimé à partir de différentes sources : les comptes-rendus de témoins oculaires, les conversations téléphoniques, les PV, les réservations d'hôtel, les bulletins de sortie de prison, les reçus de carte de crédits, les factures de péage autoroutier, les additions de restaurant, etc.

Godwin détermine ensuite les coordonnées exactes des 2 lieux (enlèvement et abandon) avec un GPS, puis les introduit dans "Predator". David Canter a quant à lui développé un logiciel nommé "Dragnet" et l'Institut National de Justice américain a créé "Crime Stat". Tous ces programmes créent des cartes colorées en 3D comme le "Rigel" de Kim Rossmo.

Maurice Godwin offre également un profil psychologique grâce au profil géographique, issu du comportement spatial du criminel.

Étude de cas

3 petits %

La police de Recklinghausen, en Allemagne, enquêtait sur une série de 35 agressions sexuelles (des viols, des tentatives et des attaques) entre juillet 1996 et janvier 2001. Tous ces crimes avaient eu lieu à Marl, une ville de 30 000 habitants située dans la Ruhr. 28 de ces agressions avaient été reliées par l'unité de profiling de la police de Düsseldorf.

En 2000, le Détective Neil Trainor, profiler géographique à Bramshill, en Angleterre, fournit un profil géographique aux enquêteurs allemands. Il réduisit la zone de recherche de la résidence du suspect (59 km carrés) à 3 % (1,5 km carrés). Les enquêteurs organisèrent un prélèvement d'ADN en masse dans ce périmètre, qui leur permit d'arrêter le violeur. Il avait vécu avec sa mère dans la zone des 3 % jusqu'en 1998 et avait déménagé juste au bord de cette zone.

Exemple de profil

Tueur en série

Voici l'exemple d'un profil psychologique (résumé), dressé par John Douglas. Vous pouvez tenter de le créer vous-même en lisant uniquement les descriptions des crimes, puis comparer vos réponses avec celles du profiler et le portrait du criminel.



Scène de crime et victimologie

4 corps de jeunes femmes blanches, des prostituées ou des danseuses nues originaires d'Anchorage (Alaska), ont été découverts à 35 km au nord de cette ville, dans des endroits reculés et boisés, entre 1971 et 1983. Certains étaient à moitié enterrés. Selon le rapport d'autopsie, elles ont été assassinées avec un fusil de chasse puissant (gros calibre) et abattues à moyenne distance (et non pas à bout portant).

L'une a été abattue alors qu'elle était nue. Les autres étaient vêtues mais il n'y avait pas de trou dans leurs vêtements : elles ont été rhabillées après avoir été tuées.

La plupart des corps ont été découverts non loin de la Knik River. Aucune preuve physique disponible.

Profil psychologique

- Un homme blanc d'âge moyen, psychopathe. Il est possible qu'il vive en couple et qu'il tue durant les week-ends ou les vacances.
- Il semble détester les femmes et être très en colère après elles. Le fait qu'il choisisse des prostituées indique qu'il veut des victimes que les autorités ne chercheront pas avec zèle (il est rusé), mais aussi qu'il peut lui-même considérer comme des "déchets humains", des "animaux" sur lesquels il peut décharger sa colère. Il doit sûrement en violer certaines sans les tuer.
- Il a sûrement un casier judiciaire, peut-être pour des agressions et/ou des viols.
- Il connaît la région et habite sûrement à Anchorage ou une ville proche.
- C'est sûrement un chasseur et la Knik River est un endroit apprécié des chasseurs. Il enlève les femmes à Anchorage mais on les retrouve à des kilomètres plus au nord, dans les montagnes, et 4 d'entre elles ont été abattues (à moyenne distance) alors qu'elles étaient nues : peut-être les chasse-t-il comme des animaux. Il doit adorer chasser.
- Puis, il tente de cacher les corps en les enterrant : c'est un tueur organisé qui prémédite et planifie ses crimes.
- Il est probable qu'il garde chez lui des objets pris à ses victimes et/ou une liste de ses crimes, comme des "trophées de chasse".
- Il possède un véhicule et un moyen de transport pour se rendre dans les grandes étendues boisées du Nord d'Anchorage. Sans doute un avion car il y a beaucoup de banc de sable autour de la Knik River, qui peuvent servir de pistes d'atterrissage. Peut-être a-t-il même un point d'ancrage dans ce périmètre, un endroit où il violenterait ses victimes avant de les relâcher dans les bois.

Criminel

Robert Hansen, 44 ans, blanc, boulanger, marié, père de 2 enfants. C'est un voleur compulsif qui a été condamné plusieurs fois ; il a été inculpé de viol 2 fois mais n'a jamais été jugé.

Il tue lorsque son épouse et ses enfants sont absents (à l'école, en vacances, etc.).

Il possède un petit avion et une cabane dans les bois, près de la Knik River, où il emmène ses victimes pour les violer puis les chasser.

L'un des fusils d'Hansen (il en possède 21 !), est bien celui utilisé pour les 4 meurtres. C'est un excellent chasseur et il a gagné plusieurs prix.

Dans sa maison, au sous-sol, les policiers découvrent des bijoux et des cartes d'identité ayant appartenu aux victimes (15 en tout, dont certaines n'ont jamais été retrouvées). Et Hansen a dessiné des croix sur une carte de vol aux endroits où les corps ont été enterrés.

Exemple de profil

Meurtrier

Voici l'exemple d'un profil psychologique (résumé) dressé par John Douglas. Vous pouvez tenter de le créer vous-même en lisant uniquement les descriptions des crimes, puis comparer vos réponses avec celles du profiler et le portrait du criminel.

Scène de crime et victimologie

En 1979, une jeune femme blanche de 26 ans a été retrouvée morte sur le toit du bâtiment où est situé l'appartement qu'elle partage avec ses parents, à New York.

Elle est nue mais n'a pas été violée. Des traces de morsures sont visibles sur ses cuisses, un parapluie a été introduit dans son sexe et tout son corps porte des traces de coups violents. Son meurtrier l'a étranglée avec la sangle de son sac à main et s'est masturbé sur elle. Il a attaché ses poignets avec ses collants.

Son assassin avait déféqué près du corps et l'avait couvert avec le chemisier de sa victime.

Profil psychologique

- Le tueur est sûrement blanc. Le type d'agression (coups, morsures, poignet attaché, objet introduit, etc.), indique que son fantasme est déjà bien développé, ce qui a dû prendre plusieurs années : cet homme doit donc avoir une trentaine d'années.
- Le tueur est un familier des lieux. Il y habite, y travaille ou y connaît du monde. Il sait comment accéder au toit de l'immeuble, ce qui n'est pas évident pour un étranger.
- Le tueur a probablement rencontré sa victime par hasard. Il était sûrement sur le toit pour une autre raison. Il a agi en plein jour, sans rien planifier et a laissé de nombreux indices sur la scène de crime.
- La scène du crime est caractéristique d'un tueur de type désorganisé, sûrement psychotique (les excréments). Il est probable que le tueur soit sans emploi.
- Les mutilations sexuelles (surtout les morsures) sur la victime traduisent une difficulté relationnelle avec les femmes. Le tueur est probablement célibataire.

Criminel

Carmine Calabro, blanc, 32 ans, célibataire, sans emploi.

Son père vit dans l'un des appartements de l'immeuble.

Il est mentalement instable et a déjà été institutionnalisé.

Le moulage de sa dentition correspond aux morsures relevées sur la victime.

Profiler les violeurs

Selon le FBI, on peut diviser les violeurs en quatre catégories distinctes selon leur motivation.

- Le plus souvent, les violeurs sont animés par un "pouvoir - réconfort". Ils manquent de confiance en leur capacité à interagir socialement et sexuellement avec les femmes, et violent pour se rassurer sur leur masculinité. Ce type de violeur fantasme sur des relations consensuelles avec sa victime et peut se comporter comme s'il était un amant, la complimentant et lui demandant si cela lui plait. Il peut même s'excuser de ses actes.
  Pour interroger ce genre de violeur et le faire avouer, il faut minimiser la gravité de l'acte.

- Le "pouvoir - revendication" agresse quant à lui pour affirmer sa masculinité. Il pense que les femmes doivent être utilisées pour son plaisir sexuel. Il a une perception de lui-même et des relations qui est totalement misogyne.
  Pour interroger ce genre de violeur et le faire avouer, il faut flatter son ego.

- Le "colère-riposte" veut blesser, punir et humilier ses victimes. Il déteste les femmes en général ou un groupe particulier de femmes, et veut se venger d'une injustice réelle ou imaginée.
  Ce genre de violeur ne ressent aucun remord. Le seul moyen de le faire avouer est de le convaincre que l'on possède des preuves de sa culpabilité et que l'enquête le désigne de manière irréfutable.

- Le "puissant autoritaire" et le "vengeur en colère", tendent à agir impulsivement.
  Ce que les gens appellent couramment un violeur sadique sexuel est animé par une "colère-excitation". C'est le plus rare mais le plus violent des violeurs. Ses actes sont fortement ritualisés et ses fantasmes, complexes, impliquent généralement une relation maître-esclave. Il cherche à obtenir le contrôle total de sa victime et ressent du plaisir à la faire souffrir. Il planifie méthodiquement ses crimes.
  Il faut, pour le faire avouer, utiliser la même stratégie qu'avec le "vengeur en colère".

Profil type du "pouvoir - réconfort"

Il a environ 25 ans mais peut être plus âgé s'il a été incarcéré auparavant. Il est intelligent mais paraît terne, ennuyeux et immature. Il préfère satisfaire ses fantasmes plutôt que de prendre le risque d'être rejeté dans la réalité. Il a donc une vie sexuelle inadaptée et intègre à ses fantasmes des éléments de pornographie. Il est souvent voyeur et fétichiste. Antécédents pénaux : fétichisme, entrée par effraction, vols (notamment de sous-vêtements).

Ses premiers fantasmes remontent à l'adolescence, aussi est-il souvent solitaire et sans ami, et il n'est pas marié. Il a du mal à poursuivre des études mais reste au sein de l'école sans causer de problèmes particuliers. Il compense son manque de virilité par des actes compulsifs et peut être licencié de son emploi. Il se sent inférieur et ne supporte pas la critique. Comme toute sa vie est menée par ses fantasmes, il a souvent un emploi simple et peu rémunéré ou des "petits boulots". Il peut consommer excessivement de l'alcool.

Profil type du "pouvoir - revendication"

Il a généralement une vingtaine d'années et est assez frustre émotionnellement. Il est préoccupé par son image de « macho » et oriente sa vie en fonction. Il a souvent un corps d'athlète, roule dans une voiture bien entretenue, porte des armes et se montre arrogant envers les autres.

Il affiche souvent une forte attitude anti-homosexuelle. Il peut consommer de grandes quantités d'alcool ou de drogue. Il est plutôt solitaire mais il peut s'être marié plusieurs fois et avoir plusieurs partenaires.

Ses antécédents pénaux : vols et cambriolages. Il abandonne souvent ses études. La plupart du temps, il lit Playboy ou Penthouse. Il peut s'engager dans l'armée mais n'y reste pas longtemps et ses états de services ne sont pas élogieux.

Il existe également deux catégories à part : le violeur opportuniste et ceux qui participent à un viol collectif.

- L'opportuniste est en train de commettre un autre crime, souvent un cambriolage, et saisit l'opportunité de violer sa victime. Il est généralement saoul ou drogué.

- Un viol collectif induit une mentalité de groupe. La victime est très souvent humiliée, frappée voir mutilée. Il y a toujours un meneur qui pousse les autres et les harcèle.

Victimologie du viol

Les propos d'une victime de viol peuvent aider le profiler à classer le type de violeur et le relier à d'autres agressions passées ou futures. La "signature" peut être le langage utilisé par le violeur pour commander sa victime. Il n'en a pas besoin pour le viol mais il en a besoin pour son fantasme.

La manière dont il a agressé sa victime et le niveau d'interaction qu'il a eu avec elle peut éclairer sa personnalité. S'est-il approché d'elle en engageant amicalement la conversation ou s'est-il introduit de force chez elle et a-t-il mis un oreiller sur son visage ? Le viol a-t-il été rapide ou a-t-il duré plusieurs heures ? Le niveau de violence a-t-il augmenté avec les supplications ou les actes de la victime ?

Durant un viol, l'interaction entre l'agresseur et la victime inclut généralement un échange verbal. Le ton de cet échange est utile aux profilers. Le violeur peut être vulgaire et injurieux ou peut s'imaginer qu'il est l'amant de la victime et lui murmurer des mots doux.

Il peut également ordonner à la victime ce qu'il veut qu'elle fasse, la forcer à utiliser un langage sexuellement explicite ou lui demander d'agir comme si elle appréciait cette épreuve.

Parfois, une particularité de comportement peut être la "signature" de l'agresseur. Une jeune femme avait été violée, poignardée et avait failli mourir. Lorsqu'il l'avait cru morte, son agresseur, au lieu de relever simplement son pantalon et de partir, lui avait tourné le dos pour se rhabiller. Après son comportement brutal durant le viol, c'était presque de la timidité. Une autre victime décrivit plus tard ce même comportement contradictoire, ce qui permit de relier les deux agressions.

Le témoignage d'une victime a pu permettre d'anticiper le retour d'un agresseur en série. Le violeur d'une femme du Maryland avait vraiment apprécié l'expérience parce qu'elle ne lui avait pas résisté, un comportement qui correspondait à son fantasme de domination. Les profilers du FBI pensèrent que le prédateur reviendrait la voir ou la harceler et suggérèrent de faire surveiller sa ligne de téléphone.

Le violeur l'appela effectivement, la victime joua de nouveau la soumission. Les policiers arrêtèrent le violeur dans une cabine publique non loin de là.

Les vêtements noirs (de style ninja…) et l'arbalète avec lequel il menaçait toujours ses victimes, furent découverts dans le coffre de sa voiture.

Les classifications des meurtres sexuels

Les classifications en quatre catégories de violeurs ont été étendues aux tueurs sexuels, car leurs motivations sont semblables.

Le tueur sexuel de "pouvoir - réconfort"

(21 % des tueurs sexuels)

Le viol est planifié mais suivi d'un acharnement non planifié sur le corps de la victime.

Le criminel, qui entretient un fantasme de séduction et de conquête, veut l'extérioriser et exprimer sa virilité au travers de la séduction. Lorsque la victime ne suit pas le scénario qu'il attend, lorsqu'elle le rejette, un sentiment d'échec et de panique le pousse au meurtre. Il reprend ainsi le contrôle de la situation et peut libérer ses fantasmes au travers de mutilations post mortem.

Le tueur choisit et surveille sa future victime, une connaissance, une voisine ou une inconnue. Souvent, il sélectionne une victime qui a 10 ou 15 ans de plus ou de moins que lui, rarement du même âge.

Il arrive parfois sur la scène du crime avec une arme, sauf la première fois. Lorsqu'il sent qu'il perd le contrôle de la situation, il tue sa victime par des coups ou/et par strangulation manuelle. Si son agression sexuelle est incomplète à ses yeux, il peut mutiler sa victime. On constate rarement la présence de sperme sur les lieux. Il peut emmener un souvenir de sa victime (bijou, photo, etc.).

Il agit très souvent la nuit, moment où il se sent le plus à l'aise. Il laisse la scène du crime désorganisée, avec des éléments qui peuvent être compromettants.

Le tueur sexuel de "pouvoir - revendication"

(38 % des tueurs sexuels)

Le viol, très violent, est planifié mais le meurtre résulte d'une réaction excessive, non planifiée, pour s'assurer le contrôle de la victime : la finalité du meurtre est d'éliminer la menace que représente la victime. Le tueur tire une grande jouissance de l'homicide sexuel.

La victime lui est souvent inconnue et il peut l'approcher par surprise, dans la rue ou dans son habitation. Dans ce dernier cas, si le compagnon est présent, il peut-être obligé de regarder l'agression ou d'y participer. Il agit parfois avec des complices, comme "meneur".

Généralement, l'auteur porte sur lui son "arme" préférée (couteau, corde…), qu'il apporte sur la scène du crime et remporte avec lui après les faits.

La victime porte souvent de nombreuses traces d'ecchymoses ou de contusions, mais il n'y a généralement pas de mutilation. Le tueur laisse souvent derrière lui une scène de crime organisée.

En raison de son besoin de gloire et de reconnaissance, il peut se confier à un ami, un collègue de travail, un collègue de cellule… et parfois même à la police.

Le tueur sexuel de "colère - riposte"

(34 % des tueurs sexuels)

Pour ce tueur, le viol et le meurtre sont planifiés. Il tue pour défouler sa colère contre les femmes en général. Frustré par de relations indigentes avec les femmes, il se venge violemment sur une victime. L'agression est précipitée par la critique, le rejet ou la réprimande d'une femme. Il attend patiemment sa revanche, puis dirige sa colère contre cette femme (sa mère, son épouse, etc.) ou, plus souvent, une victime de substitution, qui vit en général dans son quartier ou sur son lieu de travail. Il agressera une victime qui lui est proche si elle est plus jeune que lui. Il est susceptible de recommencer lorsqu'il ressent un stress trop élevé.

Il frappe la victime à la bouche et au visage et, plus l'attaque est violente, plus il utilise des armes qu'il trouve sur place (couteau de cuisine, statuette, aérosol…). Il frappe avec ses poings, des objets tranchants ou contondants. Et même lorsque la victime est morte, il continue de frapper jusqu'à ce que sa colère se calme.

Suivant son âge, son expérience et son niveau de stress, l'agression est plus ou moins aboutie.

Du sperme peut être découvert sur les lieux. Il laisse souvent le corps dans une pose exprimant la soumission, loin de la porte, face contre terre, un objet ou un vêtement cachant les yeux. Il peut également déplacer le corps dans les toilettes. Il laisse généralement derrière lui une scène de crime désorganisée. Il prend souvent un "trophée" avant de quitter les lieux. Il n'éprouve aucun remord car il ne considère pas avoir mal agi.

Le tueur sexuel de "colère - excitation"

(7 % des tueurs sexuels)

Il commet un viol et un homicide planifiés, pour faire souffrir et terroriser sa victime. La torture prolongée fortifie ses fantasmes de domination et de contrôle. Il sélectionne sa victime, homme ou femme, et accroît sa violence de manière rituelle. C'est typiquement un agresseur en série. Il approche sa victime, exploite sa naïveté, la torture et la mutile de manière sadique, ce qui lui apporte un plaisir pervers. Il est excité par la réalisation d'un scénario répétitif de domination érotisée. Le meurtre sadique est issu d'un long processus criminel demandant de l'expérience, de l'énergie et du temps.

Son fantasme suit un plan d'action mis en œuvre au moyen d'un "kit de meurtre" : il apporte avec lui (et garde souvent dans son véhicule) une arme, des cordes, un masque, des bas, etc. Il s'en prend souvent à une victime inconnue qui correspond à son fantasme : infirmières, prostituées, enfants, étudiantes, femmes âgées… Il peut également être attiré par des critères physiques (longs cheveux blonds, talons aiguilles…). C'est souvent un tueur organisé qui se montre charmant avec sa future victime afin de dissiper ses craintes. Il utilise la ruse pour la manipuler jusqu'à ce qu'elle soit isolée. Puis, lorsqu'ils sont seuls, il montre son vrai visage et peut par exemple lui annoncer directement qu'il va la tuer.

Lire la terreur dans ses yeux rentre dans son fantasme. Il va ensuite la torturer méthodiquement et expérimenter des violences sexuelles. Il exerce sur elle des dégradations physiques pour la terrifier et apprécie de l'attacher. Son imagination est sans limite.

Sur le cadavre, on constate des contusions et des strangulations partielles, des traces de coupures, de nettoyage du corps, de rasage et de brûlure. Il n'y a pas toujours viol et on trouve rarement du sperme dans le corps de la victime. Il la tue souvent par des coups et/ou une strangulation.

Profil type du "colère - riposte"

Ce tueur a environ 25 ans.
Il est souvent plus jeune que la victime.
Il est considéré comme quelqu'un d'explosif, d'impulsif et d'égocentrique.
Il peut se comporter de manière détestable.

Il est solitaire, ses relations avec les autres sont superficielles. Personne ne le connaît vraiment. Il est souvent sportif. En conflit permanent avec les femmes, il se croit dépendant d'elles et se défend de manière agressive. S'il est marié, les relations avec son épouse sont conflictuelles, mais tolérées. Il la bat et la trompe.

Sexuellement, c'est un frustré qui peut être impuissant. Bien qu'il puisse lire Playboy, il n'utilise généralement pas de supports pornographiques pour se stimuler. Ses antécédents pénaux : coups et blessures, maltraitance conjugale, conduite imprudente. Il ne poursuit pas ses études et s'il s'engage dans l'armée, il est souvent renvoyé pour négligence ou non-respect de l'autorité.

Profil type du "colère - excitation"

Le plus souvent, il commet son premier homicide vers 30-35 ans mais il est possible qu'il soit bien plus jeune. C'est souvent un homme intelligent et sociable que personne ne soupçonnerait. Il peut être marié, avoir des enfants et mener une vie de couple conventionnelle.

Financièrement, il gagne plutôt bien sa vie. Il préfère les emplois où la hiérarchie n'est pas trop présente et peut apprécier le travail manuel. Il est souvent compulsif.

Il a pu suivre 2 ou 3 années d'études et, s'il a fait l'armée, c'est sans problème particulier. Son "kit de meurtre" et ses "trophées" sont souvent rassemblés dans un endroit spécifique : toilettes sombres, chambre, sous-sol, fosse dans la terre, garage ou grange abandonnée.

On peut également y trouver des victimes déshabillées et les supports pornographiques qu'il préfère (bondage et sadisme).

Après la mort, le sadique exerce souvent des sévices sexuels sur les zones érogènes du corps (déchirures, objets insérés). Le tueur peut abandonner le cadavre nu avec parfois les habits à côté, ou emporter des parties du corps (des "trophées").

Lorsqu'il a satisfait son fantasme, ce tueur range soigneusement son "kit" et, soucieux de ne rien laisser derrière lui, il peut déplacer le corps dans un autre endroit et le dissimuler, voire l'enterrer. Il a tendance à commettre des agressions dans des zones éloignées de ses activités quotidiennes. Il peut tenter de s'immiscer dans l'enquête.

Fiction et réalité

La publicité faite autour du NCAVC a engendré un sous-genre dans la littérature et le cinéma, basé sur des personnages de "super profilers" ayant des capacités quasi psychiques, au point de voir le monde avec les yeux du tueur. Ces médiums dirigent l'enquête et mènent directement les policiers à la porte du tueur… Fiction !

Mais cette fiction, ce mythe du "profiler super flic qui sait tout" a généré de (trop) grandes espérances. La population, et même certains policiers, croient en ce mythe et s'attendent à ce que le profiler observe la scène du crime, ait une vision, puis fournisse le nom, l'adresse et le numéro de téléphone du tueur. Le pire est que certains profilers, épris de cette image Hollywoodienne, ne font rien pour infirmer cette légende… et se retrouvent souvent le bec dans l'eau.

Soyons clairs, les profilers n'arrêtent pas les tueurs, les policiers le font. Un bon profil psychologique peut uniquement permettre de réduire le champ des investigations (et le travail des enquêteurs) : chercher un homme noir plutôt que blanc, jeune plutôt que vieux, fou ou sain d'esprit, ayant commis tel ou tel crime auparavant, vivant sûrement en sédentaire dans telle région ou étant au contraire un grand voyageur, etc.

Les profils établis par des soi-disant "profilers privés", lors de l'affaire des snipers de Washington en 2002, se sont révélés inexacts car trop figés dans des modèles pré-établis et immuables. Les profilers doivent penser comme un criminel et non pas suivre à la lettre les manuels qu'on leur a fournis.

Le problème reste que les profilers du FBI sont trop cartésiens et ne laissent pas assez de place à l'âme humaine. Ils classifient, créent des catégories, rangent les gens dans des boîtes, font confiance à des statistiques de 20 ans d'âge, se cramponnent à des stéréotypes et préfèrent ne pas trop imaginer. Ils peuvent donc commettre des erreurs et produire des profils imparfaits, et cela d'autant plus que les polices ne leur fournissent parfois pas toutes les informations relatives au crime. John Douglas, ex profiler au FBI, affirme que *"Nous sommes seulement aussi bons que les informations qu'on nous donne"*.

Mais il leur arrive également de se laisser emporter par leur ego… et de se fourvoyer :

- John Douglas n'a pas su identifier une lettre du tueur de la Green River
- Gregg McCrary, ex-profiler du FBI, a affirmé que le Dr Sam Sheppard avait assassiné sa femme alors qu'il existe des preuves physiques du contraire
- Les profilers du FBI en 2002 ont fourni un profil stéréotypé et sclérosé du tueur en série de Bâton Rouge ("homme blanc de 25 à 35 ans non adapté socialement" alors qu'il est noir, dragueur, divorcé et a 2 enfants)
- Pour ce même tueur de Bâton Rouge, le professeur Maurice Godwin a fourni un profil géographique totalement erroné
- Robert Ressler, ex-profiler du FBI, a offert un profil inexact du sniper de Washington
- …etc.

Portrait PNJ

Glenn Harwood

Profiler du FBI
Américain, 43 ans.



Grand et mince, ses cheveux grisonnants sont coupés très courts. Il porte “l’uniforme du BSU” : une chemise très blanche, une cravate grise et la chevalière d’une grande université (Harvard, Yale, Stanford…) à la main droite.

Glenn Harwood a constamment l’air sérieux et pensif. Très professionnel, il sourit peu et, lorsqu’il parcourt les couloirs du BSU, il tient toujours un dossier sous son bras.

Titulaire d’une maîtrise en science, Glenn s’est engagé dans l’armée à l’âge de 23 ans, ce qui lui a permis de voyager en Allemagne et en Corée. Il a travaillé dans la police militaire durant 8 ans, où il a surtout du faire face à des crimes sexuels et des homicides. Lorsqu’il a quitté l’armée, il était capitaine et bardé de médailles “pour services méritoires”.

Il a ensuite rejoint le FBI en tant qu’agent spécial et a parcouru les États-Unis pour mener des enquêtes sur le crime organisé, la prostitution et les meurtres.

Il a également obtenu un diplôme en criminologie. Après 5 ans de service, il a demandé à être affecté au BSU, ce qu’il lui a été accordé. Depuis 3 ans, il est également instructeur et formateur.

Les personnes qui ne discutent pas avec Glenn le considèrent comme un homme austère. Pourtant, s’il prenait le temps de le connaître, ils découvriraient qu’il est sympathique et non dénué d’humour. Glenn est passionné par son travail et peut passer des heures à compulser un dossier pour y trouver LE détail parlant. Imaginatif et intuitif, il est également très franc et ne craint pas de dire ce qu’il pense. Sûr de lui, il s’exprime clairement et sait présenter un profil ou expliquer un cas avec conviction.

C’est un excellent professionnel qui a une grande connaissance du crime dans toute sa diversité, et surtout des crimes violents.

Glenn Harwood

43 ans, Profiler du FBI

APP	12	Prestance	60 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	11	Puissance	55 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	16	Connaissance	80 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	17	Volonté	85 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	85

Compétences

Administration	55%
Athlétisme	50%
Bibliothèque	80%
Chercher	80%
Conduite	65%
Crédit	50%
Criminologie	80%
Droit militaire	65%
Enseignement	55%
Histoire criminelle	60%
Persuasion	65%
Psychologie	75%
Sagacité	80%
Renseignement	55%
Sciences pures	65%
Secourisme	40%
Vigilance	75%

Langues

Américain	75%
Allemand	60%
Coréen	50%

Combat

Armes de mêlée	40%
Armes de poing	45%
Bagarre	40%

Histoire de la psychiatrie

La psychiatrie est la spécialité médicale qui s'intéresse aux symptômes mentaux causés par des troubles du cerveau et de l'esprit.

L'histoire de la psychiatrie peut être (très) grossièrement divisée en trois périodes :
- la période des asiles : 1770-1870 (concepts biologiques)
- la période de la psychothérapie : 1870-1970 (doctrine freudienne)
- la période de la psychiatrie biologique : 1970 à nos jours (retour des concepts biologiques)

Depuis l'époque d'Hippocrate, la médecine s'est toujours intéressée à la maladie mentale, reconnaissant ses formes et prescrivant des remèdes. Les Grecs pensaient que le mal se trouvait dans les humeurs, la bile, le sang… et le soignaient avec des plantes. La maladie mentale a toujours existé et les médecins ont toujours eu du mal à y faire face.

La période des asiles
La psychiatrie apparut à la fin du 18ème siècle avec la création d'un nouveau type d'asile, un asile orienté vers la thérapeutique plutôt que basé sur le simple enfermement. Le monde avait connu des asiles depuis le Moyen Âge, des hospices où les fous étaient jetés avec les malades, les séniles et les pauvres. Ces asiles ne servaient qu'à isoler les déments du reste du monde.

Les asiles du 18ème siècle furent régis par des médecins ayant un peu plus d'expérience de la maladie mentale et la volonté de traiter le patient. William Battie à Londres dans les années 1760, puis Vincenzo Chiarugi à Florence dans les années 1780, et finalement Philippe Pinel à Paris dans les années 1790, demandèrent que l'on enlève leurs chaînes aux malades et qu'on les traite humainement. (On doit à Pinel la première classification des maladies mentales. Il changea le regard du public sur les aliénés en affirmant qu'ils pouvaient être compris et soignés.)

Au début du 19ème siècle, le nombre d'asiles augmenta rapidement, au rythme d'une société en voie d'urbanisation, qui devenait plus sensible à la présence de "fous" sur la voie publique mais également plus humaine envers la souffrance des personnes qui étaient auparavant traitées comme des parias. L'augmentation du nombre d'institutions coïncida aussi avec la croissance du nombre d'aliénés mentaux, suite à une hausse de l'alcoolisme (le 19ème siècle a connu une baisse des prix des boissons alcoolisées) et du taux de neurosyphilis (la syphilis est une maladie sexuellement transmissible, très répandue à l'époque, qui, dans sa forme finale, provoque des troubles neurologiques). De nombreux asiles publics furent créés.

Dans un même temps, pour le bien des patients aisés, les cliniques privées, les sanatoriums et les centres de traitement résidentiels dans les spas firent leur apparition. Beaucoup de cliniques psychiatriques privées ne parlaient que d'"hydrothérapie" ou de "thérapie physique et diététique", d'autres utilisaient des euphémismes tels qu'"institut de maladie nerveuse", même si tout le monde comprenait que "nerveux" signifiait psychiatrique. Ainsi, l'explosion de l'institutionnalisation fut loin de se limiter aux pauvres et aux moins favorisés.

La période de la psychothérapie
La fin du 19ème siècle vit l'accroissement de la pratique privée. Les premiers systèmes de psychothérapie furent conduits par le neurologue américain S. Mitchell Weir, qui décrivit la "cure de repos", ou le psychiatre suisse Paul Dubois, qui anticipa avec sa "psychothérapie rationnelle" ce que l'on appelle aujourd'hui la thérapie comportementale.

Toutefois, la véritable clé ouvrant à la fois la porte d'entrée d'un cabinet privé et la porte de sortie de l'asile fut offerte par Sigmund Freud. La psychanalyse de Freud n'avait guère de sens dans un asile. C'était une thérapie par la parole, en face à face, qui exigeait un psychiatre intéressé par ce que ses patients disaient… et des patients assez riches pour payer les frais.

Le centre de gravité de la psychiatrie en tant que discipline passa lentement de l'asile à la rue. À la fin des années 1920, la psychologie était presque entièrement dominée par la psychanalyse. Elle n'allait perdre son emprise sur les classes moyennes urbaines et leurs psychiatres que dans les années 1970.

De la même manière, les moyens thérapeutiques, orientés auparavant uniquement sur les sédatifs chimiques, s'orientèrent progressivement vers la psychothérapie. L'essor de l'industrie pharmaceutique représente un chapitre important dans l'histoire de la psychiatrie. Les années 1870 virent l'avènement de produits chimiques de synthèse issus du goudron de houille. La nouvelle industrie était centrée principalement en

Les aliénistes américains

Le traitement des malades mentaux était pratiquement inconnu aux États-Unis durant les années 1890, du moins en dehors des murs des établissements pénitentiaires. Les hôpitaux psychiatriques et leurs traitements étaient tellement isolés du reste de la médecine que les directeurs et le personnel de ces asiles d'aliénés étaient appelés "aliénistes" par la communauté médicale.

Les rares thérapies mentales existant en dehors des asiles étaient pratiquées par des neurologues (souvent professeurs de grandes universités ou directeurs de départements de neurologie) qui étaient souvent en désaccord avec les psychiatres concernant la prise en charge des patients et le manque d'accès aux patients pour la recherche. L'animosité entre les neurologues et les psychiatres était très importante. La psychiatrie américaine à l'époque suivait en grande partie la théorie organique et, par conséquent, les neurologues se considéraient souvent comme plus compétents que les psychiatres. Les "aliénistes", de leur côté, recevaient rarement une formation spécialisée car peu d'écoles de médecine offraient un enseignement en psychiatrie à cette époque.

Très souvent, de jeunes médecins sans formation spécifique étaient promus à la tête de départements entiers quelques semaines après leur embauche à l'asile. Ils décidaient des traitements somatiques (physiques) apportés aux patients, décision souvent dictée par l'institution. Pire, jusqu'aux années 1930, n'importe quel médecin pouvait demander que son nom soit inscrit dans le répertoire de l'American Medical Association en tant que spécialiste en psychiatrie.

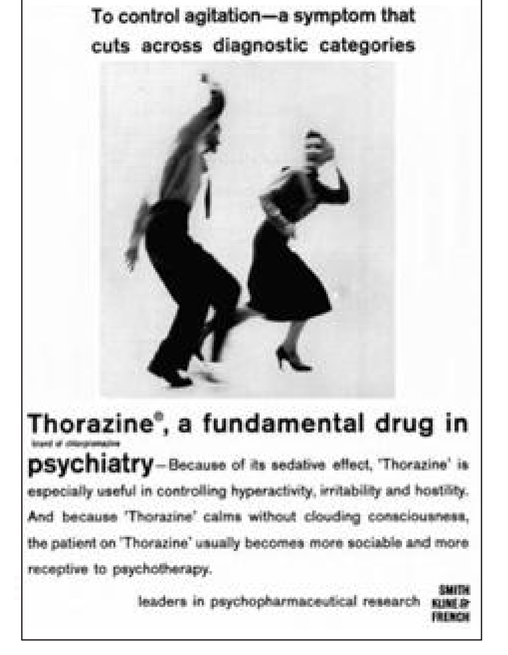
Europe orientale, notamment les quais de Rotterdam où, à partir de 1903, les navires transportèrent les barbituriques de Bayer et le bromure de Roche aux classes moyennes américaines.

L'hydrate de chloral (sédatif et hypnotique) fut le premier produit chimique qui trouva une application en psychiatrie (dès 1869), mais c'est après la Première Guerre mondiale que tout un monde d'hypnotiques et de sédatifs vint s'aligner sur les étagères des pharmaciens. Contrairement à ce que l'on pense souvent, les médicaments "psychotropes" furent utilisés en psychiatrie bien avant les années 1950.

Toutefois, à partir des années 1930, la psychiatrie se rapprocha de la psychothérapie et s'éloigna de la psychopharmacologie. Inspirés par le modèle de Freud, les praticiens s'orientèrent vers l'étude des processus psychiques, s'éloignant un peu plus des théories biologiques du 19ème siècle.

Le succès de la psychanalyse aux États-Unis fut fortement accéléré par les crimes des nazis, car les leaders de la psychanalyse fuirent l'Europe pour trouver refuge à New York, Washington et Los Angeles. Le prestige de ces célébrités était tel qu'ils prirent pratiquement le contrôle de la psychiatrie américaine. Les Hongrois Sandor Rado (spécialistes de la toxicomanie) et Franz Alexander (fondateur de l'Institut de Psychanalyse américain en 1931) et l'Allemande Hilde Bruch (spécialiste des troubles alimentaires) acquirent une immense autorité au sein de la discipline.

Dans les années 1950, la psychanalyse était enseignée dans quasiment toutes les universités américaines.



Au début des années 1950, une contre-attaque se préparait, alimentée par les progrès de la psychopharmacologie et des neurosciences. Les psychiatres de l'hôpital Sainte Anne (à Paris) découvrirent en 1951 les effets antipsychotiques de la chlorpromazine (le premier neuroleptique) : les catatoniques reprenaient la parole, les maniaques se calmaient, les agités cessaient de hurler...

Nommée Largactil dans une grande partie du monde et Thorazine aux États-Unis, la chlorpromazine fut commercialisée dès 1952 et créa une véritable révolution car elle démontrait que les symptômes de psychose et de schizophrénie (délires, hallucinations, agitation…) pouvaient être maîtrisés chimiquement sans (trop) "assommer" les patients.

La chlorpromazine lança la grande vague des médicaments antipsychotiques basés sur les phénothiazines, qui fut ensuite alimentée par l'avènement, dans les années 1960, d'autres classes chimiques de médicaments antipsychotiques.

Les années 1950 virent également le lancement d'un certain nombre d'"anti-névrotiques". En 1960 apparurent les anxiolytiques basés sur les benzodiazépines, dont le diazépam (plus connu sous le nom de Valium) qui fut lancé en 1963. Beaucoup d'autres suivirent, surpassant les barbituriques.

Le succès des thérapeutiques chimiques contre la dépression et la psychose provoqua un énorme questionnement des causes des maladies mentales : étaient-elles des troubles psychiques causés par des conflits inconscients ou des dérèglements neurologiques du cerveau résultant de "déséquilibres chimiques" ?

La psychiatrie, qui s'était focalisée depuis des années sur la psychanalyse, recommença à se tourner lentement vers les théories biologiques du cerveau. Encouragé par ces succès pharmaceutiques, l'intérêt pour les neurosciences commença à renaître.

Pour la première fois, les scientifiques américains commencèrent à prendre le relais des Européens. À partir de 1955, à l'Institut National de la Santé Mentale (NIMH) et au National Heart Institute, des progrès fondamentaux furent réalisés en chimie cérébrale : la compréhension du métabolisme de l'adrénaline ou la nature des neurotransmetteurs du cerveau. En milieu des années 1950, les scientifiques détectèrent la présence de neurotransmetteurs dans le tissu cérébral.

Comment les Afro-Américains sont devenus schizophrènes

Jusqu'aux années 1950, la schizophrénie fut considérée comme une maladie assez inoffensive qui touchait principalement les blancs. La maladie était associée à un "désordre émotionnel", les malades étaient des délicates ou des excentriques : poètes, universitaires, femmes de la classe moyenne "poussées à la folie par la double pression du ménage et de la maternité".

Mais à partir du milieu des années 1960, des émeutes frappèrent l'Amérique urbaine. La colère qui couvait sous le racisme et la pauvreté éclata en soulèvements et incendies, qui furent sévèrement réprimés. À Detroit, une descente de police fit 43 morts, 1189 blessés, et plus de 7000 arrestations. Convaincus qu'ils n'obtiendraient jamais de droits civiques à travers les grèves ou les manifestations, certains Afro-Américains devinrent militants politiques.

Alors que cette agitation urbaine atteignait son zénith, l'American Psychiatric Association révisait son Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM). Publié en 1968, le DSM-II fut salué comme un document plus objectif et scientifique que son prédécesseur datant de 1952.

Toutefois, de façon souvent involontaire et inattendue, les critères diagnostiques du manuel - et les critères de la schizophrénie particulièrement - reflétaient les tensions sociales du moment. La schizophrénie décrite dans le DSM-I était une maladie qui méritait la pitié et la compassion plutôt que la peur. En revanche, la schizophrénie plus biologique du DSM-II était clairement menaçante et exigeait l'internement. Une partie du texte décrivait "le sous-type paranoïde" par "une hostilité masculinisée, la violence et l'agression", faisant implicitement de la protestation militante une maladie mentale. Du jour au lendemain, les schizophrènes de l'hôpital psychiatrique de Ionia, dans le Michigan, furent reclassés "troubles dépressifs". Ils sortirent en masse de l'hôpital et leurs places furent prises par une nouvelle espèce de schizophrènes : les jeunes hommes noirs agressifs du centre-ville de Detroit.

Encore de nos jours, aux États-Unis, les psychiatres (noirs et blancs) diagnostiquent la schizophrénie chez les Afro-Américains quatre à cinq fois plus souvent que chez les blancs.

La période de la psychiatrie biologique

La révolution scientifique de la psychiatrie eut lieu également dans le domaine du diagnostic clinique. En 1893, le psychiatre allemand Emil Kraepelin avait créé un système de diagnostic très simple qui devint le "mètre étalon" jusqu'aux années 1960 : il avait regroupé les différents diagnostics de psychose dans une seule catégorie, la "démence précoce" (que le psychiatre Eugen Bleuler rebaptisa "schizophrénie" en 1908) et les différents diagnostics des troubles de l'humeur dans une autre catégorie, la "psychose maniaco-dépressive".

Les psychanalystes, quant à eux, avaient montré peu d'intérêt pour le raffinement du diagnostic. Ils estimaient qu'il n'y avait guère de sens à catégoriser les symptômes des patients dans des boîtes, vu que les conflits psychiques causant les symptômes étaient d'un plus grand intérêt.

Jusqu'aux années 1970, l'étude des symptômes représentait l'aspect le moins intéressant de la psychiatrie américaine. L'American Psychiatric Association décida alors qu'il était temps de réviser son manuel de diagnostic, le *Diagnostic and Statistical Manual* (DSM). Le DSM III fut publié en 1980, un manuel très différent des éditions précédentes. Le DSM III tenta de placer le diagnostic sur une base scientifique.

Après le succès de la chlorpromazine, des benzodiazépines et de nombreux autres médicaments psychotropes, la psychopharmacologie (l'étude de la réponse clinique aux médicaments) prit une nouvelle importance dans la psychiatrie. Cette dernière s'orienta de plus en plus vers la prescription de produits pharmaceutiques plutôt que la psychothérapie.

Dans les années 1990, la grande majorité des consultations en psychiatrie se terminaient par une ordonnance, une pratique inhabituelle avant les années 1970. La fabrication et la promotion des médicaments psychotropes devinrent une entreprise florissante, les ventes d'antidépresseurs tels que le Prozac se chiffrant en milliards de dollars.

Les psychiatres devinrent l'objet de l'attention croissante des compagnies pharmaceutiques, et les fonds issus de cette industrie financèrent les grands congrès de psychiatrie. Cette forte implication de l'industrie eut un côté positif (développement plus rapide de nouveaux médicaments) mais aussi un côté négatif (efforts de l'industrie pour orienter le diagnostic psychiatrique vers des médicaments vendus par une compagnie).

Au début du nouveau millénaire, la psychiatrie en tant que discipline se retrouve intimement liée à l'industrie pharmaceutique.

Ainsi, l'histoire se termine provisoirement par le triomphe de la biologie. Pourtant, même la psychiatrie "biologisée" moderne refuse d'être vue comme une simple extension de la neurologie. Ce qui est distinctif de la psychiatrie est son intérêt pour l'esprit plutôt que pour les synapses et les neurotransmetteurs. Deux psychiatres de l'Université Johns Hopkins font remarquer que "la psychiatrie ne peut pas être remplacée par la neurologie parce que les faits du cerveau ne peuvent pas se substituer aux faits de l'esprit".

Si au cours des 200 dernières années la psychiatrie a fait l'objet de modifications et de discontinuités chaotiques, c'est parce que, finalement, nous comprenons mal les causes de la maladie psychiatrique. Cette incompréhension des mécanismes de la maladie ne permet pas à la psychiatrie de délimiter rigoureusement des ensembles constants de symptômes pathologiques définissant une maladie, comme peuvent le faire la virologie ou la cardiologie. Ainsi, la discipline est soumise au "tout peut être vrai, rien ne peut être réfuté".

Les grands théoriciens

Allemagne

L'Allemagne est véritablement le berceau de la psychologie.

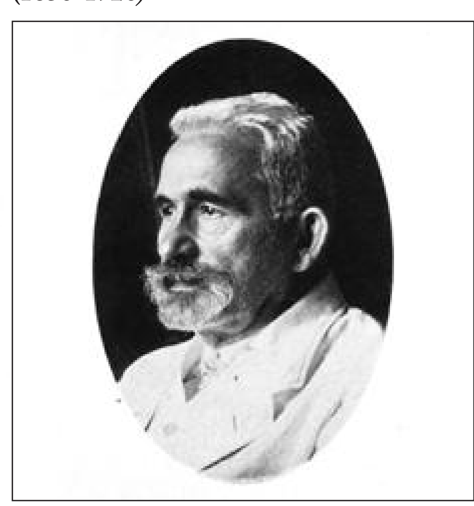
Wilhelm Wundt
(1832-1920)



Fondateur de la psychologie expérimentale moderne, il fut le premier à se dire "psychologue" et le premier maître de cette discipline.
Il forma de nombreux pionniers dans son laboratoire de l'Université de Leipzig, qui étudièrent psychophysique, psychophysio-

logie des sensations, mémoire, perception, psychologie et phénoménologie des sons, sensations, temps de réaction et processus cognitifs.

Emil Kraepelin
(*1856-1926)*



Élève de Wilhelm Wundt, il fut la principale autorité dans le domaine de la neurologie durant une grande partie du 19ème siècle. Kraepelin étudia à Munich durant quatre ans, puis continua ses recherches neurologiques à Leipzig où il accomplit des autopsies sur des patients décédés de maladies du cerveau.

Il distinguait 20 sortes de psychoses mais les classa en deux grandes catégories : la "démence précoce" et "le désordre maniaco-dépressif". Il fut le fondateur de la psychologie expérimentale (l'étude des comportements directement observables).

En 1890, il s'établit comme psychiatre à Munich. En 1903, il fut nommé professeur de psychiatrie clinique à Munich, poste qu'il occupa jusqu'en 1922. En 1923, il devint président de l'Institut de recherche en psychiatrie de Munich.

Il publia en 1909 un ouvrage où il différenciait les maladies "exogènes" (provoquées chez le malade par un événement traumatisant de sa vie) et les maladies "endogènes" (dues à des modifications psychiques, transmises héréditairement, liées à une prédisposition…).

Les maladies endogènes, dont la "démence précoce" et "le désordre maniaco-dépressif", étaient pour Kraepelin totalement incurables et nécessitaient l'enfermement définitif du patient.

Autriche

Richard Freiherr von Krafft-Ebing
(1840-1902)



Psychiatre austro-hongrois, Krafft-Ebing est surtout connu pour son ouvrage Psychopathia sexualis : Étude médico-légale à l'usage des médecins et des juristes, une étude des perversions sexuelles, publié en 1886. Il popularisa les termes "sadisme" et "masochisme".
Il travailla dans plusieurs institutions psychiatriques, mais fut déçu par leur mode de fonctionnement (on ne cherchait pas réellement à comprendre la nature des problèmes psychiatriques), qui le poussa à démissionner. Il se tourna vers l'éducation et enseigna à Strasbourg, Graz et Vienne, où il devint expert en médecine légale.

Sigmund Freud
(1856-1939)



Freud a eu une influence énorme sur les théories cliniques et les techniques thérapeutiques.
Diplômé de médecine en 1881, Freud fit ses armes dans de nombreux hôpitaux. Il passa quatre mois à Paris, où il rencontra le professeur Charcot et fut impressionné par son utilisation de l'hypnose.

Les "valets" de l'industrie pharmaceutique ?

À la fin des années 1970, révisant et élargissant considérablement le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM), l'American Psychiatric Association transforma ce qui avait été un mince manuel à spirales en un gros dictionnaire. Le nombre de diagnostics explosa littéralement.

La première version, publiée en 1952, diagnostiquait 60 pathologies différentes. La seconde version, publiée en 1980, identifiait 292 pathologies.

De manière parfois injustifiée, voire totalement improbable, des centaines de comportements ordinaires ou de simples traits de caractère furent désormais définis comme des troubles psychologiques… traitables par des médicaments. Ainsi, la timidité devint un trouble psychologique !

Le résultat fut une aubaine pour l'industrie pharmaceutique et un énorme conflit d'intérêts pour la psychiatrie en général. Parmi les psychiatres, le débat fait encore rage de nos jours et certains accusent le DSM d'inventer purement et simplement des "troubles".

La quatrième édition (DSM-IV), publiée en 1994, reconnaît 410 troubles psychologiques...

Freud ouvrit son cabinet privé en 1886 et prit la direction du service de neurologie à la clinique des Enfants malades. Il utilisa l'hypnose, mais finit par l'abandonner en 1889 (résistance de certains sujets, difficultés d'obtenir des transes profondes).

En 1892, il présenta une nouvelle méthode fondée sur des hypothèses, qui allait devenir la psychanalyse.

À partir de 1895, il élabora les concepts de refoulement, de transfert, de libido, de narcissisme, de pulsion, de moi et de surmoi, de complexe d'Œdipe, etc., qui développèrent la théorie psychanalytique.

En 1900, Freud publia L'Interprétation des rêves, qui passa inaperçu, et en 1902, alors âgé de 46 ans, il fut enfin nommé professeur. En 1905, il publia un autre ouvrage fondateur, Trois essais sur la théorie sexuelle, qui fit scandale car Freud y émet l'hypothèse que la sexualité influe sur le développement de la personnalité.

À partir de 1907, Freud regroupa toute une génération de psychothérapeutes qui élaborèrent avec lui la psychanalyse, d'abord en Autriche, en Suisse, à Berlin, puis à Paris, Londres et aux États-Unis. En 1909, il se rendit avec Carl Gustav Jung et Sàndor Ferenczi à la Clark University, aux États-Unis, pour une série de conférences (invité par Granville Stanley Hall, pionnier de la psychologie aux États-Unis).

En 1910, le Congrès international de Psychanalyse se tint à Nuremberg. En 1911 fut fondée la Société psychanalytique de New York, puis l'Association Psychanalytique Américaine.

Des dissensions finirent par éclater entre Freud et ses disciples, qui s'éloignèrent de lui : Alfred Adler en 1911, Wilhelm Stekel en 1912, Carl G. Jung en 1913, Otto Rank en 1926 et Sàndor Ferenczi en 1929.

En 1923, Freud subit les premières manifestations de son cancer de la mâchoire. Suite à une opération, il dut porter une énorme prothèse qui modifiait son élocution et lui causa des douleurs permanentes.

Avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, les livres de Freud (qui était juif) furent brûlés à Berlin. Freud quitta Vienne lorsqu'Hitler envahit l'Autriche en 1938 et se rendit en Angleterre, où il mourut un an plus tard.

Alfred Adler
(1870-1937)



Médecin et psychothérapeute, Adler est le fondateur de la psychologie individuelle. Si Freud expliquait les comportements par l'instinct, les pulsions sexuelles et leur refoulement, Adler préférait parler d'une "compensation" du sentiment d'infériorité.

Il étudia la médecine à l'université de Vienne et, à partir de 1902, il participa aux cercles de discussion que Sigmund Freud réunissait le mercredi soir. Il développa peu à peu ses propres théories et finit par s'opposer à Freud. Il quitta la société psychanalytique de Vienne en 1911.

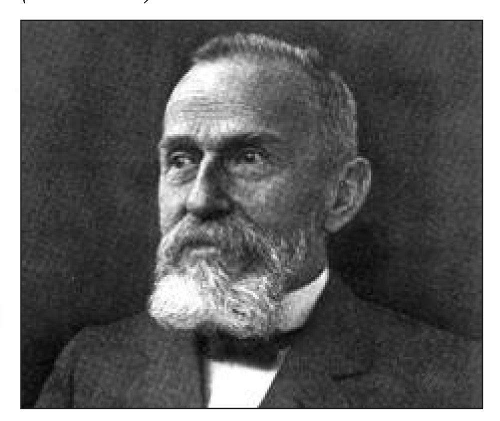
Très intéressé par l'éducation, il publia plusieurs ouvrages sur la psychologie individuelle et fonda avec ses élèves la *Revue internationale de psychologie individuelle* en 1914.

Après la Première Guerre mondiale, de nombreux services de conseils pour l'éducation purent être ouverts à Vienne par Adler et ses collaborateurs.

En 1920, il devint directeur de la première clinique viennoise consacrée à la psychologie de l'enfant. À partir de 1926, Adler se rendit régulièrement aux États-Unis, où il avait obtenu un poste de professeur à l'université de Columbia. Fuyant la montée du nazisme, Adler s'installa aux États-Unis en 1934. *L'International Journal of Individual Psychology* fut publié pour la première fois en 1935.

Suisse

Eugen Bleuler
(1857-1939)

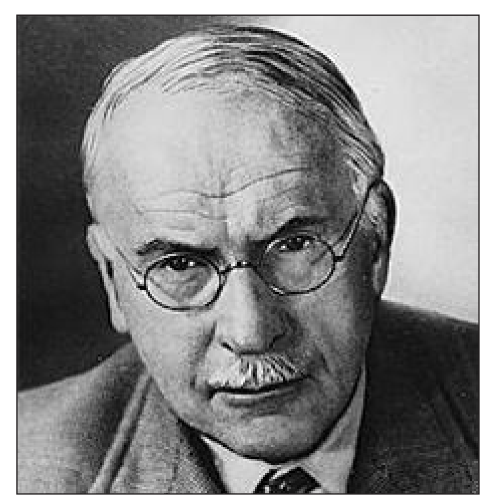


Psychiatre suisse, Bleuler est célèbre pour avoir inventé les termes “schizophrénie” et “autisme”.
Il obtint son doctorat en 1881 et fut engagé comme assistant à la clinique psychiatrique du Burghölzli en 1885. De 1886 à 1898, il dirigea la clinique psychiatrique de Rheinau (en Suisse), puis de 1898 à 1927, il fut directeur de la clinique psychiatrique du Burghölzli et professeur de psychiatrie à Zurich. Il fut, entre autres, le professeur de Carl Jung et Hermann Rorschach (créateur du test visuel qui porte son nom).
À partir de 1908, il récusa le terme de “démence précoce” créé par Emil Kraepelin, et le remplaça par celui de “schizophrénie” (du grec signifiant “fractionnement de l’esprit”) car il avait compris que le schizophrène subit un morcellement de la personnalité. Bleuler proposa une classification des différents symptômes de la schizophrénie.

Bleuler rencontra Sigmund Freud en 1904. Il fut le tout premier professeur d’université à adopter les vues de ce dernier. Il cautionna et répandit les principales thèses de Freud sur la folie (à l’époque, les aliénistes pensaient que la folie était exclusivement héréditaire et organique). Il participa au premier congrès psychanalytique international à Salzbourg, en 1908, et contribua à la création de la Société Psychanalytique Internationale, en 1910.

Le Burghölzli attira de très nombreux étudiants intéressés par la psychanalyse, venant d’Allemagne, de Grande-Bretagne, de Grèce, d’Italie, de Hollande, de Hongrie, du Luxembourg, de Pologne, de Russie, de Scandinavie et des États-Unis.
Toutefois, Bleuler et Freud finirent par se brouiller en 1910 lorsque le premier refusa de suivre la thèse de Freud selon laquelle la sexualité joue un rôle prédominant sur l’inconscient. Bleuler quitta définitivement le mouvement psychanalytique en 1911.

Carl Gustav Jung
(1875-1961)



Jung était médecin, psychologue et psychiatre. Il fut le fondateur de la “psychologie analytique” (pour laquelle le psychisme d’une personne est influencé par les mythes et symboles universels).

Jung développa plusieurs concepts clés de la psychologie et de la psychanalyse, notamment la notion d’inconscient collectif et d’archétype.

Durant ses études, Jung devint, en 1900, l’un des assistants d’Eugen Bleuler à la clinique psychiatrique universitaire de Zurich. En 1905, il fut nommé professeur à l’université de Zurich. Il fut un enseignant très populaire.

Jung avait inventé durant ses études un modèle de galvanomètre (nommé plus tard le “psycho-galvanomètre”) qui permettait d’enregistrer le rythme respiratoire, le pouls et la transpiration, ainsi que l’activité électrique biologique à la surface de la peau : l’ancêtre du détecteur de mensonge... Le succès de son appareil fut tel que Jung fut nommé expert-psychiatre auprès des tribunaux.

Jung décida de contacter Freud en 1906, qui était pourtant, à l’époque, un paria dans le monde de la psychologie. Leur correspondance et leur amitié furent intenses mais conflictuelles, et Freud le considéra longtemps comme son “héritier scientifique”.

En 1908, Jung décida d’ouvrir son propre cabinet d’analyse, où il soigna de nombreux Américains impressionnés par ses théories.

Les premiers malentendus avec Freud apparurent en 1911 et leur relation se termina définitivement en 1914. Jung démissionna alors de son poste à l’université de Zurich, reçut beaucoup moins de patients et commença une “recherche intérieure”.

Après la Première Guerre mondiale, Jung constitua un groupe de partisans, notamment des médecins, dont Eugen Bleuler. Il recommença ses analyses et sa clientèle augmenta considérablement, notamment parmi les célébrités de l'époque (Edith Rockefeller le consulta pour une dépression nerveuse). Jung et ses compagnons fondèrent en 1916 l'Association de psychologie analytique, mais Jung eut lui aussi à faire face à des dissidences et des défections.

Jung, qui s'était toujours intéressé au mysticisme, continua ses recherches en théologie, mythologie, chiromancie, alchimie et astrologie. En 1925, Jung et quelques amis proches se rendirent de nouveau aux États-Unis, où il étudia la mythologie des Indiens Hopis. Fin 1925, il voyagea en Afrique pour observer les civilisations du Kenya. Dans les années 1930, Jung se consacra à l'étude des archétypes et de l'inconscient collectif. Il s'intéressa de plus en plus à la parapsychologie et délaissa ses patients. En 1933, il voyagea en Palestine, puis se rendit à Londres pour des conférences, en 1935. En 1936, il fut invité à Harvard. En 1937, il séjourna en Inde, où la spiritualité indienne l'influença énormément.

De 1933 à 1940, alors que les nazis avaient pris le pouvoir en Allemagne, Jung dirigea la Société de psychanalyse allemande. Jung fut accusé de sympathie pour le régime nazi, qui récupéra le travail de Jung pour l'opposer à la "science juive" de Freud. En fait, de nombreux textes et discours de Jung étaient ambivalents, car il désirait satisfaire le régime en place sans être considéré comme un nazi. Ainsi, en 1936, la Société de psychanalyse allemande devint l'Institut Göring.

En réaction, Jung démissionna de sa présidence mais Göring le convainquit de revenir. Pour justifier sa position, Jung publia un essai où il expliquait considérer Adolf Hitler comme une représentation du dieu païen de la mythologie allemande, Wotan, un guide nationaliste. D'un autre côté, à partir de 1938, Jung aida financièrement de nombreux intellectuels juifs à fuir l'Allemagne pour se réfugier en Suisse.

En 1940, il présenta Hitler comme un psychopathe lors d'une interview à un journal américain, ce qui força Göring à accepter sa démission. Ses livres furent interdits en Allemagne et Jung fut confiné en Suisse.

En 1943, Jung fut contacté par un agent des services secrets américains, l'OSS, afin de dresser le profil psychologique des dirigeants nazis. Selon son diagnostic, Hitler devait finir par se suicider.

Après la guerre, Jung fut accusé par plusieurs auteurs de collusion avec le régime nazi, et défendu par d'autres. En 1947, il fut victime de deux infarctus. En 1948, l'Institut C. G. Jung ouvrit ses portes à Zurich. En 1953, l'ancienne maîtresse de Jung décéda, suivie de son épouse en 1955. Jung se passionna alors pour le phénomène des soucoupes volantes. Encouragé par ses amis, il commença à écrire son autobiographie en 1956. Il y travailla jusqu'à sa mort, luttant contre la dégénérescence et les troubles de mémoire.

Hongrie

Sandor Ferenczi
(1873-1933)

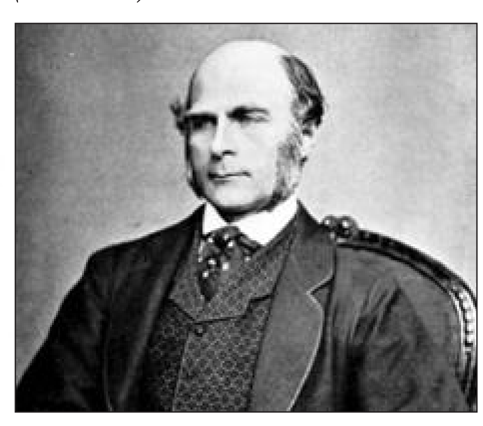


Psychiatre et psychanalyste hongrois, Sandor Ferenczi fut médecin, notamment à l'hôpital Saint-Roch, avant de s'intéresser à la psychanalyse. En 1908, il se rendit à Vienne pour y rencontrer Freud. Ils nouèrent une amitié profonde et échangèrent une correspondance intensive : de 1908 à 1933, Freud et Ferenczi s'envoyèrent plus de 1200 lettres, soit 50 par an, presque une par semaine pendant 25 ans. Ferenczi fut "psychanalysé" par Freud lui-même dans les années 1920. Il nota le premier le phénomène du "contre-transfert" (le psychanalyste lui-même réagit affectivement, et de manière inconsciente, envers son patient). Ferenczi souhaitait apporter de véritables soins aux patients et déplorait l'hypocrisie ou l'indifférence des analystes de l'époque envers leurs patients. Contrairement aux recommandations de Freud, qui prescrivait la froideur et le détachement, Ferenczi estimait que le psychanalyste devait intervenir de manière chaleureuse au sein de la cure. Il pensait que la technique aussi bien que la théorie pouvaient et devaient s'ajuster à chaque situation et à chaque sujet. Fondateur de la Société psychanalytique de Budapest ainsi que de l'International Psychoanalysis Association (IPA), Sandor Ferenczi écrivit une somme de recherche particulièrement riche.

Grande-Bretagne

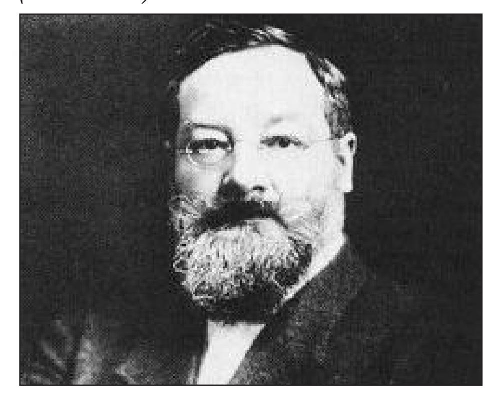
La psychologie scientifique anglaise s'est constituée hors des universités et à partir de la pensée évolutionniste de Charles Darwin et de la statistique.

Francis Galton
(1822-1911)



Cousin de Charles Darwin, Galton fut anthropologue, explorateur, géographe, inventeur, météorologue, généticien, psychométricien et statisticien. Il est considéré comme le fondateur de la "psychologie comparée" (l'étude des différences psychologiques entre les individus). Il possédait un immense intérêt pour la mesure de l'intelligence et des capacités humaines, pour les tests et les questionnaires. Il fut l'inventeur de nombreuses méthodes statistiques et de notions en psychologie comme la régression ou la corrélation.
Il a découvert les ultrasons. Il a mis en place la méthode d'identification des individus par les empreintes digitales. Il est également considéré comme le fondateur de l'eugénisme (il chercha un moyen de sélectionner scientifiquement l'élite du Royaume-Uni...).

Edward Titchener
(1867-1927)



Titchener fut d'abord physiologiste avant de s'intéresser à la psychologie et d'étudier sous la direction de Wilhelm Wundt durant plusieurs années.

Il a créé une version de la psychologie qui décrit la structure de l'esprit, le "structuralisme". Titchener croyait que si les composants de base de l'esprit pouvaient être définis et classés, alors la structure des processus mentaux pourrait être déterminée.

Il devint professeur de psychologie à l'université de Cornell et y créa le plus vaste programme de formation aux États-Unis. Il enseigna durant 35 ans. Sa première étudiante diplômée, Margaret Floy Washburn, devint la première femme docteur en psychologie (1894).

Titchener était aussi un "original". Il considéra toujours qu'il vivait dans "les colonies" et ne demanda jamais la naturalisation américaine. Il choisit de ne pas être membre de la American Psychological Association, bien qu'il exerçât une influence parmi ses membres. Sa maison était un véritable musée car il collectionnait les pièces de monnaie et les pierres précieuses. Il parlait plusieurs langues, dont le sanskrit et le chinois.

Après sa mort, il fit don de son cerveau à la Wilder Brain Collection.



Ernest Jones
(1879-1958)

Jones est l'inventeur du concept de "rationalisation" (attribuer une logique à un phénomène, un hasard).

Médecin spécialiste en neuropsychiatrie, il travailla à la clinique du Burghölzli à Zurich, à Munich avec Emil Kraepelin et à Bicêtre avec Pierre Marie. Il devint professeur de psychiatrie à Toronto. Il apprit l'allemand pour lire L'interprétation des rêves de Freud, qu'il rencontra en 1908. Ils échangèrent une longue correspondance jusqu'à la mort de Freud en 1939.

Il introduisit la psychanalyse en Grande-Bretagne et, en 1911, il créa l'American Psychoanalytic Association. En 1912, il passa deux mois à Budapest pour être formé par Sandor Ferenczi. Il poursuivit sa pratique de la psychanalyse durant la Première Guerre mondiale afin de venir en aide à des soldats atteints de névroses de guerre et de chocs traumatiques.

Durant la Seconde Guerre mondiale, il encouragea ses collègues britanniques à accueillir des analystes allemands, hongrois et viennois qui fuyaient le régime nazi.



La Wilder Brain Collection

La Wilder Brain Collection est une collection de cerveaux humains conservés par le département de psychologie de l'Université de Cornell. Elle fut créée par le professeur d'anatomie et de neurologie Burt Green Wilder.

Wilder fonda l'Association du cerveau de Cornell en 1889 pour recueillir les cerveaux des personnes "instruites et méthodiques".

Il croyait qu'il y aurait beaucoup à apprendre sur la psychologie en étudiant l'anatomie du cerveau humain. À cette époque, de nombreuses collections de cerveaux virent le jour dans diverses universités du monde.

À son apogée, la collection Wilder contenait plus de 600 cerveaux et parties du cerveau. Dans les années 1970, la collection fut négligée car l'enthousiasme pour la collecte de cerveaux s'était éteint. De nos jours, la collection possède 122 spécimens.

Une partie de la collection est exposée au département de psychologie. Certains des cerveaux exposés sont ceux de célébrités de leur époque, dont Burt Green Wilder lui-même.

France

Jean-Martin Charcot
(1825-1893)



Professeur d'anatomie pathologique (à partir de 1872), fondateur de la neurologie moderne, neurologue le plus important de son époque et professeur à l'Académie de Médecine de Paris, Charcot mena ses recherches à l'hôpital de la Salpêtrière, où il s'occupa de grands infirmes et incurables à partir de 1862.

Il orienta ses recherches vers les affections du système nerveux. En 1868, il décrivit la sclérose en plaques. Il effectua de nombreux travaux sur les affections de la moelle épinière, la sclérose en plaques et les atteintes de la syphilis.

Selon lui, il existait de nombreux patients qui ne pouvaient être classés dans aucune des catégories cliniques traditionnelles. À partir de 1878, Charcot théorisa que ces patients souffraient d'hystérie (névrose). Utilisant l'hypnose pour les étudier, il développa ses propres idées sur la manière dont certains symptômes hystériques se développent et fut convaincu que de nombreuses formes d'hystérie étaient liées à des concepts mentaux et non physiologiques, et qu'elles étaient dues à un "choc" traumatique. Ses théories suscitèrent l'intérêt de professionnels dans toute l'Europe qui vinrent suivre ses cours, dont un certain Sigmund Freud entre octobre 1885 et février 1886. À partir de 1879, il ouvrit ses "leçons de médecine" au public, puis, en 1882, ses "leçons du mardi matin" où il exposait les cas cliniques de ses patients.

Parmi les élèves et collaborateurs de Charcot, on compte Joseph Babinski (il différencia les grandes affections neurologiques et les syndromes psychiatriques), Georges Gilles de La Tourette (il décrivit la maladie des tics convulsifs qui porte son nom), Eugen Bleuler (le psychiatre suisse), Alfred Binet et Pierre Janet.

Théodule Ribot
(1839-1916)



Ribot est considéré comme le fondateur de la psychologie française.

Il fut professeur de philosophie de 1875 à 1882. Il publia dans le même temps deux ouvrages présentant la psychologie expérimentale. Il prôna la séparation de la psychologie et de la philosophie. Il quitta son poste d'enseignant pour se consacrer à ses recherches en psychologie expérimentale.

Grâce à lui, l'enseignement de la psychologie obtint une reconnaissance universitaire en France. À partir de 1885, il enseigna la psychologie à la Sorbonne avant d'obtenir, en 1889, la première chaire de psychologie expérimentale au Collège de France (qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1896).

Son œuvre fut consacrée aux maladies de la mémoire (amnésie), de la volonté, de la personnalité et de l'attention.

Alfred Binet
(1857-1911)



Ses travaux furent consacrés à l'étude des processus supérieurs (pensées et intelligence) et au développement de l'enfant. Son travail fut le point de départ des tests d'efficience intellectuelle qui allaient aboutir aux tests de QI. Binet fut d'abord avocat, de 1878 à 1884, avant de quitter le barreau de Paris et d'entreprendre des études de médecine qu'il ne termina pas.

Il poursuivit alors des études de psychophysiologie et de clinique psychiatrique durant lesquelles il rencontra Babinsky et Ribot. Encouragé par ce dernier, il travailla avec Jean-Martin Charcot à l'Hôpital de la Salpêtrière sur l'hypnose et la suggestion. En 1892, il fut nommé directeur adjoint du tout jeune Laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne (fondé deux ans auparavant), puis directeur en 1895. En 1892, il commença à étudier les enfants arriérés (qui, à l'époque, étaient placés seuls dans des établissements à la campagne). En 1905, il publia une "échelle métrique de l'intelligence" afin de mesurer l'âge mental des enfants.

Pierre Janet
(1859-1947)

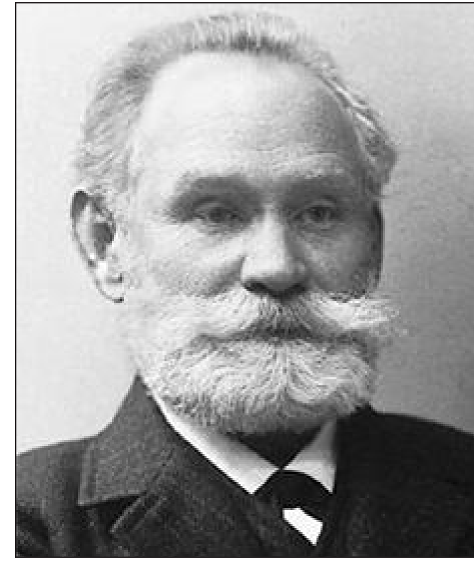


Janet fut l'un des premiers à établir un lien entre les événements passés vécus par le sujet et son traumatisme actuel. Il inventa les mots "dissociation" et "subconscient". Janet rejeta les doctrines psychanalytiques de Freud, en particulier la symbolique des rêves et l'origine sexuelle des névroses. Docteur en philosophie en 1889 (thèse sur la psychologie), Janet devint également docteur en médecine en 1893 (thèse sur les hystériques). Charcot créa pour lui le laboratoire de psychologie expérimentale de la Salpêtrière dont il lui confia la direction en 1889.

Janet fonda en 1901 la Société de psychologie puis, en 1904, le *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*. Il fut professeur de philosophie au Collège de France de 1895 à 1902, puis succéda à Théodule Ribot à la chaire de psychologie expérimentale en 1902, qu'il occupa jusqu'en 1934. Janet aborda des thèmes particulièrement divers au travers de ses cours, et il écrivit près de 120 articles de recherche et 30 livres. Ami et interlocuteur des principaux psychologues et philosophes de son temps, il influença beaucoup de grands psychologues et psychiatres de la génération suivante.

Russie

Ivan Pavlov
(1849-1936)



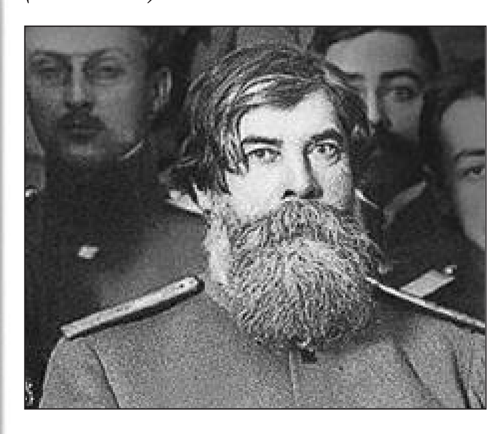
Médecin en 1883, Pavlov obtint la chaire de pharmacologie de l'Académie de médecine militaire de Saint-Pétersbourg en 1890.

Il devint professeur de physiologie, puis, en 1895, directeur de l'Institut de médecine expérimentale de Saint-Pétersbourg, jusqu'à sa mort en 1936. Il obtint le prix Nobel de médecine de 1904 pour ses recherches sur l'acquisition et la perte des "réflexes conditionnels" (les réponses réflexes) chez l'animal.

Les expériences de Pavlov sur le réflexe conditionnel se déroulèrent également sur des enfants, dont certains subirent des interventions chirurgicales, similaires à celles effectuées sur les chiens, pour la collecte de salive.

L'idée de "conditionnement" comme une forme automatique d'apprentissage est devenue un concept clé dans le développement de la psychologie comparative.

Vladimir Bekhterev
(1857-1927)



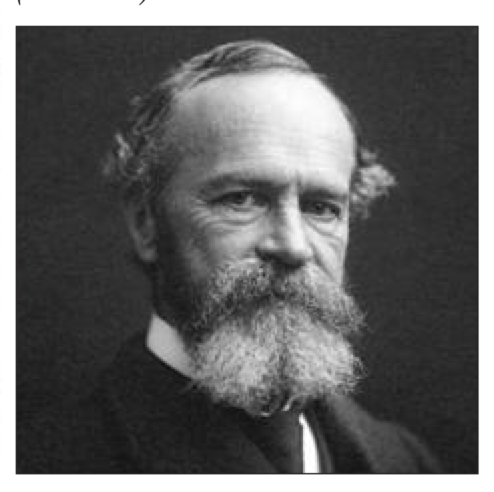
Neurologue et psychiatre, il a développé une psychologie comportementale.

Docteur en neurologie en 1881, il fit des recherches auprès de Wilhelm Wundt, le fondateur de la psychologie expérimentale, puis à Vienne, Berlin et enfin à Paris, avec Charcot. Il devint professeur de psychiatrie à l'université d'État de Kazan, puis directeur de l'Institut de psychoneurologie de l'Académie médicale de Saint-Pétersbourg en 1908.

Bien que ne travaillant pas avec Pavlov, il étudia lui aussi les réflexes conditionnels et fut l'un des principaux partisans de la théorie du comportement.

États-Unis

William James
(1842-1910)



Frère du célèbre romancier Henry James, docteur en médecine, William James fut le fondateur de la psychologie aux États-Unis et le premier enseignant à offrir des cours de psychologie dans ce pays.
De santé fragile, il se rendit en Allemagne en 1868 pour y suivre une cure et s'y découvrit un intérêt, non pour la médecine, mais pour la philosophie et la psychologie.

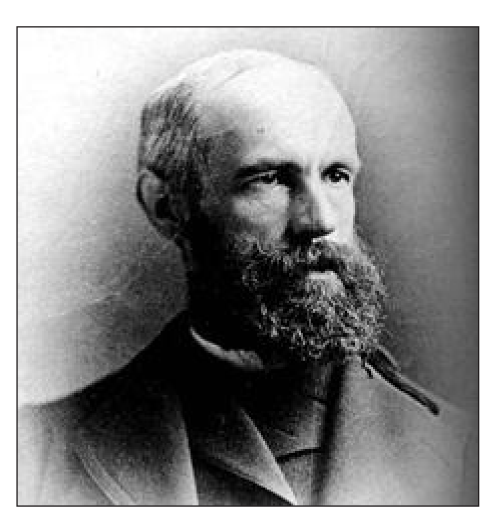
Il fut professeur à l'Université d'Harvard (physiologie, philosophie et psychologie) de 1876 à 1907.

Parmi ceux qui suivirent ses cours, on trouva : Theodore Roosevelt (futur président), G. Stanley Hall (psychologue) et Mary Whiton Calkins (psychologue, première femme présidente de l'American Psychological Association). William James correspondit avec un large éventail d'écrivains et de savants tout au long de sa vie, dont Mark Twain et Sigmund Freud.

James écrivit des ouvrages fondamentaux sur le pragmatisme, la psychologie, la psychologie de la religion, la psychologie dans l'éducation et le mysticisme. Il fut l'un des plus ardents défenseurs de l'école du fonctionnalisme en psychologie et du pragmatisme en philosophie.

Mais il fut également l'un des fondateurs de l'American Society for Psychical Research et est connu pour ses travaux en parapsychologie. Il fut convaincu que Leonora Piper (une célèbre médium de l'époque) avait réellement des dons surnaturels.

Granville Stanley Hall
(1844-1924)



Il fut le fondateur du premier laboratoire, de la première revue et de l'association des psychologues américains. Il s'intéressa principalement au développement des enfants et aux théories de l'évolution.

Diplômé en psychologie de l'Université de Harvard sous la direction de William James en 1878, il enseigna d'abord la philosophie dans l'Ohio et dans le Massachusetts. Il enseigna ensuite la psychologie et la pédagogie à l'université Johns Hopkins de 1882 à 1888, créant en 1883 le premier laboratoire de recherche en psychologie des États-Unis.

Il créa en 1887 l'*American Journal of Psychology*, et devint en 1892 le premier président de l'American Psychological Association.

Il fut le premier président de la Clark University en 1889, et en fit un pôle de développement de la psychologie aux États-Unis.

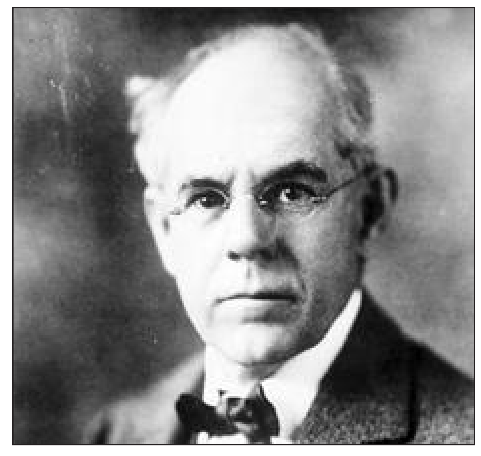
Au cours de ses 31 années en tant que président, Hall joua un rôle prépondérant dans le développement de la psychologie éducative. Fortement influencé par la théorie de l'évolution, il possédait des opinions qui nous semblent aujourd'hui arriérées ou fascisantes, mais qui étaient novatrices ou acceptées à l'époque. Il militait pour que les filles reçoivent une éducation basée uniquement sur leur futur rôle de "femme au foyer". Il croyait que les êtres humains étaient, par nature, conduits par l'instinct et avaient besoin d'un leader charismatique qui les manipulerait pour le bien-être de la société. Il considérait les pré-adolescents comme des sauvages et pensait qu'il était inutile d'éduquer les enfants, qui devaient simplement être amenés à craindre Dieu, à aimer leur pays et à développer un corps fort.

Hall n'avait aucune sympathie pour les pauvres, les malades ou les handicapés. Fermement convaincu de l'utilité de l'élevage sélectif et de la stérilisation forcée, Hall pensait que toute charité envers ceux qu'il considérait comme physiquement, émotionnellement ou intellectuellement faibles ou "défectueux" interférait avec le mouvement de la sélection naturelle vers l'élaboration d'une super-race.

Et pourtant, Hall fut également novateur et généreux. Il invita Sigmund Freud et Carl Jung à donner une série de conférences en 1909. Hall et Freud partageaient les mêmes opinions sur l'influence du sexe et l'importance de l'adolescence. Ce fut la première et l'unique visite de Freud aux États-Unis. Ce fut également la conférence la plus controversée de l'époque car les recherches de Freud étaient fondées sur des théories non-scientifiques, que les collègues de Hall critiquèrent vivement.

Hall encadra également le premier Afro-Américain à obtenir un doctorat en psychologie, Francis Cecil Sumner, en 1920.

James McKeen Cattell
(1860-1944)



Cattell s'intéressa d'abord à la philosophie avant d'aller étudier à Leipzig avec Wilhem Wundt en 1883, où il essaya plusieurs drogues sur lui-même (cannabis et haschich). Il resta trois ans en Allemagne et décida de s'orienter vers la psychologie. Il obtint son doctorat en 1886 et devint lecteur à l'Université de Cambridge, où il rencontra Sir Francis Galton. Ils travaillèrent ensemble sur les probabilités et l'utilité des statistiques dans l'analyse de résultats expérimentaux.

Cattell fut également influencé par l'opinion de Galton sur l'eugénisme et la théorie de l'évolution. Selon lui, les délinquants et les déficients devaient être stérilisés alors que les personnes saines et brillantes devaient être incitées financièrement à se marier entre elles…

En 1889, il retourna aux États-Unis pour occuper le poste de professeur de psychologie de l'Université de Pennsylvanie, puis en 1891 il s'installa à l'Université de Columbia où il devint directeur du département de psychologie, d'anthropologie et philosophie jusqu'en 1917. Il fut nommé président de l'American Psychological Association en 1895 et fut le premier psychologue élu à la National Academy of Sciences, à l'âge de 40 ans.

Tout au long de sa carrière, Cattell œuvra pour que la psychologie soit considérée comme un domaine aussi digne d'intérêt que les sciences "classiques", comme la chimie ou la physique. Son opinion était que l'intellect pouvait être analysé et quantifié en unités standard de mesure.

Cattell est également connu pour son implication dans la création et l'édition de revues scientifiques. Il fonda la *Psychological Review* en 1894 puis il acquit la revue *Science*. En 1900, il acheta *Popular Science Monthly* qui, en 1915, devint *Popular Science*.

Adolph Meyer
(1866-1950)



Médecin généraliste d'origine suisse, Meyer étudia la psychiatrie et l'hypnose puis devint neurologue. Il émigra aux États-Unis en 1892 et enseigna la neurologie à l'Université de Chicago. Il fut pathologiste à l'hôpital psychiatrique de Kankakee (Illinois). Il comprit rapidement l'importance des biographies des patients alors que le personnel médical de Kankakee ne prenait aucune note précise sur l'histoire et l'environnement des patients.

Il devint en 1902 directeur du Pathological Institute de l'hôpital de New York (auquel il donna son nom actuel : The Psychiatric Institute), où, dans les années qui suivirent, il modela une grande partie de la psychiatrie américaine, en soulignant l'importance de la création de dossiers détaillés des patients et en introduisant le système de classification de Kraepelin.

En 1909, il fut invité aux rencontres lancées par Stanley Hall à la Clark University, où il rencontra Sigmund Freud et Carl Gustav Jung. Sans s'affilier complètement à la psychanalyse, il répandit les idées de Freud et favorisa l'implantation de la psychanalyse aux États-Unis.

Meyer fut professeur de psychiatrie à l'Université Cornell de 1904 à 1909 puis à l'Université Johns Hopkins de 1910 à 1941. À partir de 1913, il fut également directeur de la clinique psychiatrique Henry Phipps de l'Université Johns Hopkins, la première implantation de malades mentaux en milieu hospitalier aux États-Unis.

Le premier département universitaire de psychiatrie infantile dans le monde fut fondé par Leo Kanner en 1930 sous la direction de Meyer. Adolph Meyer devint président de l'American Psychiatric Association en 1927.

Il insista sur le fait que les patients pouvaient être mieux compris si l'on prenait en considération leur situation de vie "psycho-biologique". Meyer souligna que, pour qu'un psychiatre puisse comprendre un patient atteint de troubles mentaux, il devait connaître l'environnement social du patient et voir son état de désorganisation mentale comme une inadaptation de la personnalité entière plutôt que le résultat d'une pathologie cérébrale.

Meyer insista sur le fait que la personne devait être reconnue dans le malade mental. Il exigea que soit créé un registre précis et détaillé pour chaque patient, de sorte que l'information soit facilement disponible si le patient était de nouveau admis à l'hôpital.

En 1902, il épousa Mary Potter Brooks, qui se passionna pour le travail de son mari. En 1904, elle commença à rendre visite aux familles de ses patients pour mieux connaître leur environnement et leur passé. Mme Mary Meyer devint la "première assistante sociale américaine". Meyer était si influent qu'il est considéré comme le "doyen de la psychiatrie américaine".

Clinique psychiatrique Henry Phipps
de l'université Johns Hopkins



Les thérapies

Les principaux manuels de psychiatrie dans les années 1920 donnaient des exemples illustrés pour diagnostiquer les différents troubles mentaux, mais offraient très peu de conseils en matière de traitements. En l'absence de thérapies recommandées, les médecins essayaient toutes les thérapeutiques, du moment que celles-ci puissent traiter un grand nombre de patients avec un minimum de personnel qualifié, une condition préalable pour la plupart des hôpitaux psychiatriques.

Ce manque de ressources amenait les médecins à privilégier des traitements somatiques (physiques) parfois radicaux aux dépens de la lente approche évolutive et individuelle indispensable au psychothérapeute.

1884-1910 : Cocaïne
Cette drogue stimulante fut introduite vers 1884 par Freud qui l'expérimenta sur luimême (elle était à l'époque utilisée comme anesthésiant). Il considéra qu'elle augmentait la maîtrise de soi et lui donnait une plus grande énergie pour son travail. La cocaïne fut largement utilisée en Europe dans les années 1890 car Freud recommanda son utilisation à ses proches. Il se rétracta dès 1887, mais la mode était déjà lancée. La cocaïne fut interdite à la consommation personnelle aux alentours de 1910. Jusque dans les années 1920, elle fut employée comme anesthésique local. En tant que médicament utilisé pour soulager la maladie mentale, elle eut un effet désastreux car on découvrit qu'elle provoquait une forte addiction et qu'elle intensifiait les problèmes mentaux (paranoïa, hallucinations, crise de panique…).

Sous forme de poudre pure, une petite quantité est facilement capable de tuer en moins d'une demi-heure. La cocaïne est l'une des drogues les plus addictives connues. L'utilisation prolongée favorise un comportement paranoïaque et psychotique.

Des prostituées achetant de la cocaïne à un dealer à Berlin, en 1924



1860-1940 : Bromure de potassium
En 1857, l'obstétricien britannique Charles Locock, utilisant du bromure, traita avec succès des femmes qui, selon lui, avaient "des crises d'épilepsie de forme hystérique". Le bromure fit son apparition dans les asiles d'Europe. À doses thérapeutiques, il a des propriétés sédatives et anticonvulsives. Au début des années 1900, les médecins pensaient que les états incontrôlables d'excitation pouvaient être soulagés par l'administration de bromure.



Au milieu des années 1920, de nombreux articles de l'*American Journal of Psychiatry* prétendaient que le bromure pouvait soulager les symptômes graves de troubles du comportement. Malheureusement, les patients devaient être maintenus en permanence sous bromure pour que leur condition s'améliore, ce qui facilitait la vie du personnel hospitalier, mais pas celle du patient : le bromure s'accumule dans l'organisme et finit par provoquer vomissements, mal de tête, léthargie, confusion, désorientation, dépression et insomnie. Le bromure peut aussi tuer le patient, car ses effets dépendent de la quantité de chlorure contenue. Si la proportion de bromure est supérieure à celle du chlorure, le patient meurt dans son sommeil.

Le bromure fut utilisé contre l'épilepsie jusqu'à l'apparition du phénobarbital (années 1930).

1900-1945 : Psychiatrie endocrinienne
Depuis les années 1890, nombre de médecins pensaient que certains organes produisaient des "sécrétions internes".

En 1905, le Britannique Ernest Starling introduisit le concept d'hormones, prouvant que le corps humain sécrète effectivement des substances chimiques par le biais de glandes endocrines. On comprit que les humeurs d'une personne pouvaient être influencées par des déséquilibres hormonaux, que la dépression et l'irritabilité pouvaient être causées par des dérèglements de l'activité de la thyroïde ou des glandes surrénales.

Certaines femmes, particulièrement influencées par les changements endocriniens rencontrés avec le cycle menstruel et la grossesse, furent considérées mentalement instables. Au cours des années 1920, en raison du lien présumé entre un comportement anormal et les glandes endocrines, des dizaines de milliers de femmes (malades mentales, prostituées, ou simplement trop émotives) à travers le monde subirent des injections d'extraits glandulaires.

1808

Johann Christian Reil, un médecin allemand, invente le mot "psychiatrie".

1838

La "loi sur les aliénés" est votée en France. Cette loi (qui est toujours en vigueur) requiert la construction d'asiles d'aliénés dans chaque département et prévient l'internement arbitraire.

1845

Le "Lunacy Act" est voté en Angleterre et au Pays de Galles, menant à la création de la Lunacy Commission (qui supervisait les asiles et visait au bien-être des malades mentaux).

1890

Deuxième version du "Lunacy Act", selon laquelle l'aliénation mentale est un problème légal plus qu'un problème médical. L'accent est mis sur l'emprisonnement.

1893

Emil Kraepelin définit la "démence précoce" (plus tard renommée "schizophrénie").

1899

Kraepelin différencie la "démence précoce" et "le désordre maniaco-dépressif".

1899

Sigmund Freud publie *L'Interprétation des rêves*.

1901

Alois Alzheimer, un neurologue et psychiatre allemand, identifie le premier cas de ce qui allait être nommé "maladie d'Alzheimer".

Au pire, elles endurèrent l'ablation de leur thyroïde, de leurs ovaires, ou d'autres glandes essentielles. De nombreux hommes subirent aussi des castrations, chimiques ou chirurgicales (jusqu'en 1973, l'homosexualité fut considérée comme une maladie mentale).

1917-1950 : Impaludation

En 1917, Julius Wagner-Jauregg, neurologue et psychiatre autrichien, invente la "malariathérapie" : l'inoculation du paludisme afin de provoquer une fièvre artificielle (contrôlable par la quinine) en cas de "démence paralytique" causée par la neurosyphilis (le principal problème psychiatrique de l'époque). Wagner-Jauregg avait observé que certaines personnes, développant de fortes fièvres, voyaient leur état de paralysie grandement amélioré, voire guéri.

Toutefois, certains patients moururent de la malaria. L'inoculation se faisait par l'injection de sang de malade humain contaminé, ce qui pouvait transmettre d'autres maladies. La malariathérapie fut utilisée pour traiter la schizophrénie, le retard mental avec agitation et les psychoses affectives (euphorie ou dépression).

1919-1930 : Chirurgie des "infections focales"

En 1907, le psychiatre Henry Andrews Cotton fut nommé, à 30 ans, directeur du New Jersey State Hospital de Trenton (appelé depuis Trenton Psychiatric Hospital). Il resta à ce poste jusqu'en 1930. Il institua d'abord des méthodes progressistes : il abolit les cages et les camisoles, et mit en place des réunions quotidiennes du personnel soignant pour discuter des soins aux patients.

Cependant, Cotton adhéra au concept qui émergeait parmi certains médecins au début du 20ème siècle, selon lequel la folie était le résultat d'infections non traitées dans le corps.

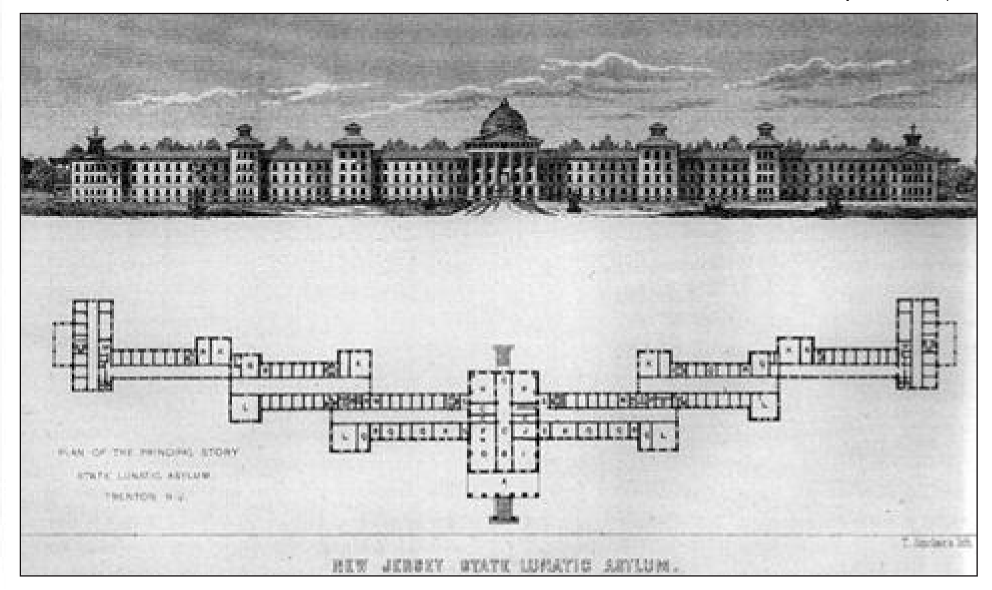
Selon cette théorie, les toxines produites par une bactérie dans la zone infectée étaient transportées vers le cerveau, où elles causaient la maladie mentale. À partir de 1919, afin de traiter ces infections, Cotton enseigna au personnel dentaire et médical de son hôpital comment pratiquer la "chirurgie bactériologique" sur les patients…

Cotton commença à mettre en œuvre cette nouvelle théorie de l'infection en retirant des dents à ses patients, car elles étaient soupçonnées d'abriter des infections. Si le malade ne guérissait pas, Cotton cherchait des sources d'infection dans les amygdales et les sinus. Si ces procédures n'apportaient pas non plus de guérison, d'autres organes étaient soupçonnés d'abriter des infections.

Les testicules, les ovaires, la vésicule biliaire, l'estomac, la rate, l'utérus, et le côlon furent accusés d'être le foyer d'infections et enlevés chirurgicalement. Selon Cotton, 80 % des femmes avaient un utérus infecté et 20 % des patients avaient des infections de l'estomac ou du côlon. Les testicules des hommes n'étaient qu'occasionnellement infectées…

Cotton affirma publiquement obtenir grâce à ces procédures un taux de guérison de 85 %. À l'époque, ses "recherches" étaient parfaitement acceptées et ses affirmations lui apportèrent attentions et louanges dans le monde entier. Il reçut les honneurs de nombreuses institutions médicales et sa méthode se répandit aux États-Unis et en Europe.

Trenton Psychiatric Hospital



Des patients (ou leurs familles) demandèrent à être traités à Trenton, et ceux qui ne le pouvaient pas exigèrent de leurs propres médecins ce nouveau remède miracle. Malheureusement, à une époque où les antibiotiques n'existaient pas encore, les patients souffrirent d'un taux de mortalité de 30 % à 45 %, en grande partie des infections post-opératoires. Certains patients, malgré leur maladie mentale, comprirent ce qu'ils risquaient et développèrent une crainte très rationnelle des interventions chirurgicales. Certains résistèrent mais furent opérés sans leur consentement : à l'époque, l'autorisation de la famille suffisait.

Nombre de psychiatres n'étaient toutefois pas convaincus qu'une intervention chirurgicale permettait d'obtenir la guérison de maladies mentales. Le docteur Meyer, chef de la clinique psychiatrique de l'Université Johns Hopkins, soutenait cette nouvelle thérapie. En 1924, il demanda cependant une évaluation indépendante du travail de Cotton. Le rapport fut accablant : l'hôpital était "malsain" et le docteur Cotton était qualifié de "très particulier". L'apparence et le comportement de la quasi-totalité des patients psychotiques étaient troublants parce que leurs dents avaient été enlevées, ce qui les empêchait de manger ou de parler. Les dossiers des patients étaient chaotiques et les données contradictoires. En 1925, les critiquent contre l'hôpital de Trenton atteignirent le Sénat du New Jersey, qui lança une enquête auprès d'anciens patients et employés. Les administrateurs de l'hôpital confirmèrent toutefois leur confiance dans le personnel et le directeur, qu'ils considéraient comme un pionnier. Le docteur Meyer soutint Cotton contre vents et marées.

En octobre 1930, Cotton quitta l'hôpital de Trenton pour ouvrir une clinique privée, et son départ mit fin aux opérations chirurgicales contre les patients. Il traita, de manière très lucrative, les membres des familles riches atteints de troubles mentaux.Henry Cotton décéda d'une crise cardiaque en 1933. Il fut salué dans le *New York Times* et la presse locale ainsi que dans des publications professionnelles internationales, comme ayant été un pionnier dans le traitement des malades mentaux…



1933-1965 : Insulinothérapie (ou cure de Sakel)

En 1933, le psychiatre viennois Manfred Sakel remarqua que les diabétiques, après un coma insulinique, se réveillaient brutalement confus et troublés. Il eut alors l'idée de provoquer par injection des comas insuliniques afin de "choquer" ses patients schizophrènes. Le but était d'engendrer une "dissolution de la conscience", une confusion de l'esprit du patient, afin de lui faire bénéficier d'une phase de "maternage" par les soignants, qui pouvaient rentrer plus facilement en contact avec le malade. Le coma générait "un effondrement momentané de la personnalité du malade" et donc une atténuation de ses troubles psychotiques.

Le traitement allait de 30 à 60 comas par cure, à raison d'un par jour. Les cures finissaient par provoquer chez les patients des angoisses (peur de mourir lors du coma), ainsi qu'une confusion intense et persistante. La méthode fut particulièrement populaire en Autriche, en Suisse et en Allemagne. Les cures de Sakel, particulièrement techniques, onéreuses et délicates, disparurent peu à peu avec l'apparition des neuroleptiques à partir de 1953.

1934-1945 : Cardiazol

Ladislas von Meduna, un neurologue hongrois, s'intéressait au traitement des schizophrènes. Il remarqua que ces derniers étaient très rarement épileptiques, et inversement. Meduna pensa donc que provoquer des convulsions chez les patients atteints de schizophrénie soulagerait leur maladie. Il expérimenta divers produits sur les animaux et porta son choix sur un dérivé de camphre dissous dans l'huile. Il commença à tester son produit sur des patients catatoniques en 1934.

L'état de la moitié des "cobayes" s'améliora (la catatonie est un syndrome remarquablement sensible aux crises provoquées). Meduna découvrit alors que le Cardiazol, un puissant agent convulsivant dérivé du camphre, était plus efficace et plus rapide que le camphre seul.

À partir de 1937, ses résultats furent reproduits dans de nombreux hôpitaux dans le monde. Cette forme de thérapie fut largement utilisée et reconnue pour traiter la schizophrénie.

Mais cette méthode était d'un maniement délicat. Le Cardiazol provoquait parfois des angoisses durables ou des crises convulsives si fortes qu'elles causèrent des fractures vertébrales chez 40 % des patients ! On lui préféra l'électrochoc.

1905

Les psychologues français Alfred Binet et Théodore Simon créent l'échelle Binet-Simon pour évaluer la capacité intellectuelle, marquant le début des tests psychologiques standardisés.

1908

Le mot "schizophrénie" est inventé par le psychiatre suisse Eugen Bleuler.

1909

Le National Committee for Mental Hygiene est créé à New York par un groupe de psychiatres désirant améliorer les conditions dans les hôpitaux psychiatriques et stimuler la recherche en psychiatrie.

1920 (années)

Le National Committee for Mental Hygiene propose des modèles de lois sur l'internement des malades, lesquels sont adoptés par de nombreux États américains.

1927

Julius Wagner-Jauregg gagne le prix Nobel pour son invention, 10 ans plus tôt, de la malariathérapie comme traitement de la paralysie causée par la neurosyphilis.

1929

Hans Berger, un neuropsychiatre allemand qui croyait en la télépathie, invente l'électroencéphalogramme. Sa découverte ne sera reconnue et utilisée qu'à partir de 1938.

1930

"Mental Treatment Act". La nouvelle loi britannique prévoit une conception plus médicale de la folie et crée l'admission volontaire.

1934

Manfred Sakel, un psychiatre autrichien, publie des articles sur l'insulinothérapie comme traitement des psychoses.

1936

Otto Loewi, un pharmacologue germano-américain, gagne le prix Nobel de médecine, qu'il partage avec Sir Henry Dale, pour sa découverte de l'acétylcholine, le premier neurotransmetteur à être décrit.

1938

Ugo Cerletti, neurologue italien, et Lucio Bini, psychiatre italien, inventent la thérapie par électrochocs.

1946

Le "National Mental Health Act", aux États-Unis, mène à la création du National Institute of Mental Health, dont le but est de soutenir financièrement la recherche sur la santé mentale.

1949

Antonio Moniz, neurologue portugais, gagne le prix Nobel pour ses travaux sur la lobotomie.

1952

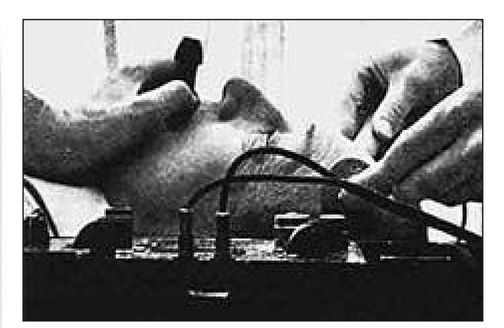
Le premier essai clinique de la chlorpromazine, le premier médicament antipsychotique, est mené à l'hôpital Sainte Anne à Paris.

1952

L'American Psychiatric Association publie le premier *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux).

1952

Le premier antidépresseur, l'iproniazide, est découvert.



1940-nos jours : Électrochocs

L'électroconvulsivothérapie (ECT), plus connue sous le nom de "traitement par électrochocs", consiste à délivrer un courant électrique d'intensité variable sur le crâne. Le but du traitement est de provoquer une crise thérapeutique (la personne perd conscience et a des convulsions) qui dure au moins 15 secondes.

De nos jours, elle est plus rarement pratiquée et uniquement avec le consentement du patient. Elle n'est recommandée que pour le traitement de la dépression sévère (environ 70 % des patients soumis aux électrochocs sont des femmes car elles ont deux fois plus de risques de dépression que les hommes). Même si une grande quantité de recherches a été effectuée, le fonctionnement exact de l'ECT est mal connu.

- Ses effets secondaires à court terme sont : maux de tête, acouphènes, cauchemars, courbatures musculaires, nausées, confusion.
- Ses effets secondaires à long terme sont : perte de mémoire (de plusieurs semaines à plusieurs mois), baisse des capacités d'apprentissage, troubles de l'orientation. Les troubles de mémoire régressent habituellement au bout de 6 à 10 mois. Dans certains cas, l'ECT efface des pans entiers de l'existence du patient et il ne retrouve jamais la mémoire.

Au début des années 1930, deux neurologues italiens, Ugo Cerletti et Lucio Bini, remarquèrent aux abattoirs de Rome que les porcs étaient électrisés avant d'être tués, pour les calmer. Cerletti et Bini expérimentèrent cette technique sur des chiens durant 8 ans.

En avril 1938, l'équipe italienne appliqua le premier électrochoc à un patient schizophrène souffrant d'hallucinations et confusions (sans son accord). En 1940, la procédure fut introduite à la fois en Angleterre et aux États-Unis.

À travers les années 1940 et 1950, l'utilisation des électrochocs se généralisa contre la dépression, les états maniaques, les délires paranoïaques, les psychoses et les schizophrénies.

Dans les années 1940 et au début des années 1950, l'ECT fut pratiquée sans myorelaxants, et les crises résultaient en des convulsions à grande échelle qui pouvaient (rarement) provoquer la fracture ou la luxation des os longs.

Dans les années 1940, les psychiatres expérimentèrent l'utilisation du curare pour atténuer les convulsions, puis du suxaméthonium, une alternative synthétique plus sûre que le curare, à partir de 1951.

Dans les premières années d'utilisation, la plupart des patients reçurent le traitement 2 à 3 fois par semaine. Mais quelques psychiatres expérimentèrent un traitement plus intensif. Au St James Hospital de Portsmouth, William Liddell Milligan fit subir à ses patients névrotiques jusqu'à 4 ECT par jour. Son but était de "réduire le patient au niveau infantile, dans lequel il est totalement impuissant et incontinent" !

Le psychiatre américain Donald Cameron utilisa l'ECT intensive pour "déprogrammer" ses patients à l'Université McGill (Canada). On découvrit plus tard que la CIA finançait les travaux du professeur Cameron.

La croissance régulière de l'utilisation des antidépresseurs ainsi que les représentations négatives de l'électroconvulsivothérapie dans les médias entraînèrent une baisse de l'utilisation des électrochocs au cours des années 1950 à 1970, mais l'ECT resta un traitement largement envisagé en cas de dépression.

Aux États-Unis, une étude des années 1980 a révélé que près de 100 000 personnes recevaient des électrochocs chaque année. Au Texas, au milieu des années 1990, l'ECT était utilisée dans 1/3 des établissements psychiatriques et donnée à environ 1650 personnes par an, âgées de 16 à 97 ans. L'électroconvulsivothérapie est encore utilisée dans quasiment tous les hôpitaux psychiatriques du Royaume-Uni.

Son abus dans le passé a contribué à l'image négative des électrochocs. Utilisée avec un courant constant et de courtes impulsions, l'ECT est effectivement très efficace contre les graves dépressions.

Cependant, l'ECT a donné lieu à des excès. Elle a été utilisée par certaines équipes médicales pour réprimander certains patients. Dans les années 1950 à 1970, beaucoup de médecins ou d'infirmiers ont pratiqué l'ECT de manière brutale et constante pour punir les patients bruyants ou indisciplinés.


Walter Freeman

1945-1965 : Lobotomie
L'Italien Mario Adamo Fiamberti inventa cette opération chirurgicale du cerveau qui consiste à sectionner ou altérer l'ensemble des fibres reliant le lobe frontal au reste du cerveau.

Après la Seconde Guerre mondiale, le neuropsychiatre américain Walter Freeman créa une procédure simplifiée dans laquelle un pic à glace était introduit dans le cerveau en passant par l'œil, sans l'aide d'un neurochirurgien. Il popularisa l'opération en roulant d'État en État dans sa “lobotomobile” équipée pour pratiquer des lobotomies “en série”.

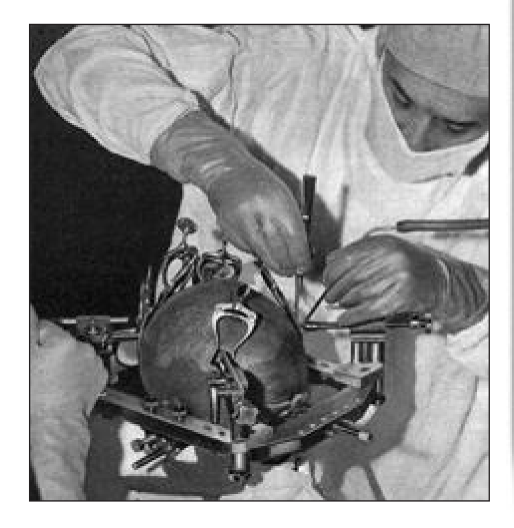
À défaut, il travailla dans les chambres, lobotomisant des enfants pour “délinquance” et les ménagères qui ne voulaient plus rester sagement “au foyer”. Freeman à lui seul lobotomisa près de 4 000 patients. Il fut radié de l'ordre des médecins en 1965, après avoir tué une patiente chez laquelle il pratiquait une troisième lobotomie...

On estime que 18 000 lobotomies furent pratiquées aux États-Unis entre 1939 et 1951, puis que plus de 100 000 patients furent lobotomisés dans le monde entre 1945 et 1954, dont la moitié aux États-Unis.

Dans 60 % des cas, ce sont des femmes qui furent opérées. Celles qui ne pouvaient ou ne voulaient plus remplir les rôles féminins traditionnels de mère et d'épouse étaient, grâce à la lobotomie, transformées en “bonnes petites ménagères” amorphes et insouciantes.

La lobotomie fut pratiquée pour traiter les maladies mentales, la schizophrénie, l'épilepsie, mais aussi l'homosexualité ou les maux de tête chroniques ! Elle déclina dans les années 1950 avec l'avènement des premiers neuroleptiques, plus efficaces et moins dangereux. La lobotomie provoquait très souvent des séquelles neurologiques et cognitives irréversibles : crises d'épilepsie, incontinence, manque d'initiative, prise de poids, asociabilité, inadaptabilité, désorientation… Il existait également 20 % de risques de décès par hémorragie cérébrale.

(La leucotomie, ancêtre de la lobotomie, fut inventée par un neurologue portugais, Egas Moniz, en 1935. Il opéra des prisonnières non consentantes de l'asile de Lisbonne, avec des résultats dramatiques. Il obtint toutefois le prix Nobel de médecine en 1949 pour sa découverte. L'une de ses victimes lobotomisées lui tira dans le dos et le paralysa.)



1959
La première benzodiazépine (psychotrope), la chlordiazépoxide, est introduite sous le nom commercial de Librium.

1963
Le président américain John F. Kennedy présente une loi créant des centres communautaires de santé mentale pour les malades mentaux ayant quitté les hôpitaux psychiatriques.

1972
Le psychologue américain David Rosenhan publie *L'Expérience de Rosenhan*, une étude contestant la validité des diagnostics psychiatriques. (Des collaborateurs de Rosenhan ont simulé des hallucinations dans le but d'être admis dans 12 hôpitaux psychiatriques de 5 États différents. Tous ont été admis avec un diagnostic de troubles psychiatriques. Après l'admission, les pseudo-patients ont agi normalement. Tous ont été forcés à admettre qu'ils souffraient d'une maladie mentale comme condition de leur libération.)

1973
L'American Psychiatric Association ne considère plus l'homosexualité comme un trouble mental.

1988
Le premier antidépresseur inhibiteur de sérotonine, la fluoxétine, est commercialisé sous le nom de Prozac, et devient rapidement le plus prescrit.

1991
Le docteur Seiji Ogawa et le docteur Kenneth Kwong réalisent séparément les premières IRM du cerveau en fonctionnement.

2000
L'association No Free Lunch (une organisation qui considère que les méthodes de marketing employées par les compagnies pharmaceutiques influencent la façon dont les médecins prescrivent des médicaments) est créée par le docteur Bob Goodman à New York.

La manipulation mentale et la CIA

En pleine Guerre Froide, la CIA commanda des programmes de recherche visant à manipuler mentalement les individus.

Le projet Bluebird fut lancé en 1951, puis fut renommé projet Artichoke et enfin projet MK-Ultra à partir de 1963.

Ses recherches impliquaient notamment des expériences avec du LSD et la recherche d'un sérum de vérité.

Le but final de la CIA est écrit dans un mémo daté de janvier 1952 : *"Nous est-il possible de contrôler une personne au point où celle-ci fera ce que nous lui demandons, même contre sa propre volonté, et y compris contre les lois fondamentales de la nature, comme celle de l'auto-préservation ?"*

Le docteur Donald Ewen Cameron, un psychiatre américain d'origine écossaise, travaillait au Canada dans les années 1950. Cameron avait étudié sous la direction du docteur Adolf Meyer à l'Université Johns Hopkins et avait passé 2 ans à la clinique du Burghölzli, où le psychiatre Jakob Klaesi testait sur les patients une cure de sommeil provoquée par les barbituriques.

En 1943, Cameron était devenu directeur du département de Psychiatrie de l'Université McGill, à Montréal, et de l'Allan Memorial Institute, où il avait organisé des réformes favorables envers les patients.

En novembre 1945, il avait participé à la commission internationale préparant le Procès de Nuremberg et jugeant notamment les expériences sur des cobayes humains par l'Allemagne nazie.

En 1951, Cameron décida d'expérimenter le LSD (découvert en 1948) sur des patients et des sujets bien portants.

En 1957, il publia un article dans l'*American Journal of Psychiatry* sur le "psychic driving" (la conduite psychique) qui attira l'attention de la CIA : Cameron pensait pouvoir guérir les problèmes mentaux de ses patients en brisant leur psyché, en leur effaçant la mémoire et en la reconstruisant. Il endormait ses patients avec un cocktail de barbituriques et de tranquillisants durant 1 à 2 mois, et leur administrait dans le même temps des séances d'électrochocs particulièrement intensifs (avec un courant 30 à 40 fois plus puissant que la normale). Puis les patients étaient réveillés avec une dose massive de LSD ou d'amphétamine.

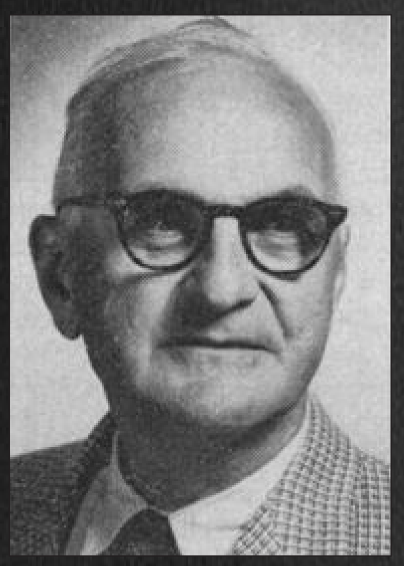
La CIA contacta le docteur Cameron pour lui proposer de financer ses travaux dans le cadre du projet Artichoke puis du projet MK-Ultra. Cameron, psychiatre charismatique mais très ambitieux, accepta la demande de la CIA, dans le but de prouver le bien-fondé de sa théorie.

Il tenta de trouver un moyen de "déprogrammer" une personne afin de pouvoir réimplanter ("dynamic implant") des pensées, des faux souvenirs, en utilisant un magnétophone répétant en boucle des phrases ou des bruits. Il choisit pour cobayes des patients ayant été admis à l'Allan Memorial Institute pour des troubles d'anxiété ou de dépression. Certains furent enfermés dans des "chambres d'isolation sensorielle" où ils furent exposés des journées entières à un même message se répétant inlassablement.

Beaucoup d'entre eux conservèrent des séquelles de ce traitement barbare.

Dans la plupart des cas, les patients subirent des lésions cérébrales permanentes ou furent psychologiquement brisés, certains restèrent incontinents ou totalement amnésiques.

Donald Ewen Cameron



Une jeune femme admise à l'Allan Memorial Institute pour une dépression post-partum perdit tout souvenir de ses 26 premières années, y compris la naissance de ses 5 enfants.

Cameron fut président de l'American Psychiatric Asso-ciation de 1952 à1953, et devint président de la World Psychiatric Association en 1961.

Le secrétaire de l'association était le psychiatre britannique William Sargant, qui menait à l'époque les mêmes expériences de lavage de cerveau, au St Thomas Hospital de Londres, avec les mêmes résultats catastrophiques.

Il inspira un psychiatre australien, Harry Bailey, qui utilisa lui aussi la cure de sommeil couplée aux électrochocs sur ses patients du Chelmsford Private Hospital, à Sydney, entre 1962 et 1979 : 26 patients en moururent et 22 se suicidèrent.

Les hôpitaux psychiatriques

Appelés selon les lieux et les époques hôpital pour malades mentaux, asile d'aliénés, centre de santé mentale, hôpital psychiatrique… ces établissements sont spécialisés dans le traitement des troubles mentaux. De nos jours, les hôpitaux psychiatriques ont remplacé les "asiles de fous".

Le développement de l'hôpital psychiatrique moderne est lié à l'apparition d'une psychiatrie institutionnelle et organisée.

Bien qu'il existât auparavant des institutions qui abritaient les "fous", la création d'établissements spécifiquement construits pour offrir des soins aux malades mentaux n'eut lieu qu'au 19ème siècle.

Le traitement des aliénés dans les premiers asiles fut parfois brutal et axé principalement sur la contrainte et l'entrave. Grâce à des vagues successives de réformes et l'introduction de traitements plus efficaces, les hôpitaux psychiatriques s'orientèrent peu à peu vers la thérapie et le soin.

De nos jours, il existe différents types d'hôpitaux psychiatriques, qui accueillent des malades mentaux dont les problèmes sont plus ou moins graves : unité de crise ou d'urgence (tentative de suicide, psychose grave, comportement violent…), unité ouverte (peu sécurisée, pour les patients qui prennent un traitement et pourront bientôt rentrer chez eux), unité de moyen terme (patients nécessitant plusieurs semaines de soins), unité pour mineurs (pour enfants ou adolescents ayant des problèmes mentaux mais aussi des problèmes de drogue, d'anxiété, de dépression, ou des troubles de l'alimentation), établissement de soins de longue durée (lieu sécurisé, généralement de petite taille, dont le but est le traitement et le retour dans la société de patients dépressifs ou malades en 2 à 3 ans), unité sécurisée (pour les malades violents et dangereux).

Les besoins sont très variables dans un établissement psychiatrique, où le contrôle et la gestion des patients est un défi quotidien. Un hôpital psychiatrique se doit souvent d'assurer les soins et le traitement des patients avec des ressources limitées.

Chaque établissement décide de ses priorités. La décision ne dépend pas uniquement des ressources disponibles, mais aussi du climat social de la région, des opinions personnelles des membres de la direction, et même de la façon - moderne ou conservatrice - dont les administrations précédentes ont géré l'établissement.

Le personnel fait attention à sa propre sécurité et s'assure que les patients suivent les règles de l'établissement, ce qui s'avère souvent délicat car certains malades mentaux peuvent être imprévisibles.

Les psychiatres, les plus concernés par la guérison des patients, tentent de réhabiliter les malades, alliant souvent techniques éprouvées (voire archaïques) et techniques modernes (voire avant-gardistes).

Les infirmières aident les médecins, administrent les médicaments aux patients, et veillent à leur bien-être. Elles gèrent 24 h / 24 les pavillons où sont logés les aliénés criminels ou les suicidaires.

Les aides-soignants et les gardiens, qui n'ont pas de formation médicale, surveillent les patients lorsque les infirmières ne sont pas disponibles. Ils s'occupent des "patients non coopératifs". Généralement, ils servent la nourriture et supervisent les activités des patients. Ils maintiennent l'ordre dans l'hôpital. Ils sont les premiers à remarquer le changement de comportement d'un patient.

Enfin, les asiles ont également du personnel d'appoint. L'employé de bureau gère tous les dossiers et les documents administratifs que génère l'asile, les cuisiniers préparent la nourriture pour tous les résidents, les concierges et les jardiniers s'assurent que l'asile et son parc sont propres et soignés. Les membres du personnel d'appoint n'interfèrent pas avec les aliénés.

Dans l'asile, la vie du patient est strictement contrôlée. Le contact avec le monde extérieur est limité et censuré. Le courrier du patient est examiné avec soin par le personnel, et un courrier qui pourrait le bouleverser ne lui est pas remis. Les jours et heures de visites à l'extérieur sont limités. Le téléphone est un privilège particulièrement restreint.

Chaque institution développe un système de privilèges. Les résidents sont récompensés s'ils sont calmes et obéissants : meilleure nourriture, meilleur traitement, libération anticipée… La violation des règles résulte en l'abolition de ces privilèges, à l'augmentation de la durée de détention et du traitement.

Parfois, le patient récalcitrant peut être maltraité et humilié : on peut par exemple lui interdire l'accès aux toilettes, ce qui l'oblige à se souiller en public. Dans tous les asiles, le personnel cherche (parfois par tous les moyens) à faire comprendre aux patients qu'ils doivent se conformer aux règles.

Les Institutions Kirkbride

Au 19ème siècle, le docteur Thomas Kirkbride, directeur de l'Hôpital pour malades mentaux de Pennsylvanie, écrivit un ouvrage sur la construction et l'organisation des hôpitaux d'aliénés. Dans son livre il décrivit sa conception idéale de l'architecture, du placement et de l'administration de l'hôpital.

Un bâtiment "de style Kirkbride" se compose d'une partie centrale abritant l'administration de l'hôpital et d'ailes hébergeant les patients. Le bâtiment ressemble à un "V" ou une "aile de chauve-souris". Les chapelles, les auditoriums, les bibliothèques et les cuisines sont souvent construits directement à l'arrière de la section d'administration.

Le "plan Kirkbride" permettait de faire entrer la lumière et de ventiler les pavillons des patients. Il facilitait l'organisation de patients par types : en général, les patients les plus bruyants et les plus incontrôlables étaient placés dans les salles les plus éloignées de la section d'administration. Les chambres étaient disposées des deux côtés du couloir et les bâtiments étaient conçus pour offrir un maximum de lumière, de ventilation et de vie privée. Si les bâtiments de type Kirkbride étaient construits sur un grand terrain largement entretenu qui incluait souvent des terres agricoles, ils avaient également tendance à devenir très grands, s'élevant jusqu'à 5 étages, et finirent par confiner des milliers de malades. En 1848, le Trenton State Hospital (New Jersey) devint le premier hôpital construit en suivant les préceptes de Kirkbride. Il y en eut 75 autres aux États-Unis et au Canada. Toutefois, après le décès du docteur Kirkbride en 1883 et l'apparition de nouvelles méthodes de traitement des aliénés, le "style Kirkbride" déclina.

Vers la fin du 19ème siècle, la plupart des nouveaux hôpitaux s'éloignaient du "plan Kirkbride" au profit de bâtiments plus petits et plus isolés.

États-Unis

Selon l'Institut national pour la santé mentale, il y avait en 1923 environ 266 000 patients dans les hôpitaux psychiatriques américains.

En 1948, 539 000 patients étaient répartis dans les 261 établissements psychiatriques du pays, dont 95 000 rien qu'à New York. Le journaliste Albert Deutsch, auteur de La Honte des États-Unis (un ouvrage sur les institutions psychiatriques américaines), écrivit en 1948 que "pas un seul hôpital psychiatrique aux États-Unis ne respecte, ou n'a même jamais respecté, les normes minimales fixées par l'Association des hôpitaux psychiatriques américains".

Creedmoor Psychiatric Center (État du New Jersey)

Cet hôpital psychiatrique situé dans le Queens, à New York, héberge des malades aux pathologies mentales sévères. L'hôpital et son campus occupent plus 50 bâtiments répartis sur 1 200 m^2.

La "Colonie Agricole du Brooklyn State Hospital" (32 patients) fut installée à Creedmoor en 1912 : à l'époque, on envoyait une population croissante de malades mentaux vers l'air frais des banlieues. En 1918, Creedmoor accueillait 150 patients. Des fonds furent alloués en 1923 pour construire de nouveaux logements, une centrale électrique, une cuisine, une salle à manger, un entrepôt, une caserne de pompiers, des logements pour les infirmières et d'autres employés. En 1929, l'hôpital accueillait 1 163 patients, puis 3 319 patients en 1933 et plus de 7 000 en 1959. Creedmoor était alors décrit comme un établissement bondé au personnel en sous-effectif.

Au début des années 1960, l'introduction de nouveaux médicaments conduisit à la désinstitutionnalisation de nombreux patients psychiatriques. Au début des années 1980, ils étaient 1 300. Toutefois, le pavillon des malades violents (ouvert en 1980) fut fermé en 1984 après qu'un soignant eut étranglé un patient. Les infirmières et les aides-soignants affirmèrent être abandonnés par leurs supérieurs.

Le personnel n'était pas assez nombreux dans le pavillon où se trouvaient les 30 patients les plus violents. Certains infirmiers en venaient à négliger ou violenter les patients qui les agressaient.

En 2006, le nombre de patients était tombé à 470. Plusieurs bâtiments furent fermés. L'hôpital est toujours ouvert.

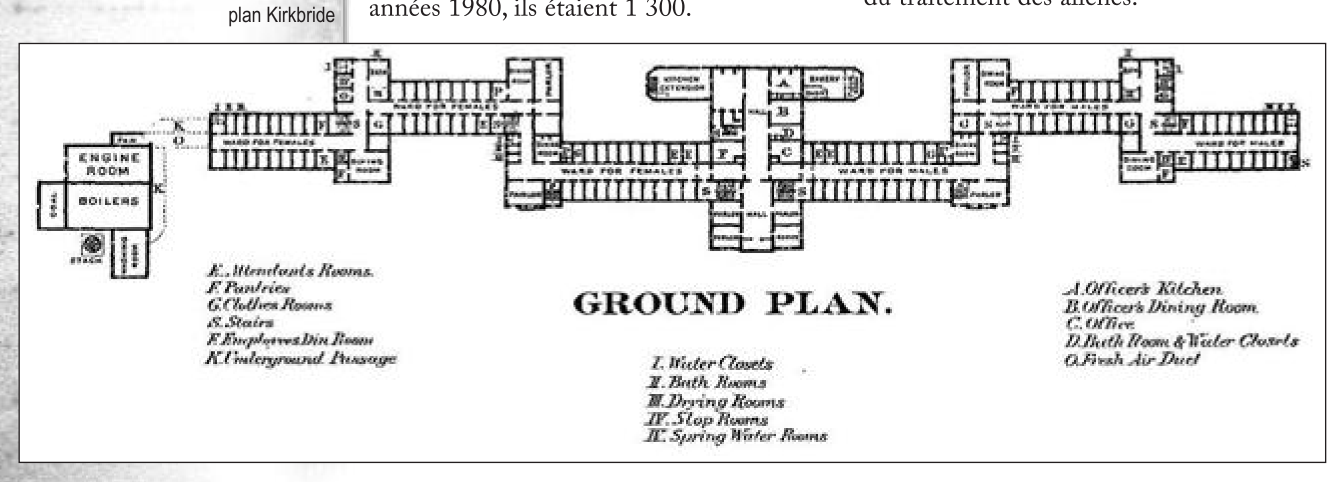
Worcester State Hospital (État du Massachusetts)

Connu également sous le nom de Worcester Lunatic Asylum ou Bloomingdale Asylum, l'établissement fut le premier du genre construit dans l'État du Massachusetts, en 1833. Lorsque la surpopulation devint un problème, un nouvel hôpital fut construit en 1870, une structure massive suivant les préceptes du plan Kirkbride. Le nouveau bâtiment ouvrit en 1877 et accueillit 164 patients.

Le premier directeur, le docteur John G. Park, préconisa très rapidement la création d'une institution distincte pour les aliénés criminels. À partir de 1890, un bâtiment agricole fut érigé pour l'hébergement des patients qui travaillaient, ainsi que des logements pour les infirmières, une infirmerie et une maison de bain. Le nombre de patients passa de 785 à 1 401.

Sigmund Freud visita l'hôpital en 1909 lors de son unique voyage aux États-Unis. Le nouveau directeur, le docteur Quinby, fit construire une école de formation pour les médecins assistants, dont beaucoup travaillèrent ensuite à l'hôpital. Un laboratoire fut également créé pour la recherche scientifique dans le cadre de la prise en charge et du traitement des aliénés.

plan Kirkbride




Worcester State Hospital

En 1912, le docteur Ernest Scribner (qui avait suivi les cours de médecin assistant) succéda au docteur Quinby.

Les sous-sols des bâtiments furent rénovés dans les années 30 et 40 afin qu'une équipe de médecins puisse y tester des thérapies expérimentales, particulièrement l'hydrothérapie (le patient était plongé dans l'eau brûlante ou glacée, parfois durant des journées entières). Du carrelage fut posé aux murs afin de faciliter leur nettoyage. Dans les années 1950 et 1960, alors que l'hôpital était totalement surpeuplé, une salle de douche fut transformée en chambre punitive : les pommes de douche furent retirées et remplacées par des tuyaux projetant des jets d'eau très puissants. Au plus fort de la surpopulation, certaines caves sans fenêtres furent même utilisées pour héberger les patients.

Un terrible incendie ravagea l'édifice en 1991, ne laissant debout que le bâtiment administratif et une partie de l'aile droite. Les bâtiments furent démolis en 2008 pour laisser la place à un nouvel hôpital psychiatrique.

Bridgewater State Hospital (État du Massachusetts)

Le Bridgewater State Hospital, situé dans le sud-est du Massachusetts, est un établissement pour les malades mentaux criminels et ceux dont la santé mentale est en cours d'évaluation pour le système de justice pénale.

Créé en 1855, l'établissement fut initialement un hospice pour les pauvres. Il reçut ensuite des détenus condamnés pour vagabondage ou d'autres délits mineurs, ainsi que les jeunes délinquants, qui travaillaient les terres agricoles environnantes.

À partir de 1886, y furent également admis des personnes âgées, des handicapés physiques ou mentaux, puis, à partir de 1894, des détenus (aliénés ou non) provenant de la prison d'État. En 1956, une unité dédiée au traitement des prédateurs et délinquants sexuels fut créée.

En 1967, une enquête eut lieu suite à des allégations de "traitements cruels, inhumains et barbares". Des témoins décrivirent le système d'égout débordant, les mauvais traitements subis par les patients de la part des gardiens, l'incapacité de certains médecins à traiter les malades. Des patients étaient déshabillés en public, gavés de force, presque jamais lavés… Certains patients, internés pour une courte évaluation, devenaient résidents permanents sans qu'aucune décision de justice ne soit prise, et étaient farcis de médicaments. Les malades mentaux étaient mélangés avec les détenus et ces derniers "se défoulaient" sur les patients. Nombre de prisonniers séjournèrent à Bridgewater simplement parce qu'ils ne possédaient pas de compétences juridiques ou d'argent pour se défendre, ou parce qu'ils étaient mentalement retardés. Plus de 250 prisonniers restèrent à Bridgewater alors que leur peine était arrivée à son terme. Un patient nommé Charles, qui avait été condamné en 1910 à deux ans d'emprisonnement, resta en prison jusqu'en 1968. Un vendeur de fruits condamné en 1938 pour avoir simplement peint des rayures de zèbre sur un cheval fut condamné pour ivresse… et resta à Bridgewater jusqu'à sa mort.

Suite à cette enquête, des réformes eurent lieu. Dans les années 1970, l'hôpital fut renommé Massachusetts Correctional Institution in Bridgewater (MCIB) et divisé en quatre établissements distincts : l'hôpital pour les malades mentaux criminels, le centre de traitement pour les délinquants sexuels, le centre pour alcooliques et la prison de sécurité minimale.

Le Bridgewater State Hospital abrite actuellement 395 hommes adultes. Les patients admis dans cet établissement sont accusés ou condamnés pour des crimes


Bridgewater State Hospital

allant de délits mineurs aux crimes majeurs. Ils font l'objet d'une évaluation (entre 20 et 40 jours) ordonnée par le tribunal afin de déterminer s'ils sont aptes à subir un procès, s'ils sont responsables pénalement, s'ils doivent purger leur peine en prison ou en hôpital psychiatrique, etc.

En 1997, un patient de 38 ans est mort après avoir été "maîtrisé" par des gardiens. En 2010, un patient schizophrène de 23 ans est mort, battu puis étouffé par sept gardiens du Bridgewater State Hospital, après qu'il eut frappé un gardien. Certains d'entre eux admirent qu'ils n'avaient pas de formation spécifique aux malades mentaux.

Le film documentaire *Titicut Follies* fut réalisé au Bridgewater State Hospital en 1967 par Frederick Wiseman.

Danvers State Hospital
(État du Massachusetts)

En 1873, la nécessité d'un autre hôpital psychiatrique destiné à la population de Boston se fit une fois de plus sentir. Les asiles construits à Tewskbury, Worcester, Taunton et Northampton étaient déjà surchargés. Un site bucolique fut choisi à Danvers pour y construire un nouvel hôpital : le beau panorama, l'air frais et les kilomètres de terres agricoles à travailler faisaient partie des traitements thérapeutiques de l'époque. L'hôpital fut ouvert en 1878 pour fournir des soins aux aliénés et aux malades mentaux criminels.

De "syle Kirkbride", l'hôpital était constitué de deux bâtiments principaux, qui abritaient l'administration, et de deux ailes extérieures. L'aile ouest logeait les hommes et l'aile est les femmes. Les ailes les plus éloignées (A et J) abritaient les patients dangereux. À l'arrière du bâtiment administratif se trouvait un très grand édifice qui regroupait les cuisines, les buanderies, une chapelle, et les dortoirs des gardiens. Les autres bâtiments présents sur le campus étaient : le bâtiment médical Bonner (construit en 1955), les maisons des infirmières, les bâtiments des tuberculeux, les ateliers de réparation, le garage mécanique, la ferme de travail, la centrale électrique, ainsi que plusieurs maisons et chalets.

Danvers State Hospital

Le plan original avait été conçu pour abriter 500 patients, avec la possibilité d'en loger 100 de plus dans le grenier. Toutefois, dans les années 1930 et 1940, la surpopulation avait gagné l'hôpital, avec près de 2 400 patients hébergés.

En 1889 fut créé un programme de formation pour les infirmières, puis un laboratoire de recherche pathologique en 1895. Dans les années 1890, le directeur du Danvers Hospital, le docteur Charles Page, déclara que les contentions mécaniques étaient inutiles, voire nuisibles dans les cas de maladie mentale. Dans les années 1920, l'hôpital servit de clinique en milieu scolaire afin de déterminer d'éventuelles déficiences mentales chez les enfants.

Le manque de financement fut la racine de nombreux problèmes qui affligèrent les hôpitaux psychiatriques gérés par l'État aux États-Unis : manque de personnel, bas salaires, surpopulation, soins de qualité inférieure. Au lieu de bénéficier de traitements modernes et de thérapie, les patients de Danvers reçurent les soins les plus élémentaires. Les ailes qui abritaient les patients les plus violents devinrent les lieux d'abandon des malades incurables et furent comparées à "un cloaque humain" dans une enquête publiée par un journal. Le personnel du Danvers Hospital employa souvent des traitements comme la lobotomie, la thérapie par électrochocs et l'insulinothérapie, non pour soigner les patients mais pour les contrôler et les maîtriser.

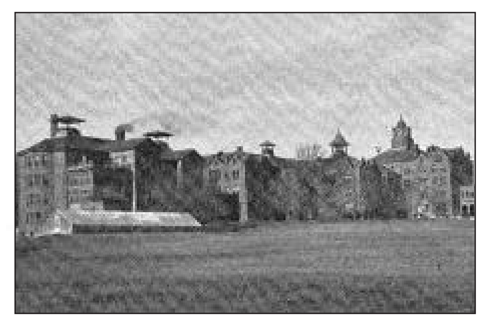
Dans les 1960, avec l'apparition des psychotropes, la population hospitalisée commença à diminuer. L'hôpital ferma ses portes en 1992 et fut démoli à partir de 2006.

Deux films ont été tournés au "DSH" : *Home before Dark* en 1958 et *Session 9* en 2001.

Northampton State Hospital
(État du Massachusetts)

Ouvert en 1858, le Northampton State Hospital fut à l'origine composé d'un seul bâtiment de trois étages qui pouvait accueillir 250 patients.

Inspirée par la conception de Kirkbride, l'administration décida de construire deux ailes de chaque côté de l'administration centrale, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes.



Northampton State Hospital



Boston Psychopathic Hospital

Après plusieurs agrandissements et ajouts divers pour tenter de soulager la surpopulation (en 1900, l'hôpital abritait près de 650 patients), le bâtiment devint un labyrinthe déroutant de chambres et de couloirs.

Des infirmeries furent ajoutées à chaque aile en 1905 et des ailes supplémentaires furent construites en 1925, mais la surpopulation resta le principal problème de l'hôpital.

En 1935 furent construits une buanderie, un quatrième pavillon, une cafétéria et un tunnel reliant le nouveau complexe à l'ancien. Le nombre de patients s'élevait à 2 100, et 420 employés.

En 1952, le docteur Jack Ewalt fut nommé directeur de l'hôpital et tenta d'apporter des améliorations positives à l'établissement. Il fit réparer et transformer les pavillons, ajouta des cliniques de soins pour les patients et fit ouvrir un salon de beauté pour les patients de sexe féminin. Malheureusement, en 1955, le nombre de patients culmina à 2 650 (et 309 employés) et l'hôpital servit plus de logement que de centre de soins.

En 1961, le nombre de patients libérés était plus élevé que celui des patients admis, et le lent processus de désinstitutionnalisation se mit en place. Beaucoup de patients furent rendus à leurs familles ou transférés dans des foyers de groupe et des établissements de soins infirmiers.

Le Northampton State Hospital ferma finalement ses portes en 1993.

Boston Psychopathic Hospital (État du Massachusetts)

En 1909, le site de construction de l'hôpital fut choisi, à cinq minutes de l'école de médecine de Harvard. L'hôpital ouvrit ses portes en 1912, en tant que département de l'Hôpital d'État de Boston. En décembre 1920, le département devint un hôpital à part entière et fut nommé Boston Psychopathic Hospital, sous la direction du docteur Charles Macfie Campbell (un ancien élève d'Adolf Meyer, tenant de la psychanalyse).

L'hôpital accueillait et diagnostiquait les malades mentaux sévèrement atteints, habituellement pour une courte période. Après le diagnostic, les patients étaient transférés dans d'autres hôpitaux publics ou libérés. L'institution développant une sérieuse réputation dans la recherche active en psychiatrie, des patients provenant des hôpitaux d'État étaient parfois transférés pour observation ou traitement spécial. Après les premières années de fonctionnement, l'hôpital offrit également des soins d'urgence et des unités spéciales pour les enfants et les adolescents.

À partir de 1943, le BPH n'accueillit plus de patients et se concentra sur la recherche. Il fut ensuite rebaptisé Massashusetts Mental Health Center.

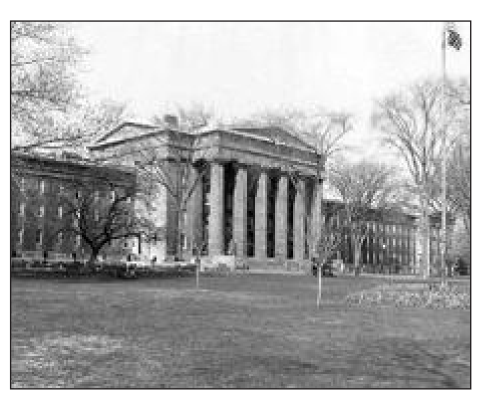
Le bâtiment ferma ses portes en 2003.

Lunatic Asylum d'Utica (État de New York)

Ouvert en 1843, il fut le premier édifice de l'État de New York conçu pour soigner les malades mentaux et l'un des premiers établissements de ce genre aux États-Unis.

Le premier directeur de l'asile fut le docteur Amaria Brigham, qui encouragea le traitement des malades mentaux, plutôt que de simplement les confiner. Le docteur Brigham croyait que ses patients pouvaient travailler dans la ferme et les jardins de l'asile.

En 1850, l'asile proposait 380 chambres individuelles pour les patients, 24 pour leurs accompagnateurs, 20 dortoirs, 16 salons ou salles de séjour, 12 salles à manger, 24 salles de bain, 24 toilettes. Des fours au bois au sous-sol fournissaient de la chaleur dans tout le bâtiment. L'eau chaude et l'eau froide étaient fournies à chaque étage. Malheureusement, Utica fut très rapidement surpeuplé et sous-financé.


Lunatic Asylum d'Utica

En 1843, la population quotidienne moyenne était de 109 patients avec un taux de "guérison" de 49 %. En 1869 la population était de 600 patients et le taux de "guérison" était tombé à 26 %. Malgré les efforts de Brigham, un nombre croissant de médecins et de législateurs pensait que les malades mentaux chroniques étaient incurables et devaient donc être isolés. Le successeur de Brigham inventa même une "cage" (un lit à barreaux) où les patients violents ou désobéissants étaient enfermés à longueur de journée.

L'asile d'Utica souffrit des mêmes maux que de nombreux autres : des patients trop nombreux, un personnel non formé et trop rare, des abus et des violences… L'asile fut fermé en 1978.

Binghamton State Hospital (État de New York)

L'asile de l'État de New York, renommé Binghamton State Hospital, fut le premier établissement conçu pour traiter l'alcoolisme comme une maladie mentale. Sa construction et celle de son immense parc furent achevées en 1864. En 1872, la population atteignait 334 patients, mais déclina rapidement jusqu'à seulement 39 patients en 1878. En 1879, l'hôpital fut converti en un asile pour malades mentaux : "Binghamton Asylum for the Chronic Insane". Il rouvrit en 1881 et accueillit 298 patients provenant des asiles d'Utica, Poughkeepsie et Middletown. En 1890, l'hôpital accueillait près de 600 patients et devint le "Binghamton State Hospital". Il comprenait une salle de gymnastique, des salons de lecture, une chapelle, des salles à manger et des cuisines. De 1924 à 1942, le directeur de l'asile fut le docteur William Garvin.

À partir de 1942, le directeur fut le docteur Hugh Gregory, qui accomplit plusieurs "premières" nationales : les électrochocs en 1942, la lobotomie en 1946, les psychotropes en 1955.

En 1974, l'établissement fut renommé "Binghamton Psychiatric Center". En 1993, il fut fermé en raison de problèmes de sécurité. Il est dit "hanté"…

Pilgrim State Hospital (Long Island, État de New York)

Le Pilgrim Psychiatric Center, longtemps appelé Pilgrim State Hospital, est situé à Long Island, dans la ville de Brentwood. Lorsqu'il ouvrit, il était le plus grand hôpital de son genre dans le monde.

En 1900, la surpopulation dans les asiles psychiatriques de New York était devenue un problème grave. On avait créé des "colonies agricoles" où les patients travaillaient dans les champs et les potagers. Mais ces colonies agricoles (notamment Kings Park et Central Islip) devinrent tout aussi surpeuplées que les institutions qu'elles étaient censées remplacer.

L'État de New York décida de créer une troisième colonie agricole, qui allait devenir le Pilgrim State Hospital. L'État acheta 4 km^2 de terres à Brentwood et commença la construction de l'hôpital en 1929. L'hôpital ouvrit en 1931, avec sa propre police et ses pompiers, ses tribunaux, son bureau de poste, sa gare, sa boulangerie, sa centrale électrique, son élevage de porcs, sa laverie, son terrain de sport, son église, son cimetière ainsi que des maisons pour le personnel et les administrateurs. Une série de tunnels souterrains fut utilisée pour le transport.

L'hôpital accueillit toujours plus de patients et l'État acheta de nouvelles terres. En fait,


Binghamton State Hospital


Pilgrim State Hospital

le Pilgrim State Hospital était si grand qu'il touchait quatre villes voisines et deux routes nationales le bordaient.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le ministère de la Guerre prit le contrôle de plusieurs bâtiments du Pilgrim State Hospital, pour y créer le "Mason General Hospital", un hôpital psychiatrique dédié au traitement des soldats traumatisés au combat.

Les traitements à Pilgrim ne furent pas différents d'ailleurs : insulinothérapie, injection de Cardiazol, électrochocs, lobotomie (2 000 entre 1946 et 1959).

Après la Seconde Guerre mondiale, le Pilgrim State Hospital connut une nouvelle augmentation de sa population, qui en fit le plus grand hôpital psychiatrique du monde en 1954 avec 13 875 patients et plus de 4 000 employés. Toutefois, la population de l'hôpital commença à décliner peu après avec l'avènement des psychotropes.

Une partie des bâtiments ferma durant les années 1970 et 1980. Au milieu des années 1990, le Pilgrim State Hospital récupéra les patients des autres hôpitaux de Long Island qui fermaient les uns après les autres.

De nos jours, le Pilgrim Psychiatric Center, la dernière institution de ce genre sur Long Island, ne possède plus que trois bâtiments et 400 patients. Les autres édifices sont occupés par un centre commercial, des immeubles d'habitation et le New York Institute of Technology.

Brooklyn State Hospital (New York)

Le Brooklyn State Hospital accueillait les malades mentaux du comté de Kings (l'arrondissement de Brooklyn). L'hôpital, construit selon le "plan Kirkbride" ouvrit ses portes en 1895. La surpopulation gagna rapidement et les bâtiments furent démolis dans les années 1920 et 1930 pour être remplacés par des édifices plus larges et plus modernes. L'hôpital accueillit alors 2 725 patients. Le bâtiment administratif central de dix-neuf étages, construit en 1935, possédait également une chapelle.

D'autres bâtiments furent à nouveau érigés afin d'accueillir 1 000 patients supplémentaires. L'hôpital fut renommé Kingsboro Psychiatric Center. À la fin des années 2000, l'hôpital a échoué consécutivement à quatre examens fédéraux menés par le ministère de la santé, et s'est vu retirer du programme fédéral de financement en 2010.

L'hôpital a été désigné dans le rapport comme "un endroit ravagé par la violence, dangereux, où le personnel comme les patients sont en proie à des agressions". Les familles de deux patients décédés ont porté plainte en 2009. L'hôpital est menacé de fermeture.

Manhattan Psychiatric Center (New York)

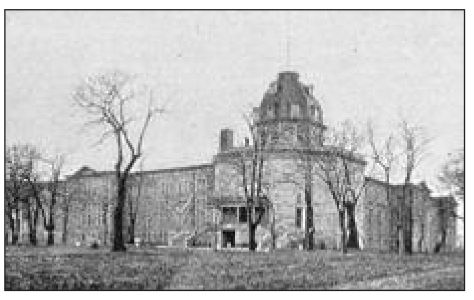
Dès 1839, la ville de New York créa un asile d'aliénés sur l'île de Blackwell. La population de l'asile de l'île de Blackwell augmenta régulièrement et connut un état perpétuel de surpopulation. Le manque de place poussa la ville à chercher un autre endroit où interner les aliénés. L'île de Ward, à proximité, fut choisie et le nouvel asile fut ouvert en 1871.

Le bâtiment, construit selon le "plan Kirkbride" pouvait accueillir 500 patients. L'asile de l'île de Ward devint rapidement la section pour hommes et l'asile de l'île de Blackwell devint la section pour femmes. Malheureusement, ce nouvel hôpital avait de nombreux défauts d'organisation et d'aménagement. Et la surpopulation fut à nouveau un problème.

En 1892, l'asile de l'île de Ward internait 2 498 patients de sexe masculin, 300 de plus qu'il ne le pouvait. La même année, les 2 500 patientes de l'île de Blackwell furent transférées dans le State Emigrant Hospital, vacant depuis que les services de l'immigration s'étaient installés à Ellis Island.

En 1894, les bâtiments des asiles situés sur les îles de Hart, Ward et Blackwell furent réunis en une seule et même institution, le Manhattan State Hospital.

La même année, la majorité des patientes de l'asile de l'île de Blackwell furent transférées dans le bâtiment auparavant utilisé par le New York City Homeopathic Hospital, qui en échange prit possession des bâtiments de l'ancien asile de l'île de Blackwell. En 1899, tous les patients avaient été transférés sur l'île de Ward et l'asile de l'île de Hart fut fermé. En 1898, l'asile de l'île de Ward accueillait plus de 2 031 hommes et 1 468 femmes.



Manhattan Psychiatric Center

Expérimentations sur les enfants

Du début des années 1940 jusqu'en 1953, le docteur Lauretta Bender, une neuropsychiatre et pédiatre hautement respectée qui travaillait à l'hôpital Bellevue de New York, utilisa les électrochocs sur des centaines d'enfants de 3 à 12 ans. Elle continua les mêmes expériences au Creedmoor State Hospital (Queens) de 1956 à 1969. Bender affirma publiquement que les résultats de cette "thérapie" furent positifs, mais elle avoua en privé leur inutilité. Bender utilisa parfois les électrochocs sur des enfants de moins de 3 ans déclarés schizophrènes, deux fois par jour, pendant 20 jours consécutifs. Plusieurs de ces enfants devinrent violents et suicidaires à la suite du traitement.

À l'école publique Willowbrook pour les handicapés mentaux de Staten Island, les docteurs Krugman et McCollum injectèrent le virus de l'hépatite à des enfants handicapés entre 1963 et 1966. Après avoir infecté les enfants, Krugman tenta d'élaborer un vaccin pour protéger les militaires américains de cette maladie souvent fatale. Les matières fécales des enfants contaminés furent prélevées et mises dans des milkshakes qui furent ensuite donnés aux enfants nouvellement admis.

Les familles pauvres furent souvent obligées d'inclure leurs enfants dans ce "programme de recherche" comme condition préalable à leur admission dans cette école publique, la seule école spécialisée du quartier. Le personnel de Willowbrook, qui démissionna pour exprimer son désaccord avec les expériences, témoigna de la pression exercée sur les familles. Lorsque l'école ferma, les enfants contaminés se virent très souvent refuser l'accès à d'autres écoles spécialisées parce qu'ils étaient infectés par l'hépatite. Non seulement Krugman ne fut jamais puni pour ces atrocités, mais il reçut le prestigieux prix de médecine Lasker. Le docteur Krugman fut nommé président de l'Académie de pédiatrie en 1972.

La population totale de l'asile en 1899 était de 4 393 patients, ce qui en faisait la plus grande institution dans le monde à l'époque. L'hôpital continua de s'agrandir et, en 1926, internait plus de 7 400 patients.

En février 1923, un incendie provoqua la mort de 25 patients.

En 1954, le State Emigrant Hospital fut démoli et un nouveau complexe de trois grands bâtiments fut construit.

Dans les années 1960 et 1970, les patients subirent des viols et des vols de criminels qui parvenaient à s'introduire dans le campus à cause du peu de sécurité mise en place. Le maire de New York accusa l'hôpital *"d'être insalubre, de ne pas tenir de registres des patients et de mal distribuer les médications"*.

En 1979, le Manhattan State Hospital fut rebaptisé Manhattan Psychiatric Center. En 1985, l'un des bâtiments fut séparé du Manhattan State Hospital pour devenir le Kirby Forensic Psychiatric Center, un hôpital de sécurité maximum pour les aliénés violents et criminels.

En 1995, le Manhattan State Hospital accueillait 900 patients, et en 2010, 260 patients.

Kings Park Psychiatric Center (New York)

Au 19ème siècle, les institutions new-yorkaises pour les malades mentaux étaient extrêmement surpeuplées. Les hôpitaux étaient de véritables entrepôts pour les pauvres, les fous et les sans-logis. Dorthea Dix (une militante pour la création des asiles d'aliénés) et d'autres réformateurs promurent l'idée que les malades auraient une meilleure chance de se rétablir "à la campagne", par exemple à Long Island, où il y avait plus d'espace vert et d'air frais. Leurs recommandations aboutirent à une méthode "morale" de traitement où les patients étaient occupés par un travail manuel et pouvaient se détendre dans un cadre magnifique.

Trois hôpitaux publics furent construits sur Long Island pour atteindre ces objectifs : Central Islip, Pilgrim et Kings Park.

Le Kings Park Lunatic Asylum fut créé en 1885 et 55 patients furent transférés dans trois maisons en bois. D'autres bâtiments furent construits à mesure de l'arrivée de nouveaux patients. Une communauté agricole autosuffisante fut mise en place et environ 70 % des patients y travaillèrent.

En 1900, l'hôpital accueillait 2697 patients et 454 membres du personnel. Plus de 150 bâtiments permanents furent construits, et notamment une centrale électrique, une buanderie, une boulangerie, une bibliothèque, une école de soins infirmiers, un kiosque à musique, et des commerces de réparation et de construction. Kings Park créa sa propre gare et son propre chemin de fer afin de se fournir en charbon et en fournitures.

En 1954, le nombre de malades mentaux au "KPPC" atteignit un sommet avec 9 300 patients. La trop nombreuse population de patients chroniques associée à des taux d'admission sans cesse croissants remplit les dortoirs au-delà de leur capacité. En l'absence de ressources financières pour investir dans d'autres soins que ceux de garde, le travail manuel et la détente cédèrent la place à des techniques de traitement plus radicales : insulinothérapie, thérapie par électrochocs et lobotomie. Heureusement, à la fin des années 1950, le gouvernement commença à fournir des psychotropes aux hôpitaux psychiatriques publics et les patients furent peu à peu rendus au monde extérieur.

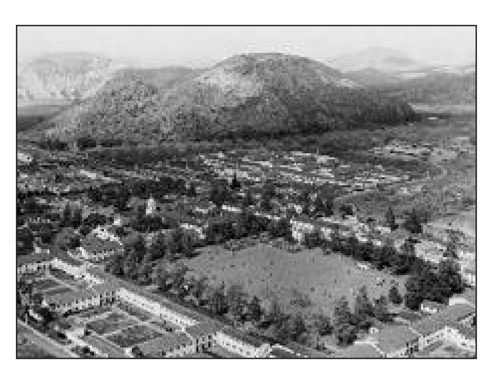
À partir de 1955, l'État de New York appela à la disparition des hôpitaux publics et à la construction de centres communautaires. Les patients les plus atteints furent transférés à l'hôpital de Pilgrim. Les critères d'admission furent modifiés pour admettre moins de patients et les patients âgés furent redirigés vers les maisons de retraite. Certains bâtiments fermèrent dès les années 1970. L'hôpital ferma ses portes en 1996.

Camarillo State Hospital (État de Californie)

Le Camarillo State Hospital était le plus grand hôpital psychiatrique de la côte ouest des États-Unis lorsqu'il ouvrit ses portes en 1936.

Établi sur un terrain de 6 km^2 au sud de la ville de Camarillo, l'immense complexe accueillait les déficients mentaux et les malades mentaux. Les criminels violents et les prédateurs sexuels étaient généralement envoyés à l'Atascadero State Hospital et non au Camarillo State Hospital.

En 1937, 300 femmes furent transférées à Camarillo en provenance d'autres hôpitaux publics californiens. La population ne cessa de croître jusqu'aux années 1960 : de 410 patients en 1936, on passa à 2 501 en 1940, 4 960 en 1950, 6865 en 1955, et plus de 7 000 patients en 1957.



Camarillo State Hospital

L'hôpital dut s'agrandir et construisit de nouveaux pavillons. En plus des bureaux administratifs et des chambres, furent construits des routes, une station d'épuration d'eau, des logements pour le personnel, un laboratoire de recherche, des cuisines, des salles à manger, une centrale à vapeur, une laverie, une boulangerie, un magasin, un garage, un cinéma, deux salles de gym, un terrain de jeux pour les enfants, plusieurs terrains de sport, un mini zoo, une piscine, un bowling et un golf.

Toute une frange de la société passa (et parfois, termina sa vie) à Camarillo entre 1936 et 1996, et nombre des patients ne furent pas des malades mentaux : des adolescents agités, des femmes qui se rebellaient contre leur famille, des hommes qui buvaient et se droguaient, et parfois même des gens dont le seul problème était qu'ils ne parlaient pas anglais.

En raison de la proximité de l'hôpital avec Los Angeles, l'hôpital accueillit également des célébrités hollywoodiennes qui souffraient de maladies mentales, de tuberculose, d'alcoolisme ou d'intoxication à la drogue. Le jazzman Charlie Parker y fut envoyé pour endiguer son addiction à l'héroïne.

En 1940, l'insulinothérapie fit son entrée à Camarillo, suivie quelques années plus tard par les électrochocs. En 1947, le Camarillo State Hospital ouvrit une unité pour enfants handicapés mentaux. Il fallut bientôt l'agrandir et le Centre de traitement pour enfants fut ouvert en 1955.

Au cours des années 1950 et 1960, l'hôpital fut considéré comme pionnier dans le traitement des maladies que l'on croyait incurables, notamment la schizophrénie. Camarillo fut également l'un des premiers hôpitaux psychiatriques qui créèrent une unité spécialisée dans l'autisme.

Malheureusement, Camarillo était loin d'être l'hôpital parfait que présentait son équipe d'administration. Dans les années 1940, nombre de patient(e)s furent stérilisé(e)s sans leur consentement (les femmes qui trompaient leur époux pouvaient être considérées comme "sexuellement déviantes" et internées...).

À partir des années 1950, la majorité du personnel se contenta de gorger les patients de médicaments plutôt que de les soigner, et certains furent diagnostiqués à tort comme schizophrènes. Le surpeuplement était si important que des patients étaient contraints de dormir sur des matelas dans les couloirs.

Jusqu'en 1959, les adolescents furent mélangés aux adultes et nombre d'entre eux subirent des violences et des viols. Des enfants subirent les mêmes violences dans les années 1960. En 1968, l'Unité pour adolescents fut séparée de l'Unité pour enfants. Le Camarillo State Hospital fut accusé à plusieurs reprises de violences envers les patients, de nombreux décès par négligence, d'insalubrité, de mauvaise gestion de l'unité des enfants...

Dans les années 1970, le personnel de Camarillo droguait régulièrement les nouveaux patients avec ce qu'ils appelaient le "Numéro 1", un mélange abrutissant de tranquillisants et de psychotropes. Plus de 80 patients (adultes et enfants) en moururent. Ainsi, un patient qui avait demandé de lui-même à être admis pour des problèmes de drogues et d'alcool fut retrouvé mort deux heures après son admission, les pieds et les mains attachés, dans une salle d'isolement du pavillon des psychotiques. L'autopsie révéla que sa mort était "due à une asphyxie provoquée par la compression du cou et une surdose médicamenteuse multiple". D'autres patients moururent de faim, étouffés dans leur vomi, étranglés ou asphyxiés.

Une enquête sur les décès fut menée par les autorités locales, qui se termina par la condamnation de plusieurs médecins et techniciens en 1976. En 1969, une loi interdisant l'internement à durée indéterminée de malades et handicapés mentaux entra en vigueur en Californie. Cette nouvelle loi encourageait le placement de ces personnes en dehors de l'hôpital psychiatrique et les patients quittèrent peu à peu les hôpitaux à partir de 1972. L'hôpital ferma en 1997. Le site fut réaménagé par la California State University, et accueillait 2 300 étudiants en 2006.

Une grande partie du film The Snake Pit (1948), avec Olivia de Havilland, fut tournée à l'hôpital de Camarillo. Sa représentation affreusement réaliste des traite-

ments utilisés dans les hôpitaux psychiatriques (notamment les électrochocs et l'hydrothérapie) choqua l'opinion publique au point que 26 États américains instituèrent des réformes dans leurs hôpitaux.

La scène d'ouverture de Bottle Rocket (Wes Anderson), des scènes de The Ring (le remake américain de Gore Verbinski) et de Buffy contre les vampires ont été filmées dans et autour de l'hôpital.

Après sa fermeture, Camarillo fut une destination populaire pour les chasseurs de fantômes, alléguant que l'hôpital était hanté.

En tout état de cause, les autorités californiennes ont reconnu que plus de 1 000 personnes moururent à Camarillo durant les 30 dernières années où l'hôpital fonctionna ! Elles décédèrent de causes naturelles mais aussi de "causes suspectes".

Atascadero State Hospital (État de Californie)

Situé sur la côte californienne, à mi-chemin entre San Francisco et Los Angeles, l'Atascadero State Hospital (ASH) est un établissement psychiatrique de sécurité maximum exclusivement masculin.

C'est un hôpital complètement autonome construit à l'intérieur d'un périmètre de sécurité, entouré de hauts murs et de barbelés. Atascadero interne 1 275 patients, dont 250 prédateurs sexuels et 260 criminels dangereux. Ce sont des handicapés ou des malades mentaux qui constituent une menace pour les autres ou pour eux-mêmes.

La majorité d'entre eux est en détention provisoire pour diagnostic ou en l'attente de leur jugement. Les patients proviennent de prisons californiennes ou sont transférés à partir d'autres hôpitaux publics.

Atascadero emploie 1 800 médecins, infirmières, aides-soignants et gardiens, et propose des programmes de formation et de stages.

Atascadero ouvrit ses portes en 1954 pour interner les malades mentaux violents provenant des autres hôpitaux psychiatriques californiens, quasiment tous surpeuplés. À l'époque, le Ministère de la Santé américain avait décrété que la maladie mentale était "le problème de santé n° 1 aux États-Unis".

Mais ce que les autorités désignaient comme "maladie mentale" ne désignait pas uniquement la schizophrénie ou la dépression. Dès l'ouverture de l'Atascadero State Hospital, des centaines d'homosexuels, hommes et femmes, y furent envoyés par leurs familles pour les "guérir".

Ils y subirent castration, lobotomie et parfois même des "traitements expérimentaux". En Californie, les homosexuels purent être internés à vie dans un hôpital psychiatrique jusqu'en 1971 (l'homosexualité était alors considérée comme une maladie mentale).

Les années 1950 étaient aussi celles de la paranoïa anticommunisme et le sénateur McCarthy affirma que les homosexuels étaient des "traîtres en puissance"…

En 1960, une douzaine de patients s'évadèrent mais la majorité fut arrêtée le lendemain. En 1968, trois détenus prirent deux aides-soignantes et deux gardiens en otages avec des armes à feu et s'échappèrent de l'hôpital. Les otages furent retrouvés blessés mais vivants. L'un des évadés fut retrouvé à moitié nu et luttant pour sa vie dans les vagues, sur la côte, au sud d'Atascadero. Les deux autres furent arrêtés à San Francisco.

En 1998, l'hôpital reçut un prix pour la qualité de l'organisation et de la sécurité de l'établissement.

En 2006, suite à des accusations de mauvais traitements infligés aux patients et de mauvaise tenue de dossiers, la cour fédérale a imposé des changements dans l'organisation des hôpitaux psychiatriques de Californie : réduction drastique de l'utilisation des médicaments et des dispositifs d'entrave ou d'isolement pour les patients, ainsi que des salaires bloqués pour le personnel. Des psychiatres ont été licenciés.

Une grande partie du personnel a quitté Atascadero à la recherche d'un meilleur salaire et du personnel moins expérimenté et moins nombreux a été embauché.

La quantité de documents à remplir a augmenté démesurément, réduisant de ce fait le précieux temps passé avec les patients pour construire un climat de confiance.

Les agressions contre le personnel et les autres patients ont augmenté de façon spectaculaire, à la fois en nombre (près de 50 %) et en gravité. En 2008, un détenu considéré comme un "prédateur sexuel violent atteint de troubles mentaux" a étranglé un patient non violent à l'aide d'une serviette.

La même année, une aide-soignante a failli être étranglée, au point que son agresseur lui a brisé des vertèbres. Une enquête a constaté qu'une moyenne de 10 infirmiers et aides-soignants ont été agressés chaque

mois entre janvier 2012 et janvier 2013. Atascadero est considéré comme un établissement où travailler est plus dangereux aujourd'hui qu'auparavant.
Plusieurs tueurs en série sont ou ont été internés à Atascadero, dont Edmund Kemper, William Bonin et Herbert Mullin.

Stockton State Hospital
(État de Californie)

Institution psychiatrique la plus ancienne et la plus importante de Californie, l'Insane Asylum of California at Stockton admit ses premiers patients en 1851. Ses bâtiments couvraient alors une dizaine de pâtés de maisons de la ville et les dortoirs entouraient de grands espaces verts. Un grand bâtiment fut construit par la suite pour l'administration et les admissions. Les patients pouvaient travailler dans une usine de matelas, une fabrique de balais et un atelier de réparation de chaussures. Une salle de bal et un cinéma furent également créés. L'hôpital possédait également des terres agricoles à 3 km à l'extérieur de la ville où les patients bénéficiaient de l'air frais, cultivant des pommes de terre et des haricots pour l'asile.

L'asile, comme de nombreux autres, souffrit rapidement de surpeuplement. En 1888, il internait 1 647 patients pour 1 150 places. De nouveaux bâtiments furent construits et, dans les années 1920, l'établissement internait 3 400 patients.

Entre 1890 et 1905, l'asile fut dirigé par le docteur Asa Clark puis, de 1906 à 1928, par son fils le docteur Fred Clark. En 1929, l'établissement fut repris par le docteur Margaret Smythe. Le docteur Smythe, psychiatre renommée, fut la première femme directrice d'un hôpital psychiatrique aux États-Unis.

Elle fut également le premier médecin à utiliser l'insulinothérapie sur les patients et la première à éliminer les mots "asile" et "fou" du nom de son hôpital, qui devint le Stockton State Hospital. Elle instaura un code de conduite interdisant au personnel de violenter les patients, ce qui n'était pas courant à l'époque. Les visites des proches étaient autorisées mais strictement réglementées. À l'insulinothérapie s'ajoutèrent l'hydrothérapie, puis, à partir des années 1950, les électrochocs. Si Stockton ne fut pas le pire hôpital psychiatrique de Californie, certains membres du personnel utilisèrent néanmoins les électrochocs pour "soumettre" les patients. Plusieurs d'entre eux en moururent.


Stockton State Hospital

Elizabeth Rathjen, jeune mère d'une petite fille de 2 ans, fut admise à Stockton en 1953 et diagnostiquée schizophrène. Elle fut traitée par électrochocs. Elle disparut en 1956 et l'administration de l'hôpital expliqua qu'elle s'était enfuie. Elle ne fut jamais retrouvée.

L'hôpital ferma en 1996 et les bâtiments furent investis par la California State University.

En décembre 2005, plus de 30 corps furent retrouvés enterrés dans une fosse commune alors que des travaux avaient lieu sur les anciens terrains de l'hôpital psychiatrique.

En 1990, 2 238 corps avaient été exhumés du cimetière du Stockton State Hospital et déplacés dans un cimetière municipal avec une pierre tombale "Personnes non identifiées". Les corps découverts en 2005 furent eux aussi transférés dans le cimetière municipal et ne furent pas non plus identifiés.

Manteno State Hospital
(État de l'Illinois)

En 1927, les hôpitaux psychiatriques de Kankakee et de Chicago étaient surpeuplés et il fut décidé d'en construire un troisième. 4 km^2 de terrain furent achetés à Manteno pour y créer des "cottages" et les 100 premiers patients arrivèrent par train en 1930. Le premier administrateur fut le docteur Ralph Hinton et il encouragea les malades à cultiver les terres agricoles alentour. Beaucoup d'habitants de la ville de Manteno trouvèrent du travail à l'hôpital alors que la Grande Dépression frappait le pays.

En 1939, le Manteno State Hospital était deux fois plus grand que l'hôpital de Kankakee et internait 5 385 patients. En plein milieu de l'été, une épidémie de typhoïde balaya l'hôpital. Dans un premier temps, le docteur Hinton estima que l'infection était simplement la dysenterie, mais la panique saisit l'hôpital.
Plus de 400 personnes furent touchées. Plus de 45 cuisiniers et gardiens démissionnèrent. Le temps que le Ministère de la Santé


Manteno State Hospital

envoie des vaccins contre la fièvre typhoïde, 47 patients et membres du personnel étaient morts.

Une enquête révéla que des conditions sanitaires déplorables avaient provoqué l'épidémie : en raison de l'augmentation rapide de la population de l'hôpital, la tuyauterie originale des eaux usées était devenue insuffisante. Les balais utilisés pour laver les planchers étaient ensuite utilisés pour nettoyer les ustensiles de cuisine. La présence de rongeurs et d'insectes était endémique…

Le docteur Hinton perdit son poste et le docteur Walter Baer le remplaça en 1940. Il introduisit dans l'hôpital des loisirs et du divertissement, avec notamment des concerts et des bals où se mélangeaient les patients, le personnel et les habitants de la ville de Manteno. Les années de guerre furent difficiles pour l'hôpital en termes de budget et de dotation en personnel. En 1941, l'Armée mena des expériences pour reproduire le paludisme chez les patients afin d'essayer d'y trouver un remède. 462 patients décédèrent et 198

s'évadèrent. En 1948, des recherches sur les effets des stéroïdes sur le cancer du sein furent conduites au Manteno State Hospital. En 1949, la population de patients atteignit 6 926 alors que l'établissement avait été construit pour en accueillir seulement 5 000.

Les traitements furent toujours orientés vers le travail et l'occupation de l'esprit des patients, notamment grâce aux terres agricoles. Toutefois, à partir du début des années 1950, des traitements intensifs furent introduits et environ 2 000 patients subirent chaque année des électrochocs et des lobotomies.

Le docteur William Dement étudia le rêve et les troubles du sommeil sur des patients schizophrènes. En 1954, la population atteignait 8 195 patients, l'une des plus grandes du pays, alors que le personnel ne dépassait pas 200 personnes. À partir des années 1960, la population de patients diminua. De nouvelles thérapies furent introduites. Dans les années 1970, de nombreux scandales frappèrent le Manteno State Hospital : chirurgies expérimentales sur des patients sans leur consentement dans les années 1950 et 1960, un pourcentage très élevé de décès parmi les patients, des accusations de mauvais traitements et de viols…

Le gouverneur de l'État fit fermer l'hôpital en 1985. Plusieurs bâtiments furent rénovés à la fin des années 1990 pour devenir une maison de retraite et un parc industriel.

Canada

Provincial Mental Hospital Ponoka (Alberta)

The Hospital for the Insane, comme on l'appelait alors, ouvrit en 1911 juste à l'extérieur de la ville de Ponoka. Le personnel ne comprenait que quelques infirmières formées à l'étranger, possédant très peu de connaissances en soins psychiatriques, qui prenaient soin de 550 patients.

En 1930, le directeur de l'établissement, le docteur Baragar, décida de créer une école d'infirmières afin d'y enseigner les besoins particuliers des patients psychiatriques.

L'hôpital fut renommé Provincial Mental Hospital en 1923. Le bâtiment en lui-même était entièrement électrifié et bien aménagé, mais peu de traitements médicaux étaient alors offerts : un terrain de football mixte, un jardin, une bibliothèque. Les patients les plus bruyants et les plus violents étaient placés dans les pavillons les plus éloignés. L'hôpital était situé en pleine nature, sur des hectares de terre et de bois.

L'hôpital était situé sur la ligne ferroviaire entre Calgary et Edmonton. Il est toujours ouvert de nos jours.



Provincial Mental Hospital Ponoka

Provincial Lunatic Asylum St John (New Brunswick)

L'hôpital psychiatrique ouvrit en 1848 ses portes à ses 90 premiers patients. L'édifice était formé d'un bâtiment central et de quatre ailes de trois étages. Dans les décennies qui suivirent, l'hôpital souffrit de surpeuplement et d'autres ailes furent construites, ainsi que de nombreux bâtiments périphériques dont une blanchisserie, une ferme, un pavillon d'hydrothérapie, un centre de tuberculose, un bâtiment pour les malades chroniques, un laboratoire et une morgue. Les bâtiments furent modernisés, on installa des ascenseurs et l'eau chaude partout. À la fin des années 1880, chaque patient fut tenu de payer un droit d'entrée de 20 $.

L'hôpital contenait quinze quartiers qui séparaient les hommes des femmes, mais aussi les patients qui payaient de ceux qui ne payaient pas. Les patients les moins gravement atteints étaient encouragés à travailler dans la buanderie ou à nettoyer les différentes parties de l'installation afin de payer leur séjour.

Jusqu'en 1903, l'extérieur de l'hôpital fut aménagé, avec la création de jardins et de trottoirs.

Le docteur James Vickers Anglin fut le directeur de l'asile de 1904 à1934 et vécut dans l'appartement du directeur au troisième étage avec sa femme et ses cinq enfants. Il supervisa de nombreuses améliorations, la peinture des chambres, un nouveau système de chauffage, des planchers dans les salons et les espaces communs, ainsi que l'installation de l'électricité et de l'éclairage.

L'hôpital souffrit à nouveau de surpopulation dans les années 1920, probablement des vétérans de la Première Guerre mondiale traumatisés.

On construisit en 1927 deux nouveaux pavillons, une cuisine et un cellier. En 1936 furent construits une salle d'opération, un service de radiologie et de stérilisation du matériel. Un électroencéphalogramme fut installé en 1951.

L'hôpital connut à nouveau une forte surpopulation au cours des années 1940 et au début des années 1950, quand les soldats de la Seconde Guerre mondiale furent rapatriés.

On créa alors un deuxième hôpital psychiatrique, le Centre hospitalier Restigouche, qui ouvrit ses portes en 1954 à Campbellton.

En décembre 1956, l'hôpital St John enregistra néanmoins son plus grand nombre de patients : 1697. En 1985, l'institution fut rebaptisée "Centracare" et, en 1998, un nouvel hôpital fut construit pour remplacer l'ancien, qui fut démoli en 1999.

Hamilton Asylum for the Insane (Ontario)

Situé sur une colline surplombant la ville et la baie d'Hamilton, cet hôpital fut construit sur un terrain rocheux et boisé en 1876 et accueillit environ 200 patients.

Jusqu'au milieu du 20ème siècle, l'hôpital ne fut accessible que par un chemin de terre et était donc assez isolé. Mais il possédait une ferme qui fournissait toute la nourriture nécessaire : bovins, poulets, porcs ainsi que fruits et légumes.

Le complexe possédait également sa propre boulangerie, une boucherie, une serre, une cave à légumes, une crémerie, un tailleur, une salle de couture, une caserne de pompiers, une centrale électrique, une flotte de véhicules, des patinoires, un terrain de tennis et une chapelle. En 1890, il abritait 915 patients et employait 119 personnes.

Le "Bal de l'asile" fut un événement annuel de la ville d'Hamilton pendant de nombreuses années. La liste des invités était le bottin mondain de la haute société d'Hamilton.

Des bâtiments supplémentaires furent érigés en 1900, et l'ensemble du complexe fut électrifié. En 1902 fut créée une école de formation aux soins infirmiers psychiatriques. Elle forma plus de 240 infirmières avant sa fermeture en 1956.

Dans les années 1950, comme (presque) partout ailleurs, les patients furent traités par électrochocs et lobotomie.

Le Hamilton Asylum for the Insane, également appelé Ontario Hospital puis Hamilton Psychiatric Hospital, fut exploité durant 124 ans par le gouvernement de l'Ontario. En novembre 2000, il fut transféré à un organisme privé et renommé, Centre for Mountain Health Services. Les bâtiments centraux sont abandonnés.

Hospice St Jean de Dieu, Longue Pointe (Québec)

L'hospice St Jean de Dieu, un grand bâtiment de cinq étages, ouvrit ses portes en 1873 à Montréal. On le désigna également sous le nom d'"asile de Longue-Pointe", du



Hospice St Jean de Dieu, Longue Pointe

nom de l'endroit. Il fut d'abord dirigé par les Sœurs de la Providence. Le nombre de patients gonfla rapidement et les sœurs, qui étaient alors les seules infirmières de l'établissement, ne possédaient pas la moindre formation en psychiatrie. Les malades mentaux étaient maintenus par des menottes, des ceintures et des camisoles de force dans de minuscules cellules.

En mai 1890, environ 75 patients et 5 sœurs perdirent la vie dans un terrible incendie qui ravagea le bâtiment principal. L'hôpital fut reconstruit et de nouveaux bâtiments ouvrirent en 1894 pour recevoir les patients (qui avaient été logés dans des tentes en attendant...). En 1897, les sœurs perdirent leur monopole sur l'établissement.

En 1901, l'asile était devenu un vaste complexe de bâtiments modernes avec quatorze pavillons avec chauffage et eau chaude, des cuisines, un château d'eau, de grands espaces pour l'exercice et les loisirs, des salles de soins médicaux, et des lits pour 2 000 patients.

En 1912, une école d'infirmières fut créée pour les religieuses de l'hôpital. Les premières étudiantes laïques y furent acceptées à partir de 1917.

Face à l'accroissement de la population de malades, le complexe s'agrandit à nouveau avec la création de nouveaux pavillons en 1928, 1934 et 1937.

Dans les années 1950, l'hôpital accueillit jusqu'à 5 000 patients.

En 1976, l'Hospice St Jean de Dieu devint l'Hôpital Louis-Hippolyte Lafontaine.

Le nombre de patients diminua à partir des années 1980 et certaines ailes furent fermées.

En mars 2013, l'Hôpital Louis-H. Lafontaine est devenu l'Institut universitaire en santé mentale de Montréal.

Royaume-Uni

En 1914, on comptait plus de 100 000 patients dans plus d'une centaine d'institutions psychiatriques à travers le Royaume-Uni. La majorité de ces établissements furent construits après l'adoption de la loi sur les aliénés mentaux en 1845. Nombre de ces institutions ont fermé à partir du milieu des années 1980.

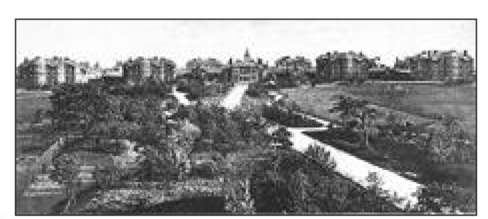
Whittingham Asylum

Situé dans un parc boisé du Lancashire, au nord de l'Angleterre, l'asile de Whittingham fut l'un des plus grands du Royaume-Uni.

En 1866, les trois asiles d'aliénés du Lancashire (Prestwich, Rainhill et Lancaster) étaient surpeuplés. Pour y remédier, l'asile de Whittingham ouvrit en 1873 et s'agrandit année après année jusqu'en 1916, construisant sa propre église, ses fermes, ses chemins de fer, son central téléphonique, son bureau de poste, ses réservoirs, sa brasserie, sa salle de bal et ses boucheries. Le plus grand bâtiment (surnommé par la suite St. Luke's Division) avait une capacité initiale de 1 000 patients, et incluait une église anglicane, une chapelle catholique et un salon de loisirs.

En 1915, le nombre de patients s'élevait à 2 820, plus du double de la capacité de l'asile. En 1918, l'un des bâtiments fut réquisitionné pour le traitement des soldats blessés.
En 1923, l'asile de Whittingham devint l'hôpital psychiatrique de Whittingham. En 1929, l'hôpital commença à accueillir des patients internés de leur propre volonté.

En 1939, le nombre de patients était de 3 533, avec un personnel de 548 employés, ce qui en faisait le plus grand hôpital psychiatrique de Grande-Bretagne. Durant la Seconde Guerre mondiale, l'hôpital fut à nouveau réquisitionné pour soigner les blessés, et les patients furent relogés dans d'autres hôpitaux de la région. Travaillant à l'hôpital au cours des années 1950, les docteurs Parker et Breakall construisirent un électroencéphalogramme à l'aide de matériel de guerre en surplus et menèrent des expériences dans le domaine de l'encéphalographie et la maladie mentale.



Whittingham Asylum

Le 18 juillet 1967, l'association des élèves infirmiers dénonça à son tuteur des mauvais traitements envers les patients et des fraudes à l'hôpital. En réponse, l'infirmier en chef convoqua tous les élèves infirmiers et les menaça d'une plainte pour diffamation et calomnie. Mais en 1968, le comité de gestion de l'hôpital annonça une enquête sur les allégations de corruption et d'abus.

Il s'avéra que des patients ne recevaient aucun traitement. Des patients ne recevaient que du pain ou de la bouillie pour toute nourriture. Des patients avaient été enfermés dans les toilettes, dans des placards ou à l'extérieur malgré le froid ou la pluie. Des patients avaient été traînés par les cheveux. Des patients avaient été étranglés avec une serviette humide jusqu'à ce qu'ils perdent connaissance. Des patients avaient été frappés et enfermés à la cave.

Deux infirmiers avaient versé de l'alcool à brûler dans les pantoufles d'un patient et y avaient mis le feu. Certains pavillons étaient infestés par la vermine, d'autres étaient glacials car le chauffage ne fonctionnait plus.

En outre, il fut constaté qu'il existait une véritable culture de petits larcins dans les pavillons, ainsi que des fraudes et des malversations graves dans certains bureaux administratifs : en 1968, 49 000 £ avaient "disparu" du budget de l'hôpital. À la suite de l'enquête, les deux infirmiers en chef prirent une retraite anticipée. Deux infirmiers furent reconnus coupables de vol et un infirmier fut inculpé pour homicide involontaire après qu'un patient âgé, qu'il avait agressé, fut mort.

Au cours des années 1970 et 1980, de nouveaux médicaments et thérapies furent introduits à Whittingham. Peu à peu, les patients retournèrent dans la communauté ou furent dispersés dans des unités plus petites. L'hôpital ferma en 1995.

St Thomas' Hospital

L'hôpital St-Thomas, situé au centre de Londres, abritait autrefois l'Hôpital Royal Waterloo.

Dans les années 1960 et 1970, de jeunes malades mentales qui n'étaient pas en mesure de se défendre furent soumises à un traitement expérimental prolongé dans la salle de narcose du "pavillon 5", située au dernier étage du bâtiment. Elles furent droguées avec des barbituriques et des antidépresseurs pour qu'elles dorment pendant des mois, et reçurent des électrochocs dont la fréquence et l'intensité étaient bien supérieures à celles utilisées normalement. Elles ne donnèrent jamais leur consentement. Aucune d'elles ne sut qu'il s'agissait d'un traitement expérimental.

Certaines patientes moururent et nombre d'entre elles subirent des pertes de mémoire irréversibles.

Le docteur William Sargant et son collègue, le docteur John Pollitt, étaient les psychiatres responsables du "pavillon 5" à l'Hôpital Royal Waterloo. Le docteur Sargant poursuivit sans relâche ce qu'il appela de "simples traitements physiologiques" de la maladie mentale.

À l'époque, Sargant était directeur du département de médecine psychologique à St-Thomas. Il ne devait rendre de comptes à personne. Le comité de direction de St-Thomas's Hospital n'empêcha pas le docteur Sargant et le docteur Pollitt d'utiliser un traitement inconnu sur des patientes alors que personne ne savait ce que seraient le résultat et les dégâts qu'il pourrait faire. La salle de narcose était un secret de polichinelle. Les infirmières du St-Thomas Hospital qui gardaient les patientes en vie, les anesthésistes qui menaient les séances d'électrochocs et les jeunes médecins qui visitaient les patientes quotidiennement savaient tous ce qui se passait.

Le docteur Sargant prit sa retraite en 1972, emmenant avec lui tous les dossiers médicaux du "pavillon 5". Les autorités du St-Thomas Hospital se contentèrent de fermer le pavillon après son départ. Ses patientes n'ont jamais été indemnisées.

Maudsley Hospital

Le Maudsley Hospital est situé dans le sud de Londres. De nos jours, le Maudsley est la plus grande institution de formation en santé mentale du Royaume-Uni. Il travaille en partenariat avec l'Institut de Psychiatrie du King College de Londres.

Il a toujours possédé une excellente réputation en tant que centre de formation des infirmiers psychiatriques.

Le Maudsley Hospital fut créé en 1907 pour traiter les cas "précoces et aigus" et fournir un établissement d'enseignement et de recherche. L'hôpital fut réquisitionné durant la Première Guerre mondiale pour soigner les blessés et ne retrouva son statut d'hôpital psychiatrique qu'en février 1923.

Les années 1920 et 1930 virent une croissance rapide du nombre de patients traités. À l'origine, il n'y avait aucune disposition pour le traitement des enfants et une cli-

nique spécifique fut mise en place en 1928. L'école de médecine du Maudsley Hospital fut créée en 1924, et devint plus tard l'Institut de psychiatrie.

La croissance du Maudsley Hospital le mena à construire une unité sécurisée pour patients violents en 1931, puis un service de consultations externes en 1933. Lors de la Seconde Guerre mondiale, avec la menace de raids aériens, le Maudsley fut fermé. Il rouvrit en 1945 et, trois ans plus tard, le Maudsley devint partenaire du Bethlem Royal Hospital au sein du National Health Service nouvellement créé. En 1947, une unité d'hospitalisation dédiée aux enfants fut ouverte.

Dans les années 1950, le Maudsley participa à l'introduction des neurosciences et à l'utilisation des thérapies de groupe de discussion. Le Maudsley Hospital est toujours ouvert.

Bethlem Royal Hospital

Le Bethlem Royal Hospital est situé à Londres. Bien qu'il ne soit plus situé à son emplacement d'origine, il est considéré comme la plus ancienne institution d'Europe (voire du monde) spécialisée dans les maladies mentales. Il fut connu sous différents noms : Sainte-Marie de Bethléem, Bethlem Hospital et Bedlam. Le mot “bedlam”, qui signifie tumulte et confusion, est dérivé du nom précédent de l'hôpital. Même s'il est actuellement un établissement psychiatrique moderne, il a longtemps représenté les pires excès des asiles d'aliénés.

De nos jours le Bethlem Royal Hospital travaille en partenariat avec l'Institut de Psychiatrie du King College de Londres.

Le Bethlem Hospital fut fondé en 1247, sous le règne d'Henry III. L'emplacement d'origine du prieuré était là où se situe de nos jours la Liverpool Street Station, dans la City. Le Bethlem Hospital ne fut pas initialement conçu comme un hôpital et encore moins comme une institution spécialisée pour les malades mentaux. Il semble que les premiers aliénés furent détenus à l'hôpital en 1403 et Bethlem fut considéré comme une institution spécialisée dans le confinement des aliénés à partir de 1460. Jusqu'en 1634, les patients ne furent quasiment pas nourris (mais saoulés à la bière pour les calmer…).

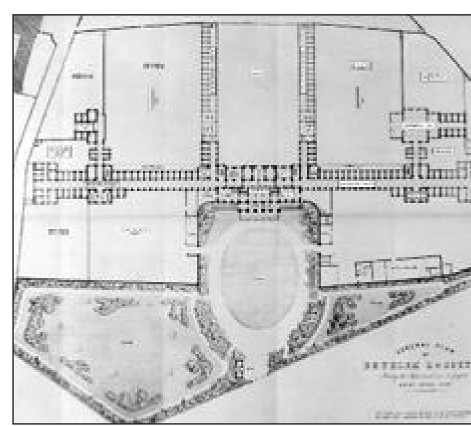
Bethlem Royal Hospital

L'hôpital fut agrandi en 1667 puis reconstruit plus au nord, à Moorfields, en 1676. Mais le nouvel hôpital se détériora peu à peu et, en 1810, cinq hectares furent achetés pour y construire un nouvel hôpital dans ce qui était alors une région marécageuse, pauvre, très peuplée et industrialisée de Londres.

Les premiers patients s'y installèrent en 1815. Mais le nouvel hôpital était aussi mal conçu que le précédent et les détenus, attachés au mur par des chaînes, nus malgré le froid, moururent en nombre. De nouveaux bâtiments furent ajoutés en 1830 et les chaînes furent abolies en 1850. Un pavillon pour les aliénés criminels violents fut installé dans deux ailes indépendantes mais, rapidement surpeuplé, il fut vidé en 1864 et les détenus furent transférés à Broadmoor, dans le Berkshire.

En 1890, le Bethlem Hospital internait environ 365 patients. Les médecins commencèrent à mettre davantage l'accent sur l'environnement et les possibilités de travail et de loisirs. Les patientes furent encouragées à faire les lits, la vaisselle, le nettoyage, la couture, etc. Les patients pompaient l'eau et se mirent au tricotage, à la couture et au raccommodage des vêtements.

Les pavillons devinrent graduellement plus confortables, meublés avec des volières à oiseaux, des photos, des fleurs et des livres. Des loisirs et des divertissements furent proposés aux patients (badminton, billard, cricket, dominos, musique, danse), de même que des excursions régulières pour les patients les moins sévèrement atteints. En 1912, de nombreux médecins (psychiatres, pharmaciens, chirurgiens, dentistes, etc.) arrivèrent au Bethlem Hospital. En 1930, l'hôpital fut à nouveau déplacé, cette fois en grande banlieue sud de Londres, sur le site



Bethlem Royal Hospital - plan

de Monks Orchard. La décision fut prise de ne pas reproduire les grands bâtiments monolithiques construits précédemment, mais de concevoir l'hôpital sur un système de cottages sur 250 hectares de terrain.

Chaque pavillon possédait sa cuisine, sa salle à manger et son jardin. L'hôpital est toujours situé à cet endroit et est toujours en fonction.

La majorité des hôpitaux psychiatriques britanniques "classiques" furent construits à la campagne, à l'écart des villes. En voici quelques exemples :

Hellingly Asylum

Situé dans la campagne de l'East Sussex, Hellingly ouvrit ses portes en 1903. L'asile possédait son propre tram et son chemin de fer, une immense laverie, des magasins pour les patients, une salle de couture, un château d'eau et une salle de danse.
Il fut fermé en 1994.

Denbigh Asylum

Situé dans le nord du Pays de Galles, au milieu de champs et de bois, Denbigh Asylum ouvrit en 1848. Il accueillit d'abord 200 patients mais fut rapidement surpeuplé et d'autres bâtiments furent construits. 1 500 patients étaient internés en 1956. Il fut fermé en 1995.

West Park Asylum

Situé dans le Surrey, près de Londres, le West Park Asylum fut un vaste complexe de bâtiments en briques qui rayonnaient à partir de son hall central. Il ouvrit en 1923 et abrita jusqu'à 2000 patients. Les cuisines étaient tout aussi énormes que les chaufferies. L'hôpital ferma au milieu des années 1990.

High Royds Asylum

Avec sa tour haute de 40 m de haut qui surplombe les paysages du West Yorkshire, High Royds Asylum était une merveille architecturale couverte de mosaïques italiennes et de carrelages élégants.

Il ouvrit en 1888 en tant que West Riding Pauper Lunatic Asylum. L'asile était totalement autonome et possédait une bibliothèque, des bouchers, des crémeries, un tailleur, un confiseur, une boulangerie et des cordonniers, ainsi que son propre chemin de fer. Il interna jusqu'à 1300 patients. Il fut fermé en 2003.

Severalls Asylum

Ouvert en 1913, Severalls Asylum logea jusqu'à 2 000 patients dans les années 1950. Les bâtiments étaient reliés entre eux par un réseau de couloirs interconnectés, permettant au personnel de se déplacer sans avoir à braver les intempéries.

Dans les années 1950 et 1960, les psychiatres utilisèrent sur les patients des traitements tels que les électrochocs et la lobotomie. L'hôpital ferma en 1997.

Le Royaume-Uni possède plusieurs hôpitaux de haute sécurité. Le plus célèbre est celui de Broadmoor.

Broadmoor Hospital

Le Broadmoor Hospital est un hôpital psychiatrique de haute sécurité situé à Crowthorne, dans le Berkshire, au sud-est de Londres. Il est le plus connu des trois hôpitaux psychiatriques de haute sécurité d'Angleterre (les deux autres étant Ashworth et Rampton) et fut le premier de ce type au monde. Broadmoor interne 240 patients, qui sont tous des hommes (le pavillon des femmes a fermé en septembre 2007). Une moyenne d'une trentaine de patients est en attente de procès. La plupart des patients souffrent de maladie mentale grave, beaucoup ont aussi des troubles de la personnalité. La plupart ont été soit condamnés pour des crimes graves, soit reconnus incapables de subir un procès.

Le Broadmoor Criminal Lunatic Asylum fut construit sur un terrain de 53 hectares et entouré d'un périmètre de sécurité en 1863. Le plan de construction initial de six blocs pour les hommes et deux pour les femmes fut achevé en 1868. Un pavillon pour les hommes fut ajouté en 1902.

Lorsque Broadmoor ouvrit, en pleine période victorienne, aucun traitement psychologique ou médicamenteux n'existait. On recommandait simplement aux patients de se reposer et de s'occuper. Certains se mirent à peindre, d'autres apprirent à jouer d'un instrument ou à parler une langue étrangère. La plupart d'entre eux jouissaient de meilleures conditions de vie que dans leur propre maison.

Pendant la Première Guerre mondiale le pavillon n°1 de Broadmoor fut utilisé comme camp de prisonniers de guerre, appelé Crowthorne War Hospital, pour les soldats allemands malades mentaux.

En 1952, John Straffen (qui avait assassiné deux petites filles) s'évada de l'hôpital et assassina une troisième fillette.

Alors qu'il était censé nettoyer l'une des cours, il grimpa sur le toit d'un appentis et se laissa tomber de l'autre côté. Il se rendit dans le village voisin d'Arborfield à bicyclette et fut rapidement repris.

L'hôpital mit en place un système d'alarme qui se déclenchait pour alerter les personnes à proximité (y compris dans les villes environnantes) lorsqu'un patient potentiellement dangereux s'échappait. Lorsque la sirène retentissait, toutes les écoles fermaient leurs portes.

En 1981, Alan Reeve, qui avait été condamné pour avoir poignardé un ami à l'âge de 15 ans et qui avait étranglé un autre patient, s'échappa de Broadmoor en escaladant le mur d'enceinte à l'aide d'un grappin et d'une corde de fortune. Il fut arrêté en Hollande en 1982 après avoir tué un policier.

Au début des années 1990, James Saunders, un pédophile, s'évada en sciant un barreau dans la salle de douche de son pavillon.
Il fut recapturé deux jours plus tard.

Daniel Gonzales, interné à Broadmoor pour quatre meurtres en 2004, fut placé sous surveillance constante par le personnel. Il tenta trois fois de se suicider en se mordant les poignets, et se coupa finalement les veines avec un CD cassé.

Robert Maudsley fut envoyé à Broadmoor en 1973 après avoir étranglé un pédophile. En 1977, il se barricada dans la cellule d'un autre pédophile, le tortura et l'étrangla. Lorsque le personnel parvint enfin à entrer, il découvrit que Maudsley avait mangé une partie du cerveau de sa victime. Maudsley fut transféré à la prison de Wakefield, où il assassina d'autres détenus, et vit maintenant à l'isolement dans une cage de verre semblable à celle du Silence des Agneaux.

En 1999, suite à une enquête menée à l'hôpital de haute sécurité d'Ashworth, qui constata de graves problèmes de sécurité et des abus (contrebande de drogue et d'alcool, disponibilité de pornographie infantile, passage à tabac des détenus les plus faibles, etc.), les trois hôpitaux psychiatriques de haute sécurité durent modifier leur système de fonctionnement.
Broadmoor dut revoir son niveau de sécurité à la hausse, de nouvelles normes furent formulées pour renforcer la sécurité des procédures, du personnel et des patients (notamment pour réduire la contrebande).

Broadmoor Hospital

En raison de l'aspect extérieur des bâtiments, en particulier ses hauts murs et ses barbelés, le grand public considère à tort que l'hôpital de Broadmoor est une prison.

En fait, l'hôpital est géré par le Ministère de la Santé depuis 1950. Toutefois, la majorité des employés est composée de personnel pénitentiaire.

Depuis 2009, le Ministère de la Santé a décidé de fermer Broadmoor et de construire un établissement moderne. Huit patients se sont suicidés en se pendant aux barreaux des fenêtres, qui ne peuvent toutefois pas être enlevés car l'hôpital est classé "monument historique"... D'autres problèmes ont été relevés lors d'une enquête à la fin des années 2000 : pénurie de lits, mauvaise santé des détenus, manque de personnel et manque de formation des gardiens. Parmi les patients célèbres internés à Broadmoor, il y eut Graham Young (libéré de l'hôpital car "complètement rétabli", il empoisonna 70 personnes, dont deux mortellement), David Copeland (un terroriste néo-nazi) et les tueurs en série Peter Sutcliffe (l'éventreur du Yorkshire), Ian Brady (Moors murderers) et Kenneth Erskine (l'étrangleur de Stockwell).

Les autres hôpitaux psychiatriques de haute sécurité du Royaume-Uni sont :

- **Ashworth Hospital, à Maghull, dans le Merseyside (nord-ouest de l'Angleterre).**

  Ashworth fut créé par la fusion du Old Moss Side Hospital (à l'origine une unité d'apprentissage pour les handicapés mentaux, qui fut utilisée pour le traitement des soldats traumatisés durant la Première Guerre mondiale) et du Park Lane Hospital, beaucoup plus moderne, ouvert pour soulager le surpeuplement à Broadmoor dans les années 1970.
  220 patients hommes y sont internés.

- **Rampton Secure Hospital, à Retford, dans le Nottinghamshire (nord de l'Angleterre).**

  Rampton ouvrit en 1912. Des logements pour le personnel furent construits dans les années 1920 et 1930, ainsi que plusieurs terrains de football, un terrain de rugby, un terrain de cricket, une boutique,

une discothèque, une bibliothèque et une piscine uniquement pour le personnel. À partir des années 1980, tous ces bâtiments ainsi que les habitations furent vendus ou rasés. Rampton interne 400 patients ayant un trouble d'apprentissage, étant sourds, souffrant de maladie mentale et trouble de la personnalité. Les trois quarts des patients ont été reconnus coupables d'une infraction ou d'un crime.

Depuis les années 1970, Rampton est secoué par des scandales plus ou moins importants (infirmière couchant avec des patients, contrebande de drogue et d'alcool, gang de patients qui font la loi dans certains pavillons, maltraitance de patients, etc.).

- **The State Hospital, à Carstairs, en Écosse**.

  The State Hospital, également appelé Carstairs Hospital, interne 140 patients d'Écosse et d'Irlande du Nord. Il ouvrit en 1939 en tant qu'installation pour "déficients mentaux" mais fut d'abord utilisé comme hôpital militaire pendant la Seconde Guerre mondiale. Il accueillit à nouveau des "déficients mentaux" de 1948 à 1957, lorsque 90 prisonniers aliénés criminels furent transférés de la prison de Perth au Carstairs Hospital. Cette nouvelle unité devint The State Hospital.

  En 1976, deux patients assassinèrent avec une hache une infirmière, un autre patient et un policier lors d'une tentative d'évasion. Un tout nouvel hôpital a été construit et a ouvert en 2011.

Irlande

St Loman's Hospital

St Loman's est situé à Mullingar, au centre de l'Irlande. Construit en 1886, l'hôpital était autonome, possédant sa ferme, sa boucherie, sa crémerie, sa laverie, son potager, son tailleur, son charpentier… En 1980, St Loman's accueillait 760 patients. L'hôpital vieillissant mal, les patients furent peu à peu transférés dans d'autres hôpitaux ou des centres de soins.

En 1994, ils n'étaient plus que 270. L'ancien hôpital fut fermé en 2011. Un hôpital moderne a été construit en 2012.

St Conal's Psychiatric Hospital

St Conal Hospital est situé à Letterkenny, au nord de l'Irlande. Il est le seul hôpital psychiatrique situé dans le comté de Donegal et est considéré comme "l'un des plus beaux bâtiments du pays". L'hôpital fut construit en 1862 dans le but d'accueillir 300 patients, moitié hommes, moitié femmes. Il ouvrit en 1866 et fut baptisé "Donegal District Lunatic Asylum".

En 1880, le nombre de patients ayant augmenté, deux autres bâtiments furent érigés. En 1900, l'hôpital accueillait 596 patients. Un autre bâtiment fut créé en 1904 et encore un autre en 1912. La chapelle de l'hôpital fut construite dans les années 1930. Dans les années 1960, St Conal accueillait plus de 800 patients et 500 membres du personnel. Saint Conal fut une institution largement auto-suffisante. La ferme de l'hôpital prodigua des pommes de terre, le lait de soixante vaches et la viande de son propre abattoir. Des hectares de légumes furent cultivés par les patients sur les terrains appartenant à l'hôpital. Un mur d'environ 3 m de haut et plusieurs portails entouraient l'hôpital et ses terres. Les portes étaient verrouillées jour et nuit.

Dans les années 1950 et 1960, Saint Conal Hospital possédait trois équipes de football et une équipe de football gaélique. Le terrain de football existe encore aujourd'hui.

De nos jours, le bâtiment abrite des cliniques dentaires et un établissement psychiatrique. Plusieurs bâtiments sont en mauvais état et devraient être démolis.

St Patrick's Hospital

Cet établissement est situé à Dublin, près de la gare ferroviaire de Kingsbridge. St Patrick's Hospital for Imbeciles ouvrit ses portes en 1747. Saint Patrick fut également surnommé Swift Hospital, car il fut créé grâce à un don de 11 000 £ de l'écrivain Jonathan Swift, choqué par la brutalité du Bethlem Hospital de Londres et inquiet de sa propre démence sénile naissante.

Deux bâtiments supplémentaires furent construits en 1783 et 1793. En 1898, une grande maison située à Lucan fut achetée pour être utilisée comme hôpital de convalescence. Elle devint le St Edmundsbury Hospital. Un terrain attenant à l'hôpital fut acheté en 1916 et l'extension des ailes d'origine de l'hôpital fut entreprise. Une extension supplémentaire fut ouverte en 1936.

À cette époque, l'hôpital accueillait plus de 160 patients. En 1941, l'hôpital prit son nom actuel de Saint Patrick Hospital. Saint Patrick devint un centre hospitalier universitaire en 1947. En 1978, un important programme de construction destiné à moderniser l'hôpital fut lancé. De nos jours, Saint Patrick est le plus grand hôpital psychiatrique public d'Irlande.

Allemagne

Durant le 19ème siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'Allemagne fut le pays de la psychiatrie par excellence. 34 écoles de médecine enseignèrent la psychiatrie de Prague, dans l'Empire austro-hongrois, à Strasbourg (qui, après 1871, était redevenue allemande), à Graz, en Autriche, à Greifswald dans le nord de l'Allemagne. Munich fut à la pointe dans la recherche anatomique du cerveau et disposa de l'Institut allemand de recherche psychiatrique. Vienne fournit plus de psychiatres et de psychanalystes éminents que n'importe quelle autre ville au monde. Sur les 19 facultés de médecine de l'Empire allemand, toutes exigeaient une formation de 6 mois dans une clinique psychiatrique.

Hôpital psychiatrique de Regensburg (Bavière)

L'hôpital fut créé en 1852. Une vaste réforme eut lieu entre 1917 et 1933. L'isolement et les entraves furent abolis. Les chambres individuelles remplacèrent les dortoirs, des salons et des salles de lecture furent créés. Les patients purent amener des photos personnelles dans leur chambre. Dans les années 1920 et 1930, l'hôpital accueillait environ 1 200 patients. Lorsque les nazis arrivèrent au pouvoir, 1 600 patients moururent de faim ou furent assassinés. 600 autres furent stérilisés.

En 1965, une seconde phase de réforme eut lieu, qui dura jusqu'en 1984. Un département de neurologie et de radio-neurologie fut créé en 1973, un scanner et un IRM furent installés pour la première fois dans un hôpital psychiatrique allemand. Depuis 1982, l'hôpital accueille des patients violents et dangereux dans une unité spécialisée.

Depuis 2004, l'université de Regensburg a créé une unité de recherche en psychiatrie médico-légale.

Institution Bethel (Rhénanie-du-Nord-Westphalie)

L'institution Bethel Institution (Bodelschwinghsche Stiftungen Bethel, en allemand) est un hôpital protestant caritatif pour les malades mentaux, situé près de la ville de Bielefeld. L'institution Bethel fut fondée en 1867 en tant qu'"institut protestant pour la guérison et les soins aux épileptiques". En 1872, le pasteur Friedrich von Bodelschwingh devint directeur de l'établissement. Il renforça et étendit l'institution, faisant également construire des bâtiments pour y loger les pauvres, et rebaptisa l'institution Bethel en 1874.

En 1910, le pasteur Bodelschwingh mourut et la direction de l'institution passa à son fils, qui fut directeur jusqu'à sa mort en 1946.

Lorsqu'Hitler arriva au pouvoir en 1933, le pasteur Bodelschwingh rédigea avec d'autres hommes d'Église une "confession de foi" appelant à résister aux nazis et à refuser leurs idéaux. En 1941, le personnel de l'établissement s'opposa au programme d'euthanasie des handicapés et malades mentaux mené par les nazis. Le pasteur Bodelschwingh envoya même un courrier officiel : *"Tant que je serai libre, vous ne toucherez pas l'un de mes patients"*.

Une partie de l'hôpital fut détruite lors de bombardements par la Royal Air Force en 1940.

Friedrich von Bodelschwingh, le neveu du pasteur Bodelschwingh, prit la direction de l'institution jusqu'en 1969. De nos jours, l'Institution Bethel existe toujours.

Martin Gropius Krankenhaus (Brandebourg)

L'hôpital Martin Gropius est un hôpital neuro-psychiatrique situé à Eberswalde. Il ouvrit en 1865. À la fin du 19ème siècle, la direction de l'hôpital créa un conseil consultatif de psychiatres qui proposa des thérapies différentes selon les troubles spécifiques de chaque patient.

Le complexe accueillit les malades mentaux de la province du Brandebourg jusqu'en 1945.

Par la suite, l'Armée Rouge l'utilisa comme hôpital militaire jusqu'en 1994. L'hôpital psychiatrique fut placé dans des bâtiments auxiliaires. À partir de 1997, le bâtiment fut rénové. Depuis 2002, l'hôpital psychiatrique est de nouveau logé dans le bâtiment principal.

Hôpital psychiatrique Haina (Hesse)

L'hôpital fut fondé au 16e siècle et accueillit des malades, des pauvres et des aveugles jusqu'au 18e siècle, où les épileptiques, les malades mentaux et les handicapés remplacèrent les premiers. Les entraves et les chaînes furent abolies en 1830. À la fin du 19e siècle, Haina devint un établissement exclusivement dédié aux malades mentaux et interna 500 d'entre eux.

En 1890, l'hôpital Haina logeait 447 patients. Au tournant du siècle, de nombreux bâtiments furent construits, et 400 nouveaux patients s'installèrent.

Les malades les plus pauvres furent logés dans de grands dortoirs. Un bâtiment à part fut érigé pour les plus aisés. Les traitements proposés consistaient surtout à offrir des bains chauds et du repos.

Au début du 20ème siècle, des formes de thérapies plus modernes, telles que l'ergothérapie ou l'accueil des malades dans des familles locales, firent leur apparition à l'hôpital.

Dans les années 20, la théorie de la "thérapie active" développée par le psychiatre Hermann Simon se répandit à Haina : le patient devait être occupé mais vivre dans le calme et la sérénité. Le travail représentait la partie principale de la thérapie.

Dans les années 30, les "méthodes de choc" se développèrent : insulinothérapie, Cardiazol, puis, à partir de 1939, les électrochocs.

Durant la période nazie, des patients furent stérilisés de force et les conditions sanitaires se détériorèrent. À partir de 1940, des milliers de patients furent transférés à Hadamar pour y être assassinés.

Après la guerre, tout manqua : nourriture, matériel, médicaments et personnel.

En 1953, l'hôpital fut parrainé par la région et put entreprendre la rénovation des bâtiments. Les grands dortoirs firent place à des chambres de quelques lits.

Avec l'invention des psychotropes dans les années 1950, les patients ne furent plus enfermés dans leur chambre et obtinrent une plus grande liberté de mouvement. On sépara les patients par groupe d'âge et l'on sépara les hommes des femmes. À partir des années 1980, les malades quittèrent peu à peu l'établissement.

En 1986, l'hôpital se dota d'un bâtiment spécifique aux malades mentaux violents condamnés ou en attente de jugement. Les vingt-cinq pavillons accueillent de nos jours 440 patients et un personnel de 600 personnes.

Hôpital Hadamar (Hesse)

L'hôpital fut d'abord une prison, fondée en 1883. Au début du 20ème siècle, le nombre de personnes souffrant de troubles mentaux en Allemagne augmenta. Hadamar fut donc transformé en hôpital psychiatrique en 1906. En 1930, l'hôpital accueillait 320 patients. En 1936, l'hôpital souffrit de surpopulation et les rations alimentaires diminuèrent.

En 1939, les bâtiments, construits à l'origine pour accueillir 250 personnes, détenaient 600 patients. Les patients furent envoyés dans les autres hôpitaux environnants et Hadamar devint un hôpital militaire. Mais à la fin de l'année 1940, une chambre à gaz et deux fours crématoires furent installés dans la cave. Près de 10 000 malades mentaux de toute la région furent envoyés à Hadamar pour y être exterminés.

L'hôpital Hadamar a été reconstruit à côté du vieil hôpital, qui abrite à présent un mémorial. Le nouvel hôpital possède un pavillon pour patients violents.

Autriche

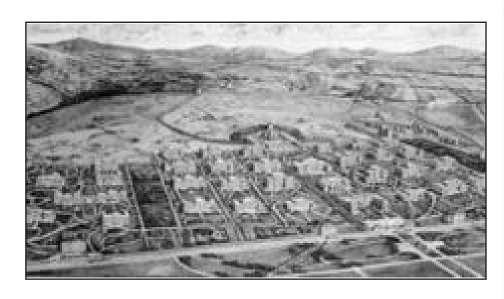
Hospice du Steinhof (Vienne)

L'hôpital est situé dans une banlieue verdoyante de Vienne.

"L'hôpital d'État, maison de soins infirmiers pour les malades mentaux et neurologiques", rapidement surnommé "Le Steinhof", ouvrit en 1907. Le complexe comprenait alors trente-quatre pavillons entourés chacun d'un parc, un bâtiment administratif, une clinique, une infirmerie et un sanatorium, une église et un théâtre, et pouvait accueillir 2 200 patients.

C'était l'une des institutions les plus modernes de ce type à l'époque. Des champs et des vergers étaient cultivés par les patients au nord de l'hôpital. Durant la Première Guerre mondiale, près de 2 800 patients moururent de faim ou de maladie.

Les psychiatres allemands et autrichiens, principalement dans les années 1920 et 1930, étaient les meilleurs au monde.





Hospice du Steinhof

Mais lorsque les nazis envahirent l'Autriche, le Steinhof devint un lieu où l'on déporta ou assassina les malades et les déficients mentaux. Plus de 7 500 d'entre eux périrent, dont une majorité d'enfants.

L'hôpital fut renommé Hôpital Otto Wagner en 2000. Il est toujours ouvert et abrite le mémorial de l'histoire de la médecine nazie à Vienne.

Suisse

Le Burghölzli (Zurich)

La clinique psychiatrique universitaire de Zurich est surnommée "Burghölzli", du nom de la colline boisée sur laquelle elle est située, au sud-est de la ville.

La fondation du Burghölzli marqua le début de l'ère moderne pour la psychiatrie suisse. Sa création s'inscrivait dans le prolongement d'un changement de mentalité global à l'égard des troubles mentaux. Jusque dans les années 1850, les malades mentaux suisses furent enfermés plutôt que soignés, enchaînés au plancher de leurs cellules par un personnel sans formation.

Wilhelm Griesinger, un psychiatre allemand professeur de médecine à l'Université de Zurich, décida en 1860 de créer un hôpital psychiatrique. Il obtint des fonds publics et acheta un terrain en dehors de Zurich, à la campagne, avec vue sur les Alpes.

L'hôpital ouvrit en 1870. Des ailes furent construites de chaque côté du bâtiment administratif central, où les hommes furent installés à l'est et les femmes à l'ouest. Cette conception de base fut modifiée par l'ajout de villas à partir de 1903, puis d'unités de soins spéciaux en 1930 et d'un pavillon d'observation en 1942. En 1900, l'hôpital accueillait 203 patients. En 1920, ils étaient 782 et, en 1949, 1 045, avec un nombre à peu près égal d'hommes et de femmes. Auguste-Henri Forel fut le directeur de Burghölzli entre 1878 et 1898. Sous sa direction, l'hôpital accéda à la reconnaissance mondiale par son approche moderne de la psychiatrie. Eugen Bleuler fut directeur du Burghölzli de 1898 à 1927. L'"ère Bleuler" est considérée comme la période la plus mémorable de l'hôpital, en grande partie en raison de l'avènement de la psychanalyse et du travail créatif de l'assistant de Bleuler, Carl Gustav Jung.

Le Burghölzli

La clinique joua un rôle central dans la diffusion de la psychanalyse entre 1904 et 1913. Ce fut la première clinique au monde où les théories de Freud furent testées scientifiquement et ses méthodes thérapeutiques appliquées aux patients. En 1913, Eugen Bleuler prit ses distances avec l'œuvre de Freud et la clinique perdit de son importance en tant que centre de recherche psychanalytique. Le successeur de Bleuler fut Hans-Wolfgang Maier, jusqu'en 1941, suivi par Manfred Bleuler.

L'insulinothérapie fut utilisée pour la première fois en 1936, le Cardiazol en 1937, et les électrochocs en 1940. La lobotomie fut utilisée (avec prudence) à partir de 1946.

De nombreux psychiatres célèbres firent leurs études où travaillèrent au Burghölzli, dont Karl Abraham, Hermann Rorschach et Adolf Meyer. Aujourd'hui, le Burghölzli est un important centre de recherche en psychiatrie et une école d'infirmières. La clinique accueille en moyenne 480 patients.

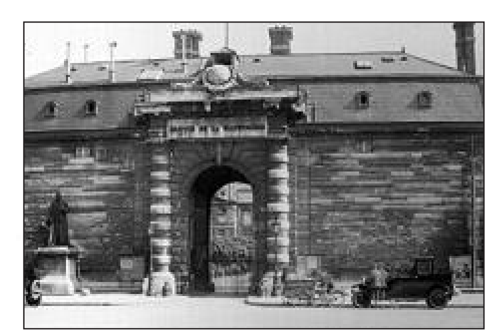
France

Hôpital de la Salpétrière (Paris)

À l'origine un arsenal et une poudrière (d'où il tient son nom), cet immeuble devint un hôpital pour les pauvres en 1656. Par la suite, le bâtiment devint un véritable abîme où s'entassèrent les fous, les pauvres, les vagabonds et les prostituées. Jusqu'en 1789, "l'hospice" détint jusqu'à 10 000 personnes, dont 300 femmes.

En 1795, le médecin Philippe Pinel fut nommé directeur de la Salpétrière. Il supprima immédiatement l'usage des chaînes sur les malades et commença à reformer l'organisation de l'hôpital. Il demanda que les malades mentaux soient traités "avec morale".

Au 19ème siècle, la Salpétrière devint enfin un véritable hôpital psychiatrique. L'établissement conserva uniquement les femmes, aliénées ou âgées. Les autres détenus furent répartis dans les prisons et les autres hôpitaux de Paris. La situation des malades s'améliora.



Hôpital de la Salpêtrière

À partir de 1878, le neurologue Jean-Martin Charcot étudia les femmes internées à la Salpêtrière, et surtout celles atteintes "d'hystérie", utilisant notamment l'hypnose comme moyen d'étude. Les travaux de Charcot aboutirent à la création de la première chaire mondiale de neurologie en 1882. Jusqu'en 1892, "l'école de la Salpêtrière", menée par Charcot, représenta l'âge d'or de l'hypnose en France. Jusqu'à la fin du 19ème siècle, on organisa à la Salpêtrière un "Bal des Folles" au moment de la mi-carême. Le Tout-Paris y assistait. L'asile d'aliénées fut fermé en 1921.

Hôpital Sainte Anne (Paris)

Le centre hospitalier Sainte Anne, situé dans le 14ème arrondissement de Paris, est spécialisé en psychiatrie et neurologie.

L'hôpital fut ouvert en 1651 et entièrement reconstruit en 1788. En 1863, Napoléon III décida de la création d'un hôpital psychiatrique à l'emplacement de l'hôpital Sainte Anne. Il fut dès le départ destiné à être un lieu de traitement, de recherche et d'enseignement des maladies mentales. L'"asile" fut inauguré en 1867.

En 1892 furent installés un service de soins dentaires, des consultations externes gratuites, ainsi qu'un pavillon de chirurgie pour les malades.

En 1908, 300 malades travaillaient, selon leur métier, dans l'établissement : menuiserie, serrurerie, peinture, jardinage, buanderie, repassage, etc.

En 1922, Édouard Toulouse créa un centre de service libre, dans lequel les malades n'étaient pas internés. Les années 1920 virent aussi l'entrée de la psychanalyse à Sainte Anne, mais aussi de l'insulinothérapie et l'impaludation.

En 1940, une partie de l'hôpital psychiatrique fut convertie en hôpital militaire allemand. Les malades, affamés, moururent en nombre. En 1941, l'un des premiers laboratoires d'électroencéphalographie en France y fut installé.

En 1947, on créa une section de psychopathologie de l'enfant. C'est à Sainte Anne, en 1952, que furent découvertes les propriétés du premier neuroleptique, le Largactil.

Depuis les années 1960, l'hôpital possède des urgences psychiatriques ouvertes 24 h / 24, toute l'année. Le service de neurologie fut installé en 1974, avec un appareillage novateur pour l'époque (scanner et IRM).

Sainte Anne ne possède pas d'unité pour malades difficiles.

Les "Unités pour Malades Difficiles" sont des établissements, ou des structures au sein d'établissements, dédiés aux malades qui présentent un danger potentiel pour eux-mêmes ou pour autrui. Il en existe 10 en France, dont 6 ont été construits entre 2008 et 2012.

Ces unités accueillent actuellement un total d'environ 530 patients dont 40 femmes.

Service Henri Colin (Villejuif, Val de Marne)

En 1910, le "quartier de sûreté de Villejuif" ouvrit ses portes à l'asile d'aliénés de Villejuif avec 48 lits. Il prit le nom de "Service Henri Colin" de l'hôpital Paul-Guiraud en 1932. Une unité de femmes de 16 lits ouvrit en 1933.

Le service est divisé en quatre "structures de soins", selon la gravité de l'état du patient.

Suspects et témoins

"Nous, il nous faut l'aveu et si vous ne pouvez pas utiliser les modes de pression que vous utilisez d'habitude, ce n'est plus possible"
Syndicat de police français "Alliance"

Les policiers français comme américains ne sont pas obligés de dire la vérité lorsqu'ils interrogent un suspect. Ils peuvent laisser croire qu'ils possèdent plus de preuves qu'ils n'en ont réellement. Ils peuvent faire des promesses qu'ils ne tiendront pas (*"La justice sera plus clémente si tu avoues"*). Il leur est même permis de piéger le suspect, de jouer sur ses peurs et sa lassitude.

Les policiers, lors de l'interrogatoire d'un suspect, doivent pourtant susciter l'aveu et non le provoquer par la pression s'ils veulent éviter les faux aveux. Les spécialistes du "profiling" peuvent leur enseigner les moyens d'y parvenir, notamment en analysant le comportement de l'interrogé pour détecter s'il ment ou dit la vérité.

La garde-à-vue

- Dans les **pays anglo-saxons**, un avocat peut être présent dès les premières minutes de la garde à vue et reste aux côtés de son client durant l'interrogatoire.

- Au **Royaume-Uni**, les interrogatoires sont filmés et enregistrés sur cassette audio depuis 1984. Une garde à vue dure généralement 24 heures et peut durer au maximum 96 heures après quoi les policiers doivent inculper le suspect ou le libérer.

- Aux **États-Unis**, il n'existe pas de loi fixant la durée de la garde à vue, mais la Cour Suprême a adopté le principe de 48 heures.

- En **France**, un avocat pouvait être appelé dès la première minute de la garde à vue... jusqu'à la loi Perben II. Il peut depuis fin 2004, n'être requis qu'au bout de 24 heures (36 heures pour les affaires de "criminalité organisée"). Pour les affaires de terrorisme et de trafic de stupéfiant, ce délai peut être porté à 72 heures. Les entretiens avec les mineurs (suspects ou témoins) sont obligatoirement filmés depuis l'été 2001. La garde à vue dure généralement 24 à 48 heures, mais peut-être prolongée jusqu'à 96 heures, dans les affaires graves.

- **Autres pays** : Le délai de garde à vue est de 24 h en Belgique, au Luxembourg et en Allemagne, de 48 heures au Portugal et en Pologne, de 72 heures en Espagne, de 96 heures en Italie.

L'interrogatoire du suspect

Lors de l'interrogatoire d'un suspect, l'interrogateur se trouve dans une position dominante qui peut provoquer une soumission et/ou suggestion, pouvant malheureusement déboucher sur de faux aveux. Il ne doit être ni dominant, ni passif, mais le plus neutre possible.

L'utilisation de contraintes psychologiques (menaces, mensonges, suggestions...) provoque chez l'interrogé une grande anxiété et un sentiment de culpabilité qui peut le mener à admettre des crimes qu'il n'a pas commis.

Ainsi, suite au meurtre de la jeune anglaise Caroline Dickinson, à Pleine-Fougères, en 1996, les gendarmes ont arrêté un SDF, Patrice P., qui, sous la pression, a avoué être le meurtrier. Le juge d'instruction a tout de même demandé de comparer son ADN à celui du meurtrier, trouvé sur la fillette : comparaison négative. *"Et pourtant, il avait avoué"*...

Le *Terrorisme Act et l'AntiTerrorism Crime & Security* (2001) permettent aux policiers britanniques d'arrêter une personne qu'ils suspectent d'être terroriste, sans mandat et pour une durée de 48 heures. Le droit pour la personne de consulter un avocat peut être retardé.



Aux États-Unis, depuis la mise en place du Patriot Act (2001), les conversations auparavant confidentielles entre les prisonniers et leurs avocats peuvent dorénavant être écoutées.

Des centaines de personnes d'origines arabes, sud asiatiques ou musulmanes ont été placées en garde à vue, puis détenues durant des mois, en secret, sans inculpation et... sans avocat.

Préparer l'entretien

Il est important de préparer un entretien en tentant d'en apprendre un peu plus sur le suspect avant de l'interroger.

Connaître le suspect

Les interrogatoires les plus productifs sont préparés à l'avance afin de recueillir le plus d'informations possibles sur le crime, les indices, les témoignages et le suspect. Au début d'un interrogatoire, le policier doit poser quelques questions simples afin de noter si le suspect répond normalement, s'il comprend la langue, etc.

Mais il doit également enquêter sur le suspect avant même de lui parler. Si un enquêteur pense, par exemple, que son suspect possède un QI peu élevé, il doit vérifier son dossier auprès de l'école qu'il a fréquentée mais également déterminer sa capacité à vivre en société : est-il capable de vivre seul et mène-t-il une vie normale ? Un agresseur peut avoir un QI peu élevé mais connaître tous les "trucs" de la rue. L'intelligence sociale est bien différente de l'intelligence mesurée par les tests de QI !

Un enquêteur, lorsqu'il interroge ce suspect, doit utiliser les mêmes mots qu'il utilise avec les criminels ayant un QI normal. Si le suspect comprend l'interrogateur sans que l'on ait besoin de lui expliquer les termes, il faut noter cet état de fait, noir sur blanc : le suspect peut feindre l'idiotie ou avoir une intelligence sociale qui contrebalance son QI peu élevé.

Identifier les vulnérabilités

Certaines personnes possèdent des traits qui les rendent plus sensibles aux techniques d'interrogation de la police, induisant une fragilité qui peut mener à de faux aveux. Ces personnes, facilement impressionnables, sont les enfants et adolescents, les personnes âgées, les débiles mentaux et les handicapés mentaux, les personnes ayant récemment perdu un être cher, celles qui ne parlent pas la langue de l'interrogateur, les personnes en manque d'alcool, de drogue ou de sommeil, les analphabètes et les marginaux.

Bien mener un interrogatoire

Si un enquêteur veut être assuré de mener son interrogatoire sans commettre d'erreur, il doit se concentrer sur 3 dimensions importantes : l'environnement de l'entretien, son comportement et les questions qu'il pose.

Le lieu d'interrogatoire

Dans les films ou les romans, les policiers interrogent souvent un suspect sur son lieu de travail ou dans la rue. Le bruit environnant et les curieux qui les fixent amoindrissent les capacités de l'enquêteur à conduire l'entretien mais aussi la volonté du suspect de coopérer. Il est important que l'interrogatoire se déroule dans un endroit calme et sans distraction : au QG de la police, dans l'habitation du suspect ou dans un endroit neutre. Il est par exemple périlleux de questionner un suspect sur son lieu de travail, entouré par ses collègues et peut-être son supérieur car l'interrogé se montrera nerveux même s'il n'a rien à se reprocher.

Le nombre d'interrogateurs

Dans les séries TV, plusieurs enquêteurs interrogent tour à tour ou en même temps un suspect.
Pourtant, les gens confessent plus facilement leurs secrets les plus intimes lorsqu'ils ne parlent qu'à une seule personne : l'intimité est un principe essentiel.

Si les enquêteurs veulent interroger le suspect à deux, l'un d'entre eux doit être "l'interrogateur en chef" qui fait les présentations, posent les questions et écrit le rapport. Le second policier doit concentrer son attention sur le comportement du suspect, les mots précis qu'il utilise, et doit prendre des notes sur les questions irrésolues. Il est cependant possible, voir louable, d'interroger à plusieurs (un ou deux enquêteurs interrogent le suspect tandis que les autres prennent des notes et observent), certains types de criminels, notamment ceux qui se montrent particulièrement arrogants ou manipulateurs. Un groupe peut les impressionner et leur faire perdre leur belle assurance.

Le comportement de l'interrogateur

Les enquêteurs expérimentés savent qu'il faut observer le comportement d'un suspect, qui peut se trahir par des tics, des postures ou des gestes. Toutefois, ils devraient également réaliser que le suspect les observe lui aussi. À travers leur propre comportement, ils peuvent encourager ou rebuter le suspect à fournir des informations.

Si l'interrogateur croise les bras, fixe durement dans les yeux, fronce ou lève les sourcils, etc., il va mettre le suspect sur la défensive et ne pourra pas obtenir sa coopération. Il peut par contre encourager le suspect à lui parler en maintenant une position ouverte, en lui faisant bien face, en gardant un contact visuel non agressif avec lui, en hochant la tête. Et surtout, en ne l'interrompant pas lorsqu'il s'exprime.

Un interrogateur peut, simplement en détournant les yeux plutôt qu'en les gardant vissés dans ceux du suspect, apaiser et détendre ce dernier.

Comportement verbal

La voix d'un interrogateur peut affecter un entretien, particulièrement durant l'étape pointilleuse du recueil d'informations. S'il parle d'une voix trop forte ou souligne un mot particulier dans sa phrase, il influencera et braquera le suspect. Le style de l'enquêteur ne doit être ni agressif, ni injurieux, ni exigeant. Un enquêteur doit faire attention aux mots qu'il utilise mais également au ton qu'il emploie.

L'une des qualités les plus importantes qu'un interrogateur puisse posséder est la capacité à se servir de sa voix pour donner une impression de sincérité. À cette fin, il doit consciemment et délibérément ralentir le débit de ses paroles et parler très doucement. Cela peut se révéler difficile si l'enquêteur est nerveux, en colère ou excité car il aura tendance à parler vite et fort. Une voix trop forte met un suspect sur la défensive, une voix douce va le détendre, le mettre en confiance et l'encourager à parler.

L'enquêteur doit écouter les réponses sans porter de jugement, sans réaction excessive et sans interrompre la parole du suspect.

Ne pas "contaminer" l'interrogatoire

L'enquêteur doit faire bien attention, lorsqu'il s'adresse au suspect, de ne pas lui indiquer les indices qui auraient pu être découverts sur la scène de crime ou les résultats de l'enquête. En montrant au suspect des photos particulières de la scène du crime, il peut lui dévoiler ce qui les intéresse, lui apprendre un ou des faits, qu'il ne connaissait pas. Le suspect innocent peut alors répéter les faits qu'il a appris, simplement pour que la pression de l'interrogatoire cesse.

Montrer à un suspect des photos de la scène du crime avant qu'il n'ait avoué quoi que ce soit, est souvent dangereux. Toutefois, on a remarqué que la majorité des criminels ne montrent aucun dégoût ou choc lorsque les photos de leur crime leur sont présentées.
Les questions ouvertes minimisent le risque que l'interrogateur impose ses vues ou ses opinions sur ce qui a pu se passer. Commencer l'interrogatoire par des questions ouvertes encourage le suspect à donner une réponse large offrant le plus d'informations possibles, ce qui rend le mensonge d'autant plus difficile. Si le suspect choisit de mentir, les questions "ouvertes" peuvent aider les enquêteurs, car chaque mensonge proféré par le suspect pourra lui être rappelé.

Des questions ouvertes peuvent commencer par : *"Racontez-moi votre côté de l'histoire"*, *"Expliquez-moi comment…"*, *"Que s'est-il passé quand… ?"*, *"Décrivez-moi la personne…"*

Au bout d'un moment, l'enquêteur ne doit pas hésiter à poser des questions plus fermées : *"Quelle heure était-il ?"*, *"Qui était avec vous ?"* afin d'obtenir des réponses aux questions de base : qui, quoi, quand, où, pourquoi et comment.

En fait, la meilleure approche est de commencer par des questions ouvertes, puis de passer peu à peu à des questions fermées. Ainsi, pour interroger un homme suspecté d'un meurtre, on peut lui demander *"Parlez-moi de votre relation avec Jeanne Dupont"*. Si l'on établit que le suspect a passé du temps avec la victime avant sa mort, l'enquêteur peut continuer avec d'autres questions ouvertes telles que *"Dites-moi ce que vous avez fait hier depuis le moment où vous avez quitté votre travail jusqu'à ce que vous vous soyez couché"*.

Alors que l'entretien progresse, l'enquêteur peut graduellement incorporer de questions plus spécifiques pour s'assurer qu'il obtient tous les détails concernant la relation du suspect et de M[lle] Dupont, et la nuit du meurtre : *"Que portait-elle lorsque vous l'avez vue pour la dernière fois ?"*, *"Dans quel état d'esprit était-elle ?"*, *"À quelle heure vous êtes-vous quittés ?"*, *"Quelqu'un peut-il témoigner de vos activités de la nuit dernière ?"*, *"Où cela a-t-il eu lieu ?"*.

Savoir écouter

Celui qui sait écouter deviendra celui qu'on écoute.
Vizir Ptahhotep

Une phrase et son contraire

En 2001, Asher Levin a été reconnu coupable du meurtre d'une enfant de 3 ans, Katelynn Frazier, la fille de sa concubine, après des mois de maltraitance. Lorsque le juge lui a demandé s'il voulait s'exprimer, Levin a simplement répondu : *"Mon histoire n'a pas changé : je n'ai pas fait de mal à cet enfant"*.

Cette phrase a elle seule montre que, contrairement à ces allégations, il a sûrement tué la petite. Les linguistes soulignent l'importance du choix des mots et des phrases, de ce qu'ils peuvent indiquer. Une grande part du langage est inconsciente et, de ce fait, peut révéler ce qu'un suspect veut cacher.

Asher Levin a offert beaucoup d'information dans une petite phrase :
- "histoire" : ce mot est important car il peut décrire une création, un mensonge, une fable. Les enquêteurs doivent connaître la question qui a provoqué la réponse pour ce faire une idée de ce mot. Si un policier demande à un innocent : *"Votre histoire a-t-elle changé ?"*, la personne pourra répondre : *"Mon histoire n'a pas changé"*. Sous l'influence de l'interrogateur, l'innocent n'a fait que répéter le mot entendu. Mais dans le cas de Levin, il répondait à un juge qui lui demandait seulement s'il avait "quelque chose à ajouter" et c'est Levin, seul, qui a choisi le mot "histoire".
- "Mon histoire n'a pas changé" est une affirmation bien différente de "Je vous ai toujours dit ce qui s'était passé". -Un enquêteur ne s'attend pas à ce qu'un homme innocent se concentre sur l'absence de changement de son "histoire" car les récits véridiques ne changent pas. Raconter la vérité est un processus simple puisqu'il provient directement de la mémoire. Un mensonge doit au contraire être répété soigneusement, précautionneusement, pour éviter les contradictions avec les informations fournies précédemment.

- "fait de mal" : Levin a choisi cette expression vague pour décrire les terribles blessures d'une petite fille battue si sévèrement qu'elle en est morte. Levin a minimisé l'étendue de la souffrance de cette fillette, pour diminuer la gravité du crime. La minimisation peut indiquer qu'un individu rejette la responsabilité de ses actions.
- "enfant" : Levin aurait pu utiliser le nom de la petite Katelynn mais il a choisi de ne pas le faire. Il est alors important de comprendre ce que ce mot impersonnel, "moins personnel" signifie pour Levin. Il a été démontré qu'il n'éprouvait aucune tendresse pour Katelynn.
- "cet enfant" : Les pronoms sont toujours importants. Levin n'a pas dit "mon enfant" mais "cet enfant". Et il est probable qu'il ait pensé effectivement cet (un enfant) et non cette, ce qui déjà identifiait l'enfant en tant que fillette. "Cet" et "ce" sont ce que les linguistes appellent des "variations spatiales", qui révèlent un espace placé entre le narrateur et la personne dont il parle. C'est un moyen de mettre de la distance entre lui et Katelynn. Levin ne s'occupait pas de la fillette et la battait régulièrement.

Savoir observer

Évaluer le comportement de l'interrogé

L'objectif d'un entretien est au départ d'identifier avec certitude le suspect en employant des questions inoffensives afin d'établir le nom complet de la personne, s'il utilise un nom d'emprunt, son âge, son adresse, etc. L'utilisation de questions ouvertes permet non seulement de recueillir des informations mais aussi de déterminer le "comportement de base" du suspect. S'il ne perçoit pas une question comme un piège ou une menace, il ne va pas modifier sa manière de parler ou de se comporter.

Si le suspect dévie de son comportement de base, c'est l'indice que la question est plus sensible, qu'elle le met mal à l'aise. Il faut non seulement écouter la réponse, mais observer le comportement de l'interrogé.

Ainsi, si l'on accuse directement un suspect d'un crime, un innocent s'insurge et jure de sa bonne foi alors qu'un coupable reste généralement passif et ne répond pas.



Le langage corporel

Le langage du corps peut dire le contraire des mots prononcés par un suspect : il faut alors se demander s'il ment ou s'il est seulement stressé ou impressionné. Une seule attitude ne peut suffire à indiquer une culpabilité, il faut que le suspect en présente plusieurs pour que l'interrogateur puisse avoir des soupçons.

Lorsqu'un individu se sent à l'aise, son comportement a tendance à refléter celui de la personne en face de lui. Par exemple, si l'interrogateur se penche en avant, l'interrogé le fera aussi. Si le policier met les mains dans ses poches et croise les pieds, le suspect innocent fera de même. Inconsciemment, les gens montrent physiquement s'ils se sentent bien avec la personne avec laquelle ils parlent. Si les enquêteurs les touchent, ils pourront les toucher en retour.

Les gens qui disent la vérité sont souvent plus à l'aise parce qu'ils n'éprouvent ni stress ni culpabilité à cacher. Les menteurs montrent leur inconfort lorsqu'ils n'apprécient pas ce qui leur arrive, ce qu'ils voient ou entendent ou lorsqu'on leur demande de parler de choses qu'ils préféreraient garder secrètes. Leur rythme cardiaque s'accélère, leurs cheveux se dressent, ils se mettent à transpirer et respirent plus rapidement.

Ils ont tendance à bouger leur corps en se réajustant (remonter ses lunettes, resserrer sa cravate, passer la main dans ses cheveux), en battant des pieds, en manipulant un stylo, en remuant, en tambourinant des doigts.

Si, alors que l'enquêteur reste calme et posé, l'interrogé regarde sa montre ou l'horloge, est tendu sur sa chaise ou ne fait pas le moindre geste (il est "congelé"), s'il demande constamment quand l'entretien va se terminer ou cherche à l'interrompre, l'enquêteur peut penser que cet inconfort est dû au stress du mensonge.

Les gens ont tendance à s'éloigner des personnes qui les mettent mal à l'aise. Assis côte à côte, un menteur va inconsciemment se pencher de l'autre côté de l'enquêteur, bougeant son torse ou même simplement ses pieds dans la direction opposée ou vers la porte.

De la même manière, les gens créent des barrières artificielles avec leurs épaules, leurs bras ou un objet devant eux. Au cours d'un interrogatoire, un suspect malhonnête et incommodé peut créer une véritable barrière en face de lui en utilisant des canettes de soda, un pot à crayons et des documents qu'on lui a montré.

Autres signes à remarquer : se frotter les tempes, passer ses mains sur son visage et/ou sa nuque, se frotter le dos de la tête. Un suspect peut également montrer son mécontentement en roulant des yeux, en soupirant, en marmonnant, en donnant des réponses très courtes, en devenant hostile ou sarcastique. Il peut même avoir des "micro geste" ayant des connotations vulgaires telle que… "un doigt".

Les yeux sont eux aussi d'excellents « communicateurs ». Les gens les utilisent comme barrière tout comme des bras croisés. Lorsqu'une personne n'aime pas ce qu'elle entend, elle va généralement fermer les yeux, même une demi-seconde, comme pour bloquer ce qu'elle vient d'entendre. Elle peut fermer les yeux avant de se frotter le visage ou la nuque, pour rejeter un peu plus les paroles du policier. Ce dernier, s'il remarque ce comportement, reconnaîtra les questions qui troublent le suspect et contre lesquelles il lutte.

De même, lorsqu'une personne est troublée ou frustrée, ses paupières peuvent se mettre à battre rapidement sans qu'elle le réalise. C'est un excellent indice d'inconfort et de mensonge.

Par contre, une personne qui fuit le regard de l'enquêteur ne cherche pas obligatoirement à cacher quelque chose. Des recherches ont montré que les manipulateurs augmentent au contraire les contacts visuels lorsqu'ils mentent. Des personnes peuvent baisser les yeux parce que leurs parents leur ont appris que fixer un interlocuteur est impoli, voire insolent.

Lorsqu'ils parlent, les gens ont tendance à utiliser leur corps (hausser les sourcils, mimer avec les mains, pointer du doigt, hocher la tête, sautiller des pieds, se pencher en avant…) pour appuyer un point qui leur semble important, qui les touche. Ces mouvements sont importants car, très souvent, les gens "appuient" de cette manière lorsqu'ils sont honnêtes. La majorité des menteurs bougent peu lorsqu'ils parlent, ou même, se cachent inconsciemment derrière leurs mains : ils sont concentrés sur ce qu'ils doivent dire mais pensent rarement à la présentation physique de leur mensonge. Pour l'interrogateur, "l'emphase" reflète la réalité ou la vérité. Si un menteur appuie ses dires, il le fera généralement au mauvais moment, sur des sujets peu importants ou de manière stéréotypée.

Un menteur prend souvent un air pensif, en se touchant le menton ou les joues des doigts, justement parce qu'il évalue son mensonge et comment il est reçu.

La gestion de la perception

Durant les entretiens, les menteurs utilisent souvent la "gestion de la perception", un concept que les psychopathes connaissent bien, pour influencer les cibles de leur mensonge. Ainsi, un menteur peut bailler excessivement, pour montrer son ennui. S'il est assis, il peut s'effondrer sur son fauteuil, étirer ses bras, et couvrir plus de territoire pour démontrer son confort et sa domination de la situation.

Il va vocaliser ouvertement son honnêteté, son intégrité et l'impossibilité qu'il ait commis le moindre crime : *"Je ne ferais pas de mal à une mouche, Je n'ai jamais fait de mal à quiconque, Je ne sais pas mentir, Je ne ferais jamais une chose pareille"*. D'autres expressions, telles que : *"Pour être tout à fait franc, Pour être honnête, Pour vous dire la vérité, On m'a toujours dit de dire la vérité"* sont très souvent des indices révélateurs d'un menteur qui veut influencer celui qui l'écoute.

Un autre moyen de "gérer la perception" est de participer à un entretien informel en compagnie d'une figure importante de la communauté ou un prétendu ami proche. Un menteur peut prendre de l'alcool ou des médicaments pour se calmer et paraître plus placide. Il peut changer ses vêtements ou sa coiffure pour paraître plus "vrai" ou plus conventionnel.



Amener le suspect à avouer

L'enquêteur doit savoir écouter et ne pas interrompre son interlocuteur. Il a été remarqué que les deux tiers des criminels passent rapidement aux aveux s'ils sont arrêtés peu après l'infraction. Ils ont souvent besoin de s'expliquer et d'être écoutés.

La "bulle d'espace personnel"

Un psychologue du FBI, Thomas Strenz, a découvert que pénétrer dans l'espace intime d'un individu, lors d'un interrogatoire, peut provoquer un stress supplémentaire.

Certains criminels violents cherchent à garder une certaine distance sociale avec les autres, une "bulle d'espace personnel" plus importante que chez d'autres criminels.

Les auteurs d'infractions requérant de l'intelligence et un sens du contact (manipulation, chantage…), les psychopathes et les maniaques n'éprouvent en revanche aucun gêne ni anxiété face à la promiscuité.

Le principe de la technique de Strenz est qu'un certain niveau de stress, maintenu sur une période relativement longue, empêche peu à peu de mentir celui qui y est soumis. La concentration que ce dernier doit utiliser pour soutenir son mensonge face aux questions de l'interrogateur est déviée, et se focalise sur l'entrée de l'interrogateur dans sa "bulle".

Cette technique doit évidemment être maniée avec précautions avec un suspect influençable.

L'interrogatoire doit se dérouler dans une pièce neutre. Le suspect doit être assis sur un siège fixe mais l'interrogateur doit être installé sur un fauteuil mobile afin de pouvoir s'approcher ou s'éloigner facilement.

Au début, l'enquêteur doit garder ses distances mais, lorsque les questions deviennent plus précises et que des contradictions sont soulevées, il doit peu à peu se rapprocher du suspect. Ce dernier sera déstabilisé, préoccupé par cette présence dans sa "bulle", et donc, de plus en plus nerveux.

Souvent, à ce stade, l'interrogé croise et décroise les bras et/ou les jambes, puis se penche en arrière sur son siège, comme pour s'éloigner. L'interrogateur peut même poser sa main sur l'épaule du suspect.

L'inconfort devient tel pour lui qu'il préfère avouer plutôt que de subir de longues heures encore, cette présence intrusive.

Ajuster la responsabilité morale

L'interrogateur expérimenté sait que les criminels n'avouent pas facilement leurs actes, parce qu'ils ont honte, parce qu'ils ne veulent pas aller en prison, etc. Les aveux commencent souvent par de petites admissions, sur des détails ou des faits de moindre importance. Les coupables avouent rarement la totalité de leur crime, ils omettent souvent les aspects qui leur donnent le plus mauvais rôle. Le suspect peut donner des raisons à son crime (rationalisation), accuser les autres (projection) ou diminuer sa culpabilité (minimisation).

L'interrogateur doit alors utiliser les mêmes techniques que celles dont le criminel use car elles permettent au coupable de sauver la face et de ressentir plus de facilité à avouer.

Ces techniques minorent la culpabilité du suspect en omettant son comportement provocateur, en accusant la victime de "l'avoir cherché", ou en diminuant au minimum sa conduite réelle. Pour interroger un pédophile, par exemple, il est plus profitable de lui faire croire que l'on partage sa perversion ou que ses petites victimes les acceptaient, afin qu'il se sente en confiance et se livre plus facilement.

Dans certaines circonstances, l'enquêteur peut suggérer que le crime du suspect était un accident ou le résultat d'une succession d'événements que la victime a pu provoquer. Les criminels cherchent souvent un moyen de paraître meilleurs qu'ils ne le sont, et s'y cramponnent si on le leur propose.

Ces techniques doivent toutefois être utilisées avec doigté, car elles sont très souvent proches du mensonge et de la manipulation.

Lorsqu'un suspect avoue son crime, l'enquêteur doit continuer à lui poser des questions sur les points importants, le déroulement des événements, dans le but de pointer les vides ou les flous puis d'obtenir une description plus précise de ses actes.

Se rapprocher du suspect

L'interrogateur peut se présenter comme une "maman qui pardonne à son fils", une figure toute puissante à qui tout peut être dit sans craindre la loi et le regard des autres, à qui l'on peut se confier pour calmer sa conscience ou son anxiété.

Il peut également "prendre la place" de l'interrogé, qui n'est alors plus le suspect ou le coupable mais un simple

L'empreinte digitale du cerveau

Le gouvernement américain et des sociétés privées ont mis au point un appareil capable d'indiquer si un suspect est coupable, uniquement en analysant ses réactions neurologiques. Des mots ou des images concernant un crime sont présentés au suspect sur un écran, avec d'autres mots et images n'ayant rien à voir avec le crime. Les réponses électriques du cerveau sont mesurées au moyen d'un bandeau bardé de senseurs, placé sur le crâne du suspect.

Selon les chercheurs, lorsqu'un individu reconnaît une information parmi celles qui lui sont présentées, son cerveau émet une onde cérébrale spécifique (la Mermer) provenant de la mémoire encodée : quand on présente à un coupable les détails de son crime, cette onde cérébrale est émise sans qu'il le sache car les informations spécifiques à ce crime sont stockées dans son cerveau.

Cette technologie est encore à l'état de prototype mais selon le FBI et la Navy, qui l'ont testée, elle serait fiable à 100 %. Certains se voient déjà dotés d'un appareil efficace qui permettrait même, à l'avenir, d'estimer la probabilité de passage à l'acte d'une personne. *Minority Report,* le retour…

auditeur/raconteur. Le policier discute avec lui comme s'il avait déjà avoué, sans le juger, en lui demandant simplement de raconter ce qui s'est passé "pour qu'il en arrive là". L'interrogé est plus susceptible de se confier si on s'intéresse à qui il est et à ce qui l'a poussé à commettre un crime, plutôt que si on le questionne uniquement sur le "Pourquoi ? Comment ? Quand ?"

On n'interroge pas de la même manière un tueur en série, un pédophile, un petit voyou ou un délinquant "en col blanc". Il est parfois essentiel qu'une relation se noue entre l'interrogateur et le suspect car l'enquêteur doit pouvoir se faire une idée de la vision du monde de l'interrogé, et donc adapter sa communication avec lui. Il faut savoir écouter des paroles qui choquent ou qui déplaisent. Le shérif qui a interrogé Gary Ridgway, le "tueur de la Green River" (au moins 48 victimes dans les années 1980) l'appelait par son prénom et lui a tout d'abord fait remarquer qu'ils étaient nés le même jour et dans la même région. *"Tu aurais pu être moi… J'aurais pu être toi"*.

Des criminels condamnés ont expliqué qu'ils admettaient plus facilement leurs crimes à un enquêteur qui les traitait avec respect, comme une personne à part entière. Ne pas rabaisser un suspect mais lui permettre au contraire de garder sa dignité augmente la possibilité qu'il passe aux aveux.

L'utilité d'interroger un criminel incarcéré

Il n'y a encore pas si longtemps, les autorités prenaient des décisions concernant des condamnations, des traitements et des libérations sur parole sans connaître réellement les motivations du criminel.

À présent, elles veulent tenter de comprendre l'état d'esprit des tueurs, des violeurs et des autres criminels violents. Un profiler peut être amené à interroger un criminel emprisonné afin d'indiquer à une commission s'il est judicieux de le libérer sur parole ou s'il risque de récidiver.

Interroger un criminel, et plus spécifiquement un meurtrier, peut permettre de comprendre ses agissements mais peut aussi l'amener à parler d'autres crimes.

Il faut étudier le crime avant d'en discuter avec son instigateur et comprendre comment il a été accompli si l'on veut saisir pourquoi. Il faut examiner les photos de la scène de crime et de l'autopsie, et les rapports de police. Il faut également bien connaître la ou les victimes.



Maîtriser parfaitement toutes ces informations, pourra convaincre le criminel que vous vous intéressez vraiment à lui. Il pourra alors croire que vous lui montrez du respect : l'objectif premier si vous voulez établir un rapport de confiance avec lui. Ce rapport peut exister lorsque l'enquêteur comprend le monde du tueur.

Lorsqu'un interrogateur montre du respect envers un tueur, celui-ci passe moins de temps à évaluer celui ou celle qui tente de s'introduire dans son esprit.

Montrer du respect envers un tueur vous oblige à mettre de côté vos sentiments personnels concernant les crimes commis. Il se peut que le profiler doive plaisanter avec quelqu'un qui a tué des enfants ou qui a affreusement torturé ses victimes. Le profiler ne doit pas se mettre en colère ou paraître écœuré.

Il faut laisser le tueur raconter sa vision des événements. Il faut être patient et écouter. Il faut observer les réactions du tueur, ses pupilles qui se dilatent, son artère carotide qui pulse lorsqu'il perd le contrôle de la discussion.

Le profiler doit se contrôler et ne pas montrer, lui-même, ce genre de signe, car le tueur l'observe lui aussi.

Il faut le laisser penser qu'il vous manipule, que vous croyez ses mensonges, ou même qu'ils vous impressionnent. Il faut jouer avec son ego, le complimenter sur ses crimes ou critiquer la police qui a mis tant de temps pour l'arrêter.

Mais cela en vaut la peine si, à la fin de l'entretien, le profiler a obtenu des informations essentielles sur les valeurs, les croyances et le système de pensée du tueur, voire des aveux. Le tueur finira souvent – pour se vanter –, par expliquer à quel point il a été intelligent en faisant ceci ou cela. Il donnera d'excellents renseignements sur son comportement avant, pendant et après le meurtre.

Ces interrogatoires sont très utiles pour les profilers. Ils leur apprennent à affiner leur technique d'entretien. Ils leur permettent de comprendre comment agit telle ou telle sorte de tueur et donc de mieux appréhender d'autres tueurs semblables. Ils peuvent obtenir des informations de tueurs incarcérés concernant des crimes pour lesquels ils ont été condamnés… et des affaires irrésolues. Un tueur pervers qui a admis avoir assassiné 10 personnes et a été condamné, peut très bien en avoir tué 10 autres et n'en avoir rien dit à personne.

Les familles des victimes veulent et doivent savoir qui est l'assassin de leur fille, de leur frère, de leur mère. Les membres des commissions de libération sur parole peuvent changer d'opinion sur un psychopathe qui semble réhabilité s'il finit par avouer des crimes supplémentaires.

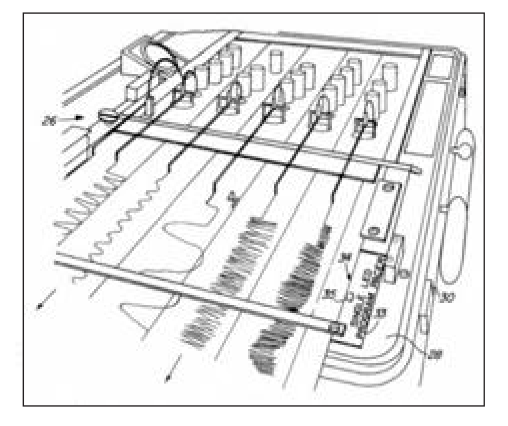
Le polygraphe, ou détecteur de mensonge

Le "détecteur de mensonge" est couramment utilisé aux États-Unis, au Canada, en Belgique et en Russie. Cet appareil, le polygraphe, enregistre les variations de 4 fonctions physiologiques incontrôlables (en principe) qui permettent de détecter si une personne ment :

- Les pulsations cardiaques, qui augmentent en cas de stress
- La respiration, qui se saccade ou devient apnée de quelques secondes, en cas de mensonge
- La transpiration, qui a lieu même dans une pièce tempérée si le sujet est anxieux
- Le volume sanguin, qui s'accélère.

Le principe de base du polygraphe repose sur le fait que mentir entraîne des manifestations physiologiques que l'on peut détecter.

Lors de l'entretien, l'appareil électronique enregistre les données. Elles sont ensuite présentées à un ordinateur qui les analyse grâce à un logiciel spécialisé.



Ne sont présents lors de l'audition que le spécialiste en polygraphie (un policier spécialisé) et l'interrogé. Les enquêteurs suivent l'entretien par vidéo mais ne peuvent intervenir, afin d'éviter tout stress parasite.

Le polygraphiste pose d'abord des questions d'ordre général (Quel temps fait-il ? Quel jour sommes-nous ? Votre date de naissance est-elle bien… ?), et fait un test blanc (on demande à la personne de mentir) qui permet d'évaluer le comportement de base du suspect. Les questions, plus ou moins directes et précises, sont posées 3 fois, dans un ordre différent.

Le polygraphiste analyse ensuite les résultats et fournit son avis aux enquêteurs (10 % des tests sont non concluants).

Il faut savoir que les analyses ne sont exactes que dans 70 % des cas, des personnes étant déclarées innocentes pouvant, parfois, se révéler coupables. Ce n'est pas un outil infaillible mais un bon indicateur pour la suite de l'enquête.

Une personne peut refuser d'être interrogée avec un polygraphe. Les enquêteurs ne peuvent l'y forcer mais ce refus pourra augmenter leurs soupçons.

Interroger un psychopathe

Bien que les enquêteurs doivent souvent interroger des suspects présentant les caractéristiques du psychopathe, les cours visant à étudier la psychopathie ne font pas habituellement partie de la formation des policiers. Par conséquent, il peut être très utile de posséder une meilleure compréhension de ces caractéristiques et de la manière dont elles peuvent influer sur les enquêtes et les interrogatoires.

Le meilleur moyen de prouver la culpabilité d'un suspect est d'obtenir de lui une description des faits. Ce genre de déclarations se révèle crucial, car même si le suspect ne confesse pas un crime, il peut révéler un mobile, un état émotionnel, des faits incompatibles avec les preuves matérielles ou une invraisemblance qui vont aiguiller les enquêteurs.

Les méthodes traditionnelles d'interrogatoire sont-elles applicables aux suspects psychopathes ? Non. Il faut élaborer une stratégie spécifique qui va parfois à l'encontre des techniques couramment utilisées.

De plus, un interrogatoire ne sert pas uniquement à collecter des faits. Cet entretien peut être le seul moment où l'on peut être amené à discerner la personnalité réelle de

Étude de cas

En novembre 2004, Christopher Porco, un étudiant de 21 ans à l'Université de Rochester, assassina son père et tenta d'assassiner sa mère avec une hache alors qu'ils dormaient.

L'étude du comportement du jeune homme indiquait de possibles caractéristiques de la psychopathie. Christopher avait manipulé les résultats des examens de son lycée, s'attribuant de bonnes notes afin d'être admis à l'Université de Rochester. Il était également entré par effraction chez ses parents pour voler leur ordinateur et le vendre sur Internet. Il s'était fait passer pour son frère sur le site en question et n'avait jamais envoyé l'ordinateur à l'acheteur. Il avait cambriolé son ancien employeur pour lui voler des téléphones portables, des caméras et des ordinateurs. Il avait obtenu frauduleusement des prêts en utilisant ses parents comme cosignataires sans que ceux-ci ne le sachent. Christopher Porco avait affirmé à ses parents avoir besoin d'un prêt de 2 000 $ pour l'université, mais avait en fait emprunté plus de 30 000 $, puis 16 000$ supplémentaires pour acheter un 4x4 jaune.

De plus, pour faire croire à ses connaissances qu'il vivait dans une famille riche, il a accumulé plus de 40 000 $ de dette. Deux semaines avant que Christopher Porco ne les attaque à la hache, ses parents avaient découvert ses agissements et avaient menacé de le dénoncer à la police.

Christopher Porco avait le profil d'un psychopathe. Il passait son temps à mentir. Complètement mégalomane, il se voyait comme membre d'une famille riche et influente. Il avait affirmé à des amis et des connaissances avoir des millions de dollars d'une grand-mère. Après le meurtre et dans l'attente de son procès, il se montra arrogant, passa ses soirées à boire dans les bars ou à s'amuser lors de concerts. Il ne montra aucun remords ni aucune tristesse en allant voir sa mère gravement blessée à l'hôpital.

Lors de son interrogatoire, Porco admit qu'il était impulsif, irresponsable, menteur, grandiloquent, et qu'il aimait impressionner les gens.

l'accusé : l'arrogance, le mensonge, le manque d'émotion, la manipulation, etc., surtout si l'interrogatoire est enregistré et/ou filmé.

Il est toujours difficile pour un enquêteur d'évaluer la sincérité des explications données par un suspect, et la tâche est encore plus ardue quand il doit faire face à un individu désinvolte et égocentrique, apte à la dissimulation, qui rejette la faute sur les autres, et qui n'est ni gêné ni ébranlé lorsqu'il est surpris en flagrant délit de mensonge.

Très souvent, les enquêteurs tentent de submerger le suspect en jouant de son état d'esprit émotionnel pour obtenir des aveux. Faire appel à l'empathie (inexistante) d'un psychopathe est voué à l'échec.

Lorsque vous interrogez un suspect potentiellement psychopathe, vous devez non seulement connaître l'enquête et les faits sur le bout des doigts (les preuves, les antécédents du suspect, son histoire personnelle, etc.), mais aussi anticiper le comportement et les réponses du suspect.

Cette maîtrise a fait cruellement défaut dans l'affaire Christopher Porco, et la frustration des enquêteurs a dû être énorme lorsqu'ils ont réalisé qu'ils ne parvenaient pas à "submerger" émotionnellement Christopher Porco… et qu'ils n'avaient aucune stratégie alternative à mettre en œuvre.

Caractéristiques du psychopathe

- Charme superficiel : Porco complimenta les enquêteurs sur la qualité de leur travail.
- Égocentrisme : Christopher voulut savoir pourquoi la police avait mis si longtemps à lui demander de participer à un interrogatoire.
- Aucune émotion : Christopher Porco n'afficha aucune émotion lorsque l'on parla de ses parents.
- Mensonge pathologique : Christopher Porco admit à plusieurs reprises mentir à sa famille et ses amis.
- Manipulation : Porco avait profité du fait qu'un membre de sa famille avait accès à ses relevés de notes scolaires.
- Grandiloquence : Christopher Porco se vanta d'appartenir à une riche famille.
- Impulsivité : Christopher Porco admit qu'il ne se souciait pas de la façon dont son comportement contribuait à ses problèmes financiers.

Les enquêteurs tentèrent de pousser Christopher Porco dans ses retranchements en le soumettant à un barrage de questions afin de le briser émotionnellement. De nombreux meurtriers non psychopathes peuvent s'effondrer émotionnellement si on les bouscule car ils éprouvent des remords. Ce n'est pas le cas chez les psychopathes et ce ne fut pas le cas chez Porco.

Inspecteur : *Écoutez-moi. Ce n'est pas… C'est un crime passionnel, d'accord ? Quelque chose d'émotionnel. Vous savez, c'est ce que c'est.*
Porco : *Ce n'est pas le (inaudible).*
Inspecteur : *Un emportement émotionnel ou quelque chose du genre, peut-être. C'est ce que je cherche. Donnez-moi quelque chose. Allez ! Parlez-moi.*
Porco : *Il ne s'est rien passé.*
Inspecteur : *Et vous comprenez ce que je vous ai dit ? Que ce n'est pas un vol. C'est un crime émotionnel.*
Porco : *Je sais bien ce que vous me dites. Je ne sais pas. Je n'en ai absolument aucune idée.*
Inspecteur : *Je veux dire, à mon avis, cette situation, la façon dont je vois cela, c'était quelque chose qui est arrivé à un moment passionnel.*
Porco : *Vous m'avez dit qu'ils étaient au lit, qu'ils dormaient, donc je ne sais pas comment ça pourrait être passionnel.*
Inspecteur : *Et puis après, ces émotions se calment et on pense "mais qu'est-ce qui s'est passé ?", "Qu'est-ce que j'ai fait ?" Quelle chose terrible !*
Porco : *Je suis d'accord. C'est une chose terrible.*
Inspecteur : *Parfois, vos émotions prennent le pas sur vous, elles vous dépassent.*
Porco : *C'est vrai.*
Inspecteur : *Votre estomac va vous faire un ulcère. La seule façon d'arrêter ça, c'est d'être un homme.*
Porco : *Je ne peux pas vous aider, là.*

L'enquêteur tenta de jouer sur les émotions et la virilité de Christopher Porco pour lui arracher des aveux, mais sa stratégie ne le mena nulle part.

Les enquêteurs doivent éviter de rabaisser le suspect psychopathe.

Porco donna des réponses fades, vides d'émotion. Aucune de ses réponses n'offrit d'indication sur le meurtre. Au lieu d'essayer de l'amener à se sentir coupable dans l'espoir d'amener sa confession, l'enquêteur aurait dû rester calme, tout comme Porco, pour lui poser des questions. Lorsque les réponses de Porco étaient en contradiction avec les preuves physiques, l'enquêteur aurait dû confronter Porco à ses incohérences, ce qui aurait amené ce dernier à s'enfoncer dans de nouveaux mensonges qui pourraient être révélés lors de son procès. L'enquêteur voulut expliquer l'assassinat du père de Christopher Porco par la colère.

Il ne comprit pas que la cause du meurtre n'était ni la colère ni une autre émotion, mais que le meurtre était simplement, froidement, la solution à un problème. Les enquêteurs ne doivent pas projeter leurs propres émotions sur le crime.

La violence du psychopathe étant souvent commise sans émotion intense, il n'est pas vraiment affolé ni immobilisé par la peur ou la confusion après son crime. Examiner le comportement du suspect après le crime est extrêmement important pour évaluer si le suspect peut être un psychopathe.

Cette absence de traumatisme et ce manque d'affect furent évidents lorsque Christopher Porco voulut parler à la police, moins de 24 heures après le meurtre. Il se montra sûr de lui et chercha à savoir quelles informations révélant des preuves de sa culpabilité la police possédait.

Au milieu de l'interrogatoire, un nouvel enquêteur fit son entrée. Il posa des questions très directes et se montra calme, rassurant :
Inspecteur : *Je ne comprends pas encore tout à fait pourquoi vous dites aux gens que vous avez tout cet argent. Ça me déroute.*
Porco : *Non, je…*
Inspecteur : *Vous présentez une façade.*
Porco : *C'est vrai. Et je l'ai fait depuis plusieurs d'années.*
Inspecteur : *Qu'est-ce que ça dit sur votre caractère ?*
Porco : *Exactement…*
Inspecteur : *Chris ? Sérieusement. Qu'est-ce que ça dit sur votre caractère ?*
Porco : *Je suppose que c'est de l'insécurité en quelque sorte.*
Inspecteur : *Est-ce que ça dit que vous êtes une personne honnête ?*
Porco : *Non, à cet égard, non.*
Inspecteur : *Digne de confiance ?*
Porco : *Je pense que je suis digne de confiance, je suppose. Si je dois répondre en référence à ça, non, je suppose que je ne le suis pas.*
Inspecteur : *Je veux dire, si je suis un étudiant et que je vous rencontre et vous me dites que vous allez acheter une maison parce que vous avez des millions de dollars de votre grand-mère.*
Porco : *C'est vrai.*
Inspecteur : *Vous mentez à ces gens, non ?*
Porco : *Eh bien, ça s'éloigne de...*
Inspecteur : *Non, on ne va pas détourner les mots.*
Porco : *Je sais que c'est mal.*
Inspecteur : *Estimez-vous mentir ?*
Porco : *Oh, absolument, oui. Vous savez, je leur dis quelque chose qui n'est pas vraiment vrai.*
Inspecteur : *Êtes-vous un menteur pathologique ?*
Porco : *Je ne le pense pas. Je veux dire, peut-être à cet égard.*
Inspecteur : *Au sujet de quelles autres choses avez-vous menti ?*
Porco : *Vraiment une chose. J'essaie de penser à autre chose. Tout l'argent. Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai commencé. C'était au lycée.*

Cet enquêteur aurait dû continuer à parler avec Porco de cette manière. Il n'avait nullement besoin de l'intimider pour que Porco admette qu'il mentait.
Malheureusement, au cours de l'interrogatoire, cet enquêteur se mit à suivre la même stratégie que ses collègues, l'approche émotionnelle et conflictuelle. Les enquêteurs tentèrent de lui faire ressentir de la culpabilité, sans résultat.

Au bout de 6 heures d'interrogatoire, Christopher Porco demanda la présence d'un avocat. Les enquêteurs continuèrent de l'interroger, violant ses droits : tout l'interrogatoire perdit sa valeur et fut refusé lors du procès.

Les psychopathes apprécient généralement de parler à des enquêteurs. Ils tentent de les manipuler et de les berner pour se montrer "plus malins". L'enquêteur doit donc pousser le psychopathe à parler et le battre à son propre jeu. Toutefois, il faut garder à l'esprit que l'interrogatoire d'un psychopathe n'est pas destiné à obtenir des aveux et la vérité, mais, au contraire, à souligner les mensonges, les informations non plausibles ou incompatibles avec les preuves physiques.

Lorsque l'enquêteur donne les faits et les détails qui réfutent les affirmations du psychopathe, il ne doit pas s'attendre à ce que ce dernier acquiesce ou se rétracte, ni même affiche une quelconque anxiété ou un inconfort.

Les déclarations du psychopathe mettent en lumière les contradictions et les mensonges qui influenceront les jurés lors de son procès.



Le syndrome post traumatique ou "névrose traumatique"

Suite à un traumatisme, un choc violent, un événement terrifiant, la personne ne peut plus se débarrasser des terribles images qui lui viennent à l'esprit, elles l'obsèdent de manière chronique et la tourmentent.

Elle devient extrêmement anxieuse et tombe dans la dépression, qui peut mener au suicide.

L'échelle de psychopathie de Hare

L'échelle de psychopathie du psychologue Robert Hare ("PCL-R") est l'outil de diagnostic le plus couramment utilisé pour évaluer la psychopathie. Hare affirme que le test ne doit être considéré comme valide que s'il est administré par un clinicien qualifié et expérimenté dans des conditions contrôlées scientifiquement.

La PCL-R repose sur un ensemble de vingt questions. Chacune des questions est notée sur une échelle de 3 points selon des critères spécifiques. Une valeur de 0 est attribuée si la question ne s'applique pas, 1 si elle s'applique un peu, et 2 si elle s'applique sans réserve. En plus des modes de vie et du comportement criminel, l'échelle évalue la mégalomanie, le mensonge pathologique, la ruse, l'absence de remords, l'impulsivité, le déni, etc. Les scores sont utilisés pour prédire le risque de récidive criminelle et la probabilité de réadaptation. L'édition actuelle de la PCL-R présente trois facteurs qui résument les vingt domaines évalués par l'analyse.

Facteur 1 :
Personnalité "narcissique agressive"
- désinvolture et charme superficiel
- mégalomanie
- mensonge pathologique
- ruse et manipulation
- absence de remords ou de culpabilité
- affect superficiel (véritable émotion de courte durée)
- dureté / manque d'empathie
- refus d'accepter la responsabilité de ses actions

Facteur 2 :
"Style de vie socialement déviant"
- besoin de stimulation / propension à l'ennui
- mode de vie parasite
- mauvais contrôle du comportement
- manque d'objectifs à long terme réalistes
- impulsivité
- irresponsabilité
- délinquance juvénile
- problèmes de comportement précoces
- révocation de la libération conditionnelle

Facteur 3 :
Traits non reliés aux autres facteurs
- Comportement sexuel « immoral »
- Nombreuses relations de courte durée
- Condamnations pénales diversifiées
- Acquisition de sociopathie comportementale

Grossièrement, on peut dire que :
- Le facteur 1 décrit les traits liés à la psychopathie.
- Le facteur 2 décrit les traits liés au comportement antisocial.

On confond souvent la psychopathie et la personnalité antisociale. Selon Hare, la psychopathie est un syndrome qui doit être distingué du trouble de la personnalité antisociale.

85 % des criminels souffrent de troubles de personnalité antisociale, alors que seuls 20 % de ces criminels peuvent être considérés comme des psychopathes selon la PCL-R. Ces 20 % de criminels représentent les auteurs de la moitié de tous les crimes les plus graves, dont les tueurs et les violeurs en série.

Hare décrit les psychopathes comme des *"prédateurs intra-espèces qui utilisent le charme, l'intimidation, la manipulation, le sexe et la violence pour contrôler les autres et pour satisfaire leurs propres besoins égoïstes. Manquant de conscience et d'empathie, ils prennent ce qu'ils veulent et font comme bon leur semble, ne respectent aucune norme sociale, sans culpabilité ni remords".*

L'audition du témoin

Il est important de ne pas accepter sans le moindre doute les déclarations des victimes et des témoins car plusieurs phénomènes altèrent la qualité de leurs témoignages.

De nombreux facteurs influent sur la mémoire, tant lors de l'enregistrement que sur la restitution de l'information : le stress, un traumatisme, l'émotion du moment, les préjugés ou valeurs du témoin, sa connaissance du monde, l'intérêt porté à l'événement, la durée d'exposition, le niveau de tension psychologique…

Les souvenirs ne sont pas stockés dans le cerveau comme si une caméra enregistrait les événements, la mémoire sélectionne les informations.

Plus une personne est exposée longtemps à un événement, plus son témoignage est précis.



L'influence des émotions

- Un choc peut diminuer la fidélité des propos d'un témoin. S'il ne semble pas troublé par ce qu'il a vécu, mieux vaut l'auditionner immédiatement, alors que ses souvenirs sont "frais", si possible sur le lieu même des faits. Si le témoin est en état de choc ou troublé, mieux vaut attendre 2 ou 3 heures avant de l'interroger, pour que les effets du choc émotionnel diminuent.

- Une victime traumatisée peut éprouver des difficultés à reconnaître un suspect et il est important de ne pas rajouter à sa confusion en l'influençant. Elle peut être persuadée qu'une seconde personne, complice de son agresseur, l'a frappée ou ne lui est pas venue en aide, confondre son agresseur et un simple témoin s'ils se ressemblent, ou même penser qu'on l'a agressée alors qu'elle a fait une chute.

  Une personne dépressive, alcoolisée, sous l'influence de médicaments ou mentalement atteinte peut avoir tendance à penser que des événements imaginaires (souvent liés à sa vie personnelle) ont réellement eu lieu.

  Une personne peut être "honnêtement trompée" et jurer avoir été témoin d'un événement qui n'a jamais eu lieu ou qui a eu lieu de manière différente, et cela sans volonté d'abuser les enquêteurs.

- "L'effet de race" joue également un rôle non négligeable sur les témoignages : il est plus difficile de différencier des visages de personnes appartenant à une autre ethnie que la sienne. Pour un Asiatique, "tous les blancs se ressemblent".

- Des recherches ont également montré que les témoins d'une agression à l'arme blanche ou avec une arme de poing se focalisent automatiquement sur l'arme, plutôt que sur le visage de l'agresseur.

  Le témoin est généralement incapable de mémoriser un visage précis, il ne s'en souvient que vaguement. Le risque d'erreur est donc élevé.

Une grosse pierre

En décembre 1979, un agent du FBI de l'état de Georgie fit appel au profiler John Douglas. Il enquêtait sur le viol et le meurtre d'une fillette de 12 ans, Mary Frances Stoner, qui avait disparu après que son bus scolaire l'ait déposée à 100 m de chez elle. Il n'y avait eu aucun témoin. La fillette avait été à moitié étranglée, le visage contre le sol, et son meurtrier lui avait fracassé le crâne avec une grosse pierre.

Douglas fournit un profil psychologique du coupable et, peu après, un homme qui avait taillé des arbres près de chez Mary Frances une semaine avant sa disparition, fut arrêté.

Il correspondait parfaitement au profil et il existait contre lui des preuves indirectes, mais il niait absolument tout, il était arrogant et sûr de lui. Les résultats de son test polygraphique n'étaient pas concluants.

John Douglas prépara alors un plan d'attaque.

- Il demanda à 2 policiers locaux et 2 agents du FBI d'interroger Devier en groupe, ce qui allait l'intimider et lui ferait comprendre que l'affaire était très sérieuse.
- Il indiqua ensuite qu'il faudrait interroger Devier le soir, dans une pièce faiblement éclairée. Devier, qui aimait vivre la nuit, se sentirait dans son élément, détendu et moins méfiant.
- Des tas de dossiers à son nom devaient être placés en piles dans la pièce. Même s'ils ne contenaient que du papier vierge, Devier croirait que les enquêteurs possédaient beaucoup d'informations sur lui.
- Les policiers devaient aborder la question du sang éclaboussé. L'assassin de Mary Frances devait être couvert de son sang après une telle violence. Si Devier était le meurtrier, cette question devait l'angoisser.
- Enfin, la grosse pierre ensanglantée trouvée sur la scène du crime devrait être placée à quelques mètres de Devier, à 45° sous sa ligne de vision. S'il était coupable, il serait incapable de ne pas la regarder. Les policiers ne devaient pas mentionner la pierre mais observer la réaction du suspect en parlant d'autre chose.

Douglas prévint également les enquêteurs qu'ils allaient devoir s'abaisser au niveau de Devier et ne pas se montrer agressif envers lui. Ils allaient devoir critiquer la victime en suggérant qu'elle l'avait séduit. Accorder à Devier un scénario qui lui permettrait de sauver la face était leur seule chance d'obtenir des aveux car Devier savait qu'il serait condamné à mort.

Dès l'instant où Devier entra dans la salle d'interrogatoire, il fut perturbé par la pierre. Il commença à suer et à respirer plus rapidement. Les enquêteurs réprouvèrent la victime et Devier ne répondit pas. Ils soulevèrent ensuite la pierre et la posèrent sur la table, en face de Devier. Ils lui dirent qu'ils savaient qu'il était coupable et qu'ils pensaient qu'il avait prémédité le viol mais pas le meurtre. D'autres pensaient qu'il avait tout planifié mais eux savaient que ce n'était pas le cas et l'avaient dit au procureur. Ils comprenaient qu'il avait eu peur qu'elle parle et qu'il avait agi soudainement, sinon il aurait amené une arme avec lui au lieu d'utiliser un objet trouvé sur place : cette grosse pierre…

Devier avoua le meurtre de Mary Frances ainsi que le viol d'une autre fillette l'année précédente.

Détecter le mensonge ou les faux souvenirs

- Les témoignages se rapportant à des événements ayant réellement eu lieu comportent des informations sensorielles : *Il y avait du vent… Il faisait froid… J'ai entendu du bruit… J'ai regardé derrière moi et j'ai vu cet homme… Ça sentait le brûlé…*
- Des événements étant le fruit de l'imagination se traduisent par des opinions, des doutes et des références à soi : *L'agresseur la connaissait parce qu'il lui a parlé… Il me semble que… Je crois que… Je, mon, le mien…*

Il faut donc analyser le discours du témoin et le croiser avec les informations verbales et non verbales (comme pour l'interrogatoire d'un suspect).

Chercher la corrélation

Lorsque des parents déclarent l'enlèvement de leur bébé, il doit exister une corrélation entre l'événement et leurs émotions. Ils doivent réclamer l'aide de toutes les forces de police, souligner chaque détail, être profondément désespérés ou même énervés, vouloir ardemment aider les recherches, désirer répéter leur témoignage concernant l'enlèvement, ne pas hésiter à payer une rançon, etc. Si le couple est calme, voir placide en racontant l'enlèvement, si les parents paraissent plus concernés par la volonté de fournir une version particulière des faits, ne sont ni affolés ni en état de choc, semblent plus intéressés par leur bien-être personnel et la manière dont ils sont perçus par rapport à l'événement, alors les enquêteurs peuvent avoir des doutes quant à la réalité de l'enlèvement.

Il doit également y avoir une corrélation entre les faits, le temps et l'espace. Une personne qui ne rapporte pas immédiatement un événement grave (la noyade d'un passager lorsque son véhicule est tombé dans un fleuve, par exemple), ou qui voyage jusqu'à une autre juridiction pour aviser d'un crime, doit être considérée avec méfiance.

L'hypnose

L'hypnose est utilisée aux États-Unis, au Canada, en Grande-Bretagne, en Hollande et en Belgique, où elle est considérée comme une aide à l'enquête permettant de rechercher d'autres éléments concrets. Elle ne peut servir de preuve.

L'hypnose doit permettre au témoin ou à la victime de se souvenir avec plus de précision d'un événement vécu (souvenirs visuels) : description d'une marque de voiture, couleur, numéro de plaque d'immatriculation, trajet parcouru, détails d'un lieu, description d'une personne…

L'hypnose peut offrir une aide intéressante dans 60 % des cas dans les affaires d'homicide, d'enlèvement ou d'agression. Un sujet peut être hypnotisé des années après les faits (un enfant devenu adulte) et offrir des informations intéressantes. Ces dernières doivent évidemment être confirmées par des éléments d'enquête.

L'entretien cognitif

Une méthode spécifique d'entretien a été mise au point pour aider la victime ou le témoin à se remémorer le plus d'informations possibles. L'enquêteur demande à la personne de recréer mentalement le contexte qui entourait le crime, de "revenir en arrière" jusqu'aux minutes précédant l'événement. Si un témoin se concentre uniquement sur un indice qu'il a vu, il peut aussi se souvenir d'informations voisines, puis de tout le déroulement des faits.

Cette méthode d'entretien doit utiliser :

- la recontextualisation : se remettre mentalement dans l'environnement et l'émotion du moment (le lieu, l'éclairage, les odeurs, la place occupée, l'humeur du moment, les réactions par rapport à la scène…)
- l'hypermnésie : restituer un maximum d'informations, même si elles semblent peu importantes, facilite le souvenir
- le changement d'ordre de narration : se rappeler les faits en partant de la fin jusqu'au début. Le rappel d'événements plus récents aide à se souvenir des événements plus lointains
- le changement de perspective : demander au témoin de raconter l'événement comme s'il était un autre protagoniste, un autre témoin ou une caméra de surveillance

Contamination des questions

L'enquêteur peut influencer un suspect ou un témoin par les mots qu'il utilise. Un léger changement dans une phrase peut mener un suspect à offrir une réponse différente. Il existe une grande différence entre "À quelle vitesse roulaient les voitures lorsqu'elles se sont heurtées ?" et "À quelle vitesse roulaient les voitures lorsqu'elles se sont écrasées l'une contre l'autre ?" La seconde question induit un choc plus violent… et plus rapide. Les termes utilisés dans une question peuvent influer sur la réponse. L'enquêteur doit donc choisir ses mots avec soin, particulièrement les adjectifs descriptifs et les verbes d'action.

De la même manière, des enquêteurs cherchant une voiture particulière doivent éviter de demander à un témoin qui dit avoir vu une voiture fuir le lieu du crime "Était-ce une Peugeot 205 blanche ?", avant que le témoin n'ait pu décrire le véhicule.

La parole de l'enfant

Jusqu'à 6 ans, l'enfant peut mentir sans intention de tromper : il veut seulement réaliser un désir et s'évader du réel. Vers 7 ans, l'enfant est susceptible de mentir à dessin. Ses pensées ne se mélangent plus au rêve. Les enfants de moins de 8 ans possèdent un vocabulaire limité pour décrire leurs émotions.

L'enfant ment rarement lors des révélations spontanées d'abus sexuels (1 à 3 % seulement). La majorité des enfants avouant avoir été abusés, tentent au contraire de minimiser l'intensité et la fréquence des abus. L'exagération serait inexistante. Les fausses allégations sont presque exclusivement rencontrées dans les affaires de divorce ou de séparation, lors des requêtes de garde d'enfant ou de droit de visite.

Elles peuvent alors être nombreuses mais il ne s'agit pas d'un mensonge conscient, plutôt d'une contamination du récit par la mère, soit volontairement malhonnête, soit de bonne foi, mais inutilement angoissée.

Les critères de validation du témoignage d'un adulte (clarté, précision, cohérence et consistance) sont totalement différents de ceux de l'enfant. C'est justement lorsque ces critères sont absents que le discours de l'enfant peut être considéré comme sincère.

Recueillir le témoignage d'un enfant

Il peut être très difficile pour les jeunes enfants de s'exprimer. Il est alors judicieux d'avoir recours à d'autres moyens d'expression, comme le dessin ou le jeu.

- À partir de 1 an, le dessin de l'enfant est figuratif et narratif, avant ce n'est qu'un gribouillage. Entre 2 et 3 ans, l'enfant se met à expliquer ses dessins. À partir de 4 ans, il est capable de concevoir un dessin à partir d'un projet. Après cet âge, le dessin devient une représentation objective de la réalité.

  Le dessin libre permet à l'enquêteur de déterminer le niveau de connaissance de sexualité de l'enfant (s'il différencie un garçon d'une fille) – qui sera suspect s'il est trop développé –, et de recueillir sa parole, car l'enfant peut montrer ce qui lui est arrivé.

- Les jouets rassurent l'enfant et le détendent face aux policiers. En utilisant des personnages en plastique, une maison, des meubles et des accessoires, l'enquêteur peut demander à l'enfant de lui décrire les faits qui se sont produits, leur localisation et les différents acteurs. L'entretien mené avec l'enfant est un exercice délicat. Il doit se dérouler dans un endroit calme.

L'enquêteur doit expliquer à l'enfant les consignes à suivre : *"Donne-moi simplement la bonne réponse si tu la connais. Si tu ne la connais pas, dis-moi simplement que tu ne sais pas. Ce n'est pas grave si tu ne connais pas la réponse. Si je te demande de me parler de quelque chose et que tu n'as pas envie de le faire, dis-moi simplement que tu n'aimes pas cette question. Il vaut mieux ne pas répondre plutôt que de dire "non" si la réponse est "oui". Si tu ne comprends pas ma question, dis-le-moi, n'essaie pas de deviner la réponse"*.

Ces consignes permettent à l'enfant de se sentir libre de ses choix et plus en confiance.

Les entretiens avec un mineur doivent être enregistrés. Cela permet :

- de lui éviter d'avoir à expliquer et décrire plusieurs fois ce qu'il a vu ou subi
- d'analyser son discours et son comportement (repli sur soi, jambes qui se nouent, visage qui se ferme…)

L'hypnose forensique

La première tentative d'utilisation de l'hypnose dans le système judiciaire américain remonte à 1894.
Depuis, l'hypnotisme est apparu dans d'autres affaires. Ainsi, en 1959, l'avocat d'un accusé de meurtre demanda à la cour que son client soit hypnotisé pour préparer sa défense.
Mais ce fut l'enlèvement d'un bus d'enfants en Californie en juillet 1976 qui fut le "catalyseur" qui poussa sous le feu des projecteurs l'utilisation de l'hypnose par les forces de police. Sous hypnose, le chauffeur du bus parvint à se souvenir de la plaque d'immatriculation de la voiture des kidnappeurs, qui furent arrêtés et condamnés.

L'utilisation de l'hypnose dans une enquête est appelée "Forensic hypnosis". Au cours des 40 à 50 dernières années, l'hypnose forensique s'est révélée une aide précieuse dans de nombreuses enquêtes. Ce n'est pas un « outil miracle » qui fonctionne à chaque fois mais il a gagné sa place aux États-Unis comme outil de lutte contre la criminalité.

Le témoignage sous hypnose est admis officiellement dans les cours de justice de plusieurs États américains depuis une jurisprudence des années 1980, si la "séance" a été menée par un expert qualifié. Une enquête de 1986 révéla qu'environ 800 agents des forces de l'ordre avaient reçu une formation à l'application légale de l'hypnose.

Mais en dépit de ces succès, l'hypnose a souvent une mauvaise image devant les tribunaux, au point que certains pays l'ont bannie.



Séance d'hypnose, par Richard Bergh, 1887

Bien qu'il existe des controverses sur l'utilisation de l'hypnose avec les témoins et les victimes d'événements criminels, son utilisation peut être efficace pour fournir des pistes d'enquête dans certaines circonstances, lorsque les techniques appropriées sont utilisées.

Nous avons tous tendance à oublier les détails les moins importants de nos vies. Souvent, même les choses importantes sont oubliées, surtout si elles sont traumatisantes ou inquiétantes. Mais il est généralement admis que tout ce que vous voyez et entendez reste "quelque part" dans votre mémoire. L'hypnose peut aider un témoin ou une victime à se souvenir d'une information oubliée ou refoulée.

Lorsque vous utilisez l'hypnose pour "rafraîchir la mémoire" d'un témoin, vous pouvez obtenir des informations correctes, des informations incorrectes, ou une combinaison des deux. Il faut donc obtenir une confirmation des informations obtenues sous hypnose pour soutenir leur fiabilité.

Les informations incorrectes ne sont pas le fait de l'hypnose en elle-même. Les enquêteurs savent qu'en interrogeant les témoins d'un crime, ils peuvent obtenir des informations incorrectes dues, par exemple, à l'affolement.

Parfois, ce qu'un témoin est persuadé avoir vu peut être différent de ce qui s'est réellement passé.

L'hypnose apportera seulement sur ce que le témoin pensera avoir vu une distorsion de la mémoire.

En conséquence, les déclarations obtenues sous hypnose en criminalistique ne peuvent pas être utilisées telles quelles et doivent toujours être approuvées par un autre élément de preuve.

L'hypnotiseur ne peut pas forcer le témoin à dire la vérité. Il ne peut pas être utilisé comme un "sérum de vérité" sur un suspect ou un témoin récalcitrant.

Mais si l'hypnotiseur suggère qu'il aimerait une certaine réponse, il est très probable que la personne hypnotisée dira ce que l'hypnotiseur veut entendre.

En raison de ces problèmes, les tribunaux et les forces de l'ordre à travers le monde ont mis en place des procédures très strictes à suivre chaque fois que l'hypnose médico-légale est utilisée. L'interrogation du témoin sous hypnose doit notamment être filmée, et une transcription doit être écrite. Le témoin doit être pleinement coopératif pour que l'hypnose fonctionne.

L'hypnose forensique est radicalement différente de l'hypnose clinique. Dans l'hypnose clinique, le patient veut changer quelque chose : arrêter de fumer ou de boire, perdre du poids, etc. Dans l'hypnose forensique, il est crucial de ne rien changer.

Mémo pour mener un interrogatoire

Questions à considérer	Stratégie à adopter
Où l'entretien doit-il avoir lieu ?	Un endroit calme et sans distraction.
Comment l'endroit doit-il être configuré ?	Sans barrière (plantes, verre, grand bureau), entre l'enquêteur et le suspect.
Qui doit conduire l'entretien ?	Un seul interrogateur engendre plus facilement la confiance. Dans un duo, un enquêteur doit poser les questions et l'autre prendre des notes.
Comment un interrogateur peut-il encourager un suspect à parler ?	Utiliser une posture ouverte et relaxée, face au suspect. Se pencher un peu en avant, le regarder dans les yeux, incliner la tête et dire occasionnellement "ok", "oui".
Comment un interrogateur peut-il encourager un suspect à écouter ?	Parler doucement, calmement. Éviter d'élever la voix et d'appuyer sur un mot en particulier, dans une phrase.
Quelle est la bonne manière de poser des questions ?	Comme un entonnoir : en commençant par des questions ouvertes, suivies par des questions de plus en plus précises.
Quels sont les bénéfices des questions ouvertes ?	Obtenir des informations complètes, minimiser le risque d'imposer son point de vue au suspect, et aider à établir son "comportement de base".
Quels sont les bénéfices des questions fermées ?	Obtenir des détails spécifiques, s'assurer de leur exactitude, détecter les changements de sujet.
Quelles sont les précautions à prendre ?	Ne jamais poser de questions qui révèlent des informations de l'enquête et mènent le suspect vers la réponse désirée.

Portrait PNJ

Hervé Letellier

Négociateur en chef au GIGN
38 ans, Français



Hervé Letellier, fils de gendarme, n'était pas passionné par les études, aussi s'est-il engagé chez les fusiliers marins dès ses 18 ans.

Très sportif, courageux et aventurier, il a été accepté chez les Commandos Marine 4 ans plus tard.

Durant 5 ans, en tant que nageur de combat ("commando Hubert"), il a voyagé à travers le monde pour participer à de nombreuses opérations sous-marines. À la fin de son engagement chez les commandos, il s'est naturellement tourné vers la gendarmerie, où il est devenu gendarme mobile durant 2 ans, puis a demandé à intégrer le GIGN. Il a réussi le concours d'entrée et, vu son expérience passée, a d'abord été plongeur d'intervention.

Un jour, on lui a demandé de rejoindre des négociateurs qui tentaient d'apaiser un militaire, justement un ancien fusilier marin. Hervé Letellier, après 2 heures de discussion, est parvenu à le convaincre de se rendre sans violence.

Ça a été pour lui une révélation. Il s'est alors intéressé à la négociation et a suivi des formations durant lesquelles il a retenu l'attention de ses supérieurs grâce à sa maîtrise de lui-même et… à sa voix grave et apaisante.

Il a beaucoup de sang-froid, est très résistant au stress et sait contrôler ses émotions. Il s'exprime avec facilité, tant en français qu'en anglais. Il a de bonnes connaissances en sciences du comportement, en psychologie et en évaluation des risques.

Très volontaire, il est disponible 24h sur 24 et 7 j sur 7, et travaille souvent la nuit, au sein d'une équipe de 5 personnes.

Hervé Letellier

38 ans, Négociateur

APP	16	Prestance	80 %
CON	15	Endurance	75 %
DEX	15	Agilité	75 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	15	Connaissance	75 %
INT	12	Intuition	60 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	14
Santé Mentale	70

Compétences

Administration	75%
Athlétisme	60%
Baratin	75%
Bibliothèque	50%
Conduite	65%
Crédit	70%
Criminologie	40%
Culture générale	65%
Discrétion	70%
Droit	55%
Garder son sang-froid	65%
Kayak	70%
Parachutisme	50%
Persuasion	95%
Pilotage	45%
Plongée	80%
Psychologie	65%
Recherche	60%
Renseignement	70%
Sabotage	60%
Sagacité	60%
Secourisme	40%
Vigilance	85%

Langues

Français	70%
Anglais	55%

Combat

Armes automatiques	40%
Armes d'épaules	50%
Armes de mêlée	45%
Armes de poing	65%
Bagarre	60%
Esquive	80%

Situations de crise

Depuis que les médias ont la possibilité de montrer aux spectateurs des situations de crises (années 1970), les décideurs ont pris en considération les réactions de l'opinion publique. Fini les bains de sang et les otages sacrifiés. La négociation est devenue un outil indispensable.

Depuis environ 30 ans, la négociation en situation de crise a permis de résoudre des milliers d'affaires d'enlèvements, de tentative de suicide, de prises d'otages et de barricade à travers le monde, tout en réduisant le nombre de tués (policiers, otages et forcenés).

Utilisée pour la première fois par la police de New York, la négociation présente la première approche "douce" pour résoudre les conflits.

Elle consiste principalement à "calmer" un incident, à donner le temps et la possibilité à un forcené d'exprimer ses sentiments (colère, frustration, anxiété), et donc d'identifier les éléments qui sont à l'origine de la crise. Le forcené peut alors ventiler ses émotions négatives sans avoir recours à la violence.

De manière involontaire, les forces de l'ordre, par leur attitude, peuvent pousser un forcené à devenir violent et à tuer. Les policiers, face à une situation de crise, pensent qu'ils doivent agir rapidement et avec autorité. Un négociateur doit au contraire combattre l'envie d'agir. Il doit surtout écouter afin d'établir un rapport de confiance avec le forcené. Les spécialistes du comportement peuvent améliorer les capacités de réponses des unités de négociation de crise.

Ils peuvent analyser l'attitude et le comportement du forcené et dresser son profil psychologique, conseiller le responsable sur l'opportunité de négocier et aider le négociateur à adapter son discours à la personnalité du forcené.

La négociation

Entendre ne veut pas dire écouter car l'ouïe est un sens mais l'écoute est un art.
Goethe

Face à une situation de crise (prise d'otage, enlèvement contre rançon, détournement d'avion, etc.), la meilleure solution est d'aboutir à un compromis négocié et, si cela n'est pas possible, de parvenir à neutraliser, plutôt que de tuer. Tout ceci, sans mettre en danger la vie d'éventuels otages.



Il est nécessaire de comprendre les origines de la crise pour y apporter les solutions adéquates. Le plus souvent, les causes de la crise (perte d'un emploi, faillite, retrait du droit de visite d'un enfant, refus d'aller en prison, départ du conjoint, décision d'expulsion…) entraînent des besoins à satisfaire, qui peuvent faire partie des solutions à proposer.

Il est important de posséder une vision globale des interactions possibles avec les différentes personnes impliquées dans la crise : le ou les forcenés, la ou les victimes, les équipes de négociation et d'intervention, les témoins, le public, les médias (qui informent en direct), les autorités politiques.

Quand négocier ?

Il peut parfois être inutile de négocier, face à un malade mental en crise, à une personne totalement dépressive ou à un gangster endurci. Pour qu'une négociation soit possible, le forcené doit accepter de rechercher un compromis pacifique avec le négociateur. Ils doivent partager une volonté d'aboutir à un accord. Il est impossible de négocier avec un forcené qui ne désire pas rester en vie. Négocier peut même, dans ces conditions, augmenter les risques pour les otages.

Pour qu'une situation soit négociable, le forcené doit avoir envie de vivre et doit avoir les capacités intellectuelles pour comprendre ce qui pourrait advenir si une intervention musclée était décidée. Il doit savoir ce qu'il souhaite réellement et être capable de l'énoncer clairement. Il faut enfin que le négociateur apparaisse à ses yeux comme un professionnel important, capable d'aider à résoudre la crise, mais aussi d'influencer le choix des forces de l'ordre.

Lorsqu'un forcené exprime une volonté de parler plus longtemps avec le négociateur, quand il parle d'autre chose que de la crise, ou encore, lorsqu'il envisage l'avenir, on peut estimer que la situation commence à s'améliorer.

Recueillir les informations

Obtenir des informations permet d'analyser le problème et les risques, de choisir les options à envisager et le type de négociation à utiliser.

Il faut tout d'abord recueillir des informations de situation : Qui est le forcené ? Qui sont les otages ? Où est-il/sont-ils situé(s) précisément ? Quand la situation de crise a-t-elle commencé ? Comment le forcené est-il entré ? Comment communique-t-il avec les forces de l'ordre ? etc.

L'équipe de situation de crise prend des mesures immédiates (périmètre de sécurité, plans d'évacuation des otages…) et prépare les options de résolution (négociation, assaut, neutralisation sélective ou utilisation de gaz neurotoxiques).

Enfin, elle cherche à obtenir le plus d'informations possibles sur le/les forcenés et le/les otages. Il est important de posséder une description physique précise du forcené afin d'éviter toute méprise en cas d'intervention, mais également de connaître l'identité, le profil psychologique, l'état de santé, le casier judiciaire, etc., de chaque personne.

Ces informations peuvent être trouvées sur les lieux de l'événement (témoignages, observation, etc.), grâce à une équipe travaillant sur des bases de données (police, justice, services de renseignement, hôpitaux, presse et médias, établissements scolaires, mairies…), ou par l'intermédiaire d'enquêtes menées par des policiers (Interpol, les familles, les collègues, les amis, les voisins, les professeurs, le médecin, la concierge…).

Les informations découvertes doivent rapidement être transmises à l'équipe de négociateurs, qui va classer les informations par priorité, intérêt et indice de fiabilité.

Savoir écouter

Savoir écouter, c'est posséder, outre le sien, le cerveau des autres.
Leonard deVinci

Le négociateur doit écouter son interlocuteur et comprendre ses motivations, ses peurs et ses désirs. Il doit en quelque sorte se mettre à sa place et tenter d'assimiler son point de vue. Il faut mettre de côté sa propre personnalité, sa morale et ses opinions, et ouvrir son esprit. L'objectif n'est pas de faire respecter la loi mais de trouver un compromis satisfaisant pour sortir de la crise.

Il ne doit pas exister de position dominant/dominé. Ce n'est que progressivement que le rapport de force doit évoluer pour s'équilibrer, puis s'inverser. L'attitude du négociateur doit donc être mesurée, d'autant plus que le forcené peut avoir une vision très négative et de nombreux préjugés sur les forces de l'ordre.

Une personne qui provoque une situation de crise a toujours une raison profonde et des problèmes insurmontables, et fait face à un événement déclencheur qui va la pousser à franchir la ligne. Elle ne demande souvent qu'à être écoutée et a toujours des exigences à formuler. Le négociateur doit répondre de manière appropriée à ces exigences : obtenir un droit de visite pour les enfants, ne pas aller en prison, faire connaître des revendications politiques, etc. Le négociateur ne doit pas demander, c'est le forcené qui doit dire ce qu'il veut.

Le ou les conseillers qui accompagnent le négociateur, écoutent leurs conversations afin d'analyser la progression de la négociation, qui peut durer des heures, voire des jours entiers. Ils cherchent par exemple à savoir si la violence des propos du forcené a augmenté ou a diminué avec le temps, si la durée de parole du forcené s'est accrue et s'il parle plus volontiers avec le négociateur, si le rythme des propos et le niveau sonore du forcené se sont atténués… Il est également intéressant de noter si le forcené parle davantage de lui-même et de ses problèmes, plutôt que de la crise.

Choisir ses mots

Un négociateur cherche avant tout à communiquer et à faire passer ses idées. Ce doit être quelqu'un qui sait reformuler et convaincre. Le but d'une négociation est de diminuer les émotions du forcené pour augmenter, au contraire, sa rationalité.

Il faut, à cet effet, utiliser des stratégies verbales afin d'établir un rapport de confiance tout en abaissant le niveau émotionnel du forcené :

- Paraphrase : répéter le message du forcené avec ses propres mots ("Il est pas question que je relâche qui que ce soit maintenant !" : "Si je comprends bien, vous me dites que vous ne désirez par libérer un otage").
- Nommer les émotions : coller une étiquette sur les émotions exprimées ou impliquées par les mots ou les actions du forcené.
- Effet de miroir : utiliser des phrases indiquant la capacité à comprendre le forcené, et voir les choses comme il le fait. Répéter ses derniers mots ou les idées principales de son message.

• Questions ouvertes : afin de pousser le forcené à s'exprimer. Pendant qu'il parle, le négociateur peut non seulement gagner du temps mais également comprendre ses ennuis, ses désirs et ses motivations. Il peut par la suite utiliser ce qu'il a appris pour atténuer la crise. Le négociateur peut inviter le forcené à exprimer sa colère : "Dites-moi ce qui s'est passé".

Le négociateur doit également se concentrer sur l'intonation et le son de sa voix, sur ses silences. Mais les stratégies verbales ne font pas tout. Les mots prononcés jouent un rôle très important. Si le négociateur tente de communiquer en utilisant un langage, des représentations et une vision du monde qui sont étrangères au forcené, il risquera d'être mal compris ou mal interprété. Il lui faut d'abord cerner la personnalité du sujet puis adapter le contenu de sa communication à l'univers du forcené. Les mots peuvent être investis de valeurs différentes selon le milieu socioculturel et l'idéologie du ravisseur.

Au niveau du vocabulaire, il existe des mots connotés (subjectifs et pouvant revêtir plusieurs sens, tels que "liberté", "bonheur" ou "respect") et des mots dénotés (concrets, tels que "chaise", "télévision" ou "revolver"). Les mots connotés sont universels et il est donc plus facile de partager l'opinion de celui qui les prononce, quel que soit le contenu du discours, car c'est l'auditeur qui détermine le sens de ces mots.

L'usage de mots connotés peut permettre de réduire le niveau de tension du forcené. Lorsque ce dernier redevient rationnel, n'est plus aveuglé par sa colère et qu'une relation de confiance s'installe, le négociateur peut utiliser des mots plus précis, afin d'obtenir des informations plus claires, notamment pour se faire préciser certains aspects d'une demande.

La connaissance des cultures est également primordiale pour le négociateur. On ne s'adresse pas du tout de la même manière à un asiatique, un européen ou un arabe.

Le négociateur doit arriver à convaincre le forcené qu'il désire sincèrement l'aider : *"Il a dû vous arriver quelque chose de terrible pour que vous en arriviez là.* ***Racontez-moi****…", "Je voudrais vraiment vous aider. On va trouver une solution* ***tous les deux****".*
Il doit également valider, légitimer le sentiment de colère du forcené, en racontant une expérience vécue ou imaginaire : *"Moi aussi j'ai un fils du même âge. Comme toi je n'ai plus le droit de le voir, je suis vraiment furax, il y a des jours où ça me rend dingue. Il me manque tellement…"*



Le négociateur doit apparaître comme un partenaire pour qu'un sentiment de confiance s'établisse avec le forcené : *"Essayons de travailler e****nsemble*** *pour se sortir de cette situation… Je suis sûr qu'il y a une solution à notre problème et qu'on peut y remédier* ***tous les deux****".*

Le négociateur doit être sincère car s'il fait semblant, le forcené pourrait s'en rendre compte et couper toute communication. Il doit se montrer concerné par la situation, mais rester ferme.

Il ne doit pas faire des promesses qu'il ne pourra pas tenir et cela d'autant plus que le forcené peut déjà avoir été impliqué dans une prise d'otages et savoir "ce qui l'attend". Si, dès le départ, le négociateur se montre honnête, même face à des criminels endurcis, il augmente ses chances d'aboutir à un compromis négocié.

Il peut également arriver qu'un négociateur ait affaire à un psychopathe particulièrement dangereux qui s'amuse à utiliser le pouvoir qu'il a sur la vie des otages pour humilier la police. Le négociateur doit garder son sang-froid, en toutes circonstances et ne surtout pas répondre à ses provocations par la colère ou la frustration : cela ne ferait qu'augmenter la satisfaction du forcené. Il faut au contraire rester imperturbable et ne formuler aucune critique, afin d'éviter l'escalade. Garder le contact avec ce genre d'individu permet de gagner du temps… pour que l'équipe d'intervention se mette en place.

Exigences et compromis

Les forcenés peuvent parfois avoir des demandes extravagantes ou irréalisables. Robert Ressler, ex-profiler au FBI et instructeur en négociation, a dû un jour, faire face à un jeune noir qui voulait que "tous les blancs disparaissent de la surface de la terre" et désirait en discuter avec le Président des États-Unis. Jimmy Carter était prêt à saisir son téléphone mais Ressler

a refusé. Ça aurait été inutile car les exigences du forcené étaient inapplicables.
Il existe des demandes moins fantaisistes mais sur lesquelles les négociateurs s'entendent pour ne jamais transiger : échanger des otages, introduire de nouveaux otages dans le bâtiment, fournir des armes ou de la drogue. Il y a en fait des demandes négociables (nourriture, cigarettes, boissons, argent, couverture médiatique, moyens de transport, chauffage, médicaments) et d'autres qui ne le sont pas (le négociateur ne dit jamais "non" directement mais demande du temps et assure qu'il doit obtenir l'aval de ses supérieurs…). Il existe également des demandes qui ne sont pas de la compétence du négociateur : ne pas faire de prison, obtenir un sauf-conduit, faire libérer des prisonniers, etc.

Certains forcenés demandent que le chef de l'État fasse une déclaration solennelle à la télévision ou veulent obtenir eux-mêmes un temps d'antenne lors du journal de 20h. Ces demandes ont longtemps été non négociables mais grâce aux évolutions technologiques, il est à présent possible de manipuler les images, de les transmettre avec un léger différé ou des les diffuser dans un espace géographique limité. On peut alors donner l'illusion au forcené d'avoir satisfait à sa demande.

Suggérer et persuader

Lorsque le négociateur réussit à persuader le forcené qu'il comprend sa colère et sa frustration, un rapport de confiance peut s'établir entre eux. Par ce biais, le négociateur induit un processus de responsabilisation et d'engagement. Il renforce l'estime de soi du forcené et peut ainsi lui faire comprendre que si les choses se déroulent bien, c'est grâce à lui : il aurait pu tirer sur tout le monde et ne l'a pas fait, c'est donc un homme bien, etc. Le négociateur transfère progressivement la responsabilité de la situation sur le forcené et le rend solidaire de son évolution. Tout ne repose pas sur les épaules de la police, tout ne sera pas "la faute" des forces de l'ordre.



En acceptant certaines choses relativement banales, sans conséquences, le forcené se met en position d'accepter des choses plus importantes à l'avenir. Le négociateur, au départ de la crise, va par exemple lui demander s'il est d'accord pour continuer à utiliser cette ligne de téléphone pour parler.

Par la suite, il tentera de le convaincre de prendre des décisions qu'il pensera adopter de sa propre volonté. Pour cela, le négociateur dispose de plusieurs stratagèmes :

- Concéder des faveurs au forcené au bout d'un certain temps, sans rien demander en retour… pour le moment. Le ravisseur ne s'attend pas à ce que la police lui fasse le moindre cadeau et considère donc ce que le négociateur lui offre, comme ayant plus de valeur que cela n'en a réellement (ne pas couper l'eau ou l'électricité). Mais, lorsque le négociateur exigera des concessions du forcené, il pourra lui rappeler les faveurs accordées afin qu'il lui rende la pareille.
- Proposer au forcené de prendre une décision importante pour la résolution de la crise, en précisant qu'il existe un délai de validité. C'est une excellente opportunité qu'il ne faut pas manquer. *"Mon chef est d'accord pour la nourriture, mais à condition que tu relâches quelqu'un. Il a besoin de ta réponse dans les 5mn, sinon, il n'y aura plus de marché après… J'ai eu beaucoup de mal à obtenir son accord"*. Le négociateur l'oblige à raisonner en termes de coût et d'avantage. On suggère au forcené qu'il est celui qui décide. Il a l'impression de participer à l'évolution de la situation et d'avoir une prise importante sur les événements. En lui suggérant de prendre son temps avant de répondre à une proposition, le négociateur l'amènera à penser que sa réponse à de l'importance… même si ce n'est pas le cas.
- Un autre moyen de convaincre un forcené qu'on le prend au sérieux et qu'il joue un rôle décisif dans les transactions, est de lui demander de préciser sur quoi il est d'accord et sur quoi il ne souhaite pas transiger.
- Le forcené se sent en position de force, alors que le rapport de force est justement en train de changer. Le négociateur doit alors le faire basculer à son avantage. Il peut pour cela insinuer qu'une intervention risque d'être imminente. En conséquence de son attitude, la police pourrait mal réagir et vouloir intervenir. Le négociateur fait ainsi monter la pression sur le forcené, en ajoutant que l'activité des forces de police autour de lui est intense. Le négociateur signifie alors au forcené que quelque chose de grave va arriver (**"Ça fait trop longtemps que ça dure"**) et que la fin de la crise ne dépend plus que de lui.

Étude de cas

Un père indigne

En 1989, un groupe de gangsters avait pris en otage la famille d'un banquier en Belgique.

La négociation avait duré 5 jours et les preneurs d'otage regardaient les informations à la télévision. Une chaîne diffusa une interview du père du chef des gangsters, qui lui demandait de se rendre.

Les négociateurs n'y trouvèrent rien à redire, jusqu'à ce qu'ils apprennent que ce père ne s'était jamais occupé de son fils lorsqu'il était enfant et que ce dernier avait très mal pris de recevoir des leçons de ce "père indigne".

Savoir gérer le temps

Le temps est l'allié du négociateur et peut même devenir un outil de négociation. Lorsqu'un forcené finit par admettre que ses exigences ne seront pas satisfaites immédiatement, le dialogue peut commencer.

Le temps qui passe peut aussi être utilisé pour contenter graduellement les besoins du forcené. Celui-ci a d'abord faim et soif, puis il a besoin d'être rassuré, de se sentir en sécurité, et enfin, il apprécie d'être compris et considéré. Ces besoins deviennent des outils de négociation que l'on utilise selon le profil psychologique du forcené.

À mesure que le temps passe, le négociateur va aussi tenter de rationaliser la situation, de comprendre le forcené pour l'aider à trouver un moyen de sortir de la crise sans perdre la face. Il doit pour cela chercher à connaître les intérêts, les croyances ou les valeurs du forcené et s'en servir pour l'amener à reconsidérer la situation. Cela demande du temps… que le forcené ou les autres acteurs de la crise ne sont pas toujours prêts à donner.

Le temps permet aussi de planifier une intervention si le négociateur réalise que la crise ne débouchera pas sur une issue pacifique.

Le temps, d'un autre côté, peut également favoriser le Syndrome de Stockholm chez les otages (cf. Traumatismes de victimes, p. 176) et augmenter le stress des acteurs de la résolution (qui doivent se relayer toutes les 8 heures).

Le rôle des médias

Il peut être utile de mettre en place une cellule de communication avec les médias, particulièrement si la crise s'étire dans le temps. L'équipe de négociation doit informer l'opinion publique du cours des événements tout en empêchant que des informations importantes (que le forcené pourrait écouter), ne soient divulguées. Il est également essentiel de sécuriser les moyens de communication avec le forcené afin que ceux-ci ne puissent être interceptés par des complices ou des journalistes.

Les équipes de négociation de crise

Aux États-Unis, les forces de police des grandes villes possèdent chacune leur CNT (Crisis Negotiation Team) et leur SWAT (*Special Weapon And Tactics*), pour la neutralisation lorsque la négociation ne peut pas aboutir.

En général les CNT s'occupent rarement des incidents où un forcené prend quelqu'un en otage afin d'obtenir de l'argent ou une concession de la police ou du gouvernement, ou des mutineries de prisons. Les CNT se consacrent plutôt aux sujets en crise, aux personnes qui font face à un problème ou à une perte qui leur semble insurmontable et sont dans un état émotionnel extrême, en colère, dépressifs ou frustrés : un homme violent qui se barricade chez lui et prend ses enfants en otage, un évadé de prison ou un criminel en fuite, une tentative de suicide ou des incidents impliquant des malades mentaux.

Les SWAT sont des unités d'élite de la police d'intervention américaine, créées en décembre 1969, fortement armées et au personnel très entraîné. Elles interviennent lors de situations présentant des risques trop élevés pour des agents de police non spécialisés.

De nombreux pays possèdent leur force d'intervention : SAS britannique, Spetsnaz russe, GSG9 allemand, NOCS italien, GTI canadien… Mais la plupart ne sont pas dotées d'une unité de négociation. En Belgique, le DSU (Direction Unités Spéciales, le GIGN belge), créé en 1974, possède une quarantaine d'hommes et bénéficie d'une section de négociateurs très performante.

La France dispose de 3 unités principales :

Le GIGN



Le Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale, une des unités antiterroristes parmi les plus performantes au monde, existe depuis 1974. À l'époque, il n'était constitué que de 15 membres.

Depuis 2002, son effectif a dépassé la centaine d'hommes, dont 11 officiers. Ses missions principales sont de libérer les otages et d'arrêter les terroristes. Il est souvent appelé à neutraliser des forcenés barricadés chez eux, sur leur lieu de travail ou dans une école. Il intervient également lors des mutineries de prison. Le GIGN n'agit pas qu'en France et dans ses DOM TOM.

Il peut également venir en aide à des pays étrangers (Djibouti, Arabie Saoudite, Liban, Soudan, Comores…). Le GIGN tente toujours de négocier avant d'intervenir de façon plus « musclée ».

Le RAID



"Recherche, Assistance, Intervention, Dissuasion" est un service de la police nationale qui agit sur l'ensemble du territoire français depuis 1985. Ses missions principales sont la gestion de crise en cas de prises d'otages, de mutineries ou de forcenés, et l'interpellation de terroristes.

Il possède un groupe "crise négociation et assistance médico-psychologique" chargé de la phase de négociation. Cette section est composée de psychologues et psychiatres ainsi que de criminologues. Le RAID coopère avec les unités du GIPN.

Le GIPN



Le Groupe d'Intervention de la Police Nationale a été créé à la même époque que le GIGN. En fait on devrait dire "Les Groupes" (16 à 24 hommes) car ils sont répartis dans 9 régions françaises pour intervenir rapidement dans des missions d'envergure réduite : Lille, Strasbourg, Lyon, Nice, Marseille, Bordeaux, Rennes, Nouvelle-Calédonie et Réunion.

Chaque groupe entre en action uniquement dans sa zone régionale, généralement dans des prises d'otages, des barricades ou des émeutes de prison. Le GIPN est une force d'intervention et non de négociation.

Un négociateur n'agit jamais seul. La *Crisis Negotiation Unit* du FBI recommande aux agences d'utiliser au moins 3 professionnels lors d'une situation de crise.

L'un des membres de l'équipe intervient comme négociateur en chef et engage le dialogue avec le forcené. Le second négociateur l'assiste en l'aidant à choisir les techniques de communication et les mots spécifiques. Le 3ème membre, sorte de chef d'équipe, précise la stratégie globale de négociation et sert d'interface avec les autres composantes de la crise tels que l'équipe d'intervention, le chef de la police, les enquêteurs, les politiques, la famille du forcené, etc., afin de collecter les informations vers les 2 négociateurs.

Les équipes peuvent également inclure un "référent", souvent un psychologue, qui conseille les deux négociateurs avec un autre point de vue, ainsi qu'un "superviseur", qui assure le bon fonctionnement des moyens techniques et logistiques.

Seul le négociateur entre en contact avec le forcené. Mais il ne décide pas du tournant que doit prendre une négociation ou de l'opportunité d'une intervention.
C'est le rôle du commandant en chef de la cellule de crise.
Un climat de cohésion et de confiance totale, règne dans l'équipe de négociation.

Enlèvement avec demande de rançon

L'une des expériences les plus traumatiques qu'une famille ait à subir, est l'enlèvement de l'un de ses membres. Dans de telles circonstances, la police peut demander l'aide d'une équipe de négociation de crise. Cette équipe joue un rôle essentiel qui bénéficie aux enquêteurs mais également à la famille des victimes. Elle saura leur indiquer comment négocier avec le ou les kidnappeurs, comment la transaction pourra se passer, quoi répondre au téléphone, comment personnaliser leurs messages, comment communiquer efficacement…

L'équipe de négociation de crise doit également fournir une aide à l'enquête. Elle établit un centre d'opérations (généralement chez la famille même), conseille et épaule la famille tout au long du processus. Elle développe des stratégies afin de réduire les attentes du kidnappeur, pour répondre aux éventuelles menaces et demandes, dans le but final de trouver ou de faire libérer la victime.

Les membres de l'équipe vivent 24h sur 24 avec la famille, l'observe et discute avec elle afin de recueillir des informations sur la victime (comportement et habitudes). Cette immersion totale limite les mouvements autour et à l'intérieur de la maison, démon-

Le kidnapping international

Chaque année, 15 000 personnes sont enlevées dans le monde entier, principalement en Amérique du Sud (environ 37 %), en ex-URSS (25 %), en Asie du Sud (22 %) et en Afrique (10 %). La majorité des victimes sont des employés d'entreprises multinationales, cadres et techniciens, qui travaillent dans des pays riches en ressources naturelles, mais sans état de droit. Les dirigeants de ces grandes sociétés ont même dû souscrire des polices d'assurances spécifiques pour leur personnel expatrié.

Des hommes d'affaires, des membres d'ONG et de simples touristes peuvent également être enlevés contre rançon, par des mouvements de luttes armées, des groupes sectaires ou des minorités aux revendications ethniques qui veulent diversifier leurs sources de revenus. Des experts « privés », souvent anciens des forces de sécurité d'état, proposent donc leurs services à des sociétés qui possèdent même parfois une cellule à part entière dans leur organigramme.

La moitié des enlèvements ont lieu lors de déplacement, environ 30 % des victimes sont kidnappées chez elles. Dans plus de 65 % des cas, une rançon est payée et la victime est libérée.

Dans 15 % des cas, elle est relâchée sans paiement. 10 % des victimes risquent d'être assassinées même s'il y a paiement. Seules 7 % sont secourues par la police ou les militaires.

tre l'engagement de l'équipe, à tout faire pour le retour de la victime, et permet aux enquêteurs de se consacrer uniquement à l'enquête car c'est le chef d'équipe qui obtient et fournit les informations à mesure qu'elles arrivent. Les négociateurs servent d'interface entre les enquêteurs et la famille.

L'équipe de négociation doit être bien entraînée, disciplinée et organisée. Elle doit être présente dès le départ et participer au compte rendu initial avec les membres de la famille. Elle installe immédiatement les équipements destinés à enregistrer et pister les futures communications avec le ravisseur.

L'équipe s'efforce d'établir le centre d'opérations dans l'endroit le plus approprié de la résidence afin de surveiller discrètement les appels et d'y répondre. Ce centre doit également proposer un endroit où l'équipe tiendra ses réunions privées et les échanges téléphonique avec des enquêteurs, tout en gardant une intimité suffisante à la famille. Les membres de l'équipe et les enquêteurs doivent éviter de discuter de l'enlèvement en présence de la famille, qui pourrait mal interpréter ces conversations.

Trouver un porte-parole

L'équipe de négociation détermine quel membre de la famille sera le plus à même d'être le porte-parole qui répondra au téléphone. Elle va lui expliquer comment se comporter et va l'entraîner en jouant le rôle du ravisseur.

Mais l'équipe doit également savoir écouter toute la famille, ceux qui veulent absolument agir, ceux qui sont déprimés comme ceux qui sont en colère, afin de les réconforter et d'établir une relation de confiance. La famille n'en sera que plus à l'aise et plus coopérative, mais surtout, elle fera confiance aux forces de police.

L'équipe prépare le porte-parole de la famille aux contacts à venir avec le ravisseur, et donc, à des demandes d'argent et des menaces de mort. Elle lui indique le vocabulaire à utiliser. Il ou elle doit personnaliser la victime et demander une preuve selon laquelle elle est encore en vie. Le mieux est de pouvoir parler directement à la victime en lui posant une question à laquelle seule elle pourrait répondre (le nom de son premier chat, son programme télé préféré, etc.).

Pour personnaliser la victime (pour que l'agresseur la visualise comme une personne et non un simple "monnaie d'échange"), les négociateurs conseillent également au porte-parole de parler au ravisseur de la famille de la victime, de ses parents ou de ses enfants. Il doit aussi l'informer de problèmes médicaux éventuels et exploiter ces informations. Une épouse peut dire *"Mon mari a des problèmes de cœur et il a besoin de ses médicaments. Je détesterais qu'il lui arrive quelque chose simplement parce qu'il n'a pas pu prendre ses pilules. Ni vous ni moi n'aurions alors ce que nous voulons"*.

Ce genre de phrase indique que la responsabilité du bien être de la victime et de la résolution de l'enlèvement reposent sur les épaules du ravisseur et non de la famille, mais cette information est offerte de manière aimable.

Développer des stratégies

L'équipe de négociation propose également des stratégies et des techniques afin d'amoindrir les attentes du ravisseur et de gagner du temps.

Elle tente de faire comprendre au criminel les difficultés inhérentes à l'obtention d'une grosse somme d'argent pour la rançon. Les banques posent souvent des questions lorsque quelqu'un effectue un retrait conséquent et doit le signaler aux autorités compétentes. La famille doit indiquer qu'elle ne possède que très peu de liquide et qu'il faut obligatoirement aller à la banque. La famille peut même affirmer ne pas posséder l'argent de la rançon.

Ce genre de stratégies, proposé avec calme et doigté, montre une volonté de coopérer et indique au ravisseur qu'il doit atténuer sa demande.

Traumatismes des victimes

La notion qu'une expérience traumatique produit des réactions extrêmes est connue depuis longtemps. Lorsqu'elle est confrontée à une situation dangereuse pour sa vie, la victime d'un crime peut instinctivement avoir recours à divers mécanismes psychologiques (des "mécanismes de défense") qui lui permettent de faire face à ce danger : la régression, le déni ou la répression.

Mais elle peut également affronter ce traumatisme en "s'identifiant" avec son ou ses agresseurs. Ce phénomène, qui n'est pas rare, se produit lorsqu'une personne crée un lien émotionnel avec un autre. Il y a alors "introjection", par laquelle la victime modifie sa personnalité et même ses caractéristiques physiques afin d'imiter la personne avec laquelle elle s'identifie.

En s'identifiant avec ses agresseurs et en imitant leurs agressions, la victime de crime se transforme, passant de la personne menacée (ce qui est insupportable) à la personne menaçante. Cette transformation mentale permet à la victime de ressentir une certaine force dans une situation humiliante et terrifiante.

En fait, lorsqu'un agresseur pointe une arme sur une personne ou la kidnappe, souvent, la seule chance que la victime a de survivre, est de rejoindre émotionnellement et physiquement son agresseur. Si elle ne coopère pas entièrement, elle risque de mourir.

En plus de son utilité psychique, l'identification avec l'agresseur remplit une importante fonction de survie. Instinctivement, une victime sent que si elle apaise son agresseur, ses chances de survie augmenteront. Les agresseurs à qui l'on affirme qu'ils "ont raison" et dont les fantasmes de domination et de contrôle sont appuyés par une victime docile tueront moins facilement ce "soutien positif". L'identification de la victime en tant d'individu, peut donc en quelque sorte, avoir un effet contrôlant sur l'agresseur.

Certains spécialistes pensent que l'identification avec l'agresseur, résulte du fait que la victime apprécie de rester en vie. Lorsque le kidnappeur change d'avis et ne parle plus de tuer sa victime, celle-ci ressent de la gratitude envers lui.

En 1973, à Stockholm, le cambriolage d'une banque qui avait mal tourné aboutit à une longue prise d'otages. Le temps passa et les otages montrèrent des signes d'impatience et de frustration. Ils s'identifièrent avec le preneur d'otage et finirent par l'aider contre la police. C'est de cette affaire qu'est issue l'expression "Syndrome de Stockholm".

Le cas le plus célèbre d'identification avec son agresseur est celui de Patty Hearst. Fille d'un millionnaire, elle avait été enlevée et séquestrée nue dans un placard durant 2 mois, violée, privée de nourriture et de sommeil, humiliée et menacée de mort. Finalement, ses ravisseurs la laissèrent sortir du placard et se montrèrent plus sympathiques avec elle.

Elle se joignit alors à eux pour cambrioler des banques. Selon les témoignages, elle semblait adorer agir ainsi et le faisait de son plein gré.

L'identification avec l'agresseur est un bon mécanisme de défense. Elle permet aux gens de survivre à une situation menaçante.



Mais, poussée à son extrême, elle peut provoquer une conduite antisociale. S'identifier avec son agresseur produit des modifications psychologiques susceptibles de perdurer bien après que l'agresseur ait relâché sa victime.

Une victime peut même éprouver un stress post-traumatique : amnésie, dépression, tendances suicidaires…

De façon générale, la menace traumatique imposée à une victime par un agresseur peut créer des "anormalités" psychologiques et comportementales durables.

L'identification peut être si intense que la victime va projeter l'agression sur celles et ceux qui tentent de l'aider.

Utiliser le syndrome de Stockholm

La négociation est un jeu délicat et le négociateur doit aiguillonner le forcené tout en s'assurant qu'il ne va pas tuer ses otages. Les spécialistes ont découvert que le meilleur moyen de s'en garantir était de développer chez eux, volontairement, un syndrome de Stockholm. Lorsqu'un preneur d'otage est retranché dans un bâtiment et que ce n'est pas un malade mental ou un dépressif, mais plutôt un délinquant pris à son propre piège, il faut tenter d'influencer les rapports existants entre le ravisseur et ses otages, afin qu'ils se rapprochent les uns des autres.

La pression qui pèse sur le preneur d'otages doit être maintenue à la limite du point de rupture (faire traîner les choses, donner l'impression de ne pas comprendre ce qu'il dit). Face à cette situation qui semble sans issue, les otages finissent généralement par se convaincre que les forces de l'ordre seront incapables de les sortir de la crise et qu'elles vont irriter le ravisseur au point qu'il risque de les tuer.

Étude de cas

L'ancien héros dépressif

Un homme de 77 ans appela la police et demanda à la jeune femme qui répondit, s'il était "contre la loi" de se suicider. Alarmée, l'agent commença à discuter avec lui et comprit qu'il avait menacé son épouse de son arme et que celle-ci s'était échappée.

Elle avait alerté la police, qui avait envoyé des SWAT, et le vieil homme était aussi affolé que déprimé.
La jeune policière l'écouta durant près de 2 heures alors qu'il racontait ses souvenirs de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il était un jeune soldat, viril, courageux et indestructible… mais aussi terrifié.

Il se montra charmant et ses histoires, bien que lugubres, étaient souvent intéressantes et amusantes.
Il remercia la policière de son écoute attentive et de son attention, et lorsqu'elle lui demanda s'il avait l'intention de se suicider, il lui expliqua qu'il venait de quitter la vie active et se sentait inutile. Ses actions durant la guerre et sa vie de chef d'entreprise lui semblaient nettement plus intéressantes comparées à sa vie présente, sa petite pension et sa santé déclinante.

La policière l'aida à se concentrer sur la situation, à "faire la paix" avec sa "splendeur passée" et à accepter son présent. Elle se montra très franche et évita de s'adresser à lui comme s'il était fou ou sénile. Il finit par se rendre sans incident.

Progressivement et inconsciemment, les otages se mettent à détester la police et identifient leur situation à celle de leur ravisseur, considérant que ce dernier est, lui aussi, otages des forces de l'ordre.

Les otages doivent s'attacher à leur ravisseur pour qu'il puisse en retour s'attacher à eux. Ainsi, si la prise d'otage se prolonge et qu'il faut faire parvenir de la nourriture aux otages, les sandwichs ne doivent pas être préparés et emballés pour être livrés. Le ravisseur doit être contraint de demander aux otages de préparer son propre sandwich avec le pain et la garniture séparés.

Le but final est d'influencer l'esprit du ravisseur afin qu'il ne soit plus capable de tuer les personnes qui sont "dans la même galère" que lui, qui le soutiennent et le comprennent. Ce processus doit cependant être utilisé avec précaution, car les négociateurs ne pourront plus alors, compter sur la coopération des otages dans le processus de négociation.

Les "Negotiation Position Papers"

Les négociateurs de crise doivent influencer et persuader un agresseur en utilisant des techniques et des stratégies de communication. Mais il leur est parfois difficile de transmettre simplement leurs conseils et leur stratégie au commandant en charge de la situation.

À cette fin, il leur est possible d'utiliser des *Negotiation Position Papers* (NPP, document indiquant l'orientation de la négociation), afin d'exprimer clairement leurs opinions durant un incident. L'unité de négociation des situations de crise du FBI utilise souvent des NPP, particulièrement lors de prise d'otage ou de barricade.

Le commandant en charge de la situation de crise se repose sur le coordinateur de l'équipe de négociation pour offrir des comptes-rendus sur le statut (une description générale de l'incident), une évaluation (une analyse de l'incident) et des recommandations (des conseils et une stratégie).

Lors d'une situation de crise, la communication peut se révéler difficile car le niveau de stress de tous les participants est élevé. Le commandant en chef, qui subit énormément de pression, peut lui aussi être en situation de crise !

Les NPP peuvent être un complément visuel pour les briefings entre le coordinateur et le commandant en chef.

L'équipe de négociation partage également ses NPP avec l'équipe de commandement et l'équipe d'intervention, afin que ces 3 composantes soient continuellement, pareillement informées. Mais les NPP aident aussi l'équipe de négociation en elle-même : tous contribuent en apportant leurs idées et leurs opinions, restent concentrés et connaissent les derniers développements de la situation.

Situations de crise et personnes âgées

Les personnes âgées sont de plus en plus nombreuses dans les sociétés occidentales et il n'est pas rare qu'une situation de crise implique une personne de plus de 65 ans.

Les études montrent que les personnes âgées doivent souvent faire face à la dépression, à l'abus d'alcool ou de médicaments, voire au suicide, et ces éléments se répercutent en situation de crise, altérant le jugement et les pensées de la personne, qui peut alors avoir recours à la violence. Les personnes âgées menaçant de se suicider, se barricadant chez eux et/ou prenant une personne en otage, sont majoritairement des hommes, souvent déprimés, sous l'emprise de l'alcool, et ayant déjà tenté de se suicider.

Une période difficile

Dans les situations de crises avec des personnes âgées, il faut donc prendre en compte des éléments spécifiques. Les négociateurs emploient des stratégies qui intègrent les effets du vieillissement.

- Ils doivent encourager la personne âgée à parler et à se remémorer son passé. Se souvenir d'événements dont la personne se sent fière, d'une époque où elle était plus forte, avait plus d'espoir en la vie et en elle-même, peut aider les négociateurs à trouver des pistes fructueuses à creuser, tout en renforçant l'ego souvent blessé de cette personne.

  Les souvenirs de famille, les diplômes, les réussites sportives, les amours, le mariage, le service militaire, la carrière, la sécurité financière, etc., tout ce qui a eu lieu avant les vicissitudes de la vieillesse, de la retraite voire de la mort du conjoint, sont à exploiter.

- Prendre connaissance d'événements dont la personne a honte ou envers lesquels elle exprime des regrets, mène les négociateurs à trouver d'autres secteurs à explorer.

Ils peuvent l'aider à comprendre qu'il lui reste des choses à accomplir : rétablir les liens avec des membres de sa famille ou des amis perdus de vue, se faire pardonner certains actes, trouver un but aux années à venir.

Amener la personne à s'imaginer en train de remplir cette "mission" peut la projeter positivement dans l'avenir.

- Pousser la personne âgée à exprimer ses pensées et ses sentiments sur la mort lui permet de se distancier par rapport à sa crainte de l'échéance, et d'apprécier encore la vie présente.

Les négociateurs doivent faire comprendre à la personne que l'alcool, les médicaments ou la dépression altèrent son jugement et qu'elle ne devrait donc prendre aucune décision irréversible, dans cet état.

Negotiation Position Papers
Heure : 21 h 00

Date : 20 mars 2005

Plusieurs contacts téléphoniques ont eu lieu entre l'équipe de négociation de crise et un homme, entre 17 h 00 et 20 h 30.

Statut

1. Le sujet est dans une résidence privée, où il est entré 12 heures auparavant en fuyant la police. Il possède un pistolet semi-automatique 9 mm.
2. Le sujet tient la police à distance en tenant en otage deux enfants qu'il ne connaît pas (âgés de 2 et 5 ans). Il ne les a, ni menacés ni blessés.
3. Le sujet n'a demandé un moyen de transport qu'une seule fois, au début du siège, sans fixer d'heure limite.
4. La ligne téléphonique du suspect a été capturée.
5. Le sujet refuse de sortir de la résidence privée ou de se rendre.

Évaluation

1. C'est une situation de prise d'otage.
2. Le sujet est un criminel de carrière avec un passé violent, mais il n'est pas préparé à cette situation, ni par planification, ni par expérience.
3. Le sujet semble confus, effrayé, et inquiet pour sa propre vie, bien qu'il affirme contrôler la situation et avoir « un plan ».
4. Le sujet utilise les enfants pour se protéger de la police et non pas pour négocier.
5. Le sujet n'a pas insisté pour obtenir un moyen de transport et n'a pas menacé ses otages. Ces deux messages sont positifs.
6. Malgré la présence de signes positifs, la référence du sujet à « un plan », sans aucune référence à son avenir, semble indiquer un suicide potentiel.
7. L'équipe de négociation de crise évalue le niveau de risque pour les otages comme : peu élevé. L'équipe considère que le sujet présente un risque modéré de suicide.

Recommandations

1. L'équipe de négociation de crise doit utiliser une stratégie et une écoute spécifique pour établir un rapport avec le sujet et explorer ses préoccupations et ses motivations.
2. En communiquant avec le sujet, pour l'encourager à se rendre, l'équipe doit tenter de minimiser ses crimes et lui offrir un scénario qui réduirait son embarras.
3. L'équipe doit considérer la possibilité d'utiliser un membre de sa famille comme intermédiaire, surtout si le potentiel suicidaire du sujet augmente.
4. L'équipe devrait coordonner une livraison de nourriture au sujet, afin de créer un rapport de confiance mais aussi pour permettre à l'équipe d'intervention de s'approcher du site de crise.
5. Puisque le sujet regarde les informations à la télévision, le commandement devrait envoyer des messages positifs au travers des médias concernant la volonté de la police d'aboutir à une résolution pacifique de la crise.
6. Pour le moment, il ne semble pas utile d'employer une équipe SWAT. Le sujet exerce un certain contrôle de la situation, basée sur son utilisation des enfants comme otages.

Des situations délicates

Voici différentes situations de crises envisageables et le vocabulaire qui peut être utilisé par les différents forcenés.

Crise familiale/domestique

Michel Peltier, 30 ans, a enlevé sa concubine, Marie, et leur fils. Marie a obtenu un jugement qui empêche Peltier de voir son fils. Elle a rejeté à plusieurs reprises ses demandes de réconciliation. Il l'a suivie et harcelée, par le passé. Il les a enlevés au beau milieu de la nuit, alors que Marie logeait chez ses parents, et les a conduits jusqu'à une ferme inoccupée, lorsque sa voiture est tombée en panne d'essence.

La police a localisé le véhicule et les a découverts dans la ferme. Michel Peltier a alors saisi une arme à feu.

- *"Je ne vais pas la laisser me prendre mon fils"*
- *" J'ai essayé, essayé, j'ai tout fait pour qu'elle revienne avec moi"*
- *"Mon fils… C'est uniquement pour lui que je vis"*
- *"Je crois que… je ne peux plus supporter tout ça"*

Lieu de travail

Gert Müller, 37 ans, est fou de rage : la société dans laquelle il a travaillé durant 10 ans a licencié la plupart des employés les plus âgés afin de réduire le coût salarial et d'augmenter ses profits. Müller accuse directement le directeur de la société de la perte de son emploi.

Il a amené un pistolet dans son bureau et menace de tuer le directeur si on ne lui rend pas son poste.

Il affirme avoir été traité "comme une merde" et ne pas avoir reçu le respect qu'il mérite après 10 ans de dur labeur.

- *"J'ai donné 10 ans de ma vie à cette foutue boutique !"*
- *"C'est la faute de ce pourri de directeur"*
- *"Ils n'avaient pas le droit de me faire ça"*
- *"Si je ne travaille plus, comment voulez-vous que je nourrisse ma famille ?"*

Suicide

Peter Coley, 45 ans, était un banquier à succès qui menait la belle vie. Malheureusement, plusieurs de ses investissements et de ses décisions financières ont échoué et il est ruiné. Il pense que cet échec va apporter la honte à sa famille, que son épouse va le quitter et que la justice va saisir tout ce qu'il possède.

Il est désespéré et se sent abandonné. Il croit que le seul moyen de s'en sortir est de se suicider. L'un de ses employés, à la banque, le voit entrer dans son bureau avec un pistolet et appelle la police.

- *"Je suis ruiné… Ma vie est foutue"*
- *"Ma famille va avoir tellement honte de moi"*
- *"Il n'y a aucun espoir. Je ne peux pas continuer"*
- *"La seule solution, c'est que je me tue"*

Malade mental

Un homme qui dit s'appeler Théo a pris des enfants en otage, dans un bus. Il menace de le faire exploser si on ne lui donne pas 1 million de dollars.

Il s'avère rapidement que Théo est totalement délirant (schizophrénie paranoïde), que ses revendications changent continuellement… mais qu'une ceinture d'explosifs (réels ou factices ?) est effectivement attachée autour de sa taille.

- *"Il me faut ce million ! D'habitude à Noël, ma mère me donne un cadeau mais là j'ai eu un accident de moto".*
- *"Vous m'observez, je sais que vous m'observez ! Je veux que vous fassiez partir les satellites ou je fais tout sauter".*
- *"Je vous traînerai devant les tribunaux. Je sais ce que vous avez fait. Et Paul aussi, c'est parce qu'il a perdu son boulot mais lui aussi ils l'ont emmené".*
- *"Les Russes doivent arrêter leurs essais nucléaires et tous leurs sous-marins. C'est à cause d'eux que j'ai ce tatouage…"*

Terrorisme

Une équipe de gendarmerie veut contrôler un véhicule suspect mais les deux occupants du véhicule leur tirent dessus. Le conducteur est abattu, le passager fuit et se réfugie dans une habitation où logent deux jeunes femmes, dont une mère de famille.
L'homme, dénommé Karim, les menace avec son pistolet, en hurlant. Les gendarmes identifient le conducteur abattu, il est membre d'un réseau islamiste récemment démantelé. Les deux hommes étaient en fuite et tentaient de rejoindre leur base.

- *"Vous pouvez entrer avec vos flingues, je m'en fout ! Je vous tuerai tous et j'embrasserai la mort sacrée".*
- *"Quel âge vous avez ? ... Êtes-vous croyant ?… À votre âge, vous n'avez pas encore rencontré Dieu ?"*
- *"Allah me protège, je ne crains rien. As Salam… Il n'y a de Puissance ni de Force qu'en Allah".*
- *"Le djihad ne fait que commencer. Partout où la charia n'est pas appliquée, nous lutterons pour faire triompher la volonté d'Allah".*

Le terrorisme

Alors que rien n'est plus simple que de dénoncer celui qui fait le mal, rien n'est plus difficile que de le comprendre.
Feodor Dostoïevski

Bien que le mot terrorisme ne soit apparu qu'à la fin du XVIIIème siècle, les idéologies extrêmes utilisées pour justifier la violence existent depuis toujours. Tous les groupes d'interventions du monde ont été créés après la terrible prise d'otage de l'équipe israélienne par les terroristes palestiniens du "Septembre Noir" aux JO de Munich en 1972.

Contrairement à la majorité des criminels, les terroristes sont guidés par leurs objectifs politiques et non par le profit pécuniaire. Il existe plusieurs types de terrorisme dont les motivations vont du politique au religieux, en passant par l'ethnique, le social et le technologique.

Afin de prévenir et combattre ce genre de violence extrême, les forces de l'ordre acquièrent sans cesse, de nouvelles connaissances et capacités. Ils ne doivent pas uniquement considérer l'idéologie spécifique de ceux qui commettent ou soutiennent le terrorisme mais aussi tenter de comprendre le processus par lequel ces idées et doctrines se développent, ainsi que les divers facteurs qui influent sur le comportement des groupes et/ou individus extrémistes.

L'origine de l'idéologie

Il n'existe pas de méthode universelle de développement d'idées extrémistes qui justifient les actes de violence terroristes.

Toutefois, il existe 4 étapes d'un processus de développement idéologique commun à beaucoup d'individus et de groupes terroristes :

- Un individu ou un groupe extrémiste identifie un événement ou une condition indésirable. Elle peut être économique (la pauvreté, le chômage, etc.) ou sociale (des restrictions des libertés individuelles imposées par le gouvernement, un manque d'ordre ou de morale, etc.).
  La nature de cette condition peut varier, mais les extrémistes la perçoivent toujours comme « quelque chose qui ne devrait pas exister, qui n'est pas bien ».
- Ils assimilent cette condition indésirable à une « injustice » car elle ne s'applique pas à tout le monde : "Ce n'est pas juste". Certains utilisent les États-Unis comme point de comparaison pour créer un sentiment d'injustice économique : ils voient ce pays comme une caricature de la richesse et de l'excès inutile.
  Si ces personnes sont pauvres, elles peuvent facilement ressentir de la rancœur et de l'injustice.
- Ensuite, parce que l'injustice résulte généralement d'un comportement injustifié, les extrémistes tiennent une personne ou un groupe pour responsable, l'identifiant comme une cible potentielle.
  Les groupes racistes utilisent souvent cette tactique pour diriger leur haine et leur colère sur les minorités raciales. Ils cherchent généralement à recruter des jeunes hommes blancs, issus de familles pauvres, puis pointent du doigt les minorités qui reçoivent soi-disant d'énormes aides financières ou sont embauchées plus facilement, et sont donc la cause des souffrances des familles blanches pauvres.
- Enfin, ils décrivent la personne ou le groupe responsable de l'injustice comme "mauvais". Après tout, des personnes convenables n'infligeraient pas intentionnellement de telles conditions aux autres. L'agression devient peu à peu justifiable lorsqu'elle est dirigée vers de "mauvaises" personnes. Les extrémistes décrivent alors les responsables comme "le mal", car déshumaniser la cible facilite l'agression. Eux, évidemment, ne se voient pas comme "mauvais", ce qui permet d'identifier la personne ou le groupe responsable comme étant totalement différent, ce qui facilite d'autant plus l'agression.

Lorsqu'ils observent les comportements d'extrémistes, les enquêteurs doivent différencier les personnes facilement recrutables ("Ce n'est pas juste"), les personnes endoctrinées ("C'est votre faute") et les extrémistes violents ("Vous êtes le mal"). L'objectif de cette analyse est de tenter de comprendre et, ainsi, de prévenir des actes de terrorisme.

Le défi pour les analyses est d'apprendre pourquoi les terroristes agissent comme ils le font, puis d'expliquer pourquoi nous ne pouvons pas approuver leurs agissements, même lorsque leurs motivations sont compréhensibles.

Comprendre les motivations

Connaître son "ennemi", le comprendre, anticiper et prévoir ses actions, ne demande pas seulement une compréhension de son idéologie, mais aussi de son comportement.

Savoir comment quelqu'un va résoudre un dilemme ou traiter une situation particulière implique de considérer que toute la perception de cette personne est influencée non seulement par ses valeurs et ses croyances, mais aussi par d'autres facteurs,

Les mouvements terroristes

Il existe 4 courants majeurs du terrorisme :

Religieux
Al Quaida, le GIA, la Secte Aum (Japon), la guérilla et l'intégrisme en Asie du Sud…

Révolutionnaire
Action Directe (France), les Brigades Rouges (Italie), Unabomber (USA), Rote Armee Fraktion (Allemagne)…

Ethnique
le Sentier Lumineux (Pérou), les autonomistes corses (souvent mafieux), les séparatistes basques d'ETA, l'IRA, le Hezbollah…

Extrême droite
Les "suprémacistes" blancs du sud des États-Unis ou les opposants au régime fédéral américain (Timothy McVeigh), le NAR italien…

Connaître l'idéologie

Il est par important de connaître l'idéologie du groupe terroriste auquel appartient un forcené ou des preneurs d'otages :

- Quelle est l'idéologie du groupe terroriste auquel le sujet appartient ?
- Quel aspect de cette idéologie le sujet soutient-il le plus fortement ? Le moins fortement ?
- Le sujet comprend-il totalement l'idéologie du groupe ? Peut-il verbalement la défendre ?
- L'idéologie de ce groupe est-elle rationnelle ?

On peut également interroger la structure et les règles du groupe, l'engagement des membres de ce groupe, les relations avec les familles et les appuis extérieurs.

tels que les informations à laquelle elle a été exposée, ses préjugés et son expérience de la vie : sa manière de voir le monde.

Tout le monde agit selon sa propre vision de la réalité et non de la réalité elle-même. Si l'analyste comprend la vision du terroriste, il lui devient plus facile d'appréhender et d'anticiper ses actions.

Un bon exemple de ce principe peut s'appliquer au malentendu commun concernant les "attentats suicide" utilisés par les extrémistes islamistes. L'utilisation du terme "suicide" pour caractériser ces attaques reflète une vue extérieure.

Ceux qui commettent ou encouragent ces attaques ne les associent pas avec le suicide. Au contraire, ils les considèrent comme des actes héroïques de martyrs.

La motivation, les pensées, sentiments et réponses des autres, le comportement précédant l'attaque, diffèrent totalement de ceux d'un acte de suicide. On associe le suicide au désespoir et à la dépression, au désir de faire cesser une douleur psychologique insoutenable. Les familles tentent de décourager le suicide et ressentent souvent de la honte si le déprimé met fin à sa vie.

En contraste, les gens associent le martyr avec l'espoir d'une vie après la mort, du paradis et du sacrifice héroïque pour l'Islam. Les familles soutiennent ce comportement et, si l'attaque à lieu, elles gagnent le pardon de leur pêchés et la communauté les honore.

Si les enquêteurs considèrent ces attaques comme des actes suicidaires, ils risquent de prévoir incorrectement comment anticiper le comportement du terroriste.

L'idéologie n'est pas le seul mobile

Les gens pensent souvent que l'idéologie est la seule cause des actes violents des extrémistes. Souvent, cette attribution est trop simpliste. Parfois, elle est fausse.

Pour schématiser, on peut classer les terroristes en 3 catégories : les criminels, les fous et les croisés.

Certaines personnes, prédisposées à la violence, utilisent une cause ou une idéologie pour justifier leurs actes, comme le faisait Jacques Mesrine. Ce sont des "meurtriers qui se cherchent une cause".

D'autres croient réellement en des idées extrêmes, mais les motivations de leurs actes peuvent être plus diversifiées. Au sein de certains mouvements fondamentalistes islamistes (dont Al Qaida), il existe une lutte pour le pouvoir qui se mélange avec les opinions religieuses, concernant le "Caliphate" (chef d'un empire, d'une nation) qui unira "dar al Islam" (la maison de l'Islam).

Un dirigeant fondamentaliste peut vouloir imposer l'Islam et détruire ceux qui s'opposent au royaume d'Allah sur terre, mais il peut aussi participer à la lutte de pouvoir.

Il serait incorrect de ne voir que le "croisé" qui combat pour sa foi et d'ignorer l'influence que les luttes de pouvoir religieuses peuvent avoir sur une décision d'agir, la sélection d'une cible et les relations entre les chefs et les groupes.

Structures & Profiling

Les différentes polices du monde utilisent des moyens et des structures souvent semblables pour combattre les crimes violents, sériels ou particuliers…

Les États-Unis

L'Académie du FBI (qui forme et éduque les nouveaux arrivants, mais entraîne également les agents) est située à Quantico, en Virginie.

Au sous-sol de Quantico est logée la BSU *(Behavioral Science Unit)*, qui développe et offre des programmes d'entraînement et de recherche sur les sciences du comportement, tant aux agents du FBI qu'aux "simples" policiers. La BSU propose des cours très pointus sur la psychologie criminelle, la psychologie légale, les stratégies de résolution des problèmes, l'analyse de crime, les enquêtes sur les meurtres, les méthodologies de recherche, etc.

La BSU coordonne et coopèrent avec d'autres unités du FBI, dont le NCAVC *(National Center for the Analysis of Violent Crime)*, qui offre une assistance aux différentes polices et agences, enquêtant sur des crimes inhabituels ou répétitifs, et le CIRG (*Critical Incident Response Group*, créé en 1983), qui propose une assistance opérationnelle aux agents et polices locales en cas d'acte terroriste, de prise d'otage, d'enlèvement d'enfant ou d'émeute de prison.

Le National Center for the Analysis of Violent Crime



La mission du NCAVC est de combiner les fonctions de support opérationnel et de support à l'enquête, mais aussi d'entraîner des agents afin de fournir une assistance gratuite aux états, comtés et villes, et même aux polices de pays étrangers enquêtant sur des crimes inhabituels ou en série. Les agents expérimentés qui constituent le personnel du NCAVC peuvent aider les enquêteurs dans des affaires variées : enlèvement ou disparition inquiétante d'enfant, meurtres en série, homicide, viols en série, extorsion, menaces et chantage, enlèvement et demande de rançon, incendie criminel, pose de bombe, armes de destruction massive, corruption publique, terrorisme intérieur et international.À travers ses expertises et ses consultations, le NCAVC offre également son aide, dans les cas de crimes non-violents (sécurité nationale, corruption et "criminalité en col blanc").

Le NCAVC est organisé en trois composantes :

- La *Behavorial Analysis Unit* (BAU : "Unité d'analyse du comportement")
- Le *Child Abduction Serial Murder Investigative Resources Center* (CASMIRC : "Le centre de ressources pour les enquêtes concernant les enlèvements d'enfants et les meurtres en série"
- Le *Violent Criminal Apprehension Program* (VICAP : "Le programme d'appréhension /compréhension du crime violent")

Behavioral Analysis Unit (BAU)

La BAU propose un support à l'enquête, basé sur l'analyse du comportement dans des affaires complexes et pressantes. C'est dans ce service que travaillent les fameux "profilers", des agents spéciaux expérimentés, ayant de vastes connaissances, entre autres, en psychologie et en criminologie.

Ils sont assignés en 3 groupes différents : les crimes contre les enfants, les crimes contre les adultes, et le contre-terrorisme (menace, chantage, pose de bombe, etc.). La BAU offre ses services lors de consultations locales (l'agent se rend sur place), grâce à des visioconférences à distance ou durant des consultations effectuées au BSU si les enquêteurs peuvent y venir. L'assistance de la BAU consiste à effectuer une "analyse criminelle investigatrice" : les agents étudient l'acte criminel et la scène de crime pour en déduire le comportement de l'agresseur et son interaction avec la victime durant le crime.

La BAU peut alors :

- fournir le profil psychologique de l'agresseur
- analyser la nature de la menace (réelle ou non, élevée ou basse, etc.)
- informer les enquêteurs de la stratégie à établir lors de l'interrogatoire d'un suspect
- aider à gérer une "grosse" affaire
- permettre d'obtenir plus rapidement un mandat de perquisition ou d'arrêt
- indiquer les stratégies à suivre lors d'un procès
- proposer des témoignages d'experts.



Amber Alert

En janvier 1996, une petite fille de 9 ans, Amber Hagerman, était enlevée en plein jour et assassinée par un inconnu, jamais arrêté, au Texas. Ce meurtre choqua profondément la petite ville où elle vivait et ses habitants suggérèrent aux radios locales d'alerter la population si jamais un enfant disparaissait encore, à l'avenir. Les radios s'associèrent avec les polices du nord du Texas pour développer un système d'alerte précoce, afin de prévenir les éventuels témoins le plus rapidement possible. Ce système fut baptisé la "Amber Alert".

Depuis 2003, il est devenu un programme national : dès qu'une disparition inquiétante d'enfant a lieu, les autorités publient un bulletin d'alerte qu'elles confient aux radios et télévisions, ainsi qu'à des sites web spécialisés, tant aux États-Unis qu'au Canada. Elles fournissent une photographie et une description précise de l'enfant et, s'il y a lieu, du suspect et/ou de son véhicule.

La BAU peut également lancer un *"Child Abduction Response Plan"* (Plan de réaction à un enlèvement d'enfant) afin de fournir une aide précise aux enquêteurs. Dans ce genre de situation le temps qui passe est un facteur essentiel ! Selon le ministère de la Justice, 4 600 enfants sont enlevés chaque année aux États-Unis !

Child Abduction and Serial Murder Investigative Resources Center (CASMIRC)

Le CASMIRC a été créé en octobre 1998, après que la loi "Pour la protection des enfants contre les prédateurs sexuels", ait été votée. Ce centre fournit un appui aux enquêteurs en offrant et en coordonnant ses ressources, son enseignement et son expertise multidisciplinaire dans les affaires d'enlèvements, de disparitions mystérieuses, d'homicides d'enfants ou de meurtres en série, à travers le pays.

Le CASMIRC fournit des consultations ou des conseils sur place et établit une base de données centrale concernant les crimes sur les enfants et les meurtres en série.

Il offre, en coordination avec le *National Center for Missing and Exploited Children*, un entraînement approprié aux enquêteurs de tout le pays pour qu'ils améliorent leurs connaissances des crimes sur les enfants, et des meurtres en série.

Étude de cas

Rafael Resendez-Ramirez

Durant l'été 1999, lorsque les autorités du Texas comprirent que deux meurtres ayant eu lieu sur leur territoire avaient sans doute été commis par le même homme, elles contactèrent le VICAP.

En observant le mode opératoire et la signature du tueur, le VICAP put indiquer aux enquêteurs texans que ces deux meurtres étaient sûrement liés à un troisième commis dans le Kentucky, deux ans plus tôt.

Les enquêteurs demandèrent alors des analyses ADN qui relièrent les trois meurtres entre eux, permettant ainsi aux autorités du pays de comprendre qu'un tueur en série sévissait dans le sud des États-Unis.

Le tueur, Rafael Resendez-Ramirez fut arrêté le 13 juillet 1999.

Violent Criminal Apprehension Program (VICAP)

Les tueurs et violeurs en série parviennent à cacher leur identité et le nombre exact de leurs crimes en agissant dans des juridictions différentes (villes, comtés, provinces, états…).

Souvent, les différentes forces de police ne savent pas que des viols sur enfants ou des meurtres de jeunes femmes, tous similaires, ont lieu dans des juridictions pourtant adjacentes : elles souffrent souvent de *"linkage blindness"* : elles ne voient pas (car elles ne cherchent pas) les liens pouvant exister entre différentes affaires pourtant semblables.

S'il n'existe aucun moyen de relier ces affaires entre elles, lorsqu'un suspect est arrêté dans l'une de ces juridictions pour l'un des crimes, les enquêteurs des autres juridictions ne peuvent pas le savoir. Ils continuent inutilement à chercher un coupable déjà appréhendé. Le suspect peut même n'être accusé que d'un délit mineur puis relâché, alors qu'il a commis des crimes graves.

Le VICAP est un centre national d'information conçu pour collecter, rassembler et analyser les crimes violents, et plus spécifiquement les meurtres.

La mission du VICAP est de faciliter la coopération, la communication et la coordination entre les 16 000 *law enforcment agencies* des États-Unis et de les aider à enquêter, identifier, traquer, arrêter et poursuivre en justice, les meurtriers et violeurs en série.

Les affaires que le VICAP examine sont :
- les homicides et tentatives d'homicides résolus ou non, surtout ceux impliquant un enlèvement, ceux qui semblent être sans mobile, commis au hasard ou d'ordre sexuel, ou ceux qui pourraient faire partie d'une série
- les personnes disparues, lorsque les circonstances indiquent une forte probabilité d'acte criminel et que la personne n'a toujours pas été retrouvée
- les cadavres non-identifiés dont la mort est due à un homicide
- les viols et agressions sexuelles, particulièrement en série

La base de données du VICAP contient des informations sur des crimes ayant eu lieu depuis le milieu du XXème siècle : des affaires datant de plus de 50 ans peuvent ainsi être résolues des dizaines d'années plus tard !

Étude de cas

Enquête dans le passé

En 1989, des enquêteurs de Pennsylvanie fournirent à la base de données du VICAP des informations sur une affaire de 1951.

Un homme, William Redmond, avait été reconnu coupable du meurtre d'une fillette de 8 ans. En 1996, des enquêteurs de l'Illinois entrèrent des données concernant un meurtre irrésolu de 1957 concernant une autre enfant de 8 ans.

Les analystes du VICAP notèrent des similarités entre les deux affaires. Des indices furent alors analysés et les détectives de l'Illinois purent résoudre ce crime, commis par le même homme, 40 ans plus tôt, et permirent ainsi aux parents de la fillette de connaître enfin la vérité.

Fonctionnement

Depuis 2003, le FBI fournit un logiciel aux différentes forces de polices, afin qu'elles insèrent plus facilement dans la base de données du VICAP, les informations (jusqu'à 95 questions) du crime qui les préoccupe. Les enquêteurs peuvent eux aussi interroger cette base afin de comparer leurs affaires en cours, avec d'autres crimes semblables.

Lorsqu'un crime est ajouté dans la base de données du VICAP, il est continuellement comparé avec tous les autres crimes ayant les mêmes caractéristiques (victimologie, mode opératoire, signature, information sur l'agresseur ou description du suspect, indices scientifiques, comportement du criminel avant, durant et après le crime, etc.).

On peut ainsi détecter des points communs ou des similarités et indiquer que des crimes, même commis dans des états différents, ont sans doute été perpétrés par un criminel unique.

Lorsque ces similarités sont constatées, les agents du VICAP informent immédiatement les enquêteurs impliqués. Lorsque, par exemple, on soupçonne l'existence d'une série de meurtres commis par le même assassin, le VICAP peut également assister les enquêteurs locaux en organisant une conférence où seront rassemblées toutes les polices et agences concernées, afin d'étudier tous les meurtres. Cette conférence peut se révéler très utile si le meurtrier voyage beaucoup à travers le pays et tue dans plusieurs villes ou plusieurs états. Les enquêteurs peuvent ainsi partager leurs informations et leurs découvertes, coordonner leurs activités, apprendre de quelle manière interroger spécifiquement un suspect, sur ces meurtres, etc.

Le VICAP peut aussi préparer une "Vicap Alert" qui sera notamment publiée dans le *FBI's Law Enforcement Bulletin* (la revue mensuelle du FBI) et la Law Enforcement On-line Newsletter. Cette alerte décrit le ou les crimes, son déroulement, le mode opératoire et la signature du criminel et peut inclure des plans, des dates et des photographies (notamment du suspect et de son véhicule). Elle peut être consacrée à un meurtre, une série de meurtres et/ou de viols, l'identification d'un cadavre ou la recherche de crimes inconnus d'un criminel identifié.

Les forces de police utilisant le mieux les possibilités du VICAP sont Los Angeles, Chicago, Detroit, Dallas et Kansas City. Depuis le début des années 2000 et grâce à des améliorations technologiques, de plus en plus de *law enforcement agencies* créent des cellules locales du VICAP. En 2003, la base de données contenait des informations sur environ 80 000 affaires.

Critical Incident Response Group

Les agents du Groupe de Réponse aux Incidents Critiques aident à dénouer les situations de crise, que ce soit comme négociateurs, analystes ou groupe d'intervention. Le CIRG est dirigé depuis 2003 par Janice Fedarcyk, une spécialiste des crimes contre les enfants.

Operations Support Branch

L'OSB (Branche de support aux opérations) du CIRG est formée de la *Crisis Negotiation Unit* (CNU : Unité de négociations de crise) et de la Crisis Management Unit (CMU : l'Unité de contrôle de crise). L'OSB a différentes fonctions. La première est de fournir rapidement un personnel spécialisé sur un site, que ce soit pour une prise d'otage, ou une enquête sur un enlèvement d'enfant.

Crisis Negotiation Unit

L'Unité de négociations de crise est responsable du "Programme de négociations de crise", principalement des prises d'otages. La CNU participe aux opérations, entraîne les agents, et mène des recherches théoriques et pratiques. Le CNU peut fournir une équipe de négociateurs 24h sur 24 et 7 jours sur 7. Les négociateurs du FBI peuvent également se rendre dans d'autres pays si des citoyens américains y sont menacés. Le CNU offrent également son aide, par téléphone, aux agents du FBI et aux policiers locaux, lors de situations de crise "domestiques". Le FBI possède environ 340 négociateurs dans 56 agences locales. L'unité est basée – comme toutes celles du *Critical Incident Response Group* –, à l'Académie de Quantico.

La CNU offre un entraînement périodique à ses agents, mais aussi aux agents des autres unités, aux négociateurs des autres agences, et aux polices du Royaume-Uni, du Canada, d'Australie, d'Israël, d'Allemagne et d'Afrique du Sud.

Le CNU effectue de nombreuses recherches afin d'améliorer ses capacités à résoudre les situations de crise. Elle gère le Law Enforcement Negotiation Support System (LENS : Système de Support aux Négociations menées par les Forces de Polices), un projet informatisé, doté d'une base de données concernant les affaires passées, leur déroulement, les erreurs commises, le langage utilisé par le ou les preneurs d'otage, leurs motivations, la manière dont la crise a été résolue, etc.

L'autre base de données du CNU est le *Hostage Barricade Database System* (HOBAS : Système de Base de données sur les Barricades et les Prises d'Otages) qui recueille et analyse des statistiques sur les otages, les barricades (cf. Glossaire, p. 408) et les suicides aux États-Unis.

Crisis Management Unit

La Mission de l'Unité de contrôle de crise (CMU) est d'apporter un support opérationnel lors d'incidents critiques ou d'enquêtes majeures.

La CMU agit dans le monde entier, et travaille souvent en liaison avec le Département de la Défense, l'Agence de Protection de l'Environnement, le Département de la Santé, le Bureau des Prisons et l'Agence de Contrôle des Urgences.

La CMU s'occupe principalement du côté logistique et administratif, notamment le transport, l'assistance sur le terrain (équipement, nourriture, etc.) et le budget.

Étude de cas

Des os identifiés

En 2001, un analyste du VICAP lut une publication d'une agence de police mentionnant la découverte d'un squelette par des chasseurs dans une forêt bordée par la mer, dans un état de l'Est. La victime était un homme blanc, d'environ 40 à 60 ans, mesurant environ 1m80 à 1m83. La cause de la mort était un coup violent à la tête. On avait également découvert une bague de 24 carats gravée de deux lettres.
La police n'avait aucune piste.

L'analyste fit une recherche dans la base de données avec la description physique de la victime, pensant que les lettres gravées pouvaient être les initiales de la victime. Il trouva une affaire datant de juillet 1998 : trois personnes, un père, une mère et une fille, originaires d'un état de l'Ouest, avaient été déclarées disparues. La déclaration avait été remplie par le 4ème membre de la famille, le fils, qui avait attendu une semaine avant d'avertir la police.

Les odontologistes forensiques comparèrent la dentition du squelette à des radios dentaires du père et l'identifièrent formellement. La police recommença alors son enquête et établit rapidement la culpabilité du fils.

Le Canada

Face à son voisin américain, le Canada n'a pas à rougir de ses moyens : cet immense pays possède lui aussi des spécialistes expérimentés et, surtout, une excellente base de données, fille prodigue du VICAP.

Analyse des enquêtes criminelles

L'Analyse des enquêtes criminelles ou *Criminal Investigative Analysis* (CIA) désigne simplement le "profiling". Les spécialistes de l'AEC sont des enquêteurs ayant une formation approfondie en analyse du comportement.

Les services d'AEC peuvent être requis dans les affaires d'homicide, d'enlèvement d'enfant ou d'adulte, d'agression sexuelle et viol, d'agression d'enfant, d'incendie criminel et de situation de crise (prise d'otage, enlèvement, etc.).

Les analystes peuvent :
- créer un profil criminel
- supputer la personnalité d'un suspect de crime violent : déterminer si sa personnalité correspond au crime, jauger les vulnérabilités du suspect, définir les techniques d'interrogatoire pertinentes, les stratégies de négociations dans les cas de prise d'otage…
- évaluer des messages de menace ou d'extorsion

Les enquêteurs s'adressent directement à la Gendarmerie Royale du Canada pour obtenir les services d'un analyste des enquêtes criminelles, qui peut d'ailleurs se rendre sur place.

La Gendarmerie royale du Canada

La Gendarmerie royale du Canada (ou Royal Canadian Mounted Police) est unique au monde parce qu'elle est à la fois un service de police municipal, provincial et national.

Elle offre des services complets de police fédérale à tous les Canadiens et des services de police à contrat à 3 territoires, à 8 provinces (exception faite du Québec et de l'Ontario), et à environ 200 municipalités.

Le Service d'analyse du comportement

La Sûreté du Québec a créé il y peu, une nouvelle équipe spécialisée dans la traque des criminels en série : le Service d'analyse du comportement. L'équipe du SAC (10 policiers et quatre civils, spécialistes du comportement) s'emploie à repérer et identifier les prédateurs.

Ils peuvent appuyer les enquêteurs lors de leurs enquêtes, à leur demande.
Le SAC travaille dans trois domaines différents mais complémentaires : la polygraphie/hypnose, le VICLAS et le profilage criminel.

La SAC se situe dans les locaux de la Direction des services de soutien aux enquêtes de la Sûreté du Québec, à Montréal.

Le VICLAS

Au milieu des années 1980, à la suite de plusieurs enquêtes sur des crimes en série catastrophiquement menées, les autorités canadiennes décidèrent qu'un système commun était indispensable afin de relier les crimes violents, à leurs auteurs. La *Gendarmerie royale du Canada* analysa longuement le fonctionnement, les avantages et les inconvénients du VICAP, et d'autres bases de données des polices américaines. En 1993, elle élabora finalement le VICLAS *(Violent Crime Linkage Analysis System)*.

Le VICLAS examine les affaires concernant :
- les homicides résolus ou non et les tentatives d'homicide
- les viols et agressions sexuelles, résolus ou non
- les personnes disparues dans des circonstances inquiétantes
- les corps non identifiés
- les enlèvements et tentatives d'enlèvements (non parentaux)

Tous les services de police canadiens renseignent la base de données du VICLAS grâce à un logiciel dédié, en y entrant des informations concernant les crimes violents commis dans leur juridiction. Ils doivent remplir un formulaire de 168 questions (!), couvrant tous les aspects de leur enquête : la victime, le mode opératoire, les preuves physiques et le comportement de l'agresseur sur la scène de crime. Les analystes du VICLAS affirment (non sans humour…) que les enquêteurs capables de répondre à toutes les questions, peuvent être sûrs qu'ils ont mené une enquête parfaite !

Le questionnaire n'est pas directement inséré dans la base de données : il est envoyé au centre régional dont dépendent les enquêteurs, et un analyste vérifie qu'il a été correctement rempli. Si ce n'est pas le cas, l'analyste contacte l'enquêteur pour trouver les réponses appropriées. Puis, il introduit les données dans sa base régionale, qui est, par la suite, transmise à la base nationale.

Des spécialistes (des policiers ayant une bonne expérience des homicides et des crimes sexuels) analysent et interprètent ces rapports afin, peut-être, d'en dégager des liens.

Un outil précieux

Il existe un centre du VICLAS dans chaque province du Canada. Sept sites sont maintenus par la *Gendarmerie Royale du Canada*. La police provinciale de l'Ontario, la *Sûreté du Québec* et la *Police de la Communauté Urbaine de Montréal* en gèrent un chacun,

ce qui en fait dix en tout. Le plus grand centre est dirigé par la police provinciale de l'Ontario à Orillia : 41 spécialistes y travaillent. Contrairement aux États-Unis (ou certaines villes ou certains états utilisent leur propre système au détriment du VICAP), le VICLAS est devenu la seule base de données de ce genre, au Canada.

En mai 1997, environ 20 000 affaires avaient été introduites dans la base de données, permettant d'en relier 3 200 entre elles. 80 % de ces liens ont été confirmés par les enquêtes qui ont suivi. Un pédophile responsable de dizaines de viols durant 11 ans, a été arrêté grâce au VICLAS : il avait utilisé près de 40 fausses identités et ne restait jamais au même endroit, mais le système est parvenu à lier des affaires le concernant dans 3 provinces différentes.

Le VICLAS connaît pourtant le même problème que le VICAP : beaucoup de policiers refusent de passer au moins 2 heures de leur temps de travail, pour remplir entièrement le questionnaire. Les dirigeants de la *Gendarmerie Royale* mènent une campagne quasiment publicitaire afin d'expliquer les bénéfices pouvant résulter du VICLAS. Ils proposent des formations et ont publié un guide pour aider les enquêteurs.

Les autres pays

Australie

The Australian Bureau of Criminal Intelligence a été créé à Camberra en 1981 pour faciliter les échanges entres les différentes law agencies australiennes : Police de Victoria, Police Fédérale Australienne, ainsi que les polices des 5 provinces australiennes et de Tasmanie.
Il comprend plusieurs départements, dont une *Behavioural Analysis Unit* (créée en 1994), qui offre les services de profilers aidant les enquêteurs sur des affaires d'homicide, de viols en série, d'enlèvement, d'extorsion et de personnes disparues. Elle est également responsable de 2 projets :

- Le VICLAS : homicides résolus ou non, agressions sexuelles résolues ou non, personnes disparues de manière inquiétante, corps non identifiés, enlèvements non parentaux
- *The National Missing Persons Unit* : offre une aide à l'enquête sur tous les territoires australiens et maintient à jour les données concernant les personnes disparues, dans le VICLAS

Belgique

Des analystes comportementaux travaillent au Service central des sciences comportementales de la Direction Générale de la police Judiciaire, à Bruxelles. Ils interviennent à trois niveaux : les profils psychologiques, les auditions de mineurs et la polygraphie. Les équipes (une francophone, une néerlandophone) sont constituées d'un psychologue et d'un policier. Elles vont régulièrement sur le terrain, visitent les lieux du crime, rencontrent le ou les suspects, assistent aux reconstitutions, dans le but de recueillir un maximum d'informations.

Elles travaillent principalement pour la police fédérale car le profiling criminel est mieux adapté aux crimes violents et complexes.

Le VICLAS, dont le siège est situé à Bruxelles, est utilisé depuis janvier 2004.

Suisse

Elle utilise le VICLAS depuis 2003. Y figurent les homicides non élucidés, les actes d'ordre sexuel avec violence ou menace, les disparitions, les enlèvements et les approches suspectes d'enfants ou d'adolescents.

La centrale nationale n'est pas du ressort de la Confédération mais de la Police cantonale bernoise. Fribourg abrite l'antenne romande et tessinoise du VICLAS, géré par la Brigade d'analyse criminelle. Les autres régions sont rattachées à la centrale nationale.

La Suisse utilise également l'AFIS et le CODIS (cf. Glossaire p. 408).

France

La base de donnée SALVAC intègre les homicides, viols et agressions sexuelles et leurs tentatives, les disparitions de personnes, dont l'origine criminelle est supposée, ainsi que les découvertes de cadavres non identifiés.

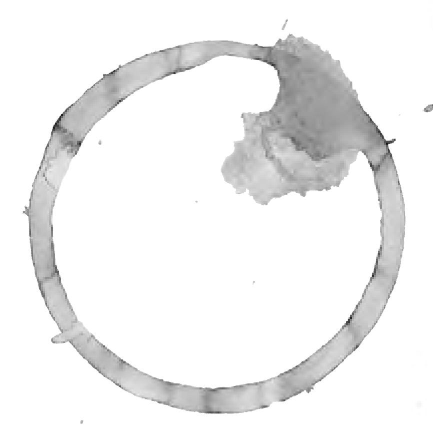
Depuis 2003, les autorités françaises ont décidé d'utiliser l'analyse criminelle comme outil d'enquête… en imposant que les "profilers" soient policiers ou gendarmes.

Pour le moment, deux analystes criminelles (l'une dans la gendarmerie et l'autre dans la police) travaillent chacune en binôme avec un enquêteur d'expérience, sur les meurtres et des viols en série, mais aussi sur les disparitions d'enfants.

Royaume-Uni

- Le Serious Crime Analysis Section (SCAS) offre son aide aux enquêteurs par le biais d'analyses comparatives de cas, dans des affaires de meurtres, de viols et d'enlèvements. Le SCAS utilise le VICLAS, qu'il nourrit grâce à d'autres bases de données.
- L'Operational Support Section (OSS) est une unité d'aide aux enquêteurs qui travaillent sur des meurtres, des viols, des agressions sexuelles et des enlèvements. L'OSS emploie notamment trois Behavioural Investigative Advisors (des profilers) et un psychologue spécialisé dans les crimes violents.
  L'OSS peut également proposer des profils géographiques, non seulement au Royaume-Uni mais également dans les pays de l'union européenne.
- La National Crime and Operations Faculty (NCOF) est une académie de police créée en 1995 à Bramshill, dans le sud de l'Angleterre. Elle « dissémine les bonnes pratiques et les nouvelles idées concernant les enquêtes criminelles » (principalement les crimes en série), au Royaume-Uni et dans le reste du monde.

  Le NCOF possède une antenne dans chaque région du Royaume-Uni.



VICAP Alert • 2001 - 36 ans
Attention : Homicide, Crimes sexuels et Cambriolage

Lawrence Bingham est actuellement incarcéré dans le comté de Travis, Texas, et inculpé de meurtre. Les autorités judiciaires pensent qu'il a commis ou tenté de commettre, d'autres homicides ou viols dans d'autres États.

Le 15 septembre 2003, Lawrence Bingham a été arrêté chez lui, à Austin, Texas, pour deux meurtres commis à Huntington, Virginie de l'Ouest, en 1992.
Il devrait bientôt être inculpé du meurtre d'une jeune femme blanche de 24 ans à Savannah, Tennessee, en 1996.
Lawrence Bingham a été lié à ces 3 meurtres grâce à son ADN. Le 10 mars 2004, après avoir plaidé coupable des meurtres de 1992, il a été condamné à la prison à perpétuité avec une possibilité de libération sur parole dans 7 ans.

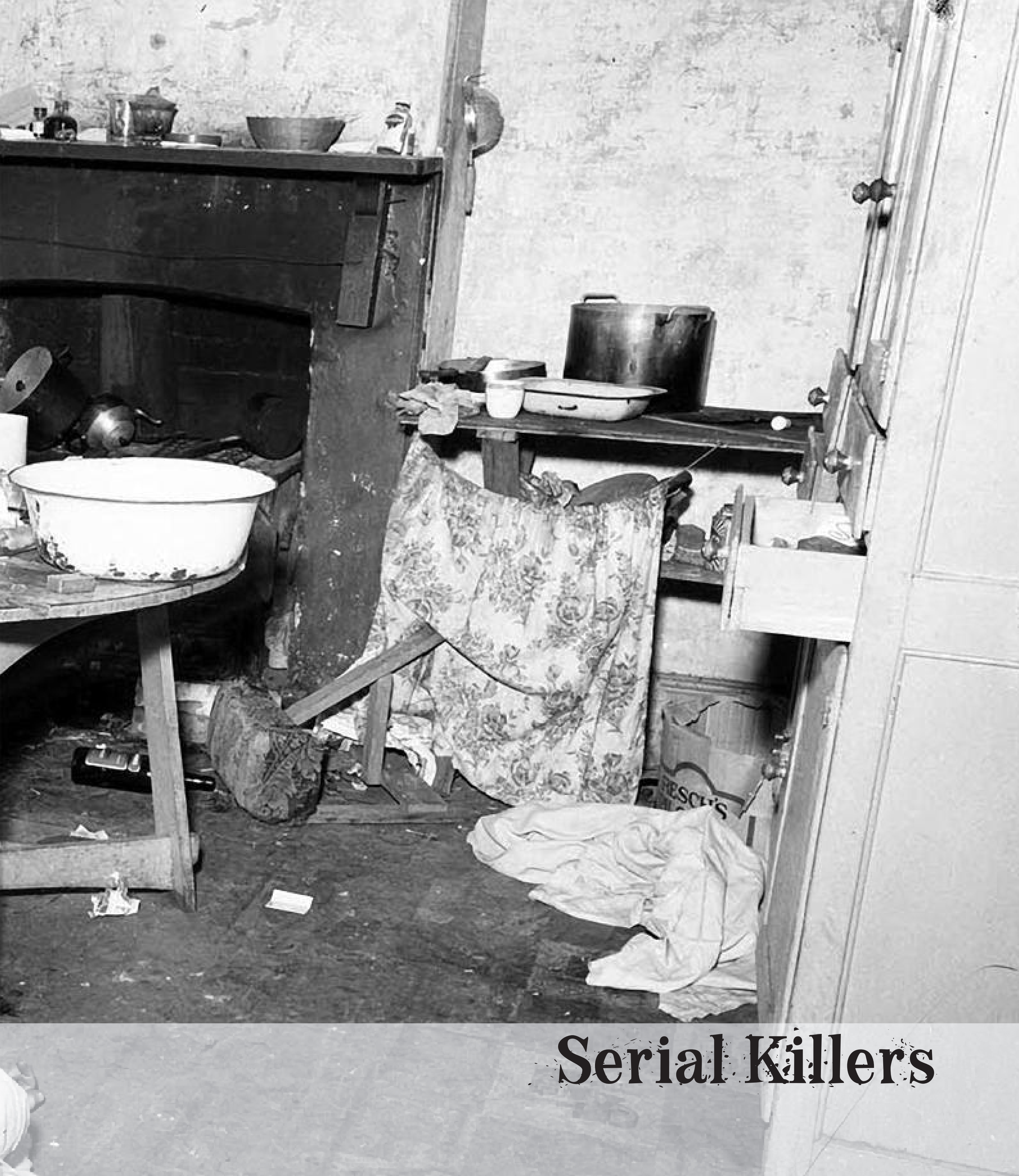
Crimes
Le 18 juin 1992, le corps d'une jeune femme blanche de 21 ans a été découvert dans son appartement, sur le sol de sa chambre, allongée sur le dos. Son visage était recouvert par un sous-vêtement féminin qui ne lui appartenait pas. Le fil du téléphone était entouré plusieurs fois autour de son cou. Des bougies parfumées brûlaient encore dans la chambre. L'appartement avait été fouillé mais il semble que la victime et son assassin ne se soient pas battus. Le contenu du porte-monnaie de la victime était répandu sur le sol du salon, mais ni argent, ni bijou n'avaient été volés. L'assassin n'avait emporté qu'un appareil photo. La victime avait été étranglée manuellement. Elle avait également été violée, ce qui a permis de dresser le profil ADN de son assassin.
Le 2 juillet 1992, des voisins ont entendu une femme appeler à l'aide dans son appartement. La police a d'abord découvert un homme de 58 ans, décédé, allongé sur le dos, sur le sol de la chambre. L'autopsie révéla qu'il avait été frappé plus de 20 fois à la tête, ce qui avait causé sa mort. L'arme, une clé à mollette, a été retrouvée dans l'appartement. La seconde victime, épouse du premier, était une femme de 52 ans. Elle était allongée sur le dos, sur le sol de la chambre, les mains attachées au pied du lit. L'assassin avait emmené le portefeuille du mari. La femme avait été violée, ce qui a permis de dresser le profil ADN de l'assassin.
Le 8 mai 1996, une jeune femme blanche de 28 ans a été aperçue pour la dernière fois alors qu'elle quittait l'université où elle avait repris des études. Le 22 mai 1996, son corps fut découvert dans un placard à l'intérieur d'un appartement en cours de rénovation, près de l'université. L'autopsie a révélé que la victime avait été frappée plusieurs fois au visage et qu'après son décès, son assassin lui avait coupé un mamelon qui n'a pas été retrouvé. Les vêtements, bijoux, porte-monnaie, chéquier et papier d'identité de la victime, avaient été volés. Le 9 mai 1996, le lendemain de la disparition de la victime, un homme blanc a encaissé un chèque pris dans le chéquier de la victime et a tenté d'utiliser sa carte de crédit dans des commerces dans la région de Savannah. La cause de la mort était une strangulation par ligature. La victime avait été violée, ce qui a permis de dresser le profil ADN de l'assassin.
En plus de ces meurtres et viols, Lawrence Bingham a été reconnu coupable de plusieurs agressions sexuelles en Georgie, entre avril et septembre 1991. Bingham approchait ses victimes chez elles ou dans la rue. Il agressait des femmes de 17 à 35 ans. Si la jeune femme était accompagnée d'un homme, Bingham l'assommait en le frappant à la tête avec une arme qu'il trouvait sur place. Ensuite, il frappait la jeune femme de ses poings ou l'étranglait jusqu'à ce qu'elle perde conscience, et la violait. Dans certains cas, il a utilisé le fil du téléphone ou la corde des rideaux pour étrangler ses victimes. S'il agressait la jeune femme dans la rue, il brandissait un couteau et la menaçait. Bingham fouillait les habitations, les portefeuilles et les porte-monnaie et prenait des objets appartenant aux victimes. Il a utilisé leur carte de crédit et a falsifié des chèques.
Lawrence Bingham était un représentant et a voyagé dans de nombreux États du sud.

Alerte envers les Polices
Les forces de police doivent porter ces informations concernant Lawrence Bingham à l'attention de leur personnel d'analyse criminelle et aux officiers enquêtant sur des homicides, des agressions, des crimes sexuels, des cambriolages et des contrefaçons. Les agences ayant connaissance de crimes similaires résolus ou non, doivent contacter l'Agent Spécial du FBI Randy Brown du bureau de San Antonio, Texas, au 874-658-4215 ou l'Analyste Criminel Anna Curtell du VICAP au 123-954-3668. Le profil ADN de Bingham est disponible auprès de l'Agent Spécial Brown.

Description
- Date de naissance : 20/08/1965
- Lieu de naissance : Norfolk, Virginie
- Taille : 1m78
- Poids : entre 82 et 88 kg
- Cheveux : noirs et courts
- Race : blanc
- N° de Sécurité Sociale : 3 12-02-8326
- N° de permis de conduire : DLN 571502506
- Tatouage : Une croix et une épée sur son épaule droite
- Dernière adresse connue : 147, Brentwood Street, Austin, Texas
- Entrées dans le NCIC pour Lawrence Bingham : Alabama, Dakota du Nord, Floride, Georgie, Louisiane, Missouri, Nouveau Mexique, Tennessee, Texas et Virginie de l'Ouest







Serial Killers

"Les gens aiment chanter la chanson de mort,
vous savez, les gens aiment chanter la chanson de mort"

Herbert Mullin

Serial Killers

Le Silence des agneaux est considéré comme LE film de tueur en série. Il est adapté du livre homonyme de Thomas Harris qui, pour l'écrire, s'est inspiré, pour son héroïne, de l'Unité d'analyse du comportement du FBI (les fameux profilers), et pour son tueur, de 3 serial killers réels.
Ce film est à la fois totalement fantaisiste (la petite stagiaire chargée d'une enquête, le génial Hannibal Lecter) et très réaliste (le tueur Buffalo Bill et sa manière d'opérer). Il existe de nombreux clichés sur les tueurs en série et peu de gens savent réellement qui ils sont. Soyons clairs : ce sont des êtres humains qui ne sont monstrueux que par leur banalité, leur total égoïsme et leur lâcheté.
Ils sont abjects et répugnants. Ils sont ce qui existe de pire, de plus ignoble, de plus immonde, dans l'espèce humaine. Il n'existe aucune raison d'être fasciné par ces minables.
Ce sont de pauvres types qui se prennent pour les maîtres du monde mais qui s'attaquent à des personnes faibles (femmes seules, enfants, personnes âgées, etc.) parce qu'eux-mêmes sont faibles. Ils se trouvent toujours des excuses foireuses et accusent leurs victimes de l'avoir cherché.
Apprenons à mieux les connaître, pour avoir une chance de les appréhender.

Différence entre mass killers et serial killers

Il existe de très nombreuses différences entre les tueurs en série (serial killers) et les tueurs de masse (mass killers). Le tueur de masse tue un groupe de personnes en une seule fois (en quelques minutes ou quelques heures) dans la même zone géographique, alors que le tueur en série assassine une seule (parfois deux) personne à la fois, et peut tuer dans des villes, des états ou des pays différents. Il ou elle continue à blesser et assassiner durant des mois ou des années. Jamais un tueur de masse n'a eu l'occasion d'accomplir un second meurtre de masse ou de devenir un tueur en série.

Les tueurs de masse sont généralement appréhendés ou tués par la police, se suicident ou se livrent aux autorités. Les tueurs en série, au contraire, font généralement tout leur possible pour ne pas être repérés. Ils peuvent ainsi continuer à tuer durant des années, avant d'être arrêtés – si jamais ils le sont.

Bien que ces deux types de tueurs provoquent la peur et l'inquiétude dans la communauté, la réaction à un meurtre de masse est bien plus focalisée et limitée localement que pour des meurtres en série. Les gens perçoivent généralement le tueur de masse comme un homme souffrant d'une maladie mentale. Nous pouvons accepter le fait que des personnes "pètent un câble" et tirent sur des gens.



Mais il est bien plus déconcertant d'apprendre que certaines des personnes les plus gentilles que l'on connaisse mènent en fait des vies à la "Docteur Jekyll et Mister Hyde" : un étudiant le jour, tueur d'étudiantes le soir ; une infirmière attentive et douce qui assassine secrètement des enfants, des handicapés ou des personnes âgées ; un entrepreneur et politicien qui torture et tue des jeunes hommes puis les entèrent sous sa maison… etc. Alors que le tueur de masse est considéré comme un "dérangé", le produit d'un environnement extrêmement stressant qui finit par "exploser", le tueur en série, lui, est perçu comme plus sinistre. Il provoque donc bien plus de peur.

Le tueur de masse utilise toujours une arme à feu, souvent une mitraillette, pour tuer le plus grand nombre de personnes possibles. Le tueur en série préfère souvent utiliser une arme blanche ou ses propres mains, afin d'avoir un contact physique très proche avec sa victime.

Mythes sur les tueurs en série

Ils sont tous très intelligents

L'un des clichés les plus répandus sur les tueurs en série – cela est dû à "l'effet Hannibal Lecter" – est qu'ils sont tous supérieurement intelligents. Et c'est d'ailleurs pour cela qu'ils échappent constamment aux forces de l'ordre. La grande majorité des tueurs en série a en fait la même intelligence que la moyenne de la population mondiale, ni plus, ni moins.

De plus, ceux qui possèdent une intelligence très au-dessus de la moyenne (ils sont rares) n'utilisent pas leur cerveau à bon escient. Ils ne parviennent pas à terminer leurs études et/ou n'ont pas un emploi en rapport avec leurs capacités intellectuelles et/ou prennent de mauvaises décisions qui leurs créent des problèmes.

On pense souvent qu'il faut être extrêmement intelligent pour pouvoir commettre des meurtres sans être arrêté. Mais c'est en fait la nature même des crimes des serial killers qui leur permet de paraître si brillants. La plupart d'entre eux opèrent dans de grandes villes où l'anonymat de la foule leur permet de passer inaperçu.

Ed Kemper (cf. Ed Kemper, p.238) avait un QI de 136. Il se considérait comme un génie. Il n'a pas suivi d'études, occupait un emploi subalterne à la Division des autoroutes (qu'il perdit suite à une chute de moto : il conduisait toujours trop vite) et passait son temps à boire dans les bars.

Ted Bundy (cf. Ted Bundy, p.241) avait un QI de 124 et a poursuivi des études de droits… sans les rattraper. Il conduisait une Coccinelle dorée (très discrète) et approchait des jeunes femmes en plein jour en se présentant sous sa véritable identité !

Lorsqu'il a été arrêté pour un excès de vitesse, après avoir commis des dizaines de meurtres, il a autorisé le policier à fouiller son coffre… qui contenait son "kit de viol" : un masque, des gants, des cordes, etc.

Les enquêtes de police permettent de les arrêter

La majorité des policiers font de leur mieux lorsqu'ils enquêtent sur les meurtres commis par un tueur en série. Mais, la plupart du temps, ils n'arrêtent pas les tueurs en série.

Ces derniers sont souvent appréhendés sur un coup de chance ou une dénonciation. Les voisins de plusieurs tueurs se sont plaints à la police qu'une odeur pestilentielle (due aux cadavres en décomposition) sortait de leur habitation. Certains tueurs ont commis une infraction avec leur véhicule et, des armes, un corps ou des indices ont été découverts à l'intérieur.

L'une des victimes de certains tueurs a pu s'échapper et prévenir la police. D'autres ont été dénoncés par un complice, un voisin curieux, un parent de la victime ou un familier…

Même si l'on découvre de l'ADN sur un corps, il ne donnera rien si son auteur n'a jamais été arrêté pour un crime violent auparavant, car son profil ADN ne figurera dans aucune base de données.

Il existe de bons enquêteurs qui exploitent correctement le profiling psychologique, l'analyse de scène de crime, etc., pour réduire le champ des recherches et savoir comment interroger un suspect.
Malheureusement, ces techniques sont peu utilisées car elles requièrent une formation spécifique, de l'argent et du temps. Certaines villes doivent faire face à plusieurs homicides par jour et ne peuvent se permettrent, surtout si leurs effectifs ne sont pas assez élevés, de faire ce genre d'effort.

Ils sont tous fous

L'immense majorité des tueurs en série est "psychopathe" et non "psychotique". La psychopathie est un "désordre de personnalité", pas une maladie mentale (cf. La psychopathie, p.99). Les psychopathes sont sains d'esprit et peuvent différencier le bien du mal. Ils savent pertinemment que "tuer est mal" et que leurs actes sont réprouvés par la société. Mais ils s'en moquent totalement. Dénués d'empathie, foncièrement égoïstes, ils ne se préoccupent que d'eux-mêmes.

Les malades mentaux, contrairement à ce que l'on pourrait penser, tuent moins que les gens "mentalement sains".

Jeffrey Dahmer, un tueur homosexuel, a étranglé ses victimes, il les a démembrées dans sa baignoire, a pris des photos, a eu des relations sexuelles avec les cadavres, a cannibalisé certains corps, gardait les morceaux dans de l'acide, a même gardé un squelette blanchi et s'était fabriqué un autel… Mais Dahmer, lorsqu'il a violé ses victimes a toujours utilisé un préservatif, car l'épidémie du Sida était galopante.

La signature du tueur

John Douglas, profiler du FBI, disait que le mode opératoire est ce qui est nécessaire pour commettre un meurtre, alors que la signature est ce qui est inutile pour commettre un meurtre mais psychologiquement essentiel au tueur. La signature est "ce que le tueur a fait en trop", les actes qu'il a commis et qui étaient "inutiles" ou "superflus" pour tuer sa victime : tortures, mutilations, viol, ligatures, positionnement du corps, etc.

Lorsque l'on découvre "quelque chose" de rare ou d'inhabituel dans un meurtre, et qu'on le reconnaît à nouveau dans un autre meurtre, quelques semaines plus tard, c'est que l'on a affaire à un seul et même tueur. Même si certains détails changent, les deux meurtres sont plus que certainement reliés et ont le même auteur.

La signature devrait intéresser les enquêteurs encore plus que les similarités entre les victimes, même si ces points communs ne doivent pas être mis de côté lorsque l'on essaye de lier des affaires à un criminel en série. Les similitudes physiques ne sont souvent pas importantes, surtout lorsque l'on relie des crimes motivés par la colère. Dans ce cas, l'agresseur exprime sa colère et sa haine à travers des "rituels", et non pas en attaquant une victime qui possède une caractéristique particulière.

Mieux vaut s'attacher au fait que le tueur a attaché sa victime après sa mort, ou qu'il l'a laissée nue dans une position dégradante.

Les "trophées"

Les tueurs en série fantasment presque constamment sur les meurtres qu'ils ont commis ou qu'ils vont commettre. Lorsqu'ils tuent, certains prélèvent ce que les profilers appellent des "trophées", sur leurs victimes : une mèche de cheveux, des bijoux, une carte d'identité, un sac, un sous-vêtement, etc. Ils les gardent chez eux, généralement dans un endroit secret, et les ressortent quelques jours plus tard, pour revivre le meurtre en pensée, pour fantasmer sur la sensation de plaisir qu'ils ont ressenti à ce moment-là.

Et lorsque des policiers lui ont demandé ce qu'il faisait – alors qu'il était en compagnie de l'une de ses victimes qui s'était échappée –, il n'a pas "pété les plombs", il ne s'est pas enfui en hurlant.

Il est resté très calme, il les a embobinés avec assurance, et il est tranquillement reparti chez lui avec l'adolescent… qu'il a étranglé 5mn après.

Ce sont tous de jeunes hommes blancs

Cette affirmation est issue des premières études du FBI sur les tueurs en série… qui date des années 1980 : *"Statistiquement, le tueur en série "classique" est un homme blanc provenant d'une famille de classe moyenne, qui a entre 20 et 40 ans"*.

La population des États-Unis est blanche à 80 %. La majorité des tueurs américains sont donc logiquement blancs. En Afrique du Sud, la majorité des tueurs en série sont noirs, puisque 90 % de la population est noire…

Quant à l'âge, il est basé sur des statistiques et des études psychologiques : les tueurs sexuels commencent à tuer vers 25-27 ans, lorsque leurs fantasmes ont atteint leur paroxysme. Mais on découvre parfois de très jeunes tueurs, à peine majeurs ou, au contraire, des tueurs qui ont dépassé l'âge de la retraite.

Par contre, il est vrai que la grande majorité des tueurs en série sont des hommes (les femmes ne représentent que 8 % des serial killers).

Ils sont tous Américains

Les tueurs en série sont majoritairement américains (environ 70 %) mais il en existe dans tous les pays du monde.

L'Afrique du Sud doit faire face à une véritable épidémie de serial killers depuis les années 1990, tout comme la Chine (qui tente de nier le phénomène). La Russie et ses pays satellites subissent aussi de nombreux tueurs en série (et nient également leur existence).

Aucun pays n'échappe au phénomène. Pas même la France : Gilles de Rais, Hélène Jegado, Joseph Vacher, Jeanne Weber, Henri Désiré Landru, Marcel Petiot, Marcel Barbeault, Thierry Paulin, Francis Heaulme, Patrice Alègre, Pierre Chanal, Guy George, Sid Ahmed Rezzala…

On les repère facilement

Jeffrey Dahmer à Milwaukee et Dennis Nilsen à Londres ont fait chacun 17 et 15 victimes avant d'être arrêtés…par hasard. La police n'enquêtait pas vraiment sur les disparitions des jeunes gens qu'ils avaient tués : des homosexuels ou des fugueurs. Grâce à la ténacité des familles des 31 victimes de Robert Pickton (presque toutes des prostituées), la police canadienne a enfin daigné enquêter… et a diligemment découvert le coupable, qui vivait près de Vancouver.

Il a fallu attendre la quatrième victime du tueur de Bâton Rouge, Derrick Todd Lee, pour que la police locale reconnaisse ce que les journalistes rapportaient depuis des semaines : un tueur en série agit en ville ! C'est triste à dire, mais les polices ont tendance à nier l'existence d'un tueur en série dans leur communauté, particulièrement si les victimes sont des prostituées ou des homosexuels, car cela attire l'attention. La mauvaise publicité ruine le tourisme et les citoyens se mettent à critiquer (à tort ou à raison) la police pour son impuissance à arrêter le tueur.

À la décharge des enquêteurs, les tueurs en série n'utilisent pas toujours le même mode opératoire (contrairement à ce que l'on croit). Un tueur peut utiliser un couteau, puis un pistolet, puis peut étrangler, peut déshabiller sa première victime, laisser la seconde totalement vêtue, etc. Ses victimes peuvent être sensiblement différentes, d'apparence, d'âge et de couleur. Il est alors difficile de relier les meurtres entre eux. Mieux vaut ne pas se focaliser sur le mode opératoire mais étudier l'éventuelle signature laissée par le tueur pour relier ses crimes.

Les tueurs en série cachent leur esprit pervers derrière une façade de normalité construite avec soin. Ils ne savent pas comment ressentir de la sympathie pour les autres ou même comment avoir une véritable relation avec quelqu'un. Mais ils apprennent à simuler en observant les autres. C'est un acte totalement manipulateur, conçu pour attirer les gens dans leur piège. Les tueurs en série sont de bons acteurs avec un penchant naturel pour le mensonge.

Toutes les victimes se ressemblent

Les tueurs en série s'en prennent généralement à des victimes faibles (femmes seules, dames âgées, enfants) ou "à risque" (fugueuses, prostituées, homosexuels). Ils choisissent des victimes qu'ils peuvent

dominer facilement et parviendront à tuer. Ils possèdent presque tous un fantasme de domination et de contrôle, qu'ils exercent sur des personnes faibles, afin de s'assurer que leur fantasme ne sera pas "brisé". La grande majorité des victimes des tueurs en série sont donc des femmes (80 à 90 %), souvent petites ou graciles car elles sont faciles à attaquer, à porter ou tirer, etc. Pour les mêmes raisons, les femmes tueuses en série s'en prennent à des femmes âgées ou des enfants. Les tueurs adolescents violentent souvent des dames âgées parce qu'ils savent qu'elles sont souvent seules, facile à dominer et peuvent habiter dans l'immeuble d'en face.

Certains tueurs ne s'en prennent qu'à un certain type de victimes, qui correspond plus à un fantasme sexuel : des femmes brunes, de jeunes noirs homosexuels, etc. Mais d'autres vont agresser indifféremment des femmes blanches de 50 ans et des fillettes noires de 10 ans.

Les profilers affirment que "si la victime est blanche, le tueur a de grandes chances d'être blanc". Ce n'est pas toujours vrai. Mais un tueur choisit de tuer dans un quartier où il se sent bien et où il se fera moins remarquer. S'il est blanc, il tuera plutôt dans un quartier blanc. Mais il est tout à fait possible qu'un tueur blanc ne s'en prenne qu'à des victimes noires. Aux États-Unis, Larry Bright, blanc et roux, n'a tué que des prostituées noires… simplement parce qu'il préférait les Afro-Américaines.

Ils tuent à cause de la Lune ou de la Bible

Un tueur en série ne tue pas les jours de pleine lune, puis attend patiemment la lune suivante pour tuer sa prochaine victime. C'est du cinéma.

Les tueurs en série suivent leurs pulsions, c'est tout. Ça n'a rien d'intellectuel. Il leur arrive souvent de tuer après un événement stressant qui "brise" leur fantasme de toute puissance ou qui les inquiète : un licenciement, la naissance d'un enfant, une violente dispute, une petite amie qui s'en va, etc. Un tueur en série "tombe" sur une victime qui lui plait ou va la chercher dans un endroit où il sait qu'il pourra la trouver (campus pour une jeune femme, quartier « rouge », pour une prostituée…). Il n'attend pas la pleine lune ni une date correspondant à un verset de la Bible.

De la même manière, "l'antre" dans laquelle les tueurs en série emmènent leurs victimes est simplement leur voiture, leur chambre, leur garage, parfois même une cave aménagée en chambre de tortures. Mais ce n'est pas une grotte, un château hanté, ni des souterrains obscurs.

On devient tueur en série du jour au lendemain

Au contraire. C'est un long processus qui s'étale sur des années et commence à l'adolescence. Durant 10 ou 15 ans, le futur tueur en série ressasse ses fantasmes violents et morbides, chaque jour un peu plus, jusqu'à ce qu'ils prennent le pas sur sa vie. Jusqu'à ce qu'il ne désire plus qu'une seule chose : les réaliser. Ils commencent généralement par des délits plus ou moins graves, puis passent à des crimes de plus en plus sérieux, jusqu'au meurtre.

Certains tueurs en série sont fascinés par la violence sadique dès l'enfance. Enfant, Ed Kemper décapitait déjà les poupées de sa sœur, jouait à reproduire des exécutions et dit une fois à sa sœur qu'il voulait embrasser son institutrice mais *"si je l'embrasse, il va falloir que je la tue d'abord"*.

La majorité des tueurs en série ont été abusés, psychologiquement et/ou physiquement durant leur enfance et l'on ne s'étonne pas qu'une fois adulte, ils soient devenus des monstres. Cela influe certainement sur leur comportement, mais il faut garder à l'esprit que leurs frères et sœurs, ayant subi les mêmes abus, ne sont pas devenus des assassins récidivistes. La plupart des enfants battus deviennent des adultes responsables et tranquilles.

À un moment de leur vie, les tueurs en série choisissent, décident, consciemment, de tuer : *" Je suis le fils de pute le plus froid que vous ayez jamais rencontré, a dit Ted Bundy. J'aimais tout simplement tuer, je voulais tuer"*.

Des monstres… humains

Les personnages des comtes de Grimm sont des métaphores vivantes de la soif de sang des hommes. Les horribles histoires de Barbe Bleue et de sa chambre sanglante, de grands loups affamés, d'ogres dévoreurs d'enfants, de trolls rôdant sous les ponts et de sorcières dans la forêt, qui s'en prennent tous à des victimes innocentes, nous rappellent nos "monstres" contemporains.

- La "lycanthropie" est un concept ancien, créé pour décrire l'horreur de meurtres sexuels insensés. Le "loup-garou" était un homme, un prédateur sexuel, qui terrorisait les villages du XVIème siècle, à tel point que les autorités le considéraient comme

469
Zu Shenatir

1440
Gilles de Rais

1542
Margaret Davey

1661
Erzebeth Bathory

1676
Marie de Brinvilliers

1680
La chambre Ardente

1719
La Tofania

1828
Gessina Gottfried

1828
Burke et Hare

l'un des problèmes sociaux les plus pressants de l'époque. Parmi les plus célèbres de ces "hommes loups", on connaît surtout Gilles Garnier, un Français, et Peter Stubbe, un Allemand. Tous deux s'attaquaient aux enfants, les éventraient et les dévoraient. Stubbe en vint même à mutiler sauvagement son propre fils et à manger son cerveau.

- L'un des surnoms de monstre les plus célèbres pour les tueurs en série est "vampire". Dans le drame gothique, les vampires représentent la sexualité réprimée de la société Victorienne puritaine, des créatures de la nuit conduites par des désirs bestiaux.
Le motif du vampire est tellement fréquent que nous avons des vampires "localisés" : le Vampire de Düsseldorf (Peter Kürten), le Vampire d'Hanovre (Fritz Haarmann), le Vampire de Sacramento (Richard Chase).

Un phénomène intemporel

De nombreuses personnes pensent que l'apparition des tueurs en série est un phénomène récent, mais ils existent en fait depuis des siècles. Ils sont simplement plus nombreux à notre époque et, surtout, on en parle beaucoup plus qu'auparavant. "Jack l'Éventreur" est devenu mondialement célèbre grâce aux nombreux journaux qui relataient ses méfaits avec délectation, chaque jour en Angleterre, mais aussi dans toute l'Europe et aux États-Unis.

Depuis l'Antiquité

En fait, le premier cas de meurtre en série "consigné" concernait une femme, Locusta, exécutée par ordre de l'empereur romain Galba en 69 après Jésus Christ.

Près de 400 ans plus tard, dans le Yémen du Vème siècle, le riche Zu Shenatir attirait des garçons chez lui en leur promettant de la nourriture et de l'argent. Il les violait avant de les jeter par la fenêtre la plus haute de son habitation. Le nombre de ses victimes n'est pas connu, mais les archives disent que Zu Shenatir fut tué avec un couteau par un des garçons qu'il tentait de violer, chez lui.
En Europe, les premiers tueurs en série connus sont apparus aussi bien dans les rangs de la noblesse que parmi les paysans. Le baron Gilles de Rais, homme le plus riche de France et ancien compagnon de Jeanne d'Arc, fut pendu et brûlé vif en 1440 pour avoir violé et assassiné des centaines d'enfants lors de rituels sataniques pervers. Margaret Davey, une cuisinière anglaise, fut ébouillantée vivante en 1542 pour avoir empoisonné plusieurs de ses employeurs sans raison apparente. Au moins cinq cannibales furent condamnés en tant que "loup-garou", en France et en Allemagne entre 1573 et 1590. En 1661, la Comtesse hongroise Erzebeth Bathory fut condamnée à être emmurée vivante parce qu'elle avait torturé des centaines de jeunes femmes "pour s'amuser". L'empoisonneuse française Marie de Brinvilliers pratiqua son "art" sur des invalides, puis s'en prit à son propre père, ses amis et ses voisins. Elle fut exécutée pour ses crimes en 1676.

Quatre ans plus tard, la France fut ébranlée par le scandale de la "chambre ardente", impliquant la maîtresse du Roi Louis XIV et un prêtre catholique, qui avaient tué des dizaines de bébés dans des meurtres rituels. En 1719, les autorités italiennes exécutèrent une femme, La Tofania, parce qu'elle avait empoisonné près de 600 personnes ! Aux États-Unis, les frères Harpe terrorisèrent la "piste sauvage" dans les années 1790, en étripant leurs victimes et en jetant leurs corps lestés de pierres dans des rivières ou des lacs pour qu'on ne les découvre pas. L'Allemande Gessina Gottfried, fut décapitée en 1828 pour avoir empoisonné 20 personnes à partir de 1815.

En Angleterre, les "résurrectionnistes" Burke et Hare, fatigués d'exhumer des cadavres dans les cimetières pour fournir des médecins anatomistes peu scrupuleux, tuèrent 11 personnes avant d'être arrêtés en 1828. En 1850, un mendiant autrichien nommé Swatow nourrit sa famille avec au moins six enfants qu'il avait tués.

La cuisinière bretonne Hélène Jegado fut exécutée un an plus tard, accusée d'avoir empoisonné 60 personnes en 20 ans. Joseph Philippe assassina des prostituées françaises vers 1860, et "Jack l'Éventreur" fit de même à Londres 20 ans plus tard, inspirant de nombreux imitateurs à Moscou, Vienne, au Nicaragua et au Texas, jusqu'en 1900.

Samuel Green, assassin de la Nouvelle Angleterre, fut condamné à mort pour "de nombreux meurtres" en 1822. Stephen Richards, le "Démon du Nebraska", tua au moins neuf personnes avant d'être arrêté en 1879. Jack l'Éventreur tue au moins 5 prostituées à Whitechapel en 1888. À Chicago, le sadique Herman Mudget (alias Docteur H.H. Holmes) construisit un "château de torture" pour assassiner les femmes qui visitaient l'Exposition Universelle de 1893. Condamné pour un meurtre, il en avoua 26 autres.

Comment bien mener une enquête sur un tueur en série

Les tueurs en série organisés (intelligents et sain d'esprit, ils préméditent leurs crimes, cf. *Crime organisé ou désorganisé*, p.102) sont les plus nombreux. Ils laissent généralement peu de preuves physiques derrière eux et connaissent très rarement leurs victimes, ce qui rend leur appréhension d'autant plus difficile.

Dans tous les pays, différents éléments que l'on retrouve sur chaque enquête concernant un tueur en série, sont à prendre en compte :

- Identifier une série de meurtres (par la signature plus que par le mode opératoire).
- Prendre en considération les familles, qui estiment, et c'est normal, que l'on n'arrête jamais assez vite le coupable.
- La communauté terrifiée et les politiques qui veulent absolument rassurer.
- Des problèmes de communication entre les différentes *law enforcement agencies* (polices et gendarmerie en France ; forces de police de ville, de comté, d'état…, agences fédérales, bureaux des procureurs locaux, de comté et d'état, police militaire et services de sécurité des grandes universités aux USA, etc.), qui ne partagent pas leurs informations.
- Les médias, qui peuvent créer la panique et répandre des rumeurs.

Des règles à respecter

Les différentes études menées aux États-Unis par des enquêteurs ayant ratés ou réussi ce genre d'enquête démontrent tout d'abord qu'il est essentiel de créer une *"task force"* : un groupe d'enquêteurs (représentant les différentes forces de polices) qui se consacrera uniquement à cette enquête, 24h/24 et 7j/7, et à aucune autre.

Il est également primordial de respecter certaines règles si l'on veut enquêter de la meilleure manière possible et résoudre une série de meurtres.

Les preuves

Impliquer la police scientifique dès le départ, et le plus tôt possible dans l'enquête. Les laisser travailler, fouiller, chercher autant qu'ils le veulent. Ils peuvent découvrir des indices cachés que les enquêteurs ne trouveraient pas au premier coup d'œil.

Toujours prélever/ramasser, emmener et garder précieusement tous les objets découverts sur une scène de crime ou sur une scène d'abandon du corps. Un objet qui peut sembler anodin ou inutile peut par la suite se révéler essentiel.

Noter les objets que la victime possédait sur elle et/ou chez elle et qui ont disparu (demander à la famille et aux amis et les leur faire identifier officiellement, comparer avec des photos). Il faudra vérifier chez un suspect, même des années plus tard, si cet objet ne s'y trouve pas.

Personne d'autres que la police scientifique ne doit avoir accès à une scène de crime ou à l'endroit où une victime a été abandonnée ou vue pour la dernière fois : ni sa famille, ni la femme de ménage, ni le propriétaire… Les enquêteurs eux-mêmes doivent attendre que "le labo" ait terminé avant de faire quoi que ce soit. Ils peuvent en profiter, pendant ce temps, pour interroger les témoins et les voisins. Des policiers peu ou pas formés peuvent involontairement détruire des preuves rien qu'en délimitant le périmètre de sécurité ou en arrivant sur les lieux : en marchant ou en roulant sur une trace de pneu ou de pas du tueur, par exemple.

Par contre, si la scène de crime se situe à l'extérieur et qu'il apparaît qu'il va pleuvoir ou si le vent de lève, etc., si les conditions climatiques peuvent détruire une belle preuve, l'enquêteur doit protéger cet indice, par exemple en le protégeant avec un carton, une boîte ou autre, afin de le préserver. Toutefois cette protection ne doit en aucun cas risquer de "contaminer" les indices : elle doit ne pas avoir été utilisée auparavant.

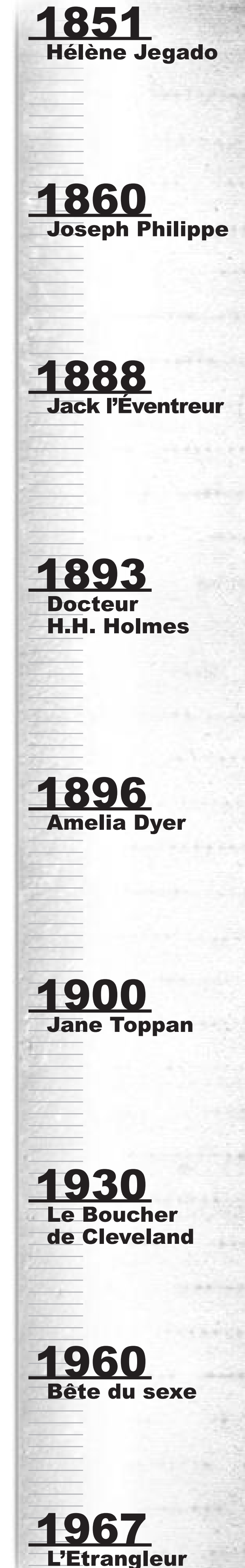
Demander au "labo" de comparer les preuves physiques découvertes sur plusieurs scènes de crimes différentes peut permettre d'identifier une série de meurtres reliés entre eux par l'ADN, les empreintes, le sang, etc., d'un même assassin.

L'enquête

Travailler en équipe, échanger les informations entre les membres des différents départements/forces de police, et coopérer.

Il doit exister un haut degré de confiance entre les enquêteurs et ils savent qu'il n'existe pas de moyen plus rapide de détruire cette confiance que de se conduire en égoïste à la recherche de gloire.

Une telle personne se retrouvera rapidement mis de côté et n'aura plus accès aux informations de ses collègues. La confiance se gagne, elle n'est pas acquise d'office.



Un enquêteur peut également démolir une affaire en voulant aller trop vite, en ne prenant pas soin des preuves, en bousculant un suspect… etc. Le système judiciaire américain permet de faire libérer un suspect pour une virgule : ne l'oubliez pas.

La coordination est le maître-mot d'une telle enquête. Si les enquêteurs découvrent un seul crime qui leur paraît particulier, ils doivent chercher si un crime présentant des éléments similaires ou une signature semblable n'a pas été commis dans les 5 années précédentes. Ils ne doivent pas se restreindre à leur juridiction mais chercher dans les villes, les comtés, voir les états frontaliers. S'ils découvrent un témoin de ce crime ou une victime qui a survécu (les tueurs en série "ratent" parfois leur tout premier crime), ils devront l'interroger : lors de leur premier meurtre, par manque d'expérience, les tueurs en série commettent parfois des erreurs qui manque de les perdre.

Évidemment, ne pas hésiter à avoir recours aux bases de données : ADN, empreintes digitales mais aussi crimes irrésolus - VICAP et VICLAS -, enfants disparus, etc. (cf. *Structures & Profiling*, p.183, et *Le VICAP*, p.184)

Interroger le plus de personne possible. Toujours vérifier scrupuleusement les dires des témoins, et recouper les détails donnés, les horaires, etc. Un témoin peut se tromper involontairement ou volontairement : si le suspect est un ami ou un membre de la famille ("Il ne ferait jamais ça"), pour des questions de bienséance, pour cacher l'existence d'un petit ami ou d'un amant, parce qu'il se sent responsable de ne pas avoir réagi, parce qu'il a un casier judiciaire et a peur d'être soupçonné, pour éviter d'être impliqué, parce qu'il n'aime pas la police… Un témoin peut mentir pour des raisons qui peuvent paraître idiotes ou ridicules aux enquêteurs.

Ceux-ci doivent faire comprendre aux témoins que seule la vérité importe pour eux et que leur seul but est de trouver le coupable, sans se soucier du reste. La vie privée des gens ne les intéresse pas si elle n'a aucun rapport avec l'affaire. Ils doivent amener les témoins à leur faire confiance. Mais, encore une fois, la confiance se mérite.

Créer un "comité de contrôle" formé de 3 personnes afin d'analyser les témoignages, les appels téléphoniques à la police, les dénonciations anonymes, etc. Deux de ces personnes doivent être des enquêteurs expérimentés qui vont analyser chaque information individuellement.

S'ils décident qu'une information doit être suivie, la troisième personne enquête plus profondément, sur le terrain, pour trouver de quoi il retourne exactement. Une information intéressante doit être ré-examinée tous les 15 jours pour déterminer si les faits ont évolué.

Les noms de tous les suspects doivent être disponibles dans une base de données, même ceux qui semblent "les moins suspects". On a souvent découvert que des tueurs en série, une fois arrêtés, figuraient à la 100ème ou la 200ème place sur une liste de suspects potentiels. S'il existe le moindre doute, le moindre indice, la personne doit rester sur la liste jusqu'à la conclusion de l'affaire.

Le suspect

Les tueurs en série organisés sont généralement des hommes qui s'expriment bien. Ce sont d'excellents menteurs. Lorsqu'on les interroge, ils offrent toujours un bon alibi et proteste de leur innocence. Il faut donc vérifier l'alibi d'un suspect dans ses moindres détails et ne jamais croire sans vérifier un homme qui paraît sympathique et honnête. Souvent, lorsqu'un tueur en série est arrêté, sa propre famille est la première surprise.

Ne pas hésiter à faire passer un polygraphe (détecteur de mensonge). Même si le résultat n'est pas concluant, le comportement du suspect pourra donner de bonnes indications aux enquêteurs.

Lorsque l'on organise une confrontation visuelle, il faut :
- Éviter que le ou les témoins ne croisent le suspect peu auparavant.
- Ne pas montrer le suspect seul ou une photo du suspect, aux témoins, auparavant.
- Ne faire entrer qu'un témoin à la fois dans la salle, les uns après les autres, et ne pas laisser les témoins discuter entre eux avant.
  Le suspect et les autres hommes (au moins 5, des policiers uniquement, physiquement ressemblant, vêtus de la même manière) doivent tous être en place et présents lorsque le témoin arrive.
  On peut à la rigueur montrer une photo parmi d'autres (en respectant les mêmes règles) mais une vision "réelle" est préférable.

Les tueurs en série intelligents utilisent souvent la ruse pour attirer ou convaincre leur victime. Ils ont une capacité naturelle à manipuler et utiliser les gens, même leurs amis ou leur famille.

Il n'est pas rare, par exemple, qu'ils utilisent le véhicule d'un ami ou d'une connaissance pour commettre un crime.

Le véhicule du suspect (ou celui qui lui a été prêté) doit être examiné dans les moindres recoins pour y chercher des cheveux, des fibres, du sang et des empreintes des victimes.

L'habitation mais aussi le lieu de travail, le véhicule, la cabane de pêche, le casier de sport, etc., doivent être fouillés à la recherche d'armes, de "trophées" et de preuves physiques reliant les victimes à l'assassin. Des objets anodins peuvent, là aussi, se révéler essentiels.

Ces recherches doivent être réalisées lorsque le suspect est interrogé ou emprisonné. Relâcher un suspect sans fouiller chez lui, c'est lui permettre de se débarrasser de preuves tangibles d'incrimination !

Il arrive couramment que les tueurs en série s'enfuient, déménagent ou disparaissent après qu'ils aient été arrêtés et relâchés. Mieux vaut les surveiller étroitement.

Lorsqu'un suspect est arrêté pour meurtre et qu'il semble possible qu'il puisse être relié à d'autres meurtres similaires, il faut alors utiliser tous les témoignages et toutes les preuves physiques obtenues auparavant, savoir si le suspect s'est débarrassé d'une arme qui aurait pu servir pour l'un des meurtres (ou s'il l'a donné à un ami), s'il a revendu un véhicule, s'il a vécu près de l'une de ses victimes, etc.

Les médias

Ne pas fournir trop d'informations aux médias mais ne pas hésiter à demander leur aide, pour faire appel au public (pour diffuser un portrait-robot, par exemple).

Ne pas révéler de détails que seul le tueur doit connaître, afin de confondre un suspect trop bavard mais aussi d'écarter les malades mentaux qui s'accusent.

En fait, il faut en dire le moins possible. Si la *"task force"* communique beaucoup avec les médias au début de l'enquête puis – lorsqu'elle suspecte une personne –, préfère ne plus rien dire, les médias pourront devenir hostiles et l'accuser de cacher quelque chose.

Une seule personne doit servir de porte-parole pour les forces de police afin que les médias n'entendent "qu'un seul son de cloche". Aucun autre policier ne doit s'adresser aux médias. Par contre, on ne peut empêcher les spécialistes (ou soi-disant) "privés" (profilers, criminologues, experts psychiatres, etc.) de s'exprimer à la télévision et à la radio, bien que ceux-ci puissent créer la confusion ou la panique.
Les enquêteurs ne doivent pas se soucier des médias mais uniquement de l'enquête. C'est au porte-parole et à lui/elle seul(e) de résoudre ce genre de problème.

Nombre de tueurs en série collectionnent les articles de journaux décrivant "leurs" meurtres et certains suivent de cette manière la progression de l'enquête. Le tueur en série William Lester Suff (19 victimes entre 1986 et 1991) a tué une femme noire après avoir vu, au journal de 20h, un profiler assurer que le tueur était blanc "parce que toutes ses victimes sont blanches".

Certaines informations doivent demeurer secrètes. Certains tueurs en série aiment revenir à l'endroit où ils ont abandonné leur dernière victime, pour les observer, les toucher… voire plus. Il peut alors être judicieux de ne pas révéler la découverte du corps de cette victime, et de placer l'endroit sous surveillance (appareil photo à portée de main, chiens pisteurs, voitures prêtes à prendre un suspect en chasse…). Le tueur en série Arthur Shawcross (11 victimes entre 1989 et 1990, toutes prostituées) a été arrêté de cette manière.

Éviter les rumeurs, aussi bien sur le tueur que sur la victime. Laisser les médias affirmer que le tueur doit être un blanc de 30 ans, si les témoignages laissent à penser qu'il est noir et à plutôt 20-25 ans, poussera les gens à se méfier du mauvais type de personne. Laisser les médias insinuer que la dernière victime d'une série de meurtres est "une pute" parce que les victimes précédentes étaient des prostituées, alors qu'il s'avère que cette victime est une étudiante sérieuse et prudente, est le meilleur moyen de perdre la confiance de sa famille.

La victime

Informer la famille de la victime du déroulement de l'enquête afin d'éviter la frustration. La famille, si elle a l'impression (justifiée ou non) que l'enquête n'avance pas, pourra s'en plaindre aux médias et provoquer un scandale en critiquant l'incompétence supposée (ou non…) de la police.

Montrer de la considération pour les victimes et leurs familles : les prévenir si le suspect s'échappe ou s'évade, expliquer la procédure à suivre si le suspect/accusé menace la victime ou sa famille, expliquer qui contacter (police et procureur).

Prélever dans l'habitation de la victime disparue des preuves qui permettront de l'identifier ou de la relier, plus tard, à un suspect : cheveux sur une brosse, salive sur la brosse à dents, poils pubiens dans les sous-vêtements, empreinte sur un livre de chevet, radios dentaires, etc.

Lorsque l'affaire est terminée, rendre aux familles des victimes les objets appartenant à ces dernières.

Amelia Dyer, une "fermière de bébé" (baby farmer) britannique, fut condamnée en 1896 pour les meurtres d'au moins 15 nourrissons.

Quelques années plus tard, le Français Joseph Vacher fut exécuté pour avoir massacré 14 personnes en 3 ans. L'infirmière de Nouvelle Angleterre Jane Toppan commença à empoisonner ses patients en 1880. Durant son procès, 20 ans plus tard, elle admit en avoir tué 31, mais le procureur affirma que le "compte juste" approchait plutôt de 100.

Leonard Nelson, l'étrangleur qui aimait citer la bible, viola et assassina ses différentes logeuses d'une côte à l'autre vers 1920 et fut finalement pendu au Canada.

Le "Boucher Fou" de Cleveland fut la "sensation" des années 1930 et Elliot Ness lui-même ne parvint pas à l'arrêter. Il disséqua et démembra 16 victimes avec tant d'adresse que 10 des crânes ne furent jamais retrouvés.

En 1960, la "Bête du Sexe" Melvin Rees choqua la nation tout entière avec ses abominables meurtres de 8 femmes dans le Maryland et en Virginie.

Quand Albert DeSalvo confessa les 13 meurtres de "l'Étrangleur de Boston" en 1967, les autorités avaient reconnu les signes avant-coureurs de ce que l'un des porte-parole du FBI avait appelé "une épidémie de folie homicide".

En fait, bien que le meurtre en série ne soit pas un phénomène moderne, le nombre de tueurs et leurs victimes a, par contre, dramatiquement augmenté durant le dernier quart du XXème siècle.

Entre 1900 et 1959, la police des États-Unis enregistrait une moyenne de deux tueurs en série par an dans tout le pays.

À partir de 1969, les autorités comptaient six cas par an, et ce nombre tripla dans les années 1970.

En 1985, de nouveaux tueurs en série étaient signalés avec une moyenne de 3 par mois (!!!). Un "taux" qui est resté assez stable durant les années 1990.



Types de tueurs en série

Les tueurs en série ne s'en prennent pas tous à leurs victimes pour les mêmes raisons. Certains tuent pour le pouvoir, d'autres pour le sexe, certaines tuent pour l'argent… et certains entendent des voix qui les "poussent" à tuer. Beaucoup de tueurs en série entrecroisent ces motivations et tuent aussi bien pour le sexe que pour le pouvoir.

Le tueur qui tue "pour le frisson"

Les Hillside Stranglers & William Bonin

Celui qui tue "pour le frisson" le *"thrill killer"*, se nourrit de la terreur de sa victime. Le meurtre est un processus lent et déchirant, qui donne au tueur plus de temps pour jouir de la souffrance de sa victime. Il voit ses meurtres et l'enquête de la police comme un jeu. Il adore l'attention que lui portent les médias et la police, et le fait d'être capable d'échapper aux autorités. Il a tendance à garder une sorte de "registre" de ses meurtres, par exemple, des coupures de presse qui parlent de ses crimes.

Il peut arriver au thrill killer de tuer en duo, voire en petit groupe, l'un poussant l'autre à toujours aller "plus loin".

Le tueur qui tue pour le sexe

Jerry Brudos & Harvey Glatman

Le *"lust killer"* est un prédateur sexuel attiré autant par les victimes vivantes que par les cadavres. Il tue principalement pour le plaisir sexuel que lui procure le meurtre et possède souvent diverses perversions sexuelles (fétichisme, nécrophilie, sadisme, etc.).

L'ange de la mort

Genene Jones & Le Docteur Shipman

"Ange de la mort" est le surnom donné aux meurtriers et meurtrières en série appartenant aux professions médicales et qui s'en prennent à leurs patients. Ils s'attaquent systématiquement aux patients faibles et sans défense, dont la mort pourra être expliquée par leur maladie.

Ils assassinent très souvent avec des overdoses de médi-caments. Ils sont fréquemment motivés par un désir de domination et de pouvoir sur la vie et la mort.

Le tueur qui a des visions

Herbert Mullin & Ed Gein

Psychotique, souffrant d'une rupture totale avec la réalité, ce type de serial killer reçoit des ordres provenant de voix ou de visions, qui lui demandent de tuer. Ils sont une minorité chez les tueurs en série.

Le tueur qui tue pour l'argent

Belle Gunness & Dorothea Puente

Celui ou celle qui tue pour le confort *(le comfort killer)* tue pour des raisons très "terre-à-terre" : l'argent, les bénéfices d'assurance ou de business. Il n'y a pas d'aspect sexuel dans ce type de meurtre. Les championnes des *comfort killers* sont les "veuves noires", qui tuent leurs maris, amants et enfants pour hériter ou toucher l'assurance-vie.

Tout comme l'immense majorité des femmes tueuses en série, elles ne sont pas motivées par des fantasmes sexuels violents, contrairement à la majorité des tueurs en série masculins.

Le tueur qui tue pour le pouvoir

Ted Bundy & Ed Kemper

La motivation de ce type de tueur est centrée sur le besoin de pouvoir et de domination. Bundy était motivé dans une grande mesure par des facteurs sexuels, comme on le voit dans ses actes de sadisme et de nécrophilie. Toutefois, le vrai plaisir était d'être maître du destin de la victime, entièrement entre ses mains.

Ces tueurs sont plus excités par la vue de leur victime terrorisée et par ses cris, que par le meurtre lui-même. Parmi les tueurs en série, ils sont les plus nombreux.



Présentation des portraits

Les **indices psychologiques**, les **preuves physiques** et les **points importants** des enquêtes figurent en ***italique gras*** dans les textes de sorte à pouvoir les exploiter au cours d'un scénario.

Les **profils** n'ont pas tous le même style et ne sont pas tous aussi détaillés qu'ils le devraient. En fait, leur qualité dépend du profiler qui dresse le profil. Imaginons que John Douglas, du FBI, crée le profil d'un tueur, celui-ci sera clair et explicite.

Mais s'il est créé par un agent qui a peu d'expérience, un profiler "privé", un criminologue qui n'est pas spécialisé dans les tueurs en série, etc., le profil restera vague et pourra même comporter quelques erreurs…

Note : Ces profils peuvent se révéler un véritable outil scénaristique de par leurs manques.

Belle Gunness

1902

"Belle était folle de l'argent, c'était sa grande faiblesse."
La sœur de Belle Gunness



Belle Gunness est née Brynhild Storset en 1859, dans un petit village de pécheurs norvégien. Sa sœur, Anna, préféra partir aux États-Unis, se maria et invita sa petite sœur à Chicago. Brynhild ne se fit pas prier. Elle "américanisa" son nom en devenant "Belle" et épousa un émigrant norvégien nommé Mads Sorenson en 1864. En 1896, le couple ouvrit un magasin de confiserie mais le commerce n'eut pas beaucoup de succès. En 1897, le magasin brûla lors d'un incendie présumé accidentel. La même année, la fille la plus âgée du couple, Caroline, mourut de ce que le médecin appela "des coliques aiguës".

La vie de Caroline avait été ***assurée***, comme le magasin, et de l'argent fut versé aux Sorenson juste après le décès de la fillette. Le couple utilisa l'argent des deux assurances pour acheter une grande maison. Malheureusement, le feu la détruisit complètement en 1898, pourvoyant d'***autres payements*** d'une compagnie d'assurance.
La même année, le premier garçon du couple, Alex, mourut lui aussi de "coliques aiguës", et Belle Sorenson toucha à ***nouveau de l'argent***.

À l'époque, on ne pouvait pas procéder à des analyses toxicologiques poussées mais surtout, on n'aurait jamais soupçonné qu'une femme tue ses propres enfants. Comme ils l'avaient fait précédemment, Belle et Mads Sorenson utilisèrent l'argent des assurances pour acheter une nouvelle maison, encore plus grande.

Mads Sorenson mourut soudainement chez lui, avec les symptômes classiques d'un ***empoisonnement à la strychnine*** (cf. *La Toxicologie*, p.49), le 30 juillet 1900. Le médecin de famille ne demanda pas qu'une autopsie soit pratiquée, pensant qu'il était mort "d'une crise cardiaque". On apprit par la suite que Mads Sorenson était mort le jour même où ***deux assurances*** sur la vie prises à son nom doublaient leur valeur.

Belle Sorenson collecta l'assurance vie de son défunt mari (une très grosse somme) et quitta Chicago pour s'installer à La Porte, dans l'Indiana, avec les trois enfants qui lui restaient. Deux étaient ses filles naturelles : Myrtle, née en 1897 et Lucy, née en 1899. La petite dernière, Jennie Olsen, avait été adoptée.

La Porte était une petite ville où vivaient beaucoup d'émigrés norvégiens. Belle y acheta une vieille ferme dont elle fit une grande et belle maison. En avril 1902, elle épousa un fermier d'origine norvégienne appelé Peter Gunness. Il amena à la ferme un petit garçon qu'il avait eu d'un précédent mariage, mais le bébé contracta rapidement une maladie et mourut.

Peter Gunness n'eut pas le temps de s'attrister car il fallait travailler aux champs et à la ferme. Malheureusement, il décéda seulement huit mois après leur mariage. Le 16 décembre 1902, il fut tué lorsqu'un lourd broyeur de saucisses "tomba" de l'étagère où il était posé, directement sur son crâne.

Belle Gunness reçut à ***nouveau de l'argent*** d'une compagnie d'assurance. Il y eut une enquête mais le shérif ne put rien trouver de concluant. Un fils, Philipp, naquit malgré tout après le décès de Peter Gunness, en 1903.

Veuve pour la deuxième fois, n'ayant que les enfants pour l'aider à la ferme, Belle commença à embaucher des hommes qui travaillaient un moment puis, apparemment, s'en allaient.

Elle plaça également des annonces à la rubrique "Rencontre" d'un journal de langue norvégienne diffusé dans tout le Midwest, et reçu toute une série de "maris éventuels" dans sa ferme. Aucun ne lui convint… et ***aucun ne fut revu*** par la suite.
Toutes ces disparitions auraient pu provoquer la suspicion, mais Belle Gunness était une femme appréciée, polie et sympathique. Dotée d'un physique "généreux", elle attirait les hommes et personne ne s'étonnait que des prétendants viennent chez elle. Les gens de La Porte se mêlaient de leurs affaires.

Jennie Olsen disparut en 1906. Belle Gunness assura que sa fille adoptive avait été "envoyée en Californie, dans une école spécialisée".

Très tôt, le matin du 28 avril 1908, la ferme des Gunness fut ravagée par le feu. En peu de temps, il ne resta plus rien. La ferme, les bâtiments d'habitation et même les arbres alentours, tout avait brûlé. Des volontaires, creusant dans les débris, découvrirent ***quatre corps carbonisés*** à la cave. Trois étaient de toute évidence des enfants. Le quatrième corps, une femme décapitée, fut considéré comme celui de Belle Gunness. Tout le monde soupçonna immédiatement Ray Lamphere, qui avait proféré des menaces contre Belle Gunness après qu'elle l'ait renvoyé de sa ferme, en février de la même année. Il n'avait pas d'alibi et fut inculpé des meurtres.

Mais le corps sans tête était moins rond et plus petit que celui de Belle. Les gens commencèrent à douter. Début mai, des volontaires fouillant les gravas de la ferme découvrirent des montres d'hommes, des boutons de manteaux, des portefeuilles vides. Puis, une cage thoracique d'homme. Puis un bras de squelette. Et enfin, un squelette complet. Tous récemment enterrés.

Le lendemain, le frère d'Andrew Helgelein, qui avait courtisé Belle Gunness, vint voir le shérif. Andrew était arrivé à La Porte en janvier 1908, pour retirer tout l'argent de son compte en banque avec Belle Gunness, puis avait disparu. Elle lui avait écrit des lettres où elle parlait de famille et de mariage, puis, de plus en plus, d'argent.

Le frère alla creuser à la ferme avec des hommes du shérif. Ils finirent par découvrir le corps décomposé et démembré d'Andrew Helgelein emballé dans des sacs de farine. Les hommes déterrèrent 4 autres corps, 2 hommes et 2 femmes, démembrés et emballés. L'une des femmes était la jeune Jennie Olsen, la fille adoptive qui aurait du être en Californie.

Les fouilles continuèrent à la ferme et certains des ouvriers ou des prétendants "disparus" furent découverts, démembrés comme les autres. On trouva également, à un autre endroit, des chaussures de femme, un sac à main vide et un corset, qui appartenaient probablement à la femme décapitée et non identifiée découverte avec les enfants de Belle Gunness.

Le coroner de la ville identifia 10 hommes, 2 femmes… et de très nombreux fragments d'os (cf. *L'anthropologie légale*, p.46). Il est possible que le total des victimes soit de 30 à 40 hommes, venus de tous les états du Midwest, entre 1903 et 1908.

On ne put jamais établir que le corps décapité était bien celui de Belle Gunness. Lamphere ne fut pas reconnu coupable de son meurtre. Si Belle Gunness a effectivement "survécu à sa mort", elle n'a laissé derrière elle que des rumeurs et des chansons populaires.

Profil de :

Belle Gunness

- Les hommes disparus ont tous expliqué à leur proche qu'ils allaient rencontrer une femme pour l'épouser à LaCrosse. Vu leur âge, cette femme doit être âgée d'environ 40 ans.
- Les lettres de « Belle » révèlent qu'elle est obsédée par l'argent : typique de la « veuve noire ». Le profit, l'argent, obtenu grâce aux assurances-vie ou aux héritages, est fréquemment le mobile des crimes de ces femmes, bien qu'il puisse ne pas être le seul.
- Elle a sûrement déjà tué auparavant, le plus souvent avec du poison, une « arme » silencieuse qui peut faire croire à une mort naturelle. Chercher également des cas « d'accident » domestique et des morts par asphyxie.
- Ces hommes ont disparu corps et âmes. Ils ont sûrement été brûlés et/ou enterrés par leur meurtrière.
- Intelligente, elle paraît douce et gentille mais elle est froide et cupide.

Belle Gunness

Intelligente et manipulatrice, Belle Gunness est une grande blonde aux yeux bleus, au physique "généreux". On la considère comme une femme aimable et gentille alors qu'elle est en fait obsédée par l'argent et pense que le bonheur ne peut être que pécuniaire. Elle en veut toujours plus et est prête pour cela à tuer les membres de sa famille ou à se "débarrasser" des enfants qu'elle considère comme de vulgaire "bouches à nourrir".

43 ans en 1902

APP	15	Prestance	75 %
CON	14	Endurance	70 %
DEX	15	Agilité	75 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	10	Corpulence	50 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	70

Compétences

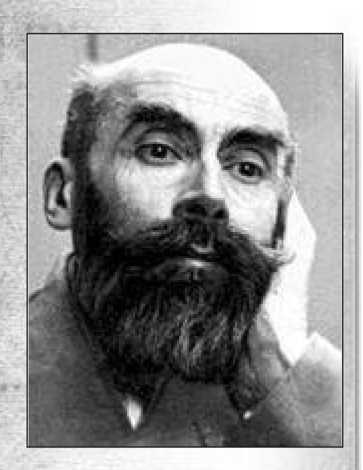
Arts Domestiques	75%
Baratin	65%
Comédie	65%
Crédit	75%
Poisons	40%
Polices d'assurances	90%
Sagacité	75%
Séduction	85%
Usages	65%

Langues

Américain	80%
Norvégien	80%

Combat

Armes de mêlée	40%



Henri-Désiré Landru
Funeste barbu

APP	16	Prestance	80 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	10	Corpulence	50 %
ÉDU	13	Connaissance	65 %
INT	17	Intuition	85 %
POU	15	Volonté	75 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	11
Santé Mentale	75

Compétences

Arborer une barbe irréprochable	85%
Baratin	75%
Bureaucratie	35%
Comptabilité	40%
Dissimulation	70%
Imposture	70%
Métier : cartographie	35%
Métier : contrefaçon	70%
Négociation	55%
Psychologie	55%
Réconforter les veuves	75%
Se cacher	50%
Séduction	85%
Vigilance	55%

Langues

Français	65%

Combat

Armes de mêlée	55%
Armes de poing	45%

Henri-Désiré Landru
1915-1919

"Moi ? J'ai fait disparaître quelqu'un ? Eh bien, ça alors ! Si vous croyez ce que racontent les journaux !"
Landru

Né en 1869 à Paris de parents modestes, Landru fréquenta l'école des Frères et fut destiné à devenir prêtre. Cependant, il fit son service militaire dans l'infanterie et séduisit une cousine, Marie-Catherine Rémy, qu'il mit enceinte en 1890. Il l'épousa en 1893 et le couple eut trois autres enfants.

À son congé de l'armée, Landru pratiqua divers métiers (comptable, cartographe, marchand de meubles…). Il créa une fabrique de bicyclettes fictive, la première d'une longue liste d'escroqueries. Chaque commande devait être accompagnée d'un acompte représentant un tiers du prix : Landru disparut avec l'argent et ne livra jamais les bicyclettes.

Bien qu'il fût diacre et membre de la chorale de son église, Landru devint un escroc professionnel. En 1904 et 1906, il fut condamné, parfois sous de faux noms, à des peines d'amende et de prison. En 1909, il fut condamné à 3 ans de prison ferme mais, dès sa sortie, il monta une nouvelle escroquerie. En 1914, alors en fuite, il fut condamné par contumace à 4 ans de prison. Récidiviste, sa condamnation fut convertie en prison à vie dans l'horrible bagne de Cayenne. Le début de la Première Guerre mondiale lui permit d'échapper à cette sentence. Il affirma à son épouse être brocanteur et loua une maison dans les Yvelines sous un faux nom, d'abord à Vernouillet, puis (à partir de 1917) à Gambais.

En 1914, l'annonce suivante parut dans les journaux de Paris : "Veuf avec deux enfants, âgé de 43 ans, ayant un revenu confortable, sérieux et vivant dans la bonne société, désire rencontrer une veuve en vue de mariage". Pour une veuve française de l'époque, craignant une vie de solitude et de misère dans la France en guerre, une telle annonce dut sembler miraculeuse. Landru n'eut aucun problème à attirer des femmes seules et possédant des économies (mais pas forcément très riches).

Entre février 1915 et janvier 1919, Landru séduisit puis assassina dix femmes et un adolescent. Il emmena d'abord ses victimes à Vernouillet : en février 1915, Jeanne-Marie Cuchet, une lingère de 39 ans et son fils André, 17 ans. En juin 1915, Thérèse Laborde-Line.



En août 1915, Marie-Angélique Guillin, 51 ans, ancienne gouvernante. La famille de madame Guillin connaissant l'existence de la villa de Vernouillet, Landru décida de déménager à Gambais, où les meurtres suivants eurent lieu. En décembre 1915, Berthe-Anna Héon, 55 ans. En décembre 1916, Anne Collomb, 44 ans, secrétaire dans une compagnie d'assurances. En avril 1917, Andrée-Anne Babelay, 19 ans, domestique. En août 1917, Célestine Buisson, femme de ménage. En novembre 1917, Louise-Joséphine Jaume, 38 ans. En avril 1918, Anne-Marie Pascal, 33 ans, couturière. En janvier 1919, Marie-Thérèse Marchadier, ancienne prostituée tenancière d'une maison de passe à Paris.

Landru était petit, chauve et barbu, mais les femmes qui le rencontrèrent furent souvent charmées par son humour, sa répartie et sa force de caractère.

À force de charme et de persuasion, Landru convainquit ses victimes de lui donner procuration sur leur compte bancaire. Ceci fait, il les assassina et fit disparaître les corps. Landru assura aux familles que leurs proches étaient bien en vie en leur écrivant de fausses lettres.

Andrée-Anne Babelay était aussi pauvre qu'on peut l'être et on pense que Landru l'assassina non pour ses (inexistantes) économies mais parce qu'elle découvrit ses escroqueries et, peut-être, ses meurtres.

Landru revint chez lui après avoir tué ses victimes, et fit profiter son épouse et ses enfants de ses "gains", le plus naturellement du monde, en leur affirmant travailler comme brocanteur.

Grâce à la guerre, il échappa longtemps à la police et aux soupçons des familles. Mais, à la fin de l'année 1918, le fils de Célestine Buisson, qui vivait avec sa sœur, mourut.

Sa famille voulut l'avertir et sa sœur se souvint que Célestine lui avait parlé de son intention de partir à Gambais avec un "Monsieur Frémyet". Elle écrivit au maire de Gambais, pour lui demander de localiser monsieur Frémyet ou sa sœur. Le maire répondit qu'il ne connaissait aucun d'eux. Mais le maire avait été contacté peu de temps auparavant par la famille d'une madame Anne Collomb, qui la cherchait aussi à Gambais, avec un monsieur Dupont. La similitude l'intrigua et le maire contacta les deux familles. Ces dernières réalisèrent que Dupont et Frémyet étaient sans doute la même personne. Elles portèrent plainte et la police mena son enquête.

Le locataire de la villa en question était effectivement un monsieur Frémyet, mais il avait quitté l'habitation. La sœur de Célestine Buisson ne se découragea pas. Elle avait rencontré "monsieur Frémyet" avec sa sœur et commença à parcourir les rues de Paris à sa recherche. En avril 1919, elle le reconnut qui sortait d'un magasin et le suivit, puis prévint la police. Frémyet vivait dans la rue Rochechouart avec sa maîtresse.

Les policiers découvrirent enfin le véritable nom de leur suspect : Henri-Désiré Landru. Il fut accusé d'escroquerie et arrêté. L'examen du carnet de comptes de Landru, extrêmement précis et méticuleux, révéla une vaste escroquerie au mariage. Il était entré en contact avec 283 femmes par le biais des annonces matrimoniales, toujours sous de faux noms, et en avait escroqué plus d'une. Il avait classé les candidates selon l'absence ou la présence de fortune soupçonnée et écrit une fiche descriptive pour chacune de celles qu'il avait rencontrées !

Landru avait également gardé des agendas, des pièces d'identité, des récépissés, des certificats, des notes, des lettres… La police découvrit les noms de dix femmes déclarées officiellement disparues, accompagnés chacun d'une date et d'une heure (sans doute celles de leur meurtre). Landru avait également noté l'achat de plusieurs scies, et gardé les reçus de billets de train : pour se rendre dans ses villas de Vernouillet ou Gambais, Landru achetait un aller-retour pour lui… mais un aller simple pour sa compagne.

Les enquêteurs se rendirent à Gambais et Vernouillet. Les jardins furent fouillés à la recherche d'os, mais on ne trouva que ceux de deux chiens. Les policiers passèrent les villas au peigne fin et trouvèrent finalement des débris d'os calcinés et des dizaines de dents dans la cheminée et dans la cuisinière, puis des épingles, des boutons et des morceaux de corsets.

On pense que Landru découpa les corps, qu'il enterra les morceaux les plus volumineux dans les bois, et incinéra les têtes, les mains et les pieds dans sa cuisinière. Landru fut officiellement accusé de meurtre en 1919.

Son procès s'ouvrit le 7 novembre 1921 devant la cour d'assises de Versailles. La personnalité de Landru, vif, provocateur, facétieux, en fit un véritable spectacle qui attira le Tout-Paris et provoqua plusieurs fois les rires de l'assistance. Il reçut des centaines de lettres d'amour et, lors des élections de novembre 1919, on trouva dans les urnes 4 000 bulletins portant le nom de Landru !

Faussement persuadé qu'il ne pourrait jamais être reconnu coupable d'assassinat si les corps de ses victimes n'étaient pas retrouvés, Landru reconnut les escroqueries mais nia obstinément les onze meurtres. Mais face aux preuves matérielles et aux témoignages accablants des familles, Landru fut condamné à mort le 30 novembre 1921. Il fut guillotiné le 25 février 1922.

Profil de :

Henri-Désiré Landru

- Les femmes disparues ont toutes expliqué à leur famille qu'elles allaient vivre avec ou épouser un « monsieur X » (nom différent à chaque fois).
- Homme blanc.
- Entre 40 et 55 ans (la majorité des victimes est composée de femmes d'âge mûr).
- Tueur organisé et intelligent.
- Il s'en prend à des femmes seules et vulnérables. Il sait les « attirer » à lui, donc il ne doit pas avoir une apparence menaçante, et/ou il doit être beau parleur.
- Motivation : le gain financier. Il est possible que le tueur soit également motivé par le « pouvoir de séduction » qu'il exerce sur ses victimes : les manipuler et les amener à lui faire confiance doivent lui apporter une grande satisfaction narcissique.

Landru est surnommé « La Barbe Bleue de Gambais », du nom du personnage légendaire du conte de Perrault qui eut plusieurs femmes, disparues les unes après les autres. Ce « petit escroc » profita de la guerre pour assassiner onze femmes et faire main basse sur leurs économies.

Le tueur à la hache de La Nouvelle-Orléans

1918-1919

"Ils ne m'ont jamais vu, car je suis invisible, autant que l'éther qui entoure votre terre. Je ne suis pas un être humain, mais un esprit et un démon du plus brûlant des enfers."

Le tueur à la hache

Le mois de mai 1918 marqua le début d'une période de terreur à La Nouvelle-Orléans, laissant derrière elle douze victimes et un mystère non résolu jusqu'à aujourd'hui. De nombreux habitants de la ville pensèrent que le tueur était une créature surnaturelle qui pouvait apparaître et disparaître à volonté.

Le 22 mai 1918, un épicier italien du nom de Joseph Maggio et son épouse Catherine furent massacrés alors qu'ils dormaient dans leur appartement au-dessus de l'épicerie Maggio. Le tueur leur coupa la gorge avec un rasoir et leur défonça le crâne avec une hache. La gorge de Catherine fut coupée si profondément que sa tête fut presque séparée de ses épaules. La police découvrit que l'un des panneaux de la porte de derrière avait été découpé avec un ciseau de charpentier, encore sur les lieux. Le tueur s'était ainsi glissé dans la maison. L'arme du crime, une hache, fut retrouvée dans l'appartement, recouverte du sang des victimes. Elle appartenait à Joseph Maggio.

La porte du coffre-fort était ouverte et le coffre était vide, mais de l'argent fut retrouvé sous l'oreiller de Joseph et dans les tiroirs, ainsi que les bijoux de Catherine. La porte du coffre ne semblait pas avoir été forcée. Les enquêteurs découvrirent également des vêtements ensanglantés dans la salle de bains : le tueur s'était changé avant de quitter la scène de crime, afin de passer inaperçu une fois dehors. Le rasoir ensanglanté fut quant à lui retrouvé dans la chambre. Il appartenait à Andrew Maggio, le frère de Joseph, qui était barbier. Son employé déclara à la police que Maggio avait pris le rasoir deux jours auparavant, expliquant qu'il voulait aiguiser la lame. Andrew Maggio, qui vivait dans l'appartement attenant à la résidence de son frère, avait découvert les victimes deux heures après que les meurtres eurent eu lieu. Maggio expliqua n'avoir rien entendu car il était saoul, après une nuit de fête avant son départ pour la guerre. Andrew Maggio devint le principal suspect de la police mais fut libéré car les enquêteurs ne purent l'impliquer dans les meurtres. Les enquêteurs arrêtèrent et interrogèrent plusieurs suspects, qui furent tous relâchés, faute de preuves. Les enquêteurs creusèrent dans leurs anciens fichiers, à la recherche d'un meurtre semblable à celui des Maggio.

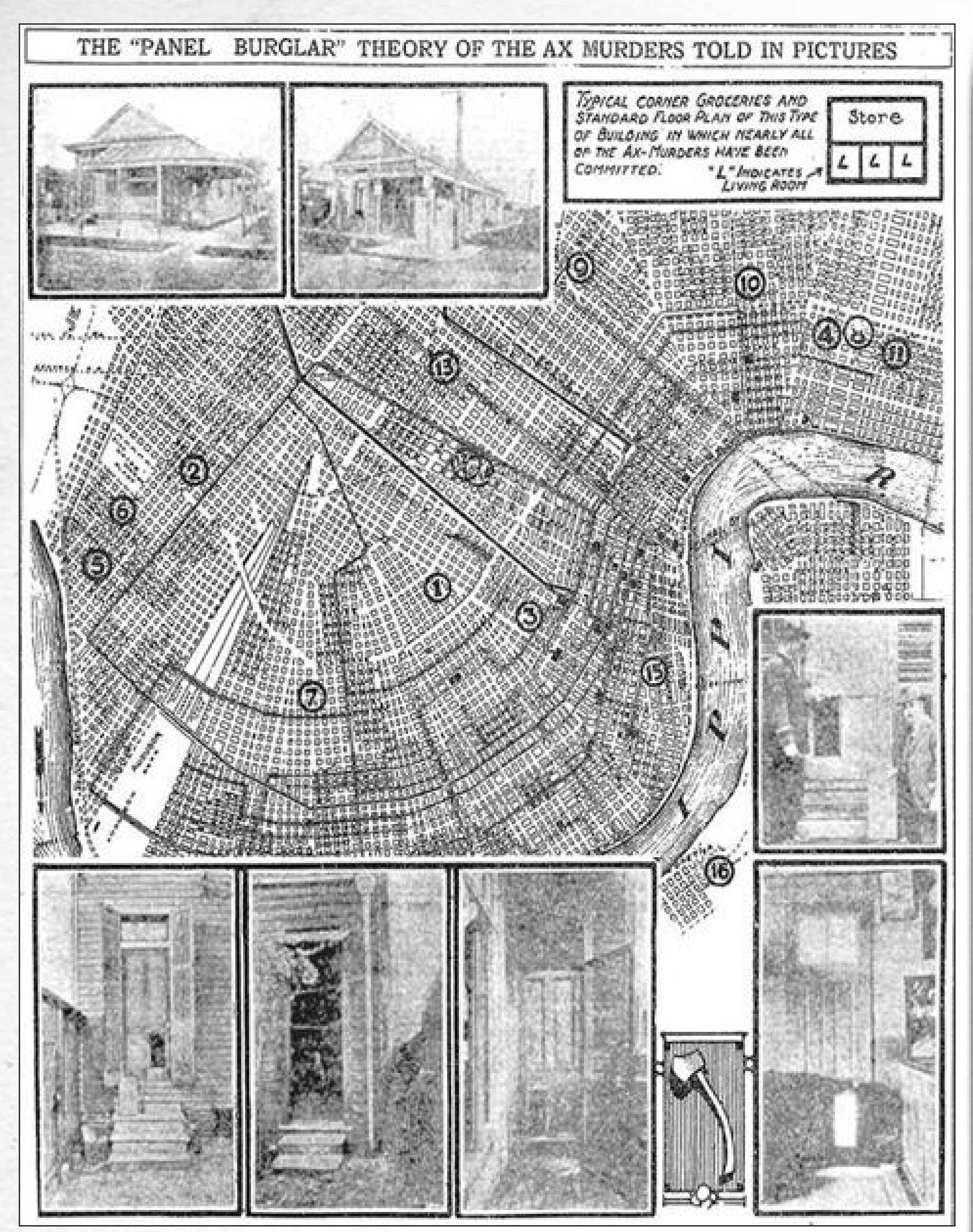
Ils découvrirent que trois meurtres et un certain nombre d'attaques contre des commerçants d'origine italienne avaient déjà eu lieu en 1911 en Louisiane. Les meurtres ressemblaient aux meurtres des Maggio car une hache avait été utilisée. À l'époque, ces crimes avaient été considérés comme une vendetta organisée par la Mafia. Il fut un temps à La Nouvelle-Orléans où le crime organisé était une force dominante responsable de nombreux meurtres. Peut-être les victimes n'avaient-elles pas payé leurs "cotisations". Certains habitants d'origine italienne avaient nommé une organisation appelée "La Main Noire", un groupe dissident mafieux.

Le 27 juin 1918, Louis Besumer, un épicier de 59 ans qui vivait derrière son magasin, et sa concubine, Annie Harriet Lowe, 28 ans, furent découverts par des voisins, gisant dans une mare de sang. Ils étaient tous deux grièvement blessés, mais avaient survécu. Tous deux avaient été agressés avec une hache. L'arme, qui appartenait à Besumer, était posée sur le sol de la salle de bains, couverte de sang. Un panneau de la porte de la cuisine avait été enlevé, un ciseau à bois reposait sur les marches et rien n'avait été volé. Besumer n'était pas italien.

Après avoir repris conscience, Annie Lowe affirma d'abord que l'agresseur était un jeune homme très brun, peut-être un métis. Plus tard, elle modifia son histoire et déclara que Besumer l'avait attaquée. Les policiers se montrèrent sceptiques : elle ne pouvait expliquer comment Besumer avait pu l'attaquer puis fracturer son propre crâne à coups de hache... Besumer fut néanmoins jugé, et fut acquitté en mai 1919, car aucune preuve n'existait contre lui.

Le 5 août, madame Schneider, enceinte de 8 mois, fut réveillée en pleine nuit par un bruit et aperçut une grande forme fantomatique debout près de son lit. Elle se mit à hurler lorsque l'homme souleva sa hache.

Peu après minuit, son mari Edward rentrant du travail la retrouva inconsciente, la tête entaillée, et plusieurs de ses dents cassées. Elle survécut à ses blessures et mit au monde une petite fille. La porte de derrière n'avait pas été découpée. Madame Schneider n'était pas italienne. Le 10 août, un barbier italien, Joseph Romano, fut à son tour agressé par le tueur à la hache. Romano fut retrouvé baignant dans son sang par ses deux nièces qui vivaient avec lui. L'agresseur s'enfuyait et elles décrivirent par la suite un homme grand, noir de peau, qui portait un costume sombre et un chapeau, et courait très vite. Joseph Romano mourut deux jours plus tard. La maison avait été saccagée, mais rien n'avait été volé. La police trouva une hache ensanglantée dans la cour arrière. Un panneau de la porte avait été découpé.



La peur, qui avait pris possession de La Nouvelle-Orléans, se transforma en hystérie. Les familles montaient la garde à tour de rôle alors que certains dormaient. Les gens se postèrent devant chez eux avec des fusils chargés. Le 11 août, une rumeur selon laquelle le tueur avait été vu déguisé en femme se propagea. Une chasse à l'homme fut organisée, évidemment sans succès.

Le même jour, Al Durand découvrit une hache et un ciseau de charpentier posés devant sa porte arrière durant les premières heures du matin. Sa porte avait été endommagée, mais était apparemment trop épaisse pour que le tueur ait pu la découper.

Fin août, la porte de derrière de l'épicerie de Paul Lobella fut découpée. Heureusement, personne n'était présent ce jour-là. Le même jour, un autre épicier nommé Joseph Le Bouef signala qu'on avait tenté de découper sa porte durant la nuit. Réveillé par le bruit, il avait fait fuir l'intrus. Une hache avait été découverte, abandonnée devant la porte.

Le lendemain, une autre hache fut trouvée dans la cour de monsieur Recknagle, un autre épicier, ainsi que des traces de découpes sur sa porte. Le 15 septembre, un épicier nommé Paul Durel découvrit que quelqu'un avait également tenté de découper sa porte de derrière. Des cageots de tomates posés contre la porte, à l'intérieur de l'épicerie, avaient empêché le tueur d'entrer.

Puis, aussi mystérieusement qu'il était venu, le tueur à la hache disparut. Durant quelques mois, La Nouvelle-Orléans retrouva peu à peu son calme. La Première Guerre mondiale prit fin et les pensées se tournèrent vers d'autres préoccupations.

Dans les premières heures du 10 mars 1919, Rosie Cortimiglia, la femme d'un épicier d'origine italienne, se réveilla pour trouver son mari Charles aux prises avec un grand homme aux vêtements sombres, armé d'une hache. Voyant son mari s'effondrer sur le sol, madame Cortimiglia prit dans ses bras leur fille de deux ans, Mary, et demanda à son agresseur de l'épargner.

Estimé mortel :

Ils ne m'ont jamais attrapé et ils ne le feront jamais. Ils ne m'ont jamais vu, car je suis invisible, autant que l'éther qui entoure votre terre. Je ne suis pas un être humain, mais un esprit et un démon du plus brûlant des enfers. Je suis ce que vous, Orléanais et ces idiots de la police, appelez le tueur à la hache. Lorsque je croirai bon de le faire, j'exigerai d'autres victimes. Moi seul sais qui elles sont. Je ne laisserai aucun indice, sauf ma hache sanglante, barbouillée du sang et de la cervelle de celui que j'aurai envoyé en enfer pour me tenir compagnie. Si vous le souhaitez, vous pouvez dire à la police de ne pas m'irriter. Bien sûr, je suis un esprit raisonnable. Je ne me vexe pas de la façon dont ils ont mené leur enquête dans le passé. En fait, ils ont été si complètement stupides que non seulement ils m'ont distrait, mais également Sa Majesté satanique, François Josef, etc. Mais dites-leur de se méfier. Qu'ils n'essayent pas de découvrir ce que je suis, car il vaudrait mieux qu'ils ne soient jamais nés que de subir le courroux de l'homme à la hache. Je ne pense pas qu'un tel avertissement soit nécessaire, car je suis sûr que la police m'esquivera toujours, comme ils l'ont fait dans le passé. Ils sont sages et savent comment se tenir loin de tout mal. Sans aucun doute, vous Orléanais me considérez comme un meurtrier des plus horribles, ce que je suis, mais je pourrais être bien pire si je le voulais. Si je voulais, je pourrais me rendre dans votre ville tous les soirs. Selon mon bon vouloir, je pourrais tuer des milliers de vos meilleurs citoyens, car je suis en relation étroite avec l'Ange de la Mort.

Maintenant, pour être exact, à 00 h 15 (temps terrestre), mardi soir prochain, je vais passer par-dessus La Nouvelle-Orléans. Dans mon infinie miséricorde, je vais vous faire une petite proposition. La voici :

Je suis très friand de jazz, et je jure par tous les diables que chaque personne sera épargnée chez qui un orchestre de jazz joue à l'heure que je viens de mentionner. Si tout le monde accueille un groupe de jazz, eh bien, tant mieux pour vous. Une chose est certaine, c'est que les personnes qui n'écoutent pas de jazz mardi soir (s'il y en a) subiront la hache. Eh bien, comme j'ai froid et désire retrouver la chaleur de mes Tartares natifs, et qu'il est temps que je quitte votre maison terrestre, je cesserai mon discours. En espérant que vous publierez ceci, que cela vous conviendra, j'ai été, je suis et serai le pire esprit qui ait jamais existé ni en réalité ni au royaume de la fantaisie.

Le tueur à la hache

En réponse, le tueur leva à nouveau sa hache, tuant la petite fille et fracturant le crâne de sa mère. Rien n'avait été volé. La porte de derrière avait été découpée et une hache sanglante fut retrouvée à côté. L'assassin avait empilé du bois près de la clôture pour s'échapper. La police chercha des empreintes digitales appartenant au tueur et n'en trouva aucune.

Lorsque Rosie Cortimiglia reprit conscience quelques jours plus tard, elle accusa son voisin et son fils, Iorlando et Frank Jordano, de les avoir agressés. Iorlando, 69 ans, était malade, et son fils, un grand gaillard large d'épaules, n'aurait sans doute pas pu se faufiler par la découpe de la porte. Bien que Charles Cortimiglia niât les affirmations de son épouse, la police arrêta les deux voisins, qui furent accusés de meurtres et reconnus coupables. Charles Cortimiglia divorça de son épouse après le procès et, un an plus tard, Rosie annonça qu'elle avait faussement accusé les deux voisins par dépit et jalousie. Ils furent libérés peu après.

La police tournait en rond et des rumeurs selon lesquelles le tueur à la hache n'était pas un homme commencèrent à circuler. Certains prétendirent qu'il était une femme, ou un nain, ce qui lui permettait de passer à travers le petit espace qu'il découpait dans les portes. Mais d'autres certifièrent qu'il était en fait une créature venue de l'au-delà. De quelle autre façon pouvait-on expliquer que tous les témoins aient décrit un "grand homme" alors que seule une personne petite ou mince aurait pu se glisser à travers les panneaux découpés dans les portes ? Le tueur devait y parvenir par des moyens surnaturels car les portes avaient toujours été découvertes verrouillées. Le 14 mars 1919, le rédacteur en chef du *New Orleans Times-Picayune* reçut une lettre d'un homme qui prétendait être le tueur à la hache. (cf. ci-dessus)

Les habitants de La Nouvelle-Orléans firent de leur mieux pour suivre à la lettre les instructions du tueur. Les restaurants et les clubs de toute la ville furent engorgés de fêtards. Amis et voisins se rassemblèrent dans leurs maisons pour écouter du jazz, et à minuit la ville fut en effervescence. Des groupes grattèrent banjos, guitares et mandolines toute la nuit. Joseph Davilla, un compositeur bien connu de la région, avait créé la chanson thème de cette nuit. Il avait intitulé sa composition *Le Jazz du mystérieux tueur à la hache* et elle eut un énorme succès.

Lorsque le soleil se leva le lendemain matin, on apprit que pas une seule attaque n'avait eu lieu cette nuit-là. On peut douter que toutes les maisons de la ville aient écouté du jazz, le tueur à la hache avait dû être satisfait de la célébration qui avait lieu en son honneur...

Le 10 août 1919, l'épicier Steve Boca sortit en titubant de son domicile, une hache ayant fendu son crâne. Dégoulinant de sang, il

réussit malgré tout à marcher jusqu'à la maison de son ami, un pâté de maisons plus loin. L'ami soigna ses blessures du mieux qu'il le pouvait et appela à l'aide. Les policiers fouillèrent la maison de Steve Boca et y trouvèrent les indices à présent bien connus : le panneau de porte découpé et la hache sanglante laissée sur le sol.

Le 2 septembre, un pharmacien nommé William Carson tira plusieurs coups de feu sur un intrus qui avait fait irruption dans sa maison. L'intrus laissa une porte découpée et une hache derrière lui, mais réussit à s'échapper sans être blessé.

Le lendemain, Sarah Laumann fut attaquée dans la nuit. Ses voisins découvrirent la jeune femme inconsciente, allongée sur son lit, souffrant d'un traumatisme crânien, les dents cassées. Son agresseur avait pénétré dans son appartement par une fenêtre ouverte. Une hache sanglante fut découverte sur la pelouse devant le bâtiment. Bien que la jeune femme survécût à ses blessures, cette nouvelle attaque poussa l'hystérie vers de nouveaux sommets. Sarah Laumann n'était pas propriétaire d'un commerce, elle n'était pas d'origine italienne et son agresseur n'était pas entré par la porte de derrière, mais par une fenêtre. En d'autres termes, s'il pouvait attaquer Sarah Laumann, aucune personne n'était en sécurité. Mais était-ce vraiment l'œuvre du tueur à la hache ou celle d'un imitateur ?

Le 27 octobre 1919, le tueur à la hache commit son dernier meurtre. Un épicier italien nommé Mike Pepitone fut assassiné dans son lit durant la nuit. Sa femme et ses six enfants, endormis dans la chambre d'à côté, ne furent pas agressés. Son épouse, réveillée par le bruit, découvrit un grand homme armé d'une hache qui s'enfuyait. Le tueur laissa derrière lui les indices habituels, la hache ensanglantée et le panneau de bois de la porte de derrière. Ce fut le dernier meurtre attribué au tueur à la hache.

On n'entendit plus jamais parler de lui à La Nouvelle-Orléans.

Profil de :

Le tueur à la hache

- Homme. Selon les témoignages : grand, peut-être noir ou métis. Soit mince, soit massif. Toutefois, un homme corpulent n'aurait pas pu se glisser par le panneau découpé des portes de derrière.
- Entre 25 et 35 ans.
- Tueur mixte (organisé/inorganisé) et intelligent.
- Vivant sûrement à La Nouvelle-Orléans ou, en tout cas, connaissant bien la ville (il s'est toujours échappé sans être retrouvé, qui plus est dans l'obscurité).
- Célibataire (il sort et tue au beau milieu de la nuit, aussi bien en semaine que le week-end).
- Possède/possédait un emploi manuel, sans doute en rapport avec une hache et/ou un ciseau à bois : charpentier, menuisier, bûcheron.
- Le ciseau à bois est la « signature du tueur », plus que la hache. Il représente un effort, une complication supplémentaire pour « atteindre » ses victimes. De plus, le meurtrier a très souvent laissé le ciseau à bois sur le panneau de porte retiré, ce qui signifie qu'il a dû trouver un nouveau ciseau pour chaque meurtre. Le tueur a-t-il écrit la lettre du 14 mars ou est-ce un imposteur ? L'écriture est celle d'un homme éduqué mais visiblement dérangé, ou désirant paraître dément.

Note 1 : La superstition et le vaudou sont monnaie courante à La Nouvelle-Orléans et la possibilité que le tueur à la hache soit un être surnaturel est considérée sérieusement.

Note 2 : Il a également été suggéré que le tueur a un lien avec la Mafia. La Nouvelle-Orléans a été la première ville aux États-Unis à tomber sous la coupe d'une famille mafieuse (1879), et au début du 20ème siècle, les mafieux de La Nouvelle-Orléans utilisaient couramment les épiceries comme « façades » pour l'extorsion de fonds. Les victimes assassinées étaient en majorité d'origine italienne (mais pas toutes), et travaillaient presque toutes comme commerçants. Cependant, à l'époque, la Mafia ne tuait ni femme ni enfant, et une hache n'était pas son arme de prédilection.



Fritz Haarmann
Le "Boucher de Hanovre"

APP	10	Prestance	50 %
CON	10	Endurance	50 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	15	Puissance	75 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	08	Connaissance	40 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	14
Points de Vie	12
Santé Mentale	70

Compétences

Athlétisme	40%
Baratin	70%
Criminalistique	25%
Découper un corps	75%
Discrétion	55%
Dissimulation	70%
Métier : boucherie	35%
Pister	40%
Se cacher	55%
Sembler innocent	70%
Trouver Objet Caché	65%
Vigilance	70%

Langues

Allemand	50%

Combat

• Bagarre	55%
Dégâts 1D3 + Impact	
• Hachoir	65%
Dégâts 1D4+2 + Impact	

Fritz Haarmann
1918-1924

"Je ne suis pas malade. Il m'arrive seulement d'avoir des lubies de temps en temps. Je demande à être décapité. Ça ne prendra qu'un moment. Après, j'aurai la paix."

Fritz Haarmann

Friedrich Heinrich Karl Haarmann, dit Fritz Haarmann, fut surnommé "le Boucher de Hanovre".
Né en 1879 à Hanovre, Haarmann eut une enfance sans histoire, si ce n'est qu'il fut trop "couvé" par sa mère, une femme simple d'esprit à la santé fragile, qu'Haarmann aima tendrement. Par contre, il ne s'entendit jamais vraiment avec son père, un conducteur de train alcoolique et coureur de jupons. Avec l'âge, leur mésentente se transforma en haine.
Fritz Haarmann, un enfant calme et assez craintif. Lorsqu'il eut 16 ans, ses parents le poussèrent à s'enrôler dans une académie militaire. Il y resta un an, avec de bons résultats, mais se mit à souffrir de crises d'épilepsie et fut réformé.

Il fut arrêté en 1898, à l'âge de 18 ans, pour avoir agressé un enfant sexuellement. Un psychologue déclara qu'il était aliéné et il fut envoyé dans un hôpital psychiatrique pour le restant de ses jours. Haarmann s'échappa six mois plus tard et s'installa en Suisse durant deux ans, dans l'espoir qu'on l'oublie. Revenu en Allemagne, il épousa une jeune femme qui tomba enceinte. Mais il la quitta rapidement pour s'engager dans l'armée sous un faux nom. Il fut de nouveau réformé pour raison médicale en 1902. Il retourna dans sa famille et travailla dans la société de son père, mais fut bientôt arrêté et accusé de brutalité envers son père. Il fut envoyé en hôpital psychiatrique pour une évaluation : le psychiatre en charge ne diagnostiqua cette fois aucune instabilité mentale. Haarmann bénéficia toutefois d'un non-lieu et retourna dans sa famille.

Durant une dizaine d'années, Haarmann vécut de vols, de cambriolages et d'escroqueries. Il fut arrêté plusieurs fois et passa plusieurs mois en prison. Mais c'était un homme amical et courtois, et peu à peu, il s'attira les bonnes grâces de certains enquêteurs et devint informateur pour la police de Hanovre, offrant des renseignements sur le crime organisé.

En 1914, alors que la Première Guerre mondiale commençait, Haarmann fut emprisonné pour une série de vols et d'escroqueries. Il échappa donc à la boucherie des tranchées mais, lorsqu'il fut libéré en 1918, il souffrit comme beaucoup d'autres Allemands de la terrible pauvreté provoquée par la défaite de l'Empire germanique. Fritz Haarmann redevint rapidement un criminel et un informateur : le dénuement poussait de nombreuses personnes vers le crime et la police de Hanovre avait besoin de délateurs tels que lui.

Entre 1918 et 1924, Haarmann assassina au moins vingt-quatre adolescents et jeunes hommes. Sa première victime fut Friedel Rothe, 17 ans, qui disparut en septembre 1918. Un ami affirma avoir vu Rothe avec Haarmann et la police se rendit chez ce dernier. Les enquêteurs le trouvèrent au lit avec un autre adolescent. Il fut accusé d'agression sexuelle et condamné à neuf mois d'emprisonnement. La police ne fouilla pas son appartement alors que la tête de Friedel Rothe y était cachée… Haarmann fit appel et, dans l'attente de la décision de la justice, il rencontra un jeune fugueur et voleur nommé Hans Grans, qui devint son ami, son amant et son complice. Haarmann fut emprisonné en 1920 et, libéré en décembre, il regagna à nouveau la confiance de la police en tant qu'informateur.

De décembre 1920 à août 1921, Haarmann et Grass vécurent de vols et du marché noir, mais apparurent à la population de leur quartier comme deux hommes honorables, bien élevés et bien habillés.
Début 1922, les deux hommes s'installèrent dans un nouvel appartement, au 8 Neuestrasse. Haarmann gagnait bien sa vie grâce aux vols, à une pension d'invalidité et à son rôle d'informateur. Haarmann trahissait et dénonçait tout le monde, au grand bonheur de la police. Il donnait la pièce au mendiant, offrait parfois des vêtements aux sans-logis (et vendait de la nourriture au marché noir…), s'attirant l'estime de la population locale.

Mais en février 1923, il recommença à tuer. Il arrêta deux adolescents à la gare de Hanovre en se faisant passer pour un policier. Il laissa partir le moins beau des deux et ramena Fritz Franke, un jeune pianiste de 17 ans, dans son appartement. Grans revint plus tôt que prévu et découvrit le cadavre de l'adolescent dans leur chambre. Il se contenta de demander à Haarmann : *"Quand dois-je revenir ?"*

Les victimes d'Haarmann furent en majorité de jeunes banlieusards, des fugueurs et, parfois, des prostitués qu'il rencontrait à la gare centrale de Hanovre. Il attira ses victimes dans son appartement en leur promettant un toit, de la nourriture, de l'alcool, puis il les viola et les assassina en leur déchiquetant la gorge avec ses dents.

Haarmann démembra ses victimes et jeta les morceaux dans la rivière Leine. Il garda certains objets ayant appartenu à ses victimes, et en offrit parfois à son amant. Haarmann allait par la suite expliquer que Grans n'avait pas participé aux meurtres, bien qu'il l'ait parfois poussé à tuer des victimes afin de s'emparer de leurs vêtements ou d'un bijou. Des rumeurs affirmèrent après son arrestation qu'Haarmann avait vendu la chair de ses victimes comme de la conserve de porc au marché noir. Bien qu'aucune preuve physique n'ait été trouvée, on sait qu'Haarmann vendit effectivement de la viande de contrebande.

Entre mars et décembre 1923, Haarmann fit douze nouvelles victimes : Wilhelm Schulze, 17 ans, qui voulait être écrivain. Roland Huch, un lycéen de 16 ans. Hans Sonnenfeld, un fugueur de 19 ans. Ernst Ehrenberg, 13 ans, le fils d'un voisin de Haarmann. Heinrich Struß, un violoniste de 18 ans. Paul Bronischewski, 17 ans, qui rentrait chez lui après avoir rendu visite à son oncle. Richard Gräf, 17 ans. Wilhelm Erdner, 16 ans, le fils d'un serrurier. Hermann Wolf, 15 ans. Heinz Brinkmann, 13 ans, qui avait raté son train. Adolf Hannappel, 17 ans, un apprenti charpentier. Adolf Hennies, 19 ans. De nombreux témoins virent la majorité des victimes discuter avec Haarmann (et, souvent, Grans) et partir avec lui. Cependant, les deux hommes avaient gagné une telle considération de la population qu'ils ne furent jamais dénoncés.

Les meurtres recommencèrent en janvier 1924, jusqu'à l'arrestation de Haarmann. Ernst Spiecker, 17 ans, disparut alors qu'il allait témoigner lors d'un procès. Heinrich Koch, 20 ans, qui connaissait Haarmann. Willi Senger, 19 ans. Hermann Speichert, 16 ans, un apprenti électricien. Alfred Hogrefe, 16 ans, un apprenti mécanicien. Hermann Bock, 22 ans. Wilhelm Apel, 16 ans. Robert Witzel, 18 ans, qui se rendait au cirque. Heinrich Martin, 14 ans, un apprenti serrurier. Fritz Wittig, 17 ans, aperçu avec Haarmann et Grans dans un bar. Friedrich Abeling, 10 ans, la plus jeune victime, il retournait chez lui après l'école. Friedrich Koch, 16 ans, disparut alors qu'il se rendait au lycée. Erich de Vries, 17 ans, un apprenti boulanger. La ville de Hanovre vivait dans la peur. Le "loup-garou", comme le surnommait la population, avait fait disparaître vingt-sept jeunes gens en moins de seize mois : une moyenne de presque deux par mois !

Les crimes d'Haarmann furent enfin découverts lorsque quatre crânes firent surface sur les berges de la Leine entre mai et juin 1924. Poussées par la population qui se plaignait de l'inaction de la police face à des centaines de disparitions d'enfants et d'adolescents dans la région d'Hanovre depuis la fin de la guerre, les autorités décidèrent de draguer la rivière. On découvrit plus de 500 autres ossements qui, selon les médecins, provenaient de vingt-deux personnes différentes. La police interrogea tous les délinquants sexuels connus. Le casier judiciaire d'Haarmann et les soupçons qui avaient pesé sur lui après la disparition de Friedel Rothe en 1918 attirèrent l'intérêt de la police. Interrogé, il se montra tout aussi souriant et affable qu'à son habitude, mais lorsque les policiers commencèrent à parler des jeunes victimes, Haarmann devint nerveux, puis très bavard, cherchant désespérément à attirer la sympathie.

Haarmann fut placé sous surveillance et fut arrêté le 22 juin 1924, alors qu'il essayait de ramener un garçon à son appartement depuis la gare de Hanovre. Les enquêteurs fouillèrent son appartement et découvrirent de nombreuses taches de sang sur les murs. Haarmann tenta de les convaincre que les traces provenaient d'animaux qu'il avait tués pour vendre leur chair au marché noir. Mais la police trouva également des dizaines de vêtements et des objets qui avaient appartenu aux victimes.

Haarmann fut interrogé, et, après sept jours de dénégations et de crises de rage, il finit par avouer les viols, meurtres et démembrements de ses victimes. Lorsque la police lui demanda combien de jeunes hommes et garçons il avait tués, Haarmann affirma "entre cinquante et soixante-dix". Les enquêteurs ne purent toutefois le relier à la disparition "que" de vingt-sept victimes. Seul un quart des objets personnels découverts dans l'appartement d'Haarmann fut identifié par les familles des victimes. Haarmann mena les enquêteurs dans différents endroits d'Hanovre, leur montra des morceaux de cadavre cachés dans des buissons, et leur indiqua où trouver des ossements dans un lac. Des personnes qui avaient obtenu des vêtements ou de la viande de la part de Haarmann ou de Grans vinrent enfin témoigner contre eux.

Le procès de Fritz Haarmann commença le 4 décembre 1924 et fut l'un des premiers grands événements médiatiques modernes en Allemagne. Haarmann fut surnommé le "loup-garou", le "vampire", le "boucher". L'implication de la police dans cette affaire fit scandale : grâce à son statut d'informateur, Haarmann était en contact avec la police qui ne l'avait pourtant jamais soupçonné d'être le tueur en série qu'elle recherchait, bien que certaines victimes aient été

vues pour la dernière fois en sa compagnie. Haarmann se montra nonchalant et immature durant le procès. Il s'indigna du trop grand nombre de femmes dans le tribunal puis, lorsque la mère de l'une de ses victimes se mit à pleurer en témoignant de sa disparition, Haarmann affirma qu'il s'ennuyait et demanda s'il pouvait fumer un cigare.

Le 19 décembre 1924, Haarmann fut reconnu coupable de vingt-quatre des vingt-sept meurtres et condamné à la peine capitale, et acquitté de trois meurtres qu'il avait niés, bien que les possessions des victimes aient été découvertes chez lui ou chez des amis. Il fut exécuté le 15 avril 1925.

Hans Grans fut d'abord reconnu coupable d'incitation au meurtre, pour l'assassinat d'Adolf Hannappel, un apprenti charpentier de 17 ans disparu le 11 novembre 1923. Haarmann avait affirmé que Grans avait insisté pour qu'il tue Hannappel. Grans fut condamné à mort mais, après l'exécution d'Haarmann, on trouva une lettre de sa main déclarant qu'il avait accusé son amant à tort. Grans fut donc acquitté. Mais la police avait également découvert un document signé de Grans et Haarmann, dans lequel le premier acceptait de payer 20 goldmarks pour le costume de Fritz Wittig, 17 ans, assassiné le 26 mai 1924. Hans Grans fut condamné à perpétuité pour complicité dans le meurtre de Wittig. Il fut libéré après douze ans de prison, et vécut à Hanovre jusqu'à sa mort, en 1975.

Profil de :

Fritz Haarmann

- Les victimes disparues sont toutes des adolescents ou de jeunes hommes. Le tueur est peut-être homosexuel.
- Homme blanc entre 25 et 40 ans (il doit être plus âgé que ses victimes pour les « impressionner » facilement).
- Tueur organisé et intelligent. Ses victimes disparaissent « corps et biens ».
- Il se peut que le tueur garde chez lui des souvenirs ayant appartenu à ses victimes. Il se débarrasse complètement des corps, donc il lui faut quelque chose pour revivre les meurtres en fantasme.
- Le tueur a sûrement été arrêté pour agressions sexuelles sur des mineurs ou de jeunes hommes auparavant.
- La plupart des victimes sont de jeunes gens en voyage ou des fugueurs : il se peut que l'assassin se fasse passer pour un policier, ou en tout cas une figure d'autorité, pour « manipuler » ses victimes.

Carl Panzram

1920-1928

"Je n'ai aucune envie de m'améliorer. Mon seul désir est de changer les gens qui essayent de me changer. Et je crois que la seule manière de changer les gens, c'est de les tuer. Ma devise, c'est "Vole-les tous, viole-les tous et tue-les tous""

Carl Panzram

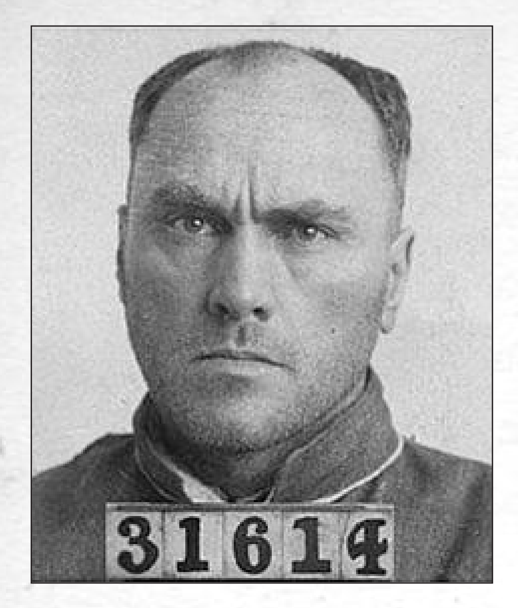
Né en 1891 dans le Minnesota, Panzram était le fils d'immigrants prussiens qui travaillaient dans une ferme. Ses parents étaient pauvres, honnêtes et sévères, comme le furent ses frères et sœurs. Quand Carl Panzram eut 7 ans, son père les quitta et ne revint jamais à la ferme. Panzram commit son premier cambriolage à 8 ans et sa mère l'envoya en maison de correction à l'âge de 11 ans. L'établissement "accueillait" 300 garçons de 10 à 20 ans, à la merci de geôliers qui pouvaient se permettre toutes les violences. Panzram affirma avoir été violé et battu durant les deux années de son séjour dans cet établissement.

Il y apprit également à mentir et à paraître, au point que la Commission des libérations conditionnelles le fit libérer. Adolescent, il devint alcoolique, il commit des cambriolages et des vols, et provoqua des incendies. En janvier 1906, à 14 ans, il s'enfuit de chez sa mère. *"J'ai décidé quand je suis parti de la manière dont j'allais vivre ma vie. J'ai pris la décision de voler, brûler, détruire et tuer partout où j'irais, et tous ceux que je pourrais aussi longtemps que je vivrais"*, écrivait-il des années plus tard.

Il erra à travers le Midwest, dormant dans des wagons de marchandises et fuyant la police de chemin de fer. Il mendia sa nourriture et la vola quand il le pouvait. Un jour, il monta dans un train de marchandises partant vers le Montana et se retrouva nez à nez avec quatre vagabonds. Ils le violèrent mais il parvint à s'enfuir avant qu'ils ne le tuent.

Peu de temps après, Panzram fut à nouveau envoyé en maison de correction pour vol, dans le Montana. Il avait déjà le corps et la force d'un homme adulte, et un gardien décida d'accorder une attention particulière à l'adolescent rebelle. Une nuit, Panzram prit une lourde planche de bois et fracassa le crâne du gardien, qui survécut à ses blessures. Panzram fut puni, battu et enfermé.

En 1907, il s'évada avec un autre adolescent. Ils errèrent durant un mois, incendiant des églises, volant leur nourriture, cambriolant des maisons.



Parvenus dans l'ouest du Minnesota, armés de pistolets volés, ils décidèrent de se séparer. Panzram se fit appeler Jefferson Baldwin et continua sa route à travers les vastes plaines du Dakota du Nord.

En décembre 1907, Panzram fut convaincu par un recruteur de l'armée, mentit sur son âge et s'enrôla dans l'infanterie. Mais dès son premier jour sous l'uniforme, Panzram fut accusé d'insubordination pour avoir refusé un travail d'équipe. Au cours du mois suivant, il fut emprisonné à plusieurs reprises pour divers délits mineurs. Constamment ivre et impossible à contrôler, Panzram n'était pas en mesure de se conformer à la discipline militaire.

En avril 1908, il vola des vêtements puis tenta de quitter le camp d'entraînement. Arrêté par la police militaire, il fut condamné à trois ans de travaux forcés et renvoyé de l'armée. Panzram, qui n'avait alors que 16 ans, fut envoyé dans la prison fédérale de Fort Leavenworth, dans le Kansas. La discipline y était particulièrement sévère et brutale, les détenus n'avaient pas le droit de parler et le fouet était souvent utilisé. L'incontrôlable Panzram mit le feu à l'un des ateliers de la prison, sans être identifié. Il enfreignit constamment les règles de la prison, et en retour, il fut frappé et isolé, puis enchaîné à un boulet d'acier de 20 kg. *"J'ai été libéré de prison en 1910. J'étais l'esprit de la méchanceté personnifiée..."* écrivit-il plus tard.

Devenu adulte, Panzram fut un pyromane et voleur prolifique, et il fut condamné à la prison à plusieurs reprises. Pendant ses incarcérations, Panzram agressa les gardiens et refusa obstinément de suivre les règles. Les gardiens ripostèrent en le tabassant ou en l'enfermant à l'isolement durant des mois. Il s'évada de prison au Texas et dans l'Oregon.

Il utilisa à nouveau les trains de marchandises pour se rendre dans le Washington, l'Idaho, l'Oregon et l'Utah, se frayant un chemin de destruction à travers le pays de façon méthodique et implacable. Panzram déclara qu'il était "la rage personnifiée", et qu'il violait souvent les hommes qu'il avait volés, parce que c'était sa méthode pour les dominer et les humilier. Il possédait une grande force physique, qui l'aida à maîtriser la majorité des hommes qu'il rencontra. Il mit le feu à tout ce qu'il put trouver, églises, maisons, granges ou même des champs. Il envisagea même de saborder un navire de guerre britannique amarré dans le port de New York dans le but de provoquer une guerre entre l'Angleterre et les États-Unis.

Panzram purgea des peines de prison en Californie, au Texas, dans l'Idaho, le Montana, l'Oregon, le Connecticut, à New York, à Washington DC et au Kansas, où il agressa les autres détenus de manière systématique. Il s'évada plus d'une fois.

En juin 1915, Panzram cambriola une maison à Astoria, dans l'Oregon, et fut arrêté peu de temps après, alors qu'il tentait de vendre une partie des objets volés. Il fut condamné à sept ans de prison, à purger au pénitencier d'État de l'Oregon, à Salem. Le pénitencier était dirigé par un ancien shérif, Harry Minto, un homme dur et brutal, qui considérait que les coups, la faim et l'isolement faisaient partie intégrante de la vie des détenus.

Panzram fut sanctionné à plusieurs reprises pendant son incarcération et passa soixante et un jours en isolement. Il aida un détenu à s'évader (le détenu tua Minto pour éviter d'être capturé), avant de s'échapper à son tour le 18 septembre 1917. Panzram fut impliqué dans deux fusillades avant d'être renvoyé en prison. Le 12 mai 1918, il s'enfuit à nouveau en sciant les barreaux de sa cellule. Cette fois, il sauta dans un train de marchandises en direction de l'est. Il rasa sa moustache et se fit appeler John O'Leary. Il ne revint jamais dans le nord-ouest du pays.

Durant l'été 1920, Panzram s'installa à New Haven, Connecticut, où il cambriola de nombreuses habitations. En août, Panzram cambriola une belle maison bourgeoise, emportant avec lui des bijoux et des obligations, ainsi qu'un Colt M1911, qu'il allait ensuite utiliser pour commettre plusieurs meurtres.

La maison et l'arme étaient celles de William Howard Taft, l'homme qui l'avait fait condamner à trois ans de travaux forcés en 1907, et qui avait ensuite été Président entre 1909 et 1913.

Carl Panzram
Monstre aux compétences variées

APP	08	Prestance	40 %
CON	17	Endurance	85 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	17	Puissance	85 %
TAI	16	Corpulence	80 %
ÉDU	05	Connaissance	25 %
INT	12	Intuition	60 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	+4
Points de Magie	12
Points de Vie	17
Santé Mentale	60

Compétences

Athlétisme	50%
Baratin	50%
Discrétion	75%
Endurer les sévices	80%
Imposture	55%
Métier : pyromanie	75%
Métier : serrurerie	60%
Navigation	45%
Négociation	30%
Se cacher	60%
Survie	45%
Torturer	85%
Trouver Objet Caché	65%
Vigilance	60%

Langues

Anglais	45%
Prussien	45%

Combat

• Bagarre	75%
Dégâts 1D3 + Impact	
• Couteau	75%
Dégâts 1D4+2 + Impact	
• Pistolet	55%
Dégâts 1D10	

Panzram se rendit ensuite à New York pour vendre les produits de ses larcins. Il acheta un yacht, le Akista, et navigua entre Long Island et le Connecticut. En chemin, il cambriola des dizaines de bateaux amarrés, volant les boissons alcoolisées, les armes, et tout ce qui lui tombait sous la main.

À Manhattan, Panzram remarqua les hordes de marins dont les bateaux étaient amarrés le long de l'East River, et réalisa qu'un grand nombre d'entre eux recherchait du travail sur les cargos ou les bateaux locaux. Panzram attira des marins jusqu'à son yacht, les enivra, les viola puis les abattit avec le Colt de William Taft. Il jeta leurs corps alourdis d'une pierre près d'un phare de Long Island. Il affirma par la suite en avoir tué une dizaine en tout. Il s'arrêta lorsque le Akista fit naufrage près d'Atlantic City et que ses deux dernières victimes potentielles lui échappèrent.

En 1921, Panzram purgea six mois de prison dans le Connecticut pour cambriolage. Une fois relâché, il adhéra à un syndicat maritime impliqué dans une grève. Il participa à plusieurs rixes avec des briseurs de grève, et fut arrêté pour avoir été impliqué dans une fusillade avec la police. Il s'enfuit et, quelques jours plus tard, il embarqua clandestinement sur un navire. Il se retrouva en Angola, sur la côte ouest de l'Afrique. Dans la ville côtière de Luanda, Panzram viola et tua un garçon de 11 ans. Il affirma également avoir loué un bateau à rames, avoir abattu les six rameurs et avoir jeté leurs corps aux crocodiles.

Durant l'été 1922, de retour aux États-Unis, Panzram s'en prit à George Henry McMahon, 12 ans, qu'il viola et assassina le 18 juillet 1922 à Salem. Il partit ensuite pour New York où il travailla durant quelques mois comme gardien de nuit.

Au cours de l'été au début de 1923, Panzram se rendit à Providence, Rhode Island, où il vola un petit bateau. Il s'amarra à New Haven pendant des semaines, et ne sortit que la nuit, sillonnant les rues pour violer et voler ses victimes. Il cambriola des maisons et des bateaux dans le Connecticut.

En juin 1923, il accosta la nuit à Yonkers, au nord de New York. Là, il convainquit George Walosin, 15 ans, qu'il pourrait travailler sur son bateau. Panzram le viola mais ne le tua pas. Quelques jours plus tard, George sauta à l'eau et nagea jusqu'au rivage. Il prévint la police et Panzram fut arrêté le 29 juin. À peine emprisonné, il tenta de s'évader mais fut surpris par les gardiens. Il demanda alors à son avocat de vendre son bateau pour payer sa caution. Il fut libéré avant que l'avocat et la police ne réalisent que le bateau avait en fait été volé. Panzram resta dans le Connecticut. Le 9 août 1923, il viola et assassina un jeune mendiant de 14 ans, Alexander Luszzock, près de New Haven.

Dans la nuit du 26 août 1923, Panzram tenta de voler des bagages dans le dépôt de train de Larchmont, dans le Connecticut. Un policier le surprit et Panzram l'attaqua avec une hache. Le policier parvint à le maîtriser et Panzram fut accusé de trois cambriolages dans les environs. Il expliqua aux policiers qu'il était recherché dans l'Oregon pour avoir abattu un homme. Les policiers vérifièrent et les autorités de l'Oregon répondirent par l'affirmative.

Toutefois, il ne fut pas renvoyé dans l'Oregon mais condamné à cinq ans de prison, et envoyé au pénitencier de Sing Sing, à New York. Il se montra tellement agressif qu'il fut rapidement transféré à la Prison de Clinton surnommée “le trou de l'Enfer”, où les gardiens traitaient les détenus avec cruauté et brutalité. Panzram tenta de mettre le feu aux ateliers mais fut surpris par des gardiens. Il fracassa le crâne d'un gardien alors que ce dernier s'était assoupi. Il tenta de s'échapper en escaladant l'enceinte de la prison, et se brisa les jambes en retombant. Il ne reçut aucun soin médical. À peine remis, il viola un détenu. Il passa deux années en isolement.

Il sortit en juillet 1928, handicapé par le manque de soins médicaux, ivre de rage et de vengeance.

En deux semaines, il commit une douzaine de cambriolages et tua un homme lors d'un vol à Baltimore. Il fut arrêté pour cambriolage à Washington DC et donna son nom réel pour la première fois depuis des années. Durant les premiers jours à la prison de DC, il expliqua avoir tué des enfants. Les gardiens prévinrent les autorités, qui lancèrent des enquêtes dans plusieurs États et réalisèrent que Carl Panzram était recherché pour d'innombrables crimes et délits. Au même moment, un jeune gardien de 26 ans, Henry Lesser, tenta d'engager la conversation avec Panzram. Étrangement, le jeune homme eut pitié de Panzram, “l'homme en colère qui détestait tout le monde”. Il lui donna un dollar pour acheter des cigarettes et de la nourriture supplémentaire. Cet acte fut comme une révélation pour Panzram, car il n'avait jamais reçu le moindre geste de compassion. Les deux hommes devinrent amis et Panzram se confia à Lesser.

Le gardien donna du papier et un crayon à Panzram, et ce dernier décida d'écrire son autobiographie, détaillant ses crimes.

"Dans ma vie, j'ai tué vingt et un êtres humains, j'ai commis des milliers de cambriolages, de vols, de larcins, d'incendies criminels et j'ai commis la sodomie sur plus de mille hommes. Pour toutes ces choses, je ne suis pas le moins du monde désolé."

Les crimes avoués par Panzram furent ensuite confirmés auprès des autorités locales, car il en fournit les dates et les lieux. À l'époque, la communication entre les différentes polices du pays était quasi inexistante. Les criminels étaient souvent en mesure de disparaître en changeant simplement de noms et en se faisant discrets.

Panzram avait été arrêté sous plusieurs noms, y compris "Carl Baldwin", "Jack Allen" et "Jefferson Baldwin" dans l'Oregon ; "Jeff Davis" dans l'Idaho et le Montana, "Jefferson Davis" en Californie et le Montana, "Jeff Rhodes" dans le Montana ; "John King" et "John O'Leary" à New York.

Au regard de son casier judiciaire déjà bien rempli, Panzram fut condamné à une peine de vingt-cinq ans au pénitencier fédéral de Leavenworth. Panzram affirma aux gardiens : *"Je tuerai le premier homme qui me dérange"*. Le 20 juin 1929, il assassina Robert Warnke, employé de la buanderie de la prison, le frappant à mort avec une barre de fer. Panzram fut condamné à mort. Il refusa de faire appel, menaçant même de tuer les défenseurs des droits de l'homme qui tentèrent de faire appel en son nom.

Panzram fut pendu le 5 septembre 1930. Lorsque le bourreau lui demanda s'il avait un dernier mot à prononcer, Panzram cria : *"Oui, dépêche-toi, bâtard ! Je pourrais pendre une douzaine d'hommes pendant que tu te tournes les pouces !"*





Profil de :

Carl Panzram

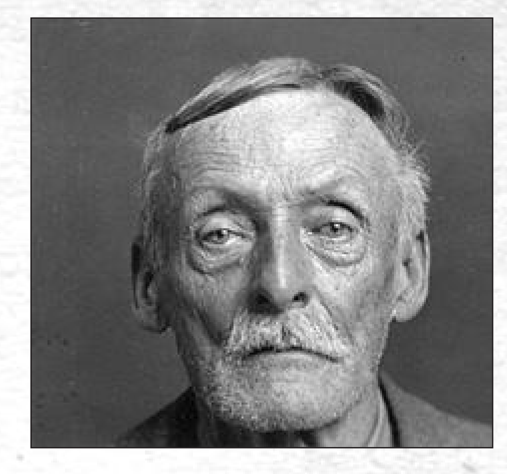
- Les victimes sont fort diverses mais ce sont toutes des hommes ou des garçons. Il s'en prend souvent aux faibles, aux sans défense. C'est peut-être un homme effrayant, très laid ou très impressionnant : des victimes « classiques » (jeunes femmes) l'auraient fui ou ne l'auraient même pas laissé approcher.
- Homme blanc entre 25 et 35 ans, célibataire.
- Tueur organisé et intelligent.
- Les victimes ont été tuées dans des villes différentes et des États différents. Le tueur est un voyageur, il n'a sûrement pas d'emploi fixe.
- Le tueur a sûrement été arrêté pour agressions sexuelles auparavant, peut-être aussi pour des cambriolages, du voyeurisme et/ou des incendies volontaires.

Carl Panzram est l'un des pires criminels qui n'ait jamais existé. Tueur en série, violeur, pyromane et cambrioleur, il a assassiné au moins vingt-deux personnes.

Albert Fish

1924-1934

"J'ai toujours eu le désir d'infliger la douleur aux autres et de voir les autres m'infliger de la douleur. J'ai toujours semblé adorer tout ce qui fait mal"
Albert Fish



Né en 1870 à Washington DC, Albert Hamilton Fish eut une enfance pénible. Son père, ancien capitaine d'un bateau, avait 43 ans de plus que son épouse et mourut en octobre 1875. La mère de Fish, qui devait à présent trouver un emploi et nourrir quatre enfants, dut se résoudre à confier le jeune Albert à l'orphelinat Saint John de Washington DC. Selon Fish, il y fut frappé et fouetté… et découvrit qu'il aimait ressentir la douleur physique. Être battu provoquait chez lui une érection, ce dont les autres orphelins ne cessaient de se moquer. *"C'est là que j'ai commencé à mal tourner. Nous avons été impitoyablement fouettés. J'ai vu des garçons faire bien des choses qu'ils n'auraient pas dû faire"*.

En 1880, sa mère trouva un emploi et le fit sortir de l'orphelinat. En 1882, alors âgé de 12 ans, il rencontra un garçon de courses qui lui fit découvrir des pratiques étranges telles que la coprophagie (manger des excréments) et le fait de boire son urine. Fish se mit également à fréquenter les bains publics, où il pouvait regarder d'autres garçons se déshabiller. Il y passa presque tous ses week-ends.

En 1890, à l'âge de 20 ans, Albert Fish partit vivre à New York et y travailla comme peintre. Lorsqu'il eut assez d'argent pour louer un appartement, il fit venir sa mère à New York, où ils vécurent ensemble. Il commença à violer des enfants, généralement de tous jeunes garçons, et fréquenta de plus en plus souvent les bordels où il pouvait être fouetté et frappé.

En 1898, sa mère arrangea pour lui un mariage, avec une femme plus âgée que lui de neuf ans, avec qui il eut six enfants. Fish fut capable de maintenir une façade de normalité car le mariage dura vingt ans. Toutefois, en janvier 1917, alors que leur plus jeune enfant n'avait que 3 ans, l'épouse de Fish le quitta pour un autre homme. Ils emmenèrent les meubles avec eux, mais pas les enfants. Albert Fish dut s'en occuper seul et se montra un père aimant.

Cependant, peu après le départ de son épouse, Fish commença à souffrir d'hallucinations et à entendre des voix. Il commença à se faire souffrir délibérément, notamment à l'aide d'aiguilles qu'il enfonçait dans son corps. Il monta un jour en haut d'une colline et, parvenu à son sommet, il brandit les poings vers le ciel et se mit à hurler : *"Je suis le Christ !"*.

En juillet 1924, Francis McDonnell, 8 ans, jouait devant sa maison, à Staten Island. Sa mère était assise sous le porche, lorsqu'elle vit un vieil homme décharné, cheveux gris et moustache grise, au milieu de la rue. L'homme disparut mais, en fin d'après-midi, il fut de nouveau aperçu alors qu'il regardait Francis jouer au football avec quatre autres garçons.

L'homme demanda à Francis de le rejoindre et échangea avec lui quelques mots alors que les autres garçons continuaient leur match. Quelques temps plus tard, les enfants réalisèrent que le vieil homme et Francis avaient disparu.

Le père de Francis, un policier, organisa les recherches. Ils trouvèrent le corps du garçon dans un bois, caché sous des branches. Ses vêtements avaient été arrachés et il avait été étranglé avec ses bretelles. Il avait été frappé si violemment que la police douta que le « vieux clochard » ait pu être aussi âgé et aussi frêle qu'il en avait l'air. À moins que le vieil homme ait eu un complice…

En peu de temps, des experts en empreintes digitales et 250 policiers en civil furent assignés à cette affaire. Cette immense chasse à l'homme permit de découvrir plusieurs suspects prometteurs, mais aucun ne ressemblait au "clochard" moustachu aux cheveux gris. Malgré les énormes efforts de la police et des habitants de Charlton Woods, l'assassin ne fut pas retrouvé.

En février 1927, à Brooklyn, Billy Gaffney, 4 ans, jouait dans l'allée devant son appartement avec l'un de ses voisins, Billy Beaton, 3 ans. Les deux garçons disparurent. Un peu affolé, monsieur Beaton les chercha un moment et finit par trouver son

fils, seul, sur le toit de l'immeuble. Le garçonnet expliqua qu'un "croque-mitaine" avait emmené Billy Gaffney.

Le lendemain, lorsque les policiers commencèrent à chercher Billy Gaffney, ils ignorèrent le jeune témoin. Les enquêteurs pensèrent d'abord que Billy avait erré jusqu'à des bâtiments industriels proches, ou pire, qu'il était tombé dans le canal, un peu plus loin. Des voisins organisèrent des recherches et l'on dragua le canal, mais Billy ne fut pas retrouvé. Finalement, quelqu'un écouta Billy Beaton, qui décrivit le "croque-mitaine". C'était un vieil homme gracile, avec des cheveux gris et une moustache grise. La police ne relia pas la disparition de Billy Gaffney à celle de Francis McDonnell.

Le 25 mai 1928, Edward Budd publia une annonce dans le New York World, proposant ses services comme garçon de ferme. Le 28 mai, un vieux monsieur portant des cheveux gris et une moustache grise se présenta à ses parents sous le nom de Frank Howard, un fermier de Farmingdale, Long Island, qui voulait l'embaucher. Il fut convenu qu'il reviendrait pour emmener Edward à la ferme. Le dimanche, Frank Howard revint à l'appartement des Budd avec des fraises et un pot de crème fraîche : *"Ce sont des produits qui viennent directement de ma ferme"*. Durant le déjeuner, monsieur Howard se montra charmant et affable, mais ne quitta pas des yeux la jeune Gracie, la benjamine des Budd, une ravissante fillette de 10 ans.

Frank Howard expliqua alors qu'il allait revenir chercher Edward, mais qu'il devait d'abord se rendre à la fête d'anniversaire que sa sœur organisait pour l'une de ses filles. Alors qu'il s'apprêtait à partir, il invita Gracie à l'accompagner à l'anniversaire. Madame Budd demanda à monsieur Howard où vivait sa sœur et il répondit qu'elle possédait un appartement entre Columbus et la 137ème Rue. Les parents acceptèrent que monsieur Howard emmène Gracie. Ils ne la revirent plus jamais.

Le lendemain matin, les Budd se rendirent au poste de police pour déclarer la disparition de la fillette. On leur annonça que l'adresse que "Frank Howard" avait donnée pour la maison de sa soi-disant sœur… n'existait pas. Il n'y avait aucun Frank Howard possédant une ferme à Farmingale, Long Island. Rien de tout cela n'était vrai. La police trouva toutefois quelques pistes solides. "Frank Howard" avait envoyé son message aux Budd depuis un bureau de la Western Union et les enquêteurs mirent la main sur la note manuscrite originale.

La grammaire et la graphie laissaient penser que monsieur "Howard" avait de l'éducation, voire même du raffinement.

La police localisa également la boutique où "Frank Howard" avait acheté la crème fraîche qu'il avait offerte aux Budd. Le bureau et la boutique se situaient tous les deux à East Harlem, un quartier sur lequel se focalisèrent les recherches. Les enquêteurs songèrent d'abord à fouiller chaque maison de ce quartier puis abandonnèrent l'idée, faute de personnels disponibles.

La disparition de Gracie Budd déclencha des recherches de grande envergure à travers toute la ville de New York. La photo de Gracie apparut sur la première page de tous les journaux, permettant de recueillir des centaines de pistes et de conseils de la part d'une population paniquée.

Des milliers de mémos furent imprimés et distribués aux départements de police à travers les États-Unis et le Canada, malheureusement sans résultat. Les Budd se découragèrent à mesure que chaque piste menait à une impasse.

En 1930, Fish fut inculpé pour avoir envoyé des lettres obscènes à des femmes. Il fut envoyé à l'hôpital psychiatrique de Bellevue pour une observation de dix jours. En fait, il resta presque un mois, durant l'hiver 1930. Il était poli et coopératif, les médecins jugèrent qu'il était sain d'esprit bien que frappé par des problèmes sexuels qu'ils attribuaient à une démence causée par son âge… Considéré inoffensif, il fut libéré et confié à la garde de sa fille Anna. Il envoya d'autres lettres en 1934.

En novembre 1934, un seul policier, William King, continuait encore l'enquête sur la disparition de Gracie. Il demanda à un journaliste de publier un article contenant une fausse allégation selon laquelle l'enquête avançait. Dix jours plus tard, madame Budd reçut une lettre par télégramme, que son manque d'éducation ne lui permit pas, heureusement, de lire. Son fils Edward la lut à sa place et courut immédiatement la donner au détective King. La lettre était tout simplement abominable (cf. p.218).

Personne ne voulait croire que cette lettre atroce soit autre chose qu'un détestable canular. Mais le détective King remarqua que les détails de la rencontre entre Gracie et son assassin étaient tous exacts : le pot de crème, les fraises, le prétexte de la fête d'anniversaire… King découvrit rapidement l'original du télégramme : l'écriture de cette lettre était identique à celle du courrier

Albert Fish
Monstre à l'apparence insignifiante

APP	12	Prestance	60 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	08	Volonté	40 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	08
Points de Vie	13
Santé Mentale	15

Compétences

Baratin	60%
Cuisiner la viande humaine	50%
Discrétion	50%
Dissimulation	55%
Écrire des horreurs	60%
Imposture	55%
Inspirer confiance	70%
Mutiler un corps	75%
Pister	55%
Se cacher	70%
Trouver Objet Caché	60%
Vigilance	60%

Langues

Anglais	55%

Combat

- Bagarre 55%
  Dégâts 1D3 + Impact
- Couteau 50%
  Dégâts 1D4+2 + Impact

Chère Madame Budd,

En 1894 un ami à moi navigua comme matelot sur le bateau à vapeur Tacoma, Capitaine John Davis. ils partirent de San Francisco et se rendirent à Hong Kong, Chine. leur arrivée, lui et deux autres débarquèrent à terre et se saoulèrent. Lorsqu'ils revinrent, le bateau était parti.
A cette époque, il y avait une famine en Chine. Toutes sortes de viande étaient vendues de 1 $ à 3 $ la livre. La souffrance était si grande parmi les très pauvres que tous les enfants en dessous de 12 ans étaient vendus comme nourriture pour que les autres ne meurent pas de faim. Un garçon ou une fille de moins de 14 ans n'était pas en sécurité dans la rue. Vous pouviez aller dans n'importe quelle boutique et demander un steak ou de la viande bouillie. Des morceaux du corps d'un enfant étaient apportés et vous pouviez choisir la partie qui vous convenait. Les fesses d'un garçon ou d'une fille, qui sont la partie la plus tendre du corps, étaient vendues en escalopes et coûtaient le plus cher.

John resta si longtemps qu'il acquit un goût pour la chair humaine. son retour à New York, il enleva deux garçons de 7 et 11 ans. il les ramena chez lui, les déshabilla et les attacha dans un placard. il brûla ensuite tous leurs vêtements et, la nuit, il les fessa, les tortura, pour rendre leur chair bonne et tendre.
il tua d'abord le garçon de 11 ans, parce qu'il avait le cul le plus gros et bien sûr le plus de viande dessus. Chaque partie de son corps fut cuisinée et mangée, excepté la tête, les os et les entrailles. il le rôtit dans le four (le cul), le bouillit, le grilla, le frit et le fit aussi en ragoût. Le plus jeune garçon fut le suivant, de la même manière. cette époque, je vivais au 409 Est 100th street. il m'avait répété tellement souvent à quel point la chair humaine était bonne que je me suis décidé à en goûter.

Le dimanche 3 juin 1928, je vous ai appelée au 406 West 15th Street. Je vous ai apporté un pot de crème, des fraises. Nous avons déjeuné. Gracie s'est assise sur mes genoux et m'a embrassé. J'ai décidé de la manger.
Sous le prétexte de l'amener à une fête, vous avez dit Oui, qu'elle pouvait partir. Je l'ai emmenée dans une maison vide à Westchester que j'avais déjà choisie. Lorsque nous sommes arrivés là, je lui ai dit de rester dehors. Elle a ramassé des fleurs sauvages. Je suis allé à l'étage et j'ai enlevé tous mes vêtements. Je savais que si je ne le faisais pas, ils seraient couverts de sang. Lorsque j'ai été prêt, je suis allé à la fenêtre et je l'ai appelée. Puis je me suis caché dans un placard jusqu'à ce qu'elle arrive dans la chambre. Lorsqu'elle m'a vu tout nu elle a commencé à pleurer et a essayé de s'enfuir par les escaliers. Je l'ai attrapée et elle a dit qu'elle allait le dire à sa maman.
D'abord, je l'ai déshabillée. Comme elle m'a donné des coups de pieds, mordu et griffé Je l'ai étranglée à mort, puis je l'ai coupée en petits morceaux pour pouvoir ramener la viande chez moi. Je l'ai cuisinée et mangée. Comme son petit cul était doux et tendre rôti dans le four. Cela m'a pris neuf jours pour manger son corps en entier. Je ne l'ai pas baisée alors que j'aurais pu si je l'avais voulu. Elle est morte vierge.

envoyé par "Frank Howard", le soi-disant fermier qui avait écrit à la famille Budd six ans auparavant pour les prévenir de sa visite.

Le détective King utilisa un microscope sur la lettre et découvrit un petit symbole hexagonal presque indiscernable sur l'enveloppe ainsi que les lettres N.Y.P.C.B.A. Une recherche dans le bottin téléphonique de Manhattan révéla que ces lettres étaient en fait le sigle de la New York Private Chauffeur's Benevolent Association.

L'association ouvrit évidemment ses dossiers à l'inspecteur King qui passa avec ses hommes des heures et des heures à vérifier l'écriture et l'éventuel passé criminel des 400 employés. Ils ne trouvèrent rien. King décida alors de réunir tous les employés et leur annonça qu'il offrait l'immunité à quiconque aurait volé du papier à lettres de l'association pour ses besoins personnels…

Quelques minutes plus tard, un jeune chauffeur vint expliquer au détective King qu'il lui était arrivé "d'emprunter" les lettres et enveloppes de l'association pour les emmener chez lui. Il en avait laissé dans la "pension de famille" où il vivait auparavant.

La propriétaire de la pension affirma que l'ancienne chambre du chauffeur avait été récemment occupée par un homme qui ressemblait à la description de "Frank Howard". Son nom était Albert Fish.

L'inspecteur King vérifia scrupuleusement la signature de Fish dans le registre et fut convaincu que l'écriture était la même que celle des lettres envoyées aux Budd.
L'homme avait quitté la pension deux jours plus tôt.

La propriétaire mentionna toutefois que Fish lui avait demandé si elle avait reçu une lettre qu'il attendait de son fils, en Caroline du Nord. Le fils envoyait régulièrement de l'argent à son vieux père... Le détective King décida d'attendre patiemment qu'Albert Fish fasse son apparition. Un jour passa, puis un second.

Le 13 décembre 1934, la propriétaire appela le détective King. Albert Fish était à la pension, pour recevoir sa lettre. Le vieil homme buvait tranquillement un thé lorsque King ouvrit la porte.

Le détective King écouta en premier les aveux de Fish. Ce dernier lui expliqua calmement qu'il avait emmené Gracie au "Wisteria Cottage", au beau milieu d'un bois.

Il l'avait étranglée, puis décapitée et avait ensuite découpé le petit corps avec un hachoir et un couteau. Il avait emballé certaines parties dans du papier journal et en avait jeté d'autres par-dessus un mur de pierre, derrière la maison. Il s'était également débarrassé de ses outils. La police se rendit au "Wisteria Cottage" et, sur les indications d'un Fish impassible, elle trouva les ossements de Gracie derrière le mur.

Les enquêteurs découvrirent avec consternation que Fish avait été arrêté six fois dans la région de New York après la disparition de Gracie, pour vol, vagabondage ou envoi de lettres obscènes. Trois de ces arrestations avaient eu lieu sur une période de trois mois après que Gracie Budd eut été enlevée mais, à chaque fois, les charges avaient été abandonnées.

Dans le même temps, la police apprit qu'un chauffeur de tramway de Brooklyn avait vu la photo de Fish dans les journaux et s'était présenté afin d'identifier Fish comme le vieil homme nerveux qu'il avait vu le 11 février 1927. L'homme tentait de calmer un petit garçon assis à côté de lui dans le tram.

Le petit garçon était Billy Gaffney. Interrogé, Albert Fish avoua les actes innommables qu'il avait fait subir à Billy. Il avait battu et assassiné le garçon avant de découper son corps en morceaux, qu'il avait jetés dans des mares d'eau vaseuses. Il avait ramené certains morceaux chez lui et les avait mangés.

Quelques jours plus tard, un homme de Staten Island vint identifier Fish comme l'homme qui avait tenté d'enlever sa fille de 8 ans pour l'emmener dans les bois, non loin de l'endroit où Francis McDonnell avait été assassiné trois jours plus tard en 1924.

La fille, à présent adolescente, vit Albert Fish dans sa cellule et le reconnut. "L'homme gris" avait enfin une identité. Fish fut examiné par le docteur Fredric Wertham (*senior psychiatrist* du département des hôpitaux de New York) qui fut surpris que Fish soit *"humble, doux, bienveillant et poli". "Si vous cherchiez quelqu'un en qui vos enfants puissent avoir confiance, il aurait été celui que vous auriez choisi."*

Au départ, le docteur Wertham se demanda si Fish lui mentait, surtout lorsqu'il lui expliqua qu'il avait enfoncé des aiguilles dans son corps durant des années, dans la région située entre le rectum et le scrotum. *"Il m'affirma l'avoir également fait à d'autres personnes, surtout des enfants. Au début, me dit-il, il avait juste planté ses aiguilles et les avait enlevées.*

Ensuite, il en avait enfoncé d'autres si profondément qu'il a été incapable de les enlever et elles sont restées là."

Le docteur Wertham fit passer une radio à Albert Fish… et découvrit que vingt-neuf aiguilles étaient effectivement enfoncées dans sa région pelvienne.

Le docteur Wertham affirma que Fish souffrait d'une "psychose religieuse". Il témoigna pour la défense, tout comme deux autres psychiatres, que Fish était aliéné et non responsable de ses actes.

Les quatre psychiatres de l'accusation témoignèrent au contraire que Fish était sain d'esprit. L'un de ces psychiatres était le directeur de l'hôpital psychiatrique Bellevue où Fish avait été interné pour observation deux années après le meurtre de Gracie Budd et où il avait été jugé "inoffensif et sain d'esprit"…

Albert Fish fut jugé pour le meurtre de Gracie Budd en mars 1935 et reconnu coupable. Il remercia le juge de le condamner à la mort par électrocution. Il expliqua que cela serait *"le frisson suprême de (sa) vie"*.

Albert Fish fut exécuté le 16 janvier 1936.

Profil de :

Albert Fish

- Les victimes disparues sont toutes des enfants. Le tueur est sans doute un pédophile.
- Homme blanc entre 40 et 60 ans, petit, frêle et moustachu, selon les témoignages.
- Tueur mixte et intelligent. Il « séduit » les enfants avec des bonbons pour qu'ils le suivent, il s'est créé une fausse identité pour se présenter à la famille Budd, deux de ses victimes n'ont pas été retrouvées. Mais il choisit certaines victimes au hasard et la première a été retrouvée peu de temps après le meurtre. L'assassin s'est « amélioré ».
- Le tueur a sûrement été arrêté auparavant pour agressions sexuelles sur des mineurs, ou pour avoir envoyé des courriers menaçants ou obscènes.
- Il réduit ses victimes à l'impuissance (pourtant de jeunes enfants incapables de se défendre) en les attachant. Cela fait sans doute partie d'un fantasme pervers, qu'il a pu utiliser auparavant lors d'agressions.

Paul Ogorzow

1940-1941

"Un tueur d'une nature totalement froide et calculatrice, qui a exploité sans vergogne le couvre-feu afin de satisfaire ses pulsions sexuelles perverses."

Le juge, durant le procès d'Ogorzow

Paul Ogorzow a été surnommé le "*S-Bahn mördrer*" (l'assassin du train de Berlin). En pleine Allemagne nazie, il a violé et assassiné des jeunes femmes à Berlin. Né en 1912, Paul Ogorzow était le fils illégitime d'une domestique qui travaillait dans une ferme, issue d'une famille pauvre et illettrée. En 1924, le garçon fut adopté par Johann Ogorzow, un ouvrier agricole d'un village voisin. Le jeune garçon prit son nom et travailla lui aussi à la ferme. À l'adolescence, il travailla dans une fonderie d'acier à Brandebourg.

En 1931, Paul Ogorzow rejoignit le parti nazi, puis la SA en 1932.
En 1934, la Reichsbahn (la société nationale des chemins de fer allemands) l'embaucha comme poseur de rails. Jeune homme sérieux, il gravit les marches de la société jusqu'à devenir signaleur assistant à Rummelsbourg, une banlieue à l'est de Berlin.

Il épousa Gertrude, une représentante de commerce, en 1937, et ils eurent deux enfants, un garçon et une fille. Ils vécurent d'abord chez la mère de Paul Ogorzow, puis déménagèrent à Karlshorst. Ses voisins racontèrent par la suite qu'ils le voyaient souvent jouer avec ses enfants ou s'occuper de son jardin, tel un bon père de famille. Mais son épouse affirma quant à elle que c'était un homme violent et jaloux qui l'accusait souvent de le tromper avec d'autres hommes.

En 1940, il obtint le grade de *"Scharführer"* (chef de troupe) dans la SA.
Paul Ogorzow était bien considéré de ses collègues des chemins de fer. Ils pouvaient compter sur lui, tant pour les signaux lumineux que pour le télégraphe. Bien qu'il travaillât près de la route Zobtener, il fut souvent envoyé le long de la S-Bahn.

Paul Ogorzow commença à agresser des femmes pour les violer dans le quartier des maisons de vacances de Friedrichsfelde, au travers duquel la S-Bahn passait. À l'époque, le quartier était principalement habité par des femmes seules, dont les maris avaient été envoyés à la guerre. Paul Ogorzow étouffait ses victimes, les menaçait avec un couteau, ou les frappait avec un



objet contondant. Trente et une femmes déposèrent plainte pour viol et agression sexuelle, et toutes firent mention de l'uniforme de chemin de fer porté par leur agresseur.

Un soir, alors que Paul Ogorzow agressait une femme, deux hommes vinrent à sa rescousse. Il fut violemment battu mais parvint à s'enfuir. Échaudé par les coups, il décida qu'il tuerait ses prochaines victimes. En septembre 1940, portant toujours son uniforme de travail, Ogorzow décida qu'il attendrait tranquillement ses victimes potentielles dans un wagon vide.

Les voitures des passagers n'étaient pas illuminées à ce moment-là, à cause du couvre-feu sur Berlin. En raison des bombardements alliés sur la capitale allemande, le couvre-feu était déclaré pour protéger les cibles stratégiquement importantes, plongeant la ville dans l'obscurité. Ces conditions étaient également favorables à l'activité criminelle.

La recrudescence de la criminalité pendant le couvre-feu était si importante qu'une unité de police spéciale fut créée pour lutter contre ce phénomène. Ogorzow, quant à lui, exploita l'obscurité pour traquer ses victimes, puis disparaître.

Prévoyant qu'une femme seule ne se méfierait pas d'un employé en uniforme de la S-Bahn, Ogorzow approchait innocemment ses victimes en leur demandant leur billet. Il les violait puis les frappait à la tête avec un câble téléphonique en plomb. Ogorzow poussait ensuite ses victimes par la portière de la voiture et jetait le cadavre depuis le train en marche. Ogorzow ne vola jamais les effets personnels de ses victimes.

Ogorzow poussa Gerda Kargoll d'un train en marche le 20 septembre, mais elle survécut. Il étrangla et poignarda Gerda Ditter, 20 ans, mère de deux enfants, le 4 octobre 1940. Il agressa Elisabeth Bendorf, 30 ans, en novembre 1940, mais elle survécut. Il fracassa le crâne de ses victimes suivantes : Irmgard Freese, 19 ans, le 4 décembre 1940. Elfriede Franke, une infirmière de 26 ans, également le 4 décembre 1940. Elizabeth Bungene, 30 ans, le 22 décembre 1940. Gertrude Siewert, 46 ans, le 29 décembre 1940. Hedwig Ebauer, 28 ans, le 5 janvier 1941. Et enfin, Johanna Voigt, 38 ans, le 12 février 1941.

La société des chemins de fer à Berlin gérait particulièrement mal la santé et la sécurité de ses employés et de ses clients. La Kriminalpolizei trouvait assez souvent des cadavres près des rails et ne comprit pas immédiatement qu'un tueur en série était à l'œuvre. Rien qu'en décembre 1940, il y eut vingt-huit décès enregistrés sur les chemins de fer de la capitale - presque une victime par jour. La grande majorité était morte à cause du couvre-feu : des personnes tombaient des plates-formes à cause de l'obscurité, ou étaient frappées par les trains à pleine vitesse alors qu'elles traversaient les voies.

Deux des victimes d'Ogorzow, qui furent violées et jetées sur la S-Bahn, survécurent pour décrire leur agresseur, un employé de la S-Bahn portant un uniforme noir.

En décembre 1940, la police avait compris qu'un tueur sévissait, mais les autorités nazies censuraient toutes mauvaises nouvelles et Goebbels lui-même ordonna que l'on dissimule la série de meurtres de la S-Bahn. Par conséquent, le commissaire William Lüdtke, chef de la police criminelle de Berlin, ne put demander publiquement des informations sur les viols ou les meurtres, ni même avertir les femmes voyageant à bord des trains de nuit. Lüdtke ordonna donc à ses enquêteurs de traiter l'affaire en toute discrétion.

L'antisémitisme et la xénophobie frappant la Kriminalpolizei empêchèrent tout d'abord les enquêteurs de soupçonner que l'auteur des crimes fût un citoyen allemand, plutôt qu'un ouvrier italien, polonais ou français en STO dans l'une des usines proches du réseau ferroviaire, ou un juif. Ogorzow était un membre du parti nazi et un SA, sans casier judiciaire…

Paul Ogorzow
Prédateur ferroviaire

APP	09	Prestance	45 %
CON	14	Endurance	70 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	15	Puissance	75 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	09	Connaissance	45 %
INT	12	Intuition	60 %
POU	11	Volonté	55 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	11
Points de Vie	14
Santé Mentale	35

Compétences

Baratin	30%
Bureaucratie	40%
Contacts et ressources	35%
Discrétion	50%
Dissimulation	50%
Imposture	40%
Métier : chemin de fer	65%
Mutiler un corps	75%
Se cacher	40%
Trouver Objet Caché	40%
Vigilance	50%

Langues

Allemand	50%

Combat

• Bagarre	60%
Dégâts 1D3 + Impact	
• Arme contondante	55%
Dégâts 1D8 + Impact	
• Armes de poing	45%
Dégâts 1D10	

Les camps des travailleurs étrangers furent placés sous couvre-feu, et des vérifications approfondies furent effectuées sur le personnel étranger travaillant pour le chemin de fer. Ensuite, 5 000 des 8 000 employés ferroviaires de Berlin furent interrogés. Les patrouilles de police furent doublées sur la S-Bahn et le parti nazi envoya des soldats pour protéger les femmes seules qui se rendaient dans la région. Des femmes officiers de police furent utilisées comme appât à bord des wagons de seconde classe et d'autres policiers se vêtirent comme des ouvriers des chemins de fer.

Ogorzow se porta volontaire pour escorter les femmes seules durant la nuit mais préféra finalement se faire oublier. Il ne commit aucun crime durant presque cinq mois, entre mi-février et fin juin 1941. Mais ses pulsions reprirent le dessus et, le 2 juillet 1941, il viola Frieda Koziol, 35 ans, puis lui fracassa le crâne, à Friedrichsfelde, le quartier où il avait violé des dizaines de femmes auparavant. Les enquêteurs relevèrent une empreinte de chaussure de marque Salamander et de taille 40.

Il s'avéra que les chaussures appartenaient à un charpentier s'adonnant au voyeurisme et qui avait trébuché par hasard sur le corps de Frieda Koziol.

La police ne le crut pas et s'apprêtait à le faire inculper lorsque Paul Ogorzow fut dénoncé par un collègue. Ce dernier, choqué par les commentaires misogynes d'Ogorzow sur les meurtres, expliqua à la police que ce dernier escaladait souvent la clôture du dépôt des chemins de fer pendant les heures de travail. Ogorzow répondit aux enquêteurs qu'il rencontrait furtivement une maîtresse dont le mari était à la guerre.

Toutefois, le commissaire Wilhelm Lüdtke examina les uniformes d'Ogorzow et réalisa que chacun d'entre eux était taché de sang. L'une de ses victimes survivantes l'identifia. Confronté à Lüdtke, lui aussi officier SA, Ogorzow avoua ses crimes, mais expliqua sa frénésie meurtrière par un mauvais traitement contre la gonorrhée qu'il avait reçu d'un médecin juif...

Le 21 juillet 1941, Paul Ogorzow fut renvoyé du parti nazi.

Ogorzow plaida coupable de huit meurtres, six tentatives de meurtre et trente et un viols. Il fut condamné à mort le 24 juillet et guillotiné deux jours plus tard.

Profil de :

Paul Ogorzow

- Homme. Selon les témoignages, il porterait un uniforme de la S-Bahn.
- Entre 25 et 35 ans : les victimes sont des femmes entre 19 et 46 ans mais la plupart d'entre elles sont jeunes.
- Tueur organisé et intelligent. Il n'est pas particulièrement intelligent ou charmeur car les victimes survivantes expliquent qu'il s'est jeté sur elles juste après leur avoir demandé leur billet, sans chercher à les amadouer ou à les « attirer » à lui.
- Le tueur est un violeur particulièrement brutal. Il a sûrement démontré un comportement violent envers les femmes auparavant et, au minimum, il exprime ouvertement son mépris envers les femmes.
- Célibataire. Il tue indifféremment en semaine ou les week-ends, la nuit. Cependant, s'il occupe un poste de nuit, il se peut que sa compagne ne se doute de rien. S'il est effectivement marié, son épouse doit subir sa violence.
- Tous les meurtres ont été commis le long d'une section de 9 km de long de la S-Bahn, entre les stations Betriebsbahnhof Rummelsburg et Friedrichshagen. Trois de ses premières victimes ont été découvertes à Karlshorst. Cinq des dernières victimes (meurtres et tentatives) ont été découvertes à Friedrichsfelde. On peut penser que le lieu d'habitation du tueur ou son lieu de travail se situe soit à Karlshorst, soit à Friedrichsfelde.

Le Cleveland Torso Murderer

1935-1938

"De tous les horribles cauchemars qui viennent à la vie, celui qui nous fait trembler est le démon qui décapite ses victimes dans les recoins obscurs et humides de Kingsbury Run"
The Cleveland News



Le *"Cleveland Torso Murderer"* (le meurtrier aux torses de Cleveland) fut également surnommé le *"Mad Butcher of Kingsbury Run"* (le boucher fou de Kingsbury Run).

En 1935, Kingsbury Run n'était rien d'autre qu'un grand terrain vague à l'est de Cleveland, dans l'Ohio. L'endroit était envahi de mauvaises herbes et couvert de vieux papiers, de piles d'ordures et parfois même de voitures abandonnées. Des sans-logis y dormaient sous des cartons ou dans des cabanes de fortune, et des familles très pauvres s'entassaient dans les maisons délabrées qui bordaient le terrain.

Le 23 septembre 1935, deux jeunes garçons qui s'amusaient dans le terrain vague remarquèrent une forme blanche dans des buissons. C'était un corps décapité. Le médecin légiste déclara qu'il appartenait à un jeune homme blanc et mince, vêtu uniquement d'une paire de chaussettes. Le corps avait été émasculé. Les enquêteurs fouillèrent la zone et découvrirent un second corps une dizaine de mètres plus loin, celui d'un homme plus âgé, qui avait lui aussi été décapité et émasculé. Un peu plus tard, une touffe de cheveux dépassant du sol fut remarquée par un policier. Les enquêteurs creusèrent et mirent à jour l'une des têtes manquantes. Plus loin, le tueur avait jeté l'autre tête et les organes génitaux tranchés. Les deux hommes avaient été assassinés dans un autre endroit, vidés de leur sang et lavés, puis transportés jusqu'à Kingsbury Run. On ne trouva de sang ni sur les cadavres ni sur le sol. L'autopsie révéla que le corps de l'homme plus âgé avait été abandonné au moins deux semaines auparavant. Sa peau avait été décolorée par une solution chimique utilisée soit pour préserver le corps, soit pour l'abîmer.

La plus jeune des deux victimes était morte depuis trois à quatre jours seulement et ses empreintes permirent de l'identifier : Edward Andrassy, un beau jeune homme de 28 ans. Il vivait près de Kingsbury Run, avait perdu son emploi comme beaucoup d'autres à cause de la Grande Crise, et avait la réputation d'être un alcoolique qui se bagarrait souvent. Des rumeurs le disaient homosexuel ou bisexuel. Le médecin réalisa qu'Andrassy était encore vivant lorsqu'il avait été émasculé et décapité. Ses mains et ses pieds avaient été attachés et il s'était débattu avec force.

La décapitation avait été faite avec beaucoup d'habileté, et les enquêteurs soupçonnèrent que le tueur puisse être un boucher, un chirurgien ou un équarrisseur.

Il fut impossible d'identifier la victime la plus âgée mais la police pensa trouver facilement l'assassin d'Edward Andrassy en suivant la trace de ce dernier dans les bars louches et les salons de jeu qu'il avait fréquentés. Les policiers considéraient que les crimes étaient l'œuvre du crime organisé ou une vengeance. Mais l'enquête ne les mena nulle part.

La presse trouva rapidement un surnom au tueur : *"Le boucher fou de Kingsbury Run"*.

Quatre mois plus tard, le 26 janvier 1936, un couple remarqua un chien qui tentait d'ouvrir un grand panier posé contre le mur d'une usine, non loin de Kingsbury Run. Le panier contenait un bras humain. Ils retirèrent un sac de jute du panier et découvrirent le torse d'une femme, dont la tête, le bras gauche et le bas des jambes manquaient. Les policiers identifièrent le corps grâce à ses empreintes digitales : Florence "Flo" Polillo, une ancienne prostituée de 41 ans, bien connue dans les bars locaux, et très appréciée pour sa gentillesse.

Là aussi, les enquêteurs suivirent de nombreuses pistes mais sans résultat. Le 7 février, le bras droit et les jambes de Florence Polillo furent découverts dans un terrain vague, mais sa tête ne fut jamais retrouvée.

La découverte de ce corps de femme modifia complètement l'orientation de l'enquête. Les policiers s'étaient jusque-là convaincus que le tueur était homosexuel et avaient enquêté presque uniquement dans cette direction.

La population de Cleveland crut que les meurtres allaient être résolus rapidement lorsque le célèbre Eliot Ness fut nommé directeur de la sécurité publique pour superviser les services de police de la ville. Ness avait arrêté des dizaines de gangsters à Chicago quelques années plus tôt et s'était taillé une belle réputation avec son équipe d'"Incorruptibles". Mais il était venu à Cleveland pour combattre le crime organisé, le jeu illégal et la corruption, non pour chasser un tueur en série. Poursuivre un tueur sadique sans mobile compréhensible était très différent de combattre le crime organisé, motivé par l'argent et le pouvoir. Le "boucher fou" frappait au hasard, ne laissait aucun indice matériel, et semblait n'avoir aucune relation avec ses victimes.

Les meurtres recommencèrent durant l'été. La tête d'un homme emballée dans un pantalon fut découverte sous un pont à Kingsbury Run le 4 juin. Le corps fut retrouvé quelques centaines de mètres plus loin, quasiment en face du poste de police local. L'homme avait été attaché et décapité alors qu'il était vivant, vidé de son sang, lavé, puis transporté là peu de temps auparavant. La victime avait environ 25 ans, un beau visage, un corps mince et portait six tatouages suggérant qu'il avait pu être un marin. Il n'était sans doute pas un clochard comme les victimes précédentes. Il était rasé de près, bien nourri, et ses vêtements, retrouvés ensanglantés et en boule non loin de lui, étaient de bonne facture. Il ne fut pourtant jamais identifié.

Trois semaines plus tard, le 6 ou le 22 juillet, un autre torse d'homme décapité fut découvert sur Kingsbury Run. La tête fut retrouvée emballée dans ses vêtements, mais la victime ne fut pas non plus identifiée. Une grande quantité de sang séché couvrait le sol autour du corps, indiquant qu'il avait été tué à l'endroit même. La victime, un homme d'environ 40 ans aux cheveux longs, avait été abandonnée au moins deux mois plus tôt, et donc assassinée avant l'inconnu tatoué. L'homme, sans doute un clochard, ne fut pas identifié.

Le 10 septembre 1936, le torse d'un homme d'environ 30 ans fut découvert dans une mare stagnante à Kingsbury Run. Il avait été décapité et émasculé, et son corps était coupé en deux. En draguant la mare, les enquêteurs retrouvèrent les deux jambes et la cuisse droite, ainsi qu'un chapeau en feutre portant la marque d'un fabricant de l'Ohio.

Des centaines de curieux vivant dans les maisons avoisinantes s'amassèrent autour de la mare alors que la police cherchait la tête de la victime.



Elle ne fut pas retrouvée. La victime était un homme de 25 à 30 ans plutôt musclé.

Le chapeau fut identifié par une femme vivant dans le voisinage car elle l'avait offert à un sans-logis. Non loin de l'endroit où le corps avait été trouvé se situait un camp de clochards, qui y dormaient et y mangeaient. Le tueur y avait apparemment trouvé sa victime.

Plusieurs mois passèrent sans qu'aucun corps ne soit découvert. Les journaux de tout le pays continuèrent toutefois de publier des articles sur le Torso Murderer. Cleveland avait accueilli la convention républicaine et la Grande Exposition, attirant l'attention de toute la nation. L'échec de la police, qui ne parvenait toujours pas à identifier le tueur, retomba sur les épaules d'Eliot Ness, qui fut sévèrement critiqué. Il avait pourtant assigné une vingtaine d'enquêteurs sur cette affaire, qui interrogèrent toutes les personnes vivant sur et autour de Kingsbury Run. Sans succès.
Durant quelques mois, on pensa cependant que les efforts de la police avaient peut-être payé car aucun autre corps n'apparut sur Kingsbury Run.

Mais le 23 février 1937, le torse décapité d'une femme fut découvert sur les rives gelées du lac Érié. Il était amputé de ses bras et coupé en deux. La victime était une femme de 25 à 35 ans, mince et à la peau pâle, morte depuis quatre jours. Plus de deux mois plus tard, le bas de son corps fut retrouvé dans la rivière qui coulait au pied de Kingsbury Run, la Cuyahoga River. On ne retrouva ni les bras, ni la tête de la victime, qui ne fut jamais identifiée.

Une huitième victime fut trouvée le 6 juin 1937 sous un pont enjambant la Cuyahoga River, réduite à l'état de squelette. Le torse reposait dans un grand sac de jute, avec un journal daté de juin 1936. Les bras et les jambes manquaient, mais la tête était présente, a priori décapitée. Selon le médecin légiste, la victime était une petite femme noire qui possédait de nombreuses dents en or. La famille d'un dentiste décédé proposa un nom pour la victime : Rose Wallace, une prostituée. Après enquête, la police rejeta cette identification.

Un mois plus tard, le 6 juillet, le torse d'un homme décapité fut retrouvé dans la Cuyahoga River. Ses deux cuisses étaient encore attachées au torse. Dans les semaines qui suivirent, on retrouva ses bras, ses mains et ses jambes, mais pas sa tête. La victime était un homme mince d'une quarantaine d'années, avec des ongles propres et bien coupés. Il ne fut pas identifié. La décapitation était la cause du décès, mais pour la première fois, le tueur avait enlevé les organes abdominaux et le cœur, de manière assez maladroite.

Un témoin affirma avoir vu deux hommes dans un bateau la nuit précédente, à l'endroit où le corps avait été retrouvé. Mais cette piste ne mena nulle part. Le 8 avril 1938, une jambe fut sortie de la Cuyahoga River et, trois semaines plus tard, deux sacs de jute qui contenaient un torse coupé en deux, des cuisses et des pieds. Le médecin légiste détermina que le corps était celui d'une femme mince d'environ 25 ans. Elle ne fut pas identifiée.

Le 16 août 1938, le torse d'une femme fut découvert dans une décharge le long du lac Érié. Les enquêteurs trouvèrent sa tête et ses mains, puis le corps d'un homme quelques mètres plus loin, à l'état de squelette, et son crâne.

La femme avait entre 30 et 40 ans, était mince et de taille moyenne. Elle était morte aux environs de mars 1938. L'homme avait sensiblement le même âge et la même stature, et portait des cheveux longs. Aucun des deux corps ne fut identifié.

Considérant que le « boucher fou » choisissait ses victimes parmi les sans-abri et la population pauvre de Kingsbury Run et que l'endroit était donc la "cause" des meurtres, Ness prit une mesure radicale. Les policiers investirent le bidonville qui se trouvait sur le terrain. Ils arrêtèrent des centaines de vagabonds et incendièrent les cabanes, plongeant cette population déjà très affectée dans le désespoir. Coïncidence ou bonne initiative, les meurtres cessèrent.

Les meurtres du *"Cleveland Torso Murderer"* ne furent jamais officiellement résolus. Certains des enquêteurs ayant travaillé sur l'affaire affirmèrent par la suite avoir identifié le tueur, sans pouvoir toutefois l'appréhender. Ils passèrent des heures à chercher le "laboratoire" du tueur, pensant qu'il découpait ses victimes dans un endroit isolé et pratique. Ils pensèrent l'avoir trouvé lorsqu'ils mirent les mains sur un négatif photo qui avait été trouvé chez l'une des premières victimes, Edward Andrassy : la photo montrait Andrassy allongé sur un lit dans une pièce inconnue.

La photo fut publiée dans les journaux et la pièce fut identifiée comme la chambre d'un homosexuel d'âge moyen qui vivait avec ses deux sœurs.

Les enquêteurs fouillèrent sa maison. Ils trouvèrent du sang sur les murs de la chambre ainsi qu'un grand couteau de boucher caché dans une malle. Il s'avéra que le sang était celui du suspect (il saignait facilement du nez) et que le couteau ne présentait aucune trace de sang. De plus, une victime du "boucher" fut découverte alors que le suspect était emprisonné.

En janvier 1939, un journal de Cleveland imprima une lettre qui avait été envoyée de Los Angeles, et qui avait soi-disant été écrite par le Torso Murderer. L'expéditeur affirmait être le tueur et s'être installé en Californie pour l'hiver. Il considérait les victimes comme des cobayes de laboratoire qui ne manqueraient à personne. Sa dernière victime lui avait permis de prouver sa théorie. Sa tête serait découverte à Los Angeles sur Century Boulevard.

Mais aucune tête ne fut retrouvée à Los Angeles et la chasse à l'homme recommença à Cleveland.

Les enquêteurs trouvèrent un nouveau suspect en retraçant les derniers jours de Flo Polillo et Rose Wallace. Elles fréquentaient le même saloon, où Edward Andrassy avait lui aussi été vu. Un certain Frank Dolezal, qui portait des couteaux et menaçait souvent les gens lorsqu'il était saoul, fréquentait ce même saloon. Et il avait vécu avec Florence Polillo pendant quelque temps. Il fut arrêté. Les enquêteurs trouvèrent une substance brune semblable à du sang séché sur le sol de sa salle de bain, ainsi que plusieurs couteaux présentant des traces de sang séché. Interrogé avec insistance, Dolezal avoua le meurtre de Flo Polillo et les journaux annoncèrent l'arrestation du "boucher fou". Malheureusement, les analyses médico-légales démontrèrent que la substance brune dans la salle de bain n'était pas du sang. Les aveux de Dolezal étaient criblés d'erreurs, notamment sur la description des corps. En août 1939, Dolezal se pendit dans sa cellule. Son autopsie révéla qu'il avait quatre côtes cassées, suggérant que ses "aveux" avaient peut-être été obtenus par la force…

En décembre 1939, trois corps décapités furent découverts dans des wagons de train près de Pittsburgh. Eliot Ness envoya trois enquêteurs pour examiner les cadavres et ils conclurent que ces meurtres n'étaient pas l'œuvre du "boucher fou". Ces trois meurtres ne furent pas résolus.

Le *"Cleveland Torso Murderer"* fut également soupçonné par certains du meurtre d'Elizabeth Short (le Black Dahlia) en 1947 en Californie. Le corps de la jeune femme avait été coupé en deux, comme la septième victime du "boucher fou".

Le 23 juillet 1950, le corps d'un homme décapité et émasculé fut découvert à quelques kilomètres de Kingsbury Run. On retrouva la tête quatre jours plus tard et la victime fut identifiée comme étant Robert Robertson. Le médecin légiste Samuel Gerber, qui avait pratiqué la plupart des autopsies des victimes du tueur, affirma que *"ce travail ressemblait exactement à celui du Torso Murderer"*.

Il semble que cette victime fut la dernière du *"Cleveland Torso Murderer"*.
L'un des enquêteurs d'Eliot Ness, Peter Merylo, un homme intelligent et tenace, poursuivit l'enquête jusqu'à son décès en 1947. Il fut convaincu que le tueur avait fait plus de cinquante victimes, dont les trois corps retrouvés dans des wagons à Pittsburgh et Robert Robertson. Merylo ajouta également "la dame du lac", une femme découverte sur les rives du lac Érié le 5 septembre 1934.

Les autres victimes qui, selon Merylo, étaient reliées au tueur furent découvertes dans un endroit surnommé *"Murder Swamp"* (le marais des meurtres), situé à New Castle, près de Pittsburgh. Merylo était persuadé que le tueur utilisait les chemins de fer, expliquant comment il disparaissait avec tant de facilité après avoir déposé les corps.

Au moins trois corps, deux hommes et une femme, avaient été retrouvés dans le marais en 1925, tous décapités. Le terrain autour du marais était très semblable à celui de Kingsbury Run. Merylo pensa que le "*Murder Swamp*" était l'endroit où le "boucher fou" avait tué ses premières victimes.

Il passa des semaines sur les rails, se faisant passer pour un voyageur ou un clochard, entre New Castle et Cleveland, mais ne mit jamais la main sur le tueur.

Profil de :

Le Cleveland Torso Murderer

- Homme.
- Entre 25 et 40 ans.
- Tueur organisé et intelligent. À mesure des meurtres, il s'est « amélioré » et n'a plus abandonné les têtes et les mains de ses victimes, qui étaient le meilleur moyen de les identifier.
- Le tueur choisit ses victimes parmi les pauvres, les clochards, les prostituées… Soit parce qu'elles sont des proies faciles pour lui (peut-être les attire-t-il avec de l'alcool ou de la nourriture), soit parce qu'il considère « nettoyer » la ville en les assassinant. Ce sont des victimes anonymes, non identifiées, non réclamées, pour la plupart.
- Le tueur doit posséder sa propre maison ou une pièce isolée (arrière-salle d'une boucherie, cabinet de médecin…), afin de pouvoir démembrer ses victimes discrètement.
- Considérant les mutilations : le tueur possède une certaine habileté et/ou des connaissances médicales. Il doit être chirurgien, étudiant en médecine, vétérinaire, chasseur ou boucher.
- Une empreinte de chaussure de taille 45 fut découverte sur l'une des scènes de crime, le tueur a décapité ses victimes de manière très nette et il a porté ses victimes, parfois sur de longues distances : le tueur doit être un homme grand et robuste.
- Le tueur doit avoir un égo surdimensionné. Il a déposé l'une de ses victimes juste en face d'un poste de police et l'a tuée sur place. Il doit grandement apprécier les nombreux articles publiés par les journaux sur l'affaire. Il est possible qu'il les découpe et les garde chez lui.

Martha Beck et Raymond Fernandez

1947-1949

"Qu'importe qui est à blâmer. Mon histoire est une histoire d'amour. Mais seuls ceux qui sont tourmentés par l'amour peuvent savoir ce que je veux dire [...] L'emprisonnement dans le couloir de la mort n'a fait que renforcer mes sentiments pour Raymond… "

Martha Beck

Raymond Fernandez et Martha Beck furent surnommés *"The Lonely Hearts Killers"* (Les tueurs des petites annonces de rencontre).

Né en 1914 à Hawaï, Raymond Fernandez avait des parents espagnols. Lorsqu'il eut trois ans, la famille déménagea dans le Connecticut. En 1932, devenu adulte, il partit pour l'Espagne, où il se maria et eut quatre enfants. Il travailla dans la marine marchande espagnole puis pour le renseignement britannique durant la Seconde Guerre mondiale, qui affirma par la suite : *"Il était absolument fidèle à la cause des Alliés et a très bien exercé ses fonctions, bien que parfois difficiles et dangereuses."*

En 1945, Fernandez décida de repartir aux États-Unis pour trouver un emploi mieux rémunéré, afin d'envoyer de l'argent à sa famille qui resterait en Espagne. Cependant, à bord du navire qui le conduisait en Amérique, il reçut une trappe d'acier sur le crâne et fut gravement blessé. Il se remit mais ne fut plus jamais le même homme. Avant son accident, c'était un jeune homme ordinaire, ouvert, sociable et courtois. Il devint distant, déprimé et prompt à la colère. Il passait son temps à marmonner et ne souriait plus.

À sa sortie de l'hôpital, en mars 1946, Fernandez vola tout un stock de vêtements et fut emprisonné pendant un an, période durant laquelle son compagnon de cellule, un Haïtien, lui fit découvrir le vaudou et la magie noire. Fernandez affirma par la suite que la magie noire lui avait donné un pouvoir et un charme irrésistible sur les femmes.

Après avoir purgé sa peine, Fernandez s'installa à New York avec sa sœur. Il s'enferma dans sa chambre et se plaignit d'incessantes migraines. Il commença néanmoins à répondre à des annonces de rencontres. Il n'était pas particulièrement séduisant, il était devenu chauve et la cicatrice sur son crâne était bien visible. Mais il avait un certain charme et du bagou. Il invita à dîner des dizaines de femmes seules, fit parfois le gigolo, puis vola leur argent, leurs bijoux et leurs chèques.



La plupart furent trop gênées pour signaler les vols. L'une de ses conquêtes mourut dans des circonstances suspectes en novembre 1947, et il hérita de son appartement grâce à un testament contrefait.

En décembre 1947, il répondit à une annonce publiée par une certaine Martha Beck.

Née Martha Seabrook en 1920 en Floride, Martha Beck avait un problème glandulaire qui provoqua chez elle une surcharge pondérale et une puberté prématurée. Durant son procès, elle allait affirmer avoir été violée par son propre frère à l'âge de 13 ans, puis avoir été battue par sa mère qui l'avait rendue responsable de l'agression. Sa mère la suivit partout où elle se rendit par la suite. Si un garçon montrait un intérêt pour Martha, sa mère le faisait fuir avec des insultes et des menaces. Durant toute son adolescence, Martha souffrit des blagues et des insultes des jeunes de son âge. Elle devint solitaire et n'eut quasiment aucun ami.

Elle fit des études d'infirmière et fut major de promotion, mais éprouva des difficultés à trouver un emploi à cause de son poids. Elle devint assistante d'un entrepreneur de pompes funèbres et prépara les femmes décédées pour leur enterrement. En 1942, elle décida de changer de vie et partit pour la Californie où elle travailla comme infirmière dans un hôpital de l'armée. Elle eut une aventure avec un soldat et tomba enceinte. Elle tenta de convaincre le père de l'enfant de l'épouser mais il refusa.

Déprimée, elle rentra seule en Floride et affirma que le père de son enfant était un soldat qu'elle avait épousé mais qui était mort durant la guerre. Toute la ville soutint "la pauvre veuve". Peu après la naissance de son enfant, elle tomba de nouveau enceinte, d'un chauffeur de bus nommé Alfred Beck. Ils se marièrent en 1944, mais divorcèrent à peine six mois plus tard, et elle donna naissance à un garçon.

Raymond Fernandez
Don Juan criminel

APP	12	Prestance	60 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	10	Connaissance	50 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	14
Points de Vie	12
Santé Mentale	60

Compétences

Baratin	75%
Criminalistique	25%
Discrétion	45%
Dissimulation	65%
Exploiter les femmes	80%
Imposture	50%
Métier : mécanique	40%
Navigation	60%
Sciences occultes	25%
Se cacher	45%
Séduction	55%
Trouver Objet Caché	65%
Vigilance	55%

Langues

Anglais	50%
Espagnol	55%

Combat

• Bagarre Dégâts 1D3 + Impact	50%
• Couteau Dégâts 1D4+2 + Impact	45%
• Pistolet Dégâts 1D10	50%

Martha Beck
Meurtrière fleur bleue

APP	09	Prestance	45 %
CON	14	Endurance	70 %
DEX	08	Agilité	40 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	16	Corpulence	80 %
ÉDU	08	Connaissance	40 %
INT	11	Intuition	55 %
POU	10	Volonté	50 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	10
Points de Vie	15
Santé Mentale	50

Compétences

Baratin	30%
Discrétion	40%
Dissimulation	50%
Imposture	50%
Instinct maternel	05%
Se cacher	40%
Tomber amoureuse du mauvais gars	85%
Trouver Objet Caché	50%
Vigilance	40%
Vivre dans un monde fantasmé	75%

Langues

Anglais	45%

Combat

• Bagarre 40%
Dégâts 1D3 + Impact

Sans emploi et mère de deux jeunes enfants, Martha Beck se créa un monde féerique, passant son temps à lire des romans ou voir des films à l'eau de rose. En 1946, elle trouva un emploi à l'hôpital de Pensacola pour les enfants. Elle se montra si professionnelle et efficace qu'elle fut bientôt nommée infirmière en chef. Elle réussissait enfin sa vie professionnelle. Mais elle voulait également rencontrer "le grand amour". Elle fit publier une annonce de rencontre en 1947, à laquelle Raymond Fernandez répondit. Fernandez expliqua dans sa lettre qu'il était un entrepreneur fortuné et qu'il possédait un grand appartement, *"bien trop grand pour un célibataire"*. Sa lettre était courtoise, gentille et bien écrite. Martha Beck tomba immédiatement amoureuse. Ils échangèrent des courriers durant deux semaines et elle accepta même de lui envoyer une photo.

Le 28 décembre 1947, Fernandez rendit visite à Beck en Floride. Ils couchèrent ensemble dès la première nuit. Il resta quelques jours et Martha Beck affirma à tout le monde qu'ils allaient se marier. Prétextant un surplus de travail, Fernandez retourna à New York lorsqu'il comprit que Beck ne possédait pas le capital qu'il avait espéré. Il lui envoya peu après un courrier de rupture et Martha Beck tenta de se suicider. Apprenant la nouvelle, Fernandez lui présenta des excuses et l'invita chez lui, à New York. Elle resta deux semaines, puis repartit pour la Floride. Mais lorsqu'elle se présenta à l'hôpital, elle apprit qu'elle avait été licenciée. Le directeur refusa de lui expliquer pourquoi mais elle comprit que la population locale ne pouvait tolérer qu'elle ait une aventure sexuelle avec un amant espagnol de New York, alors qu'elle était censée être la respectable mère de deux enfants. Martha Beck fit ses valises et se rendit à New York avec ses enfants le 18 janvier 1948, mettant Fernandez devant le fait accompli. D'abord contrarié, Fernandez apprécia finalement qu'elle réponde à tous ses caprices, s'occupe de l'appartement, lui fasse à manger, lave son linge... Mais les enfants devaient partir. Il poussa Martha Beck à abandonner ses enfants à l'Armée du Salut.

Mis en confiance, Fernandez lui expliqua qu'il était déjà marié en Espagne, que l'appartement ne lui appartenait pas réellement et comment il escroquait les femmes qu'il séduisait. Martha Beck considéra qu'il était de son devoir de l'aider et décida de devenir sa complice. Elle l'aida à choisir sa prochaine victime, Esther Henne, en Pennsylvanie. Ils se rendirent tous les deux chez mademoiselle Henne et Martha se présenta comme la belle-sœur de Fernandez. Esther Henne et Raymond Fernandez se marièrent dans la semaine puis s'installèrent dans l'appartement de New York. Quelques jours plus tard, lorsqu'Esther Henne refusa de lui donner procuration sur sa pension d'enseignante et ses polices d'assurance, Fernandez se fit plus agressif et lui expliqua que sa précédente maîtresse était morte. La toute nouvelle madame Fernandez prit peur et s'enfuit, laissant à son époux sa voiture et des centaines de dollars.

Plusieurs autres femmes suivirent Esther Henne. L'une d'elles, Myrtle Young, originaire de l'Arkansas, épousa Fernandez en août 1948 dans l'Illinois. Martha se présenta comme la sœur de Fernandez et veilla à ce que le mariage ne soit pas "consommé", au point qu'elle dormit dans le même lit que Myrtle ! Cette dernière protesta et Fernandez lui donna des somnifères. Il lui vola 400 $ puis, avec l'aide de Martha, la porta dans un bus qui se rendait dans l'Arkansas. Mais Fernandez avait forcé sur la dose de médicaments car, arrivée à destination, la police dut sortir Myrtle Young inconsciente du bus et elle mourut à l'hôpital.

Martha Beck et Raymond Fernandez continuèrent leur route à l'est. Ils s'arrêtèrent dans plusieurs villes où vivaient des femmes qui correspondaient avec Fernandez, et le couple leur vola de l'argent. Mais Beck était extrêmement jalouse et faisait tout son possible pour que Fernandez et ses conquêtes ne couchent pas ensemble.
Revenus à New York, ils remarquèrent Janet Fay, une veuve de 66 ans qui vivait à Albany. Elle possédait un appartement et un compte en banque garni. Remarquant qu'elle était fort croyante, Fernandez se fit passer pour un dévot et se montra absolument charmant. En janvier 1949, Janet Fay vida ses comptes bancaires, se fiança à Fernandez et s'installa avec lui dans un appartement de Long Island que Beck avait loué pour eux. Le soir même, lorsque Martha Beck vit Janet Fay et Fernandez au lit, elle fracassa le crâne de la pauvre femme avec un marteau, puis Fernandez l'étrangla. Ils se couchèrent et, le lendemain, ils achetèrent une grande malle dans laquelle ils mirent le corps de leur victime. Fernandez l'enterra dans le sous-sol d'une maison, qu'il recouvrit de ciment.

Dans les semaines qui suivirent, ils retirèrent de l'argent grâce aux chèques de Janet Fay et envoyèrent des lettres rassurantes à sa famille. Mais dans leur hâte, ils firent une énorme erreur : Janet Fay ne possédait pas de machine à écrire et ne savait pas taper. Sa famille prévint immédiatement la police. Beck et Fernandez s'enfuirent vers le Michigan, où ils rencontrèrent Delphine

Downing, une veuve de 41 ans qui avait une fille de deux ans. Comme d'habitude, Martha Beck se présenta comme étant la sœur de Raymond Fernandez. Ils s'installèrent chez Delphine Downing et Martha Beck rumina une colère noire lorsqu'elle comprit que Fernandez et Downing couchaient ensemble. Mais cette dernière finit par les soupçonner lorsque de l'argent disparut, et Fernandez lui donna des somnifères pour la calmer. Énervée par les pleurs de la fille de Downing, Martha Beck étrangla l'enfant mais relâcha son étreinte avant que la fillette ne meure. Fernandez pensa que Delphine Downing remarquerait les marques sur le cou de sa fille et décida de l'abattre. Il lui tira une balle dans la tête, en étouffant le bruit avec une couverture. Beck et Fernandez restèrent quelques jours dans la maison de la morte, volant tout ce qui pouvait l'être. La fillette de Delphine Downing ne cessait de pleurer et Fernandez ordonna à Martha Beck de "se débarrasser d'elle". Beck hésita puis la noya dans une cuvette remplie d'eau. Après avoir enterré les deux corps à la cave, Fernandez couvrit le sol de ciment. Ils décidèrent de se rendre au cinéma avant de partir, mais des voisins déclarèrent à la police la disparition de la mère et de son enfant. La police se présenta chez Delphine Downing le 28 février 1949.

Fernandez et Beck avouèrent rapidement les meurtres de Delphine Downing et de sa fille : ainsi, ils ne seraient pas extradés à New York, et l'État du Michigan ne pratiquait pas la peine de mort.

Dès le lendemain, les journaux de tout le pays firent leurs gros titres sur "le couple diabolique". La pression médiatique et populaire fut telle que le procureur de New York trouva un arrangement avec celui du Michigan. Les charges contre Fernandez et Beck furent abandonnées pour les meurtres de Delphine Downing et sa fille et, en retour, le couple fut accusé du meurtre de Janet Fay. Ils furent extradés à New York.

En juin 1949, leur procès fit sensation car Martha Beck y décrivit les perversités sexuelles du couple. Des journalistes se moquèrent du physique de Beck dans leurs articles et elle écrivit à plusieurs journaux pour s'en plaindre.

Beck et Fernandez nièrent avec véhémence les dix-sept meurtres qui leur furent attribués, et Fernandez se rétracta quant au meurtre de Delphine Downing, affirmant qu'il avait avoué dans le seul but de protéger son amante. Il sourit tendrement à cette dernière durant tout son témoignage et Beck le dévora des yeux…

Fernandez et Beck furent reconnus coupables du meurtre de Janet Fay et condamnés à mort. Ils furent exécutés le 8 mars 1951, après s'être échangé des dizaines de lettres d'amour.



- Homme. Selon les témoignages : grand et chauve.
- Entre 35 et 50 ans : les victimes sont des femmes d'âge mûr.
- Tueur organisé et intelligent.
- Tueur itinérant : les victimes ont disparu dans plusieurs États différents. Soit il n'a pas d'emploi fixe, soit son emploi lui permet de voyager.
- Célibataire. Toutefois, la famille d'une victime a parlé d'une « sœur » qui accompagnait le tueur.
- Le tueur a attiré des femmes d'un certain âge possédant de l'argent et donc a priori méfiantes. Ce doit donc être un homme intelligent et habile, un charmeur et un menteur.
- Peut-être a-t-il donc été arrêté ou soupçonné auparavant pour escroquerie, vol et/ou cambriolage.

Ed Gein

Petit, timide, solitaire et toujours très calme, il lui arrive de rire sans raison et à des moments inappropriés. Gein est un peu considéré comme "l'idiot du village", "un peu excentrique mais pas méchant", "honnête et travailleur" mais "bizarre".

Il est schizophrène et affirme qu'il voit *"des visages dans les feuilles"* et *"sent des odeurs étranges"*.

48 ans en 1954

APP	13	Prestance	65 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	10	Connaissance	50 %
INT	09	Intuition	45 %
POU	09	Volonté	45 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	13
Santé Mentale	45

Compétences

Athlétisme	60%
Chasse	60%
Contes macabre	70%
Culture générale	25%
Médecine légale	70%
Médecine vétérinaire	40%
Taxidermie	70%
Tenir une ferme	40%
Vigilance	55%

Langues

Américain	45%

Combat

• Arme d'épaule	60%
• Armes de mêlée	60%
• Bagarre	60%

Ed Gein

1954

"Comment se fait-il qu'à chaque fois que quelqu'un disparaît, tu sois toujours dans les parages ?"

Une cousine à Ed Gein

Edward Gein est né en 1906, sept ans après son frère Henry, dans une petite ville du Wisconsin, un État fortement boisé, à l'époque principalement peuplé de fermiers et de chasseurs. La mère de Gein, Augusta, était fanatiquement religieuse et était déterminée à élever ses garçons selon un code moral très strict. Elle leur répéta que les femmes étaient toutes des créatures immorales, espérant ainsi décourager chez eux tout désir sexuel, de peur qu'ils aillent en enfer. Elle était dure et dominatrice. Son mari. George Gein, un homme faible et alcoolique, n'avait pas son mot à dire dans l'éducation de ses garçons.

En 1914, ils s'installèrent à 9 km de Plainfield (une petite ville de 640 h), dans une grande ferme entourée de bois et de champs, isolée de toute influence "néfaste". Ed Gein fut un élève moyen. Les autres écoliers se moquaient de lui parce qu'il était timide et efféminé, il n'avait pas d'amis.
Durant leur adolescence et le début de l'âge adulte, Ed et Henry ne se lièrent avec personne et n'eurent que l'un et l'autre pour compagnie. La seule femme à laquelle Ed Gein s'attacha fut… sa mère.

Après la mort de leur père, le 1er avril 1940, d'une crise cardiaque, Ed et Henry Gein eurent plusieurs petits boulots et furent considérés comme des ouvriers honnêtes et fiables. Ed Gein fit souvent du baby-sitting pour les voisins. Il appréciait ce travail car il entrait plus facilement en contact avec les enfants qu'avec les adultes : il était socialement et émotionnellement retardé.

Henry s'inquiétait de son attachement malsain pour leur mère, qui s'était accentué après la mort de leur père. À plusieurs occasions, Henry avait critiqué Augusta et la relation intime existant entre eux deux, et cela avait fortement vexé Ed Gein, qui considérait sa mère comme une déesse. C'est peut-être pourquoi Henry mourut mystérieusement en 1944, alors que les deux frères éteignaient un feu de broussailles. On découvrit des contusions sur sa tête. La police n'inculpa pourtant pas Ed Gein car personne ne pouvait penser que cet homme timide et emprunté ait pu tuer qui que ce soit, et sûrement pas son propre frère. Ed Gein resta donc seul avec sa mère, l'unique personne dont il avait besoin.

Mais elle mourut peu de temps après, le 2 décembre 1945, après une série d'attaques qui l'avait laissée paralysée. La vie entière d'Ed Gein fut chamboulée et anéantie par ce décès. À 39 ans, il se retrouva complètement seul et abandonné pour la première fois de sa vie, dans un monde qu'il ne connaissait pas.

Il scella les portes des pièces de la maison que sa mère avait le plus utilisées et les préserva comme des reliques sacrées de sa défunte mère, les laissant en état, sans plus jamais y toucher, durant les années qui suivirent. Il n'utilisa plus que la cuisine et la petite chambre attenante. Seul, sans personne pour le surveiller, il glissa lentement dans la psychose et laissa libre cours aux fantasmes qu'il avait étouffés. Il était fasciné par ce que sa mère l'avait empêché d'approcher : les femmes. Ayant la maturité et les connaissances d'un enfant, il voulut tout apprendre. Il passa tout son temps libre à lire des histoires de rites mortuaires anciens, des magazines pornographiques et des livres d'anatomie. Il devint complètement obsédé par ces histoires et les racontait souvent aux enfants qu'il gardait.

Il se mit à exhumer des corps de femmes dans le cimetière local. Bien qu'il jura par la suite ne jamais avoir eu de rapport sexuel avec aucun des corps qu'il avait exhumés (*"elles sentaient trop mauvais"*), il prit un plaisir particulier à les dépecer, à tanner leur peau et à la porter, comme un vêtement. Il acquit une collection de morceaux de corps, dont des têtes qu'il préserva.

Une adolescente disparut en octobre 1953 à La Crosse. Evelyn Hartley, 15 ans, faisait du baby-sitting. On découvrit des signes de lutte dans la maison où elle gardait les enfants, ainsi que du sang sur l'herbe du jardin devant la maison et l'empreinte sanglante d'une main sur une maison voisine. Quelques jours plus tard, la police découvrit des vêtements ensanglantés appartenant à l'adolescente, près de la grand route sortant de La Crosse. Le 8 décembre 1954, la tenancière d'une "taverne" de Pine Grove, Mary Hogan, disparut mystérieusement. Les enquêteurs suspectèrent un meurtre lorsqu'ils découvrirent du sang sur le sol de la taverne, qui formait une traînée jusqu'au parking. Ils trouvèrent également une ***cartouche de fusil*** vide sur le sol. Rien n'avait été volé et la caisse enregistreuse était pleine de billets. Mary Hogan ne fut pas retrouvée.

Presque 3 ans plus tard, le 16 novembre 1957, jour de l'ouverture de la chasse, Bernice Worden, une méthodiste de 58 ans à la réputation irréprochable, propriétaire d'un magasin à Plainfield, disparut dans les mêmes circonstances que Mary Hogan.

Le soir, les policiers trouvèrent du sang sur le sol qui menait jusqu'à la porte de derrière, ainsi qu'une cartouche vide. Mais cette fois, la caisse enregistreuse avait disparu. Le fils de Bernice Worden, un adjoint du shérif, avait vu Gein parler à sa mère la veille, pour lui demander de sortir avec lui.

Elle avait refusé. Un homme qui faisait le plein de sa voiture, en face, l'avait aperçu traînant autour du magasin à l'heure de la disparition de sa propriétaire. Sur le comptoir, les policiers trouvèrent ***une facture*** pour de l'antigel, au nom d'Edward Gein. Frank Worden alerta le jeune shérif du comté, Art Schley, et lui annonça que Gein avait du dévaliser sa mère. L'agent Chase trouva Ed Gein et lui demanda de lui raconter ce qu'il avait fait de sa journée. Gein s'exécuta mais, lorsque Chase lui demanda de se répéter, des contradictions flagrantes apparurent entre les deux versions. Chase le lui fit remarquer et Gein lui répondit que c'était *"un coup monté"* contre lui au sujet de la mort de Bernice Worden… alors que Chase n'avait même pas mentionné la disparition de la commerçante. Gein fut arrêté sur-le-champ.

L'habitation de Gein était poussiéreuse mais impeccablement rangée, excepté la cuisine et la chambre de Gein, où du bric-à-brac, des cartons, des vêtements sales, des boîtes de conserve vides, des magazines pornographiques et des piles de détritus pourrissant couvraient le sol. Il était presque impossible de marcher à travers ces deux pièces. L'odeur de saleté et de décomposition était suffocante. Le shérif Schley inspecta la cuisine avec sa lampe torche. Lorsqu'il leva les yeux, il vit une grande forme qui se balançait, pendue à l'envers à une poutre. Elle avait été décapitée, éventrée et vidée de ses entrailles. C'était Bernice Worden.

Un bol à l'allure étrange se révéla être le haut d'un crâne humain. Les abat-jour et la corbeille à papiers étaient en peau humaine. Un fauteuil était lui aussi en peau humaine. Le lit de Gein était "décoré" avec des crânes. Les adjoints découvrirent des sexes de femmes desséchés dans une boîte à chaussures, une ceinture faite de mamelons, des têtes humaines réduites (en fait des "masques de peau" remplis de chiffons), et quatre nez. Ils finirent également par trouver la tête de Bernice Worden et celle, desséchée, de Mary Hogan. Le cœur de Worden était emballé dans un sac plastique, posé dans la cuisine, et ses entrailles reposaient non loin, recouvertes d'un vieux costume. Ils mirent finalement la main sur un costume entièrement en peau humaine, présentant des "jambières" ainsi que de véritables seins et un sexe féminin.

À leur grande surprise, les autres pièces de la ferme étaient propres et inoccupées. Ils ôtèrent les planches que Gein avait clouées sur les portes et découvrirent des pièces tout à fait normales mais couvertes de poussières du sol au plafond. Ils comprirent que Gein avait créé une sorte de mausolée pour sa défunte mère…

Gein ne montra aucun remord ni aucune émotion durant tous ces interrogatoires. Lorsqu'il parla des meurtres ou des vols dans les tombes, il fut calme, coopératif, très pragmatique et parfois même joyeux. Il ne concevait absolument pas l'énormité de ses crimes. Il ne se troubla et ne devint réticent que lorsque les questions portèrent sur les meurtres de Mary Hogan et de Bernice Worden, et sur le fait qu'il aurait pu avoir des rapports sexuels avec les cadavres.

Les psychologues et les psychiatres qui l'interrogèrent affirmèrent qu'il était intelligent mais schizophrène. Son état fut attribué à la relation malsaine qu'il avait eue avec sa mère et à la manière dont celle-ci l'avait élevé.

Des psychologues tentèrent de comprendre le comportement de Gein. Il devint le cas documenté le plus célèbre impliquant la nécrophilie, le travestissement et le fétichisme.

Après que Gein ait passé 30 jours dans une institution psychiatrique, il fut déclaré mentalement incompétent et il ne fut plus possible de le juger pour meurtre.

Gein fut envoyé à l'hôpital central d'État de Waupun.



Ed Gein

- Homme, 30-40 ans.
- Tueur désorganisé, sans doute psychotique.
- Les deux victimes de Plainfield étaient des dames d'âge moyen, un peu enrobées, dominatrices et ayant du caractère. Une personne importante dans la vie du tueur doit leur ressembler, sans doute sa mère. Cette mère a dû avoir un rôle très important dans sa vie. En tuant ces deux femmes, il doit symboliquement tuer sa mère.
- Inhibé sexuellement. Célibataire et solitaire.
- Fétichiste, nécrophile : doit avoir du mal à cacher ses fantasmes morbides.


Hunt Armed Escapee, Woman, Baby

Los Angeles Times 9 A.M. FINAL

MAN ADMITS SLAYINGS OF THREE L.A. MODELS

L.A. Alarms Held Needless as Nevada Atom Tests End

La Une du *Los Angeles Times* d'octobre 1958, consacrée à H. Glatman

Harvey Glatman

1957

"Vous savez que je les ai tuées. Vous ne sauriez pas si vous n'aviez pas trouvé la boîte à outils "
Harvey Glatman

Né en 1928, Harvey Glatman était le fils d'un couturier strict qui possédait un magasin dans le Bronx. Solitaire, rêveur, timide, ne montrant aucun intérêt pour quoi que ce soit, il inquiéta ses parents dès son plus jeune âge. Adolescent, Glatman se masturbait et se pendait dans le grenier de ses parents, jusqu'à l'inconscience, afin d'obtenir un orgasme (ce que l'on nomme l'asphyxie autoérotique).

Ses parents et lui déménagèrent dans le Colorado en 1938. Malgré ses obsessions, il obtint d'excellents résultats au lycée et ne posa pas de problème majeur… si ce n'est qu'il ne sortit avec aucune fille de son âge. Petit, maigrichon, doté d'oreilles décollées et d'un nez proéminent, il n'avait rien d'un séducteur, et certaines filles se moquaient même de lui. Il commença alors à s'introduire chez les jeunes filles, la nuit, et à les menacer avec un pistolet en plastique pour les attacher et les caresser, sans (pour le moment) aller plus loin.

En 1945, à Boulder (Colorado), une jeune femme porta plainte et il fut condamné à un an de prison. À sa sortie, il partit à New York, où il donna libre court à ses pulsions agressives envers les femmes en les dévalisant et les agressant, arme au poing. Il fut rapidement arrêté et emprisonné pour cambriolage. Il fut libéré sur parole en 1952, à condition de trouver un emploi et de se "tenir à carreau". Habitant de nouveau chez sa mère, il apprit à réparer les télévisions. Les 4 ans de probations terminés, en septembre 1956, il partit s'installer à Los Angeles. Grâce à l'argent que lui avait donné sa mère, il s'installa à son compte.

Si durant 4 ans, il n'avait plus agressé personne, ses fantasmes, eux, n'avaient fait qu'empirer. Ayant découvert la photographie, il avait eut le temps de réfléchir à un stratagème : il se présenterait devant les femmes comme un photographe et les encourageait à poser attachées et bâillonnées en leur affirmant que les photos étaient destinées à un magasine policier. Elles se retrouveraient à sa merci.

Le 1er août 1957, Glatman se rendit chez Judy Dull, une jeune divorcée de 19 ans habitant West Hollywood qui acceptait tous les rendez-vous avec tous les photographes : elle avait besoin d'argent pour payer son avocat dans la bataille qui l'opposait à son ex-époux pour la garde de leur fillette. Glatman avait obtenu son numéro de téléphone grâce à l'agence pour laquelle elle travaillait. Il lui proposa de faire des photos pour un magazine de détectives mais lui demanda si elle accepterait de poser dans son "studio", plutôt que chez elle. Il l'emmena chez lui et se comporta normalement, parvenant même à la convaincre de se laisser attacher "pour les photos". Il sortit ensuite un pistolet (en 1957, on pouvait obtenir très facilement une arme, en Californie, et personne ne vérifiait votre casier judiciaire). Il la viola plusieurs fois, puis, lorsque la nuit fut venue, la conduisit près de 150 km plus à l'Est, à Indio, au beau milieu du désert, où il la photographia attachée, en sous-vêtements. Il l'étrangla avec ***une corde, prit encore des photos***, puis enterra son corps.

Les deux colocataires de Judy, son ex-époux et son agence prévinrent la police de sa disparition. L'une des colocataires avait vu le "photographe", un certain " Johnny Glynn" partir avec elle vers 14 heures, et le décrivit à un policier avec assez de détails pour qu'il puisse en dresser un ***portrait-robot***. Les policiers ne trouvèrent nulle part trace d'un professionnel nommé Glynn. Le 29 décembre 1957, un squelette à demi enterré fut découvert dans le désert près d'Indio par un garçon qui promenait son chien. Malheureusement, le légiste qui l'examina se trompa sur l'âge et le poids du squelette et l'ex-époux de Judy Dull ne put identifier l'anneau qu'elle portait au doigt. La police conclut qu'il ne s'agissait pas du cadavre de Judy…

Le 7 mars 1958, Glatman rencontra dans un club de célibataire, Shirley Bridgeford, 24 ans, récemment divorcée et mère de deux garçons. Il se présenta sous le nom de "George Williams" et ils prirent rendez-vous. Le lendemain soir, il arriva chez elle à 19 h 45 et se montra charmant avec ses fils et la nounou. Une fois dans sa voiture, il expliqua à Shirley qu'il avait mal à la tête et préférait ne pas aller danser. Il préférait se promener et l'emmener au restaurant. Elle accepta et ils dînèrent à Oceanside. Il la conduisit ensuite au sud, vers les montagnes Vallecito. Lorsque Shirley lui demanda de rentrer, il arrêta sa voiture et sortit son pistolet. Il la força à se dénuder et la viola. Puis, il la poussa vers le désert et la photographia en sous-vêtements, attachée et bâillonnée. Il attendit même, que le soleil se lève de nouveau, le lendemain matin, pour prendre des photos en plein jour. Finalement, il l'étrangla avec ***la même corde, prit encore quelques photos***, et abandonna son corps derrière un cactus.

Harvey Glatman

Petit et laid, Glatman n'ose pas approcher les femmes, qui le lui rendent bien. Il ressent une énorme frustration sexuelle et une grande confusion car il désire ardemment les femmes tout en les détestant. Timide, solitaire, peu attirant et peu sûr de lui, Glatman est toujours vêtu de vêtements froissés.

Il loue un appartement sur Melrose Avenue et possède une Dodge Cronet noire 1951 de seconde main.

31 ans en 1957

APP	08	Prestance	40 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	10	Agilité	50 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	09	Corpulence	45 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	10
Santé Mentale	60

Compétences

Baratin	60%
Conduite	50%
Culture générale	60%
Lieu : désert californien	50%
Milieu : mannequinat	60%
Photographie	60%

Langues

Américain	80%

Combat

• Armes de poing	25%

Le lendemain, sa disparition fut signalée à la police et la nounou le décrivit aux enquêteurs, qui réalisèrent que "Johnny Glynn" et "George William" étaient sans doute un seul et même homme.

Le 23 juillet, Glatman s'en prit à Ruth Mercado, 24 ans, qui avait accepté des photos pour un magazine policier. Elle travaillait comme strip-teaseuse et posait pour des photos déshabillées. Il entra chez elle et sortit immédiatement son arme. Il la força à se déshabiller, l'attacha et la viola sur son lit. Puis il l'emmena dans le désert, à 45 km de l'endroit où il avait assassiné Shirley Bridgeford. Cette fois-ci, il emporta de la nourriture et des boissons pour un pique-nique. Il viola de nouveau la jeune femme et la prit en photo. Puis, il l'étrangla avec ***la corde*** et ***prit encore des photos***.

La propriétaire de son appartement de West Pico Boulevard signala sa disparition.

Durant l'été 1958, Glatman entra en contact avec une agence réputée de mannequins "Diane Studio" sur Sunset Boulevard. Les filles qui travaillaient pour le studio étaient toutes très jolies et certaines posaient pour de grands magazines.

Le 27 octobre, Glatman voulut louer les services d'un mannequin et la propriétaire de l'agence lui proposa une jeune femme qui avait signé son contrat la semaine précédente : Lorraine Vigil, 27 ans, une secrétaire qui tentait de "percer" dans le monde de la mode. Elle monta dans sa voiture et ils sortirent de la ville. Lorraine commença à s'inquiéter et lui demanda de faire demi-tour, mais il lui expliqua que son studio se situait à Anaheim. Elle protesta lorsqu'ils traversèrent Anaheim sans s'arrêter. Il pila dans une petite rue sombre de Tustin, à 50 km au sud est de Los Angeles.

Il la menaça avec ***son pistolet*** et lui ordonna de se déshabiller. Lorsqu'elle refusa, il saisit des ***cordes*** pour l'attacher. Elle se mit à crier et à le repousser, et le pistolet de Glatman partit tout seul, la blessant à la cuisse.

À la surprise de Glatman, Lorraine parvint pourtant à le repousser et à sortir de la voiture. Il la rattrapa et ils commencèrent à se battre, elle le mordit et il lâcha son arme. Un motard de la police routière californienne les remarqua et courut vers eux. Lorraine, à bout de souffle, pointait le pistolet vers Glatman.

Le motard dégaina son propre revolver et appela des renforts. Lorraine lui expliqua ce qui s'était passé et le motard arrêta Glatman.

Glatman fut emmené au commissariat de Santa Anna. Il avoua avoir tenté d'agresser Lorraine Vigil mais avait agi sous le coup d'une pulsion subite. Un communiqué décrivant l'agression fut toutefois envoyé à tous les policiers de la région.

Les enquêteurs d'Hollywood reconnurent la description de leur "Johnny Glynn" et transmirent une copie de leur ***portrait-robot***, qui s'avéra très ressemblant. Le lendemain, Glatman accepta de se soumettre au ***détecteur de mensonge*** (cf. p.161), mais échoua lamentablement.

Il finit par avouer les trois meurtres. Les enquêteurs trouvèrent la corde dans sa voiture. Chez lui, ils mirent la main sur les chaussures de Judy Dyll, le slip de Shirley Bridgeford et celui de Ruth Mercado, ainsi que des centaines de ***photographies*** des trois victimes, vivantes ou mortes, cachées dans une boîte à outils.



Avec l'aide de Glatman, les policiers localisèrent les squelettes de ses deux dernières victimes, dans le désert d'Anza.

Profil de :

Harvey Glatman

- Homme blanc, environ 30 ans. Obsédé sexuel.
- Se présente sans doute comme un photographe : deux des victimes étaient mannequins et avaient rendez-vous avec un « photographe ».
- Déteste les femmes et considèrent qu'elles sont « toutes de salopes », uniquement des objets sexuels. Incapable d'établir une relation avec une femme. Il est célibataire.
- Les étrangle avec une corde et les attache, fantasme de bondage : a pu agresser ou attacher des femmes auparavant, voler des sous-vêtements, etc.
- La corde semble très importante pour lui, c'est ce qui lui permet d'exprimer une domination sur les femmes, qui ne peuvent plus se défendre ; c'est aussi ce qui lui permet de tuer. Il doit la garder sur lui ou dans son véhicule pour se rassurer.
- Les attaches : il les craint et ne les comprend pas. Il a besoin de les attacher pour se sentir, lui, en sécurité. La violence est le seul moyen pour lui d'approcher et de « conquérir » une femme : pour qu'elle ne le repousse pas. Il est sans doute laid, petit, peu assuré.
- Garde des trophées, sûrement des photos. Elles sont très importantes pour lui.
- Possède un véhicule (passe partout) pour conduire ses victimes dans le désert en empruntant les autoroutes. Connaît bien cet endroit. Il abandonne ses victimes dans des lieux très reculés, où il sait que la police ne les trouvera pas : il a déjà commis des crimes auparavant et n'a plus envie de retourner en prison.

Jerry Brudos

Jerry Brudos est un homme rondouillard et souriant, que tout le monde considère comme un charmant, affable et généreux. Mais c'est un menteur invétéré et son épouse subit certaines de ses perversions sexuelles.

30 ans en 1969

APP	12	Prestance	60 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	09	Agilité	45 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	13
Santé Mentale	65

Compétences

Bricolage	50%
Conduite	40%
Contrefaçon	35%
Crédit	50%
Culture générale	60%
Discrétion	40%
Électronique	60%
Mécanique	60%
Mode	50%
Persuasion	60%
Photographie	50%
Physique	40%
Usage	55%

Langues

Américain	75%

Combat

• Armes de poing	30%
• Bagarre	30%

Jerry Brudos

1969

"Est-ce que tu ressens des remords, Jerry ?
Est-ce que tu es désolé pour tes victimes ?
Jerry prit une feuille de papier,
la froissa et la jeta sur le sol.
– Autant que ça. Je m'inquiète de ces filles
autant que de ce bout de papier "



Né en 1939, dans le Dakota du Sud, Brudos déménagea en Californie à 3 ans. Il grandit avec une haine profonde pour sa mère dominatrice. À l'adolescence, il développa une obsession pour les chaussures à talon haut et se mit à voler celles de sa sœur. À 16 ans, il déménagea dans l'Oregon et commença à s'introduire dans des habitations pour y voler des chaussures et des sous-vêtements féminins. Il en posséda une incroyable collection, sur laquelle il fantasmait durant des heures.

Un an après, il agressa et frappa une jeune femme qu'il avait prise en stop mais fut interrompu par un couple alerté par les cris. La police trouva la lingerie dans sa chambre ainsi que des dizaines de photographies de jeunes femmes affolées. Il passa quelques mois dans une institution psychiatrique.

À sa sortie, il parvint à obtenir son bac. Il devint par la suite un excellent technicien électronique. En 1959, il commença à agresser des femmes qu'il frappait ou étranglait jusqu'à l'inconscience afin de leur voler leurs chaussures. Il rencontra sa future épouse, la douce Darcie, en 1962, et ils eurent un fils. Il cessa pour un temps ses activités criminelles.

En 1967, ils s'installèrent dans la banlieue de Portland et, lorsque son épouse tomba enceinte pour la seconde fois, Brudos commença à se plaindre de migraines et de "trou noir". Il recommença à cambrioler les habitations de femmes et à les agresser.

Le 26 janvier 1968, Linda Slawson, 19 ans, disparut alors qu'elle vendait des encyclopédies en faisant du porte-à-porte.

Elle fut assommée et étranglée dans la cave de Brudos (qui était son domaine, même son épouse n'y mettait pas les pieds). Il l'habilla comme une poupée avec les sous-vêtements qu'il avait volés durant des années, puis coupa son pied gauche, qu'il plaça dans un congélateur. Il jeta son corps dans la Willamette River, lesté avec une culasse en fonte.

En juillet 1968, Stephanie Vikko, 16 ans, disparut à Portland.

Le 26 novembre 1968, Jan Whitney, une étudiante de 23 ans habitant Eugene, disparut alors qu'elle se rendait dans la ville de McMinnville (au sud de Portland) en voiture. Celle-ci, en panne, fut retrouvée en bordure d'autoroute, au Nord d'Albany.

La voiture de Jan était tombée en panne. Brudos la prit en stop et la ramena chez lui, dans son garage, où il l'étrangla. Il viola son cadavre puis passa plusieurs heures à habiller sa "poupée". Il la suspendit à un crochet fixé au plafond. Quelques jours plus tard, Brudos alla fêter Thanksgiving avec sa famille. Lorsqu'il revint chez lui, il réalisa qu'une voiture était rentrée accidentellement dans son garage, octroyant une ouverture dans un coin. Mais le policier qui avait inspecté les dégâts n'avait pas été curieux. Brudos décida de jeter le corps dans la Willamette River la nuit même, lesté de barres de fer.

Le 18 mars 1969, le corps de Stephanie Vikko, réduit à l'état de squelette (cf. Anthropologie légale, p.46) fut retrouvé au Nord de la Forest Grove, sur la berge d'un petit cours d'eau.

Le 27 mars, Karen Sprinker, 19 ans, disparut dans le parking souterrain d'un centre commercial de Salem, où on trouva son véhicule. Deux personnes témoignèrent avoir vu un homme massif vêtu de vêtements féminins, qui rôdait dans le parking. Brudos la menaça avec un pistolet et la ramena chez lui.

Son épouse étant absente avec les enfants, Brudos "joua" avec Karen durant un moment. Il la viola, la força à poser pour lui, lui attacha les mains, puis la pendit. Il viola son cadavre puis découpa ses seins. Il abandonna son corps dans la Long Tom River. Quelque temps plus tard, l'épouse de Brudos mis la main sur des photographies qu'il avait prise de lui-même habillé en

femme. Elle découvrit également une “poitrine en plastique” que Brudos lui assura être un presse-papiers (c’était en fait celle de Karen Sprinker, qu’il avait traitée avec du sel et un produit chimique).

Le 23 avril 1969, Linda Salee, 22 ans, disparut en allant retrouver son petit ami à Portland. Brudos lui avait affirmé être policier (il possédait un faux badge) et l’avait arrêtée pour vol à la tire. Il l’avait ramenée dans son garage, où il l’avait étranglée et violée.

Il tenta ensuite d’électrocuter le corps pour “le faire danser” mais ne parvint qu’à brûler sa peau. Brudos garda le corps durant une journée et le viola à nouveau. Il fit un moule en résine de ses seins puis, durant la nuit, jeta son corps dans la Long Tom River.

Son corps, lesté avec une boîte de vitesse de voiture (***attachée avec du fil électrique***), fut repêché le 10 mai. Le médecin légiste découvrit qu’elle avait été ***étranglée avec une corde*** et que son corps était resté dans l’eau durant au moins deux semaines. Quelques centimètres au-dessous de chaque aisselle, il discerna ce qui semblait être un trou d’aiguille entourée d’une zone de peau brûlée.

Deux jours plus tard, 15 mètres plus loin, une équipe de plongeurs découvrit le corps de Karen Sprinkler, lesté avec un bloc moteur (***attaché avec du fil électrique***). Il était resté dans l’eau durant deux mois. Elle avait été étranglée avec une corde. Elle était habillée mais portait un ***soutien gorge noir trop grand pour elle***, capitonné de serviettes en papier, et ***ses seins avaient été découpés***.

La police interrogea les étudiantes sur le campus de l’université où Karen Sprinkler étudiait, à Corvallis, à 120 km au sud de Portland. Elles parlèrent d’un homme rondouillard, qui disait être “un vétéran du Vietnam” et qui approchait souvent les filles sur le campus pour leur demander de sortir avec lui.

Une jeune femme avait accepté l’une de ses invitations et l’avait trouvé “franchement bizarre” car il avait quasiment avoué les meurtres de Linda Salee et Karen Sprinkler. À leur demande, elle accepta de sortir de nouveau avec lui lorsqu’il la rappela. Les policiers l’attendirent et l’interrogèrent lorsqu’il entra dans la résidence étudiante, le dimanche 25 mai.

Comme il n’avait commis aucun délit, ils le laissèrent repartir mais apprirent ensuite qu’il avait séjourné en hôpital psychiatrique pour déviance sexuelle, puis actes de violence sur des femmes.

Ils découvrirent également qu’il avait tenté d’enlever une adolescente de 15 ans en la menaçant d’une arme, un mois auparavant. Il était ***électricien*** et ***réparateur de voitures***.

Il avait ***travaillé ou vécu*** non loin de l’endroit où Jan Whitney et Karen Sprinker avaient disparu.

Le 30 mai, Brudos tenta de quitter l’État avec sa famille mais fut arrêté. On lui demanda de se changer pour passer la combinaison des détenus : sous ses vêtements, il portait des sous-vêtements féminins.

Les policiers l’interrogèrent durant 5 jours avant qu’il ne commence à parler de son intérêt pour les hauts talons et les soutiens-gorge. Il finit par craquer et avoua les 4 meurtres. Il indiqua aux enquêteurs où trouver les photos et les vêtements des victimes, chez lui.

Profil de :

Jerry Brudos

- Un homme blanc, 25-30 ans.
- Il est possible qu’il soit électricien : des fils de cuivre sont entortillés autour du corps des victimes, de la même manière que pour la pose d’installation électrique. Ou mécanicien automobile : les pièces utilisées pour lester les corps proviennent de moteurs.
- Il utilise des nœuds compliqués pour attacher les lests aux corps de ses victimes. Il est intelligent.
- Il a sûrement des antécédents pénaux, ou au moins de comportement asocial.
- Il n’a pas d’horaires réguliers car les jeunes femmes ont disparu à des heures diverses de la journée. Peut-être est-il son propre patron ?
- Psychologiquement, il est fétichiste et nécrophile (seins coupés, pieds coupés…). Ses perversions doivent être difficiles à cacher, et les personnes qui lui sont proches doivent au moins savoir qu’il a « des problèmes » sexuels.

Herbert Mullin

Docile, poli, solitaire, fermé, taciturne, beau garçon mais trop mince… et complètement fou.

En janvier 1973, Mullin a postulé chez les Marines et a réussi les examens physiques et psychiatriques ! Il a été renvoyé le premier jour, lorsqu'il a refusé de signer un document confirmant son casier judiciaire.

25 ans en 1972

APP	13	Prestance	65 %
CON	16	Endurance	80 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	10	Corpulence	50 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	12	Intuition	60 %
POU	08	Volonté	40 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	13
Santé Mentale	40

Compétences

Athlétisme	65%
Chercher	60%
Conduite	60%
Connaissance de la rue	70%
Ingénierie	40%
Intimidation	50%
Paranormal	40%
Vigilance	70%

Langues

Américain	70%

Combat

Armes d'épaule	50%
Armes de poing	50%

Herbert Mullin

1972

"Les gens aiment chanter la chanson de mort, vous savez, les gens aiment chanter la chanson de mort "
Herbert Mullin

"Herb" Mullin est né en 1947 d'un père ancien héros de la Seconde Guerre Mondiale qui racontait souvent ses batailles à son fils. Il fut un garçon sociable et intelligent. Au lycée, ses amis et ses professeurs considéraient qu'il "deviendrait quelqu'un". En 1963, les Mullin déménagèrent à Felton, près de Santa Cruz (au sud de San Francisco) et lorsqu'il eut son bac, Mullin s'inscrivit à l'université pour y suivre des études d'ingénieur.

Mais son comportement changea brusquement après la mort de son meilleur ami, Dean, dans un accident de voiture. Il tomba dans un état de désespoir macabre, construisant un « autel » pour Dean dans sa chambre, devant lequel il passa des heures. Il se demanda si la mort de Dean n'était pas une sorte de sacrifice cosmique, et devint obsédé par l'idée de la réincarnation. Il se mit à entendre des voix. À 18 ans, Mullin développait ce qui allait se révéler être une terrible schizophrénie paranoïde (cf. *La schizophrénie*, p.97). Pour ne rien arranger, il se mit à fumer de la marijuana et à prendre du LSD. Il parlait sans cesse d'un tremblement de terre imminent en Californie. Ses discours bizarres effrayèrent sa petite amie et lorsqu'il lui dit qu'il pensait être homosexuel, elle le quitta.

Une nuit, en 1969, alors qu'il était chez sa sœur, il imita tous les gestes et les mots de son beau-frère durant toute l'après-midi (ces symptômes, appelés échopraxie et écholalie, sont typiques de la schizophrénie). Le lendemain, la famille d'Herb le conduisit dans un institut psychiatrique. Mais on le laissa sortir rapidement. Les Mullin pensèrent que la soudaine attitude terrifiante de leurs fils avait été provoquée par les drogues. Après tout, ils vivaient à Santa Cruz dans les années 60, où les fermes de marijuana et les laboratoires de LSD florissaient. Mullin brûla "rituellement" le bout de son pénis avec une cigarette puis eut des gestes agressifs envers un ami. Il fut envoyé dans un hôpital psychiatrique. Diagnostique : "À la suite d'un désordre mental, il est établi que cette personne est un danger pour les autres, un danger pour elle-même, et qu'elle est gravement handicapée". On le laissa pourtant sortir ! Il se rasa la tête, se nourrit d'aliments macrobiotiques et perdit rapidement du poids.

Ensuite, il porta un grand sombrero noir et fit semblant d'avoir un accent mexicain. Mullin savait que quelque chose n'allait pas. Il était tourmenté et tentait de comprendre ce qui "sabotait" son esprit. Il accusa son père d'être trop stricte sexuellement, puis d'être un meurtrier qui lui ordonnait de tuer par télépathie. Il accusa les drogues qu'il prenait de chambouler son cerveau et prit les dealers pour cible. En mai 1971, Herb Mullin déménagea à San Fransisco, loin de l'attention de sa famille. Il vécut dans des appartements décrépits parmi des alcooliques et des drogués, sombrant plus profondément dans son étrange système de croyances. Si on le laissait seul, il restait debout, immobile et bavardait bruyamment avec lui-même. Après qu'il ait perforé le sol de son appartement et se soit adonné à des "compétitions verbales avec Dieu", le propriétaire l'expulsa.

En septembre 1972, Mullin revint chez ses parents, déterminer à faire quelque chose de sa vie. Mais il arrêta de prendre son traitement et se laissa ronger par sa colère envers son père. En plus de tout cela, un excentrique affirma aux médias qu'un grand tremblement de terre devait, en théorie, dévaster la Californie dans les mois à venir. Là où la plupart des gens voyaient un cinglé, Mullin vit un prophète.

Le vendredi 13 octobre 1972 au matin, Herbert Mullin décida de faire une promenade en voiture. Au début de la semaine, il avait affirmé que son père lui avait envoyé des messages télépathiques de meurtre : *"Si je ne tuais pas, ça apporterait la honte sur ma famille en montrant ma couardise. C'était : tue ou va-t-en !"* Mullin remarqua un vagabond qui marchait seul sur la route. Il se rangea sur le côté de la route et fit semblant d'avoir des problèmes avec sa voiture. Le vagabond, Lawrence White, s'arrêta à côté de lui pour l'aider. Mais Mullin saisit brusquement une batte de base-ball et lui fracassa le crâne. Il poussa ensuite le corps du pauvre homme sur le côté de la route, dans un fossé, et redémarra. Lawrence White était une proie facile et personne ne signala sa disparition. Ce vagabond de 55 ans, alcoolique, dormait sous les ponts ou dans les forêts, où personne ne venait le chasser.

Onze jours plus tard, Mullin prit en stop une jeune femme nommée Mary Guilfoyle, 24 ans, qui était en retard pour un entretien d'embauche. Il tourna dans une rue déserte, sortit brusquement un couteau et la poignarda à mort. Après avoir traîné son corps dans un endroit désert, loin de la rue, sur une petite colline, Mullin éventra la jeune femme et sortit ses organes. Puis, il revint chez ses parents.

Le 2 novembre 1972, il se rendit à pieds à l'église Sainte-Marie et voulut entrer dans le confessionnal. Il y trouva le père Henry Tomei, 65 ans. Mullin le poignarda brutalement au cœur avec son couteau de chasse. La communauté fut indignée par le meurtre du père Tomei, un héros de la Résistance française durant la Seconde Guerre mondiale. Certains pensèrent que c'était l'œuvre d'un culte satanique. Mullin avait laissé ses ***empreintes digitales*** (cf. *Empreintes digitales*, p.25) dans le confessionnal.

En novembre 1972, Mullin postula chez les Gardes Côtes. Lorsqu'on refusa sa candidature après qu'il ait échoué à l'examen psychologique, il sombra dans la paranoïa, pensant que c'était une conspiration contre lui. Ses parents, lassés de son comportement, lui demandèrent de partir. Il emménagea dans un appartement minable. En décembre, il parvint à obtenir un pistolet en mentant sur ses antécédents psychiatriques et décida de se venger de "ceux qui avaient gâché sa vie".

Le 25 janvier 1973, il voulut tuer le premier homme qui lui avait vendu de la marijuana et avait "détraqué son cerveau", Jim Gianera. Il se rendit à son ancienne adresse, où il rencontra Kathy Francis, 29 ans, qui s'était installée là récemment avec son époux (absent) et ses deux fils de 9 et 4 ans. Elle lui donna la nouvelle adresse de Gianera. Mullin abattit et poignarda son ancien ami puis son épouse, dans la salle de bain. Il retourna ensuite chez Kathy Francis et ouvrit brusquement la porte. Il lui tira dans la tête et la poignarda, ainsi que ses deux fils.

La police pataugeait et les habitants de Santa Cruz étaient terrifiés : depuis avril 1972, des étudiantes étaient assassinées par Ed Kemper (cf. p.238), également à Santa Cruz.

Le 10 février 1973, il tomba sur 4 adolescents, Brian Scott Card, David Oliker, Rober Spector, et Mark Dreibelbis, qui campaient dans le parc naturel Henry Cowell et leur ordonna de déguerpir parce qu'ils "défiguraient une propriété du gouvernement".

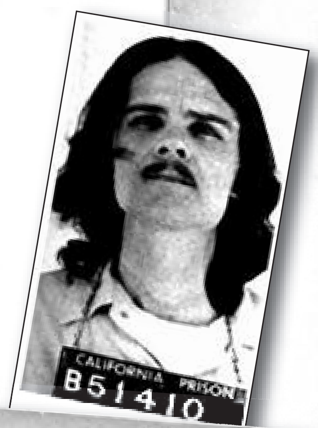
Ils refusèrent et se moquèrent de lui. Il les abattit les uns après les autres, puis vola leur fusil et leur argent. Le 13 février, alors qu'il conduisait dans le quartier où habitaient ses parents, il vit un homme dans son jardin, Fred Perez, 63 ans. Il gara sa voiture et lui tira dans le cœur avec le fusil d'un des adolescents du parc, puis repartit.

Un voisin eut pourtant le temps de relever le numéro de sa plaque d'immatriculation. Mullin conduisit vers Felton, son fusil sur le siège avant, couvert par un sac en papier. Un policier reconnut la voiture du signalement, et le força à se garer sur le côté. Lorsqu'il vit le fusil, il arrêta Mullin immédiatement, sans qu'il oppose de résistance. Dans l'appartement quasi vide où Mullin avait vécu durant les trois dernières semaines, la police trouva un carnet d'adresses où figurait celui de Gianera et des articles de journaux concernant les meurtres récents.

On découvrit également son revolver dans le coffre de sa Chevrolet et les analyses balistiques le relièrent aux meurtres (cf. *La balistique*, p.53).

Il avoua tous ses crimes, expliquant qu'il avait tué pour le bien de l'humanité, pour sauver la Californie d'un terrible tremblement de terre.

Durant son procès, il fut déclaré légalement sain d'esprit contre l'avis des psychiatres et fut condamné à la réclusion à perpétuité.



Profil de :

Herbert Mullin

- Homme blanc de 25-27 ans.
- Tueur désorganisé, sûrement psychotique, sans doute un schizophrène paranoïde. Il a déjà dû être interné pour ses problèmes mentaux et un comportement agressif.
- Usage de drogue probable.
- Maigre et mal vêtu.
- Il vit peut-être chez ses parents ou chez un proche. S'il vit seul, son logement est mal tenu et il y garde des indices accablants.
- Célibataire, sans amis.
- Sans emploi.
- Il semble posséder un véhicule car les victimes ont été tuées à des distances conséquentes les unes des autres. Ce véhicule appartient sans doute à sa famille. Il est capable de conduire et possède donc un minimum de contrôle sur lui-même.

Ed Kemper

Ed Kemper est impressionnant : 2m10 pour 130kg, il peut vous fracasser la tête contre un mur en 2 secondes. C'est pourtant un homme faible qui craint plus que tout, la violence physique à son égard. Une de ses victimes, une jeune femme fluette d'1m55, lui a fait peur parce qu'elle n'est pas morte immédiatement avec un seul coup de couteau !

Il est très imbu de lui-même et se considère comme un génie.

24 ans en 1972

APP	14	Prestance	70 %
CON	18	Endurance	90 %
DEX	16	Agilité	80 %
FOR	18	Puissance	90 %
TAI	18	Corpulence	90 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	+4
Points de Vie	18
Santé Mentale	65

Compétences

Athlétisme	50%
Baratin	70%
Bricolage	45%
Comédie	70%
Conduite	50%
Crédit	60%
Criminologie	75%
Mécanique	50%
Psychiatrie	80%
Psychologie	85%
Renseignements	65%
Sport	50%
Usage	45%
Vigilance	65%

Langues

Américain	80%
Jargon psychiatrique	80%

Combat

Armes d'épaule	70%
Bagarre	60%
Couteaux	50%

Ed Kemper

1972

"Lorsque je les tue, je sais qu'elles m'appartiennent. C'est la seule façon pour moi de les posséder. Je les veux pour moi seul. Qu'elles fassent un avec moi. Le fantasme des têtes coupées est un peu comme un trophée. C'est la tête qui fait la personne."

Ed Kemper

Edmund Emil Kemper est né en 1948 en Californie. Durant toute son enfance, il subit les abus psychologiques et les critiques incessantes d'une mère dominatrice et caractérielle. Ses parents se disputaient constamment et divorcèrent finalement en 1957. La mère de Kemper l'installa alors à la cave, car il n'était pas convenable qu'il continue de partager sa chambre avec ses sœurs, qu'il effrayait déjà par sa grande taille. Kemper était un garçon timide et mal dans sa peau, que sa mère "élevait à la dure". Très tôt, il eut des fantasmes de décapitation et de démembrement. Il coupa la tête d'une poupée de sa sœur et s'en prit également au chat, qu'il enterra vivant avant de le décapiter. À l'adolescence, incapable d'exprimer de la tendresse ou de l'affection, il mélangea le sexe, la violence et la mort dans ses fantasmes, dans un amalgame inextricable. Il coupa en morceaux le second chat de la famille.

La mère de Kemper, ne supportant plus son comportement étrange, accepta en 1963 qu'il aille rendre visite à son père. Celui-ci adorait son jeune fils, qui le lui rendait bien. Mais Kemper se montra sinistre et austère, provoquant un malaise qui ne se dissipa plus. Invoquant des difficultés financières, son père le renvoya finalement chez sa mère et Kemper se sentit rejeté par la seule personne qu'il aimait.

Durant les vacances de Noël 1963, Kemper fut finalement confié à ses grands-parents, des fermiers qui possédaient un ranch à North Fork. Sa grand-mère avait le même caractère que sa mère : pour Kemper, elle était la même… en pire. Il s'inscrivit toutefois au collège et se montra un élève calme et discipliné, peut-être un peu trop, en fait. La situation chez ses grands-parents était tendue. Il passait beaucoup de temps dehors avec son chien, à chasser les taupes avec le fusil 22 long rifle que son grand-père lui avait offert. Durant les grandes vacances, la tension s'accrut. Kemper se montrait plus maussade et sinistre que jamais et sa grand-mère le brimait constamment.

Le 27 août 1964, Kemper, qui avait alors 14 ans, tira 3 fois dans le dos de sa grand-mère attablée à la cuisine, avec son fusil. Il traîna le corps jusqu'à sa chambre, où il le déposa sur son lit. Lorsque son grand-père revint avec les courses, il l'abattit à son tour. Il expliqua aux policiers venus l'arrêter qu'il voulait juste *"savoir ce que ça ferait de tuer grand-maman"*.

Examiné par des psychiatres, il fut déclaré paranoïaque schizophrène et envoyé à l'hôpital pour malades dangereux d'Atascadero, un établissement pour adulte.

Kemper y appris non seulement le jargon des psychiatres et comment se comporter pour leur plaire mais il découvrit également toutes les perversions sexuelles possibles et imaginables : à Atascadero étaient emprisonnés des assassins et de nombreux criminels sexuels particulièrement dangereux, qui prirent plaisir à lui raconter leurs "exploits". Ces histoires l'impressionnèrent beaucoup et son développement sexuel d'adolescent en fut inextricablement lié à la domination et à la violence. Il nota également que les violeurs incarcérés avaient commis des erreurs. Ils avaient été appréhendés parce qu'ils avaient laissé des témoins et des preuves. Tranquillement, sans rien laisser paraître, Kemper emmagasina ces informations dans un coin de son cerveau.

Au bout de cinq ans de traitement Kemper parvint à convaincre les psychiatres d'Atascadero qu'il était "guéri" et pouvait être libéré. Il était classique et conservateur, avait mené une vie protégée du monde extérieur et, lorsqu'il fut libéré en 1969 (à 21 ans), en pleine vague "hippie", les changements qui s'étaient déroulés furent pour lui un énorme choc. Il eut l'impression d'être un extraterrestre et se sentit terriblement mal. Il commença par s'inscrire dans un centre universitaire près d'Atascadero et obtint de très bons résultats. Après trois mois à ce régime, il fut placé en liberté conditionnelle.

Contrairement à l'avis des psychiatres d'Atascadero, Kemper fut renvoyé chez sa mère, qui s'était installée près de Santa Cruz, une ville côtière et estudiantine. Elle était devenue assistante d'un principal de l'Université de Californie de Santa Cruz. Ils commencèrent immédiatement à se disputer. Elle le sermonnait et le critiquait constamment. Alors qu'il avait encaissé ses brimades en silence lorsqu'il était enfant, Kemper, à présent adulte, ne craignait plus de lui répondre. Elle voulait qu'il aille à l'université (elle considérait que les étudiantes étaient "trop biens pour lui") et obtienne un diplôme. Kemper était intelligent et aurait pu le faire, mais il rêvait seulement d'être policier. Mais il fut évincé aux tests d'admission en raison de sa trop grande taille (2m10). Ed Kemper occupa

plusieurs emplois d'ouvrier et obtint finalement un travail qui lui permit de quitter sa mère et de déménager dans un appartement à Alameda, qu'il partagea avec un ami. Il s'acheta une voiture… qui ressemblait beaucoup à une voiture de police banalisée. Il se procura plusieurs couteaux, et parvint même à obtenir des armes à feu, en achetant le pistolet de son patron. Il se mit également à boire, plus que de raison. Entre 1970 et 1971, Kemper eut plusieurs "petits boulots" et s'acheta une voiture qu'il utilisa pour prendre en stop des dizaines d'étudiantes. Il s'entraîna littéralement à enlever ses futures victimes, raffinant son approche, apprenant comment se comporter et quoi dire pour ne pas les effrayer malgré son physique imposant. Il bricola sa voiture pour ses futurs desseins : une cachette était aménagée sous son siège pour un couteau et un pistolet, et la porte du côté passager possédait un système qui l'empêchait de s'ouvrir de l'intérieur.

Il passait la plupart de ses soirées à boire dans les bars et s'était même lié d'amitié avec des policiers qui le considéraient comme un "gentil géant", un jeune homme souriant, honnête et sérieux, comparé à "toute cette racaille hippy".

Le 7 mai 1972, Kemper prit en stop deux étudiantes de 18 ans, Mary Ann Pesce et Anita Luchessa. Il les conduisait jusqu'à un cul-de-sac isolé puis les menaça avec un pistolet. Il enferma Anita, tétanisée, dans le coffre de la voiture. Il menotta Mary Ann et la fit s'allonger, sur le ventre, sur le siège arrière. Il mit un sac plastique sur sa tête et tenta de l'étrangler avec la cordelette d'une robe de chambre. Mais elle perça le sachet avec ses dents et, en bougeant la tête, elle empêcha Kemper de lui passer la cordelette autour du cou. Frustré, Ed Kemper sortit alors son couteau et la frappa à plusieurs reprises. Mais Mary Ann ne mourut pas sur le coup et continua de se débattre. Il la poignarda de nouveau mais elle tenta encore de lui parler. Stupéfait, ne sachant trop quoi faire, Kemper lui coupa finalement la gorge. Puis, il ouvrit le coffre et Anita le vit couvert de sang. Terrifié, elle obéit pourtant lorsque Kemper lui ordonna de sortir du coffre. Avec un couteau plus large, Kemper la poignarda elle-aussi.

Elle se débattit et hurla, mais resta debout, mordant les doigts de Kemper qui tentait de la faire taire. Kemper s'affola et la frappa à la poitrine et au cou jusqu'à ce qu'elle s'effondre. Il mit leur corps dans son coffre puis les ramena dans son appartement. Il prit des ***photos***, puis ***décapita*** et démembra les corps avec lesquels il eut des rapports sexuels nécrophiles.

Il plaça ensuite les morceaux dans des sacs poubelles, qu'il enterra dans les montagnes de Santa Cruz. Il garda les têtes des jeunes femmes un moment chez lui, puis les jeta dans un ravin. Lorsque le corps de Mary Ann fut découvert et identifié en août 1972, Kemper ne s'inquiéta pas outre mesure. Les enquêteurs ne pouvaient plus découvrir d'indice réellement concluant deux longs mois après sa disparition. Personne ne suspecta "Big Ed" de quoi que ce soit.

Le 14 septembre 1972, Kemper prit en stop une lycéenne de 15 ans, Aiko Koo. Il la conduisit jusqu'aux montagnes surplombant la ville. Il parvint à la convaincre de se laisser attacher et bâillonner puis tenta de la suffoquer en plaçant sa main sur son nez. Aiko se débattit de toutes ses forces mais finit par perdre connaissance. Elle se réveilla quelques moments plus tard. Stupéfait, Kemper essaya de nouveau de l'étouffer et continua cette fois à appuyer jusqu'à ce qu'elle cesse totalement de respirer. Il la sortit ensuite de la voiture, l'allongea sur le sol et la viola. Il mit le corps dans son coffre et alla boire quelques bières dans un bar. Puis, il la ramena à son appartement, où il la ***décapita***. Il la démembra, coupa sa tête et ses mains, et découpa des lambeaux de chair qu'il mit au réfrigérateur. Puis, il glissa le reste de son corps dans des sacs poubelles. Le lendemain, il cuit la chair dans une casserole de macaronis avec du fromage. Il allait expliquer par la suite : *"Je* ***possède*** *à nouveau ma victime en la mangeant".*

Il laissa sa tête dans son coffre durant plusieurs jours. Elle y était toujours lorsqu'il rendit visite aux psychiatres qui le suivaient depuis sa sortie d'Atascadero… et qui le déclarèrent définitivement guéri et sain d'esprit. Ils recommandèrent que son casier judiciaire de mineur soit effacé : Kemper put acheter une arme en toute légalité.

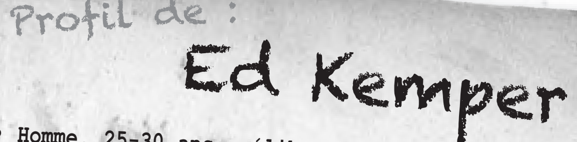
Il avait eu un accident de moto et son bras ne guérissant pas : il se retrouva au chômage et dut se résoudre à revenir chez sa mère, où les disputent recommencèrent aussitôt. Il se remit donc à boire. Il était presque toujours ivre et ingurgitait chaque jour des litres et des litres de bières.

Le 8 janvier 1973, il pleuvait à torrents quand Kemper prit en stop une étudiante de 18 ans, Cindy Schall. Il la menaça avec un pistolet, affirmant qu'il voulait se suicider mais pas la tuer. Il conduisit durant 2 ou 3 heures, jouant avec elle, calmement, alors qu'elle le suppliait de ne pas la tuer. Il la convainquit de monter dans son coffre. Lorsqu'elle se tourna pour s'allonger, il lui

tira dans la tête. Il revint chez sa mère et porta le corps de la jeune femme jusqu'à sa chambre. Le lendemain, il viola le cadavre puis le ***décapita*** et le démembra. Il récupéra la balle dans le crâne de Cindy et garda sa tête dans son placard. Il garda également l'une de ses bagues "en souvenir".

Puis, il roula sur l'autoroute et jeta les sacs poubelles du haut d'une falaise. Le lendemain même, les sacs furent découverts par un motard et le corps de Cindy Schall fut identifié (cf. *Odontologie légale*, p.41).

Lorsqu'il appris la nouvelle, Kemper, affolé, alla immédiatement enterrer la tête de la jeune femme dans le jardin, sous la fenêtre de la chambre de sa mère. La population de Santa Cruz, qui subissait également la folie meurtrière d'Herbert Mullin (cf. p.236) était terrifiée. Mais aucun policier ne soupçonnait Ed Kemper des meurtres et certains discutaient même avec lui des (non) progrès de leur enquête.



Profil de :

Ed Kemper

- Homme, 25-30 ans, célibataire, sain d'esprit.
- Vit à, ou près, de Santa Cruz.
- Présence d'overkill (étranglement, coups de couteau répétitifs, égorgement) pour les 2 premiers meurtres : affolement, manque de maîtrise : ce sont ses premiers meurtres.
- Sa signature est la décapitation. C'est très important pour lui. Ce sont ses premiers meurtres mais il a sûrement décapité des animaux auparavant. Il est très probable qu'il ait prit des photos des corps décapités et possède sûrement des « trophées » chez lui.
- Il ne doit pas paraître effrayant ou crasseux : des témoins ont affirmé que plusieurs des jeunes femmes disparues avaient fait du stop. Elles étaient sérieuses et ne seraient pas montées dans le véhicule d'une personne « bizarre ».
- Il possède évidemment un véhicule, de style banal. Ce véhicule est peut-être aménagé pour tuer (porte bloquée, ressemblance avec un véhicule de police, etc.). Le tueur doit laisser un « kit de meurtre » (pistolet, couteau…) dans son coffre.
- Il a démembré ses victimes, sans doute pour que les corps soient plus difficiles à identifier, et il a parcouru des centaines de kilomètres pour abandonner les corps dans des comtés différents. Il possède donc des connaissances en sciences légales, bien que ce soit ses premiers meurtres. Il a sûrement obtenu ces connaissances par des discussions (avec des criminels incarcérés : il l'aurait été aussi ?) ou des lectures.
- S'il a été arrêté et incarcéré, il est peu probable que ça ait été pour des actes de violences : lors des premiers meurtres, il s'est affolé, puis il a tué « de loin », avec un pistolet. Il ne veut pas de violence physique. Il la craint ? Mais il n'attache pas ses victimes (petites et faibles) pour autant. Psychologiquement, il n'en a pas besoin. Il est grand et fort ?

Dans la nuit du 5 février 1973, Ed Kemper et sa mère eurent une terrible dispute. Kemper sortit et prit en stop Rosalind Thorpe, 23 ans, puis Alice Liu, 21 ans.

Il les abattit toutes deux avec son pistolet, dans sa voiture, sans même s'arrêter, puis les mis dans son coffre. Il revint chez sa mère, dîna avec elle et attendit qu'elle aille se coucher. Puis, il sortit et décapita les deux corps dans le coffre de sa voiture. Le lendemain, il porta le corps d'Alice Liu dans sa chambre et le viola. Il coupa les mains des deux jeunes femmes, mais ne démembra pas les corps, car cela ne "l'excitait plus". Vers 2 h du matin, il se rendit près d'un canyon, où il jeta les corps décapités. Puis, il continua jusqu'à Pacifica, où il abandonna les têtes et les mains des deux jeunes femmes.

La police forma une équipe pluri-juridictionnelle (Kemper avait tué dans 4 comtés différents) pour tenter de trouver le tueur, sans résultat. Malgré tout, Kemper décida de se séparer de certains "trophées" qu'il avait gardé de ses victimes et les jeta à la mer.

Sur les nerfs, totalement alcoolique, Kemper commençait vraiment à sombrer.
Le week-end de Pâques, durant la nuit, il fracassa le crâne de sa mère avec un marteau puis l'égorgea. Il la ***décapita***, la viola, puis détruisit son larynx (symbole de la parole…) dans le broyeur de la cuisine. Il utilisa ensuite sa tête, posée sur la cheminée, comme cible pour un jeu de fléchettes. Il cacha son corps dans une armoire. Kemper téléphona à une amie de sa mère, Sara Hallett, et l'invita à "un dîner surprise" en l'honneur de sa "chère maman". Kemper l'assomma et l'étrangla, puis la ***décapita***. Il laissa son corps dans un placard puis s'endormit dans la chambre de sa mère.

Le lendemain, il quitta la ville dans la voiture de Sara Hallett et fonça vers l'est, persuadé que la police allait rapidement découvrir ses deux derniers meurtres. Mais ce ne fut pas le cas. Après avoir conduit 30 heures sans s'arrêter, exténué et totalement à bout de nerfs, Kemper s'arrêta à Pueblo, dans le Colorado. D'une cabine téléphonique, il appela la police de Santa Cruz et demanda à parler à l'enquêteur qui s'occupait des crimes qu'il avait commis. Le standardiste le reconnut et crut que "Big Ed" lui faisait une mauvaise blague. Kemper dut lui expliquer en détails ce qu'il avait fait pour le convaincre de prévenir les policiers locaux. Il fut arrêté quelques minutes plus tard.

Analysés par des psychiatres, Kemper fut déclaré sain d'esprit et reconnu coupable des 8 meurtres. Il fut condamné à la perpétuité.

Ted Bundy

1974

"Je ne me sens coupable de rien…
Je plains ceux qui se sentent coupables…
Je suis un salopard sans pitié."
Ted Bundy

Theodore Bundy est né en 1946 près de Philadelphie, d'une mère célibataire. Ses parents, qui voulait éviter le scandale, firent croire que "Ted" était leur fils, né sur le tard. Il ne connut jamais son véritable père et fut élevé par ses grands-parents en croyant que sa mère était sa grande sœur. Sa mère, Louise, et lui s'installèrent à Tacoma, dans l'état de Washington. Ted détesta cette ville qu'il trouvait affreuse et minuscule. Il ne se départit jamais d'un dédain arrogant pour tout ce qu'il considérait comme "quelconque".

Un an plus tard, Louise épousa un cuisinier de l'armée nommé John Bundy et Ted pris le nom de son "beau-père/beau-frère". Il le trouvait "balourd" et ne l'appréciait pas. Il fut un adolescent normal mais très timide : on se moquait souvent de lui et il était le souffre-douleur de certains gamins au collège. Bundy ne se sentait heureux qu'en classe, car il pouvait y briller grâce à ses connaissances.

C'est à cette époque qu'il découvrit que sa "grande sœur" était en fait sa mère. Ce fut pour lui un énorme choc. Il ressentit beaucoup de colère envers elle (il pensait qu'elle l'avait humilié) mais l'exprima peu. Il eut l'impression d'être "un bâtard" et sa relation avec son beau-père devint difficile.

Il se révéla immature et ne sortit avec aucune fille. Il obtint son bac avec une moyenne juste assez correcte pour être admis à l'université locale. Il ne s'y sentit pas à l'aise et, l'année suivante, il obtint son transfert à l'université d'état de Seattle, pour y étudier le chinois. Il obtint d'excellentes notes et se fit de nouveaux amis.

Durant l'été 1966, il rencontre une belle jeune femme brune nommée Stephanie Brooks, dont il tomba immédiatement amoureux. Elle était d'une classe sociale que Bundy admirait et enviait. Bundy voulu trop en faire pour l'impressionner et ses résultats s'en ressentirent. L'été suivant, Stephanie le quitta, agacée par sa puérilité et ses mensonges. Bundy, déprimé, obsédé par la jeune femme, se mit à sombrer. Il commença à voler dans les magasins et devint un voyeur. Heureusement pour lui, il rencontra un ami du lycée qui lui proposa de travailler dans la campagne d'Art



La Volkswagen Coccinelle modèle 1968 de Ted Bundy, exposée depuis 2012 au *National Museum of Crime & Punishment*

Fletcher, candidat Républicain au poste de gouverneur. Bundy accepta et utilisa avec efficacité ses talents de beau parleur. Il acquit de l'assurance.

Il rencontra une jeune femme, Meg Anders, avec qui il commença une relation suivie. Elle l'encouragea à reprendre des études, en psychologie, cette fois. Il eut de très bonnes notes et, au printemps 1972, il obtint son diplôme. Il avait toutefois décidé qu'il voulait devenir… avocat. Il rata pourtant le test d'entrée et se sentit terriblement humilié.

En 1972, il travailla dans la campagne de réélection du gouverneur républicain Dan Evans. Les jeunes femmes qui travaillèrent avec lui furent fascinées par son allure. Meg Anders, elle, commençait à avoir des soupçons, car il se montrait parfois cruel.

Grâce au soutien du gouverneur, Bundy fut accepté à l'école de droit pour la rentrée de septembre. En juillet 1973, il tomba sur… Stephanie Brooks. Elle fut abasourdie par la transformation de son ex petit ami. Il était bien plus mûr et sûr de lui, il possédait une sorte de magnétisme et même son apparence physique s'était modifiée.

En septembre 1973, Bundy commença son année à l'université avec de grands espoirs mais il essuya immédiatement un échec complet à l'école de droit.

Meg Anders étant partie dans sa famille, Bundy passa Noël avec Stephanie Brooks. Ils parlèrent même mariage.

Ted Bundy

Ted Bundy semble être un homme parfait : beau gosse, beau parleur, sûr de lui et ambitieux, il poursuit des études et ses collègues le respectent. C'est un excellent menteur et un charmeur. En fait, c'est un homme immature, narcissique, solitaire, incapable d'aller au bout des choses qu'il entreprend, pitoyable ; un perdant facilement découragé. Misogyne, il ne conçoit ses relations avec les femmes que par la domination.

28 ans en 1974

APP	16	Prestance	80 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	14	Connaissance	70 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	15	Volonté	75 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	75

Compétences

Administration	55%
Athlétisme	60%
Comédie	80%
Conduite	40%
Contrefaçon	40%
Crédit	70%
Culture générale	70%
Discrétion	60%
Droit	50%
Persuasion	60%
Politique	55%
Psychologie	60%
Ski	65%
Usages	60%
Vigilance	55%

Langues

Américain	85%
Chinois	50%

Combat

Armes improvisées	65%

Le 4 janvier 1974, Joni Lenz, fut violemment battue dans son lit, le 4 janvier 1974. Elle survécut mais subit de graves lésions cérébrales.

Le 31 janvier 1974, quelques pâtés de maison plus loin, Linda Healy, 21 ans, disparut de son appartement de Seattle. Ses amis ne découvrirent que des draps et une chemise de nuit ensanglantés. En février, Stéphanie Brooks appela Bundy pour lui demander pourquoi il ne l'avait pas re-contactée. Il ne s'excusa pas, n'offrit aucune explication et lui dit simplement qu'il ne voulait plus la voir. Il s'était vengé. Stephanie Brooks ne revit jamais Ted Bundy… mais toutes ses victimes lui ressemblèrent.

Le 12 mars, Donna Manson, 19 ans, disparut sur le campus d'Evergreen. Le 17 avril, Susan Rancourt, 18 ans, disparut alors qu'elle allait voir un film au cinéma à Ellensburg. Le 6 mai, Roberta Parks, 22 ans, disparut alors qu'elle allait rejoindre des amis de l'université de l'Oregon. Le 1er juin, Brenda Ball, 22 ans, quitta un bar de Seattle avec un inconnu qui avait un ***bras dans le plâtre*** et disparut. Le 10 juin, Georgann Hawkins, 18 ans, disparut sur le chemin entre son logement étudiant et l'appartement de son petit ami, à Seattle.

La police soupçonna qu'un tueur en série était à l'œuvre. Toutes les femmes disparues étaient jeunes, jolies et portaient des cheveux longs séparés par une raie. Elles se ressemblaient beaucoup.

Le 14 juillet, de nombreuses personnes s'amusaient autour du lac Sammammish. À la fin de la journée, deux autres jeunes femmes avaient disparu : Janice Ott, 23 ans, et Denise Naslund, 19 ans.

Des témoins se rappelèrent avoir vue Janice parler avec un jeune homme brun qui avait un ***bras dans le plâtre***. Il s'était présenté sous le nom de "Ted". Les enquêteurs découvrirent que d'autres jeunes femmes avaient été accostées par ce "Ted". À chaque fois, il leur avait demandé de l'aider à attacher une planche à voile sur le toit de sa Volkswagen. La police fit dresser un portrait robot. Des centaines de personnes appelèrent la police et une jeune femme expliqua qu'elle pensait que "Ted" pouvait être un étudiant nommé Ted Bundy.

Les enquêteurs vérifièrent mais découvrirent que Bundy était un jeune homme "bien sous tous rapports", un étudiant en droit et un jeune Républicain qui avait participé à la campagne électorale du gouverneur. Le nom de Bundy disparut tout au fond de la pile.

Le 7 septembre 1974, des chasseurs découvrirent des squelettes dans les bois, à plusieurs kilomètres du lac Sammamish. Des radios dentaires permirent d'identifier Janice Ott et Denise Naslund. Le corps d'une troisième femme ne put être identifié. Quelques jours plus tard, Bundy fit ses bagages et partit pour Salt Lake City, dans l'Utah, où il devait commencer de nouvelles études de droit.

Le 12 octobre, Nancy Wilcox, 16 ans, disparut à Salt Lake City, dans l'Utah. Le 18 octobre, Melissa Smith, 17 ans, fille du shérif, disparut à Midvale. Son corps fut découvert 9 jours plus tard dans le parc Summit. Elle avait été violée, étranglée et si violemment battue que son père ne put reconnaître son visage. Le 31 octobre, Laura Aime, 17 ans, disparut alors qu'elle rentrait chez elle après une soirée entre amis. Son corps fut retrouvé un mois plus tard, le 27 novembre, dans les montagnes Wasatch, près d'une rivière. Elle avait été frappée à la tête avec ***un pied-de-biche***, puis violée. Le 9 novembre, un homme qui s'était fait passer pour un policier tenta d'enlever Carol Da Ronch, 18 ans, d'un centre commercial à Murray, mais elle parvint à lui échapper en le griffant, bien qu'il ait réussi à attacher une menotte à l'un de ses poignets. Quelques jours plus tard, des spécialistes parvinrent à retrouver du sang de l'agresseur sur le manteau de Carol, qui avait dû l'éclabousser lorsqu'elle l'avait griffé. ***Ce sang était du groupe O positif***, celui de Ted Bundy. (cf. *Sérologie et analyse de traces de sang*, p.35)

Le même soir, Debbie Kent, 17 ans, fut enlevée de l'auditorium du lycée Viewmont, à Salt Lake City.

Les polices de l'Utah pensèrent, avec raison, que le tueur de l'état de Washington avait déménagé chez eux. Bundy adorait skier et le Colorado possède de superbes montagnes… Le 12 janvier 1975, Caryn Campbell, 23 ans, disparut de son hôtel à Snowmass, au Colorado, alors qu'elle passait des vacances avec son fiancé. Un mois plus tard, à quelques kilomètres de là, on trouva son corps nu figé dans la neige. Le 15 mars, Julie Cunningham, 26 ans, disparut alors qu'elle se rendait dans un bar, à Golden, Colorado. Le 6 avril, Denise Oliverson, 25 ans, disparut alors qu'elle se rendait en vélo à Grand Junction, dans le Colorado.

Le 16 août 1975, Ted Bundy fut arrêté à Salt Lake City pour cambriolage. Il conduisait doucement, de nuit, dans un quartier résidentiel, ce qui avait attiré l'attention d'un policier.

Celui-ci avait examiné sa Coccinelle Volkswagen et y avait découvert un pied-de-biche, une cagoule de ski, un masque taillé dans un bas, une corde, des menottes et du fil de fer.

Des enquêteurs découvrirent chez Bundy des ***factures de carte de crédit*** le reliant à la station de ski de Snowmass, Colorado, le jour de la disparition de Caryn Campbell. ***Carol Da Ronch reconnut Bundy*** comme l'homme qui l'avait agressée en novembre 1974 et il fut inculpé de tentative d'enlèvement. Les témoins du lac Sammamish le reconnurent comme le "jeune homme au plâtre" et on l'inculpa finalement de plusieurs meurtres.

Un examen approfondi du corps de Caryn Campbell montra que les "marques" de lésions sur son crâne avaient été faites par un objet pointu, et que ces "marques" correspondaient au ***pied-de-biche*** découvert dans le véhicule de Bundy (cf. *Autopsie*, p.31). En avril 1977, il fut extradé au Colorado pour le meurtre de Caryn Campbell.

En juin eut lieu son audience préliminaire. Bundy parvint à s'échapper en sautant d'une fenêtre mais fut retrouvé après 6 jours de recherches. Le 30 décembre 1977, il s'échappa de nouveau et partit immédiatement vers l'est. Il arriva finalement en Floride en janvier 1978. Il s'établit non loin de l'université d'état, à Tallahassee. Le 15 janvier 1978, il pénétra de nuit dans la maison de la fraternité Chi Omega, armé d'un bout de bois. Il fracassa le crâne de deux étudiantes et les étrangla ; Margaret Bowman, 21 ans, et Lisa Levy, 20 ans, et blessa grièvement Kathy Kleiner, 20 ans. Quelques temps plus tard, il se glissa dans la maison d'une autre jeune femme, Cheryl Thomas, 20 ans, qu'il frappa également à la tête. Elle survécut.

Les enquêteurs découvrirent des ***traces de morsures*** sur les fesses de Lisa Levy, qui démontraient la frénésie de Bundy lors des meurtres. Le 6 février 1978, il vola un van et conduisit jusqu'à Jacksonville où il tenta d'enlever une adolescente.

Trois jours plus tard, Kimberly Leach, 12 ans, disparut non de loin de son école. On découvrit son corps décomposé le 7 avril, près du parc Suwanee. Des examens révélèrent du ***sperme et du sang*** de Bundy sur les sous-vêtements de Kimberly (cf. *Sérologie et analyse de traces de sang*, p.35), découvert près de son corps. On trouva également une empreinte de chaussure de Bundy dans la terre, à côté du corps (cf. *Empreintes au sol*, p.28).

Le 15 février, un policier de Pensecola remarqua une Coccinelle Volkswagen vaguement orange qui roulait doucement dans un quartier résidentiel. Il apprit que les plaques du véhicule avaient été volées quelques jours plus tôt. Le policier prit la voiture en chasse et Bundy finit par s'arrêter, pour tenter de s'enfuir à pieds. Le policier le rattrapa et le menotta.

On fit un moule de la mâchoire de Bundy pour la comparer avec les traces de morsures du corps de Lisa Levy. Elle correspondait parfaitement (cf. *Odontologie légale*, p.41).

En juillet 1979, Bundy fut reconnu coupable des meurtres de la fraternité Chi Omega et condamné à mort. Il reçut la même sentence pour le meurtre de Kimberly Leach. On le soupçonne de dizaines de meurtres jamais résolus dans plusieurs États différents.



Profil de :

Ted Bundy

- Homme blanc, 25-30 ans. D'après les témoignages, il est brun et assez grand. Intelligent et sain d'esprit.
- Manipulateur et charmeur : il a pu convaincre plusieurs jeunes femmes, parfois méfiantes, de le suivre. Il utilise sûrement un faux plâtre pour paraître faible et ne pas les effrayer.
- Il est sans doute considéré comme un homme sincère et honnête car il semble être un excellent menteur, quelqu'un qui est passé maître dans l'art de « faire semblant ».
- Il parvient à manipuler les femmes avec assez de facilité : cela doit lui plaire et il recherche sans doute la compagnie féminine pour exercer ses talents et se sentir en position de force, de domination. Il est sans doute célibataire mais a des relations avec plusieurs femmes, sans être fidèle, ni sincère.
- Il est pervers et nécrophile : il doit faire des demandes sexuelles étranges aux femmes qu'il côtoie, voire se montrer sadique.
- Il possède un véhicule pour transporter ses victimes. Une Coccinelle Volkswagen couleur bronze, selon les témoignages.
- Il doit posséder des vidéos et des revues pornographiques violentes chez lui, ainsi que des « trophées » pris à ses victimes.
- Il doit donner une grande importance à son apparence physique, porter des vêtements coûteux, il veut « en mettre plein la vue ». Il doit être fier et pompeux.

Angelo Buono

Un vrai cauchemar: macho, misogyne, égocentrique, Buono déteste les femmes et pense qu'elles n'existent que pour le plaisir des hommes. Il est pervers et sadique, brutal et vulgaire, égoïste et ignare. Il a été marié plusieurs fois, a violemment battu et violé toutes ses compagnes et même certains de ses enfants. Il vit en forçant des fugueuses à se prostituer pour lui.

Il est le dominant du duo, il méprise son jeune cousin, mais apprécie qu'il l'idolâtre.

43 ans en 1977

APP	13	Prestance	65 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	14	Puissance	70 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	11	Intuition	55 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	12
Santé Mentale	65

Compétences

Athlétisme	55%
Baratin	60%
Chasse	60%
Conduite	60%
Connaissance de la Rue	55%
Crédit	30%
Déguisement	55%
Discrétion	55%
Droit	45%
Intimidation	60%
Lieu : Glendale	70%

Langues

Anglais	65%
Italien	65%

Combat

Bagarre	65%
Garrot	75%

Angelo Buono & Kenneth Bianchi

1977

"Je ne me vois toujours pas tuer quelqu'un, mais j'envisage ça comme une réelle possibilité."

Kenneth Bianchi

Ken Bianchi, né en 1951 d'une mère prostituée, fut abandonné et adopté par une femme surprotectrice vivant à Rochester (NY). Il avait des accès de colère furieuse tant à l'école qu'à la maison. Il se maria, brièvement, à 18 ans : son épouse ne supportant pas longtemps son caractère "macho". En janvier 1979, Bianchi, devenu un beau jeune homme, alla s'installer à Los Angeles, à Hollywood, pour "travailler" avec son cousin plus âgé Angelo Buono, qui vivait à Glendale. Ce dernier, né à Rochester en 1934, avait été un adolescent difficile qui volait des voitures et agressait les jeunes filles, ce qui l'avait conduit dans une maison de correction. Il se maria, eut des enfants et divorça plusieurs fois, car il battait souvent ses compagnes. Il attirait les femmes par son assurance et son bagout. À Los Angeles, il était devenu souteneur et violait les prostituées à son service.

En 1977, deux de ses "filles" préférées parvinrent à s'enfuir et Buono confia sa colère à son jeune cousin. Il savait qu'il partageait son mépris des femmes et son goût pour le pouvoir. Il lui proposa de se déguiser en policier afin d'arrêter des conductrices ou des prostituées, pour les violer et les tuer. En deux mois, les "Étrangleurs des Coteaux" enlevèrent, violèrent et assassinèrent dix femmes, abandonnant leurs corps nus sur les collines de Los Angeles dans des poses dégradantes. Les victimes subirent toutes des sévices sexuels et des tortures, et furent toutes attachées et ***étranglées au moyen d'un garrot***.

Yolanda Washington, une prostituée noire de 19 ans qui travaillait sur Hollywood Boulevard, fut assassinée le 17 octobre 1977. Son corps fut découvert près du cimetière de Forest Lawn à Glendale (où sont enterrés nombre de célébrités californiennes tel que Walt Disney ou Humphrey Bogart).

Le 31 octobre, le corps d'une adolescente (identifiée plus tard comme étant Judith Miller, une prostituée de 15 ans qui travaillait sur Hollywood Boulevard), fut découvert à La Crescenta, au Nord de Glendale. Elle avait disparu la veille au soir. Les policiers prélevèrent sur ses paupières un ***petit morceau de duvet***.



Le corps de Lissa Kastin, une serveuse de 21 ans, fut découvert le 6 novembre à Glendale, près d'un terrain de golf. Elle vivait sur Hollywood Boulevard. Le dimanche 20 novembre, on découvrit le corps de Kristina Weckler, une étudiante de 20 ans, dans les collines entre Glendale et Eagle Rock, au coin d'une rue déserte. Elle habitait Glendale et avait disparu la veille. (***C'était une ex-voisine de Bianchi.***)

Le même jour, de l'autre côté de la colline, on découvrit les corps de deux collégiennes disparues près de leur arrêt de bus une semaine auparavant après avoir discuté avec ***2 hommes*** dans une ***voiture bicolore***. Sonja Johnson, 14 ans, et Dolores Cepeda, 12 ans, avaient été jetées sur un tas d'ordures dans une rue déserte. Le 23 novembre, on découvrit le corps de Jane King, une jolie blonde de 28 ans, près de Los Feliz, au bord de l'autoroute Golden State, près de Glendale, dans des buissons. Elle avait disparu le 9 novembre. Le 29 novembre, le corps de Lauren Wagner, une étudiante de 18 ans, fut découvert dans des buissons à Glendale. Un témoin affirma avoir vu Lauren se disputer et être enlevée par 2 ***hommes bruns***, un jeune et un plus âgé, juste devant la maison de ses parents (dans la vallée de San Fernando), le 25. Ils l'avaient poussée dans leur voiture, un ***modèle bicolore***.

La police de Los Angeles créa un groupe spécial, composé de membres de la police de L.A., de Glendale et du bureau du shérif de L.A., qui se consacra uniquement à cette enquête. Le 15 décembre, le corps de Kimberly Martin, une call girl de 22 ans, fut retrouvé dans un terrain vague en haut d'une colline de Los Angeles, à deux pas de la mairie. Le 9 décembre, son dernier client l'avait appelée d'une cabine publique pour l'inviter à le rejoindre dans une chambre de la résidence Tamarind Apartments à Hollywood (***où Bianchi habitait***). Personne ne l'avait plus revue. Finalement, on découvrit le 16 février 1978 le corps de Cindy Hudspeth, une serveuse de 20 ans, dans le

coffre de sa voiture orange, qui avait été poussée dans un ravin, en contrebas de l'autoroute d'Angeles Crest. Elle vivait à Glendale, dans la même rue que Kristina Weckler. L'enquête de la police de Los Angeles et du Bureau du Shérif du comté ne menait à rien. Toutefois, Bianchi décida de s'éloigner de Los Angeles et alla s'établir à Bellingham, dans l'État de Washington, où il trouva un emploi de garde de sécurité. Il s'installa avec sa petite amie, avec laquelle il avait eu un fils en mai 1977. Le 11 janvier 1979, Diane Wilder et Karen Mandic, deux étudiantes, disparurent en allant visiter une maison à Bayside que ***Bianchi leur avait recommandée***.

Lorsque la police le questionna, il se montra charmant et amical, mais ne parvint pas à expliquer ce qu'il avait fait à l'heure du meurtre et nia connaître les deux jeunes femmes : Bianchi qui avait voulu agir seul pour en "montrer" à Buono, avait commis l'erreur de s'en prendre à des femmes ***qu'il connaissait***. La police lança un avis de recherche concernant la voiture des deux amies… qui fut retrouvée dans une impasse. À l'intérieur, on découvrit leurs corps. Elles avaient été violées et étranglées.

La police découvrit plusieurs preuves physiques (***poils pubiens de Bianchi et fibres de tapis de la maison de Bayside*** : (cf. *Poils, cheveux et fibres*, p.29) qui relièrent Bianchi au double meurtre : il était le seul à détenir les clés de la maison de Bayside.

Les enquêteurs fouillèrent la maison de Bianchi et y découvrirent des objets volés dans les bâtiments qu'il était censé garder ainsi que des ***bijoux*** ayant appartenu à Kimberly Martin et Yolanda Washington. Les autorités de Los Angeles collaborèrent avec celles de Bellingham et, en juin 1979, Bianchi fut également inculpé de 5 des meurtres des Étrangleurs. Les journaux publièrent sa photo et un avocat contacta la police au sujet de 2 prostituées qui avaient vécu sous la coupe de Bianchi et Buono. Les enquêteurs pensèrent que Buono était sûrement le second tueur lorsqu'ils apprirent que Yolanda Washington avait "travaillé" pour eux.

Il fut arrêté en octobre lorsque l'on put relier le ***petit morceau de duvet*** trouvé sur les paupières de Judith Miller à ***sa voiture. Des fibres*** découvertes sur Lauren Wagner provenaient de la maison de Buono à Glendale. (cf. *Poils, cheveux et fibres*, p.29).

Profil de :

Angelo Buono & Kenneth Bianchi

- Il n'existe pas de trace sur le sol montrant que les corps ont été tirés et le corps d'Lissa Kastin a été passé par-dessus une rambarde. Selon le médecin légiste, les victimes ont toujours été violées par deux hommes : nous sommes en présence de deux tueurs.
- L'un d'eux ou les deux, vivent sûrement à Glendale car les corps de la plupart des victimes ont été abandonnées dans la région de Glendale. Certains corps ont été découverts dans des coins difficiles d'accès et peu visibles de la route : l'un d'eux au moins doit être familier des lieux.
- Les deux tueurs sont organisés et sains d'esprits. Ce sont des pervers sexuels qui laissent très peu d'indice derrière eux. Les victimes sont torturées à un endroit, puis abandonnées dans un autre.
- Ils sont sûrement blancs et sûrement célibataires ou divorcés : ils détestent tous deux les femmes et doivent éprouver des difficultés à maintenir une relation durable.
- Ils occupent sûrement des emplois subalternes et ont sûrement un casier judiciaire pour des cambriolages ou des agressions et/ou des viols sur des femmes.
- Ils doivent être très proches, un lien fort doit les unir.
- Comme il existe une grande différence d'âge entre les victimes, il est possible que les tueurs aient au moins 10-15 ans d'écart, peut-être 25-35 ans pour l'un est 35-45 ans pour l'autre.
- Ils utilisent sans doute un stratagème, un équipement particulier pour attirer les victimes car ils parviennent à enlever des femmes méfiantes dans des quartiers résidentiels. Peut-être se présentent-ils comme des personnes d'autorités (policiers, gardiens de parking…).
- La signature : le garrottage et les traces de ligatures sur les poignets et les chevilles.
  Le garrot est une tradition méditerranéenne : ils sont sans doute d'origine espagnole ou italienne.
- Il est probable que l'un d'eux ou les deux gardent des « trophées » de leurs meurtres.

Kenneth Bianchi

Il est intelligent mais ne sait pas utiliser son cerveau. Faible de caractère, passif, il considère son cousin comme un héros mais voudrait lui prouver qu'il vaut autant que lui.

Il est "non sécréteur" : son groupe sanguin ne peut pas être déterminé à partir de ses sécrétions corporelles (cf. *Sérologie*, p. 19).

Il est beau gosse, intelligent, sympathique et peut se montrer charmant, mais il est macho, puéril et maladivement jaloux. C'est un excellent menteur.

26 ans en 1977

APP	14	Prestance	70 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	11	Volonté	55 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	55

Compétences

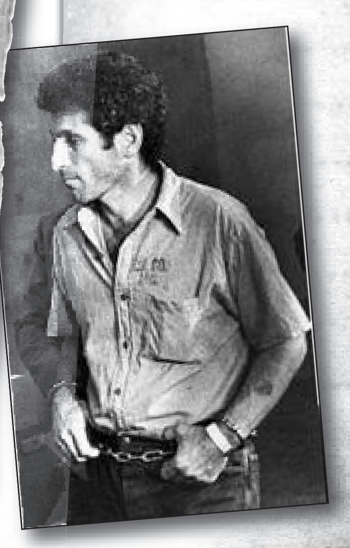
Athlétisme	55%
Baratin	70%
Chasse	45%
Conduite	55%
Connaissance de la Rue	35%
Crédit	30%
Déguisement	55%
Discrétion	55%
Droit	45%
Intimidation	50%
Lieu : Glendale	65%
Séduction	70%
Vigilance	55%

Langues

Anglais	75%
Italien	75%

Combat

Armes de poing	45%
Bagarre	35%
Garrot	55%



Genene Jones

Genene Jones a un besoin maladif d'attention qui la pousse à provoquer des situations d'urgence afin de se mettre en valeur, un "Syndrome de Munschausen" ***et*** un "Syndrome de Munschausen par procuration".

Menteuse, hypocrite, agressive, arrogante, égocentrique, elle est obsédée par la mort. Elle ne se cache par vraiment, affirmant que les situations où un enfant risque de mourir sont "terriblement excitantes" ou demandant de participer à des séminaires concernant – justement – les médicaments qui ont été utilisés pour tuer les bébés.

27 ans en 1977

APP	13	Prestance	65 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	09	Corpulence	45 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	10
Santé Mentale	65

Compétences

Administration	65%
Comédie	75%
Crédit	55%
Intimidation	45%
Médecine	65%
Pharmacologie	65%
Premiers soins	65%
Usages	65%

Langues

Américain	80%

Genene Jones

1977

"Ils vont commencer à croire que je suis l'infirmière de la mort"
Genene Jones

Genene Jones est née en 1950. Elle fut immédiatement adoptée par Dick et Gladys Jones, qui adoptèrent 3 autres enfants. Dick était un entrepreneur (il s'occupait de boîtes de nuit) et un joueur professionnel, qui fit finalement faillite. À l'adolescence, Genene Jones se sentait seule, cherchait constamment l'attention et considérait que ses parents l'aimaient moins que ses frères et sœurs. Elle faisant semblant d'être malade pour que l'on s'occupe d'elle. Elle devint agressive, prit du poids et perdit ses amis à causes de ses mensonges. Son père mourut d'un cancer en 1967 et Genene fut anéantie. Après avoir obtenu son bac, elle épousa un jeune homme qui s'engagea dans la marine après 7 mois de mariage. Genene Jones, qui frôlait la nymphomanie, le trompa avec de nombreux hommes.

Sa mère la poussa à entrer dans une école d'esthéticienne. Elle eut un enfant de son époux mais, après 4 ans de mariage, ils divorcèrent et elle eut un second enfant d'un autre homme. Peu après, le grand frère de Jones mourut lui aussi d'un cancer. Genene Jones abandonna ses enfants à l'adoption, décida de changer de carrière et commença des études d'infirmière. Elle obtint son diplôme en 1977 et travailla d'abord au San Antonio's Methodist Hospital, d'où elle fut renvoyée au bout de 8 mois pour avoir pris des décisions sur lesquelles elle n'avait pas autorité et parce qu'elle traitait trop rudement les patients.

Elle trouva rapidement un autre emploi dans la section des soins intensifs du département de pédiatrie de l'hôpital du comté de Bexar, à San Antonio Les bébés admis au "Bexar" se mirent à mourir à un rythme effrayant. Entre mai et décembre 1981, au moins 20 enfants décédèrent d'***arrêt cardiaque*** ou d'***hémorragie interne***. Dans la majorité des cas, les morts avaient lieu alors que les bébés étaient aux bons soins de Genene Jones.

Toutefois, elle était considérée comme une ***excellente professionnelle***, une femme qui se consacrait totalement aux petits et tombait dans un état de grande dépression dès que l'un d'eux mourrait. Elle avait pourtant commis plusieurs erreurs, harcelait les nouvelles venues et refusait de suivre des formations importantes, mais l'infirmière en chef l'appréciait et la protégeait… ce qui donnait à Genene Jones un sentiment d'invincibilité. Elle se montrait arrogante et agressive, et certaines infirmières étaient choquées par le fait qu'elle ***montrait une certaine exaltation*** face aux situations d'urgence. Il lui arrivait également de se rendre dans d'autres hôpitaux pour se plaindre de maladies imaginaires et obtenir l'attention de l'équipe médicale. Elle souffrait d'un "Syndrome de Munschausen" (cf. *Le syndrome de Munschausen*, p.99).

En 1981, Jose Antonio Flores, 6 mois, arriva dans le service avec des vomissements et une diarrhée. Genene Jones s'occupa de lui et il subit un arrêt cardiaque. Il fallut presque une heure aux médecins pour le sauver et ils remarquèrent que son sang ne coagulait pas. Ce problème disparu mais, durant la nuit (le poste de Jones), le bébé recommença à saigner et son cœur cessa à nouveau de battre. Il mourut tôt le matin. Le nouveau médecin chef demanda une autopsie et l'on découvrit de l'héparine dans le sang du petit garçon, un médicament anticoagulant. Le médecin chef demanda alors que l'utilisation de ce médicament par les infirmières soit mieux contrôlé et que les enfants à la santé déclinante subissent des tests sanguins.

En novembre 1981, une série d'enquêtes internes fut menée, sans qu'il en ressorte quoi que ce soit de précis. La direction de l'hôpital décida de… ne rien faire.

Peu après, Joshua Sawyer, 11 mois, eut un arrêt cardiaque après avoir inhalé les fumées d'un feu. Les docteurs lui prescrivirent du Dilantin (un anticonvulsif). Il tomba dans le coma et Genene Jones assura à ses parents qu'il serait "mieux pour lui de mourir" car il risquait de graves lésions au cerveau. Peu après, le petit Joshua eut un nouvel arrêt cardiaque et mourut. Les tests montrèrent une ***quantité mortelle de Dilantin*** dans son sang.

Rolando Santos, un petit bébé de 1 mois traité pour une pneumonie, eut soudainement un arrêt cardiaque et des saignements inexpliqués. Ses problèmes s'intensifiaient lorsque Jones s'occupait de lui et disparurent durant ses 3 jours de congés. Lorsqu'elle revint, il eut une ***hémorragie interne*** et un ***arrêt cardiaque***.

Les tests montrèrent une quantité excessive d'***héparine*** dans son sang. Un médecin décida alors de le transférer hors de l'unité de soin pédiatrique et le plaça en surveillance intensive 24h sur 24. Le bébé se remit et put bientôt rentrer chez ses parents. Plusieurs médecins poussèrent la direction de l'hôpital à mener une enquête sur Genene Jones mais le Bexar craignait un scandale et une mauvaise presse. Finalement, un groupe d'experts de plusieurs hôpitaux américains et canadiens fut nommé pour examiner les causes des décès. Ce groupe interrogea tous les membres du personnel du Bexar et eut la surprise de découvrir qu'une infirmière accusait ouvertement Genene Jones de meurtre. Cependant, le groupe – comme c'est souvent le cas – ne prit pas de décision ferme et recommanda seulement à la direction de l'hôpital de se séparer à la fois de Jones et de l'infirmière qui l'accusait des meurtres… Genene Jones préféra démissionner.

Peu de temps après, Jones fut embauchée à la clinique de Kerrville, dans le tout nouveau service de pédiatrie. En janvier 1982, Chelsea McClellan, une petite blonde aux yeux bleus de 8 mois qui avait des problèmes respiratoires depuis sa naissance, arriva à l'hôpital. Alors que la mère discutait avec le médecin chef, Jones jouait dans une autre pièce avec la petite. Elle revint quelques minutes plus tard expliquant que Chelsea ne respirait plus et qu'elle avait du lui poser un masque à oxygène. La petite fut conduite au Sid Peterson Hospital. Au soulagement de la famille et de l'équipe médicale, Chelsea s'en remit. Ses parents remercièrent chaudement Genene Jones pour sa compétence et sa promptitude à réagir. Neuf mois plus tard, ils ramenèrent Chelsea pour qu'on la vaccine contre la rougeole et les oreillons. Genene Jones lui fit la première injection et Chelsea commença à éprouver des difficultés à respirer. Elle avait une sorte d'attaque mais Jones lui administra malgré tout la seconde injection. La petite cessa rapidement de respirer. Une ambulance la conduisit aux urgences du Sid Peterson Hospital mais Chelsea eut un ***arrêt cardiaque*** sur la route et mourut.

Jones s'effondra en larmes et demanda à préparer le petit corps pour les parents. Le médecin chef de la clinique de Kerrville demanda une autopsie et on lui annonça que Chelsea était morte d'une mort subite du nourrisson…

D'autres enfants traités par Genene Jones au "Kerrville" subirent eux aussi des attaques et des malaises. Les enfants rencontrèrent des problèmes respiratoires et la responsable de la clinique décida toujours de les transférer au Sid Peterson Hospital : tous s'en remirent et l'on pensa juste à une infection, sans soupçonner Genene Jones. Mais un médecin du Sid Peterson Hospital apprit qu'elle avait été soupçonnée au Bexar et en parla avec la responsable de la clinique de Kerrville, avant de prévenir les Texas Rangers.

En septembre, la responsable de la clinique examina les flacons de ***succinylcholine*** (une drogue paralysante, dérivée du curare), qu'elle utilisait très rarement, et découvrit que certains étaient à moitié vides. Genene Jones ne put lui donner aucune explication. Elle la licencia et une enquête fut menée mais plus personnes ne voulut fréquenter la clinique de Kerrville. En octobre, les médias s'en mêlèrent et indiquèrent que cette enquête impliquait les morts de 47 bébés au Kerrville et au Bexar.

Genene Jones fut finalement inculpée de meurtre lorsque l'on découvrit de la ***succinylcholine*** dans le corps de la petite Chelsea McClellan (cf. *La toxicologie*, p.49), grâce à un test qui venait d'être développé par une équipe suédoise.

Jones fut jugée en 1984 et, accablée par d'innombrables témoignages d'ex collègues, elle fut reconnue coupable et condamnée à 99 ans d'emprisonnement.



Profil de :

Genene Jones

- La personne qui s'en prend à ces bébés éprouve un grand plaisir, un sentiment de pouvoir immense car c'est elle qui décide de la vie ou de la mort d'êtres vivants. Elle peut également apprécier qu'on la considère comme une excellente professionnelle qui parvient à sauver des enfants dont l'état de santé est critique (une sorte de « Syndrome de Munschausen par procuration »). Elle veut être « un héros ».
- C'est sûrement un membre du personnel médical et, comme c'est souvent le cas, l'un des membres les plus respectés, les plus efficaces et les plus dévoués.
- Travail dans le service de pédiatrie.
- A accès à des médicaments et connaît les effets des surdoses de chacun d'entre eux.
- A environ 30 ans.
- Prend de plus en plus de risques et peut se trahir par des actes ou des paroles.

William Bonin

William Bonin est un pervers sadique. Sans remord et sans pitié, il profite des opportunités que lui procure l'enchevêtrement des autoroutes californiennes pour enlever, assassiner et abandonner ses victimes. Chose rare pour un tueur en série, il tue souvent avec des complices différents, qui ont l'âge de ses victimes.

32 ans en 1979

APP	11	Prestance	55 %
CON	14	Endurance	70 %
DEX	15	Agilité	75 %
FOR	14	Puissance	70 %
TAI	14	Corpulence	70 %
ÉDU	10	Connaissance	50 %
INT	11	Intuition	55 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	14
Santé Mentale	65

Compétences

Administration	55%
Athlétisme	65%
Autoroutes californiennes	70%
Baratin	55%
Chasse	70%
Conduite	65%
Crédit	40%
Culture générale	45%
Intimidation	60%
Leadership	60%
Secourisme	40%
Science militaire	55%
Survie	70%

Langues

Américain	70%
Vietnamien	25%

Combat

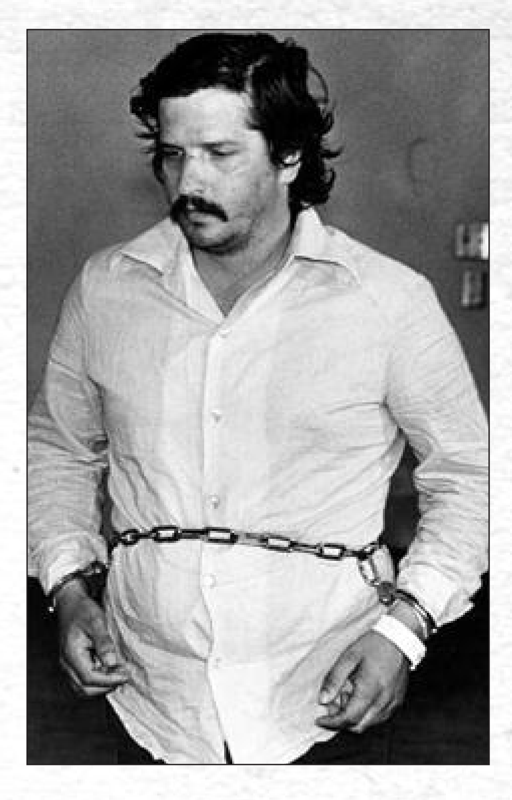
Armes d'épaule	55%
Bagarre	70%
Close combat	65%

William Bonin

1979

"Mon seul vrai regret c'est que je n'ai pas fait de bowling assez longtemps pour être devenu professionnel"

William Bonin



Né en 1947, en Californie, William Bonin était le fils d'un vétéran alcoolique et d'une mère démissionnaire qui le confiait à son grand-père, un pédophile notoire. Enfant, Bonin commit de petits délits et fut envoyé en maison de correction où il fut brutalisé et violé. Lorsqu'il revint chez lui, le sadisme et le viol étaient les seules formes de sexualité qu'il connaissait. Il partit pour le Vietnam à 18 ans et en revint avec les honneurs… jusqu'à ce qu'on découvre qu'il avait violé deux jeunes recrues.

Il fut incarcéré dans un hôpital psychiatrique en 1969 pour avoir violé cinq garçons dans le comté de Los Angeles entre novembre 1968 et janvier 1969. Il fut libéré en 1974 et incarcéré pour un autre viol en 1975. Après avoir été dénoncé par une de ses victimes, il décida qu'il n'irait plus en prison et affirma à un ami : "Personne ne témoignera plus contre moi".

Marcus Grabs, un étudiant allemand de 17 ans qui faisait du stop fut aperçu pour la dernière fois sur l'autoroute de la côte Pacifique (*Pacific Coast Highway*) à Newport Beach, le 5 août 1979, montant à bord d'une voiture. Son corps nu fut retrouvé sur Malibu Canyon. Il avait été poignardé 77 fois. Une ***corde de nylon orange*** était encore enroulée autour de son cou et du ***fil électrique*** à l'une de ses chevilles.

Trois semaines plus tard, le corps mutilé de Donald Hyden, 15 ans, fut découvert dans une benne à ordure près de la Ventura Freeway (US-101 / US-134). Il avait été vu pour la dernière fois au centre de la communauté gay de Los Angeles. Il avait été violé et étranglé. Le 12 septembre 1979, le corps de David Murillo, 17 ans, fut trouvé près de la Ventura Freeway. Il avait disparu trois jours plus tôt, alors qu'il se rendait au cinéma en vélo. Son crâne avait été fracassé par un démonte pneu, il avait été violé et étranglé. En décembre 1979, le corps de Dennis Frank Fox, 17 ans, fut découvert nu près de la Ortega Highway (Hi-74) et de l'autoroute inter-état n° 5 (I-5).

Un adolescent de 15 ans, Charles Miranda, marchait sur West Hollywood lorsqu'il fut enlevé. Son corps fut découvert nu dans une allée de Los Angeles quelques heures plus tard. Il avait été violé et étranglé avec son t-shirt, ses pieds et ses mains étaient attachés ensemble avec du ***fil électrique.***

Deux jours plus tard, un garçon de 12 ans, James McCabe, attendait le bus, lorsqu'il fut enlevé. Son corps fut trouvé le 8 février près d'une benne à ordures à Walnut City. Il avait été frappé, violé et étranglé. À ce stade, la population du sud de la Californie ne savait pas encore qu'un tueur sadique s'attaquait aux jeunes gens de la région. Selon le journaliste qui révéla l'affaire, J.-J. Maloney, la police considérait (à tort), que toutes les victimes étaient des homosexuels, et estimait que les gens ne se souciaient donc guère d'eux…

Ronald Gatlin, 19 ans, disparut de North Hollywood le 14 mars 1980. Il fut frappé, violé et étranglé. Son corps fut découvert le lendemain, à Duarte, à la jonction des autoroutes 210 et 605. Harry Todd Turner, 14 ans, disparut de Hollywood le 20 mars. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert 5 jours plus tard, près de l'autoroute de Santa Monica.

Glen Norman Barker, 14 ans, disparut de Huntington Beach. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le 22 mars, au bord de l'Ortega Highway. Russell Duane Rugh, 15 ans, disparut alors qu'il attendait le bus qui le conduisait au fast-food où il travaillait. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le 22 mars, au bord de l'Ortega Highway, près de celui de Glen Barker. Le journaliste J. J. Maloney publia un article sur les meurtres le 24 mars 1980, surnommant le tueur le "Freeway Killer",

Serial Killers

étant donné que la majorité des corps avaient été découverts près d'autoroutes. Steven Wood, 16 ans, fut aperçu pour la dernière fois le 10 avril 1980, alors qu'il se rendait au lycée. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le lendemain près de la Pacific Coast Highway.

Lawrence Eugene Sharp, 17 ans, fut aperçu pour la dernière fois le 10 avril. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le 18 mai dans une benne à ordure, près d'une station service de Westminster.

Darin Lee Kendrick, 19 ans, disparut le 29 avril 1980 du parking du magasin de Stanton où il travaillait. Il fut violé et étranglé, mais Bonin l'avait également forcé à ingérer de l'hydrate de chloral qui provoqua des brûlures chimiques. Lorsque son corps fut découvert, le lendemain, près de la Artesia Freeway, il avait également un pic à glace planté dans l'oreille droite, qui avait provoqué une blessure fatale au cerveau.

Finalement, les meurtres se succédèrent avec une telle fréquence que la police du admettre l'existence du "Freeway Killer" et commença enfin à coordonner les activités des nombreux départements de police impliqués.

En mai 1980, la police appréhenda un jeune voleur de voiture de 17 ans dénommé William Pugh. Il avait accompagné Bonin lorsque celui-ci avait assassiné Harry Turner. Apeuré, Pugh expliqua aux policiers que William Bonin était sûrement le "Freeway Killer". Il lui avait présenté un article qu'il avait découpé dans le journal local, où la liste des victimes était publiée, et lui avait expliqué comment il les avait tués et avec qui. La boite à gants de son van était bourré d'autres articles sur le "Freeway Killer".

La police décida de le surveiller… mais pas tout de suite !
Le matin du 2 juin 1980, Steven Jay Wells, 18 ans, faisait du stop. Le lendemain, son corps fut découvert derrière la benne à ordures d'une station service proche d'Huntington Beach. Il avait été violé et étranglé.

Neuf jours plus tard, Bonin, qui n'avait pas remarqué la surveillance dont il faisait l'objet, chercha une nouvelle victime. Les policiers qui suivaient son van beige le virent aborder cinq jeunes hommes différents. Un adolescent de 15 ans, Harold T., monta finalement dans son véhicule. Bonin conduisit jusqu'au parking désert d'une plage. Lorsqu'ils ouvrirent la porte du van, Bonin était en train de violer l'adolescent. Il fut arrêté en flagrant délit. ***Une corde, du fil électrique et de l'autocollant*** similaires à ceux utilisés pour attacher ses victimes furent découverts dans le van. Les policiers mirent également la main sur ***des couteaux*** (cf. *Sérologie*, p.35) et ***un album*** dans lequel étaient collés des articles relatifs aux meurtres du "Freeway Killer", agrémentés d'annotations de la main de Bonin. La police scientifique préleva également ***des fibres*** (cf. *Poils, cheveux et fibres*, p.29) qui furent comparées, avec succès, à celles retrouvées sur certaines des victimes.

On découvrit que Bonin avait souvent tué avec des complices différents, à peine plus âgés que ses victimes : Vernon Butts, 21 ans (inculpés de 6 meurtres, se suicida en cellule), James Munro, 19 ans (Steven Wells) et Gregory Miley, 19 ans (Charles Miranda et James McCabe).

Bonin fut également suspecté d'au moins 20 meurtres supplémentaires de jeunes gens, dont les corps furent retrouvés non loin d'autoroutes dans les comtés voisins de Kern, Riverside, San Diego et San Bernardino.

Profil de :

William Bonin

- Un homme blanc, 30-35 ans, célibataire. Pervers sexuel sadique. A sûrement été arrêté pour des agressions et/ou des viols sur mineurs auparavant.
- Psychopathe, il prémédite ses crimes et abandonne ses victimes nues pour éviter de laisser des indices.
- Signature : il étrangle les victimes avec leur t-shirt et attache ensemble leurs pieds et leurs mains.
- Doit garder des « trophées » pris à ses victimes et/ou un « recueil » de ses crimes.
- Ressent un immense mépris pour ses victimes, qu'il abandonne tel des déchets sur le bord des routes ou à côté de bennes à ordures. Il a sans doute lui-même été méprisé et violé à leur âge.
- Possède sûrement un véhicule qui lui permet non seulement de parcourir les vastes et labyrinthiques autoroutes de Californie, mais également de torturer ses victimes. Dans ce véhicule (un van, un break ou une camionnette), de couleur et de style « passe partout », il a sûrement caché un « kit de meurtre » avec cordes et couteaux.

Dorothea Puente

Petite et menue, Dorothea Puente semble être une gentille vieille dame mais elle fait plus que son âge (elle affirme avoir 70 ans). La plupart des gens considèrent qu'elle a un cœur en or et s'occupe très bien de ses pensionnaires. En fait, son seul intérêt est l'argent. Elle est persuadée que seul l'argent peut faire son bonheur et fera tout pour en amasser le plus possible. Elle est petite et semble frêle mais elle est bien plus robuste qu'on pourrait le penser.

59 ans en 1988

APP	13	Prestance	65 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	08	Puissance	40 %
TAI	09	Corpulence	45 %
ÉDU	14	Connaissance	70 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	14	Volonté	75 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	10
Santé Mentale	70

Compétences

Baratin	50%
Bureaucratie	70%
Comédie	70%
Connaissance de la Rue	20%
Contrefaçon	50%
Crédit	55%
Droit	50%
Médecine	45%
Persuasion	60%
Séduction	70%
Usages	60%

Langues

Américain	80%
Espagnol	80%

Dorothea Puente

1988

"«J'ai encaissé des chèques, oui, mais je n'ai jamais tué qui que ce soit. J'étais une bonne personne, avant."
Dorothea Puente

Dorothea est née en 1929 en Californie. Ses parents étaient tous les deux alcooliques, ne s'occupaient pas d'elle et la maltraitaient. Son père mourut lorsqu'elle avait 4 ans et sa mère à 6 ans. Elle fut confiée à un orphelinat jusqu'à ce qu'un oncle vienne la chercher.

En 1946, elle épousa un homme qui mourut d'une crise cardiaque deux ans plus tard. Seule et démunie, elle tenta d'utiliser des chèques volés mais fut arrêtée et condamnée à 1 an de prison. Elle fut libérée au bout de 6 mois et se trouva rapidement enceinte d'un homme qu'elle connaissait à peine. Elle mit au monde une petite fille qu'elle confia immédiatement à l'adoption. En 1952, elle épousa un suédois nommé Axel Johanson. Ce dernier était un homme brutal et leur mariage, qui dura 14 ans, fut violent. En 1960, elle fut arrêtée dans une maison close et fut condamnée à 90 jours d'emprisonnement dans le pénitencier du comté de Sacramento. À sa sortie, elle fut arrêtée pour vagabondage et condamnée à 90 jours supplémentaires. Lorsqu'elle fut libérée, son époux ne voulut plus subvenir à ses besoins et elle se retrouva impliquée dans des délits qui, avec le temps, s'aggravèrent.

Mais ses activités criminelles cessèrent rapidement lorsqu'elle trouva un emploi d'aide soignante dans une maison de repos pour les personnes âgées et handicapées. Elle travailla dans plusieurs pensions et acquit une bonne réputation. Elle divorça de Johanson en 1966 et épousa Roberto Puente, un homme de 19 ans son cadet, à Mexico City. Mais il se mit rapidement à la tromper et le mariage ne dura que deux ans. Peu avant leur divorce, Dorothea Puente acquit une grande maison de 3 étages et 16 chambres à Sacramento, où elle accueillit les SDF et les indigents du quartier. Elle se montrait ferme mais agréable. Pour Pâques et Noël, elle invitait souvent les pauvres mais aussi les employés des services sociaux, qui avaient tous une haute opinion d'elle.

Ses voisins commencèrent toutefois à se poser des questions lorsqu'ils notèrent les étranges activités d'un SDF alcoolique surnommé "le Chef " que Puente avait "adopté" et qui travaillait pour elle. Elle lui avait demandé de creuser dans la cave de la maison et le sol avait été couvert par une dalle de ciment. Chef abattit ensuite un garage dans le jardin et coula à nouveau une dalle de béton. Peu après, il disparut corps et biens. Puente se maria pour la 3ème fois en 1976, avec Pedro Montalvo, un alcoolique violent. Le mariage ne dura que quelques mois. Puente se consola en traînant dans les bars, à la recherche de compagnie masculine. Elle préférait les hommes âgés qui recevaient une pension et ils appréciaient ses manières douces. Elle imita leur signature pour voler leur argent mais fut finalement arrêtée et condamnée 34 fois pour fraudes. Libérée sur parole, elle recommença, tout en continuant d'administrer sa pension.

En avril 1982, Ruth Monroe, 61 ans, s'installa dans la pension de Puente et l'apprécia immédiatement. Mais 17 jours plus tard, elle mourut d'une overdose de Codeïne et de Tylenol. Puente affirma à la police que Monroe était très déprimée parce que son mari mourait lentement d'un cancer. Les enquêteurs la crurent et conclurent à un suicide. Quelques semaines plus tard, ils revinrent accompagnés de Malcolm McKenzie, un homme de 74 ans qui accusait Puente de l'avoir drogué pour lui voler son argent. Il avait rencontré Puente dans un bar et ils étaient revenus à son appartement mais il s'était soudain senti vaseux et s'était affalé dans son canapé. Puente en avait profité pour fouiller son appartement et lui voler une collection de monnaies rares. Elle fut reconnue coupable de 3 vols et, vu ses antécédents, condamnée à 5 ans de prison.

Au pénitencier, elle commença à correspondre avec un retraité de 77 ans qui vivait dans l'Oregon, Everson Gillmouth. Elle était à la recherche d'argent et de respectabilité, et il possédait les deux. Une amitié se développa entre eux et lorsque Puente fut libérée sur parole en 1985, il l'attendait dans sa Ford rouge. Leur relation se développa rapidement et le couple fit bientôt des projets de mariage. Ils ouvrirent un compte joint et payèrent 600 $ par mois pour louer une belle maison victorienne à 2 étages, à Sacramento. Puente en fit immédiatement une pension pour indigents.

Elle était considérée comme une gentille veuve qui tentait d'aider les personnes en difficulté. Celles et ceux qui vivaient chez elle se portaient rapidement mieux : ils prenaient soin d'eux-mêmes, suivaient leur prescription médicale, etc. Les services sociaux pensaient que Puente avait une excellente influence sur ses pensionnaires.

En novembre 1985, Puente embaucha Ismael Florez pour installer des lattes de bois dans la pension. Pour ce travail et 800 $ de plus, Puente lui donna une Ford rouge en bon état qui, selon elle, appartenait à son

petit ami de Los Angeles qui n'en avait plus besoin. Elle demanda ensuite à Florez un dernier service : construire une boîte de 1m80 sur 90cm pour y "ranger des livres et d'autres objets". Il accepta ensuite de porter la boîte remplie et fermée par des clous jusqu'à un dépôt de stockage et ils partirent en voiture. Mais, en chemin, elle lui dit d'arrêter sur l'autoroute et de jeter la boîte dans la rivière. Puente assura à Florez que la boîte ne contenait en fait que des déchets.

Le 1er janvier 1986, deux pêcheurs découvrirent la boîte, à demi immergée dans la rivière. Une odeur nauséabonde s'en échappait. Ils prévinrent la police. Dans la boîte, les enquêteurs découvrirent le corps décomposé d'un vieil homme en sous-vêtements, enveloppé dans un drap et ***attaché avec du fil électrique***. Il n'allait être identifié que 3 ans plus tard : c'était Everson Gillmouth.

Puente continua de percevoir la pension d'Everson Gillmouth et écrivit des lettres à sa famille pour expliquer qu'il ne les avait pas contactés parce qu'il était malade. Elle continua également de diriger sa pension, accueillant 40 nouveaux locataires, la plupart des alcooliques et des drogués. Bien qu'elle engrangea un bon bénéfice, elle en voulait encore plus et recommença à parcourir les bars pour trouver de nouveaux pensionnaires. Chaque mois, Puente collectait le courrier des locataires avant qu'ils ne le voient et ne leur donnait qu'une petite partie de leur argent. Invariablement, ils gaspillaient ce petit pécule dans les bars les plus proches, étaient arrêtés par la police suite à des appels anonymes et emprisonnés durant 30 jours. Puente continuait ***toutefois de toucher leur pension***.

Des pensionnaires commencèrent également à disparaître. Le 19 août, Betty Palmer, 77 ans, ne revint jamais de son rendez-vous avec son médecin. Quelques semaines plus tard, Puente utilisa sa carte d'identité pour encaisser sa pension. En février 1987, Leona Carpenter, 78 ans, s'installa dans la pension mais disparut 2 semaines plus tard. En juillet 1987, James Gallop, 62 ans, emménagea à la pension et disparut presque immédiatement.

En octobre, Vera Martin, 62 ans, arriva et disparut aussi rapidement.

Le 3 février 1988, Bert Montoya, un homme de 52 ans originaire du Costa Rica, emménagea dans la pension. En mars, Puente parvint à convaincre les services sociaux qu'il était mentalement retardé et ne pouvait gérer ses finances : elle affirma qu'elle était sa cousine et ils acceptèrent de ***verser sa pension*** directement sur le compte bancaire de Puente. Il disparut peu après et Puente affirma qu'il était parti à Mexico.

Finalement, le 7 novembre, Judy Moise alerta la police de la disparition de Bert Montoya. La police se rendit à la pension pour questionner Puente et l'un des résidents leur glissa un bout de papier sur lequel il avait écrit que Puente lui avait ordonné de mentir. Quatre jours plus tard, la police revint avec un mandat pour fouiller la maison et creuser le jardin (cf. *L'anthropologie légale*, p.46). Sept corps furent découverts, dont celui de Bert Montoya. Le corps de Betty Palmer était décapité, on lui avait aussi coupé les pieds et les mains. Les analyses démontrèrent que les pensionnaires étaient morts d'overdose de Flurazepam (un somnifère) et la police découvrit des dizaines de prescriptions médicales dans les papiers personnels de Puente. Les enquêteurs apprirent ensuite que Puente avait encaissé plus de 60 chèques appartenant à ces pensionnaires après leur décès.

Ils se décidèrent à arrêter Puente mais, à leur grand embarra, elle avait disparu sans que quiconque ne le réalise. Ils demandèrent l'aide du FBI pour la retrouver, lancèrent un avis de recherche national… et tournèrent en rond un moment. Elle logeait en fait à Los Angeles sous le nom de Dorothea Johanson. Mais elle se rendit finalement dans un bar où elle engagea la conversation avec le patron. "Dona" s'enquit de sa situation financière et lui indiqua des "tuyaux" pour l'améliorer. Après plusieurs heures de discussion sur le même thème, l'homme devint suspicieux. Lorsqu'ils se séparèrent, il vit l'avis de recherche à la télévision et appela la police. Puente fut reconnue coupable de 3 meurtres et condamnée à la perpétuité.



Profil de :

Dorothea Puente

- Les personnes disparues ont toutes un âge assez moyen, voire avancé. Leur assassin doit être âgé de 40 à 50 ans.
- Ces personnes ont disparu corps et âmes. Elles ont peut-être été enterrées par leur assassin.
- Leurs possessions disparaissent également. Il semble que ces meurtres soient motivés par le profit.
- L'assassin est plutôt une femme car les meurtres « par profit » sont bien plus souvent le fait de femme.
- Elle a sûrement dû être condamnée auparavant pour des délits du genre chèque volés et falsifiés, escroqueries, fraudes, etc.
- Il est possible qu'elle se comporte de manière erratique, comme c'est souvent le cas pour les tueurs « par profit » : voyage soudain, courriers ou appels anonymes, mensonges éhontés…
- Intelligente, paraît douce et gentille mais est froide et cupide.

Le Dr Shipman

Manipulateur, arrogant, menteur et égocentrique, il veut toujours tout contrôler et dominer. Mais il sait paraître charmant et attentionné.

Il est trop sûr de lui et commet des erreurs : il a par exemple assuré avoir appelé les ambulances pour certaines de ses patientes mais le système central des hôpitaux n'en a gardé aucune trace, et il a injecté à Kathleen Grundy l'une des drogues les plus facilement repérables dans le corps humain.

52 ans en 1998

APP	13	Prestance	65 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	11	Puissance	55 %
TAI	10	Corpulence	50 %
ÉDU	15	Connaissance	75 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	11
Santé Mentale	70

Compétences

Administration	60%
Athlétisme	35%
Baratin	65%
Contrefaçon	50%
Crédit	75%
Médecine	80%
Persuasion	60%
Pharmacologie	60%
Secourisme	50%
Sports	50%
Usages	70%

Langues

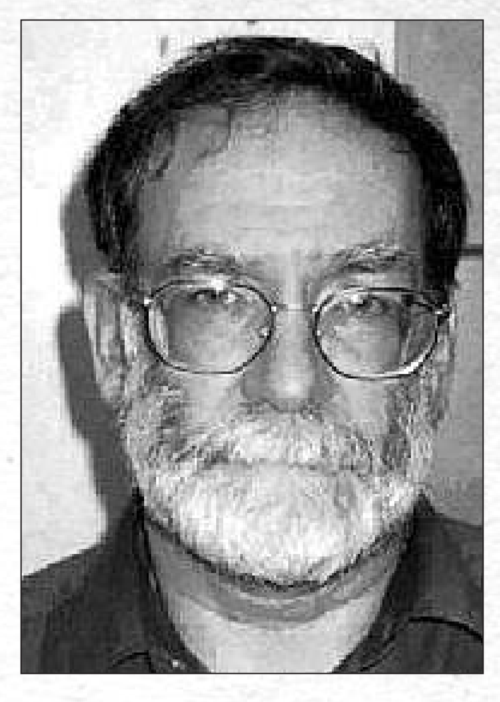
Anglais	70%

Le Dr Shipman

1998

"Il m'a demandé si je voulais qu'il lui fasse une injection et j'ai dis non. Mais il persistait et je continuais de lui dire non, je ne veux pas. Il se montrait un peu arrogant et méprisant envers moi "

La fille d'une victime de Shipman



Harold "Fred" Shipman est né en 1946. Ses parents, des ouvriers, vivaient à Manchester, dans le Nord de l'Angleterre. Il fut un enfant et un adolescent apprécié pour sa gentillesse mais sa mère, qui le couvait trop, lui imposait de porter constamment des costumes et lui répétait qu'il était supérieur aux autres. Sa vie changea radicalement lorsque sa mère déclara un cancer des poumons. Shipman avait alors 17 ans et passa des heures en sa compagnie. Il observa pour la première fois la puissance des médicaments. Il découvrit le pouvoir des drogues telles que la morphine pour soulager les terribles douleurs de sa mère et cela le fascina. Elle mourut en juin 1963, à 43 ans, laissant son fils seul.

En 1965, il commença des études de médecine à l'université de Leeds (au Nord-Est de Manchester). Il se montra un étudiant très sérieux (aux résultats corrects, sans plus) et un sportif accompli mais se fit peu d'amis : son sentiment de supériorité, de plus en plus présent, l'empêcha de se lier avec les autres. Il eut toutefois une petite amie, Primrose, 17 ans, qui tomba rapidement enceinte. Il l'épousa et elle accoucha du premier de leurs 4 enfants. Shipman devint médecin en 1970 et obtint son premier emploi à l'Infirmerie Générale de Pontefract (une petite ville proche de Leeds).

Quatre ans plus tard, il rejoignit un cabinet médical à Todmorden (un nom allemand qui signifie "morts de meurtres" !), toujours près de Leeds, comme médecin généraliste. Ses collègues le trouvaient arrogant et agressif. Il ne suivait pas les conseils des médecins expérimentés. Il commença à ressentir des malaises, des sortes de "trous noirs". Ses collègues soupçonnèrent une épilepsie mais découvrirent rapidement que Shipman consommait en fait de la drogue. Il se prescrivait de la péthidine, un dérivé de la morphine. Confronté aux fausses prescriptions par ses supérieurs, il nia tout, entra dans une colère noire et menaça de démissionner. Shipman fut écarté du cabinet et dut rejoindre un programme de traitement de la toxicomanie à York. Il ne fut condamné qu'à une amende et put continuer à pratiquer la médecine.

En 1977, il s'établit discrètement à Hyde, à l'Est de Manchester, dans un autre cabinet, le Donneybrook Medical Center. Il assura s'être débarrassé de son addiction et demanda au directeur du centre de lui accorder sa confiance. Il se montra enthousiaste, travailleur et dévoué. La qualité de ses soins lui valut la reconnaisse de ses patients et le respect de ses collègues… mais il continua de se montrer abusif envers les infirmières et les jeunes médecins. En 1993, il ouvrit son propre cabinet, employant son épouse comme secrétaire. Il attira de nombreux patients par son affabilité et son attention. Il s'occupait de ses patients avec sollicitude et n'hésitait pas à se déplacer chez les personnes âgées. Les pompes funèbres Massey s'occupaient des patients décédés de Shipman et finirent par remarquer que nombre d'entre eux étaient des dames seules qui mourraient soudainement. Elles étaient presque toutes assises dans leur fauteuil, habillées, et non dans leur lit en robe de chambre.

Les médecins du cabinet Brooke, situé en face du cabinet de Shipman, s'étonnaient eux aussi du nombre élevé de décès parmi les patientes âgées du Docteur Shipman. Début 1998, l'un des médecins contacta la police pour lui faire part de ses inquiétudes. Une enquête fut menée durant 6 semaines mais s'arrêta, faute de preuves solides (Shipman avait re-écrit la plupart de ses certificats de décès).

En juin 1998, Angela Woodruff fut choquée d'apprendre le décès de sa mère, Kathleen Grundy, une veuve dynamique de 81 ans. Un appel téléphonique de la police lui annonça que des amis l'avaient trouvée morte chez elle, après l'avoir vainement attendue pour le déjeuner.

Elle était simplement assise dans le fauteuil de son salon. Angela Woodruff savait que sa mère était en bonne santé pour son âge et qu'elle ne présentait aucune maladie chronique qui aurait pu provoquer son décès aussi soudainement.

Angela appela le cabinet du Docteur Shipman, le médecin traitant de sa mère, pour obtenir un rendez-vous. Lorsque le médecin la rappela, il lui assura qu'une autopsie ne serait pas nécessaire car il avait rendu visite à sa mère peu avant son décès. Elle souffrait alors de douleurs dans la poitrine… mais elle n'avait pas voulu affoler les gens qu'elle aimait.

Quelques jours plus tard, Angela Woodruff fut contactée par des notaires concernant les biens de sa mère (habitations et assurance vie), pour un total de 385 000 £. À sa grande surprise, elle apprit que sa mère avait ***modifié*** son testament ***peu avant sa mort***, faisant du Docteur Shipman l'***unique bénéficiaire*** de tous ses biens.

Le testament était fort mal rédigé (pauvreté de la phraséologie, de la dactylographie et de la qualité du papier : cf. *Examen de documents*, p.63), ce qui était contraire à la nature méticuleuse de sa mère. Il mentionnait également le fait que le corps de Kathleen Grundy devait être incinéré, ce dont elle n'avait jamais fait mention auparavant.

Avocate de profession, Mme Woodruff porta plainte auprès de la police, qui commença une enquête. Le testament révéla ***une empreinte*** du Docteur Shipman mais aucune de Kathleen Grundy, qui était pourtant censée l'avoir signé (cf. *Empreintes digitales*, p.25).

Lorsque le Docteur Shipman fut interrogé, il se montra très confiant et dominateur, tentant de persuader les enquêteurs que ces “anomalies” n'en étaient pas. Mais il ne parvint qu'à les rendre encore plus suspicieux et fut arrêté pour fraude. Le corps de Kathleen Grundy fut exhumé. Une grande quantité de ***diamorphine***, un dérivé de l'héroïne, fut découverte dans son corps (cf. *Toxicologie*, p.49).

La police découvrit peu après une machine à écrire et du papier qui se révélèrent être ceux utilisés pour le faux testament de Mme Grundy (cf. Examen de documents, p.63).

Les enquêteurs fouillèrent également la maison de Shipman et y découvrirent des dossiers médicaux falsifiés et des bijoux volés à ses victimes (peut-être des “trophées”).

La police se mit alors à enquêter sur les décès d'autres patients du médecin et les familles les contactèrent les unes après les autres pour leur faire part de leurs soupçons. Shipman fut tout d'abord inculpé des meurtres de 15 d'entre eux mais la police découvrit l'existence de dizaines de morts inexpliquées. Elle dut convaincre nombre de familles d'accepter l'exhumation de leur défunt, essuyant souvent des refus.

À chaque fois, Shipman avait rendu visite à ses patientes chez elles, leur avait injecté une overdose de diamorphine sous un prétexte, puis avait laissé la drogue faire son effet. Les victimes s'endormaient pour ne jamais se réveiller.

Shipman fut condamné à la perpétuité en janvier 2000 pour les meurtres des 15 “premiers” patients assassinés à Hyde.

En juillet 2002, un rapport officiel conclut que Shipman avait tué entre 215 et 260 patients durant 23 ans, à Hyde et à Todmorden (West Yorkshire), dont 80 % étaient des femmes.

Le 13 janvier 2004, Harold Shipman s'est pendu dans sa cellule de la prison de Wakefield.

Profil de :

Dr Shipman

- Homme blanc d'âge moyen, 40-50 ans.
- Profession médicale, sûrement médecin ou infirmier.
- Il semble très sympathique, très professionnel et parvient à faire croire qu'il s'inquiète pour ses patients et s'occupe bien d'eux.
  Mais les personnes qui le connaissent le trouvent arrogant et égoïste.
- Il est intelligent et choisit des dames âgées pour être capable de faire croire qu'elles sont mortes de mort naturelle.
- Motivation : le pouvoir et la domination sur la vie et la mort, le contrôle absolu.





Enquête

“Lorsque des éléments, des détails, même anodins, reviennent régulièrement dans une enquête, il faut toujours les retenir, parce qu'ils dissimulent à coup sûr une signification profonde.”

***Les Rivières pourpres*, Jean-Christophe Grangé**

Histoire de la police aux États-Unis

Les États-Unis ont hérité la plupart de leurs institutions de la Grande-Bretagne car les Anglais représentaient la majorité des premiers Européens qui ont débarqué sur les côtes du Nouveau Monde. Ainsi, le maintien de l'ordre dans les treize premières colonies fut confié à des Justices of Peace, des hommes élus ou nommés par la population, et dont le nom et les fonctions remontent au roi Richard Cœur de Lion.

Toutefois, les colonies se transformèrent en villages et les villages en villes, à mesure que de nouveaux immigrants arrivaient, et le système des Justices of Peace ne fut bientôt plus suffisant. En 1635, la ville de Boston établit le tout premier service de police à travers la Night Watch (veille de nuit), un groupe de bénévoles. Ce système fonctionna correctement tant que la région fut rurale et agraire. New York établit la Shout and Rattle Watch (veille cris et crécelle) en 1651. En 1705, Philadelphie jugea nécessaire de diviser la ville en dix zones de patrouilles tant la cité s'était étendue.

En 1712, Boston engagea les premiers policiers professionnels des treize colonies et, en 1789, le Congrès américain créa la première force de police fédérale, les US marshals.

Durant les presque cent ans qui s'écoulèrent entre la guerre d'indépendance et la guerre civile, la croissance exponentielle de la population et l'industrialisation de l'Amérique poussèrent au développement des services de police municipaux.



August Vollmer

En 1833, Philadelphie créa une force de police indépendante disponible 24 h/24. En 1835, le Texas mit sur pied ce qui allait devenir les Texas Rangers. Jusqu'en 1844, New York posséda deux forces de police, le service de jour et la veille de nuit. En 1858, Boston et Chicago décidèrent que les policiers porteraient des uniformes et, en 1863, Boston leur confia des pistolets. Durant cette période, les services de police furent dirigés par des chefs de police nommés et donc redevables envers les dirigeants politiques. La corruption était monnaie courante.

Le 16 décembre 1891, l'inspectrice des services de santé, Marie Owens, fut nommée agent de police à Chicago, au bureau des detectives, devenant la première femme policière du pays. Un autre héritage du système judiciaire britannique est le shérif (rappelez-vous le shérif de Nottingham et Robin des Bois). Lorsque l'Amérique se lança dans la conquête de l'Ouest, le shérif fut souvent l'unique représentant de la loi des villes les plus isolées. Il pouvait être recruté par la communauté locale, et le plus souvent, un shérif était choisi pour sa réputation.

Aujourd'hui, les forces de l'ordre sont des organismes très spécialisés. De nombreuses forces de police sont nées avec le temps : fédérales, d'État, de comté, et municipales.

La police de New York

Le service de police de la ville de New York fut créé en 1844. À l'époque, la population de New York (320 000 personnes) possédait une force composée d'un veilleur de nuit, une centaine de *marshals*, trente et un policiers bénévoles sans uniformes et cinquante et un *officers* (agents de police) municipaux.

En 1844, une force de police professionnelle de 1200 hommes fut créée et la “veille de nuit” fut abolie. Un an plus tard, New York fut divisée en trois districts possédant chacun des tribunaux, des magistrats, des greffiers et des postes de police distincts.

La police de New York fut modelée sur le modèle britannique du Metropolitan Police Service de Londres, qui utilisait une organisation de type militaire, avec un uniforme et des grades. De fait, les policiers reçurent leur uniforme bleu marine en 1853.

À partir des années 1870, la politique et la corruption du Tammany Hall (un instrument politique du parti démocrate soutenu par de nombreux immigrants irlandais) infiltrèrent la police de New York.

August Vollmer - 1876-1955

Fils d'immigrants allemands, né à la Nouvelle-Orléans en 1876, August Vollmer étudia la comptabilité, la dactylographie et la sténographie. Lorsque sa famille déménagea à Berkeley, Californie, en 1891, Vollmer rejoignit les pompiers volontaires. Quand la guerre hispano-américaine éclata en 1898, il s'engagea et fut décoré deux fois pour son courage. Revenu à la vie civile, il travailla comme postier puis fut élu marshal en 1905, lorsque la ville décida de réorganiser le département de police suivant des méthodes militaires. Vollmer occupa ce poste jusqu'en 1932 et révolutionna le travail de police aux États-Unis. Vollmer prit ses fonctions à un moment crucial : la police de Berkeley était corrompue et brutale, si inefficace que la violence des gangs de rue à l'ouest de Berkeley avait forcé la Southern Pacific Railroad à abandonner son dépôt local. Au lieu d'embaucher plus de “gros bras”, Vollmer dénonça publiquement l'utilisation excessive de la force et de la peine capitale, réclamant plutôt une attaque concentrée sur les racines sociologiques du crime. En 1908, Vollmer ouvrit l'école de police de Berkeley, où il fut instructeur en chef. En 1930, les recrues y recevaient trois cent douze heures de formation. Les innovations tactiques de Vollmer comprenaient l'utilisation de la bicyclette, puis des automobiles (en 1914, la police de Berkeley fut la première à posséder des agents patrouillant en voiture), et enfin des radios. Il ouvrit également la voie à l'utilisation des empreintes digitales, à la classification de l'écriture et à l'utilisation de “détecteurs de mensonges” pour dépister les suspects. Il fut l'un des premiers à employer des agents de sexe féminin. Lors du recrutement, Vollmer donnait la priorité aux diplômés d'université et enseigna lui-même les sciences de la police à l'Université de Californie de 1916 à 1932. Vollmer créa le premier laboratoire criminel professionnel américain en 1916, et développa des fichiers de “mode opératoire”, une forme primaire de profils psychologiques. La réputation de Vollmer incita les superviseurs de la police de Los Angeles à “l'emprunter” pendant un an, entre 1923 et 1924. Vollmer fit de son mieux pour le LAPD : il fonda l'académie de police, établit un parc automobile moderne, mit en service cinq nouveaux commissariats, enseigna l'éthique aux policiers... Mais la police de Los Angeles dans les années 1920 était déjà irrécupérable. En 1932, quand il quitta la police de Berkeley, Vollmer fut embauché comme consultant par plusieurs municipalités telles Chicago et Dallas, et à La Havane. Vingt-cinq de ses anciens subordonnés servirent en tant que chefs de police dans plusieurs villes du pays. À la retraite, Vollmer enseigna l'administration de la police dans le département qu'il avait créé à l'Université de Berkeley. Au début des années 1950, on lui diagnostiqua un cancer de la gorge (il avait fumé toute sa vie) et l'apparition de la maladie de Parkinson. Il se suicida le 4 novembre 1955.

Les postes les plus élevés furent attribués par les politiciens aux officiers qui leur étaient loyaux et non aux plus méritants. De nombreux policiers et officiers acceptèrent des pots-de-vin auprès d'entreprises locales, fermant les yeux, par exemple, sur la vente illégale d'alcool. La police servit directement les politiques, fermant les yeux sur le bourrage des urnes et autres fraudes dans les bureaux de vote lors des élections.

Le Comité Lexow fut créé en 1894 pour enquêter sur la corruption dans la police. Le comité mit en lumière la complète corruption de la police new-yorkaise (extorsions, postes d'officiers supérieurs achetés, amitié avec le crime organisé, brutalité généralisée…) et recommanda des réformes. Le scandale conduisit à la nomination d'un réformateur, Theodore Roosevelt, le futur président, en tant que président de la commission de police.

Le 1er janvier 1898, la ville de New York vit le jour par la réunion des cinq boroughs qui la constituaient : Manhattan, le Bronx, Brooklyn, le Queens et Staten Island. Le département de police (qui couvrait alors surtout Manhattan et le Bronx) absorba avec Brooklyn dix-huit services de police supplémentaires (le Queens et Staten Island étaient des communautés rurales à l'époque). Les 3 400 000 habitants et les 830 km nécessitaient une organisation et des moyens de communication plus modernes.

Le NYPD commença alors à se professionnaliser sous la direction de Theodore Roosevelt. Grâce à des innovations dans les sciences et la technologie, la police put créer de nouvelles unités, comme le Bomb Squad (les démineurs) en 1905, les patrouilles à moto en 1911, la patrouille automobile en 1919, l'unité des services d'urgence en 1926, l'unité aéronautique en 1929, et elle installa la radio dans les véhicules en 1932. Le NYPD fut aussi l'un des premiers à utiliser les photos d'identité des détenus (1896) et les empreintes digitales (1906).

Roosevelt

Roosevelt nomma 1 600 recrues en fonction de leurs qualifications physiques et mentales, et non plus de leur appartenance politique, et ferma les services de police corrompus. Il fit également installer des téléphones dans les postes de police.

Le système de Roosevelt, qui mettait l'accent sur l'efficacité administrative, la formation des agents, l'utilisation de la technologie, la responsabilité de la hiérarchie et la stricte supervision des équipes, commença réellement à prendre racine au NYPD dans les années 1920 et continua à étendre son influence jusqu'aux années 1970.

Ces décennies virent une tendance vers une spécialisation accrue des agents et l'émergence d'unités spécifiques faisant face à des problèmes de criminalité particuliers, ainsi qu'une plus grande utilisation des voitures de patrouille et des technologies de communication.

Les femmes dans la police de New York

En 1845, le NYPD embaucha la première matrone (gardienne) de prison pour femmes. Une loi fut adoptée en 1888 pour l'embauche systématique de matrones professionnelles et les quatre premières furent recrutées en 1891. En 1895, la première femme à travailler au siège de la police, Minnie Gertrude Kelly, fut nommée secrétaire de la commission de police.

En 1912, Isabella Goodwin fut la première femme nommée detective de première classe. En 1917, deux femmes furent affectées à des patrouilles de rue.

En 1918 fut nommée la première commissioner adjointe, Ellen O'Grady, et en août de la même année, un premier groupe de six agents de police féminins fut nommé au NYPD.

En 1921, le Women's Police Precinct (circonscription de police féminine) fut formé avec vingt policières en patrouille. En 1924, le bureau féminin du département de la police de New York fut créé avec à sa tête Mary Hamilton.

À partir de 1934, les agents féminins commencèrent à s'entraîner au tir avec leurs collègues masculins. À partir de 1942, le bac fut exigé pour les agents féminins.

Les armes du NYPD

En 1896, Roosevelt autorisa l'achat d'un revolver "standard" pour le NYPD, le Colt calibre 32. Il institua également une formation obligatoire à l'utilisation des armes à feu.

En 1905, le Colt Police Positive calibre 38 fut adopté par le NYPD.

À partir de mai 1926, la police de New York utilisa le Smith et Wesson Model 10 et le Colt Police calibre 38.

Depuis 1994, le NYPD utilise un pistolet semi-automatique 9mm.

En 1958, les femmes et les hommes s'entraînèrent ensemble pour la première fois à l'académie de police.

En 1961, Felicia Shpritzer du NYPD porta plainte en justice pour forcer le département à accorder aux femmes le droit de passer l'examen de sergent. À la suite de ce procès, cent vingt-six policières passèrent cet examen pour la première fois en 1964. Felicia Shpritzer et Gertrude Schimmel devinrent les premiers sergents féminins, puis les premiers lieutenants féminins en 1967. Schimmel devint le premier capitaine de police féminin en 1971 et le premier inspecteur adjoint féminin en 1972.

En 1973, le bureau féminin fut supprimé, et le premier examen neutre pour les deux sexes fut instauré. La même année, policiers et patrouilleurs furent officiellement rebaptisés police officers (agents de police).

En 1974, Gertrude Schimmel fut nommée première femme inspector. En 1976, le capitaine féminin Vittoria Renzullo fut nommé aux commandes du premier precinct. En 1977, les premières femmes furent intégrées à l'Homicide Unit. En 1978, Gertrude Schimmel fut la première deputy chief de la police de New York. La même année, le NYPD s'engagea à embaucher plus de detectives femmes.

En 1984, Irma Lozada fut la première femme police officer tuée dans l'exercice de ses fonctions.

En 1994, Joyce A. Stephen devint la première Afro-Américaine nommée capitaine. (Pour les grades au NYPD, cf. page 312.)

Les commissioners

Avant 1901, le NYPD était dirigé par une commission de quatre à six commissioners.

Les membres les plus célèbres furent :

- **Frederick Dent Grant : 1894-1898**.
  Fils du général et président Ulysses Grant.
- **Theodore Roosevelt : 1895-1897**.
  Futur président (en 1901) et créateur d'un NYPD moderne.
- **John McCullagh : 1897-1898**.
  Il réorganisa les precincts de façon plus logique et combattit les gangs.
- **William Stephen Devery : 1898-1901**.
  Nommé par le Tammany Hall, il était corrompu et négligent.

Depuis 1901, le NYPD est dirigé par un seul commissioner, nommé par le maire. Bon nombre des personnes nommées dans les premières décennies du XXème siècle avaient peu ou pas d'expérience dans l'application de la loi, mais étaient plutôt des citoyens illustres et possédant des connexions politiques.

Voici la liste des commissioners qui eurent en charge le service de police de New York entre 1918 et 1945 :

- **Richard Edward Enright : 1918-1925**.
  Président du syndicat de lieutenants de la police de New York, il avait soutenu la candidature du maire John Hylan. Il refusa pourtant que ce dernier lui dicte la conduite du NYPD et, par vengeance, Hylan licencia des policiers proches d'Enright. Enright permit un jour de congé après six jours de service, améliora le système de retraite, réduisit le nombre de precincts pour une meilleure gestion, réorganisa le système de mérite fondé sur le nombre d'arrestations, établit le premier camp où les policiers malades ou blessés pouvaient récupérer jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de retourner au travail, fit fonctionner le bureau des personnes disparues 24 h/24, et augmenta le nombre de policières. Il lutta également contre la corruption.

- **George Vincent McLaughlin : 1926-1927**.
  Ancien banquier, il fut nommé commissioner à 40 ans. Il tenta de contrer la corruption du Tammany Hall, qui le fit remplacer par Jo Warren.

- **Joseph A. Warren : 1927-1928**.
  En pleine Prohibition, il fut plus préoccupé par le "mélange des races" dans les bars que par les bootleggers.

- **Grover Aloysius Whalen : 1928-1930**.
  Il fut directeur des transports de New York et, contrairement à Warren, il fit respecter impitoyablement les lois de la Prohibition. Mais il dut démissionner après la manifestation de la Journée internationale contre le chômage en mars 1930, durant laquelle des centaines de manifestants pacifiques, hommes et femmes, furent tabassés par des policiers.

- **Edward Pierce Mulrooney : 1930-1933**.
  Lui aussi fit respecter les lois de la Prohibition. Il soutint dès 1928 le directeur du Department of Correction (Administration pénitentiaire) de New York dans sa création d'une école de surveillants pénitentiaires.

- **James S. Bolan : 1933**.
  Il passa trente-sept ans dans la police en tant qu'inspector avant d'être nommé commissioner. Il était rigoureux, morne et robuste. Il n'occupa le poste de commissioner que durant huit mois, puis créa une agence de détectives privés en 1934.

- **John Francis O'Ryan : 1934.**
Avocat, il s'engagea dans la National Guard et fut général durant la Première Guerre mondiale. Il fut ensuite directeur des transports de l'État de New York. En 1934, il décida de présenter sa candidature à la mairie de New York, mais accepta de se retirer lorsque Fiorello LaGuardia (qui fut élu maire) proposa de le nommer commissioner. Il démissionna après quelques mois, en désaccord avec LaGuardia.

- **Lewis Joseph Valentine : 1934-1945.**
Policier depuis l'âge de 21 ans, il passa dix ans en patrouille avant d'intégrer le bureau des affaires internes, où il enquêta sur les actes répréhensibles commis par ses collègues. Une fois nommé commissioner, il combattit la corruption dans la police et le crime organisé avec l'aide active du maire LaGuardia.

Particulièrement honnête et sévère, il licencia plus de 300 agents, en réprimanda plus de 4 000 et astreignit une amende à 8 000 agents. Par ailleurs, il recommanda à ses hommes de traiter les gangsters avec brutalité. Il resta au poste de commissioner plus longtemps qu'aucun autre et démissionna uniquement lorsque LaGuardia quitta son poste de maire.

Les figures de la police de New York

- **Giuseppe "Joe" Petrosino (1860-1909)** :
Né en Italie, il entra dans la police en 1883. Il fut un pionnier dans la lutte contre le crime organisé. Il devint ami avec le commissioner Roosevelt, qui le promut au poste de detective sergeant en charge de l'Homicide Division en 1895. Il enquêta particulièrement sur le crime organisé : Petrosino considérait la mafia comme la pire honte pour les Italo-Américains et arrêta de nombreux mafieux.

En décembre 1908, il fut nommé lieutenant et placé à la tête de la légendaire Italian Squad, un groupe d'élite de cinq detectives italo-américains créé spécifiquement pour combattre la mafia. En 1909, il décida de se rendre en Sicile pour obtenir des renseignements.

Malheureusement pour lui, en raison de l'incompétence du commissioner Theodore Bingham, le New York Herald publia un article sur sa "mission secrète". Petrosino fut assassiné à Palerme. Plus de 200 000 personnes assistèrent à ses funérailles à New York.

- **George Samuel Dougherty (1865-1931)** :
Il travailla comme imprimeur avant de rejoindre l'agence de détectives privés Pinkerton en 1888. Il se révéla un excellent enquêteur et arrêta de très nombreux criminels durant ses vingt-trois ans dans l'agence. Il devint directeur de la branche new-yorkaise de l'agence jusqu'à ce que le maire de New York le nomme commissioner adjoint du NYPD en 1911. Adepte d'une discipline stricte, il exerça un contrôle considérable sur ses hommes. Il dirigea une équipe de detectives qui, en 1913, appréhendèrent une centaine de gangsters en vingt-quatre heures à la suite d'une fusillade durant laquelle un greffier avait été tué. Dougherty quitta le NYPD en 1913 et créa sa propre agence de détective privé.

- **Cornelius W. Willemse (1871-1942)** :
Il quitta les Pays-Bas en 1888 pour s'installer à New York. Willemse travailla comme videur dans un saloon avant de rejoindre la police en 1900 comme patrouilleur. Il resta dans la police durant vingt-cinq ans. Il publia deux ouvrages, Behind the Green Lights en 1931 et A Cop Remembers en 1933, où il décrivit l'évolution du NYPD, d'une institution archaïque et corrompue à un département de police moderne et assaini. Behind the Green Lights décrit l'évolution de Willemse jusqu'au grade de capitaine de l'Homicide Squad, dans un NYPD majoritairement composé d'Irlandais. Dans A Cop Remembers, Willemse révèle les méthodes policières souvent brutales utilisées à l'époque, notamment lors des interrogatoires.

- **John D. Coughlin (1874-1951)** :
Il entra dans la police en 1896 et après onze ans de patrouille, il fut nommé capitaine de la direction jointe des detectives de Brooklyn et du Queens. Il servit en tant que chef de la division des detectives du NYPD à partir de 1920 jusqu'en 1928. Il fut ensuite démis de ses fonctions à la suite d'accusations de laxisme (a priori infondées) après l'assassinat d'une figure de la pègre, Arnold Rothstein.

- **Samuel Battle (1883-1966)** :
Il fut le premier policier noir du NYPD, en 1911. Il était surnommé "Big Sam" par ses collègues car il était grand et imposant. Il gagna leur respect après avoir sauvé la vie de l'un d'eux au début des années 1920, au point qu'ils firent une pétition pour qu'il puisse passer l'examen de sergent.

Il devint le premier sergent afro-américain en 1926, puis lieutenant en 1935. Il fut le premier commissaire aux libérations conditionnelles afro-américain en 1941.

L'agence Pinkerton

L'agence nationale de détectives Pinkerton, souvent appelée simplement Pinkerton, est une société d'agents de sécurité et de détectives privés créée aux États-Unis par Allan Pinkerton (ancien policier de Chicago) en 1850. Elle existe encore de nos jours sous le nom de "Services gouvernementaux Pinkerton", en tant que filiale de Securitas.

L'agence Pinkerton travailla dès 1853 en association avec les services de police américains afin d'appréhender les criminels. En 1856, Allan Pinkerton embaucha Kate Warne, qui devint la première femme détective des États-Unis. Pinkerton devint célèbre en 1861 lorsqu'il affirma avoir déjoué un complot visant à assassiner le président Abraham Lincoln, qui embaucha par la suite des agents Pinkerton pour sa sécurité personnelle, mais aussi pour espionner les sudistes durant la guerre civile. À son zénith, l'agence Pinkerton utilisa plus d'agents qu'il n'y avait de soldats dans l'armée, ce qui poussa l'État de l'Ohio à interdire sa présence sur ses terres, de crainte que ses agents puissent être embauchés comme armée privée. Pinkerton était la plus grande organisation de police privée dans le monde à l'apogée de sa puissance.

À la fin du XIXème et au début du XXème siècle, les États-Unis subirent de nombreuses grèves et émeutes ouvrières. Des patrons et des hommes d'affaires embauchèrent des agents de Pinkerton pour infiltrer les syndicats, approvisionner les gardes en armes et en nourriture, chasser les grévistes et les syndicalistes hors des usines, et recruter des mercenaires pour intimider les travailleurs et briser les grèves. Durant la grève de Homestead en 1892 (dans l'usine de métallurgie Homestead Steel Works de Pittsburgh), des agents Pinkerton furent appelés pour renforcer les briseurs de grève de l'industriel Henry Clay Frick.


PINKERTON'S NATIONAL DETECTIVE AGENCY.

WILLIAM F. REILLY

EDWARD A. REILLY

LOUIS CARLIN.

ALLAN PINKERTON.

La bataille qui s'en-suivit entre les agents Pinkerton et les travailleurs en grève causa la mort de sept agents et neuf métallurgistes. Les Pinkerton furent également utilisés comme agents de sécurité lors de conflits dans les industries du charbon et de l'acier dans l'Illinois, le Michigan, à New York et en Pennsylvanie, ainsi que durant la grande grève des chemins de fer de 1877. L'organisation fut péjorativement appelée "Pinks" par ses opposants et ses victimes.

Tous les agents de Pinkerton ne furent heureusement pas de violents briseurs de grève. Certains, agissant en tant que détectives privés, permirent l'arrestation de nombreux criminels.

Les agents de Pinkerton furent engagés pour poursuivre les hors-la-loi Jesse James, Butch Cassidy et le Kid, ainsi que le gang des frères Reno. Un agent de Pinkerton et un shérif furent tués lors d'un échange de coups de feu avec le gang des frères Younger, un autre agent fut assassiné après avoir pourchassé des voleurs de banque.

En 1895, le détective Frank Geyer rechercha les trois enfants assassinés de Benjamin Pitezel, ce qui lui permit d'identifier le premier tueur en série moderne américain, H. H. Holmes, qui assassina au moins vingt femmes durant l'Exposition universelle de Chicago en 1893.

En collaboration avec la police de l'Idaho, l'agent James McParland arrêta Harry Orchard, l'assassin du gouverneur Steunenberg, en 1905. George Dougherty fut le meilleur détective de Pinkerton entre 1888 et 1910, avant de devenir *commissioner* de la police de New York en 1911.

L'agence Pinkerton ne fut plus utilisée pour briser les grèves suite à des révélations publiques embarrassantes en 1937. Le travail de ses détectives privés souffrit également de la modernisation de la police, et principalement de la montée du FBI.

L'agence se tourna donc vers la protection et la sécurité, et dans les années 1960, le mot detective disparut de son nom.

- **John J. O'Connell (1884-1946)** :
Né à New York, il joignit le NYPD en 1905. Il devint detective sergeant en 1912, passa beaucoup de temps "sous couverture" et fut récompensé plusieurs fois pour sa bravoure. Il arrêta de nombreux gangsters new-yorkais et fut nommé lieutenant en 1920, puis capitaine en 1928. En 1929, il devint deputy police inspector. Il fut directeur de la NYPD Police Academy de 1930 à 1942 et y établit un laboratoire de recherche pour les recrues.

  Il écrivit également plusieurs ouvrages sur la pratique policière, et notamment Modern Criminal Investigation en 1935, qui soulignait l'importance de l'utilisation des méthodes scientifiques et psychologiques modernes. Il fut nommé chief inspector du NYPD en 1942 et le resta jusqu'à sa retraite, en 1945.

- **Michael Fiaschetti (1886-1960)** :
Né en Italie, il émigra aux États-Unis à l'âge de 10 ans. Il entra au NYPD à 22 ans et fut rapidement choisi par le lieutenant Petrosino pour rejoindre l'Italian Squad.

  Après le décès de Petrosino en 1909, les quatre policiers retournèrent travailler dans leurs propres precincts mais se réunirent sur des affaires spécifiques impliquant des crimes de la mafia. En 1918, Fiaschetti fut nommé commandant de l'Italian Squad.

  Il poursuivit et arrêta de nombreux gangsters et mafieux avant de prendre sa retraite en 1922, puis devint détective privé.

- **Barnett "Barney" Ruditsky (1898-1962)** :
Né à Londres, il arriva à New York à l'âge de 10 ans. Il s'engagea dans l'armée à 18 ans et participa notamment à la Première Guerre mondiale. Revenu aux États-Unis, il rejoignit le NYPD en 1921 et devint detective en 1924 dans la Gangster Squad. Son partenaire Johnny Broderick et lui devinrent les detectives les plus marquants de cette escouade durant la Prohibition. En 1928, Ruditsky et le detective Harry Hagen se déguisèrent en clients d'un bain turc, un paravent de la pègre, et capturèrent un gang au complet. Ruditsky appréhenda également des membres des Pearl Buttons (un autre gang) à Manhattan.

  À la fin de la décennie, Ruditsky et Broderick étaient devenus des célébrités. Leurs exploits furent souvent relatés dans les magazines et les journaux, notamment après qu'ils eurent arrêté des figures de la pègre telles que Jack "Legs" Diamond et Dutch Schultz. Ils participèrent également au démantèlement de Murder Incorporated (voir *La mafia new-yorkaise*, page 345) en 1940.

  Après avoir pris sa retraite en 1941, Ruditsky déménagea à Los Angeles, où il devint détective privé… mais se lia aux mafieux Mickey Cohen et Bugsy Siegel.

  Il fut également conseiller technique pour une série de films policiers produits par la 20th Century Fox au milieu des années 1940.



Les precincts

Un *precinct* est un espace délimité dans un quartier. Le terme a plusieurs usages différents. Il peut, par exemple, se référer à une circonscription électorale.

Dans le cas qui nous intéresse, le *police precinct* est la zone géographique d'une grande ville dont est chargé un service de police. Le *precinct* est alors le nom donné aussi bien à la zone surveillée qu'au poste de police de la zone en lui-même. Les villes dont les forces de police utilisent les *precincts* sont : New York, Boston, Portland, Seattle, Buffalo et Detroit.

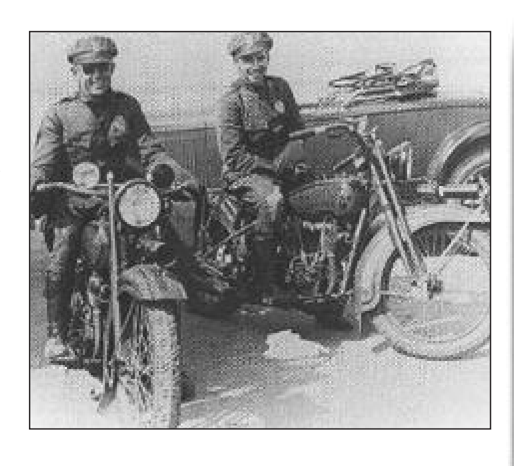
De nos jours, New York est divisé en soixante-seize *precincts*, du numéro 1 au numéro 123. Les *precincts* ont été renommés, supprimés et modifiés, en 1924 puis en 1929. Par la suite, les *precincts* n'ont plus changé de nom, à l'exception du *precinct* 18 (renommé "Midtown North"), du *precinct* 14 (renommé "Midtown South") et du *precinct* 22 (renommé "Central Park Precinct").

	avant le 18/07/1924	du 18/07/1924 au 03/07/1929	depuis le 03/07/1929	Notes
Manhattan	1 PCT	1 PCT	1 PCT	C'est le seul precinct qui n'a jamais changé de nom
	2 PCT	2A PCT	2 PCT	Supprimé en 1951
	5 PCT	3 PCT	3 PCT	Supprimé en 1948
	4 PCT	2 PCT	4 PCT	Supprimé en 1973
	6 PCT	3a PCT	5 PCT	
	14 PCT	5 PCT	6 PCT	
	13 PCT	4 PCT	7 PCT	
	16 PCT	5A PCT	8 PCT	Supprimé en 1958
	15 PCT	6 PCT	9 PCT	
	18 PCT	7a PCT	10 PCT	
			11 PCT	Supprimé en 1954
	12 PCT			Supprimé en 1916
	21 PCT	8 PCT	13 PCT	
	23 PCT	7 PCT	14 PCT	Renommé "Midtown South" en 1972
	25 PCT	8A PCT	15 PCT	Supprimé en 1964
			16 PCT	Supprimé en 1968
	29 PCT	10 PCT	17 PCT	
	26 PCT	9 PCT	18 PCT	Renommé "Midtown North" en 1972
	31 PCT	10A PCT	19 PCT	
	28 PCT	9A PCT	20 PCT	
	33 PCT	11 PCT	22 PCT	Renommé "Central Park Precinct" en 1968
	39 PCT	13 PCT	23 PCT	
	32 PCT	12 PCT	24 PCT	
	43 PCT	13A PCT	25 PCT	
	37 PCT	14 PCT	28 PCT	
	27 PCT	73 PCT	29 PCT	N'existe plus de nos jours
	40 PCT	15 PCT	30 PCT	
	38 PCT	16 PCT	32 PCT	
	42 PCT	17 PCT	34 PCT	
Bronx	45 PCT	18 PCT	40 PCT	
	47 PCT	20 PCT	41 PCT	
	46 PCT	19 PCT	42 PCT	
	51 PCT	23 PCT	43 PCT	
	50 PCT	21 PCT	44 PCT	
			45 PCT	Supprimé en 1932
			46 PCT	Supprimé en 1930
	56 PCT	27 PCT	47 PCT	
	49 PCT	22 PCT	48 PCT	
			49 PCT	Créé en 1985
	57 PCT	26 PCT	50 PCT	
	53 PCT	24 PCT	52 PCT	

Brooklyn	67 PCT	28 PCT	60 PCT	
	72 PCT	31 PCT	61 PCT	
	70 PCT	30 PCT	62 PCT	
	73 PCT	35 PCT	63 PCT	
	68 PCT	29 PCT	64 PCT	Supprimé en 1970
			66 PCT	
	82 PCT	37 PCT 37B PCT	67 PCT	
	76 PCT	32 PCT	68 PCT	
	80 PCT	38 PCT	69 PCT	
	74 PCT	34 PCT	70 PCT	
		37 PCT	71 PCT	
	78 PCT	32A PCT	72 PCT	
	85 PCT	43 PCT	73 PCT	
	77 PCT	40 PCT	74 PCT	Supprimé en 1973
	83 PCT	44 PCT	75 PCT	
	89 PCT	39 PCT	76 PCT	
	87 PCT	37A PCT	77 PCT	
	79 PCT	42 PCT	78 PCT	
	95 PCT	47 PCT	79 PCT	
	88 PCT	42A PCT	80 PCT	Supprimé en 1972
	94 PCT	48 PCT	81 PCT	
	91 PCT	41 PCT	82 PCT	Supprimé en 1963
	97 PCT	48A PCT	83 PCT	
	93 PCT	45 PCT	84 PCT	
	102 PCT	50 PCT	85 PCT	Supprimé en 1954
	105 PCT	51A PCT	87 PCT	Supprimé en 1971
	96 PCT	46 PCT	88 PCT	
	101 PCT	49 PCT	90 PCT	
	103 PCT	49A PCT	92 PCT	Supprimé en 1971
	104 PCT	51 PCT	94 PCT	
	3 PCT	72 PCT	96 PCT	N'existe plus de nos jours
Queens	123 PCT	52 PCT	100 PCT	
	125 PCT	53 PCT	101 PCT	
	118 PCT	56 PCT	102 PCT	
	120 PCT	58 PCT	103 PCT	
	116 PCT	54 PCT	104 PCT	
			105 PCT	
			106 PCT	
			107 PCT	Supprimé en 1951
	109 PCT	59 PCT	108 PCT	
	113 PCT	65 PCT	109 PCT	
	112 PCT	60 PCT	110 PCT	
			111 PCT	
			112 PCT	
			113 PCT	Supprimé en 1973
	111 PCT	64 PCT	114 PCT	
			115 PCT	Créé en 1984
Staten Island	66 PCT	66 PCT	120 PCT	
	63 PCT	68 PCT	122 PCT	
	60 PCT	70 PCT	123 PCT	

La police de Los Angeles

La première force de police de Los Angeles fut créée en 1853 avec les Los Angeles Rangers, un groupe de volontaires qui assistaient les forces de police du comté (shérif et *marshal*).



Les Los Angeles City Guards, un autre groupe de volontaires, succédèrent aux Los Angeles Rangers. Ni les uns ni les autres ne furent très efficaces et la ville devint connue pour sa violence, ses salles de jeux illégales et ses prostituées.

La première force de police professionnelle fut créée en 1869, lorsque six policiers furent recrutés pour servir sous les ordres du marshal de la ville. En 1900, ils étaient soixante-dix. En 1903, les policiers devinrent des fonctionnaires de la ville et leur nombre se porta à deux cents.

Après avoir dirigé le département de 1911 à 1915, Charles Sebastian devint le premier chef de la police à être élu maire, en partie en raison de sa croisade vigoureuse contre le vice.

Avec l'entrée des États-Unis dans la Première Guerre mondiale, la police eut pour mission de surveiller les infractions aux lois fédérales : les immigrés allemands devaient se signaler et tout discours contestataire était condamnable. Une War Squad fut créée pour enquêter sur les activités communistes, réelles ou présumées, des personnes, des groupes, des associations, des clubs, etc. Une “brigade volante” fut créée en 1918, avec deux voitures équipées de moteurs puissants utilisées à partir de minuit pour traiter les crimes violents qui se

produisaient généralement dans les premières heures de la matinée. À partir de 1920 et pendant la majeure partie des vingt années qui suivirent, la corruption contamina le gouvernement local et le LAPD. Ce fut l'époque de la Prohibition puis de la Grande Dépression, et Los Angeles attira les pires éléments. Politiciens véreux, racketteurs, gangsters et *bootleggers* jouirent d'une immunité quasi totale.

La ville fut presque totalement entre les mains des mafieux qui contrôlaient les élus, dictant les nominations et les promotions au sein de la police, tout en profitant des énormes bénéfices engendrés par l'alcool, le jeu et la prostitution.

Toutefois, un système de promotion au mérite fut mis en place en 1920, suivie en 1922 par des augmentations de salaire et la nomination du premier chef adjoint et inspecteur des detectives.

Entre 1919 et 1923, huit chefs de la police furent nommés et démissionnèrent, impuissants à améliorer la situation, à l'exception d'August Vollmer, directeur du service de police de Berkeley, qui accepta de diriger le LAPD pendant un an. Vollmer, réformateur et administrateur dévoué, réorganisa complètement le département.

Il améliora les conditions de travail, établit de nouvelles normes de professionnalisme, et jeta les bases de ce qui devint le département des enquêtes scientifiques. Il forma également une "division d'écraseurs du crime" de trois cents hommes, qui concentra les ressources et le personnel sur les zones à forte criminalité.

Mais lorsque son année de présence fut terminée, la politique prit de nouveau la relève et écrasa le LAPD de son influence jusqu'à ce que Fletcher Bowron ne devienne maire en 1938 et qu'une série de réformes majeures ne soient instituées.

Lorsque James Davis devint chef en 1926, il forma un "escadron armé" de cinquante hommes pour chasser les gangsters et les *bootleggers*, expliquant qu'il préférait ces derniers morts plutôt que vifs. Davis insista pour que ses cinquante hommes soient particulièrement habiles au tir et fit savoir dans tous les médias que les policiers du LAPD étaient des experts en armes à feu.

Il souligna l'importance des statistiques pour déterminer les tendances de la criminalité et fit renvoyer plus de deux cent quarante policiers pour mauvaise conduite.

Le successeur de Davis, Roy Steckel, mit en place la première patrouille aérienne du LAPD en 1931 puis un système de radio qui permettait de prévenir quarante-quatre voitures de patrouilles en moins de cinq minutes.

Au début des années 1930, le LAPD avait perdu la confiance du public. Dans l'espoir de restaurer cette confiance, le maire John Porter embaucha un ancien detective du LAPD pour surveiller le département, assisté par des enquêteurs privés. Ils acquirent bientôt le surnom de "super fouineurs" car ils espionnèrent les hauts fonctionnaires de la ville. Après trois ans d'existence, le conseil municipal renonça à leurs services.

James Davis fut à nouveau nommé chef de la police en 1933. Il déploya une "brigade rouge" qui



L'illustration permet de comprendre comment fonctionne le radiotéléphone. L'antenne émet depuis l'arrière de la voiture, alors que le transmetteur est dans le coffre.

Les radiotéléphones au secours de la police

Les patrouilleurs motorisés peuvent maintenant tenir des conversations avec la Centrale, sans quitter leur voiture, et ce, grâce aux dernières inventions des laboratoires de Bell Téléphonie en matière de communications policières. Le radiotéléphone de voiture ne pèse que dix kilogrammes, a une puissance de cinq watts et fonctionne grâce à des cristaux. Le son de la voix du policier déclenche automatiquement la transmission.

Extrait de *Modern Mechanix*, septembre 1935

enquêtait sur "les activités radicales, les grèves et les émeutes". Les communistes furent évidemment les premières victimes de la brutalité policière.

À partir de 1933, la corruption du gouvernement local et du LAPD atteignit de nouveaux sommets durant le mandat de Frank Shaw, dont le frère, Joe, se proclama chef de la police et des pompiers de Los Angeles. Le maire Shaw fut évincé de son poste en 1938.

Son successeur, Fletcher Bowron (qui fut réélu jusqu'en 1953), combattit vigoureusement la corruption et le clientélisme. Il força plusieurs dizaines de commissaires à prendre une retraite anticipée et leurs remplaçants suivirent le maire dans sa volonté de "nettoyer" le gouvernement local et le LAPD. L'échec de quarante-cinq officiers de haut rang à corriger les pratiques douteuses du LAPD entraîna leur démission. Le département de police de Los Angeles se libéra enfin de la corruption.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, nombre de policiers furent réquisitionnés par l'armée. Malgré les efforts du chef de la police pour maintenir un nombre suffisant d'agents, la police ne put contrôler les Zoot Suit Riots de 1943 (une série d'émeutes entre les marins blancs stationnés à Los Angeles et des jeunes Latinos et Afro-Américains).

Lorsqu'en 1950 William Parker, un homme intègre et consciencieux, devint chef de la police, il travailla à l'amélioration du professionnalisme et de la discipline, demanda que le public soit informé du travail du LAPD, rationalisa les dépenses, créa des groupes spécialisés dans les narcotiques, et plaida pour l'autonomie du department face à l'administration civile. Il mena le LAPD avec rigueur jusqu'en 1966.

Ainsi, le scandale "Bloody Christmas" en 1951 (sept hommes, dont cinq Latinos, furent violemment tabassés par des policiers) conduisit les journaux et les habitants de Los Angeles à réclamer la fin des brutalités policières.

Huit policiers furent inculpés pour agression, cinquante-quatre furent transférés et trente-neuf furent suspendus.

En 1965, l'inspecteur Daryl Gates et le policier John Neslon créèrent la première équipe de SWAT, à l'époque pour faire face aux menaces des organisations radicales telles que les Black Panther.

Les chefs de police

James W. Everington : janvier - avril 1922. Il admit lui-même qu'à l'époque, un honnête homme ne pouvait pas diriger le LAPD.

Louis D. Oaks : avril 1922 - août 1923. Il affronta souvent l'un des membres du conseil municipal, Ralph Luther Criswell, qui connaissait bien la corruption au sein du LAPD. En pleine Prohibition, il passait son temps dans les speakeasies car il était alcoolique et courait les femmes.

August Vollmer : août 1923 - août 1924. Il ne resta malheureusement qu'une seule année mais révolutionna le travail du LAPD. Il retourna néanmoins à Berkeley, déçu par l'ampleur de la corruption et l'hostilité affichée par les politiciens locaux.

R. Lee Heath : août 1924 - mars 1926. Heath était capitaine du LAPD. Il fit construire cinq nouveaux postes de police. Pour combattre les *bootleggers*, il fit acheter dix fusils mitrailleurs de gros calibre. Il mit en place le laboratoire photo et le laboratoire de chimie, qui allaient plus tard devenir la division d'enquête scientifique.

Heath aurait été un protégé de Kent Kane Parrot, le chef de cabinet du maire de Los Angeles, George Cryer, élu en 1921. Surnommé le "maire de Los Angeles de facto", Parrot était le véritable dirigeant politique de la ville. Il fut l'architecte de The Combination, une alliance entre les politiciens, la police et la pègre, qui régna sur Los Angeles durant deux décennies. Parrot dirigeait le LAPD en sous-main, effectuant des transferts de personnel sans même consulter Lee Heath. The Combination était connue des médias de l'époque et surnommée "le gang de la mairie".

James Edgar Davis : 1926-1931, puis 1933-1938. Davis avait deux facettes. L'une sous laquelle il se présentait comme un défenseur de la loi zélé et rigoureux. Et une autre, où il se révélait être aussi corrompu que ses prédécesseurs. Durant son premier mandat, il souligna l'importance de l'entraînement au tir. Durant son second mandat, il institua un règlement interdisant la sollicitation de récompenses ou l'acceptation de gratifications par des policiers. Il licencia deux cent quarante-cinq agents de police pour inconduite. Il créa l'académie de police en 1935.

Toutefois, il fut publiquement accusé de corruption après que des membres du LAPD eurent harcelé, brutalisé et tenté d'assassiner des politiciens et des juges réformateurs.



Bugsy Siegel à L.A.

C'est durant le second mandat de Davis que le gangster new-yorkais Bugsy Siegel arriva à Los Angeles. Il se mit en affaires avec Mickey Cohen, un autre gangster, originaire de Chicago, qui allait par la suite devenir le patron du crime organisé à Los Angeles. Mais Siegel et Cohen constatèrent à l'époque que le racket à Los Angeles était contrôlé par The Combination, qui gérait le jeu illégal et la prostitution, et ne désirait pas intégrer de nouveaux gangsters.

Les profits de 600 maisons closes, 1 800 entreprises de paris clandestins et 23 000 machines à sous étaient utilisés pour financer les élections politiques, et le LAPD travaillait main dans la main avec la pègre.

La vague de réformes incitée par le maire Fletcher Bowron en 1938 poussa probablement Siegel à déménager de Los Angeles à Las Vegas. Cependant, la corruption continua de prospérer à Los Angeles.

Deux chefs de la police furent licenciés l'un après l'autre pour ce motif en 1941 et 1949.

Il servit l'un des maires les plus corrompus de Los Angeles, Frank Shaw. Il forma la “brigade rouge” pour contrer les communistes car le maire était foncièrement anticommuniste. Le LAPD développa la réputation (durable et méritée) d’être une organisation qui s'appuyait sur la force brute pour faire respecter l'ordre, et plongea un peu plus dans la corruption.

Roy Edmund Steckel : 30 décembre 1929 - août 1933. Durant le mandat de Steckel, le maire John Porter Clinton lança une opération de renseignement visant à la fois le service de police lui-même et les fonctionnaires municipaux. Le conseil municipal mit un terme à l’opération au bout de trois ans et le nouveau maire licencia Steckel.

David A. Davidson : novembre 1938 - juin 1939. Il autorisa les agents féminins à porter une arme de calibre .38. En 1939, le maire Fletcher Bowron, un réformateur qui avait fait fermer 600 maisons closes à Los Angeles, bloqua toutes les promotions prévues. Il mit en œuvre une série d’examens oraux et écrits, et le chef de la police lui-même dut s’y soumettre. Davidson refusa et présenta sa démission. Le lieutenant Hohmann se classa premier à cet examen et fut nommé chef de la police.

Arthur Clarence Hohmann : 1939-1941. Il créa une division dédiée au commandement dans les principaux postes de police. Il démissionna à la suite d’un scandale de corruption.

Clemence Horrall : juin 1941 - juin 1949. Durant son mandat, de nombreux événements importants eurent lieu : la Seconde Guerre mondiale, l'internement des Japonais-Américains, les émeutes *Zoot Suit* de 1943 et le meurtre du Dahlia noir.

Le scandale Brenda Allen (une maquerelle protégée par la police car elle vivait avec un sergent du service des mœurs) provoqua la démission de Horrall en 1949 : des agents de police impliqués avec Allen s’étaient parjurés sous serment lors de leur témoignage devant un grand jury, et notamment Clemence Horrall lui-même.

Le Dahlia noir

« Le Dahlia noir » est le surnom donné par les journaux à Elizabeth Short, une jeune femme de 22 ans assassinée et horriblement mutilée en 1947.

Son corps fut découvert coupé en deux au niveau de la taille, le 15 janvier 1947, dans un terrain vague de Leimert Park, à Los Angeles. Le corps avait été complètement vidé de son sang. Son visage avait été tailladé, des coins de la bouche vers les oreilles. Elizabeth Short portait également plusieurs coupures sur les cuisses et la poitrine, où des portions entières de chair avaient été enlevées. Le corps avait été lavé et nettoyé et avait été déposé dans le terrain vague, ses mains sur la tête et les jambes écartées. Elle avait eu les poignets et les chevilles liés, et avait été étranglée. Elle était morte de coups reçus à la tête.

Le LAPD demanda l’aide du FBI pour identifier le corps. Le bureau des empreintes digitales sur la côte est identifia rapidement la victime après avoir reçu ses empreintes via Soundphoto (l’ancêtre du fax, utilisé dans les services les plus modernes à l’époque).

Les empreintes d’Elizabeth Short apparaissaient deux fois dans l’immense collection du FBI : elle avait proposé sa candidature pour être secrétaire dans l’armée en 1943 et elle avait été arrêtée par la police de Santa Barbara pour avoir bu de l’alcool bien qu’étant mineure.

Le *Los Angeles Herald-Express* et le *Los Angeles Examiner* s’emparèrent de l’affaire et en firent leurs gros titres. Ils firent d’Elizabeth Short le “Dahlia noir”, une “aventurière” qui “rôdait sur Hollywood Boulevard” et



dont le “mode de vie scandaleux” avait fait d’elle “une victime désignée”. En fait, l’enquête démontra qu’elle n’était ni une call-girl, ni une prostituée. Elle était serveuse et désirait devenir actrice.

Son assassinat ne fut jamais résolu et provoqua de nombreuses spéculations, conduisant à d’innombrables suspects. Plus de cinquante hommes et femmes ont avoué son meurtre depuis 1947.

La police de Boston

Plus ancien service de police des États-Unis, le Boston Police Department (BPD) fut structuré selon le modèle développé par la police de Londres.

Le service de police de Boston fut le premier à employer des fonctionnaires professionnels et (peu) rémunérés. Le premier QG fut situé dans le City Hall (la mairie), puis déménagea au 37 Pemberton Square, où il demeura jusqu'à la construction d'un nouveau siège au 154, Berkeley Street en 1925. En 1997, le QG fut à nouveau déménagé, dans des locaux flambant neufs sur Schroeder Plaza.

Lorsque le BPD fut créé par le Conseil de ville en 1824, il devait, sous la supervision du marshal de Boston, s'occuper des rues, des égouts publics, des caves, “et tout ce qui affecte la santé, la sécurité et le confort de la ville”.

La première force de police fut composée de 260 policiers et un chef. Chaque division possédait un capitaine et deux lieutenants. Les premiers sergents furent nommés en 1857, et en 1858 la ville obligea les policiers à porter un uniforme payé de leur poche. Un policier en patrouille n'avait alors qu'un grand bâton peint en bleu et blanc pour se défendre et une “crécelle de police” pour appeler à l'aide.

La police communiquait via un réseau télégraphique qui reliait le bureau central aux autres postes de police. Les premiers téléphones furent installés en 1878.

En 1903, le BPD fut le premier à obtenir une “voiture de patrouille” (une voiture à vapeur Stanley). À l'époque, aucun policier ne sachant conduire, la ville embaucha un chauffeur. L'agent de police en patrouille s'asseyait sur un siège surélevé afin de voir par-dessus les hautes clôtures qui entouraient les propriétés. Le premier fourgon de police fut acheté en 1912.

En 1919, 1 117 policiers se mirent en grève durant des mois. Ces policiers (les trois quarts du *department*) furent licenciés et remplacés par de nouveaux policiers (souvent de jeunes militaires qui revenaient de la guerre en Europe) qui reçurent les avantages que les agents grévistes avaient tenté d'obtenir. Les salaires furent augmentés, les jours de congé furent plus fréquents et les uniformes furent fournis aux frais du BPD.

Dans les années 1920, le BPD dut lutter comme toutes les autres forces de police contre les crimes nés de la Prohibition. Des unités à motos furent utilisées pour poursuivre les *bootleggers* au trafic sans cesse croissant. Ce fut une époque particulièrement meurtrière pour la police de Boston, avec seize policiers tués dans l'exercice de leurs fonctions et des dizaines d'autres blessés, entre 1920 et 1930.

En 1921, Irene McAuliffe, fille du chef de la police de Weston, fit partie du groupe de six femmes qui rejoignit le Boston Police Department. Cavalière accomplie, elle avait été nommée patrouilleuse à cheval dans la police de Weston en 1913.

Les six femmes furent assignées au Bureau of Criminal Investigation, et eurent d'abord pour mission de trouver les enfants fugueurs, empêcher les jeunes femmes de tomber dans la prostitution et protéger les femmes qui témoignaient contre les gangsters.

Par la suite, elles patrouillèrent les rues comme leurs collègues masculins, mais ne reçurent jamais ni uniformes ni armes (jusqu'en 1972). Aucune d'elles ne fut jamais promue à un grade supérieur (Irene Bohmbach, un agent décoré pour bravoure, réussit haut la main l'examen de sergent mais le *commissioner* Eugene Hultman lui refusa la promotion) et aucune autre femme ne fut embauchée jusqu'en 1943.

La Grande Dépression, à partir de 1930, vit le budget alloué au BPD se réduire, et une baisse des salaires fut imposée.

Durant la Seconde Guerre mondiale, de nombreux agents quittèrent le BPD pour rejoindre l'armée.

L'unité canine fut fondée en 1963. Elle emploie actuellement vingt et un chiens formés pour récupérer des preuves comme des fusils et des douilles d'obus, flairer les stupéfiants et les composés explosifs, localiser et arrêter les fugitifs, et pour protéger leurs maîtres. Les six premiers chiens furent offerts au BPD par un magazine allemand qui couvrait l'affaire de “l'étrangleur de Boston” (un tueur en série qui assassina treize femmes à leur domicile entre 1962 et 1964).

Le nouveau QG est équipé des dernières technologies en identification des images et en balistique, et d'un laboratoire ADN (seuls dix-huit services de police aux États-Unis possédant leur propre laboratoire ADN).

En 1900, le BPD employait près de 1 000 policiers patrouilleurs. En 2013, le BPD emploie un peu plus de 2 100 agents de police.

Les districts de Boston

Au XIXème siècle et jusqu'au début du XXème siècle, Boston annexa les villes adjacentes de South Boston (1804), East Boston (1836), Roxbury (1868), Dorchester (1870), Brighton (1874), West Roxbury (1874), Charlestown (1874), et Hyde Park (1912), qui devinrent des quartiers de Boston. Les districts qui, au départ, ne couvraient que le vieux Boston, furent modifiés au fil des années et des annexions.

De nos jours, la ville de Boston est divisée en onze districts, l'équivalent des precincts new-yorkais :

- A-1 : Downtown/Beacon Hill/Chinatown /Charlestown
- A-7 : East Boston
- B-2 : Roxbury/Mission Hill
- B-3 : Mattapan/North Dorchester
- C-6 : South Boston
- C-11 : Dorchester
- D-4 : Back Bay/South End/Fenway
- D-14 : Allston/Brighton
- E-5 : West Roxbury/Roslindale
- E-13 : Jamaica Plain
- E-18 : Hyde Park

Les commissioners

Depuis 1903, la police de Boston est dirigée par un *commissioner*, nommé par le gouverneur de l'État.

- **Edwin Upton Curtis :** 1918-1922. Avocat, il fut maire de Boston en 1895 puis directeur des impôts de Boston. Son refus d'autoriser les policiers à s'unir en syndicat provoqua l'immense grève de 1919. Il refusa de réintégrer les grévistes.

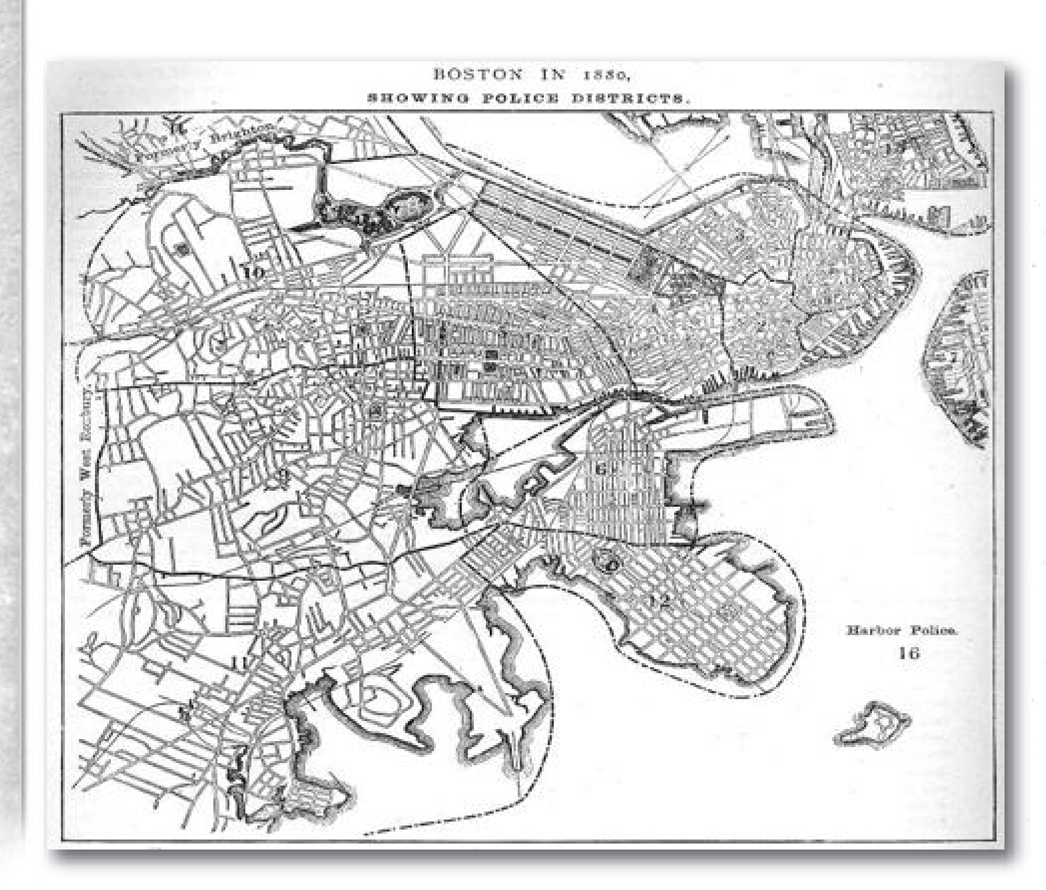
- **Herbert A. Wilson :** 1922-1930. Il tenta de faire respecter les lois de la Prohibition tout en réclamant des lois plus sévères sur la vente des armes.

- **Eugene Hultman :** 1930-1934. Ancien chef des pompiers de Boston, il fit doubler les patrouilles en voiture pour harceler les gangsters. Il fut licencié après que des policiers eurent frappé des étudiants et des enseignants de Harvard lors d'une manifestation.

- **Eugene M. McSweeney :** 1935-1936. Il mit en place une assurance-vie pour tous les policiers, ainsi qu'une retraite à 50 ans. McSwenney fut accusé de "protéger les racketteurs" (les gangsters) et remplacé par Timilty.

- **Joseph F. Timilty :** 1936-1943. Membre du personnel militaire du gouverneur du Massachusetts. En mars 1943, Timilty et six de ses subordonnés furent inculpés de "complot en vue de permettre l'exploitation de maisons de jeu et l'enregistrement de paris". Le gouverneur le licencia.

- **Thomas F. Sullivan :** 1943-1957. Il fut directeur de la Works Progress Administration (programme de travail pour les chômeurs) puis "conservateur de la nourriture et de l'essence" du Massachusetts au début de la guerre.



Histoire de la police en France

La police

La première force de police au sens moderne fut créée par le roi Louis XIV en 1667 pour maintenir l'ordre à Paris, qui était alors la plus grande ville d'Europe. L'édit royal créa le lieutenant général de police, qui dirigeait la nouvelle force de police de Paris et définissait sa tâche "afin d'assurer la paix et la tranquillité du public et des particuliers, purger la ville de ce qui peut causer des troubles, procurant abondance, et s'assurant que chacune et chacun vivent selon leur poste et leurs fonctions".

Le premier lieutenant général de police fut Gabriel Nicolas de la Reynie, qui eut quarante-quatre commissaires sous son autorité. À partir de 1709, ces commissaires furent assistés par des inspecteurs de police.

Le schéma de la police parisienne fut étendu au reste de la France par un édit royal d'octobre 1699, entraînant la création de lieutenants généraux de la police dans toutes les grandes villes de France.

Après la Révolution française, Napoléon 1er réorganisa la police à Paris et dans d'autres villes de plus de 5000 habitants. En 1800, il créa les préfectures de police et les polices municipales. En mars 1829, un décret du gouvernement créa la première police en uniforme de France, les "sergents de ville", qui furent sans doute les premiers policiers en uniforme dans le monde.

Sous Napoléon III, la police politique prospéra aux dépens de la police judiciaire. Les "commissaires spéciaux" (ancêtres des renseignements généraux) furent créés en 1855 pour surveiller l'opinion publique et traquer les opposants.

À la fin du XIX[ème] siècle, la France se trouva confrontée aux attentats anarchistes et à une augmentation de la criminalité. En 1870, toutes les préfectures de police furent supprimées, sauf celle de Paris.

Au début du XX[ème] siècle, des bandes de jeunes délinquants surnommés "les Apaches" semèrent la terreur à Paris. Selon *Le Petit Journal*, en 1907, ils étaient 70 000 pour 4 millions d'habitants. Georges Clémenceau, nommé ministre de l'Intérieur en 1906 pour contrer une vague de grève et de criminalité, se désigna lui-même comme le "premier flic de France". Surnommé "le Tigre", il fut élu président du Conseil quelques mois plus tard. Il réprima les grèves et il mit en place une importante réforme de la police. À l'époque, la police était divisée en cantons.

Il n'existait pas de police nationale. Clémenceau créa alors le ministère de la Police et le "contrôle général des services de recherches judiciaires", la future "police judiciaire". Clémenceau mit en place en 1907 les premières brigades mobiles de police, les célèbres "brigades du Tigre".

Cependant, différentes polices coexistèrent en France :

- La sûreté générale, autonome depuis 1877, dont dépendaient les brigades mobiles. À partir de 1907, elle fut dirigée par le préfet de police Célestin Hennion, qui convainquit Clémenceau de créer les brigades. En mars 1913, Hennion fut nommé préfet de police de la Seine, succédant à Louis Lépine. Il créa alors la police judiciaire, la police de renseignement (les renseignements généraux) et la police d'ordre.
- Les polices municipales qui ne pouvaient agir que dans les limites de leur ville et sans aucune coordination entre elles.
- La gendarmerie, en crise d'effectifs à l'époque.

Durant la Seconde Guerre mondiale, le régime de Vichy voulut réorganiser et unifier la police afin de mieux gérer et surveiller la population. En avril 1941 fut créée une Direction générale de la police nationale, comportant notamment le service de police judiciaire qui remplaça définitivement l'ancien "contrôle général des services de recherches judiciaires" (et donc, les brigades mobiles). Vichy créa également les groupes mobiles de réserve (GMR, des unités paramilitaires ancêtres des CRS) et l'école nationale supérieure de la police, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.

À la fin de l'année 1941, les brigades mobiles devinrent des services régionaux de police judiciaire (SRPJ) chargés de surveiller le territoire.

Après la Libération, 7 000 policiers collabo-rateurs furent renvoyés mais la police nationale conserva son rôle. Les GMR furent dissous en novembre 1944, et remplacés en décembre par les compagnies républicaines de sécurité (CRS). En janvier 1947, les SRPJ furent fixés au nombre de dix-sept : Versailles, Lille, Rouen, Angers, Orléans, Clermont-Ferrand, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Lyon, Dijon, Reims, Rennes, Montpellier, Nancy, Strasbourg et Limoges.



En 1949 apparurent les groupes de répression du banditisme (GRB) dans la plupart des SRPJ, afin de combattre le crime organisé.

En 1966, le président Charles de Gaulle dota la France d'une police nationale telle qu'on la connaît de nos jours, comportant une Direction centrale de la police judiciaire (DCPJ).

En 1985 fut créée une Sous-direction de la police technique et scientifique (SDPTS) qui supervise les laboratoires de police scientifique de Paris, Lille, Lyon, Marseille et Toulouse ainsi que les services de l'identité judiciaire.

La préfecture de police de Paris

Cas unique en France, c'est la préfecture de police de Paris et non la police nationale, qui est compétente à Paris. Elle est placée sous l'autorité du préfet de police. Les policiers parisiens appartiennent à la police nationale, mais le directeur général de la police nationale n'a aucune autorité sur les services de la préfecture de police de Paris.

La préfecture de police de Paris fut créée en 1800 par Napoléon I[er]. En 1811 fut instituée une "brigade de sûreté", chargée de la répression des crimes, et dirigée par Vidocq.

En 1829, le corps des "sergents de ville" instaura à Paris la toute première police en uniforme.

Alphonse Bertillon mit en place l'anthropométrie judiciaire à partir de 1882 à la préfecture de police de Paris, qui permit d'identifier les récidivistes. Il freina cependant l'utilisation de la dactyloscopie (étude des empreintes digitales) qu'il considérait, à tort, comme moins efficace et moins sûre que son propre système.

En 1893, les services anthropométriques et photographiques fusionnèrent pour créer le service de l'identité judiciaire dont le directeur fut Alphonse Bertillon. En 1902, un service dactyloscopique fut créé au sein de l'identité judiciaire. Le laboratoire de l'identité judiciaire fut créé deux ans après le décès de Bertillon, en 1916.

La préfecture de police de Paris, dirigée par le préfet Lépine depuis 1893, fit à Paris une guerre souterraine à la sûreté générale. Mais Lépine mit également en place la permanence dans les commissariats, créa la brigade fluviale ainsi que les brigades cyclistes en 1901 (les fameuses "hirondelles"), fit installer 500 avertisseurs téléphoniques pour alerter police-secours, encouragea les premiers développements de la police scientifique…

En 1913, le préfet de police Hennion réorganisa la préfecture et créa la direction des renseignements généraux et la direction de la police judiciaire (future direction régionale de la police judiciaire de Paris), située au 36, quai des Orfèvres.

En 1925 et 1935, les commissariats parisiens furent équipés de camionnettes "police-secours". La préfecture instaura les feux de signalisation aux carrefours et les sens uniques pour faciliter la circulation.

En 1935, des assistantes de police furent rattachées à la brigade des mineurs : ces femmes en uniforme avaient pour mission la protection des enfants.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la préfecture de police fut utilisée par le régime de Vichy collaborant avec les autorités allemandes.

À la Libération, la préfecture de police révoqua ou emprisonna de nombreux policiers (qui furent rapidement réintégrés avec le début de la guerre froide…).

À la demande de De Gaulle, les services de la préfecture de police fusionnèrent avec la sûreté nationale au sein de la police nationale en 1966.

Depuis septembre 2009, la préfecture de police de Paris gère également les départements des Hauts-de-Seine, de la Seine-Saint-Denis et du Val-de-Marne.

Les chefs et directeurs de la préfecture de police

Chefs de la sûreté

- **Octave Hamard :** Né en 1861, il fut clerc d'huissier et clerc de notaire avant d'entrer à la préfecture de police en 1888. Il devint commissaire de police en 1894. Il fut nommé chef du service de la sûreté en 1902, puis commissaire divisionnaire, chef de la sûreté en 1903. Il resta en poste jusqu'en 1911. Il était intelligent et éduqué. “D'un dévouement absolu à ses devoirs et d'une discrétion éprouvée”.

- **Paul Guichard :** Né en 1870, il fut employé de commerce avant d'intégrer la 2ème brigade de recherches de la préfecture de police en tant qu'inspecteur en 1892. Il devint commissaire de police de la ville de Paris en mars 1903.

  Il fut nommé chef de la 3ème brigade de recherches chargée de la lutte contre les anarchistes en décembre 1911 puis commissaire divisionnaire, chef du service de sûreté le 30 décembre 1911. Il resta à son poste jusqu'en 1913.

  Par la suite, il devint inspecteur général des services de la préfecture de police en 1919 et enfin directeur de la police judiciaire de la préfecture de police en 1930.

Directeurs de la police judiciaire

- **Henri Mouton :** août 1913 - juin 1921. Né en 1873, avocat, juge d'instruction, puis procureur de la République, il fut attaché au cabinet du préfet de police Louis Lépine de 1912 à 1913.

  Il devint directeur de la police judiciaire de la préfecture de police à la création de cette direction en août 1913. Il fut par la suite vice-président de la cour d'appel de Paris en 1925, puis ministre de la Justice et Garde des Sceaux en 1926. Il milita pour la création d'une police européenne, voire internationale, donc la création d'Interpol.

- **Charles Ducrocq :** juin 1921 - janvier 1925. Né en 1867, il entra à la préfecture de police en 1891. Il devint inspecteur principal de gardiens de la paix en 1897, puis commissaire en 1901 et commissaire divisionnaire en 1914.

  Il devint directeur adjoint de la police judiciaire en 1915 puis directeur de la police judiciaire de la préfecture de police en 1921.

- **Louis Lacambre :** janvier 1925 - juin 1928. Né en 1868, il passa quatre ans dans l'armée avant d'intégrer la préfecture de police en 1890. Il devint inspecteur principal de gardiens de la paix en 1898 puis commissaire de police de la ville de Paris en 1902.

  Il devint chef de la 2ème brigade de recherches à la direction générale des recherches en 1911, puis délégué dans les fonctions de directeur de la police judiciaire en 1923 et directeur de la police judiciaire de la préfecture de police en 1925. Il fut à ce titre chargé de mission au congrès international de police à New York en mai 1925.

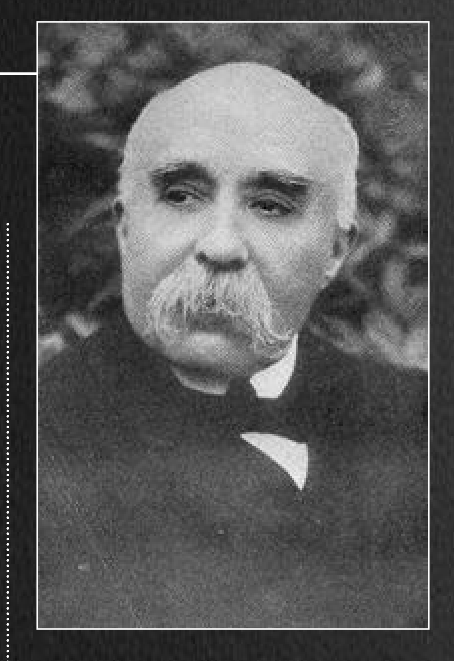
- **André Benoist :** juin 1928 - avril 1930.

- **Paul Guichard :** voir plus haut. Il resta directeur jusqu'en mars 1934.

- **Charles Meyer :** mars 1934 - mars 1941. Il est né en 1877, son père était inspecteur principal à la préfecture de police. Il entra à la préfecture de police comme inspecteur en 1900. Il devint lui aussi inspecteur principal de gardiens de la paix en 1908, puis commissaire de police de la ville de Paris en 1914. Il fut nommé commissaire divisionnaire en 1924, directeur adjoint de la police municipale en 1931, puis directeur de la police judiciaire de la préfecture de police en 1934.

  Il devint directeur général de la police municipale de la préfecture de police en 1941 et prit sa retraite un an plus tard.

Les brigades du Tigre



Jules Sébille, commissaire de police, fut le premier dirigeant de ces brigades mobiles, jusqu'en 1921.

500 policiers furent recrutés pour rejoindre les brigades. Ils devaient mesurer moins de 1 m 70 pour ne pas être repérés lors des filatures. Les hommes furent entraînés aux techniques de combat de l'époque, la boxe française et la canne. Ils apprirent également à utiliser le fichage des criminels (fiches anthropométriques avec empreintes digitales). Ils bénéficiaient de tous les moyens modernes : télégraphes, téléphones et automobiles (à partir de 1910).

Les "brigades du Tigre" étaient des brigades régionales. Elles furent implantées dans les principales villes françaises : Paris (1ère), Lille (2ème), Caen (3ème), Nantes (4ème), Tours (5ème), Limoges (6ème), Bordeaux (7ème), Toulouse (8ème), Marseille (9ème), Lyon (10ème), Dijon (11ème) et Châlons-sur-Marne (12ème). En août 1911 furent créées les brigades de Rennes (13ème), Montpellier (14ème) et Nancy (15ème).

Dans le même temps, les brigades d'Angers (4ème), Orléans (5ème), Clermont-Ferrand (6ème) et Reims (12ème) remplacèrent respectivement celles de Nantes, Tours, Limoges et Châlons.

Chacune d'entre elles était dirigée par un commissaire divisionnaire, assisté de trois commissaires de police commandant quinze à vingt inspecteurs. Ces brigades étaient disponibles 24h/24 et 7j/7, se relayant par groupes de cinq.

Leur activité principale était la lutte contre le banditisme et l'anarchisme (enquête, surveillance, filature). Les brigades obtinrent de très bons résultats dès leurs premiers mois d'activité, arrêtant 65 meurtriers et 283 escrocs dans les deux premières années.

En 1912, les brigades du Tigre démantelèrent la bande à Bonnot, un groupe d'anarchistes qui avait commis des braquages et des meurtres au volant de voitures (une innovation criminelle, pour l'époque) dans la région parisienne.

Durant la Première Guerre mondiale, les brigades mobiles luttèrent contre l'espionnage allemand (affaire Mata Hari, Faadt...). À partir de 1919, elles reprirent leur mission traditionnelle de police judiciaire.

La première brigade mobile (qui quitta Paris pour Versailles dans les années 1920) arrêta en 1919 un certain Henri-Désiré Landru, le "barbe bleue" de Gambais.

En 1924, les brigades comptaient 85 commissaires et 290 inspecteurs. L'entre-deux-guerres apporta son lot d'enquêtes complexes et de succès.

En août 1938, le nombre de brigades mobiles passa à dix-neuf : Versailles (1ère), Lille (2ème), Rouen (3ème), Angers (4ème), Orléans (5ème), Clermont-Ferrand (6ème), Bordeaux (7ème), Toulouse (8ème), Marseille (9ème), Lyon (10ème), Dijon (11ème), Reims (12ème), Rennes (13ème), Montpellier (14ème), Nancy (15ème), Strasbourg (16ème), Pau (17ème), Digne (18ème) et Chambéry (19ème).

La guerre sonna le glas des brigades mobile. En 1941, elles devinrent des services régionaux de police judiciaire.



La bande à Bonnot

La gendarmerie

La gendarmerie est le descendant direct de la “maréchaussée” de l'ancien régime.

Au Moyen Âge, deux grands officiers du royaume de France avaient des responsabilités de police : le maréchal de France et le connétable de France. Les responsabilités de police militaire du maréchal de France étaient déléguées au prévôt du maréchal, dont la force était donc surnommée “maréchaussée” puisque son autorité provenait du maréchal.

Durant la Révolution, la maréchaussée ne fut pas dissoute car elle jouissait d’une grande popularité. Elle fut simplement rebaptisée gendarmerie nationale en février 1791 et devint un corps exclusivement militaire, perdant les quelques missions de justice qu'elle détenait jusqu'alors.

La gendarmerie fut alors “une force instituée pour assurer dans l’intérieur de la République le maintien de l’ordre et l’exécution des lois” par “une surveillance continue et répressive constitu[ant] l’essence de son service”.

Napoléon Ier mit en place une Inspection générale (l'ancêtre de la Direction générale de la gendarmerie nationale).

Sous Napoléon III et la IIIème République, les effectifs furent augmentés. La gendarmerie se modernisa comme la police, avec les bicyclettes puis l’automobile.

Durant la Première Guerre mondiale, les gendarmes furent, entre autres, chargés de poursuivre les déserteurs.

En 1918, l’école des officiers de la gendarmerie vit le jour. Après la Première Guerre mondiale, des forces de gendarmerie mobile furent créées. En 1920, une direction autonome de la gendarmerie fut créée au sein du ministère de la Guerre.

Les pelotons mobiles de gendarmerie devinrent la garde républicaine mobile en 1926 (rebaptisée gendarmerie mobile en 1954).

Durant la Seconde Guerre mondiale, la gendarmerie, comme la police, fut dépendante du régime de Vichy.

Dans les années 1970, la gendarmerie créa des brigades de recherches (BR) et le GIGN et commença à accepter des femmes dans ses effectifs.

La direction générale de la gendarmerie nationale naquit en 1981.

En 2009, la Direction générale de la gendarmerie nationale a quitté le ministère de la Défense pour être rattachée au ministère de l'Intérieur (avec la police nationale et les sapeurs-pompiers).

Elle reste toutefois une force militaire et la Direction générale de la gendarmerie nationale reste au ministère de la Défense.



Un peloton de gendarmes en 1920

Histoire de la police au Royaume-Uni

Les premières traces d'une police britannique apparurent en 1361 avec les *Justices of Peace*. Dans chaque comté, trois ou quatre hommes étaient alors nommés pour trouver, arrêter et réprimander les délinquants. En 1673, une loi nomma les constables aux ordres des *Justices of Peace*.

La révolution industrielle provoqua un afflux massif de ruraux vers les villes, qui s'entassèrent dans la misère la plus noire. Avec la pauvreté vinrent le désespoir et la criminalité. En 1750, Henry Fielding forma la première force de police professionnelle à Londres, que l'on surnomma les *Runners* (les coureurs). Les *Runners* de Bow Street étaient une petite force de police en civil. Ils requéraient l'aide du public en publiant des descriptions de criminels. En 1805, les *Runners* furent rejoints par la Bow Street Horse Patrol, une patrouille à cheval qui aida à chasser de Londres les bandits de grand chemin.

Le ministre de l'Intérieur, Sir Robert Peel, changea le visage de la police britannique (et mondiale) en créant la Metropolitan Police (police métropolitaine de Londres) en 1829. Il nomma quatre-vingt-quinze *constables* (agents) et quatre-vingt-huit sergents. Les premiers inspecteurs furent nommés à partir de 1842. Les *constables* furent surnommés peelers ou bobbies d'après le nom de Robert Peel (Bobby est le diminutif de Robert). En 1856 puis en 1857, la création de forces de police de comtés devint obligatoire et plus de 200 forces de police furent établies en Angleterre, au Pays de Galles, puis en Écosse. En 1857, deux lois furent votées, l'une créant les polices des villes, l'autre créant les polices des ports.

Mais les gens détestaient tant la nouvelle police (à l'époque, voler un pain pouvait vous envoyer en prison pour trois longues années) que les uniformes furent d'abord conçus pour les faire ressembler à des civils. Les policiers portaient un costume bleu foncé et chapeau haut de forme, une simple matraque et une crécelle pour donner l'alerte. En 1864, les célèbres casques furent introduits et les sifflets remplacèrent les moulinets.

En 1858, le premier véhicule de police était tiré par des chevaux. Plus tard, des véhicules de police sécurisés furent introduits et le grand public les surnommait *Black Marias* car les voitures étaient noires.

En 1878, à la suite d'un scandale de corruption, le département des *detectives* de la Metropolitan Police fut réorganisé et rebaptisé Criminal Investigation Department (CID, département des enquêtes criminelles).

Les premières femmes rejoignirent les rangs de la police en 1914, alors que les hommes étaient coincés dans les tranchées. En 1915, Edith Smith prêta serment en tant que première policière à laquelle étaient octroyés des pouvoirs d'arrestation. En 1919, une loi fut votée suite à une grève massive des policiers, qui finirent par obtenir une pension de retraite.

En 1922, suite à la séparation de l'Eire et de l'Irlande du Nord, le Royal Ulster Constabulary fut créé au Nord.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les démissions ne furent pas autorisées, sauf pour des raisons de santé. En 1946, une loi abolit les forces de police qui n'appartenaient pas à un comté, réduisant leur nombre à 117.

Elles furent à nouveau réduites en 1964, avec une loi créant quarante-neuf grandes forces de police en Angleterre et au Pays de Galles, certaines couvrant plus de deux comtés ou des grandes villes.

En 2006, la Serious Organised Crime Agency fut créée pour lutter contre le crime organisé.

La police de Londres

The Metropolitan Police

La Metropolitan Police de Londres fut créée en 1829. Elle remplaçait l'ancienne veille menée par des civils. En 1839, la Met absorba également les patrouilles des *Runners* de Bow Street et la police de la Tamise.

La police du quartier financier de Londres, la City of London Police, fut créée la même année et est restée indépendante de la Met depuis.

La tâche d'organiser et de concevoir une nouvelle police fut confiée au colonel Charles Rowan et à Richard Mayne, qui furent nommés *commissioners*. Ils s'installèrent au 4, Whitehall Place, derrière lequel se situait une cour (*a courtyard*) dénommée "Great Scotland Yard". C'est cette cour qui donna son nom au siège de la police londonienne, Scotland Yard.

En 1887, le siège de la police s'étalait aux 3, 4, 5, 21 et 22 sur Whitehall Place, au 8 et 9 sur Great Scotland Yard, au 1, 2 et 3 sur Palace Place, et diverses écuries et dépendances ainsi qu'un bâtiment isolé au centre de la cour qui fut successivement occupé par les magasins, le bureau des fiacres puis les bureaux du CID.

Ce siège, trop exigu, fut supprimé en 1890 et déménagea sur le quai Victoria, où il devint connu sous le nom de New Scotland Yard.

En 1967, en raison de la nécessité d'un siège plus grand et plus moderne, un nouveau déménagement eut lieu à l'emplacement actuel, sur 10 Broadway, qui est également connu sous le nom de New Scotland Yard.

En 1888, le *commissioner* Sir Charles Warren, responsable de la répression sanglante d'émeutes et rendu responsable de l'incapacité de la police à arrêter Jack l'Éventreur, démissionna et fut remplacé par James Monro.

En 1894, la Metropolitan Police commença à utiliser le système d'anthropométrie d'Alphonse Bertillon.

En 1901, le bureau des empreintes digitales fut créé et l'importance de l'anthropométrie commença à décliner.

Avec le départ de nombreux soldats durant la Première Guerre mondiale, le manque de personnel se fit rapidement sentir et la Met embaucha des femmes pour s'occuper des mineurs et des prostituées.

En 1918, l'immense majorité des agents de la Metropolitan Police se mirent en grève pour obtenir un meilleur salaire et la possibilité de s'unir en syndicat. Ils obtinrent la première revendication mais pas la seconde.

En 1919 fut créée la Flying Squad, une brigade volante rattachée au siège du CID. La brigade fut élargie au cours des années 1920 et obtint quarante agents supplémentaires en 1929. En 1948, elle devint une brigade indépendante directement rattachée au siège de Scotland Yard. Elle existe toujours.

En 1926, on tenta d'assassiner le *commissioner* William Horwood avec des chocolats empoisonnés.

À partir de 1930, un grand nombre de policiers furent affectés à des patrouilles motorisées. Lord Trenchard fut nommé *commissioner* en 1931 et améliora les conditions de travail des policiers (les section houses, où logeaient les policiers non mariés devinrent plus confortables, Tenchard modifia le système de recrutement et de promotion…). Il créa également le Metropolitan Police College en 1934. Le Metropolitan Police Forensic Laboratory ouvrit ses portes en 1935.

Durant la Seconde Guerre mondiale, les policiers de la Met tentèrent de protéger la population et quatre-vingt-dix-huit d'entre eux moururent en 1940 lors des raids aériens. Plusieurs postes de police furent détruits en 1941. À partir de 1942, les policiers furent autorisés à s'engager dans l'armée.

En 1947, la Metropolitan Police réalisa que plus de 4700 hommes étaient morts et, en 1951, le commissioner Harold Scott introduisit l'entraînement des cadets, âgés de 16 à 18 ans, afin qu'ils deviennent policiers. Toutefois, la Met continua à souffrir d'un grave manque de personnel durant les années 1950. En 1963, le premier ordinateur utilisé par la Met fut installé dans un grand bureau et fut utilisé pour les salaires et les statistiques de la criminalité.

En 1967, Norwell Roberts fut le premier agent de police noir à rejoindre la Metropolitan Police. Il prit sa retraite en 1997 avec le grade de *detective sergeant*.

En 1973, le *commissioner* Robert Mark travailla contre la corruption et la brutalité dans la Metropolitan Police, et quatre-vingt-dix policiers furent licenciés. Il établit également de meilleures relations avec les médias et intégra les femmes en tant qu'agents à part entière dans la Met. En 1975, il appela les personnes d'origine étrangère à rejoindre la police.

Les années 1980 virent la mort de plusieurs policiers lors d'attentats (notamment de l'IRA) et d'émeutes.

En 1995 fut créé le Crime Report Information System (CRIS), un système informatique d'enregistrement des crimes, puis en 1997, le National Automated Fingerprint Identification System (NAFIS), un système informatisé d'empreintes digitales.

De nos jours, l'équipe de direction de la Met est basée à New Scotland Yard, ainsi que la base de données criminelle de la Met, qui utilise le système HOLMES (voir *Les Bases de données*, page 328).

The Fingerprint Branch

Le bureau des empreintes digitales de New Scotland Yard commença à travailler avec seulement trois personnes. Le service d'identification est assuré actuellement par 600 agents techniques et administratifs.

Aujourd'hui, il existe deux bureaux des empreintes digitales à New Scotland Yard : l'Office national des empreintes digitales (qui, avec l'Office national du casier judiciaire, constitue le Bureau national d'identification) et la Metropolitan Police Scenes of Crime Branch, qui intègre les services d'examens des empreintes digitales, des photographies et des scènes de crime.

Les femmes dans la Metropolitan Police

Margaret Dawson Damer, une militante contre la prostitution, et Nina Boyle, une journaliste militante, fondèrent le Women Police Service en 1914.

Le *commissioner* Edward Henry les autorisa à patrouiller dans les rues et à tenter de sauver les prostituées. La police devait leur fournir toute assistance nécessaire, mais Henry ne considéra pas qu'elles étaient capables, en retour, de soutenir la Metropolitan Police. Les femmes acquirent toutefois les grades de sergent et d'inspecteur.

Cependant, les WPS obtinrent finalement mauvaise réputation car elles harcelaient les prostituées sans agir contre leurs clients ou leurs souteneurs. Le nouveau *commissioner*, Sir Nevil Macready, refusa de les intégrer comme aides de la Metropolitan Police, leur préférant le National Council of Women's Special Police Patrols (Conseil national des patrouilles de police spéciale féminines).

Ce conseil n'avait aucune association avec le WPS et ses militantes, et devint le noyau de la future police féminine. Le chef des patrouilles, madame Stanley, était d'ailleurs hostile au WPS et pensait que leurs uniformes et l'utilisation des grades de la Met allaient tromper le public. Sous son impulsion, les WPS furent contraints de changer leur nom en Women's Auxiliary Service (WAS) en 1921, et d'ajouter une lumière rouge sur leur uniforme, les distinguant des membres de la Metropolitan Women Police Patrols. Les WAS disparurent en 1940.

Le *commissioner* Macready nomma madame Stanley *superintendent* des Metropolitan Women Police Patrols en novembre 1918. Vingt-cinq femmes furent nommées et même si on ne leur confia pas de pouvoirs d'arrestation, elles furent employées directement par Scotland Yard.

En 1923, les femmes devinrent des agents professionnels et, en 1930, elles obtinrent des pouvoirs limités d'arrestation. Il fallut attendre 1973 pour que la Women Police soit intégrée directement dans la Met et que les femmes deviennent des agents de police à part entière.

Jack l'Éventreur

Entre août et novembre 1888, un tueur en série assassina et mutila de manière horrible au moins cinq femmes dans le quartier pauvre de Whitechapel, à l'est de Londres.

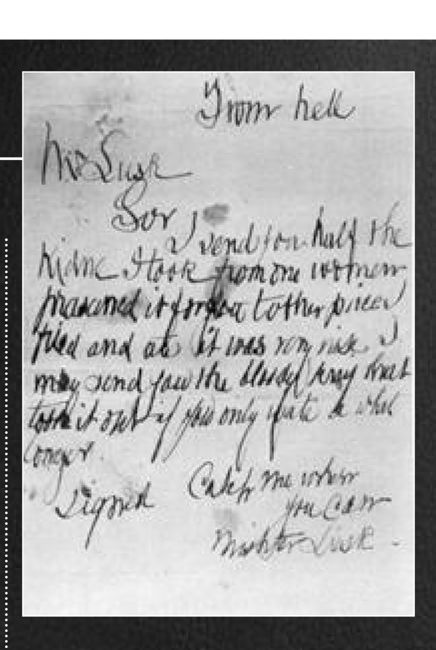
Whitechapel était à l'époque un quartier particulièrement dangereux et criminogène et les policiers ne comprirent pas immédiatement qu'ils avaient affaire à un tueur en série (notion inconnue à l'époque). Ainsi, Emma Smith fut brutalement agressée et volée en avril 1888 par des voyous, alors que Martha Tabram fut assassinée en août 1888 par un soldat.

Les victimes "officielles" de Jack l'Éventreur, Mary Ann Nichols (31 août), Annie Chapman (8 septembre), Elizabeth Stride (30 septembre), Catherine Eddowes (30 septembre) et Mary Jane Kelly (9 novembre) furent toutes assassinées et mutilées, à l'exception d'Elizabeth Stride (on pense que le tueur a été interrompu).

Mais on trouva encore d'autres victimes par la suite, qui ne furent pas attribuées à l'Éventreur : Rose Mylett (20 décembre 1888) fut sans doute assassinée par un client, Alice McKenzie (7 juillet 1889) et Frances Coles (13 février 1891) furent égorgées, sans doute par leurs compagnons.

Les meurtres et les violences envers les femmes étaient légion dans l'East End à l'époque, et la police avait déjà fort à faire. La Whitechapel Division du CID, dirigée par le detective inspector Edmund Reid, expliqua à Scotland Yard qu'elle ne pouvait gérer ces meurtres seule.
Le bureau central de Scotland Yard décida d'envoyer les detective inspectors Frederick George Abberline, Henry Moore et Walter Andrews, supervisés par le chief inspector Donald Swanson.

Des renforts furent également envoyés dans le quartier pour aider les constables locaux.



From hell

Mr Lusk
Sor
I send you half the Kidne I took from one women prasarved it for you tother piece I fried and ate it was very nise I may send you the bloody knif that took it out if you only wate a whil longer

signed Catch me when you can Mishter Lusk

Mais malgré tous les efforts de la police, l'assassin ne fut jamais appréhendé et les meurtres restèrent irrésolus.

De nos jours, New Scotland Yard ne détient aucun dossier des meurtres.

Ceux qui n'ont pas été volés, perdus, détruits ou brûlés durant les incendies et la guerre ont été transférés au Public Record Office, à Kew, près de Londres.

CID - Criminal Investigations Department

Le Criminal Investigations Department est le successeur de la Detective Branch. Le CID est devenu le terme utilisé pour décrire les policiers en civil, les *detectives*, au Royaume-Uni.

Le premier directeur du CID, Charles Vincent, fut d'abord responsable devant le ministère de l'Intérieur. En 1888, le CID passa sous l'autorité du *commissioner*.

Charles Vincent hérita d'un petit groupe de *detectives* à Scotland Yard, les autres restant dans les divisions sous le commandement des *superintendents*. Vincent proposa alors la création de sections permanentes de *detectives* au sein des divisions, qui assureraient la liaison avec la direction centrale du CID à Scotland Yard. Soixante patrouilles de *divisional detectives* et vingt patrouilles spéciales commandées par cent cinquante-neuf sergents et quinze *detective inspectors* constituèrent une immense amélioration par rapport aux petites patrouilles en civil occasionnelles qui travaillaient auparavant dans chaque division.

À Scotland Yard, la CID fut dirigée par un *superintendent* commandant, trois *chief inspectors* et vingt *inspectors*, ainsi qu'un bureau de six sergents et *constables*.

Les commissioners

- **Sir Charles Warren (1886-1888) :** Le général Warren fut officier des British Royal Engineers avant d'être nommé *commissioner* de la Met suite à la démission de son prédécesseur. À l'époque, les *commissioners* étaient souvent choisis au sein de l'armée. Il était proche des *superintendents* mais se tenait à l'écart des autres policiers. Sa réputation fut entachée par le Bloody Sunday de novembre 1887 lors duquel il envoya 4 000 policiers et 300 fantassins réprimer brutalement une manifestation à Trafalgar Square. Mais son pire problème fut l'enquête ratée sur les crimes de Jack l'Éventreur. Il était accusé, souvent à tort, de tous les maux, alors qu'il ne maîtrisait pas le CID (responsable de l'enquête) dirigé indépendamment par l'*assistant commissioner* James Monro. Il démissionna et retourna à la vie militaire.

- **James Monro (1886-1890) :** Écossais d'origine, il fut avocat puis juge en Inde avant d'être nommé *assistant commissioner* responsable du CID. Il s'occupa d'abord d'attentats commis par les "Fennians" (les indépendantistes irlandais) avec tant de succès qu'on lui confia également la direction de la Special Branch (le service antiterroriste de la police, à l'époque). Lors des meurtres de Jack l'Éventreur, Monro et ses hommes travaillèrent "dans le dos" du *commissioner* Warren. Une fois devenu *commissioner*, Monro ne trouva pas plus le tueur que son prédécesseur. Il était extrêmement populaire au sein de la Met. Il réclama des embauches, un meilleur équipement et des augmentations de salaire au ministère de l'Intérieur, qu'on lui refusa. Il démissionna.

- **Colonel Sir Edward Bradford (1890-1903) :** Le Baron Bradford fut officier dans l'Armée des Indes puis officier politique auprès des princes du Rajput. De retour en Angleterre, il fut nommé aide de camp personnel de la reine Victoria. Sa première préoccupation lorsqu'il fut nommé *commissioner* fut de rétablir une certaine stabilité à la Met après les émeutes, les attentats et les démissions en cascade de ses prédécesseurs. Son autorité et son expérience furent appréciées. La réputation de la police dans l'opinion publique s'améliora grandement. Bradford régla avec succès la grève de la police de 1890 en visitant chaque station de police et en écoutant ses hommes. Il tenta d'améliorer le niveau de formation des nouvelles recrues. Il s'assura que toutes les stations soient équipées du télégraphe et encouragea les activités sportives parmi ses hommes. Il prit sa retraite en 1903.

- **Sir Edward Henry (1903-1918) :** Le baron Henry était né de parents irlandais. Il fut fonctionnaire des impôts en Inde puis secrétaire du gouverneur du Bengale. En 1891, il devint *inspector general* de la police du Bengale. Il échangea des courriers avec Sir Francis Galton concernant l'utilisation des empreintes digitales à des fins d'enquêtes criminelles. La prise d'empreintes digitales et palmaires était fréquente dans la bureaucratie du Bengale comme moyen d'identification, mais n'était pas utilisée par la police car il n'y avait pas de système de tri simple pour permettre une identification rapide d'une empreinte. Avec l'aide de deux officiers bengali, Henry développa en 1897 un système de classification des empreintes digitales selon leur forme. Son système se répandit rapidement en Inde, au point qu'il fut rappelé à Londres en 1901 pour y être nommé *assistant commissioner* en charge du CID. Il créa le Metropolitan Police Fingerprint Bureau en juillet 1901, qui permit l'inculpation d'un cambrioleur dès 1902. Henry introduisit d'autres innovations : il acheta les premières machines

à écrire pour Scotland Yard, et fit installer une ligne de télégraphe (puis de téléphone en 1904) directe entre le poste de police Paddington Green (en plein centre de Londres) et son domicile. Nommé *commissioner* lorsque Sir Bradford prit sa retraite, Henry fit passer la Metropolitan Police d'un service archaïque à une force moderne. Il fit installer des téléphones dans toutes les stations et répandit l'utilisation de "boîtes de police" (des cabines téléphoniques bleues reliées directement à la police, pour les appels d'urgence). Il embaucha 1 600 hommes et créa la première formation adéquate pour les nouveaux agents. Il démissionna suite à la grande grève de la police de 1918.

- **General Sir Nevil Macready (1918-1920) :** Le baron Macready fit une longue carrière militaire dans tout l'Empire britannique (Égypte, Inde, Afrique du Sud…) avant d'être nommé *adjudant general* au sein du ministère de l'Armée en 1907. Il eut la responsabilité de "l'aide militaire au pouvoir civil" mais se montra toujours pacifique et respectueux des manifestants, ce qui évita sans doute des bains de sang parmi les Irlandais séparatistes, les grévistes et les manifestants. Il participa à la Première Guerre mondiale jusqu'en 1916, date à laquelle il fut nommé *adjudant general* des Forces canadiennes. Il fut un partisan enthousiaste de l'emploi de main-d'œuvre féminine pour permettre aux hommes d'aller au front.

Il fut nommé général en 1918 et, en août, il accepta à contrecœur le poste de commissioner de la Met qui subissait alors une grande grève. Macready obtint la fin de la grève en accordant une augmentation de salaire et en promettant la mise en place d'un mécanisme de négociation collective.

Il abolit le système de punition qui déduisait des amendes sur les salaires des hommes durant des mois, voire des années. Il supprima également la déduction de salaire sur congé de maladie. Il fut populaire parmi les *constables* et les *sergents*, à qui il rendit souvent visite dans les postes de police. En avril 1920, Macready fut nommé commandant en chef des forces britanniques contre l'armée républicaine irlandaise pendant la guerre d'indépendance irlandaise.

- **Sir William Horwood (1920-1928) :** Engagé dans l'armée à 20 ans, il devint major en 1902 puis officier administratif du ministère de la Guerre. En 1911, il devint *chief of police* de chemins de fer North Eastern, où il introduisit de nouveaux uniformes et des casques pour les agents, des clubs de sport et un système de retraite. Durant la Première Guerre mondiale, il fut nommé *deputy assistant adjutant-general* au ministère de la Guerre.

En septembre 1918, le général Sir Nevil Macready devint *commissioner* et nomma Horwood *assistant commissioner* en charge de l'administration et des policiers en uniforme. Horwood créa la première police féminine et mit en place les premières patrouilles mobiles. Lorsque Macready fut envoyé en Irlande en 1920, Horwood prit sa place en tant que *commissioner*.

Horwood était un bon administrateur, mais fut considéré comme un personnage sans humour, grossier et arrogant par ses hommes. En tant que soldat, il préférait la compagnie d'autres militaires à celle des policiers de carrière, et en nomma plusieurs à des postes supérieurs. Il ne chercha jamais à connaître ses hommes, et, en retour, il fut dédaigneusement surnommé "The Chocolate Soldier" (le soldat au chocolat) après qu'un malade mental eut tenté de l'assassiner en 1922 en lui envoyant une boîte de chocolats empoisonnés à l'arsenic.

Horwood ne s'opposa pas aux baisses de salaire et suspendit les recrutements, faisant perdre 1 000 hommes à la Met.

À partir de 1923, de nombreux journaux publièrent des articles sur l'inconduite policière et la corruption. Horwood les traita de ragots et refusa d'enquêter sur les activités de la Met.

Plusieurs scandales dans lesquels la police fut accusée de parjure, de corruption et de harcèlement éclatèrent sans qu'Horwood ne réagisse. Il fut poussé à la retraite en novembre 1928.

- **Vicomte Julian Byng (1928-1931) :** Militaire de carrière, Bing servit en Afrique du Sud, en Égypte et au Soudan avant de combattre durant la Première Guerre mondiale notamment en tant que commandant du corps canadien à Vimy.

Il fut nommé gouverneur général du Canada en 1921, où il s'opposa plus qu'il ne soutint le gouvernement britannique. Il retourna en Angleterre en 1926 et fut nommé *commissioner* de la Met.

Il introduisit un système de promotion fondé sur le mérite plutôt que l'ancienneté, améliora la discipline, mit à la retraite les officiers supérieurs inefficaces, encouragea l'utilisation des voitures de police, et mit en place une salle de contrôle de radio.

- **Lord Trenchard (1931-1935) :** Le vicomte Trenchard contribua à créer la Royal Air Force. D'abord officier dans l'infanterie, il servit en Afrique avant de revenir en Angleterre en 1912. Il apprit à voler et fut nommé commandant en second de l'école de vol de l'armée. Il occupa plusieurs postes supérieurs au sein du Royal Flying Corps pendant la Première Guerre mondiale.

De retour en Angleterre en tant que chef d'état-major des armées, Trenchard passa la décennie suivante à assurer l'avenir de la Royal Air Force. Il prit sa retraite de l'armée en 1930 et fut nommé *commissioner* un an plus tard. Il limita le nombre d'adhésions à la fédération de la police et créa des parcours de carrière différents pour les grades de sous-officiers et d'officiers. Il créa une académie de police, le Hendon Police College, qui, à l'origine, fut l'institution à partir de laquelle les *inspectors* étaient diplômés avant de suivre une carrière dans les grades les plus élevés. Trenchard prit sa retraite en novembre 1935.

- **Sir Philip Game (1935-1945) :** Militaire de carrière dans l'artillerie, il fut transféré au Royal Flying Corp en 1916. Il devint commandant de la Royal Air Force, et, lorsqu'il quitta l'armée en 1930, il fut nommé gouverneur du New South Wales (en Australie) alors en proie à des troubles politiques. Il devint *commissioner* de la Met à son retour en Angleterre. Il dut faire face à des manifestations fascistes et communistes, à une campagne d'attentats à la bombe menée par l'IRA et, pendant la Seconde Guerre mondiale, dut gérer le rôle de la police durant les raids aériens. Il traita efficacement tous ces problèmes et améliora de ce fait le moral des policiers.

Game fut le dernier *commissioner* de la Metropolitan Police issu de l'armée. À l'exception de son successeur, qui fut un haut fonctionnaire, tous les *commissioners* ont depuis été des policiers de carrière.



Historique du FBI

Les origines (1908-1910)

Le FBI a d'abord été un groupe d'agents gouvernementaux créé en juillet 1908 par le ministre de la Justice Charles Bonaparte (petit neveu de Napoléon), durant la présidence de Theodore Roosevelt. Les deux hommes étaient des progressistes et partageaient la conviction que l'efficacité et l'expertise, et non les amitiés politiques, devaient déterminer qui serait à même de mieux servir le pays.

Le groupe de dix agents spéciaux du ministère de la Justice (d'anciens membres de la police ou des services secrets) n'avait alors pas encore de nom. Sa mission était simplement de "conduire des enquêtes pour le ministère de la Justice".

En 1909, le groupe comprenait trente-quatre agents et le successeur de Bonaparte, le ministre de la Justice George Wickersham, nomma officiellement le groupe Bureau of Investigation.



Charles Bonaparte

Les débuts (1910-1920)

Lorsque le Bureau fut créé, il y avait en fait peu de crimes fédéraux. Les agents enquêtaient sur les faillites, les naturalisations, les fraudes, la concurrence déloyale… Rien de très excitant !

La première grande expansion de la juridiction du Bureau survint en juin 1910, lorsque la loi Mann fut votée : cette dernière interdisait la traite des Blanches et criminalisait le fait de transporter une femme d'un État à un autre "à des fins immorales". Cette loi permettait également au gouvernement fédéral de poursuivre des criminels qu'il ne parvenait pas à inculper pour des délits financiers, ou qui échappaient aux lois de leurs États de résidence.

En 1915, le nombre d'agents spéciaux crût jusqu'à plus de 300 hommes, et des bureaux de terrain furent créés dans toutes les grandes villes.

Cependant, le Bureau n'était encore que l'ombre de ce qu'il allait devenir. Il n'était pas encore assez puissant pour résister à l'influence d'une politique de favoritisme sur les embauches, les promotions et les transferts. Les nouveaux agents ne recevaient qu'une formation limitée, faisaient parfois preuve d'indiscipline et les responsables n'étaient pas toujours compétents. Heureusement, quelques excellents professionnels furent embauchés par le Bureau, qui élargit ses prérogatives à d'autres domaines d'enquêtes, notamment la sécurité nationale. En avril 1917, avec l'entrée en guerre des États-Unis dans le premier conflit mondial, le travail du Bureau s'accrut lorsqu'une loi contre l'espionnage et le sabotage fut votée. Les agents assistaient le ministère du Travail qui enquêtait sur les "ennemis étrangers".

Des agents spéciaux qui ne possédaient pas une grande expérience en tant qu'enquêteurs mais savaient parler plusieurs langues intégrèrent alors le Bureau. Les agents avaient également en charge d'arrêter les déserteurs et de surveiller les millions d'Allemands installés aux États-Unis.

Les Palmer raids

La Première Guerre mondiale se termina en 1918.

Cependant, les Bolcheviks ayant pris le pouvoir en Russie en 1917, leurs idées révolutionnaires et anticapitalistes se diffusaient dans le monde entier, en particulier chez les ouvriers souffrant des problèmes économiques. Lorsque ces derniers lancèrent des grèves, les autorités américaines furent saisies par la peur. Une vague d'intolérance et de violence se répandit à travers les États-Unis, non seulement contre les communistes mais également contre les syndicalistes radicaux, tels les "Woblies" ("Les Travailleurs de l'Industrie Mondiale", un groupe parfois violent). Lorsque les anarchistes (italiens pour la plupart) lancèrent une série d'attentats à la bombe sur des dirigeants nationaux en 1919, une véritable "peur rouge" se déclencha.

Affirmant que des agents communistes provenant de Russie cherchaient à renverser le gouvernement américain, l'*attorney general* Mitchell Palmer ordonna une enquête de grande envergure, qui fut menée par un jeune avocat du ministère de la Justice, J. Edgar Hoover.

Ce dernier amassa des informations détaillées sur les radicaux et leurs activités. Les *Palmer raids* qui s'ensuivirent en novembre 1919 et janvier 1920 furent aussi mal planifiés qu'exécutés.

Les arrestations brutales et souvent injustifiées de milliers d'ouvriers (souvent d'origine russe ou membres du parti communiste ou des "Woblies"), mais aussi de citoyens américains ou de simples passants, furent fortement critiquées car elles empiétaient sur les libertés civiles.

Ni Palmer ni Hoover ne trouvèrent de preuves de l'implication de ces hommes et femmes dans une quelconque "révolution bolchevique", mais la majorité fut détenue sans procès durant des semaines… puis relâchée. Plus de cinq cents citoyens étrangers furent expulsés des États-Unis.

Dans les années suivantes, le radicalisme politique allait s'avérer être un problème bien moins important pour le Bureau que la montée de la criminalité organisée.

D'ailleurs, dès le mois d'octobre 1919, la loi sur le vol de véhicule motorisé offrit au Bureau un nouvel outil pour poursuivre les criminels qui, jusque-là, leur échappaient en passant la frontière d'un autre État.

Les "années sans foi ni loi" (1921-1933)

Le crime organisé

Les années de 1921 à 1933 virent la montée en puissance des gangsters à cause de la Prohibition (Cf. page 342), qui interdisait la vente et l'importation d'alcool aux États-Unis. Le portefeuille gonflé par les profits de la contrebande, les gangs "arrosaient" sans scrupule les politiciens et les policiers, et s'équipaient de "Tommy" (les mitrailleuses Thompson). Les rivalités entre gangsters transformèrent les grandes villes en zones de guerre. En 1926, plus de 12 000 meurtres furent commis aux États-Unis. Ni les membres des polices ni les agents du Bureau n'étaient préparés pour combattre l'énorme vague criminelle provoquée par la Prohibition. Ils n'étaient pas assez formés, pas assez armés, pas assez équipés.

Et comme si lutter contre la contrebande n'était pas suffisant, les Roaring Twenties virent également s'épanouir les braquages de banques, les enlèvements, les vols de voiture, les jeux d'argent et le trafic de drogue. La Prohibition provoqua la création d'un nouveau moyen fédéral de lutter contre le crime, mais c'était le département du Trésor et non le ministère de la Justice qui avait compétence pour ces crimes. La majorité des gangsters qui finirent en prison furent d'ailleurs inculpés pour des délits financiers et non pour des meurtres. Ainsi, le Bureau enquêta sur Al Capone en tant que "témoin fédéral en fuite"… et c'est l'administration fiscale (le Trésor public) qui l'inculpa pour fraude.



Les Incorruptibles n'étaient pas agents du FBI

Eliott Ness était un agent du bureau de la Prohibition. Il coopéra avec les agents du FBI de Chicago chaque fois qu'ils le lui demandèrent, mais n'a jamais été lui-même un agent.

Ness et ses hommes poursuivirent Al Capone et les autres gangsters de Chicago avec pugnacité et méritent leur titre d'Incorruptibles.
Capone lui-même tenta de soudoyer les enquêteurs, sans succès, et Ness échappa à plusieurs tentatives de meurtre.

Mais le côté flamboyant et la recherche incessante de publicité d'Eliott Ness déplaisaient fortement à J. Edgar Hoover, qui préférait attirer l'attention sur "son" Bureau.

(Plus d'une fois, Ness prévint la presse avant d'effectuer des raids avec ses hommes… ce qui s'avéra parfois très embarrassant, en cas d'échec).

1919 : Le premier avis de recherche du Bureau

Le 2 décembre 1919, le soldat William Bishop, 23 ans, quitta le Camp Humphreys, en Virginie, et fut déclaré déserteur. L'armée demanda l'aide du Bureau pour le trouver.

Un assistant du directeur, Frank Burke, envoya une lettre à "tous les agents spéciaux, les employés et les officiers locaux" leur demandant d'arrêter Bishop.

Burke eut l'idée d'inclure dans cette lettre toutes les informations qui pourraient aider les enquêteurs à localiser et identifier le jeune homme : une description physique (jusqu'au grain de beauté sous son aisselle droite), les lieux où il pourrait se rendre (chez sa sœur à New York) et une photographie de Bishop en uniforme prise quelque temps plus tôt.

Burke appela ce document "Ordre d'identification n° 1". En substance, c'était le premier avis de recherche du Bureau et, en quelques années, ce document allait devenir l'un des éléments de base dans la lutte contre le crime.


Department of Justice,
Washington.

À la fin des années 1920, ces avis circulaient non seulement aux États-Unis mais aussi au Canada et en Europe (avec les empreintes digitales et le casier judiciaire de la personne recherchée).
Bishop, quant à lui, fut capturé en avril 1920.

Le Ku Klux Klan

Le Bureau enquêta également sur l'organisation suprématiste blanche protestante du Ku Klux Klan (Cf. Page 339), dormant depuis 1877, et qui resurgit après la Première Guerre mondiale, avec l'arrivée de nouveaux immigrants et la naissance de nouvelles idéologies (communisme, syndicalisme, socialisme, féminisme, athéisme…).

Le renouveau du Ku Klux Klan à partir de 1915, et surtout au début des années 1920, contribua au chaos criminel de l'époque. Les adhésions au KKK augmentèrent comme jamais auparavant, sous l'impulsion du "colonel" William Simmons (un médecin autoproclamé chef du KKK) et du gourou de la publicité Edward Young Clarke.

En 1925, le Klan pouvait se vanter de plusieurs millions de membres. Les *klansmen* commettaient des crimes abjects au nom de leurs idéaux sectaires : pendaisons, flagellations, mutilations, goudronnage et plumes, enlèvements, marquages à l'acide… Le Klan utilisait aussi une nouvelle tactique d'intimidation qui allait devenir sa "marque de fabrique" : brûler d'immenses croix de bois.

Les crimes étaient tellement graves et fréquents qu'en septembre 1922, le gouverneur de la Louisiane lui-même envoya au gouvernement fédéral un message dans lequel il le suppliait de l'aider : *"Je n'ai pas pu utiliser de courrier ni le télégraphe ou le téléphone car le Klan interfère en tout. Le KKK est devenu si puissant dans mon État qu'il contrôle toute la moitié nord. Il a déjà enlevé, torturé et assassiné deux hommes qui s'opposaient à lui. Ils ont disparu mystérieusement à Mer Rouge. Et il en a menacé beaucoup plus. Les autorités locales sont absolument inactives et je crains que les juges locaux soient corrompus."*

Le Bureau envoya rapidement quatre agents qui travaillèrent avec le procureur général de Louisiane afin de rassembler des preuves de crimes fédéraux. Les agents découvrirent les corps des deux opposants et désignèrent certains membres du Klan qui les avaient enlevés et assassinés. Ils identifièrent également le leader du groupe : l'ancien maire de la ville de Mer Rouge.

En novembre, le Bureau apprit que les *klansmen* avaient pour intention d'assassiner les quatre agents qui enquêtaient. Ce complot était encouragé par le procureur fédéral, un membre actif du KKK, qui avait auparavant ordonné aux agents de quitter la Louisiane "sous peine d'être arrêté car cette affaire ne les concern(ait) en rien".

En 1923, l'ex-maire de Mer Rouge fut arrêté et inculpé des meurtres des deux opposants. Mais des témoins furent enlevés par le Klan et d'autres furent menacés. Intimidé, le Grand Jury refusa de produire un acte d'accusation. D'autres membres du KKK ne furent condamnés qu'à des amendes ou à de courtes peines de prison. Malgré les efforts du Bureau, le pouvoir du KKK était tellement grand dans certains endroits qu'on ne pouvait le briser.

Le Bureau d'Investigation dut souvent utiliser des voies détournées. Ainsi, il utilisa la loi Mann pour faire inculper Edward Young Clarke (alors leader du KKK de Louisiane), qui avait fait traverser la frontière à l'une de ses maîtresses.

Heureusement, à partir de 1925, suite aux révélations de plusieurs scandales concernant les dirigeants du Klan (corruptions, détournements de fonds, viols…), les adhésions chutèrent rapidement. À la fin des années 1920, le KKK fut relégué au second plan, au moins pour un temps.

J. Edgar Hoover

Le Bureau commençait à se faire une réputation mais il manquait encore de stature, notamment parce que le département de la Justice souffrait de la présence d'officiels corrompus ou non qualifiés.

Le nouveau directeur du Bureau nomma alors directeur adjoint le jeune John Edgar Hoover (âgé de 26 ans). Hoover, diplômé en droit, travaillait pour le ministère de la Justice depuis 1917. Il avait dirigé les "opérations contre les ennemis étrangers" durant la Première Guerre mondiale et avait aidé la division du Renseignement à enquêter sur les communistes et les anarchistes.

Intelligent, éduqué, doté d'une excellente mémoire, organisateur efficace des hommes et des ressources, Hoover était également un fin connaisseur de la politique et de la bureaucratie. Il avait une force de travail sans limites… et un intérêt sans bornes pour la recherche des "vilains petits secrets" de ceux qui pourraient se révéler, à l'avenir, utiles ou nuisibles à l'organisme qu'il dirigeait : politiciens, journalistes, activistes, artistes... Hoover devint directeur du Bureau en mai 1924 (il n'avait que 29 ans).

À l'époque, 650 employés, dont 441 agents spéciaux, travaillaient dans neuf grandes villes. En 1929, le nombre s'élevait à trente bureaux de terrain, dont des sièges de division à New York, Baltimore, Atlanta, Cincinnati, Chicago, Kansas City, San Antonio, San Francisco et Portland. Mais en 1924, l'une des premières décisions de



Hoover fut de licencier tous les agents qu'il considérait comme étant "non qualifiés", dans le but de professionnaliser l'organisation. Il abolit la règle de la promotion par l'ancienneté et la remplaça par une évaluation au rendement. Il organisa également des inspections régulières dans les bureaux de terrain.

En 1928, Hoover établit un programme d'entraînement pour les nouveaux agents, qui devaient à présent avoir entre 25 et 35 ans pour postuler. Le recrutement nécessitait d'avoir obligatoirement un diplôme en droit ou en comptabilité. Aucune femme ne pouvait être agent du Bureau. Hoover eut aussi des exigences plus insolites. Il interdit aux agents de boire du café durant le travail et de porter des chemises colorées. Selon lui, le fait de boire du café entrait en contradiction avec l'image des surhommes qui ne prenaient jamais la moindre pause contre le crime… Résultat : les agents s'absentaient pour aller chercher un café à l'extérieur au lieu de le boire au bureau ! Hoover voulait absolument que le Bureau gagne le respect et la coopération de la population et désirait, à ce titre, que les agents soient des professionnels irréprochables.

Le début des années 1920 vit aussi l'établissement d'une Division de l'identification. En 1922, les services de police de la plupart des grandes villes avaient créé leurs propres collections d'empreintes digitales. La prison d'État de New York prenait les empreintes de ses détenus depuis 1903. Le Bureau d'identification criminelle, qui devait centraliser toutes les empreintes, existait depuis 1905. Mais il fallut attendre 1924 pour que les polices du pays commencent à partager leurs cartes d'empreintes digitales avec le Bureau d'investigation.

Le Bureau centralisa d'abord 800 000 cartes. En 1934, le nombre de cartes s'élevait à 4 millions, provenant de 7 200 forces de police dans tout le pays.

The Osage Indian Murders : L'un des premiers grands succès du FBI

Plus de soixante riches Indiens Osages furent assassinés en Oklahoma entre 1921 et 1925 par des hommes blancs avides de récupérer les richesses des Indiens dont les terres riches en pétrole leur rapportaient de lucratives redevances annuelles.

En 1907, chaque membre de la tribu avait reçu un terrain de 2,6 km², qu'il pouvait par la suite léguer à des héritiers, Osages ou non. Quelques années plus tard, du pétrole avait été découvert sur ces terres. En 1921, une loi avait été votée obligeant chaque Indien Osage à avoir un "tuteur blanc nommé par le tribunal, jusqu'à ce qu'il soit compétent"... En 1925, les policiers locaux du bureau des Affaires indiennes, ne semblant pas pressés de résoudre un nombre croissant de meurtres, les anciens de la tribu - aidés d'un policier - s'adressèrent au FBI. Le policier présenta les preuves des meurtres et d'une conspiration, et demanda une enquête. Le FBI envoya des agents dans la réserve. Ils découvrirent assez rapidement que les meurtres de plusieurs membres d'une même famille Osage avaient été commis par un gang dirigé par William Hale, un riche éleveur de bétail, dans le but de récupérer les redevances annuelles grâce à de faux testaments. Des avocats et des hommes d'affaires blancs avaient également récupéré les terres d'autres victimes dont ils étaient les "tuteurs" désignés. Trouver des preuves s'avéra nettement plus difficile. Les locaux ne parlaient pas. Hale avait menacé ou payé la majorité d'entre eux, et les autres se méfiaient des étrangers.

Le Bureau décida de se montrer créatif. Quatre agents spéciaux se mêlèrent à la population locale en tant que vendeurs d'assurance, négociants de bétail ou docteurs, et travaillèrent durant deux ans pour amasser des preuves. Avec succès.

Des procès fédéraux eurent lieu entre 1926 et 1929. Malgré des changements de lieux, des parjures, des intimidations, des désaccords parmi les jurés, des appels et des verdicts annulés en appel, Hale et deux complices



furent condamnés à la perpétuité pour ces crimes. La plupart des meurtres demeurèrent cependant irrésolus, en raison de la corruption profonde des représentants locaux de la loi : impossibilité d'obtenir des examens post-mortem, certificats de décès falsifiés par le bureau du coroner, faux témoignages et autres fraudes. Les hommes de loi corrompus cherchèrent d'ailleurs à se venger du policier qui avait révélé les meurtres, au point que ce dernier dut fuir avec sa famille à des milliers de kilomètres.

En 1925, le Congrès vota une loi qui interdisait à un non-Osage d'hériter d'un Osage.

John Dillinger

Le FBI et la mafia

La Prohibition permit au crime organisé, et notamment à la mafia, de contrôler le commerce de l'alcool… et de corrompre la police afin d'avoir les mains libres. En instillant la peur par des règlements de compte, la mafia prit également le contrôle de grands syndicats ouvriers et de pans entiers de l'industrie américaine, de la construction à la collecte des ordures, en passant par la confection et les transports routiers, dans la plupart des grandes villes. À mesure que le crime organisé gagnait en puissance, il fit son entrée en politique. La mafia décidait de la nomination des juges et des chefs de la police. À cause de ses alliances, le crime organisé était considéré comme intouchable.

Alors que la mafia resserrait son emprise sur les États-Unis, Hoover nia constamment ce que tout le monde savait : le crime organisé était la plus grande menace criminelle aux États-Unis. Hoover affirma que les grandes figures de la mafia n'étaient que des voyous locaux, et ne faisaient en aucun cas partie d'un "syndicat du crime" national. Il préféra nier l'existence même de la mafia plutôt que d'admettre que le bureau était incapable de la combattre.

Pour Hoover, les statistiques, et non la qualité des affaires résolues, démontraient le succès du FBI. Tous les crimes se valaient, du simple vol d'enjoliveur au meurtre avec préméditation. De plus, la majorité des agents du FBI étant d'anciens militaires, ils préféraient s'attaquer aux voleurs de voitures, aux braqueurs de banques, aux kidnappeurs, tous lourdement armés (synonymes de danger et d'honneurs…), plutôt qu'au blanchiment d'argent, à la corruption, aux détournements de fonds et aux fraudes fiscales des discrets dirigeants de la mafia.

Il fallut attendre 1957 et la découverte de la réunion secrète de soixante-trois dirigeants de la mafia dans l'État de New York, pour que le FBI commence enfin à combattre "la pieuvre".

Entraînement au tir dans les années trente



Le New Deal (1933-1939)

La vague de crimes qui avait commencé au début des années 1920 avec la Prohibition avait atteint son apogée au début des années 1930. Des villes comme Saint Paul, Minnesota, étaient devenues des terrains d'entraînement pour les jeunes escrocs, alors que Hot Springs, Arkansas, s'était transformé en lieu de villégiature pour la pègre. Al Capone fut emprisonné en 1931, mais ses anciens camarades et ennemis continuèrent leurs activités sans lui. Les "cinq familles" de la mafia de New York émergeaient également à la même époque, "Lucky" Luciano fondant la Commission afin d'unifier la pègre et Murder Inc pour exécuter les contrats de meurtres. (Cf. *La Mafia*, page 345)

La Prohibition fut abrogée en 1933, mais la crise de 1929 et la Grande Dépression provoquèrent une terrible pauvreté aux États-Unis. Les emplois honnêtes étant presque impossibles à trouver, nombre d'Américains trouvaient les "boulots malhonnêtes" plus attractifs que la soupe populaire… Les années 1930-1933 virent le règne de gangsters violents qui semaient la terreur dans le pays, principalement dans le Midwest.

John Dillinger parvint à charmer la presse et le public, les convaincant qu'il était une sorte de Robin des bois inoffensif. En réalité, Dillinger et ses hommes braquaient des banques, terrorisaient les clients, volaient des milliers de dollars et tuèrent un policier. Clyde Barrow et Bonnie Parker, les inséparables, volèrent des banques, des stations essence et des épiceries avec leur gang.

Ils assassinèrent neuf policiers et quatre civils. L'impitoyable braqueur "Baby Face" Nelson travailla aussi bien avec Roger le "terrible" Touhy, qu'Al Capone ou Dillinger. Il n'hésitait jamais à tuer un policier : il abattit trois agents du Bureau en sept mois. Alvin Karpis et les frères Barker cambriolaient eux aussi les banques et les trains, et enlevèrent deux riches hommes d'affaires du Minnesota.

Tous ces criminels furent surnommés "les ennemis publics" et furent activement pourchassés par les policiers de chaque État. Au départ, le Bureau ne joua qu'un petit rôle dans les poursuites car leurs crimes ne violaient aucune loi fédérale. Pour combattre cette recrudescence de la criminalité, le président Franklin Delano Roosevelt pesa de son influence sur le Congrès afin d'étendre la juridiction du Bureau d'investigation. En seulement quelques années, le Bureau et ses missions furent complètement transformés.

Kidnapping et demande de rançon

Dans les années 1930, les enlèvements étaient monnaie courante aux États-Unis et ce crime était devenu pour certains une profession. La crise et le manque d'argent poussaient certaines personnes peu scrupuleuses à s'en prendre à des familles riches pour leur soutirer des rançons. Les chefs de police de 501 villes signalèrent au Congrès en 1931 qu'ils avaient enquêté sur 279 kidnappings, représentant seulement une fraction du nombre total car nombre d'enlèvements n'étaient pas signalés à la police. **Charles Junior**, 20 mois, le fils de l'aviateur Charles Lindbergh, fut enlevé le 1er mars 1932.

Une rançon de 50 000 $ fut payée mais le bébé ne fut pas rendu à ses parents. Son corps fut retrouvé deux mois plus tard non loin de la maison familiale. Roosevelt demanda immédiatement qu'une loi fût votée afin que le FBI puisse aider la police dans l'enquête. Ce qui fut fait.

La police et le FBI cherchèrent durant deux ans, sans succès. Heureusement, en septembre 1934, l'un des gold certificates provenant de la rançon fut déposé dans une banque du Bronx. Les enquêteurs arrêtèrent l'homme qui avait déposé le certificat, Bruno Hauptmann, chez qui on trouva 14 590 $ de la rançon. Hauptmann fut condamné à la chaise électrique.

Mary McElroy, 25 ans, la fille du maire de Kansas City, fut enlevée en mai 1933 par un gang de quatre hommes. Son père paya une rançon de 30 000 $ et elle fut libérée. **Charles Urschel**, un magnat du pétrole, fut enlevé en juillet 1933 par "Machine Gun" Kelly et son gang. Les kidnappeurs le relâchèrent après que sa famille eut payé une rançon de 200 000 $.

Durant sa captivité, Urschel mémorisa nombre de détails sur le lieu où il était retenu, bien qu'on lui ait bandé les yeux, notamment le passage d'un avion tous les jours aux mêmes heures. Le FBI parvint à localiser la maison des kidnappeurs, et arrêta les gangsters et leurs complices.

En janvier 1934, **Edward Bremer**, 34 ans, président de la Commercial State Bank du Minnesota, fut kidnappé par le gang Barker-Karpis. Sa famille paya une rançon de 200 000 $ et il fut relâché. Le FBI lança une enquête qui aboutit à l'arrestation d'Arthur "Doc" Barker un an après. Son frère Fred et leur mère Kate "Ma" Barker furent tués dans une fusillade huit jours plus tard. Alvin Karpis, leader du gang avec Fred Barker, fut arrêté par le FBI en mai 1936.

June Robles, la fille d'un riche homme d'affaires d'Arizona, fut enlevée en avril 1934, à l'âge de 6 ans. Elle fut heureusement relâchée par ses kidnappeurs deux semaines plus tard.

En mai 1935, **William Gettle**, un millionnaire californien, fut enlevé chez lui par deux hommes. Il fut retenu dans une maison en location, alors que ses kidnappeurs attendaient une rançon de 100 000 $. Mais l'un des gangsters était soupçonné d'un braquage de banque et la police avait placé son téléphone sur écoute. Les policiers surprirent une discussion du braqueur présumé au sujet du kidnapping de Gettle et purent localiser la maison où ce dernier était retenu. Les policiers la prirent d'assaut et arrêtèrent tous les membres du gang.

En mai 1935, **George Weyerhaeuser**, 9 ans, fils d'un riche entrepreneur, fut kidnappé à Tacoma, dans l'État du Washington. Une demande de rançon de 200 000 $ fut envoyée aux parents le même jour. Le FBI fut immédiatement prévenu. Les agents conseillèrent aux Weyerhaeuser de coopérer et les kidnappeurs reçurent l'argent. George fut libéré deux jours plus tard à 60 km au nord de chez lui. Mais le FBI avait fait relever les numéros de série de chaque billet, et après que George eut été relâché, la longue liste fut envoyée à tous les magasins, banques, hôtels et compagnies de trains du pays. Le 2 juin 1935, un billet de 20 $ provenant de la rançon fut utilisé pour acheter un billet de train allant à Salt Lake City, pour un certain Harmon Waley.

Bruno Hauptmann



Quelques jours plus tard, plusieurs autres billets firent leur apparition dans des magasins de Salt Lake City. Le 8 juin 1935, Margaret Waley, épouse d'Harmon Waley, fut arrêtée après avoir fait ses emplettes. Lorsque le FBI vint arrêter Harmon Waley, les agents découvrirent 3 700 $ brûlés dans le poêle. Mais le laboratoire du FBI trouva de minuscules fragments de papiers dans les cendres, correspondant aux numéros de série des billets de la rançon. Waley avoua alors son crime, commis avec l'aide d'un complice rencontré en prison, William Dainard. Mais celui-ci avait pris la fuite. Il fallut attendre mai 1936 pour le retrouver à Los Angeles, toujours grâce aux numéros de série des billets.

Des juridictions étendues

Suite au kidnapping du bébé Lindbergh en 1932, l'enlèvement et l'extorsion devinrent des crimes fédéraux que le Bureau pouvait combattre.

En 1933, après le Massacre de Kansas City (où trois agents du Bureau et un policier avaient été tués par des criminels lourdement armés), le Congrès donna aux agents du Bureau le droit d'utiliser une arme (ce n'était pas officiellement le cas auparavant) et de procéder à des arrestations (ils devaient précédemment faire appel à un policier).

En fait, le Bureau avait fourni des armes à ses agents dès 1917 et, à partir de 1929, on leur remit un document expliquant qu'ils avaient le droit de porter une arme (le fameux second amendement)… mais uniquement pour s'en servir en légitime défense.

En réalité, la majorité des agents portait une arme de poing qui ne faisait pas le poids face à une mitrailleuse Thompson. Après le massacre de 1933, Hoover demanda donc expressément que ses agents puissent porter et utiliser des Thompson, afin de combattre les gangsters à armes égales.

L'Incroyable Trafic Secret des



Les gros titres qui apparaissent avec une fréquence effrayante dans les journaux quotidiens attestent de l'efficacité des mitrailleuses dans la guerre des gangs. La photo montre comment la mitrailleuse Thompson est maintenue pour être tirée à l'épaule.

Voici deux detectives de Chicago qui examinent l'arsenal d'un repaire de gangsters. La mitrailleuse lourde de l'armée au premier plan a été utilisée pour assassiner plusieurs gangsters rivaux qui avaient « causé des problèmes ». Les fusils à pompes font également une artillerie efficace pour le tir rapproché.

> Si vous êtes un citoyen honnête et respectueux de la loi, vous ne pouvez pas acheter une mitrailleuse. Mais si vous êtes un gangster, vous n'aurez aucun problème.

par **STERLING GLEASON**

Quatre hommes marchent dans la rue animée d'une ville. Excepté leur bras droit un peu raide, leur apparence n'attire l'attention de personne.

Et pourtant, chacun de ces hommes est littéralement un arsenal sur pattes. Sous des manteaux bien coupés, une mitrailleuse Thompson est confortablement nichée contre l'aisselle du porteur. Son canon, légèrement saillant sous le tissu, est caché dans la paume de sa main.

Juste derrière eux marchent deux musiciens. Mais les étuis à violon apparemment innocents qu'ils portent renferment des mitrailleuses. Chacun porte un chargeur rond de 100 balles de calibre .45. En un instant, ces six hommes peuvent se transformer en un véritable peloton de mitrailleuses d'une terrible puissance.

Machines de Mort des Gangs

Tous les policiers de New York doivent suivre un cours sur le maniement d'une mitrailleuse. L'instructeur sur la gauche montre une canne de combat, une arme utilisée en France il y a environ cent ans. L'insert à droite montre le chargeur à cent cartouches qui fournit les balles à une mitrailleuse à la vitesse de 400 à 800 par minute. Le chargeur peut être rapidement glissé en position par un gangster pour tuer.

A droite, on peut voir une sangle de pied, qui maintient le canon de l'arme lors de courtes rafales de tir.

Une telle armée miniature pourrait entrer aujourd'hui dans votre ville et inaugurer un règne de terreur. Un incroyable trafic secret de mitrailleuses a armé le crime organisé de façon militaire.

Avec des revolvers et des pistolets pour armement léger, des mitrailleuses pour artillerie, des véhicules blindés pour char d'assaut et des gaz lacrymogènes pour barrage, les criminels sont devenus aussi puissant qu'une armée. Tout cela est rendu possible par des filières souterraines qui distribuent ces armes pour obtenir d'énormes profits.

Comment les gangsters obtiennent-ils ces terribles instruments de mort ? Où sont-ils fabriqués ? Comment sont-ils distribués et vendus ? Récemment, l'auteur de cet article a entrepris d'en savoir plus. Il a découvert l'incroyable vérité, qui est que ces mitrailleuses peuvent être achetées comme autant de sacs de pommes de terre si vous faites partie de la pègre et que vous avez de l'argent. Un honnête citoyen peut éprouver des difficultés à obtenir une mitrailleuse, mais pas un gangster connu !

Voici un exemple de la manière dont ce système fonctionne. Un certain nombre de mitraillettes, commandées pour le service de police d'une grande ville, a été détourné par un fonctionnaire sans scrupule vers une entreprise d'armes à feu dans laquelle il



Une visée précise est inutile avec une mitrailleuse. Crachant 100 cartouches en 15 secondes, l'arme doit seulement être pointée en direction de la victime. Le mouvement de recul fait que les balles dessinent une ligne incurvée vers le haut.



Conçue grossièrement mais mortelle, cette « bombe dans un tuyau de gaz » était destinée à l'habitation d'un gangster de Chicago qui tentait de prendre possession du territoire d'un gang rival. Un policier explique sa construction.

L'un des avantages principaux de la mitrailleuse Thompson pour les gangsters est qu'elle peut être dissimulée sous un manteau, comme illustré à gauche. Le dessin au-dessus montre la construction de cette mitrailleuse mortelle. L'arme asperge littéralement une victime de balles qui sortent quasiment bout à bout. Les cartouches de calibre .45, de 1cm de diamètre, tuent instantanément.

avait un intérêt financier. Lorsque les enquêteurs ont voulu vérifier, le vendeur d'armes a affirmé que toutes les archives avaient été perdues et qu'il ne pouvait donc rien leur dire. La police savait que les armes étaient passé aux mains de criminels mais n'a rien pu prouver, par manque de preuves.

Cet épisode a été suivi par une série de cambriolages et de braquages dans lesquels des mitraillettes ont été utilisées. Peu de temps après, une camionnette de gangsters a dépassé un camion blindé transportant les salaires d'une grosse société et a tiré dans les roues, qui ont explosé. Le camion s'est renversé. Lorsque l'équipage a tenté de livrer bataille, il a été abattu et une somme importante volée.

Il existe deux types de mitrailleuses : la lourde et la légère. La mitrailleuse lourde est une arme imposante pesant une cinquantaine de kilos et nécessitant l'utilisation d'un trépied. Elle utilise des munitions de calibre .30, bien que les calibre .45 et .50 soient utilisé par l'armée. Les balles sont tirées depuis une bande de cartouches ou un chargeur.

La mitrailleuse légère est plus petite et peut-être tenue à bout de bras. C'est l'arme de prédilection des gangsters.

Les armes à tir rapide sont actionnées soit par l'énergie du recul consécutive au tir, soit par la pression du gaz dégagé par la poudre. Les mitrailleuses Vickers, Browning, Maxim, et Thompson, sont actionnées manuellement par le recul ; les mitrailleuses automatiques Browning, Hotchkiss et Lewis sont actionnés par la pression du gaz.

En raison de sa grande taille et de son poids, la mitrailleuse classique est utilisée presque exclusivement par l'armée.

Les gangsters préfèrent la mitrailleuse Thompson.

Si vous étudiez cette arme, vous vous rendrez compte à quel point elle est terrible, et vous comprendrez sa puissance. Petite, trapue, assez légère pour être utilisée par un seul homme, c'est un fusil automatique qui déverse des balles à la vitesse fantastique de 400 à 800 par minute, les crachant quasiment en continu.

Les munitions de calibre .45 (environ 12mm de diamètre) donne à cette arme une plus grande « puissance d'arrêt » qu'aucune autre mitrailleuse ou fusil. L'impact de ces lourdes balles inflige un terrible choc qui arrête net l'homme le plus solide. Se déplaçant à la vitesse de 280m/seconde, les balles de calibre .45 ont une force de 90kg par cm_. A 100m, elles pénètrent un arbre à une profondeur de 14cm.

Un chargeur de 100 balles peut être tiré en moins de quinze secondes. Tirez 100 billes de plomb - ce qui représente plus d'un kilo - dans les parties sensibles d'un corps humain, et vous mettez n'importe quel homme hors d'état de nuire.

La précision du tir n'est pas le point fort de la mitrailleuse. « Nul besoin d'être précis », m'a dit un policier. « Cette arme tire des balles si vite qu'elles courent presque les unes sur les autres. Vous ne mettez pas l'arme à l'épaule et visez, comme avec un fusil. Vous la tenez seulement au niveau de la taille, vous pointez dans une direction générale, et vous pulvérisez l'endroit de balles. C'est comme utiliser un tuyau d'arrosage. Le recul lève le canon et le dirige vers la gauche, de sorte que la mitrailleuse dessine un trais de balles qui monte en diagonale vers le haut. Rien ne peut survivre dans cette ligne de tir. »

Enorme pouvoir entre les mains d'un gangster, la mitrailleuse est utile à la police principalement pour l'intimidation. D'impitoyables gangsters n'hésitent pas à tirer à la mitrailleuse dans la rue, abattant sans scrupule des femmes et des enfants. Un tel événement a eu lieu à New York trois fois au cours des six derniers mois. Les policiers, au contraire, ne tirent pas sur la foule.

Le gaz lacrymogène est plus efficace et ne tue pas. Ce n'est que lorsqu'un criminel désespéré est barricadé dans une maison, par exemple, que la mitrailleuse peut être utilisée par la police.

« J'ai souvent utilisé la mitrailleuse pour ma protection personnelle », a déclaré un detective lieutenant dont le travail l'amène au contact constant avec des gangsters. « Pour cela, une mitrailleuse Thompson, plus du gaz lacrymogène, c'est l'idéal.

Récemment, j'ai dû arrêter un grand baron de la bière qui venait d'arriver en ville et était recherché par la police. Soupçonné de plusieurs meurtres, il était toujours accompagné par des gardes du corps lourdement armés.

Quand je suis arrivé devant sa chambre d'hôtel, je portais la « machine à écrire » dans mes mains. Visant droit devant moi, j'ai ouvert la porte d'un grand coup de pied. Lorsque le baron de la bière et ses gardes du corps ont vu le canon hideux de mon arme, ils ont immédiatement levé leurs mains vers le ciel. Aucun homme ne prend la peine de discuter avec un de ces bébés ».



Des instructeurs de la police montrent à des policiers comment un tireur dissimule ses armes et comment procéder à la fouille. Ce mannequin porte un gilet pare-balles.

A droite. Certaines des armes découvertes dans l'arsenal de Schemer Drucci, un gangster de Chicago, célèbre pour son habilité en tant qu'assassin. La mitrailleuse et le fusil à canon coupé étaient ses armes favorites. A gauche. Des balles de calibre .30 et .45.

Extrait de *Modern Mechanix*, février 1933



Un film et une émission de radio à la gloire des G-men

G-Men est un film de 1935 dans lequel James Cagney joue un ancien avocat désirant devenir agent du FBI. Depuis la fin des années 1920, les gangsters avaient souvent "le beau rôle" dans les films d'action, menant une vie de liberté, de pouvoir et de luxe. James Cagney avait joué dans nombre d'entre eux, notamment The Public Enemy (1931). À la demande de l'Église protestante, de politiciens, de chefs d'entreprises conservateurs… et de Hoover, la Warner Bros décida à travers ce film de mettre en valeur les forces de l'ordre et non plus les criminels. Contrairement aux films tels que *Little Caesar* (1931) ou *Scarface* (1932), qui présentaient les policiers comme corrompus ou alcooliques et impuissants face à la criminalité, *G-men* montrait des agents fédéraux héroïques.

Gang Busters était une émission de radio qui se présentait comme "le seul programme national qui vous raconte des enquêtes de police authentiques". La première eut lieu en juillet 1935 et le programme dura jusqu'en novembre 1957. La série présentait de manière dramatique des affaires résolues par le FBI, en association avec J. Edgar Hoover lui-même (qui insista pour qu'aucune affaire non résolue ne soit utilisée…).

La série radiophonique fut adaptée par DC Comics, puis Universal Pictures créa la série *Gang Busters* en 1942.



En 1934, alors que John Dillinger traversait les frontières des États pour échapper aux enquêteurs qui le poursuivaient, plusieurs lois furent votées afin que le Bureau puisse chercher sur tout le territoire des prisonniers évadés. Utilisant toutes les lois fédérales possibles, le Bureau se donna pour mission d'appréhender tous ces gangsters. Malgré quelques faux pas, voire de grosses bourdes, les succès commencèrent à s'accumuler. En fait, que les agents jouent ou non un rôle essentiel, la plupart des "ennemis publics" avaient été tués ou arrêtés à la fin de l'année 1934.

Bonnie et Clyde furent les premiers à tomber, en mai 1934, sous les balles de policiers texans (le Bureau a aidé à les trouver). En juillet 1934, Melvin Purvis et ses agents abattirent Dillinger à Chicago. "Pretty Boy" Floyd fut tué par un agent lors d'une fusillade dans l'Ohio en octobre 1934, et "Baby Face" Nelson mourut en novembre, lui aussi lors d'une fusillade durant laquelle il tua deux agents. Grâce à cette lutte réussie contre les gangsters, les agents du Bureau autrefois inconnus (on les confondait avec de simples policiers ou des agents des services secrets) devinrent des figures familières pour le public américain. Hoover décida de profiter de cette publicité, vantant les réussites du Bureau et passant aux oubliettes ses échecs. Il parvint tant et si bien qu'en 1936, les agents et employés du Bureau pouvaient se vanter d'être enfin reconnus et respectés par le public. Les G-men (*Gouvernment Men*) devinrent même des icônes populaires, les héros des films de gangsters et des bandes dessinées ! En fait, ils furent tellement appréciés que les boîtes de céréales pour enfants proposèrent des "surprises" telles que des anneaux décodeurs et des *badges* de *junior G-Man*.

Des évolutions techniques

Les années 1930 furent également une grande période de professionnalisation et de modernisation pour le Bureau. En 1932, Hoover demanda qu'un document, listant les ennemis publics recherchés par la police, soit publié mensuellement par le Bureau. Le document allait plus tard devenir la liste des "FBI Ten Most Wanted Fugitives". À partir des années 1930, le Bureau utilisa plusieurs endroits appartenant à l'armée comme lieu d'entraînement au tir, notamment autour de Washington DC. Durant l'automne 1934, le FBI obtint un espace distinct au sein de l'immense base du corps des Marines à Quantico, en Virginie. Les *Marines* aidèrent les agents du Bureau, installés sous de simples tentes, à construire des stands de tir en bois, leur prêtèrent des armes et fournirent également des instructeurs.

À partir de 1935, les agents du Bureau durent s'entraîner au tir de manière régulière, et réussir des tests de tir à 10 m, 20 m et 45 m chaque mois avec une mitrailleuse Thompson. Des baraquements furent bâtis à partir de 1939, et de larges champs de tir boueux furent équipés de cibles et de parcours. (Il fallut malgré tout attendre 1972 pour que des bâtiments "en dur" soient construits et que la FBI Academy soit officiellement fondée. Créé sur un terrain de 1,5 km au sein de la base du corps des Marines, c'est le site d'entraînement des agents spéciaux du FBI nouvellement nommés, qui suivent une formation de vingt et une semaines. Les agents du FBI et de la DEA peuvent également participer à plusieurs cours au sein de cette académie.)

Afin de disposer de ses propres experts des sciences médico-légales, le Bureau créa son laboratoire technique en 1932, grâce à un agent visionnaire nommé Charles Appel. Le laboratoire était situé à Washington DC et son seul employé fut durant des mois l'agent Appel. Aviateur durant la Première Guerre mondiale, Charles Appel avait rejoint le Bureau en 1924, s'intéressant immédiatement aux enquêtes basées sur des méthodes scientifiques.

Le laboratoire fut d'abord utilisé uniquement comme centre de recherche, ce qui lui permit d'être à la pointe des technologies de l'époque. Il abrita bientôt des microscopes spécialisés, une machine à ultra-violets, des kits de moulage et de larges collections d'armes à feu, de filigranes, de polices de caractères et de modèles de pneus.

L'analyse d'une lettre manuscrite et d'une machine à écrire permit à Charles Appel d'obtenir la condamnation d'une empoisonneuse en 1933. Il relia la lettre de demande de rançon du petit Charles Lindbergh Jr à l'écriture de Bruno Hauptmann lorsque ce dernier fut arrêté. Par la suite, tous les éléments de preuves découverts par les agents sur le terrain et nécessitant une expertise furent envoyés au laboratoire. Le laboratoire commença également à offrir ses services aux différents services de police du pays. En juillet 1934, l'agent Charles Appel avait quatre collègues. En janvier 1940, le laboratoire employait 46 personnes.



Charles Appel

En 1935 fut créée la **FBI National Academy**, un programme de formation ayant pour but de former les agents de police du pays aux méthodes d'investigation modernes : à cette époque, peu d'États ou de villes fournissaient une formation officielle à leurs enquêteurs.

À partir de 1940, la National Academy accueillit des policiers du monde entier pour leur enseigner ses méthodes.

Les cours incitaient à l'utilisation des sciences forensiques dans la détection du crime, encourageaient les innovations dans les enquêtes criminelles, et formaient à l'administration de la police. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, des cours sur l'espionnage et le sabotage furent ajoutés.

Des agents en formation à Quantico en 1935



En 1935, le Bureau obtint enfin le nom sous lequel il est connu de nos jours, le Federal Bureau of Investigation, le FBI.

À la fin des années 1930, le Bureau employait 654 agents spéciaux et 1 141 administratifs.

Les agents - plus ou moins - célèbres



Samuel Cowley

Ce Mormon originaire de l'Idaho était décrit comme "fade mais travailleur". L'histoire a surtout retenu le nom de l'agent Melvin Purvis, plus flamboyant, mais Cowley a joué un rôle clé dans les enquêtes qui ont permis de mettre un terme aux activités de gangsters brutaux tels que Dillinger, "Pretty Boy" Floyd et "Baby Face" Nelson. Cowley évitait les médias et n'a donc pas reçu les louanges qu'il aurait pourtant méritées. Son peu d'expérience et son attitude ne correspondaient pas à l'image de "dur à cuir" des G-Men créée par Hollywood : il avait un diplôme en agriculture, il était peu sportif, s'entraînait rarement au tir, et s'habillait mal. Mais il était également diplômé en droit, très intelligent, organisateur né et possédait une éthique à toute épreuve. Cinq ans après son entrée en tant que simple agent, il devint directeur des enquêtes au siège de Washington DC. Il fut envoyé à Chicago par J. E. Hoover pour conseiller les agents qui devaient arrêter Dillinger. Au lieu de simplement observer, Cowley prit la tête de l'enquête, réorganisant les ressources, triant les informateurs et affinant leurs « tuyaux », étudiant les criminels qu'il poursuivait et planifiant les surveillances qui mèneraient à leur capture.

Malheureusement, en novembre 1934, alors que Cowley et ses agents avaient acculé "Baby Face" Nelson sur une route de campagne, ce dernier vida le chargeur de sa mitrailleuse Thompson sur ses poursuivants. Cowley riposta et le toucha de six balles, mais en reçut deux dans le torse. Il ne portait pas son gilet pare-balles, le jugeant inconfortable… Il mourut le lendemain, à l'âge de 35 ans.



Melvin Purvis

Né en Caroline du Sud, Melvin Purvis était le fils d'un éleveur de cochons. Diplômé en droit, il rejoignit le FBI à l'âge de 24 ans. Il résolut sa première affaire au bout de quelques mois et attira l'attention de Hoover lui-même. Sérieux, travailleur et dévoué, il fut nommé directeur du bureau d'Oklahoma City puis de celui de Cincinnati. En 1932, il fut placé à la tête du bureau de Chicago, la ville du crime organisé à l'époque. Il devait y traquer John Dillinger, "Pretty Boy" Floyd et "Baby Face" Nelson. Mais plusieurs erreurs commises par son protégé poussèrent Hoover à envoyer Cowley pour "aider" Purvis. La relation des deux agents fut vive et complexe, mais ils se concentrèrent chacun sur leur spécialité : Cowley aux renseignements et Purvis sur le terrain. Leur travail d'équipe leur permit de trouver Dillinger, et de l'abattre.

En 1935, les trois célèbres gangsters étaient morts et Purvis était devenu l'un des hommes les plus célèbres des États-Unis. Son visage figurait sur les boîtes de céréales et dans les bandes dessinées. Il semble que Hoover n'apprécia pas la gloire de son ancien protégé : il éluda les réussites de Purvis et ordonna que ses activités soient constamment surveillées.

Mortifié, Melvin Purvis démissionna du FBI en juillet 1935 et devint avocat. Durant la Seconde Guerre mondiale, il servit dans l'armée comme colonel.

Il mourut en 1960 en se tirant une balle dans la tête avec le pistolet que ses anciens collègues du FBI lui avaient offert en 1935.

COMMENT LE FBI TRAQUE SES CIBLES EN QUELQUES CLICHÉS

UN MEURTRE A ÉTÉ COMMIS



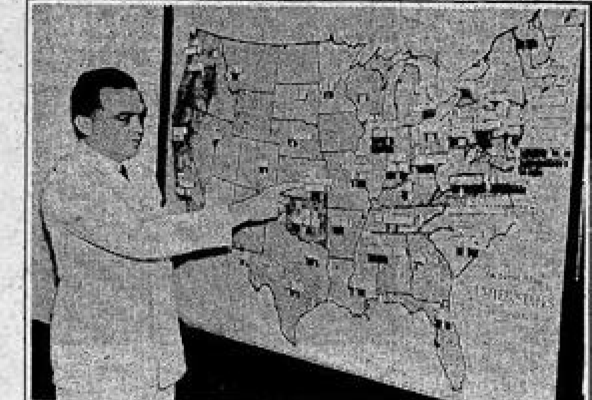
Un homme est retrouvé mort et les forces de l'ordre s'attellent à la tâche sans tarder. Le FBI s'occupe immédiatement de l'affaire. Dans la photo ci-dessus, la scène se déroule dans la « Salle d'Oscar » du FBI à Washington, où un mannequin représente la victime. Des apprentis relèvent les preuves.

LA NOUVELLE SE RÉPAND



Le crime est annoncé par téléphone au ministère de la Justice, où des opérateurs téléphoniques formés préviennent instantanément les officiels concernés. Des numéros spéciaux sont réservés aux enlèvements.

LE CHEF MET SES HOMMES SUR LA PISTE

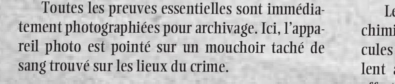


J. Edgar Hoover, directeur du FBI, consulte l'immense carte de son bureau, qui lui apprend où chacun de ses hommes se trouve. En quelques minutes, il aura l'agent au téléphone, et l'aura mis au travail. Une parfaite coopération entre tous les agents du FBI est nécessaire.

L'ÉQUIPEMENT EST PRÊT

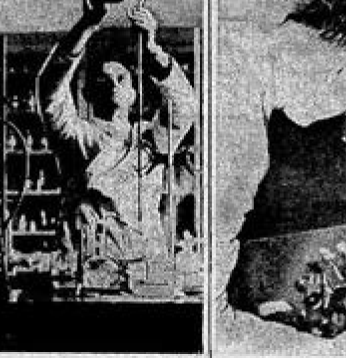
Cet agent a à sa disposition une trousse complète qui lui donnera un équipement supérieur à celui des criminels. Ici, un agent vérifie sa trousse pour s'assurer qu'elle contient tous les articles nécessaires.

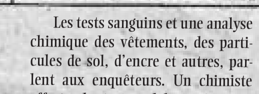
LES PHOTOS ENREGISTRENT LES PREUVES

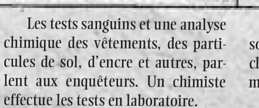


Toutes les preuves essentielles sont immédiatement photographiées pour archivage. Ici, l'appareil photo est pointé sur un mouchoir taché de sang trouvé sur les lieux du crime.

PLACE AUX ÉPROUVETTES

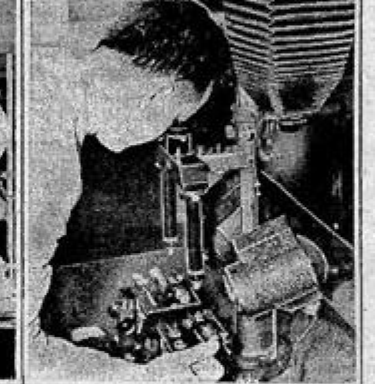






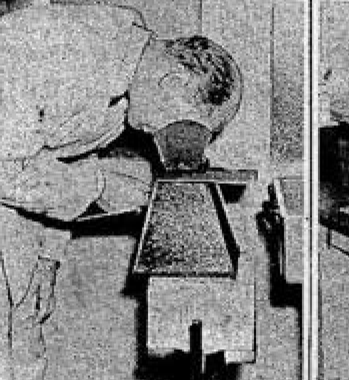
Les tests sanguins et une analyse chimique des vêtements, des particules de sol, d'encre et autres, parlent aux enquêteurs. Un chimiste effectue les tests en laboratoire.

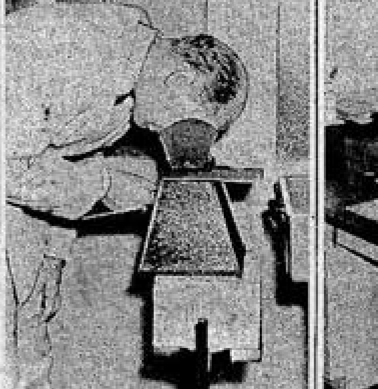
LES BALLES LIVRENT LEURS SECRETS



Les balles sont plus expressives que les mots et, sous ce microscope balistique, chaque balle indique clairement par quelle arme elle a été tirée. La moindre marque laissée par le canon sur la balle est révélée.

LES RAYONS X VOIENT TOUT





Les machines à rayons X permettent aux agents du FBI de voir au travers d'un colis pour en inspecter le contenu. Même une porte fermée ne bloquera pas la vue perçante de cet appareil efficace.

DES MOULAGES PRÉSERVENT LES PREUVES ÉPHÉMÈRES

Lorsque les preuves sont périssables, des moulages en plâtre sont faits pour en préserver l'apparence exacte pour utilisation au tribunal, privant ainsi les criminels de l'un de leurs alliés de taille : la disparition des preuves. Les empreintes de pas, comme dans l'affaire Lindbergh, peuvent être gardées indéfiniment. Des masques mortuaires et des moulages de mains ou d'autres parties du corps peuvent ainsi être préservés.

LES EMPREINTES DIGITALES IDENTIFIENT LE COUPABLE

Toutes les empreintes digitales relevées par le FBI et les départements de police sont soigneusement archivées et préservées. Il en existe actuellement cinq millions, classées avec les dossiers judiciaires et les informations collectées sur leurs propriétaires. Des experts, comme celui qui apparaît en mortaise, étudient chaque empreinte sous une loupe avant de la classifier. C'est l'un des plus importants fichiers d'empreintes au monde.

LES FAUSSES IDENTITÉS SONT CATALOGUÉES

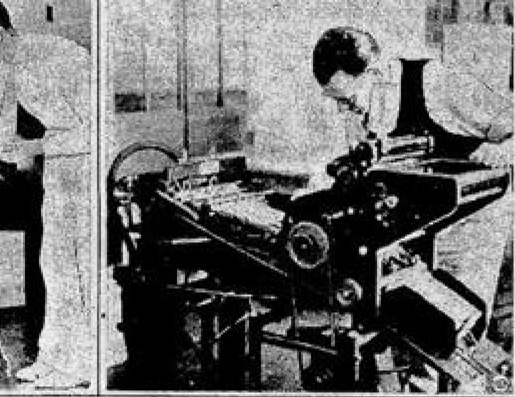


Chaque surnom, alias ou autre nom utilisé par un criminel se trouve dans un dossier, ce qui aide les agents sur le terrain qui cherchent des indices quant à la localisation d'un homme recherché.

UNE MACHINE CLASSIFIE LES EMPREINTES DIGITALES

Cette machine surhumaine trie et identifie automatiquement les empreintes digitales. Des perforations différentes identifient et distinguent chaque carte d'empreinte. En deux minutes, n'importe quelle empreinte peut être retrouvée.

L'INFORMATION EST DIFFUSÉE



Une fois identifiées, les empreintes sont reproduites sur des feuilles, avec des images et toutes les données disponibles sur la personne recherchée. Ces feuilles sont distribuées partout dans le pays, par avion, dans certains cas en plus d'un million de copies.

UNE FORMATION CONTINUE GARDE LES AGENTS À JOUR

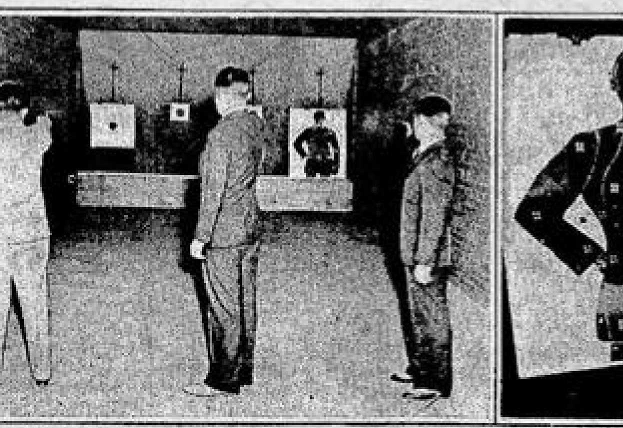
Les agents du FBI se trouvent fréquemment sur les bancs d'école du quartier général à Washington, la moitié étant des nouveaux, l'autre moitié des agents expérimentés venus se mettre à jour. Chaque nouvel engin ou procédure est ainsi présenté aux agents. Voici une classe assistant à une conférence aux bureaux de Washington.

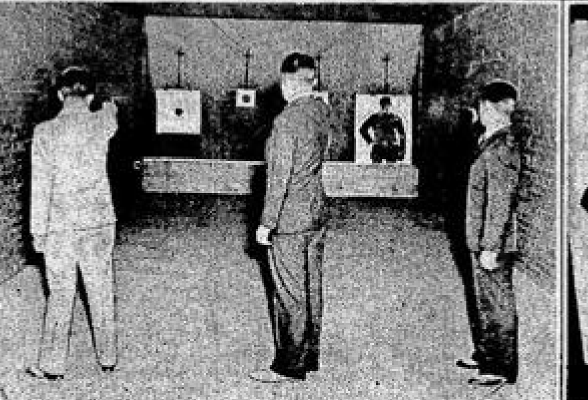
LES ARMES LES PLUS EFFICACES SONT CHOISIES

Les agents du FBI choisissent leurs armes dans un arsenal moderne. Jusqu'à récemment, ils n'avaient pas le droit d'être armés, mais maintenant les agents sont mieux équipés que les criminels qu'ils traquent.



APPRENDRE À VISER JUSTE, QUELLES QUE SOIENT LES CONDITIONS





Dans une salle insonorisée et climatisée du sous-sol du ministère de la Justice, les agents apprennent à se servir de leurs armes. L'entraînement inclut de tirer des balles traçantes dans une pièce sombre. Toutes sortes de cibles mouvantes ou immobiles sont disponibles pour le tir à l'arme de poing.

LA CIBLE N'A QU'À BIEN SE TENIR

La fin d'un ennemi public est annoncée par cette cible, dans laquelle un agent a tiré vingt balles, et presque chaque balle a atteint un organe vital. Le cycle est complété.

Extrait du *Waterloo Sunday Courie*, juillet 1935

La Seconde Guerre mondiale (1939-1945)

En 1939, la guerre éclata en Europe. Les États-Unis respectèrent une certaine neutralité en raison des accords qu'ils avaient passés au milieu des années 1930. Cependant, la Grande Dépression s'étendait toujours, offrant un terreau fertile pour le radicalisme. Les fascistes européens avaient leurs homologues aux États-Unis avec le *German-American Bund* (une organisation nazie), les Chemises d'argent (*Silver Legion of America*) et d'autres groupes similaires. En 1939, le *Bund* rassembla 20 000 personnes sur Madison Square Garden pour un discours antisémite contre Roosevelt (provoquant en retour l'écœurement et l'antipathie de la majorité des Américains).

Au même moment, les grèves, les émeutes raciales et la sympathie exprimée pour les loyalistes espagnols luttant contre Franco permettaient au parti communiste américain de gagner de nombreux adhérents.

Dès 1936, Roosevelt avait confié au FBI la mission de lutter aussi bien contre les groupes fascistes que communistes, qui “représentaient une menace pour la sécurité des États-Unis”.

L'espionnage des nazis sur le sol américain était une menace réelle. Les services de renseignements de l'armée et de la Navy avaient noté une augmentation des activités des espions allemands et japonais.

Apprenant les ficelles du contre-espionnage “sur le tas”, le FBI enquêta sur ces affaires et découvrit la présence de cinquante espions avant même l'entrée des États-Unis dans la guerre, et notamment un réseau de trente-trois personnes dirigé par l'agent allemand (d'origine sud-africaine) Fritz Duquesne.

En juin 1940, le Congrès adopta la loi Smith, interdisant de promouvoir le renversement du gouvernement américain par la violence, et exigeant que tous les résidents adultes étrangers s'enregistrent auprès des autorités.

Roosevelt confia alors au FBI la responsabilité du renseignement dans tout l'hémisphère occidental. La subversion, le sabotage et l'espionnage devinrent alors les préoccupations principales du FBI, qui développa un réseau d'informateurs, souvent membres d'associations de vétérans ou de fraternités, mais aussi des différents services de police. Pour le FBI, le parti communiste américain présentait une double menace depuis qu'Hitler et Staline avaient signé un pacte de non-agression.

Ce parti défendait vigoureusement la neutralité des États-Unis dans la guerre. Mais entre 1940 et 1941, les États-Unis se montrèrent de moins en moins neutres, aidant les Alliés autant que les artifices politiques le permettaient. À la fin de l'année 1940, le Congrès mit en place une conscription et le FBI fut à nouveau chargé de localiser les déserteurs et les insoumis. Après que les nazis eurent envahi la Russie le 22 juin 1941, le FBI concentra ses efforts sur les “ressortissants potentiellement dangereux”, Allemands, Italiens et Japonais, ainsi que sur les Américains “dont les activités pouvaient aider les puissances de l'Axe”.

Le Bureau, avec la coopération des agences et de ses alliés étrangers, parvint avec succès à contrecarrer les opérations d'espionnage menées par l'Allemagne aux États-Unis. Mais le FBI eut bien plus de difficulté à identifier les “agents soviétiques infiltrés”, car nombre d'entre eux étaient entrés au gouvernement au début du New Deal, en cachant leur sympathie gauchiste, et s'étaient mêlés aux autres bureaucrates. Certains étaient effectivement disposés à transmettre des informations aux Soviétiques.

Le FBI aida également le gouvernement à collecter des renseignements. Le laboratoire technique joua un rôle de pionnier : son personnel hautement qualifié coopéra avec des ingénieurs, des scientifiques et des cryptographes d'autres agences afin de permettre aux États-Unis de pénétrer, et parfois de contrôler, le flux d'informations provenant des belligérants dans l'hémisphère occidental. Le FBI avait également la responsabilité des enquêtes de sabotage sur le territoire américain. En juin 1942, deux sous-marins allemands déposèrent quatre saboteurs à Long Island et en Floride. L'un des saboteurs choisit finalement de se rendre avant même sa mission commencée, et collabora avec le FBI qui arrêta les sept autres agents ennemis. La capture de ces saboteurs s'avéra être une excellente opération de communication qui renforça l'opinion favorable des Américains envers le FBI.

La Seconde Guerre mondiale commença officiellement le 7 décembre 1941 pour les États-Unis, lorsque les forces armées japonaises attaquèrent Pearl Harbor, à Hawaï. Les États-Unis déclarèrent la guerre au Japon et le lendemain, par le jeu des alliances, l'Allemagne et l'Italie déclarèrent la guerre aux États-Unis.

Le FBI fut immédiatement mis à contribution. Son quartier général et 54 de ses bureaux furent placés en mode de veille permanente, 24 h/24.

Aussitôt, le Bureau arrêta des “étrangers identifiés plus tôt et qui représentaient une menace pour la sécurité nationale”. Certains furent jugés, d’autres furent expulsés.

À partir de mars 1942, l’un des épisodes les moins glorieux du FBI et des États-Unis eut lieu lorsque le gouvernement décida d’évacuer les ressortissants japonais ou américains d’origine japonaise de toute la côte ouest, et de les envoyer dans des camps d’internement. Le directeur Hoover, qui avait encore en mémoire la mauvaise publicité provoquée par les *Palmer Raid*, indiqua qu’emprisonner des familles qui n’avaient pas été identifiées comme “menaces pour la sécurité” n’était pas nécessaire. Mais le président Roosevelt et le ministre de la Justice décidèrent de soutenir l’opinion de l’armée, selon laquelle l’évacuation et l’internement de 120 000 personnes étaient indispensables pour les éloigner de “zones militaires sensibles”. Le FBI reçut alors la mission d’arrêter les personnes qui violaient le couvre-feu ou refusaient d’être internées.

En 1940 fut créé le FBI Disaster Squad (groupe d’intervention en cas de catastrophe) après qu’un avion transportant vingt-trois civils et deux employés du Bureau se fut écrasé en Virginie. L’équipe de scientifiques put identifier huit des victimes grâce à leurs empreintes digitales. Elle est depuis chargée d’identifier les victimes de catastrophes naturelles, d’accidents d’avion ou d’attaques terroristes.

Durant la guerre, le FBI fit entrer dans ses rangs les diplômés de la National Academy, qui suivirent une formation condensée. Le nombre d’employés du FBI passa de 7 400 à 13 000 (dont 4 000 agents spéciaux) fin 1943. Le FBI embaucha également un très grand nombre de professionnels chargés de la prise d'empreintes digitales et de la gestion des dossiers. En fait, la division de l'identification s’étendit au point qu’elle dut être déplacée dans un dépôt d’armes fédéral plus grand qu'un terrain de football. Le président Roosevelt mourut en avril 1945. Hitler se suicida peu après et l’Allemagne capitula en mai. La guerre dans le Pacifique cessa en août 1945.

Le monde que le FBI connaissait en septembre 1945 était très différent du monde de 1939. L’isolationnisme américain avait pris fin et les États-Unis étaient devenus la première puissance économique mondiale. Durant la guerre, les syndicats avaient acquis un grand pouvoir. Les Afro-Américains et les femmes, ayant goûté à l’égalité en période de pénurie de main-d’œuvre, avaient développé des aspirations et les moyens d’atteindre ces objectifs qui leur manquaient avant la guerre. Le parti communiste américain avait une puissance et une confiance sans précédent, alors qu’en Europe, l’Union Soviétique renforçait son emprise sur les pays qu’elle avait arrachés à l’occupation allemande.

La guerre froide pouvait commencer…

Les poupées traîtresses

Au début de l’année 1942, cinq lettres furent écrites et envoyées par des personnes différentes, dans différents endroits des États-Unis, à une seule et même personne habitant Buenos Aires, en Argentine. L’adresse du destinataire était mal écrite et les lettres avaient toutes été “renvoyées à l’expéditeur”. Cependant, ces “expéditeurs”, des femmes de l’Oregon, de l’Ohio, du Colorado et du Washington, n’avaient jamais envoyé ces lettres.

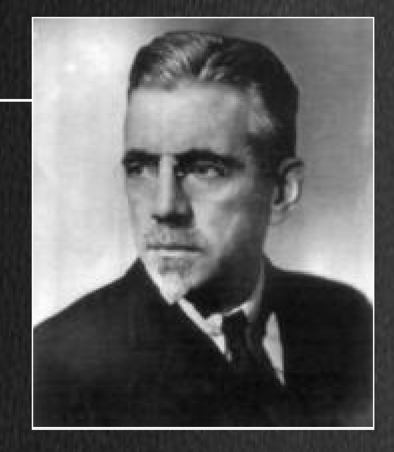
Le FBI ouvrit une enquête. L’une des lettres disait “L’épouse d’un important associé d’affaires lui a donné une vieille poupée allemande en porcelaine vêtue d’une jupe hawaïenne… J’ai brisé cette affreuse poupée… J’ai parcouru tout Seattle pour trouver quelqu’un pour la réparer”. Le FBI découvrit que les cinq lettres utilisaient un code parlant de poupées afin de décrire des informations vitales sur les forces navales américaines.

Le laboratoire du FBI détermina que toutes les signatures étaient fausses, recopiées à partir de signatures originales, et que les lettres avaient été tapées par la même personne sur des machines à écrire différentes. L’une des expéditrices malgré elle, au Colorado, expliqua au FBI qu’elle collectionnait les poupées. Il s’avéra que les autres expéditrices étaient elles aussi collectionneuses de poupées.

Toutes ces femmes étaient clientes d’une boutique de poupées sur Madison Avenue, à New York, dont la propriétaire était Velvalee Dickinson. Cette dernière était née en Californie et vivait à New York avec son époux depuis 1937. Sa boutique n’était guère florissante. Velvalee Dickinson avait également une longue et étroite collaboration avec la mission diplomatique japonaise aux États-Unis, qui lui avait versé plus de 10 000 $.

Mme Dickinson avoua avoir recueilli des renseignements sur les chantiers navals américains et avoir utilisé le code fourni par l’attaché naval japonais Yokoyama Ichiro afin d'élaborer les lettres.

Les Silver Legion



William Dudley Pelley, fondateur du groupe fasciste Silver Legion, fut arrêté par le FBI en 1942 et inculpé pour “instigation au soulèvement contre le gouvernement américain”. Il fut condamné à 15 ans de prison. Jeune journaliste, il avait voyagé en URSS après la Première Guerre mondiale et avait développé une haine profonde contre les communistes et les juifs qui, selon lui, voulaient “conquérir le monde”. À son retour aux États-Unis, Pelley était devenu scénariste à Hollywood. Déçu par “l’industrie du cinéma”, il était parti en Caroline du Nord en 1929. Pelley allait expliquer par la suite qu’il avait eu une expérience de mort imminente “hypno-dimensionnelle” en 1928. Durant cet événement, il avait rencontré Dieu et Jésus Christ, qui lui avaient demandé “d’entreprendre la transformation spirituelle des États-Unis”. Cette expérience lui avait donné la capacité de léviter, de voir à travers les murs et de sortir de son corps… Lorsque la Grande Dépression frappa l’Amérique en 1929, Pelley entra en politique. Il fonda le Galahad College en 1932, qui donnait des cours de “métaphysique sociale” et d’“économie chrétienne”.

Pelley lança également un magazine, *Liberation*, qui présentait des articles sur le Christ, les Grandes Pyramides ou les opposants invisibles, écrits sous “instruction hyper dimensionnelle” reçue via “radio mentale”… Lorsqu’Adolf Hitler devint chancelier de l’Allemagne en janvier 1933, Pelley, grand admirateur du Furher, créa les Silver Legion, dont les membres portaient des uniformes semblables à ceux des nazis, mais de couleur argentée (silver).

Pelley fonda des groupes de Silver Legion dans quasiment tous les États et séduisit un nombre conséquent de partisans. Il traversa les États-Unis pour organiser des rassemblements de masses, des lectures et des discours publics afin d’attirer les plus grands nombres dans son organisation. Au milieu des années 1930, les Silver Legion comptaient près de 15 000 membres dans 22 États différents. Pelley était anticommuniste, antisémite, raciste, patriote à l’extrême et isolationniste. Il s’opposait à Franklin Delano Roosevelt et à son New Deal et, après avoir fondé le parti chrétien, il se présenta à l’élection présidentielle en 1936, qu’il perdit.

Les premières accusations furent portées contre les Silver Legion en 1940. Roosevelt demanda à J. Edgar Hoover d’enquêter sur Pelley pour calomnie. Pelley dissolut les Silver Legion après l’attaque contre Pearl Harbor en 1941 mais continua d’attaquer le gouvernement au travers de la presse. Pelley fut arrêté en avril 1942, et inculpé pour haute trahison. Pelley a sans doute été le premier extrémiste américain à combiner l’antisémitisme, le para-militarisme, le survivalisme, le mysticisme et le millénarisme en un seul mouvement. En fait, certains pensent même que ses aspirations politiques passaient après son obsession de l’Apocalypse et sa conviction que son organisation jouerait un rôle important dans le retour du Christ sur terre. Il fut libéré en 1950 et termina sa vie en écrivant des ouvrages sur ses contacts avec les extra-terrestres…

This Is your FBI

This Is Your FBI était un feuilleton radiophonique qui fut diffusé aux États-Unis sur ABC du 6 avril 1945 au 30 janvier 1953. Le chef du FBI, J. Edgar Hoover, lui donna son approbation, l'appelant “le meilleur programme dramatique à la radio”. Le producteur et réalisateur Jerry Devine eut accès aux dossiers du FBI par Hoover lui-même.

Des acteurs jouaient les rôles des agents du FBI et des gangsters.

This Is Your FBI fut parrainée par la compagnie d'assurances Equitable Life, maintenant connue sous le nom d'AXA. Il y eut 217 émissions de This Is Your FBI et donc 217 affaires présentées.



The Special Intelligence Service

De nombreux agents du FBI s’installèrent en Amérique centrale et en Amérique du Sud. Depuis 1940, cette partie du monde était devenue la base arrière des nazis. Rien qu’au Brésil et en Argentine, plus d’un demi-million d’émigrants allemands (dont beaucoup étaient partisans du Troisième Reich) s’étaient installés. Durant sept ans, le FBI envoya plus de 340 agents et employés “sous couverture” en tant que membres du Special Intelligence Service.

Le service collectait des informations qui étaient renvoyées au quartier général de Washington, qui les transmettait à l’armée ou aux forces de police. En 1946, le SIS avait identifié 887 espions de l’Axe, 281 agents de propagande, 222 agents qui volaient du matériel de guerre, 30 saboteurs et 97 autres agents. Il avait localisé 24 stations de radio émettant vers l’Allemagne, et avait confisqué 40 émetteurs radio et 18 récepteurs. Le FBI utilisa certains d’entre eux pour faire parvenir de fausses informations aux nazis.

Les criminels qui s'opposent au FBI font face à un laboratoire ultramoderne où travaillent des professionnels coriaces maîtrisant quatre-vingt-huit domaines scientifiques.

Les plus récentes astuces des Agents Fédéraux

Par J. EDGAR HOOVER
Propos recueillis par James Nevin Miller

Voilà quelques mois, des voleurs se sont introduits dans une entreprise métallurgique de l'Ohio et ont volé plusieurs lingots de cuivre. Le shérif local a trouvé une paire de gants dans la demeure d'un suspect. Une étude préliminaire a indiqué que les gants étaient imprégnés de ce qui semblait être de la poudre de cuivre qui aurait pu provenir des lingots. Cette poudre a été envoyée au laboratoire du FBI à Washington, pour tenter de déterminer s'il s'agissait du même métal que les lingots volés. Une étude au microscope a révélé la présence de poudre sur tous les doigts et sur la paume des gants.

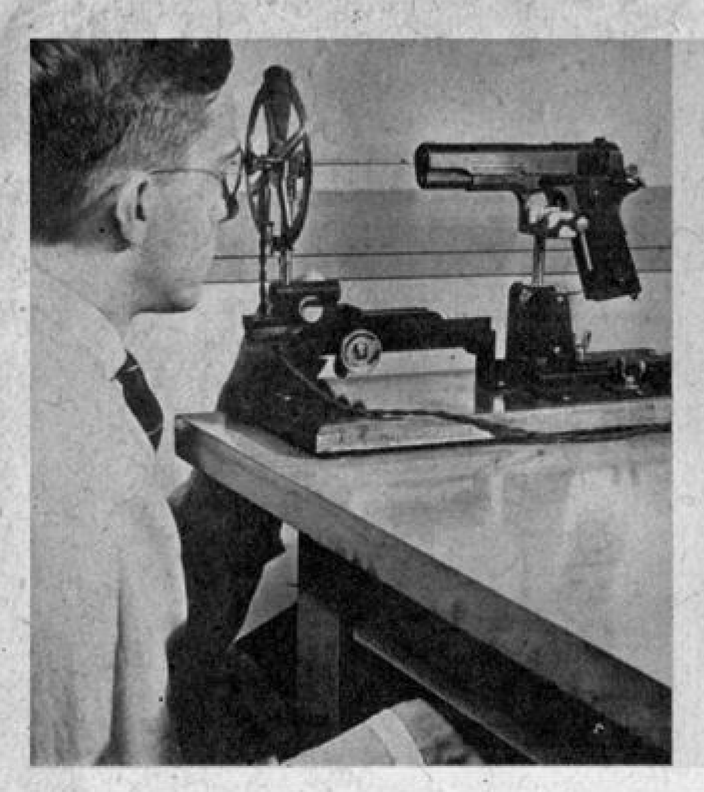
Ensuite, les particules ont été examinées au spectrographe, l'un des instruments de lutte contre le crime qui accomplit quasiment des miracles en matière d'étude de composition des métaux. Il s'est avéré que la poudre de cuivre avait la même composition que le métal volé. Les jurés ont déclaré le suspect coupable et il a été emprisonné.

Le spectrographe est une arme scientifique formidable, mais notre laboratoire de Washington en utilise bien d'autres. De nos jours, des échantillons de sel ou de sol servent à résoudre des crimes, il existe des usages révolutionnaires de la photographie ultraviolette et infrarouge et nous avons des instruments qui se contentent de particules aussi grosses qu'une tête d'épingle pour résoudre des crimes.

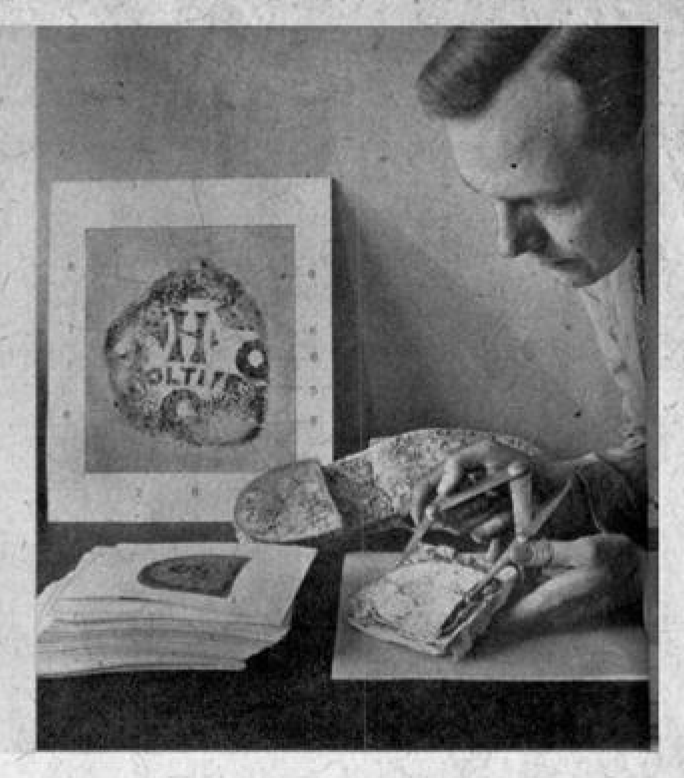
Notre laboratoire peut analyser des preuves grâce à quatre-vingt-huit domaines et sous-domaines scientifiques. Il est difficile de croire, en jetant un regard rapide sur nos



Essai de l'usage de balles traçantes pour encercler les criminels et les forcer à se rendre. À gauche, John Edgar Hoover qui a lancé le laboratoire ultramoderne en 1932 avec un seul homme et un microscope.



L'un des meilleurs atouts du laboratoire est l'hélixomètre qui permet d'étudier l'intérieur d'une arme.



Un technicien examine un moule en plâtre d'un talon de chaussure. Des comparaisons photographiques ont permis de démasquer de nombreux criminels.

engins et méthodes actuels, que ce laboratoire ultramoderne a débuté en 1932 avec un homme seul et un microscope !

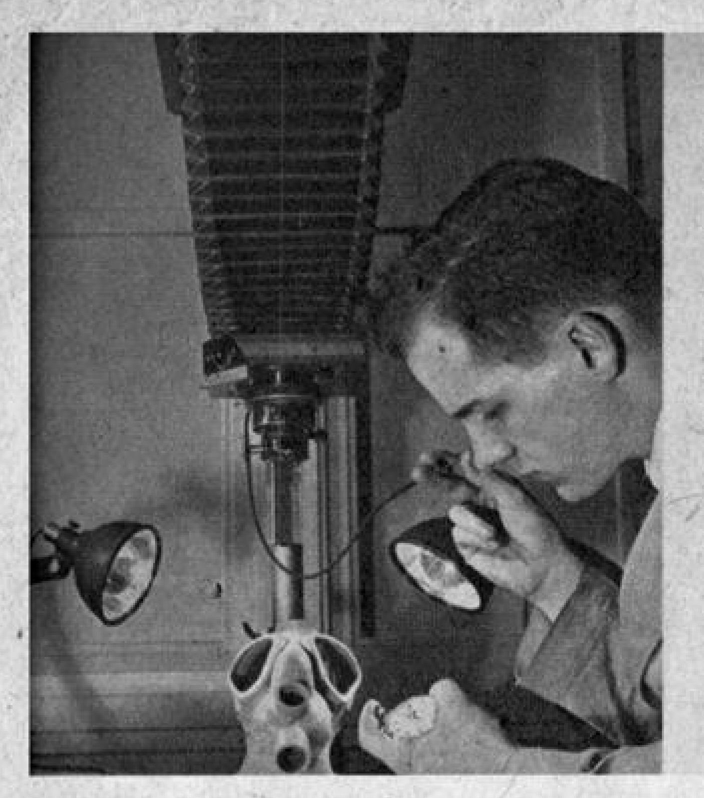
Au cours des douze derniers mois, le laboratoire a accompli plus de soixante-sept mille examens sur plus de cent mille échantillons. L'autre jour, alors que je décrivais le laboratoire à un jeune ami, je l'ai qualifié de fournisseur de services. Il a souri et répondu : « Les gars à l'école disent que c'est un piège à rêve américain ».

Sa remarque est littéralement vraie. Depuis les humbles débuts du laboratoire voilà quinze ans, nous avons rendu des services non seulement aux autres agences fédérales, mais aussi à tous les corps policiers dûment mandatés pour faire respecter la loi et l'ordre au pays, afin de compléter et de renforcer leur arsenal d'enquête.

Il est étonnant de constater qu'une substance aussi banale que du sel joue un rôle indispensable dans un laboratoire du FBI. Elle est constamment utilisée dans des examens biochimiques conduits sur les preuves soumises au laboratoire. Par exemple, une solution saline permet d'enlever des taches de sang sur des habits ou sur les armes du crime. Un équipement particulier sert à analyser la présence et la concentration de certains gaz dans le corps humain comme, par exemple, le monoxyde de carbone.

L'un des instruments à l'allure la plus étrange est le métallographe, un microscope qui utilise un éclairage vertical pour fournir la lumière sous laquelle le spécimen est étudié. Dans les microscopes médicaux conventionnels, les échantillons sont éclairés par la lumière qui passe à travers le bas de l'instrument et à travers l'échantillon pour atteindre la lentille. Comme le métal est opaque, ce système d'éclairage est inutile. Pour les techniciens modernes, la science a conçu le métallographe, où la lumière éclaire directement le spécimen en provenant de l'intérieur du tube du microscope. Une étude au métallographe de la structure du grain du métal permet de révéler de nombreux critères qui servent à l'enquête, comme le traitement à la chaleur, la taille du grain, l'identification et la distribution des inclusions, ainsi que l'identification des microparticules.

Tel que mentionné précédemment, le spectrographe est l'un des outils les plus utiles. Cet équipement brûle les spécimens. La lumière émise est décomposée en ondes, qui sont photographiées. La photo prise permet ensuite au technicien d'identifier avec une grande précision les composants uniques du spécimen brûlé.

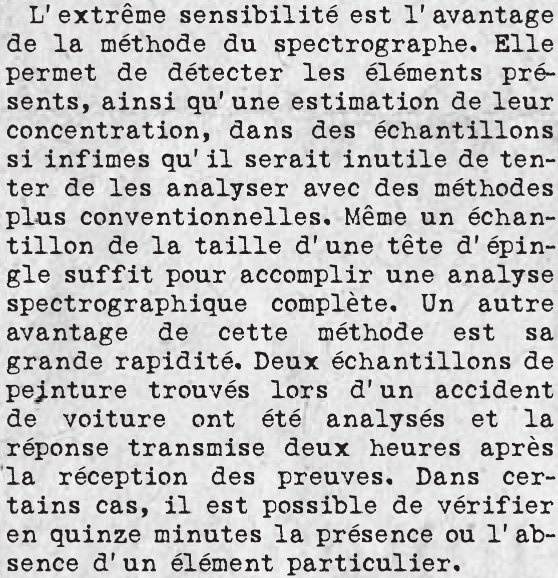




Les outils laissent souvent des traces significatives et cet appareil photographique permet de les mettre au jour.



Une minuscule particule brûlée à l'intérieur du spectrographe suffit à en révéler ses composants principaux.



L'extrême sensibilité est l'avantage de la méthode du spectrographe. Elle permet de détecter les éléments présents, ainsi qu'une estimation de leur concentration, dans des échantillons si infimes qu'il serait inutile de tenter de les analyser avec des méthodes plus conventionnelles. Même un échantillon de la taille d'une tête d'épingle suffit pour accomplir une analyse spectrographique complète. Un autre avantage de cette méthode est sa grande rapidité. Deux échantillons de peinture trouvés lors d'un accident de voiture ont été analysés et la réponse transmise deux heures après la réception des preuves. Dans certains cas, il est possible de vérifier en quinze minutes la présence ou l'absence d'un élément particulier.

Un autre nouveau venu particulièrement prometteur dans le domaine des enquêtes scientifiques et, incidemment, un membre de la famille du spectrographe, est le spectromètre à rayons X. Il est parfait pour identifier les substances cristallines. Il suffit de soumettre l'échantillon aux rayons X. La localisation et l'intensité des rayons X reflétés sont détectées par un compteur Geiger, du genre de ceux utilisés à Bikini et ailleurs pour déterminer la présence de radiations causées par des bombes atomiques et d'autres matériaux radioactifs.

Le compteur est si sensible qu'il peut mesurer les radiations du cadran lumineux d'une montre.

L'emphase repose actuellement de plus en plus sur les sols et les minéraux pour résoudre les crimes d'une extrême violence. À ce sujet, le microscope pétrographique est inestimable et constamment utilisé pour l'analyse des échantillons de sol. Ainsi, il y a quelque temps, le chef de police de Rocky Mont, en Caroline du Nord, a envoyé aux agents du FBI de Washington plusieurs éléments de preuve qu'il avait dans son bureau et relatifs à une affaire d'agression sauvage non résolue.

Au cours de l'enquête, plusieurs vêtements avaient été trouvés chez l'accusé. Ils faisaient partie des preuves envoyées au laboratoire pour analyse. Celle-ci a démontré que du sang humain se trouvait sur une chemise, sur un pantalon et sur un sweat-shirt. Les techniciens ont également trouvé du sang sur un morceau de bois qui avait servi de gourdin. Il faut préciser que le sang trouvé sur le pantalon était du sang de poulet. Cependant, les tests du FBI ont pu démontrer que du sang humain se trouvait également sur les vêtements.

Un cheveu trouvé sur le gourdin correspondait aux cheveux de la victime.

Un échantillon de sol a été prélevé sur le chapeau, le pantalon et les chaussures trouvés chez le suspect. L'échantillon a été comparé au sol trouvé sur la scène du crime grâce à un microscope pétrographique et les deux spécimens étaient semblables en tous points.

Au cours du procès, les analyses du FBI ont été expliquées au tribunal. Le chef de police de Rocky Mont a indiqué que, grâce à ces résultats, le procureur a pu faire sa preuve facilement. Le suspect a été condamné.

De plus en plus, au cours des derniers mois, nos techniciens ont analysé des cheveux et des fibres pour aider à résoudre des crimes. L'une des raisons de leur succès est qu'ils peuvent utiliser des microscopes de comparaison, qui rendent possible la comparaison d'échantillons de cheveux et de fibres sous haute magnification. Cela signifie que les spécialistes sont capables d'obtenir des preuves convaincantes grâce à une analyse détaillée d'indices qui, à première vue, semblent vagues et inintéressants.

De temps en temps, les chercheurs du laboratoire peuvent aider à identifier des criminels grâce aux cheveux et aux fibres découverts sur les scènes de crime. C'est possible en grande partie grâce aux microscopes de comparaison qui révèlent des caractéristiques comme la couleur, la structure des écailles, le diamètre et la distribution de la pigmentation.

L'un de nos outils les plus valables est la photographie infrarouge, qui révèle les altérations de surface invisibles à l'œil nu. Certaines encres sont pratiquement transparentes aux rayons infrarouges, tandis que d'autres sont opaques, ce qui rend la photographie possible dans un cas, mais pas dans l'autre. Même les traces résiduelles invisibles de certaines encres sous la surface du papier ou d'autres matériaux deviennent souvent visibles grâce à la photographie infrarouge.

Prenons le cas d'un sac en cuir rempli d'argent trouvé sur un voleur notoire, connu pour faire exploser les coffres, capturé par le FBI sur la côte Est. Il était suspecté de vol de voiture, mais aussi de plusieurs vols de banque. Parmi ses possessions se trouvaient des bâtons de dynamite, plusieurs armes et une réserve de nitroglycérine.

L'examen visuel du sac n'a permis de trouver aucune identification permettant de le retracer. Par contre, après quelques minutes pour une photographie infrarouge au laboratoire du FBI, les techniciens ont pu indiquer dans quelle banque du New Jersey le sac avait été volé. En conséquence, non seulement le vol de voiture était résolu, mais aussi un surprenant vol de banque qui avait eu lieu quelques semaines plus tôt.

Une autre arme lumineuse de notre arsenal d'enquêteurs est la lampe à ultraviolets, qui permet d'identifier



Balles traçantes tirées depuis une mitraillette durant un entraînement nocturne de tir. À gauche, tir avec l'arme d'un suspect pour obtenir une balle qui servira à établir une comparaison.

certaines substances qui ont une fluorescence caractéristique. Par exemple, certains sels de quinine ont une fluorescence d'un bleu éclatant. Les produits chimiques utilisés pour effacer l'écriture de certains documents provoquent souvent une différence dans la fluorescence du document, ce qui peut être détecté sous une lampe à ultraviolets. De petites traînées graisseuses peuvent aussi être facilement localisées sur les vêtements d'un suspect grâce à cette lampe.

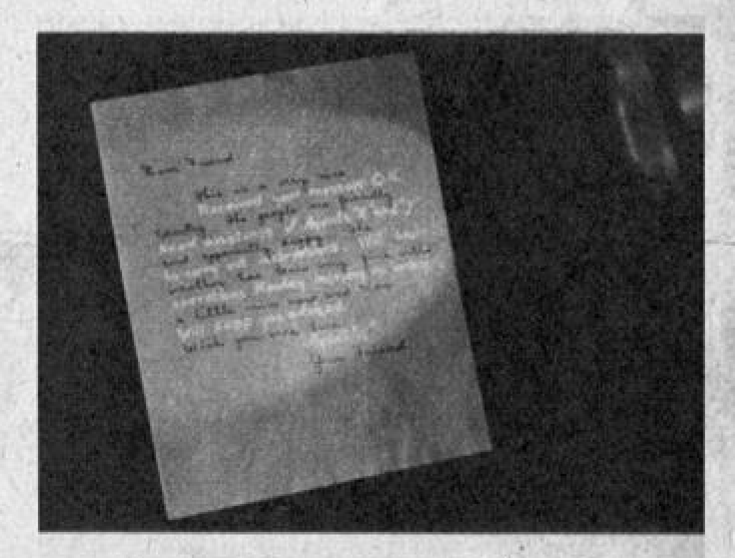
De nombreux spécimens biologiques ont une forte fluorescence sous la lampe à ultraviolets, comme les os, les dents et l'urine. Ces caractéristiques sont inestimables pour l'examen des preuves lors de crimes commis contre une personne. Dans les cas d'agressions, par exemple, la lampe permet de trouver les taches sur les articles ayant permis l'attaque. Bien entendu, il est difficile de voir de petites taches à l'œil nu sur des couvertures, des draps ou des vêtements. Par contre, sous les ultraviolets, toute tache brille.

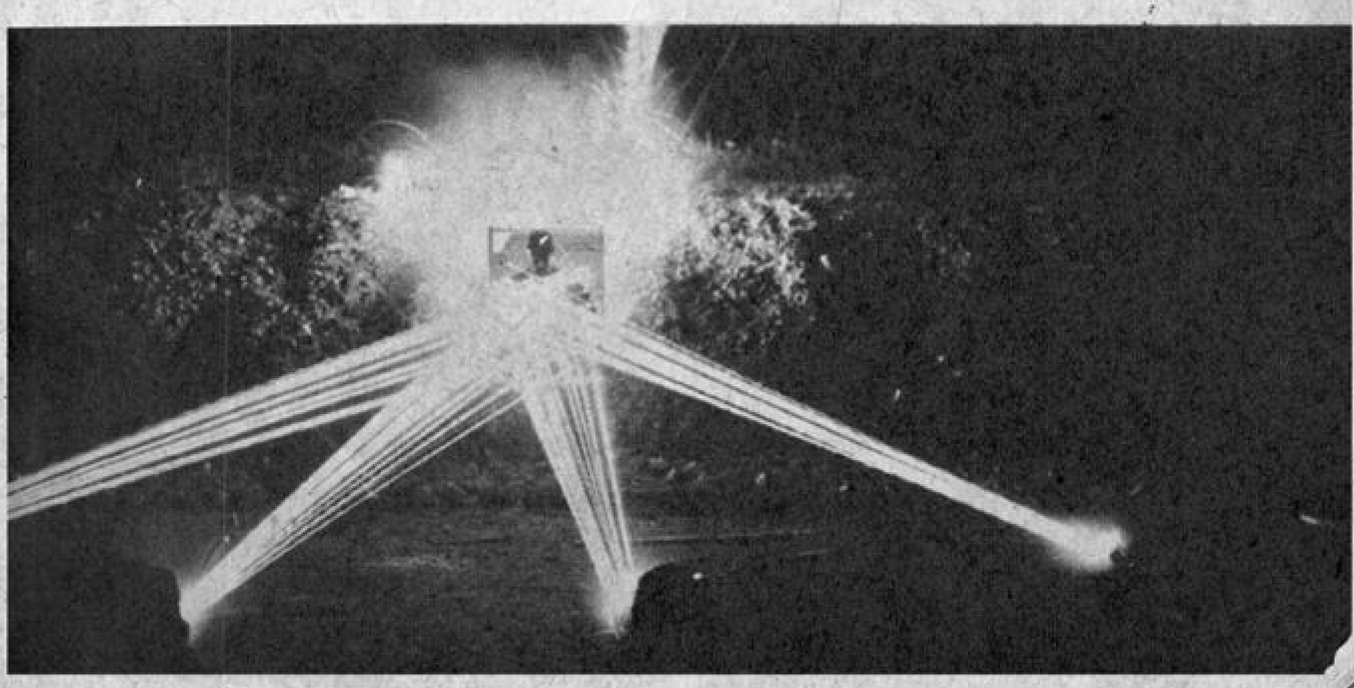
Les dents naturelles ont un éclat d'un blanc brillant sous la lumière ultraviolette tandis que les dents artificielles ont un éclat mauve ou rouge.

Grâce aux ultraviolets, l'un des plus importants vols de banque de l'histoire vient d'être résolu par le FBI. Le seul indice était le badge d'un employé. Celui-ci avait été trafiqué, mais les ultraviolets ont révélé le nom de l'homme à qui le badge avait été émis en premier lieu. L'homme a été retrouvé, et condamné.



Ci-dessus, un moulage de trois doigts et d'un pouce. Une combinaison d'art et de science est nécessaire pour obtenir un tel réalisme. Ci-dessous, un exemple d'écriture invisible révélée par des rayons ultraviolets.





Extrait de *Mechanix Illustrated*, mars 1947

Fonctionnement de la police

“La police” est un terme général qui englobe en fait de nombreuses organisations fonctionnant différemment selon les pays, les systèmes juridiques et les administrations politiques.

La police aux États-Unis

Recrutement

De nos jours, un candidat voulant entrer dans la police américaine doit, au minimum, avoir entre 20 et 37 ans, être citoyen américain, avoir le bac et un casier judiciaire vierge de toutes condamnations graves.

Certains services demandent aussi que le candidat possède un diplôme universitaire et/ou ait servi dans l’armée. Il ou elle doit passer des examens de santé (vue et ouïe, tests de drogue) et réussir des tests physiques. Ses empreintes sont relevées. Quiconque prend ou a pris de la drogue voit sa candidature rejetée.

La personnalité du candidat est également étudiée par des tests psychologiques : la résistance au stress, la réaction à la violence, les relations interpersonnelles, la stabilité mentale…

Les candidats qui réussissent ces tests entrent à l’académie de police, durant trois mois, où ils sont formés aux différents aspects du travail :

- La loi et les droits civils
- Le combat à mains nues et l'utilisation des armes à feu
- Les premiers secours
- L’intervention d'urgence
- La patrouille
- Le contrôle de la circulation
- Les procédures policières

L’entraînement et la formation ne s’arrêtent pas après l’académie de police. La plupart des policiers apprennent réellement leur travail sur le terrain, par leur expérience personnelle et celle de leurs collègues.

En outre, tous les policiers suivent des cours tout au long de leur carrière au sein d’académies privées, d’écoles de police, et d’universités locales afin d'améliorer leurs compétences et de connaître les nouvelles procédures et les lois.

Grades

Les forces de police sont organisées de la même manière que l'armée car, à l'origine, les fonctions de police furent occupées par les militaires. Les nouveaux arrivants commencent au grade d’*officer* (équivalent à un “première classe”). À mesure qu'ils progressent, ils peuvent devenir caporal, puis sergent, lieutenant et enfin capitaine. Ces grades sont considérés comme des “juniors”.

Les grades supérieurs, ceux de “seniors”, sont ceux des commandants de division ou des chefs de police.

Les juniors

L’entraînement et la structure du commandement sont généralement les mêmes quelle que soit la force de police.

Certaines tâches exigent que les policiers portent des vêtements civils au lieu d'uniformes. Cela permet aux policiers de se fondre dans la masse, de mettre les gens à l'aise, ou de se faire passer pour un citoyen lambda. Les policiers en civil (détectives, techniciens de la police ou enquêteurs spécialisés) ne portent pas de grades sur leurs vêtements mais ils conservent évidemment leurs titres. Un agent en civil a la même autorité qu'un policier en uniforme de même grade.

Les seniors

Selon la taille de la force de police, il peut y avoir un certain nombre d’officiers de haut rang. Ces derniers dirigent souvent l'ensemble des divisions ou *precincts* (circonscriptions) de toute une ville et ne doivent rendre de comptes qu’au chef de la police.

Les forces de police municipale (villes), le bureau du shérif (comtés, zones rurales, petites villes) et les *troopers* (État, zones rurales et autoroutes) possèdent différentes hiérarchies :

- **Forces de police municipale :** commandant, chef adjoint, et chef
- **Bureau du shérif :** *deputy* (shérif adjoint) et shérif
- **Troopers :** major, lieutenant, et colonel

Promotion

La promotion est directement liée à l’expérience. Les officiers sont promus sergents après environ quatre ans d’expérience. Mais après le grade de capitaine, la promotion repose davantage sur le mérite et la performance. On considère que les policiers ont besoin d'au minimum deux années d'expérience dans chaque grade avant d'être promus à l’échelon supérieur. Néanmoins, les candidats les plus aptes peuvent monter en grade plus rapidement.

Autant que le caractère et l'expérience, les qualifications et les compétences sont essentielles. Chaque avancée majeure dans la carrière, de sergent à lieutenant, puis de lieutenant à capitaine, nécessite de réussir des examens.

De nombreux postes de direction sont obtenus grâce à des promotions. Cependant, certains grades supérieurs sont des postes d'élus, comme le shérif ou le chef de la police. N'importe quelle personne éligible peut se présenter à ces élections. Les candidats sont généralement tenus d'avoir une expérience d'au moins quatre ans comme officiers de la loi ou d'avoir servi comme juge pendant dix ans.

Puisque ce sont des positions politiques, les candidats doivent faire campagne pour gagner, ce qui signifie développer des alliances partisanes et collecter des fonds... Souvent, les candidats retenus se sont distingués dans les médias en opérant une importante arrestation ou en étant impliqués dans une affaire très médiatisée. Ils ont aussi besoin de s'attirer les faveurs des autres postes élus, comme le maire, le district attorney (procureur), voire le gouvernement de l'État.

Salaires
Les salaires des policiers commencent à environ 20 000 $ par an. Le policier moyen gagne environ 50 000 $ par an, et environ 65 000 $ par an pour les grades supérieurs. Les policiers perçoivent une bonne pension au bout de vingt ou vingt-cinq ans de service, ce qui signifie que beaucoup de policiers sont en mesure de prendre leur retraite à la quarantaine.

Leurs familles reçoivent également une généreuse assurance décès si le policier vient à mourir dans l'exercice de ses fonctions.

Les fonctions des policiers

Il existe de nombreuses spécificités propres à chacune des forces de police.

La distinction la plus évidente est le travail des policiers en uniforme et celui des policiers en civil, même si les uns peuvent parfois faire le travail des autres.

Policier en uniforme
- Formation à l'utilisation des armes à feu
- Identification des empreintes digitales
- Patrouille en voiture ou à cheval
- Patrouille portuaire (surveillance, accès à tous les terminaux maritimes et aux cargaisons au port, sonar sous-marin, équipe de plongée, détecteurs d'explosifs)
- Équipe canine (« K-9 », recherche de drogue, d'explosifs, d'armes, et de cadavres)
- SWAT (Special Weapons and Tactics, équivalent du GIGN français)
- Équipe d'urgence (recherche de personnes disparues, maintien de l'ordre lors des émeutes, protection des témoins, etc.)

Policier en civil
- Enquête
- Scène de crime
- Photographie
- Portrait-robot

De nombreuses personnes pensent que les policiers en uniforme sont toujours plus jeunes que les policiers en civil. Ce n'est pas le cas. Des agents en uniforme et en civil sont présents à tous les niveaux dans les différentes forces de police.

Travail du policier
Au *precinct*, les policiers répondent au téléphone et reçoivent les plaintes à tour de rôle. La plupart concerne des vols et des cambriolages.

Dans la rue, les policiers passent la majorité de leur temps à régler les différends et à empêcher les bagarres. Tous les policiers passent une quantité considérable de temps à remplir des rapports et à traiter des documents. La quantité de paperasse augmente à mesure que le policier monte en grade. Bien que les ordinateurs aient automatisé une partie du travail, très souvent, des copies papier sont encore utilisées comme sauvegardes.

Chaque département gère un service d'archives qui contient à la fois les dossiers résolus (*closed cases*) et non résolus (*cold cases*). Seul un crime grave sur cinq est résolu, en moyenne.

Devenir sergent
Obtenir le grade de sergent est une marque de prestige et de respect au sein de la police. Auparavant, le policier était considéré comme un “bleu” et n'avait probablement pas pu choisir le service où on l'avait affecté.

Une fois sergent, un policier peut commencer à se spécialiser et choisir les tâches qu'il préfère. Il a ainsi la possibilité de se former afin de devenir :
- *Detective* (enquêteur criminel)
- Technicien de scène de crime
- Psychologue criminel

Brebis galeuses

En dépit de tous ces tests et examens, certains services embauchent des “brebis galeuses”, parfois à cause de pressions politiques, le plus souvent par pénurie de personnel.

Certains services de police ont également nommé et armé des policiers qui avaient des antécédents de violence ou d'inconduite dans leurs précédents services.

Plusieurs affaires ont révélé de graves bavures policières dues à ces recrues pernicieuses, qui ont souvent bénéficié de non-lieux :

- la torture de suspects par le Chicago Police Department entre 1972 et 1991 ;

- le passage à tabac de Rodney King par des policiers du Los Angeles Police Department en 1991, le scandale Rampart du LAPD (corruption, meurtres, vol de drogue, braquage de banque, dissimulation de preuves et violence de la division antigang) à la fin des années 1990 ;

- les tirs mortels sur Clifford Glover (10 ans) en 1973 et Randolph Evans (15 ans) en 1976, l’étouffement de Michael Stewart en 1983, les tirs mortels sur Eleanor Bumpers en 1984 et Edmund Perry en 1985, la torture par pistolet électrique de Mark Davidson en 1985, l’étouffement d’Anthony Baez, la torture et le viol d’Abner Louima en 1997, les tirs mortels sur Amadou Diallo en 1999, Patrick Dorismond en 2000, Timothy Stansbury en 2004 et Sean Bell en 2006, par des membres du New York Police Department (toutes les victimes étaient noires) ;

- dans les années 1970, le Philadelphia Police Department a torturé des suspects pour les forcer à avouer, augmenter artificiellement le taux de résolution d’affaires et améliorer la réputation du maire de l’époque, Frank Rizzo ;

- en mai 2010, un policier du NYPD, Adrian Schoolcraft, confia à un journal des enregistrements audio qu’il avait secrètement réalisés durant son service au 81ème precinct.

Ces enregistrements démontraient que des policiers détenaient des innocents sans les inculper uniquement pour atteindre leur quota d’arrestation, mais qu’ils omettaient de déclarer des crimes graves, notamment des viols, afin de prétendre que leur bon travail permettait de réduire le taux de criminalité.

Lorsque le NYPD apprit que Schoolcraft enquêtait en privé sur ces comportements, il fut suspendu sans salaire. Puis, des policiers l’arrêtèrent en prétextant de graves problèmes mentaux et le firent interner de force dans un hôpital psychiatrique. Schoolcraft a déposé plainte contre la police de New York.

Définition des grades

Officer / Deputy / Caporal : Un *officer* (agent de police) et un *deputy* (shérif adjoint) ne portent aucun insigne de grade. Les caporaux, qui peuvent être des *officers* ayant de l’expérience ou un certain âge, portent généralement deux chevrons inversés.

Detective / Investigator : Le *detective* est un spécialiste de l'enquête, qui travaille habituellement en civil. Il peut exister plusieurs classes, qui correspondent à des grades supérieurs. Au NYPD, c’est une désignation technique, un titre, et non un grade : les *detectives* ne se situent pas à un grade plus élevé que les agents de police, bien qu'ils aient en charge des affaires criminelles et qu’ils aient souvent plusieurs années de service.

Sergent : C’est un agent de police qui supervise les gardes dans les petits départements, dans certaines zones d’un *precinct* ou dans des brigades de *detectives* de plus grands services de police. Il porte souvent trois chevrons, dorés ou argentés.

Lieutenant : Il supervise deux ou trois sergents, et peut superviser les gardes d’un poste de police ou d’une brigade de *detectives* (narcotiques, homicide, etc.) dans les grands services de police ou plusieurs precincts dans les petits services. Il porte un galon, doré ou argenté.

Capitaine : Il supervise souvent un poste de police mais peut superviser une division ou une unité (*detectives*, patrouilles, etc.) dans les petits services de police et seulement certaines sections dans les grands services de police. Au NYPD, les capitaines commandent les *precincts*. Ils portent généralement deux galons, dorés ou argentés.

Les procédures de police

Si un crime a lieu en présence d'un policier, il peut arrêter le suspect mais seulement s'il possède une preuve raisonnable suggérant la culpabilité du suspect.

Les droits Miranda et l'avertissement Miranda

Depuis 1966, lorsqu'un suspect est arrêté, le policier doit lui lire ses "droits Miranda". Ce sont les fameux : *"Vous avez le droit de garder le silence. Dans le cas contraire, tout ce que vous direz pourra [être] et sera utilisé contre vous devant un tribunal. Vous avez le droit de consulter un avocat et d'avoir un avocat présent lors de l'interrogatoire. Si vous n'en avez pas les moyens, un avocat vous sera désigné d'office, et il ne vous en coûtera rien. Durant chaque interrogatoire, vous pourrez décider à n'importe quel moment d'exercer ces droits, de ne répondre à aucune question ou de ne faire aucune déposition."*

En 1962, Ernesto Miranda fut arrêté à Phoenix, dans l'Arizona, pour un cambriolage. Lors de son interrogatoire, il accepta, sous la pression des enquêteurs, de signer une confession pour le cambriolage, mais aussi pour les enlèvements et viols de plusieurs jeunes filles commis quelques jours auparavant. Il fut condamné à 20 années d'emprisonnement, mais son avocat fit appel en expliquant que Miranda n'avait pas bénéficié de la présence d'un avocat durant l'interrogatoire, et ne savait pas que, selon la Constitution, "nul ne peut être forcé à témoigner contre lui-même".

L'affaire fut plaidée devant la Cour Suprême en 1966, qui décida que les droits d'Ernesto Miranda n'avaient effectivement pas été respectés.

Depuis, avant qu'un policier ne questionne qui que ce soit, il doit l'informer de ses droits en récitant l'avertissement Miranda. Le policier doit ensuite s'assurer que le suspect a tout compris. À ce stade, le policier peut tenter d'obtenir la coopération du suspect, et peut même demander la permission de fouiller la propriété ou la personne sans mandat, mais le suspect peut refuser et demander un avocat. En réalité, la majorité des suspects coopèrent, car la plupart des gens sont désireux de contribuer à une enquête et de démontrer leur innocence.

Les mandats

Depuis le milieu du XIXème siècle, les policiers doivent demander des mandats pour chercher des preuves ou arrêter un suspect. Cette obligation est fondée sur le quatrième amendement de la Constitution américaine qui restreint les recherches et les saisies par le gouvernement.

Le mandat de perquisition

Aux États-Unis, un policier ne peut pas entrer dans une habitation, fouiller un véhicule ou un suspect sans mandat de perquisition, sauf "circonstances l'exigeant" (flagrant délit, fuite du suspect, danger imminent, destruction des preuves) ou si le suspect l'autorise. Dans le cas contraire, toutes les preuves qui pourraient y être trouvées, même accablantes pour le suspect, seront rejetées par le tribunal comme "irrecevables". Une fouille sans mandat de perquisition peut même provoquer la nullité d'une affaire et l'abandon des charges, laissant par conséquent un criminel - qui aurait pu être condamné si la procédure avait été respectée - s'en sortir indemne. Un policier agissant de la sorte est susceptible d'être rétrogradé, suspendu ou même licencié.

Selon le quatrième amendement, les recherches doivent être "raisonnables et spécifiques". Cela signifie qu'un mandat de perquisition doit porter sur un endroit ou un objet spécifique. Si le mandat mentionne uniquement la cuisine et le salon, les policiers n'ont pas le droit de fouiller le garage. Si les policiers cherchent spécifiquement un revolver de marque X et qu'ils trouvent un fusil de marque Y, le mandat ne leur permet pas de saisir le fusil. Si les policiers veulent fouiller des pièces, des personnes, des véhicules, etc., non spécifiés sur leur mandat, ils doivent demander un mandat de perquisition supplémentaire. Mieux vaut donc convaincre dès le départ le juge de délivrer un mandat qui couvre toutes les pièces, le garage, la cave, etc., de la propriété du suspect.

Pour obtenir un mandat de perquisition, le policier doit prouver à un juge que des soupçons existent, sur la base d'informations directes (obtenues par le policier lui-même), d'un témoignage oral (en face à face ou par téléphone) ou d'un informateur anonyme.

Si un policier ment pour obtenir un mandat de perquisition et que l'avocat de la défense s'en rend compte, toutes les preuves que le policier pourra trouver seront par la suite rejetées lors du procès.

Le propriétaire d'un appartement en location peut refuser d'autoriser les policiers à fouiller l'appartement d'un locataire sans mandat de perquisition.

Toutefois, la police n'a pas besoin d'un mandat de perquisition pour :

- fouiller un véhicule garé sur la route ou dans une zone non résidentielle si l'enquêteur est amené à penser qu'il peut contenir de la drogue, un objet volé ou la preuve d'un crime ;

- fouiller les vêtements d'une personne si celle-ci est soupçonnée de porter une arme ;
- fouiller la pièce d'une habitation dans laquelle un suspect a été arrêté et procéder à un "balayage" des lieux s'il existe une possibilité que d'autres personnes s'y cachent ;
- fouiller une poubelle sur la voie publique (mais pas dans le jardin ou sur le palier d'une maison).

Le mandat d'arrêt
Les policiers sont tenus d'avoir un mandat d'arrêt pour appréhender un suspect. Si le policier avait une "cause probable" de soupçonner un suspect et l'a déjà arrêté, il peut demander le mandat alors que le suspect est en garde à vue. Il a 24 à 48 heures pour le faire. Sans mandat, il doit libérer le suspect.

Si un policier possède les preuves de la culpabilité d'une personne, il peut demander le mandat avant d'appréhender le suspect. Les mandats d'arrêt sont délivrés par un juge, mais ne sont pas accordés automatiquement. Le juge examine l'ensemble des preuves et indices au regard du casier judiciaire du suspect. Le juge peut très bien refuser et recommander à la police de poursuivre son enquête, si les enquêteurs n'ont pas suffisamment de preuves pour arrêter le suspect.

La découverte d'un crime
Une fois présent sur la scène de crime, l'officier en patrouille décide si du personnel supplémentaire est nécessaire : des enquêteurs criminels, l'unité des stupéfiants ou l'équipe des incendies criminels, par exemple. L'officer note son heure d'arrivée, une description des lieux, et fait des observations pertinentes (par exemple, les odeurs perceptibles, les objets présents ou à un endroit inhabituel, les fenêtres cassées) et relève les coordonnées des éventuels témoins de la scène. La principale préoccupation du policier est de protéger la scène de crime. Cela signifie que le policier veille à ce que personne ne touche ou ne déplace quoi que ce soit.

Si le lieu du crime est une habitation privée, le policier empêche quiconque de nettoyer ou de ranger quoi que ce soit : par exemple, raccrocher un téléphone, redresser une pile de magazines sur la table basse, ou retirer la vaisselle sale de l'évier. Les gens, particulièrement dans leur propre maison, veulent faire bonne impression sur les étrangers et se sentent souvent le besoin naturel de ranger. Un bon policier doit les arrêter pour le bien de l'enquête, en usant de diplomatie ou d'intimidation, mais évidemment sans recourir à la force.

Non seulement il pourrait être accusé de brutalité ou de harcèlement, mais une lutte pourrait contaminer la scène de crime, voire détruire des preuves.

Parfois, le criminel est encore présent sur les lieux lorsque le crime est signalé. La situation se transforme alors en un "crime en cours".

Crime en cours
Un crime en cours est une situation où soit le suspect est pris en flagrant délit alors qu'il commet un crime, soit il fuit la scène. Si un policier, qu'il soit en service ou au repos, est témoin d'un crime, il doit intervenir. Il doit faire tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher le crime et arrêter les personnes impliquées.

Les policiers n'ont pas besoin d'un mandat de perquisition pour entrer dans un bâtiment s'ils sont amenés à croire qu'un crime est commis à l'intérieur. Ils ont le droit d'enfoncer les portes ou les fenêtres pour pénétrer dans un lieu s'ils voient ou entendent une lutte, des cris ou des signes de violence. Ils peuvent également arrêter n'importe qui s'ils considèrent "raisonnablement" que cette personne peut être impliquée dans le crime.

Les policiers peuvent avoir à poursuivre le suspect, à pied ou en voiture, et la procédure standard est alors de demander du renfort. En réalité, la majorité des policiers prennent les suspects en chasse sans avoir le temps de demander des renforts.

Organisation

Contrairement à la France où "les forces de l'ordre" se divisent uniquement entre la police et la gendarmerie, il existe de nombreux organes de police différents aux États-Unis. Chaque ville, chaque route, et chaque champ relèvent de la juridiction de quelqu'un.

Les forces de police sont organisées en quatre types : locales, d'État, fédérales et spécialisées.

La police locale
Les forces de police locales peuvent être séparées en deux types : celles de la ville (les *police departments*) et celles du comté (le bureau du shérif). Les services de police opèrent dans toute "circonscription municipale", dans une ville ou un village.

Chaque ville, village ou comté peut avoir sa propre force de police. Il existe donc des "grands services de police locale" et des "petits services de police locale".

Grands services de police locale
Ces services peuvent employer des milliers de personnes et être divisés en divisions, bureaux ou sous-départements. Dans les grandes villes, la plupart des policiers sont en uniforme, avec seulement 15 % d'enquêteurs en civil. Les services de police municipaux varient considérablement en taille et sont organisés par zone géographique. Les plus grandes forces de police se situent dans les grandes villes, telles que Los Angeles ou New York (cf. *Exemples de grands services de police*, page 312). Compte tenu de leurs vastes ressources, ces services ont accès aux techniques policières les plus modernes et offrent la meilleure formation. Un *commissioner* dirige les forces de police des grandes villes. Toutes les forces de police de la ville sont constituées d'un certain nombre de petits postes de police (organisés par quartiers ou arrondissements) et de nombreuses divisions ou bureaux, qui peuvent inclure des équipes d'intervention du SWAT, les démineurs, etc.

Petits services de police locale
Il existe deux sortes de petits services de police municipaux : urbains et ruraux. Bien que plus petits en taille, les services de police municipaux urbains ont les mêmes ressources que celles des services des grandes villes. Ils ont accès aux installations et aux ressources de l'État en cas de besoin.

La différence fondamentale entre un petit service de police et un grand service de police est la gamme de services qu'ils offrent et leur temps de réponse. Les policiers d'une petite ville ne se spécialisent pas autant que ceux des grandes localités. Le temps de réponse peut également être plus long et il faudra sans doute attendre des heures si on fait appel à une équipe spécialisée, telle que le SWAT ou les démineurs.

Les services de police ruraux, par contre, sont beaucoup plus petits et ont donc des ressources limitées et peu de personnel. Ils n'ont souvent accès qu'à un seul véhicule de patrouille. Généralement, ces petits services de campagne ont seulement un ou deux policiers à temps plein et quelques autres à temps partiel. Ces policiers doivent s'occuper de tout : répondre au téléphone, enquêter sur une scène de crime, calmer l'ivrogne local... En fonction de la région, ces policiers peuvent avoir des spécialités particulières telles que la conduite en motoneige, l'équitation, le contrôle des animaux, le pilotage d'avion, la conduite de chiens, etc.

Les policiers en zone rurale comptent plus sur le contact humain. Ils connaissent souvent tout le monde au sein de leur ville et chaque centimètre de campagne.

Service de police du comté
Les bureaux du shérif opèrent au niveau des comtés et couvrent toutes les zones ne relevant pas de la juridiction des services municipaux. La plupart des shérifs sont en uniforme, et comme les policiers, ils patrouillent et répondent aux appels d'urgence. Ils contrôlent la prison du comté, arrêtent les fugitifs et les suspects désignés par mandats d'arrêt et font respecter les décisions prises par les tribunaux de comté. Ils traitent également des situations d'urgence telles que les incendies de forêt et les opérations de recherche et de sauvetage.

Le département du shérif emploie en moyenne un enquêteur pour dix personnes. D'une manière générale, le département du shérif est plus petit que son homologue municipal alors qu'il couvre souvent une zone beaucoup plus vaste. Les équipes du shérif ne se spécialisent pas car elles sont censées s'occuper de tous les crimes et délits. Cependant, dans les comtés densément peuplés, le bureau du shérif peut être plus grand et mieux nanti. Dans ce cas, les *deputies* peuvent se spécialiser dans certains types de crimes (vol/cambriolage, crimes sexuels, délinquance juvénile…).

Le shérif est élu par la population (généralement tous les quatre ans) et peut donc avoir des accointances politiques qui influent sur ses décisions. Le shérif a le contrôle total de son bureau. Il décide de la meilleure façon de maintenir la loi et l'ordre dans son comté, ou de la manière dont il veut dépenser le budget qui lui est alloué. L'adjoint remplace le shérif en son absence, mais en cas de décès ou de licenciement, c'est le coroner du comté qui prend le relais jusqu'à la prochaine élection.

Les state troopers
Les services de police au niveau des États sont appelés les *state troopers* ou agents de patrouille routière. Leur compétence se limite principalement aux autoroutes et ils traitent surtout les infractions à la circulation. Ce travail est plus dangereux qu'il n'y paraît à première vue. Les criminels ont tendance à rouler trop vite ou à ne pas entretenir leur véhicule, ce qui les rend plus susceptibles d'être arrêtés par un *trooper*.





Les comtés

Les comtés sont des divisions géographiques et administratives de chaque État américain. Ils sont semblables aux départements français situés au sein des régions françaises.

Seuls deux États n'ont pas de comtés : le Connecticut et Rhode Island. Parmi les quarante-huit États restants, seuls l'Alaska et la Louisiane utilisent respectivement les termes "arrondissement" (*borough*) et "paroisse" (*parish*) au lieu de "comté".

En 2013, il y a 3 143 comtés aux États-Unis. Le nombre de comtés par État est variable : le Delaware en possède trois alors que le Texas en a 254.

Beaucoup de *troopers* perdent la vie dans de telles rencontres. Mais les *state troopers* sont également appelés à aider la police de la ville ou du comté en cas de manque de personnel. La police de l'État forme des enquêteurs, des spécialistes en médecine légale, le SWAT, les motards, et même des pilotes.

Environ 15 % des *troopers* sont des enquêteurs qui ont la possibilité d'aider les autres forces de police à travers tout l'État. Les *state troopers* sont souvent appelés dans des endroits où aucune autre force de police n'est présente, comme sur les routes isolées dans les grands espaces. Dans ces zones reculées, les *troopers* enquêtent sur tous les crimes qu'ils trouvent, meurtre, cambriolage, enfants disparus, agressions, vols qualifiés, etc. Les *troopers* peuvent confier une affaire à la police du comté ou choisir de s'en occuper eux-mêmes, si elle tombe sous leur juridiction. En dernier ressort, les *troopers* sont responsables uniquement devant le gouverneur.

Le poste de police

Toutes les polices ont un poste ou un bureau de police local. Un poste de police typique dispose d'une entrée principale gardée par un sergent, des salles d'attente publiques et privées, des bureaux, un grand espace pour les bureaux des policiers, une armoire pour les scellés, une ou plusieurs salles d'interrogatoire, des archives, des cellules, une cuisine ou une salle de pause, et des toilettes.

Certains postes de police disposent également d'une pièce pour les examens médicaux, de dortoirs, de douches, d'une salle de sport, d'un garage et même d'un centre des médias (pour répondre aux questions des médias lors d'une affaire importante).

L'armoire à scellés

Tous les postes de police ont une armoire à scellés où les enquêteurs enferment les preuves relevées sur la scène de crime. Dans un petit bureau de shérif, elle peut n'être qu'un petit coffre-fort semblable à ceux présents dans certaines chambres d'hôtel. Dans les postes de police de grandes villes, l'armoire est en fait une pièce contenant des étagères sur lesquelles sont alignés des boîtes ou des sacs fermés et cachetés. La plupart du temps, c'est simplement une rangée de casiers en acier avec de bonnes serrures et des cadenas.

Aucun policier ne peut ni ne doit garder des preuves sur lui, au risque d'être accusé d'avoir contaminé les preuves. Il doit systématiquement les placer dans l'armoire à scellés (qui est souvent gardée par un *officer*) et devra signer un document expliquant pourquoi il en a besoin si jamais il veut les reprendre.

La salle d'interrogatoire

Une salle d'interrogatoire existe dans quasiment tous les postes de police. La plupart du temps, elle est équipée d'une glace sans tain, mais ça n'est pas toujours le cas. De nos jours, il est exclu de situer une salle d'interrogatoire au sous-sol, car cela peut intimider et influencer le suspect. Pour cette raison, ces salles sont souvent construites au deuxième étage. La salle d'interrogatoire est souvent meublée d'une simple table et de deux chaises. Les interrogatoires doivent être enregistrés. Des caméras peuvent être installées dans la pièce mais, souvent, le seul dispositif utilisé est un magnétophone.

Les autres organismes

La police américaine travaille avec de nombreux organismes juridiques, des professionnels médicaux, ou des agences fédérales. Elle a également accès à de nombreuses bases de données nationales.

Le ministère public

La police travaille souvent avec des avocats et des procureurs employés par le gouvernement, les *public attorneys*. Ces derniers peuvent travailler pour l'accusation (les procureurs de comté ou d'État) ou pour la défense (avocat commis d'office). Les procureurs de l'accusation s'intéressent de près à toutes les preuves physiques que les enquêteurs peuvent trouver, ils examinent en détail l'enquête en elle-même à la recherche d'erreur, d'incident ou de raté qui pourrait nuire à leur affaire. C'est dans l'intérêt de la police de coopérer avec le procureur puisqu'ils sont du même côté et veulent obtenir la condamnation du suspect. Souvent, une affaire n'est pas jugée tant que le procureur n'est pas certain de posséder assez de preuves et/ou de témoignages pour obtenir une condamnation.

Tous les *public attorneys* doivent être diplômés en droit et être inscrits au barreau. Les procureurs travaillent à tous les niveaux : les procureurs de la ville (qui travaillent pour le conseil municipal), les procureurs de l'État (ils sont élus tous les quatre ans), et les *US attorneys* (les procureurs fédéraux qui sont nommés par le président et s'occupent uniquement des crimes fédéraux). Les procureurs de l'État, appelés *district attorneys*, poursuivent les affaires pénales et rendent des comptes au procureur général de l'État (qui est également élu tous les quatre ans).

Chaque *US attorney* couvre un des quatre-vingt-treize districts judiciaires des États-Unis. Il fait appliquer la loi fédérale dans son district et a donc une grande liberté d'action.

Le médecin légiste / Le coroner
La responsabilité de déterminer la cause du décès incombe aux médecins légistes et aux coroners. Ils travaillent directement pour le gouvernement. La différence fondamentale entre un médecin légiste et un coroner est que les coroners sont élus et n'ont pas nécessairement de connaissances médicales. Les médecins légistes, au contraire, sont des médecins qui ne sont pas élus.

De nos jours, on fait beaucoup plus souvent appel aux médecins légistes plutôt qu'aux coroners car des scandales ont éclaté indiquant que certains coroners ont parfois été motivés par des raisons politiques plutôt que par la stricte vérité (des statistiques de meurtre élevées sont mauvaises pour une ville, une région, une plage, une réélection…).

Excepté si un médecin généraliste était présent pour signer le certificat de décès, le médecin légiste ou le coroner sont appelés pour évaluer la situation.

Le coroner ou le médecin légiste décident si une autopsie est nécessaire, selon les circonstances :
- mort durant laquelle du personnel infirmier ou médical n'était pas présent ;
- homicide connu ou suspecté ;
- mort causée par la faim, le froid, la toxicomanie, une intoxication alcoolique, un empoisonnement ;
- maladie contagieuse suspectée ;
- la mort a eu lieu en garde à vue ;
- toute mort non naturelle (suicide, accident, etc.).

Les équipes forensiques
La police utilise les sciences forensiques pour l'aider dans ses enquêtes. Le médecin légiste pratique des autopsies pour déterminer la cause et l'heure de la mort. Les autres spécialistes en sciences médico-légales se spécialisent dans toutes sortes de domaines : l'odontologie, les traces de sang, l'archéologie et l'entomologie, entre autres. Les experts forensiques, les techniciens de scènes de crime et les policiers travaillent souvent ensemble sur une scène de crime.

Les associations professionnelles
En plus de leur travail quotidien, de nombreux policiers appartiennent également à des groupes ou des organisations professionnelles où ils peuvent apprendre de nouvelles techniques et discuter de sujets d'intérêt commun.



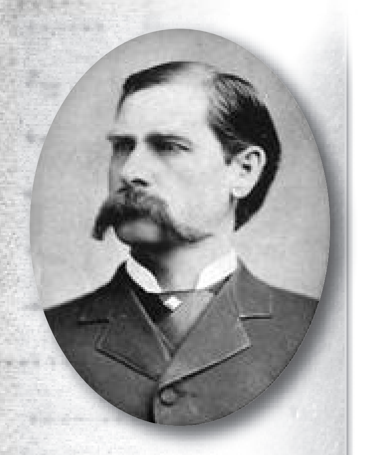
Souvent, ces groupes publient des magazines ou des bulletins d'information, et organisent des réunions et des conférences régulières. Voici des exemples d'associations professionnelles :
- L'Association américaine des libérations conditionnelles
- L'Association internationale des chefs de police
- L'Association des chefs de police des grandes villes
- L'Association des shérifs des grands comtés
- L'Association nationale des procureurs
- L'Association nationale des shérifs
- La Société américaine des directeurs de laboratoire criminel
- La Conférence des présidents de la Cour Suprême

Les associations professionnelles sont également une bonne source de conseils de collègues, surtout si une enquête doit être discrète.

Le bureau national central d'Interpol
Au nom du ministre de la Justice, l'US National Central Bureau facilite la coopération de police avec Interpol lors de la poursuite de fugitifs et lorsque des crimes sont commis à l'étranger ou aux frontières.

Le Federal Bureau of Investigation (FBI)
Le ministère de la Justice est le principal employeur des fonctionnaires fédéraux et le FBI emploie la plupart d'entre eux. En 2013, le FBI, dont le QG est basé à Washington DC, emploie environ 12 000 agents de terrain et 18 000 personnels de bureau pour le soutenir. Le travail d'enquête et de renseignement se fait dans les cinquante-six bureaux régionaux, situés dans les grandes régions métropolitaines.

Le FBI enquête sur la violation des lois fédérales, mais est également très impliqué dans les questions de sécurité nationale. Le FBI ne s'occupe que des crimes fédéraux, généralement des crimes complexes et/ou de grande envergure : de la criminalité en col blanc à l'enlèvement, en passant par le trafic de drogue. Les agents travaillent en étroite collaboration avec les autres forces de police sur le terrain.



Wyatt Earp

L'un des marshals les plus célèbres fut Wyatt Earp (1848-1929). Il prit part à la fusillade d'OK Corral, à Tombstone, en octobre 1881, au cours de laquelle trois hors-la-loi furent tués.

Il est également considéré comme la figure centrale de la fusillade de 1882, bien que son frère Virgil, lui aussi marshal, fût le shérif de la ville et eût beaucoup plus d'expérience que lui.

En fait, Earp ne fut que brièvement marshal adjoint, mais fut également joueur professionnel, policier, chasseur de bisons, videur de saloon, chercheur d'or, barbier et souteneur…

Le FBI a pour missions principales :

- la protection des droits civiques ;
- le contre-terrorisme ;
- le contre-espionnage ;
- la lutte contre le crime organisé (national et international) ;
- la lutte contre les crimes violents et les criminels dangereux ;
- la lutte contre la criminalité financière.

Le FBI traque également les fugitifs les plus violents du pays, avec une liste moyenne de 12 000 recherchés.

Le FBI est l'organe d'enquête du ministère de la Justice et sa puissance est définie par la loi. Comme la police, il passe par un juge ou un procureur pour décider des arrestations.

Toutefois, les personnes arrêtées par le FBI sont placées dans un pénitencier fédéral et non un pénitencier d'État (les pénitenciers fédéraux sont en général "moins dangereux" pour les détenus).

Le FBI possède des laboratoires de criminalistique et des centres de formation. Enfin, le FBI a créé en 1994 un "groupe d'intervention en cas d'incident critique" (CIRG), qui est l'équivalent du SWAT.

Dans les films, le FBI prend souvent la main sur les affaires, aux dépens de la police. En fait, ce n'est pas vraiment le cas. Le FBI est influent mais ce sont les circonstances et la nature des crimes qui dictent les responsabilités dans n'importe quelle affaire criminelle.

Le FBI peut s'impliquer dans des crimes graves au niveau local, mais seulement si la criminalité augmente brusquement et lourdement dans cet endroit, ou si la police elle-même fait appel au FBI pour l'aider.

Le FBI est également appelé dans le cas des tueurs en série car ces criminels opèrent souvent dans plusieurs villes ou États différents et le FBI maintient une vaste base de données de profiling. (Cf. *L'Historique du FBI*, page 280.)

La Drug Enforcement Administration (DEA)

Depuis 1973, la Drug Enforcement Administration fait appliquer les lois concernant les stupéfiants et le trafic de drogue.

Elle est présente aux États-Unis mais également en Amérique du Sud (Colombie, Bolivie, Pérou, Panama, Mexique) et dans d'autres États du monde.

US Marshals Service (USMS)

Le service des US Marshals est l'une des plus anciennes agences fédérales car elle fut créée en 1789. Les *marshals* ont pour mission : la recherche et l'arrestation des fugitifs fédéraux, le transfert des prisonniers fédéraux, la protection des tribunaux fédéraux et la protection des témoins menacés lors d'une procédure fédérale.

L'USMS possède un groupe des opérations spéciales (SOG), qui est l'équivalent du SWAT.

Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms (ATF)

Le Bureau of Alcohol, Tobacco, Firearms and Explosives (ATF) est un organisme fédéral qui dépend du ministère de la Justice (il dépendait jusqu'en 2003 du ministère du Trésor). Les premières taxes sur l'alcool entrèrent en vigueur dès 1789. L'ancêtre de l'ATF, l'Office of Internal Revenue, fut créé en 1862. En 1920 fut créée la Prohibition Unit, qui devint Prohibition Bureau en 1927, puis l'Alcohol Tax Unit en 1933. Mais l'ATF en lui-même est né en 1968, avec le vote d'une loi sur le contrôle des armes, et ses missions sont fixées depuis 1972.



Les responsabilités de l'ATF incluent l'utilisation illégale, la fabrication et la possession d'armes à feu et d'explosifs, les incendies criminels et les attentats à la bombe, et le trafic illégal d'alcool et de tabac. L'ATF possède un laboratoire de recherche du feu à Beltsville, dans le Maryland, où des incendies criminels peuvent être recréés en grandeur nature.

Ressources en ligne

Les policiers ont accès à un certain nombre de bases de données locales et nationales. Les principales sont Law Enforcement Online, la base de données du National Crime Information Center (NCIC) et le National Instant Criminal background check (NICS).

Ces trois services sont fournis par la Criminal Justice Information Services Division (CJIS) du FBI.

Law Enforcement Online
Law Enforcement Online (LEO) est un système informatique national de communication et d'information géré par le CJIS depuis 1995. C'est en fait un immense intranet accessible exclusivement aux forces de police - locales, d'État ou fédérales – qui leur permet de communiquer les unes avec les autres. LEO n'est donc pas accessible en dehors du poste de police.

Ses services comprennent une page d'actualité pour les alertes nationales, plus de 1 000 groupes sur des sujets spécifiques, des groupes de discussion et un chat instantané. Il maintient également un calendrier des conférences et des cours dans chaque État, ainsi qu'une grande partie de la formation en ligne. LEO fournit également une fonction d'e-mail sécurisé au sein de la communauté policière. Lorsqu'un policier est confronté à un problème de piratage ou à un collègue douteux, LEO fournit un moyen discret de communiquer en toute confiance.

National Crime Information Center
Le FBI National Crime Information Center (NCIC) est la base de données la plus utile (et la plus utilisée) pour les représentants de l'ordre aux États-Unis.

Il a été lancé en janvier 1967 avec 356 784 dossiers. En 2011, le NCIC contenait 11,7 millions de dossiers actifs, avec une moyenne de 8 millions de recherches par jour !

Le NCIC couvre l'ensemble des États-Unis, ainsi que Puerto Rico, les Îles Vierges américaines et le Canada. Il est accessible à partir du poste de police mais aussi depuis les voitures de police, avec un ordinateur portable. La base de données permet également de mettre en contact les policiers à travers le pays par *chat* ou appel téléphonique.

La base de données du NCIC est particulièrement vaste. Non seulement elle peut signaler le casier judiciaire d'une personne, mais elle peut aussi spéculer en recherchant les noms phonétiquement similaires, dans le cas où l'utilisateur dispose d'une orthographe incorrecte ou partielle. Le NCIC stocke les empreintes digitales de l'index droit et peut les comparer avec toutes les empreintes digitales connues (notamment celles des criminels recherchés et des personnes disparues). Il contient également une base de données de photos d'identité de criminels, qui précise les éléments d'identification tels que les cicatrices et les tatouages. Il peut même lister les véhicules ou les bateaux connectés à un criminel.

Le NCIC contient des données sur tous les détenus condamnés, ainsi que les personnes en période de probation ou libération conditionnelle. Il peut croiser ses informations pour établir des liens entre les criminels qui ont pu "travailler" ensemble auparavant. La base de données signale également toute personne extérieure aux forces de l'ordre ayant fait des demandes de renseignements similaires sur les cinq derniers jours.

La base de données NCIC liste les objets et voitures volés, les armes impliquées dans des crimes, les numéros de série de billets de banque volés, les personnes en liberté surveillée, les délinquants sexuels, les fugitifs, les victimes de crime non identifiées, les gangs, les terroristes connus ou présumés, les personnes recherchées, etc.

National Instant Criminal background check
La "loi Brady" permet aux armuriers d'obtenir des informations sur un individu qui tente d'acheter une arme à feu, en utilisant le Système national de vérification instantanée des antécédents criminels (National Instant Criminal Background Check System, NICS, lancé en 1998).

Les règles d'utilisation de cette base de données varient légèrement selon les États. Certaines exigent l'envoi d'un e-mail, d'autres un appel téléphonique. La réponse prend environ trente secondes.

Une recherche permet de savoir si une personne est ou a été :
• Un criminel condamné
• Un fugitif
• Un utilisateur de drogues illicites
• Interné dans une institution pour malades mentaux
• Un étranger en situation irrégulière
• Renvoyé de l'armée
• Condamné à une injonction d'éloignement pour violence
• Reconnu coupable d'un crime violent

Si une personne tombe dans l'une de ces catégories, le NICS indique simplement que la vente de l'arme à feu ne doit pas être menée à terme.

Une demande de permis de vente d'armes à feu peut s'avérer une bonne stratégie pour obtenir des informations sur une personne. Toutefois, les appels sont surveillés et de trop fréquents appels au NICS peuvent éveiller l'attention.

Le NICS n'est pas disponible le jour de Noël et de Thanksgiving (quatrième jeudi de novembre).

Exemples de grands services de police américains

Le NYPD (New York)

Le service de police de New York fonctionne de manière décentralisée, la ville étant divisée en soixante-treize *precincts*, organisés par arrondissement. Chaque *precinct* est soutenu par les bureaux centraux (*detective*, logement, affaires internes et transport), mais chaque circonscription résout ses propres crimes (avec des agents affectés auprès des bureaux centraux en cas de besoin). Le *Detectives Bureau* forme les enquêteurs qui travaillent soit dans un *precinct*, soit dans des unités spécialisées. Même si la police de New York utilise des spécialistes, l'accent est mis davantage sur les *precincts* et leur personnel plutôt que sur des bureaux centraux à large portée. Le NYPD, avec un effectif actuel d'environ 35 000 agents de police et environ 14 500 employés civils, est de loin le plus grand service de police des États-Unis. Comme pratiquement tous les autres services de police américaine, il est organisé avec une structure hiérarchique héritée du modèle militaire.

Les *officers* ne sont pas des officiers (au sens de gradés) mais de simples agents de police. Ils sont encadrés par les sergents. Viennent ensuite dans la hiérarchie les lieutenants puis les capitaines.

Les *detectives* (c'est un titre et non un grade) ne passent pas d'examen, mais sont choisis parmi les agents de police et, comme leur nom l'indique, ils effectuent des enquêtes. Les detectives ne supervisent pas les agents de police, contrairement aux sergents.

Les grades au-dessus de capitaine sont, dans l'ordre hiérarchique, *deputy inspector* (inspecteur adjoint), *inspector* (inspecteur), *deputy chief* (chef adjoint), *assistant chief* (chef assistant) et *bureau chief* (chef de bureau).

Ils sont nommés par le *commissioner*, et ont tous obtenu le grade de capitaine.

Les grades de la police de New York

Grade	Insigne	Couleur de la chemise de l'uniforme
Chief of department	4 étoiles dorées	Blanche
Bureau chief	3 étoiles dorées	
Assistant chief	2 étoiles dorées	
Deputy chief (adjoint)	1 étoile dorée	
Inspector	Un aigle	
Deputy inspector (adjoint)	Une feuille de chêne	
Capitaine	2 galons dorés	
Lieutenant	1 galon doré	
Sergent	3 chevrons bleu clair	Bleu marine
Detective (grades 3 à 1)		
Police officer		



Le *chief of department* (chef de département), nommé lui aussi par le *commissioner*, est le directeur « en uniforme » du NYPD. Le *commissioner* est un civil nommé par le maire et qui suit (a priori) sa politique. Le *commissioner* nomme un certain nombre de *sous-commissioners* et de *commissioners* adjoints, qui sont eux aussi des civils. En tant que civils, *ces commissoners* gèrent des fonctions administratives, mais n'ont pas les pouvoirs d'arrestation ou de mise en application des lois.

La structure actuelle de la police de New York emploie quatorze *commissioners* adjoints responsables des questions juridiques, de la formation, du développement technologique, de l'information du public, etc. Ils ont peu ou pas de pouvoir hiérarchique sur les agents et les officiers de police, qui sont généralement sous le commandement d'un chef de bureau.

Parmi les bureaux de la police de New York, nous trouvons : le bureau des *detectives*, les affaires internes, les services de patrouille, le contrôle du crime organisé, les opérations spéciales, la gestion du personnel, les transports et le logement. Le plus grand bureau est celui des services de patrouille, qui commande les huit arrondissements de patrouille : Manhattan Nord, Manhattan Sud, Queens Nord, Queens Sud, Brooklyn Nord, Brooklyn Sud, le Bronx et Staten Island. En moyenne, chaque arrondissement englobe une dizaine de *precincts*.

Le Detective Bureau
Ses responsabilités incluent la prévention et la détection des crimes. Il est divisé en cinq divisions.

- **Central Investigation and Resource Division :** Unité d'analyse des homicides, unité de photographie, équipe de négociation des prises d'otage, Crime Stoppers (avis de recherche et récompenses en échange d'informations), unité d'entraînement.
- **Forensic Investigation Division :** Démineurs, laboratoire de la police, unité balistique, unité de scènes de crime (homicides et agressions sexuelles), unité des empreintes digitales, unité ADN.

- **Fugitive Enforcement Division :** Unité des affaires non classées (*cold case*), brigade des mineurs, section des mandats d'arrêt.
- **Special Investigation Division :** Brigade des Major Case (affaires importantes : vol d'objets d'art, enlèvements, extorsion, gros cambriolages…), brigade des fraudes, brigade des personnes disparues, brigade des incendies et explosions criminels, brigade de surveillance, force antiterroriste, force antibraquage, équipe anticambriolage, force contre les crimes haineux.
- **Special Victims Division (créée en 2003) :** Équipe de liaison des unités spéciales aux victimes (crimes sexuels), unité de surveillance des criminels sexuels, unité de recherche des ADN.

L'unité de scènes de crime
Cette unité est composée de *detectives* (et parfois d'agents de police en attente de leur nomination au titre de *detective*), et non de techniciens civils comme la plupart des unités de scènes de crime d'autres régions des États-Unis.

Elle couvre tous les arrondissements de la ville de New York, mais est dotée de moins de 1 % du nombre total de "*detectives*" du NYPD.

L'unité de scènes de crime a à sa disposition de nombreux outils pour prélever des indices. Elle est également formée pour traiter une scène de crime dans un environnement à risque, suite à une attaque nucléaire, biologique ou chimique.

Les prisons de New York

The Tombs

The Tombs (les tombes) est le surnom qu'ont porté plusieurs prisons du centre-ville de New York depuis le XIXème siècle, dans l'ancien quartier de Five Points :

The Tombs I, 1838-1902 : New York City Halls of Justice and House of Detention. Cet énorme bâtiment fut construit sur Leonards Street pour remplacer une ancienne prison de l'ère coloniale et accueillit 300 détenus. Construite sur des terres marécageuses, la prison était insalubre et s'enfonçait dans le sol. La corruption des gardiens y était monnaie courante.

The Tombs II, 1902-1941 : Manhattan House of Detention. The Tombs I fut démoli et remplacé par un nouveau bâtiment moins imposant, directement relié à la Cour de justice située en face.

The Tombs III, 1941-1974 : Manhattan House of Detention. The Tombs II fut vidé et les détenus furent logés dans un édifice juste en face du précédent, au 125 White Street.

The Tombs IV, 1974 à nos jours : Manhattan Detention Complex. Une partie des bâtiments furent fermés en 1974 pour des raisons de santé et de sécurité. La structure fut ensuite démolie et remplacée par un nouveau bâtiment. De nos jours, la prison comprend deux édifices reliés entre eux par une passerelle, une tour de 381 lits et une tour de 500 lits.

Rikers Island

Créé en 1932, c'est le principal complexe pénitentiaire de New York. La prison est située sur une île de 167 hectares au milieu de l'East River entre le Queens et le Bronx. Le complexe dispose de 9 000 officiers pénitentiaires et 1 500 civils pour contrôler 14 000 détenus.

Le complexe est formé de dix unités qui détiennent des délinquants locaux, adultes ou adolescents, femmes et hommes, en attente de leur procès, qui n'ont pas payé de caution, qui purgent une peine d'un an ou moins, ou ont été placés là temporairement en attente d'un transfert. De nos jours, Rikers Island ne détient pas de criminels purgeant une longue peine, mais entre 1935 et 2 000, certaines unités formèrent un établissement à sécurité maximale.

Le seul et unique accès à l'île est un pont de 1,3 km venant du Queens. Avant sa construction, en 1966, le seul moyen d'accès était le ferry.

Rikers est une véritable ville avec des écoles, des cliniques médicales, des terrains de sport, des chapelles, des gymnases, des épiceries, des salons de coiffure, une boulangerie, une laverie, une centrale électrique, un atelier de couture, une imprimerie, un dépôt de bus et même un lavage de voiture. Rikers Island est le plus grand pénitencier au monde. À titre de comparaison, le plus grand établissement pénitentiaire d'Europe, la prison de Fleury-Mérogis, détient 3 800 prisonniers.

Sing Sing

Ouverte en 1826, établissement de sécurité maximum de l'État de New York, la prison de Sing Sing est située à une cinquantaine de kilomètres au nord de la ville de New York, sur les rives de l'Hudson.

Jusqu'en 1914, la prison fut un cloaque où les prisonniers les plus violents ou les plus riches faisaient la loi, et où la grande majorité des gardiens était corrompue. Le directeur Thomas Osborne engagea des réformes radicales en 1914 qui ramenèrent ordre et tranquillité dans le pénitencier, puis, entre 1920 et 1941, le directeur Lewis Lawes modernisa la prison en créant des équipes sportives, des programmes éducatifs, de nouvelles méthodes disciplinaires, etc.

De nos jours, la prison détient environ 2 000 prisonniers surveillés par un millier de gardiens. Jusqu'en 1963, 614 hommes et femmes furent exécutés sur la chaise électrique à Sing Sing.



Le LAPD (Los Angeles)

Le service de police de Los Angeles fonctionne en utilisant une structure de bureau centralisé qui couvre toute la région de Los Angeles, avec des bureaux dans des domaines spécialisés (enquêteurs, opérations spéciales, etc.) et dans les grandes zones géographiques (centre, nord, etc.). Le bureau des enquêteurs (quartier général, stupéfiants, vol/homicide, délinquance juvénile, criminalité organisée, mœurs, etc.) travaille avec les bureaux locaux pour résoudre des crimes.

Le QG se spécialise davantage dans des domaines tels que les personnes disparues, les armes à feu, la gestion des menaces, etc. Le bureau des opérations spéciales fournit l'appui aérien, les unités canines, les unités sous-marines, etc., alors que le bureau de lutte contre le terrorisme gère la neutralisation des bombes et le SWAT.

Ainsi, les *detectives* du LAPD sont hautement spécialisés dans leur domaine, tout comme les experts qui travaillent avec eux. Il n'est pas rare de faire venir des experts civils ou des policiers de l'extérieur, selon les besoins.

Structure

Avec plus de 10 000 policiers et 2 800 employés civils, le LAPD est le troisième plus grand service de police des États-Unis après ceux de New York et de Chicago.

La police de Los Angeles est dirigée par un conseil des *commissioners*, qui sont au nombre de cinq. Le conseil est chargé d'établir les politiques du département et de superviser la gestion du LAPD.

Le bureau du *chief of police* est un bureau administratif, qui comprend le chef d'état-major, le groupe de relations avec les employés, le bureau de l'information publique, et le COMPSTAT (division d'analyse qui maintient une base de données criminelles, depuis 2006). Le *chief of police* supervise également la division financière, la division de la gestion des risques, la division de la recherche et de la planification, et la division des inspections internes.

Le bureau des normes professionnelles, qui comprend le groupe des affaires internes, la division des opérations spéciales et la division des enquêtes, relève également du *chief of police*.

La majorité des agents du LAPD sont assignés au bureau des opérations, qui est dirigé par un *deputy chief*. Le LAPD utilise vingt et un postes de police, nommés officiellement “zones” mais appelés communément “divisions”.



Les vingt et un postes sont groupés géographiquement en quatre “zones de commandement”, également appelées “bureaux” :

- **Bureau central :** Le bureau central est responsable du Downtown Los Angeles (au centre) et du Eastern Los Angeles (à l'est). C'est le bureau le plus densément peuplé.

  Il se compose de cinq divisions de patrouille (qui gèrent chacune un certain nombre de quartiers) : division centrale, division Hollenbeck, division Newton, division Northeast et division Rampart.

- **Bureau Sud :** Le bureau Sud supervise South Los Angeles, à l'exception d'Inglewood et de Compton, qui sont deux villes séparées possédant leurs propres forces de police autonomes.

  Il se compose de quatre divisions de patrouilles, de la division contre les gangs et de la division des homicides : division de la 77ème rue, division du port (elle travaille en collaboration avec la police du port de Los Angeles), division Southeast, division Southwest.

- **Bureau de la Valley :** C'est le plus grand des quatre bureaux en termes de superficie, car il est responsable de toute la San Fernando Valley. Il possède sept divisions de patrouille : Division Mission (depuis 2005), Division Devonshire, Division Foothill, Division North Hollywood, Division Van Nuys, Division West Valley, Division Topanga.

- **Bureau Ouest :** Le bureau Ouest couvre la plupart des quartiers les plus célèbres de Los Angeles, dont Hollywood, Westwood, Hollywood Hills, le campus de l'Université de Californie et Venice. Par contre, il ne couvre ni Beverly Hills ni Santa Monica, qui sont séparés de Los Angeles et possèdent leurs propres forces de police autonomes.

Les grades de la police de Los Angeles

Grade	Insigne	Notes
Chief of police	4 étoiles argentées	Nommé par le maire, après approbation par les *commissioners*. Le *chief* doit avoir passé au moins douze ans dans la police et être diplômé d'université.
Deputy chief I et II	2 étoiles et 3 étoiles argentées	Au moins 1 an de service en tant que *commander* avant de devenir *deputy chief* I.
Commander	1 étoile argentée	
Capitaine I à III	3 galons argentés	
Lieutenant I et II	2 galons argentés	Au moins deux ans en tant que sergent II ou *detective* III avant de pouvoir être promu lieutenant I.
Sergent II / *Detective* III		
Sergent I / *Detective* II	3 chevrons / 3 chevrons et un losange	
Detective I	2 chevrons gris et un losange	
Sergent	2 chevrons gris	Un an de service en tant qu'*officer* III avant de pouvoir devenir sergent I ou *detective* I (qui nécessite de réussir un examen et une entrevue).
Detective I		
Police officer I à III	*Police officer* 3 : 2 chevrons gris	Passage au grade d'*officer* II après dix-huit mois de service puis *officer* III après trois ans de service.

Le bureau Ouest possède cinq divisions de patrouille : Division Hollywood (Hollywood Hills, Hollywood Boulevard et le Sunset strip), Division Wilshire, Division Pacific (certains des agents assignés à la Pacific Division travaillent avec la police de l'aéroport de Los Angeles, surnommée le LAX), la Division West Los Angeles (dont l'Université et les studios de la 20th Century Fox), Division Olympic (depuis 2009).

- **Bureau des opérations spéciales :** Il a été créé en 2010. Il gère la division de la propriété, la division des prisons, le bureau des *detectives*, et le bureau du contre-terrorisme et des opérations spéciales (support aérien, SWAT, unités canines…).
- **Bureau des detectives :** Il possède plusieurs divisions et sections qui enquêtent sur différents crimes : division de l'analyse de l'enquête, division de l'enquête scientifique (dont le laboratoire), la division homicide et cambriolage (section homicide, section cambriolage, section agressions sexuelles, section crimes non résolus, section surveillance), la division des crimes commerciaux, la division des mœurs, le support aux *detectives* (évaluation psychologique et gestion des menaces), la division des mineurs, la division des gangs et narcotiques.

Le BPD (Boston)

Le service de police de Boston fonctionne en utilisant une structure de bureaux et d'unités spécialisées. Les deux principaux bureaux sont le bureau des services de terrain (commandement, unité spéciale) et le bureau des services d'investigation (homicides, cambriolages, sciences forensiques...).

Structure

Le service de police de Boston emploie environ 2 000 policiers et 800 employés civils. Le BPD exige que tous les agents embauchés depuis 1995 vivent à Boston, ce qui a conduit à des demandes d'augmentation de salaire face au coût de la vie élevé de la ville.

Boston étant une ville assez conservatrice, le personnel du Boston Police Department se divise en 87 % d'hommes pour 13 % de femmes, en grande majorité blancs (68 %).

Le BPD est divisé en trois zones et onze districts. Chaque zone est supervisée par un *deputy superintendent* (Surintendant adjoint) et chaque district est dirigé par un capitaine.

Le BPD est organisé en bureaux, sous la supervision du bureau du *commissioner* :

- **Le Bureau of Field Services (BFS, bureau des services de terrain) :** les commandements de zone et les districts de police, l'unité des opérations spéciales et la force de frappe contre la violence chez les jeunes (les gangs). C'est le plus grand bureau et sa principale responsabilité est la patrouille et la prévention du crime.

- **Le Bureau of Investigative Services (BRI, bureau des services d'investigation) :** l'unité des homicides, l'unité de lutte contre la drogue, le centre de justice pour la famille (crime contre les enfants, violences conjugales, agressions sexuelles, trafic d'êtres humains) et la division des sciences forensiques (dont le laboratoire criminel).

- **Le Bureau des services administratifs,** dirigé par un civil.

- **Le Bureau des normes professionnelles et du développement :** la division de la formation et de l'enseignement, les affaires internes et l'unité anticorruption.

Il existe également deux unités spécialisées :

- L'unité du port de Boston, dirigée par le capitaine du port, chargée de s'assurer que les utilisations commerciales et récréatives du port se déroulent sans encombre.

- L'équipe de plongée "sauvetage et récupération". Elle compte vingt-deux membres (des agents du BPD qui travaillent dans toute la ville) et est supervisée par un sergent. L'équipe réagit à tous les incidents sous-marins de la ville et du port : elle récupère et préserve les preuves trouvées dans l'eau, et organise les recherches des coques de navire à la recherche de drogue, d'explosifs ou de dommages. En outre, l'équipe est la principale unité d'enquête pour les crimes survenant sur les Harbor Islands (les nombreuses petites îles situées au large de Boston).

L'unité des opérations spéciales

Elle possède plusieurs fonctions, dont la patrouille routière, le contrôle des foules et le SWAT. L'unité utilise des Ford Crown Victoria Police Interceptor et des Harley-Davidson dans ses patrouilles quotidiennes.

L'unité canine, les démineurs, l'unité d'intervention contre les matériaux dangereux appartiennent à l'unité des opérations spéciales.



Les grades de la police de Boston

Grade	Insigne
Superintendent in chief	5 étoiles dorées
Superintendent	*4* étoiles dorées
Deputy superintendent (adjoint)	3 étoiles dorées
Capitaine / Capitaine *detective*	2 galons dorés
Lieutenant / lieutenant *detective*	1 galon doré
Sergent / sergent *detective*	3 chevrons dorés
Detective (grades 3 à 1)	
Police officer	

La police en France

Ce que l'on appelle police judiciaire en France (le fait de mener des enquêtes, de rassembler des preuves et de trouver les coupables) est exercé par la gendarmerie nationale, la police nationale, la douane, la police municipale, mais aussi certains agents de la SNCF et de la RATP, les inspecteurs du travail, les agents de l'administration fiscale, les gardes particuliers, les maires et leurs adjoints…

Nous allons nous intéresser uniquement à la police nationale et à la gendarmerie.

Les grades de la police nationale
(Les grades sont portés sur les épaulettes)

Grade	Insigne
Commissaire divisionnaire de police	Rameau d'olivier et 2 barrettes
Commissaire principal	Rameau d'olivier et 1 barrette
Commissaire de police	Rameau d'olivier
Commandant de police	4 barrettes blanches
Capitaine de police	3 barrettes blanches
Lieutenant de police	2 barrettes blanches
Brigadier chef (disparu en 2006)	1 barrette blanche
Brigadier (disparu en 2006)	1 barrette jaune
Gardien de la paix	2 chevrons

La police nationale

Recrutement

Les gardiens de la paix sont recrutés sur concours entre 17 et 35 ans. Il faut être citoyen français, avoir le baccalauréat et un casier judiciaire vierge. Si elles sont reçues au concours, les recrues entrent à l'école de police. En fin de scolarité, elles choisissent leur première affectation pour cinq ans.

Il est possible de rejoindre la police directement aux grades d'officiers (bac +3) ou de commissaire (bac +5, puis école de Saint Cyr au Mont d'Or), en réussissant les concours nécessaires.

Les candidats subissent des épreuves écrites, orales, psychologiques et physiques.

Les gardiens de la paix sont au contact direct de la population, sur la voie publique ou en intervention. Ils portent un uniforme.

Depuis 1995, les inspecteurs de police sont devenus des officiers de police. Les lieutenants, capitaines, et commandants peuvent diriger certains services, peuvent être chargés d'enquêtes, de missions d'information et de surveillance. Ils exercent leurs missions en tenue ou en civil.

Les commissaires de police dirigent des services dont ils assument la responsabilité opérationnelle et administrative. Ils portent un uniforme.

Les grades de la police technique et scientifique :

- **Agent spécialisé :** Les agents spécialisés de police technique et scientifique sont chargés de tâches techniques ou scientifiques dans les laboratoires.
- **Technicien spécialisé :** Les techniciens sont affectés pour la majorité dans les laboratoires (ils assistent les ingénieurs, participent aux analyses et examens, et encadrent les agents), et pour quelques-uns d'entre eux dans les services de l'identité judiciaire (ils prélèvent les indices sur les scènes de crime, puis analysent les traces et indices trouvés) et dans les services de l'informatique et des traces technologiques (téléphonie mobile et informatique).
- **Ingénieur :** Ils travaillent au sein des laboratoires de la police technique et scientifique, et dans les différentes entités de l'institut national de police scientifique. Ils peuvent encadrer des services ou des unités de police technique ou scientifique.

Les procédures

Les officiers de police judiciaire (OPJ de police nationale ou de gendarmerie) et les agents de police judiciaire (APJ) habilités sont autorisés à mener une enquête dans leur territoire. Un OPJ de la police judiciaire de Nantes peut enquêter dans toute sa région mais ne peut pas, sauf dérogation, mener une enquête à Marseille.

Ils peuvent pour cela arrêter un suspect, placer un suspect en garde à vue, perquisitionner ou réquisitionner.

La perquisition

En France, contrairement au Royaume-Uni, au Canada et aux États-Unis, la recherche de preuves peut avoir lieu chez un suspect sans son consentement. Le “mandat de perquisition” n'existe pas en droit français. La police ou un juge d'instruction peut perquisitionner le domicile d'une personne, mais aussi son entreprise, sa caravane de camping, sa chambre d'hôtel, l'appartement d'une autre personne si le suspect y vit, etc.

Des indices ou preuves trouvés par les OPJ peuvent être saisis et doivent être placés sous scellés.

En principe, une perquisition ne peut avoir lieu chez un particulier entre 21 h le soir et 6 h le lendemain matin (excepté pour les

lieux se livrant à la prostitution, au trafic de drogue ou dans des crimes organisés). Mais si la perquisition commence avant 21 h, elle peut durer jusqu'à 23 h. Il faut que la personne dont le domicile est perquisitionné (ou des témoins) soit présente.

En raison du secret professionnel, les domiciles, le cabinet d'un avocat, d'un médecin ou d'un huissier, le bureau d'un journaliste ne peuvent être perquisitionnés que par un magistrat et ce dernier ne peut saisir que les documents en rapport avec le crime.

L'expertise

Un juge peut faire appel à un ou des experts extérieurs à la police pour l'aider dans son enquête. Ce sont très souvent des experts techniques ou scientifiques choisis parmi une liste (les experts auprès des tribunaux) et particulièrement qualifiés dans leur profession : architecture, assurance, chimie, criminalistique, explosion, incendie, santé, psychiatrie, informatique, etc.

L'expert judiciaire est indépendant. Il doit remettre au juge un rapport circonstancié.

La garde à vue

Dans le cadre d'une enquête, un suspect peut être "maintenu à disposition" en cellule, au poste de police ou de gendarmerie, pour être interrogé et/ou en attendant que les enquêteurs trouvent des preuves supplémentaires et/ou pour l'empêcher de menacer une victime ou un témoin.

L'OPJ doit prévenir rapidement le procureur de la République du placement en garde à vue d'un suspect.

Un témoin ne peut pas être placé en garde à vue mais simplement auditionné. Il est absolument impossible de placer en garde à vue un ambassadeur, un agent diplomatique ou un consul ainsi que sa famille, ou un parlementaire français (sénateur ou député) sauf en cas de flagrant délit.

La durée de la garde à vue est de vingt-quatre heures, avec la possibilité de la prolonger de vingt-quatre heures supplémentaires si le crime est grave et que l'enquête le justifie.

Depuis 2004, la garde à vue peut durer jusqu'à quatre-vingt-seize heures (quatre jours) pour les crimes en bande organisée (meurtre, tortures, vol, enlèvement, armes, etc.), trafic de stupéfiants, traite des êtres humains, proxénétisme, extorsion, fausse monnaie, actes de terrorisme, blanchiment, association de malfaiteurs.

La garde à vue démarre au moment de l'interpellation du suspect ou au moment de son arrivée au poste.

Organisation

Depuis juillet 1966, la France possède une police nationale qui comporte la Direction centrale de la police judiciaire (DCPJ), également appelée "Police Judiciaire" ou "PJ", à qui dix-neuf services régionaux (les SRPJ) ont été rattachés jusqu'aux années 2000. De nos jours, ce sont douze services territoriaux (neuf directions interrégionales de la police judiciaire et trois directions régionales de la police judiciaire).

De ce fait, les policiers de la police judiciaire ont une compétence territoriale qui n'est pas limitée à leur ville ou leur département, mais étendue soit à une zone, soit à l'ensemble du pays.

La PJ comprend également des services centraux (trafic de stupéfiant, traite des êtres humains, grand banditisme…) situés au ministère de l'Intérieur, et des sous-directions :

- La sous-direction de la lutte contre la criminalité organisée et la délinquance financière
- La sous-direction antiterroriste
- La sous-direction de la police technique et scientifique, depuis 1985
- La sous-direction des ressources, de l'évaluation et de la stratégie
- Le service central des courses et jeux
- La division des relations internationales, qui gère Interpol, Schengen et Europol.

Les directions régionales

Au niveau régional, la PJ possède :

- neuf directions interrégionales de police judiciaire (Bordeaux, Dijon, Lille, Lyon, Marseille, Orléans, Rennes, Strasbourg et Pointe-à-Pitre) composées d'un ou de plusieurs services régionaux de police judiciaire (SRPJ).
- trois directions régionales de la police judiciaire (Paris, Versailles et Ajaccio).

Ses directions couvrent de deux à huit départements chacune.

Chaque DIPJ et DRPJ dispose de :

- une division technique (documentation criminelle, fichiers de l'identité judiciaire)
- une division criminelle qui comprend plusieurs groupes spécialisés (affaires criminelles, stupéfiants, grand banditisme...)
- une division économique et financière
- treize brigades de recherche et d'intervention

La direction régionale de la police judiciaire de Paris est rattachée à la préfecture de police de Paris. La DRPJ de Paris est compétente sur Paris, la Seine-Saint-Denis, les Hauts-de-Seine et le Val-de-Marne.

L'office central pour la répression des violences aux personnes

Au sein de la sous-direction de la lutte contre la criminalité organisée et la délinquance financière fut créée en 2006 une structure chargée de coordonner la lutte contre les infractions violentes en centralisant et analysant les crimes commis dans toute la France : homicides et tentatives d'homicides, viols et agressions sexuelles, pédopornographie, séquestrations et enlèvements, personnes disparues, cadavres non identifiés.

L'OCRVP coordonne les enquêtes, centralise les informations et prête assistance aux services de police étrangers. Elle est dirigée par un commissaire de police divisionnaire, secondé par un officier supérieur de gendarmerie. L'office se compose d'une soixantaine de policiers et gendarmes. Les groupes enquêtent sur les crimes graves mais également sur les affaires non classées, en tentant de profiter des progrès de la police technique et scientifique.

Depuis 2007, une cellule dédiée à l'analyse criminelle apporte son aide aux groupes d'enquêteurs de l'office mais aussi aux services extérieurs qui en font la demande. (cf. *la partie Profiling*, page 92). Cette cellule est uniquement composée d'officiers de police judiciaire – analystes.
L'OCRVP gère aussi le logiciel SALVAC. (cf. *Les ressources en ligne*, page 321)

La crim'

La brigade criminelle, surnommée "la crim'", possède plusieurs services enquêtant sur :
• les homicides et les viols
• les enlèvements avec demandes de rançon
• les attentats et les incendies volontaires
Ses enquêteurs travaillent parfois sur des affaires non résolues.

Une "brigade du chef" fut créée en 1912 par le préfet de police Louis Lépine pour concurrencer les brigades mobiles. Cette section criminelle nommée "brigade spéciale n° 1" et chargée d'enquêter sur les crimes de sang comprenait à l'origine 200 enquêteurs équipés d'automobiles. Elle devint par la suite la brigade spéciale criminelle puis, en août 1944, la brigade criminelle.

Il existe une brigade criminelle dans toutes les directions régionales mais la plus célèbre est celle de la DRPJ de Paris. Elle est située au légendaire 36, quai des Orfèvres, sur l'île de la Cité, à Paris (3ème et 4ème étages, escalier A), où se situent également le siège, l'état-major et les services communs de la DRPJ. Elle emploie environ 110 hommes et femmes. Un groupe d'enquêteurs compte six ou sept personnes.

Le 36, quai des Orfèvres est aussi le siège de la brigade des stupéfiants de Paris et de la brigade de recherche et d'intervention (BRI, antigang).

La police judiciaire devrait déménager au quartier des Batignolles dans une "cité judiciaire" dont la construction doit être achevée en 2017.

La sous-direction de police technique et scientifique

Installée à Écully, dans le Rhône, la sous-direction de la police technique et scientifique est au service de toutes les directions de la police nationale, de la gendarmerie nationale et des magistrats.

Elle gère notamment :
• La recherche et le prélèvement des indices matériels sur les scènes de crime.
• L'analyse des traces et indices au sein de ses services.
• Le fichier automatisé des empreintes digitales (FAED) et le fichier national automatisé des empreintes génétiques (FNAEG).
• Les bases de données informatisées : fichier des personnes recherchées (FPR), fichier des véhicules volés (FVV), système de traitement des infractions constatées (STIC).

Son unité balistique (tout comme les laboratoires de l'INPS) utilise le système informatisé de recherches balistiques, CIBLE, qui permet de comparer les ressemblances entre les balles et les douilles.

Le laboratoire d'analyse et de traitement de signal (LATS) comprend deux sections : la section audio-vidéo et la section de l'informatique, des télécommunications et de l'électronique (extraction des données contenues dans cartes SIM effacées, identification des bornes relais téléphoniques, réparation de composants endommagés, exploitation de données effacées d'un disque dur, restauration de supports endommagés...).

Des services régionaux de l'informatique et des traces technologiques (SRITT) ont été créés dans l'ensemble des directions régionales de la PJ.

L'Institut National de Police Scientifique

L'INPS, créé en 2004, est un réseau de laboratoires pluridisciplinaires sous tutelle de la Direction générale de la police nationale. Il regroupe les six laboratoires de la

police nationale (Lille, Lyon, Marseille, Paris et Toulouse, ainsi que le laboratoire de toxicologie de la préfecture de police), tous dotés d'une compétence nationale. Il exerce ses missions conjointement avec la sous-direction de la police technique et scientifique, qui appartient quant à elle à la direction centrale de la police judiciaire (DCPJ). L'INPS est dirigé par un policier.

Les autres organismes

Les GIPN
Les groupes d'intervention de la police nationale sont des unités régionales qui interviennent lors de situations d'extrême violence ou à haut risque : prises d'otages, actes de terrorisme, mutineries dans les prisons, interpellations de forcenés, grand banditisme, escorte de détenus dangereux. Les premiers GIPN furent mis en place en 1972, après la prise d'otage sanglante des Jeux Olympiques de Munich. Le premier groupe fut créé à Marseille.

En 1985, il existait sept GIPN, à Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Nice, Rennes et Strasbourg. Puis en 1992 et 1993 furent créés les GIPN de La Réunion et de Nouvelle-Calédonie, et en 2007 celui d'Antilles-Guyane. Chaque GIPN est compétent sur une zone qui comprend plusieurs départements autour de la ville où il est basé. Ainsi, le GIPN de Lille est compétent du Nord à la Somme, alors que le GIPN de Nice est compétent des Alpes jusqu'à la Corse.

Pour intégrer un GIPN, il faut être gardien de la paix ou officier, avoir cinq ans d'ancienneté et moins de 45 ans, et réussir des tests particulièrement relevés.

Le RAID
Le RAID (Recherche, assistance, intervention, dissuasion) fut créé en 1985. C'est une unité nationale qui intervient lors d'événements graves : prise d'otage, retranchement de forcené, arrestation de grand criminel, protection des personnalités. Le RAID est spécialisé en négociation et en intervention.

Le RAID peut également mener des opérations de filature, d'observation, de renseignement et d'arrestation dans les cas de terrorisme. L'unité est basée à Bièvres, dans l'Essonne. Elle agit principalement sur Paris mais peut intervenir dans toute la France. Le RAID ne peut être utilisé que sur ordre du directeur général de la police nationale. Il possède des moyens plus importants que les GIPN. Tout comme les GIPN et le GIGN, l'accès au RAID est soumis à des tests d'aptitudes et des examens psychologiques.



Les Renseignements généraux / La Direction de la surveillance du territoire
La Direction centrale des Renseignements généraux (DCRG), souvent appelée Renseignements généraux (RG), était un service de renseignement français.

Créés en 1911, les RG devaient, comme leur nom l'indique, renseigner le gouvernement sur la "vie politique, économique et sociale" du pays : surveiller les groupes terroristes, anarchistes, nationalistes et extrémistes, surveiller la presse et les partis politiques, veiller sur les jeux d'argent. Ils employaient environ 3500 personnes dans toute la France. Créée en 1934, la Direction de la surveillance du territoire (DST) était chargée du contre-espionnage et de la lutte antiterroriste en France. Elle arrêta de nombreux espions allemands peu avant la Seconde Guerre mondiale, identifia des espions russes durant la guerre froide et arrêta le terroriste Carlos. Des antennes de la DST se situaient dans les sept grandes villes ainsi que dans les DOM-TOM.

Les Renseignements généraux et la Direction de la surveillance du territoire (DST) ont fusionné en 2008 pour devenir la Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI). Son siège est situé à Levallois-Perret. Une majorité des employés est composée de policiers habilités secret-défense et de commissaires de police. La préfecture de police de Paris possède ses propres agents des Renseignements généraux au sein de la Direction du renseignement (DRPP), qui compte presque 700 agents.

Ressources en ligne

Le fichier des personnes recherchées (FPR)
Le FPR existe depuis 1990. Sa base de données est commune aux services de police et de gendarmerie. Ses fichiers sont accessibles par ordinateur dans les services d'enquête. Le FPR contient des fichiers de criminels et délinquants recherchés mais aussi de prisonniers évadés, de personnes disparues (avec photo depuis 2006), de personnes interdites du territoire, de mineurs fugueurs, de cadavres non identifiés, d'amnésiques trouvés sans identité et de nouveau-nés abandonnés.

En 2010, la base contenait plus de 406 000 fiches. Les informations enregistrées sont :
- l'identité de la personne recherchée
- son signalement et éventuellement sa photographie
- le motif de la recherche
- la conduite à tenir en cas de découverte de la personne recherchée

Le fichier des véhicules volés (FVV)
Le FVV a été créé en 1996. Sa base de données est commune aux services de police et de gendarmerie, et contient les fiches de véhicules, bateaux et avions. Ses fichiers sont accessibles par ordinateur dans les services d'enquêtes. Le FVV est connecté aux dispositifs de lecture automatisée des plaques d'immatriculation.

Le système d'information Schengen (SIS)
Créé en 1990, il est commun aux vingt-deux pays membres de l'espace Schengen. Il détient les fiches de personnes recherchées et de véhicules et objets recherchés. Depuis 1995, il est alimenté par le fichier des véhicules volés et par certaines fiches du fichier des personnes recherchées. Depuis 1999, il contient également les fiches des armes, documents d'identité et billets de banque volés contenus dans la base STIC (devenue TAJ).

Le fichier automatisé des empreintes digitales (FAED)
Créée en 1987, la base de données est commune aux services de police et de gendarmerie. Elle centralise les empreintes prélevées sur les lieux d'un crime ou d'un délit, ainsi que celles de suspects inculpés et de criminels condamnés. Les empreintes digitales des personnes sont conservées durant vingt-cinq ans. Les traces relevées sont conservées trois ans pour les délits et dix ans pour les crimes.

En 2011, le FAED détenait les empreintes digitales de plus de 3 600 000 personnes dont 212 000 non identifiées.

Le fichier national automatisé des empreintes génétiques (FNAEG)
Créé en 1998, ce fichier est géré par la sous-direction de police technique et scientifique à Écully. Il contenait au départ les ADN de personnes inculpées pour des infractions sexuelles et des personnes condamnées pour meurtre, violence, crime sexuel et acte terroriste.

Depuis 2003, il contient également les empreintes génétiques de mineurs, de personnes simplement suspectées, et également pour cambriolage, vol simple, tag ou dégradation. Au 31 août 2010, la base de données gérait les profils génétiques de plus de 1 400 000 personnes.

Traitement d'antécédents judiciaires (TAJ)
Depuis 2011, un système de recherches criminelles dénommé TAJ, commun à la police et à la gendarmerie, s'est substitué aux bases nationales STIC (système de traitement des infractions constatées créé en 1995) de la police et JUDEX de la gendarmerie (mis en place en 1985).

Il permet aux policiers d'accéder aux informations sur des enquêtes judiciaires concernant des crimes ou délits : lieux, faits, objets, personne interpellée ou inculpée, victimes, mode opératoire…

Il contient également les fichiers de l'ancien STIC-FCE (fichier des faits constatés et élucidés) et du STIC-CANONGE (signalements et photographies de personnes mises en cause).

L'identité des interpellés et inculpés peut être conservée durant vingt ans, mais si aucune mise à jour n'est faite, un innocent peut rester inscrit dans le système...

Le TAJ aurait dû s'appeler ARIANE (Système d'application de rapprochement, d'identification et d'analyse pour les enquêteurs).

Le SALVAC
Le SALVAC (système d'analyse des liens de la violence associée aux crimes) est un outil d'analyse criminelle et comportementale qui peut détecter des liens entre les affaires afin d'identifier des crimes en série espacés dans le temps et/ou géographiquement. Il a été développé par les autorités canadiennes sur le modèle du logiciel américain créé par le FBI (le VICAP, Violent Crime Analysis Program).

Le fichier contient des informations sur les crimes violents rapportés par les services de police et les unités de la gendarmerie. SALVAC intègre également les découvertes de cadavres non identifiés. Les enquêteurs n'ont pas directement accès à SALVAC mais font appel à un personnel spécialisé de l'Office central pour la répression des violences faites aux personnes.

Le SALVAC a permis de très nombreux rapprochements à partir des 10 000 affaires enregistrées dans la base. Depuis septembre 2009, un psychologue travaille auprès du groupe SALVAC en analysant les dossiers.

Sarbacane
L'Office central pour la répression des violences faites aux personnes a également en charge les messages internationaux et les demandes de diffusion nationale urgentes pour l'ensemble des services de police et de gendarmerie.

Il peut diffuser un avis de recherche à tous les services de police et de gendarmerie en moins de deux heures.

La gendarmerie nationale

La gendarmerie nationale est une force militaire chargée de missions de police. Elle est placée depuis 2009 sous la tutelle jointe du ministère de l'Intérieur et du ministère de la Défense. Les gendarmes sont traditionnellement chargés de la sécurité dans les zones rurales alors que la police nationale est chargée des villes. La gendarmerie nationale couvre de ce fait 95 % du territoire.

Le recrutement

Le recrutement de la gendarmerie nationale se fait sur concours. Il faut avoir entre 18 et 35 ans, être apte physiquement et posséder un casier judiciaire vierge. Les épreuves sont écrites, orales, physiques et psychologiques. Le concours de sous-officier requiert le baccalauréat, celui d'officier un master. Une fois le concours réussi, le sous-officier débute sa carrière par une formation rémunérée de douze mois. L'officier, lui, intègre pour deux ans l'École des officiers de la gendarmerie nationale de Melun, en partenariat avec Saint Cyr Coetquidan.

Organisation

Les missions de la gendarmerie sont, comme pour la police nationale : les enquêtes judiciaires, le maintien de l'ordre, la sécurité publique et la circulation routière. À cela s'ajoutent la police militaire et les “opérations extérieures” (Opex).

La gendarmerie assure également la garde du palais de justice de Paris.
La gendarmerie nationale comprend :
- la direction générale de la gendarmerie nationale (Issy-les-Moulinaux depuis 2012, Paris XVIème auparavant)
- l'inspection générale de la gendarmerie nationale (créée en 2002)
- la gendarmerie départementale
- la gendarmerie mobile
- la garde républicaine
- le groupe d'intervention de la gendarmerie nationale (GIGN)

La gendarmerie départementale

C'est celle qui est au contact de la population. C'est elle qui assure les missions de police judiciaire ou de police administrative. Une brigade de gendarmerie départementale comprend de six à quarante personnes. Chaque brigade est chargée de la surveillance 24 h/24 et 7 j/7 d'une ou de plusieurs communes. Il existe environ 3 600 brigades en France. Les brigades d'un arrondissement forment une compagnie. Chaque compagnie est commandée par un officier.

GENDARMERIE
GIGN
NATIONALE

La gendarmerie départementale possède également des unités spécialisées :
- les pelotons de surveillance et d'intervention (renfort en cas d'interpellations, de recherche de criminels…)
- les unités motorisées (les “motards” et les brigades rapides d'intervention équipées de véhicules puissants)
- les unités de recherche (missions de police judiciaire, et donc quasi exclusivement constituées d'officiers de police judiciaire)
- les brigades départementales de renseignements et d'investigations judiciaires (techniciens en identification criminelle pour les scènes de crime, spécialistes des nouvelles technologies, logiciel ANACRIM pour l'analyse criminelle…)

Les unités de recherche

Elles dirigent les enquêtes sur la criminalité organisée, le trafic de stupéfiants, les crimes de sang et les crimes en série, à l'échelle régionale ou nationale. Les enquêteurs ont compétence sur toute la zone de défense dont ils dépendent (et qui peut couvrir quatre à cinq régions). Chacune de ces unités est supervisée par le colonel qui commande la région de gendarmerie où l'unité se trouve. Certains enquêteurs des unités de recherche ont des spécialisations : nouvelles technologies et piratage, délinquance financière, santé publique…

Les enquêteurs qui coordonnent les recherches et prélèvements d'indices sur une scène de crime sont appelés COCRIM (Coordinateur des Opérations de Criminalistique).

Département des sciences comportementales (DSC)

Créé en 2003, le DSC emploie quatre gendarmes formés à l'analyse comportementale qui utilisent un protocole scientifique afin d'analyser les crimes et les scènes de crime.

Ils offrent leur assistance sur des agressions ou des meurtres « hors normes » (crimes en série, mutilation, décapitation, etc.), et dans des disparitions ou enlèvements. Ils peuvent également assister les OPJ lors de l'interrogatoire d'un suspect.

Le groupe d'intervention de la gendarmerie nationale (GIGN)

Le groupe d'intervention de la gendarmerie nationale, créé en 1973 suite à la prise d'otages des Jeux Olympiques de Munich, compte de nos jours environ 420 personnes. Installé à Versailles-Satory, le GIGN se spécialise dans la protection des personnalités et le contre-terrorisme (détournement d'avion et de navire, attaque nucléaire, chimique ou biologique), les prises d'otages de ressortissants français à l'étranger.

Pour les actes non terroristes (prise d'otage, forcené, etc.), le GIGN et le RAID se répartissent les missions selon le lieu : le GIGN intervient dans le milieu rural et les aéroports, le RAID intervient en milieu urbain et dans les gares.

Les unités de gendarmerie spécialisées

Il existe également des unités spécifiques au sein des différentes formations de gendarmerie :
- le groupe d'investigation cynophile
- les forces aériennes de la gendarmerie (hélicoptères)
- le peloton de gendarmerie de haute montagne
- la brigade nautique et la brigade fluviale
- le groupe spéléo (spéléologues)

Le réseau "Rubis" de la gendarmerie

La gendarmerie nationale dispose d'un réseau radio depuis 1978 (Saphir), et d'un réseau numérique cellulaire (Rubis) depuis 2000. Toutes les transmissions de Rubis sont sécurisées par un chiffrement logiciel classé secret défense. Il est possible de transférer la voix mais aussi des données.

L'institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale (IRCGN)

La gendarmerie créa en 1987 une section technique d'investigation criminelle de la gendarmerie (STICG) suite à l'affaire Grégory et au désarroi créé par le manque de moyens scientifiques de la gendarmerie. La section fut renommée institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale en 1990. Il est situé à Rosny-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) et compte actuellement 250 personnes, dont une trentaine de civils.

L'institut possède trois divisions :
- physique et chimie (incendies, explosifs, toxicologie, balistique…)
- ingénierie et numérique (informatique, électronique, image parole, véhicules, documents)
- identification humaine (biologie, empreintes digitales, entomologie, anthropologie, odontologie).

L'unité de gendarmerie d'identification des victimes de catastrophes (UGIVC) fait partie de l'IRCGN.

Les ressources en ligne

Le fichier automatisé des empreintes digitales (FAED), le fichier des personnes recherchées (FPR) et le traitement d'antécédents judiciaires (TAJ) sont communs à la police et à la gendarmerie (voir plus haut).

ANACRIM

Cet outil créé en 1994 est utilisé par la gendarmerie nationale pour l'analyse criminelle (équivalent du SALVAC).

Il permet de rechercher et de mettre en évidence des relations entre des faits criminels ou délictueux par des recoupements de données. Il peut représenter les données sous forme de schémas explicites, de manière spatiale et temporelle. Il est donc utilisé pour les affaires de crimes en série mais aussi de criminalité organisée. La gendarmerie dispose d'environ 400 analystes en recherches criminelles (en majorité des OPJ) formés à l'utilisation de cet outil, et implantés dans les unités de recherche. Les informations enregistrées dans ANACRIM sont particulièrement variées : personnes (criminels, victimes, témoins, mais aussi avocats, experts et magistrats) et leurs relations ; lieux ; documents visuels et sonores (photos, appels téléphoniques…) ; habitudes, lieux fréquentés, réputation et comportement d'un suspect ou d'une victime ; description de crimes (mode opératoire, victime, auteur si connu, résultats d'enquête, procès verbaux), mouvements d'argent, etc.

Base de données de sécurité publique (BDSP)

Créée en 2011, la BDSP est présentée comme "un outil de commandement et d'informations". Il offre à tous les gendarmes un module d'aide à la décision en cas d'appel d'urgence relié à une cartographie interactive qui permet de localiser l'adresse de l'appelant, une base de données des interventions réalisées avec les incidents et les personnes à risque, un moteur de recherche d'informations et un outil d'analyse.

Fichier alphabétique de renseignements (FAR)

Le FAR est un fichier non officiel et non déclaré qui compterait 60 millions de fiches. Il a pour vocation de "permettre aux militaires des unités opérationnelles d'acquérir une connaissance approfondie de leur population résidente, en particulier sur leur dangerosité". Les fiches contiennent des renseignements personnels sur le comportement des personnes, la possession d'armes blanches ou à feu, les propriétaires de chiens dangereux…

La CNIL (Commission nationale de l'informatique et des libertés) a déclaré ce fichier illégal et a demandé sa suppression pour 2010.

Les grades de la gendarmerie nationale

Grade	Insigne	Grade	Insigne
Général de division	3 étoiles	Sous-lieutenant	1 barrette blanche
Général de brigade	2 étoiles	Adjudant-chef	1 barrette blanche avec un liseré rouge central
Colonel	5 barrettes blanches	Adjudant	1 barrette jaune avec un liseré rouge central
Lieutenant-colonel	3 barrettes blanches et 2 barrettes jaunes	Maréchal des logis-chef	3 chevrons blancs ou jaunes
Chef d'escadron / commandant	4 barrettes blanches	Gendarme, garde	2 chevrons blancs ou jaunes
Capitaine	3 barrettes blanches	Brigadier-chef	2 chevrons bleus et 1 chevron blanc
Lieutenant	2 barrettes blanches	Brigadier	2 chevrons bleus

La police au Royaume-Uni

La police au Royaume-Uni est organisée différemment dans chacune des “nations constitutives” (*home countries*) : l’Angleterre et le Pays de Galles, l’Irlande du Nord et l'Écosse.

Juridictions

La grande majorité des *constables* (agents de police) jouissent des pouvoirs d'arrestation et de recherche, de par la loi “Police and Criminal Evidence” de 1984. Si les policiers possèdent des pouvoirs plus ou moins importants, ils sont par contre soumis aux mêmes lois que le grand public. Il existe également des restrictions juridiques supplémentaires aux agents de police britanniques telles que l’absence de droit de grève et l'interdiction de prendre part à la vie politique.

Les nouvelles recrues rejoignent les forces de police comme constables et doivent prêter serment d'allégeance à la Reine en présence d'un magistrat.

Les différentes forces de police

Il existe trois différents types de police :

Les forces de police territoriales

Elles effectuent la majorité des services de police et couvrent chacune une région donnée (souvent appelée *constabulary*). Jusqu’en 2012, elles étaient soumises à une autorité policière indépendante (Angleterre et Pays de Galles), ou une autorité locale ou une commission de police mixte (Écosse), qui géraient la nomination du chef de la police et déterminaient les compétences et les responsabilités des policiers. Depuis l'introduction des “Police and Crime *Commissioners*” en novembre 2012, les forces de police en Angleterre et au Pays de Galles sont dirigées par des *commissioners* élus tous les quatre ans.

Les forces spéciales de police (depuis 2005)

Ce sont des forces nationales qui ont une compétence particulière et non régionale : la police des transports britannique (responsable du réseau ferroviaire), le Civil Nuclear Constabulary (responsable des installations nucléaires non militaires et des matières nucléaires non militaires en transit) et la police du ministère de la Défense (le personnel, les bâtiments, les intérêts de la Défense, les armes nucléaires du Royaume-Uni et les matières nucléaires spéciales). La Serious Organised Crime Agency (surnommée “le FBI britannique”) a été créée en 2006 afin de combattre le crime organisé et le grand banditisme. Depuis octobre 2013, elle est appelée National Crime Agency et prend en charge le crime organisé, la police des frontières, la criminalité économique et le centre pour la protection des enfants (antipédophilie sur Internet).

Les autres forces de police

La création de la plupart d’entre elles remonte au Moyen Âge. Elles ont la responsabilité de surveiller des zones ou des activités locales spécifiques, telles que les installations portuaires, certaines voies ferrées, des forêts et des parcs. Les jardins botaniques royaux de Kew, près de Londres, possèdent par exemple leur propre force de police depuis 1872. L’aéroport de Belfast, l’université de Cambridge, le port de Liverpool, la forêt d’Epping, etc., possèdent leur propre police. Avant l'adoption de la législation récente comme la loi “Serious Organised Crime et Police Act” de 2005, ces forces étaient souvent désignées comme des “forces spéciales de la police”, il ne faut donc pas les confondre avec celles créées depuis 2005.

Les forces de police territoriales

Angleterre et Pays de Galles

Excepté à Londres, chaque force de police territoriale couvre une zone comprenant un ou plusieurs comtés, établis en 1974 lors de réorganisations administratives. Ces forces fournissent la majorité des services de police à la population de l'Angleterre et du Pays de Galles. Toutes ces forces de police sont indépendantes et dirigées chacune par un *chief constable* (excepté pour la Metropolitan Police de Londres et la City of London Police, dirigées chacune par un *commissioner*). Chaque force est cependant supervisée par une autorité de police (Police and Crime Commissioners depuis 2012). Le “Police Act” de 1996 définit les responsabilités des quarante-trois forces territoriales (trente-neuf en Angleterre et quatre au Pays de Galles). Cette loi précise également que, si les agents de police sont affectés à des territoires précis, ils ont toutefois compétence dans toute l’Angleterre et le Pays de Galles.

Écosse

La plupart des fonctions et pouvoirs de la police écossaise proviennent du gouvernement et du parlement écossais. Il existe cependant des domaines juridiques dont le gouvernement britannique a toujours la responsabilité : la sécurité nationale, le terrorisme, les armes et la drogue. Le “Police Scotland Act” de 1967 avait jeté les bases de l'organisation et de la compétence des huit anciennes forces territoriales en Écosse qui

L’interdiction du droit de grève

En 1870 et 1890, certaines forces de police britanniques firent grève afin d’obtenir de meilleures conditions de travail et des augmentations de salaire. En 1913, des milliers de policiers joignirent un syndicat national des policiers. En 1918, le *commissioner* de la police de Londres, soutenu par le ministère de l’Intérieur, ordonna que le syndicat soit interdit et que ses membres soient licenciés.

En réaction, la quasi-totalité de la Metropolitan Police de Londres se mit en grève, ainsi que d’autres services de police à travers le pays.

Effrayé par l’ampleur de la grève, le gouvernement accorda aux policiers les améliorations qu’ils demandaient. Mais, en 1919, il mit en place une loi interdisant aux policiers de se réunir en syndicat et de faire grève, et fit disparaître le syndicat existant, créant à la place une “fédération de police” bien moins belliqueuse.

furent formées en 1975. Ces forces couvraient une ou plusieurs régions et fournissaient la majorité des services de police. En 2011, le gouvernement écossais a décidé de réunir les huit forces territoriales avec la Scottish Crime and Drug Enforcement Agency (une force spéciale créée en 2001, luttant contre le crime organisé) pour ne créer qu'une seule organisation.

Le Police Service of Scotland est né officiellement le 1er avril 2013.

Irlande du Nord

Les forces de police de comtés et d'arrondissements n'ont pas été formées en Irlande comme ils l'étaient en Grande-Bretagne. À partir du début du XIXème siècle et jusqu'aux années 1920, le Royal Irish Constabulary couvrait la majorité de l'Irlande. Le Royal Ulster Constabulary (au nord) et la Garda Siochana (au sud) furent formés en 1922 après la séparation de l'Irlande du Nord. Le Royal Ulster Constabulary exista jusqu'au rapprochement politique de l'Irlande et du Royaume-Uni en 1998. Le "Police Northern Ireland Act" de 2000 a jeté les bases de l'organisation et des fonctions de la police en Irlande du Nord, qui aboutit à la création du "Police Service of Northern Ireland" en 2001.

Les dépendances de la Couronne

Les îles de Jersey et Guernesey dans la Manche, et l'Île de Man en mer d'Irlande possèdent chacune leur propre force de police.

Compétences transfrontalières

Les agents de police territoriaux ont certains pouvoirs d'arrestation dans d'autres nations constitutives que celle où ils ont été nommés. Il existe quatre dispositions qui le leur permettent : le mandat d'arrêt, l'arrestation sans mandat pour une infraction commise dans leur nation, l'arrestation sans mandat pour une infraction commise dans une autre nation, et l'aide mutuelle.

Le mandat d'arrêt

Il peut être exécuté par des constables, même en dehors de leur juridiction, et englobe le mandat d'arrêt d'un suspect, le mandat d'arrêt d'un témoin et le mandat d'incarcération. Le mandat délivré dans une nation peut être exécuté dans une autre nation par un agent originaire de la nation où il a été délivré. Un mandat d'arrêt peut être délivré par un magistrat pour un suspect, mais aussi pour un témoin (pour forcer ce dernier à donner des informations, pour conclure une transaction officielle avec lui ou si ce dernier ne s'est pas présenté au tribunal lors d'un procès).

L'arrestation sans mandat pour une infraction commise dans la nation

Si un agent de police soupçonne qu'une personne a commis ou tenté de commettre un crime dans sa nation, et que cette personne est maintenant dans une autre nation, il peut se rendre dans cette autre nation et arrêter cette personne.

L'arrestation sans mandat pour une infraction commise dans une autre nation

Un agent appartenant à une force de police d'une nation a les mêmes pouvoirs d'arrestation dans une autre nation. Toutefois, lorsqu'un constable écossais arrête, par exemple, un suspect en Angleterre, il doit respecter les lois et exigences en vigueur en Angleterre : information sur le pourquoi de l'arrestation, conduite au poste de police, fouille du suspect. Pour simplifier les choses, les procédures sont assez semblables d'une nation à l'autre.

L'aide mutuelle

Les forces de police s'entraident souvent lors d'opérations de grande envergure, comme celles qui exigent des compétences spécifiques ou un nombre de policiers supérieur à celui qu'une force peut fournir. Les constables prêtés à une force de police par une autre ont les mêmes pouvoirs et les privilèges que les agents de la force hôte.

Uniforme et équipement

Les uniformes, la délivrance ou non d'armes à feu, le type de voitures de patrouille et les autres équipements varient selon la force de police. Les uniformes et les équipements de la police ont considérablement varié depuis la création de ce qui allait devenir la première force de police officielle du pays en 1829, mais se sont peu à peu standardisés à partir de la fin du XIXème siècle.

Une variété d'uniformes "faits maison", des bicyclettes, des épées et des pistolets furent peu à peu remplacés ou interdits, jusqu'à la création de l'uniforme moderne : chemise blanche, cravate noire (ou foulard pour les femmes), vestes jaunes réfléchissantes, gilets pare-balles.

L'armement

Contrairement aux forces de police de la plupart des autres pays, la grande majorité des policiers britanniques ne portent pas d'arme à feu lors des patrouilles standard, mais une matraque et un pulvérisateur de gaz incapacitant. Lors de la formation du Metropolitan Police Service à Londres au XIXème siècle, les policiers n'étaient pas armés, notamment pour contrer les craintes et les objections du public qui avait vu l'armée britannique maintenir l'ordre de manière brutale, voire sanglante.

Une police non armée

La question de l'armement des agents de police a été soulevée après l'affaire Derek Bentley en 1952, dans laquelle un constable fut tué et un sergent gravement blessé, et de nouveau après le massacre de Braybrook Street en 1966, au cours duquel trois policiers furent tués à Londres.

En conséquence, environ 17 % des agents à Londres furent autorisés à porter une arme.
Mais après la mort d'un certain nombre de personnes tuées par des policiers dans les années 1980, le contrôle fut considérablement renforcé et de nombreux agents virent leur autorisation de porter une arme leur être retirée.
La formation fut également grandement améliorée.

En 2005, environ 7 % des officiers à Londres sont formés à l'utilisation des armes à feu. Des sondages lancés par la Police Federation of England and Wales montrent depuis des années que les agents de police ne désirent pas être armés de manière systématique.
Lors d'un sondage de 2006, 82 % d'entre eux étaient contre, mais 43 % demandaient que le nombre de policiers autorisés spécialement à porter une arme à feu augmente.

La tradition s'est ancrée et, depuis, les forces de police britanniques ne sont toujours pas armées (à l'exception du service de police d'Irlande du Nord et de deux des forces spéciales que sont le Civil Nuclear Constabulary et la Police du ministère de la Défense). Toutefois, depuis 1991, toutes les forces territoriales disposent d'une unité des armes à feu, qui entretient une flotte de véhicules d'intervention armés pour répondre aux appels d'urgence en cas d'utilisation d'armes à feu.

Toutes les forces de police du Royaume-Uni possèdent des agents formés à l'utilisation des armes à feu et disponibles en cas de besoin. La Metropolitan et City of London Police (les deux forces de police de Londres) opèrent avec trois agents par véhicule armé : un pilote, un navigateur et un observateur qui recueille des informations sur l'incident et assure la liaison avec les autres unités.

En 2008, les forces de police britanniques employaient 6 780 policiers autorisés à utiliser des armes à feu (sur un total d'environ 140 000). Depuis 2009, des Tasers ont également été délivrés aux membres des équipes d'intervention pour une utilisation lorsque la force meurtrière ne peut être justifiée.

L'uniforme

Jusqu'aux années 1990, il était généralement admis que les policiers puissent patrouiller "en bras de chemise", ce qui signifiait que les agents ne portaient pas de veste ni de gilet de protection. En 1994, le ministère de l'Intérieur modifia l'uniforme en prévoyant le port systématique d'un gilet anti-couteau, d'une ceinture équipée (matraque, menottes, radio et pulvérisateur) et d'un gilet jaune réfléchissant. Bien qu'il existe des variations mineures, les forces de police britanniques portent toutes des uniformes très similaires. La couleur de base est un bleu très foncé, ce qui vaut souvent aux agents le surnom des "hommes en bleu".

Les agents de police londoniens portèrent une veste en queue de pie bleue et un chapeau haut de forme renforcé jusqu'en 1863, date à laquelle la Metropolitan Police remplaça la veste par une tunique et le haut de forme par le célèbre "casque" qui donne sa silhouette si reconnaissable au "bobby". Les *constables* et les sergents masculins des forces anglaises et galloises portent le casque de gardien, alors que la casquette est portée par les inspecteurs et les officiers. En Écosse, tous les agents de sexe masculin portent une casquette depuis les années 1950. Les policières de toutes les forces de police portent des chapeaux melon.

Organisation des forces de police

Comme toutes les forces de police britanniques sont autonomes, il existe de nombreuses variations dans l'organisation et la nomenclature. Il existe cependant des points communs.

- Toutes les forces de police possèdent des équipes d'agents qui sont chargés des tâches générales et de répondre aux appels d'urgence du public. En général, ces agents patrouillent en véhicule (à pied ou à vélo dans les zones urbaines) dans une division de la "zone" de police ou, dans le cas du Metropolitan Police Service, dans un arrondissement. Presque tous les policiers commencent leur carrière en patrouille, puis certains se spécialisent.
- La plupart des forces de police au niveau local déploient depuis 2002 au moins un agent de police qui essaie de créer des liens avec la communauté locale et de résoudre les problèmes à long terme. À Londres, le Metropolitan Police Service a créé des "équipes pour des quartiers plus sûrs". Chaque quartier de Londres possède un sergent de police, deux constables et quelques *police community support officer* (des agents civils de la police) qui doivent résoudre des problèmes et créer des liens communautaires dans leurs quartiers respectifs. D'autres forces de police ont des systèmes similaires, qui sont nommés agents locaux, agents de quartier, etc.
- Un Criminal Investigation Department (CID, département d'investigation criminelle) est présent au sein de chaque force de police. En général, les agents du CID traitent les enquêtes importantes ou complexes. La plupart des policiers du CID sont des détectives. En fonction de la force de police, le CID peut être divisé en une myriade d'autres divisions spécialisées (fraudes, crimes sexuels, homicides, etc.). Les détectives des plus petites forces de police travaillent sur des enquêtes variées tandis que les détectives appartenant à des forces de police plus importantes peuvent être très spécialisés.
- Toutes les forces de police possèdent des départements spécialisés. Des forces importantes telles que la police du Grand Manchester, la police de Strathclyde et la police des West Midlands ont des départements et unités variées qui s'occupent de la régulation du trafic routier, des armes à feu, de l'appui tactique marin, de la patrouille à cheval, etc.
  Des forces plus petites comme la police du Warwickshire possèdent nettement moins de spécialistes et s'appuient sur la formation multidisciplinaire : les agents de la circulation sont aussi les agents formés à l'utilisation des armes à feu. La police métropolitaine de Londres, la plus grande force du pays, dispose d'un grand nombre

de départements spécialisés, dont certains lui sont uniques en raison de ses responsabilités nationales (le groupe de protection diplomatique et le commandement antiterroriste).

Criminal Investigation Department

Le Criminal Investigation Department (CID) est la branche de chaque force de police territoriale à laquelle appartiennent les *detectives* en civil. Le premier CID, celui de la Metropolitan Police de Londres, fut créé en 1878.

Les *detectives* du CID doivent avoir passé au moins deux ans comme constables en uniforme et reçoivent une formation lorsqu'ils arrivent dans le service. Durant la formation, ils sont considérés comme detectives temporaires. Après avoir terminé le programme de formation, ce qui prend généralement deux ans, ils deviennent detective constables à part entière. Les agents du CID enquêtent sur les crimes graves tels que les viols, les meurtres, les agressions, les fraudes et les affaires complexes.

Les plus petites stations de police ont généralement davantage d'agents en uniforme que de *detectives* du CID, généralement cinq *detective* constables et un *detective* sergent qui les commande. Dans les grandes stations de police, de nombreux *detective constables*, *detective* sergents et *detective inspectors* travaillent sous la responsabilité d'un *detective chief inspector.*

- Le *constable* est un agent de police non gradé. Les *detective constables* sont habillés en civil et sont des enquêteurs rattachés au CID (Criminal Investigation Department).

Pour devenir *detective constable*, le *constable* doit passer au moins deux ans en uniforme et en patrouille.

- Le sergent : c'est le premier grade ayant un pouvoir de supervision. Le sergent gère le travail quotidien des constables et est souvent responsable d'une équipe.
  Les *detective* sergents sont habillés en civil et ne portent pas l'uniforme, ce sont des enquêteurs rattachés au CID (Criminal Investigation Department).
- L'*inspector* : Les inspecteurs en uniforme supervisent une équipe composée de *constables* et de sergents qui travaillent en quart, ou possèdent un rôle spécialisé tel que la surveillance du trafic routier. Les *detective inspectors* en civil sont des enquêteurs rattachés au CID.
- Le *chief inspector* : sa fonction varie selon les forces de police. Il peut assister le commandement d'une division, commander une unité ou occuper un poste administratif.
  Le grade de *detective chief inspector* est généralement le grade minimum détenu par un *senior investigating officer* (SIO, un enquêteur), qui dirige les enquêtes importantes (un meurtre, par exemple) au CID. L'officier responsable du CID dans chaque division est généralement *detective chief inspector*.
- Le *superintendent* : Le grade de *superintendent* fut introduit dans la Metropolitan Police dès 1829. Un *superintendent* dirige une division ou une unité, selon l'organisation de la force de police à laquelle il appartient.
- Le *chief superintendent* : un *chief superintendent* dirige une Basic Command Unit (une des divisions territoriales de chaque force de police). Le détective en chef et le commandant du CID dans la plupart des forces est un *detective chief superintendent*.
- *Chief constable* : c'est le titre porté par le dirigeant de chacune des quarante-trois forces de police territoriales, à l'exception de la Metropolitan Police et de la City of London Police, qui sont dirigées par des *commissioners*.

Les grades supérieurs à celui de *chief superintendent* sont généralement attribués à des officiers ayant un rôle de gestion non opérationnel. Le *commissioner* de la Metropolitan Police est souvent considéré comme le grade de police le plus élevé au Royaume-Uni, mais en réalité, chaque *chief constable* et les deux *commissioners* de Londres sont souverains sur leurs propres forces de police.

Les services forensiques

Le Forensic Science Service

Le Forensic Science Service (FSS) était une entreprise d'État gérée par le gouvernement qui fournissait des services de police scientifique aux forces de police et aux organismes gouvernementaux d'Angleterre et du Pays de Galles. Le gouvernement britannique a annoncé la fermeture de la FSS en décembre 2010, se justifiant par des pertes mensuelles de 2 millions de livres sterling. La FSS a finalement fermé le 31 mars 2012. Les archives du FSS (une collection de dossiers contenant des lames de microscope, des échantillons de fibres et des échantillons d'ADN) sont maintenues pour permettre l'examen d'enquêtes non résolues. Les services forensiques sont à présent sous-traités par le secteur privé.

Créé en 1991, le FSS avait lancé l'utilisation de profils ADN à grande échelle pour l'identification de criminels. Il avait également mis en place la première base de données ADN au monde, en avril 1995 (elle est

à présent supervisée par la National Policing Improvement Agency). Mais l'utilisation croissante des appels d'offres par les forces de police pour les services forensiques avait entraîné la perte de parts de marché du FSS au point que le gouvernement britannique avait dû injecter 50 millions de livres sterling dans l'entreprise.

Le LGC

LGC est une société britannique indépendante, qui fournit des analyses chimiques, biochimiques et ADN. Elle a été créée en 1996. Elle employait plus de 1 500 personnes en 2010 et est le plus grand laboratoire d'analyse indépendant d'Europe. LGC a été racheté par la société d'investissement Bridgepoint en février 2010. LGC travaille avec toutes les forces de police territoriales britanniques, les services pénitenciers, la police militaire et des organismes privés.

Les bases de données

Crimint

Crimint est une base de données gérée par la police métropolitaine de Londres qui stocke des informations sur les criminels, les criminels présumés et les manifestants. Elle a été créée en 1994. En 2005, elle contenait 7 millions de rapports d'information et 250 000 dossiers de renseignement.

HOLMES 2

Home Office Large Major Enquiry System est un système d'information utilisé par les forces de police britanniques depuis 2000 pour enquêter sur les crimes en série et les fraudes à grande échelle. L'application est utilisable par les forces de police de toutes les nations, ainsi que la police militaire. HOLMES 2 est une amélioration du système HOLMES original qui a été introduit en 1985. C'est un système de soutien administratif qui a été principalement conçu pour aider les enquêteurs à gérer les enquêtes complexes : HOLMES 2 traite la masse d'informations qu'il reçoit et souligne les éventuels liens existants entre des affaires, même dans des nations différentes (ce qui n'était pas le cas de HOLMES 1).

HOLMES 2 permet :

- la gestion de documents qui doivent être contrôlés tout au long de l'enquête ;
- l'utilisation d'un puissant moteur de recherche sur une correspondance exacte, une correspondance tronquée, un synonyme, des cartes ;
- la création de graphiques représentant une séquence des événements et la création de graphiques d'association (des liens dans ou entre les affaires), et la comparaison des bases de données pour identifier les liens potentiels avec des enquêtes similaires ;
- la préparation de documents requis par le tribunal pour un procès. La présentation graphique permet au système d'être utilisé au tribunal pour montrer comment les flux d'informations complexes sont liés.

  Il existe une version mobile de HOLMES 2 qui peut être utilisée sur un ordinateur portable.

Police National Computer (PNC)

Créé en 1974, le Police National Computer est un logiciel utilisé par toutes les polices du Royaume-Uni. Il est disponible 24 h/24 et utilise plusieurs bases de données contenant des millions d'entrées :

- Fichier de noms : personnes condamnées ou arrêtées avec liens vers les empreintes digitales et l'ADN, ainsi qu'une description physique, le casier judiciaire, les adresses de résidence passées et présentes, les co-accusés.
- Fichier des véhicules : propriétaires d'un véhicule (nom, coordonnées, numéro de châssis du véhicule, immatriculation) et véhicules volés.
- Fichier des objets volés ou trouvés : remorques (y compris les side-cars), végétaux, véhicules à moteurs, animaux, bateaux, et armes à feu.
- Fichier des conducteurs : toutes les personnes possédant un permis de conduire ou à qui on a enlevé le permis de conduire.

  Le PNC est relié au système d'information Schengen (cf. *La Police Nationale, les Ressources en ligne*, page 320).

Violent and Sex Offender Register (ViSOR)

Créée en 2003, cette base de données contient les noms et coordonnées de toute personne incarcérée ou internée pendant plus de douze mois pour un crime violent, une agression sexuelle ou un viol, ainsi que des personnes qui demandent volontairement à y être inscrites. Les personnes condamnées doivent prévenir les autorités dans les trois jours en cas de changement de nom ou d'adresse, et dans les sept jours en cas de voyage à l'étranger.

Depuis 2012, les personnes enregistrées dans la base doivent également fournir des détails sur leurs comptes bancaires, leurs cartes de crédit et leur passeport, et doivent prévenir la police s'ils vivent avec un mineur de moins de 18 ans.

National DNA Database

Créée en 1995, la NDNAD contenait les empreintes génétiques de 3 millions de personnes en 2005, et presque 6 millions en 2012. C'est la plus grande base de données ADN au monde : elle contient l'ADN d'environ 10 % de la population britannique. Elle est constituée de prélèvements effec-

Les Murder Investigation Teams

Au sein du Homicide and Serious Crime Command, les enquêtes sur des meurtres sont menées par des Murder Investigation Teams.

Il existe une MIT pour chacune des trente-deux unités de commandement opérationnel d'arrondissements, chacune dirigée par un *detective chief inspector*. Les MIT mènent également les enquêtes sur les personnes disparues ou les enlèvements lorsqu'il existe des raisons de soupçonner que la victime est décédée ou pourrait être tuée.

Les MIT ont été créés en 2000 pour remplacer les Area Major Incident Pools (eux-mêmes créés en 1985).

En 2001, les MIT employaient 834 policiers, 182 employés administratifs et 14 *senior detectives*.

tués sur des scènes de crime, de l'ADN de suspects de n'importe quel crime ou délit, et, en Angleterre et au Pays de Galles, des personnes simplement placées en garde à vue. Dès qu'un nouveau profil ADN est entré, le NDNAD cherche automatiquement une correspondance entre individu et crimes mais aussi entre crimes, passés et présents. La base de données peut également être utilisée pour identifier indirectement une personne par le biais de l'ADN d'un parent.

Les prélèvements sont stockés de manière permanente par les laboratoires (souvent privés) qui les analysent mais les données du NDNAD sont la propriété exclusive du ministère de l'Intérieur.

National Ballistics Intelligence Service

Créé en 2008, le NABIS stocke les informations balistiques concernant des affaires criminelles impliquant des armes à feu. Des établissements spécifiques ont été créés pour tester les armes à feu à Birmingham, Londres et Manchester.

IDENT1

C'est la base de données nationale des empreintes digitales et empreintes de paumes de toutes les personnes arrêtées par la police, ainsi que des empreintes prélevées sur des scènes de crime. Elle remplace le système NAFIS (National Automated Fingerprint Identification System, créé en 2000). En 2012, IDENT1 contient les empreintes de 7 millions de personnes et permet de relier 85 000 criminels à des scènes de crime chaque année.

Les polices de Londres

La ville de Londres utilise deux services de police indépendants.

Le service de police métropolitaine

Le Metropolitan Police Service (MPS, surnommé le Met) est la force de police territoriale responsable du Grand Londres (les trente-deux arrondissements de Londres, dont douze à Londres même et vingt en banlieue), excepté la City, qui est sous la responsabilité de la City of London Police.

La police métropolitaine de Londres est également appelée Scotland Yard, d'après l'endroit où se situait son siège original dans une rue appelée Great Scotland Yard à Whitehall. Le siège actuel de la Metropolitan Police est à New Scotland Yard, dans le quartier Victoria.

Géographiquement, le Met est divisé en trente-deux unités de commandement opérationnel d'arrondissements, un pour chaque arrondissement de Londres.

La police métropolitaine a également des responsabilités nationales importantes telles que la coordination de la lutte contre le terrorisme et la protection de la famille royale et des hauts responsables du gouvernement. La police du ministère de la Défense est responsable du siège du ministère à Whitehall. La police des transports est responsable du métro de Londres. Toutefois, la Metropolitan Police prendra en charge l'enquête sur un crime grave dans ces deux domaines si cela est jugé approprié (incidents terroristes, meurtre…).

Les policiers métropolitains ont une compétence juridique dans toute l'Angleterre et le Pays de Galles, comme tous les autres policiers des forces de police territoriale. Les agents ont également des pouvoirs limités en Écosse et en Irlande du Nord. En 2011, le Met employait 32 000 agents de police, 13 350 agents administratifs et 3 800 agents civils de la police. La police métropolitaine est la plus grande force de police du Royaume-Uni et l'une des plus grandes au monde. Le commissioner est le directeur opérationnel de la Metropolitan Police, responsable devant le maire de Londres.

Organisation

Le Metropolitan Police Service est organisé en directions :

- **Direction de la police territoriale**

- **Direction du crime et des opérations centrales**
  Elle est divisée en huit unités opérationnelles :
  - Homicide and Serious Crime Command (SCD 1) : les homicides, les personnes disparues, les enlèvements…
  - Rape and Serious Sexual Offences (SCD2) : les viols et les agressions sexuelles.
  - Fingerprint Services : responsable de la collecte et de l'archivage des empreintes digitales.
  - Forensic Services Command Unit (SCD 4) : fournit des services medico-légaux aux trente-deux unités de commandement opérationnel d'arrondissements et aux autres services.
  - Child Abuse Investigation Command (SCD 5) : abus sexuels, physiques ou émotionnels des mineurs. Des équipes d'investigation spéciales enquêtent également sur les meurtres d'enfants et la pédophilie par internet, et une unité psychologique s'occupe des victimes.
  - Economic and Specialist Crime Command (SCD 6) : les crimes économiques. Plusieurs unités enquêtent sur le blanchiment d'argent, les chèques en

bois, les véhicules volés, les œuvres d'art volées, le trafic d'animaux exotiques, etc.
- Trident and Trafalgar Operational Command Unit (SCD 8) : les crimes par armes à feu au sein de la communauté noire de Londres. Elle se concentre sur les morts par armes à feu où le suspect ou la victime est noir.
- Serious and Organised Crime Group (SCD 7) : enlèvement, crime organisé, braquage de banque, vol de bijoux, prise d'otage, trafic d'arme et de drogue...
- Covert Policing/Intelligence (SCD 10) : cette unité fournit des équipes de surveillance et d'infiltration au reste du Met en moins de 90 minutes.

• **Direction des opérations spéciales**
Elle fournit des services de protection personnelle armés pour la famille royale, les ministres, les chefs d'État invités, les personnalités publiques et les ambassadeurs. Elle lutte contre le terrorisme en prévenant les activités terroristes, en collectant et exploitant des renseignements à Londres.

• **Direction de l'information**

• **Direction des ressources**

Chaque direction est dirigée par un *assistant commissioner*.

Les stations de police

En plus de son siège à New Scotland Yard, il existe 140 stations de police à Londres, du grand siège d'arrondissement ouvert 24 h/24 aux petites stations ouvertes au public pendant les heures de bureau. La plus ancienne station de police opérationnelle (1895) se situe à Wapping. C'est également le siège de l'unité de police maritime qui est responsable de la Tamise. Elle abrite également une morgue.

Les stations de police métropolitaine peuvent abriter divers services et unités :
• Les *constables* des patrouilles
• Les agents communautaires de soutien à la police qui tissent des liens dans la communauté et aident aux tâches policières
• Les agents de la circulation
• Les agents chargés de délivrer les autorisations de port d'armes à feu
• Les agents administratifs responsables du maintien des archives de l'identité criminelle (empreintes digitales, photos, etc.)
• Les *detectives* du CID chargés des enquêtes criminelles
• Etc.

La plupart des stations de police possède des cellules pour assurer la détention provisoire des suspects.

La City of London Police

La City of London Police (CoLP), souvent appelée City Police, est une force de police territoriale qui a la responsabilité du quartier des affaires de la ville de Londres, la City. Ce quartier situé dans le cœur historique de Londres est de nos jours un centre financier à la population résidente réduite (10 000 personnes) mais qui grouille chaque jour de milliers d'employés (environ 300 000) et de touristes. Avec 833 policiers et trois stations de police, la City of London Police est la plus petite force territoriale de Grande-Bretagne. Elle est dirigée par un *commissioner*.

La City Police est organisée en cinq unités de commandement :
• La direction des crimes économiques
• La direction de la criminalité
• La direction de la police en uniforme
• La direction de l'information et du renseignement
• La direction des services aux entreprises

En raison du rôle de la City en tant que centre financier mondial, la City of London Police a développé une grande expertise dans la lutte contre la fraude et les crimes financiers. La direction des crimes économiques inclut la brigade contre la répression des fraudes, l'unité des cartes de crédit et des chèques, l'unité des enquêtes sur le blanchiment d'argent, l'équipe de développement du renseignement sur la fraude et l'unité contre la corruption à l'étranger.

Les grades : **La plupart des forces de police du Royaume-Uni utilisent des grades standardisés, avec une légère variation dans les plus hauts rangs de la Police Métropolitaine de Londres et la City of London Police. La plupart des grades de la police britannique qui existent aujourd'hui ont été choisis par Home Secretary Sir Robert Peel, le fondateur de la police métropolitaine, en 1829.**

Les grades de l'époque ont été délibérément choisis de sorte qu'ils ne correspondent pas aux grades militaires (à l'exception du sergent) afin de bien les distinguer de l'armée.

Les insignes de grade sont généralement portés sur les épaulettes (excepté les sergents, qui portent souvent leur insigne de grade sur leurs manches supérieures).

Grade	Insigne
Chief constable	Couronne de laurier et une couronne
Deputy chief constable	Couronne de laurier et un diamant
Assistant chief constable	Couronne de laurier
Chief superintendent	Une couronne et un diamant
Superintendent	Une couronne
Chief inspector / Detective chief inspector	3 diamants
Inspector / Detective inspector	2 diamants (losanges argentés)
Sergent / Detective sergent	3 chevrons argentés
Constable / Detective constable	Aucune

Comment mener une enquête

Chaque scène de crime est différente et doit donc être traitée différemment. De la même manière, il n'existe pas une seule et unique manière de résoudre un crime. Toutefois, la police se repose sur des procédures éprouvées pour mener l'enquête sur une scène de crime :

- Obtenir des indices, des preuves physiques sur la scène de crime.
- Identifier les sources : qui a déclaré le crime ? Qui était présent lorsque la police est arrivée ?
- Identifier les personnes qui fournissent des informations : des suspects potentiels, la ou les victimes, les témoins, des informateurs ou des personnes connaissant le suspect.
- Sources d'entrevues : recueillir les déclarations de toutes les personnes présentes.
- Victime : obtenir autant d'informations possibles sur la victime (ses derniers mouvements, la dernière personne rencontrée, son style de vie, etc.)
- Mobile : qui avait les moyens et l'opportunité de commettre ce crime ? Un mode opératoire est-il reconnaissable ? Un profil psychologique peut-il être dressé ?
- Trouver des connexions avec les preuves : est-ce que les preuves pointent vers un suspect en particulier ? Par exemple : une arme spécifique a-t-elle été utilisée ? Si oui, qui serait capable de l'utiliser ou qui en possède une ?
- Trouver des suspects : les interroger.

Cette procédure semble simple mais elle ne l'est pas. Les gens mentent, des preuves physiques disparaissent, les enquêteurs font face à un complot ou une dissimulation… La police ne doit pas seulement trouver le criminel, mais également être en mesure de prouver qu'il est coupable devant un tribunal.

Les suspects

Pour déterminer si une personne peut être considérée comme un suspect, il faut établir si cette personne a un mobile, les moyens et l'opportunité de commettre le crime. Ces trois considérations doivent être réunies pour inculper et faire condamner un suspect. La police analyse également le mode opératoire afin d'établir si un crime particulier correspond au style connu d'un criminel.

Le mobile

On le trouve habituellement en interrogeant les suspects. On dit souvent que pour trouver le mobile d'un crime, il faut suivre l'argent. L'argent, bien que n'étant pas nécessairement la racine de tous les maux, est souvent la motivation des crimes. Les criminels peuvent également être motivés par le pouvoir, que ce soit pour l'obtenir ou pour le retrouver. La vengeance est également un mobile, surtout dans le crime organisé.



Les moyens

La police doit également trouver un suspect qui avait les moyens de perpétrer le crime. A priori, une vieille dame n'aura pas la force de tabasser un jeune gaillard. De même, quelqu'un ayant le vertige ou étant acrophobe (peur de la hauteur) ne sera pas en mesure de pousser quelqu'un du haut d'un immeuble.

L'opportunité

Le plus important est de démontrer que le suspect a été ou aurait pu être présent sur les lieux pour commettre le crime. C'est là que les alibis entrent en jeu. Une personne peut être mise hors de cause si elle ne pouvait pas être sur les lieux au moment du crime (le suspect était à une réunion d'affaires dans une autre ville et dix personnes peuvent en témoigner).

Le mode opératoire

Le *modus operandi* (MO) peut être très utile lorsqu'il s'agit d'un récidiviste, car il offre parfois un grand nombre d'informations sur l'auteur du crime. Les caractéristiques d'un mode opératoire sont basées sur le type de crime. Les criminels ont tendance à faire ce qu'ils savent bien faire. Les braqueurs de banque sont peu susceptibles de cambrioler des maisons. Un criminel ne va s'en prendre qu'aux jeunes femmes seules, ou voler uniquement les personnes âgées. Certains types de biens peuvent également fournir un lien : si un pyromane ne brûle que des salles de musculation ou des gymnases, on peut penser qu'il a eu des problèmes avec des personnes musclées ou des gymnastes, ou contre une chaîne de club de sport. Le MO peut également être basé sur la manière dont le criminel exécute son crime. S'agit-il toujours du même type d'arme ? Le crime a-t-il un cérémoniel ? Le crime a-t-il une "carte de visite" qui le différencie des autres ? Même l'heure où le crime a été commis peut être pertinente, car elle peut indiquer les heures de travail du criminel.

Les preuves

Les preuves sont tout ce qui peut être soumis comme preuve recevable devant un tribunal : objets, témoignages, déclarations sous serment, etc. Les preuves peuvent être utilisées pour relier un suspect à un crime, établir la nature ou la cause du crime, prouver la méthode ou fournir le mobile.

Il existe deux types de preuves juridiques : directe et indirecte.

- **Les preuves directes :** ce qui relie directement le suspect à un crime. Par exemple, le témoignage d'une personne qui a vu une victime frappée par quelqu'un portant une chemise rouge à rayures bleues et un suspect qui possède justement cette même chemise ; le témoignage d'une personne affirmant qu'elle a reconduit le suspect jusqu'à chez lui à 18 heures alors qu'il affirme être revenu à 17 heures ; le témoignage d'une personne expliquant qu'elle a vu le suspect quitter le lieu du crime avec une énorme tache de sang sur sa chemise ; une balle retrouvée dans le corps d'une victime et qui correspond exactement (examen balistique) aux balles provenant du pistolet trouvé chez un suspect.

Les preuves peuvent être de nature testimoniale, documentaire, photographique, médico-légale, et même enregistrée, du moment qu'elles sont obtenues légalement. Les conjectures et les rumeurs ne sont pas considérées comme des preuves et sont irrecevables dans les tribunaux. La preuve forensique est admise lors d'un procès si un expert définit la signification et la fiabilité de cette preuve.

- **Les preuves indirectes (ou "circonstancielles") :** elles suggèrent que quelque chose s'est passé, mais sans réellement le prouver. De telles preuves se prêtent à de multiples interprétations, ce qui les rend moins utiles. En outre, l'utilisation de ce genre de preuves pousse les enquêteurs à rechercher toute une chaîne de preuves qui puisse relier un suspect à un crime. Bien que les preuves indirectes soient recevables, la plupart des tribunaux rechignent à condamner un suspect uniquement sur ce genre de preuves.

Exemple : une grosse somme d'argent est volée dans le coffre-fort d'un riche homme d'affaires, qui est retrouvé assassiné. Les empreintes digitales du suspect sont retrouvées sur le mur du coffre-fort mais pas à l'intérieur. Le suspect s'est récemment acheté une voiture de sport en payant en liquide. Les preuves mènent à penser que le suspect est le voleur, mais rien ne prouve qu'il ait tué la victime.



De plus, le suspect peut expliquer qu'il a rendu visite à la victime et s'est appuyé sur le mur, y laissant ses empreintes, et qu'il a acheté la voiture avec un héritage ou les bénéfices d'une épargne.

Les sources d'information

Au cours de l'enquête, les enquêteurs explorent un certain nombre de sources afin d'obtenir les informations dont ils ont besoin. Ils peuvent se rendre au bureau des archives publiques, à la bibliothèque locale, ou dans les archives de la police. Ils peuvent demander à des agents de fouiller un endroit ou d'interroger des témoins.

Il existe de nombreuses sources dans lesquelles les enquêteurs peuvent trouver des informations. La plus accessible et la plus évidente pour les policiers américains, par exemple, est le NICS (National Instant Criminal Background Check System), le système national de vérification instantanée des antécédents criminels (cf. *Ressources en ligne*, page 320).

Voici d'autres sources d'informations :
- Les pages jaunes
- Les services d'archives : les tribunaux, les archives locales, de comté, de département, d'État, etc.
- Les compagnies d'eau et d'électricité
- Les dossiers d'état civil
- Les antécédents familiaux
- Les différents employeurs
- L'histoire financière
- Les routines quotidiennes, les habitudes et les activités
- Les amis, connaissances et associés
- Le lieu de culte local
- Les écoles et universités
- Le casier judiciaire

Si les enquêteurs peuvent accéder à l'habitation du suspect, ils peuvent aussi chercher :
- Des documents officiels : acte de propriété, reconnaissance de dettes, etc.
- Permis de conduire, acte de mariage, passeport, etc.

• Transactions commerciales
• Factures
• Billets de train ou d'avion

Enfin, lorsqu'ils essaient de créer une image du suspect, les enquêteurs doivent tenter d'établir :
• Son sexe
• Son origine
• Son âge
• Sa taille
• Son poids
• Sa posture
• La couleur de ses cheveux, sa coupe
• Couleur de cheveux, style et pilosité faciale
• Son teint
• La couleur de ses yeux
• Les éventuelles cicatrices ou tatouages
• Sa façon de parler, son accent
• Ses vêtements, ses bijoux, son style

Toutes ces informations peuvent donner une bonne image physique et psychique d'un(e) suspect(e).

Les informateurs
Il existe différents types d'informateurs et chaque type doit être traité différemment. Les informateurs sont soit des gens qui veulent juste bien agir, soit des gens qui veulent s'attirer les bonnes grâces de l'enquêteur, soit des personnes en difficulté qui ont besoin d'une faveur, soit des personnes qui sont obligées de donner des informations. Les enquêteurs doivent créer et tenir un dossier pour chaque informateur contenant ses coordonnées, les heures et lieux de rencontre, le résumé des conversations, etc. L'informateur peut rester anonyme mais il est toutefois extrêmement difficile de faire accepter des preuves provenant d'un informateur anonyme dans un tribunal. Les juges ont tendance à se méfier des sources anonymes.



Le démarchage
Les policiers en uniforme sont souvent chargés d'interroger un quartier afin de trouver des personnes qui pourraient avoir des informations à offrir. Un interrogatoire ou une entrevue au poste de police n'a lieu que si la personne est suspectée. Les enquêteurs doivent prospecter au bon endroit. N'interroger que les habitants des quelques maisons entourant une scène de crime n'est pas toujours le choix le plus efficace.

Le criminel est arrivé puis reparti de la scène de crime par un ou plusieurs endroits et il a pu passer par différentes rues. Les policiers doivent rechercher des témoins oculaires du crime mais aussi de l'éventuel transport du corps.

Ils doivent aussi chercher à corroborer les renseignements obtenus sur le suspect.

Le programme de protection des témoins

Créé en 1970, le programme fédéral de protection des témoins est supervisé par le ministère de la Justice et géré par les US Marshals. Il protège les témoins avant, pendant et après le procès. Certains États (Californie, Illinois, New York, et Texas) possèdent leur propre programme pour les crimes non couverts par le programme fédéral.

Ce programme est destiné aux témoins cruciaux d'affaires importantes (souvent le crime organisé) dont le témoignage les met en danger immédiat de mort. Grâce à ce programme, les témoins et leur famille sont protégés 24h/24 jusqu'au procès, puis sont relogés et obtiennent de l'argent pour le loyer et les soins médicaux. Ils reçoivent une nouvelle identité ainsi qu'une formation et une assistance pour trouver un nouvel emploi. Entre 1971 et 2013, 8 500 témoins ont bénéficié du programme et de la protection des US Marshals.

L'immense majorité des témoins est formée de criminels repentis. Le programme est uniquement basé sur le volontariat. Les témoins peuvent quitter le programme et retrouver leur identité originelle dès qu'ils le veulent… à leurs risques et périls. Philip Tolomeo collecta l'argent du racket pour un dangereux gang de Chicago, la Calabrese Crew, de 1978 à 1988. Quand Tolomeo tomba en disgrâce auprès de Frank Calabrese, il vola une grosse somme d'argent au gang puis fuit Chicago.

Il prit également avec lui des dossiers détaillant les activités illégales du gang. Tolomeo contacta le FBI, qui lui fit bénéficier du programme de protection des témoins. Son témoignage permit la condamnation de deux membres dirigeants de la Calabrese crew.



Enquêter sur une scène de crime

Il n'est pas facile d'enquêter sur une scène de crime car tout peut mal se passer dès les premières minutes. Le même protocole ne peut pas être utilisé systématiquement : chaque scène de crime est unique, elle présente son propre ensemble de problèmes et de défis. Une scène de crime ne reste pas bien sagement à attendre que les enquêteurs l'examinent. Elle est rapidement contaminée par les suspects, les passants et les policiers eux-mêmes. Les preuves physiques disparaissent ou sont détruites, les objets sont déplacés et les gens commencent à oublier ce qui s'est passé.

Il est important de se rappeler que dès que quelqu'un pénètre sur la scène du crime, il la modifie. Les enquêteurs corrompent la scène de crime par leur présence et, éventuellement, piétinent des preuves, en fonction des précautions avec lesquelles ils abordent la scène de crime. Ainsi, les enquêteurs pensent souvent à mettre des gants en latex pour ne pas laisser leurs propres empreintes, mais ne pensent pas toujours à mettre des protège chaussures.

Les premières heures sont les plus importantes sur une scène de crime.



Si les enquêteurs ont de la chance, la première personne présente sur la scène de crime sera un agent de police. Il aura bouclé la zone et empêché qui que ce soit de s'en approcher. Après avoir appelé des renforts, sa priorité aura été d'interroger toutes les personnes présentes autour de la scène de crime et de déterminer les faits, autant que possible. Il aura également appelé l'équipe scientifique.

Protéger la scène de crime

La protection d'une scène de crime commence avec le premier policier présent et se termine lorsque la scène est libérée de ses scellés. Une scène de crime contaminée peut ruiner une enquête ou un procès mais il n'est toutefois pas évident de la protéger.

Des victimes qu'il faut sauver, des curieux ou des passants perturbent souvent la scène de crime.

Certains éléments disparaissent rapidement, tels une odeur dans une pièce ou l'alcool dans le sang d'un suspect. Les enquêteurs doivent noter si quoi que ce soit est abîmé, altéré, modifié ou en cours de changement, et prendre des notes par écrit dès que possible. Les enquêteurs expérimentés savent quoi noter, mais les procédures peuvent parfois être ignorées dans le début frénétique d'une enquête. Un policier inexpérimenté peut utiliser le téléphone de la victime et couvrir les empreintes digitales du tueur avec les siennes. Un membre de l'équipe peut manger dans la zone scellée en laissant des miettes partout. La zone la plus atteinte est généralement le sol : boucler la zone n'empêche pas toujours les gens d'entrer sur la scène de crime et d'y marcher, sans penser à mal.

Les enquêteurs peuvent alors décider qui doit entrer et qui doit rester en dehors de la zone réglementée, afin de limiter l'altération de la scène de crime. Les scènes de crime peuvent s'élargir considérablement selon les événements, et elles nécessitent souvent beaucoup d'espace. Il faut par exemple prévoir un endroit où les policiers peuvent manger, boire, fumer et aller aux toilettes. On peut avoir besoin d'espace pour mettre en place un poste de communication, un espace presse, un poste de commandement... Les scènes de crime peuvent également s'agrandir si quelqu'un décide d'étendre la zone de recherche des indices.

Détermination de la scène de crime

Les techniciens de scène de crime évaluent l'étendue de la zone à bloquer, en identifiant les secteurs qui pourraient fournir des indices et expliquer ce qui s'est passé.



Il faut d'abord observer la disposition générale de la scène de crime, établir par où le criminel est entré ou sorti, et noter la présence de preuves visibles ou de désordre évident, etc. Cela requiert de l'instinct, de l'expérience et de bonnes prises de décision. N'importe quel objet peut ne pas être à sa place et a pu être laissé là par le criminel. Cet objet pourra par la suite relier un suspect à la scène de crime.

Les techniciens doivent également décider d'élargir ou non la scène de crime afin d'inclure des zones supplémentaires, telles que les chambres à l'étage dans une maison où un meurtre a eu lieu au rez-de-chaussée.

Il est possible que le premier agent de police sur la scène de crime ait mal évalué l'endroit où les preuves doivent être collectées : un corps peut être découvert dans le jardin mais le meurtre peut avoir eu lieu au grenier.

Documenter la scène de crime

Alors que les techniciens marquent l'emplacement des indices (et donc avant qu'ils ne commencent à les prélever) un photographe doit enregistrer chaque aspect de la scène de crime et recueillir autant de preuves visuelles que possible sans bouger quoi que ce soit. Un technicien doit également dessiner un croquis de la zone, montrant la disposition générale de l'endroit avec des mesures précises, en indiquant où se trouvent tous les objets importants et leur relation avec d'autres objets, comme un corps allongé sur le sol du salon et une arme à feu sous le canapé.

L'équipe doit également prendre soin de noter si, par exemple, elle déplace un meuble pour récupérer une arme ou atteindre une flaque de sang.

Le médecin légiste (pour un cadavre) et l'anthropologue forensique (pour un squelette) doivent eux aussi prendre des notes sur l'état de la victime à leur arrivée : durant le transport de la victime jusqu'à la morgue ou au laboratoire, un indice peut être perdu ou détérioré. Quelle que soit la situation, tous les techniciens et les spécialistes doivent travailler méthodiquement et minutieusement, en enregistrant tout.

Documenter la scène du crime est tout à fait essentiel : les lumières étaient-elles allumées ou éteintes, les rideaux ouverts ou fermés, l'air conditionné activé ou non ? Tous ces facteurs peuvent influer sur l'interprétation de la scène du crime.

Pour déterminer le déroulement des faits, un enquêteur doit commencer par évaluer visuellement le corps, en prenant de nombreuses notes. À ce stade, il ne doit pas encore faire des hypothèses sur la cause de la mort mais simplement détailler tout ce qu'il voit. Ainsi, par exemple, il ne doit pas décrire une marque comme “une blessure par balle”, mais doit plutôt la décrire comme “une plaie circulaire”, en notant son diamètre et ses caractéristiques distinctives. Elle peut très bien provenir d'autre chose que d'une arme à feu.

Le croquis d'une scène de crime est particulièrement important. Le positionnement des meubles, par exemple, peut être crucial car il peut indiquer une lutte. C'est ensuite, en relisant leurs notes et en examinant les premiers témoignages, que les enquêteurs peuvent imaginer une première théorie.

Ils doivent souvent attendre plusieurs jours avant d'obtenir les résultats des analyses envoyées au laboratoire scientifique. Ils sont souvent obligés d'établir des priorités, de décider quelle preuve doit être traitée en premier. Il faut à la fois être objectif et ne pas faire trop d'hypothèses tout en extrapolant une théorie plausible sur le court des événements. Sans une théorie plausible, toutes les preuves sont examinées les unes après les autres, sans priorité, et l'on peut alors perdre du temps et laisser un suspect s'évanouir dans la nature.



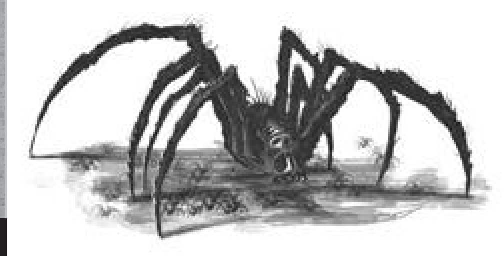
Scènes de crime et mythe de Cthulhu

Dans les scénarios de *L'Appel de Cthulhu*, il arrive souvent que les investigateurs rencontrent une fin abrupte et douloureuse. Étudier la manière dont ils sont morts peut fournir aux enquêteurs des indices précis sur la créature qu'ils doivent combattre.

Voici des scènes de crime décrites pour chacun des monstres de *L'Appel de Cthulhu*. Vous pouvez les lire telles qu'elles sont présentées ici, les modifier pour qu'elles correspondent à votre scénario ou utiliser les informations présentées pour inventer votre propre scène de crime.

Abhoth : *"Nous ne l'avons plus jamais revu. La seule allusion à son sort tragique fut des rumeurs au sujet d'une horrible chose, une sorte de ver géant, aperçu des semaines plus tard sur les versants de la montagne. Cette chose arborait son visage."*

Atlach-Nacha : *"Le cadavre était couvert d'un matériau épais ressemblant à un enchevêtrement de fils mais aussi dur que l'acier et pourtant doux au toucher. Il y avait deux trous très fins sur son visage. L'intérieur de son corps semblait avoir été liquéfié et aspiré car il ne restait plus que l'enveloppe de ce pauvre homme, telle une coquille vide."*



Autre dieu inférieur : *"Son corps gisait, face contre terre. Son dos était partiellement dissous, mangé par l'acide, de sorte que sa colonne vertébrale et ses côtes étaient à nu. Ses côtes étaient brisées en plusieurs endroits. Son crâne était fracturé et, lui aussi, corrodé par l'acide. Son visage et le devant de son corps étaient intacts, bien qu'enfoncés de plusieurs centimètres dans le sol."*

Azathoth : *"La maison tout entière avait été rasée, comme par une énorme catastrophe. Même les arbres sur plusieurs centaines de mètres alentour étaient abîmés ou brisés. Dans les ruines de la maison, nous trouvâmes son corps – uniquement reconnaissable par l'alliance tordue sur ce qui restait de sa main gauche."*

Bête lunaire : *"Celui qui l'avait tué, quel qu'il fût, l'avait lentement torturé avant sa mort. Des blessures pénétrantes étaient visibles sur son torse, ainsi que des brûlures sur ses bras. La cheminée près de lui était sans doute la source de ses terribles blessures."*

Byakhee : *"Son corps tordu gisait au beau milieu de la route. Sa gorge avait été déchiquetée mais, étrangement, il y avait peu de sang. Le reste de son corps était lacéré, presque écorché, et ses vêtements étaient en lambeaux. Le cadavre semblait étrangement pâle et rabougri."*

Chiens de Tindalos : *"Il était couché sur le dos, une fine couche d'une sorte de bave bleutée couvrant son corps. Sa tête avait été coupée et reposait sur son torse."*

Chthonien : *"Il y avait une grande ecchymose circulaire, d'environ 45 cm sur son torse. La base de sa gorge était percée d'un trou aux bords irréguliers tellement profond que je pouvais y insérer ma main. Son corps tout entier était recouvert d'une épaisse couche de vase putride."*

Cthugha : *"Le cadavre était complètement carbonisé. Son squelette aux os noircis était toujours assis sur le siège fumant de la voiture calcinée. La forêt, à des kilomètres à la ronde, était encore en feu."*

Cthulhu : *"Tout ce qui restait de son corps était une tache rougeâtre au centre de cette énorme traînée verte à travers la route."*

Cyaegha : *"Le corps était cloué la tête à l'envers sur la porte d'entrée, la gorge tranchée et les poignets ouverts. Mais il n'y avait pas la moindre goutte de sang sur le sol."*

Dhole : *"Une grosse masse de mucus couvrait la moitié avant de la voiture, et une trajectoire gluante était visible à travers des kilomètres de forêt. Mais de notre ami, il n'y avait pas le moindre signe."*

Hastur : *"Tous les os de son corps avaient été réduits en miettes et sa peau n'était plus qu'une énorme contusion, du sang violacé dégoulinant de son visage."*

Ghast : *"Le cadavre semblait avoir été battu avec de lourds bâtons puis rongé par des animaux sauvages. De grands morceaux de chair avaient été arrachés de ses bras et de ses flancs. Ce qui lui avait fait ça avait dû venir pendant la nuit."*

Ghatanothoa : *"Son corps ressemblait à une momie millénaire, bien qu'il n'ait pas pu être mort depuis plus de quelques jours. Sa peau était aussi ferme que du cuir séché et sa chair aussi dure que la pierre. Son visage présentait l'expression de la plus terrible peur."*

Gnoph-Keh : *"Le corps était complètement congelé, aussi dur que la glace. Mais le cadavre gelé avait été brisé, l'épaule et le bras gauche avaient été cassés net et emmenés par la chose dans la neige."*

Grand Ancien : *"Son cadavre était littéralement déchiqueté, bien qu'il n'y ait ni coupures ni perforation. Ses membres avaient été arrachés de son corps et jetés au loin. D'étranges marques circulaires étaient visibles sur ses jambes et autour de son torse."*

Grande Race de Yith : *"Son corps était intact, excepté sa tête qui avait été coupée très proprement, avec une précision chirurgicale."*

Goules : *"Le corps avait été rongé et mâché. Les yeux avaient été proprement arrachés de leurs orbites, les os longs brisés pour en extirper la moelle, et l'arrière du crâne avait été défoncé pour atteindre le cerveau. Son ventre avait été ouvert en deux et complètement vidé. Ce qui l'avait tué considérait ses entrailles comme un met de choix."*

Gug : *"La colonne vertébrale était brisée en morceaux et une grande morsure déchiquetée coupait quasiment le corps en deux. Il avait arraché à son agresseur des touffes de poils noirs et raides, encore visibles entre ses doigts."*

Habitants des sables : *"Allongé sur le ventre, son corps donnait l'impression que quelqu'un l'avait violemment frappé à coups répétés avec un râteau aiguisé. Lorsque nous l'avons retourné sur le dos, nous avons réalisé que ce qui avait percé un grand trou dans son dos avait également mâché et griffé jusqu'à son foie."*

Homme Serpent : *"Il était mort. Deux grands trous perçaient sa gorge, d'où coulait seulement un filet de sang. Autour des perforations, sa peau était tellement abîmée qu'elle cédait sous les doigts, laissant couler un filet de liquide verdâtre. Si on le touchait, ce liquide provoquait une sensation désagréable, presque douloureuse, sur les mains. Et, même si on le lavait facilement, il laissait une sorte de picotement durant quelques minutes. La peau du cadavre était bleue, sa langue noire et gonflée, et ses yeux entièrement noirs."*

Horreur chasseresse : *"Le cadavre semblait avoir été mis en pièces par un animal sauvage. Sans but apparent, des parties de son corps étaient absentes, comme si un être possédant une logique étrange l'avait mutilé de manière irrégulière."*

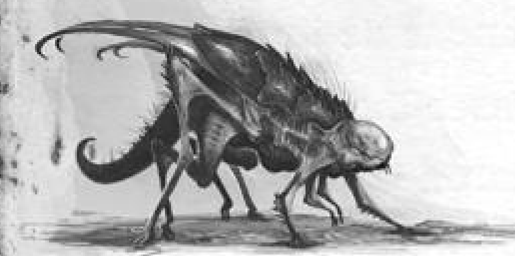
Ithaqua : *"Le corps a été retrouvé complètement congelé, à moitié enterré dans la toundra, comme si on l'avait jeté d'une grande hauteur et qu'il s'était enfoncé dans le sol. Lorsque nous l'avons déterré, nous avons remarqué que ses deux pieds semblaient étrangement brûlés jusqu'aux moignons, bien que des croûtes de glace s'y accrochent encore."*

Larves amorphes de Tsathoggua : *"Tout ce que nous avons trouvé, ce sont ses os, un tas d'os sans le moindre morceau de chair. Une traînée humide s'éloignait du squelette."*

Larve stellaire de Cthulhu : *"Une grande éclaboussure de sang et d'entrailles gisait au sol, mélangée à une flaque de bave verte. De notre ami, aucun signe, mais le sang et les organes mutilés étaient sans doute tout ce qu'il restait de lui."*

Lloigor : *"Le corps gisait sur le ventre dans une mare d'eau bleue verdâtre. Il avait dû mourir d'une crise cardiaque car aucune blessure n'était visible. Étrangement, l'autopsie ne montra toutefois aucun signe de sclérose sur les artères."*

Mi-Go : *"L'abdomen et la poitrine de la victime avaient été ouverts par ce qui semblait être des ciseaux perçant des dizaines de minuscules coupures et d'entailles profondes. Le cadavre, allongé sur le côté, baignait dans une large flaque de sang."*



Maigre Bête de la Nuit : *"Il avait été enlevé. Un bruit frénétique, moitié cri, moitié rire effrayé, s'est fait entendre dans le ciel nocturne et nous avons reconnu sa voix alors qu'il était emporté vers la montagne noire d'où aucun homme n'est jamais revenu vivant."*

Nodens : *"Son corps était presque intact, si l'on mettait de côté l'unique coup qui avait brisé sa clavicule et projeté un morceau à travers son cœur."*

Nyarlathotep : *"Il était affalé sur sa chaise, une expression affreuse sur le visage, et l'on voyait des marques de brûlure sur tout son corps. Il est évident qu'il avait été frappé par la foudre… mais comment la foudre avait pu entrer dans cette pièce sans fenêtre reste pour nous un mystère."*

Nyogtha : *"Son lit était brisé sur le sol et il n'y était pas. Une traînée d'objets et de meubles détruits menait jusqu'à la fenêtre, où l'un de ses pieds, coupé à la cheville, était resté coincé sur le chambranle."*

Père Dagon ou Mère Hydra : *"La grande empreinte palmée recouvrait plusieurs mètres de sable. Au milieu de cette empreinte gisait le corps de notre ami, quasiment déchiré en deux par le poids écrasant de la chose."*

Polypes volants : *"L'expression sur son visage était insupportable et nous lui avons couvert la tête. Son corps était parsemé de cratères circulaires de taille régulière, comme des creux dans le sable. Sa chair semblait desséchée, comme cuite dans un four, mais elle n'était que légèrement rougie."*



Profonds : *"De profondes entailles incisaient soigneusement la gorge de la victime, comme si quelqu'un avait enfoncé quatre lames de rasoir en même temps sur son cou. Quatre balafres similaires entouraient son bras, qui avait également été brisé. Quelque chose de puissant l'avait empoigné et tailladé sans la moindre pitié."*



Serviteurs des dieux extérieurs : *"Son cadavre était lacéré et ensanglanté. Des bandes de peau avaient été arrachées, comme si un grand fouet l'avait frappé avec une force telle qu'il avait non seulement enlevé sa peau, mais aussi brisé ses os. De ces marques de fouet coulait encore du sang mais aussi une sorte de jus vert clair qui sentait les marais."*

Shantanks : *"Sa tête et le haut de son corps ont été arrachés en une seule énorme morsure semi-circulaire."*

Shoggoths : *"Le corps était recouvert d'une vase putrescente, passant du vert au jaune dans l'air de la nuit. Sa tête avait été littéralement aspirée de son corps, laissant des fragments de peau en lambeau éparpillés alentour."*



Shub-Niggurath : *"Son corps était enduit d'une espèce de crème noire nauséabonde. En lieu et place de son visage se trouvait à présent une plaie suppurante, rouge et bleue luisant de sérum."*



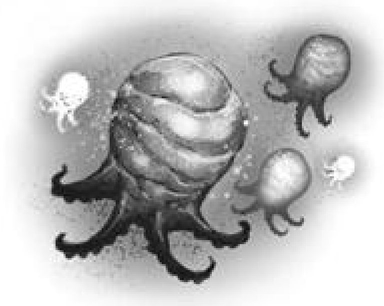
Shudde M'ell : *"Un trou avait été percé à travers son torse, et tout le sang et les organes semblaient avoir été aspirés. Le corps était enterré sous 40 cm d'un slime translucide et puant."*

Sombre rejeton de Shub-Niggurath : *"Du pus noir couvrait le visage de la victime et sortait de sa bouche. Des plaies ouvertes, tels des ulcères, couvraient la moitié de son corps, suintant encore d'un liquide huileux transparent. L'expression de son visage était indescriptible."*

Tsathogghua : *"Sur le sol gisait un sac ridé, flétri, imberbe, crevé de multiples trous, et rempli uniquement d'os, qui sonna creux lorsqu'on le secoua. Le sac était la peau de notre camarade."*

Vagabond dimensionnel : *"Nous avons entendu son hurlement et avons couru jusqu'à sa chambre. Mais lorsque nous avons ouvert la porte, tout ce que nous avons trouvé a été une éclaboussure de sang sur le tapis et son cri désespéré qui résonnait faiblement dans le vide."*

Vampire de feu : *"La chaise sur laquelle il s'était assis était intacte, mais son crâne était carbonisé en une affreuse grimace, tout comme le haut de son corps. Étrangement, ses bras et ses jambes étaient indemnes."*



Vampire stellaire : *"Son corps était complètement blanc, totalement vidé de son sang, et ses os avaient été brisés. De larges marques de griffures profondes tailladaient sa poitrine et ses jambes, et il était étendu dans une position impossible pour un être humain intact."*

Y'golonac : *"Ses lèvres et sa langue avaient été méthodiquement arrachées, comme l'étaient d'autres parties de son anatomie. Ces blessures suintaient de sang non coagulé, bien qu'il fût mort depuis des heures."*

Yig : *"Son corps était gonflé et cyanosé, la peau avait pris une couleur bleu sombre. Alors que nous regardions le cadavre, il se fendit soudainement par le milieu avec un bruit humide, suintant un horrible poison noir et des viscères."*

Yog-Sothoth : *"Le côté droit de son visage et son bras droit étaient atrophiés et ridés, leur taille avait réduit de moitié. Le reste de son corps était balafré et brûlé à un point tel qu'il était sec comme de la poussière. Il est tombé en miettes lorsque nous l'avons touché."*

Zhar : *"Il ne restait de lui que sa montre, son alliance et la plaque d'acier de son crâne. Tout ce qui était organique avait disparu à jamais."*

Zoth-Ommog : *"Son corps était étrangement avachi, comme si l'intérieur de son torse avait été mis au pilon et écrasé en une seule masse solide. Ses côtes avaient été littéralement pulvérisées."*

Collecter les preuves

Une fois que toutes les preuves potentielles sont identifiées, elles sont prélevées. Il s'agit de la dernière étape, qui est souvent la plus longue. Les preuves matérielles sont collectées et emballées. Les témoignages sont enregistrés et les suspects sont interrogés. Cela requiert des compétences différentes, et une bonne équipe nécessite d'excellentes compétences techniques et d'observation.

Le corps

Lorsqu'un corps est trouvé, les enquêteurs doivent chercher des blessures défensives (reçues alors que la victime se défendait de son agresseur) et noter comment se présentent les traces de sang (cf. *Analyse des traces de sang*, page 37). Ces premiers éléments peuvent déjà donner une idée du déroulement des faits.

Les techniciens doivent placer des sacs en papier sur les pieds et les mains de la victime afin de préserver les indices présents sous les ongles, et qui seront prélevés lors de l'autopsie. Ils peuvent également prélever les preuves en surface, des poils ou cheveux, en utilisant du Scotch. Le corps est ensuite placé dans un drap en plastique et/ou un "sac à cadavre".

Les preuves physiques

Un coton-tige ou de la gaze peuvent être utilisés afin de recueillir des échantillons de salive ou de sang (avec de l'eau distillée si la trace a séché). Les échantillons sanguins doivent être placés dans une glacière ou un réfrigérateur. Tous les éléments présentant des traces de sang doivent parvenir au laboratoire dès que possible. Les fibres doivent également être cataloguées et stockées. Les morceaux de verre et les fragments de peinture doivent être mis en bouteille.

Si un incendie criminel est suspecté, des liquides inflammables sont recherchés et prélevés (échantillons présents mais aussi bouteille d'alcool ou jerrican d'essence présents sur les lieux). Les preuves physiques les plus intéressantes sont évidemment les empreintes digitales. Elles doivent être révélées, prélevées et emballées avec soin. En cas d'urgence (pluie, vent, bâtiment qui menace de s'écrouler, etc.), du cellophane peut être utilisé pour emballer l'objet portant les empreintes.

Les enquêteurs ne doivent pas oublier de marquer sur leurs croquis où les preuves ont été trouvées.

Les armes à feu

Lorsqu'une arme à feu est trouvée sur une scène de crime, elle doit être manipulée avec précaution car elle reste dangereuse. L'arme doit être vidée de ses balles (une arme chargée ne doit jamais être transportée). Elle est placée dans un carton ou une boîte en bois. L'enquêteur doit noter son numéro de série afin de savoir à qui elle appartient ou si elle a déjà été utilisée lors d'un autre crime. Une arme doit toujours être examinée avant d'être utilisée pour des tirs comparatifs ou d'être nettoyée. Les balles sont enveloppées dans du papier ou placées dans des petites bouteilles. Les cartouches vides retrouvées sur la scène de crime sont bien sûr ramassées.

Les traces de poudre et les résidus de poudre fournissent également des indications précieuses. Ils doivent être soigneusement photographiés et tous les résidus doivent être prélevés et envoyés au laboratoire. Les vêtements présentant des blessures par balle ou des traces de poudre doivent également être envoyés au laboratoire.

Le tableau des preuves

Un tableau des preuves apparaît souvent dans les séries ou les films policiers. C'est souvent un tableau blanc ou un tableau en liège, où les enquêteurs aimantent ou punaisent des photos, tout en notant leurs idées.

La meilleure manière de construire ce tableau est d'utiliser des rubriques : personnes, documents et preuves matérielles.

- Numéroter chacune des preuves pour mieux la retrouver.
- Lister les connexions possibles, avec une couleur vive pour les connexions les plus certaines et des lignes en pointillés pour les liens plus ténus.
- Compter le nombre de liens pour chaque personne.

Le tableau des preuves matérielles est une partie inestimable de toute enquête et une bonne façon de se souvenir de tous les détails. Mais pour qu'il soit réellement utile et efficace, il doit également prendre en compte la chronologie des événements.

Scène de crime dangereuse

Les scènes de crime peuvent présenter un danger pour les enquêteurs et les techniciens. Le danger peut être chimique, biologique ou physique, et des vêtements de protection ou un casque peuvent être nécessaires.

Les scènes de crime se situent parfois dans des décharges publiques, sous l'eau ou dans des bâtiments calcinés menaçant de s'effondrer. Ces problèmes augmentent la difficulté mais sont surmontables. Toutefois, une scène de crime à l'air libre peut attirer l'attention des curieux, qui peuvent se mettre en danger sans s'en rendre compte.



Le crime aux États-Unis

Le crime aux États-Unis a de nombreux visages. En voici quelques-uns, présentés par périodes majeures, ainsi que quelques affaires criminelles célèbres, étranges ou saisissantes.

Le Ku Klux Klan

Création et première époque

Le Klan fut fondé en 1865 au Tennessee par six vétérans de l'armée confédérée refusant la défaite des États du Sud, et désireux de créer une association de frères d'armes. Leur but premier était de restaurer la "suprématie des Blancs" contre les Noirs, accusés d'être responsables de la défaite et de la crise économique. Les six anciens officiers parcoururent les villes durant la nuit, vêtus de grands draps blancs et de cagoules, dans le but d'effrayer la population noire.

Au départ, le Klan fut seulement une organisation secrète violente parmi tant d'autres. Mais rapidement, d'autres hommes adoptèrent les draps blancs et les chevauchées nocturnes, en Alabama, en Georgie et dans le Mississippi. Les membres du Klan portaient la cagoule et la robe aussi bien pour cacher leur identité que pour ajouter un côté surnaturel à leurs attaques nocturnes. Beaucoup d'entre eux opéraient dans de petites villes ou des zones rurales où tout le monde se connaissait. Ce que ces hommes n'osaient faire à visage découvert et en plein jour, ils l'accomplissaient masqués, la nuit.

Le KKK était un ensemble de groupes opérant de manière autonome, bien qu'ayant les mêmes buts et les mêmes traditions.

Il n'y avait pas de hiérarchie ou de quartier général. Les membres du Klan utilisaient la violence "pour restaurer la domination blanche" mais aussi pour régler de vieilles querelles locales ou se venger d'offenses personnelles…

Les klansmen désiraient empêcher les changements drastiques survenus avec la fin de la guerre (fin de l'esclavage, droit de vote pour les Noirs, distribution de terre à labourer aux affranchis, hausse des impôts, construction d'écoles publiques…), et multiplièrent les expéditions punitives, les pillages et les vengeances privées. Ils brûlaient les maisons, agressaient, voire assassinaient les Noirs, laissant leurs corps bien en vue au milieu des routes.



Ils voulaient, par tous les moyens, empêcher l'éducation, le progrès économique, le droit de vote et le droit de porter des armes des Noirs.

Le KKK avait pour principales cibles les esclaves affranchis, les militants contre l'esclavage, les instituteurs et les républicains (le président Lincoln, qui avait aboli l'esclavage, était républicain).

À partir de 1867, le Klan essaima à travers tout le Sud des États-Unis, de nombreux groupes adoptant les méthodes brutales, les costumes grotesques et le nom du KKK.

En Caroline du Nord et Caroline du Sud, entre janvier 1866 et juin 1867, 197 personnes furent assassinées et 548 agressées, en majorité des Noirs.

Plus de 2 000 personnes furent assassinées, blessées ou agressées en Louisiane durant les quelques semaines précédant les élections présidentielles en novembre 1868. Le KKK assassina ou blessa plus de 200 républicains noirs, les chassant dans les bois et empilant leurs corps. Treize d'entre eux, qui avaient été placés en prison, furent sortis de leurs cellules et abattus.

Les *klansmen* tuèrent des centaines de Noirs en Floride, principalement des affranchis. Ils assassinèrent également James Hinds, membre du Congrès de l'Arkansas, trois membres de l'assemblée législative de Caroline du Sud, et plusieurs politiciens ayant travaillé sur la rédaction de conventions constitutionnelles.

En avril 1868, 1 222 personnes votèrent pour les républicains dans le comté de Columbia, en Georgie, lors de l'élection gouvernatoriale. En novembre 1868, seule une personne eut le courage de voter pour le candidat républicain, Ulysses Grant.



Le *bootlegger* Charlie Birger et ses hommes posant devant le Shady Rest, leur *speakeasy*. Ils achetèrent des mitrailleuses Thompson avant même les gangsters de Chicago.

En 1870 et 1871, le gouvernement fédéral fit voter les “Force Acts”, qui protégeaient le droit de vote des Afro-Américains. Les poursuites judiciaires contre les crimes du Klan et l’application des “Force Acts” (assassiner un Noir était un excellent moyen de l’empêcher de voter…) permirent de mettre un terme aux activités du KKK.

Mais dès 1874, d’autres organisations racistes fondées par d’anciens confédérés, telles que la White League et les Red Shirts, commencèrent un nouveau cycle de violence visant à supprimer le vote des Noirs (en les intimidant) et à chasser les républicains de la Maison Blanche.

Ils contribuèrent de fait à la reconquête du pouvoir politique par les démocrates ségrégationnistes dans tous les États du Sud en 1877. Parvenu à son but, le Klan entra en sommeil.

Faites ce que je dis…

Le KKK souhaitait de ses membres un comportement et une droiture morale irréprochables.

Montrant l’exemple, l’Imperial Kleagle (recruteur en chef) Edward Young Clarke mettait dans sa poche huit des dix dollars que chaque nouveau membre du Klan devait verser.

Il gardait également pour lui une partie du chiffre d’affaires que le Klan gagnait en vendant ses costumes de draps blancs. Et il avait une maîtresse.

Seconde époque

En 1915, le “second Klan” fut fondé à Atlanta, en Georgie. L’un de ses buts premiers fut de défendre la Prohibition et de l’imposer au niveau national.

À partir de 1921, le KKK connut une croissance rapide à travers tous les États-Unis, malgré une période économique et politique plutôt stable. Reflétant les tensions sociales engendrées par l'industrialisation urbaine et l’augmentation de l'immigration, les adhésions augmentèrent plus rapidement dans les villes, puis s’étendirent vers le Sud, le Midwest et l'Ouest.

Le Klan et la Prohibition

Mary Hunt, figure importante de la Women’s Christian Temperance Union, exprima publiquement sa préoccupation concernant “l'augmentation considérable de la population immigrée dont l’Europe nous inonde, des hommes et des femmes qui ont apporté sur nos rives et dans notre politique leurs vieilles habitudes et des idées favorables à l’alcool”. Elle est un exemple parmi tant d’autres. La nature majoritairement anti-étrangers, anti-catholique, anti-noire, anti-allemande, antisémite et anti-urbaine du mouvement de tempérance est à présent bien connue. Ce n’est pas un hasard si des lois restreignant l’immigration ont été votées à l’apogée de la puissance du mouvement pour la tempérance et du Ku Klux Klan. Ce n’est pas non plus une coïncidence si le KKK était l’un des plus fervents avocats de la Prohibition.

De fait, la résurgence du Klan dans les années 1920 s'explique en partie par son rôle en tant que militant extrémiste du mouvement de tempérance. Le soutien inconditionnel du KKK pour la Prohibition fut l’une des raisons pour lesquelles il fut si populaire dans certains États et certaines communautés. Il n’était pas rare que des membres du KKK soient également membres d’organisations pour la tempérance.

Dans les années 1920, alors que la Prohibition était nationale, l'une des activités principales du KKK fut de chasser et livrer les *bootleggers* aux autorités, et de démembrer les *speakeasies*. En 1922, 200 *klansmen* incendièrent les saloons qui avaient fleuri dans Union County (Arkansas) avec l’arrivée des chercheurs de pétrole. Dans un comté du Sud de l’Illinois, la guerre qui se menait entre les *bootleggers* et le KKK fit quatorze morts en 1924 et 1925.

Dans de nombreuses régions, les *bootleggers* s’associèrent pour combattre le Ku Klux Klan. D’innombrables fusillades, assassinats et batailles rangées s’ensuivirent, y compris le siège d’un hôpital de l’Illinois, qui avait osé traiter un *bootlegger* souffrant de blessures par balle.

Une puissance sans précédent

Le “second KKK” prêchait “un américanisme à cent pour cent”, réclamait la fin de la corruption politique, appelait à une morale stricte et à une meilleure application de la Prohibition. Il s’adressait uniquement aux protestants blancs (les WASP), rejetant les catholiques, les Noirs, les juifs, les nouveaux immigrés, les communistes, etc. Dans les années 1920, les immigrés étaient une immense source d'inquiétude et de haine pour le Klan, et les documents d’adhésion demandaient alors au postulant si ses parents étaient nés aux États-Unis, et si “les principes d'un américanisme *pur*” lui tenaient véritablement à cœur.

Les postulants devaient également répondre à une série de questions à caractère religieux ("Êtes-vous juif ou gentil ?" "Êtes-vous membre d'une paroisse, et si oui, laquelle ?" "Quelle est la religion de vos parents ?").

Dans les années 1920, le KKK s'opposa à l'immigration non blanche, aux Noirs, au libéralisme, aux mœurs légères et aux non-protestants. Ils prétendaient "défendre la famille et empêcher le crime et le vice de ruiner leurs communautés".

Une caractéristique importante du "second Klan" est qu'il était basé dans les zones urbaines, ce qui reflétait l'exode majeur de population vers les villes à la fois dans le Nord et le Sud. Dans le Michigan, par exemple, 40 000 membres du Klan vivaient à Détroit, où ils représentaient plus de la moitié des membres de l'État. La plupart des membres du Klan pensaient protéger leurs emplois et leurs logements des vagues de nouveaux arrivants dans les villes industrielles : les immigrants en provenance d'Europe méridionale et orientale, souvent catholiques ou juifs, et les migrants en noir venant du Sud. La surpopulation et le changement de visage des quartiers créèrent des tensions sociales.

En raison de la croissance de la population et de l'industrialisation des villes comme Détroit et Chicago, le Klan grandit rapidement dans le Midwest américain, mais également dans les villes du Sud en plein essor comme Dallas et Houston.

Le second Klan était beaucoup plus organisé que le premier, avec une structure nationale et étatique. À son apogée, au milieu des années 1920, le Klan représentait 15 % de la population votante, soit environ 4 à 5 millions d'hommes.

Plus de 25 % des hommes dans l'Indiana étaient membres du KKK. Les membres du Klan étaient bien plus nombreux que n'importe quelle organisation d'anciens combattants de la guerre de Sécession, et plus nombreux que l'Église méthodiste, qui était pourtant la confession protestante la plus importante d'Indiana.

Mais nombre des dirigeants du Klan ne se préoccupaient pas des motivations des membres. Pour eux, le Klan n'était rien de plus qu'un moyen d'acquérir richesse et pouvoir. Ils se croyaient au-dessus des lois et commencèrent à utiliser des manières de gangsters, extorquant et détournant des sommes d'argent vertigineuses.

Déclin

De nombreux groupes et les dirigeants, y compris des pasteurs protestants éminents, élevèrent la voix contre le Klan. Lorsqu'une association civique commença à publier des listes de membres du Klan, le nombre de *klansmen* diminua rapidement. L'association nationale pour l'avancement des gens de couleur exposa publiquement les activités du Klan et fit pression contre les abus du KKK au Congrès. Après son apogée en 1925, les adhésions au Klan commencèrent à décliner rapidement dans la plupart des régions du Midwest.

En Alabama, des *klansmen*, persuadés d'être protégés par le gouvernement local, lancèrent une vague de terreur en 1927, visant à la fois Noirs et Blancs pour avoir "violé les normes raciales" et pour leur "déchéance morale". Le rédacteur en chef du *Montgomery Advertiser*, écrivit alors plusieurs articles attaquant le Klan pour son "intolérance raciale et religieuse".

Il remporta un prix Pulitzer pour sa croisade. D'autres journaux attaquèrent le Klan de manière constante, le décrivant comme un groupe brutal et "anti-américain". Les adhésions au Klan en Alabama chutèrent à moins de 6 000 en 1930. Des divisions internes, le comportement de truands de plusieurs de ses dirigeants et l'opposition externe provoquèrent un effondrement du nombre des membres, qui chuta à environ 30 000 en 1930. Lorsque le "Grand Dragon" de l'Indiana, David Stephenson, fut reconnu coupable de l'enlèvement, du viol et du meurtre de l'institutrice Madge Oberholtzer, le Klan perdit encore des milliers de membres. Lorsque les accusations de crime et de corruption entachèrent le Klan, ceux qui s'inquiétaient de leur avenir politique eurent soudain moins de raisons de travailler pour le compte du Klan et le KKK perdit de nombreux soutiens politiques.



L'image du Klan fut un peu plus noircie par l'association du "Sorcier Impérial" du Klan, James Colescott, avec les organisations pro-nazies américaines à la veille de la Seconde Guerre mondiale. En 1944, le ministère du Trésor réclama 685 000 dollars en arriérés d'impôts contre le Klan, et Colescott fut contraint de dissoudre l'organisation en 1944. Son activisme ne refit surface dans les États du Sud que dans les années 1960, avec le mouvement des droits civiques.

La Prohibition

La loi sur la prohibition de l'alcool fut en vigueur de 1920 à 1933.

Pourquoi la Prohibition ?

En 1836, l'American Temperance Society chaperonnait 8 000 groupes et plus de 1 500 000 membres. De fait, la plupart des prohibitionnistes considéraient que l'interdiction de l'alcool était un devoir religieux et commencèrent à peser de leur influence sur le monde politique.

L'Anti-Saloon League, fondée en 1893, était elle aussi soutenue par les pasteurs protestants et leurs congrégations. Elle se concentra sur la législation et devint rapidement le lobby anti-alcool le plus puissant d'Amérique. En fait, l'Anti-Saloon League devint si puissante que même des politiciens d'envergure nationale craignaient sa force. Elle menaçait de punir les élus désobéissants lors des prochaines élections. Mary Hunt, figure importante de la Women's Christian Temperance Union, parvint à faire voter des lois exigeant que les manuels scolaires enseignent à tous les enfants que l'alcool était un poison et que l'unique solution était la prohibition.

Après la Première Guerre mondiale, la volonté d'imposer une prohibition au niveau national atteignit sa plus haute popularité. Il existait un fort sentiment anti-étranger (en particulier anti-allemand) dû au préjudice subi au cours de la Première Guerre mondiale. L'argument selon lequel l'industrie des boissons alcoolisées détournait les céréales nécessaires à l'effort de guerre était souvent utilisé. (Par tradition, la majorité des brasseurs et industriels de l'alcool aux États-Unis étaient d'origine germanique.)

Les défenseurs de la libre consommation d'alcool manquaient cruellement d'organisation alors que les prohibitionnistes étaient particulièrement efficaces. L'intimidation politique, combinée avec les effets de décennies de propagande pour la tempérance, fit le reste.

Une loi sévère… souvent détournée

La Constitution des États-Unis fut donc elle-même modifiée en janvier 1919 par le dix-huitième amendement. Par le biais de cet amendement et du "Volstead Act", "la fabrication, la vente, le troc, le transport, l'import, l'export, et la livraison de boissons enivrantes" furent interdits par loi fédérale sur tout le territoire américain. Les "boissons enivrantes" en question étaient toutes celles qui contenaient plus de… 0,5 % d'alcool !

Il existait des exceptions légales à cette interdiction : du whisky pouvait par exemple être prescrit pour "raison médicale" (sic), et certains médecins ne s'en privèrent pas. Au départ, le "Volstead Act" limitait la quantité de whisky médicinal pouvant être prescrit. L'American Medical Association (semblable à notre Ordre des Médecins) soumit au Congrès un projet de loi supprimant cette limite et remettant en cause "la capacité d'un législateur de déterminer la valeur thérapeutique d'une substance"… En 1928, les médecins auraient gagné 40 millions de dollars en prescrivant du whisky.

Les vignes californiennes furent quant à elles autorisées à produire du vin de messe pour les églises. En 1925, le ministère de la Recherche et de l'Éducation du conseil fédéral des églises du Christ rapporta que "l'achat de vin à des fins sacramentelles s'élevait à 8 096 995 litres en 1922 ; 9 476 778 litres en 1923 ; et 11 146 902 litres en 1924. Il n'y a aucun moyen de connaître exactement la consommation légitime de vin de messe, mais il est clair que la demande légitime n'augmente pas de 3 049 907 litres en deux ans."

Les vignerons californiens augmentèrent la superficie de leurs vignes de 700 % durant les cinq premières années de la Prohibition et la production de raisin augmenta énormément pour faire face à l'explosion de la demande.



Le jus de raisin était couramment vendu comme "brique de Vin du Rhin", parfois avec cet avertissement: "Après avoir dissous la brique dans quatre litres d'eau, ne placez pas le liquide dans un récipient dans une armoire durant vingt jours, car alors il se transformerait en vin". Le maire de New York envoya même des instructions sur la vinification à ses électeurs!

De l'alcool mortel

Les *bootleggers* assassinaient la concurrence, les policiers et les agents de la Prohibition. Mais ils provoquaient également la mort ou l'infirmité par procuration: la majorité de l'alcool frelaté était coupé avec de l'alcool de bois hautement toxique. Lorsque l'alcool industriel dénaturé n'était pas suffisamment dilué, ou consommé en trop grande quantité, il provoquait la paralysie, la cécité ou la mort.
En 1927, près de 12 000 décès furent attribués à des empoisonnements à l'alcool frelaté, la plupart des victimes étant des citadins pauvres qui ne pouvaient pas s'offrir du vrai whisky importé. En 1930, le ministère de la Santé estima que 15 000 personnes étaient atteintes de jake foot, une paralysie des mains et des pieds causée par la consommation d'alcool frelaté parfumé à la racine de gingembre. De nombreux alambics utilisaient des bobines ou des soudures au plomb, qui exhalaient de l'acétate de plomb, un poison dangereux. Certains trafiquants d'alcool utilisaient dans leurs recettes des produits toxiques tels que l'iode, la créosote de bois ou de houille, ou même du fluide d'embaumement!

Mais les *bootleggers* n'étaient pas les seuls à vendre sciemment de l'alcool empoisonné. L'alcool destiné à être utilisé à des fins industrielles pouvait être produit en toute légalité, et il était relativement aisé de le transformer en boisson alcoolisée potable. Le bureau de la Prohibition décida alors de rendre cet alcool imbuvable en y additionnant des dénaturants. Certains, comme le savon noir, étaient inoffensifs, mais d'autres, comme l'acide sulfurique ou l'alcool de bois, étaient totalement toxiques. Les représentants de l'État de New York demandèrent au Congrès d'interdire l'utilisation de ces dénaturants toxiques. Mais l'Anti-Saloon League et la Women's Christian Temperance Union défendirent l'utilisation de l'alcool de bois et d'autres poisons. L'un des leaders du mouvement pour la tempérance affirma même que "le gouvernement n'a aucune obligation à fournir un alcool potable aux gens alors que la constitution l'interdit. La personne qui boit cet alcool industriel commet un suicide délibéré."



Une loi criminogène

Durant treize années, l'alcool se vendit à prix d'or et fit la fortune de nombreux délinquants et criminels: distilleries clandestines, passeurs transfrontaliers (*bootleggers*), revendeurs, patrons de *speakeasies* (qui vendaient souvent de l'alcool frelaté), marins et capitaines qui transportaient de l'alcool et, surtout, gangsters.

La production, l'importation et la distribution d'alcool furent prises en charge par des gangs criminels, qui s'entretuaient pour contrôler ce marché juteux. Le nombre d'homicides augmenta dramatiquement entre 1920 et 1934, durant la Prohibition, et baissa de manière tout aussi drastique lorsque la Prohibition cessa. (Le taux d'homicides demeura assez bas par la suite, au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.) De nombreux gangsters firent non seulement fortune grâce à la Prohibition mais devinrent également des célébrités locales, voire nationales.

Les gangs devinrent tellement riches qu'ils furent en mesure de corrompre les services de police de villes entières (les policiers étaient souvent sous-payés et en sous-effectif) et d'employer de coûteux avocats.

Dans plusieurs grandes villes, les gangs possédaient également un pouvoir sur les représentants politiques. Lorsque la police d'État du Michigan effectua une perquisition lors d'une fête alcoolisée à la Deutsches Haus de Détroit (une association culturelle pour les immigrés d'origine germanique), elle y découvrit le maire John Smith, le shérif Edward Stein et un membre du Congrès, Robert Clancy.

C'est principalement dans les grandes villes frontalières ou portuaires servant de plaque tournante pour l'importation d'alcool (Chicago, Détroit, New York…) que les criminels devinrent les plus riches et les plus puissants, tels Tom Dennison à Omaha et Al Capone à Chicago.



Al Capone, qui était “entre autres” un *bootlegger*, gagna 60 millions de dollars par an (non imposables) durant la Prohibition, alors que le salaire moyen d’un ouvrier de l’époque était de 1 000 $ par an. Lorsque la Prohibition cessa en 1933, 800 gangsters s’étaient entre-tués dans la seule ville de Chicago.

Le “Volstead Act” fut établi le 28 octobre 1919 et appliqué à partir du 16 janvier 1920. Le lendemain même, à Chicago, des hommes armés volèrent 100 000 $ de whisky “médicinal” dans des wagons de marchandises. En vérité, nombre de gangsters avaient commencé à cacher de l’alcool dès le début de l’année 1919, en prévision de l’application du “Volstead Act”, alors que la surveillance de la police n’était pas encore effective. Mais même lorsque la loi fut adoptée, il n’y eut que 134 agents dans l’unité chargée de surveiller l’Illinois, l’Iowa et le Wisconsin (un territoire de 465 530 km^2). Et selon Charles Fitzmorris, le directeur de la police de Chicago, “60 % de la police locale faisait de la contrebande d’alcool”.

La plupart des gens pensaient que la loi était trop sévère et n’avaient rien contre les bootleggers. Les speakeasies avaient un côté défendu et excitant qui attirait nombre de personnes tout à fait respectables. Les cocktails devinrent même à la mode parmi les classes aisées de la société américaine qui s’encanaillaient dans les bars clandestins. La Prohibition perdit ses défenseurs à mesure que boire de l’alcool devenait un comportement socialement accepté, mais surtout parce que cette loi provoqua la croissance exponentielle du crime organisé.

La fin de la Prohibition

Non seulement la Prohibition n’empêcha aucunement la consommation d’alcool mais elle conduisit à une production très importante d’alcool frelaté (et non taxé), au développement du crime organisé, à l’accroissement de la violence, et à une corruption massive, tant policière que politique.

Cette loi força de nombreux producteurs de vins et de bières à fermer leurs portes, et des milliers de personnes se retrouvèrent au chômage.

La fabrication d’alcool à des fins personnelles n’étant pas punie par le “Volstead Act”, les gens produisirent eux-mêmes de la bière, du whisky et du vin, mais la qualité de ces alcools était souvent très mauvaise.

Certains créaient des alcools si forts ou si toxiques qu’ils laissaient les buveurs aveugles ou paralysés.

Vers la fin des années 1920, le soutien populaire à la Prohibition s’était érodé et nombreux étaient ceux qui demandaient sa suppression. Au début des années 1930, l’opposition à cette loi était devenue écrasante. En 1933, le vingt et unième amendement abrogea le dix-huitième, mettant fin à la Prohibition.

La Federal Alcohol Administration (une branche du ministère du Trésor) fut créée en 1935 mais uniquement dans le but de veiller au recouvrement des taxes sur l’alcool pour le gouvernement fédéral. En 1968, elle devint le Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms, l’ATF (cf. page 310).

Une corruption généralisée

La corruption des policiers devint un scandale national. Plusieurs affaires plutôt typiques furent rapportées par le *New York Times* :

- Fort Lauderdale, Floride : Le shérif, le chef adjoint de la police, et dix-sept autres personnes, dont des policiers et des shérifs adjoints, furent arrêtés sur des accusations de complot.
- Morris County, New Jersey : L'ancien procureur du comté fut reconnu coupable de corruption pour avoir fait libérer des contrevenants à la loi contre des pots-de-vin.
- Philadelphie : Un magistrat fut condamné à six ans de prison pour avoir accepté 87 993 $ en alcool en dix mois.
- Edgewater, New Jersey : Le maire, le chef de la police, deux policiers locaux, un inspecteur des douanes, un sergent de police de New York, et huit autres personnes furent reconnus coupables de complot. Un rhum runner avoua leur avoir donné 61 000 dollars pour qu’ils l’aident à transporter de l’alcool pour une valeur d'un million de dollars.
- South Jacksonville, Floride : Pratiquement toute l'administration de la ville, y compris le maire, le chef de la police, le président du conseil municipal, le commissaire de la ville, et le chef des pompiers, furent inculpés par un grand jury fédéral.

Il devint toutefois très difficile de condamner ceux qui violaient l'interdiction lorsque le soutien public à la loi se fut fortement érodé. Ainsi, des 7 000 arrestations à New York entre 1921 et 1923, seules 27 aboutirent à des condamnations. Même les dirigeants politiques affichaient leur mépris de la loi. Il était de notoriété publique que le président de la Chambre des représentants possédait et exploitait un alambic illégal. À Los Angeles, les membres d’un jury populaire furent arrêtés et inculpés après avoir… bu les preuves !

Les jurés expliquèrent qu'ils avaient tout simplement voulu tester un échantillon de la preuve afin de déterminer s’il contenait ou non de l'alcool... Et puisqu’ils avaient consommé toutes les preuves, le bootlegger accusé dut être acquitté.



La mafia américaine

Au XIXème siècle, les premiers grands gangs à New York furent des gangs irlandais tels que les Whyos et les Dead Rabbits. Ils furent suivis par le gang italien Five Points Gang et, plus tard, par le gang juif Eastman gang. Il existait également quelques gangs de natifs qui étaient contre l'immigration, tels les Bowery Boys.

À la fin des années 1800, de nombreux Chinois émigrèrent aux États-Unis pour fuir l'insécurité et les difficultés économiques de leur pays. Ils travaillèrent d'abord sur la côte ouest, puis partirent s'installer à l'est. Les nouveaux immigrants formèrent des associations de bienfaisance, les Chinese Benevolent Associations.

Mais certaines se transformèrent en Tongs ou en organisations criminelles impliquées principalement dans les jeux illégaux. Les membres des Triades qui émigrèrent vers les États-Unis rejoignirent souvent les Tongs.

Avec une nouvelle vague d'émigration dans les années 1960, les gangs de rue commencèrent à se multiplier dans les grandes villes. Les Tongs recrutèrent parmi ces gangs pour protéger leurs opérations d'extorsion, de jeu illégal et de trafic de drogue.

La mafia américaine, quant à elle, fit son apparition à la fin du XIXème siècle : elle fut à ses débuts composée uniquement d'immigrés italiens, particulièrement ceux appartenant à la Cosa Nostra sicilienne. Ils s'installèrent surtout à New York, Chicago, Philadelphie et La Nouvelle Orléans.

Par la suite, des criminels originaires d'autres pays vinrent grossir les rangs de la pègre américaine, mais certaines familles mafieuses restèrent spécifiquement italo-américaines.

La Nouvelle Orléans

De nombreux immigrants siciliens s'installèrent en Louisiane et la région en elle-même attira les mafieux : la corruption y était endémique, la mentalité des habitants les poussait à se méfier des autorités et des dirigeants fédéraux, et les labyrinthes de bayous offraient d'excellentes caches.

Les nouveaux arrivants s'organisèrent rapidement en bandes ou en gangs. Il semble que la Nouvelle Orléans fût, historiquement, la première ville américaine où s'implanta la mafia, dès 1869.

À la fin du XIXème siècle, les frères Matranga dominaient le port de la ville.

New York

Au début du XIXème siècle, de nombreux quartiers du sud de Manhattan n'étaient guère plus que des taudis ou des bidonvilles boueux. Les immigrés, majoritairement irlandais, s'y entassaient par milliers dans des conditions déplorables. Nulle surprise que la criminalité y fût rampante et des gangs très violents se formèrent dans les années 1850 et 1860.

À partir des années 1870, des immigrants italiens et juifs vinrent aussi s'installer au sud de Manhattan, au point qu'un quartier fut baptisé Little Italy. Les gangs irlandais et italiens se menèrent une guerre sans merci.

Dans les années 1890, la mafia sicilienne arriva avec Antonio Morello et Ignazio Saietta, qui pratiquèrent l'extorsion de leurs propres concitoyens avec une grande brutalité.

Vers 1900, le gang du juif Monk Eastman tentait de s'imposer dans le Lower East Side, alors dominé par un gang italien mené par Paul Kelly (né Paolo Vaccarelli), notamment en gagnant l'appui de politiques corrompus.

Au cours des années 1910, ces gangs des rues perdirent de leur pouvoir lorsque leurs leaders furent condamnés à de lourdes peines de prison. Mais leurs jeunes hommes de main allaient devenir des figures de la pègre dans les années 1920 grâce à la Prohibition, tels Johnny Torrio, Al Capone et Lucky Luciano.

Chicago

Au début du XXème siècle, Chicago était une ville particulièrement violente, saturée de bars et de maisons closes, et où tous les politiciens ou policiers pouvaient être achetés.

Le premier chef mafieux fut Giacomo "Big Jim" Colosimo, qui créa l'Outfit (la famille du crime organisé de Chicago) en 1910. Né en Italie, il fut d'abord homme de main de la Mano Nera, avant de devenir l'un des plus importants proxénètes du pays. En 1909, la Cosa Nostra tenta de lui extorquer de l'argent et il demanda de l'aide à son neveu, Johnny Torrio, alors à la tête d'un gang de New York. Torrio assassina les hommes qui avaient menacé son oncle et décida de rester à Chicago.

Il établit des liens entre les familles criminelles de New York et Chicago, puis fit assassiner Colosimo en 1920, pour prendre sa place avec l'aide de son lieutenant, un certain Al Capone.

The Outfit

La famille du crime organisé de Chicago est surnommée "The Outfit" depuis 1910. Elle n'est pas une famille de sang exclusive, contrairement aux familles mafieuses d'origine italienne, telles les cinq familles de New York. Les membres sont indifféremment chrétiens, juifs, italiens, irlandais et allemands. Toutefois, l'Outfit étant membre de la Commission, son chef est traditionnellement d'origine italienne.
L'Outfit règne sur le crime à Chicago depuis sa création. Au départ, elle dominait les quartiers sud de la ville alors que le gang de l'Irlandais Dion O'Banion régnait sur les quartiers nord. Une guerre des gangs au milieu des années 1920 décima le gang d'O'Banion.

Charles Beker



Le lieutenant Charles Becker (1869-1915) fut un policier corrompu et un meurtrier. Dans les années 1890, il tabassait les prostituées qui refusaient de lui donner leurs gains. Il devint l'assistant personnel de l'incompétent chef de la police new-yorkaise, Rhinelander Waldo, et dirigea la brigade criminelle. Becker était également un protégé du leader du Tammamy Hall, une organisation politique clientéliste et corrompue associée au parti démocrate.
Becker utilisa sa position pour redistribuer à la police et à des politiciens les bénéfices du jeu illégal et de la prostitution. Il employait une escouade spéciale ainsi que des gangsters pour faire respecter les règles.

En 1912, un joueur, Henri Rosenthal, tenta de le dénoncer à la presse et au procureur républicain de Manhattan, Whitman. Becker fit libérer un dangereux chef de gang, Big Jack Zelig, pour qu'il fasse assassiner Rosenthal. Une enquête fut ordonnée, et le commissioner Waldo la confia à… Becker. Ce dernier ordonna à ses enquêteurs de "perdre" le numéro d'immatriculation de la voiture des meurtriers et tenta d'emprisonner un témoin. Grâce à un informateur, le procureur Whitman apprit l'existence du témoin. Les assassins furent appréhendés et désignèrent le commanditaire du meurtre, Zelig, qui, à son tour, impliqua Charles Becker. Zelig fut libéré sous caution et rapidement exécuté par un gangster, à la demande de Becker.
Whitman parvint néanmoins à faire condamner Becker à la peine capitale.

Les figures de la mafia américaine

Charlie “Lucky” Luciano



Charlie “Lucky” Luciano

Le crime organisé tel qu’il existe aujourd'hui doit en grande partie sa structure à Lucky Luciano (né Salvatore Lucania en Italie en 1897). Ses parents immigrèrent à New York lorsqu’il avait 11 ans, et Luciano intégra rapidement un gang de voyous. Il se lia d’amitié avec Meyer Lansky et Al Capone, avec qui il créa une bande qui se livrait au racket et au jeu illégal. Souvent considéré comme le père de la mafia américaine, Lucky Luciano forgea sa réputation durant la Prohibition dans les années 1920. Il exploita l'une des plus importantes opérations de *bootlegging* à New York et gagna plus de 300 000 $ par an avant l'âge de 30 ans.

Il devint le bras droit de Masseria, un parrain d’origine sicilienne qui, comme beaucoup de mafieux, refusait de travailler avec des non Italiens. Luciano, en revanche, était prêt à travailler avec les gangsters juifs et irlandais s'il y avait de l'argent à faire. Il voulait transformer les activités de gangs en véritable empire criminel, en formant un syndicat national de crime dans lequel les gangs italiens, juifs et irlandais pourraient mettre en commun leurs ressources et faire du crime organisé une “affaire” très lucrative pour tous.

Trahissant Masseria en 1931, Luciano accéda rapidement au pouvoir et parvint à la tête de sa propre famille, modifiant le fonctionnement même de la mafia américaine, qu’il transforma en entreprise nationale. Il créa la Commission, une réunion des dirigeants des cinq familles mafieuses de New York, mais aussi de la famille mafieuse de Philadelphie, celle de Buffalo, celle de Los Angeles et celle de Chicago, et plus tard, la famille de Détroit et celle de Kansas City, ainsi que les organisations criminelles irlandaises et juives de New York. Elle fut conçue pour régler tous les différends et décider quelles familles contrôlaient quels territoires, afin d’éviter de nouvelles guerres de gangs. Luciano y régnait sans équivoque.

Il créa également la Murder Incorporated (société anonyme pour le meurtre), un groupe de tueurs issus de la mafia juive et italienne de New York, qui assassinaient les cibles désignées par la Commission. Les victimes étaient uniquement des mafieux, car Luciano considérait que les forces de l’ordre et les politiciens pouvaient tous être corrompus, sans qu’il soit nécessaire de les tuer.

En 1936, Luciano fut accusé de faire partie d’un réseau de prostitution et condamné à 30 ans de prison. Profitant de divers privilèges obtenus par la corruption, il continua à diriger la mafia depuis sa cellule jusqu’en octobre 1938. Ensuite, Frank Costello prit officiellement sa place de parrain, mais Luciano continua officieusement à diriger la mafia américaine.

En 1946, il fut libéré et expulsé vers l'Italie, à condition qu’il ne revienne jamais aux États-Unis. Depuis l’Italie, il continua à diriger un certain nombre d'entreprises criminelles à distance, notamment un énorme trafic d'héroïne entre les mafias italiennes (Camorra, Ndrangheta et Cosa Nostra) et les mafias américaines. En octobre 1957, Genovese prit le pouvoir de la mafia après avoir menacé ou assassiné les alliés de Luciano. Mais en novembre, la police arrêta soixante-cinq dirigeants mafieux lors d’une Commission organisée par Genovese et ce dernier fut condamné à quinze ans de prison. En 1959, Carlo Gambino, un vieil ami de Luciano, devint le nouveau chef de la mafia américaine.

Luciano mourut à l'aéroport international de Naples en 1962 d’une crise cardiaque. Son corps fut enterré à New York en présence de 2 000 personnes, dont Carlo Gambino. Il fut sans doute le gangster le plus influent de tous les temps.

Al Capone

Le plus célèbre des gangsters ne fut pourtant ni le plus puissant ni le plus influent. Né en 1899 à New York, Alphonse Capone travailla pour un patron de la pègre dès ses 14 ans. À 18 ans, il reçut trois coups de couteau au visage de la part d’un mafieux dont il avait insulté la sœur, gagnant par là même son surnom de “Scarface” (le balafré). Sur invitation du mafieux Johnny Torrio, il s’installa à Chicago avec femme et enfants en 1920 et commença son ascension dans le crime organisé.



Alphonse Capone

En 1922, il devint le bras droit de Torrio. Ce dernier fut grièvement blessé en 1925 et préféra rentrer en Italie. Al Capone prit alors le pouvoir. Il régna sur un véritable empire du crime organisé à Chicago de 1925 à 1932 : alcool de contrebande, jeu illégal, racket et prostitution, corruption massive de la police et des politiques. Al Capone gagna jusqu'à 100 millions de dollars par an alors qu'il n'avait même pas 30 ans. Capone fut également responsable d'une terrible guerre des gangs avec ses adversaires irlandais Bugs Moran et Hymie Weiss (assassiné en 1926). Il est soupçonné d'avoir ordonné le massacre de la Saint-Valentin, en 1929, entraînant la mort de sept hommes du gang Moran.

Poursuivi par les Incorruptibles d'Eliott Ness et par le service des impôts, Capone fut inculpé pour fraude fiscale en 1931 et condamné à dix-sept ans de prison. Mais, atteint de neurosyphilis, il fut libéré en novembre 1939. Il prit sa retraite en Floride, où il passa tranquillement le reste de ses jours jusqu'à sa mort en 1947.

Frank Costello

Né Francesco Castiglia en Italie en 1891, Costello joignit son premier gang à l'âge de 13 ans. Après avoir passé quelque temps en prison dans sa jeunesse, il prit la décision de rejoindre la pègre en tant que gangster, mais un gangster qui utilisait son cerveau plutôt que la violence.



Frank Costello

En 1918, il se lia d'amitié avec Charles "Lucky" Luciano, Bugsy Siegel et Meyer Lansky, et travailla rapidement dans de nombreuses entreprises illégales, notamment la contrebande d'alcool durant la Prohibition et le racket de jeu à grande échelle. En 1931, Costello devint le conseiller de Luciano, alors parrain de sa propre famille, et fut nommé membre de la Commission.

Costello devint finalement parrain exécutif de la famille Luciano en 1938, lorsque Luciano fut emprisonné. Durant ses années en tant que parrain, Costello gouverna équitablement, apportant de grands bénéfices à la mafia et développant un vaste réseau d'alliés politiques. Il fut surnommé le premier ministre de la pègre pour sa capacité à développer et à maintenir des relations avec des gens haut placés.

Après le départ de Luciano pour l'Italie en 1946, Costello devint officiellement le parrain de la famille Luciano. Après une tentative d'assassinat par Vito Genovese (le commandant en second de la famille) en 1957, Costello décida de passer la main. Mais il se vengea en 1959, en informant la police qu'une transaction d'héroïne allait être livrée à la famille Genovese depuis l'Italie. Vito Genovese fut emprisonné.

Frank Costello était toujours consulté sur de nombreux sujets concernant la mafia lorsqu'il mourut en 1973 à l'âge de 82 ans.

Meyer Lansky



Meyer Lansky

Né Maier Suchowljansky dans une famille juive de Biélorussie en 1902, Meyer Lansky était un homme particulièrement intelligent et avisé, au point qu'il fut surnommé "Mastermind of the Mob" (le cerveau de la pègre).

Ami proche de Charles "Lucky" Luciano et Bugsy Siegel depuis l'enfance, Meyer Lansky les accompagna dans le trafic d'alcool durant la Prohibition.



Il aida Luciano à prendre le pouvoir en 1931 et fut trésorier de la Commission. Homme d'affaires avisé, Lansky développa en 1936 une immense affaire de casinos en Floride, à Las Vegas, à la Nouvelle Orléans et à Cuba. Ces opérations furent particulièrement fructueuses pour Lansky car il les géra très efficacement (il possédait les connaissances techniques et mathématiques nécessaires, et arrosa les autorités locales de pots-de-vin).

Réalisant que les autres mafieux étaient souvent inculpés pour fraude fiscale, Lansky protégea soigneusement ses biens et acheta même une banque suisse pour blanchir son argent!

Il aida Luciano à sortir de prison: durant la Seconde Guerre mondiale, il passa un marché avec un haut responsable américain, offrant la protection et l'aide de la mafia italienne aux soldats américains qui débarqueraient en Sicile en 1942.

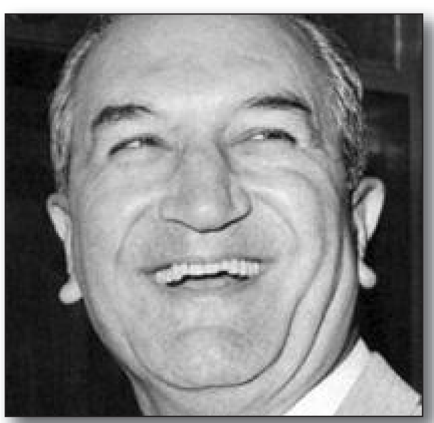
Lansky passa ses dernières années dans l'ombre et mourut d'un cancer du poumon en janvier 1983, à Miami Beach.

Les cinq familles mafieuses de New York

À New York, cinq familles italo-américaines furent nommées par Charles "Lucky" Luciano et se partagent encore de nos jours les fruits du crime organisé.

La famille Bonanno

Histoire: La famille Bonanno est née après la guerre Castellammarese, une lutte de pouvoir sanglante pour le contrôle de la mafia italo-américaine entre partisans de Joe "The Boss" Masseria et ceux de Salvatore Maranzano. La plupart des membres de cette famille avait auparavant appartenu au gang de Maranzano, qui fut abattu par Luciano pour prendre sa place.
Premier parrain: Joseph "Joe Bananas" Bonanno, 26 ans, né en Sicile et l'un des plus jeunes parrains de tous les temps.



Joseph "Joe Bananas" Bonanno

Alliances: Relations étroites avec Joseph Profaci, de la famille Profaci (qui devint ensuite la famille Colombo).
Pire moment: La guerre Bonanno, surnommée "Banana Split", eut lieu lorsque la Commission rétrograda Joseph Bonanno au poste de *underboss* (second) en 1963, suscitant des luttes fratricides dans la famille entre ceux qui soutenaient Bonanno et ceux qui soutenaient le nouveau patron, Paul Sciacca. Les luttes continuèrent jusqu'en 1968, lorsque Joseph Bonanno eut une crise cardiaque et prit sa retraite.
De nos jours: Des démêlés avec la loi ont frappé la famille à plusieurs reprises, et près de soixante-quinze de ses 150 membres ont été mis en examen pour divers motifs. La famille Bonanno a difficilement repris du poil de la bête sous la direction de Joseph Massino entre 1991 et 2004, mais des problèmes juridiques, des abandons et des trahisons menacent encore la stabilité et la réputation de cette famille au sein de la mafia.

Famille Colombo



Joseph Profaci

Histoire: Après la guerre Castellammarese, la famille fut nommée famille Profaci. Elle fut dirigée par Joseph Profaci, sans trop de problèmes, jusqu'aux années 1950.
Après la mort de Profaci, Joseph Magliocco prit le pouvoir, avant que la famille ne soit confiée à Joe Colombo.
Premier parrain: Joseph Profaci, un homme qui régna avec une poigne de fer et fut détesté par beaucoup de membres de sa famille.
Alliances: Relations étroites avec Joe Bonanno. Après la mort de Profaci d'un cancer en 1962, le parrain Joseph Magliocco complota avec Bonanno pour assassiner les parrains des trois autres familles. Le plan échoua car la Commission eut vent de leurs intentions.
Magliocco fut rétrogradé et remplacé par Colombo.
Pire moment: Le règne de Colombo prit fin avec une tentative d'assassinat qui le plongea dans le coma pendant sept ans.

La famille lutta pour trouver un dirigeant, favorisant Thomas DiBella durant un an avant que Carmine Persico ne prenne le contrôle en 1973. Persico fut arrêté et condamné à la perpétuité en 1985.
De nos jours : La famille n'est plus ce qu'elle était à son apogée. Elle est encore gouvernée par Carmine Persico, depuis sa prison, avec l'aide des membres de la famille qui restent sur le terrain.

Famille Gambino

Histoire : La famille Gambino fut créée avec les gangs napolitains en 1916, mais la famille telle qu'elle existe de nos jours est apparue comme les cinq autres après la guerre Castellammarese en 1929. Vincenzo "Vincent" Mangano fut le premier parrain de la famille, et fut assassiné sur ordre d'Albert Anastasia. Mais c'est Carlo Gambino qui donna finalement son nom à la famille et en fit l'une des plus puissantes familles mafieuses : il fit assassiner Anastasia en 1957.
Premier parrain : Vincenzo "Vincent" Mangano, considéré comme un représentant de la mafia "à l'ancienne". Vincent Mangano et son frère, Filippo, furent tués en 1951.
Alliances : En son temps, Carlo Gambino fut le plus puissant des parrains des cinq familles. Il semblerait qu'il ait dirigé en coulisses la famille Lucchese.
Pire moment : Quand Gambino mourut en 1976 et que son beau-frère, Paul Castellano, devint parrain, le FBI s'intéressa de plus près à la famille, persuadé qu'elle serait la plus facile à infiltrer. De fait, le Bureau parvint à placer des micros chez Castellano. En 1983, treize membres de la famille furent inculpés pour trafic de drogue. En 1985, la famille Gambino fut "récupérée" par John Gotti, un puissant caporegime (capitaine) de la famille, qui fut lui aussi condamné à vie, en 1992.
De nos jours : Depuis la mort de John Gotti en prison en 2002, la direction de la famille Gambino a changé de main plusieurs fois. La famille reste forte, avec 200 à 250 membres, mais elle n'a plus l'éclat de ses jours passés.



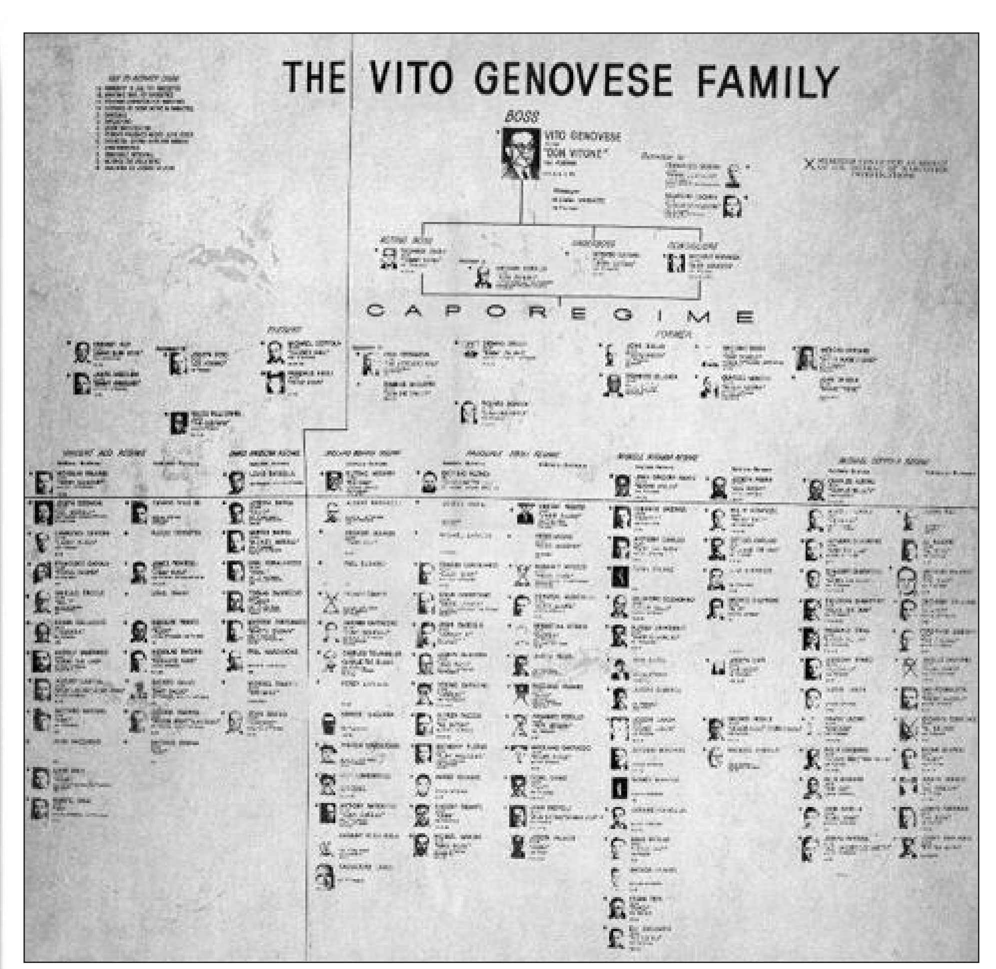
Carlo Gambino

Famille Genovese



Vito Genovese

Histoire : L'origine de la famille Genovese dans le crime remonte au début des années 1900, lorsque plusieurs gangs des rues s'unirent pour devenir la famille Morello. Au début des années 1920, Giuseppe "Joe the Boss" Masseria prit le contrôle de cette famille, attirant de futures célébrités du crime telles que Carlo Gambino, Lucky Luciano, Frank Costello et Vito Genovese. Masseria fut assassiné durant la guerre Castellammarese et Luciano devint le nouveau parrain de la famille, avec Vito Genovese comme *underboss* et Frank Costello en tant que *consigliere* (conseiller). Ce dernier hérita de la famille, puis ce fut Vito Genovese, qui renomma la famille avec son patronyme.
Premier parrain : Giuseppe " Joe the Boss" Masseria.
Alliances : La famille Genovese s'allia brièvement avec la famille Gambino dans les années 1970, mais cet arrangement disparut avec l'arrivée du flamboyant et peu discret John Gotti à la tête des Gambino. Le parrain de la famille Genovese, Vincent Gigante, ordonna même que John Gotti soit assassiné.
Pire moment : En 1959, Vito Genovese fut condamné à quinze années de prison. En son absence, Carlo Gambino accrut son pouvoir parmi les familles mafieuses. En prison, Genovese menaça de mort son ancien chauffeur, Joseph Valachi, qui chercha la protection du FBI en lui révélant de nombreux secrets de la mafia. Genovese mourut en prison après avoir purgé dix ans de sa peine.
De nos jours : Comme les cinq autres familles de New York, la famille Genovese a été systématiquement poursuivie et démolie par les autorités, à mesure que ses membres étaient condamnés à de longues peines de prison. Il semble néanmoins que la famille Genovese soit la plus puissante des États-Unis, possédant des intérêts à New York, dans le New Jersey, à Atlantic City et en Floride.



L'arbre généalogique de la famille Genevose

Famille Lucchese

Histoire : La famille Lucchese est apparue après la guerre Castellammarese, avec Gaetano “Tommy” Gagliano nommé comme parrain et Gaetano “Tommy” Lucchese en tant qu'*underboss*. La famille était alors connue pour ses incursions réussies dans des secteurs tels que le transport routier et l'habillement.

Après la mort de Gagliano en 1953, Lucchese prit la tête de la famille durant de nombreuses années, avec une réputation vierge : il ne fut jamais condamné durant ses quarante-quatre années dans la mafia.

Premier parrain : Avant la guerre Castellammarese et la création officielle de la famille Lucchese, Gaetano “Tom” Reina régnait en maître.


Tom Lucchese

Son assassinat, ordonné par Lucky Luciano, fut le catalyseur de la guerre Castellammarese.

Alliances : Dans les années 1980, le parrain Vittorio “Vic” Amuso et l'*underboss* Anthony “Gaspipe” Casso étaient très proches du parrain de la famille Genovese, Vincent “Chin” Gigante. Les deux familles décidèrent de l'assassinat de John Gotti, qui échoua.

Pire moment : Le règne d'Amuso et Casso dans les années 1980 et au début des années 1990 marque la période la plus agitée de l'histoire de la famille.

La tentative d'assassinat ratée sur John Gotti suscita des tensions entre les familles concernées, et fut suivie par une série de contrats qui attirèrent l'attention des autorités et du public. Amuso et Casso furent arrêtés par le FBI dans les années 1990 et condamnés à la prison à vie.

De nos jours : Officiellement, le parrain Vittorio Amuso continue de diriger la famille depuis sa prison, même si les opérations quotidiennes sont menées par un comité de trois hommes de confiance, dont Aniello “Neil” Miglore, le plus puissant, qui a apporté de la stabilité et des bénéfices substantiels à la famille Lucchese.

Les “mafia cops”

Louis Eppolito et Stephen Caracappa, des *detectives* du NYPD, furent à la solde de la famille Lucchese à partir des années 1980. Louis Eppolito était le fils de Ralph Eppolito, un membre de la famille Gambino. Son oncle et son cousin étaient également membres de la famille Gambino. Lorsqu’il présenta sa candidature pour entrer dans la police de New York en 1969, Eppolito mentit en déclarant qu’il n’avait aucun lien avec le crime organisé. En 1983, il fut soupçonné de transmettre des renseignements à Rosario Gambino, un parent éloigné de Carlo Gambino et Paul Castellano, les anciens chefs de la famille Gambino, mais fut innocenté. Il prit sa retraite de la police à la fin des années 1990. Stephen Caracappa travailla dans l'unité de lutte contre le crime organisé de la police de New York, à partir des années 1970. Il prit sa retraite avec une pension d'invalidité en 1992. Il travailla ensuite comme détective privé jusqu’en 1998, puis déménagea à Las Vegas, avec Eppolito, où il travailla dans l'établissement pénitentiaire pour femmes de Las Vegas.

Dès 1985, les autorités américaines savaient qu’Eppolito et Caracappa travaillaient pour la mafia. Ils utilisaient notamment les fichiers du NYPD pour traquer les ennemis de la famille Lucchese. Leurs supérieurs savaient également que les deux hommes avaient la réputation d’utiliser des méthodes inappropriées pour obtenir des résultats dans leur travail. Malheureusement, durant des années, rien ne put être prouvé formellement.

La famille Lucchese donna 357 000 $ en pots-de-vin et en contrats d’assassinat aux deux associés. En 1986, les deux policiers enlevèrent et amenèrent aux Gambino un homme qui avait tenté d’assassiner Anthony Casso, l’underboss de la famille Lucchese. Il fut brutalement assassiné par les Gambino.

En 1990, Eppolito et Caracappa assassinèrent également un membre de la famille Lucchese, Bruno Facciolo, sur ordre d’Anthony Casso qui le soupçonnait d’être une balance. Le meurtre de Facciolo devint célèbre pour le canari empaillé que la police retrouva dans sa bouche, et qui fut considéré comme un message aux autres informateurs. La même année, ils assassinèrent Eddie Lino, un capitaine de la famille Gambino. En 1991, ils fournirent des informations qui aboutirent au meurtre de Bobby Boriello, un “soldat” de la famille Gambino. En 1992, ils assassinèrent Patrick Testa, un ancien gangster de la famille Gambino. Après que des inculpations en masse eurent été émises contre toutes les familles du crime de New York au milieu des années 1990, Eppolito et Caracappa déménagèrent à Las Vegas.


Louis Eppolito - Stephen Caracappa

Ils gardèrent leurs “relations de travail” avec la mafia new-yorkaise et tentèrent d’assassiner l’*underboss* de la famille Gambino, Salvatore Gravano, qui avait témoigné contre John Gotti et bénéficiait du système de protection des témoins.

Après une longue enquête, la police parvint à convaincre Burton Kaplan, un criminel proche d’Anthony Casso, de témoigner contre Eppolito et Caracappa. Les deux ex-policiers furent arrêtés en 2005 et, un an plus tard, ils furent reconnus coupables de racket, d'extorsion, de trafic de stupéfiants, d’obstruction à la justice et de huit meurtres, dans les années 1980 et 1990 à New York, et dans les années 2000 à Las Vegas.

Eppolito et Caracappa furent condamnés à la perpétuité dans un pénitencier fédéral. Ils furent également condamnés à une amende de 4 millions de dollars. Ils recevaient un salaire mensuel de 5 000 $ de la famille Lucchese.

L’argot de la mafia

Bébé ours : un policier débutant, un “bleu”
Bernice : cocaïne
Bubble Gum Machine : voiture de police
Canari : un traître, un informateur de la police
Casser un œuf : commettre un assassinat
Chambre bleue : une salle d'interrogatoire de police
Confetti : un tir d’une arme automatique
Connectés : des personnes impliquées dans la pègre mais qui ne sont pas membres d’une famille
Diseur de bonne aventure : le juge qui fixe la peine lors du procès d'un gangster
Dracula : la personne qui nettoie le sang après un meurtre
Faire un centime (a dime) : passer dix ans en prison
Faire un Houdini : découper un corps en morceaux, puis les abandonner dans des endroits différents afin que le corps disparaisse
Feebs : agents du FBI
Graisse à essieux : un pot-de-vin
Homme à la pelle : le membre de la mafia désigné pour creuser la tombe d’une victime
Joint : la prison
King’s Man (homme du roi) : un membre de la mafia qui est autorisé à traiter directement avec le parrain plutôt qu’avec ses sous-fifres
Mangeur de viande : un politique, un juge ou un policier qui accepte des pots-de-vin, mais demande un prix élevé
Mauvais gars : un officier de police qui respecte la loi
Mise en sommeil : un euphémisme pour assassiner
Montrer du doigt : dénoncer quelqu’un
Nager avec les poissons : la victime d’un membre de la pègre qui finit dans l’océan après sa mort
Nickel dans la main : laisser un nickel (5 centimes) dans la main d'une victime pour annoncer qu’elle était un traître ou un mouchard
Petite copine : un policier ou un juge qui coopère avec un membre de la mafia
Prendre le coup : accepter la responsabilité pour un crime que vous n'avez pas commis, quitte à aller en prison, sinon vous pouvez vous retrouver dans un cercueil…
Rat : un informateur, un traître, une personne qui répand des rumeurs
Sénile : décrit un membre de la mafia de haut rang dont la maison ou la voiture a été mis sur écoute par les autorités
Stone cop (flic en pierre) : un gardien de prison qui ne veut pas accepter des pots-de-vin et suit toujours les règles
Undertaker (croque-mort) : une peine de prison à vie sans possibilité de libération conditionnelle
Université : la prison

Les règles et habitudes de la mafia

À New York, la mafia a créé des coutumes et traditions que les membres doivent respecter. Si un membre brise plusieurs de ces règles, les dirigeants de la famille peuvent ordonner son meurtre, et il est commis par un autre membre de la famille, généralement la personne la plus proche du fauteur de trouble.

Les règles sont :

- Le code du silence, plus connu sous le nom d'Omerta : on ne parle jamais aux autorités.
- L'ethnicité : seuls les hommes d'origine italienne peuvent devenir des membres à part entière, des *made men* (également appelés "hommes d'honneur" ou *goodfellas*). Cette limite ne s'applique pas aux associés, aux partenaires, aux alliés…
- Les secrets de famille : les membres ne sont pas autorisés à parler des affaires de la famille aux non-membres.
- Œil pour œil : si un membre de la famille est tué par un autre membre, personne ne peut se venger sans obtenir la permission du parrain.
- Aucun combat entre les membres : pas même une bagarre à mains nues.
- Hommage : chaque mois, les membres doivent verser une partie de leurs gains au parrain.
- Adultère : les membres ne doivent pas commettre l'adultère avec la femme d'un autre membre.

L'homosexualité est incompatible avec le code de conduite de la mafia américaine. En 1992, John d'Amato, *acting boss* de la famille DeCavalcante, fut assassiné lorsque sa famille apprit qu'il était homosexuel.

La structure de la mafia

La structure de la mafia est connue depuis 1984, lorsque le mafieux repenti Tommaso Buscetta expliqua à la justice comment fonctionne la structure pyramidale d'une famille mafieuse classique. La mafia américaine fonctionne sur une structure hiérarchique stricte. Tous les membres intronisés de la mafia sont appelés *made men*. Cela signifie qu'ils sont intouchables au sein de la pègre et que tout préjudice porté à leur encontre mènera à des représailles : les mafieux ne se tuent pas entre eux. Les trois grades les plus élevés représentent les gestionnaires de chaque famille. Au-dessous, le vocabulaire devient plus militaire car des factions sont dirigées par des capitaines, qui mènent une équipe de soldats. Cette structure permet aux familles mafieuses de mener leurs affaires comme une entreprise. En outre, quand un patron prend une décision, il donne ses ordres à travers la chaîne de commandement et non directement aux simples employés. De cette façon, les niveaux supérieurs de l'organisation ont beaucoup moins de risque d'être importunés par la justice si les membres de niveau inférieur sont arrêtés. Une famille a un *boss*, un parrain (*capofamiglia*). Il est assisté par un *underboss* (*sotto capo*) qui gère les affaires quotidiennes, et un ou plusieurs conseillers (*consigliere*) qui servent de médiateur lors des conflits entre familles. Sous ce comité de direction, des capitaines (*caporegime*) gèrent chacun une équipe d'environ dix à vingt soldats et reversent un pourcentage de leurs gains au boss. Les soldats n'ont de contact qu'avec le caporegime. Seul un made man peut recommander un nouveau soldat à la famille, un soldat ne peut pas proposer ses services de lui-même. Généralement, l'*underboss* devient *boss* lorsque ce dernier décède ou est emprisonné. Mais selon les familles, le *boss* peut aussi être choisi par vote des *underbosses* ou des *caporegimes* de la famille. En plus de ses membres attitrés, la mafia a de nombreux associés.

Vous ne pourrez jamais être autre chose qu'un associé dans la hiérarchie de la mafia italienne si vous n'avez pas de sang italien dans les veines. Les associés travaillent habituellement avec une famille (avocats, comptables, chefs d'entreprise, politiciens corrompus, flics véreux, gangsters n'étant pas d'origine italienne, etc.) mais ne sont pas considérés comme des membres à part entière. Le plus grand des *bosses* est appelé le *capo di tutti capi* (le *boss* de tous les *bosses*) et il mène la Commission.

Symbolisme des meurtres

En avril 1980, Antonio Caponigro, de la mafia de Philadelphie, fit assassiner son propre patron, Angelo Bruno, sans l'approbation de la Commission. Caponigro et son beau-frère Alfred Salerno furent emmenés dans une maison isolée de l'État de New York et torturés avant d'être tués. Salerno fut abattu de quatorze balles. L'autopsie révéla que la plupart des os de son visage étaient brisés. Son corps fut retrouvé dans le coffre d'une voiture, emballé dans un sac-poubelle. On lui avait enfoncé 300 $ dans le rectum, signe qu'il était devenu trop gourmand. En 1981, pour avoir permis à l'agent du FBI infiltré Joseph D. Pistone (alias Donnie Brasco), d'infiltrer la famille Bonanno, le *caporegime* Dominic Napolitano, également connu sous le nom Sonny Black, eut les mains coupées après avoir été tué. Ceci parce qu'il avait laissé Jo Pistone serrer les mains des Bonanno et l'avait présenté comme un *made man*.

Lorsque Bruno Facciolo, membre de la famille Lucchese fut abattu en 1990, un canari mort fut enfoncé dans sa bouche pour le désigner comme traître et informateur de la police. Il fut également poignardé et on lui tira une balle dans chaque œil.

Des affaires célèbres

Jane Toppan


JUNE 25, 1902
JANE TOPPAN AS SHE APPEARED AT HER TRIAL FOR ONE OF HER 31 MURDERS.

Jack l'Éventreur est sans doute le plus célèbre des tueurs en série, mais alors qu'il tuait cinq prostituées dans les ruelles de Londres, un autre assassin de l'époque victorienne, Jane Toppan, assassinait près d'une centaine de personnes dans le Massachusetts.

Jane Toppan, née Honora Kelley, perdit sa mère très jeune et son père l'abandonna à un orphelinat à l'âge de 6 ans. Elle fut placée comme servante dans une famille aisée qui modifia son nom en Jane Toppan. Elle commença des études d'infirmière en 1885 à l'hôpital de Cambridge, près de Boston. Elle utilisa ses patients comme cobayes pour tester sur eux les effets de différentes drogues, selon leur dosage. Devenue infirmière en hôpital puis à domicile, Jane Toppan tua ses patients en les empoisonnant avec de la morphine ou de l'atropine. Elle assassina également les propriétaires de son logement en 1895, puis sa sœur adoptive Elizabeth en 1899.

En 1901, Jane Toppan assassina l'épouse d'Alden Davis, un vieil homme, puis emménagea chez lui. En quelques semaines, elle tua Davis et deux de ses filles.

Ces morts successives attirèrent les soupçons de la famille Davis, qui demanda des examens toxicologiques. Il s'avéra que les victimes avaient bien été empoisonnées, à la strychnine. Jane Toppan avoua trente et un meurtres mais fut soupçonnée de nombreux autres. Elle fut reconnue coupable de onze d'entre eux et fut internée dans un asile d'aliénés, où elle mourut en 1938.

Toppan déclara durant son procès: *"C'est mon ambition, d'avoir tué plus de gens, de gens sans défense, que n'importe quel homme ou femme qui ait jamais vécu"*.

La guerre des Tongs

La guerre des Tongs dans le quartier chinois de New York vit les gangsters chinois se combattre avec des fusils, des haches et des sabres, mais aussi avec des insultes et de la ruse.

Durant la guerre entre les Hip Sings et les On Leongs en 1909-1910, certains des coups les plus vigoureux furent portés par le comique Ah Hoon, qui était membre des On Leongs. Ah Hoon utilisait ses spectacles au Chinese Theater pour se moquer des Hip Sings.

Au bout de plusieurs mois de railleries, les Hip Sings décidèrent de ne plus accepter aucune insulte à leur honneur et une sentence de mort tomba sur Ah Hoon. Ils annoncèrent publiquement que le comique serait assassiné le 30 décembre, mais les On Leongs jurèrent qu'ils le protégeraient.

Un sergent et deux agents de la police de New York firent leur apparition sur scène à côté d'Ah Hoon. Son spectacle se déroula sans encombre et, immédiatement après, Ah Hoon fut escorté jusqu'à sa maison. Il fut enfermé dans sa chambre et plusieurs membres des On Leongs montèrent la garde à tour de rôle devant sa porte. La seule fenêtre de la chambre donnait sur un mur de briques.

Les On Leongs commencèrent à célébrer leur victoire sur les Hip Sings, en défilant dans Chinatown. Mais lorsque la porte de la chambre d'Ah Hoon fut ouverte le lendemain matin, ses gardiens le trouvèrent mort, une balle dans la tête.

L'enquête révéla qu'un membre des Hip Sings avait été descendu sur une chaise attachée à une corde depuis le toit et avait tiré sur Ah Hoon à l'aide d'un pistolet muni d'un silencieux.

Les Hip Sings paradèrent dans Chinatown et l'assassin d'Ah Hoon ne fut jamais retrouvé.

Les malles sanglantes

Le 26 juillet 1889, Michel Eyraud et Gabrielle Bompart, un couple d'escrocs, assassinèrent un huissier pour lui voler son argent. Gabrielle, une jolie jeune femme de 21 ans, avait l'habitude d'user de ses charmes pour attirer les hommes riches.



Michel Eyraud, mari violent et volage, avait abandonné sa famille pour s'engager dans l'armée. Il avait déserté et s'était lancé dans une série d'escroqueries.

La jeune femme avait attiré chez elle, à Paris, un huissier de justice nommé Toussaint-Auguste Gouffé, 49 ans. Elle avait passé la cordelette de sa robe de chambre autour du cou de Gouffé, soi-disant par jeu, et Eyraud avait tiré de toutes ses forces pour l'étrangler. L'huissier n'avait cependant pas d'argent sur lui et Eyraud se rendit dans son étude pour la cambrioler. Affolé, ne voulant pas allumer la lumière afin de ne pas attirer l'attention, Eyraud ne trouva rien. Le couple décida alors de se débarrasser du cadavre en le cachant dans une grande malle, puis prit le train qui se rendait vers Marseille. Mais la nature faisant son office, le corps se putréfia et l'odeur devint rapidement insupportable. Le couple abandonna donc la malle aux alentours de Lyon puis fuit vers l'Amérique.

Le 13 août 1889, la malle fut retrouvée dans un buisson, en contrebas de la route départementale de Millery. La police crut que le cadavre décomposé ne serait jamais identifié mais le professeur Alexandre Lacassagne, titulaire de la chaire de médecine légale à la faculté de médecine de Lyon, y parvint pourtant en examinant les dents, les cheveux et la cheville cassée du squelette. L'étude de Maître Gouffé était l'une des plus importantes de Paris.

La malle portait une inscription en anglais, aussi la police lança-t-elle un des premiers mandats d'arrêt international.
L'identification de la malle par un aubergiste londonien permit de remonter jusqu'à Michel Eyraud et Gabrielle Bompard.

Cette dernière rentra en France pour nier le meurtre et accuser son ancien amant et complice. Michel Eyraud fut arrêté à Cuba en 1890 après une longue cavale entre les États-Unis, le Canada et le Mexique. Michel Eyraud fut condamné à mort et guillotiné.

Gabrielle Bompard, quant à elle, fut défendue par Maître Henri-Robert qui affirma qu'elle avait obéi involontairement à Eyraud car soumise à ce dernier par l'hypnose. Elle fut condamnée à vingt ans de travaux forcés et libérée en 1905.

D'autres affaires de "malles sanglantes" défrayèrent la chronique dans les années qui suivirent :

- Marius-Félix Gounaud, 23 ans, tua d'une balle dans la tempe son oncle Léon Boissière en 1921 pour lui voler 1 100 francs et rembourser des dettes. Il enferma le cadavre dans une malle d'osier qu'il laissa en consigne à la gare de Lyon. Il fut dénoncé par des hommes qu'il avait embauchés pour jeter "80 kg de viande avariée" dans la Seine. Gounaud fut condamné à mort.
- Marie-Louise Bessarabo fit enregistrer le cadavre de son mari, propriétaire de puits de pétrole au Mexique, comme "bagage non accompagné" à la gare de Nancy en 1921. Elle fut condamnée à vingt ans de travaux forcés et mourut en 1931.
- En juin 1934, une malle fut remarquée à la gare de Brighton, au sud-est de l'Angleterre. Elle semblait abandonnée et sentait mauvais. On y trouva le torse démembré d'une femme d'environ 25 ans. Les jambes furent retrouvées dans une valise à la gare de King's Cross (Londres). On ne retrouva jamais ni la tête, ni les bras, ni l'assassin.
- En mai 1934, Violette Kaye, 42 ans, une ancienne prostituée, se disputa dans un café avec son amant, un petit criminel de 26 ans nommé Toni Mancini (de son vrai nom Cecil Lois England). On ne la revit plus pendant plus d'un mois et Mancini affirma qu'elle était partie pour Paris. La police interrogea Mancini sur la disparition de sa maîtresse et il s'enfuit.

Durant l'enquête sur le torse découvert dans la gare de Brighton, les enquêteurs fouillèrent les logements situés autour de la gare.

Chez Mancini, ils remarquèrent immédiatement l'odeur et le liquide brunâtre qui s'échappaient d'une malle : ils y trouvèrent le cadavre de Violette Kaye. Mancini fut arrêté à Londres et condamné à la peine capitale.

John Magnuson

Lorsque, le 27 décembre 1922, M. et Mme Chapman ouvrirent un paquet qu'ils pensaient être un cadeau de Noël arrivé en retard, le colis explosa au visage de Mme Chapman, la tuant et blessant son mari.

Le meurtrier pensa sans doute avoir commis le crime parfait mais les preuves matérielles le désignèrent les unes après les autres.

Le papier emballant le paquet de dynamite avait éclaté dans l'explosion, et était taché de sang et de poudre, mais le nom et l'adresse manuscrite étaient encore lisibles. Ces morceaux de papiers furent confiés à John F. Tyrrell, considéré alors comme le meilleur spécialiste de l'étude de documents. Tyrrell reconstitua l'adresse : "J. A. Chapman, R. I, Marsfilld, [sic] Wisconsin". Tyrell tira plusieurs conclusions. L'écriture était maniérée, comme si l'auteur avait délibérément tenté de la modifier. Tyrrell étudia l'espacement, l'inclinaison, l'alignement, la pression et le rythme de l'écriture et détermina que ce n'était pas le cas. L'adresse avait été écrite par une personne qui avait simplement fait de son mieux, n'ayant pas l'habitude d'écrire. La faute d'orthographe du nom de la ville indiquait qu'il l'avait écrit phonétiquement. Tyrrell conclut que l'auteur était un étranger, peut-être un Suédois. Il y avait seulement un Suédois dans la communauté, John Magnuson, et il avait un différend de longue date avec les Chapman concernant le drainage d'un ruisseau.

Tyrell détermina par la suite que l'adresse avait été écrite à l'aide d'un stylo-plume à la pointe douce de taille moyenne. L'encre utilisée était un mélange étrange d'encre noire Carter avec un peu d'encre bleu sombre Sanford.

Lorsque les enquêteurs inspectèrent la maison de Magnuson, ils constatèrent que la fille de ce dernier possédait un stylo-plume à pointe douce de taille moyenne. Elle utilisait toujours de l'encre Sanford mais avait prêté sa bouteille d'encre à une camarade de classe qui, lorsqu'elle fut vide, l'avait remplie avec de l'encre bleue Carter, produisant le mélange exact que Tyrrell avait décrit.

Les restes de la bombe furent remis à deux professeurs de l'Université du Wisconsin, qui les analysèrent et révélèrent que leurs propriétés correspondaient au métal trouvé dans l'atelier de la grange de Magnuson. Des fragments des parties en bois de la bombe furent envoyés à Arthur Qu'ailée, un expert du bois. Il identifia le bois comme étant de l'orme. Le sol de l'atelier de Magnuson était couvert de copeaux d'orme présentant la même structure cellulaire que les morceaux de la bombe. John Magnuson fut condamné à la prison à vie.

Leopold et Loeb



Nathan Freudenthal Leopold Jr. et Richard Albert Loeb étaient deux étudiants en droit de l'Université de Chicago. Fils de deux des plus riches et des plus illustres familles de Chicago, ils enlevèrent et assassinèrent un adolescent de 14 ans, Robert "Bobby" Franks en 1924.

Leur motivation ? Le simple désir de commettre un crime parfait.

Richard "Dickie" Loeb, 18 ans, le plus jeune diplômé de l'Université du Michigan, et Nathan "Babe" Leopold, 19 ans, avaient perpétré plusieurs délits mineurs avant qu'ils ne se décident à commettre un meurtre qui, pensaient-ils, serait "un amusant défi intellectuel, digne de leurs capacités mentales supérieures".

Préparant leur crime durant sept mois, ils choisirent leur victime : Bobby Franks, le fils de l'homme d'affaires millionnaire Jacob Franks et un cousin éloigné de Loeb. Bobby, toujours heureux lorsque les deux étudiants lui adressaient la parole, ne se fit pas prier pour monter dans leur voiture lorsqu'ils s'arrêtèrent en face de son école. Ils conduisirent le garçon à quelques pâtés de maisons de la résidence des Franks, puis l'attachèrent, le bâillonnèrent et lui fracassèrent le crâne à plusieurs reprises avec un burin.

Après le meurtre, Leopold et Loeb conduisirent jusqu'à une friche marécageuse et portèrent le corps le long des voies de chemin de fer.

Ils versèrent de l'acide chlorhydrique sur le visage de l'adolescent dans l'idée d'empêcher son identification, puis cachèrent le corps dans un tuyau d'évacuation des eaux usées.

Satisfait de son travail, le duo se rendit à la maison de Léopold, où ils brûlèrent leurs vêtements tachés de sang, jouèrent aux cartes et burent de l'alcool.

À minuit, ils appelèrent le père de Bobby Franks pour lui indiquer que son fils avait été enlevé et qu'il recevrait bientôt des instructions sur la façon de fournir une rançon. Mais lorsque la note dactylographiée exigeant 10 000 $ fut reçue par Franks, des ouvriers avaient déjà trouvé le corps du garçon.

En dépit de leur soi-disant génie, les deux jeunes tueurs étaient de piètres criminels. Ils furent rapidement capturés. Leopold avait laissé tomber ses lunettes près de l'endroit où le corps de Bobby Franks avait été caché : les lunettes présentaient un mécanisme de charnière inhabituel.

À Chicago, seules trois personnes avaient acheté des lunettes avec un tel mécanisme, dont Nathan Leopold.

En outre, la police put prouver que la demande de rançon avait été tapée avec une machine à écrire d'une marque et d'un modèle bien particuliers. Leopold, qui écrivait pour le club de droit de l'Université, était le seul étudiant à en posséder une à l'époque.

Questionnés par la police, les deux jeunes gens ne purent fournir des alibis solides. Loeb avoua en premier, suivi de Leopold. Bien que leurs aveux corroborent la plupart des faits connus de l'affaire, ils s'accusèrent l'un l'autre du meurtre.

La ville et bientôt le pays réclamèrent qu'ils soient exécutés pour leur crime. Les parents des deux tueurs firent appel au célèbre avocat Clarence Darrow pour les défendre.

Il leur évita la peine capitale en affirmant que les deux jeunes hommes étaient des malades mentaux immatures mais qu'ils pourraient être réadaptés à la société par le système pénitentiaire. Ils furent condamnés à la prison à vie et reçurent un traitement de faveur (livres, cellule individuelle, repas personnalisés, etc.) sans doute en payant les gardiens.

Loeb fut tué par un codétenu en 1936 lors d'une bagarre, Leopold fut remis en liberté en 1958.

Charles Henry Schwartz

Pour ses voisins de Berkeley, en Californie, Charles Henry Schwartz était une personne remarquable. Père de famille de 36 ans, c'était un grand chimiste et, pendant la Première Guerre mondiale, il avait été espion en Allemagne pour les Alliés. Après la guerre, il avait obtenu un poste important dans une usine chimique allemande, où il avait découvert un procédé de fabrication de soie artificielle. Il avait ramené clandestinement le processus aux États-Unis et mis en place un laboratoire expérimental, dans lequel il travaillait souvent tard dans la nuit.

Tout cela n'était que des mensonges et Schwartz n'était pas chimiste. Mais Schwartz convainquit de nombreuses personnes de lui donner de l'argent en échange de cette fameuse soie artificielle. Quand la soie ne fit pas son apparition, cependant, certains de ses partisans commencèrent à se plaindre de fraude.

En 1925, Schwartz commença à s'intéresser à une autre science : l'anatomie humaine. Il se lia d'amitié avec un évangéliste itinérant nommé Warren Gilbert Barbe. Bien que les visages des deux hommes fussent très différents, ils étaient de la même taille et du même poids.

Vers la fin juillet, Barbe disparut, mais personne ne s'en inquiéta. Il avait probablement été "appelé par Dieu", comme d'habitude, et était "parti dans le désert" pour prêcher.

Charles Schwartz, de son côté, expliqua à ses voisins et connaissances qu'il était particulièrement occupé. Il avait quasiment terminé son processus de fabrication de la soie et s'inquiétait qu'un cartel international puisse tenter de l'arrêter.

Il avait pris une assurance de 200 000 $ sur sa propre vie et n'autorisait personne à entrer dans son laboratoire.

À l'intérieur, il était en fait particulièrement occupé à modifier le cadavre de Warren Barbe.

Il brûla une partie de la poitrine du cadavre parce qu'il avait une cicatrice sur son propre torse. Il enleva deux dents de la mâchoire supérieure pour qu'elle corresponde à ses propres caractéristiques dentaires.

Il creva les yeux pour résoudre le problème des yeux de couleurs différentes. Mais il considérait tout ceci comme de simples précautions, car il prévoyait de faire sauter son laboratoire afin que le cadavre ne soit pas du tout identifiable.

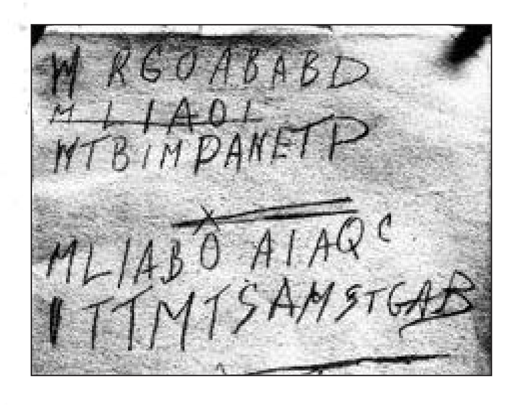
Il arrosa son laboratoire de plusieurs litres de benzène puis s'enfuit. Il ne pouvait pas se permettre d'être vu sur le site de l'explosion mais resta assez près pour entendre les camions de pompiers qui approchaient alors qu'il entrait dans un taxi.

Caché à Oakland, il crut avoir réussi un crime parfait. Aussi fut-il abasourdi lorsqu'il découvrit qu'il était recherché pour meurtre. Le corps de Warren Barbe, à peine roussi, avait été identifié. Trois brochures religieuses portant le nom de Barbe avaient survécu à l'incendie.

Les empreintes digitales de la victime avaient été détruites à l'acide, attirant les soupçons. En outre, le légiste Edward Heinrich avait comparé le lobe de l'oreille de l'homme mort avec une photo de Schwartz et avait établi que Schwartz n'a pas de grain de beauté sur son oreille… contrairement à Barbe.

Chimiste et meurtrier incompétent, Schwartz n'avait pas réalisé que les fumées de benzène “montent” très lentement. De longues minutes supplémentaires auraient été nécessaires pour déclencher un véritable incendie. Schwartz se suicida.

L'affaire Taman Shud



Également connue sous le nom de “Mystère de l'homme de Somerton”, cette affaire non résolue commença lorsqu'un homme fut découvert mort le 1er décembre 1948 sur la plage Somerton, à Adelaïde, en Australie. L'expression “Taman Shud” provient de la dernière page du Rubaiyat (le Rubáiyát est le titre qu'Edward Fitzgerald donna à sa traduction de poèmes attribués à Omar Khayyam, un poète du 12ème siècle), dont un morceau fut trouvé dans une poche cachée du pantalon de l'homme.

Une cigarette non allumée était coincée derrière l'oreille de la victime et une cigarette à demi consumée reposait sur le col de son manteau et sa joue. Dans ses poches furent retrouvés un ticket de bus de Saint-Léonard vers Glenelg (un quartier d'Adelaïde), un billet de train en seconde classe inutilisé vers Henley Beach, un peigne en aluminium, un paquet de chewing-gum, un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes.

Le *coroner* ne put déterminer la cause du décès. L'autopsie révéla que la victime était un homme blanc d'une quarantaine d'années en très bonne santé, bien que sa rate fût énorme. Son estomac contenait des pâtes semi-digérées et la congestion visible dans son cerveau et son estomac aurait été compatible avec un empoisonnement, mais aucun poison ne fut retrouvé dans son organisme et la victime n'avait pas vomi. Des experts en pharmacologie témoignèrent cependant qu'il existait des poisons et des drogues indécelables ou non identifiables.

La police découvrit que toutes les étiquettes des vêtements de la victime avaient été enlevées. En janvier 1949, un employé de la gare d'Adelaïde trouva une valise marron qui avait été enregistrée le 30 novembre 1948. Elle contenait des vêtements aux étiquettes absentes, un nécessaire de toilette, un tournevis d'électricien, un couteau de table, une paire de ciseaux aux pointes acérées et une brosse. La police pensa que la valise appartenait à l'inconnu.

Toutes les marques d'identification sur les vêtements avaient été enlevées mais la police trouva le nom de “T. Keane” sur une cravate.

Les enquêteurs parvinrent avec beaucoup de difficultés à apprendre que le manteau plié dans la valise provenait des États-Unis : il présentait un “soufflet d'aisance” et une broderie élaborée qui n'avaient pu être manufacturés qu'aux États-Unis, puisqu'à l'époque, c'était le seul pays qui possédait les machines pour le faire.

Mais ni ses radios dentaires, ni ses empreintes digitales ne permirent de l'identifier, et il ne correspondait à aucune personne disparue aux États-Unis ou en Australie. Sa photo et ses empreintes furent publiées dans les journaux et envoyées aux différentes polices à travers le monde, sans succès. Plus de 250 personnes affirmèrent reconnaître la victime rien qu'en Australie mais l'identification se montra finalement négative, à chaque fois.

Les policiers retrouvèrent un morceau où les mots “Taman Shud” (signifiant “terminé”, “fini”) étaient imprimés. Le morceau de papier semblait avoir été arraché à un livre. Il s'avéra qu'il provenait effectivement d'un ouvrage, une traduction spécifique et

extrêmement rare du Rubaiyat publiée en 1859 en Nouvelle-Zélande : après un appel à témoin, un homme expliqua avoir trouvé le livre sur le siège arrière de sa voiture (pourtant fermée) alors qu'elle était garée à Glenelg, peu avant la découverte du corps.

Le morceau de page avait bien été arraché à ce livre, sur le dos duquel les enquêteurs découvrirent une sorte de code, cinq lignes de lettres majuscules dont la seconde était rayée. Ce code n'a toujours pas été décrypté.

Des rumeurs circulèrent selon lesquelles l'inconnu était un espion soviétique empoisonné par des ennemis inconnus car Adélaïde était la ville la plus proche de Woomera, un site de lancement de missile top-secret.

Les “alphabets murders”

Cette affaire troublante tire son surnom des initiales des trois jeunes victimes qui furent assassinées entre 1971 et 1973, près de Rochester (État de New York).

Colon Carmen, 11 ans, fut la première à mourir, en novembre 1971. Wanda Walkowicz, 10 ans, fut assassinée en avril, et Michelle Maenza, 10 ans, en novembre 1973.

L'approche « alphabet » fut soulignée par le tueur lui-même car il abandonna chaque victime dans une ville voisine de Rochester dont le nom commençait par la même lettre que les noms et prénoms des jeunes filles : Colon à Churchville, Walkowicz à Webster et Maenza à Macedon.

La police nota que, mise à part la similitude d'âge, les trois filles venaient de familles catholiques pauvres et que chacune avait récemment rencontré des problèmes à l'école. Les enquêteurs soupçonnèrent que le tueur était employé par les services sociaux, ce qui lui aurait donné accès à ces informations, mais des entretiens avec 800 suspects potentiels ne menèrent à rien.

En 1979, la police de Rochester nomma Kenneth Bianchi comme suspect dans la série de meurtres, car il avait vécu à Rochester. Le “Hillside Strangler” avait avoué avoir assassiné dix jeunes femmes à Los Angeles avec son cousin Angelo Buono.

Les autorités avaient noté que Bianchi avait quitté Rochester en janvier 1976 au volant d'une voiture qui ressemblait à un véhicule vu près du site d'un des “alphabets murders”. Bianchi ne fut cependant pas inculpé dans l'affaire, faute de preuves.

Bien que des centaines de personnes eussent été interrogées, le tueur ne fut jamais arrêté.

Dennis Termini, un pompier accusé du viol d'une mineure et considéré par la police comme “un suspect intéressant” se suicida six semaines après le dernier meurtre. Mais il fut innocenté par des analyses ADN en 2007. Un oncle de Carmen Colon fut également considéré comme un suspect possible jusqu'à ce qu'il tire sur sa femme et son beau-frère, puis se suicide en 1991.

En avril 2011, Joseph Nato, un criminel sexuel de 77 ans qui vécut à Rochester durant les années 1970 fut arrêté à Reno, dans le Nevada, pour quatre meurtres commis en Californie en 1977. Ses victimes s'appelaient Roxene Roggash, Pamela Parsons, Tracy Tofoya, et Carmen Colon (une homonyme de la jeune fille de Rochester).

Les quatre femmes étaient a priori des prostituées. Joseph Nato gardait chez lui un agenda dans lequel il avait décrit les viols et les meurtres qu'il avait commis, et notamment celui d'une jeune fille dans les “bois de Buffalo”, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Rochester. Naso était un photographe professionnel qui voyagea entre New York et la Californie durant des décennies.

John Leonard Orr

Orr est un ancien capitaine des pompiers et enquêteur d'incendies criminels pour les sapeurs-pompiers de Glendale, en Californie du Sud. Il fut inculpé puis condamné pour une longue série d'incendies criminels.

Orr avait d'abord voulu être un agent de police, mais avait échoué à son examen d'entrée. Il devint toutefois un enquêteur consciencieux et un pompier professionnel. Tout au long des années 1980, Los Angeles fut en proie à une série d'incendies qui coûtèrent des millions de dollars de dommages et tuèrent quatre personnes.

Le *modus operandi* du pyromane consistait à mettre le feu à l'aide d'un dispositif de “temporisation incendiaire”, comprenant généralement une cigarette allumée et trois allumettes enveloppées dans du papier à lettres et maintenues par un élastique.
Il mit le feu à des magasins alors qu'ils étaient ouverts et remplis de monde. Il alluma de petits incendies dans les collines herbeuses autour de Glendale, afin d'attirer les pompiers, puis alluma des feux dans des zones plus peuplées alors laissées sans surveillance.



En octobre 1984, un énorme feu ravagea un magasin de bricolage situé dans une zone commerciale à South Pasadena. Le magasin fut complètement détruit et quatre personnes, dont un enfant de 2 ans, moururent dans l'incendie. Le lendemain, des enquêteurs d'incendies criminels se rendirent sur les lieux. Ils déclarèrent que le feu avait été causé par un problème électrique. Cependant, John Orr les contredit : selon lui, le feu était l'œuvre d'un pyromane.

Une enquête démontra par la suite que le feu avait effectivement été provoqué par l'inflammation de produits polyuréthane hautement inflammables, causant un embrasement très rapide.

En janvier 1987, une convention d'enquêteurs d'incendies criminels se tint à Fresno, en Californie. Pendant et après la convention, plusieurs incendies suspects furent allumés à Bakersfield. Une empreinte digitale fut retrouvée sur un morceau de papier, une partie d'un dispositif de "temporisation incendiaire". Le capitaine Marvin Casey, du service des pompiers de Bakersfield, soupçonna que l'un des enquêteurs en incendies criminels de la convention était responsable.

En mars 1989, une autre série d'incendies eut lieu sur la côte californienne, durant une conférence d'enquêteurs en incendies criminels à Pacific Grove. En comparant la liste des participants à la conférence de Fresno avec celle des participants à la conférence de Pacific Grove, le capitaine Casey créa une liste de dix suspects. John Orr était sur la liste de Casey, mais toutes les personnes figurant sur cette liste furent mises hors de cause car leurs empreintes digitales ne correspondaient pas à celle trouvée sur le morceau de papier en 1987.

En 1991, une autre série d'incendies eut lieu dans le sud de la Californie et autour de Los Angeles. Une force spéciale fut mise en place pour arrêter le pyromane et Casey fit part de ses soupçons concernant un enquêteur d'incendies criminels. Le directeur de la force spéciale récupéra le morceau de papier et l'empreinte digitale du pyromane, qu'il confia au laboratoire de la police de Los Angeles. L'empreinte fut cette fois reliée à John Leonard Orr, qui fut alors surveillé durant des mois par l'ATF. Il fut surpris non loin d'un incendie criminel en novembre 1991 et arrêté, puis inculpé en décembre.

Après sa condamnation pour une série d'incendies, Orr fut inculpé de l'incendie volontaire du magasin de bricolage en 1984, après que les enquêteurs eurent réévalué les causes de l'incendie, les preuves matérielles… et une description très détaillée d'un incendie similaire écrite par Orr dans le manuscrit d'un roman jamais publié, qui présentait plusieurs similitudes presque parfaites avec l'incendie réel de 1984. Orr fut reconnu coupable et condamné à la prison à vie en 1998.

Selon l'ATF, John Orr alluma près de 2 000 incendies entre 1984 et 1991 et, après son arrestation, le nombre de feux de broussailles dans le sud de la Californie diminua de 90 %.





Scénarios



Esprits criminels

Un scénario pour L'Appel de Cthulhu de Philippe Auribeau

Où les investigateurs assistent à une étrange pièce de théâtre

A l'affiche

Eliana Helmsworth

Femme du sénateur Nathanael Helmswoth, un homme politique très en vogue, elle a subi en quelques mois deux accidents infortunés. Le premier, en voiture, aurait dû la laisser morte. Le deuxième, qui lui sauva la vie, la lia à jamais avec ce qui restait de Donald Mull, un tueur de sinistre mémoire.

Donald Mull

Le tueur connu sous l'élégant sobriquet de "dépeceur" est mort il y a plusieurs années, mais certains de ses organes ont été acheminés vers un hôpital de recherches un peu particulier. La technologie Mi-Go l'a lié à Eliana Helmsworth, mais il a récemment pris le dessus sur la volonté de cette dernière et repris son chemin sanglant.

Carlo "Two Dime" Torrisi

Le chef de la pègre de Providence n'est autre que le frère d'Eliana Helmsworth. C'est par son biais que sa sœur a abouti, à la suite de son accident de voiture, dans la clinique privée du docteur Yelps. Il n'ignore pas que le docteur fait appel à des technologies étranges, mais il fait des miracles.

Guido "Rudy" Valentino

Certains le prétendent de la famille du grand Rudolph, et il en possède certains attributs. Beau et raffiné, c'est le bras droit de Torrisi. Mais c'est aussi un individu impitoyable, prêt à tout pour couvrir sa famille.

Docteur Yelps

Du chirurgien brillant mais perturbé, il ne reste qu'un cerveau et un corps disloqué. Dirigeant officiel de sa clinique, il s'est voué corps et âme à la technologie Mi-Go, en proie à une frénésie de connaissance incontrôlée. Sa fuite en avant a finalement conduit à un désastre.

Fr-Zat

Le Mi-Go caché derrière la silhouette du docteur Yelps tire des fils qui lui ouvrent les portes du fonctionnement humain. Il a trouvé en Yelps un disciple volontaire grâce auquel il peut expérimenter nombre de programmes technologiques expérimentaux.

En quelques mots…

Les investigateurs sont amenés à enquêter sur un crime et sur la disparition mystérieuse de la femme d'un sénateur ambitieux. Leurs observations les amèneront à une conclusion plus que surprenante.

Implication des personnages

Ce scénario est conçu pour un groupe d'investigateurs spécialisés dans les enquêtes criminelles et les sciences forensiques. Il est par conséquent difficile de le faire jouer à des investigateurs classiques de *L'Appel de Cthulhu*. Toutefois, nous pouvons envisager deux variantes :

- Les investigateurs sont des agents fédéraux du Bureau Of Investigation (BOI), envoyés par J. Edgar Hoover lui-même pour mener une enquête sur le crime commis et sur la disparition de la femme du sénateur Helmsworth (voir personnages prétirés).
- Les investigateurs appartiennent à une agence de détectives privés haut de gamme et sont contactés directement par l'homme de confiance du sénateur afin de mener une enquête rapide avant que la police et la presse ne s'emparent de l'histoire. Un scandale à quelques mois des élections n'est jamais souhaitable.

Enjeux et récompenses

- **Démêler l'écheveau :** l'enquête est complexe et fait appel à de nombreuses techniques de recherche et d'analyse forensique. Pour ne rien arranger, les investigateurs arriveront à des hypothèses qui leur sembleront particulièrement farfelues.
- **Neutraliser un tueur et ceux qui l'ont fabriqué :** Donald Mull, un tueur en série abattu il y a plusieurs années, est bien de retour et reprend sans tarder sa piste sanglante. Mais derrière lui se cache une silhouette plus dangereuse encore : le médecin fou Yelps et son mentor Mi-Go.
- **Rester en vie :** bien qu'appartenant potentiellement à l'autorité fédérale, les investigateurs se trouveront coincés entre une police corrompue, des mafieux décidés, voire un assassin retors. De quoi mettre à mal leurs nerfs, voire leur santé.

Ambiance

Le scénario s'inscrit dans une logique d'enquête classique que l'on trouve dans les romans noirs. L'ambiance y est rude et crasseuse, riche en sales trognes que l'on trouve dans les histoires "gumshoe". Elle bifurquera ensuite vers le thriller scientifique lors de son final. Les interactions et l'analyse des indices livreront les dessous d'une histoire tragique, sur fond de pègre et de manipulations politiques.



Fiche technique

Investigation	●●●●●
Action	●●●●○
Exploration	●○○○○
Interaction	●●●●○
Mythe	●○○○○
Style de jeu	**investigation occulte**
Difficulté	confirmé
Nombre de joueurs	5
Type de personnages	cf. prétirés
Époque	1931

Tout commence bien

À la fin du XIXème siècle, une famille d'immigrants italiens, les Torrisi, pose ses valises dans l'État de Rhode Island. Cette famille compte deux enfants : Carlo, le fils aîné, s'impose rapidement comme l'une des figures de la rue de la ville de Providence. Eliana, sa sœur cadette, est quant à elle la beauté du quartier italien. Elle en vient à attirer l'attention d'un jeune homme issu des hautes sphères de Providence, mais aimant s'encanailler : Nathanael Helmsworth. Bien que réticent à voir sa sœur fréquenter un inglese, Carlo réalise bien vite ce qu'une telle union peut lui apporter. Deux mondes très différents entrent en contact. Deux ambitions se complètent alors. Carlo prend, grâce aux relations de Nathanael, des positions préférentielles dans le milieu criminel. Nathanael bénéficie des services de ses alliés italiens pour devenir l'héritier de sa famille et gravir les échelons de la politique locale puis nationale. Élu sénateur grâce aux manipulations de la famille Torrisi, il brigue à présent l'investiture démocrate aux présidentielles.

Il ignore toutefois, accaparé par sa carrière, que sa femme n'a jamais réussi à couper les liens avec sa famille. Devenue une grande bourgeoise, elle ne manque pas une occasion de rejoindre son frère et ses anciennes fréquentations dès le départ de son mari. Un soir, après une soirée plus arrosée que la moyenne, Eliana voit la voiture qui la ramène s'empaler contre un arbre et elle subit de graves blessures à la tête. Helmsworth absent, c'est Carlo qui s'occupe de sa sœur, qu'il soustrait à l'hôpital local pour l'acheminer vers une clinique douteuse de sa connaissance. Là, un chirurgien brillant mais dément, le docteur Yelps, réalise des expérimentations sur les greffes d'organes humains grâce à la technologie d'un Mi-Go dont il s'est attiré les faveurs. Il réalise l'impossible : sauver Eliana en lui greffant une partie d'un autre cerveau humain grâce à des nanoparticules Mi-Go tissant des liens synaptiques entre les différents fragments. L'expérience fonctionne à merveille, et Eliana guérit en un temps record. Toutefois, la réussite se mue en drame. Les nanoparticules ne font pas qu'assurer la liaison, mais assurent également la cohésion des informations et des signaux contenus dans les deux parties du cerveau. Progressivement, Eliana se voit victime de cauchemars et de crises de démence de plus en plus aiguës. Son caractère cède le pas devant celui du donneur. Or, celui-ci n'est autre qu'un criminel vicieux et dément qui trouve là une occasion de commencer une nouvelle carrière.

Tout tourne mal

Le 17 septembre 1931, l'esprit de Donald Mull, le criminel ayant donné malgré lui une partie de son cerveau à Eliana Helmsworth, prend le dessus sur cette dernière grâce au travail effectué par les éléments implantés par la technologie Mi-Go. Le 18 septembre, Eliana doit, comme chaque fois que son sénateur de mari voyage, retrouver son frère et ses amis au Donny's, le speakeasy familial. Mais Donald Mull ne s'intéresse ni au jazz ni à la danse. Il préfère torturer et mutiler une jeune femme de chambre de la maisonnée, à l'écart de la maison, dans le "pavillon égyptien". Ne voyant pas sa sœur arriver, Carlo Torrisi, dont la patience n'est pas le fort, envoie l'un de ses hommes pour s'assurer que tout va bien. Del Santo, le porte-flingue en question, arrive sur place et, percevant la lumière d'une chandelle, fait irruption dans le pavillon. Dans l'obscurité, Eliana se jette sur lui armée d'un poignard. Après une courte mais violente lutte, Del Santo succombe. Torrisi, ne voyant pas revenir son homme, perd ses nerfs.

Craignant un coup fourré de ses rivaux irlandais, il se rend à son tour sur place. Il ne tarde pas à trouver la scène de crime et pense immédiatement à un enlèvement du gang des Green Ferns. Il lance ses hommes sur ses traces à travers la ville. Sachant que Del Santo est connu des services de police, il fait nettoyer rapidement les lieux de son passage, faisant passer le corps de son homme de main par la fenêtre, droit vers l'océan. Mais les problèmes de Torrisi ne s'arrêtent pas là. Après qu'il a fait enlever et torturer un lieutenant des Green Ferns pour lui faire avouer où sa sœur a été emmenée, il déclenche la colère de ces derniers qui vont transformer Providence en champ de bataille.

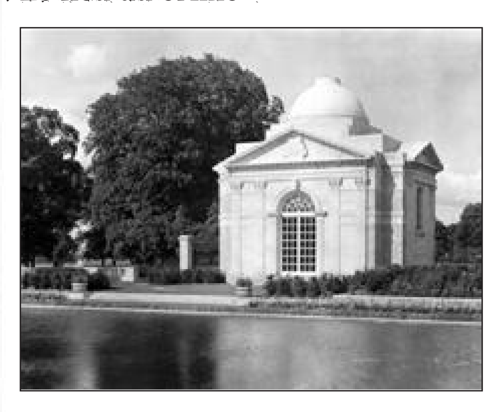


Manoir Helmsworth

La scène de crime

L'analyse de la scène de crime est primordiale pour la suite de ce scénario. Il est conseillé au gardien de placer les investigateurs directement au cœur de l'histoire : leur véhicule franchit le grand portail d'une demeure majestueuse de Providence, au petit matin. La brume de l'océan baigne le parc. Des visages fermés les accueillent.

Le lieu du crime



Une propriété majestueuse située en périphérie de la ville de Providence, en bordure d'une falaise de craie. Elle est constituée d'un bâtiment principal comptant plusieurs dizaines de pièces, et de nombreuses dépendances disséminées dans un parc verdoyant. L'une de ces dépendances constitue le pavillon égyptien, une pièce unique où le sénateur conserve des artefacts égyptiens qu'il a réunis lors de ses voyages et qu'il collectionne depuis.

La collection est importante en nombre, moins en valeur (on y trouve une momie de chat, divers bijoux, armes et autres éléments acheminés par contrebande). Elle ne constitue qu'un décor au crime, voire une fausse piste pour un gardien retors.

Le pavillon ne compte qu'une entrée, une porte habituellement verrouillée, et n'est doté que d'une unique fenêtre fermée d'un volet et donnant directement sur la falaise voisine.

À l'intérieur, on distingue des traces de lutte : vitrine brisée, objets répandus par terre. L'endroit sent le renfermé, empeste le sang. Deux fragments de chandelles récemment consumées peuvent également être observés.

Le sang : en effectuant un test à la précipitine, les investigateurs révèlent, en plus des traces de sang humain présentes un peu partout dans la pièce, d'autres marques partiellement effacées aux alentours de l'unique fenêtre de la pièce. Ces traces ont été essuyées à la va-vite.

Note au gardien : *c'est le sang de Del Santo que Torrisi a fait nettoyer à la va-vite. Le matériel de nettoyage a été ensuite jeté à la mer par la fenêtre.*

Empreintes digitales : la majorité des empreintes ont été effacées. On trouve çà et là les empreintes du maître de maison, de sa femme, ainsi que d'un domestique, Andrew, seul autorisé à venir nettoyer les lieux. En obtenant une réussite spéciale sur un test de T.O.C., les investigateurs peuvent toutefois noter une empreinte partielle sur les débris d'une vitrine brisée. L'identification éventuelle désigne Gianni Del Santo, un truand italien, condamné maintes fois pour voie de fait, agression et braquage. Il a brisé la vitrine en se débattant.
Note au gardien : *Andrew, s'il est interrogé, indiquera que Mme Helmsworth ne venait jamais dans cette salle, dont elle avait une sainte horreur.*

La fenêtre : le rebord de la fenêtre donnant sur la falaise porte des marques d'usure récente, laissées par la ceinture de Del Santo quand celui-ci a été hissé à l'extérieur. Le corps est toujours situé en contrebas.
Note au gardien : *en raison de la brume, il est impossible d'apercevoir le corps durant la première scène.*

Le corps de Del Santo : il s'est disloqué en contrebas et les crabes ont commencé à en faire leur festin (perte de SAN : 0/1), arrachant une partie du visage du mort. Si les agents le trouvent rapidement, ils peuvent effectuer une analyse partielle des causes de la mort ainsi que de son heure présumée.

La mort a été causée par un coup violent porté dans les reins, suivi par l'enfoncement d'un objet pointu dans la gorge du truand. L'immersion rend de plus amples analyses très difficiles, mais on peut déterminer que l'assassin devait être de taille moyenne, le coup ayant été porté de bas en haut, par un droitier.

Une analyse légiste complète et une comparaison aux fichiers du BOI ou de la Pinkerton permettra de déterminer l'identité du mort : un homme de main bien connu du mafieux Carlo Torrisi.

Sous ses ongles se trouvent des fragments de peau et de sang, arrachés à Eliana Helmsworth. Ce sang correspondra à la trace étrange de groupe inconnu trouvée sur le sol du pavillon.

Devant la porte : on peut découvrir quelques traces de pas. Certaines sont manifestement des bottes de petite taille, qui ne correspondent pas avec la pointure

de la femme de chambre. Les traces des escarpins de cette dernière sont également visibles. D'autres sont des chaussures à semelle de caoutchouc épaisse, de type gumshoe. Enfin, on peut repérer des traces de chaussures longues et fines, au dessin particulier. Une recherche indiquera qu'il s'agit de chaussures de luxe Ferragamo de taille 43. Les marques laissent à penser que l'homme qui les portait était de corpulence moyenne. Il y a aussi les traces de bottes du gardien du parc et les traces de pattes de son chien, le tout étant considérablement embrouillé. Au-delà du seuil de la porte, les traces de pas deviennent indistinctes.
Note au gardien : les traces de bottines correspondent à celles de Mme Helmsworth. Ce sont des bottines d'équitation que Mull a choisies, étant peu à l'aise avec des chaussures féminines…

Près de la grille : les investigateurs ne manqueront pas de remarquer, à une trentaine de mètres du pavillon, un portillon en fer forgé rouillé partiellement dissimulé par un bosquet d'arbres touffu. Le portillon, hérissé de pointes, est ouvert, et un test réussi de Métier : Serrurerie indiquera que la serrure a été régulièrement actionnée. Del Santo puis Torrisi ont garé leurs voitures non loin de là, des traces de pneus sont visibles. Une recherche en utilisant l'espacement des roues et le poids approximatif permet de déterminer qu'il s'agissait d'une longue berline, une Chrysler 75 Roadster (celle de Del Santo), et d'une Duesenberg J (celle de Torrisi, que l'on pourra admirer devant son restaurant). On peut également trouver les mégots de cinq cigarettes, de marque Luciani. Elles ont été fumées par le chauffeur de Torrisi, Ciro Nita, qui ne quitte que rarement la voiture.
Note au gardien : c'est par là que Mme Helmsworth quittait sa demeure pour rejoindre la ville en taxi. Mull a jeté la clé après être parti.

La victime

Le cadavre de la femme de chambre, Henriet Lawson, une jeune personne d'environ vingt ans, est partiellement dénudé sur un fauteuil positionné exactement au centre de la pièce. Sa gorge a été tranchée à deux reprises. Son ventre a été ouvert grâce à un instrument coupant, ses organes retirés (perte de SAN 0/2).

Ils ont été placés dans des vases canopes disposés sur la cheminée du lieu. Un test d'Archéologie réussi permettra de réaliser que la fonction de ces vases est effectivement de recueillir chacun un organe particulier, mais que dans le cas précis, les organes ont été placés dans les mauvais vases.

Note au gardien : Mull a trouvé l'idée excellente, mais il n'a pas, ni Eliana, la connaissance nécessaire pour faire correspondre les organes et les vases.

Examen du corps : il n'y a pas eu de sévices sexuels. La jeune femme ne semble pas s'être débattue, aucune marque de blessures défensives ne peut être observée. Le tueur a tailladé de l'arrière, de gauche à droite. Il était visiblement droitier. Un examen de la blessure grâce à du matériel adapté permet de discerner des traces infimes de cuivre dans la blessure.
Note au gardien : la femme de chambre s'est assise conformément aux ordres de sa maîtresse. Elle n'a de fait pas vu le coup arriver. Le cuivre provient du poignard égyptien que Mull a utilisé.

Un examen des groupes sanguins montre que la plupart du sang et tous les organes appartiennent bien à Henriet, mais que le sang répandu à l'entrée du pavillon est d'un groupe différent. Si le corps de Del Santo est retrouvé, il s'avère que son sang correspond à ce groupe. Une réussite spéciale de T.O.C. permet également de prélever une autre goutte de sang ne correspondant à aucun groupe humain connu.
Note au gardien : cette dernière goutte appartient à Eliana. Le travail des nanoparticules Mi-Go a considérablement altéré la structure sanguine de la jeune femme en intégrant des composantes rendant possible la compatibilité d'organes.

La demeure des Helmsworth



Il est difficile de s'y déplacer, le statut de son propriétaire – et son absence – rendant Stevenson, le majordome, extrêmement protecteur. Il accompagnera les enquêteurs dans chaque pièce, en prenant soin de refermer les portes derrière lui. D'autre part, Dennis Michaelson, l'avoué de la famille, sera présent dès leur arrivée et dirigera les débats. Sa présence a une influence certaine sur les employés. Dans le bureau d'Helmsworth, les agents pourront découvrir, dissimulé derrière un tableau, un coffre-fort dont la combinaison est connue du



Des mafieux de tous horizons

APP	10	Prestance	50 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	05	Connaissance	25 %
INT	10	Intuition	50 %
POU	10	Volonté	50 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	10
Points de Vie	13
Santé Mentale	50

Compétences

Athlétisme	35 %
Discrétion	40 %
Écouter	40 %
Pister	30 %
Se cacher	35 %
Trouver Objet Caché	35 %
Vigilance	40 %

Combat

- Bagarre 50 %
  Dégâts 1D3 + Impact
- Couteau 45 %
  Dégâts 1D4+2 + Impact
- Revolver cal38 35 %
  Dégâts 1D10
- Mitraillette Thompson 35 %
  Dégâts 1D10+2

Green Ferns

Si le gardien le souhaite, il peut ajouter lors de la visite des agents au Donny's un intermède musclé qui renforcera la paranoïa de ses joueurs. Tandis qu'ils s'entretiennent avec des habitués des lieux, une détonation retentit à l'entrée et le fracas d'une porte que l'on défonce se fait entendre.

Des hommes en arme pénètrent le speakeasy et font feu de tout bois sur le comptoir de l'entrée.

Ce sont des hommes de O'Bannion, le chef mafieux irlandais d'Arkham, l'un des rivaux de Torrisi sur le marché de l'alcool. Pour ces hommes, arborer une plaque d'agent fédéral est une incitation à la mitraille. Durant le scénario, le climat de violence entre les deux bandes ne fera qu'augmenter. Au gardien d'en tirer profit pour faire grimper la tension.



Carlo "Two Dime" Torrisi,
42 ans, mafieux sentimental

Torrisi est un immigré sicilien au physique quelconque mais à la personnalité marquante. Froid, calculateur, il arbore en permanence un rictus tandis qu'il mâchonne son cigare éteint. Ses yeux noirs brillent comme ceux d'un chat, et il ne cesse de ramener ses cheveux soigneusement gominés sur le dessus de son crâne. Sa voix est douce, et il écoute avec attention ses interlocuteurs avant de répondre (ou de sortir une arme si ce qu'on lui dit lui déplaît).

Il est difficile de le faire sortir de ses gonds, mais sa sœur est l'un des sujets qui parviennent à le rendre fou de rage.

APP	14	Prestance	70 %
CON	14	Endurance	70 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	10	Connaissance	50 %
INT	17	Intuition	85 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	12
Points de Vie	13
Santé Mentale	55

Compétences

Athlétisme	50 %
Baratin	75 %
Discrétion	65 %
Écouter	60 %
Jeu	65 %
Négociation	70 %
Persuasion	50 %
Psychologie	70 %
Se cacher	65 %
Trouver Objet Caché	60 %
Vigilance	75 %

Langues

Anglais	60 %
Italien	80 %

Combat

• Bagarre	60 %
Dégâts 1D3 + Impact	
• Batte de baseball	65 %
Dégâts 1D8 + Impact	
• Revolver	65 %
Dégâts 1D10	

seul sénateur. Une tentative de crochetage donnera lieu à un appel immédiat de Michaelson, suivi d'un appel de remontrance de J. Edgar Hoover ou Pinkerton en personne pour sermonner les investigateurs. Le cas échéant, le coffre contient de grosses sommes en liquide ainsi que des papiers familiaux.

Le personnel de maison : il est en grande partie entré au service des Helmsworth après le mariage de ces derniers. Personne parmi eux n'est au courant de la filiation de la sénatrice, même si tous connaissent son origine italienne. L'une des servantes, Magda, pourra indiquer – si Stevenson n'est pas présent – qu'elle a surpris sa maîtresse se glisser hors de sa chambre la nuit tombée quand son mari était absent. Elle indiquera bien vite qu'elle n'en tire pas de conclusions hâtives.

En se montrant très persuasifs, les investigateurs pourront apprendre que Mme Helmsworth se montrait volontiers irritable ces derniers temps, voire incohérente. Visiblement, la tension politique était difficile à gérer pour elle. Un test de Psychologie -20 % indique que certains employés mettraient presque en doute l'équilibre mental de leur maîtresse.

S'ils sont interrogés sur la nuit du crime, les domestiques se montreront d'une piètre utilité, le pavillon étant assez éloigné de leurs quartiers. Le corps a été découvert par Harold, le gardien du parc, qui effectuait sa ronde habituelle. L'homme est un colosse moustachu et taciturne, qui vivra très mal les critiques éventuelles formulées par les investigateurs.

Il marmonnera :
"J'ai fait ma ronde de dix heures, Henriet était toujours éveillée. Elle préparait une tisane pour Madame. Tout était calme. J'ai refait ma ronde au milieu de la nuit, comme j'ai l'habitude, rapport à ce qu'il faut que je me lève pour… enfin, vous comprenez. J'ai pris le chien. Il a commencé à s'agiter près du pavillon égyptien. Il n'aime pas cet endroit, ça file la chair de poule. Puis j'ai vu que la porte était ouverte. J'ai regardé, et là, j'ai vu Henriet.

Mon poste est près de la grille d'entrée, et j'ai le sommeil léger. Mais il y a le petit portail ouest. Ça fait longtemps que je dis à Monsieur de le remplacer par un mur solide, il a jamais voulu m'écouter. C'est tout près du pavillon et n'importe qui d'un peu agile peut passer par-dessus. Ça ne risquait rien du temps du père de Monsieur, quand on avait les chiens en liberté dans le domaine, mais Madame a insisté pour qu'on les ferme. Moi, je leur avais dit."

Si on interroge le personnel, en particulier le majordome Stevenson, au sujet des groupes sanguins, il indiquera qu'il ne connaît pas celui de la maîtresse de maison (d'ailleurs, il n'a jamais entendu parler de groupes sanguins), mais que cette dernière a eu un accident il y a près d'un an et que l'Hôpital St John, où elle a été soignée, a peut-être cette information. Si l'on insiste, Stevenson lâchera à contrecœur que Mme Helmsworth a été blessée dans un accident de voiture tandis qu'elle se trouvait avec un individu peu fréquentable, un Italien qu'elle avait connu dans son enfance. Il ne sait pas ce que ce dernier est devenu.
Note au gardien : *l'individu en question s'en est sorti indemne, avant d'être massacré par Torrisi. Il s'agissait de Domenico Stroza, l'amour de jeunesse d'Eliana.*

À propos d'Henriet : si des instructions strictes ont été données au personnel quant aux informations concernant les maîtres de maison, il sera plus aisé pour les investigateurs d'obtenir son ressenti sur la victime. Dès lors, le gardien est libre de s'amuser à faire surgir de la malveillance populaire diverses rumeurs fondées ou infondées sur l'infortunée Henriet. Cette dernière pourra ainsi se voir accusée de vol, de libertinage, d'être liée au trafic d'alcool voire d'être la maîtresse du sénateur.

Hors du domaine

Les investigateurs souhaiteront sans doute continuer leur enquête hors des limites du domaine Helmsworth. Voici les indices qu'ils pourront collecter :

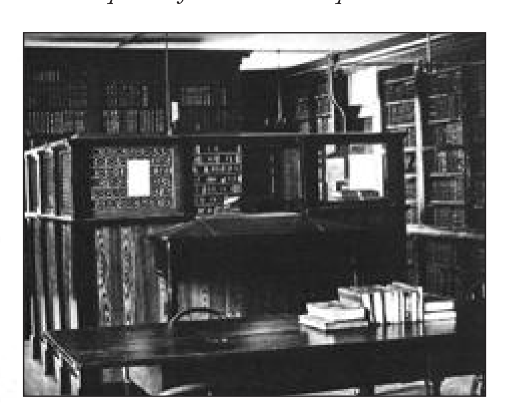
Les compagnies de taxi : une recherche auprès des compagnies de taxi révélera que de nombreux appels ont été passés pour l'adresse indiquée. Les chauffeurs se souviendront avoir récupéré à maintes reprises une femme blonde, qui faisait en sorte de cacher son visage. Sa destination était un restaurant du quartier italien, le Donny's. Le soir du meurtre, aucun appel n'a été effectué pour réclamer un taxi.
Note au gardien : *Eliana s'affublait systématiquement d'une perruque blonde (qui pourra être trouvée dans un carton à chapeau dans le dressing principal) lorsqu'elle se rendait en ville. Il se trouve que Henriet possédait, quant à elle, une chevelure blonde tout à fait authentique.*

Les archives de la ville : elles se trouvent dans le bâtiment principal de la mairie, ouverte de 8 h à 12 h et de 13 h à 16 h. On peut y trouver l'acte de mariage de Helmsworth et de sa femme, où l'on verra apparaître le nom de famille de l'épouse : Torrisi.




Il est également possible de dénicher nombre d'actes et articles sur la famille Helmsworth, confirmant la puissance de cette dernière à Providence.

Si les investigateurs reviennent consulter les archives après avoir entendu le nom de Yelps, un test de Bibliothèque réussi leur permet de dénicher un certificat de vente d'un terrain de la ville, au lieu-dit de Pine Woods, à un dénommé Eugene Yelps en 1919. Il ne sera pas difficile de découvrir le but de cet achat, établir une clinique privée. La vente a été finalisée par un avocat, Donald Letter.
Note au gardien : *Donald Letter, alias Donatello Lettera, est l'avocat véreux de Torrisi, qui a cofinancé la clinique.*



La presse : les articles susceptibles d'aider les investigateurs concernent essentiellement Donald Mull et son modus operandi. Une recherche dans les journaux et un test de Bibliothèque réussi amènent les investigateurs sur la piste de Mull, un tueur bostonien arrêté en 1927 et mort un an plus tard lors d'une tentative d'évasion de la prison d'État de Concord, Massachusetts (voir aides de jeu numéros 1 et 2).

D'autres informations pourront se révéler assez éclairantes pour les investigateurs. Ainsi, un article consacré à la mort du frère aîné du sénateur Helmsworth, normalement héritier de l'empire, dans un attentat anarchiste, et un autre consacré à la mort tragique de Conrad Davis, écrasé par une caisse sur le port alors qu'il était favori pour l'investiture au sénat, pourront instiller une part de doute sur la moralité du sénateur. Le gardien est libre de développer ces pistes qui, en creusant bien, mèneront à Carlo Torrisi.

Le speakeasy

Le speakeasy connu sous le nom de Donny's est un établissement tout ce qu'il y a de plus officiel dans les rues de Providence. Il voisine un restaurant italien réputé, le Donny's (aussi), qui sert de façade aux activités frauduleuses de Carlo Torrisi. La porte du speakeasy est située dans une ruelle faisant angle droit par rapport à la devanture du restaurant. Derrière une porte étroite mais renforcée, dotée d'un fenestron de sécurité et d'un double loquet, un gardien massif, nommé Bo, garde l'endroit avec la constance propre aux personnes de peu d'intellect. Il est armé d'un fusil de chasse à canon scié. On n'est jamais trop prudent. D'évidence, les pouvoirs publics y sont bien reçus et bien traités, au vu des deux agents de police qui, sans avoir l'air d'y toucher, patrouillent régulièrement devant l'entrée et éloignent les gêneurs. Un passage en force des investigateurs pourra donner lieu à un affrontement avec la police de Providence qui, mouillée jusqu'au cou, n'hésitera pas à faire disparaître des personnes trop curieuses.

À l'intérieur, passée une première salle bondée où des hommes debout se massent autour d'un comptoir rutilant pouvant basculer pour faire disparaître les bouteilles, tout semble dévoué à accueillir les clients dans un climat social à la fois classieux et endiablé. Une grande salle de bal propose une nuée de tables rondes laquées autour desquelles se massent le soir venu des personnalités issues de la bonne société de Providence et parfois même de Boston.

Arrestation du dépeceur

C'est dans la matinée du 3 janvier que la police d'État est parvenue à mettre la main sur celui qui a réussi à terroriser l'État durant des semaines. Donald Mull, un acteur de théâtre d'origine irlandaise, a en effet été appréhendé à son domicile bostonien et n'a pas opposé de résistance. Des preuves accablantes ont, selon les services de police, été découvertes au domicile de Mull, en particulier un nombre important d'armes blanches, de déguisements et de nombreux ouvrages sur le tueur anglais Jack l'Éventreur. Mull sera jugé pour six meurtres de prostituées commis près du port de Boston, et dont le *modus operandi* ressemblait à s'y méprendre à celui du tristement célèbre Jack. Après avoir abusé pendant des mois les policiers, le dépeceur a enfin cessé de faire régner la terreur dans nos rues.

Esprits criminels #1 : Un article de journal

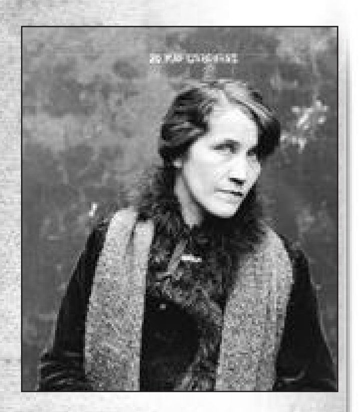
Mort de Donald Mull

Donald Mull a finalement échappé à la chaise électrique. La nuit dernière, le tueur connu sous le sobriquet de "dépeceur" a en effet été abattu par les gardiens de la prison de Concord, tandis qu'il tentait de s'échapper. Les autorités pénitentiaires ont indiqué que Mull avait été admis à l'infirmerie de la prison où il avait finalement succombé à ses blessures.
Interrogé à ce sujet, le gouverneur s'est contenté d'indiquer que "l'État a fait face à sa responsabilité : veiller sur ses citoyens".
Rappelons que Mull avait été reconnu coupable de six meurtres sordides, et condamné à mort.

Esprits criminels #2 : Un article de journal

Le speakeasy





Donald Mull

(dans le corps d'Eliana Helmsworth), 44 ans

Mull était un acteur de théâtre à l'esprit dérangé qui, après avoir lu des études sur Jack l'Éventreur, a complètement perdu la raison pour se lancer dans une carrière meurtrière. Ses talents d'acteur sont malheureusement intacts, et il les mettra à profit pour échapper à ses poursuivants. Et tuer. Encore. Il utilise le corps d'Eliana Helmsworth comme un outil, qu'il n'hésite pas à malmener, la douleur qu'il ressent alors ne faisant que renforcer son impression de puissance.

De son point de vue, il est revenu à la vie pour poursuivre une œuvre divine.

Il convient de noter que Mull a accès non seulement à sa propre mémoire mais également aux souvenirs de la malheureuse Eliana. Il utilise ces informations pour se repérer dans Providence.

APP	05	Prestance	25 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	09	Puissance	45 %
TAI	11	Corpulence	55 %
ÉDU	06	Connaissance	30 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	17	Volonté	85 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Magie	17
Points de Vie	12
Santé Mentale	0

Compétences

Athlétisme	45 %
Baratin	75 %
Discrétion	60 %
Écouter	85 %
Éviscérer	95 %
Imposture	70 %
Pister	50 %
Se cacher	85 %
Trouver Objet Caché	65 %
Vigilance	70 %

Langues

Anglais	50 %
Italien (via Eliana)	60 %

Combat

• Bagarre	75 %
Dégâts 1D3 + Impact	
• Couteau	75 %
Dégâts 1D4+2 + Impact	

Au fond de la salle, niché sur une scène décorée de dorures et de sculptures se voulant d'inspiration romaine, un orchestre de jazz se produit dans l'atmosphère surchauffée. Habituellement, c'est le quartet de Fats Guerrig, un trompettiste noir, qui se produit et attire le plus les foules.



Circulant au-dessus de la salle de bal, une terrasse en balcon ceinture les lieux et accueille un espace restauration directement alimenté par les cuisines du restaurant voisin. Là, on peut déguster une authentique cuisine italienne confectionnée par le chef Guido Roma et servie par un groupe d'hôtesses ayant autant de sang italien que le chef Sitting Bull. Sur un côté de la terrasse, au-dessus du bar, de petits salons peuvent accueillir en toute discrétion réunions de travail et couples en mal d'intimité. On peut, en s'y hasardant, croiser un conseiller municipal, un avocat célèbre ou encore un homme d'affaires en villégiature. Tous aux mains de ravissantes créatures louées par la maison. Un autre salon, plus grand et doté de son propre bar, permet à Torrisi d'accueillir ses proches tout en profitant de la musique.

Au rez-de-chaussée, derrière le bar, une porte discrète dessert un office sobre, dans lequel un mécanisme situé sous le plateau du bureau permet d'ouvrir une trappe reliée à un passage souterrain aboutissant à un garage voisin, où sont effectuées les livraisons. On parvient également dans le bureau de Torrisi par ce biais.

Celui-ci se trouve aménagé dans l'arrière-salle du restaurant. Le reste du passage est sans fioritures, aménagé entre les caisses d'alcool et de cigares de contrebande. Les papiers importants sont tous rangés dans le coffre du restaurant. Torrisi ne garde rien de compromettant dans le speakeasy.

Obtenir des informations

Une approche frontale ne donnera que de piètres résultats. Les hommes de main de Torrisi sont d'une loyauté sans faille, et ses employés ne savent pas grand-chose. Exhiber une photographie de Mme Helmsworth ne fera qu'empirer les choses et confronter les investigateurs à un long défilé de visages fermés. S'ils utilisent une approche plus fine, les investigateurs pourront a contrario obtenir des informations prononcées à demi-mot, qui laissent entendre qu'elle est une habituée des lieux. En réussissant quelques tests de Baratin, il est possible d'apprendre qu'elle ne fréquentait pas la salle principale, mais qu'on la voyait en général aux côtés de Torrisi, Valentino et Loccatelli.

Elle s'installait en général dans le grand salon de l'étage, dansant et buvant parfois plus que raison. Toutefois, toute la clientèle de l'établissement faisait mine de ne pas la remarquer, les contrevenants ayant été par le passé vertement sermonnés par les gros bras de la maison.

En interrogeant Fats Guerrig, un homme mélancolique d'une trentaine d'années, les investigateurs pourront apprendre que le soir du crime, Torrisi a fait irruption dans la salle de bal et a tiré de sa torpeur l'un de ses hommes de confiance, alors attablé. Ce dernier est parti immédiatement, et n'est pas reparu de la soirée. Fats pourra indiquer qu'il s'agissait de Del Santo.

Des agents vraiment soupçonneux pourront demander quelle était la serveuse qui s'occupait d'eux ce soir-là. Ils apprendront que la déesse en question se nomme Delila, et qu'elle ne travaille pas ce soir. Son adresse n'est pas bien difficile à obtenir, elle loge, comme la majorité des serveuses, dans un immeuble borgne où Torrisi loge ses hôtesses (qui arrondissent leurs fins de mois par des activités annexes pour payer le loyer). Delila (dont le vrai nom se trouve être Joan) accueillera quiconque n'est pas lié à Torrisi avec méfiance.

Un test de Psychologie permettra de remarquer qu'elle semble très affectée par quelque chose. Des agents psychologues parviendront peut-être à lui faire cracher le morceau : Valentino, le bras droit de Two Dime, lui a annoncé avec la chaleur humaine d'une chambre froide que son petit ami et protecteur, Del Santo, était mort.

Elle pense qu'il a été assassiné, mais Valentino ne s'est pas donné la peine de lui expliquer. Il lui a donné sa journée. Et une grande gifle pour lui faire reprendre ses esprits.

L'immeuble est constamment surveillé par deux porte-flingues, qui signaleront toute visite à Valentino. Si celui-ci sent un risque, même minime, il confiera le corps gracile de Delila aux poissons.

Carlo Torrisi

Rencontrer Torrisi n'est pas de la plus extrême facilité, mais si les agents deviennent un peu trop pressants, il préférera les rencontrer de visu pour savoir ce qui les motive. Carlo fera tout pour protéger sa sœur, qu'il croit victime d'un enlèvement et qu'il tâche de retrouver par tous les moyens. Locatelli, l'un de ses hommes de confiance, cuisine en ce moment même l'un des lieutenants des Green Ferns à cette fin dans les souterrains reliés au speakeasy.

Si les investigateurs rencontrent Locatelli, ils pourront remarquer l'impressionnante mâchoire de métal qui a remplacé l'originale, emportée par une décharge de shotgun. Il cache généralement cette merveille technologique signée Yelps sous un foulard et ne sort jamais du complexe restaurant-speakeasy.

Torrisi est doté d'un physique quelconque, quoique soigné. Ses cheveux sont méticuleusement gominés, et il garde au coin de la bouche un cigare long comme sa main. Son costume rayé est impeccablement taillé, mais un test réussi de T.O.C. permettra de discerner çà et là des traces légères de cambouis et de sciure de bois (Torrisi passe régulièrement par le souterrain et le garage). En examinant ses pieds, on pourra également observer que ses chaussures sont des Ferragamo dont la pointure semble correspondre avec les traces laissées dans la propriété des Helmsworth.

Il accueillera les agents avec courtoisie, s'excusera avec un sourire aux lèvres de ne pas leur proposer d'alcool. Il écoutera leurs questions et tâchera d'y répondre sans trop en dévoiler. Si Mme Helmsworth est abordée, il indiquera que bien des notables viennent au Donny's, et qu'il serait de bon ton qu'une femme aussi importante puisse y être vue. À moins d'y être contraint, il ne révélera en aucun cas ses liens de famille avec Eliana.

Si l'on aborde la question du cadavre, Carlo ne niera pas fréquenter De Santo, qui appartient à la communauté italienne de Providence et qui est un habitué du club. Toutefois, il ignore tout de ses activités.

Il est pratiquement impossible d'en tirer plus de Torrisi tant que sa sœur est vivante. Une fois persuadé qu'elle est morte, il se laissera aller à de plus amples confidences.

L'accident
Si l'épisode de l'accident est abordé, Torrisi pourra admettre que c'est bien lui qui est allé enlever Eliana de l'Hôpital St James. Il expliquera son geste par la gravité des traumatismes de sa sœur et la nécessité de la confier à un vrai spécialiste. Il finira par admettre qu'elle a été acheminée vers la clinique de Pine Woods, à quelques kilomètres de Providence, où ses blessures ont pu être soignées. Il ajoutera que Helmsworth lui-même a été mis au courant et qu'il a validé son choix.

L'Hôpital de Providence



L'Hôpital St James de Providence recèle de nombreux indices et les investigateurs seraient avisés de s'y rendre au cours de leur enquête. Les informations sont toutefois difficiles à obtenir pour quiconque ne fait pas partie du corps médical. Toutefois, quelques tests de Persuasion pourront ouvrir certaines portes de l'endroit. Plusieurs indices pourront être obtenus auprès du personnel de l'hôpital.

L'accident de Mme Helmsworth : les investigateurs pourront obtenir la fiche d'admission de Mme Helmsworth, qui révélera la nature et la gravité de ses blessures. Le médecin qui l'a prise en charge, le docteur Lemon, travaille toujours à l'hôpital. C'est un médecin calme et expérimenté, dont les épaules massives ne cessent de se soulever quand il parle. Il se souvient parfaitement du cas, et indiquera avec certitude que les blessures de Mme Helmsworth étaient bien trop graves pour être traitées. Pour lui, la mort ne faisait aucun doute. Mais avant qu'il ne puisse tenter quoi que ce soit, des hommes ont fait irruption dans l'hôpital et ont emmené sa patiente après l'avoir menacé. L'homme qui les dirigeait était un grand et bel individu à l'accent italien. Il correspond à la description de Valentino. Le docteur Lemon a vu le corps de Mme Helmsworth chargé dans une ambulance flambant neuve, de marque Lewinston. Il ignore où elle a été emmenée, mais ne s'explique toujours pas sa guérison miraculeuse. Un test de Psychologie réussi permet de deviner qu'il a certainement reçu des menaces pour ne pas s'étendre sur le sujet.



Salvatore "Ruddy" Valentino,
32 ans, beau gosse malfaisant

Ruddy est un homme de grande taille, aux cheveux bruns et au regard pénétrant. Sa beauté naturelle et son patronyme lui ont valu le surnom par lequel tout le monde l'appelle. Valentino paraît de prime abord être un bon camarade rieur et spirituel. Mais c'est surtout un manipulateur sans pitié et volontiers cruel. Il ajoute à son charme vénéneux une aptitude aux armes certaine.

Certains semblent favorisés par le diable.

APP	17	Prestance	85 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	17	Agilité	85 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	14	Corpulence	70 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	11	Volonté	55 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	11
Points de Vie	14
Santé Mentale	50

Compétences

Athlétisme	60 %
Baratin	65 %
Discrétion	75 %
Écouter	55 %
Interroger	50 %
Jeu	45 %
Pister	55 %
Se cacher	65 %
Trouver Objet Caché	60 %
Vigilance	65 %

Langues

Anglais	50 %
Italien	60 %

Combat
- Bagarre 65 %
  Dégâts 1D3 + Impact
- Couteau 65 %
  Dégâts 1D4+2 + Impact
- Revolver cal. 38 55 %
  Dégâts 1D10
- Mitraillette Thompson 65 %
  Dégâts 1D10+2

Lewinston est une petite entreprise bostonienne qui produit de luxueuses ambulances. Si les investigateurs ont l'idée de consulter ses registres, ils pourront remarquer que ces ambulances sont presque exclusivement vendues à des cliniques privées, dont l'une d'elles se trouve dans la banlieue de Providence. La clinique Pine Woods.

Le dépeceur

Mull, dont le cerveau recomposé a pris le pas sur celui de Mme Helmsworth, se trouve toujours dans la ville. Il se cache actuellement dans le quartier du port. Il a revêtu l'apparence d'une prostituée particulièrement crasseuse, Missy Aldridge, qu'il a éliminée peu après son arrivée dans le quartier, mais dont le corps ne sera découvert que plus tard. Il n'a pas hésité à s'arracher quelques dents lui-même pour rendre son déguisement crédible. Le 19 septembre au matin, la nouvelle d'un nouveau massacre parviendra aux oreilles des agents, par le biais des forces de l'ordre ou en consultant un article du Providence Herald.

Deuxième scène de crime

La deuxième scène de crime se situe à proximité du port de Providence, au fond d'une impasse crasseuse dans la partie la plus malfamée de la ville. C'est un quartier à l'abandon, constitué de bâtisses délabrées, repaire de bandes de sans-abri plus ou moins amicaux. Quelques prostituées indépendantes sévissent également dans le quartier, pour échapper à la pègre qui régit l'activité en ville. C'est l'une d'entre elles qui a été prise pour cible par Mull, qui a également abattu un client de passage par la même occasion.



La scène de crime présente des similitudes avec la première, mais sa localisation a considérablement altéré les indices. Mull a éventré sa victime et a disposé ses organes tout autour d'elle. Malheureusement, rats et chiens errants se sont depuis repus de ces restes et il ne subsiste qu'une partie des organes éparpillés dans toute la ruelle. Le cadavre du client, quant à lui, gît dans une mare de sang, le pantalon sur les chevilles.

Examiner les blessures (test de médecine légale) : elles ont été causées par une arme tranchante, sans doute un poignard long. Un examen révèle les traces de cuivre qui correspondent à l'arme qui manque dans le pavillon égyptien. L'homme, un marin de passage, a été frappé aux reins et au cou. Il s'est vidé de son sang. La blessure tend à indiquer que l'assassin était droitier. La femme porte des blessures défensives aux mains. La mort a été causée par le même objet tranchant, suite à un coup porté à la gorge. Elle a ensuite été éviscérée suivant la même technique que la femme de chambre des Helmsworth. Les organes (cœur, foie, reins, utérus) ont été retirés.

Examiner les lieux (test de T.O.C.) : les lieux sont quasiment inexploitables, malgré les traces qu'ils recèlent. De nombreuses marques laissées par des pattes d'animaux (chats, chiens, rats) peuvent être distinguées. Une réussite spéciale permet toutefois de repérer des traces de bottes de petite taille. Une comparaison éventuelle avec la taille des pieds d'Eliana Helmsworth ne laissera aucun doute sur la correspondance. La prostituée a de plus arraché quelques cheveux de la femme du sénateur (bruns), qui pourront être analysés.

Une prostituée méfiante : si les agents se mettent en tête d'interroger les habitants du quartier, ils se verront confrontés à des visages fermés et à des attitudes hostiles. Si le gardien le souhaite, une femme d'âge moyen, crasseuse, aux cheveux sales et aux dents partiellement arrachées, acceptera de leur parler. Il s'agit en fait de Mull lui-même, qui prend un plaisir certain à utiliser sa nouvelle apparence. La femme emploiera un argot irlandais effroyable, et fera mine de se méfier des hommes. Si une femme est présente dans le groupe, elle n'acceptera de ne parler qu'à elle. Elle indiquera alors qu'elle a vu un certain Gus sortir précipitamment de la ruelle la nuit du meurtre. Elle se proposera même, contre monnaie sonnante et trébuchante, d'amener l'investigatrice dans l'immeuble en ruine où Gus se terre habituellement. Elle indique que ce n'est certainement pas Gus qui a fait le coup, car c'est un gentil, mais qu'il sait sans doute quelque chose.

Elle insistera encore une fois pour que l'investigatrice l'accompagne seule. Si le groupe insiste pour l'accompagner, Mull les amènera à un bâtiment vide où de nombreuses traces de sans-abri seront présentes. Elle proposera alors d'essayer de localiser Mull et tâchera de savoir où logent les investigateurs.

Si une personne seule accompagne Mull dans l'immeuble, plongé dans l'obscurité, ce dernier tentera de l'assassiner avant de la mutiler. Un test de Vigilance en opposition permettra de voir surgir la lame du poignard avant qu'elle ne frappe.

Il est alors probable que les investigateurs aient à abattre le tueur frénétique.

Si Mull ne parvient pas à attirer une investigatrice dans ses filets, il tâchera de localiser son logement et tentera de faire irruption dans sa chambre durant une nuit. Le timing est à l'appréciation du gardien.
***Note au gardien :** après avoir changé de tenue, Mull a conservé les bottines d'Eliana. Ces dernières sont cachées sous la jupe longue dont il s'est vêtu.*

Crimes en série

Mull continue ses tueries, ajoutant une victime par jour à sa liste. Les victimes présentent toutes les mêmes blessures. Après quelques jours, l'ombre du dépeceur pèsera sur l'ambiance de Providence. Les habitants seront terrorisés en dépit des efforts du chef de la police pour minimiser les crimes commis.

Peu à peu, les informations sortent, en particulier par le biais de Christopher Star, un reporter particulièrement tenace du Providence Herald. Les agents seront sans doute amenés à rencontrer le jeune journaliste, qui pourra se révéler un atout important dans l'affaire en cours.

Le lien entre les meurtres commis et Donald Mull, le tueur surnommé "le dépeceur", sautera aux yeux de Star dès le troisième crime. Si les investigateurs lui fournissent des éléments, il ne leur cachera rien et pourra même les aider dans leurs recherches, en particulier en obtenant des copies d'articles de journaux concernant Mull.

Quoi qu'il en soit, il apparaît que le tueur a été tué alors qu'il tentait de s'enfuir de la prison d'État. Star est convaincu qu'il s'agit là d'un imitateur. Mull se chargera de le confronter à la réalité.

Une visite à la prison d'État

Obtenir des informations de la prison d'État n'est pas aisé, mais l'affaire est suffisamment importante pour que l'influence du sénateur Helmsworth permette de passer les barrages.

Le directeur de la prison, Nelson Booker, pourra fournir aux agents les registres des morts survenues à la prison. Elles sont rares (une dizaine par an depuis le début du siècle), mais se sont accélérées dans les années 20, avec une trentaine de morts par an lors des années 1929, 1930 et 1931, avant un retour à la normale dès 1927. Ces dates coïncident avec la présence à la tête de la prison du directeur Henry G. Yelps, relevé depuis de ses fonctions par le gouverneur démocrate Joseph Ely. Booker s'est considérablement intéressé à ce nombre de morts élevé, et veille depuis à la santé des détenus.

Un test de Baratin réussi permettrait de convaincre le directeur d'exhumer certains corps, enterrés dans un champ derrière la prison. Les agents découvriraient alors que certains cercueils ne renferment que des pierres. Les corps ont disparu.

Malheureusement, à moins que le gardien ne souhaite aider les agents, Henry G. Yelps est mort l'année précédente à son domicile de Providence.

Un examen des registres de garde ne manquera pas de faire apparaître certains indices. Deux mêmes gardiens se retrouvent de faction lors d'une grande majorité des morts de détenus, en particulier lors de celle de Mull. L'un d'entre eux, Aldous Meason, travaille encore à la prison comme gardien. C'est un homme sans envergure, qui livrera sans sourciller un témoignage poignant si on lui promet qu'il conservera son emploi.

"Ça a commencé en 1929, peu après que le direct'Yelps est arrivé. Un jour, il m'a fait venir, moi et deux autres, dans son bureau, à la prison. Y avait moi, Mike d'Antoni et Leo Czinck, le docteur de la prison. Il nous a parlé un peu, posé des questions, puis il nous a expliqué ce qu'il attendait de nous. Pour lui, y avait trop de salopards dans la prison, et la justice, elle était trop clémente avec ces pourritures. Alors lui, il avait une solution. Il suffisait de s'occuper d'eux à la discrète, et que lui, il nous couvrirait, que le docteur, il était dans le coup.

Et pis il a aussi dit que des gars qu'il connaissait cherchaient à acheter des corps en bon état, et qu'on pouvait se faire un bon paquet. On s'est regardés avec Mike, pis on a dit oui. On ne faisait rien de mal. On allait chercher des gars que le directeur y nous disait, et on les amenait au doc. Après, ils étaient morts, et on bidouillait

un enterrement. Le corps, un gars venait le chercher, avec une ambulance. Et on touchait notre pognon. Mull, ça s'est mal passé. C'était un démon, il nous a échappé et a poignardé le doc. On a dû l'abattre pour éviter qu'il ne tue quelqu'un d'autre. Trois balles dans le buffet. Il était aussi raide qu'un bout de bois. Le gars à l'ambulance l'a emporté, comme les autres. Mais sans le doc, ça s'est arrêté. Mike est parti en Floride, et le directeur a été remplacé. Je n'ai jamais parlé de ça à personne."

Eliana Helmsworth

Par un biais ou un autre, les agents se retrouveront avec le corps d'Eliana Helmsworth, mort ou vivant, sur les bras, voire sur la table d'autopsie. Son examen apportera un éclairage nouveau sur l'affaire.

Mme Helmsworth est méconnaissable : certaines de ses dents ont été arrachées (les incisives du haut en particulier), ses ongles sont noirs et cassés, ses pieds crasseux et coupés à de nombreux endroits. Ses vêtements sont ceux d'une prostituée assassinée par Mull, Missy Aldridge.

En l'observant en détail, on pourra remarquer au niveau du crâne les traces d'une opération chirurgicale récente, correspondant à l'époque de l'accident. Toutefois, un test de Médecine permettra de remarquer que la technique employée est inconnue à ce jour du milieu médical, et relève de l'expérimental.

La cicatrice est d'une finesse aussi étonnante qu'admirable (c'est la technologie laser des Mi-Go qui en est responsable). Un examen du cerveau révélera également bien des choses, en particulier la présence dans la boîte crânienne de deux éléments constitutifs de la masse cervicale au lieu d'un !

Un examen au microscope et un test de Médecine réussi permettent également de discerner des micro-organismes œuvrant au sein du cerveau. Ces micro-organismes, en partie métalliques, sont au moment de l'autopsie en train de reconstituer le fragment de cerveau endommagé par la balle.

S'il est appréhendé vivant, Mull se terrera dans un mutisme complet. Il se contentera de marmonner des propos incompréhensibles, avec comme but de se faire interner. Il saura feindre avec talent le regard implorant d'Eliana, qui pourrait attirer une forme de sympathie chez les investigateurs.

Quoi qu'il en soit, Eliana sera transférée à l'Hôpital St James, au département de psychiatrie. Sous bonne garde.
Toutefois, Mull est plein de ressources, et le gardien peut s'il le souhaite orchestrer une évasion sanglante.

Carlo est mécontent

Que sa sœur soit tuée ou arrêtée, Carlo Torrisi attribuera la responsabilité aux investigateurs. Si Eliana est internée, il fera en sorte, si besoin à grandes rafales de Thomson, de la sortir de là et la ramener à Pine Woods. Si elle est morte, il mettra sur pied une embuscade pour se débarrasser des investigateurs. Leur voyage à Pine Woods lui fournira une occasion. Le gardien trouvera là une occasion de terminer son scénario dans le sang (surtout si Mull a été libéré).

La clinique Pine Woods

La clinique Pine Woods est située à quelques kilomètres de Providence, au sein d'une forêt de pins clairsemée. La clinique est constituée d'un bâtiment principal élevé d'un étage, pourvu de nombreuses fenêtres ouvertes sur un parc verdoyant entouré d'un mur d'enceinte élevé. Quelques dépendances, dont le logement du gardien et les quartiers d'habitation du personnel, se trouvent également dans un coin du parc. Le bâtiment principal comprend une entrée donnant sur un bureau d'admission, où un personnel affable accueille les malades et leurs familles. Les malades mentaux sont orientés vers la partie droite du bâtiment, luxueuse et étroitement surveillée, tandis que les autres malades et blessés sont quant à eux admis dans la partie gauche de l'établissement. Des structures collectives, moins onéreuses, occupent le rez-de-chaussée, tandis que les plus aisés sont dirigés vers l'étage. Chaque quartier possède son propre réfectoire, ses salles d'opérations et autres pharmacies. Le personnel est peu nombreux mais extrêmement compétent, placé sous la supervision d'Alphonse Trillon, un ancien médecin français reconverti dans l'organisation de la clinique.



Les investigateurs qui se rendront à la clinique souhaiteront sans doute rencontrer le maître des lieux. Ils seront alors amenés dans un bureau sobre mais élégant, où un individu entre deux âges, portant barbe et monocle, les accueillera avec courtoisie.

Il se présentera comme étant le docteur Yelps, et se montrera coopératif aussi longtemps que les investigateurs se cantonnent aux sujets de surface. S'ils se montrent menaçants ou prononcent des mots tels que "trafic d'organes" ou "opérations mystérieuses", le docteur les priera de quitter sa clinique, faisant si besoin appel aux aides-soignants dévoués pour l'aider. Il sollicitera alors un avocat qui fera en sorte de barrer la porte aux investigateurs.

L'homme n'est bien entendu pas le véritable docteur Yelps. C'est en réalité un médecin raté nommé Thomas Arqueston, que Yelps a engagé pour le remplacer auprès du public, prétextant un besoin de solitude pour ses travaux. Arqueston se complaît dans ce rôle inespéré pour lequel il est grassement payé.

Il a tant et tant lu de documents médicaux qu'il a accumulé une réelle connaissance médicale, mais son esprit reste fruste. Une réussite spéciale obtenue lors d'un test de Médecine permettra de comprendre que l'homme ne fait que réciter des comptes rendus plus ou moins abscons pour épater son auditoire.

Mis en face de ses incohérences, Arqueston perdra subitement de sa superbe. Des menaces précises l'inciteront à raconter toute l'histoire et à amener les investigateurs vers la salle d'opération du véritable docteur Yelps. Il ne sait pas plus que quiconque dans la clinique quel monstre est devenu Yelps. Pour lui, c'est juste un individu étrange, allergique au genre humain, qui vit cloîtré dans son laboratoire entre deux opérations.

L'hexagone expérimental du Dr Yelps

Cette salle gigantesque de forme hexagonale a été aménagée dans le sous-sol de la clinique, sous l'impulsion de Fr-Zat, qui a supervisé l'installation de toute la machinerie. La salle est constamment plongée dans une pénombre absolue, les seules sources de lumière, des faisceaux lumineux très ciblés, étant déclenchées uniquement en cas d'opération.

De prime abord, la pièce semble encombrée d'un bric-à-brac effroyable, composé d'une multitude de tuyaux, cuves, récipients réfrigérés et suspensions mécaniques.

Au centre de la pièce, une cuve emplie à moitié d'une substance gélatineuse légèrement luminescente est destinée à l'accueil des patients en épousant leur corps et en assurant une stabilité optimale. La substance peut être durcie ou liquéfiée à l'envi par ce qui reste du docteur Yelps. Celui-ci a fait don de son existence et de son corps à la science. Ce qui reste de son corps constitue le centre névralgique de toute l'installation, qu'il peut diriger grâce à de simples impulsions mentales. Suspendu au niveau du plafond, juste au-dessus de la table d'opération, il semble de prime abord constituer le cœur d'une immense araignée mécanique. Son corps disloqué est traversé de tuyaux et de fils électriques, qui ont laissé de longues traces noirâtres sur la peau devenue glabre. Ses bras et ses jambes ont été tranchés et remplacés par de lourds appareillages d'acier, terminés par des instruments chirurgicaux d'une finesse exquise.

Le visage de Yelps est tourné vers le bas, les yeux tenus exorbités par des appareillages, tandis que d'innombrables tiges membraneuses s'enfoncent profondément dans son cerveau partiellement à nu, assurant la liaison directe avec les instruments complexes de la salle d'opération. Le corps du docteur est tenu en vie – optimisé, dirait-il – grâce à des sondes enfoncées directement dans les organes et les orifices et assurant le maintien des fonctions vitales par injection de nutriments et lavements réguliers.

Le cerveau de Yelps a été coupé de toute douleur par une opération savante pratiquée par Fr-Zat, qui a profité de l'aubaine pour éliminer du corps de l'humain tout ce qui ne présentait pas d'intérêt.

Le chirurgien n'est à présent qu'une enveloppe partiellement vide, suspendue en l'air et ne pouvant compter que sur son esprit brillant et surexploité pour diriger les appareillages et se vouer totalement à sa passion.

Tel qu'il est exploité par Fr-Zat, l'esprit de Yelps peut contrôler huit bras mécaniques ou fonctions médicales différentes en simultané, et ses deux extrémités principales, les plus fines, parviennent à effectuer des opérations avec la finesse qu'a une araignée qui tisse sa toile.

Bien évidemment, la technologie Mi-Go imprègne les lieux. Des cylindres étranges, contenant des organes palpitants, couvrent les murs, tandis que des rayons extraterrestres jaillissent ponctuellement de matériels aux formes incongrues.

Les investigateurs se trouveront à un moment ou un autre confrontés à Yelps. Ce dernier peut, grâce à ses pattes articulées, saisir un investigateur imprudent et le plonger dans la table d'opération avant de lui faire subir des opérations peu agréables (gardez à l'esprit que Yelps peut figer ou liquéfier la substance à volonté, s'en extraire requiert une réussite de Puissance -20 %),

mais ne se montrera pas forcément hostile, surtout si les investigateurs montrent un intérêt scientifique pour l'installation. Fr-Zat, quant à lui, peut être aperçu volant près du plafond de la salle, son corps difforme de crustacé et ses ailes membraneuses le portant vers une trappe aménagée dans le plafond et donnant sur un mur aveugle de la clinique. Elle sert également à réceptionner les organes en toute discrétion.

Le véritable danger est humain. Dès leur arrivée dans la clinique, les investigateurs sont signalés par un coup de téléphone à Carlo Torrisi qui dépêche une équipe sur place (au moins deux fois plus d'hommes que d'investigateurs). À moins qu'il n'ait déjà extrait sa sœur de l'asile et ne l'ait ramenée à Yelps, auquel cas les Italiens se trouveront dans la clinique à leur arrivée et leur tendront une embuscade. Mull, quant à lui, sera remis sur pied par Yelps et reprendra sa marche en avant. Ajoutez quelques véhicules conduits par des Irlandais revanchards, et voici une scène finale qui devrait sentir la poudre.

Conclusion

Les investigateurs se rendront sans doute compte des avancées technologiques que représente l'installation du docteur Yelps. Dès lors, il se peut qu'ils se retrouvent confrontés à un dilemme. Éliminer cette aberration de la nature, ou l'utiliser à leurs propres fins. S'il est consulté, Hoover ordonnera aux agents de garder Yelps en vie et enverra une équipe pour sécuriser l'endroit. Quelques jours plus tard, la clinique serait soi-disant victime d'un incendie, et ses patients survivants relogés dans d'autres structures.

Quoi qu'il en soit, il y a peu de chances que Eliana Helmsworth puisse être sauvée. Les nanoparticules Mi-Go pourraient éventuellement permettre à son esprit de reprendre le dessus sur celui de Mull, mais cela signifierait pour elle une existence passée dans un état végétatif, en proie à une folie incurable. En fonction de leurs actes et de leur comportement tout au long de l'enquête, les investigateurs pourront être reçus par le sénateur Helmsworth par la suite. Ses sentiments vis-à-vis d'eux sont à l'appréciation du gardien. Mais c'est un homme qui supporte mal l'échec. Le cas échéant, ses remontrances seraient à coup sûr suivies de près par celles d'Hoover.





Hector B. Monroe

34 ans,
Cheminement : comptable, inspecteur de police, agent fédéral
Personnalité : analytique

Je m'appelle Hector Monroe, je suis issu d'une famille modeste de New York, qui a consenti à de gros sacrifices pour que le fils aîné de la famille – moi - poursuive des études. L'investissement s'est révélé fructueux, ma mère ne manque jamais de me le rappeler. J'ai très jeune développé un attrait naturel pour les chiffres, et c'est naturellement que j'ai décroché un diplôme de comptabilité avec une jolie mention.

J'ai trouvé dès ma sortie de l'université un poste très bien rémunéré dans une entreprise qui, malheureusement, s'est révélée tremper dans des affaires douteuses. Et le mot est faible.

Quand j'ai fait part de ma décision de démissionner, des menaces m'ont fait comprendre que la seule façon de quitter l'entreprise était dans un costume en sapin. Mais j'ai hérité de mon père une honnêteté un peu désuète et un caractère parfois borné sans doute dû à des racines écossaises.

Au lieu de plier, je suis allé trouver la police. Les agents ont été impressionnés par mon calme et ma compétence en matière comptable, et mon patron est finalement tombé pour fraude fiscale grâce à un dossier aux petits oignons que j'ai fourni sur un plateau. J'ai même offert la chemise en cuir.

C'est comme ça que j'ai été amené à intégrer les forces de l'ordre. Beaucoup d'analyse, peu de terrain, mais ça correspondait à mon caractère.

Au final, j'ai réussi à impressionner quelques huiles, et à faire tomber quelques têtes. Un beau jour, un petit homme irascible est venu me trouver. Edgar Hoover.

On a beau dire, ça fait quelque chose. J'ai intégré le BOI, comme si c'était naturel.

La formation l'a été beaucoup moins (naturelle), mais j'ai survécu, en me découvrant au passage des qualités physiques que je ne me connaissais pas.

Et Hoover m'aime bien. Il m'a intégré à une unité particulière, qu'il nomme les Mavericks, avec d'autres gars au parcours sortant du moule fédéral.

On a droit à du matériel de pointe, l'accès aux meilleurs laboratoires d'analyse. Et aux affaires pour lesquelles l'erreur n'est pas permise.
Au sein de l'équipe, je fais office de procédurier, histoire de ficeler des arrestations bien dans les clous. En outre, je suis celui qui analyse les chiffres, les factures, les bordereaux. Vous n'avez pas idée de ce qu'un livre de comptes peut révéler. Et puis quelqu'un qui connaît les chiffres, ça fait peur même aux puissants. Allez savoir pourquoi.

APP	10	Prestance	50 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	11	Puissance	55 %
TAI	14	Corpulence	70 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	17	Intuition	85 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Magie	12
Points de Vie	13
Santé Mentale	60

Compétences

Athlétisme	60 %
Baratin	65 %
Bibliothèque	50 %
Bureaucratie	65 %
Comptabilité	70 %
Contact et Ressources	20 %
Criminalistique	50 %
Discrétion	50 %
Dissimulation	20 %
Droit	50 %
Écouter	35 %
Imposture	20 %
Interroger	40 %
Négociation	10 %
Pister	45 %
Sciences Formelles :	
- Mathématiques	45 %
Sciences Humaines :	
- Administration	50 %
Se cacher	65 %
Trouver Objet Caché	65 %
Vigilance	65 %

Langues

Anglais	65 %
Italien	35 %

Combat

• Bagarre	70 %
Dégâts 1D3 + Impact	
• Couteau	65 %
Dégâts 1D4+2 + Impact	
• Revolver cal. 38	65 %
Dégâts 1D10	
• Mitraillette Thompson	65 %
Dégâts 1D10+2	

Cercles d'influence :
Forces de l'ordre, Affaires, Pègre

Équipement fétiche :
une paire de petites lunettes rondes, qui confèrent un bonus de 10 % en Baratin avec tous les avocats et financiers des États-Unis.



Duane Collins

34 ans,
Cheminement : coursier, pilote automobile, agent fédéral

Mon nom est Duane Collins, mais la plupart de mes collègues m'appellent Washington. Sans doute à cause de mes initiales (ça fait Washington D.C., c'est tordant) ou parce que je suis noir. Je préfère la première explication. J'ai pas eu une enfance heureuse mais j'ai au moins mangé à ma faim. Dès douze ans, j'ai travaillé comme coursier à New York, d'abord à pied, puis à moto. Je me suis forgé une bonne petite réputation, jusqu'à me voir confier des missions inter-États par des pontes de Wall Street.

C'est là que je me suis découvert une passion pour les voitures et j'ai économisé tout mon argent pour m'en payer une. Pas le gros cube noir de Pépé Ford, hein, la vraie voiture. Une R&V Knight coupé 1922, arrangée par mes soins. J'ai finalement fait la connaissance d'autres passionnés qui s'affrontaient sur des circuits parallèles aux courses de blancs. Je dis bien affronter. Il s'agissait autant d'aller vite que de flanquer les copains dans le décor. Putain, j'étais bon. J'ai pas gagné des masses, mais j'ai fait des courses d'anthologie.

Et puis un jour, un gars en costume est venu me trouver. Un blanc tout ce qu'il y avait de plus officiel, costard façon Harvard et toute la panoplie. Ce gars-là venait de la part d'Hoover, le patron du BOI. L'agence montait une équipe un peu spéciale et Hoover tenait à ce qu'il y ait parmi eux un as du volant, capable de rivaliser avec les "raclures de truands et de trafiquants". J'ignore encore pourquoi j'ai accepté.

Certains disent que c'est parce qu'on m'a fait miroiter des ressources conséquentes pour la voiture de l'équipe (appelée les Mavericks). D'autres que c'est parce que je suis et resterai le seul noir jamais engagé par Hoover. Ils ont peut-être tous raison, après tout.

Dans l'équipe, je suis celui qui prend le volant, et qui garde la voiture sur la route. J'ai au fil du temps développé une vraie technicité en mécanique, et je peux, en tripatouillant une épave, déterminer si les freins ont été sabotés ou le moteur trafiqué. Je commence à répertorier les dessins laissés par les pneus, et les espacements. À partir de ça, on peut souvent retrouver des véhicules présents sur les scènes de crime.

APP	11	Prestance	55 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	16	Agilité	80 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	16	Volonté	80 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Magie	16
Points de Vie	13
Santé Mentale	80

Compétences

Athlétisme	75 %
Baratin	15 %
Bibliothèque	25 %
Bricolage	45 %
Bureaucratie	15 %
Conduite :	
- Deux roues	65 %
- Voiture	85 %
Contact et Ressources	25 %
Criminalistique	40 %
Discrétion	50 %
Dissimulation	25 %
Droit	25 %
Écouter	55 %
Imposture	20 %
Interroger	25 %
Métier : mécanique	70 %
Négociation	25 %
Pister	25 %
Sciences Humaines :	
- Administration	20 %
Se cacher	45 %
Trouver Objet Caché	60 %
Vigilance	70 %

Langues

Allemand	25 %
Anglais	60 %

Combat

• Bagarre	55 %
Dégâts 1D3 + Impact	
• Couteau	50 %
Dégâts 1D4+2 + Impact	
• Revolver cal.38	60 %
Dégâts 1D10	
• Mitraillette Thompson	55 %
Dégâts 1D10+2	

Cercles d'influence :
Forces de l'ordre, Monde du travail, Pègre

Équipement fétiche :
Blue Isabel, la voiture des Mavericks. C'est une Cord L-29 bleu azur, un bolide à traction avant (une première) équipé d'un moteur 8 cylindres développant 125 chevaux. Un peu plus depuis qu'elle est passée entre mes mains.

Procure un bonus de 10 % en Conduite.





Nelly "Neil" Cumberlake

28 ans,
Cheminement : actrice, détective privée, agent fédéral

Non, vous ne rêvez pas. Mon prénom est bien Nelly, et je suis bien une femme. Je sais, c'est étonnant, surtout que depuis 1928, Hoover a toujours clamé haut et fort que le Bureau Of Investigation était une affaire d'hommes. Et pourtant, c'est bien lui qui m'a engagée. Personnellement.

Pour revenir un peu en arrière, j'ai grandi dans une banlieue riche de Philadelphie, fille d'un ponte de la chimie et d'une photographe d'art méconnue.

J'ai d'ailleurs toujours adoré ces deux disciplines, et cela m'a rendu de fiers services par la suite. Étudiante convenable, j'ai pourtant emprunté une voie que mes parents n'avaient pas prévue pour moi : le cinéma. Oh, je n'ai jamais été l'égale de Louise Brooks ou Clara Bow, mais j'ai eu la chance d'apparaître dans quelques films à succès, comme *Le Pirate noir*, avec Douglas Fairbanks.

Pourtant, ma carrière s'est vite achevée, sans que je sache vraiment pourquoi, même si je me dis que mon talent somme toute assez limité peut être un début d'explication.

C'est la mort de mes parents qui a sonné le glas de ma carrière. Ils ont trouvé la mort dans un incendie que la police a classé un peu vite comme accidentel. Mes quelques connaissances en chimie m'ont toutefois permis de contredire cette bande d'incapables. J'ai pu prouver que la mort de mes parents avait été mise en scène. L'assistant de mon père, qui croupit depuis en prison sans avoir pu faire fructifier les découvertes subtilisées, m'en veut toujours un peu.

Quoi qu'il en soit, mener l'enquête a provoqué chez moi les débuts d'une vocation. Je me suis lancée, après quelques mois passés à étudier le droit, dans une carrière de détective privé. Consciente que la profession n'était pas spécialement ouverte à la gent féminine (si l'on excepte le secrétariat), j'ai mis mes talents d'actrice à profit pour composer un personnage masculin, Neil Cumberlake, et quand nécessaire sa fidèle secrétaire Nelly Books. Ma seconde carrière a été couronnée de succès. C'est en entendant J. Edgar Hoover dénigrer les femmes que je me mis en tête d'intégrer le BOI. C'est tout naturellement que Neil Cumberlake s'est un jour présenté devant lui pour un entretien. Lorsqu'il a demandé à Neil de revenir dans son bureau pour lui signifier son engagement, c'est Nelly qui a débarqué.

Le pauvre homme s'en est presque étouffé sur le moment. Mais au final, et après m'avoir copieusement insultée, il m'a intégrée dans une unité spéciale, les Mavericks. On m'a même dit qu'il avait depuis visionné *Le Pirate noir*.

Au sein de l'équipe, mes spécialités sont nombreuses. Je suis en quelque sorte l'experte en photographie et en chimie, et je suis capable d'analyser nombre de traces et de réactions chimiques. En outre, j'ai conservé mes habitudes en matière de double personnalité. Et il arrive que Neil Cumberlake laisse place à une jeune femme plus apte à délier certaines langues.

APP	15	Prestance	75 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	09	Puissance	45 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	16	Volonté	80 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Magie	16
Points de Vie	12
Santé Mentale	80

Compétences

Athlétisme	50 %
Baratin	65 %
Bibliothèque	30 %
Bureaucratie	30 %
Contact et Ressources	40 %
Criminalistique	50 %
Culture artistique :	
- Cinéma	45 %
Dissimulation	45 %
Discrétion	50 %
Droit	45 %
Écouter	40 %
Imposture	85 %
Interroger	45 %
Mémoriser	45 %
Métier : serrurerie	40 %
Négociation	30 %
Photographie	70 %
Pister	40 %
Pratiques artistiques :	
- Jouer la comédie	70 %
- Dessin	55 %
Sciences Formelles :	
- Chimie	50 %
Sciences Humaines :	
- Administration	25 %
Séduction	55 %
Se cacher	60 %
Trouver Objet Caché	65 %
Vigilance	65 %

Langues

Anglais	60 %

Combat

• Bagarre	50 %
Dégâts 1D3 + Impact	
• Couteau	45 %
Dégâts 1D4+2 + Impact	
• Revolver cal. 38	65 %
Dégâts 1D10	
• Mitraillette Thompson	45 %
Dégâts 1D10+2	

Cercles d'influence :
Forces de l'ordre, Cinéma, Pègre

Équipement fétiche :
une caisse renfermant un mini laboratoire d'analyse, avec son lot de produits chimiques, éprouvettes et substrats divers.
Procure un bonus de 10 % en Criminalistique quand la chimie est concernée.



Lloyd Etheridge

35 ans,

Cheminement : médecin généraliste, médecin légiste, agent fédéral

Je suis né à Londres, fils d'un ambassadeur américain en mission dans ce pays. J'y suis resté durant plusieurs années, le temps de fréquenter les universités de médecine les plu

s prisées de la capitale anglaise. Mon diplôme obtenu, j'ai fait le choix de m'éloigner de mon père – qui ne manque pas une occasion de me rappeler à quel point mes études étaient onéreuses – et je suis allé m'établir dans une petite ville américaine, Plutahassee, dans le Tennessee.

Là, j'ai commencé une carrière peu glorieuse de médecin rural, qui me permit sinon de m'enrichir, au moins de vivre dans des conditions satisfaisantes. Peu goûté par la société de cette bonne ville, en raison de mes manières par trop britanniques, je me suis toutefois lié avec le chef de la police locale, avec lequel j'ai été amené à collaborer lors d'une enquête compliquée.

En effet, Plutahassee se trouvant à des dizaines de miles de la capitale de l'État, on m'a prié de pratiquer des autopsies préliminaires sur des corps mutilés dans une affaire concernant un tueur vicieux qui ne serait appréhendé que deux ans plus tard, après que les fédéraux se sont enfin emparés de l'affaire. Mes analyses ont permis de relier de façon indiscutable les crimes entre eux et mon travail a été salué publiquement par le procureur durant les audiences.

C'est à la suite de cette audience que le bras droit de J. Edgar Hoover est venu me trouver. Mes rapports avaient suscité l'émoi en interne en étant bien plus précis et inspirants que ceux du légiste du Bureau. Ne pouvant tolérer ça, Hoover m'a intégré rapidement à une unité scientifique, qu'il surnomme les Mavericks. Je ne sais si l'homme à qui j'ai pris le poste s'est établi à Plutahassee.

Au sein de la petite équipe que constituent les Mavericks, je m'occupe de tous les paramètres médicaux standards (plaies, bosses et mutilations), ainsi que des analyses des cadavres, des taches de sang (c'est fou ce que le test à la précipitine peut révéler) et de la toxicologie. J'ai la chance d'avoir à ma disposition du matériel de pointe, et il n'est pas rare que mes analyses fassent la différence.

APP	09	Prestance	45 %
CON	15	Endurance	75 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	14	Puissance	70 %
TAI	14	Corpulence	70 %
ÉDU	17	Connaissance	85 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	10	Volonté	50 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	10
Points de Vie	15
Santé Mentale	50

Compétences

Athlétisme	35 %
Baratin	35 %
Bibliothèque	65 %
Bureaucratie	30 %
Contact et Ressources	30 %
Crédit	25 %
Criminalistique	55 %
Discrétion	40 %
Dissimulation	20 %
Droit	30 %
Écouter	40 %
Imposture	20 %
Interroger	40 %
Médecine	60 %
Médecine légale	60 %
Métier : Dissection	50 %
Premiers soins	70 %
Psychologie	40 %
Sciences Humaines :	
- Administration	30 %
Sciences de la vie :	
- Biologie	55 %
- Chimie	50 %
- Pharmacologie	65 %
Se cacher	35 %
Trouver Objet Caché	55 %
Vigilance	65 %

Langues

Allemand	25 %
Anglais	65 %
Latin	35 %

Combat

Corps à corps : bagarre dégâts 1D3 + Impact	50 %
Armes blanches : couteau dégâts 1D4+2 + Impact	40 %
Armes à feu : revolver cal. 38 dégâts 1D10	55 %
Armes à feu : fusil de chasse dégâts 1D10+2	55 %

Cercles d'influence :
Forces de l'ordre, Milieu médical, Pègre

Équipement fétiche :
une caisse en métal contenant l'équipement nécessaire pour effectuer des détections, prélèvements et tests sanguins rudimentaires.
Procure un bonus de 10 % en Criminalistique quand du sang est concerné.



Thomas Ellis Jefferson

36 ans,

Cheminement : officier, aviateur, agent fédéral

Mon nom est Thomas Jefferson, comme l'autre, le grand, le célèbre. Il paraîtrait que je fais partie de sa lignée, c'est du moins ce qui a incité mes parents à me donner aussi son prénom. Bref. Il semble que mon nom a orienté ma carrière pendant longtemps. Études brillantes, individu de tout premier ordre, etc. Ma mère me voyait déjà Président des États-Unis.

J'ai intégré West Point, la grande école d'officiers de l'armée américaine. Discipliné et studieux, j'en suis sorti avec mon grade sur l'épaule et le désespoir de m'être classé avant-dernier de ma promotion.

De fait, je me suis rué vers le corps d'armée le plus spectaculaire qui soit : l'aviation. La guerre faisait rage, et j'ai participé en 1918 à la libération de l'Europe en abattant plusieurs avions au passage.

Le retour a été glorieux, et j'ai alors obtenu le grade de capitaine. J'avais enfin touché du doigt la gloire que l'on m'avait toujours promise. Mais tout cela a été de courte durée. Le ciel ne regorgeait plus d'ennemis, et nos avions restaient la plupart du temps au sol. Notre prestige s'est évanoui aussi vite qu'il s'était imposé à l'opinion publique. Je ne pouvais me satisfaire de cela. Mon grade m'a permis de rejoindre un chemin moins spectaculaire mais bien plus prometteur : la politique.

Je suis entré au service de Joseph Warner, Procureur général du Massachusetts, en tant qu'homme de confiance (certains diraient homme à tout faire - des jaloux). J'y ai développé les bases politiques que mon père m'avait inculquées, en faisant preuve d'un esprit d'initiative qui n'a pas manqué de me faire remarquer dans les hautes sphères. Warner semblait presque prendre ombrage de mon charisme, par moments.

Aussi n'ai-je pas été surpris lorsqu'il m'a recommandé chaudement à l'un de ses proches : J. Edgar Hoover, chef du Bureau Of Investigation.

J'ai dû faire bonne impression à ce dernier car il m'a confié en 1931 le commandement d'un groupe d'enquêteurs scientifiques, les Mavericks (pourquoi ce nom ?). À moins que Warner n'ait su se monter particulièrement insistant…

APP	15	Prestance	75 %
CON	10	Endurance	50 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	17	Corpulence	85 %
ÉDU	15	Connaissance	75 %
INT	12	Intuition	60 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	12
Points de Vie	14
Santé Mentale	60

Compétences

Athlétisme	60 %
Baratin	40 %
Bibliothèque	35 %
Bureaucratie	50 %
Conduite :	
- Automobile	35 %
Contact et Ressources	20 %
Crédit	25 %
Criminalistique	40 %
Discrétion	55 %
Dissimulation	30 %
Droit	35 %
Écouter	35 %
Interroger	55 %
Orientation	50 %
Piloter :	
- Avion	65 %
Pister	35 %
Savoir-vivre	45 %
Sciences Formelles :	
- Physique	35 %
Sciences Humaines :	
- Administration	40 %
- Géographie	45 %
Se cacher	65 %
Stratégies militaires	50 %
Survie	35 %
Trouver Objet Caché	65 %
Vigilance	65 %

Langues

Allemand	25 %
Anglais	75 %

Combat

Corps à corps : bagarre dégâts 1D3 + Impact	70 %
Armes blanches : sabre dégâts 1D8 + Impact	65 %
Armes à feu : revolver cal. 38 dégâts 1D10	70 %
Armes à feu : mitraillette Thompson dégâts 1D10+2	65 %

Cercles d'influence :
Forces de l'ordre, Politiciens, Militaires, Pègre

Équipement fétiche :
ma carte militaire, voisinant dans mon portefeuille mon badge du Bureau. Elle procure un bonus d'interaction de 10 % avec les militaires.



Scénario 2

Les Ravages du temps

Un scénario pour L'Appel de Cthulhu par Cyril Puig

Où des incohérences médico-légales guident les investigateurs vers un hospice étrange qui abrite une menace immortelle.

A l'affiche

Obadia Geronimus Campbell

Jadis un homme puissant et craint, il est aujourd'hui plus pathétique que dangereux. Depuis peu, il a retrouvé espoir en nouant une relation de confiance avec le docteur Goodwell.

Docteur Patricia Goodwell

Femme froide et sans cœur, elle dirige la maison de retraite Resthill. Manipulatrice et avide de pouvoir, elle a trouvé en Obadia un mentor à sa mesure.

Luis Montoya

Homme de main du docteur Goodwell, il vit à Tijuana et est en lien avec divers gangs latinos. Lorsque les investigateurs découvrent les cadavres, il devine que sa vie est en danger et part se cacher dans le désert.

Les victimes

Les cadavres des victimes amènent les investigateurs sur la voie de l'horreur. Ils sont un défi aux sciences forensiques et affectent leur environnement proche de manière inédite.

La qualification des indices

Ce scénario utilise pour les indices la catégorisation décrite dans le chapitre “Gérer les recherches” du livre de règles de *L'Appel de Cthulhu* 6ème édition française (pages 166-167), qui va d'évident (que les investigateurs découvrent automatiquement), à secret (que seuls des experts peuvent dénicher) !

En quelques mots...

Les cadavres de plusieurs vieilles femmes sont retrouvés dans le désert entre San Diego et Tijuana. Sous pression politique et médiatique, l'enquête se doit d'être rapide mais l'identification des corps est complexe et des incohérences médico-légales intriguent les investigateurs. Comment expliquer que ces victimes physiologiquement âgées d'environ 90 ans soient nées il y a seulement une vingtaine d'années ? Pour éclaircir ce mystère, les enquêteurs remontent jusqu'à Luis Montoya, un camé sans envergure qui opère depuis Tijuana. La découverte de son cadavre étrangement mutilé est riche en surprises et les investigateurs réalisent que Montoya n'est qu'un homme de main. Le procureur de San Diego tient ici un coupable idéal et s'oppose à la poursuite de l'enquête. Les investigateurs doivent donc agir avec discrétion afin de s'intéresser à l'employeur de Montoya. Il s'agit de Patricia Goodwell, la directrice de la maison de retraite *Resthill*. Dans cet établissement très particulier réside Obadia Geronimus Campbell, un vieillard qui détient la clef du mystère et le secret de la vie éternelle. Les cadavres sont le fruit d'une série d'expériences magiques infructueuses commises par le vieillard. Obadia est né au XVIIIème siècle. Béni par Quachil Uttaus, il est immortel et a traversé les siècles dans le corps d'un vieillard arthritique. Ayant connu des fortunes diverses, il a multiplié les erreurs jusqu'à être arrêté par la police en 2008 et être assigné à résidence à *Resthill*. C'est à cette occasion qu'Obadia rencontre le docteur Patricia Goodwell qui devient vite son disciple. La relation entre le sorcier et le docteur comble totalement ces deux êtres qui ne peuvent envisager d'être séparés par la vieillesse et la mort. Obadia propose alors à Patricia de recevoir la bénédiction de Quachil Uttaus. L'opération n'est pas sans danger puisque la plus infime erreur condamne la victime à un vieillissement accéléré, puis à la mort. C'est pourquoi le sorcier et son émule testent leurs travaux sur des jeunes filles innocentes en situation illégale aux États-Unis. Jusqu'ici, leur projet est un échec et transforme le désert en un mausolée silencieux.

Implication des investigateurs

Les investigateurs font partie d'un groupe d'opération spécial (“task force”) composé de légistes, de profilers et d'inspecteurs. Ce groupe, placé sous les ordres du procureur général de San Diego, a pour mission d'identifier et d'appréhender un hypothétique tueur en série qui s'en prend aux personnes âgées.

Enjeux et récompenses

Obadia est un personnage pathétique. Pourtant, avec l'aide de Patricia Goodwell, il peut redevenir un individu au pouvoir sans égal. Les investigateurs ont ici la possibilité de tuer cette menace dans l'œuf et peut-être de récupérer le grimoire du mythe avant qu'il ne tombe entre de mauvaises mains.

Ambiance

Le scénario est un polar sombre et tragique où la vieillesse et ses maux sont au centre de l'intrigue. La peur de la mort pousse l'homme à se tourner vers le mythe mais l'immortalité est une malédiction bien plus terrible que le froid glacial du tombeau.

Le film *Les prédateurs* (Tony Scott, 1983) joue sur cette ambivalence et constitue une bonne source d'inspiration.



Fiche technique

Investigation	●●●●●
Action	●●○○○
Exploration	●●●○○
Interaction	●●●○○
Mythe	●●○○○
Style de jeu	horreur lovecraftienne
Durée estimée	5 séances (icônes)
Difficulté	confirmé
Nombre de joueurs	2 à 6
Type de personnages	Personnages prétirés ou investigateurs orientés sciences forensiques
Époque	contemporaine

Obadia Geronimus Campbell

Grandeur et décadence

Obadia Geronimus Campbell est né à Salem en 1840. Sa fortune familiale et sa passion pour les sciences l'amènent à s'intéresser à l'alchimie puis à la sorcellerie. Ses connexions sur cinq continents et sa soif insatiable de pouvoir lui permettent de rassembler rapidement une impressionnante bibliothèque occulte et d'acquérir des pouvoirs magiques terrifiants.

Le sorcier sait redonner vie à un cadavre à partir des sels originels, commande aux êtres silencieux et fait plier la volonté de ses opposants par un simple geste de la main.

Ses recherches contre-nature l'obligent plusieurs fois à changer de nom et à fuir mais, aidé par Benjamin Braddock, son fidèle apprenti, il parvient toujours à échapper à la vindicte populaire.

Au début du XIXème siècle, les deux hommes commencent à sentir le poids des années sur leurs épaules. Ils utilisent un sortilège décrit dans le *Testament de Carnamagos*, afin d'invoquer Quachil Uttaus, un Grand Ancien qui peut leur offrir l'immortalité.

L'invocation est malheureusement imparfaite et les sorciers en subissent les conséquences. Benjamin Braddock meurt de vieillesse en quelques secondes et son maître est condamné à vivre pour l'éternité dans le corps d'un vieillard malade.

C'est le déclin pour Obadia qui va connaître plusieurs décennies de tristesse absolue. Isolé, seul et en décalage avec son temps, il est incapable de faire appel à sa puissance magique ou à son réseau de correspondants. Ses ressources financières s'épuisent et il fait l'amère découverte de la frustration et de l'impuissance.

Tant bien que mal, Obadia essaie de poursuivre ses travaux. Ses maladresses l'amènent à fuir à de nombreuses reprises et, en 1980, il échoue dans la banlieue pauvre de San Diego.

C'est ici qu'il commet l'erreur de trop. Le 8 mai 2008, la DEA perquisitionne sa villa et y fait d'intrigantes découvertes. Après six mois de prison en attente de son procès, il est condamné pour trafic de cadavres, détention de stupéfiants et cruauté envers les animaux. Compte tenu de son grand âge, le juge l'assigne à résidence dans une maison de retraite sous contrôle d'un bracelet électronique. Les biens d'Obadia sont vendus et le sorcier perd son édition du *Testament de Carnamagos*.

Dans la maison de retraite de *Resthill*, Obadia ne tarde pas à se faire remarquer et lie une étrange relation avec le docteur Patricia Goodwell. Il devine en elle les qualités nécessaires pour devenir son assistante et lui révèle les secrets du mythe. Patricia se montre à la hauteur et offre à son mentor un environnement adéquat pour progresser sur le chemin des sciences interdites.

Les premières expériences sont menées imprudemment sur les résidents de la maison de retraite et éveillent les soupçons des services sociaux. Patricia Goodwell parvient à étouffer l'affaire avec l'aide de Luis Montoya, un homme de main aussi bête que violent. L'enquête enterrée, Obadia et Patricia poursuivent leurs recherches d'une manière plus discrète sur des cadavres ou des animaux. En mai 2012, Patricia, angoissée à la perspective de la mort, réclame l'immortalité. Obadia se montre réticent car il n'est plus en possession du *Testament de Carnamagos* et il sait que la moindre erreur sera fatale à son disciple. Goodwell demande alors à Montoya de lui présenter, de manière régulière, de jeunes Mexicaines en situation illégale pour que le sorcier s'exerce sur elles. Jusqu'ici, sept jeunes filles ont fait les frais de ses erreurs. Les cadavres ont été confiés à Montoya qui devait les faire disparaître. Par bêtise et par paresse, il s'est contenté de leur couper les mains et les pieds avant de les abandonner dans le désert aux griffes des charognards qui y pullulent. Il ignorait cependant que les animaux et les insectes s'éloigneraient instinctivement des victimes de Quachil Uttaus.

Le 7 juin 2012, les corps sont découverts. Alors que l'enquête débute, Goodwell et Obadia, pris de panique, invoquent un Byakhee afin d'éliminer Luis Montoya.

Une fois l'homme de main assassiné, ils décident de retrouver coûte que coûte le *Testament de Carnamagos* et de disparaître dans la nature. Cette échéance ne saurait tarder.

Frise chronologique

- **1840 :** naissance d'Obadia Geronimus Campbell à Salem.
- **1902 :** première invocation de Quachil Uttaus et mort de Benjamin Braddock.
- **1980 :** Obadia rejoint San Diego.

L'option Delta Green

Dans l'ombre de l'influent procureur de San Diego, Val Lime, son jeune et talentueux assistant est un agent de la conspiration.
Il garde un œil attentif au développement de l'enquête et, si nécessaire, intervient directement. Ses objectifs sont les suivants :
- Empêcher la communication aux médias ou à la hiérarchie policière de toute preuve impliquant une menace paranormale.
- Avancer masqué en poussant les investigateurs à neutraliser une éventuelle menace paranormale.
- Évaluer le potentiel des investigateurs et, le cas échéant, les recruter comme sympathisants ou agents.

Val Lime

34 ans, assistant du procureur et manipulateur au service de Delta Green

Compétences

Bureaucratie	40 %
Contact et Ressources	35 %
Manipuler le procureur	75 %

La conurbation San Diego / Tijuana

San Diego est la seconde métropole de l'État de Californie. Si son centre-ville moderne et policé n'a rien à envier à une cité comme New York, il n'en est pas de même lorsque l'on s'éloigne vers le sud. Les buildings de verre et d'acier cèdent vite la place à des "suburbs" miteuses où la loi des gangs règne en maître. La continuité avec Tijuana s'impose d'elle-même. On arrive à "TJ" par un poste douanier saturé d'automobilistes. De l'autre côté de la frontière, on découvre une ville lépreuse. Un amas de baraques construites sans ordre en plein cœur d'un paysage désolé de collines désertiques. Des hôtels, des cantinas, des bars et autres bouges miteux… Impossible d'oublier que Tijuana est avant tout un lieu de débauche et un lieu de passage pour les candidats à l'immigration clandestine. La Coahuila est le quartier de tolérance. La police ne met pas les pieds dans cette zone abandonnée aux gangs et aux "narcos". Ici, on trouve de tout, tout se négocie et le danger est palpable dans l'air.

Aux portes de la ville, le désert n'a rien de glamour. Il s'agit d'une vaste étendue de sable et de rocaille grise, plane et morne, brûlée par le soleil. Les seuls êtres vivants que les investigateurs pourront croiser dans cette fournaise sont des serpents, qui fourmillent dans cette partie du globe.

Benett Mc Bold, le procureur

San Diego est un îlot républicain au milieu d'une Californie intégralement démocrate. La présence de 600 000 militaires dans la base navale de la ville n'y est pas étrangère. Ainsi, Benett Mc Bold, le procureur de la ville, est 100 % républicain. Il prône la tolérance zéro et frappe avec une sévérité exemplaire les petits trafiquants aussi bien que les caïds. Il est indélicat, intransigeant et ne se laisse jamais marcher sur les pieds. Il assume son franc parlé et son attitude de cow-boy en costume Armani.

La proximité de l'élection le rend nerveux. Il est ainsi encore plus insupportable qu'à l'ordinaire. Il met la pression sur les investigateurs en leur imposant, par exemple, de le seconder lors d'une conférence de presse quotidienne. Gare à sa colère si les résultats ne sont pas au rendez-vous ou si des impairs sont commis devant la presse.

Benett Mc Bold

55 ans, procureur haut en couleur

Compétences

Baratin	75 %
Bureaucratie	80 %
Contact et Ressources	75 %
Crédit	50 %
Humilier	80 %
Intimider	80 %
Politique	55 %

- **8 mai 2008 :** Obadia est arrêté par la DEA.
- **15 décembre 2008 :** Obadia est condamné.
- **6 janvier 2009 :** Obadia rejoint la maison de retraite *Resthill.*
- **23 septembre 2009 :** enquête des services sociaux sur la maison de retraite.
- **19 mai 2012 :** nouvelle invocation de Quachil Uttaus.
- **26 mai 2012 :** nouvelle invocation de Quachil Uttaus.
- **3 juin 2012 :** nouvelle invocation de Quachil Uttaus.
- **7 juin 2012 :** découverte des corps dans le désert.
- **10 juin 2012 :** Luis Montoya est assassiné.
- **13 juin 2012 :** Obadia et Goodwell récupèrent le *Testament de Carnamagos* et incendient *Resthill.*

Scène(s) de crime



7 juin 2012, en route pour le désert

Le 7 juin 2012, peu avant 6 h, les investigateurs sont appelés par Norman Red, le chef de la police scientifique de San Diego.

Plusieurs cadavres de vieilles femmes ont été trouvés en plein désert, à proximité de la frontière mexicaine. Il leur demande de rejoindre immédiatement cette scène de crime et les informe que le chef de la police et le procureur général ne tarderont pas à se mettre en route.



L'enquête n'a pas encore commencé qu'elle est déjà soumise à la pression politique. Le procureur général est en campagne et ce type d'affaire pourrait modifier le cours de l'élection.

Deux corps au milieu de nulle part

Les coordonnées GPS transmises par Norman Red permettent aux investigateurs de rejoindre assez rapidement la scène de crime. Il s'agit d'un petit coin d'enfer situé à 45 minutes de route de San Diego et à 15 minutes de San Cristobal Del Desierto, le dernier village fantôme avant le désert. Trois voitures du SDPD (San Diego Police Department) ainsi qu'une voiture de l'USICE (US Immigration and Custom Enforcement) sont déjà sur place, mais les agents n'ont pas commencé leur enquête, préférant s'abriter de la chaleur écrasante à l'intérieur de leurs véhicules.

À une petite dizaine de mètres de la route, près d'un amas rocheux, deux corps de vieilles femmes dénudées reposent sur le sol caillouteux du désert. Elles ont été très sommairement ensevelies et il semble que leurs mains et leurs pieds aient été sectionnés. Aux investigateurs de prendre la scène de crime en main et de mettre au boulot les agents du SDPD. Sans leur aide, ils ne manqueront pas d'être dérangés par les journalistes qui vont commencer à affluer.

Avant la fin de la matinée, la zone grouillera de camions de télé, d'hélicoptères et de journalistes. L'arrivée du procureur et de son assistant sera le point d'orgue de ce grand fouillis. Travailler sereinement malgré cette agitation relève de l'exploit.

Pourtant, les indices suivants attendent les investigateurs :

- Un examen préliminaire montrera que les victimes ont entre 90 et 110 ans. Il n'y a pas de trace de sang sur la scène de crime, ce qui laisse penser que les corps ont été démembrés sur un autre site. (évident)
- Les mains et les pieds ont été sectionnés avec un objet lourd et peu coupant tel qu'une hache ou une cognée. (dissimulé)
- Les corps ne présentent ni lividité cadavérique, ni rigidité. Les dépouilles n'ont été touchées par aucun animal charognard ni aucune larve d'insecte. (dissimulé)
- Quelques fibres peuvent être découvertes sur les cadavres. Elles sont disséminées de manière éparse sur les corps et ressemblent à des poils de chien. (secret)

Interroger Liam Brightside

Liam Brightside est un agent de l'USICE. Il a de l'expérience, de l'intuition et effectue des patrouilles dans le désert depuis plus de 20 ans. Son visage buriné par le soleil en atteste. Il a découvert les cadavres de manière fortuite et n'a pas grand-chose à déclarer. Il n'a vu personne, n'a pas touché aux corps et a immédiatement contacté sa hiérarchie.

Si on lui demande ce qui a attiré son attention, il parlera du silence : *"Pour ceux qui savent écouter, le désert parle d'une voix claire et audible. Ici, le désert racontait sa peur"*.



De nouvelles scènes de crime

La première scène de crime se situe à quelques mètres d'une voie goudronnée et deux autres routes carrossables se situent à proximité. Les investigateurs seraient bien inspirés d'étendre la zone de recherche car cinq autres cadavres répartis sur deux zones distinctes les attendent. Si les investigateurs ne prennent pas cette initiative, les nouvelles scènes de crime seront découvertes par des journalistes, qui n'hésiteront pas à manipuler les cadavres, quitte à les abîmer.

Sur le deuxième site, trois cadavres de vieilles femmes dénudées pourront être découverts et deux autres corps sont ensevelis sur le troisième site.

- Un examen sommaire montre que les caractéristiques des sept cadavres sont identiques (même sexe, même âge, les membres sont sectionnés de la même façon…). (évident)
- Comme sur la première scène de crime, les cadavres ne présentent aucune rigidité cadavérique, aucune lividité et n'abritent aucune larve. Pourtant, les sédiments qui recouvrent les corps laissent penser que les dépouilles ont été disposées ici depuis plusieurs jours. (dissimulé)
- Une analyse du sable et des sédiments qui recouvrent les cadavres de chacune des scènes de crime permet de dater, approximativement, le moment où les corps ont été abandonnés dans le désert. 1 à 2 jours pour la scène de crime n° 1, 5 à 10 jours pour la scène de crime n° 2 et 2 à 5 jours pour la scène de crime n° 3. (secret)
- Dans le bitume brûlant, à proximité de la troisième scène de crime, on pourra découvrir l'empreinte de deux pneus.

L'écartement de ces deux empreintes permet de déterminer la taille du châssis et ainsi d'identifier le modèle du véhicule. (secret)

Recherche de preuves

Autopsie des cadavres

Les premiers cadavres entrent au laboratoire de police scientifique de San Diego en fin de matinée. Les investigateurs, sous pression politique, vont travailler dans l'urgence :

- Les victimes ne portent aucune marque de sévices sexuels, aucune contusion ni aucun signe visible de blessure en dehors des mains et des pieds. Mains et pieds ont été sectionnés post mortem avec une hache mal aiguisée dont la lame est partiellement rouillée. (évident)
- Les caractéristiques anatomiques des victimes laissent penser que toutes sont mexicaines. [évident)
- La cause de la mort semble être naturelle. (dissimulé)
- Il est impossible de dater la mort des victimes. Pour une raison inexplicable, ces corps ne semblent subir aucune altération liée au temps. Il n'y a ni rigidité, ni lividité, ni décomposition. (dissimulé)



Identification judiciaire

Les recherches ADN, sur la base des fichiers dentaires ou à partir du fichier des personnes disparues, ne permettent pas d'identifier les victimes. Une approche plus subtile, basée sur les particularités physiques des deux cadavres, est plus efficace :

Jack Coldman, journaliste

Jack Coldman est un journaliste freelance. Il est presque toujours accompagné de Peter Stevenson, son cameraman attitré. Les deux hommes s'entendent comme larrons en foire et ne respectent rien ni personne. Jack Coldman est égocentrique et mégalo.

Il y a plusieurs années, il a été arrêté et condamné pour possession et consommation de cocaïne. Depuis, il éprouve un terrible ressentiment pour les forces de l'ordre. Il méprise les flics et fait son possible pour leur gâcher la vie. Dans son ombre se trouve Horace Still-Strong (dit Horace S.S.), un ténor du barreau toujours prompt à défendre le 5ème amendement. Malheureusement pour les investigateurs, Coldman a décidé de s'intéresser à leur enquête.

Il pourrait aller très loin pour avoir un scoop et, ainsi, se jouer du SDPD et de son procureur.

Jack Coldman

36 ans, journaliste insupportable et tenace

Compétences

Contact et Ressources	65 %
Imposture et mensonge	70 %
Technique de journalisme	40 %
Vexer	55 %

La malédiction de Quachil Uttaus (optionnel)

La malédiction de Quachil Uttaus permet au gardien de faire lentement basculer l'affaire dans le champ du paranormal.

Les victimes de Quachil Uttaus continuent à exercer une influence maléfique sur leur environnement proche, plus de 100 ans après leur mort. Alors que leurs dépouilles ne semblent pas se décomposer, toute substance organique à proximité vieillit cent fois plus vite. Les investigateurs sont particulièrement exposés à cette malédiction. Ils ressentent une très grande fatigue et éprouvent des difficultés à se concentrer. Après deux ou trois jours de travail sur les dépouilles, ils constatent de manière physique les marques de ce vieillissement sur leur visage.

Par ailleurs, les investigateurs sont assaillis par des cauchemars terrifiants où il est question de vieillesse, de mort et de déchéance (perte de SAN 0/1d3). Les investigateurs qui disposent d'un POU supérieur à 15 voient clairement la silhouette fantomatique de Quachil Uttaus durant ces phases oniriques (perte de SAN 0/1d6).

Enfin, toute substance organique présente dans le laboratoire de police scientifique (nourriture, eau, cadavres en attente d'autopsie…) est affectée d'une forme de putréfaction.

- Une première victime porte un tatouage qui correspond à celui d'un gang œuvrant à Tijuana. Cette même personne a sans doute été hospitalisée il y a moins de six mois pour une intervention chirurgicale assez rare à la hanche. Un hôpital de Tijuana permet d'identifier Isabela Aldoncia. (secret)
- La dentition d'une deuxième victime comporte un très grand nombre de plombages réalisés dans un alliage utilisé quasi exclusivement dans les dispensaires de Tijuana. Une prise de contact avec ces dispensaires permet d'identifier le dossier d'Evita Garcia. (secret)

Profilage

Les premiers éléments de l'enquête permettent au profiler de bâtir le profil psychologique suivant :
- Le criminel n'est pas un pervers. Il utilise les victimes pour un dessein encore inconnu. Il sectionne les mains et les pieds pour éviter une identification et non pour assouvir un besoin psychologique. Il est opportuniste et s'attaque à des vieilles femmes en raison de leur fragilité. (évident)
- Le criminel est à l'aise avec la violence et la proximité des cadavres. Il a sans doute déjà tué et a certainement un casier judiciaire. (dissimulé)
- Le criminel connaît bien le désert qui correspond à sa "zone de confort". Ce n'est pas un citadin. Il habite sans doute un lieu isolé. Il est peut-être mexicain. Dans ce cas, il travaille aux États-Unis et passe la frontière sans difficulté. (dissimulé)

Ce profil assez large n'est malheureusement pas suffisamment discriminant. Plus de 400 criminels enregistrés dans les bases de données fédérales peuvent correspondre.

Cependant, secouer quelques "clients" n'est pas inutile. Il y a quelques semaines, plusieurs d'entre eux ont été contactés par un mystérieux employeur qui cherchait à se débarrasser de "colis encombrants". 15 % des petites frappes qui traînent entre Tijuana et San Diego ont entendu dire que le marché aurait été accepté par Luis Montoya.

Preuves physiques

L'analyse de la fibre découverte sur les cadavres ne pose pas de difficulté. Il s'agit du poil d'un chien terrier noir et feu âgé d'environ 10 ans. (évident)

Les empreintes de pneus trouvées à proximité de la scène de crime sont celles d'un pick-up Ford Ranger. Dans le seul État de Californie, plus de 4 500 véhicules de ce modèle sont en circulation. (évident)

Des recherches dans différentes bases de données fédérales permettent d'identifier Luis Montoya comme le seul propriétaire de Ford Ranger qui possède également un terrier noir et feu et corresponde au profil du criminel. (secret)

Les disparues de Tijuana

Il ne sera pas difficile de trouver la dernière adresse connue d'Isabela Aldoncia et d'Evita Garcia. Toutes deux vivaient dans un des bidonvilles de Tijuana et connurent une histoire similaire faite de frustration et de soumission.

Isabela venait d'entrer dans un gang de Tijuana pour échapper à la pauvreté qui l'accablait. Elle n'y trouva qu'une misère encore plus grande faite de prostitution et de drogue. Battue et violée, elle choisit de fuir "TJ" en passant la frontière.

Evita était une gentille fille. Sa mère et sa plus jeune sœur étant atteintes de tuberculose, elle décida de rejoindre les États-Unis pour financer leur traitement. Les investigateurs pourront apprendre le destin tragique de ces deux jeunes filles en dialoguant avec leurs proches. Ils découvriront ainsi que leur passeur se nommait Luis Montoya.

Au cours de la discussion, les interlocuteurs des investigateurs produiront des photos de leurs très chères disparues. Un portrait dans un médaillon ou un cliché noir et blanc. Les enquêteurs constateront alors avec effroi qu'Isabela et Evita ne sont âgées que d'une vingtaine d'années. Rien ne peut expliquer l'état actuel de leur dépouille, d'autant plus que des analyses ADN pratiquées à partir de membres de leurs familles permettent de vérifier leurs identités (SAN 1/1d4).

Luis Montoya, un témoin clef

Débusquer Luis Montoya

Bien que Luis Montoya soit américain, il vit dans un quartier déshérité de Tijuana. Malheureusement, les enquêteurs ne découvrent rien ni personne sur place.

Le suspect a quitté “TJ” en emportant quelques affaires. Des contacts au sein de la pègre locale ou de la police de Tijuana permettent d’apprendre que Luis utilise souvent une planque située à deux heures de route au sud de la ville. Il s’agit d’une petite construction blanchie à la chaux entourée d’un mur de pierre en mauvais état. La bâtisse est éloignée de toute habitation et le confort y est spartiate (pas d’eau, pas d’électricité et toilettes dans une cabane sur l’arrière). Le pick-up rouge du suspect est garé le long de sa maison et son chien dort à l’ombre d’une niche. Montoya est sur ses gardes. Il se doute que Patricia Goodwell veut sa peau et il n’est pas prêt à se laisser arrêter. Il vendra cher sa capture en se servant de son fusil à canon scié et de ses trois automatiques.

Plan de la planque de Montoya

Et si Luis meurt ?

Jusqu’au 10 juin, les investigateurs auront à faire face à un suspect prêt à tout pour ne pas avoir à retourner à Lompoc.

L’altercation pourrait fort bien se solder par la mort de Luis Montoya.

Par ailleurs, le 10 juin, à la tombée de la nuit, Luis est attaqué par un Byakhee. Les investigateurs ne trouveront que le cadavre de son chien et sa dépouille au milieu de la cour. Le chien semble avoir été lacéré par des lames d’étrange facture (SAN 0/1). Le cadavre de Luis n’est qu’une bouillie immonde de viscères et d’os brisés. Il semble avoir été jeté d’une hauteur improbable (SAN 1/1d4).

Dans la planque de Luis

La fouille de la planque et du pick-up de Luis permet de découvrir de nombreuses preuves physiques qui le relient aux sept cadavres de vieilles femmes (effets personnels des victimes, fibres, ADN des victimes dans l’estomac du chien…).

Par ailleurs, le travail des enquêteurs révèle deux pistes étonnantes :

- Un message datant du 7 juin est enregistré sur le téléphone cellulaire du criminel. Une femme demande à Luis de venir au plus vite afin de s’expliquer sur les raisons de “cette incroyable connerie”. Une analyse du portable permettra d’identifier l’auteur de l’appel.
- Les effets des victimes (notamment les bijoux) portent les empreintes d’un individu fiché pour trafic de cadavres. Il se nomme Obadia Geronimus Campbell et est assigné à résidence dans la maison de retraite Resthill.



Planque de Montoya

Interroger Luis Montoya

Si Montoya est arrêté, il négocie ses révélations en échange de sa libération. Il exige une réduction de peine dans un pénitencier de la côte est.

Malheureusement, seul le procureur peut exaucer ses souhaits et Benett Mc Bold n’est pas du genre à négocier (voir ci-dessous). Les investigateurs doivent ainsi faire preuve de finesse pour arracher à Montoya les révélations suivantes :

- Luis a agi pour le compte de Patricia Goodwell, la directrice de la maison de repos Resthill. Il lui a souvent donné des coups de main (en intimidant des inspecteurs de l’hygiène par exemple) et lui a présenté des jeunes immigrantes qu’elle embauchait pour une bouchée de pain.
- Récemment, Patricia lui a demandé de faire disparaître des corps de vieilles femmes. Luis leur a coupé les mains et les a abandonnés aux charognes du désert.
- Luis sait que Patricia est dangereuse. Sans qu’il en connaisse la raison, cette femme le terrorise. Il l’a souvent vue accompagnée d’un vieux bonhomme en chaise roulante qui avait l’air aussi pervers qu’elle. Luis pense que Patricia va chercher à l’éliminer.

Usual Suspects (fausses pistes optionnelles)

Les indics et les dossiers de la police renvoient vers les “usual suspects”. Par ailleurs, l’affaire étant médiatisée, de nombreux témoignages spontanés se manifestent.

Ces fausses pistes sont surtout l’occasion pour les investigateurs de rencontrer des individus pathétiques et écœurants.

En voici un panel :

- Ximena Rudy est un gérontophile et un nécrophile récemment libéré de prison.
- Pepito Yanel est un escroc à l’assurance vie, condamné pour le meurtre de plusieurs vieilles femmes.
- Ab al Hamid Baghila est dénoncé par une prostituée. C’est un fétichiste des mains et des pieds potentiellement violent.
- Mel Kisha se dénonce et prétend avoir tué les vieilles femmes. C’est un fou qui désire attirer l’attention.



Luis Montoya

31 ans, truand toxicomane

Luis Montoya est américain. Il a grandi dans la banlieue sud de San Diego aux côtés d'un père violent et d'une mère alcoolique. Il a cherché une famille de substitution en se rapprochant des gangs mais personne n'a vraiment misé sur ce gosse à la dérive et à l'intelligence limitée. Il a ainsi exécuté quelques missions pour la plupart des gangs du sud de Los Angeles et du nord de Tijuana sans jamais gagner ses galons. Surveillance, convoyage, extorsion…

Luis est "un mercenaire de la délinquance" sans affiliation particulière. Luis a purgé sa première peine de prison à 16 ans et sa seconde à 24 ans. C'est en prison qu'il est devenu dépendant à l'héroïne.

Aujourd'hui, il donne dans tous les trafics et dans toutes les affaires louches si le jeu en vaut la chandelle. C'est un individu violent à l'esprit brouillé par la drogue. Luis est un type sans éthique, animé par un redoutable instinct de survie. Il choisira toujours l'option qui lui est la plus favorable.

Caractéristiques

APP	12	Prestance	60 %
CON	7	Endurance	35 %
DEX	10	Agilité	50 %
FOR	14	Puissance	70 %
TAI	13	Corpulence	65 %
EDU	9	Connaissance	45 %
INT	6	Intuition	30 %
POU	7	Volonté	35 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	10
Santé Mentale	38

Compétences

Contact et Ressources	35 %
Droit	15 %

Langue

Anglais	65 %
Espagnol	65 %

Combats

Armes de poing	40 %
Fusil	45 %
Dégâts 2d6	
Dégâts 1d10	

Killer, le chien de Luis Montoya

Point de vie	8
Esquives	43 %
Morsure	42 %
Dégâts 1d6+1	

Un suspect parfait

Avec Luis Montoya mort ou vif, Benett Mc Bold tient un suspect parfait et une victoire éclatante qui devrait lui assurer une réélection facile. Le procureur annonce en fanfare le dénouement "heureux" de l'enquête. Que le principal suspect ait parlé ou non, les investigateurs ressentiront, de leur côté, la nécessité de poursuivre l'enquête afin de lever les zones d'ombre de l'affaire. Malheureusement, le procureur est très clair sur la question : "the case is closed".

Les enquêteurs sont donc contraints à la clandestinité et doivent poursuivre leurs investigations sans le soutien logistique et juridique du SDPD.

La tentation d'abandonner l'enquête pourrait être grande, mais dans ce cas, nul doute que tôt ou tard des corps flétris fleuriront à nouveau dans le désert.

Rencontres à Resthill

Le personnel de la maison de retraite

Outre Patricia Goodwell, le personnel de l'hospice est composé de trois médecins, neuf infirmières, six agents d'entretien et deux cuisiniers. Tous sont épuisés par la malédiction de Quachil Uttaus et la tyrannie de leur directrice. Voici quelques personnalités :

- **Don Barkley :** Médecin. La malédiction de Quachil Uttaus perturbe son sommeil. Il ne dort plus la nuit et est frappé de narcolepsie le jour. Il est dépressif et cherche à quitter l'établissement.
- **Alicia Bloom :** Médecin. Dépressive, elle sursaute au moindre bruit et fond en larmes à la première contrariété.
- **Lisa Adamson :** Infirmière. Très jeune apprentie, c'est la souffre-douleur de l'équipe qui déverse sur elle les frustrations accumulées au fil des jours. Elle subit des humiliations quotidiennes et des sévices corporels. Elle essaiera d'appeler à l'aide en commettant une tentative de suicide sur son lieu de travail.
- **Rich Dill :** Agent d'entretien. La malédiction a altéré son esprit déséquilibré. Il a développé une personnalité alternative et commence à parler à haute voix à son double fantasmé.

Les pensionnaires de la maison de retraite

Quarante-trois pensionnaires habitent cette maison de retraite. Ils sont tous répartis dans trois ailes du bâtiment. La quatrième aile est exclusivement réservée à Obadia. Les pensionnaires sont terrorisés par le sorcier. Ils vivent dans la peur et la soumission, tels les prisonniers d'un camp de concentration.

Voici quelques personnalités :

- **Madame Myers :** Elle a perdu l'usage de la parole et s'exprime uniquement par le dessin. Elle peint des fresques effrayantes et morbides.
- **Monsieur Abramowitz :** Ancien pasteur complètement sénile. Il arpente les couloirs en chantant des cantiques.
- **Madame Dominguez :** Elle affirme que Rodrigo, son mari défunt, la visite tous les soirs pour la mettre en garde contre les maléfices de cet établissement.
- **Madame Chung :** Complètement folle, elle passe ses journées face à la mire de son téléviseur. Parfois elle rit à s'en étrangler.
- **Monsieur Castro :** Il a tapissé les murs de sa chambre de coupures de journaux relatives à différents faits divers. Il semble voir un lien entre eux. Il vit dans le noir et prétend que la lumière "lui écorche le cerveau".

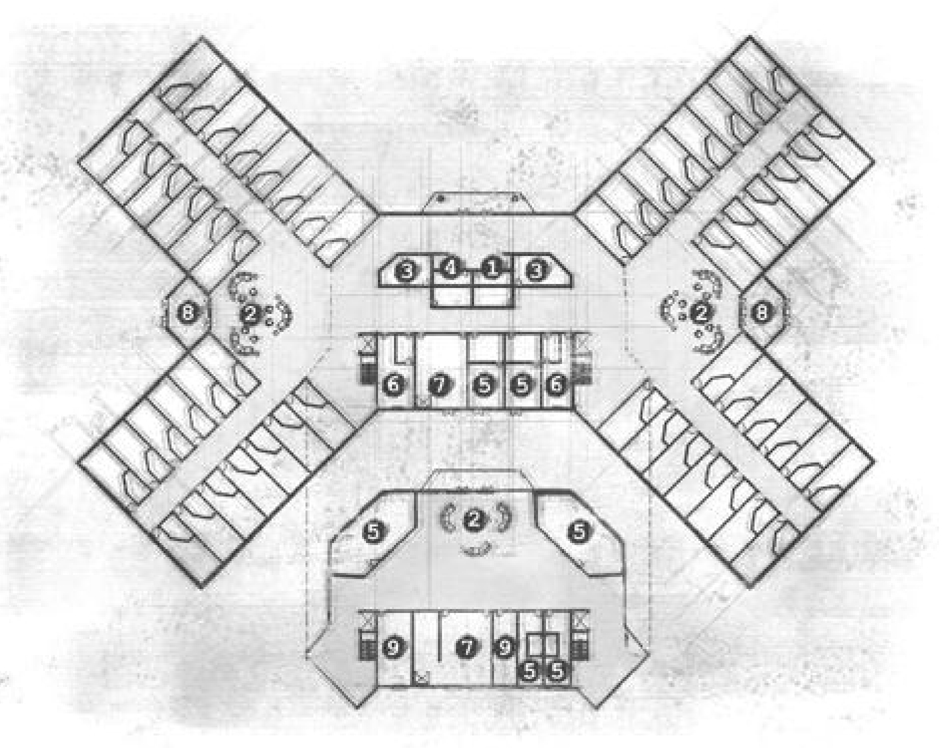
Les bâtiments de Resthill



La maison de retraite se situe au nord-ouest de San Diego en direction de Solana Beach. Il s'agit d'une construction datant de la fin des années 80, isolée sur une colline à proximité de la mer.
Sa façade blanche accuse déjà le poids des âges et semble gangrenée par une moisissure noirâtre.







1.	Administration	6.	Buanderie
2.	Petits salons	7.	Salle à manger
3.	Infirmière	8.	Jardin d'hiver
4.	Pharmacie	9.	Bureaux
5.	Salle de soins		

Le jardin qui entoure le bâtiment est laissé à l'abandon. Un étrange lichen s'est développé dans tous les massifs, transformant la zone en un maquis aride et hostile. Il en va de même pour la piscine extérieure dont la surface est couverte d'une algue malodorante.

La maison de retraite s'organise autour de quatre ailes qui regroupent la totalité des chambres. Les bureaux, les salles de soin et les lieux de vie se situent en son cœur, répartis sur deux niveaux.

La malédiction de Quachil Uttaus a modifié l'environnement immédiat de la maison de retraite. Une odeur abjecte de pourriture flotte dans les couloirs et une sorte de champignon noir constelle les murs et les vitres.

Obadia est le seul occupant de l'aile sud-est. Cette partie du bâtiment est presque toujours plongée dans l'obscurité. Personne n'en assure la maintenance et le ménage n'y est pas fait.

On descend au sous-sol par la cage d'escalier la plus au sud. Une porte fermée par un code alphanumérique permet d'y accéder. C'est ici que se situent les installations techniques (armoire électrique, groupe de secours, climatisation, système d'épuration…), les archives administratives et, dans un coin sombre, le laboratoire de fortune que s'est créé Obadia.

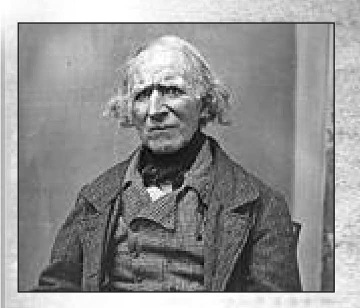
On y trouve un nécessaire de chimie et des pentacles dessinés sur le sol. Des chaînes sont disposées autour d'un tuyau en fer. Les victimes des expériences ratées du sorcier y sont entravées avant d'être assassinées.

Resthill sous surveillance

Recherche et rumeurs

Les sources d'information d'ordre judiciaire ne manquent pas et sont facilement accessibles. Des recherches sur la maison de retraite *Resthill* et ses occupants permettent d'obtenir les informations suivantes :

- Le 8 mai 2008, Obadia Geronimus Campbell est arrêté par la DEA à son domicile. Il effectue six mois de prison en attente de son procès au pénitencier de Lompoc puis est jugé coupable de trafic de cadavres, détention de stupéfiants et de cruauté envers des animaux. Il est condamné à liquider ses biens puis est assigné à résidence à la maison de retraite de *Resthill* pour une durée minimum de 12 ans. (évident)
- Les minutes du procès ne manquent pas d'intérêt. On découvre qu'Obadia tyrannisait son voisinage qui le croyait impliqué dans la disparition de plusieurs jeunes enfants du quartier. (évident)
- Une enquête du Department of Health and Human Service (HHS) a été conduite en 2009 suite au décès suspect de neuf pensionnaires de la maison de retraite *Resthill*. Bien que le taux de mortalité au sein de cet établissement soit l'un des plus élevés du pays, l'enquête a été classée. (dissimulé)



Obadia Geronimus Campbell

172 ans, sorcier en manque de repères

La longue histoire d'Obadia est décrite au début de ce scénario. Aujourd'hui, le sorcier est un personnage aigri et frustré. C'est un lion en cage qui a appris la prudence et la fourberie. Il n'a aucune considération pour son prochain et est capable de tuer quiconque se met en travers de sa route. Obadia est hautain, dédaigneux et mégalomane. Il sait cependant ravaler sa fierté et faire profil bas lorsque cela est nécessaire. Ainsi, il se fait souvent passer pour un vieillard inoffensif en se tassant au fond de sa chaise roulante. Il nourrit une haine viscérale à l'encontre des représentants de l'ordre, ces cloportes qui se prennent pour des dieux. Pourtant, ils ont su l'arrêter et le contraindre à la captivité, le renvoyant ainsi à ses propres faiblesses. Tous les jours, il pense à sa future revanche. Patricia Goodwell est son âme sœur. Il s'accorde pleinement avec son dégoût pour l'humanité. Il la protègera coûte que coûte.

Caractéristiques

APP	7	Prestance	35 %
CON	5	Endurance	25 %
DEX	8	Agilité	40 %
FOR	7	Puissance	35 %
TAI	9	Corpulence	45 %
ÉDU	20	Connaissance	100 %
INT	17	Intuition	85 %
POU	17	Volonté	85 %

Valeurs dérivées

Impact	-2
Points de Vie	7
Santé Mentale	0

Compétences

Alchimie	48 %
Baratin	31 %
Chimie	61 %
Imposture *(passer pour un vieillard sénile)*	43 %
Médecine	21 %
Mythe de Cthulhu	22 %
Négociation	32 %
Sciences occultes	79 %

Langues

Anglais	68 %
Espagnol	9 %
Grec ancien	45 %
Latin	62 %

Armure

Obadia est immunisé contre toute attaque magique ou physique.

Sortilèges

Invoquer un Byakhee, Invoquer un vampire de feu, Invoquer un vagabond dimensionnel, Flétrissement, Résurrection, Signe de Voor, Altération physique de Gorgoroth, Domination, Épuiser le pouvoir, Tourmenter, Trou de mémoire.



Patricia Goodwell

42 ans, docteur froid et cruel, sorcière en devenir

Patricia Goodwell n'a jamais connu son père. Elle a grandi en fantasmant la figure paternelle. À l'adolescence puis à l'âge adulte, la totalité de ses rencontres avec les membres du sexe opposé s'est soldée par des échecs cuisants : hommes violents, soumis, faibles, menteurs, voleurs, tricheurs... Ses relations déséquilibrées ont toujours été synonymes de désastres. Patricia a tué par empoisonnement deux de ses compagnons et est directement responsable de l'assassinat de trois autres.

C'est une femme instable, perpétuellement insatisfaite, toujours en quête de pouvoir et d'influence. C'est une manipulatrice d'exception qui joue avec les hommes et les conduit à leur perte. Elle a trouvé en Obadia un homme à sa mesure. Il pourrait être son père, son amant, son fils...

Elle le protègera même si elle doit y laisser la vie.

Caractéristiques

APP	17	Prestance	85 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	16	Connaissance	80 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	-
Point de Vie	13
Santé Mentale	26

Compétences

Baratin	81 %
Bureaucratie	21 %
Contact et Ressources	43 %
Crédit	30 %
Droit	19 %
Imposture	76 %
Mythe de Cthulhu	8 %
Pharmacologie	26 %
Psychologie	49 %
Séduire	69 %
Sciences occultes	24 %
Science de gestion	61 %

Langues

Anglais	84 %
Espagnol	41 %
Latin	28 %

Combat

Armes de poing	38 %
Dégâts calibre 45 1d10+2	

Sortilèges

Flétrissement, Résurrection, Signe de Voor, Épuiser le pouvoir, Trou de mémoire.

Les contacts des enquêteurs permettent d'affiner ces informations. Ils obtiendront des réponses en s'adressant aux gangs de San Diego ou à la pègre de Tijuana :

- Patricia Goodwell est connue au sein de la Coahuila. C'est une "bonne cliente" consommatrice de cocaïne et de stupéfiants rares pour des desseins inconnus. Par ailleurs, elle embauche fréquemment de la main d'œuvre illégale. (dissimulé)
- Dernièrement, Patricia Goodwell a fait courir le bruit qu'elle paierait 3 000 $ pour l'acquisition un vieux livre du nom de *Testament de Carnamagos*. Ce livre a été vendu à un acheteur inconnu lors d'une vente aux enchères en décembre 2008. (dissimulé)
- Lors de son séjour en prison, Obadia a réussi à gagner le respect de tous les caïds présents à Lompoc. On prétend qu'à l'occasion de son premier jour sur place, il aurait assassiné un détenu en lui murmurant quelque chose à l'oreille. (secret)
- Une enquête administrative concernant *Resthill* a été amorcée en 2009. Patricia Campbell a embauché Luis Montoya afin de menacer les fonctionnaires en charge de l'affaire. Le dossier a été rapidement classé. (secret)

Visite et interrogatoire

L'étrangeté des bâtiments n'échappera pas aux enquêteurs. Ils se rendront vite compte que l'atmosphère du lieu est en harmonie avec l'humeur de ses résidents. Les pensionnaires comme les membres du personnel sont maussades et dépressifs. Ils fuient tout contact avec les investigateurs et, si une discussion s'engage, sont immédiatement sur la défensive. La fatigue se lit sur leurs visages et il n'est pas rare d'entendre des sanglots étouffés derrière les portes closes de l'établissement. Il faut faire preuve de patience et de tact pour parvenir à délier les langues. Si les résidents sont suffisamment en confiance, ils pourront communiquer aux enquêteurs les informations suivantes :

- Le pensionnaire de la chambre 52 est le seul occupant de l'aile sud-est. C'est un criminel qui porte un bracelet électronique. Chaque fois qu'un nouvel arrivant a été logé dans une chambre de cette aile, il est mort au bout de quelques jours. Ce pensionnaire effraie tout le monde, y compris le personnel soignant qui tire au sort chaque jour celui qui sera chargé de sa toilette ou de lui apporter ses repas. (évident)
- Plusieurs membres du personnel ont eu des problèmes cardiaques ou des hémorragies après avoir été en contact avec le pensionnaire de la chambre 52. (dissimulé)
- Madame Myers a perdu l'usage de la parole après une violente altercation avec Obadia Campbell. (dissimulé)
- Les membres du personnel qui s'intéressent trop à la relation complexe qui lie Obadia à Patricia Goodwell ne tardent pas à perdre leur emploi. (dissimulé)



De manière générale, les rumeurs les plus terrifiantes courent sur Obadia.

Interroger Obadia ou Patricia est totalement stérile. Ces deux personnages sont trop intelligents pour se laisser cuisiner par des enquêteurs. Ils nient toute implication dans une affaire criminelle et prétendent ignorer qui est Luis Montoya. Patricia s'imagine supérieure aux lois des hommes et n'hésite pas à menacer les enquêteurs s'ils se montrent trop intrusifs.

Obadia ne se lève pas de sa chaise roulante et prétend être un vieillard en fin de vie. Cependant, il reste dangereux et n'hésitera pas à utiliser sa formidable puissance magique s'il se retrouve isolé avec un enquêteur.



Le final

La journée du 13 juin

Se sentant menacée par l'enquête en cours, Patricia Goodwell décide d'agir. Le 12 juin au soir, elle fait savoir qu'elle offrira 10 000 $ à celui qui lui apportera le *Testament de Carnamagos*. Cette somme motive sans difficulté les petites frappes de San Diego et de Tijuana qui se mettent en chasse de l'ouvrage. Les indics des investigateurs en sont également informés. Le 13 juin dans la matinée, l'actuel propriétaire du livre est assassiné et le grimoire volé par cinq junkies venant de "TJ".

Le crime est grossier et violent. La victime, un vieil excentrique vivant seul au milieu du désert, a été lardée de coups de couteau. Le lien entre cette scène de crime et l'enquête conduite par les investigateurs est rapidement établi. En effet, la victime collectionne les coupures de presse sur l'affaire qui les concerne ainsi que les informations relatives à Obadia Geronimus Campbell.

La nuit de Quachil Uttaus

En début de soirée, les cinq criminels rejoignent Resthill et échangent grimoire contre dollars. Ils quittent ensuite la maison de retraite, sauf si Patricia voit la nécessité de s'attacher les services d'une "milice privée". La nuit risque en effet d'être agitée puisqu'elle a prévu de détruire Resthill et, avec l'aide d'Obadia, d'être bénie par Quachil Uttaus.

En plein milieu de la nuit, les deux sorciers se glissent dans le sous-sol du bâtiment et incendient la maison de retraite. Le feu progresse vite en se propageant par les gaines d'aération. Si nécessaire, Obadia choisit une manière expéditive d'arriver à ses fins en invoquant plusieurs vampires de feu. À la faveur du chaos ambiant, Obadia et Patricia quittent discrètement Resthill et gagnent la plage, à dix minutes de marche en contrebas. C'est là qu'ils invoquent Quachil Uttaus.

Les investigateurs dans le tumulte

Si les investigateurs planquent à proximité de la maison de retraite, ils sont aux premières loges pour assister à l'embrasement de Resthill. Dans le cas contraire, ils sont appelés à l'aide par un pensionnaire ou un membre du personnel. Enfin, ils peuvent être contactés par les pompiers ou les marshalls. En effet, ces derniers sont immédiatement alertés lorsqu'Obadia se défait de son bracelet électronique. En fonction du dispositif de surveillance mis en œuvre par les investigateurs, l'incendie est plus ou moins avancé lorsqu'ils rejoignent Resthill. Alors que les enquêteurs pénètrent dans l'établissement, ils sont vite assaillis par les pensionnaires qui demandent assistance. Plusieurs personnes âgées sont impotentes et ne peuvent s'en sortir sans l'aide des investigateurs. Par ailleurs, Goodwell et Campbell semblent avoir quitté les lieux. Des témoins affirment qu'ils ont pris le chemin qui mène à la plage.

Ce qui se passe au bord de l'océan, sous la lune gibbeuse, est laissé à la discrétion du gardien. Patricia est armée de son revolver 45 et est accompagnée de plusieurs pensionnaires de l'établissement. Elle compte les utiliser comme otage ou comme offrande à Quachil Uttaus. Obadia, de son côté, est prêt à tout pour offrir l'immortalité à Patricia Goodwell. Y parviendra-t-il ? Jusqu'ici, il n'est jamais arrivé à invoquer proprement le Grand Ancien.

Quelle est sa réaction si son manque de maîtrise des arts magiques est directement responsable de la mort de son âme sœur ? Dans cette hypothèse, il est probable qu'Obadia, au désespoir, implore l'aide des investigateurs et réclame à son tour la mort. Les enquêteurs doivent alors se tourner vers Quachil Uttaus qui, seul, peut libérer le vieillard immortel de son pacte. La perfidie du Grand Ancien ira-t-elle jusqu'à négocier l'immortalité d'Obadia contre celle de l'un des investigateurs ? Les enquêteurs le mesurent mieux que quiconque, l'immortalité est une malédiction. Le dénouement de cette enquête sera nécessairement tragique.

Et après ?

Si la conclusion de cette affaire risque d'être dramatique pour le couple de sorciers, elle l'est également pour les investigateurs. Ces derniers auront sans doute du mal à expliquer les évènements de Resthill et l'étrange scène de crime de la plage. Par ailleurs, ils ont vraisemblablement désobéi à un ordre du procureur et leur carrière en subira les conséquences. Enfin, on peut parier qu'après avoir fait face à Quachil Uttaus, leur vie sera à jamais bouleversée. Les investigateurs se définissent comme scientifiques et chercheurs de vérité. Ainsi, la remise en question sera violente lorsqu'ils réaliseront brutalement que les fondements de la science ne sont que chimères.

Le *Testament de Carnamagos*

(Necronomicon et autres ouvrages impies, p. 95)

Copie rédigée en grec à l'encre rouge, ce livre date de 935 APJC. Sa reliure étrange a été réalisée en peau de requin et son fermoir est en os humain. Il s'agit sans doute de la seule copie encore consultable de nos jours.

Mythe	8
SAN	1

Le pacte de Quachil Uttaus

Le sorcier doit tout d'abord appeler Quachil Uttaus en utilisant l'invocation appropriée. S'il y est parvenu, il doit alors conclure un pacte en offrant au Grand Ancien plusieurs litres de son propre sang.

Le sorcier doit alors poursuivre les invocations sans faiblir ni s'évanouir. Un échec est synonyme de mort.

Si l'invocation est réussie, le sorcier perd 1D50 PM, 3 POU et 3 CON et arrête de vieillir.

De l'immortalité

Les sorciers qui ont conclu un pacte avec Quachil Uttaus arrêtent de vieillir et sont également immunisés contre toute forme d'attaque, physique ou magique. Seul le dieu peut donner la mort à un sorcier qui a conclu le pacte.

Un signe des anciens ou une pierre de Mnar peut, dans une certaine mesure, affaiblir l'immunité du sorcier.



Investig

Quachil Uttaus

(cf. Malleus Monstrorum, p. 228)

Le corps de Quachil Uttaus est petit comme celui d'un enfant mais sa peau est flétrie comme celle d'un vieillard. Sa tête est disproportionnée par rapport à son cou squelettique et son corps abominablement atrophié.

Ses bras et ses jambes se terminent par de longues griffes effilées.

Quand Quachil Uttaus est appelé, une lumière verte apparaît juste au-dessus de sa cible. Le dieu descend alors en silence et touche la victime qui vieillit et meurt.

CON	20
DEX	3
FOR	12
TAI	6
INT	19
POU	35

Valeurs dérivées

Impact	N/A
Points de Vie	13
Attaque	100 % Mort instantanée

Armure
Quachil Uttaus est immunisé contre toutes les attaques magiques ou physiques.

Sorts
Tous ceux qui sont en rapport avec la vie, la mort, le temps et la vieillesse.

Perte de SAN 3/1d20

Daniel Brown

64 ans, détective

En tant que fils de flic, les valeurs de sacrifice et d'héroïsme ont un sens pour toi. Tu es entré en 1963 dans la police de San Diego et tu as toujours appliqué la devise "to protect and serve". Dans cinq mois tu seras à la retraite. Tu appréhendes grandement ce changement que tu perçois comme une sorte de mort avant la mort.

Caractéristiques

APP	7	Prestance	35 %
CON	8	Endurance	40 %
DEX	10	Agilité	50 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	17	Connaissance	85 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	15	Volonté	75 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	11
Santé Mentale	71

Compétences

Baratin	45 %
Bureaucratie	50 %
Contact et Ressources	90 %
Crédit	30 %
Criminalistique	60 %
Discrétion	50 %
Droit	60 %
Écouter	50 %
Imposture	20 %
Interroger	75 %
Photographie	60 %
Pister	30 %
Psychologie	30 %
Se cacher	40 %
Trouver Objet Caché	65 %
Vigilance	65 %

Langues

Anglais	85 %
Espagnol	20 %

Combat

Smith et Wesson calibre 32	55 %
Dégâts 1d8	
Bagarre de rue	30 %
Dégâts 1d2+impact	

Mark Elvin

34 ans, spécialiste en identification criminelle

Orphelin, fils de l'assistance publique, tu t'es engagé dans l'armée et as connu l'opération tempête du désert en 1992. En 1994, tu suis une formation dans le domaine de l'identification criminelle et es affecté à une unité spécialisée dans l'identification des corps de Marines. En 2006, brisé et dépressif, tu as quitté l'armée et as rejoint la Crime Scene Unit de la Police de San Diego.

Caractéristiques

APP	12	Prestance	60 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	14	Corpulence	70 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	11	Intuition	55 %
POU	10	Volonté	50 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	13
Santé Mentale	38

Compétences

Anatomie	80 %
Anthropologie	70 %
Art forensique	35 %
Balistique	45 %
Bibliothèque	50 %
Biologie	40 %
Criminalistique	60 %
Explosif	20 %
Médecine	45 %
Trouver Objet Caché	65 %

Langues

Anglais	90 %
Espagnol	40 %

gateurs prétirés

John E. Douglas

36 ans, profiler

Ta vie est bâtie sur une série de coups de tête que tu passes ensuite des heures à regretter. Après ta formation à Quantico tu t'es marié sur une décision impulsive et, récemment, tu as décidé de quitter le FBI sans réfléchir. Tu as suivi ta femme sur la côte ouest et vis désormais avec ton épouse et sa vieille mère impotente. Il n'y a pas un jour où tu ne regrettes ce choix.

Caractéristiques

APP	12	Prestance	60 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	16	Corpulence	80 %
ÉDU	16	Connaissance	80 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	9	Volonté	45 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	11
Santé Mentale	45

Compétences

Baratin	35 %
Bureaucratie	30 %
Contact et Ressources	20 %
Criminalistique	30 %
Crédit	35 %
Discrétion	30 %
Droit	20 %
Écouter	60 %
Interroger	70 %
Négociation	25 %
Persuasion	40 %
Profilage	80 %
Psychanalyse	25 %
Psychologie	85 %
Sociologie	60 %
Trouver Objet Caché	40 %
Vigilance	50 %

Langues

Anglais	80 %
Espagnol	29 %

Combat

Armes de poing	40 %
Bagarre de rue	35 %

David Gaines

28 ans, spécialiste en scène de crime

Tu es un jeune prodige doté d'un Q.I. supérieur à 140. Diplômé du M.I.T à 22 ans, tu as tourné le dos à l'industrie et la recherche pour rejoindre la police scientifique. Tu t'es marié avec une starlette de cinéma et tu mènes une vie dispendieuse faite de jeu et d'insouciance. Seule ombre au tableau, tu es atteint d'une tumeur cérébrale et tes jours sont comptés.

Caractéristiques

APP	16	Prestance	80 %
CON	8	Endurance	45 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	11	Puissance	55 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	18	Connaissance	80 %
INT	18	Intuition	80 %
POU	7	Volonté	35 %

Valeurs dérivées

Impact	-
Points de Vie	10
Santé Mentale	35

Compétences

Art forensique	30 %
Baratin	55 %
Bibliothèque	40 %
Biologie	40 %
Botanique	30 %
Bureaucratie	30 %
Criminalistique	90 %
Droit	45 %
Géologie	30 %
Imposture	45 %
Jeu	60 %
Mathématiques	60 %
Photographie	50 %
Physique	30 %
Trouver Objet Caché	65 %
Vigilance	45 %
Zoologie	30 %

Langues

Anglais	80 %
Espagnol	50 %

Mary Serano

41 ans, spécialiste en entomologie légale

Tu es un génie au Q.I. de 170. Cette intelligence supérieure fait de toi un être à part, incompris et incapable de t'intégrer dans un groupe. La biologie et la science du vivant sont tes seuls intérêts. Tu n'as aucun humour, aucun tact et aucune compassion. Tu dis les choses de la manière la plus précise et la plus directe possible. David Gaines est ton seul ami.

Caractéristiques

APP	8	Prestance	40 %
CON	10	Endurance	50 %
DEX	7	Agilité	35 %
FOR	8	Puissance	40 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	20	Connaissance	100 %
INT	19	Intuition	95 %
POU	8	Volonté	40 %

Valeurs dérivées

Impact	-
Points de Vie	12
Santé Mentale	40

Compétences

Anthropologie	40 %
Bibliothèque	45 %
Biologie	90 %
Biochimie	90 %
Botanique	90 %
Chimie	70 %
Criminalistique	50 %
Entomologie	90 %
Géologie	40 %
Mathématiques	50 %
Médecine	35 %
Photographie	20 %
Physique	50 %
Toxicologie	70 %
Trouver Objet Caché	50 %

Langues

Anglais	100 %
Espagnol	10 %

Will Miller

49 ans, spécialiste en autopsie

Tu es la mascotte de la police scientifique de San Diego. Ton humour décalé, ton énergie et ta bonne humeur permanente sont essentiels à l'équilibre du service. Cependant, derrière le personnage public se cache un individu brisé par l'horreur de sa pratique professionnelle. La perspective de la mort te terrifie au quotidien. Tu donnes le change, mais pour combien de temps encore ?

Caractéristiques

APP	12	Prestance	60 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	16	Agilité	80 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	11	Intuition	55 %
POU	7	Volonté	35 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	13
Santé Mentale	24

Compétences

Anatomie	75 %
Anthropologie	25 %
Autopsie	90 %
Baratin	65 %
Bureaucratie	15 %
Biologie	60 %
Chirurgie	90 %
Criminalistique	60 %
Contact et Ressources	40 %
Crédit	25 %
Imposture	45 %
Médecine	90 %
Trouver Objet Caché	60 %

Langues

Anglais	90 %
Espagnol	40 %



Scénario 3

L'Homme creux

Un scénario pour L'Appel de Cthulhu par Tristan Lhomme

Où des enquêteurs se penchent sur un crime horrible et découvrent un tueur inexistant.

En quelques mots…

Les personnages sont tous des détectives de la Sûreté enquêtant sur un crime commis dans un village normand. Le criminel, une créature unique, va s'avérer compliqué à appréhender.

A l'affiche

Le père Armand Trentin
Témoin d'un "miracle" ténébreux et conscience tourmentée.

Jean Trentin, l'homme creux
Monstre malgré lui.

L'esprit de Jean Trentin
Un fantôme inconscient des crimes de son double.

Implication des investigateurs

Tous les personnages appartiennent à la police et ont un meurtre à résoudre.

Enjeux et récompenses

- Trouver le coupable
- Le capturer ou le neutraliser d'une manière ou d'une autre

Ambiance

Le scénario commence comme un Agatha Christie, avec la réunion de la famille qui tourne mal, des petits-bourgeois qui n'aiment pas la police et protègent leurs petits secrets…

La différence est que les meurtres, loin d'être des empoisonnements bien élevés comme dans un Hercule Poirot, sont des boucheries. Une petite dose de Grand Guignol sera d'ailleurs la bienvenue dans leur description.

Une fois le criminel identifié, reste à l'arrêter. Ce sera l'enjeu d'une traque qui conduira les investigateurs fort loin de la campagne normande, sur les champs de bataille de la Grande Guerre.

Fiche technique



Investigation	●●●●○
Action	●●●○○
Exploration	●●○○○
Interaction	●●●●○
Mythe	●○○○○
Style de jeu	horreur lovecraftienne
Difficulté	éprouvé
Durée estimée	◷◷◷◷◷◷◷◷
Nombre de joueurs	🚹🚹🚹🚹🚹
Type de personnages	cf. prétirés
Époque	années 1920

Mise en place

Introduction des investigateurs

Nous sommes en juillet 1920. Le petit bourg de Gandreville, près de Dieppe, connaît une animation inhabituelle. Le vieil Hôtel des Druides, assoupi depuis la fin de la Belle Époque, affiche complet pour toute la semaine du 14 juillet. Agathe Trentin l'a entièrement réservé pour une réunion de sa nombreuse famille. Au programme des réjouissances : retrouvailles entre les différentes branches de la tribu, repas copieux, bon air et réminiscences.

Les premiers jours se déroulent selon ce programme. Tout le monde s'amuse et les rares incidents sont dus à un excès d'air pur… ou de cidre. Bien sûr, certains murmurent. Agathe aurait-elle enfin décidé de disposer de sa fortune ?

Elle le laisse entendre, mais n'en aura pas le temps. Le matin du mardi 13 juillet, elle est retrouvée morte dans sa chambre. Morte ? Éviscérée, plutôt. La cage thoracique ouverte, du sang partout, le genre de spectacle qui fait s'évanouir les femmes de chambre et frémir les vétérans les plus endurcis.

La gendarmerie locale procède aux premières constatations, mais ne tarde pas à jeter l'éponge et à appeler les spécialistes de Paris, autrement dit les personnages. Ceux-ci débarquent le 14 en milieu de journée et reprennent l'enquête.

Les faits pour le Gardien

La réunion de famille était exactement ce qu'elle paraissait être, une occasion de se retrouver après des années noires. L'Hôtel des Druides est construit sur un site banal où l'on n'a pas vu de druide depuis deux mille ans. Agathe Trentin était âgée et malade, mais ne lisait rien de plus dangereux que la Bible.

L'ennui, c'est qu'il y a un imposteur parmi les participants. "Jean Trentin" est totalement crédible, aucun de ses cousins n'a remarqué la supercherie… mais le Jean qui est revenu de la guerre n'est pas celui qui en est parti. Ce n'est pas non plus un monstre cthulhien classique.

L'obus de mortier qui a tué Jean Trentin en 1916 a anéanti son corps. Qu'un résidu psychique, que les croyants appellent "âme", hante le lieu de son décès n'est pas si rare. En revanche, ce qui est inhabituel, c'est l'apparition d'un troisième élément. La volonté de vivre de Jean s'est incarnée.

Ce nouveau Jean paraît solide, mais il n'est qu'une approximation, une masse d'ectoplasme indifférencié. Convaincu d'être Jean Trentin, il a continué la guerre. Il s'y est même mieux comporté que le Jean original. À la démobilisation, il est rentré au pays sans faire d'histoires. Sa femme l'a quitté, certes, mais il est loin d'être le seul à qui c'est arrivé. Les tranchées étaient encore plus pleines de cocus que de héros.

Rendu à la vie civile, Jean a eu du mal à s'adapter à une vie où on ne lui disait pas quoi faire en permanence, mais il a pu compter sur l'aide du père Armand, son cousin, qui avait assisté à sa mort.

Variations

Et si… je n'ai pas envie de jouer en France ?

Le même scénario peut fonctionner tel quel en Angleterre. L'impact de la guerre a été bien moindre aux États-Unis, mais les grandes familles n'y sont pas rares non plus, et elles sont dispersées sur tout un continent. Si vous avez besoin d'un champ de bataille proche, ceux de la guerre de Sécession, ou des conflits avec les Indiens, vous tendent les bras, au prix d'un changement d'époque.

Et si… je n'ai pas envie de jouer dans les années 20 ?

Moyennant de légers aménagements, la même histoire peut fonctionner de l'ère victorienne à nos jours. Sans une guerre à l'arrière-plan, "Jean" doit sans doute son existence à un attentat ou à un grave accident. De nos jours, les grandes familles sont plus rares, mais pour résoudre la difficulté, il suffit de remplacer des frères et sœurs par des cousins un peu plus lointains et de décider qu'Agathe était toquée de généalogie.

Et si… je n'ai pas envie de jouer des flics ?

Vous avez un vivier d'investigateurs prêt à servir, le reste de la famille Trentin. Des jumeaux jeunes et dynamiques qui servent de moteurs à un groupe composé de parents plus éloignés, ou une vieille cousine finaude qui se prend pour Miss Marple, et le tour est joué !

Photo de famille devant l'Hôtel des Druides



Tout s'est à peu près bien passé jusqu'à la réunion de famille. Mis en présence d'un grand nombre de "vrais" Trentin, Jean a découvert, sinon la vérité sur son compte, du moins un terrible sentiment de vide, l'impression d'être faible, incomplet, inexistant.

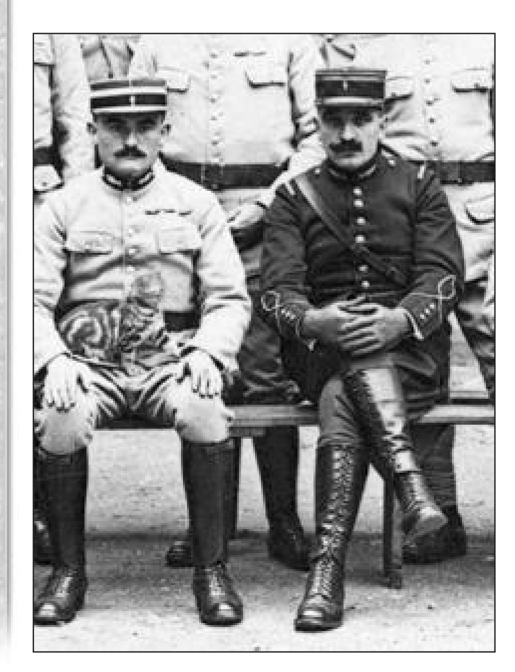
Peu à peu est montée en lui la certitude qu'il pourrait s'achever, devenir vraiment lui-même, à condition de se salir les mains. Ce désir s'est fixé sur des organes qui, dans son esprit, représentent tout ce qui lui manque. Il ne reste plus qu'à les récupérer. Agathe était malade du cœur, aussi lui a-t-il prélevé les poumons. Ce premier meurtre était purement instinctif. Il s'y est pris comme un boucher, ce qu'il regrette. Ses prochaines "acquisitions" seront mieux conduites.

Lorsqu'il aura assez d'organes, son instinct le poussera à récupérer son âme. Le fantôme de Jean erre encore sur le champ de bataille de Verdun.

Acte I : Affaires de famille

La police locale

L'adjudant **Bernard Lambert**, en charge de l'affaire jusqu'à l'arrivée des personnages, est gendarme, pointilleux et lucide. Il sait qu'il n'est pas de taille, apprécie le renfort de la police parisienne et se met loyalement à la disposition des investigateurs. Son adjoint, le maréchal des logis **Laurent Biniot**, en revanche, se voyait assez bien élucider une affaire criminelle et grimper dans la hiérarchie. Biniot ne sabote pas activement l'enquête, mais il pourrait laisser filtrer des informations dans la presse, omettre de transmettre des informations aux Parigots, et ainsi de suite, juste ce qu'il faut pour créer un climat détestable.



Lambert dispose d'autant de braves gendarmes que nécessaire. Tous sont costauds, réglementairement moustachus, ennemis des complications et efficaces juste ce qu'il faut pour maintenir l'ordre dans un coin de campagne bien tranquille.

Premières constatations

- Lambert présente aux investigateurs le **docteur Blavy**, le médecin légiste de Dieppe, qui a procédé à l'autopsie. Blavy est relativement jeune, dynamique et passionné par ce qu'il fait. Il couvre avec talent l'angle médico-légal de l'enquête. Son rapport sur la mort d'Agathe Trentin établit qu'elle a été frappée au visage, assez fort pour s'assommer contre la tête de lit.

  Ensuite, à l'aide d'un coupe-papier qui se trouvait sur la table, l'assassin a procédé à une incision sous les côtes, qui lui a servi de point d'appui pour ouvrir la cage thoracique (certainement à l'aide d'un outil, mais lequel ?). Enfin, il a arraché les deux poumons de la vieille dame. Le médecin ajoute qu'elle avait le cœur malade et qu'elle n'aurait certainement pas vécu longtemps.

- Pour le reste, le rapport de Lambert est succinct. Agathe Trentin occupait une chambre tranquille au second étage, à l'extrémité de l'une des ailes. Elle s'est retirée de bonne heure. Elle a parfaitement pu recevoir quelqu'un. "Le gros des troupes" était dans le salon, en train de jouer aux cartes. Hélas, cela laisse une trentaine de suspects.

  Pour ce que ça vaut, il y avait énormément de sang et l'assassin devait en être couvert, mais personne n'a rien remarqué – soit le tueur avait prévu le coup, soit il a eu beaucoup de chance. Lors de la fouille, il n'y avait de sang dans aucune des chambres.

- Lambert leur fait visiter l'hôtel, leur présente la famille, leur communique le numéro de téléphone de la gendarmerie, puis se met à l'arrière-plan. Aux investigateurs de l'utiliser comme bon leur semble.

Journalistes

Le crime et l'intervention de policiers de Paris sont susceptibles de produire de la bonne copie, mais l'affaire n'est pas encore assez importante pour mériter autre chose que les honneurs de la presse locale. Si les investigateurs laissent les cadavres s'empiler, les journalistes parisiens débarquent et commencent à raconter n'importe quoi.

En début de scénario, le quatrième pouvoir est représenté par Léonard Sellier, de l'*Indépendant de Seine-Maritime*, un brave quinquagénaire qui ne demande pas mieux que de coopérer avec la police, et par Norbert Vambert, du Crieur de Dieppe, un petit jeune qui rêve de monter à Paris et compte bien se payer la tête des policiers. Quelle que soit la stratégie du groupe, Vambert défend l'opposé, crie à l'incompétence et use la patience des investigateurs.

Un coupable sur mesure

Originaire de l'un de ces nouveaux pays aux noms bizarres qui ont poussé sur la carte depuis la fin de la guerre, Lazlo Wirzek est un ouvrier agricole itinérant âgé d'une quarantaine d'années. Crasseux, misérable, parlant mal français et peu loquace, même en tchèque, Wirzek a eu la malchance d'être vu à proximité de l'Hôtel des Druides peu avant la mort d'Agathe Trentin.

Les jours suivants, il continue à vagabonder dans le pays, à la recherche d'un petit boulot. Si les PJ ne s'intéressent pas à cette "piste", au bout d'un ou deux meurtres, un garde champêtre prend sur lui de l'arrêter et de le livrer aux gendarmes. À partir de là, son sort est entre les mains des investigateurs.

À l'Hôtel des Druides



Hôtel des Druides

Gandreville est un joli petit bourg situé un peu à l'intérieur des terres, qui hésite entre l'agriculture et le tourisme. Trop loin de la mer pour être une vraie station balnéaire et à l'écart du chemin de fer, il comptait quand même plusieurs hôtels avant la guerre, desservant une clientèle intéressée par le calme et le bon air. La Roche aux fées, un modeste menhir au milieu d'un bois, est la principale curiosité locale, à égalité avec l'église du XIVème siècle.

Ancien manoir reconverti en hôtel sous le Second Empire, au moment où la région a connu un premier essor touristique, l'Hôtel des Druides se dresse un peu à l'écart du village, dans un petit parc. La mer est à une heure de marche ou quelques minutes de calèche. Le bâtiment est un conglomérat d'ailes, d'étages et de dépendances qui ont poussé au gré des saisons. L'extérieur mélange colombages, clochetons, ardoises et terrasse vitrée, mais manque de grâce. L'intérieur est un labyrinthe d'escaliers, de couloirs étroits encombrés de plantes en pots, de salons aux tapis râpés, de chambres de toutes tailles et formes, organisé autour d'un ascenseur poussif et d'une réception qui aurait besoin d'un bon coup d'encaustique.

L'hôtel est géré depuis trois générations par la famille Dumortier. Maximilien et Georgette Dumortier ont la cinquantaine. Ils forment leur fils Arthur et son épouse Adèle pour leur succéder. Le personnel, embauché depuis peu et légèrement surmené, n'a rien de particulier à raconter pour le moment. Si les investigateurs veulent dormir sur place, il reste quelques chambrettes dans les combles. S'ils préfèrent garder leurs distances avec les suspects, ils sont les bienvenus à la gendarmerie.

La tribu Trentin

Félicien et Eugénie Trentin sont morts au début du siècle. Ce couple de Dieppois a eu huit enfants. Agathe, l'aînée, s'est efforcée de rassembler ses frères et sœurs, leurs enfants et leurs petits-enfants. *L'Hôtel des Druides* est plein à craquer de Trentin et de Weller, sans compter une généreuse louche de "pièces rapportées", gendres ou belles-filles. En moyenne, les Trentin mâles ont tendance à être petits et trapus avec des moustaches, les Trentin femelles sont plutôt brunes et rondelettes. Dans les deux branches Weller, on est plutôt mince et châtain ou blond.

Présenter un par un les soixante-trois participants à la réunion n'aurait pas beaucoup d'intérêt, mais voici les principaux, classés par branche. Pour éviter les répétitions, les victimes à venir, détaillées p. 395 à 397, n'y figurent pas.

Sauf mention contraire, tous appartiennent à la petite ou à la moyenne bourgeoisie, artisans prospères, patrons de petite entreprise, employés de bureau ou fonctionnaires, avec une pincée de médecins ou de notables pour relever la sauce, plus quelques déclassés que l'on donne en contre-exemple aux enfants.

Première branche

Agathe Trentin (75 ans) était restée vieille fille. Vivant de modestes rentes, elle avait fait un gros héritage au début de l'année.

Deuxième branche

Josette Weller (72 ans), née Trentin, était l'épouse de Joachim Weller (décédé). Josette est une vieille dame peu commode. Ses deux enfants survivants (sur quatre) sont présents avec leurs familles. Gaspard et Charles Weller ont la quarantaine, sont effacés et servent surtout d'enjeu aux rivalités qui opposent leur mère et leurs épouses respectives.

Troisième branche

Odette Weller (72 ans), la sœur jumelle de Josette, a épousé Lucien Weller (74 ans), un cousin de Joachim. Plus douce et souriante que sa sœur, elle est aussi plus affectée par la mort d'Agathe. Elle a eu six enfants, tous présents avec leurs conjoints. Le membre le plus remarquable de la fratrie est Hervé (48 ans) qui "fait des affaires à Paris" (les investigateurs n'auront pas de mal à se faire préciser par leurs collègues qu'en réalité, c'est un petit escroc). Guy (45 ans) est un raté alcoolique qui vit aux crochets de sa mère. Yves (43 ans) est commissaire de bord sur un paquebot et a épousé une "négresse" (en fait, Maria Weller est une Créole à peine café au lait, mais dix ans après le mariage, elle est encore regardée de travers par le reste de la tribu).

La fortune de tante Agathe

Agathe Trentin ne s'est jamais mariée, mais vers 1870, elle a vécu une grande passion avec un certain Henri Bernaille, un Dieppois qui a quitté la France peu après.

Il s'est installé en Algérie, a prospéré, s'est marié, a eu deux fils, est devenu veuf et a perdu ses enfants…

À sa mort en 1918, il a laissé sa modeste fortune à son ancien amour.

La somme, bien que coquette, n'est pas à la hauteur des rêves de certains membres de la famille, qui s'imaginent déjà millionnaires.

Les trois filles d'Odette ont gravité vers des hommes autoritaires. La moins chanceuse, Francette, se fait battre par son époux Jules Portet (39 ans), un entrepreneur en bâtiment qui, de l'avis général, boit beaucoup trop.

Quatrième branche

Benoît Trentin est mort de la grippe espagnole en 1919, quelques jours après son épouse. Il aurait eu 71 ans.

Six de ses neuf enfants sont présents, dont François (42 ans, patron pêcheur, grande gueule mais peu de fond), Gabrielle Horeau (38 ans, mère débordée de trois enfants, flanquée d'un mari mal embouché), Étienne (35 ans, employé de banque), Philippe (30 ans, modeste fromager dans le civil… et ancien baroudeur décoré de la Croix de guerre pour avoir capturé à lui seul cinq soldats allemands, en 1917).

Cinquième branche

Joseph Trentin a 69 ans. Veuf, encore robuste pour son âge, il a décidé de prendre sa retraite en 1919. Il était médecin dans un village proche de Gandreville.

Ses quatre enfants sont présents. Armand (42 ans) est prêtre, Jeanne (38 ans) est restée célibataire et sert de gouvernante à son père, quant à Octave (34 ans), il est capitaine dans la Coloniale. Stationné en Algérie, il profite d'une permission pour embrasser tout le monde. Il a la réputation d'être le "mauvais sujet" de cette branche.

Sixième branche

On ne parle jamais de Bernadette Trentin dans la famille. Elle est partie "faire la vie" à Paris vers 1880, et personne ne sait ce qu'elle est devenue. Elle a 68 ans. Si les investigateurs la cherchent, elle souffre de démence sénile et est internée dans un asile.

Elle a eu plusieurs enfants, qui font d'excellents suspects si les investigateurs cherchent vers l'extérieur.

Septième branche

Philippe Trentin a 65 ans. Ancien chef de bureau au ministère des Finances, il est pète-sec, prétentieux et peu imaginatif. Son épouse Marie est timide, effacée et bée d'admiration devant son époux. Leurs quatre enfants sont tous présents. Lucien (34 ans) est boiteux depuis la guerre, mais ce courtier en assurances ne laisse pas son handicap lui saper le moral. Son épouse Louise, la plus jolie femme de la famille, est toujours très amoureuse de son mari. Jean (30 ans) est charpentier… et notre assassin. Eugénie (28 ans) est mariée à un militaire stationné en Allemagne, mais ne se laisse pas abattre pour autant.

Ses incartades sont connues de tous. Isabelle (22 ans) admire sa sœur, mais se sent obligée d'être raisonnable… tant qu'elle n'aura pas trouvé un mari.

Huitième branche

L'abbé Marcel Trentin a 62 ans. Costaud, bon vivant et plein d'indulgence pour les péchés des autres, c'est un brave curé de campagne.

Mise en route

- Les investigateurs commenceront sans doute par interroger les Trentin. Les aînés sont bouleversés par la mort de leur sœur. Sous le vernis des conventions, les neveux s'interrogent davantage sur l'héritage que sur l'assassin. Tout le monde est nerveux, tout le monde est pressé de partir, et personne n'a la moindre idée de ce qui s'est passé. Agathe recevait volontiers des visiteurs, n'importe qui aurait pu frapper à sa porte ce soir-là.
- Le lieu du crime est une grande chambre calme, avec des meubles en bois massif, un petit cabinet de toilette attenant et un petit salon privé. Tout est resté en l'état, au grand désespoir de l'hôtelier. Les mouches n'ont pas respecté la scène de crime, il y a du sang coagulé partout, et l'odeur de boucherie est encore bien nette.

Un test de Trouver Objet caché permet de remarquer un détail qui a échappé à Lambert : l'assassin avait bel et bien laissé des traces sanglantes sur le plancher, mais il les a brouillées à l'aide d'un napperon qu'il a ensuite jeté dans la cheminée. Impossible d'en tirer grand-chose, sinon de vagues traces de pieds chaussés, qui ne semblent pas particulièrement grands – entre 40 et 42, sans doute.

La chasse aux empreintes digitales ne donne aucun résultat lisible.

Ni les gendarmes ni le personnel n'ont mis de gants.

Un peu de linge sale ?

Le clan Trentin-Weller est dispersé sur toute la côte normande, avec des pointes en Picardie et en région parisienne. À la première génération, tous les frères et sœurs sont restés en contact. Leurs enfants, en revanche, ne connaissent pas tous leurs cousins.

C'était l'objectif d'Agathe lorsqu'elle a organisé cette réunion : resserrer les liens. Crimes mis à part, ce n'était pas une si bonne idée.

Si les investigateurs ont envie de fourrer leur nez dans de vieilles histoires, Philippe et Benoît ne s'adressaient plus la parole depuis 1903, pour une histoire de prêt non remboursé.

Agathe et Josette sont restées en froid très longtemps à cause du partage des bijoux de leur mère.

Dans la branche d'Odette, tout le monde a un ragot malveillant à partager sur Maria, mais le vrai problème est l'alcoolisme de Guy, qui l'a déjà entraîné dans de vilaines histoires et pourrait le conduire à faire des sottises pendant l'aventure. Quant à Hervé, il prend cette réunion pour une partie de chasse, son objectif étant de coucher avec au moins deux ou trois de ses cousines et belles-sœurs avant la fin de la semaine.

Octave Trentin a passé toute la guerre en Algérie sans jamais voir un Allemand, et il se murmure qu'il a fait des pieds et des mains pour ne pas être envoyé au front.

Toutes ces petites histoires peuvent ou non entrer en collision avec le scénario.

N'hésitez pas à en inventer d'autres !

Les meurtres suivants

Tout ce qui suit n'est qu'indicatif. Jean s'adapte à la présence de la police. Si les investigateurs protègent spécifiquement l'une de ses proies, il peut en changer. Après tout, les donneurs potentiels ne manquent pas…

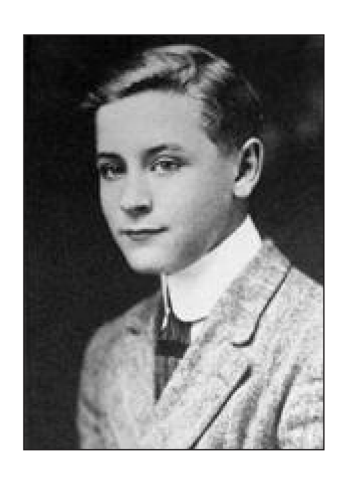
Jérôme Trentin, deuxième victime





- **En deux mots :** Le plus jeune des fils de Benoît a 29 ans. Il occupe un poste de clerc dans une étude notariale de Dieppe. Prématurément chauve, aussi banal et incolore que myope et distrait, il courtise une demoiselle, Lucienne Pinson, en ville, mais il est venu seul.
- **Circonstances :** Retrouvé dans le parc, au bord de la rivière, en début de soirée, le crâne défoncé par une pierre. Comme Agathe, il a eu la cage thoracique ouverte après la mort, mais cette fois, c'est le cœur qui manque.
- **Autopsie :** Le docteur Blavy fait remarquer que cette incision a été faite avec un vrai couteau à découper, plutôt qu'avec un coupe-papier.
- **Indices :** L'assassin s'était installé dans un arbre près de la rivière, et il a sauté sur sa proie (test de Trouver Objet caché pour découvrir des éraflures sur le tronc, ainsi qu'un ou deux fils blancs provenant d'une chemise). Le couteau, dérobé dans la cuisine peu avant l'arrivée des investigateurs, est caché dans un coin du parc, sous une pierre. Il a été essuyé avant d'être rangé, mais il est possible de monter une souricière sur place. Jean peut ou non s'en servir pour les crimes suivants, selon ce qui vous arrange.
- **Enquête :** Jérôme n'était pas spécialement proche d'Agathe. Il s'entendait bien avec la plupart des Trentin de sa génération, notamment avec son cousin Lucien, qui lui ressemblait beaucoup. Hélas, Lucien a un alibi. Un chasseur a remis un billet à Jérôme un quart d'heure avant sa mort. Il n'a pas été retrouvé sur les lieux. Le chasseur se souvient que c'est un homme jeune qui le lui a donné, mais il n'a pas fait spécialement attention, et il ne peut pas l'identifier.
- **Conséquences :** Les aînés de la famille Trentin font une démarche conjointe auprès des enquêteurs sur le thème "laissez-nous rentrer chez nous". Si les personnages acquiescent, ils dispersent les victimes possibles sur toute la Normandie et au-delà. S'ils refusent, ils passent pour des brutes sans cœur qui mettent de braves gens en danger.

Christian Trentin, troisième victime



- **En deux mots :** Le fils aîné de Gaspard Trentin, âgé de 17 ans, est un jeune homme souriant, dynamique, qui était interne au lycée de Dieppe, et qui aurait été le premier bachelier de cette branche de la famille. Il flirtait avec sa cousine Marguerite, 15 ans, la fille de Charles. Le corps est découvert par le sommelier de l'hôtel.
- **Circonstances :** Christian était persuadé que "quelqu'un" se cachait dans la cave de l'hôtel. Il est parvenu à s'y introduire,

Meurtres de sécurité

Jean tue pour se procurer les organes qui lui manquent, mais il peut aussi choisir de liquider les témoins gênants. Dans ce cas, il opte pour la strangulation, si possible après avoir assommé sa proie. Parmi les victimes possibles, le chasseur qui a remis le billet à Jérôme Trentin, le père Armand… ou un investigateur.

S'il en a la possibilité, Jean tente de restaurer un minimum de dignité à ces victimes, les allongeant, leur fermant les yeux, etc. Il ne prend pas cette peine pour ceux de la série principale.

Bien sûr, une victime "de sécurité" peut, au contraire, être celle qui le fera plonger. Tuer quelqu'un exige un minimum d'intimité, du temps et de la chance. Plus on tue, et plus on court de risques.

Anomalies

Deux éléments bizarres doivent ressortir de cette série de meurtres :

- Pour ouvrir une cage thoracique, normalement, il faut un outil, par exemple un sécateur. L'assassin d'Agathe et de Jérôme semble s'y être pris à mains nues, ce qui exige une force… anormale.

- Les organes manquants auraient dû suinter et laisser des traces bien visibles quand l'assassin a quitté la chambre. Foie, poumon et cerveau sont volumineux et sans doute difficiles à cacher.

Bien sûr, il est possible d'imaginer des sacs étanches et d'excellentes cachettes, mais où ? Et pour faire quoi ?

Recoupements

Les investigateurs sont des policiers. Ils peuvent parfaitement coincer Jean en utilisant des méthodes conventionnelles. Notre homme n'est pas un génie du crime. Il prend des précautions de base, mais peut tout à fait commettre des erreurs.

Le tueur laisse des indices derrière lui. Les empreintes en partie effacées du premier crime sont de la pointure de Jean. Les fils de chemise du second meurtre correspondent à un minuscule accroc à sa manche. Les empreintes digitales des troisième et cinquième meurtres sont les siennes (même si celle laissée sur le goulot de la bouteille qui a tué Christian est trop imprécise pour tenir lieu de preuve).
En dépit de sa nature surnaturelle, Jean ne dispose pas du don d'ubiquité. Il n'est jamais au salon lorsque les crimes sont commis.

Si vous n'avez pas envie de le noyer dans la masse, il est possible d'adopter une optique plus "chat et souris". Jean est dans le collimateur des enquêteurs dès le début, peut-être parce qu'ils ne le "sentent pas" lors de leur première rencontre, peut-être parce que ses cousins le trouvent louche. Le coupable étant connu dès le début, reste à le coincer.

trompant la vigilance (très relâchée) du personnel. Quelqu'un l'a attaqué dans la cave à vin, lui fracassant le crâne avec une bouteille de champagne, puis lui ouvrant le ventre avec le tesson. Son foie a été prélevé. Inconscient, Christian a saigné à mort.

- **Autopsie :** Le docteur Blavy s'étonne de la force du coup à la tête. Il a été porté par un droitier un peu plus grand que Christian, ce qui élimine la plupart des femmes et une partie des hommes.
L'ablation du foie a été réalisée par un amateur précautionneux, qui a préféré couper large dans les tissus alentour plutôt que de l'endommager.
- **Indices :** Un test de T.O.C. permet de découvrir une empreinte digitale partielle sur le goulot de la bouteille. Reste à prendre les empreintes de toute la famille et à se livrer à un fastidieux travail de comparaison… qui peut s'avérer concluant ou incertain, à votre choix.
- **Enquête :** Christian avait beaucoup d'admirateurs parmi la jeune génération. Sa mort refroidit les détectives amateurs et les pousse à s'ouvrir à la police. Pierrot, l'un de ses jeunes frères, sait que l'idée d'un tueur vivant sous l'hôtel, comme dans *Le Fantôme de l'Opéra*, a été soufflée à Christian par l'un de ses cousins, "un grand".
- **Conséquences :** Si les investigateurs gardent les Trentin bouclés à l'hôtel, les hommes organisent des tours de garde, ne se déplacent plus seuls, et s'arment comme ils peuvent.
Des réactions du type "nous partons et on verra bien si vous oserez nous retenir" sont envisageables. Les investigateurs ne peuvent décemment pas jeter les futures victimes en prison pour les protéger !

Mariette Falcquier, quatrième victime



- **En deux mots :** Sœur de Francette, fille d'Odette, Mariette est une jeune femme pleine de vie de 25 ans. Elle venait d'épouser Alphonse Falcquier, un instituteur qui ne s'intègre pas très bien dans la famille.
- **Circonstances :** Mariette se dispute avec son époux et quitte leur chambre en claquant la porte pour se rendre au grand salon, trois étages plus bas. Elle est attaquée sur le palier du premier étage. Le tueur la traîne dans un placard à balais, lui brise la nuque et lui prélève les reins à l'aide d'un couteau (le même que celui du deuxième meurtre ou un autre, selon vos besoins).
- **Autopsie :** Mariette est morte instantanément. L'assassin est anormalement fort.
- **Indices :** L'assassin a pris soin d'essuyer la poignée de la porte.
- **Enquête :** Mariette a eu plusieurs "galants" avant d'épouser Alphonse, mais personne n'est d'accord sur leurs noms. Il semble qu'il s'agisse d'un crime d'opportunité – l'assassin passait en même temps que Mariette. Quant à savoir qui passait sur ce palier… Cette partie du premier étage était surveillée par Lucien et Jean Trentin, qui affirment n'avoir rien vu. Lucien est négligent… et Jean est le tueur.
- **Conséquences :** Cette fois, la panique est générale. Si les investigateurs veulent garder les Trentin sur place, ils vont devoir placer des gendarmes à la sortie du bâtiment.



La cave à vin



Le placard

Olivier Trentin, cinquième victime



- **En deux mots :** Fils de Joseph Trentin, Olivier, 40 ans, était professeur de français dans un collège de Rouen. Membre de l'Académie des amateurs d'antiquités normandes, journaliste à ses heures, c'était un petit notable. Il s'entendait mal avec ses frères et s'était fait prier pour assister à la réunion. Il était venu seul, laissant son épouse et ses deux enfants en ville.
- **Circonstances :** Jean s'introduit dans la chambre d'Olivier, que ce soit par la porte ou la fenêtre, au milieu de la nuit. Le professeur passe de vie à trépas, le crâne défoncé par le pot de chambre en porcelaine, après quoi Jean consomme son cerveau.
- **Autopsie :** Le docteur Blavy a beau être débordé, il tente vaillamment de trouver des indices, mais ce cadavre n'a rien à dire que les investigateurs ne savent déjà.
- **Indices :** Là encore, le tueur a pris soin d'effacer ses traces, mais il a oublié une empreinte digitale sur la poignée de la porte (ou de la fenêtre). Cette fois, elle est bien nette.
- **Enquête :** Olivier n'adressait pas la parole à grand monde, mais il avait sympathisé avec Jean et Armand.
- **Conséquences :** Normalement, Jean devrait être démasqué juste après ce meurtre.



La chambre

Jean Trentin

Jean est l'un des fils de Philippe. Il fait partie des rares Trentin de cette branche à exercer un métier manuel, ce qui a fait de lui une déception pour son père. Avant-guerre, les deux hommes s'évitaient. Depuis la démobilisation de Jean, ils ne se parlent plus du tout. Sa mère s'inquiète beaucoup pour lui.

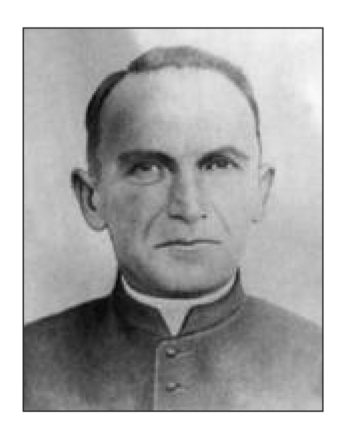
Jean s'était marié en août 14 avec Annette Huet, dont il était amoureux depuis longtemps. Leur mariage, célébré hâtivement en pleine mobilisation, n'a pas résisté à l'absence. Début 1918, Annette a demandé le divorce et s'est mise en ménage avec un ouvrier rouennais, que la famille ne connaît que comme "ce sale embusqué".

Ses frères ont tous remarqué que Jean était revenu un peu "bizarre" de la guerre. Peu bavard avant, il est franchement taiseux. Il a toujours été un peu lent d'esprit, il semble l'être davantage. "Mais pour sûr, il n'est pas le seul que la guerre ait secoué."

Jean passe du temps sur un banc, dans le parc, à sculpter des bouts de bois, souvent entouré d'enfants à qui il montre quelques trucs du métier. Interrogé, il joue avec talent le rôle du brave type qui remâche longuement ses réponses et traverse la vie sans rien voir ni entendre.

Le seul dont il soit proche est, de l'avis général, le père Armand, qui était dans son régiment.

Les angoisses du père Armand



Le père Armand, l'un des deux prêtres présents, est visiblement touché par la mort d'Agathe. Les meurtres suivants ne font qu'aggraver son état de nervosité.

À plusieurs reprises, il entame une conversation avec l'un des investigateurs, sur un sujet anodin, semble vouloir dire quelque

Cadence criminelle

Jean reste rationnel, même si sa faim ne fait que grandir. Il a bien conscience qu'il ne pourra pas continuer très longtemps sans se faire prendre. La chose prudente à faire serait de faire profil bas et de ne tuer sa prochaine victime que dans quelques mois, quand la poussière serait retombée. Si vous optez pour une aventure de longue haleine, pourquoi pas ? Après le second meurtre, chacun rentre chez soi.

Aux alentours du 11 novembre, le troisième meurtre force les investigateurs à revenir dans la région. Le quatrième se produira le 6 avril, à l'anniversaire de la mort de Jean. Jean peut aussi être tellement affamé qu'il n'hésite pas à tuer toutes ses victimes en une nuit.

Si vous optez pour le massacre, le scénario change de visage pour devenir une traque au tueur fou, avec les Trentin massés dans le grand salon pendant que les investigateurs patrouillent dans les couloirs, pistolet à la main. Tel qu'il est rédigé, ce scénario retient une hypothèse moyenne d'un meurtre par nuit, avec une accélération pour les deux derniers, qui se produiront à une ou deux heures d'intervalle.

La mort d'Armand ?

Jean aime Armand comme un père, mais il a peur de se voir compromis. S'il estime que le prêtre se rapproche trop des investigateurs, il le tue. Il essaye de lui donner du temps pour préparer son âme et tente de lui éviter des souffrances. Un bon coup sur la tête suivi d'un égorgement, par exemple, lui conviendrait assez.

Armand ne se prête pas volontiers à la manœuvre, mais rien n'empêche les investigateurs de l'utiliser comme "chèvre", avec ou sans son consentement.



Jean Trentin, l'homme creux

Une silhouette humanoïde aux traits estompés, à la chair verdâtre et translucide, où les organes volés brillent d'une lueur rouge.
Ou
30 ans, brun, moustachu, taille moyenne, léger embonpoint, cheveux courts, toujours l'air absent, visiblement endimanché pour la réunion de famille.

Caractéristiques

APP	12 / N/A	Prestance	60 %
CON	14 / 19	Endurance	70/95 %
DEX	13 / 17	Agilité	65/85 %
FOR	12 / 24	Puissance	60/99 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	9	Connaissance	45 %
INT	10	Intuition	50 %
POU	8	Volonté	40 %

Valeurs dérivées

Impact	+2 / +4
Points de Vie	14 / 16

Compétences

Regard vide	80 %
Répondre avec un temps de retard	55 %
Sculpture sur bois	60 %

Armes

- Armes improvisées 60 %
  Dégâts variables
- Couteau 40 %
  Dégâts1d3 + impact

Armure

Sous la forme de Jean, 0. Sous la forme de l'homme creux, les armes susceptibles d'empaler ne font que les dégâts minimum.

Capacités spéciales : L'homme creux peut absorber de la matière organique, pourvu qu'elle soit « compatible » avec la sienne. Cela vaut pour les organes volés par Jean, mais aussi pour le sang dont il est couvert après chaque crime. Un round lui suffit. S'il se sent menacé, Jean peut prendre sa véritable forme, qui génère une perte de SAN et dispose des caractéristiques situées après le « / ».

SAN : 1/1d6 s'il est vu sous sa vraie forme.

chose… et renonce. Même s'il n'est pas l'assassin, il sait quelque chose. Pressé de questions, il finit par lâcher que oui, il a des soupçons, mais que le secret de la confession l'empêche de les partager avec la police. Il ne veut pas mettre une âme en péril, "surtout pas cette âme-là…". Si les investigateurs choisissent la manière forte, il n'hésite pas à aller en prison, ou au moins en garde à vue, pour respecter ses vœux.

Si les investigateurs le surveillent, ils découvrent un religieux austère, moins mondain que son oncle Marcel. Il discute avec tous les membres de la famille qui viennent le voir, en entend certains en confession. Tous les matins, il prie pour ses cousins morts à la guerre. Il passe du temps avec Jean, peut-être un peu plus qu'avec les autres. Lorsque les cadavres commencent à s'empiler, leur relation se tend. Ils ont de longues discussions dans le parc, à l'écart des oreilles indiscrètes. Armand tente de s'assurer que Jean est innocent puis, lorsqu'il aura compris qu'il est coupable, de le pousser à se livrer. Jean refuse.

Le témoignage d'Armand

Une fois Jean identifié par d'autres moyens, Armand accepte de se confier. Oui, il soupçonnait Jean. Pourquoi ? À cause de la guerre. Il s'est passé quelque chose à Verdun, début 1916…

"Nous étions retranchés dans une ferme isolée, du côté de Perthes-les-Hurlus. Les Boches nous bombardaient depuis des jours. Nous n'étions plus qu'une douzaine, enterrés dans les ruines, sans contact avec le reste de l'armée, sans vivres. C'était tard dans la nuit du 6 avril. Jean… est mort. Je l'ai vu se faire pulvériser par un obus de mortier.

Un instant, il était là, devant moi, la seconde d'après, j'étais par terre, couvert de sang, il ne restait rien de lui, sauf qu'encore un instant plus tard, il était là, inconscient mais vivant, alors que j'avais toujours son sang sur moi. (Une pause.) Je veux que vous compreniez qu'à ce moment-là, nous étions tous à moitié fous. Encore aujourd'hui, je ne suis pas sûr de ce que j'ai vu."

"Quoi qu'il en soit, il lui a fallu près d'une semaine pour reprendre connaissance et, à ce moment-là, nous avions été dégagés. Ses premiers jours de convalescence… il ne se souvenait de rien. Presque comme un nouveau-né. Petit à petit, il s'est habitué à moi. L'armée lui a accordé une longue permission, qu'il a passée auprès de sa femme. Je pense que c'est à ce moment-là que son mariage a mal tourné."

"Je suis resté en contact avec lui pendant le reste de la guerre et après. Dimanche dernier, il m'a confessé son malaise, son impression de ne pas être à sa place dans la famille… et des "désir" anormaux pour Jérôme. Je l'ai convaincu de partir. Il devait en parler à tante Agathe, lui expliquer qu'il devait rentrer. Agathe est morte ce soir-là. Jean a décidé de rester, et Jérôme a été tué juste après. Comment vouliez-vous que je ne le suspecte pas ?"

La chambre de Jean

Jean occupe une modeste chambrette sous les combles de l'hôtel, avec un lit de fer, une cuvette, une table de nuit et un papier peint miteux. En dehors de quelques vêtements, Jean voyage léger. Deux choses sont susceptibles de retenir l'attention des investigateurs :

- Un carnet de notes dont seules les premières pages sont remplies (voir annexe I, ci-contre).
- Une demi-douzaine de bouts de bois sculptés. Contrairement aux pièces qu'il fabrique pour les enfants dans la journée, celles-ci sont abstraites… et perturbantes (SAN : 0/1). Comment un charpentier qui n'a que le certificat d'études sait-il fabriquer un ruban de Möbius ?

Jean s'échappe !

Qu'il ait terminé sa série de meurtres, qu'il soit tombé dans une souricière tendue par les investigateurs, ou encore qu'il ait été arrêté et parvienne à s'évader, Jean finit par échapper à la police. Dans la mesure où ce genre de "passage obligé" a tendance à faire grommeler les joueurs, essayez de faire en sorte que la scène soit assez intéressante et/ou spectaculaire pour que la pilule passe… C'est le moment ou jamais de le montrer sous son véritable jour.





L'Homme creux #1 : La page du carnet de Jean


Jean sous sa forme humaine

Acte II : Dans la boue et le sang

Où est passé Trentin ?

Une visite rapide chez lui montre qu'il n'y est pas retourné. Annette Huet, son ex-femme, ne l'a pas vu non plus. Si les investigateurs prennent le temps de l'interroger, elle raconte l'échec de son mariage. C'était une erreur, tout s'est décidé dans la fièvre de la mobilisation. C'est le congé de convalescence de Jean, mi-1916, qui a tout fait basculer. "Il était… bizarre. Par moments, il me regardait comme s'il ne savait plus qui j'étais. Il y a des tas de choses qu'il avait oubliées… et il ne me touchait plus. Il disait qu'il n'avait pas envie, mais je crois que c'était autre chose, comme s'il ne savait plus ce que c'était."

Jean Trentin, soldat

Le tout nouveau ministère des Anciens Combattants se fait un peu tirer l'oreille pour lâcher le dossier militaire de Jean Trentin, mais les investigateurs finissent par mettre la main dessus. La période 1914-1916 montre un gars simple, plein de bonne volonté, qui a parfois du mal à se plier à la discipline, mais a du cœur et un bon moral.

Entre avril et juillet 1916, les médecins militaires font état d'une "obusite", autrement dit un stress post-traumatique, accompagné d'une amnésie temporaire qui semble s'effacer grâce à l'aide du père Armand Trentin. Après une brève hospitalisation et un congé de convalescence dans ses foyers, Jean a repris son poste.

Le reste du dossier, d'août 1916 à l'armistice, est subtilement différent. Jean y est décrit comme un soldat discipliné, obéissant, mais très effacé, ne prenant jamais d'initiatives et peu aimé de ses camarades.

Les officiers, en revanche, l'apprécient davantage.

"Il court il court, l'assassin"

Les investigateurs ont un tueur en cavale sur les bras. Reste à le retrouver.

- La gendarmerie peut établir des barrages, surveiller les routes, et ainsi de suite. Une telle mobilisation est possible autour de Gandreville, mais pas à l'échelle nationale.



Jean sous la forme fantôme

Jean Trentin, fantôme

Une version éthérée et un peu plus jeune de l'autre Jean, vêtue d'un uniforme bleu horizon. Lorsqu'il est agité, il se dissout dans une brume de gouttelettes de sang.

POU 14

Compétences
Communiquer avec les vivants 20 %
Rejouer ses derniers instants 60 %

SAN : 0/1d3

Gestion du temps

Même s'il a la chance de faire une partie du trajet en train, il faudra à Jean au moins quatre jours pour rejoindre la ferme (s'il fait tout le voyage à pied, comptez une quinzaine). Les investigateurs peuvent se déplacer un peu plus rapidement, mais ils doivent gérer la bureaucratie policière et militaire, obtenir des autorisations, prendre contact avec Virgile, etc.

À moins qu'ils ne perdent énormément de temps en Normandie, par exemple en interrogeant tous les proches de Jean, les investigateurs devraient arriver à Verdun avec au moins une journée d'avance sur le tueur, ce qui leur laisse le temps d'interroger le fantôme. Si vous préférez, il est possible qu'ils soient sur les talons de Jean et n'aient pas le temps de se préparer à la confrontation.

S'ils traînent vraiment, il est même possible qu'ils arrivent une fois "Jean" réunifié.



- S'ils informent la presse, elle coopère avec enthousiasme, sans doute trop. Le "fou meurtrier" fait les gros titres, accompagnés d'une ou deux photos floues où Jean ressemble à n'importe qui. Dans les jours qui suivent, on le signale aux quatre coins de la France, au Havre, en train de prendre le bateau pour New York, à Paris dans un hôtel miteux, à Lyon en compagnie d'une mystérieuse femme blonde, etc. Les gendarmes dérangent des tas de braves voyageurs qui ont le tort d'être petits et moustachus, sans succès. Le *Canard enchaîné* conseille à tous les Trentin de France de s'enfermer à double tour tant que la police n'aura pas fait son travail.
- Jean lui-même file droit vers Verdun. Excellent marcheur, comme beaucoup d'anciens soldats, il peut couvrir trente kilomètres par jour sans trop de fatigue. De Dieppe, il prend la route de l'est, vers Amiens, Saint-Quentin, Sedan… Il n'a pas d'argent, mais il peut mendier ou agresser des passants. Il fait profil bas autant que possible. Reconnu, il n'hésite pas à se montrer violent.

Verdun

La ville de Verdun n'a pas trop souffert de la guerre. Les diverses phases de la bataille se sont déroulées dans les forts avoisinants. Les militaires sont encore partout. La ville abrite une importante garnison et sert de base arrière aux forces d'occupation françaises en Allemagne. La campagne est dépeuplée et jonchée de munitions non explosées. Des tranchées balafrent de grandes étendues de terre retournée, jonchées de cratères. Dans beaucoup d'endroits, le décor ressemble plus à la surface de la Lune qu'à une honnête campagne française. Certains reliefs ont été tellement bombardés qu'ils n'existent plus que dans les souvenirs des locaux. Rien ne pousse, à part des barbelés rouillés. Des commissions militaires françaises et allemandes sillonnent ce paysage d'apocalypse, à la recherche de corps à inhumer. Quelques paysans se réinstallent dans les zones les moins ravagées, mais ils sont très peu nombreux.

Si les investigateurs se font connaître des autorités, l'armée ne voit aucun problème à les laisser se rendre sur l'ancienne position occupée par Jean Trentin et son unité, à condition qu'ils soient accompagnés.

Âgé d'une quarantaine d'années le **sergent Virgile Lécuyer** a été mutilé et défiguré à Douaumont. Borgne, manchot et amputé d'une jambe, il sert aux visiteurs de guide et d'avertissement ambulant. Très bien informé des dangers du site, il n'hésite pas à engueuler les imprudents. Il boit beaucoup, mais quand on le lui fait remarquer, sa réponse est "certes, mais beaucoup c'est pas trop et c'est presque pas assez".

Lécuyer ne croit pas au surnaturel… à moins qu'il n'ait eu l'occasion de rejoindre le bureau S, la branche paranormale du Deuxième Bureau, si vous voulez prolonger ce scénario (cf. le supplément *Sous un ciel de Sang*, page 44).



Le sergent Virgile Lécuyer

Le pays sans hommes



Lorsqu'ils quittent la ville vers le nord, les investigateurs s'enfoncent dans un décor de cauchemar. La route a été réparée, mais pour rejoindre la ferme de Perthes, il faudra la quitter et suivre une piste en terre battue. Le lieu, dépourvu d'intérêt stratégique, a été évacué en 1917, sommairement nettoyé l'année suivante, puis laissé à l'abandon en attendant qu'un propriétaire se manifeste, ou que l'État le revende. S'il a eu le temps de se préparer à la balade, Lécuyer dispose de photos des bâtiments tels qu'ils étaient en 1914.

Il reste une poignée de murs démolis, reliés par des tranchées qui menacent de s'ébouler. Ici et là, des retranchements sommaires ont été édifiés à l'aide de sacs de terre et de moellons prélevés sur les ruines. Avec de la bonne volonté, on reconnaît encore les contours de la grange, de l'écurie, d'un appentis et du bâtiment d'habitation. La cave médiévale, vaste, solide et profonde, est la seule raison pour laquelle la section de Trentin a pu s'accrocher au terrain pendant si longtemps. Elle est restée en l'état, avec ses graffitis de soldats, un masque à gaz et des godillots oubliés, un tas de bouteilles vides dans un coin… Rien de mystérieux, mais de nuit, l'ambiance est assez dérangeante pour qu'un jet de SAN à 0/1 soit envisageable. Lécuyer leur déconseille de sortir des parties "habitables", caves, ruines et tranchées. Les alentours sont un chaos dépourvu de végétation, jonché de munitions non explosées allant de l'obus de 76 mm allemand à la grenade. La plupart sont inoffensives. Il n'y a pas besoin de creuser longtemps pour découvrir des cadavres de soldats français ou allemands enterrés par des explosions.



Hantise

Retrouver le lieu exact de la mort de Jean à partir des indications du père Armand prend plusieurs heures. Lorsque l'obus est tombé, tous deux se tenaient dans un petit poste d'observation, à cent cinquante mètres au nord de la ferme. Il n'en reste qu'un cratère à moitié plein d'eau, qui interrompt la tranchée.

Toutes les nuits, le fantôme de Jean revient tenir la position. Il reste immobile pendant deux heures trente, jumelles braquées sur le vide. Ensuite, il se retourne et entame une conversation avec un Armand absent. Moins d'une minute plus tard, il explose (SAN : 0/1d3). Quelques secondes plus tard, il réapparaît et répète le cycle.

Communiquer avec lui est difficile, mais pas impossible. Si Armand est présent, il lui parle. À défaut, des soldats feront l'affaire. Encore faut-il trouver des uniformes ou un autre moyen de le tromper.

Si les investigateurs attirent son attention, ils peuvent avoir une brève conversation avec lui. Il ne peut pas quitter son poste, même s'il en a envie. Il attend depuis longtemps, mais il est confiant, "la relève" arrive. Il a une conscience rudimentaire des faits et gestes de son corps, et peut dire des choses comme "les renforts seront là dans deux heures, venant de cette direction". Il ignore tout des meurtres de ses cousins, mais il s'en fiche. "C'est ce qu'on fait ici, vous savez ? Tuer pour vivre. Un Boche de plus ou de moins…" Il n'arrive pas à saisir que ces "Boche" sont sa propre famille. Si les investigateurs insistent, il finit par leur demander, le regard vide, quelle différence cela fait. Bonne question, au fond.

Corps et âme

L'objectif des investigateurs est d'arrêter l'homme creux.

L'objectif de l'homme creux est de retrouver son âme, en l'occurrence le fantôme de Jean.

La variable de l'affaire est le fantôme. La plupart du temps, il n'est pas assez lucide pour avoir des objectifs. Répéter encore et encore les mêmes gestes lui suffit. Mais l'arrivée des investigateurs et de l'homme creux lui rend un semblant de lucidité. La solution la plus simple pour priver l'homme creux de sa victoire est d'exorciser le fantôme ou de l'envoyer vers sa destination finale, quelle qu'elle soit. Si son corps est à plus de deux jours de distance, c'est assez simple.

L'ombre de Verdun

L'ampleur de la bataille de Verdun est inimaginable. Essayez de vous représenter 600 000 morts, 300 000 Français et autant d'Allemands, au fil de huit mois de combats.

Pour un homme des années 20, c'est la plus grande bataille de l'histoire, et même vue du XXIème siècle, seule Stalingrad est plus impressionnante.

Que des soldats aient pu s'enterrer et tenir pendant des mois sous un déluge de feu, que des paysans aient pu résister face aux meilleures troupes allemandes, jouera un rôle dans la mentalité nationale, amenant les Français à adhérer à l'idée de fortifications pour couvrir la frontière de l'est.

Quant au maréchal Pétain, "le vainqueur de Verdun", il occupe une place de choix parmi les héros de la Grande Guerre, aux côtés de Foch et de Clémenceau.

Et si… la fusion n'était pas si anodine ?

Si vous préférez une fin plus spectaculaire, l'homme creux peut être la forme larvaire d'une entité indicible, qui convoite l'âme de Jean parce qu'elle va servir de carburant à sa métamorphose finale. Dans ce cas, s'il parvient à la consommer, il devient autre chose, une horreur affamée qui considère les investigateurs comme un agréable apéritif.

Le malheureux Lécuyer, incapable de courir, y passe le premier.

Vient ensuite une séquence de traque dans les tranchées, ponctuée d'escarmouches avec le monstre, jusqu'au moment où les investigateurs le renvoient chez lui à l'aide d'un de ces fameux obus allemands qui jonchent les alentours…

Un officier qui lui dit quelque chose comme "vous pouvez disposer, soldat" et remporte une lutte POU/POU suffit. Si l'homme creux est plus proche, Jean répond poliment qu'il va rester là jusqu'à l'arrivée des renforts, "si cela ne vous dérange pas, mon lieutenant". Ensuite, il ignore les investigateurs.

Chasser le fantôme prive l'homme creux d'une destination, ce qui veut dire qu'il va se fondre dans la foule, inachevé à jamais… mais singulièrement plus difficile à capturer. D'autres Trentin mourront d'ici quelques mois.

Et qui sait, Jean a peut-être le moyen de se compléter autrement. L'âme d'un nouveau-né pourrait lui convenir, et justement, Noémie Weller est tombée enceinte pendant la réunion de famille…

Si les personnages préfèrent attendre et voir ce qui se passe, une nuit, ils verront l'homme creux arriver par le no man's land et se faufiler dans la tranchée jusqu'au fantôme… Selon toute probabilité, il file droit dans une souricière.

Reste à le neutraliser avant les 1d6 rounds dont il aura besoin pour fusionner avec le fantôme. Les investigateurs optent-ils pour la capture, ou tentent-ils de l'abattre sans sommation ? L'homme creux ne leur prête qu'un minimum d'attention, le fantôme est son seul objectif.

S'il parvient à l'absorber, tous les deux se fondent l'un dans l'autre. Il en résulte un nouveau "Jean", entièrement mortel, sans pouvoirs paranormaux, qui a tout oublié de ce qu'il a vécu depuis 1916. D'un point de vue surnaturel, c'est certainement la meilleure solution.

D'un point de vue policier, en revanche, cela soulève de nouveaux problèmes. Ce Jean n'est plus l'homme creux, mais il a son visage, ses empreintes digitales… est-il juste de l'envoyer à la guillotine ou à l'asile pour des crimes qu'il n'a pas commis ?



Conclusion et prolongements

- Pour le grand public, un meurtrier dément appréhendé sur les lieux où il a subi un grave traumatisme fait une histoire acceptable. Reste à dissuader la presse d'y regarder de trop près. Quant aux supérieurs des investigateurs, il faudra leur raconter quelque chose, mais quoi ?
- Même si Jean est redevenu Jean et que les investigateurs trouvent un moyen de lui épargner la peine de mort, ils ne peuvent pas être tout à fait sûrs que ce ressuscité soit bien ce qu'il semble être. Jean dans une cellule capitonnée, dessinant des symboles bizarres avec son sang et leur donnant des tuyaux sur le surnaturel, est une possibilité intrigante pour un prochain scénario. Jean en cavale après avoir étranglé une infirmière avec ses propres tripes est aussi du domaine du possible.
- Cette version de l'homme creux est un phénomène unique, une aberration produite par la guerre. Ce n'est pas forcément le cas. Peut-être y avait-il une magie rémanente là où il a été tué. La ferme a peut-être appartenu à un sorcier, au siècle dernier… À moins qu'une bande de goules ne se soit livrée à des rituels malsains dans des tunnels, non loin de là. Ou que l'obus qui l'a tué ait été gravé de symboles pré-humains et que sa mort fasse partie d'un rituel. Qui commandait l'artillerie allemande dans ce secteur ?

Enfin, aberration ou pas, il est possible qu'il ne soit pas unique, et que d'autres hommes creux peuplent les rues des anciens belligérants, assoiffés de sang sans même s'en rendre compte.

Combien sont-ils ? Des dizaines ? Des centaines ? Des millions ?

Aides de jeu à distribuer

Arrestation du dépeceur

C'est dans la matinée du 3 janvier que la police d'État est parvenue à mettre la main sur celui qui a réussi à terroriser l'État durant des semaines. Donald Mull, un acteur de théâtre d'origine irlandaise, a en effet été appréhendé à son domicile bostonien et n'a pas opposé de résistance. Des preuves accablantes ont, selon les services de police, été découvertes au domicile de Mull, en particulier un nombre important d'armes blanches, de déguisements et de nombreux ouvrages sur le tueur anglais Jack l'Éventreur. Mull sera jugé pour six meurtres de prostituées commis près du port de Boston, et dont le *modus operandi* ressemblait à s'y méprendre à celui du tristement célèbre Jack. Après avoir abusé pendant des mois les policiers, le dépeceur a enfin cessé de faire régner la terreur dans nos rues.

Esprits criminels #1 : Un article de journal

Mort de Donald Mull

Donald Mull a finalement échappé à la chaise électrique. La nuit dernière, le tueur connu sous le sobriquet de "dépeceur" a en effet été abattu par les gardiens de la prison de Concord, tandis qu'il tentait de s'échapper. Les autorités pénitentiaires ont indiqué que Mull avait été admis à l'infirmerie de la prison où il avait finalement succombé à ses blessures.
Interrogé à ce sujet, le gouverneur s'est contenté d'indiquer que "l'État a fait face à sa responsabilité : veiller sur ses citoyens". Rappelons que Mull avait été reconnu coupable de six meurtres sordides, et condamné à mort.

Esprits criminels #2 : Un article de journal

Achever - compléter - terminer - revenir - devenir - revenir - devenir - devenir - mourir - finir - achever - compléter

L'Homme creux #1 : La page du carnet de Jean





Annexes

A lire, à consulter & à regarder

Si vous voulez aller plus loin, si le sujet vous passionne… ou pour des idées de scénarios :

Romans

- *Les Enquêtes de Kay Scarpetta* (médecin légiste) par Patricia Cornwell
- *Les Enquêtes de Temperance Brenan* (anthropologue légal) par Kathy Reich
- *Necropolis* (médecin légiste) d'Herbert Lieberman
- La collection *Grands Détectives* chez 10/18 : enquêtes se déroulant durant l'Antiquité Romaine, au Moyen Âge, dans l'Angleterre Victorienne, la France de la Belle Époque, au Botswana, en Italie, en Chine…
- Les ouvrages d'Arthur Conan Doyle, dont le héros est Sherlock Holmes. Particulièrement : *Une étude en rouge, Le Signe des quatre, Le Chien des Baskerville, Un Scandale en Bohème…*
- Les ouvrages de Val McDermid : *Le Chant des sirènes, La Dernière tentation, La Fureur dans le sang*, qui ont pour héros Tony Hill, psychologue et profiler
- *L'Aliéniste et L'Ange des ténèbres*, de Caleb Carr, qui se déroulent en 1896 et 1897
- Le profiler Benton Wesley qui apparaît dans les ouvrages de Patricia Cornwell : *Mémoires mortes, Postmortem, Une Peine d'exception, Une Mort sans nom, La Séquence des corps.*
- Les livres de Maxim Chattam : *L'Âme du mal, In Tenebris et Maléfices*
- La trilogie de Thomas Harris : *Dragon rouge, Le Silence des agneaux, Hannibal*
- *American Psycho*, de Brett Easton Ellis
- *Et Tombent les filles*, de James Patterson
- *Les Tueurs de la lune de miel*, de Paul Buck
- *Un Enfant de Dieu*, de Cormac McCarthy
- *Un Tueur sur la route*, de James Ellroy
- *Le Cinquième jour*, Maud Tabachnik
- *From Hell*, de Alan Moore et Eddie Campbell

Documents

- *Médecins de la Belle Époque* de Pierre Darmon
- *La Ferme des corps* de William Bass
- *Investigation de scène de crime* de Jean-Claude Martin
- *Le Pull-over rouge* de Gilles Parrault
- *Brigade criminelle : L'enquête inédite* de Pierre Jouve
- *Police scientifique : Quand la science traque le crime* de Ngaire E. Genge
- *Scène de crime : L'encyclopédie de la police scientifique* de Richard Platt
- *La police judiciaire : La scène de crime* de Béatrice Durupt
- *Vidocq* d'Eric Perrin
- *Le Livre des vies coupables : Autobiographies de criminels (1896-1909)* de Philippe Artières
- *Les Détectives de l'impossible* de Patrick Pesnot
- *Quai des ombres* de Dominique Lecomte
- *Agent spécial au FBI : J'ai traqué des serial killers* et *Agent spécial du FBI : Enquêtes sur les serial killers*, de John Douglas
- *Chasseur de tueurs*, de Robert Ressler
- *Le Profilage criminel*, de Thierry Toutin
- *Psychanalyse du crime*, de James Brussel
- Les ouvrages de Stéphane Bourgoin, notamment *Serial Killers, 100 ans de serial killers, Le Livre noir des Serial Killers*
- *Crimes en série*, de Véronique Lesueur-Chalmet
- *La France des tueurs en série*, de Frédéric Vezard

Sites d'intérêt

- Société de Médecine Légale et de Criminologie : http://www.smlc.asso.fr/smlc/1024.htm
- Le portail de la criminologie d'expression française : http://www.criminologie.com
- Le "Crime Scene Virtual Tour" : http://www.easy-pano.com/solution/crime_scene.htm
- Société Sherlock Holmes de France : http://www.sshf.com
- Créez vos portraits robots : http://flashface.ctapt.de/
- Site d'une psychocriminologue française : http://profiling.free.fr/
- Actualité criminologique : http://www.au-troisieme-oeil.com/index.php?page=actu&type=skr
- Site personnel de l'auteur, pour ceux qui voudraient approfondir le sujet : www.tueurenserie.org
- www.skcenter.org : notamment un forum foisonnant

Films à voir

- *Bonnie and Clyde*, d'Arthur Penn (le récit romancé des crimes des deux amants durant la Grande Dépression)
- *Bugsy*, de Warren Betty (la vie et la chute de Bugsy Siegel, le gangster new-yorkais, à Los Angeles puis à Las Vegas)
- *Cœurs perdus*, de Todd Robinson (les crimes de Martha Beck et Raymond Fernandez, dans les années 1940)
- *Chinatown*, de Roman Polanski (l'enquête d'un détective privé dans le Los Angeles des années 1930)
- *Des hommes sans loi*, de John Hillcoat (des bootleggers durant la Prohibition en 1931)
- *Donnie Brasco*, de Mike Newell (l'histoire vraie de l'agent du FBI Joseph D. Pistone qui infiltra la mafia new-yorkaise).
- *Dragon rouge*, de Brett Ratner (la préquelle du *Silence des agneaux*).
- *Gangster Squad*, de Ruben Fleischer (à la fin des années 1940, la lutte entre le gangster Mickey Cohen et des policiers du LAPD malgré la corruption de leurs collègues)
- *Gatsby*, de Baz Luhrmann (le monde des millionnaires en pleine Prohibition, dans les années 1920)
- *J. Edgar*, de Clint Eastwood (la vie privée et publique de John Edgar Hoover, le célèbre directeur du FBI)
- *Kansas City*, de Robert Altman (gangsters et malfrats dans les années 1930)
- *Il était une fois en Amérique*, de Sergio Leone (l'ascension de deux truands juifs durant la Prohibition, dans les années 1920)
- *L.A. Confidential*, de Curtis Hanson (dans les années 50, la corruption de la police de Los Angeles)
- *L'Échange*, de Clint Eastwood (inspiré par les meurtres de Gordon Stewart Northcott, la corruption de la police de Los Angeles à la fin des années 1920)
- *Le Parrain*, de Francis Ford Coppola (l'épopée d'une famille mafieuse new-yorkaise originaire de Sicile)
- *Les Affranchis*, de Martin Scorsese (l'ascension et la chute d'un associé de la famille Lucchese et de ses amis entre 1955 et 1980)
- *Les Incorruptibles*, de Brian De Palma (la lutte d'Eliott Ness contre le crime à Chicago durant la Prohibition)
- *Miller's Crossing*, des frères Coen (les crimes d'un gangster irlandais durant la Prohibition)
- *Public Enemies*, de Michael Mann (le gangster John Dillinger et les efforts du FBI pour l'arrêter)

- *Scarface*, de Howard Hawkes (l'histoire de Tony Camonte, alias Al Capone, durant la Prohibition à Chicago)
- *Un après-midi de chien*, de Sidney Lumett (des gangsters débutants ratent leur braquage de banque et prennent des employés en otage, alors qu'ils sont cernés par la police et les médias)

Séries télévisées à voir

- *CSI (Les Experts, Las Vegas)*, USA
- *CSI, Miami (Les Experts, Miami)*, USA
- *CSI, Manhattan (Les Experts, Manhattan)*, USA
- *Crossing Jordan (Preuve à l'appui)*, USA
- *Law & Order, Criminal Intent (New York section criminelle)*, USA
- *Im Namen des Gesetzes (En quête de preuves)*, Allemagne
- *Blue Murder (En quête de preuves)*, Canada
- *Millenium*
- *Profiler*
- *La fureur dans le sang*, série britannique sur Canal +, inspirée des romans de Val McDermid
- *Crimes en série*, série française produite par France 2
- *Profit*, série américaine en 8 épisodes, mettant en scène un sociopathe
- Ainsi que les documentaires du mercredi soir sur Discovery Channel : *Les dossiers du FBI, Police Scientifique* et *Médecins Légistes*.
- *Les Sopranos*, de David Chase (inspirée par plusieurs familles mafieuses de New York)
- *Boardwalk Empire*, de Terence Winter (la Prohibition et ses gangsters dans les années 1920 à Atlantic City)

Filmographie

- *Le Silence des agneaux*, de Jonathan Deme
- *The Cell*, de Tarsem Singh
- *Citizen X*, de Chris Gerolmo
- *L'Étrangleur de Boston*, de Richard Fleischer
- *Henry, portrait d'un tueur en série*, de John Mc Naughton
- *Maniac*, de William Lustig
- *Psychose*, d'Alfred Hitchcock
- *Seven*, de David Fincher
- *Les Tueurs de la lune de miel*, de Leonard Kastle
- *Le Voyage de Felicia*, d'Atom Egoyan
- *The Ugly*, de Scott Reynolds

Le langage de la police américaine

Argot

Code bleu	Crise cardiaque
13-69	Personne qui a un casier pour des réactions violentes, ou des "résistances à agent"
Burg	Burglary : cambriolage
Cite	Citation : procès-verbal
Crank	Méthamphétamine
Deuce	Deux : ivre
K-9	Brigade canine
Land Shark	Requin de terre : chien de garde, chien agressif
Leg Bail	Caution sur patte : suspect qui s'enfuit à pied
Verbal	Avertissement / Sommation
Wire	Fil : micro caché

Acronymes

AKA	Also known as : également connu sous le nom de…
AOD	Assist another department : aide à un autre service de police
BAC	Blood alcohol content : taux d'alcoolémie
CON	Call of nature : appel de la nature, pause pipi
DOA	Dead on arrival : mort à notre arrivée
DOB	Date of birth : date de naissance
DOJ	Department of Justice : ministère de la Justice
FI	Field interrogation : interrogatoire sur le terrain
GSW	Gun shot wound : blessure par balle
OIC	Officer in charge : policier responsable de… (cela désigne aussi bien un policier arrivé en premier sur les lieux qu'un enquêteur en charge d'une enquête ou un officier ayant la responsabilité du poste de police)
TA	Traffic accident : accident de voiture

Description

Parfois, quand les forces de l'ordre décrivent une personne (un fugitif, une personne disparue…), elles utilisent des abréviations pour décrire cette personne. Par exemple, un HMA est un *Hispanic Male Adult* (mâle adulte hispanique), et une BFJ est une *Black Female Juvenile* (Mineure noire).

Origine	Sexe	Âge
A : Asian (Asiatique)	F : Female (femme)	A : Adult (adulte)
B : Black (Noir)	M : Male (homme)	J : Juvenile (mineur)
H : Hispanic (Hispanique)		
W : White (Blanc)		

Glossaire

AFIS : *Automated Fingerprint Identification System*. Base de données américaine des empreintes digitales de criminels, connus et inconnus.

Barricade : Forcené qui se barricade.

BSU : *Behaviorial Science Unit*. Département du FBI qui étudie les sciences du comportement, propose des formations dans ce sens et fournit des profils psychologiques de criminels.

CIRG : Critical Incident Response Group

CODIS : *Combined DNA Index Program*. Base de données américaine des profils ADN de criminels condamnés (meurtres, agressions et viols), et d'ADN découverts sur les scènes de crimes (plus d'un million à ce jour).

FBI's Law Enforcement Bulletin : Magazine édité par le FBI mensuellement (papier et web) et proposant des articles pour améliorer le travail des forces de l'ordre, ainsi que des VICAP Alert.

Mode opératoire : Ensemble des actes commis par un agresseur pour commettre un crime (enlèvement, agression, meurtre…). Différant de la « Signature ».

NCAVC : *National Center for the Analysis of Violent Crime*

NCIC : *National Crime Information Center*. Base de données nationale gérée par le FBI, comprenant des informations sur les casiers judiciaires, les fugitifs, les objets volés et les personnes disparues.

NIBIN : *National Integrated Ballistics Information Network*. Base de données comparative d'images, concernant les rayures des armes et des balles utilisés dans des crimes.

Signature : Actes commis par certains agresseurs qui ne sont pas nécessaires à leur crime mais leur offrent une satisfaction psychologique (tortures, ligatures, etc.). Différant du « Mode opératoire ».

VICAP : *Violent Crime Apprehension Program*. Base de données américaine des crimes violents

VICLAS : Base de données canadienne des crimes violents

Codes de la police américaine

Afin d'éviter l'encombrement des ondes lorsque les policiers utilisent leur radio, il est important de garder le trafic radio à son minimum. Une série de codes numériques a donc été conçue pour raccourcir les phrases des policiers.

Code 1-37 :

Code 1 ....À votre convenance
Code 2 ....Appel urgent, répondez
Code 3 ....Urgent, venez avec gyrophare et sirène
Code 4 ....Situation sous contrôle
Code 5 ....Surveillance (d'un endroit ou d'une personne)
Code 6 ....Restez en dehors de la zone
Code 7 ....Pause repas
Code 8 ....Pause pipi
Code 9 ....Un policier a besoin d'assistance / renfort
Code 10......Appel au SWAT
Code 11......Mobilisation du SWAT
Code 37......Individu ou biens recherché(s)

Code 10

10-0 ....Faites attention
10-1 ....Mauvaise réception
10-2 ....Bonne réception
10-3 ....Arrêt de la transmission
10-4 ....Message reçu et compris
10-9 ....Répétez le message
10-10 ....Plus en service
10-15 ....Prisonnier en garde à vue
10-19 ....Retourne au poste de police
10-23 ....Attends / Attendez
10-28 ....Demande de renseignements
10-29 ....Vérification de mandat d'arrêt
10-29F ....Individu recherché pour crime
10-29V ....Véhicule recherché
10-32 ....Noyade
10-43 ....Appelez un médecin
10-45 ....Condition du patient ?
10-45A........Bonne
10-45B........Mauvaise
10-45C........Critique
10-45D........Mort
10-50 ....Sous l'influence de drogues
10-53 ....Homme à terre
10-54 ....Cadavre probable
10-56 ....Suicide
10-57 ....Personne disparue
10-66 ....Personne suspecte
10-67..........Personne qui appelle à l'aide
10-71 ....Coups de feu
10-72 ....Arme à feu impliquée
10-79 ....Alerte à la bombe
10-80 ....Explosion
10-97 ....Arrivé sur la scène de crime

Code 11

11-24 ....Véhicule abandonné
11-41 ....Besoin d'une ambulance
11-44 ....Personne décédée, besoin d'un légiste
11-54 ....Véhicule suspect
11-78 ....Accident d'avion
11-79 ....Accident - Ambulance demandée
11-96 ....Vérification d'un véhicule suspect
11-99 ....Policier en danger. Besoin d'aide urgent !
(c'est LE code d'urgence)

Code 100

Ce code est généralement prononcé chiffre par chiffre en utilisant l'alphabet de radio. Par exemple, 505 se prononce "cinq zéro cinq" et 207A se prononce "deux zéro sept Adam".

187 ....Homicide
207 ....Enlèvement
207A ....Tentative d'enlèvement
211 ....Vol
217 ....Agression avec tentative de meurtre
242 ....Agression
245 ....Agression avec une arme
261 ....Viol
261A ....Tentative de viol
390 ....Personne ivre
417 ....Personne avec une arme à feu
417A ....Personne avec une arme blanche
419 ....Cadavre
459 ....Cambriolage
503 ....Vol de voiture
510 ....Véhicule accélérant
595 ....Véhicule en fuite

Phonétique "standard" de la police (différente de la phonétique militaire)

A....................................Adam
B....................................Boy
C....................................Charles
D....................................David
E....................................Edward
F....................................Frank
G....................................George
H....................................Henry
I.....................................Ida
J.....................................John
K....................................King
L....................................Lincoln
M...................................Mary
N....................................Nora
O....................................Ocean
P....................................Paul
Q....................................Queen
R....................................Robert
S....................................Sam
T....................................Tom
U....................................Union
V....................................Victor
W...................................William
X....................................X-ray
Y....................................Young
Z....................................Zebra

Nom de la Force d'intervention ______________________ **RAPPORT D'AUTOPSIE**

Photographie	Pouce droit	Index droit	Majeur droit	Annulaire droit	Auriculaire droit
	Pouce gauche	Index gauche	Majeur gauche	Annulaire gauche	Auriculaire gauche

Autopsie réalisée par ______________ Date et heure du décès ______________ EX n°______

IDENTIFICATION DU DECEDE : ______________

Photographies du corps (voir attachements)

Inspection des vêtements ______________

Description physique

Taille : ______ Sexe : H / F Race : ______ Poids : ____ kg Couleur des cheveux : ______

Couleur des yeux : ______ Résultats des tests ADN inclus : Oui / Non

Dents : ______ Cicatrices : ______ Tatouages : ______

Blessures ante-mortem : ______ Diformités congénitales : ______

Opérations chirurgicales, marques : ______

DOMMAGES ET BLESSURES

Abrasions :

Contusions :

Lacérations :

Blessures par balles :

Asphyxie :

Toxicologie :

DEVANT

Droite

Gauche

DERRIERE

Gauche

Droite

CAUSE DU DECES : Naturel / Accident / Suicide / Meurtre Date et heure de la mort :

Notes :

Signature : ______________

Fiche de Victime

VICTIME

Nom : ....

PROFIL DE LA VICTIME

- Âge : .... ans
- Sexe : F/M
- Race : ....
- Taille : .... cm
- Poids : .... kg
- Situation familiale : ....

....

....

- Situation professionnelle : ....

....

....

- Habitudes : ....

....

....

CIRCONSTENCES DU DÉCÈS

- Date de décès ou de la disparition : ....
- Déroulement des événements selon témoignages : ....

....

....

....

....

Véhicule impliqué : Oui/Non

Si oui, description : ....

- Mode opératoire du tueur : ....

....

....

....

- Date de découverte du corps : ....
- Endroit de découverte du corps : ....

....

- Condition du corps : ....

....

....

(vêtu ou non, décomposé ou non, etc.)

- Cause probable de la mort : ....

....

....

PREUVES PHYSIQUES DÉCOUVERTES

Types	Endroit	Date
....	....	....
....	....	....
....	....	....
....	....	....
....	....	....
....	....	....

(Telle preuve trouvée à tel endroit, tel jour)

SUSPECTS

Nom : ....

Âge : .... ans

Sexe : M/F

Race :..

Adresse : ....

Agissements/alibi au moment du meurtre : ....

....

Casier judiciaire : Oui/Non

Si oui, natures et dates : ....

....

....

Post Mortem (rose) **FORMULAIRE POUR L'IDENTIFICATION DES VICTIMES** **D4**

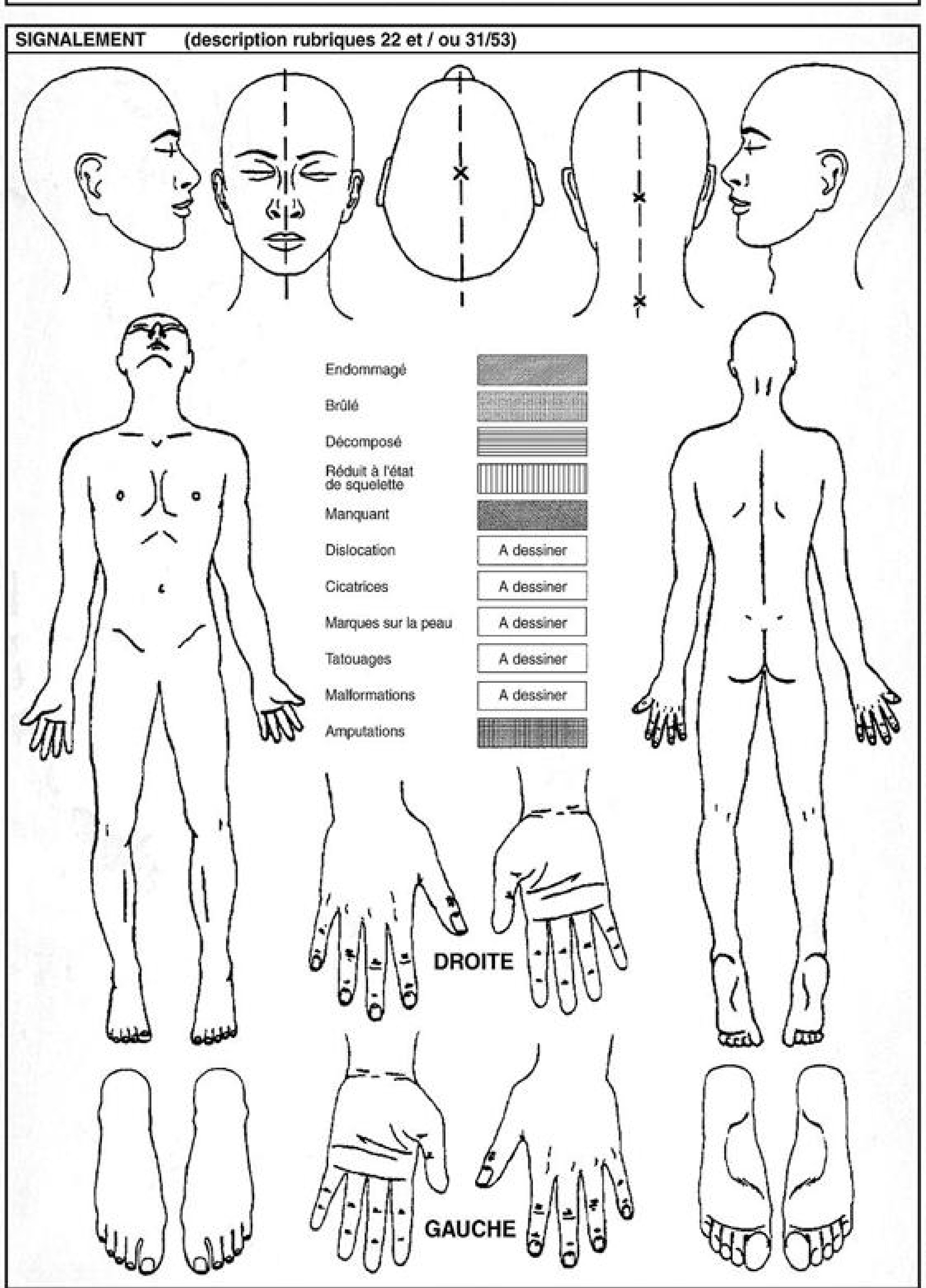
CADAVRE

Nature de la catastrophe : ____________________ **N° :** __________

Lieu de la catastrophe : ____________________ *Sexe indéterminé* ☐

Date de la catastrophe : ☐☐ *Jour* ☐☐ *Mois* ☐☐ *Année* *Homme* ☐ *Femme* ☐

SIGNALEMENT **(description rubriques 22 et / ou 31/53)**



Fiche d'identification Post-Mortem d'Interpol - Extrait

PROFIL CRIMINEL

1. Données du profil

1. Scène(s) de crime(s)

Victime n°1 :
Nom :
Découverte le :
Scène du crime :
Lieu :
Description :

2. Victimologie

Victime n°1 :
Nom :
Âge :
Vue pour la dernière fois :
Date/heure du décès :
Date de la découverte du corps :
Lieu de la découverte du corps :
Position du corps : *face contre terre, dos contre terre, attachée, bâillon…*
Cause du décès :
Blessures :
Vêtements :
Objets manquants : *et donc possible trophé*
Rapport médico-légal : *violée, hématome à la tête, décomposition…*
Autre : *présence d'objet particulier, corps caché sous une couverture, brûlé… : peut désigner une signature*

3. Informations médico-légales
Cause du décès : *comparaison entre les victimes*
Blessures : *idem*
Actes sexuels avant ou après le décès : *idem*
Rapport d'autopsie : *idem*

4. Rapport préliminaire
Background : *description des lieux de découverte(s) du/des corps*
Découverte des corps : *par qui, combien de temps après le décès, comparaison*
Les scènes de crimes : *description générale, visible depuis la route ?*
Périodicité des crimes : *dates, quel jour de la semaine, combien de victimes par mois, par an; commis pendant la journée ou de nuit ? Le week-end ou en pleine semaine ?*
Analyse statistique : *Race, Âge, Cause du décès, Arme du crime, Viol, Blessures, Position du corps, Vêtements, Bondage (s'il y a lieu)*

2. Processus de décision
Type de crime et style : *Tueur en série/Crime unique - Organisé/Désorganisé – Motivations*
Motivation première : *Pouvoir, Argent, Plaisir sexuel, Frisson, Vengeance…*
Risque pris par la/les victimes : Elevé – Moyen – Peu élevé
explication
Risque pris par le suspect : Élevé – Moyen – Peu élevé
idem
Escalade possible ? : *crimes supplémentaires à prévoir ?*
Facteur temps : *Quand tue-t-il ? Combien de temps reste-t-il sur le lieu du meurtre ? Sur le lieu d'abandon du corps ?*

Fiche de profil criminel commentée (à titre d'exemple)

PROFIL CRIMINEL

1. Données du profil

1. Scène(s) de crime(s)

Victime n°1 :
Nom :
Découverte le :
Scène du crime :
Lieu :
Description :

2. Victimologie

Victime n°1 :
Nom :
Âge :
Vue pour la dernière fois :
Date/heure du décès :
Date de la découverte du corps :
Lieu de la découverte du corps :
Position du corps :
Cause du décès :
Blessures :
Vêtements :
Objets manquants :
Rapport médico-légal :
Autre :

3. Informations médico-légales
Cause du décès :
Blessures :
Actes sexuels avant ou après le décès :
Rapport d'autopsie :

4. Rapport préliminaire
Background :
Découverte des corps :
Les scènes de crimes :
Périodicité des crimes :

Analyse statistique :

2. Processus de décision
Type de crime et style :
Motivation première :
Risque pris par la/les victimes : Élevé – Moyen – Peu élevé

Risque pris par le suspect : Élevé – Moyen – Peu élevé

Escalade possible ? :
Facteur temps :

Fiche de profil criminel vierge

Index



Dans la même gamme



Les Essentiels

L'Appel de Cthulhu - Editon 30e anniversaire
Ecran 30e Anniversaire
L'Appel de Cthulhu - 6e édition française - *En rupture* -
Écran et Livret - Accessoires du Gardien - *En rupture* -
Forensic, Profiling & Serial Killers - *En rupture* -
Le Manuel des Armes
Malleus Monstrorum - *En rupture* -
Terra Cthulhiana
Necronomicon & autres ouvrages impies
Au cœur des Années 20
Manuel des investigateurs

Les Secrets de...

Les Secrets de San-Francisco
Les Secrets du Kenya
Les Secrets de Marrakech
Les Secrets de la Nouvelle Orléans
Les Secrets de New York - *En rupture* -

Les Terres d'HPL

Les Terres de Lovecraft - Arkham
Les Terres de Lovecraft - Dunwich
L'Université Miskatonic
Les Terres de Lovecraft - Innsmouth

Les Aventures

Par-delà les Montagnes Hallucinées - *En rupture* -
Par-delà les Montagnes Hallucinées - Kit d'expédition - *En rupture* -
Par-delà les Montagnes Hallucinées : La Bande originale
Etranges Epoques 1&2
Les Ombres de Yog-Sothoth
Terreurs de l'au-delà
Les Oripeaux du Roi
Les Ombres de Léningrad & autres contes
Les Masques de Nyarlathotep
Les Masques de Nyarlathotep - éd. collector
Les Masques de Nyarlathotep - écran - *En rupture* -
Les Horreurs venues de Yuggoth & autres contes
La demeure de R'lyeh
Par-delà les Montagnes Hallucinées - édition révisée

La France des Années Folles

Les Mystères de Lyon
Sous un ciel de Sang

Cthulhu Moderne

Les Maîtres Indicibles

www.sans-detour.com